Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Ecole doctorale de philosophie – équipe PhiCo, philosophies contemporaines (EA 3562)

Thèse pour l'obtention du grade de
DOCTEUR DE l'UNIVERSITÉ DE PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE

Présentée et soutenue publiquement le 10 mars 2015
Par **Thibaud TROCHU**

WILLIAM JAMES
ET LA PSYCHOLOGIE DES 'ÉTATS SECONDS'

Directrice de thèse : Madame le professeur Christiane CHAUVIRÉ

Composition du jury :

Monsieur Vincent BARRAS : Professeur à l'université de Lausanne
Monsieur Jean-François BRAUNSTEIN : Professeur à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Madame Jacqueline CARROY : Directrice d'étude à l'E.H.E.S.S.
Monsieur Mathias GIREL : Maître de conférences à l'Ecole Normale Supérieure
Madame Nathalie RICHARD : Professeur à l'université du Maine

Remerciements :

.

Christiane Chauviré, Jacqueline Carroy, Wolf Feuerhahn, Mathias Girel, François Roustang,

L'école doctorale de philosophie de l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne,

Le Centre Alexandre Koyré d'Histoire des Sciences et des Techniques,

L'Académie Helmholtz, Archives Henri Poincaré, Nancy,

La bibliothèque Houghton de l'université Harvard, Monique Duhaime, Mary Haegert, Susan Halpert, Micah Hoggat, Leslie Morris, Emily Walhout et Jack Eckert, bibliothèque Francis A Countway, centre d'histoire de la médecine,

Aux Etats-Unis, Edward Ahearn, Guillaume Aubert, Paul Croce, David Hildebrand, David Lamberth, Charles Larmore, John J. McDermott, Joseph Margolis, Bill Myers, Wayne Proudfoot, Namwali Serpell, Linda Simon, Eugene Taylor (†), Robert Wozniak,

Valérie Aucouturier, Alexandra Bacopoulos-Viau, Jean-Gaël Barbara, Vincent Barras, Jocelyn Benoist, Alain Bernard, Mireille Berton, Giuseppe Bianco, Pierre-Édouard Bour, Christophe Bouriau, Jean-François Braunstein, Pierre Buser (†), Bérenger Cabestan, Pierre-Henri Castel, Jean-Christophe Coffin, Catherine Contour, Didier Deleule, Monique David-Ménard, Shannon Delorme, Céline Eidenbenz, Nicole Edelman, Volny Fagès, Aude Fauvel, Arnaud François, Jim Gabaret, Frédéric Graber, Cyrille Habert, Laurent Jaïs, Chantal Jaquet, Isaac Joseph (†), Kazashi Nobuo, Joris Lacoste, David Lapoujade, Jean-Claude Lecas, Fabien Locher, Stéphane Madelrieux, Olivier Matteoni, Julie Mazaleigue-Labaste, Alexandre Métraux, Michel Meulders, Hervé Micolet, Christian Moreau, Alex Murray, Adeline Néron, Annick Ohayon, Frédéric Pagès, Philippe Pignarre, Jeanne Peiffer, Régine Plas, Sabine Plaud, Roberto Poma, Nathalie Richard, Pascal Rousseau, Florent Serina, Sonu Shamdasani, Anne Sirand, Brigitte Sitbon-Peillon, Andreas Sommer, Isabelle Sourbès, Isabelle Stengers, Sarah Troubé, Frédéric Worms, Nausicaa Zaballos, Caterina Zanfi.

"[…] *There are more things in heaven and earth, Horatio, than are dreamt of in your philosophy* […]".

Hamlet, Acte 1, scène 5.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION 13

Une hypothèse de lecture 16
L'inquiétude religieuse d'un homme de science 19
Une autre histoire de la psychologie 21

CHAPITRE 1

L'impureté des origines de la psychologie expérimentale en Allemagne (1878-1880) 26

Granville Stanley Hall, *alter ego* 27
1. Le « scandale Zöllner-Slade » (1878-1879) 29
Note sur la phénoménologie des « séances de Leipzig » 32
La « lettre ouverte » de Wilhelm Wundt 36
2. Vers la « physiologie » des phénomènes du spiritisme 40
Le point de vue des « neurologues » américains 41
Une « étape très importante » 45
Fechner, « le jour et la nuit » de l'esprit. 48
Wundt, James, Hall et le devenir de la « psychologie scientifique ». 51
3. La controverse de Breslau sur le « magnétisme animal » 54
« L'expérience a duré moins d'une minute » 59
L'élucidation de Rudolf Heidenhain 62
La « condition hypnotique » : une voie ouverte à l'expérimentation 68

CHAPITRE 2

Le tournant des « recherches psychiques » (1882 – 1885) 70

1. Un « tour » de William James en Europe (1882-1883) 71
La rencontre d'Edmund Gurney 73
Une société savante britannique « collégiale et impartiale » 75
L'autorité philosophique d'Henry Sidgwick 77

Un problème « expérimental » ?....79
Les « sources d'erreur » ou les contrepoints du Dr. G. M. Beard. 81
L'édifice spéculatif de la *Society for Psychical Research*....84
George Albert Smith (1864-1959) : hypnotiste, télépathe et… imposteur? 87
2. Les réflexions et les expérimentations de James....89
Quelle « psychologie » pour l'hypnotisme ? 89
Hall, James et les « bases physiologiques de l'hypnotisme »....93
L'*American Society for Psychical Research* 95
Des prédispositions philosophiques antagonistes....98
Expérimentations hypnotiques à Harvard 101
Un « autre mode de perception »....104
Deux lettres à un « mesmériste » 107
Les expériences de Frédéric Myers sur « l'écriture automatique »....108
L'enquête sur les « phénomènes médiumniques » 113
« Miss Piper », le médium de Boston 114
Note sur la phénoménologie d'une transe 115
Quelle « psychologie » pour expliquer la transe ?....117

CHAPITRE 3

Les recherches françaises sur le « somnambulisme provoqué » et leur retentissement international (1884-1887)....121

1. L'approche de la « psychologie scientifique » en France....122
Théodule Ribot et la « méthode pathologique »....122
Ribot, correspondant de Wundt puis de James....122
Précisions historiographiques sur la correspondance entre Ribot et James 126
« Etudier les monstres de l'ordre psychologique »....127
Les expérimentations « d'hypnotisme » à l'hôpital de la Salpêtrière 131
La « *Société de psychologie physiologique* » 134
Un « tour » des chercheurs britanniques en France....136
Les réfutations du Dr. Hyppolite Bernheim....139
Une visite des anglais à « l'école de Nancy »....141
Une expérience de Myers chez le Dr. Liébeault : 144
Charles Richet, le soutien parisien....146
2. Des « faits fort étranges et jusqu'à présent tout à fait inexplicables »....153

Les expériences de « sommeil à distance » de Pierre Janet 153
Le Dr. Joseph Gibert, dépositaire éclairé de la « tradition magnétique » 154
La somnambule « Léonie » 159
Les « expériences du Havre » 160
Les contrepoints expérimentaux de Joseph Delbœuf 164
L'hypnotisme ou les « rêves provoqués » 168
« Défions-nous de nous-mêmes ! » 170
L'hypothèse de « l'hyperesthésie inconsciente » 176
La double hypothèse d'Henri Bergson 180
3. Les nouvelles observations somnambuliques de Pierre Janet (1886-1889) 183
Un tournant réflexif 183
Considérations de carrière ? 187
Un « dédoublement de la personnalité » provoqué 188
Pierre Janet, lecteur des « anciens magnétiseurs » 195
« Pénétrer d'avantage dans la pensée des somnambules » 196
« Un autre état de veille qui s'oppose à l'état de veille ordinaire » 199
« Essayons de l'endormir encore » 204

CHAPITRE 4

« Les avancées les plus importantes de la psychologie » (1888-1892) 207

1. L'unité de la psychologie sous tension 209
L'ouvrage de Gurney sur les « phantasmes de vivants » 209
Une « présomption favorable » 211
Un opposant aux États-Unis : Stanley Hall 215
Le profil intellectuel de Joseph Jastrow 216
La création de l'*American Journal of Psychology* 218
Point de crispation 219
Un critique inflexible 222
La réaction de James : « une position radicalement empirique » 226
L'assistance de Richard Hodgson 228
Une enquête sur « l'écriture automatique » 230
2. Le Congrès international de psychologie de Paris, 1889. 236
« Ce qui semble préoccuper les psychologues ces dernières années » 236
De Cambridge (Mass.) à Paris, en passant par Londres. 239

Les allocutions d'ouvertures de Ribot et Richet 242
Une « enquête statistique internationale sur les hallucinations » 246
L'opposition de Pierre Janet 247
L'étude générale de l'hypnotisme 250
Le bilan du Congrès du point de vue de James 254
La critique du « modèle français » par Wundt 257
3. « L'urgence d'étudier comparativement les phénomènes de transe et les états subconscients » 258
Le « Moi caché » ou le « subconscient » 258
« Notre grand différend » 263
« L'état présent de ma croyance » 265
Le « commencement d'une explication » ? 269
L'hypothèse d'un « Moi subliminal » 271

CHAPITRE 5

Un interlocuteur capital : Théodore Flournoy et ses « observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie » (1895-1900) 274

1. Dialogue transatlantique entre Cambridge (Mass.) et Genève 274
Qui est Théodore Flournoy ? 276
Cheminements respectifs dans la « nouvelle psychologie ». 280
Les principes d'investigation du « supranormal » 286
Positions de croyances 289
2. Un « cas de somnambulisme avec glossolalie » 292
Mise au point historiographique : les non-dits d'un livre bicéphale 292
Les sources d'une reconstruction historique 293
Carence des lectures psychanalytiques : un « cercle sans histoire » 297
Une « jeune visionnaire » donne une « séance » à Genève 298
Premières séances : l'ébranlement du savant. 301
« Incarnations » ? 305
Une élucidation rationnelle des « indiscrètes révélations » 307
Rupture de style dans le cours des séances. 309
Un « somnambulisme total » avec dédoublement de la personnalité 312
Physionomie d'une trance d'Hélène Smith 314
3. « Les Indes », ou l'éclosion du « rêve oriental ». 317

Une lettre à William James sur le médium qu'il a découvert à Genève 323
La « sphère intime et profonde » de la vie mentale du médium. 326
Analogies avec « Anna O. » 328
Une exploration « cathartique » : un choc émotif initial ? 331
Le rêve de noce d'Hélène 333
Un motif onirique récurrent : « l'attente enivrante du sauveur galonné » 337
L'élucidation des sources mnésiques du « roman hindou » 339
L'oreille experte de Ferdinand de Saussure 343
Une communication au IIIème Congrès international de psychologie de Munich (1896) 347
4. La planète Mars… et la langue qu'on y parle. 349
Une « période d'indisposition » ou les contrariétés du médium. 350
La toute première « éclosion » du « roman martien » 353
La seconde « explosion martienne » 358
« ein Druck auf die Stirn » 363
L'écriture martienne 365
L'examen linguistique de la « langue martienne » 368
« Qui » a écrit le « roman martien » ? 369
Une contre-épreuve corroborative : « l'ultramartien » 371
5. Conclusions générales 373
Ultime rebondissement de l'enquête : survenance finale du supranormal ? 373
Résultats de l'enquête : l'exploration du « subconscient ». 376
Que reste-t-il de « supranormal » ? 381
La réaction de lecture de William James 383
Les annotations marginales de James 388
James, ses associés et la poursuite de l'enquête sur le supranormal 389
Le succès international du livre et ses ambigüités 395

CONCLUSION ..... Erreur ! Signet non défini.

Abréviations utilisées

The Correspondence of William James, 12 vols, ed. I. K. Skrupskelis, E.M. Berkeley, Charlottesville VA, University of Virginia Press (1992-2004).

COWJ (1-12)

The Works of William James, (ed.) F. Burkhardt, Cambridge, Harvard University Press (1975-1988)

ECR	*Essays, Comments and Reviews* (1987)
EPh	*Essays in Philosophy* (1978)
EPR	*Essays in psychical Research* (1986)
EPs	*Essays in psychology* (1983)
ERE	*Essays in Radical Empiricism* (1976)
ERM	*Essays in Religion and Morality* (1982)
MEN	*Manuscripts, Essays and Notes* (1988)
ML	*Manuscripts, Lectures* (1988)
MT	*The Meaning of Truth* (1975)
P	*Pragmatism* (1975)
PP (1-3)	*The Principles of Psychology*, 3 vol. (1981)[1]
PU	*A Pluralistic Universe* (1977)
VRE	*The Varieties of Religious Experience* (1985)
WB	*The Will to Believe* (1979)

R. B. Perry, *The Thought and Character of William James,* Boston, Little, Brown; 1935, 2 vols.

TCWJ (1-2)

[1] Nous citons systématiquement l'édition Dover, New York, des *Principles of Psychology*. Le vol. 3 des *Œuvres complètes* (Harvard University Press) qui constitue à lui seul un appareil critique à l'ouvrage est cité selon l'abréviation : PP, *Works*, vol. 3.

INTRODUCTION

Quel visage William James offre-t-il au lecteur du XXIe siècle ? Plus d'un siècle après sa disparition en 1910, on pourrait croire que sa pensée est globalement lisible dans les pages de l'histoire des idées. À maints égards cependant, le philosophe américain demeure un « illustre inconnu » car si les différentes facettes de son œuvre que forment ses livres, dont l'emblématique *Pragmatisme* publié en 1907, sont généralement bien connues, on manque toujours d'une ligne de lecture claire qui puisse rendre intelligible l'aspect le plus problématique de ses écrits : à savoir, son intérêt jamais démenti pour les phénomènes affiliés à la sphère mystique. Tout au long de sa carrière intellectuelle, James a étudié ces phénomènes jugés « irréguliers » et il les a intégrés à ses réflexions sous les noms de « variétés de l'expérience religieuse » et de « recherches psychiques ».

Il existe à cet égard un matériau d'autant plus intéressant qu'il a encore rarement été étudié pour lui-même de façon systématique : il s'agit des pièces et des documents du vaste fonds d'archives de la famille James conservé à la « bibliothèque Houghton des livres rares » de l'université Harvard. L'exploration de ces archives nous a donné l'occasion d'aborder l'œuvre du philosophe américain sous un angle original car on peut dire sans détour qu'il révèle toute une part cachée de sa pensée. La fréquentation de son « atelier de travail » qui est constitué pour l'essentiel de notes manuscrites, de lettres qui lui ont été adressées et de sa bibliothèque personnelle contenant ses ouvrages annotés, confronte très vite le chercheur à un fait frappant. Celui de l'écart significatif entre l'œuvre publique et discutée de William James et ce qui se donne à être perçu comme une ligne de gravité dans sa pensée : l'intérêt central, durable et passionné pour les phénomènes psychologiques qui lui permettaient d'aborder l'étude de ce qu'il a appelé « *les régions mentales pour l'exploration desquelles nous ne disposons encore d'aucune carte* »[2].

La bibliothèque du philosophe, par exemple, comprend aux côtés d'une vaste collection internationale d'ouvrages philosophiques, scientifiques et médicaux un sous-ensemble d'un millier de livres qualifié par son légataire de « littérature excentrique » (*crank literature*) dans lequel on trouve une quantité de publications ayant trait à des expériences mentales anormales et/ou exceptionnelles dont de très nombreux ouvrages et articles sur les expérimentations « hypnotiques » en Europe et en Amérique dans les années 1880 et 1890, mais aussi des publications encore plus « irrégulières » du point de vue universitaire telles que des récits de « guérisseurs par l'esprit » relatant leurs expériences extra-médicales, ou encore des comptes

[2] VRE, Lecture XVI, « Mysticism ».

rendus sur des « médiums en transe », sur des séances d'« écriture automatique » ou sur des cas anciens de « possession démoniaque ». À cet ensemble s'ajoutent de très nombreux récits « d'expériences religieuses » dans toutes les traditions mais aussi un grand nombre de simples brochures publiées à compte d'auteur exposant des témoignages populaires sur « l'invisible »[3].

On a donc à faire à une collection unique, atypique et, à ce titre, intéressante en tant que telle. Toutefois, elle n'est jamais étudiée ni même mentionnée[4]. Cette bibliothèque de *curiosa* est pourtant un témoin objectif de ce qui a constitué un des matériaux privilégiés du travail scientifique et philosophique de James. La mise à l'écart ou, du moins, l'indifférence suscitée par ce matériel engagent donc des problèmes critiques importants puisqu'en éclipsant toute une partie du dispositif de travail du philosophe, elles ont fortement influé sur la lisibilité de cette œuvre et elles ont orienté voire troublé sa compréhension historique.

Comment, dès lors, expliquer qu'une telle masse de documents ait été délaissée, reléguée voire réprimée ? Pourquoi s'en est-on méfiée ? Compte tenu de la nature « irrégulière » des documents en question, on peut supposer que le principal biais dans l'exégèse a eu pour cause essentielle un soupçon d'irrationalisme. Il est « bien connu », en effet, que certains des centres d'intérêt de James ont suscité dès son vivant une forte réticence. Aux premiers desquels, son implication active dans le courant intellectuel de la « *Psychical Research* » : un mouvement « scientifique » impulsé au début des années 1880 en Grande-Bretagne dont l'ambition a été d'entreprendre l'étude « objective et impartiale » des phénomènes issus du « mesmérisme », du « somnambulisme provoqué » et, *last but not least*, du « spiritisme moderne ». A la seule évocation de cet aspect de l'œuvre de James, on en déduit le plus souvent qu'il a « fait tourner les tables », qu'il a « fréquenté des médiums »… etc. Ce domaine d'investigation est couramment considéré comme un fourvoiement qu'il vaut mieux passer sous silence. William James, malgré ses qualités de savant unanimement reconnues de son vivant, se serait sur ce point égaré dans un domaine d'investigation hautement compromis. Cet égarement est d'autant plus dérangeant et inquiétant

---

[3] Voir vol. 2, « Dossier critique », « Note sur la bibliothèque philosophique de William James » conservée à Harvard. Un autre aspect du fonds d'archives témoigne lui aussi de ces recherches sur les expériences mentales hors lignes. On trouve dans la collection Houghton une grande quantité de lettres dont l'amorce typique est : « *M. le Professeur James,* […] *il m'est arrivé quelque chose d'étrange* […] », ou bien : « […] *j'ai vécu une expérience étonnante,* […] *bizarre,* […] *inquiétante,* […] ». Ces entrées en matière sont suivies du récit de l'expérience en question : le plus souvent, une émotion marquante, une crise personnelle, ou bien une hallucination, un rêve ou encore la prise expérimentale d'une drogue ; pour se clore par une formule du type : « *qu'en pensez-vous ?* » ou bien, « *en espérant que cela puisse vous être utile ?* ». Selon R. B. Perry : « […] *Dès que James a commencé à jouir d'une certaine notoriété, il a reçu des flots de lettres de gens bizarres, un peu obscurs, relatant des incidents qui avaient pu tomber sous leur observation. James sollicitait de telles lettres et y répondaient assidument* […] ». TCWJ vol. 2, p. 52.

[4] Mentionnons cependant ici le travail pionnier de l'historien E. Taylor (1982, 1996), qui a « reconstruit » puis publié les notes manuscrites de conférences inédites de James sur les « états mentaux exceptionnels » faites en 1896. Voir T. Trochu, « Investigations into the William James Collection at Harvard : An Interview with Eugene Taylor », *William James Studies*, vol. 3, University of Illinois Press, 2008.

qu'il entre en dissonance avec la sérénité requise pour la conduite de la pensée scientifique et philosophique. C'est pourquoi, la question est le plus souvent éludée[5].

Une étude génétique minutieuse de l'ensemble des écrits de James (durant les trente-huit années de son activité scientifique : de 1873, date de son recrutement en tant qu'« instructeur de physiologie » à Harvard, à sa disparition en 1910) dont ses dizaines d'articles savants, ses très nombreuses recensions d'ouvrages, mais aussi ses échanges épistolaires avec ses correspondants européens et américains, révèle pourtant une réalité beaucoup plus subtile et problématique : l'intérêt de James pour ce qu'il a aussi appelé le « *département mystique de l'expérience humaine* » n'apparaît en rien comme un *excursus* déconnecté de sa pensée officielle que l'on pourrait éliminer comme un résidu négligeable. Au contraire, c'est un champ de recherche qui est demeuré au centre de ses préoccupations et qui, à ce titre, a orienté l'ensemble du déroulement de ses recherches et de ses réflexions. Comme l'a bien perçu Ralph Barton Perry (1876-1957) qui a été le principal responsable de la constitution des archives et aussi l'auteur à la fin des années 1930 d'une monographie très documentée qui fait toujours autorité, l'intérêt de James pour les régions-frontières de la psychologie humaine n'était pas une « *lubie personnelle* » mais bien une caractéristique de sa pensée à la fois « *centrale et typique* »[6].

Cet intérêt constant de James pour ce champ de recherche a également été souligné par Henri Bergson dont on sait qu'il a connu « presqu'intimement » le philosophe américain dans les dix dernières années de sa vie. Bergson insiste sciemment sur ce point dans une lettre de 1924 adressée à l'auteur d'une thèse sur *La personnalité de William James* soutenue en Sorbonne :

« […] *Il sera plus simple d'indiquer la seule lacune que j'ai cru constater,* […]. *Il s'agit de l'intérêt que prenait W. James à la « psychical research », plus spécialement à l'étude des phénomènes médiumniques. Il en attendait beaucoup, et la conviction où il était que des découvertes se feraient dans ce domaine a dû influer sur l'orientation de sa pensée.*

Il est vrai qu'il a peu appuyé sur ce point dans ses écrits ; mais on s'apercevait, à causer avec lui, de la place que tenait ce sujet dans ses préoccupations. […] »[7]

---

[5] M. Ford, « William James's Psychical Research and its Philosophical Implications », *Transactions of the Charles Sanders Peirce Society*, vol. 34, n°3, 1998, p. 605-626. A l'occasion de la parution du *Cambridge Companion of William James* (1997), R. A. Putnam (ed.), l'auteur passe en revue l'ensemble de la littérature secondaire sur James et mesure la méconnaissance de cette dimension de sa pensée. Signalons cependant l'étude récente de G. Bordogna, *William James on the Boundaries*, Chicago, Chicago University Press, 2008.

[6] TCWJ, vol. 2, p. 155. Pour une analyse du rôle de R. B. Perry, voir vol. 2, « Dossier critique ».

[7] H. Bergson, *Correspondances*, Paris, PUF, 2002, p. 1296. M. Le Breton, *La personnalité de William James*, Paris, Hachette, 1929.

Ces dernières années, l'ensemble des écrits de James (seize volumes d'*Œuvres complètes* et douze volumes de *Correspondance*) ont été intégralement édités (1984-2004). Cette littérature permet de mettre l'œuvre de James en perspective historique à la lumière d'une quantité très importante de nouvelles sources primaires. De là, notre mobilisation des outils et des techniques historiques et, plus exactement, de l'histoire des sciences[8]. Car s'il est bien une dimension de la pensée jamesienne qui a été trop souvent tenue pour mineure du point de vue philosophique, c'est bien sa contribution, pourtant déterminante, à l'édification de la « psychologie scientifique » qui devient une discipline autonome entre 1870 et 1890[9]. Par la publication des *Principles of Psychology* (1890), James est apparu à l'ensemble des promoteurs de cette « science neuve » comme un acteur incontournable. De fait, avant d'avoir écrit, dans les douze dernières années de sa vie, les six ouvrages de philosophie qui sont aujourd'hui bien connus, William James a d'abord été un savant qui appartient de plein droit à l'histoire de la psychologie dans l'acceptation large qu'il faut donner à cette « science problématique » à la fin du XIXe siècle.[10]

Une hypothèse de lecture

L'hypothèse de recherche de ce travail est que l'examen génétique de l'ensemble des écrits de James à la lumière de son « atelier de travail » et de sa *Correspondance* permet de reconstruire un *programme de recherche* qui est au cœur de sa pensée scientifique et philosophique bien qu'il ne soit pas directement lisible dans son œuvre publique et commentée[11]. À cet égard, un document d'archive inédit est venu donner l'impulsion initiale à cette hypothèse. Il s'agit d'un simple feuillet manuscrit sur laquelle l'épouse du philosophe, Alice Howe Gibbens James (1849-1922), a inscrit après la disparition de son mari les titres d'une quinzaine de brochures qu'elle a fait précéder de l'énoncé suivant : « *les livres de grande valeur et très estimés par W [illiam] J [ames]* »[12]. Au premier abord, cette liste offre un contenu pour le moins inattendu, sinon déconcertant, puisqu'à l'exception d'une seule référence, aucun des ouvrages mentionnés ne sont cités par James dans les milliers de

---

[8] Plus précisément, nous avons adopté le point de vue méthodologique de « l'histoire historienne des sciences ». cf. J. Roger, *Pour une histoire des sciences à part entière*, Paris, Albin Michel, 1995.

[9] Sur ce présupposé et les raisons *philosophiques* de le lever, voir M. Girel, « William James, une psychologie paradoxale ? », C. Chauviré, C. Debru, M. Girel (dir.), *William James : psychologie et cognition*, Paris, Petra, 2008, p. 151-184. Voir aussi, la réalisation « systématique » de ce cahier des charges par S. Madelrieux, *William James, l'attitude empiriste*, Paris, PUF, 2008.

[10] WB (1897), VRE (1902), P (1907), PU (1909), MT (1909), SPP (1911), ERE, (1912, édition posthume de textes majoritairement parus en 1904-1905). W. R., Woodword, G. A. Mitchell, (eds), *The Problematic Science* : *Psychology in Nineteenth-Century Thought*, New York, Praeger, 1982.

[11] Pour donner une plus grande visibilité à ce programme dans l'œuvre publiée (la bibliographie générale comprend près des 335 entrées), nous avons constitué une « bibliographie des écrits de James relatifs à sa prospection systématiques des 'états seconds' ». Voir vol. 2, « Dossier critique ».

[12] « Valuable and much prized by WJ is » [Houghton Library of Harvard University, bMS Am 1092.9 (4581)]. Voir vol. 2, « Dossier critique ».

pages qu'il a publiées ; pas même dans les notes de bas de pages pourtant généreuses de ses écrits. De sorte qu'au premier abord, il apparaît délicat de relier ce document à l'œuvre du philosophe.

L'analyse du contenu et du contexte d'écriture de ces ouvrages à la lumière des écrits mais aussi des lectures et des notes de travail de James conduit cependant à entrevoir tout un domaine de recherche cohérent ; puis à détecter progressivement la *physionomie* de son programme de recherche dans ses écrits, mais aussi dans ses lectures, ses prises de positions publiques et ses échanges savants[13]. Il donne en effet à percevoir l'importance capitale dans l'évolution de la pensée de William James de ses recherches sur les « états seconds » tels qu'ils se manifestent dans le « somnambulisme provoqué », la « condition hypnotique » ou la « transe médiumnique » et que l'entendement savant et médical assimile alors à certaines pathologies cliniques dont l'étiologie n'est pas encore fixée telles que « l'hystérie », la « catalepsie » ou, plus généralement, l'ensemble des « maladies des nerfs ». Ces recherches se sont avérées déterminantes car, pour le savant impliqué tout au long de sa vie intellectuelle dans la constitution d'une « science de la vie mentale », ces investigations d'abord marginales l'ont finalement amené à envisager un « renversement de la vision classique de l'esprit humain » de par l'établissement progressif de « preuves expérimentales » qui témoignent de l'existence, « jusqu'alors insoupçonnée », de toute une économie psychique qui se déroule « sous le seuil » de la conscience éveillée.

Pour James, à partir de l'année 1886, date où il situe l'établissement de cette « découverte » collective qui ouvre, dit-il, une « nouvelle ère » à la psychologie, l'objet d'étude, les méthodes et les thèmes de cette science à laquelle il dit avoir « consacré sa vie » vont se voir bouleversés[14]. On trouve à cet égard plusieurs énoncés sur l'évolution de la recherche psychologique dont le plus clair se trouve dans les *Variétés de l'expérience religieuse* (1902) :

« […] *Je suis amené à penser que l'avancée la plus importante qui a été faite en psychologie depuis que j'étudie cette science, a été la découverte, faite en 1886, que chez certains sujets au moins, il y a non seulement un champ de conscience ordinaire, caractérisé par un centre et une marge usuels, mais aussi une série singulière de souvenirs, de pensées et de sensations qui est « extra-marginale », c'est-à-dire tout à fait en dehors de la conscience*

[13] L'importance accordée à l'enracinement historique de cette œuvre dans son contexte internationale de production nécessite de prêter une attention particulière aux sources primaires et, tout particulièrement, aux sources textuelles d'ordinaire peu commentées dont toute la « production interstitielle » que forme les comptes rendus d'ouvrages, les lettres aux éditeurs et autres « notices » et « circulaires » qui sont les jalons usuels d'une pensée scientifique en dialogue. D'autre part, nous avons fait un usage extensif de la correspondance savante de James avec ses interlocuteurs internationaux dans le domaine de la psychologie. Pour un modèle d'étude historique qui a su mettre à profit ce type de sources souvent perçues comme mineures, D. Freedberg, *The Eye of the Lynx : Galileo, His Friends, and the Beginning of Modern Natural History*, Chicago, London, University of Chicago Press, 2002.

[14] EPs, p. 247-268, 315-321, 325-327, EPR, p. 37-55, 89-106, 107-110, 127-137, 192-202, 203-215, 361-375, ECR, p. 419-422, 267-468, 470-475, 527-529, ML, p. 55-82, 516-525.

première. Pourtant, ces éléments doivent être classés comme des faits de conscience d'une certaine sorte, puisqu'ils sont capables d'indiquer leur présence comme tels par des signes indubitables.

À la différence des autres avancées que la psychologie a faite, j'appelle celle-ci l'étape la plus importante car cette découverte nous a indiqué une particularité entièrement insoupçonnée dans la constitution de la nature humaine. […] »[15]

Pour James, la conscience éveillée ordinaire, rationnelle et pratique, qui a jusqu'ici été étudiée par les psychologues n'est plus considérée que comme un « fragment » d'un monde psychique plus vaste. Car, selon lui, on peut réduire cette « découverte » à une proposition simple : il a été *prouvé* par des « méthodes ingénieuses » qu'il existe un « *quelque chose qui n'est pas nous-mêmes ; qui n'est pas notre Moi conscient immédiat,* [mais qui] *agit sur nos vies* »[16].

Une fois émise cette proposition, la question demeure ouverte dans l'esprit du savant quant à la nature de ce « quelque chose ». Est-ce un domaine « sub-conscient » qui dérive de l'expérience psychique diurne ou bien, comme il semble l'avoir finalement envisagé, un domaine « supra-conscient » qui n'a pas de relation inhérente avec la conscience humaine bien qu'il puisse interférer avec elle ?[17] Quoi qu'il en soit, par ses investigations sur les « états seconds », James a été amené à considérer la mise à jour d'une « région inconnue dans la structure de l'esprit humain » qui conduit à un « *déplacement du centre de gravité du psychisme* ». À la fin de sa carrière, il insiste sur le fait que le « problème central de la psychologie » est celui de chercher à connaître « la constitution précise de cette région mentale subliminale »[18].

Telles sont les coordonnées conceptuelles de son programme de recherche sur les « états seconds » dont nous proposons un examen génétique en nous focalisant sur la période de rédaction de son œuvre majeure dans le domaine de la « science de la vie mentale » : les *Principles of Psychology* dont la rédaction engagée en 1878 a été clôturée douze ans plus tard, en 1890[19]. Mais pourquoi rouvrir ce dossier sur l'implication de James dans la psychologie « anormale » et « supranormale » ? En quoi et comment ce programme de recherche s'inscrit dans la dynamique philosophique générale de son œuvre ? Et que peut-il apporter à l'histoire de la « psychologie scientifique » et, par suite, à « l'histoire de la découverte de l'inconscient » ? [20]

---

15 VRE, p. 199-200.
16 VRE. *passim*.
17 VRE, « Conclusions » et « Postscript ». EPR, p. 361-375.
18 EPR, p. 196, 374.
19 PP, *Works*, vol. 3, « History », p. 1532-1580. COWJ (5-7), *passim*.
20 H. Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, [1970], Paris, Fayard, 1986.

L'inquiétude religieuse d'un homme de science

Du point de vue de la cohérence interne de la philosophie de James, il est décisif de voir que ce programme de recherche répond à un problème fondamental qui se trouve à la source de sa pensée. Avant toute analyse, il apparaît déterminant de poser le fait que William James était profondément aiguillonné par une inquiétude de nature religieuse[21]. Précisons cependant aussitôt que sa perception religieuse du monde demeure très ouverte. De manière typique, il n'en appelle pas à un « Dieu », si ce n'est par convention terminologique ; encore moins à un dogme ou à une église. Il refusait d'ailleurs la dénomination de « chrétien »[22]. De façon minimale, il « réclame » l'existence d'une « dimension invisible » sur laquelle, dit-il, « on ne sait encore rien de défini » mais dont il affirme avoir un « besoin » inconditionnel « pour vivre » parce qu'elle confère à la vie une « signification » dont il ne pas se passer. Ce sentir religieux élémentaire, qu'il faut garder à l'esprit en le lisant, est à l'origine de ces recherches expérimentales sur les phénomènes « préternaturels » puisqu'elles avaient comme finalité explicite de lui fournir une vérification sensible, directe et objective, de cette dimension « extra-naturelle » qu'il postulait.

Au fond, il a chez James le désir souverain de se trouver au moins une fois face à ce qu'il appelle du « supranormal » ; à savoir, un phénomène positif de l'ordre d'une surnature qui puisse briser les cadres d'interprétation d'une science qu'il juge trop étroitement « matérialiste » et/ou « naturaliste » et qui puisse laisser libre cours à son inspiration religieuse qui lui est « vitale ». Dans une confession faite à dessein juste avant de clore ses conférences sur *les variétés de l'expérience religieuse* (1902), il a clairement exprimé son choix délibéré de vivre et de travailler sur la base de cette possibilité ou ce qu'il appelle cette « chance »[23].

Toutefois, cette inquiétude religieuse s'est toujours et systématiquement associée à une adoption inconditionnelle des normes de la pensée scientifique. Il serait dès lors erroné de surévaluer le mysticisme de James dans la mesure où il ne s'est jamais permis aucune dérogation aux principes de la méthode expérimentale à laquelle il a offert une loyauté sans faille. L'étude de son programme de recherche nous place donc face à un penseur dont l'originalité est d'avoir cultivé tout au long de sa carrière un sens rigoureux de la méthode scientifique tout en travaillant avec l'idée de l'existence *possible* d'un monde « supra-sensoriel ». C'est ce qu'il exprime à plusieurs reprises à la fin de sa vie, comme dans le dernier chapitre de son *Pragmatisme* (1907) :

---

[21] On trouvera clairement exprimée cette inquiétude religieuse dans un texte philosophique à caractère autobiographique : « Is life Worth Living ? » (La vie vaut-elle d'être vécue ?), *International Journal of Ethics*, vol. 6, 1895, p. 1-24, repris dans WB. Voir aussi l'important « Postscript » de VRE.

[22] VRE, COWJ (6), p. 124-125.

[23] VRE, « Postscript ». Il s'agit de son dernier mot. Voir aussi WB, p. 72, et vol. 2 « Dossier critique », « Réponse au questionnaire Pratt sur la croyance religieuse (1904).

« […] *l'expérience humaine elle-même,* déclare-t-il alors*,* pourrait bien *n'être que « tangentielle » à l'égard d'autres formes de conscience supérieures*. […] »[24].

Pour mieux saisir les sources de cette tension génératrice, il apparaît déterminant d'envisager l'arrière-plan culturel duquel James est issu. Si la croyance en un « au-delà » ou en une « vie future » est largement partagée dans la culture de l'époque, elle se double cependant dans son cas de traits originaux. Rappelons que par son milieu, James appartient à une culture intellectuelle précise : celle des lettrés de la Nouvelle-Angleterre de la première moitié du XIXe parmi lesquels on compte les « transcendantalistes » ; un cercle d'écrivains, de philosophes et d'activistes auxquels son propre père, Henry James Senior (1811-1883), était étroitement lié[25]. Or, on peut détecter un soubassement philosophique partagé par les membres de ce milieu dans la combinaison de deux traits caractéristiques : d'une part, la foi vivace dans la « *proximité et de la réalité d'un monde spirituel invisible* » et, d'autre part, la méfiance savamment cultivée envers toute forme d'autorité ; qu'elle soit religieuse, politique ou médicale. Ces lettrés américains étaient des partisans résolus d'une culture de la dissidence : ils étaient hostiles aux institutions, ils méprisaient les conventions sociales établies et ils cultivaient délibérément un goût pour les « hétérodoxies », les « idées irrégulières » et les « causes minoritaires ». Ces hommes et ces femmes étaient passionnément religieux mais dans un esprit de haute culture, de liberté et de radicalité politique[26].

De par les thèmes constitutifs de sa philosophie et son mode de pensée caractéristique, on peut dire que James est un héritier de cette culture. Les investigations sur les « états seconds » qu'il a menées tout au long de sa vie de savant s'inscrivent précisément au point de recoupement entre son inquiétude religieuse, son dévouement à la recherche scientifique de son temps dans les champs de la psychologie, de la physiologie et de la médecine ; et sa méfiance philosophique envers toutes les formes d'autoritarismes dont il a hérité. Cet ensemble de traits esquisse la structure épistémologique sous-jacente à partir de laquelle James a conçu et engagé ce que l'on peut appeler une « prospection systématique des 'états seconds'».

---

[24] P, p. 143-144. Voir aussi, PU, COWJ (11-12).

[25] Voir vol. 2, « Dossier critique », « Note sur la famille James : sur certains aspects importants de leur culture, de leur philosophie et de leurs croyances à travers l'évocation de deux de ses membres méconnus, Henry James Senior (1811-1882), le père, et Alice Howe Gibbens James (1849–1922), l'épouse ».

[26] Cette double combinaison est condensée dans le concept théologique de l'antinomianisme ; à savoir, le refus religieux de souscrire à la lettre de toute loi. Ce refus découle directement des motifs historiques de l'émigration du vieux continent. On trouve l'une des meilleures appréciations philosophiques de ce soubassement culturel dans L. Marcuse, *La philosophie américaine*, [tr. fr.], Paris, Gallimard, 1967.

Une autre histoire de la psychologie

À partir de cet horizon épistémique, comment l'enquête de James sur la psychologie des « états seconds » s'inscrit-elle dans l'évolution générale de sa pensée ? Rappelons qu'au cours de sa formation intellectuelle, James a d'abord étudié les sciences naturelles (anatomie, histoire naturelle, physiologie) puis la médecine dans les années 1860 dont il est diplômé en 1869. À partir de la fin de cette décennie, ses intérêts intellectuels se portent sur ce qui se donne alors comme une « nouvelle science » et à laquelle un séjour en Allemagne l'a sensibilisé : à savoir, la « psychologie physiologique »[27]. À l'époque où James débute sa carrière, la « psychologie » est une discipline embryonnaire en voie d'autonomisation qui prend sa source dans la mobilisation des résultats et des conceptions de la physiologie nerveuse et cérébrale. Cette « science neuve » se singularise également par la volonté affichée de la plupart de ses protagonistes de « rompre » avec la philosophie telle qu'elle est enseignée dans les universités et qu'elle prétend écarter en tant que « méthode spéculative » lestée par ses « tendances métaphysiques ». Pour James et ses contemporains, dont l'éminent Wilhelm Wundt (1832-1920) qui publie en 1874 un ouvrage programmatique, la « psychologie » se présente comme un « renouvellement de l'enquête philosophique » sur une base expérimentale destinée à apporter des réponses empiriques aux problèmes de la philosophie qu'ils se proposent de « naturaliser »[28].

C'est pourquoi, en 1878, après avoir été recruté à l'université Harvard comme « professeur assistant de physiologie » où il enseigne les rudiments de cette discipline en devenir, il conçoit le projet de bâtir une synthèse sur les premiers accomplissements de la « science de la vie mentale » qui aboutira à la publication douze ans plus tard, dans sa cinquantième année, des *Principles of Psychology* (1890)[29]. Cet ouvrage de près de mille cinq cents pages auquel James doit sa notoriété internationale occupe une place capitale dans l'économie générale de son œuvre car il condense et reflète les trente premières années de sa carrière intellectuelle. L'ouvrage se fonde sur une « hypothèse de travail » centrale : à savoir, la volonté d'étudier les « conditions réelles » de la « vie mentale » dans le cadre théorique du « parallélisme psycho-physiologique », c'est-à-dire, d'après la loi de concomitance entre les évènements mentaux et les évènements organiques. L'enquête sur l'activité mentale doit donc être rivée à l'étude du système nerveux central pour

[27] D'avril 1867 à octobre 1868, COWJ (4), p. 157-348.
[28] James exprime cette idée dans sa recension de l'ouvrage de W. Wundt, *Gründzuge der physiologische Psychologie*, Leipzig, Engelmann, 1874, ECR, p. 296-302. A la même époque, on retrouve le même projet de « psychologie scientifique » capable de se substituer à la philosophie chez de nombreux auteurs, comme T. Ribot en France et G. Croom Robertson en Grande Bretagne ; comme en témoigne les agendas éditoriaux de la revue *Mind* et la *Revue philosophique* toutes deux fondées en 1876.
[29] PP, *Works*, vol. 3, p. 1532, COWJ (5).

fonder une « science naturelle de l'esprit ». L'intérêt philosophique de ce « point de vue positif » est d'opposer, par méthode, une fin de non-recevoir à la métaphysique[30].

La fréquentation de cet ouvrage montre un auteur très informé de la littérature internationale et des controverses philosophiques qui la sous-tendent. James s'est également montré extrêmement attentif aux approches concurrentes conceptualisées dans les différents pays. De là, la pluralité des lignes de force thématiques, méthodologiques et théoriques qui traversent l'ouvrage et sur lesquelles James prend chaque fois position. Mais l'étude de l'économie interne de l'ouvrage couplée à l'examen de la genèse de son écriture montre que, du point de vue de l'auteur, l'objet, les méthodes et les thèmes de la « psychologie expérimentale » se sont progressivement déplacés vers d'autres réseaux de problèmes à la faveur du développement du mouvement scientifique international de « l'hypnotisme » à partir du milieu des années 1880[31].

Ce programme de recherche collectif qui s'est fondé sur l'étude des modifications expérimentales de la personnalité dans le « somnambulisme provoqué » a culminé lors des discussions du « premier Congrès international de psychologie physiologique » qui s'est tenu à Paris pendant l'été 1889 ; auquel James a activement participé et qu'il a jugé avoir été un « grand succès ». C'est pourquoi, dans les trois dernières années de la rédaction des *Principles of Psychology* (1886-1890), on peut suivre dans les écrits, les lectures et les échanges savants du psychologue américain, l'importance prise par les discussions concernant les investigations sur les « états seconds », « *sur lesquels*, dit James, *nous avons tant insisté* » et qui de fait constituent l'une des principales lignes de forces de l'ouvrage[32]. Mais qu'elles en sont les raisons ? Pour le comprendre, il est nécessaire d'adopter un point de vue historique sur l'évolution de la psychologie.

Les nouvelles historiographies sur l'émergence de la psychologie en tant que science autonome ont montré l'hétérogénéité et la concurrence entre les différentes approches de ses « fondateurs »[33]. D'autres études plus récentes ont quant à elles révélé en quoi l'examen des travaux des premiers psychologues résiste mal au récit traditionnel d'un accès progressif et dépassionné à la scientificité sur le modèle de l'expérimentation en laboratoire. Car la naissance de la psychologie n'est pas séparable de l'étude du « merveilleux psychique » ; au sens où la

30 PP, vol 1, « The Scope of Psychology », p. 1-11.
31 E. Taylor (1996), *op. cit.*, M. Girel (2008), *art. cit.*
32 PP, vol. 1, p. 203-212, 227-228, 384-388, vol. 2, p. 594-616.
33 Un des principaux historiens de la discipline a identifié trois modèles concurrents d'expérimentation en psychologie dans les premières années de son institutionnalisation : (1) la mesure des temps de réaction en laboratoire dont la figure de proue est W. Wundt, (2) les recherches cliniques sur l'hypnotisme dans le sillage de J.-M. Charcot et (3) l'anthropométrie de F. Galton. K. Danzinger, *Constructing the Subject. Historical Origins of Psychological Research*, Cambridge-New-York, Cambridge University Press, 1990. L'ouvrage contre lequel ces nouvelles historiographies se positionnent est celui d'E. G. Boring, *A History of Experimental Psychology*, New York, Appleton, 1929.

plupart des grandes figures « fondatrices » de cette science, parmi lesquelles James, se sont résolument impliquées dans ce que nous appelons aujourd'hui la « parapsychologie »[34].

Mais quel est l'intérêt d'examiner ce dossier aujourd'hui ? C'est surtout parce que l'analyse de ces recherches permet d'écrire une autre histoire de la psychologie du point de vue de ses acteurs eux-mêmes et à rebours de l'histoire jugée[35]. Or, pour toute une partie de ces derniers, la « découverte fondamentale » de leur champ d'investigation ne réside pas dans les mesures objectives des opérations mentales en laboratoire mais dans la mise à jour d'un domaine psychique « subconscient » ou « subliminal ». L'émergence de cette notion déterminante pour comprendre la vie mentale de l'homme, dans la santé comme dans la maladie, découle directement de la confrontation des psychologues aux pratiques issues du « magnétisme animal » et du « spiritisme moderne » ; plus précisément, elle découle de l'analyse d'une réalité énigmatique longtemps contestée par les meilleures autorités académiques et décrite par les termes de « sommeil provoqué » ou « d'état de transe » qui a constitué un véritable « défi » pour l'endentement médical et scientifique tout au long du XIXe siècle[36]. C'est là le sens de l'assertion rétrospective de Pierre Janet selon laquelle les travaux des « anciens magnétiseurs » constituent le « véritable point de départ de la psychologie expérimentale ».[37]

Le programme de recherche de James s'inscrit dans ce contexte historique déterminé. L'importance accordée par les psychologues a cette réalité problématique d'une modification momentanée mais très nette de la conscience de certains sujets a suscitée des discussions contradictoires et passionnées dans la communauté savante internationale. Par l'attention aux pratiques, aux écrits et aux discours des premiers psychologues dans l'entourage de William James, il est possible d'écrire une histoire internationale de la psychologie qui conduit jusqu'au seuil de l'avènement du raisonnement psychanalytique dans les premières années du XXe siècle[38].

---

34 R. Plas, *Naissance d'une science humaine: la Psychologie. Les psychologues et le merveilleux psychique*, Rennes, PUR, 2000, J.-F. Braunstein, E. Pewzner, *Histoire de la psychologie*, Paris, Armand Colin, 2000, J. Carroy, A. Ohayon, R. Plas, *Histoire de la psychologie en France*, Paris, la Découverte, 2006.

35 B. Bensaude-Vincent, C. Blondel (dir.), *Des savants face à l'occulte (1870-1940)*, Paris, La Découverte, 2002. L'ouvrage examine ce thème pour l'ensemble des sciences, dont la psychologie.

36 N. Edelman (dir.), « Savoirs occultés : du magnétisme à l'hypnose », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°38, 2009.

37 P. Janet, *Les médications psychologiques*, t. 1, Paris, Alcan, 1919.

38 L'intérêt du point de vue de James sur l'évolution de cette « science problématique » qu'est la psychologie est justement qu'il a été, plus que tout autre, par sa mobilité et sa familiarité avec la plupart des acteurs internationaux de la discipline, un intercesseur des théories concurrentes. C'est pourquoi, cette monographie se veut une histoire internationale de la psychologie écrite du point de vue de James sur la base de ses correspondances avec ses interlocuteurs européens et américains. D'un point de vue historiographique, cette mise en dialogue permet d'écrire une histoire à rebours d'une « histoire jugée » puisqu'elle permet de pallier le défaut de visibilité actuelle de certains ces autres savants et médecins oubliés ou perçus comme « mineurs » ou même invisibles, non pas du fait de leurs accomplissement

Car cette histoire dessine un horizon de recherches pré-freudien dans lequel des savants et des médecins se sont efforcés, entre 1880 et 1900, d'expérimenter et de réfléchir avec l'idée centrale d'un *psychisme inconscient* dont les limites étaient indéterminées[39].

De là, enfin, l'importance accordée aux écrits du psychologue suisse Théodore Flournoy (1854-1920) qui a noué une étroite amitié philosophique avec William James pendant les vingt dernières années de sa vie. Son maître ouvrage, publié 1900, consiste justement dans une investigation détaillée conduite avec une « somnambule visionnaire » qui présentait la plupart des traits du problème auquel les psychologues se sont confrontés. Ce livre a une importance considérable pour James et ses associés dans l'étude conjointe du « supranormal » et du « subconscient ». Aussi, parce qu'elle a déplacé les termes du problème tels qu'ils avaient été jusqu'ici posés, cette étude peut être considérée comme la résolution scientifique qui vient clore le cycle de recherches auquel James s'est consacré pendant l'ensemble de sa carrière de « psychologue ».

*

.

scientifiques moindres mais aussi parce qu'ils n'ont pas bénéficiés, comme dans le cas de James, d'une activité éditoriale considérable qui leur donne voix au chapitre de l'histoire des sciences et de la médecine

[39] Ce travail doit beaucoup aux ouvrages et aux travaux initiés à la suite de l'historien H. Ellenberger dans son *Histoire de la découverte de l'inconscient* [1970], (1986.), *op. cit.* qui vise en premier lieu à une étude des sources méconnues de la psychanalyse. Un des mérites de la perspective ouverte par ce livre est d'avoir su questionner le rapport singulier de la psychanalyse à sa propre histoire. Une fois dissipés les points aveugles et les silences du récit de fondation freudien, s'ouvre alors un vaste panorama historique qui permet d'inscrire l'avènement de ce savoir neuf dans un temps long. Mais cette perspective est susceptible d'un certain nombre de critiques méthodologiques. En premier lieu, elle a tendance à hypostasier le concept d'Inconscient. Or, au cours des recherches menées par savants au long du XIXe, ce terme est utilisé comme un adjectif pour décrire certains phénomènes observés et il cohabite avec d'autres épithètes comme celui de « subconscient ». Ce n'est qu'avec Freud (1900) qu'il se substantive. Plus généralement, la téléologie implicite de ce type d'historiographie n'est pas assez questionnée puisque, on toute solidarité avec le récit freudien, elle fait de l'avènement de « l'Inconscient » un terme indépassable. Voir aussi L. Chertok, R. de Saussure, *Naissance du psychanalyste*, [1973], Paris, les Empêcheurs de penser en rond, 1996, et pour un utre type de récit, F. Roustang, *Qu'est ce que l'hypnose ?*, Paris, Minuit, 1994.

CHAPITRE 1

L'impureté des origines de la psychologie expérimentale en Allemagne (1878-1880)

L'analyse du contenu de la liste des livres « *tenus en haute estime* » indique un point départ précis pour envisager l'amorce d'une focalisation de James sur l'étude des « états seconds ». Dans une séquence de sa correspondance épistolaire avec le psychologue américain Granville Stanley Hall (1844-1924) durant l'automne 1879 et l'hiver 1880, on peut suivre une discussion qui constitue le point de visée de plusieurs des documents mentionnés sur le manuscrit. À ce moment, Hall vient de terminer son doctorat à Harvard sous la direction de James. Il se trouve en Allemagne pour faire un « tour » des principales universités du pays dont l'enseignement jouit d'un prestige considérable chez les savants nord-américains. Pendant son séjour de dix-huit mois, il va être le témoin direct et le principal intercesseur auprès de James de deux controverses consécutives qui tiennent en haleine la communauté savante germanophone.

Car ces controverses vont imposer à l'agenda des savants la nécessité d'ouvrir un champ de recherche sur les phénomènes du « spiritisme » et du « mesmérisme » qui suscitent alors une véritable « fièvre » chez le public et dans laquelle certaines sommités du monde universitaire sont impliquées. La réponse des physiologistes, des médecins et des « psychologues » va conduire à un bouleversement des thèmes de recherches de la « psychologie physiologique » par l'inauguration des premières études expérimentales sur la « condition hypnotique ». En d'autres termes, ces investigations encore tâtonnantes vont conduire à la reconnaissance officielle qu'il y a bien « quelque chose de réel » dans ces phénomènes dont l'étude avait jusqu'ici été bannie : par la mise à jour de la réalité d'un « état psycho-physiologique anormal » sur lequel il est possible d'expérimenter, il devient possible d'expliquer certaines « anciennes superstitions ».

La prise de connaissance par James de ces évènements constitue un moment critique pour lui dans la mesure où elle donne l'impulsion à une importante phase d'information et de réflexions de quatre années (1879-1883) durant lesquelles il va se familiariser avec ce nouveau réseau de problèmes alors même qu'il s'est attelé un an plus tôt à la rédaction d'un « traité général » sur l'état des connaissances en « psychologie physiologique ». La reconstruction des coordonnées intellectuelles de cette phase de réflexion permet donc d'approcher les prémisses

d'un programme de recherche cohérent qu'il va mettre en place les années suivantes parce qu'il reflète un bouleversement des thèmes, des méthodes et des objets de cette discipline neuve, incertaine et foisonnante qu'est « l'enquête psychologique ».

Granville Stanley Hall, *alter ego*

Stanley Hall est une figure intellectuelle déterminante pour comprendre l'évolution de la pensée scientifique de James. Tout au long de leurs carrières respectives, ils ont noué une relation aussi étroite que complexe qui s'est muée en une puissante rivalité : à mesure du développement de la « psychologie scientifique » dont ils sont les deux principaux promoteurs aux Etats-Unis, Hall et James vont progressivement incarner deux styles de recherche opposés. Tandis que Hall sera le fondateur en 1887 de *l'American Journal of Psychology* qui se veut l'incarnation de la ligne dure de la psychologie de laboratoire de tradition allemande, James va s'écarter de ce modèle de recherche pour favoriser l'étude des phénomènes anormaux de la vie mentale. Cette différence d'approches, conjuguée à des facteurs institutionnels et personnels, va nourrir entre eux une forte opposition pourtant fondée sur une réelle estime respective[40].

En 1879 toutefois, Hall est alors un jeune docteur qui vient d'obtenir, sous la direction de James à Harvard, la première thèse de doctorat américaine de « psychologie ». D'après Hall, l'enseignement de James dans cette période était :

« […] *le seul du pays qui permette aux étudiants avancés de se familiariser avec les méthodes et les résultats des recherches allemandes récentes en psychologie physiologique.* […] »[41].

A ce moment tous deux sont étroitement liés intellectuellement par leur intérêt commun pour le monde scientifique et philosophique allemand et, tout particulièrement, pour les développements de la « nouvelle psychologie ». Cette orientation s'est surtout développée dans les années 1870 autour de Wilhelm Wundt (1832-1920), un médecin formé à la physiologiste nerveuse à Heidelberg avec de fortes ambitions philosophiques, qui a conçu et construit une application systématique des principes et des données de la physiologie nerveuse et cérébrale pour fonder une nouvelle science destinée à destituer les méthodes philosophiques

[40] Sur la relation entre James et Hall, voir D. Ross, *G. Stanley Hall, the Psychologist as a Prophet*, University of Chicago Press, Chicago and London, 1972, et S. Rosenzweig, *The Historic Expedition to America (1909): Freud, Jung, and Hall the King Maker; with G. Stanley Hall as Host and William James as Guest*, (1992), 2nd and revised ed., Rana House, Saint-Louis, 1994.
[41] TCWJ, vol. 2, p. 13. Voir aussi G. S. Hall, « Philosophy in the United States », *Mind*, vol. 4, n°13, 1879, p. 89-105.

traditionnelles : la « psychologie physiologique »[42]. Pour James comme pour Hall, cette perspective d'application des méthodes scientifiques aux questions philosophiques permet d'opérer une rupture avec la « méthode spéculative ». Car cette mise à l'écart des tendances « métaphysiques » pour favoriser l'analyse des données « empiriques » sur l'esprit humain semble permettre un véritable « renouvellement de l'enquête philosophique » capable d'engendrer de « réels progrès » dans la connaissance[43].

Pour ces deux jeunes auteurs, le philosophe se doit d'indexer ses procédures de raisonnement sur l'expérimentation scientifique à laquelle il doit se familiariser de manière à pouvoir cultiver un « esprit de laboratoire »[44]. Cette promotion de l'*ethos* du « philosophe-expérimentaliste », déjà prégnante chez certains universitaires européens tels que l'éminent physicien et physiologiste Hermann von Helmholtz (1821-1894), est bien exprimée par Hall dans un passage d'une lettre adressée à James dans cette période :

« […] *Mon idéal du philosophe n'est pas un homme de laboratoire qui n'accorde que peu de confiance aux livres mais un qui étudie la vie mentale dans la convulsion d'un muscle d'une grenouille & c'est précisément ce regard indépendant sur la nature qui m'a ouvert de nouvelles impulsions et qui m'occasionne plus d'enthousiasme que n'importe quoi d'autre.* […] »[45].

Dans leur correspondance de cette période, les deux hommes évoquent leurs questionnements respectifs sur les avancées qu'ils perçoivent et sur les controverses qui agitent le monde universitaire germanophone. À ce moment, James n'hésite pas à qualifier Hall comme son « *compagnon philosophique le plus intime* »[46]. Six mois après son départ, James semble souffrir d'isolement. Dans une lettre datée du 3 septembre 1879, il lui écrit :

« […] *Comme je souhaiterais que vous soyez de retour. Je me languis de nos bonnes conversations psychologiques.* […] *Vous n'imaginez pas, mon cher ami, la chance dont vous bénéficiez de pouvoir ainsi puiser, en pleine force de l'âge, aux sources allemandes de la sagesse. Vous serez tenu de revenir et de nous laisser puiser à notre tour.* […]

---

42 Sur l'assimilation par James à cette époque des thèses du livre-princeps de W. Wundt sur les *fondements de la psychologie physiologique* (1874) et sur « l'importance » de sa nomination à la chaire de philosophie de l'université de Zürich, ECR, 14-15, 296-302. Sur l'assimilation de G. S. Hall, D. Ross, (1972), *op. cit.*
43 ECR, p. 296.
44 D. E. Leary, « Between Pierce (1878) and James (1898) : G. Stanley Hall, the Origins of Pragmatism, and the History of Psychology », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 45, n°1, 2009, p. 5-20.
45 COWJ (5), p. 86-87.
46 COWJ (5), p. 157.

Je me sens particulièrement assoiffé, avec l'impression de posséder un grand pouvoir assimilatif et digestif, mais les approvisionnements en matériaux [psychologiques] sont vraiment trop limités ici. […] *Je vous prie ; écrivez-moi une bonne et longue lettre.* […] »[47].

1. Le « scandale Zöllner-Slade » (1878-1879)

Un passage de cette longue lettre nous intéresse particulièrement : James confirme à Hall la réception d'un petit ouvrage que ce dernier lui a fait parvenir de Berlin quelques semaines auparavant et lui fait part de son impression de lecture :

« […] *J'ai avec moi votre copie du* [livre de] *Wundt dont la brillante ironie me le montre sous une nouvelle lumière. Je souhaiterais que les auteurs allemands lorsqu'ils polémiquent en tirent des enseignements* […]»[48].

Wilhelm Wundt vient de publier sous forme de « lettre ouverte » une brochure d'une vingtaine de pages intitulée *Le spiritisme, une prétendue question scientifique*[49]. Ce texte a trait à un « scandale académique » qui sévit dans le monde universitaire allemand à la fin des années 1870 et qui implique d'éminents hommes de science de l'université de Leipzig dont certains des fondateurs de la psychologie scientifique tels que Fechner et Wundt notamment. Un autre protagoniste, toutefois, se trouve à la source de cette « affaire ».

Johann Karl Friedrich Zöllner (1834-1882) est un professeur d'astronomie physique à l'université de Leipzig. Il s'est distingué par la rédaction de deux traités sur la nature des corps célestes, il a donné son nom à l'un des cratères de la Lune et il a produit des travaux célèbres sur les illusions optiques[50]. Zöllner a aussi contribué à élire Wundt à la chaire de philosophie de l'université de Leipzig en 1875 car la « psychologie physiologique » dont Wundt préconise l'enseignement lui semble valoriser l'observation phénoménale, l'expérimentation et la familiarisation aux normes du raisonnement scientifique dans la formation des étudiants[51].

---

47 COWJ (5), p. 61-62.
48 COWJ (5), 61
49 W. Wundt, *Der Spiritismus, eine sogenannte wissenschaftliche Frage*, Leipzig, Engelmann, 1879, repris dans W. Wundt, *Essays*, Lepizig, Engelmann, 1885, p. 342-364.
50 R. Knott, « Zöllner, Johann Karl Friedrich », in *Allgemeine Deutsche Biographie* 45 (1900), p. 426-428.
51 G. Bringmann, N. J. Bringmann, G. A, Ungerer, « The establishment of Wundt's laboratory: an archival and documentary study ». W. G. Bringmann, R. D. Tweney (ed.). *Wundt Studies: A Centennial Collection.* Toronto, C.J. Hogrefe, 1980, p. 123-157.

À partir du milieu des années 1870, Zöllner s'intéresse plus particulièrement à un courant d'idées important en Allemagne pendant toute la décennie : les nouvelles conceptions de géométrie spéculative issues des travaux de Bernhard Riemann (1826-1866) dans les années 1860. Selon un des axiomes de la géométrie euclidienne que Riemann a entrepris de questionner, la position d'un point dans l'espace est déterminée par trois coordonnées. Or, pour le mathématicien allemand, on peut concevoir que ces coordonnées soient d'un nombre indéfini : l'espace aurait alors « *n* dimensions ». En d'autres termes, on conçoit qu'il soit possible, d'un point de vue mathématique, de postuler l'existence d'autres dimensions spatiales.

Cette réflexion a notamment été reprise par Hermann Helmholtz qui a largement contribué à la diffuser auprès du public. Car, pour la rendre intelligible, le savant de l'université de Berlin a proposé une expérience de pensée dont les profanes peuvent aisément s'emparer. Cette expérience consiste dans un raisonnement par analogie : on peut très bien imaginer, dit-il, des êtres de deux dimensions qui évolueraient sur des surfaces. Si ces surfaces sont des sphères, alors ces créatures planes n'auront aucune notion de la ligne droite ; et si ces surfaces sont des sphères irrégulières, alors les êtres bidimensionnels qui y évoluent n'auront aucune notion du parallélisme. Aussi, puisque ce monde à deux dimensions reste en nombre de points analogues à l'espace tridimensionnel tel que celui où l'homme évolue, on peut concevoir que des êtres appartenant à un espace tridimensionnel puissent eux aussi n'avoir aucune intuition d'une dimension supérieure, d'une « quatrième dimension de l'espace », qui serait régie par des lois géométriques associées quoique plus complexes[52].

Pour Helmholtz, cette réflexion de « géométrie épistémologique » répond à des motifs philosophiques profonds : il veut montrer que la connaissance des axiomes régissant notre intelligence de l'espace est une acquisition de l'expérience qui ne découle en rien d'*a priori* transcendantaux. Par cette réflexion spéculative, il affirme les droits philosophiques de l'observation empirique dans la genèse de la connaissance et montre les difficultés de s'en tenir à des principes ordonnateurs reposant sur des conceptions métaphysiques. Cependant, dans l'esprit d'Helmholtz, les mérites de cette conception se jouent sur le seul plan de l'abstraction dans la mesure où aucun fait physique observable ne requiert à ce jour de postuler d'autres dimensions supérieures de l'espace[53].

---

[52] H. Helmholtz, *Die Thatsachen in der Wahrnehmung* (discours prononcé à l'université de Berlin le 3 août 1878, tr. fr. C. Bouriau « les faits dans la perception », *Philosophia Scientiae*, vol. 7, n°1, 2003, p. 49-78, préface de G. Heinzmann p. 43-47. Cette idée a suscité des discussions importantes dans la communauté internationale des mathématiciens. Elle a aussi été développée de façon allégorique quelques années plus tard dans l'ouvrage de fiction d'E. Abbott *Flatland*, London, 1884.

[53] A. Bienvenu, « Helmholtz, critique de la géométrie kantienne », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, P.U.F, 2002/3, n°35, pp. 379-398.

Zöllner, quant à lui, conçoit le problème d'une façon plus abrupte. Au cours de l'année 1877, il entrevoit la possibilité d'une « confirmation expérimentale » de l'hypothèse d'une quatrième dimension de l'espace. À cette fin, il va recourir aux services d'un « médium » de passage à Leipzig. Ce médium « américain » qui se fait appeler le « Dr. Slade » prétend pouvoir lors de « transes » devenir le catalyseur de phénomènes physiques inexplicables au regard des conditions spatio-temporelles usuelles. Par exemple, il garantit pouvoir réunir les conditions sous lesquelles des objets disparaîtront ou bien sous lesquelles il pourra lire des inscriptions au travers de surfaces opaques[54].

Zöllner suppose que ces « faits », si jamais ils étaient attestés par un expérimentateur compétent, impliqueraient l'intervention, par l'intermédiaire de ce personnage jouissant d'un privilège spécial, de formes d'intelligence actives issues d'une autre dimension de l'espace. Avec cette possibilité en tête, il entreprend en décembre 1877 une première série d'expériences avec Slade en compagnie d'un certain nombre d'autres membres éminents de l'université tels que le savant-philosophe G. T. Fechner (1801-1887), le mathématicien W. Scheibner (1826-1908) et le physicien W. Weber (1804-1891). D'après Zöllner, ces premières expériences sont un plein succès qui corrobore entièrement ses spéculations.

Dans un article du premier tome de ses *Mémoires scientifiques* qui paraît au printemps 1878, il expose au public une expérience qu'il présente comme la première démonstration expérimentale d'une quatrième dimension de l'espace : au cours d'une séance, Slade a pu réaliser devant lui, par la seule imposition des mains, quatre nœuds simples sur l'un des fils d'une corde dont les deux extrémités étaient scellées. Or, dit-il, c'est là une opération irréalisable dans un espace à trois dimensions ; tout comme est impossible la réalisation d'un nœud sur une corde dans un espace à deux dimensions. Pour expliquer ce phénomène physique, il faut donc nécessairement supposer le concours d'une « force psychique » de nature encore inconnue qui a l'usage d'une « dimension supérieure » de l'espace[55].

Quelques mois plus tard, Zöllner renouvelle les « séances » avec les mêmes associés mais il convie cette fois d'autres membres de la faculté de Leipzig dont Wilhelm Wundt et Carl

---

[54] K. B. Staubermann, « Tying the knot: skill, judgment and authority in the 1870s Leipzig spiritistic Experiments », *British Journal of the History of Science*, 2001, 34, p. 67-79.

[55] J. K. F. Zöllner, *Wissenschaftlichen Abhandlungen*, Leipzig, Staackman Verlag, 1878, t. 1, chap 13, p. 710, « les démons de Thompson et les fantômes de Platon ». Ce chapitre a été immédiatement repris et traduit en anglais dans le *Quarterly Journal of Science*, en Avril 1878. Un périodique qui est dirigé par le chimiste britannique William Crookes, lui aussi impliqué dans ce « spiritisme expérimental ». Sur les expériences antécédentes de Crookes qui se déroulent entre 1870 et 1874, voir Chapitre 2, C'est Crookes qui a inauguré la terminologie « d'une nouvelle force » laquelle vise à se démarquer de terminologie du « surnaturel ». Ses articles publiés entre 1870 et 1874 dans le *Quartely Journal of Science* ont été publié en un volume. W. Crookes, *Researches in the Phenomena of Spiritualism*, London, J. Burns. 1874. Un ouvrage que James possédait. Voir vol. 2, « Dossier critique ».

Ludwig, (1816-1895) le directeur du grand laboratoire de physiologie, dans l'intention de porter les « faits » à leur connaissance. Suite à ces quelques séances privées, les avis divergent sur les conditions des expériences et surtout sur l'interprétation des phénomènes observés. Zöllner et ses associés initiaux restent pour leur part convaincus de la réalité des « faits » et de leur interprétation en termes de « force psychique inconnue ». L'astrophysicien fait part publiquement de sa constatation sans erreur possible d'autres phénomènes analogues dont la disparition de guéridons en plein jour, la déchirure inexpliquée de paravents et, *last but not least*, des empreintes de pieds révélées par du papier fumé[56].

À partir de ce moment, Zöllner s'attelle à la rédaction d'un nouveau traité théorique qui est exclusivement consacré à retracer l'histoire de son hypothèse, son analogie avec certaines théories physiques existantes sur la constitution de la matière notamment et les étapes de sa confirmation expérimentale. On peut lire dans son article d'avril 1878 que les « manifestations » produites au cours des investigations médiumniques de Leipzig sont « *parfaitement* attestées » par lui-même et les trois autres savants qu'il dit citer avec leur autorisation. Ces derniers n'apporteront pas de démentis. Aussi, d'après la façon dont Zöllner présente ses résultats : puisqu'il n'y a « *ni imposture, ni prestidigitation* », la science doit dorénavant considérer comme une réalité expérimentale l'intervention « *d'êtres invisibles évoluant dans une quatrième dimension de l'espace.* »[57]

Note sur la phénoménologie des « séances de Leipzig »

Le récit assez laconique de ces « faits » somme toute extraordinaires des séances de Leipzig masque une phénoménologie complexe qui n'est pas bien rendue par les textes tant elle semble convenue pour le lecteur de l'époque. Il apparaît donc important, ici, d'essayer d'expliciter les circonstances réelles dans le but de mieux circonscrire les interrogations qui ont pu se présenter à la sagacité des observateurs. Les traits saillants de la dramaturgie d'une séance spirite telle qu'elle était donnée par Slade peuvent être rendus assez succinctement par la description de ce qui constitue la figure-phare des séances de ce médium : à savoir, l'opération dite du « slate-writing » ou, littéralement, « l'écriture sur ardoise ».

D'après les comptes rendus de l'époque sur cette performance, Slade utilisait un dispositif composé de deux tablettes d'ardoise reliées entre elles par des charnières. Lors de la séance, ce dispositif était présenté

[56] Une revue spirite éditée à Leipzig par le « savant russe » A. Aksakov a publié et reproduit en gravure ces « traces des habitants d'un monde supérieur », *Psychische Studien*, juin 1879, vol. 4, p. 249. Lorsqu'il fonde une revue de psychologie expérimentale en 1881, Wilhelm Wundt lui donnera le titre au premier abord paradoxal de *Philosophische Studien* pour se démarquer de la revue d'Aksakov.
[57] J. K. F. Zöllner, (1879), *op. cit.*

aux participants puis placé sous la table où il y était maintenu, à la fois par le médium et par les participants. Au bout de quelques instants, par suite de l'état de « vive excitation » dans lequel entrait assez rapidement Slade, on entendait alors distinctement le bruit d'une écriture qui se trace ; bien qu'aucune des personnes présentes ne soit apparemment intervenue. Les ardoises étaient alors portées à la connaissance des participants et ces derniers pouvaient y constater la présence d'un message écrit sur une de leurs faces internes. Ce message était le plus souvent des « salutations » de nature solennelle, parfois aussi assez triviales. Peu d'importance était accordée à leur contenu sémantique. Reste que les conditions de son exécution demeuraient pour le moins énigmatiques ; d'autant qu'à ce phénomène s'ajoutait une série d'autres facteurs dramatiques importants : le moment de la « transe » était accompagné de phénomènes *physiques* curieux, que même les observateurs les plus sceptiques, tel que Wundt, ont attestés : on entendait des « bruits », des « coups », des « sifflements » ; des meubles bougeaient et certains des participants avaient la sensation physique d'une présence indéfinie jusqu'à l'impression parfois d'être « touché » alors qu'ils se trouvaient en dehors du champ d'action du médium.

Au cours de l'année 1878, les publications de Zöllner suscitent un désarroi d'une ampleur difficile à imaginer dans la communauté universitaire allemande ; d'autant que ces « faits » de spiritisme expérimental suscitent un vif enthousiasme parmi ceux que Wundt appelle « *les classes affairées et sans culture scientifique* ». On incombe au grand Helmholtz lui-même une part de responsabilité dans la situation à cause, dit-on, de son « *appel indécent à l'imagination scientifique des profanes* ». Car le point névralgique du scandale ne réside pas tant dans les prétendus phénomènes en tant tels, dans la mesure où la cause spirite et ses prétentions sont largement relayées dans le *Zeitgeist*, mais bien dans le fait que Zöllner et ses associés comptent parmi les autorités scientifiques du pays. Le risque est donc qu'aux yeux du public « la science » ait l'air de valider ces « faits » de spiritisme. Ce qui est en jeu est bien, comme l'exprime l'intitulé de la brochure de Wundt, la prétention du spiritisme à se présenter comme une réalité « scientifique ».

Du point de vue d'une majorité de savants, seule une explication rationnelle éclatante semble en mesure de juguler l'enthousiasme populaire qui fait chaque jour plus de « convertis ». Mais comment expliquer que le même homme qui a observé les corps célestes, qui a consacré tout une part de ses travaux aux illusions d'optique et qui enseigne les sciences physiques aux étudiants, demande à présent à ses pairs et confrères qu'ils envisagent la présence selon lui indubitable d'« êtres invisibles » tour à tour solennels, espiègles et facétieux ? Deux explications

consécutives vont être proposées au cours de la controverse qui ne se conclura que par le décès soudain de Zöllner en 1882 ; peu de temps avant d'être contraint de démissionner de sa chaire[58].

Dans un premier temps, un certain nombre d'éléments permettent d'invoquer des phénomènes de prestidigitation. Car il est bien connu à ce moment - y compris de Zöllner lui-même - que le professeur Ray Lankester (1847-1929) de Londres a intenté dix-huit mois auparavant un procès au même Slade afin de mettre un terme à ses agissements dans la bonne société londonienne. Le médium américain a été convaincu de « fraude » et de ce fait condamné aux travaux forcés auxquels il a réussi à échapper en s'exilant sur le continent[59]. Lors du passage du médium à Berlin en janvier 1878, il a une nouvelle fois été démasqué comme un mystificateur puis expulsé de la ville. Aussi, après le séjour berlinois de Slade, le physiologiste Arthur Christiani a reproduit avec succès certaines de ses expériences selon des techniques apprises auprès de magiciens évoluant dans les cabarets de la capitale[60]. Ce faisceau de faits étaye donc la thèse selon laquelle l'astrophysicien et ses associés auraient été dupés par un illusionniste professionnel paré de l'idéologie spirite.

Une autre explication additionnelle, qui va se développer à mesure de l'intensification du scandale, consiste à considérer que l'intégrité mentale de Zöllner est sujette à caution et qu'il est en proie à des hallucinations chroniques. On laisse à entendre d'autre part que les professeurs Weber et Fechner, respectivement âgés de soixante-seize et soixante-dix-neuf ans, n'étaient peut-être pas en âge de conduire ces expériences qui exigeaient plus que toutes autres d'avoir l'ensemble des sens en alerte. De plus, par suite de la persistance de Zöllner à refuser de pondérer ses attaques virulentes envers ceux qui cherchent à le contredire, il est régulièrement taxé de « folie ». L'aliéniste berlinois Karl Westphal (1830-1890) va jusqu'à rechercher des antécédents psychiatriques dans la famille de l'astronome et, sur cette base, le diagnostique publiquement comme « dément »[61].

---

58 K. Staubermann (2001), *art. cit.* p. 67. L'article évoque le fait que Zöllner, de 1879 à 1882, a continué à donner des cours magistraux (« très suivis par étudiant »), sur les « illusions sensorielles » et les normes de l'expérimentation scientifique. p. 77.

59 F. Podmore, *Modern Spiritualism*, London, Methuen & Co.,1902, vol. 2, p. 190-194. Voir aussi J. Oppenheim, *The Other World, Spiritualism and Psychical Research in England (1850-1914),* Cambridge, Cambridge University Press, 1985, p. 22-23.

60 Lettre de G. S. Hall à H. P. Bowditch, W. R. Miles, C. C. Miles (ed.), « Eight Letters from G. Stanley Hall to H. P. Bowditch with Introduction and Notes », *American Journal of Psychology*, vol. 41, 1929, p. 328.

61 G. S. Hall mentionne le diagnostic du psychiatre berlinois dans une lettre à H. P. Bowditch, cf. W. R. Miles (ed.) (1929) *art cit*. p. 331 : « *Westphal told me last year that he considered Zöllner unquestionably insane* ». C'est à une conclusion similaire, quoique moins péremptoire, à laquelle aboutira la minutieuse enquête réalisée par le philosophe américain George Fullerton en 1886 auprès des membres de la faculté de Leipzig pour le compte de la « Commission Seybert » de l'université de Philadelphie (sur cette « commission », chapitre 2 et 3 de la thèse). in *Preliminary Report of the Seybert Commission appointed by the University of Pennsylvania to Investigate Modern Spiritualism*, Philadelphia, J. B. Lippincott, 1887, p. 104-114. Une brochure britannique qui se trouve dans la bibliothèque de James, écrite par C. C. Massey, le traducteur du livre de Zöllner, *Zöllner.*

Mais le scandale connaît un rebondissement dès lors que d'autres voix s'élèvent du cœur même du milieu académique pour défendre Zöllner et les autres savants de Leipzig. Parmi elles, celle d'Hermann Ulrici (1806-1884), un professeur de logique à l'université de Halle qui est également le directeur de publication du très renommé *Zeitschrift für Philosophie*. Ce dernier semble avoir été très impressionné par sa lecture des écrits de Zöllner. Il publie en juin 1879 un article dans la revue qu'il dirige où il déclare que les savants de Leipzig ont élevé le spiritisme à la dignité d'une question scientifique de toute première importance. Ulrici se déclare pour sa part convaincu de la réalité des « faits » sur la foi du témoignage de ces hommes de science parmi les plus compétents du pays. Mais il va encore plus loin : nul besoin, selon lui, de recourir à l'hypothèse de Zöllner d'une quatrième dimension de l'espace qui est « *moins compréhensible que les faits eux-mêmes* ». Il faut admettre l'action surnaturelle d'« esprits » que ce médium a le rare privilège de pouvoir invoquer[62].

Il déclare d'autre part percevoir dans ces faits de spiritisme expérimental qui « prouvent » l'immortalité des âmes un « acte providentiel » capable d'impulser une régénération morale de cette époque « indifférente et matérialiste ». En conclusion de son article enfin, Ulrici lance un véritable défi à ceux qui nient les « faits » ; et en particulier aux autres protagonistes de l'université de Leipzig ayant participé aux expériences médiumniques mais qui ne semblent ne pas partager la conviction de Zöllner. Parmi eux, Wilhelm Wundt et Carl Ludwig. Ulrici déclare solennellement qu'il leur incombe de statuer officiellement sur « *ce qu'ils ont vu et pourquoi ils doutent de la réalité objective de ce qu'ils ont vu* »[63]. À cela, il ajoute : ou bien vous êtes en mesure de fournir une autre explication des faits ou bien votre silence sera à verser à la charge de leur véracité.

C'est à cette occasion que Wundt va rédiger sa « lettre ouverte » afin d'exposer publiquement son « *attitude à l'égard de cette prétendue question scientifique* ». Rappelons qu'à ce moment Wilhelm Wundt est une figure montante importante de la philosophie et de la science allemandes. Plus que tout autre, c'est lui qui a promu, en développant ses principes premiers dus à Fechner, ce qui se donne alors pour la « nouvelle science » : la psychologie physiologique ou l'étude mathématique de la face physique des phénomènes mentaux. Aussi, lorsque Stanley Hall arrive à

An Open Letter to Professeur George Fullerton, *Light*, 1887, s'efforce de démontrer que l'astrophysicien était sain d'esprit au moment de ses investigations avec Slade. Une autre source permet de se faire une opinion indépendante, d'autant qu'elle précède l'éclatement de la controverse. Il s'agit de la recension par Edmond Bouty du premier volume des *Mémoires scientifiques* de Zöllner dans la *Revue Philosophique*, où il évoque la nature émotionnelle « exaltée » de l'astronome dans la défense inconditionnelle de ses idées notamment. cf. *Revue Philosophique*, Novembre 1878, p. 529-533.

62 H. Ulrici, « Der sogenannte Spiritismus, eine wissenschaftliche Frage », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, n°74, 1879, pp. 239-271. H. Ulrici était un advesaire acharné du materialisme voir K. Köhnke, *Entstehung und Aufstieg des Neukantianismus, Die Deutsche Universitätphilosophie zwischen Idealismus und Positivismus*, Franfurt, Surhkamp, 1986.

63 H. Ullrici, (1879), *art. cit.*

Leipzig au mois de septembre 1879, il décrit Wundt à James en ces termes : « *he is the big man here* »[64]. À ce moment donc, de par l'autorité dont il bénéficie et le fait qu'il ait été le témoin direct de certaines des expériences de Leipzig, Wundt occupe une position centrale dans la controverse.

Son intervention dans le « scandale Zöllner-Slade » va constituer un tournant car il va produire un texte écrit avec calme et aisance et construire une argumentation philosophique dont la hauteur de vue va contribuer à élever le ton dans une controverse qui a tourné aux attaques personnelles.

La « lettre ouverte » de Wilhelm Wundt

Le raisonnement que Wundt propose dans sa « lettre ouverte » se décline sur deux lignes essentielles : la question de « l'expertise scientifique » en ce domaine tout d'abord, où il va proposer une description de « ce qu'il a vu » ; puis, une considération des conséquences morales qui s'imposeraient à la conscience philosophique si jamais ces « faits » devaient être tenus pour ce qu'ils se donnent. C'est ce dernier point, déclare Wundt, qui l'a convaincu de prendre sa plume car, en invoquant une « cause providentielle », le texte d'Ulrici a le mérite, selon lui, d'envisager les véritables enjeux du prétendu « spiritisme expérimental ». À ce titre, dit Wundt, le texte du logicien de Halle est particulièrement digne d'attention et vaut la peine qu'on y réponde.

Wundt s'étonne d'abord qu'Ulrici ait construit l'ensemble de son raisonnement sur la seule base de témoignages tenus pour crédibles. Car, demande-t-il, quel est le degré d'expertise d'un savant dans ce domaine ? Un savant s'occupe de phénomènes caractérisés par leur régularité et leur prédictibilité puisqu'ils obéissent à des lois physiques universelles. À ce titre, ils permettent une confiance absolue dans leur véracité. Mais les faits du spiritisme, quant à eux, ne peuvent pas être considérés comme des phénomènes de ce type puisqu'au cours d'une « séance » les sources de supercheries, de caprices et d'irrégularités sont fort nombreuses. Selon Wundt, il est à craindre que ses confrères aient transposé sur ce médium une partie de la confiance qu'ils mettent dans leurs objets d'étude de prédilection. C'est pourquoi il est difficile de les tenir pour des autorités crédibles en ce domaine spécial qui se trouve « *sous une constellation défavorable* »[65].

Par cette formule adressée à l'intention de Zöllner, il veut dire que dans les conditions d'observation d'une séance spirite les expérimentateurs n'ont pas les mêmes latitudes pour disposer de leur sens et de leurs instruments. En effet, une des conditions données comme essentielles pour le succès de l'expérience est que tous les participants se tiennent en cercle et sans qu'il y ait d'observateur extérieur. Car, sans le strict respect de ces conditions, le médium déclare

[64] COW (5), p. 67.
[65] W. Wundt, (1879), *art. cit.*

ne pas pouvoir invoquer les prétendues forces spirituelles inconnues. Il est donc évident, dit Wundt, qu'un large champ d'observation se trouve ainsi soustrait à l'observation des expérimentateurs. De telles conditions expérimentales, dit Wundt, peuvent être comparées au fait « *d'observer le mouvement d'un balancier au travers d'un trou de serrure* », ou, pire encore, à celui « *d'un astronome qui placerait son télescope dans une cave* »[66].

Après avoir établi ces conditions « expérimentales » problématiques, Wundt décrit les phénomènes dont il a été témoin dans les « deux ou trois » séances auxquelles il a assisté. Il dit s'être assis autour d'une table de salon avec le médium et deux autres observateurs dont le physiologiste Carl Ludwig. Lors de ces séances, Slade a réussi à produire des messages écrits entre deux tablettes d'ardoise scellées et tenues par lui sous la table. Plusieurs fois, le médium est entré en convulsions et lui a demandé, comme il était à ses côtés, s'il « sentait quelque chose ». Wundt lui a répondu que « non ». Durant la séance, la porte de la pièce où ils séjournaient a été plusieurs fois secouée violemment, comme si elle subissait les assauts de « rafales de vent ». Pourtant, cet après-midi-là, « l'air était calme ». Enfin, il relate qu'à un moment donné la table s'est soulevée à plusieurs centimètres du sol puis qu'elle est retombée soudainement. Selon lui, on pouvait distinctement attribuer ce mouvement à l'action d'une force centrale puissante en son milieu.

Telles ont été les circonstances des « séances » dont il ne donne délibérément qu'une pure description. En ce qui concerne l'explication des « faits » eux-mêmes, Wundt déclare qu'il ne peut livrer aucune conjecture précise car ce sont là des « *phénomènes totalement en dehors de son domaine d'expertise* ». Il émet cependant un avis sur certains détails qui l'ont frappé : les écritures produites étaient toutes en anglais sauf quelques unes en allemand mais dans un mauvais allemand, truffé d'anglicismes. Étant donné la nationalité américaine du médium, ce fait pourrait indiquer l'origine véritable des écrits en question. D'autre part, il fait part de sa « surprise » devant la réponse du médium à l'une de ses questions sur les « conditions » de l'expérience : Slade lui a répondu ne rien savoir des conditions exactes de production des phénomènes car il n'est « qu'un simple instrument passif ». Ce qui est « faux », remarque Wundt, puisque les phénomènes adviennent seulement en sa présence et selon l'ordre où il souhaite les produire.

À ce point de l'argumentation, on peut détecter chez Wundt une sorte de tiraillement : s'il a déclaré quelques lignes auparavant qu'il ne peut rien expliquer, il éprouve cependant la nécessité d'exprimer « son attitude » devant de tels « faits » car ils sont « si inhabituels » et potentiellement si impressionnants que leur seule description pourrait convaincre le public de leur véracité, surtout s'ils demeurent inexpliqués. Il lui semble donc important d'exposer son « impression personnelle » sur les phénomènes en question. Selon Wundt : « *rien de ce que j'ai vu ne me semble au-*

[66] W. Wundt, (1879), *art. cit.*

dessus des pouvoirs d'un magicien professionnel »[67]. À l'appui de cette impression, il propose une dernière conjecture : on peut supposer que les « attaques convulsives » du médium ont pour fonction de distraire l'attention des participants de manière à ce qu'il puisse produire à sa guise toutes sortes de tours habiles capables de les mystifier.

Dans la seconde partie de son texte, Wundt considère les conséquences que la réalité avérée de ces faits imposerait à la conscience philosophique : « *admettons pour un moment*, dit-il, *la réalité de ces phénomènes. Qu'est ce qui s'ensuivrait pour notre vision du monde ? Quels effets imprimeraient-ils nécessairement sur nos sentiments moraux et religieux ?* »[68] Zöllner postule l'existence d'êtres invisibles évoluant dans une quatrième dimension de l'espace. Or, qu'est ce que cette formule désigne, demande Wundt, si l'on est un tant soit peu conséquent ? Selon lui, qui marque sur ce point son accord avec Ulrici, cette formule n'est qu'une couverture scientifique pour parler de ce que la langue courante appelle des « fantômes ». Plus exactement, ces « êtres invisibles » seraient les « esprits » de certains hommes morts qui posséderaient la faculté de reprendre partiellement leur forme corporelle et de retrouver leur latitude d'action.

Or, de quoi disposons-nous, demande Wundt, pour juger cette question grave : la survivance de certaines âmes et leur retour dans le monde terrestre ? D'après les expériences conduites à Leipzig, les faits qui pourraient permettre de statuer sur cette réalité supposée des habitants de l'autre-monde consistent seulement dans des « inepties » écrites sur des ardoises, dans des empreintes de pieds déformés et dans quelques tours ludiques produits avec des accessoires de cirque et de salle des jeux. À en juger par ce qui se donne pour le plus sérieux parmi cette gamme de « faits », c'est-à-dire les messages écrits, la seule conclusion que permet la prise en compte de leur contenu « lamentable » est que les désincarnés souffrent d'une « dégénérescence sénile » que le passage dans l'au-delà n'a malheureusement pas pu pallier.

Dès lors, demande Wundt, comment pourrait-on déceler dans ces « faits » une source de convictions morales et religieuses ? Comment ces phénomènes insignes pourraient-ils, selon Ulrici, être le vecteur d'un renouveau de la « foi du peuple dans le gouvernement moral suprême du monde » ? Ou encore, comment peut-on y percevoir un décret de la divine providence pour rappeler l'homme à sa nature morale en portant un coup fatal au matérialisme scientifique ? Wundt souhaite amener son interlocuteur et avec lui son lecteur à se heurter aux inconséquences philosophiques grotesques auxquelles on aboutit dès lors qu'on produit l'effort de suivre les prémisses erronées du spiritisme scientifique. Selon lui, le seul fait de prendre en considération les

[67] W. Wundt, (1879), *art. cit.*.
[68] W. Wundt, (1879), *art. cit.*

prétendus faits contraint, en toute logique, à l'adoption de conclusions qui entrent contraction flagrante avec la morale le plus élémentaire. Une fois cette conclusion atteinte par un raisonnement sur la base des « faits », Wundt choisit de ne plus retenir son ironie tranchante. Il s'emploie ainsi à continuer de suivre les prémisses pour en souligner l'aspect caricatural.

Selon lui, deux conclusions s'imposeraient si jamais on devait accepter les faits du spiritisme. D'un point de vue physique d'abord, les âmes défuntes seraient destinées à demeurer attachées à certains organismes humains assez rares appelés « médiums » qui ont la curieuse particularité d'être presque tous de nationalité américaine. Sur leur sollicitation expresse, les pauvres âmes errantes des morts effectueraient toutes sortes d'actes imbéciles, « *tel un singe savant aux mains d'un baladin de foire* » dira un autre commentateur[69]. D'autre part, à en juger par les empreintes de pieds déformés que l'un des esprits a daigné laisser lors d'une séance à Leipzig, on apprend avec désolément que mêmes les souffrances prosaïques d'ici-bas comme le fait d'avoir un cordonnier rigoriste ne nous seront pas épargnés dans l'au-delà. Or, demande Wundt, la moindre des choses que l'idée de vie future puisse fournir à l'homme n'est-elle l'espoir d'un soulagement de sa condition souffrante ?

D'un point de vue moral par contre, dit Wundt, l'état intellectuel des trépassés n'est peut-être pas aussi désespéré car, lors d'une séance à laquelle il a assisté, les « esprits » ont manifesté beaucoup de zèle à s'excuser après avoir déchiré un des paravents du salon. Il serait donc possible, dit-il, qu'on puisse attendre quelque chose de bon de leurs autres qualités morales dont l'éventail complet nous demeure encore inconnu. Après une série de remarques sarcastiques analogues, Wundt, comme par surenchère, adopte un ton plus grave et met un point d'honneur à s'excuser auprès d'Ulrici : « *pardonnez mois si je semble faire de l'humour en suivant les conséquences de vos prémisses, mais cela découle de la sincère anxiété qu'ont éveillé en moi les vues que vous avez présentées* »[70].

Pour conclure, le philosophe allemand reste sur cette note d'anxiété distante. Il pense avoir suffisamment établi que le spiritisme découle d'une vision métaphysique distordue qui va à l'encontre des aspirations éthiques et religieuses les plus élémentaires. Il termine en s'alarmant auprès d'Ulrici devant l'influence néfaste que ces doctrines peuvent avoir sur la jeunesse dont il rappelle qu'ils sont tous deux parmi ses formateurs. Aussi, devant ces « dangers », dit Wundt, « *il était de mon devoir de ne pas rester silencieux* »[71].

---

[69] L'expression est de Théodore Flournoy (1954-1920), le psychologue genevois, qui était présent à Leipzig durant l'année universitaire 1879. T. Flournoy, *Métaphysique et psychologie*, Genève, H. Georg, 1890, p. 57.
[70] W. Wundt, (1879), *art. cit.* p.
[71] W. Wundt, (1879), *art. cit.* p.

2. Vers la « physiologie » des phénomènes du spiritisme

Dans sa lettre à Stanley Hall du 3 septembre 1879 qui fait suite à sa lecture du texte de Wundt dont il saluait « la brillante ironie », James a adjoint un *post-scriptum* important :

« […] *J'ai envoyé la brochure de Wundt à Beard de N [ew] Y [ork] qui est sur le chemin de la guerre contre le spiritisme et il l'a immédiatement traduit pour le Pop [ular] Sc [ience] Jour [nal] de Youman, où il vient juste de paraître. Donc, vous avez fait cela pour Wundt.* […] »[72]

Ce post-scriptum a l'intérêt d'indiquer l'état d'esprit de James à l'égard de la polémique allemande sur « le spiritisme comme prétendue question scientifique ». On perçoit au travers de cette note qu'il semble avoir apprécié l'analyse de Wundt au point de la mettre à disposition du public américain en la portant à la connaissance des responsables d'une revue scientifique de large audience pour qu'ils la publient. Par ce geste, on peut supposer qu'il espérait que les analyses de Wundt ne seraient pas sans effet sur « l'attitude actuelle de la société sur cette question » et en particulier sur l'attitude des savants américains dont James souhaitait, dès 1869, qu'ils se saisissent résolument des phénomènes spirites pour leur « accorder un vrai procès »[73]. Comme certains scientifiques, dont Hall, James partage et exprime la conviction selon laquelle il y a dans ces phénomènes quelque chose de significatif qui n'a pas encore été expliqué par la science et qui, à ce titre, est redevable d'une investigation impartiale. Dans un texte rédigé à la fin de l'année 1878 sur la situation intellectuelle aux Etats-Unis, Hall déclarait :

« […] *la grande secte des spirites a produit un vaste* corpus *de littérature assez obscure. La plupart des physiologistes et des psychologues sont à présent convaincus qu'il y a là un des champs les plus intéressants pour l'observation scientifique. Cela ne sera jamais entrepris par les spirites eux-mêmes et aucune étude sérieuse des phénomènes n'a encore été tentée* […] »[74]

---

[72] COWJ (5), p. 61. W. Wundt « Spiritualism as a Scientific Question: An Open Letter to Prof. Hermann Ulrici », *Popular Science Monthly*, 15 septembre 1879, p. 577-593. Le texte a été traduit par Edwin D. Mead.

[73] James exprime notamment cette idée dans une recension de 1869 sur un ouvrage traitant de l'histoire du spiritisme, EPR p. 1-4. L'expression se trouve quant à elle dans une lettre, COWJ (4), p. 494.

[74], G. S. Hall, « Philosophy in the United States », *Mind*, vol. 4, n°13, 1879, p. 104. Voir aussi la déclaration rétrospective de Hall qui confirme cette perspective. G. S. Hall, in A. Tanner, *Studies in Spiritism*, New York, London, Appleton and Co., 1910, p. xvi.

Le point de vue des « neurologues » américains

Le post-scriptum de James est également important parce qu'il contient l'une des premières évocations connues du docteur George Miller Beard (1839-1883). Un auteur dont la liste des « livres très estimés » nous apprend qu'il a été une source capitale pour James au cours de ses recherches car il a largement contribué à l'intelligence des phénomènes dits de « transe »[75]. Ce neurologue new-yorkais charismatique est déjà bien connu à ce moment dans la littérature médicale internationale pour avoir constitué quelques années plus tôt le célèbre diagnostic de « neurasthénie » ou « épuisement nerveux » à l'origine de la plupart des troubles fonctionnels du système nerveux. C'est sur la base de ce diagnostic qu'il tente d'édifier une médecine mentale « scientifique ». Cependant, au travers de ce que James appelle sa « *guerre contre le spiritisme* » c'est un autre domaine de recherche annexe qui donne à être perçu : précisément, ce qui a été « très estimé » par James ; à savoir, ce que G. M. Beard appelle « la nature et les phénomènes de transe » et qu'il juge être « *un des problèmes scientifiques les plus importants du siècle* »[76].

Dès le milieu des années 1870, Beard s'est consacré de façon indépendante et assez isolée à l'élucidation des dernières « grandes illusions » modernes que sont à ses yeux les phénomènes du spiritisme, du mesmérisme et des autres phénomènes apparentés. Car, d'après lui, les récents progrès de la physiologie nerveuse permettent d'expliquer de façon rationnelle l'ensemble des prétentions extraordinaires affiliées à l'état de « transe » tels que la « clairvoyance », la « possession » ou la « lecture de pensée ». En bravant l'interdit tacite de la profession médicale à l'endroit de ces phénomènes méprisés sinon honnis, il a extrait de ses expériences des faits significatifs pour la neurologie, la physiologie et la psychologie en abordant ce qu'il nomme la « vie involontaire », soit l'ensemble des phénomènes en dehors de la conscience.

La position de Beard à cet égard est ignorée par la majorité des médecins. Pendant plusieurs années, il est un des seuls a clamé que c'est là un champ d'une signification profonde pour la science. Ce qui fait de lui un précurseur important de l'hypnotisme scientifique. Aussi, pour le faire reconnaître, il a mené un véritable combat visant à vaincre les préjugés scientifiques à leur encontre. Par ses efforts, il va produire une « philosophie complète » sur la « nature et les phénomènes de transe » en proposant une méthodologie sophistiquée pour se prémunir contre les « sources d'erreur », une symptomatologie clinique, une analyse des principaux phénomènes en terme « d'exaltation des facultés » et fournir un répertoire précis des différents phénomènes

[75] Sur George M. Beard, voir le volume 2, « Dossier critique », dont « l'introduction générale aux écrits de George Miller Beard » et l'analyse des cinq écrits de Beard qui figurent dans la liste des livres « très estimés » par James. Trois d'entre eux ont trait à l'étude scientifique des phénomènes de transe.

[76] Quelques semaines plus tôt, en juillet 1879, Beard a publié dans une revue littéraire très suivie une puissante charge contre les raisonnements des adeptes du spiritisme. G. M. Beard, « The Psychology of Spiritism », *North American Review,* vol. 128, 1879, p. 65-80.

observés. Ces lignes de réflexions décisives quoique méconnues vont être reprises et assimilées par James au cours des années 1880[77].

Quelques semaines plutôt, en juillet 1879, Beard a publié dans une revue intellectuelle très suivie, la *North American Review*, une puissante charge rationaliste contre le spiritisme. Dans ce texte, que James cite indirectement dans sa lettre, Beard évoque justement « l'affaire Zöllner-Slade »[78]. Selon lui, elle pose un problème scientifique de premier ordre, car ce ne sont pas des illuminés qui prétendent avoir observé des « esprits » mais bien des savants de premier ordre reconnus mondialement pour leurs accomplissements. Autrement dit, ce sont avec les mêmes yeux qu'ils ont rendu service à la science. Pour l'expliquer, on ne peut donc pas se contenter de recourir à l'argument de la démence ou de la sénilité. Il serait « malhonnête », « injuste » et surtout « anti-scientifique », dit-il, de recourir à cet argument.

Car c'est un domaine de recherche qui, plus que tout autre, requiert une expertise spéciale. Il appartient de fait aux spécialistes de la « neurologie » dans la mesure où tous ces phénomènes sont susceptibles d'être expliqués rationnellement à la lumière des phénomènes de la « vie involontaire » du système nerveux[79]. On peut très bien être un astronome ou un physicien ingénieux dans son domaine de compétence, dit-il, mais on n'en est pas pour autant un « expert » dans celui de la transe. Au contraire, seule « l'expertise des nerfs » permet de se prémunir systématiquement contre les « sources d'erreur » dans ce champ d'investigation car elle met en lumière le fait que la fiabilité supposée du témoignage des sens et de la mémoire de l'expérimentateur est un leurre[80].

Lorsque trois mois plus tard, le 27 décembre 1879, Stanley Hall répond à James, il lui écrit directement de Leipzig et évoque à nouveau la controverse allemande sur le spiritisme. L'analyse du contenu de cette lettre donne à percevoir comment l'aspect « physiologique » des phénomènes – un aspect que Wundt n'a pas ou trop peu pris en compte dans son argumentation – va prendre les devants de la scène et déplacer considérablement les termes de controverse en offrant une

---

77 Sur tous ces points, voir le vol.umle 2 « Dossier critique » et l'analyse des cinq écrits de Beard « très estimés » par James.

78 G. M. Beard (1879a), *art cit,* p. 73. Beard évoque aussi le retentissement des expériences médiumniques de William Crookes qui sont selon lui strictement redevables de la même analyse.

79 Sur la signification de ce que recouvre le terme de « neurologie » à l'époque, F. G. Gosling, *Before Freud, Neurasthenia and the American Medical Community (1870-1910)*, Chicago, University of Illinois Press, 1987 ; Nathan G. Hale, *The Beginnings of Psychoanalysis in the United States, 1876-1917*, New York, Oxford University Press, 1977.

80 Une ligne d'argumentation qu'il expose à la fois aux neurologues américains dans leur revue officielle et au public cultivé dans une revue de large audience : G. M. Beard, « The Scientific Basis of Delusions; A New Theory of Trance and its Bearings in Human Testimony », *Journal of Nervous and Mental Disease*, Chicago, 1877, réédité en brochure, New York, G. Putnam's Sons, 1877, « The Scientific Study of Human Testimony », *Popular Science Monthly*, vol. 13, Mai, Juin, Juilllet.

prise matérielle solide susceptible d'expliquer rationnellement les allégations spirites. En d'autres termes, il va être démontré que l'on ne peut réduire l'ensemble des phénomènes perpétrés à une fraude systématique et donc que l'observateur se confronte à quelque chose de bien différent que des seuls tours de prestidigitation crapuleuse. C'est Fechner, notamment, que Hall rencontre à ce moment, qui va contribuer à attirer l'attention de Hall puis de James sur ce nouvel aspect[81].

Dans cette lettre, on apprend d'abord que la réponse de Wundt à Ulrici a suscité l'ire de Zöllner qui a publié en retour une « réponse aux prétendus philosophes » dans le troisième volume de ses *Mémoires scientifiques* ; lesquelles sont désormais entièrement consacrées à ce qu'il nomme à présent la « physique transcendantale ». Hall juge cette réponse « […] *encore plus incorrecte qu'auparavant à l'égard de Wundt, Helmholtz etc.* […] »[82]

Suite à cette remarque, il fait part à James de l'état d'esprit de Fechner qu'il a eu l'occasion d'interroger personnellement :

« […] *Fechner est une vraie curiosité, ses paupières sont étrangement frangées & il a un certain nombre de trous – Dieu sait pourquoi – dans l'iris de chaque œil, & il est dans l'ensemble un paquet de bizarreries ; en tant que personnalité et dans ses manières. Il a oublié tous les détails de sa Psychophysik, & il est principalement intéressé à théoriser sur la façon dont des nœuds peuvent être réalisés sur des cordes continues & comment des mots peuvent être écrits sur les faces internes de deux ardoises reliées entre elles.*

L'étude de Weinhold, que vous avez certainement vue, ne va pas assez loin selon lui. Il veut que j'aille voir Zöllner et que je lui parle du spiritisme américain, mais je n'y suis pas allé. Fechner est somme toute assez assommant et je me suis laissé dire que Z [öllner] également.

Le Prof. Leuckart, à qui j'ai exprimé mes pauvres notions sur le sujet me demande d'écrire une brochure ; donc, si vous avez préservé parmi vos papiers […] *quelque pièce de littérature choisie que vous puissiez sacrifier, s'il vous plaît, envoyez-les-moi.*

Connaissez-vous l'adresse du Dr. Hammond à New York ? […] ».[83]

---

[81] G. S. Hall donne un récit rétrospectif de ses entretiens avec Fechner dans *Founders of Modern Psychology*, New York, Appleton and Co, 1912, p. 167-70, *Life and Confessions of a psychologists*, 1923, New York.

[82] COWJ (5), p.72-74, Zöllner, *Wissenschaftliche Abhandlungen*, vol. 3, le volume est intitulé, « Die Transcendentale Physik und die Sogenannte Philosophie », Leipzig, Commission Verlag von L. Staackmann, 1879. Le livre est dédié à William Crookes. Il commence par une « lettre ouverte aux soi-disant philosophes » qui s'efforce de réfuter les arguments Wundt et Helmholtz puis discute la question scientifique du spiritisme au dossier duquel il verse les faits de mesmérisme ou ce qu'il appelle la « physiologie transcendantale ». La traduction anglaise, *Transcendental Physics*, Boston, Colby & Rich Pub. 1881, par C. C. Massey, est substantiellement abrégée puisqu'elle ne retient que les textes sur la prétendue « démonstration» du spiritisme. A ce titre, elle élude la discussion importante des faits de « magnétisme » et empêche de comprendre le contexte de discussion global. Dans la bibliothèque de James, on trouve le 3ème volume de la version allemande. Voir le « dossier critique », « Note sur la « bibliothèque philophique » de William James conservée à Harvard ».

[83] COWJ (5), p. 73.

On voit d'après cette lettre que Hall rencontre directement certains des principaux protagonistes de la controverse. Ses connaissances en matière de spiritisme paraissent même assez importantes pour que l'un des membres de la faculté, le professeur de zoologie Karl Leuckart (1822-1898), l'incite à écrire sur le sujet pour qu'il puisse contribuer, en tant que jeune savant *américain*, à éclairer le contexte allemand. Hall ne publiera pas de « brochure » sur ce sujet mais il va s'exprimer une semaine plus tard dans une chronique de quelques pages à destination du public américain intitulée « le spiritisme en Allemagne » et datée du 2 janvier 1880. Il est plus que probable que James a lu cette chronique parue dans *the Nation* à la mi-février[84].

Cette lettre a également l'intérêt de préciser les termes des discussions déjà engagées entre James et Hall sur cette question. D'après le ton et la nature de la requête de Hall, on perçoit que c'est d'abord le « sujet » de James puisque ce dernier semble disposer de « pièces de littérature choisie » sur les phénomènes spirites et les doctrines associées qu'il lui faudrait « sacrifier ». D'autre part, les quelques références que Hall évoque dans cette lettre, lorsqu'on les confronte au texte de sa chronique, indiquent assez précisément les pistes qu'il aurait développées s'il avait écrit sa brochure. Ces indications permettent de reconstruire en partie le point de vue à partir duquel Hall envisage le problème du spiritisme à ce moment et dont on peut penser qu'il se présente à James en termes analogues.

À cet égard, il est significatif qu'Hall demande à James l'adresse du Dr. William A. Hammond (1828-1900) afin, semble-t-il, de le contacter pour son projet d'écriture. Ce grand médecin new-yorkais a été le Chirurgien Général de l'armée nord-américaine pendant la guerre de Sécession et il est l'un des pionniers de la neurologie aux Etats-Unis[85]. Il est aussi bien connu du public à cette époque pour ses nombreuses sorties régulières, par voie éditoriale, en tant que contempteur de la cause spirite. Quatre ans auparavant, il a publié une monographie intitulée *Sur le spiritisme et les causes analogues des troubles nerveux* (1876) dans lequel il propose une interprétation des phénomènes du spiritisme à la lumière de la « pathologie » du système nerveux[86].

---

84 G. S. Hall, « Spiritualism in Germany », *The Nation*, Feb. 12, 1880, pp. 113-114., repris dans G. S. Hall, (1881b) *op. cit.*.

85 E. B. Blustein, *Preserve your Love for Science : Life of William A. Hammond, American neurologist*. New York, Cambridge University Press, 1991.

86 W. A. Hammond, *Spiritualism and Allied Causes of Nervous Derangement*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1876. Le Dr. Hammond est'un des précurseurs de l'étude de l'hypnotisme aux Etats-Unis. C'est à ce dernier que James avait souhaité, douze ans auparavant, envoyer sa recension du livre du Dr.. Liébeault, *Du Sommeil et des états analogues* (1868) dans laquelle il exposait son interprétation des idées développées par le médecin hypnotiste lorrain. A ce moment, Hammond était un des seuls médecins américains à s'intéresser au « somnambulisme provoqué » du point de vue de la « médecine psychologique ». voir ECR, p. 240-246., COWJ (1), p. 49, 52. H. Ellenberger met justement en cause la « légende » selon laquelle le

Tout au long des années 1870, le Dr. Hammond a mené des investigations en ce sens en assistant régulièrement à des « séances » avec des médiums et autres « somnambules clairvoyants » qui pullulent à cette époque sur le territoire américain. L'étude de ces phénomènes, en plus de contribuer à lutter contre les « superstitions » qu'il juge déplorablement prégnantes dans l'opinion publique, s'inscrit pleinement dans le développement du savoir neurologique. Car, selon Hammond, on peut considérer tout « médium » selon une alternative simple : « *ou bien c'est une personne malhonnête ou bien un névropathe aggravé* »[87]. Dans le second cas, le médecin se confronte à quelque chose de bien différent que des seuls tours de prestidigitation. L'étude des médiums en transe s'avère ainsi être une mine de faits physiologiques intéressants qu'on peut observer hors des murs de la clinique, du cabinet de consultation ou de l'hôpital militaire[88].

Pour Hammond, l'étude des phénomènes de transe permet d'illustrer et de compléter une donnée essentielle de la physiologie nerveuse moderne sur laquelle la « médecine mentale scientifique » est en train de se constituer : dans certaines conditions, comme dans les phases aiguës de la démence, on observe une abolition momentanée des fonctions cérébrales supérieures d'où résulte une perte du contrôle de soi et du pouvoir volontaire. Or, on peut justement repérer chez certains « médiums » ce même mécanisme d'une substitution de la part inférieure et « automatique » du système nerveux à la part cérébrale supérieure et « volontaire ». Selon le Dr. Hammond, l'étude de ce mécanisme chez les médiums peut permettre de mieux comprendre d'autres formes de pathologie mentale analogues telles que « l'hystérie, la catalepsie, l'épilepsie ou le somnambulisme ». L'étude neurophysiologique des phénomènes du spiritisme contribue de ce fait à un enrichissement de la nosologie psychiatrique.

Une « étape très importante»

En Allemagne, l'aspect physiopathologique du problème commence lui aussi à être envisagé mais par suite du déplacement de la controverse vers une autre gamme de phénomènes : à savoir, les faits de « mesmérisme ». Rappelons qu'à ce moment l'hypnotisme en tant que mouvement scientifique constitué n'existe pas. De fait, comme on l'a vu dans le cas de Zöllner notamment, le mesmérisme est étroitement affilié au spiritisme ; non seulement dans l'esprit du public pour qui les deux doctrines se fondent toutes deux sur l'existence de « forces psychiques » inconnues et que certains supposent être de nature transcendantale, mais aussi dans les communautés savantes et médicales pour lesquelles ces deux classes de phénomènes sont

livre de Liébeault n'aurait pas été lu avant les années 1880. La recension de James est une corroboration de cette assertion. H. Ellenberger (1986), *op. cit.*, note 119, p. 119..

[87] W. A. Hammond, (1876), *op. cit.* p. 49.

[88] E. M. Brown, « Neurology and Spiritualism in the 1870s », *Bulletin of the History of Medicine*, 57; 4 (1983), p. 563-577.

redevables d'une commune imposture. L'étude critique des « prétentions mesmériques » va toutefois offrir aux savants allemands un nouvel angle d'approche pour comprendre les faits du spiritisme en leur fournissant une prise matérielle solide par la mise à jour d'une réalité « physiologique » susceptible d'expliquer rationnellement les allégations sur l'existence de prétendues « forces intelligentes surnaturelles ».

Dans sa chronique du mois de février 1880 au journal *The Nation*, Hall déclare à ses lecteurs que ce qui justifie en premier lieu la rédaction de son texte est l'occasion qui lui est donnée de signaler une percée scientifique importante à ses yeux parce qu'elle contribue à l'élucidation des phénomènes obscurs du spiritisme. Cette percée, il l'a déjà signalée à James en évoquant dans sa lettre « *l'étude de Weinhold* ». Le physicien Adolf Weinhold (1841-1917), de l'université de Chemnitz, a exposé dans une brochure qui vient de paraître les résultats de ses « recherches hypnotiques » où il présente différents protocoles expérimentaux pour provoquer chez certains sujets une « inhibition anormale de la volonté »[89]. Cet état psychophysiologique anormal qu'il nomme « hypnotique » à la suite du chirurgien britannique James Braid (1795 – 1860) dont il adopte la terminologie mais dont il ne connaît les écrits que très indirectement, se distingue à la fois de la vie vigile et du sommeil mais surtout, dit Hall, il se caractérise par des perturbations sensorielles importantes qui pourraient bien constituer le substrat physiologique sur lequel se développent les illusions spiritoïdes[90].

Weinhold s'est penché sur ce sujet d'étude encore très controversé parce qu'au printemps 1879 il a assisté aux représentations publiques d'un « magnétiseur » itinérant qui l'ont déconcerté et qu'il cherche depuis lors à s'expliquer. Ce magnétiseur appelé Carl Hansen, que l'on sera amené à croiser à nouveau, faisait sensation à l'époque dans le monde germanophone car, lors de ses spectacles, il produisait des phénomènes de sujétion et de mimétisme qui semblaient témoigner d'une mystérieuse « influence magnétique » sur certains sujets. Ces derniers apparaissaient dépossédés de tout contrôle volontaire.

Weinhold s'est donc demandé quelle pouvait bien être la nature de cette soi-disant « force magnétique » qui apparaissait comme « irrésistible » ? Rappelons qu'au même moment, cette idée est reprise par Zöllner lui-même qui place en clôture de sa *Physique transcendantale* un dossier

---

89 A. Weinhold, *Hypnotische Versuche*, Chemnitz, Bülz, 1879. L'expression est de Hall. Dans son ouvrage, le physicien allemand utilise l'expression un « état de forte inhibition physiologique, anormale, de *l'organe central* ». (« *ein wirklich physicher, abnormer, hemmungsartiger Zustand des Centralorgans* »), p. 15. Pour une remise en contexte historique de l'usage de ce concept central de la physiologie nerveuse et cérébrale au XIXème siècle, R. Smith, *Inhibition : History and Meaning in the Sciences of Mind and Brain*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1992.

90 Weinhold utilise la terminologie de James Braid (1843) et mentionne sa « découverte ». A la lecture du texte, on remarque cependant qu'il a une connaissance très indirecte des écrits du chirurgien britannique. cf. G. S. Hall (1881, 1883) *art. cit.*

substantiel sur les spectacles du mesmériste Hansen qui s'inscrit heureusement à l'appui de ses spéculations. Selon l'astronome, ces phénomènes « magnétiques » témoignent indubitablement de « *l'influence transcendantale d'une volonté intelligente sur une autre* »[91].

Pour expliquer l'ascendant énigmatique du « magnétiseur » sur ses sujets, Weinhold va s'efforcer quant à lui de fournir une réponse expérimentale. Il va d'abord chercher à reproduire « l'état magnétique ». Ses tentatives lui permettent en premier lieu de constater la réalité objective de cette altération singulière du système nerveux dans lequel les sujets sur lesquels il a opéré sont devenus passifs et sensibles à l'action de ce qu'il conçoit d'abord comme une « *force physique sous-jacente de nature encore inconnue* »[92]. Dans la mesure où il suppose que cette force doit être de nature « électrique », le physicien conçoit alors un appareillage électrique susceptible de rendre compte de cet « agent singulier ». Cette machinerie s'avère efficace pour induire un état anormal d'inhibition du sujet mais elle ne lui permet pas de parvenir à des résultats réguliers. C'est seulement à la suite d'une série de contre-épreuves expérimentales prolongées que Weinhold comprend qu'il n'a nul besoin de recourir à son appareillage puisqu'il réussit à provoquer l'état hypnotique par toutes sortes de stimulations sensorielles associées à une concentration de l'attention du sujet sur « *l'idée du vague, de l'inconnu ou du merveilleux* »[93].

D'après les conclusions détaillées qu'il expose dans sa brochure, il n'y a donc pas lieu de postuler l'existence d'une quelconque « force magnétique » en jeu dans les phénomènes mais seulement de reconnaître l'existence d'un état anormal de l'organisme encore mal connu qui peut être produit par une combinaison de facteurs physiologiques et de facteurs qu'il juge purement « subjectifs ». Ainsi, il rend compte dans sa brochure du fait qu'il a réussi à provoquer cet état anormal par la fixation oculaire mais aussi par des moyens simplement mécaniques tels que la concentration de l'attention sur le son régulier d'une montre. Il est également possible, selon lui,

---

91 J. K. F. Zöllner, *Wissenschaftliche Abhandlungen*, vol. 3, Leipzig, Commission Verlag von L. Staackmann, 1879, p. 393-556. Le sous-titre de la brochure de Weinhold est « contribution à la connaissance du magnétisme animal et corrections des assertions de Zöllner dans la partie III de ses *Mémoires scientifiques* ». Dans la mesure où aucun indice ne permet de penser que James a eu une connaissance détaillée de cette discussion à ce moment, nous renvoyons la discussion entre Zöllner et Weinhold à cette note), (cf. J. K. F. Zöllner, (1879), *op cit*. p 632-628). Les deux hommes sont entrés en relation car Weinhold a d'abord pensé pouvoir recourir pour expliquer les phénomènes mesmériques perpétrés par Hansen à l'hypothèse d'une « force physique irrésistible sous-jacente » de nature encore inconnue et qu'il qualifie de « bio-magnétique ». Au cours de ses tâtonnements expérimentaux pour reproduire cet état anormal, il a essayé de provoqué « l'état magnétique » au moyen d'un appareillage électrique qui s'est avéré efficace mais qui ne lui a pas permis de parvenir à des résultats théoriques définitifs. Weinhold a ainsi rendu compte de ces premiers tests que Zöllner s'est alors empressé de publier dans son ouvrage pour le mettre au dossier du spiritisme expérimental. Mais Weinhold, a été pris de court par l'empressement de Zöllner a publié ses expériences, d'autant qu'une série de contre-épreuves expérimentales l'ont amené à modifier complètement son avis. C'est la raison pour laquelle il écrit sa brochure : pour faire part publiquement de ses résultats et pour contesté l'usage que Zöllner s'autorise à faire des idées qu'il a développées.

92 A. Weinhold, (1879), *op. cit.*

93 A. Weinhold, (1879), *op. cit.* G. S. Hall (1880a), *art. cit.*

d'en appeler à « l'imagination » du sujet ; comme par la diffusion d'une musique solennelle et forte. Ces trois facteurs, dit-il, peuvent se combiner et ont pour résultat commun de provoquer une « puissante inhibition, anormale, de l'organe cérébral »[94].

Cette « condition » qu'il nomme « hypnotique » implique d'autre part des perturbations sensorielles qui suivent un ordre assez bien défini : elle débute par une perte graduelle du sens du goût puis du toucher ; bientôt accompagnée d'une sensation de chute de la température. Après quoi, le sujet ne distingue plus les couleurs que très imparfaitement ; puis ce sont les lignes et les formes qui deviennent indistinctes. Enfin, l'œil devient fixe et la vision du sujet est obturée. L'ouïe, par contre, demeure toujours active. Weinhold a également observé un certain nombre de corollaires comportementaux. Dans cet état, le sujet devient passif et docile. Il croit tout ce qu'on lui dit et fait tout ce qu'on lui commande de faire. Il laisse libre cours à son imagination et montre une tendance marquée aux hallucinations en tous genres. Ceci, propose Weinhold, est la base physiologique des performances de scène du magnétiseur.

Dans sa chronique, Stanley Hall salue la contribution de Weinhold comme une « étape très importante » pour expliquer les phénomènes de « médiumnité » parce que les résultats de ses investigations permettent de rendre compte du fait que les prétendus « visions d'esprits », les « sensations de présence », ne sont en réalité que de pures créations de l'imagination du sujet sur la base des dérèglements sensoriels induits par l'inhibition anormale du système nerveux central. La contribution expérimentale de Weinhold pose donc les premières fondations d'une « physiologie anormale » qui est en mesure d'expliquer les faits du spiritisme. Sa contribution double ainsi l'hypothèse, de nature fort différente, de la fraude intentionnelle systématique suggérée par Wundt. Une hypothèse qui a sa place légitime compte tenu des faits mais qui, à partir de ce moment, est reléguée au second plan pour cerner ce que Hall appelle « le mystère central du spiritisme ».

Fechner, « le jour et la nuit » de l'esprit.

Reste enfin l'attitude de Fechner. Lorsque ce dernier fait part à Hall du fait que pour lui Weinhold « ne va pas assez loin », il semble qu'il entende par là que le physicien de Chemnitz, bien qu'il ait constaté la réalité matérielle d'un état physiologique anormal qui est la base des phénomènes conçus et prétendument attestés par Zöllner, méconnaît cependant certains « développements » possibles des phénomènes médiumniques. On a vu que Fechner a été le témoin des expériences de son ami Zöllner et qu'il tient pour possibles sinon pour avérés les « faits » qu'il a cru y constater. On peut donc supposer qu'il conçoit résolument à ce moment

94 A. Weinhold, (1879), *op. cit.* p. 15.

l'hypothèse, sur laquelle il s'est entretenu directement avec Hall, selon laquelle certaines phases de l'état de transe mettent en jeu une dimension proprement inconnue voire transcendantale[95].

Rappelons brièvement que Gustav Theodor Fechner (1801-1887) est un éminent savant et philosophe allemand qui, au moment où Hall l'interroge, est au soir de sa vie. Il est surtout connu pour être l'inventeur en 1860 de la « psychophysique », une théorie qui est à l'origine de la psychologie scientifique parce qu'elle propose de mesurer, sur la base d'une « loi mathématique », la relation entre les stimuli sensoriels et les sensations conscientes. Selon Fechner, l'émergence de la conscience suppose une stimulation sensorielle d'une intensité définie pour donner lieu à une sensation consciente : ce qu'il nomme « seuil de perception sensorielle » ou « seuil de la conscience ». Cette conception et sa vérification expérimentale constituent le point départ de la « psychophysique » et, par extension, l'un de ceux que les acteurs de la « psychologie scientifique » donnent à leur discipline[96]. Mais Fechner a également manifesté tout au long de sa vie un intérêt marqué pour les questions religieuses : ce qu'il appelle « les choses du ciel et de l'au-delà ». Il a exprimé ses convictions philosophiques anti-matérialistes, mystiques et animistes dans des livres écrits sous le pseudonyme de « Dr. Mises » tels que *Le petit livre de la vie après la mort* (1836) dans lequel il développe une théorie originale de l'immortalité humaine[97].

À maints égards, Fechner est lui-même l'inspirateur de Zöllner car, en plus d'avoir écrit de façon précoce et indépendante sur nombre d'idées que l'astronome a repris par la suite, telle que celle d'une quatrième dimension de l'espace qu'il est le premier à avoir conçu par raisonnement analogique dans les années 1840[98], il a d'autre part expérimenté à plusieurs reprises au cours de sa vie dans le domaine des phénomènes supposés mettre en jeu une dimension surnaturelle. Des investigations que Zöllner a versées au dossier du spiritisme scientifique comme un jalon

---

95 Ces faits sont évoqués par Hall dans le portrait intellectuel qu'il a donné du savant allemand. cf. G. S. Hall, (1912), *op. cit.,* p. 167-70, où l'on apprend les circonstances de sa rencontre avec Fechner à Leipzig au mois de décembre 1879. Voir aussi G. S. Hall, A. Tanner, (1910), *op. cit.,* p. xv. Dans ses écrits de 1879, Fechner déclare qu'il n'est pas attiré par le spiritisme mais seulement par l'idée d'une démonstration possible d'un domaine « transcendantal » dont les faits de spiritisme ne seraient qu'une « caricature ».

96 Il formule initialement cette loi dans son *Zend-Avesta* (1851) puis la développe dans *Elemente der Psychophysik*, Leipzig, Breitkopf und Härtel, 2 vol. 1860. Ce travail a été complété par la « loi des sensations » d'Ernst Heinrich Weber. Dans PP, James expose les thèses de Fechner et Weber.

97 Dans PU, chap 5. James donne trente ans plus tard (1909) un portrait philosophique de Fechner. Sur son rôle dans « l'histoire de la psychiatrie dynamique », H. Ellenberger (1986), *op. cit.* p. 247-250. Il paraît important de préciser que Fechner n'est pas un savant « clivé » ; en ce sens qu'il n'a jamais dissocié ses deux lignes de recherche : ses théories scientifiques découlent directement de ses préoccupations et de ses spéculations mystiques ou métaphysiques. On trouve la première formulation de sa « loi psychophysique » dans son *Zend-Avesta* (1851). Sur ce point, J.-F. Braunstein, E. Pewzner, *Histoire de la psychologie*, 3ème ed., Paris, Armand Colin, 2010), p. 88-92. Qui souligne le fait que l'aspect « mystique » de sa pensée, « souvent passé sous silence » est importante pour comprendre son œuvre scientifique. Voir aussi, M. Heidelberger, *Nature from Within : Gustave Theodor Fechner and His Psychophysicial World-View*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2004.

98 G. T. Fechner (Dr. Mises), « Der Raum hat vier Dimensionen, (1846) », *Kleine Schriften*, 1875, p. 271.

important[99]. La position de Fechner est cependant beaucoup plus prudente et moins affirmative : s'il tient pour possible l'existence de forces inconnues, il n'est en revanche pas porté à tirer des conséquences en direction des croyances spirites qu'il juge n'être qu'une « caricature » de ses aspirations spirituelles. Il reconnaît seulement l'importance de l'expérimentation dans ce domaine. Un point de vue qu'il affirmera de nouveau au cours de la controverse dans un ouvrage qui paraît à la fin de l'année 1879.

Dans ce livre intitulé *Le point de vue du jour opposé au point de vue de la nuit*, il expose ses dernières méditations philosophiques sur sa vie consacrée à la recherche scientifique à la lumière de sa préoccupation centrale : la relation entre le monde physique et le monde « spirituel »[100]. Dans un passage de ce livre, qui, rappelons-le, est publié avant la brochure de Weinhold, il supporte publiquement Zöllner, quoique de façon critique. Voici son argument dont l'originalité est de maintenir la discussion sur un plan purement expérimental : Zöllner, dit-il, n'a pas réussi à placer ses expériences au-dessus de tout soupçon puisqu'il n'a tiré ses conclusions que sur la base des expériences jugées réussies. Il aurait été important au cours de la controverse avec ses détracteurs d'analyser celles qui se sont soldées par des échecs. Ses contradicteurs quant à eux, dont Wundt et Helmholtz, n'ont pas saisi ce biais, mais ils ont procédé d'une façon tout aussi erronée en cherchant à éluder la discussion des expériences jugées réussies. Selon Fechner, c'est là une façon typique de clore prématurément une question que leur métaphysique matérialiste – le « point de vue de la nuit » - ne leur permet pas d'envisager. Aussi, selon Fechner :

« […] *alors qu'habituellement on regarde ce que le doigt nous indique, ici, on a tout simplement coupé la main et* […] *déclaré qu'il n'y avait rien à voir.* […] »[101]

[99] Dès les années 1830, puis à nouveau dans les années 1860 avec le Baron von Reichenbach, il a effectué des expériences jugées par lui « convaincantes » avec des « sensitifs ». ce que ce dernier appelle la « force « Od » consiste dans la matérialisation d'une force physique inconnue manifestée par certaines organisations dites « sensitives ». Elle est censée se manifestée par une exaltation des facultés de perception et par une « phosphorescence ». Dès ses premiers articles sur le sujet, Zöllner cite lesles « expérimentations magnétiques avec un sensitive, Mme Ruf (1867) », J. K. F. Zöllner (1877-1878), *op. cit.*

[100] G. T. Fechner, *Tagesansicht gegenüber Nachtansicht*, Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1879. Voir aussi W. Wundt [2009], *op. cit.,* p. 224-255, dans le chapitre de PU qu'il consacre à « Fechner », James tente d'exposer à nouveaux frais ce contraste entre le « point de vue du jour » et le « point de vue de la nuit ». Pour une mise en contexte de cet aspect à la lumière des questions métaphysiques qui aiguillonnent les promoteurs de la « psychologie scientifique », T. Flournoy (1890), *op. cit.*, p. 48.

[101] G. T. Fechner, (1879), *op. cit.,* p. 271,

Wundt, James, Hall et le devenir de la « psychologie scientifique ».

Dans une lettre datée du 16 janvier 1880, James fait part à Hall de son impression personnelle sur deux des principaux protagonistes de la controverse et il exprime un intérêt distant pour la question du spiritisme à laquelle ils ont pris part :

« […] *J'ai beaucoup apprécié votre ton communicatif et vos émotions sur le sujet Fechner, Wundt & Co* […]. *Votre description de Fechner est assez divertissante. Vous savez que j'ai toujours pensé que sa Psychophysique était somme toute assez lunaire, tout autant d'ailleurs que ses autres écrits qui ne sont, seulement et fondamentalement, valables que pour leur richesse dans les détails.*

Je n'ai pas vu et encore moins lu la Logique *de Wundt et je me satisferai de votre compte-rendu un de ces jours. Je dois avouer que je ne l'ai pas trouvé très prolixe jusqu'ici mais plutôt singulièrement aride. Cependant, l'élégante urbanité avec laquelle il a répondu à Ulrici* […] *me l'a placé sous une nouvelle lumière.* […] »[102].

Puis, il ajoute plus loin à la fin de sa lettre :

« […] *Je n'ai rien à vous donner sur le spiritisme – et je pense que vous devriez plutôt vous extirpez de ce bourbier épineux* (scrap) *dans l'ensemble. L'adresse du Dr. Hammond cependant est : 43e Ouest 54e rue, N [ew] Y [ork]* […]. »

Pour finalement conclure :

[…] « *Je m'attache fermement à l'espoir de vous rejoindre bientôt.* […] »

Cette lettre exprime une distance critique à l'égard de la controverse allemande et de ses protagonistes. Il semble qu'à ce moment, James juge assez compromettant pour son ancien élève et désormais collègue qu'il s'exprime sur ce sujet délicat et souhaite le mettre en garde par un avertissement ; ce qui expliquerait le fait qu'Hall ait renoncé à écrire sa brochure. Cette distance critique, cependant, nous semble devoir être prise *cum grano salis*. Elle s'explique d'abord en partie par le fait qu'il ait rédigé sa lettre avant d'avoir pu lire la chronique de Hall et donc d'avoir pu prendre connaissance des nouveaux développements de la controverse - *via* Weinhold - en termes de « physiologie hypnotique ».

D'autre part, l'intérêt de ces « impressions personnelles » pour le moins mitigées de James sur Fechner et Wundt ; et tout particulièrement sur ce dernier, nous semble déterminant car on

[102] COWJ (5), p. 81-82.

peut lire entre les lignes les prémisses d'une insatisfaction plus générale de James à l'égard des idées, de la personnalité et surtout de l'orientation scientifique de Wundt qui ne fera que se développer à mesure de l'évolution de ses recherches et réflexions dans le domaine de la psychologie. Compte tenu de leurs rôles respectifs de « fondateurs » que leur assigne l'histoire de la discipline, il est intéressant de discerner dans cette divergence naissante le début d'une tension au sujet de la définition de l'objet, des méthodes et du champ légitime de l'expérimentation psychologique qui ne fera que s'accroître au fil des années.

Les historiens de la psychologie ont érigé l'année 1879 en date de naissance officielle de la discipline, en écho à l'annonce de la création du laboratoire de psychologie expérimentale à l'université de Leipzig.[103] A cette même date pourtant, James et Hall, lorsqu'on examine leur correspondance, expriment tous deux une « déception » à l'égard de la psychologie wundtienne dont l'ouvrage programmatique de 1874 – les *Grundzünge der physiologischen psychologie* – les avait pourtant enthousiasmés.[104] Au mois de septembre 1879, alors qu'il est arrivé depuis peu à Leipzig, Hall rend compte à James de sa fréquentation des enseignements donnés par Wundt qui sont censés être le point d'orgue de son « tour » en Allemagne :

[…] *Dans l'ensemble, je suis déçu par Wundt. Cette semaine il a ouvert un cours dans de grandes acclamations, devant 300 personnes, sur l'histoire de la philosophie. Ses serviteurs m'ont lu toutes leurs notes sur ses cours – anthropologie, psychologie, éthique, logique, histoire de la philosophie. Un cours pour chaque. Il est sur le point d'écrire une version élargie de sa* Psychologie. *Il est très accessible et libre dans ses propos sur toutes sortes de choses. Je lui suis extrêmement redevable et il est le* grand monsieur *ici, mais je suis néanmoins déçu.* […] »[105]

Six mois plus tard, le 15 février 1880, il écrit à James :

« […] *Wundt est de plus en plus exaspérant.* […] *il me semble être un grand exportateur des lieux commun de la physiologie allemande (voyez sa psycho-physique), et inexact* […] (*voyez ses mesures de temps de réaction).* […] *C'est un homme très sensible aux critiques & qui ricane sur ses collègues physiologistes mais qui brûle d'envie d'être un philosophe avec un système. Il a produit bien plus de spéculations et bien moins*

103 Cette date est mentionnée par les « étudiants américains de Wundt » puis elle sera ensuite reprise par les historiens de la psychologie au XXe siècle. G. Boring « On the subjectivity of important historical dates: Leipzig 1879 », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol.1, n°1, 1965, p. 5-9. G. Bringmann, N. J. Bringmann, G. A, Ungerer (1980), *art. cit.*

104 Voir les trois textes de James à ce sujet, ECR, p. 14-15, 296-302. Concernant l'importance pour Hall de sa lecture de l'ouvrage en 1875. D. Ross, (1972), *op. cit.*

105 COWJ (5), p. 67.

d'observations expérimentales valables que quiconque d'autres que je connaisse dans cette carrière. Ses expériences auxquelles j'ai assisté n'étaient absolument pas fiables et défectueuses en termes de méthode. […] »[106]

Cette déception tient au fait que, selon Hall, Wundt ne satisfait pas aux conditions de l'ethos de « l'expérimentaliste » au nom duquel il est venu se former en Allemagne. Pour le jeune Hall, Wundt reste beaucoup trop « spéculatif » malgré ses intentions affichées. Il est frappant de constater le contraste flagrant de cette lettre avec les jugements rétrospectifs des deux protagonistes exprimés trente ans plus tard. Selon Wundt, Hall aurait été, dans cette période, un des « pionniers » du laboratoire de psychologie et il aurait travaillé avec « zèle et succès » à la fondation de la psychologie expérimentale :

« […] *l'année même de la fondation [du laboratoire], [Hall] a été un des collaborateurs de l'Institut psychologique de Leipzig. Cela reste un de mes plus précieux souvenirs* […] »[107].

Du point de vue de James, si ce dernier parle dès 1874-1875 d'une « aridité » de la psychologie wundtienne et des « méthodes harassantes » qu'elle déploie, il y a, supposons-nous, une raison plus profonde à ce désaveu qui semble directement liée aux conséquences de la controverse du psychologue allemand avec Zöllner, Ulrici et Fechner. L'intérêt historique de cette divergence est d'apparaître à ce moment déterminant de l'institutionnalisation de la psychologie. Ce qui, semble-t-il, aura de profondes répercussions sur la définition même de l'objet et des méthodes légitimes de la discipline dans les années à venir.

Car la définition wundtienne du champ d'investigation légitime de la « psychologie » gagne à être examinée à la lumière du contexte de « l'affaire Zöllner » : elle passe notamment par un strict resserrement des normes de l'expérimentation de manière à assurer à l'observateur un contrôle étroit des conditions de ses expériences afin d'écarter toute possibilité d'interférence du sujet sur lequel il opère[108]. Derrière ces louables précautions expérimentales, on peut discerner la durable méfiance de Wundt et, avec lui, celles des tenants de la « ligne dure » de

---

106 COWJ (5), p. 86.

107 Cité par D. Ross, (1972), *op. cit.*, p. 81-86. D'après la correspondance de Hall, ce dernier a bien fréquenté Wundt durant l'automne 1879 et l'hiver 1880, mais il a surtout suivi ses cours sur la « Logique », et la « Volkpsychologie ». Il s'est toutefois largement consacré au « travail expérimental » mais dans le laboratoire de « l'institut physiologique » de Carl Ludwig. Cf. W. R. Miles (1929), *art. cit.* Voir aussi. G. S. Hall (1911, 1923). *op. cit.* .

108 Les archives de l'université de Leipzig étudiées par K. Stauberman montrent comment « l'affaire Slade-Zöllner » a eu des répercussions importantes sur l'institutionnalisation de la psychologie expérimentale à Leipzig. A la mort de Zöllner, en avril 1882, Wundt est nommé président de la commission pour la nomination du successeur de la chaire d'astrophysique. Il proposera de ne pas reconduire de successeur. De sorte que les fonds de cette chaire seront alloués à la création de « l'Institut psychologique ». K. Stauberman, (2001), *art. cit.*

« l'expérimentaliste » en psychologie, à l'égard de l'étude des « états anormaux ». Dix ans plus tard, Wundt affirmera publiquement son refus d'intégrer « l'hypnotisme » au champ des recherches légitimes puisqu'il n'est autre, dit-il, que « l'antichambre du spiritisme » [109]. Tout se passe donc comme si, sous le magistère intellectuel de Wundt, la « psychologie expérimentale » allait désormais rester habitée par la peur d'être dupe. Pour conjurer ce risque, il assigne à la discipline la tâche exclusive de l'étude de la conscience de l'homme adulte normal en bannissant de ses programmes de recherche « *tout ce qui sort du cours de la vie psychique ordinaire* » [110].

On apprend par la lettre de Hall précédemment citée que, dès la fin du mois de janvier, James s'est décidé à aller passer les mois d'été en Allemagne. Lors de ce projet de voyage, il est prévu qu'il rejoigne son ancien élève pour qu'ensemble, dit-il, ils fassent « *voler les plumes psychologiques* »[111]. On peut penser que les lettres et les chroniques de Hall n'ont pas été sans éveiller son intérêt et sa curiosité. Mais, avant que James n'ait eu le temps de retrouver son homologue, la controverse va subir un bouleversement décisif puisqu'une nouvelle voie originale va être frayée pour contribuer à « *s'extirper de ce bourbier épineux* » qu'est le spiritisme.

3. La controverse de Breslau sur le « magnétisme animal »

Dans la lettre de Stanley Hall datée du 15 février 1880, soit seulement quelques semaines après leur échange sur le « sujet Fechner, Wundt & Co », on trouve l'évocation d'un autre événement qui, d'après les indications de la liste manuscrite d'Alice James, va s'avérer capital pour James puisque trois des « livres très précieux » le prennent explicitement pour point de mire[112]. On peut supposer qu'à ce moment quelque chose de totalement nouveau frappe James.

Voici ce que Hall relate :

---

[109] Sur le refus par Wundt des études hypnotiques W. Wundt, *Hypnotismus und suggestion*, [1890], tr. fr. Paris, Alcan, 1893. Cf. Chapitre 4.

[110] Ce qu'un historien des sciences a appelé le « modèle de la réclusion ». M. Kusch, « Recluse, Interlocutor, Interrogator. Natural and Social Order in Turn-of-the-Century Psychological Research School », *Isis*, vol. 86, 1995, p. 419-439.

[111] COWJ (5), p. 83.

[112] R. Heidenhain (1880) G. H. Schneider (1880), C. Bäumler (1881), cf. volume 2. « Dossier critique »

« […] *Comme j'aimerais que vous soyez là pour voyager en ma compagnie ; je me rends la semaine prochaine* […] *à Breslau pour aller voir les fantastiques découvertes d'Heidenhain sur le magnétisme animal qui ont éveillé l'intérêt de la cité entière* […] »[113]

À Breslau, le physiologiste Rudolf Heidenhain (1834-1897) a entrepris de curieuses expériences suite aux représentations publiques du magnétiseur danois Carl Hansen ; soit le même homme qui avait inspiré à Weinhold ses observations sur « l'inhibition anormale de l'organe cérébral » et à Zöllner sa « physiologie transcendantale »[114].

Carl Hansen était à Breslau, en Silésie, au mois de janvier 1880, parce qu'au cours des dix-huit derniers mois il avait entamé une tournée dans l'ensemble des villes d'Europe germanophones. On a parlé de véritable « *accès de fièvre mesmérique* » pour caractériser l'agitation créée dans l'opinion allemande par ce bateleur talentueux. Hansen tenait en haleine l'opinion publique et scientifique car, lors de ses représentations, il présentait sous couvert de la doctrine du « magnétisme animal » des phénomènes qui semblaient défier les lois naturelles.

Les représentations « magnétiques » de Carl Hansen se déroulaient selon le scénario typique suivant : dans une salle de spectacle, il choisit au hasard quelques spectateurs parmi son public. Il les fait monter sur scène et leur fait fixer un petit objet en verre scintillant qu'il tient à quelques centimètres de leur visage. Après ce préliminaire de quelques minutes, il sélectionne les « sujets » qu'il déclare les plus « sensibles ». Sur ces derniers, il effectue une série de « passes » magnétiques. Soit, selon la terminologie de l'époque, des mouvements manuels rotatifs et réguliers devant leurs visages, mimant l'immixtion ou le transfert du « fluide ». Après cette opération, il ferme doucement les yeux et la bouche des sujets et frappe délicatement leurs joues.

---

113 COWJ (5), p. 86.

114 Sur le « magnétiseur » Carl Hansen, on trouve de nombreuses descriptions, principalement dans la littérature de langue allemande contemporaine des évènements, dont un certains nombre des « brochures très prisées de James » : J. K. F. Zöllner (1879),, dont l'intérêt est l'insertion de nombreuses coupures de presse, A. Weinhold (1879), R. Heidenhain (1880)*, G. H. Schneider, (1881)*, Stanley Hall (1880b*, 1881), C. Bäumler (1881)*, P. J. Möbius (1881), Hecker (1893), H. Bernheim (1884),. M. Benedikt (1894). Dans les études historiques, voir A. Gauld, *A History of Hypnotism*, Cambridge University Press, 1995, p. 302-306. Hansen est une figure assez ignorée de l'histoire de la médecine. Il a pourtant eu importance non négligeable dans la mesure où ses performances spectaculaires ont très largement contribué à impulser les recherches sur l'hypnotisme dans le monde germanique. La plupart des auteurs importants de l'époque les mentionnent comme déterminantes. Parmi eux, les Drs. Benedikt, Bleuler, Breuer et Freud, Moll, Krafft-Ebing. Sur l'importance de cet acteur marginal et de la séquence de controverses que ses représentations ont imulsées dans l'histoire de la psychologie médicale et plus particulièrement de la psychanalyse, voir A. Hirschmüller, *Josef Breuer*, Paris, PUF, 1991, p. 126-128 et M. Borch-Jacobsen, *Souvenirs d'Anna O, une mystification centenaire*, Paris, Aubier, 1996, Chap. 6, qui donne la substance du livre de l'historien danois Uffe Hansen sur *L'hypnotiseur Carl Hansen et Sigmund Freud, ou le passé refoulé de la psychanalyse*, Copenhague, 1991, et qui propose une traduction d'un compte-rendu d'une conférence de Moritz Benedikt donnée le 3 mars 1880 devant la Société Médicale de Vienne : « Über katalepsie und Mesmerismus », *Wiener Medizinische blätte*r, Bd 10, p. 250-252.

À partir de ce moment, les sujets deviennent incapables d'ouvrir les yeux ou la bouche ; puis, après quelques « passes » supplémentaires, ils tombent dans une condition anormale, apparemment proche du sommeil[115]. Dans cet état de sommeil artificiel, les sujets qu'Hansen appelle à présent ses « média » exécutent toutes sortes d'actions dès plus ridicules aux plus spectaculaires. Dans un premier temps, le sujet est incapable de donner son nom. Il présente au public l'apparence d'un automate passif entre les mains de l'opérateur. Ainsi, il répète mots pour mots les phrases du magnétiseur et singe les gestes que ce dernier effectue devant lui. Hansen procède ensuite à un tour dont la description est sans cesse reprise dans la presse : il donne une pomme de terre de crue au sujet en lui disant que c'est un fruit délicieux. Le sujet la mange alors comme tel.

Un autre phénomène important, de par les spéculations qu'il suscite, est la capacité des sujets à réciter, à la suite du magnétiseur, des passages entiers de langues inconnues d'eux telles que des tirades entières de Shakespeare ou d'Homère ; et cela sans jamais se tromper. On y voit l'apparition d'un « don des langues », c'est-à-dire un phénomène ancien affilié à la « possession » et à la « clairvoyance » ; car, d'où peut venir cette connaissance insoupçonnée d'une langue étrangère sinon d'un autre être ou bien d'une existence antérieure ?

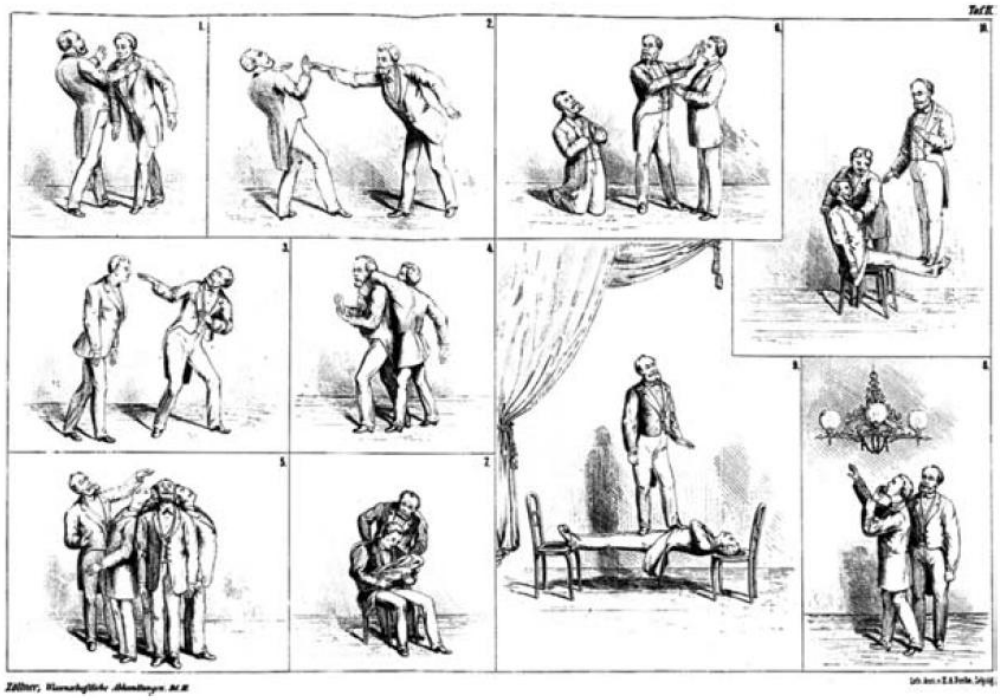
À ce point, le spectacle prend encore un autre tournant dramatique : Hansen enfonce des aiguilles dans les mains des sujets sans que ces derniers n'en ressentent aucune peine. Puis, il leur fait prendre toutes sortes de positions apparemment impossibles à l'état normal. Le clou du spectacle d'Hansen cependant, consiste dans l'exécution de la figure dite de « la planche humaine » : le magnétiseur réussit à induire une rigidité totale dans les membres d'un de ses cobayes dont il place le corps à l'horizontale entre deux chaises pour finalement monter sur lui.

À la fin de la représentation, il réveille les sujets par de nouvelles « passes » ; effectuées en sens inverse, comme pour « rappeler » le fluide. À leur réveil, les sujets sont incapables de se souvenir de quoi que ce soit et doutent résolument de ce qu'on leur raconte sur leurs faits et gestes pendant leur présence sur scène. Ils demeurent incrédules. Le public, lui, est médusé.

---

115 Le terme de « passes » ou « passes magnétiques » est issu des pratiques du « mesmérisme ». Il désigne une procédure d'induction du sommeil hypnotique. Pour l'ensemble des auteurs modernes de l'hypnotisme, c'est un terme qui va tellement de soi qu'ils se passent de le décrire. On trouve l'une des descriptions les plus complètes dans un article de Charles Richet de la même époque: « *Voici comment je procède en général. Ma méthode est toute empirique et n'a d'intérêt que parce que, m'ayant souvent réussi, elle réussira à d'autres expérimentateurs.* […] *Je fais mettre le patient dans un fauteuil ; bien en face de moi ; puis je prends chacun de ses pouces dans une main et je les serre assez fortement.* […] *Puis je fais des* passes *en portant les mains étendues sur la tête, le front, les épaules, mais surtout les paupières. Les passes consistent à faire des mouvements uniformes de haut en bas, au devant des yeux, comme si, en abaissant ainsi les mains, on pouvait faire fermer les paupières.* […] *Comment agissent ces passes ? Le serrement des pouces a-t-il une influence ? Voilà ce que je n'ai pas encore pu éclaircir.* », C. Richet, « Du somnambulisme provoqué », *Revue philosophique*, t. 10, 1880, p. 471.

Ces spectacles deviennent la « sensation du moment » dans les villes de l'empire allemand que Hansen parcourt car les phénomènes qui sont montrés sont presque systématiquement interprétés comme des « miracles ». Du point de vue de certains savants, il y a une jubilation intérieure du public de par le fait que « l'orgueilleuse science n'avait rien à dire »[116]. Ces phénomènes ouvrent ainsi la voie à l'expression de spéculations mystiques qu'on a peine à refréner. Les législateurs quant à eux sont inquiets devant ces phénomènes qui impliquent, semble-t-il, une annihilation de la volonté individuelle. Certaines régions fédérales interdisent les représentations au motif de deux dangers : les troubles mentaux que de telles pratiques sont susceptibles d'induire et le souvenir encore vivace des « épidémies psychiques » du temps de la sorcellerie au XVIIe siècle et du magnétisme au début du siècle[117].



Vue synoptique des représentations du magnétiseur Carl Hansen (Zöllner, 1879)

116 P. Grützner, « Zum Andenken an Rudolf Heidenhain », *Pflüger Archives fur die gesamte Physiologie*, Bd. 72, S. 221, 1898, p. 221-223.

117 M. Benedikt, (1894), *op. cit.,* A Vienne, par exemple, les représentations d'Hansen sont interdites. Sur le problème de l'interdiction des représentations « magnétiques » et la contestation des arguments « médicaux » qui soutiennent ces décisions, voir vol. 2 « Dossier critique », « Documents et analyse sur la vocation de « magnétiseur » de Joseph Delbœuf ».

D'après les articles de presse qui relatent l'engouement suscité par les spectacles d'Hansen, l'opinion la plus partagée par les spectateurs est que l'on est en présence d'une « nouvelle force » par la vertu de laquelle Hansen exerce une influence mystérieuse sur la volonté et les actions des sujets. Cette interprétation est appuyée par Hansen lui-même qui se dit dépositaire d'un « pouvoir magnétique » lui permettant de placer ses « média » sous le pouvoir de sa volonté.

À partir de là, les spéculations sur les pouvoirs d'Hansen et ses procédures mesmériennes n'ont plus de bornes. Car ce dernier présente les phénomènes à l'aune d'autres théories merveilleuses telles que le pouvoir de « transposition du goût » entre lui et certains de ses sujets ou encore celui de les influencer à distance par sa seule volonté. Autrement dit, à ce moment, ces phénomènes supposés réels que produit Hansen s'inscrivent dans la ligne des thèses développées par Zöllner, dont on a vu qu'il a adjoint en appendice du troisième volume de ses *mémoires scientifiques* la description de ces spectacles qu'il présente comme une corroboration partielle et indépendante de certaines ses observations. Il y déclare : « *il est désormais impossible de douter d'une influence transcendantale d'un individu sur un autre* ».[118]

Lorsqu'il assiste à l'une des représentations que le magnétiseur Hansen donne à Breslau, Rudolf Heidenhain est professeur à l'université de la ville et il est le directeur du laboratoire de physiologie depuis de nombreuses années. Ses accomplissements scientifiques (dont une description histologique et physiologique de la thermodynamie musculaire), sont unanimement salués dans la communauté savante internationale et lui valent d'être considéré comme un expérimentateur de premier rang[119].

Deux semaines après avoir assisté à une représentation particulièrement réussie d'Hansen sur, dit-il, « un groupe de médecins totalement sceptiques », le physiologiste donne une conférence à la Société Culturelle de Silésie intitulée « *sur ce qu'on appelle le magnétisme animal ; observations physiologiques* »[120]. Il y déclare en ouverture qu'en suivant l'impulsion donnée par Weinhold, dont la publication est restée assez confidentielle, il a pu se convaincre de la réalité matérielle des phénomènes produits par Hansen ; qu'il est en mesure de reproduire la plupart d'entre eux et qu'il va en fournir une explication rationnelle sur la base des lois connues de la

118 Zöllner (1879), *op. cit.* p. 393-556, Cette pagination correspond au « dossier » constitué par l'auteur dans lequel il a inséré de nombreuses coupures de presse qui relatent les évènements du « tour » d'Hansen dans les villes de l'empire allemand.

119 K. E. Rothschuh, « Heidenhain, Rudolf Peter Heinrich », *Neue Deutsche Biographie* 8 (1969), p. 247. Pour une analyse des contributions d'Heidenhain à la physiologie nerveuse voir l'article nécrologique de P. Grützner, (1898), *art. cit.* p. 221-266.

120 R. Heidenhain, *Der sogenannte thierische Magnetismus, Physiologische Beobachtungen*, Leipzig, Breitkopf und Hartel, 1880, qui figure dans la liste des « livres précieux de James ». .

physiologie nerveuse et cérébrale. Devant les « pères de la cité », Heidenhain réalise l'ensemble du programme qu'il s'est fixé. Ce coup d'éclat du physiologiste allemand va avoir un retentissement considérable en Allemagne, puis, très vite, dans le reste de l'Europe et jusqu'en Amérique[121].

Jusqu'alors, le point de vue qui prévaut dans la communauté scientifique et médicale à l'égard du « mesmérisme de foire » du type des représentations d'Hansen est qu'on peut tout expliquer par l'imposture : si le « magnétiseur » peut produire de tels phénomènes de mimétisme, d'insensibilité, d'amnésie etc., c'est certainement parce qu'il y a une collusion initiale avec les sujets sur lesquels il opère. Autrement dit, le public est floué par des escamoteurs qui exploitent sa crédulité à des fins financières. Toutefois, les phénomènes physiques de rigidité musculaire laissent place aux doutes et c'est en partie pour cette raison qu'un certain nombre de scientifiques et de médecins *a priori* incrédules assistent à ces spectacles.

L'ingéniosité d'Heidenhain va être d'emprunter une voie médiane : il va constater les phénomènes dans leur nudité en les débarrassant de leur vêtement idéologique. Aussi, afin de se prémunir dans un premier temps de toute accusation de collusion ou de mystification, il va effectuer la majeure partie de ses expériences sur son propre frère. Ce procédé lui permet de se placer au-dessus de tout soupçon dans la mesure où, comme le rappelle le naturaliste britannique George J. Romanes qui a préfacé l'édition anglaise, « *son propre frère n'aurait pas pu vouloir le ridiculiser devant les yeux de l'Europe entière* »[122].

« L'expérience a duré moins d'une minute »

Avant d'exposer la démonstration d'Heidenhain, son explication « physiologique » et le programme de recherche qu'il a impulsé en Allemagne, examinons d'abord comment James a pris connaissance de l'évènement puisque, peu de temps après la conférence, Stanley Hall est invité par Heidenhain lui-même à venir prendre connaissance de ses « découvertes ». Après sa visite au physiologiste allemand, Hall écrit un compte-rendu pour le public américain. Cet article, paru dans *The Nation* le 29 Avril 1880 sous le titre « études sur l'hypnotisme », est mentionné dans la

[121] La traduction anglaise est effectuée dans la foulée, en mars 1880, *Hypnotism or Animal Magnetism*, London, Kegan Paul, Trench & Co, 1880, avec une introduction de G. J. Romanes. L'ouvrage suscite un certain nombre d'articles importants au Royaume-Uni, aux Etats-Unis et en France : le naturaliste George J. Romanes publie « Hypnotism », *Nature,* (18), 1880, p. 492-494, qui est repris dans la revue littéraire londonienne de grand public *Nineteenth Century*, (8), p. 474-480 ; et dans le *Popular Science Monthly* de New York, vol. 18, november 1880, p. 108-114. Le Dr. Hack Tuke, « *Hypnosis Redivivus* », *the British Journal of Psychiatry*, 1881, 26 (116), p. 531-551. J. G. McKendrick, « Animal Magnetism », *Encyclopedia Britannica*, 9ème édition. En France, un important « mémoire » de Charles Richet sur ses propres expériences menées de manière indépendantes intègre à ses réflexions les données physiologiques mises à jour par Heidenhain. Les deux auteurs entrent en relation épistolaire à cette occasion. C. Richet, le « Somnambulisme provoqué », *Revue Philosophique*, vol. 10, 1880, p. 337-374, 462-484.

[122] L'accusation de collusion est précisément l'un des « préjugés » contre lequel l'ensemble des savants qui vont s'intéresser à l'hypnotisme vont devoir d'abord se prémunir.

liste d'Alice James parmi les textes « très estimés » aux yeux de James[123]. On peut donc penser que cette chronique, lue par James aux Etats-Unis pendant que Hall est en Allemagne, a produit quelque impression sur lui.

Stanley Hall y décrit les « curieuses expériences » auxquelles il vient de prendre part auprès du physiologiste allemand. Le frère du professeur, nous dit Hall, est l'image même de la santé physique et morale : il est « *athlétique, robuste et c'est un intellectuel prometteur* ». Il faut entendre par là qu'il est supposé être l'exact opposé d'une « hystérique » qu'on aurait pu aisément suspecter de simulation. Voici ce dont Hall a pu faire l'expérience sur le frère d'Heidenhain dès son arrivée à Breslau :

« […] *je frictionne le pouce gauche du sujet avec l'index le plus légèrement possible et toujours dans la même direction. Très vite, le pouce du sujet, puis la main, le bras et bientôt l'épaule sont dans un état de violente crampe tétanique qui passe dans le bras, puis qui s'étend aux jambes, aux muscles de la mâchoire et ceux de la nuque. L'ensemble du corps est rigide, tremblant, et le sujet à perdu tout pouvoir de parole.*

Sur l'instruction du professeur, je frappe promptement le bras gauche du sujet avec la paume ouverte de ma main ; alors la crampe disparaît instantanément. Le sujet se réveille comme s'il sortait du sommeil. Il regarde confusément autour de lui, puis semble reprendre pleine conscience de lui-même […] ».

D'après Hall, « *l'expérience a duré moins d'une minute* ». On comprend d'après ce compte-rendu que le psychologue américain a réussi à provoquer chez ce sujet ce qu'Heidenhain appelle une « catalepsie artificielle », soit une suspension progressive des mouvements volontaires des muscles du corps jusqu'à l'apparition d'une rigidité des membres accompagnée de convulsions ; un état qu'il a réussi à faire cesser immédiatement par la production d'un stimulus puissant et soudain.

Cette expérience, au moment où Hall en prend acte, Heidenhain l'a observé et répété avec d'autres expérimentateurs chez différents sujets. Car, entre le mois de janvier où il a donné sa conférence et le mois de mars où il reçoit Hall, le physiologiste a continué ses expérimentations hypnotiques avec son assistant Paul Grützner ainsi que les professeurs Cohn et Jänicke de la faculté de médecine de Breslau. Ensemble, ils ont cherché à explorer le déterminisme physiologique de « l'état magnétique » et ils ont mis à jour toute une série de procédures et de phénomènes qu'ils tentent à présent de pousser le plus loin possible, de répéter, pour pouvoir ensuite tenter de les organiser et de les expliquer.

123 G. S. Hall (1880b), « Studies on Hypnotism », *Nation* n° 774, April 29, 1880, p. 323-324.

Hall rapporte dans sa chronique une de leur expérience « les plus curieuse » : selon les physiologistes de Breslau, chez certains sujets hypnotisés, une application ferme et constante d'un doigt sur la base de la nuque, entre la première et la seconde vertèbre, fait des sujets de « parfaites machines imitatives ». Par ce procédé, le sujet est en mesure d'imiter très exactement tous les mouvements, les mots et les inflexions de ton de la personne sur laquelle son attention est fixée. Il est même capable de répéter parfaitement une longue phrase en langue étrangère ; et « *à l'instant où l'on retire le doigt de la nuque, la répétition s'arrête, souvent au milieu d'un mot* »[124].

Mais « *ce n'est pas le plus étrange* », dit Hall, car Heidenhain et ses collègues sont capables d'hypnotiser seulement une moitié du corps de certains sujets, tandis que l'autre moitié demeure dans son état normal. Hall décrit ce spectacle peu banal d'une « hypnose unilatérale » : « *une moitié du visage sourit tandis que l'autre demeure immobile comme une statue de cire* ». En poursuivant cette ligne d'expérimentation, les savants allemands se rendent compte que lorsque c'est la partie droite du corps qui est hypnotisée alors, bien souvent, une aphasie se déclare. Autrement dit, ils découvrent une corroboration des observations pathologiques de Broca qui ont permis de localiser les centres cérébraux de la parole dans les circonvolutions de l'hémisphère gauche du cortex et son association possible avec une hémiplégie de la moitié droite du corps lésé.

Heidenhain décrit ces faits « d'hémiplégie et d'aphasie expérimentales » dans un article publié fin février dans le *Breslauer Ärtzlichen Zeitschrift*. Aussi, dans l'entourage du physiologiste on exprime l'idée que l'hypnose pourrait bien devenir une nouvelle méthode d'expérimentation physiologique des plus prometteuses qui permettrait notamment d'affiner les recherches de localisation cérébrale en étudiant les effets d'irritations sensorielles locales variées[125].

À ces trois expériences asses bien définies s'ajoutent encore d'autres ébauches que Hall ne fait que mentionner en passant comme pour susciter l'intérêt et montrer à quel point ces recherches sont encore en cours. Parmi celles-ci, il cite le fait que les sujets hypnotisés semblent parfois avoir des perceptions sensorielles nettement plus aiguisées que tant leur état normal, que des paralysies jusqu'ici incurables ont été levées et que l'écriture des sujets dans la condition hypnotique présente souvent des altérations peu communes telles que celle d'écrire « à l'envers ». Entre les lignes, on retrouve là toute la gamme de phénomènes typiques de la médiumnité spirite ; soit, la « clairvoyance », les pouvoirs étranges de guérisons et des formes d'incarnation étrangère avec indice graphologique d'une altération profonde de la personnalité.

---

124 G. S. Hall, (1880b), *art. cit.*

125 A ce moment, l'Allemagne est aussi le lieu de grandes discussions sur la légitimité de la vivisection animale. Heidenhain termine sa conférence sur le « magnétisme animale » par une défense de la vivisection pour le développement des sciences. R. Heidenhain (1880, 1884), *op. cit.*, et le témoignage de G. S. Hall, W. R. Miles, C. C. Miles (ed.), (1929), *art. cit.*

Mais ces phénomènes étranges, cette fois, sont reproduits dans un laboratoire de physiologie et il semble que l'on commence à pénétrer leur déterminisme.

Dans sa chronique, Hall n'offre pas d'explication théorique détaillée mais à la fin de son exposition de ces expériences qui, dit-il, semblent frayer à la recherche physiologique des directions entièrement nouvelles, il déclare que les expérimentateurs de Breslau pensent que « *tout peut être expliqué par l'hypothèse familière de l'action réflexe et de l'inhibition* »[126]. Le dernier paragraphe de l'article de Hall, enfin, permet d'apprécier l'enjeu culturel important des démonstrations d'Heidenhain et de comprendre une des raisons essentielles de leur retentissement international ; et tout particulièrement aux oreilles de James.

Hall y déclare :

« […] *Par ces expériences, la transe médiumnique entre dans les hôpitaux et les laboratoires. Au lieu de la vénérable hypothèse de la possession par des esprits désincarnés, nous disposons désormais de la théorie d'une distribution anormale dans les centres nerveux et de ses effets bien connus* […]

Il est au plus haut point remarquable de voir que, tandis qu'un certain nombre de savants à moitié discrédités recherchent la réfutation du matérialisme et la preuve de l'immortalité personnelle dans les faits de spiritisme, […] *un autre professeur allemand, assisté par les membres de sa faculté et travaillant avec des méthodes légitimes, vient de porter le coup le plus mortel que le spiritisme ait jamais reçu*. […] »[127].

L'élucidation de Rudolf Heidenhain

Dans sa conférence du 19 janvier 1880, Heidenhain, aborde l'élucidation physiologique des phénomènes du « magnétisme animal » par la description du comportement du « média » pendant les représentations dont il a été témoin et qu'il a pu convenablement reproduire sur son frère ainsi que sur d'autres étudiants et médecins, et ce, grâce à la « coopération cordiale » d'Hansen lui-même[128]. Ces sujets susceptibles d'être « magnétisés » et qui sont d'après Heidenhain

126 G. S. Hall, (1880b), *art. cit.*

127 G. S. Hall (1880b), *art. cit.* p. 324. Heidenhain, lui aussi, dans les trois premiers paragraphes de sa conférence, fait directement allusion au « scandale Slade-Zöllner ». Il souligne le fait qu'à une époque où de telles allégations sont encore possibles, il y a un « danger imminent » à ce que les phénomènes perpétrées par Hansen, si jamais ils sont « *interprétés de façon erronée* » en terme de « forces inconnues », conduisent à de nouvelles formes de superstition.

128 Cette coopération des « magnétiseurs itinérants » avec les savants n'est pas un cas isolé dans l'histoire des l'hypnotisme. Un auteur de premier plan, Joseph Delbœuf, qui a été le témoin des spectacles d'Hansen, à Liège, au début des années 1880, a souligné leur rôle souvent positif mais pourtant négligé du point de vue de l'histoire des sciences et de la médecine. J. Delbœuf, *Magnétiseurs et médecins*, Paris, Alcan, 1890. Sur ce point, voir volume 2, « Dossier critique », « Documents sur la vocation de « magnétiseur » de Joseph Delbœuf ». D'un point de vue historiographique, concernant la répétition des mêmes séquences dans l'histoire de l'hypnose, voir J. Carroy, (1993b), *art. cit.*

d'une proportion d'une personne sur douze environ, ont été capables de lui donner une « description intelligente » de ce qu'ils sont éprouvés.

Il remarque d'abord que le « symptôme le plus frappant » de l'état hypnotique consiste dans « une diminution de la conscience » qui peut aller jusqu'à sa « suspension » puisque, dans les états les plus développés de l'hypnose, le sujet n'a plus aucun souvenir à son réveil. Heidenhain décrit cette condition en expliquant que les sujets hypnotisés perdent leur capacité à concentrer leur attention sur leurs sensations et ne les convertissent plus en idées conscientes. C'est pourquoi, ajoute-t-il, elles ne peuvent pas être remémorées. Cette situation, nous dit le physiologiste, n'est pas sans analogie avec certains faits de l'expérience quotidienne : les hypnotisés se trouvent dans une situation similaire à celle d'une personne absorbée par une rêverie intense, lorsqu'elle ne fait plus attention aux stimuli sensoriels de son environnement immédiat. Dans la terminologie de Fechner, on dira que le seuil de perception sensorielle de l'hypnotisé est « extrêmement élevé ».

D'autre part, le sujet hypnotisé reproduit passivement tout genre d'actions et de positions effectuées devant lui. Pour expliquer cet automatisme mimétique involontaire, Heidenhain est conduit à supposer l'existence de deux processus psychologiques différents et « séparables » : d'une part, l'impression immédiate des sens et, d'autre part, la perception consciente de ces impressions sensorielles. En d'autres termes, dans l'état hypnotique profond, il y a bien des perceptions sensorielles actives mais elles ne sont pas traduites en perceptions conscientes. Par conséquent, elles ne sont pas retenues par la mémoire. Ce sont des « perceptions inconscientes » qui demeurent entièrement effectives sur l'appareil sensori-moteur du sujet qui est devenu un « automate sans volonté » : tout se passe désormais en deçà du seuil de sa conscience et donc de son pouvoir volitif.

Ce mécanisme physiologique « inconscient » est cependant tout à fait en mesure d'opérer par lui-même des mouvements complexes et appropriées, analogues aux mouvements volontaires. Par exemple, un piéton absorbé par ses pensées ne reconnaîtra pas les passants sur son chemin mais il réussira sans difficulté à les éviter dans la mesure où la perception rétinienne des silhouettes initiera des réactions motrices appropriées. Ce processus sera d'autant plus automatique que les actions effectuées répondront à des actions inscrites dans le système nerveux le long des voies frayées par l'habitude. Ainsi, un pianiste expérimenté ne recompose-t-il plus consciemment l'ensemble des mouvements volontaires nécessaires à un novice pour l'exécution d'un morceau. Une bonne part des mouvements est devenue automatique et néanmoins pertinente, sinon « intelligente ».

Dès lors, si l'on transpose cet automatisme sensori-moteur sur la scène du magnétiseur, on comprend que les stimuli que le sujet hypnotisé reçoit ne sont pas, comme le croit le public, les ordres du magnétiseur mais bien les mouvements que ce dernier effectue devant lui ; et en particulier ceux qui sont accompagnés d'une perception sensorielle familière. Ainsi, sur scène, Hansen commande vocalement à son « média » de faire une action - ce qui fait croire au public que le sujet reçoit un ordre qu'il convertit mentalement - mais, en réalité, simultanément à son ordre, il mime l'action ordonnée de façon à ce que le sujet reçoive une perception sensorielle associée à cette action familière. Cette impression ne produit aucune perception consciente mais elle suffit à stimuler l'appareil moteur central et donc à initier une imitation automatique involontaire.

Dès lors, pour Heidenhain, « *le secret par la vertu duquel Hansen place son sujet sous une dépendance apparemment totale de sa volonté s'explique en partie par le fait qu'un sujet hypnotisé produira un mouvement dès qu'il aura reçu une perception inconsciente associée avec de tels mouvements* ». Autrement dit, d'un point de vue dramatique, lorsque Hansen place un oignon cru dans les mains de son « média » en l'incitant à manger un fruit, ce dernier n'en a nullement conscience, mais l'opérateur accompagne sa requête par une mastication audible. C'est seulement à la suite de cette perception acoustique inconsciente que le sujet commence à mâcher mécaniquement. Le magnétiseur Hansen exploite donc intuitivement un état psychophysiologique singulier - un automatisme mimétique involontaire et sans souvenir - à des fins spectaculaires. Ce qui fait dire à Heidenhain en conclusion de sa première partie :

« […] *Vous voyez ainsi, Messieurs, que les phénomènes hypnotiques apportés à notre attention par M. Hansen ; si on leur retranche toute la théâtralité, impliquent une foule de faits des plus intéressants pour le physiologiste et le psychologue qui n'ont pas reçu toute l'attention qu'ils méritaient.* […] »[129]

À ce point de sa conférence, Heidenhain a réussi à démontrer qu'il n'est en rien nécessaire de supposer l'existence d'une « force » additionnelle quelconque pour expliquer les mimétismes absurdes que le mesmériste est capable de provoquer chez ses sujets et qui constituaient le point le plus énigmatique des performances. Il lui reste cependant à élucider la question des phénomènes de rigidité musculaire qui sont eux aussi un des éléments sensationnels essentiels des spectacles d'Hansen. Pour les expliquer, Heidenhain va continuer à raisonner au point de vue des mécanismes physiologiques sous-jacents à la condition hypnotique d'après le modèle de l'action réflexe.

[129] R. Heidenhain, (1880), *op. cit.*

D'après les lois établies de la physiologie nerveuse, la diminution de la conscience et même sa suspension implique nécessairement une perturbation fonctionnelle du cortex cérébral qui est le siège de l'activité consciente, de l'attention et de la mémoire. Aussi, dès lors qu'on constate que cette activité cérébrale supérieure est suspendue, on peut légitimement comparer ce qui se passe dans l'état hypnotique à la lumière des expériences menées sur les animaux privés de leur cortex. L'intérêt expérimental d'un « animal spinal » tel que la fameuse grenouille décérébrée (cette « grande martyre de la science » selon Helmholtz), est qu'il n'agit plus que d'une manière purement réflexe au gré des stimuli que lui fournit l'opérateur. Or, c'est une loi physiologique déjà bien établie par les expérimentateurs que lorsque des parties du cerveau sont extirpées l'irritabilité réflexe neuromusculaire augmente substantiellement.

À bien des égards, les sujets hypnotiques sont dans une situation analogue à une grenouille décérébrée : les nerfs et les muscles du sujet réagissent automatiquement à la moindre sollicitation sensorielle cutanée. Dans des conditions normales, un stimulus cutané ne causerait qu'une contraction légère et transitoire du fait de l'action modératrice des centres nerveux supérieurs, mais chez les sujets hypnotiques, comme chez l'animal spinal, les nerfs et les muscles excités ne sont plus « inhibés » par l'activité cérébrale supérieure. C'est pourquoi, une sollicitation cutanée croissante et prolongée provoque des spasmes toniques qui se propagent selon un ordre déterminé dans le corps jusqu'à la raideur extrême[130]. On retrouve ici l'expérience frappante que Stanley Hall avait effectuée sur le frère du physiologiste à son arrivée à Breslau.

Cette « exaltation neuro-musculaire », nous dit Heidenhain, produit un état nerveux analogue à ce qu'on trouve décrit dans les annales de la médecine sous le nom de « catalepsie » : une maladie nerveuse rare qui se caractérise précisément par une paralysie momentanée de tout mouvement volontaire, une raideur extrême des membres et une physionomie fixe exprimant la stupeur[131]. Ce qui fait dire à Heidenhain que « *l'état hypnotique n'est rien d'autre qu'une catalepsie produite artificiellement* ». À partir de cette analyse, le physiologiste est en mesure d'expliquer les positions corporelles apparemment impossibles qu'Hansen provoque chez ses sujets et en particulier la

[130] La diffusion de la stimulation, dit Heidenhain, suit exactement la « loi d'irradiation » de Pflüger.

[131] La « catalepsie » se rattache dans l'histoire de la médecine moderne a un symptôme central : la contraction soudaine (par accès) du système neuro-musculaire et son aptitude énigmatique à conserver toutes les positions qu'on lui imprime. Cependant, il est couramment associé à d'autres symptômes tels que la perte de conscience, la suspension de la sensibilité générale, avec convulsions et délires. Le cadre nosologique de cette maladie nerveuse rare est largement flottant et reste affilié à d'autres maladies énigmatiques non dénuées de connotations mystiques telles que « l'hystérie », « l'extase » et le « somnambulisme ». L'aliéniste français Jules Falret (1824-1902) parle dans sa monographie sur le sujet de « mysticisme de la stupeur », J. Falret, « De la catalepsie », *Archives générales de médecine*, vol. 10, 1857, p. 206-210 ; 456-566. Sur le rapport de la catalepsie aux « maladies magnétiques », H. Ellenberger (1986) *op. cit.* p. 151-153, Pour un usage en contexte de ce diagnostic par un médecin proche de W. James sur un « cas extraordinaire », voir « Dossier critique », notice sur les documents 1a et 1b.

figure de la « planche humaine ». On comprend également, dit Heidenhain, pourquoi Hansen choisit le plus souvent des sujets athlétiques pour réaliser ce tour : la masse musculaire conséquente de ces sujets est une assurance qu'il marchera de façon optimale.

Reste enfin à Heidenhain à proposer une explication crédible de la *cause* de l'état hypnotique, puis à fournir une explication de son mécanisme réel. D'après ses expérimentations, le physiologiste pense que la condition préliminaire à l'induction hypnotique est une « excitation globale » du système nerveux. Ainsi, le petit objet de verre brillant utilisé par Hansen pour induire l'état magnétique lui sert précisément à augmenter l'irritabilité sensorielle des sujets de façon à tester puis à sélectionner les sujets les plus « susceptibles », c'est-à-dire ceux qui témoignent d'une plus grande irritabilité nerveuse. C'est sur la base de cette excitabilité nerveuse encore mal définie que le magnétiseur effectue ses manipulations empiriques un peu ridicules appelées « passes » qui visent à exciter l'appareil sensoriel jusqu'à un basculement dans l'état hypnotique. Il ajoute un point important. On reconnaît cette modification de l'appareil sensori-moteur, dit-il, à un signe clinique précis : un « spasme d'accommodation de l'appareil oculaire».

L'induction de l'état hypnotique peut être produite par différents moyens mais tous concourent à une excitation sensorielle du système nerveux du sujet : soit, par la fixation oculaire, par l'écoute de sons monotones et réguliers ou par la stimulation cutanée douce et répétée du visage ou d'autres zones du corps comme les mains et les pouces. Le dénominateur commun de ces différents moyens d'induction est donc la production de « stimuli sensoriels légers, monotones et prolongés ». Selon Heidenhain, l'induction consiste toujours à agir sur les nerfs sensitifs périphériques ; ce qui implique bien entendu les terminaisons corticales des nerfs afférents.

Heidenhain propose donc l'hypothèse selon laquelle la production de l'état hypnotique est due à une « *stimulation légère, prolongée et monotone des nerfs sensitifs du visage, ou bien des nerfs optiques et auditifs* ». Ces sollicitations sensorielles subtiles et continues affectent les centres où se développe la conscience ; tandis qu'un stimulus sensoriel soudain (un coup, un cri, une sensation soudaine de froid ou l'exposition à une vive lumière etc.) rompt cet engourdissement. D'après cette explication, l'induction hypnotique ne nécessite donc aucun être humain doté d'un quelconque « pouvoir magnétique » mais est produite par des moyens purement physiques et mêmes mécaniques[132]. Toute explication en termes de mysticisme se voit fermement rejetée.

[132] A l'appui de cette idée, Heidenhain expose l'expérience où il a réussi à induire la condition hypnotique à l'aide du « tic-tac » d'une montre. Ce qu'avait déjà démontré Weinhold, dit-il, à l'aide de la musique

Pour conclure, il reste à Heidenhain à tenter de fournir une explication finale de la *nature* ou de l'*essence* physiologique de la condition hypnotique. Selon lui, c'est là le problème « le plus intéressant » puisque, dit-il, une fois une multitude de faits objectifs établis, une hypothèse générale est nécessaire pour trouver une « connexion causale » entre eux. Dès lors, comment expliquer cette condition anormale sur la base des principes généraux de la physiologie nerveuse ?

Chez l'hypnotisé, on observe avant tout une « diminution » de la conscience avec absence de mouvements spontanés, de perceptions conscientes et de souvenirs. On peut donc aisément en déduire qu'il y a là un « trouble fonctionnel » de l'organe cérébral et tout particulièrement des « couches supérieures » dans lesquelles se développe la conscience. C'est pourquoi, le modèle de l'action réflexe s'est révélé être des plus instructifs : dans la condition hypnotique, on a affaire à un processus tout à fait analogue au mécanisme réflexe pur tel qu'on peut l'observer chez les animaux privés de leur cortex par vivisection. Dans l'état hypnotique, l'écorce cérébrale serait donc affectée d'une sorte de « paralysie fonctionnelle » laissant libre cours aux fonctions des centres inférieurs du système nerveux. De là l'apparition de mouvements involontaires, mimétiques et réflexes.

Un certain nombre de faits, cependant, viennent contredire ou du moins complexifier cette idée. Car le comportement de l'hypnotisé ne se conforme pas entièrement à celui d'un animal spinal puisqu'il est encore capable de performances qui sont impossibles pour un animal décérébré. Par exemple, il garde toujours son sens de l'équilibre. Or, il est établi que le siège de cette faculté se situe précisément dans le cerveau.[133] Ce fait implique que l'intégrité fonctionnelle de certaines zones du cortex est maintenue dans l'état hypnotique. À ce point, Heidenhain est donc amené à supposer qu'il y a nécessairement d'autres régions du système nerveux central qui sont perturbées dans la condition hypnotique. Il postule que ces dernières sont situées plus profondément le long de l'axe cérébro-spinal. Mais quelles sont ces zones ? Et, surtout, selon quels mécanismes sont-elles perturbées ?

Pour l'expliquer, il va bâtir son « hypothèse finale » à la lumière de certains faits physiologiques récemment mis à jour et très discutés qui ont été réunis sous le nom de « théorie de l'inhibition »[134]. Selon cette théorie, une des propriétés générales des nerfs afférents (par l'intermédiaire des régions cérébrales avec lesquels ils sont reliés) est de « modérer », réduire voire

---

133 D'après les recherches de F. Goltz (1834-1902), le « centre d'équilibre » est situé dans les « corpora quadrigemina », soit en dessous des hémisphères cérébraux le long de l'axe cérébro-spinal. D'après ses expériences, même après ablation du cortex, une grenouille peut encore nager mais cette capacité disparaît avec l'ablation des « corpora quadrigemina ».

134 Le concept d'inhibition est alors au cœur des problèmes de la physiologie nerveuse et cérébrale. Sur l'histoire de ce concept et des expérimentations dont il découle, R. Smith, *Inhibition : History and Meaning in the Sciences of Mind and Brain*, University of California Press, 1992, voir notamment le Chapitre 4, p. 125-129, où il cite les expériences hypnotiques d'Heidenhain et leur importance.

supprimer temporairement l'activité motrice de certains organes. Par exemple, il a été démontré que le rythme cardiaque et la respiration peuvent être en partie ralentis par la stimulation artificielle des nerfs qui relient les organes sensoriels aux « cellules ganglionnaires » du cortex. Le plus ancien exemple connu de ce mécanisme inhibiteur du système nerveux central est l'action du « nerf vague » qui est aussi appelé le « nerf inhibiteur du cœur » car il a la faculté, dans certaines circonstances, de modérer le battement cardiaque.

Ce fait, couplé à d'autres du même type[135], laisse place à l'idée plus générale selon laquelle l'activité des cellules corticales motrices peut être suspendue par l'irritation de certains nerfs sensoriels et des cellules corticales correspondantes. Heidenhain va dès lors raisonner à la lumière de ce modèle de l'inhibition : de la même façon, dans la condition hypnotique, les nerfs sensitifs de la face (dans l'œil, l'oreille, la peau etc.) et des mains (le toucher), sur lesquels les manipulations hypnotiques agissent, peuvent « inhiber » l'action des organes centraux et produire une sorte de « paralysie réflexe » dont l'opérateur constate les effets.

Sur cette base, Heidenhain livre sa formule finale susceptible, selon lui, d'expliquer la condition hypnotique du point de vue de la physiologie nerveuse : d'après lui, « *la cause du phénomène de l'hypnotisme réside dans l'inhibition de l'activité des cellules* [*ganglionnaires*] [136] *du cortex cérébral. L'inhibition étant induite par la stimulation légère et prolongée des nerfs sensoriels du visage, ou bien des nerfs optiques et auditifs* ».

La « condition hypnotique » : une voie ouverte à l'expérimentation

La séquence de moins de dix-huit mois qui mène de la stupéfaction causée dans le monde académique allemand par les prétendues manifestations spirites observées par Zöllner et ses associés sur un « médium en transe » à la démystification expérimentale sophistiquée d'Heidenhain sur la condition physiologique des individus en état hypnotique, explique aisément en quoi cette publication a été un évènement retentissant dans la communauté scientifique internationale. De par son étude remarquablement menée, Heidenhain a opéré un déplacement radical des termes de la controverse historique sur « l'état magnétique » qu'il a, suppose-t-on, définitivement débarrassé de son coefficient de merveilleux[137]. Il a désamorcé les « hypothèses

[135] Heidenhain donne d'autres exemples de ce mécanisme inhibiteur comme la stimulation électrique du nerf du larynx qui produit une suspension de la respiration.

[136] Au sujet de l'épithète aujourd'hui daté de « ganglionnaire », il est probable que l'utilisation de ce terme soit dû aux premières études histologiques de la moelle et du « ganglion » rachidien qui contient les corps cellulaires des neurones sensoriels afférents ». On parlerait aujourd'hui de cellules nerveuses ou de régions de cellules nerveuses

[137] C'est du moins de façon qu'il a été interprété. L'ouvrage aura quatre éditions successives en quelques mois. Selon un éminent savant britannique, c'est « […] *la première tentative de la part de la* physiologie *moderne pour expliquer les phénomènes jusqu'ici nié du magnétisme animal* […] ». G. J. Romanes, (1880), *art. cit.*

mystiques » historiques en termes de « fluide magnétique » ou de « force psychique transcendantale » en raisonnant à la lumière du modèle de l'action réflexe et de l'inhibition.

Pour ses lecteurs, sa force est d'avoir su observer les faits sans opinions préconçues. L'originalité de ses résultats est de ne pas avoir recouru à la seule explication en termes de prestidigitation, de simulation ou de fraude mais bien en termes exclusivement physiologiques. Désormais, l'hypnotisé et, par prolongement, le « médium en transe », n'est plus considéré comme un simulateur mais doit être avant tout considéré comme un « pur automate » à l'excitabilité réflexe exaltée qui est l'instrument passif d'un opérateur lui imprimant à son gré des mouvements mimétiques involontaires ou des « suggestions ». Ce noyau phénoménal constitue pour Heidenhain la vérité physiologique de l'état de transe : il livre aux savants le substrat objectif sur lequel toutes les illusions envisagées par les non-experts se sont développées.

Du point de vue des résultats scientifiques et des perspectives qu'il ouvre à la recherche, Heidenhain aboutit à l'établissement d'un groupe de faits précautionneusement observés qui ne peuvent être que reconnu par la communauté scientifique internationale. Il est désormais incontestable qu'à la source de ces illusions, il existe un état atypique du système nerveux qui entre en jeu dans les phénomènes longtemps niés du mesmérisme comme du spiritisme. À partir de ce moment, un commentateur allemand averti a pu dire : « *la glace est rompue* »[138].

*

[138] C. Bäumler (1881), *op. cit.*. Dans la quatrième édition du livre, Heidenhain déclare, qu'à ce stade de la recherche, l'explication qu'il a fournie n'est qu'une « esquisse ». Mais elle donne l'impulsion à un programme de recherche neuf sur les modifications nerveuses et cérébrales dans la « condition hypnotique ». Du point de vue de l'histoire des sciences et de la question de l'absence d'Heidenhain dans les histoires traditionnelles de l'hypnotisme, remarquons que la séquence tout juste décrite est sur de nombreux points analoguez à d'autres récits dans l'histoire de l'hypnose. Ainsi J. Braid, notamment, a lui aussi été conduit à ce champ d'étude après avoir assisté aux représentations spectaculaires d'un magnétiseur itinérant en 1841. Ce qui l'a conduit à expérimenter par lui-même puis à interpréter le phénomène en termes physiologiques destinés à réfuter les allégations « mesméristes ». Sur cette répétition historique énigmatique. J. Carroy (1993b) *art. cit.*

CHAPITRE 2 :

Le tournant des « recherches psychiques » (1882 – 1885)

Qu'elle a été la réaction de James lors de sa prise connaissance de la controverse suscitée par Zöllner et de son élégante résolution par Heidenhain ? Sans pouvoir l'établir faute de documents, il faut cependant rappeler que l'intérêt intellectuel pour les phénomènes du mesmérisme et du spiritisme fait partie intégrante du milieu dont il est issu. Bien avant que le sujet n'ait été soudainement mis à l'ordre du jour de la communauté scientifique et médicale internationale (« Hypnosis Redivivus » titre le *British Medical Journal* en 1880 avec une nuance de dépit), James a été exposé dans sa jeunesse à l'étude des phénomènes de transe et à l'hypnotisme. Il a été sensibilisé à leur dimension énigmatique et aussi à leur charge mystique[139].

Témoin objectif de cet intérêt, en 1868, à l'âge de vingt-six ans, James a écrit un compte rendu très détaillé pour *The Nation* sur un livre appelé à devenir célèbre quinze ans plus tard : *Du Sommeil et des états analogues*, par le Dr. Ambroise Liébeault (1823-1904). À l'époque, il s'agit d'un livre tout à fait marginal d'un « médecin-magnétiseur » français des environs de Nancy qui cherche à expliquer les résultats positifs des cures qu'il obtient par l'application des procédés du « sommeil magnétique ». James, qui lit l'ouvrage pendant un « tour » de dix-huit mois en Allemagne, conclut sa notice critique par les réflexions suivantes:

« […] *Il semble que le temps soit venu pour que ce domaine de phénomènes qui a joué un rôle éminent dans l'histoire humaine depuis un temps immémorial soit arraché des mains des enthousiastes sans esprit critique et de la charlatanerie, afin de le conquérir pour la science. Cela ne sera pas accompli à moins que les médecins éduqués, qui se trouvent quotidiennement au seuil de ces faits, secouent la timidité qui les discrédite et marchent hardiment pour en prendre possession.* […] ».[140]

Du point de vue de James en 1880, en tant que savant qui s'engage dans la phase de maturité de sa production intellectuelle, la reconnaissance officielle par la partie la mieux informée de la communauté savante et médicale internationale de ces « voies nouvelles » qui

---

139 Voir vol. 2, « Dossier critique », [1ab], notice sur le Dr. J. J. Garth Wilkinson. A. Gaul (1992), *op. cit*, p. 311. L'expression est reprise du Dr. Hack Tuke, (1881), *art. cit.* Voir aussi les deux recensions de James de la *Mental Physiology* du Dr. W. B. Carpenter (1874), qui propose une rationalisation des phénomènes du « mesmérisme », ECR, p. 269-274.

140 COWJ (1), p. 49-50, COWJ (4), p. 296, 310, ECR, p. 240-245.

s'ouvrent à la recherche psychologique et physiologique est un puissant stimulant. Car l'état de la recherche sur ces sujets se trouve dans un champ des possibles. L'étude de ces phénomènes longtemps proscrits présente un intérêt manifeste car il se coordonne avec sa culture scientifique et philosophique qui nourrit résolument un goût pour les hétérodoxies. À ses yeux, l'important résidé dans l'opportunité de prospecter avec impartialité et ouverture d'esprit ce champ des possibles. Autrement dit, à ce moment, tous les éléments intellectuels sont en place pour que se constitue un programme de recherche, d'abord marginal du point de vue de la « psychologie physiologique », mais dans lequel James va s'engager avec détermination.

1. Un « tour » de William James en Europe (1882-1883)

À la fin de l'été 1882, James part en Europe pour un semestre afin, déclare-t-il, de puiser de « nouvelles idées » dans le vaste domaine de la « psychologie »[141]. Pour la rédaction de son « traité » qui vise à couvrir l'ensemble des recherches contemporaines dans le domaine de la « psychologie physiologique », il éprouve le besoin de rencontrer directement les protagonistes étrangers de la discipline. À l'occasion d'une année sabbatique accordée par son université, il part effectuer un séjour en Europe qui va s'avérer déterminant ; bien qu'il ait été écourté par la dégradation de la santé suivie du décès de son père. Ces circonstances, on va le voir, ne sont en rien étrangères au « tournant » dans l'orientation de ses thèmes de recherche[142].

L'itinéraire et les étapes de ce « tour » constituent une véritable cartographie du monde savant et philosophique européen, parmi lesquels de nombreux acteurs de la « psychologie scientifique ». Arrivé par Liverpool pendant l'été, James passe d'abord deux mois en Europe méridionale et centrale. En septembre, au début de son séjour, son « *plan est d'aller de Venise à Berlin* via *Graz, Vienne, Prague, Leipzig et de voir un homme ou deux à chaque endroit*. »[143] À Prague, début novembre, il rend visite à Ernst Mach (1838-1916) et à Carl Stumpf (1846-1936) avec qui il noue des liens solides. Il y écoute et rencontre également le physiologiste E. Hering (1834-1918).[144] A Leipzig, il assiste à des cours de Carl Ludwig et il rend visite à W. Wundt avec qui il a l'occasion de discuter. Le 26 novembre, il écrit à Stumpf depuis Paris :

---

141 COWJ (5), p. 378, *passim*.

142 Sur ce « *nouveau segment de [s]a vie* » COWJ (5), p. 330, *pasim*, voir « Dossier critique », « Note sur la famille James : sur certains aspects importants de leur culture, de leur philosophie et de leurs croyances ».

143 COWJ (5), p. 251.

144 COWJ (5), p. 285-288. D'après une de ses lettres : « *j'ai appris d'eux beaucoup de choses, au point de vue des théories et des faits* ». Sur la relation entre James et Stumpf, TCWJ, vol. 2, p. 173-202. L'ouvrage contient également trois lettres d'Ernst Mach. p. 341, 463, 593.

« […] *Wundt à Leipzig m'a fait une impression personnelle très agréable. Il a un sourire engageant et il est entièrement sans prétention et sans affection dans sa manière. Je suis allé l'écouter deux fois et j'ai été deux fois dans son laboratoire. Il a été très poli mais n'a montré aucun désir pour une rencontre plus poussée.* […] »[145]

À Berlin, il se rend à un cours d'Helmholtz et il visite le laboratoire du physiologiste Hermann Munk (1939-1918), le « grand vivisecteur de cerveaux ».[146] En novembre, il se trouve en Belgique, à Liège, où il reste quelques jours chez le savant et philosophe Joseph Delbœuf (1831-1896). Après quoi, il se rend à Paris où il assiste à des cours de Taine et de Renan au Collège de France. Il rencontre Théodule Ribot (1939-1916) au bureau de la *Revue philosophique* avec qui il s'entretient et qui lui propose une visite à la Salpêtrière. Cependant, du fait de circonstances de famille, cette rencontre avec son homologue français est écourtée[147].

De retour au Royaume-Uni, à la fin du mois de décembre, il côtoie régulièrement pendant l'hiver le cercle qui se réunit autour de George Croom Robertson (1842-1892), l'éditeur de la revue *Mind*[148]. Parmi les membres de ce groupe où il donne au mois de février une conférence très appréciée sur « quelques omissions de la psychologie introspective » se trouvent le psychologue James Sully (1842-1923), le philosophe Shadworth Hodgson (1832-1912), l'écrivain et critique littéraire Leslie Stephen (1932-1904) dont il regrette l'absence « d'imagination religieuse » et un jeune philosophe qui s'intéresse à la musique et à la « psychologie », Edmund Gurney (1847-1888)[149]. À Londres, il se rend deux fois à la *Royal Society* en compagnie de Francis Galton, où il est présenté à W. B. Carpenter et T. Huxley. Il fréquente aussi très régulièrement le Dr. J. J. Garth Wilkinson (1812 – 1899), le médecin et philosophe « transcendantaliste » qui fut le correspondant de son père, jusqu'à son retour aux Etats-Unis à la mi-mars[150].

---

145 TCWJ, vol. 2, p. 60- 61. Le 11 novembre, il écrit à sa femme: « […] *Wundt m'a reçu très cordialement après sa conférence dans son laboratoire et a faiblement essayé de se rappeler de mes écrits et je suis resté ce soir pour aller à sa « Société psychologique* » […] », Le 18 novembre : « […] *il m'a fait une impression personnelle très plaisante, avec sa voix agréable et son sourire denté engageant. Son cours était très bon et mon opinion de lui est plus haute qu'avant l'avoir vu. Mais il semblait très occupé et n'a montré aucun désir de me voir au-delà de ce seul entretien. La réunion de la 'société psychologique' pour laquelle j'étais resté a été ajournée – mais il ne m'a pas proposé quelque chose d'autre –ce qui me facilite les choses mais joue contre ma vanité* […] », COWJ (5), p. 298, 301.
146 COWJ (5), p. 295.
147 COWJ (5), p. 315, 318-319, 562. Voir Chapitre 3.
148 COWJ (5), p 356-357, 392, 415, 562.
149 COWJ (5), p. 329, 332, 392, 396, 441
150 COWJ (5), p. 338, 342, 377, 397, 441.

La rencontre d'Edmund Gurney

Parmi ces nombreuses fréquentations, l'une d'entre elles apparaît déterminante pour l'orientation de ses recherches : à Londres, durant les mois de janvier et février 1883, il fait la rencontre d'Edmund Gurney qui va lui exposer le projet intellectuel et les premières expérimentations d'une nouvelle société savante, la « *Society for Psychical Research* », créée un an plus tôt à Londres en février 1882 et qui s'est donnée pour but :

« […] *d'explorer le vaste de groupe de phénomènes controversés désignés par les termes de mesmériques, psychiques et spirites* […] *sans préjugés ou prédispositions d'aucune sorte.* […] »[151].

Durant l'hiver 1883, on l'a vu, James fréquente régulièrement un groupe de philosophes intéressés par la « psychologie » qui gravitent autour de George Croom Robertson. Ce dernier est professeur de logique et de « *mental philosophy* » à *l'University College* de Londres et il est le directeur de publication de *Mind*, une revue fondée six ans plus tôt, en 1876, dans laquelle James a déjà publié un certain nombre d'articles. Il s'agit du principal organe de publication anglophone de la nouvelle discipline. D'après son directeur, « *la publication de* Mind*, ne propose rien de moins que d'aider à fournir une décision concernant le statut scientifique ou non de la psychologie* ».[152]

C'est dans le cadre de ce groupe de réflexion que James fait la connaissance d'Edmund Gurney, un intellectuel formé à la philosophie, aux lettres classiques et aux sciences naturelles à l'université de Cambridge et qui se passionne pour les « problèmes de psychologie »[153]. D'emblée, leur relation se fonde sur le sentiment de partager de profondes affinités, à la fois personnelles et philosophiques, qui laisseront assez vite place à une véritable amitié. Au fil des années, leur correspondance (dont seules les lettres adressées à James ont été conservées) montre comment ils vont régulièrement s'entretenir de problèmes communs ; aux premiers desquels, ceux auxquels vont se confronter les protagonistes de la *Society for Psychical Research* dont Gurney devient officiellement le « secrétaire honoraire » à partir du mois d'octobre 1883.

Suite à la disparition brutale de Gurney, cinq ans plus tard, en août 1888, James décrira à leur ami commun, Croom Robertson, les bases de leur entente philosophique :

« […] *Il y avait une affinité vraiment peu courante entre son esprit et le mien. Nos problèmes étaient les mêmes et, pour une grande part, nos solutions.*

151 *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 1, (1882-1883), p. 138.
152 G. C. Robertson, « Prefatory Words », *Mind*, vol.1, n°1. 1876, p. 3.
153 « Edmund Gurney », *Oxford National Biograp*hy, par G. C. Robertson.

Je dévorais avidement chaque mot qu'il écrivait et j'étais toujours conscient d'avoir en lui un critique et juge fiables. […] »[154]

En premier lieu, James et Gurney partagent une inquiétude à tonalité religieuse devant ce que ce dernier appelle « *l'insuffisance de l'explication naturaliste de l'univers* »[155]. Gurney considère en effet que le problème philosophique et moral central réside dans le caractère injustifié de la souffrance humaine en l'absence d'un principe transcendant. En d'autres termes, bien qu'à ses yeux, la religion ait été considérablement mise en faillite par le développement des sciences naturelles qu'il a étudiées et envers lesquelles il garde toute sa loyauté intellectuelle, il déclare ne pas pouvoir se dispenser d'une conception religieuse du monde[156].

C'est pourquoi, son insatisfaction face à l'explication « matérialiste » est paradoxalement liée à une acceptation inconditionnelle des principes de la science expérimentale ainsi qu'au rejet de toute théologie. Il n'en renonce pas moins à la possibilité de découvrir une « preuve empirique » de ce monde transcendant auquel il aspire. Pour décrire la position philosophique de Gurney, James a parlé d'un « surnaturalisme hypothétique »[157]. Par cette formule, il désigne le cadre intellectuel dans lequel s'inscrit la possibilité d'explorer la réalité de certains phénomènes psychologiques qui pourraient rendre compte positivement de l'existence d'un « univers invisible », d'une transcendance ou d'une « vie future ». Ce que l'un de leurs amis communs, Frédéric Myers, a appelé les « préambules à toutes religions»[158].

À maints égards, James va être amené à considérer attentivement le point de vue de Gurney qu'il semble toutefois ne partager que partiellement ; puisque dans son compte rendu des écrits philosophiques Gurney sur le sujet parus en 1888, il juge qu'« *à ce jour »,* ce surnaturalisme hypothétique est *« dépourvu de tout contenu positif* »[159]. Pour Gurney, comme pour James, l'importance de cette position philosophique tient surtout à l'existence d'une « chance ». Ce sentiment d'une possibilité, aussi infime soit-elle, de validation empirique de l'hypothèse religieuse est essentiel pour eux car, du point de vue de la morale pratique, cette représentation du monde qui laisse place à « l'espoir » est incommensurablement supérieure à celle qui n'offre que

154 COWJ (6), p. 429-430, voir aussi p. 434-435, 449, ECR, p. 26-27.
155 COWJ (6), p. 463.
156 Voir les articles nécrologiques de F. Myers, « The Work of Edmund Gurney », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 5, 1888-1889, p. 359-373, G. C. Robertson « Edmund Gurney », *Mind*, vol. 13, October 1888, p. 59-584
157 ECR, p. 26, 412-414.
158 E. Gurney, F. Myers, F. Podmore, *Phantasms of the Living*, London, Trübner, 2 vol. 1886, p. i-lii.
159 ECR, p. 413.

« résignation ». Dans les derniers mots des *variétés de l'expérience religieuse* (1902), James rendra hommage à cette formulation du « problème religieux ».[160]

Mais, plus encore que du seul point de vue moral, l'originalité de la proposition de Gurney demeure dans la volonté d'apporter ce que James appelle, dans son esquisse de la philosophie de ce dernier, une « réponse rationnelle au problème religieux ». De fait, l'une des « solutions communes » que James déclare envisager d'une façon analogue à Gurney réside dans l'aspiration à une « démonstration positive » de ce domaine invisible hypothétique. C'est ici que se loge leur intérêt réciproque pour la « recherche psychique ». Car comme le déclare Gurney, certains « aspects de la personnalité humaine », tels que le manifestent les phénomènes de l'hypnotisme notamment, n'ont pas encore été suffisamment explorés par la science. Certaines « allégations extraordinaires » devraient être soumises à une investigation systématique car elles pourraient peut-être apporter une solution à ce qu'il appelle la « controverse de la vie »[161].

Une société savante britannique « collégiale et impartiale »

Lors de leurs conversations durant l'hiver 1883, on peut penser que Gurney va avoir l'occasion d'exposer en détail à James toutes ces réflexions dont vont découler son adhésion et son activisme pour porter le projet intellectuel de la *Society for Psychical Research*. Or, la « percée expérimentale » sur laquelle repose l'organisation de cette société savante découle de la conviction partagée par certains savants et philosophes britanniques que l'existence d'une « perception supra-sensorielle » a été récemment « démontrée ».

Un an plus tôt, lors d'une assemblée générale à Londres au mois de février 1882, cette société s'est fédérée autour de personnalités parmi les plus distinguées de l'aristocratie intellectuelle britannique. Elle a désigné un comité de seize personnes parmi lesquelles on compte huit membres de la *Royal Society* qui honore les scientifiques de premier plan pour leurs travaux et découvertes. Parmi ces hommes, citons ceux qui seront appelés à être les plus actifs : les physiciens William F. Barrett (1844-1925), Lord John Raleygh (1942-1919) Balfour Stewart (1828-1887), les naturalistes George Romanes (1848-1894) et Alfred Russell Wallace (1823-1913), mais aussi, des philosophes tel que Henry Sidgwick (1839-1900) et son beau-frère le député conservateur et moraliste Arthur Balfour (1848-1930). La grande majorité d'entre eux ont en commun d'avoir étudié à l'université de Cambridge[162].

Leur réunion collégiale et leur détermination à apporter la lumière sur ces phénomènes « dédaignés » sont un évènement remarquable dans le monde intellectuel britannique qui n'est pas

[160] VRE, « Conclusions », E. Gurney, « Natural Religion », *Mind*, vol. 8, n°30, avril 1883, p. 198-221,
[161] Cité par J. Oppenheim (1985), *op. cit.*, p. 222.
[162] Une liste exhaustive de ces savants est donnée dans A. Gauld (1968), *op. cit.* p. 140

sans susciter des débats philosophiques contradictoires puisque, selon la déclaration d'intention inaugurale de la *Society* :

« […] *Il apparaît opportun de constituer une tentative organisée et systématique pour enquêter sur les phénomènes controversés désignés par les noms de « mesmériques », « psychiques » et « spirites » de par l'existence de nombreux témoignages, passés et présents, qui ont été fournis par des personnes compétentes ; et, du fait d'observations récentes établies par des savants éminents dans différents pays.* […] »[163].

La déclaration d'intention de la *Society for Psychical Research* se poursuit par l'exposé de ce que ses membres fondateurs jugent pouvoir apporter de nouveau dans ce domaine d'étude : à savoir, la stricte application de la « méthode scientifique », la collégialité et l'absence de parti pris :

« […] *il apparaît qu'au milieu d'illusions et de mystifications, il demeure un large groupe de phénomènes remarquables qui sont, de prime abord, inexplicables par les hypothèses généralement reconnues. S'ils étaient établis de façon incontestable, ils seraient d'une valeur inestimable. La tâche d'examiner ces phénomènes résiduels doit être entreprise par une société scientifique organisée et sur une base suffisamment large.* […] »[164].

Dans leurs déclarations d'intentions, les membres fondateurs de la *Society for Psychical Research* déclarent solennellement vouloir entreprendre leurs recherches dans un « esprit scientifique » selon une stricte impartialité. Car dans l'esprit de ses fondateurs, il faut avant tout faire place à un effort de rationalisation dans cet ordre de phénomènes : le but affiché est une rupture franche avec les croyances spirites par l'inauguration d'un nouvel état d'esprit qui les éloigne des nombreux partisans de cette doctrine. En suivant cette ligne d'impartialité, ils déclarent que, quels que soient les résultats auxquels aboutiront les recherches futures, qu'ils soient amenés à accepter la réalité de ces phénomènes ou à les rejeter comme des impostures ou des illusions, alors les objectifs de la *Society* seront « également satisfaits ». C'est ce qu'exprime la « note » qui conclut la déclaration inaugurale :

« […] *pour éviter les erreurs d'interprétation de notre rôle, il est expressément déclaré que l'adhésion à notre société n'implique pas l'acceptation d'une explication particulière du phénomène soumis à l'enquête, ni la croyance en la manifestation dans notre monde physique de forces autres que celles reconnues par les sciences physiques.* […] »[165].

163 « Objects of the Society », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 1, 1882-1883, p. 3-5.
164 *Ibid.*, p. 3.
165 *Ibid.*, p. 4.

L'autorité philosophique d'Henry Sidgwick

Collégialement, la *Society* n'exprime donc aucune opinion préalable eu égard à la réalité ou non des phénomènes sur lesquels elle se propose d'enquêter ; elle revendique une neutralité doctrinale. Cependant, l'expression « d'une valeur inestimable » dans le passage précédemment cité, trahit une prédisposition plus ou moins consciente à survaloriser la démonstration possible de ces « facultés inconnues ». Sans l'affirmer, la majorité des fondateurs de ce mouvement étaient puissamment aiguillonnés par des préoccupations métaphysiques et/ou religieuses ; aux premières desquelles, « l'espoir » de trouver des preuves objectives de la « survivance humaine », doublée d'une réfutation des systèmes « matérialistes ». Ce biais intellectuel a néanmoins été perçu et questionné par celui qui occupera pendant les dix premières années la fonction de « président », le philosophe Henry Sidgwick. Dès son allocution inaugurale, il aborde de front ce problème qu'il propose de conjurer en invoquant une clause intellectuelle : à savoir, la nécessaire « suspension des prédispositions philosophiques » pour l'appréciation des « preuves ».[166]

Henry Sidgwick est alors professeur de « philosophie morale » au *Trinity College* de l'université de Cambridge. Il est l'auteur d'un ouvrage d'éthique très apprécié, *The Methods of Ethics* (1874) où il s'est efforcé de rechercher sur quels critères juger les actions humaines une fois écartée toute transcendance. Peu avant la rédaction de ce livre de maturité, il a rompu avec l'église anglicane, il s'est éloigné du christianisme et il a plaidé en faveur de « l'agnosticisme ». De par son enseignement, le rayonnement de ses écrits et ses prises de positions publiques, il a acquis une réputation d'intégrité philosophique et de « scepticisme ». Son nom, dès lors, fournit une caution intellectuelle décisive à l'entreprise controversée de la *Society for Psychical Research* puisqu'elle l'associe à une image publique de probité intellectuelle et de neutralité sceptique[167].

Autour de lui, s'est d'abord réuni dans les années 1870 un petit groupe d'anciens étudiants de l'université de Cambridge, ainsi que sa femme la mathématicienne Eleanor Sidgwick (1845-1936), qui, dès les années 1870, s'est intéressé à l'étude des phénomènes spirites dans la lignée du retentissement des expériences de William Crookes, notamment. En 1876, ils ont assisté à des séances avec le médium Slade. Bien qu'ils l'aient suspecté d'imposture, ils décèlent qu'il y a en jeu quelque chose de plus que cette seule explication. Ce noyau, dont fait partie Edmund Gurney, regroupe ceux qui deviendront les principaux « investigateurs » de la *Society*[168].

---

166 H. Sidgwick, « First President's Adress » (July 17, 1882), « Second President's Adress » (December 9 1882), *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 1, 1882-1883, p 7-12, 65-69.
167 « Henry Sidgwick », *Oxford Dictionary of National Biography* S. Collini,, 2004, 2012. B. Schulz, *Henry Sidgwick, Eye of the Universe*, Cambridge, University Press of Cambridge, 2004.
168 A. Gauld (1968), *op. cit.*, p. 88-136.

Dans son « allocution présidentielle » donnée lors d'une des premières assemblées générales de la *Society*, dont on peut penser que James la lit en janvier 1883 après que Gurney la lui a transmise, Sidgwick fait part de ses « remarques » sur les « objectifs et les méthodes ».[169] Selon lui, l'ensemble des chercheurs impartiaux, dit-il, se confrontent au « scandale » que représente l'état de l'opinion savante sur ces sujets. Selon lui, ces phénomènes encore très mal connus sont niés *a priori* par la « science officielle ». Il y perçoit la marque d'un naturalisme dogmatique qui est aux antipodes de l'esprit scientifique authentique. D'un point de vue logique, ce « dédain » est un obstacle qui bloque l'enquête du fait de préjugés sociaux et intellectuels.

C'est pourquoi, Sidgwick propose de trouver un équilibre entre la crédulité aveugle des spirites convaincus et le déni *a priori* de la grande majorité des hommes de science. Or, cette voie médiane ne peut être que la stricte application de la méthode expérimentale, doublée d'une conscience critique aiguisée. Car, comme il le rappelle, ce champ d'enquête, plus que tout autre, nécessite de se prémunir contre les possibilités d'imposture et d'illusions. Il faut dès lors recruter des hommes doués des compétences requises pour conduire ces recherches. Ce sont surtout les savants, formés à l'expérimentation et à l'observation, qui sont appelés à faire rentrer ces « faits » dans l'ordre des phénomènes naturels.[170].

Lors de l'une des réunions inaugurales au cours des premiers mois de l'année 1882, on décide de la formation de cinq « comités d'étude spéciaux » pour débuter les recherches :

1) Le « comité pour l'étude de la transmission de pensée ». Pour l'examen de la nature et de l'étendue de toute influence qui puisse être exercée d'un esprit (*mind*) sur un autre en dehors des modes de perceptions généralement reconnus.

2) Le « comité pour l'étude du mesmérisme ». Pour l'examen des phénomènes de l'hypnotisme et de ce qu'on appelle la transe mesmérique ; avec son insensibilité (alléguée) à la douleur, la clairvoyance et d'autres phénomènes connexes.

3) Le « comité Reichenbach ». Pour une révision critique des recherches (du savant allemand] effectuées avec des organismes appelées « sensitifs » ; avec une enquête pour déterminer si de telles organisations possèdent un pouvoir de perception qui va au-delà de l'exaltation de la sensibilité des organes des sens.

---

169 H Sidgwick, « Address by the President at the First General Meeting (July 17 1882) », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 1, 1882-1883.

170 C'est pourquoi l'un des membres de la *Society*, Frank Podmore (1856-1910), a caractérisé rétrospectivement ce projet intellectuel d'entreprise de « naturalisation du surnaturel ». F. Podmore, *The Naturalisation of the Supernatual*, New York, London, G. P. Putnam's Sons, 1908.

4) Le « comité littéraire ». Pour une investigation minutieuse de tout rapport, basé sur des témoignages fiables, eu égard aux apparitions au moment de la mort, ou des perturbations dans les demeures réputées hantées.

5) Le « comité pour l'étude du spiritisme ». Pour une enquête sur les différents phénomènes physiques généralement appelés spirites ; avec une tentative pour découvrir leurs causes et leurs lois générales.

Un problème « expérimental » ?

Plus que les déclarations d'intentions philosophiques et l'organisation institutionnelle proprement dite, le véritable point de départ de la *Society for Psychical Research* découle d'une série d'expérimentations réalisées par le « comité sur la transmission de pensée ». Ce dernier juge qu'il existe une « présomption » en faveur de la réalité possible de la « transmission de la pensée sans le secours des organes de sens ». On peut penser que Gurney, qui est l'un des membres actifs de ce « comité » a exposé à James, au mois de janvier 1883, ce que la plupart des membres fondateurs de la *Society* conçoivent alors comme une « preuve expérimentale »[171].

Rappelons qu'à cette date, ce sujet controversé retient l'attention de nombreux savants d'Europe et d'Amérique. L'intérêt pour ce « phénomène » est d'abord alimenté par une réalité sociale. Lors des années 1870, ce thème est entretenu et attisé par la grande popularité des « lecteurs de pensée » itinérants qui stupéfient les foules et dont la presse chronique les « exploits ». Le plus souvent, il s'agit d'un homme avec les yeux bandés qui parvient à « deviner les pensées » des spectateurs qu'il a fait monter sur scène. Ces spectacles retentissants attirent l'attention du public qui, dans le même temps, invente un nouveau jeu de salon appelé « willing game » destiné à devenir lui aussi très populaire. C'est pourquoi, l'attention de certains savants est interpellée par cette croyance largement partagée en la « lecture de la pensée »[172].

D'autre part, dans la conscience savante, ce « phénomène » est perçu comme une résurgence des allégations de certains protagonistes du « mesmérisme » du début du siècle. Ces praticiens ont décrit avec minutie l'existence d'un « rapport magnétique » entre l'opérateur et son sujet. Selon certains d'entre eux, il peut y avoir transmission directe d'idée et/ou d'impressions sensorielles entre l'opérateur et son sujet. C'est l'idée d'une « communauté de sensation ». Les annales du « magnétisme animal » regorgent d'allégations de ce type auxquelles les savants et les

171 Ces premières séries d'expériences sont publiées dans *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 1. 1882-1883, *op. cit.* Voir A. Gauld (1968), *op. cit.*, 137-152, 356-360.
172 Voir « Dossier critique », notice sur le document 2 e.

médecins ont jusqu'ici accordé peu de crédit. Mais par suite de la « réhabilitation » internationale de « l'hypnotisme » à la fin des années 1870, la question, entretenue par la croyance populaire, s'impose à l'agenda des savants. Certains d'entre eux, aux premiers desquels les « psychologues » cherchent à déterminer si ce n'est qu'une illusion. C'est dans ce contexte social déterminé que les membres de la *Society for Psychical Research* vont s'efforcer de tester cette hypothèse d'une « transmission de la pensée ».

En 1881, la question de la « lecture de pensée » a fait l'objet d'une discussion à la *Royal Society* autour de Croom Robertson et de Georges Romanes. Ces derniers, cependant, après avoir eux-mêmes expérimenté avec un « lecteur de pensée » collaboratif, ont conclu par la négative. Mais le physicien William Barrett a pris le contre-pied de ses contradicteurs en publiant dans *Nature* un plaidoyer pour la reprise de l'expérimentation[173]. En 1882-1883, les membres du « comité » ont expérimenté activement sur la « transmission de la pensée ». Le premier « rapport », rédigé par Barrett, Gurney et Myers qui est publié dans le tome n°1 des *Proceedings* de la *Society* jugent les résultats obtenus « favorables ».

Ces observations, cependant, nécessitent d'être multipliées pour qu'elles puissent être reconnues ou seulement envisagées par la communauté savante et médicale. C'est pourquoi, la *Society* conçoit un protocole expérimental destiné à servir de modèle pour ce type d'expériences. Dans ces expérimentations, un sujet cherche à faire deviner à un autre qui lui fait face des chiffres entre 0 et 99 ou bien une carte à jouer d'un paquet de 54 cartes. Celui qu'on appelle « l'agent » tire au sort un item qu'il visualise, puis qu'il cherche, par la seule « concentration mentale », à transmettre au récepteur appelé « percipient ». Après plusieurs séries de tirages, selon différentes variations, on rapporte le nombre de « succès » à la probabilité de réussir par la seule coïncidence. L'objectif est de parvenir à établir l'existence d'une probable « faculté méconnue » dont les rédacteurs donnent la définition liminaire suivante :

« […] *La perception mentale, par certains individus à certains moments, d'un mot ou d'un objet gardé vivement à l'esprit (*mind*) devant l'esprit d'une autre personne, sans aucune transmission d'impressions par les canaux sensoriels reconnus*. […] »[174].

Ce protocole, cependant, présent un certain nombre de difficultés énoncées par les investigateurs dès les premiers « rapports ». Car, pour parvenir à démontrer l'opération de cette faculté inconnue, les résultats doivent subir trois conditions restrictives. Il est nécessaire de :

---

173 W. F. Barrett, « Mind-Reading or Muscle Reading », *Nature*, vol. 24, (July 7th), p. 212.
174 *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 1, (1882-1883), p. 70.

(1) Détecter l'existence possible de « codes » ou signaux physique entre les deux agents. Ce qui implique de se prémunir contre les cas de fraude par la collusion entre les sujets.

(2) Surpasser la « pure coïncidence », puisque la faculté de deviner une pensée d'un tiers obéit logiquement à un régime de probabilité. Il faut donc raisonner et rapporter les « succès » au calcul des probabilités.

(3) Détecter les cas d'hyperacuité sensorielle ou « d'hyperesthésie ». Tout particulièrement dans certaines phases indéterminées de la condition hypnotique ; puisque les principaux médecins britanniques de la génération précédente qui ont cherché à rationaliser les phénomènes du « mesmérisme » ont reconnu la réalité d'une « exaltation des facultés mentales et sensorielles »[175].

Pour parvenir à « démontrer » la « transmission de pensée », il faut donc écarter ces trois possibilités régies par les lois mathématiques et physiologiques. Or, les conclusions des premiers « rapports » des nombreuses expérimentations conduites en 1882 et 1883, avec toutes « précautions requises », affirment qu'il y a des cas que ni la fraude, ni le hasard, ni l'hyperesthésie ne peuvent expliquer. C'est pourquoi, dès décembre 1882, Frédéric Myers propose le néologisme de « télépathie **»** pour rendre compte de ces « résultats positifs » :

« […] *nous osons proposer les mots de* télesthésie *et de* télépathie *pour rendre compte des cas d'impressions reçues à distance* […] »[176]

Les « sources d'erreur » ou les contrepoints du Dr. G. M. Beard.

Dans son allocution présidentielle, Sidgwick a insisté sur les prises de position méthodologiques fortes. La plus importante d'entre elles, réside dans la volonté déclarée de se prémunir contre les « sources d'erreur » très nombreuses dans l'étude de ces phénomènes. Il est significatif que dans le « premier rapport sur la transmission de pensée », les rédacteurs discutent les principes énoncés par le Dr. George Miller Beard. Au cours de ses expériences indépendantes sur la « lecture de pensée » dans les années 1870, Beard s'est opposé à la réalité de ce phénomène.

[175] Les auteurs renvoient à J. Braid, (1843), *op. cit*, et W. B. Carpnter. (1852, 1874, 1877), *op. cit.*
[176]W. F. Barrett, E. Gurney, F. Myers, « First Report of the Literary Committee », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 1, 1882-1883, p. 147. Myers a rédigé le rapport.

Dans plusieurs articles très détaillés, il a interpellé les savants sur les « six sources d'erreur » contre lesquelles les expérimentateurs doivent se prémunir dans ce domaine[177].

Selon lui, la capacité à prendre en compte ces sources d'erreur est « ce qui distingue l'expert du non-expert ». Dans leur « rapport » de 1882, les membres de la *Society for Psychical Research* déclarent avoir pris connaissance des travaux du « *Dr. Beard, de New York* » sur la « *transe* » et la « *physiologie de la lecture de pensée* ». Ce point est d'importance car il rend compte du fait que, dès le début de leurs travaux, les membres de la *Society for Psychical Research*, disposaient d'une information rationaliste qui contredisait radicalement leurs méthodes.[178] Examinons ces « sources d'erreur » et la façon dont les membres de la *Society* les ont envisagées et les discutées. Les « six sources d'erreur » que Beard a repérées et systématisé sont:

1) La fraude intentionnelle de la part des sujets. L'imposture, c'est-à-dire la volonté consciente et intentionnelle de tromper, est un phénomène bien plus courant que les « classes éduquées » ne sont habituellement prêtes à le concéder. Très souvent, elles sont aveuglées par leur éducation morale qu'elles croient universellement partagée.

Beard tire de ce soupçon, fondé sur son expérience de « démystificateur publique », un premier principe méthodologique fort qu'il n'aura de cesse de répéter dans ses écrits : la bonne foi ou l'honnêteté supposées des individus avec lesquels on expérimente n'est pas une prémisse sur lequel fonder un raisonnement scientifique. Un des moyens pour se garantir contre les mystifications possibles est d'induire délibérément le sujet en erreur.

2) La collusion intentionnelle d'un ou de plusieurs tiers. De la même façon, l'expérimentateur doit toujours garder à l'esprit que l'imposture peut être perpétrée par l'entremise d'un ou de plusieurs complices. Il s'ensuit que l'expérimentateur doit se prémunir contre toute interférence possible d'un tiers au cours de son expérience.

Ces deux premières sources d'erreur sont des considérations que Beard a exprimées par suite de sa fréquentation des « lecteurs de pensées » des mesméristes » et des « cercles spirites » sur le territoire américain. En revanche, la troisième source d'erreur et ses deux concomitantes sont un apport original de Beard. Ce sont :

---

177 G. M. Beard (1876, 1877, 1879, 1882), *art. cit.*, Voir « Dossier critique », notices des documents 2abce.
178 W. F. Barrett, E. Gurney, F. Myers, « First Report on Thought Reading », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 1, 1882-1883, p. 13-35.

3) La « fraude inconsciente ». Les études de physiologie nerveuse sur l'action réflexe ont montré qu'il existe tout un domaine d'activité « involontaire » et « automatique » dont les sujets n'ont pas conscience. Cette activité physiologique du système nerveux « en dessous du plan de la conscience » est particulièrement importante dans « l'état de transe », qu'il soit naturel ou provoqué, car la « transe » est le « triomphe temporaire de la vie involontaire ».

4) La fraude non-intentionnelle de la part des sujets. Compte tenu du phénomène de la « vie involontaire » du système nerveux, il est possible que le sujet produise le phénomène voulu par une fraude (guidage, indications, simulation) dont il n'a pas conscience.

5) La collusion non-intentionnelle des assistants et/ou des observateurs. De la même façon que la source d'erreur précédente, l'expérimentateur lui-même, tout comme l'assistance peuvent frauder sans en avoir conscience. C'est pourquoi, d'après Beard, les expériences doivent être conduites dans un cadre privé restreint et dans le silence. Il insiste d'autre part sur la prise en compte de ces phénomènes de « vie involontaire » en dehors de l'état de transe.

La dernière source d'erreur découle de considérations indépendantes de « l'expertise du système nerveux ». Elle n'en est pas moins décisive.

6) Le hasard et les coïncidences. L'appréciation rationnelle des témoignages sur les phénomènes extraordinaires nécessite l'application méthodique du raisonnement probabiliste pour comparer le nombre de succès enregistrés avec la probabilité d'obtenir une réponse correcte.

Dans la conclusion de cet exposé qu'il a donné à plusieurs reprises, Beard, insiste sur le fait que « *toutes ces sources d'erreur doivent être discernées systématiquement et, si possible, simultanément, pour se prémunir* ». Dès lors, comment les « chercheurs psychiques » ont apprécié ces mises en garde ? Dans le « rapport sur la lecture de pensée » de juillet 1882, les auteurs déclarent :

« […] *Nous avions soigneusement lu tout ce qu'il a écrit mais nous avons échoué à y trouver plus qu'une démonstration singulière d'auto-promotion, couplée avec un mépris prononcé à l'endroit de nombreux noms éminents du passé et du présent de la recherche scientifique.* […] »[179].

179 W. F. Barrett, E. Gurney, F. Myers (1882-1883a), *art. cit.*, p. 16-17.

Cette réaction reflète une divergence philosophique essentielle : car pour les chercheurs britanniques, « *l'expérimentateur ne peut-il pas être lui-même trompé par ses propres conclusions anticipées ?* ». D'après eux, il y a une « septième source d'erreur » qui n'a pas été perçue par le Dr. Beard qui réside dans les « prédispositions de l'expérimentateur ». D'après le texte, il existe un « puissant préjugé intellectuel » concernant l'impossibilité de certains phénomènes et qui se retrouve couramment dans la « suffisance » des « explications physiologiques populaires ». Ce biais contrevient selon eux à l'impartialité requise pour ce type d'expérimentation.

L'édifice spéculatif de la *Society for Psychical Research*

Le 23 septembre 1883, alors qu'il est de retour aux Etats-Unis, James reçoit une lettre substantielle de Gurney dans laquelle ce dernier lui fait part de sa décision de s'impliquer de façon exclusive dans la « recherche psychique ». Au cours des derniers mois, il a définitivement abandonné sa carrière de juriste pour devenir « secrétaire honoraire » de la *Society*. Cette lettre, qui est une réponse à une lettre de James aujourd'hui disparue, offre néanmoins la possibilité de discerner l'état d'esprit des deux correspondants à l'égard des perspectives ouvertes par les travaux des investigateurs anglais :

« Mon cher James,

Votre lettre a été un GRAND plaisir […] *J'approuve sans réserve, tant par le cœur que par le cerveau, ce que vous écrivez sur nos idiosyncrasies apparentées. Une telle affinité est une chose si rare et si précieuse* […]

Le fait est que la « recherche psychique » est une grosse affaire et je doute de sa compatibilité avec ma constitution irritable et mon cerveau facilement mis hors jeu ; […]

Ils veulent que je devienne secrétaire honoraire. Je ne peux nier que cette fonction est absolument nécessaire. […] *L'absence de revenu, la perte de réputation, ou plutôt (puisque je n'ai pas grand-chose à perdre) le risque de gagner graduellement une réputation de faiblesse mentale, sont bien sûr de grands désavantages. Mais je serai hypocrite si je prétendais que, d'après mes propres calculs hédonistes, de telles choses pèsent bien lourd face à l'intérêt du sujet* […].

Il y a un risque supplémentaire ; c'est que dans dix ans le sujet n'ait pas avancé et que le temps consacré semble avoir été gâché, mais ce risque doit être affronté & je n'ai aucun doute que l'effort soit digne d'être entrepris & que l'opportunité présente est la bonne. Vous, en tout cas, ne serez pas parmi les amis qui penseront que je commets là - ou que nous commettons - une insigne maladresse.

[…] *Nous avons eu beaucoup de grain à moudre ces derniers temps à Cambridge, en cherchant à arranger les plans et le matériel pour un livre sur les « Fantasmes de vivants », dont* un germe *est donné dans ce que nous avons déjà publié.* […] »[180]

Gurney n'est pas sans méconnaître les sérieux obstacles de cette nouvelle « carrière », aux premiers desquels la confrontation aux préjugés intellectuels de son milieu contre ce domaine de recherche. Néanmoins, il réaffirme sa position concernant leur peu de poids face à « l'intérêt du sujet ». À la fin de sa lettre, il renvoie James à la lecture des *Proceedings* qu'il lui a fait parvenir par la même occasion. Par l'évocation d'un projet de livre dont le « germe » est exposé dans la revue, Gurney précise à James les coordonnées du grand projet intellectuel auquel il va se consacrer dans les années à venir.

Dans le « premier rapport du comité littéraire » rédigé au mois de décembre 1882, Barrett, Myers et Gurney relatent qu'ils ont reçu de nombreux témoignages sur des phénomènes « psychiques » variés. Parmi cette correspondance déjà volumineuse, ils jugent que se dégage, par sa fréquence et par son uniformité, une classe spécifique de récits d'expériences ; à savoir, « l'apparition spontanée », à des personnes saines d'esprit, d'un parent ou d'un proche sur le point de mourir ou victime d'un accident.[181].

D'après ces récits, basés sur une croyance répandue, ces « apparitions » prennent la forme d'affections sensorielles assez nettes dont les personnes concernées gardent le plus souvent un vif souvenir. Dans leur texte, les chercheurs britanniques se demandent s'ils n'auraient pas affaire à une « classe naturelle » déterminée. Au mois d'août 1883, Gurney évoque le nombre de 400 témoignages et parle de « l'effet » causé par cette accumulation de témoignages « directs, attestés et contrôlés ». Il formule alors l'idée selon laquelle, si ces récits isolés apparaissent peu fiables lorsqu'on les examine isolément, ils détiennent en revanche une certaine force de conviction lorsqu'on les regroupe dans une « classe naturelle ».

Lors de réunions durant le mois d'août 1883 à Cambridge, le comité exécutif de la *Society* planifie la conception d'un livre sur ces « apparitions de vivants ». Les chercheurs anglais pensent que, malgré la diversité apparente et la valeur souvent contestable de ce genre de témoignages, ce phénomène pourrait être expliqué par la « télépathie ». Car, selon eux, il y a dans ce phénomène spontané une structure de communication analogue avec les expériences de « transmission de pensée » ; à savoir, une « transmission d'impression à distance » reçue sous la forme d'une « hallucination ». L'originalité de leur « théorie des apparitions » est donc de proposer un

[180] COWJ (6), p. 461-464.
[181] W. F. Barrett, E. Gurney, F. Myers, « First Report of the Literary Committee », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 1, 1882-1883, p. 13–34, 295.

rapprochement entre les expériences de « transmission de pensée » provoquée et les cas de « transmission de pensée » spontanée dans les récits « d'hallucinations véridiques »[182].

Pour « enquêter » sur la réalité supposée de ce phénomène, les chercheurs britanniques s'accordent rapidement sur la nécessité de lancer un vaste appel à témoins dans la population. Le « comité littéraire » rédige alors une « circulaire » que la *Society* va faire publier en son nom dans les principaux journaux du pays, dont le *Times*. Cet appel à témoins lancé à grande échelle prend la forme d'une simple question :

« […] *Vous est-il arrivé d'avoir l'impression nette de voir un être humain ou d'être touché par lui, sans que vous puissiez rapporter cette impression à aucune cause extérieure ? Vous est-il arrivé dans les mêmes conditions d'entendre une voix humaine*?

Il ne s'agit ici que des impressions que vous avez éprouvées lorsque vous étiez complètement éveillé […]»[183]

À partir de ce moment, les travaux de la *Society* vont donc suivre un double front : d'une part, elle va continuer à essayer de multiplier les expérimentations sur la « télépathie », sur la « clairvoyance », le « mesmérisme » et, d'autre part, elle va s'efforcer, par le biais de son « comité littéraire », de recueillir le plus de témoignages sur « apparitions de vivants ». C'est à cette nouvelle phase de leur enquête sur les facultés prétendument inconnues de l'esprit humain qu'Edmund Gurney va s'atteler dans les cinq années à venir. Un labeur que James va suivre pas à pas et dont témoigne son importante correspondance avec son interlocuteur britannique.

De 1883 à 1888, Gurney va conduire ce travail considérable : recueils des témoignages par écrits, analyse critique des conditions de l'état mental des personnes, confrontation des dates et des lieux avec des documents objectifs tels que des états civils, des articles de journaux ou des documents personnels indépendants. Ce travail requiert l'interrogatoire des témoins, de sonder leur bonne foi, de leur état physique et intellectuel. Il passe par l'élimination de tous les faits jugés « douteux » ou « mensongers » et requiert une immense correspondance avec les « témoins ». Cette enquête à caractère juridique et statistique passe en effet par une accumulation, une vérification puis une comparaison des témoignages jugés crédibles et/ou convaincants. Le critère de véridicité réside dans l'établissement d'une probabilité supérieure au fait que la simultanéité entre l'hallucination éprouvée et l'évènement soit une simple coïncidence.

---

182 E. Gurney, F. Myers, « Third Report of the Literary Committee. A Theory of Apparition », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 2, 1884, p. 109-136.

183 E. Gurney, F. Myers, F. Podmore, *Phantasms of the Living*, London, Trübner & Co. 1886, , vol. 2 p. 7

George Albert Smith (1864-1959) : hypnotiste, télépathe et… imposteur ?

Pour faire l'histoire des « recherches psychiques », il est important de prendre très sérieusement en considération la proximité à la fois historique et épistémologique de ce domaine d'étude avec l'art de la prestidigitation, la psychologie des erreurs et la passion de tromper. L'histoire des premiers travaux de la *Society for Psychical Research* peut ainsi être perçue sous une autre lumière si l'on considère la carrière et la personnalité de l'un de ses protagonistes apparemment mineur : à savoir, celui que Gurney et Myers ont pour la première fois présenté dans leur « second rapport sur la transmission de pensée » (juillet 1882) comme un « jeune mesmériste de Brighton » qui s'est avéré être un « excellent sujet télépathique »[184]. À partir de ce moment, son nom apparaît régulièrement dans les *Proceedings* comme l'un des opérateurs-clefs lors des expériences de « transmission de pensée » (en particulier dans le « second rapport » qui tient à la « reproduction de diagrammes ») ; mais aussi dans les écrits d'Edmund Gurney relatant ses expérimentations hypnotiques. Ce dernier point mérite un éclaircissement : bien que ses écrits sur l'hypnotisme soient d'une valeur théorique indéniable, il est toutefois notable que Gurney lui-même n'avait aucune qualité d'hypnotiste[185]. C'est pourquoi, à partir de 1883, il a eu recours au service de George Albert Smith, un jeune homme de dix-huit ans apparemment très compétent en la matière mais sur lequel très peu d'informations sont données. On sait cependant que, peu de temps après leur rencontre, Smith est devenu le secrétaire particulier rémunéré de Gurney jusqu'à la disparition soudaine de ce dernier en 1888.

En 1968, Trevor H. Hall (1910-1991), un avocat britannique féru d'illusionnisme et historien sceptique des recherches psychiques, a livré un dossier édifiant sur la relation entre Smith, Gurney et Myers[186]. Ses recherches ont montré que Smith, lors de sa rencontre avec Gurney et Myers, gagnait sa vie grâce à des représentations publiques de mesmérisme, de « double vue » et de « lecture de pensée » dans la grande station balnéaire anglaise. Il avait pour partenaire un jeune journaliste local spécialisé dans l'art de la prestidigitation, Douglas Blackburn (1857-1929), avec lequel il avait mis au point un spectacle sensationnel, basé sur

[184] « Second Report on Thought-Transference », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 1, 1882-1883., p. 70-99.
[185] PP, vol. 2, p. 593
[186] T. Hall, *The Strange Case of Edmund Gurney*, G. Duckworth & Co, London, 1968.

une assimilation des techniques de « lecture musculaire » tout à fait apte à faire sensation et à mystifier le public prêt à croire à une authentique performance de « lecture de pensée »[187]. Or, en 1883 et 1884, l'une des principales expérimentations de transmission de pensée jugée « absolument concluante » par la *Society* est précisément la reproduction de leur performance-phare.

En 1908, vingt-cinq ans après les faits, Blackburn, croyant Smith mort, rédigea une confession publique sur leur imposture. Il y déclarait qu'ils avaient utilisé un code, simple mais très efficace, propre à faire croire aux « expérimentateurs » enthousiastes à la réalité de la télépathie. Il reconnaissait qu'à plusieurs reprises, les deux jeunes gens avaient mystifié les membres de la *Society for Psychical Research*. Avec ces nouveaux éléments, Hall suggère que la mort prématurée de Gurney en juin 1888 se prête à une tout autre interprétation : il aurait commis un suicide suite à sa découverte de la tromperie colossale de son associé Smith sur la bonne foi duquel reposaient la plupart de ses travaux dans ce domaine. En effet, tout son travail et, en premier lieu, son livre sur les *Phantasms of the living* reposait sur la prétendue démonstration expérimentale de la transmission de pensée. Avec la mise à jour de l'imposture de Smith, l'ensemble de l'édifice laborieusement construit s'écroulait.

Sans nécessairement souscrire à l'interprétation rétrospective de T. Hall, il est indéniable qu'il expose à nouveau frais une des « sources d'erreur » capitales dans ce domaine ; à savoir, la possibilité de faire reposer une démonstration expérimentale sur la bonne foi supposée d'un individu. Cette source d'erreur n'avait d'ailleurs pas échappé à W. James puisque, lors de son appréciation des recherches de Gurney, il semble avoir eu conscience de ce talon d'Achille possible. Dans une lettre aujourd'hui disparue, on sait qu'il a questionné son ami sur ce point puisque le 16 avril 1886, Gurney lui répondait :

« […] *La* bona fides *de Smith est bien au-delà de tout doute possible pour qui le connaît. Il a été mon secrétaire particulier pendant plus d'un an, étant avec moi plusieurs heures par jour & je crois que je connais sa personnalité aussi bien que, disons, vous pouvez connaître*

[187] F. Gray, « Smith the Showman : the Early Years of George Albert Smith », *Film History*, vol. 10, 1998. Smith finira par quitter ses activités avec la *Society* en 1892 pour reprendre ses activités d'homme de scène, de photographe et de « pionnier du cinéma ». Il n'avouera jamais sa mystification. Pour une analyse de la relation entre cinéma des origines, illusionnisme et spiritisme, voir Mireille Berton, « Alfred Binet, entre illusionnisme, spiritisme et cinéma des origines », *Recherches & Educations*, n°1, 2004, p. 8-20 ; « Georges Méliès, la magie et les fantômes : le spectateur sidéré » S. Sauget (ed.), *Les âmes errantes*, Paris, Créaphis, 2012, p. 131-141.

l'un de vos étudiants. Il a été mon élève en un sens. Il est irréprochable, précis et parfaitement stable & excellent pour démasquer les impostures. […] »[188].

Gurney avait placé toute sa confiance en son jeune collaborateur dont les talents d'hypnotiste furent certes réels mais dont on peut légitimement mettre en cause les résultats en termes de « transmission de pensée ». Dès lors, si l'on souscrit à l'hypothèse de T. Hall, l'ironie amère de cet extrait de lettre est que Gurney souligne lui-même la familiarité de Smith avec les « trucs » des illusionnistes et leur reproduction fréquente par les médiums et/ ou les mesméristes qu'il s'agissait de démasquer.

Ce « dossier Smith » suscite plusieurs remarques. En premier lieu, si l'on met ces faits en parallèle avec les déclarations d'intentions inaugurales de la *Society* selon laquelle des précautions systématiques étaient prises au cours de leurs expérimentations, dont le refus de recourir à tout médium payé et le rejet de tout performeur vénal, on ne peut que déplorer le contraste avec les faits puisqu'il était facile pour les investigateurs britanniques de connaître le passé de « mesmériste » spectaculaire de Smith et Blackburn. Comment, dès lors, expliquer cet aveuglement des expérimentateurs de la *Society for Psychical Research* sinon par leurs prédispositions à croire ? L'enquête historique de T. Hall semble donner d'autant plus de force à l'assertion du Dr. Beard en 1882 à propos du dénommé I. Bishop, un « lecteur de pensée » que Smith et Blackburn ont connus personnellement, selon laquelle on ne doit *jamais* faire reposer une démonstration scientifique sur la bonne foi supposée d'un individu.

2. Les réflexions et les expérimentations de James

Quelle « psychologie » pour l'hypnotisme ?

Les différentes coordonnées intellectuelles indiquées par la liste des « livres très estimés » rendent compte des questionnements théoriques de James sur la « condition magnétique » et/ou « hypnotique » entre 1880, date de l'élucidation proposée par Heidenhain, et 1885, date de ses premières publications sur le sujet. Dans cette période, on décèle trois interlocuteurs fondamentaux : George M. Beard, Stanley Hall et Edmund Gurney qui, tous trois et par écrits interposés, cherchent à édifier une « psychologie de l'hypnotisme ».

[188] COWJ (6), p. 134.

Comme on l'a vu, le Dr. Beard, qui réclame une expertise du système nerveux afin de fonder une « science de la transe », s'intéresse activement à la question des « phases supra-sensorielles de l'hypnotisme ». Pour les expliquer de façon rationnelle les phénomènes prétendument surnaturels régulièrement constatés dans les états de » transe artificielle », Beard recourt à l'hypothèse d'une « exaltation de la vie involontaire ». À cette fin, il promeut la « métaphore du chandelier pou de la lampe à gaz » : imaginons que l'activité nerveuse d'un corps humain soit représentée par un chandelier à plusieurs branches ; si toutes les flammes brûlent en basse intensité, cela correspond à l'état de veille normale ; si toutes sont éteintes, c'est la mort physiologique. Si une minorité d'entre elles brûlent, c'est le sommeil naturel. Mais si une seule brûle, ce qu'elle fera avec d'autant plus d'intensité, cela correspond à l'état de transe[189]. Du point de vue de James, on peut supposer que l'élucidation théorique de Beard en termes d'énergie nerveuse disponible est intéressante mais qu'elle lui semble encore insatisfaisante car n'est-il pas possible, dans certaines circonstances rares, que certaines facultés inconnues entrent en jeu?

Dans deux articles parus en 1881 et 1883 dans *Mind*, Stanley Hall dresse la carte des problèmes ouverts par les recherches d'Heidenhain en Allemagne. Dans ces écrits aux nombreuses références bibliographiques récentes qu'il commente, Hall formule les problèmes et les hypothèses que James, d'après la liste des livres « tenus en haute estime » va méditer dans cette période[190]. Hall, quant à lui, s'implique dans ce champ d'étude dès son retour aux Etats-Unis. Par une investigation menée sur un « sujet mesmérique » au laboratoire de physiologie de l'université Harvard à l'automne 1881, il se propose d'intégrer les phénomènes de l'hypnotisme aux lois connues de la psychologie physiologique par des mesures de temps de réaction. James n'a pas participé à cette investigation mais il a nécessairement été tenu au courant des circonstances. On peut suivre indirectement sa perception des enjeux théoriques de ces textes dans la discussion qu'en a proposée l'année suivante Edmund Gurney dans *Mind*.

Dans une lettre datée du 17 Février 1884, Edmund Gurney écrit à James :

« […] *je suis très heureux que vous vous intéressiez aux affaires hypnotiques. Les résultats sont merveilleusement uniformes, en ce qui concerne mon expérience & j'espère qu'ils seront répétés. Je les ai obtenus avec 5 opérateurs différents & sur 20 à 30 'sujets'.* […] »[191]

---

189 G. M. Beard, (1875, 1877), art. cit. Cette métaphore est reprise par la plupart des commentateurs, dont G. S. Hall (1883) et E. Gurney (1884c). Pour une sophistication de cette explication théorique, voir vol. 2, « Dossier critique ».

190 G. S. Hall, « Recent Research on Hypnotism », *Mind*, vol. 6, n°21, 1881, p. 98-104, « Reaction-Time and Attention in the Hypnotic State », *Mind,* vol. 8, n°30, 1883, p. 170-182

191 COWJ (5), p. 491-492.

Ce à quoi, il ajoute une remarque importante :

« […] *je suis ENTIÈREMENT d'accord avec ce que vous dîtes sur la nécessité de prendre des précautions* […] »

Ces énoncés impliquent qu'à partir de ce moment James suit activement le point de vue récemment développé par son ami britannique qui vient de publier, en janvier 1884, dans la revue *Mind* un article théorique important intitulé les « stades de l'hypnotisme »[192]. Cet article, suivi d'un second encore plus détaillé paru au mois d'octobre sur les « problèmes de l'hypnotisme », s'inscrit dans un contexte de discussion précis : il se veut une continuation à la fois des textes de Stanley Hall sur les « récentes recherches hypnotiques » en Allemagne parus dans *Mind*, en 1881 et celui parus deux ans plus tard sur « l'attention et le temps de réaction dans la transe hypnotique ». Par ce biais, il discute des théories de Beard et Heidenhain[193]. Examinons en détail les termes de la discussion et l'originalité de l'approche de Gurney que James semble vouloir suivre.

Pour spécifier l'originalité de son approche, Gurney a lui-même parlé d'une « école anglaise de l'hypnotisme ». Dans son esprit, il s'agissait de s'inscrire dans la lignée des précurseurs britanniques de ce champ d'étude tels que les Drs James Esdaile (1808-1859) et John Elliotson (1791-1868). Il s'agissait de perpétuer le projet de ces « mesméristes » qui s'efforçaient de provoquer chez leurs somnambules des états susceptibles de stimuler leurs facultés de « clairvoyance »[194]. Autrement dit, son approche des phénomènes de l'hypnotisme s'inscrit pleinement dans le cadre plus général des « recherches psychiques » qui vise à authentifier, observer et passer au crible les phénomènes psychologiques « supérieurs » Cette approche lui permettra au cours des années d'effectuer des observations jugées très importantes par James.

Sur la base de ses expérimentations, Gurney va s'efforcer d'élargir les possibles théoriques pour envisager l'hypnotisme. Pour se faire, il discute les récentes théories de Heidenhain et de

---

192 E. Gurney, « The Stages of Hypnotism », *Mind, vol.* 9, n°33, 1884, p. 10-121. Repris dans *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 2, p. 61-72

193 E. Gurney, « The Problems of Hypnotism », *Mind*, vol. 9, n°36, p. 477-508, *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 2, 1884, p. 265-292

194 Le Dr. James Esdaile, est médecin militaire qui a exercé de « mesmérisme » dans les années 1840 à l'hôpital de Calcutta. Il a surtout cherché à expérimenter sur les capacités analgésiques pour réaliser avec succès des opérations chirurgicales. Rapport positif du gouvernement. Par ailleurs, il croit à des capacités surnaturelles. Le Dr. Elliotson, est une figure médicale illustre du Royaume-Uni qui tenta de « réhabiliter » le mesmérisme par de nombreuses démonstrations publiques à l'University College de Londres. Mais la mise à jour d'une mystification par des sœurs « hystériques » le contraignit finalement à démissionner. cf. A. Gauld, (1992)., *op. cit.* A. Winter (1998), *op. cit.*

Charcot sur ce qu'il nomme « l'état magnétique ». Dans un premier temps, Gurney se positionne contre la classification de Charcot des formes fondamentales de l'hypnotisme qui dit-il « induit en erreur ». À plusieurs reprises, il exprime le regret de constater le parti pris « pathologique » des études hypnotiques françaises. Ce point de vue clinique a pour effet de réduire le champ des phénomènes étudié et conduit à méconnaître certains phénomènes intéressants.

Car le fait fondamental qu'il souhaite mettre en avant d'après ses expérimentations personnelles est qu'il y a selon lui « deux phases » bien distinctes dans l'hypnotisme : une phase « superficielle » et une phase « profonde » qu'il propose de nommer « l'état alerte ». Ce dernier se caractérise par le fait que le sujet développe une grande acuité sensorielle, parfois extraordinaire. À ce point, il suggère qu'un des défauts de la contribution d'Heidenhain est de ne pas avoir suffisamment reconnu « l'état alerte » ; ce qui l'a conduit à supposer que les fonctions psychologiques de la mémoire sont suspendues dans l'hypnose. Or, selon Gurney, au sortir de l'état hypnotique, il y a bien des souvenirs qui sont faibles mais bien réels. Ce seul fait, dit Gurney est « fatal » à la théorie d'Heidenhain de l'obéissance automatique purement réflexe et inconsciente. Il s'oppose donc à l'interprétation mécaniciste du physiologiste allemand dont il perçoit les limites pour privilégier une approche proprement psychologique. Pour Gurney ; « *le somnambulisme est un état spécial qui ne peut être constaté que par des phénomènes psychique*s ».

Dans cet ordre d'idées, un autre fait important est qu'au réveil de « l'état alerte », le sujet à parfois l'impression d'avoir « deux Mois ». La mémoire des évènements de la « phase alerte » trouve un parallèle dans certains cas de somnambulisme naturel où l'on peut observer une mémoire tellement singulière et exceptionnelle qu'elle semble manifester une « seconde vie ». On retrouve là, dit-il, le phénomène ancien appelé « double conscience » qui a déjà été constaté par les anciens magnétiseurs puis par le Dr. Braid. Ce trait fondamental de l'expérimentation hypnotique poussée dans ses derniers retranchements devrait être étudié de façon approfondie. De fait, l'un des principaux intérêts des expérimentations hypnotiques, selon Gurney et James après lui, est de permettre une « *reproduction artificielle de ces cas pathologiques rares* ». De cette façon, il est possible de reproduire expérimentalement des situations où le sujet semble manifester des pouvoirs sensoriels exaltés dont ces chercheurs veulent connaître les limites.

D'un point de vue théorique, l'étude de ces phénomènes supérieurs conduit à un remaniement nécessaire des conceptions sur l'hypnotisme sur la base des récentes conceptions physiologiques qu'il faut raffiner. C'est pourquoi, Gurney attire l'attention sur les difficultés théoriques auxquelles contraint la constatation de processus à la fois » automatiques » et « conscients » dans la condition hypnotique :

« […] *Nous devrions décrire les phénomènes hypnotiques supérieurs comme une action* réflexe*, eu égard à la certitude avec laquelle des mouvements déterminés répondent à des stimuli déterminés ; mais ils sont, et leur singularité réside en ceci, une action réflexe* consciente. *Le problème [théorique] central de l'hypnotisme réside dans la combinaison de ces deux adjectifs* […]

Notre formule d'une action réflexe consciente *ou* psychique*, qui exprime la véritable particularité des manifestations hypnotiques supérieures*, *doit être défendue contre deux types de simplification* […] »[195]

Hall, James et les « bases physiologiques de l'hypnotisme »

Un passage d'une autre lettre de Gurney écrite quelques semaines après sa dernière publication permet de mieux saisir l'approche que James adopte à ce moment. Le 8 novembre 1884, Gurney lui écrit :

« […] *Alors vous allez vraiment commencer à vous intéresser pratiquement aux 'recherches psychiques'.* […] *Il est presqu'impossible d'être* trop *précautionneux et c'est seulement par la réitération de quelques points simples qu'il devient possible de lever les malentendus, en temps voulu.* […] »

Dans la suite de cette lettre, il restitue ce qu'il décèle de la façon dont James perçoit alors le problème :

« […] *Je suppose que vous & Stanley Hall devraient largement avoir affaire à cela avec l'étude des bases physiologiques de l'hypnotisme.*

Je me demande quelle sera l'étendue de notre connaissance d'ici 50 ans. […] »[196]

Ce passage indique que James, entre août et novembre 1884, à fait part à son ami britannique du fait qu'il s'est résolu à se consacrer activement à la recherche hypnotique. Il indique également que, du point de vue de Gurney, James conçoit de le faire dans la lignée de Stanley Hall (1881-1882) qui a publié l'année passée, en mars 1883, un article important dans *Mind* et que Gurney et James semblent avoir pris pour point de focale dans leurs réflexions respectives[197]. Cet article de Hall comporte une première partie expérimentale dans laquelle il expose ses résultats de ses investigations de laboratoire sur les « temps de réaction dans l'hypnose » et une seconde partie dédiée à la discussion théorique du rôle de « l'attention ».

---

195 E. Gurney, (1884c), *art. cit.*, p. 481, 501.
196 COWJ (5), p. 530.
197 G. S. Hall, « Reaction-Time and Attention in the Hypnotic State », *Mind*, vol. 8, No. 30, Apr., 1883, p. 170-182.

Hall a intégré les écrits du Dr. Beard qu'il côtoie et consulte personnellement à ce moment et il veut tester la théorie de ce dernier selon laquelle l'hypnose est le produit d'une « concentration de l'attention »[198]. À cette fin, il va soumettre un « sujet hypnotique » au test de la « théorie physiologique de l'attention ». À cette fin, il a l'idée de faire valoir les outils et méthodes de la psychologie physiologique de l'école de Wundt pour laquelle la notion d'attention constitue la « catégorie psychologique centrale ». L'ambition de Hall est « d'intégrer l'état hypnotique aux lois connues de la psychophysiologie ». Pour se faire, il a cherché à déterminer les temps de réaction simples dans « l'état normal » puis dans « l'état anormal».

Sur la base la théorie du Dr. Beard, l'hypothèse de Hall est que si l'état hypnotique consiste dans un état d'attention intensifié, alors on devrait obtenir d'un sujet sous hypnose des temps de réaction beaucoup plus rapides que dans son état normal. Pour le tester, il effectue de nombreuses séries de mesure à l'état normal puis dans l'état « anormal » à l'aide du chronoscope de Hipp. Il observe alors une réduction importante et constante du temps de réaction simple dans l'état hypnotique qui découle de la forte concentration de l'attention du sujet sur le stimulus attendu et la réaction anticipée. Il en déduit une confirmation de son hypothèse d'après laquelle que le temps de réaction est « extrêmement réduit » et « plus uniforme » dans l'hypnotisme.

L'essentiel est que ces données entrent en conformité aux lois de l'action réflexe : puisque le temps de réaction diminue, on a le droit de penser que l'activité mentale est devenue réflexe. Ce qui constitue une corroboration expérimentale importante de l'explication d'Heidenhain d'après laquelle les fonctions cérébrales modératrices de la conscience sont inhibées. Pour mieux traduire le phénomène, Hall propose la formule de *« l'hypothèse d'une crampe tonique de l'attention »*. On a affaire, dit-il, à une « pathologie de l'attention ». De ce point de vue, la condition hypnotique, malgré ses variations, n'est qu'une simple exagération d'états communs de la vie consciente normale. Il n'y a aucune différence de nature entre la vie mentale normale et celle de l'hypnotisé qui est en une version rudimentaire, mécanique et pathologique.

Mais si Hall conclut que la « théorie de l'attention » explique beaucoup des phénomènes observés dans la condition hypnotique, il concède que cette explication pose encore bien des problèmes non résolus que la recherche en psychologie se doit d'aborder. Une enquête collective sur ce sujet lui semble nécessaire car les conceptions actuelles sur la condition hypnotique demeurent indéterminées sur un point essentiel : à savoir, la constatation de « facteurs psychiques », dont l'activation régulière d'éléments mnésiques, qu'on observe dans certains phénomènes de « l'excitation somnambulique ». La conclusion de Hall traduit bien cette ouverture du problème :

198 D. Ross, (1972), *op. cit.* p. 150

« […] *Tandis que la théorie de l'attention détient un fort pouvoir explicatif et nous rend à mêmes de regarder ces anormalités et ces troubles nerveux comme de simples exagérations d'états plus familiers* […]*, il est temps de se rappeler qu'il y a encore beaucoup d'obscurité, d'inadéquation et de confusion à son sujet.* […]

Ce qui est désiré à présent, c'est une investigation psycho-physique *précise et prolongée de* cas individuels*, à la fois dans l'hypnotisme proprement dit et dans et les autres états analogiques, dont l'hystérie et sa myriade de formes. Si l'attention est un facteur essentiel de ces états anormaux,* […] *il est évident qu'on ne peut considérer cette conception de l'hypnotisme comme définitivement établie. Non seulement elle échoue à expliquer certains faits mais elle peut difficilement le faire sans qu'on procède à une reconstruction plutôt radicale de cette notion familière à la conscience commune.* […] »[199]

L'*American Society for Psychical Research*

Entre 1882 et 1884, la diffusion aux Etats-Unis des « résultats » de la *Society for Psychical Research* sur la réalité de la « transmission de la pensée » a suscité de nombreuses discussions dans la communauté scientifique. À ce titre, un éditorial de la revue *Science* rédigé au mois de juillet 1884, évoque le « *fort effet produit sur certains lecteurs raisonnables et sans préjugés* »[200]. Durant ce même été, William Barrett, qui est l'un des vice-présidents de la *Society*, a entrepris un « tour » américain dans l'intention de faire connaître et de susciter l'intérêt des savants d'outre-Atlantique[201].

Le 24 septembre 1884, lors de son passage attendu à Boston, une réunion préliminaire est organisée pour « *considérer l'opportunité de créer une Société de Recherche Psychique en Amérique* »[202]. Cette manifestation rassemble plusieurs dizaines de personnalités savantes de la ville. Barrett y lit la déclaration inaugurale de la *Society for Psychical Research* puis il présente les « résultats » déjà obtenus en Angleterre. Pour l'illustrer, il hypnotise une femme devant l'auditoire et tente de lui faire deviner des cartes tirées au sort. D'après ses commentaires, il y a beaucoup « d'indications inconscientes » de l'opérateur qui guident le sujet dans les performances de « lecture de pensée » mais il existe indubitablement un certain nombre de cas résiduels que cette théorie n'explique pas. Pour conclure, il fait part publiquement de sa conviction concernant l'établissement de la « transmission de pensée » lors des récentes expériences menées au Royaume-Uni :

---

199 G. S. Hall (1883), *art. cit*, p. 181-182.
200 « The Society for Psychical Research », *Science*, vol. 4, n°75, (July, 11, 1884), p.40-43.
201 W. Barrett, « The Prospects of Psychical Research in America », *Journal of the Society for Psychical Research, november* 1884, p. 177.
202 EPR, p. 5, « Psychical Research in America », *Science*, vol. 4, n°88, 1884, p. 359.

« […] *Toutes les possibilités d'erreur suggérées par l'expérience ont été éliminées. Les expériences faites ces deux dernières années par les membres de la Société amèneront, je pense, à la conviction de tous* […] »[203].

D'après le compte rendu de *Science*, l'exposé du physicien a posé aux auditeurs « *beaucoup de questions physiologiques qu'ils ne sauraient ignorer* ». Le terrain, semble-t-il, avait été préparé puisque lors de cette réunion, on décide collégialement de nommer un comité de neuf personnalités scientifiques pour considérer l'opportunité de constituer une société similaire aux Etats-Unis puis de définir son champ d'investigation[204]. Parmi les personnalités les plus jeunes de ce groupe, on trouve William James et Stanley Hall. Dans son rapport sur son « tour » américain, Barrett évoque le fait que, lors d'une réunion préliminaire privée s'est tenue à Boston, il a :

« […] *rencontré le professeur Stanley Hall, de l'université Johns Hopkins, le professeur James de l'université Harvard et un ou deux autres.*

Le Professeur James est déjà en relation avec notre secrétaire honoraire, Edmund Gurney, et il a déjà lu les premières parties de nos Proceedings *avec beaucoup d'intérêt.* […] »[205]

Pendant l'automne 1884, le comité s'est réuni à plusieurs reprises. Il a lancé un appel à l'adhésion aux hommes de science dans tout le pays sous une « constitution » rédigée par le comité. Ce texte intitulé « circulaire n°1 » a été « approuvé par le conseil ». Il présente l'intérêt d'avoir été signé par James et par son collègue à Harvard le physiologiste Henry P. Bowditch (1840-1911). Dans ce document interne qui vise à susciter l'adhésion de membres, on trouve l'état d'esprit de cette collégialité bostonienne face à l'appréciation des « résultats britanniques » :

« […] *Le conseil de la Société Américaine croit que les preuves publiées par la société anglaise sont d'une nature qui ne peut être ignorée par les hommes de science, particulièrement lorsque les faits avérés, si jamais ils sont réels, permettent une vérification et que les conditions permettent un contrôle étroit.* […]

Les compétences personnelles et les caractères des chercheurs anglais et l'acuité de leurs méthodes, s'ils ne forcent en rien celui qui doute à adopter leurs conclusions, semblent pour le moins rendre impossible la capacité pour

---

[203] EPR, p. 6-7.

[204] La liste complète des neuf « personnalités » est la suivante: « le Dr. G. Stanley Hall de l'université Johns Hopkins, le Professeur E. C. Pickering, directeur de l'observatoire de l'université Harvard, le Dr. H. P. Bowditch et le Dr. C. S. Minot, de l'école médicale de Harvard, Mr. S. C. Scudder, président, et le Professeur Alpheus Hyatt, conservateur de la Société Bostonienne d'Histoire Naturelle, le Professeur William James de l'université Harvard, le professeur William Watson de Boston ; Mr N. D. C. Hodges de Cambridge. P *Proceedings of the American Society for Psychical Research*, vol. 1, 1885-1889, p. 1.

[205] W. F. Barrett, (1884), *art. cit.* p. 178

lui de les écarter dogmatiquement sans le secours de quelque chose de plus solide que des présomptions générales quant à l'ordre de la nature et à la faillibilité du témoignage humain.

Le conseil de la Société américaine pense par conséquent qu'il est dans son devoir de ne pas différer encore la répétition systématique des observations similaires à celles faites en Angleterre, avec le but de les confirmer, si elles sont vraies ; ou de définir précisément les sources d'erreur, si elles sont fausses. Si elles sont vraies, elles sont de valeur et le fait de tracer leurs limites devient un devoir scientifique. Si elles sont fausses, on ne peut perdre de temps à publier leur réfutation ; car, si on permet qu'elles demeurent sans contradictions, leur seul effet sera de renforcer puissamment la tendance populaire à la superstition.

Le conseil sollicite donc toutes les personnes à qui cette circulaire est envoyée et en accord avec ces conclusions pratiques et ceux qui croient que l'étude exacte de ces frontières de l'expérience humaine est une tâche urgente. […] »[206]

Le 18 décembre 1884, quatre-vingts personnalités savantes de tout le pays ont répondu à l'appel et se réunissent à Boston[207]. On procède à l'élection d'un « conseil » de vingt et un membres qui élisent comme président le mathématicien et astronome Simon Newcomb (1835-1909). Depuis 1861, ce dernier est professeur à l'observatoire naval de Washington et, depuis 1876, professeur d'astronomie à l'université Johns Hopkins. Il est enfin le vice-président en exercice de la *National Academy of Sciences*. Pour ses électeurs, c'est une figure incontestable qui donne le plus haut standard d'autorité scientifique à leur entreprise[208].

Dès le 8 janvier 1885, un « sous-comité au travail » a défini le programme de recherche collaboratif de la nouvelle société. On apprend que la « *société a proposé de commencer immédiatement les investigations sur le transfert de pensée* » et que sa première intention consiste à détecter les fraudes. D'autre part, cinq vice-présidents sont élus parmi lesquels Stanley Hall et Henry Bowditch[209].

Une lettre de Gurney datée du 8 novembre 1884 permet d'approcher l'implication et l'état d'esprit de James dans ce contexte :

« *Mon cher James*

Si je vous écrivais ne serait-ce que le centième des fois où j'ai le désir de communiquer avec vous, votre postier se plaindrait. […] *j'ai envié plus que je ne puis le dire le voyage américain de* […] *Barrett ; & le compte rendu de ce dernier sur l'hospitalité qu'on lui a accordé, ainsi qu'à son objet, a été vivement intéressant pour nous.*

206 EPR, p. 7.
207 « American Society for Psychical Research », *Science*, vol. 5, n°100 (Jan. 2, 1885), p. 13
208 A. E. Moyers, « Simon Newcomb », *American National Biography*, 2000.
209 « The Prospects of the New Psychical Society », *Science*, vol. 5, n°102, (Jan. 16, 1885), p. 44-45, « The American Society for Psychical Research », *Science*, vol. 5, n°102 (janv. 16, 1885), .p. 55-56.

J'avais bien espéré qu'il vous croise là-bas mais j'ai craint que vous ne soyez alors dans quelque villégiature inaccessible. […]

Alors vous allez vraiment vous intéresser de façon pratique aux « recherches psychiques ». C'est presque trop beau pour être vrai. Je viens juste d'écrire une lettre à « Science » sur le sujet car le Professeur Newcomb a réussi à sortir considérablement des rails. L'affaire nécessite une énorme dose de patience ; & l'on a toujours à encaisser une bonne dose préliminaire de snobisme de la part de gens qui ne réalisent pas ce après quoi nous sommes vraiment […]

Mais Je ne trouve aucune faute quelle qu'elle soit dans son attitude générale de précaution. Il est presque impossible d'être trop prudent ; et par la réitération perpétuelle de quelques points simples, il devient possible de retirer des incompréhensions à temps.

Je me demande ce que nous saurons d'ici 50 ans. Ô combien il sera appréciable quand vous produirez vos propres Proceedings *! Confectionnez-nous-en vite !* […] »[210]

Des prédispositions philosophiques antagonistes

D'après les statuts officiels, les différents membres se sont accordés sur le fait de chercher à établir les conditions expérimentales de certains « faits ». Car il est entendu que le verdict sur la réalité des phénomènes discutés ne peut être que celui de l'expérimentation contrôlée. Comme l'y invite la « constitution », il faut pour cela « suspendre ses prédispositions philosophiques » et bannir les discussions « spéculatives ». Certains documents, cependant, témoignent du fait que, très vite, de profondes divergences vont s'exprimer entre les différents membres à l'égard des prétendues « preuves » de transmission de pensée.

Dès le mois d'octobre 1884, Simon Newcomb publie dans la revue *Science* un article dans lequel il conteste l'idée centrale et fondamentale promue par William Barrett. Cette prise de position est suivie d'une critique radicale de l'ensemble des travaux de la « Société anglaise » et de son projet de recherche sur les « apparitions véridiques ». Toutefois, selon Newcomb : la « *philosophie du sujet est assez intéressante pour mériter quelques considérations* », bien que le plus grand obstacle dans ce domaine, suggère-t-il, réside dans « *l'absence d'idées claires sur ce qui sera recherché* »[211].

.

D'emblée, on décèle une fissure au sein même de sa direction de la *Society*. Ce dont rendent compte de manière plus franche d'autres sources non publiées, dont la correspondance entre Stanley à Hall et Henry Bowditch durant l'année 1885[212]. Depuis 1871, Henry Pickering Bowditch est « professeur de physiologie nerveuse et générale » à l'école médicale de Harvard.

[210] COWJ (6), p. 530-531.
[211] S. Newcomb, « Psychic Force », *Science*, 4, 17 oct. 1884, p. 372-374.
[212] EPR, p. 381.

C'est un ami intime de James avec qui il a passé ses années d'études. En 1868, une fois son doctorat de médecine obtenu, il part faire un « tour » européen de plusieurs années en France puis en Allemagne. En 1869, il devient « assistant » à « l'Institut physiologique » de l'université de Leipzig dirigé par Carl Ludwig avec qui il a collaboré activement pendant deux ans. À son retour aux Etats-Unis en 1871, il est recruté par Harvard où il fonde un « laboratoire de physiologie » ouvert aux étudiants[213]. En, 1873, c'est lui qui coopte James comme « professeur assistant de physiologie ».

À la fin des années 1870, Bowditch et James ont accueilli Hall et ils ont formé un groupe de collaboration étroite pendant deux ans. De fait, tous trois partagent des aspirations scientifiques communes qui se fondent notamment sur leur familiarité avec la culture philosophique et scientifique allemande. Tous trois ont assimilé puis contribué à importer les thèmes, les objets et les méthodes des « nouvelles sciences allemandes » que sont la « physiologie nerveuse » et la « psychologie physiologique ». Le dénominateur philosophique commun entre les trois hommes réside dans l'assimilation d'un *ethos* expérimentaliste couplé à un rejet des « spéculations métaphysiques ». On l'a vu James et Hall conçoivent un « renouvellement de l'enquête philosophique » sur l'assimilation et l'application des procédures expérimentales dans le domaine de la vie mentale. Ce projet repose sur l'importation des concepts et des méthodes de la physiologie nerveuse. C'est pourquoi, entre 1876-1879, Hall a étudié la physiologie nerveuse sous direction de Bowditch[214]. L'un des meilleurs témoins de leurs relations mutuelles est les trois lettres écrites par Hall lors du séjour en Allemagne (1878-1881).

À son retour d'Allemagne en 1881, l'avenir universitaire de Stanley Hall est encore tout à fait indéterminé puisqu'il est sans attaches institutionnelles définies, il fréquente et travaille régulièrement avec Henry Bowditch. À l'automne 1881, c'est ce dernier qui met à la disposition de Hall les ressources du laboratoire de physiologie pour des expérimentations sur un « sujet hypnotique remarquable » et lui permet d'écrire un article remarqué[215].

En Mars 1882, Hall a été recruté comme « conférencier de psychologie et de pédagogie » au département de philosophie de l'université Johns Hopkins, à Baltimore[216]. Deux ans plus tard, en mars 1884, il devient « professeur de psychologie ». Lorsque James lui rend visite cette même année, il se dira « impressionné » par « l'auguste allure » de son confrère et ami. C'est précisément

---

213 W. B. Cannon, « Henry Pickering Bowditch », *Memoirs of the National Académy of Science* » 17, 1924, p. 183-19.
214 G. S. Hall, *Life and Confessions of a Psychologist*, New York, Appleton, 1923, p. 218-219, D. Ross, (1972), *op. cit.*, p. 79
215 G. S. Hall (1883), *art. cit.*, p. 182
216 D. Ross, (1972), *op. cit.*, p. 134, L. Menand, (2001), *op. cit.*,

à ce moment qu'il rédige sa lettre à Bowditch. Selon toute vraisemblance, il vient de recevoir la « circulaire n°4 » rédigée en janvier 1885 par le « comité pour l'étude de la transmission de pensée » dont Henry Bowditch a pris la direction. Cette circulaire, publiée à 800 exemplaires, met à disposition de l'ensemble des adhérents une description des méthodes reconnues pour expérimenter dans ce domaine[217]. Suite à sa réception du document Hall écrit à Bowditch :

« *Cher Professeur Bowditch,*

Quelle n'a pas été ma surprise et mon plaisir d'apprendre que non seulement vous vous intéressiez vous-même à la recherche psychique mais que vous aviez entrepris d'enquêter sur son département le plus sublimé ; à savoir, la transmission de pensée. *Et je reçois à présent le programme d'un de vos discours sur « la nature de la force nerveuse »*[218]*. Je suis si profondément sceptique au sujet de la transmission de pensée, et si grossièrement ignorant sur la nature de tout type de forces ; je suis donc tout à fait certain que vous devez avoir accès à de nouvelles sources de connaissances qui me sont scellées et que je suis assoiffé de connaître.*

Sérieusement cependant, je souhaite vous demander si vous êtes en train d'expérimenter sur la transmission de pensée et si vous obtenez des résultats. Nous autres (c'est-à-dire, quelques élèves et moi-même) sommes en train d'essayer d'expérimenter calmement chez moi sur quelques sujets hypnotiques excellents, et aussi un sujet cataleptique ; avec des résultats précieux sur la nature des précautions qui doivent être observées, et sur la subtilité des sensations des sujets hystéroïdes, mais avec à ce point pas la moindre trace ni même l'ombre de transmission de pensée au sens de la Société Anglaise […]

ps : je souhaiterais pouvoir savoir ce que vous pensez de toute cette affaire dans l'ensemble. Je crois que je suis sur le point de me retirer de la société, mais j'espère que vous ne le ferez pas car, dans ce cas, je vous suivrai certainement. […] »[219].

Par cette lettre dont le « ton » d'abord ironique concernant la « grande question » de la transmission de pensée, mise en parallèle avec la spéculation sur la nature de la « force nerveuse », Hall a voulu sonder Bowditch : par l'humour, il l'interpelle sur son implication dans les expérimentations sur la « transmission de pensée » puisque, d'après la circulaire, il y a de nombreuses tentatives en cours à Boston pour « reproduire les expériences anglaises ».

La lettre de Hall peut aussi être lue comme une inquiétude concernant l'enthousiasme soudain sur ce sujet qui risque de fausser les « résultats » par manque de précaution. De fait, lui

---

217 *Proceedings of the American Society for Psychical Research*, vol. 1, 1885-1889.

218 Le volume 6 du *Journal of Physiology* du mois de janvier 1885 annonce une conférence de Bowditch intitulée « Note on the Nature of Nerve Force », p. 133-135. G. S. Hall, (1923), *op. cit.*, p 205.

219 W. R. Miles et C. C. Miles, (1929), op. cit., p. 333-334.

aussi, expérimente avec des étudiants mais pour n'aboutir à rien d'autre que l'identification des « sources d'erreur » et la « délicatesse des sensations » chez certains sujets « hypnotiques », « hystériques » et « cataleptiques ». Pour Hall, la réponse à cette question se dessine par la mobilisation de la physiologie nerveuse et de la « psychologie morbide ».

Rappelons qu'entre 1882 et 1883, Hall dit avoir « beaucoup fréquenté George Miller Beard à New York et à Baltimore »[220] Il a pris connaissance de ses écrits sur la « lecture musculaire » et sur la « faillibilité du témoignage humain ». Dans ses textes et ses mémoires, il raconte qu'à cette époque, il a mis au point avec ses étudiants un certain nombre de « codes » pour simuler la « transmission de pensée ». L'un d'entre eux consistait dans des légers mouvements des orteils dans une chaussure en cuir spécialement conçue. Le code, dit-il, était « indéchiffrable » à distance.[221] Dans ce contexte, il est significatif qu'au mois de juin 1885, l'*American Society* publie officiellement, sous l'autorité de Bowditch, les « résultats négatifs » auxquels ont abouti les premières séries d'expériences[222].

Expérimentations hypnotiques à Harvard

Jusqu'en 1885, les sources témoignent de l'intérêt de James pour l'hypnotisme mais pas de sa pratique. La mobilisation de différents types de documents permet de rendre partiellement compte de l'évolution de son information et de certaines des étapes qu'il a suivies dans l'acquisition d'une « expertise ». Car, comme en témoigne le chapitre des *Principles of Psychology* consacré à ce sujet, James a été un hypnotiste confirmé. La principale étape de son initiation a été engagée pendant l'hiver 1885 dans le cadre des travaux du « Comité pour l'étude de l'hypnotisme » de l'*American Society for Psychical Research*. Coopté comme responsable de ce « comité », il va mener plusieurs séries d'expériences avec ses étudiants par lesquelles il est parvenu à des résultats et à des idées originales dans la littérature scientifique de l'époque.

Rappelons que le « comité pour l'étude de l'hypnotisme » affirme vouloir étudier les « *différentes formes de ce qu'on appelle la transe mesmérique, (dont son insensibilité alléguée à la douleur) la 'clairvoyance'et d'autres phénomènes analogues* »[223]. Les objectifs de ce groupe de travail visent donc à établir les « conditions phénoménales » de l'hypnotisme, à les répertorier puis à vérifier certaines « allégations » (qu'il se propose soit d'établir ou bien infirmer) sur l'existence de « facultés supérieures » dans certaines phases de la « condition hypnotique ». Car James déclare sans

220 G. S. Hall (1883), *art. cit.*, D. Ross, (1972), *op. cit.*
221 D. Ross, (1972), *op. cit.*, p. 163, G. S. H., (1923), *op. cit.*, p. 241-242.
222 *Proceedings of the American Society for Psychical Research*, vol. 1, 1885-1889. Sc*ience*, july 1885. Concernant les autres séries plus tardives. EPR p. 382.
223 EPR, p. 6.

ambages faire partie de « *ceux pour qui l'étude exacte de ces frontières de l'expérience humaine est une tâche urgente* ».[224]

Le 25 novembre 1885, il écrit une lettre au Dr. Weir Mitchell (1829-1914), un « neurologue » expérimenté de Philadelphie qui a lui fait parvenir un ouvrage sur le « magnétisme animal »[225]. Après avoir commenté favorablement les « qualités scientifiques » de l'auteur qui se montre toujours « *sur ses gardes contre la suggestion et l'expectation* », il écrit :

« […] *Plus que jamais, j'ai un fort désir de vérifier ces phénomènes par moi-même sur une grande échelle. Malheureusement, les obstacles pratiques sont très sérieu*x. […] »[226]

Six semaines plus tard, le 1er janvier 1886, James écrit à Carl Stumpf :

« […] *je suis en train d'*hypnotiser *des étudiants sur une grande échelle* et je suis *tombé sur une ou deux plutôt belles choses inédites sur lesquels, un jour, j'espère vous envoyer un compte rendu* […] »[227]-

Le « rapport » de ces expériences a été publié dix-huit mois plus tard, en juillet 1886. Entre le mois de novembre et le mois de févier 1885, James a opéré sur une « cinquantaine d'étudiants » de l'université sur lesquels il a d'abord observé les phénomènes « désormais classiques et familiers » de la « transe hypnotique »[228]. Autrement dit, il a commencé par vérifier par lui-même les procédures d'induction « par suggestion verbale » puis observé les modifications sensorielles et intellectuelles comme l'insensibilité et l'amnésie au réveil. Dans son texte, il précise qu'il s'est concentré sur une dizaine d'étudiants jugés « plus sensibles » puis sur seulement « deux d'entre eux » qui se sont avérés « bien meilleurs ». Les intentions générales de James dans ce contexte sont exprimées dans le « rapport » de ses recherches qu'il déclare avoir structurées autour d'une question centrale : « *quelle est la modification* psychique *dans la condition hypnotique ?* »[229]

Pour illustrer sa constatation des « effets bien connus » de la « suggestion hypnotique », il relate qu'il est parvenu à induire une abolition momentanée de certaines fonctions. En suggérant

---

224 EPR, p. 7.
225 Sur le Dr. Weir Mitchell, voir vol. 2 « Dossier critique ».
226 COWJ (6), p. 91-92. Sur le Dr. Mitchell, voir "Dossier critique, notice dsur le document 4. L'ouvrage envoyé est: J. K. Mitchell, « Animal Magnetism or Vital Induction », *Five Essays*, (ed. Silas Weir Mitchell), Philadelphia, J. P. Lippincott & Co, 1859, p. 141-274. Sur le Dr. J. K Mitchell, (1793-1858), cette « *personnalité importante dans l'histoire de l'hypnotisme* », selon James, (EPs, p. 196, PP, vol. 2, p 616.) voir, M. G. Kenny. (1986), *op. cit.*, p. 55-56.
227 COWJ (6), p. 106.
228 EPs, p. 190-197.
229 EPs, p. 191.

à un sujet hypnotisé qu'il a perdu l'usage de la parole, il devient incapable de diction. Ou bien, en lui suggérant qu'il a perdu l'usage de la vue, on observe qu'il devient temporairement aveugle à son environnement extérieur. Il expose ensuite ses expériences sur « l'anesthésie par suggestion ». Chez deux de ses sujets, il leur suggère que leur bras est paralysé. Par suite, leur bras devient « flasque et insensible ». Plus précisément, leur bras garde une certaine « contractilité musculaire » mais il leur est désormais impossible de le contrôler par la volonté. Car pour exécuter des mouvements tels que lever le bras, serrer le poing ou écrire leur nom, les sujets ont besoin de suivre leur bras avec les yeux. Ce dont témoigne également le fait que, lorsque leurs yeux étaient fermés, les patients ne reconnaissent pas les mouvements qu'on leur commande de faire.

Cette situation présente l'intérêt d'être sur nombre de points analogue à « l'état pathologique rare » qu'est le « dédoublement de la conscience ». Ce phénomène typique de la littérature « magnétique » qui a été récemment « reproduit » par Gurney. Mais la question précise que se pose James est la suivante : cette insensibilité provoquée d'un membre périphérique et son défaut de contrôle volontaire, est-elle due à une simple anesthésie sensorielle ou bien à une « incapacité mentale » de notifier consciemment la sensation » ? Est-ce un défaut « d'aperception, d'assimilation et de reconnaissance » ou bien « est-ce due à autre chose encore ? »[230]

Pour répondre à ces questions, James expose une autre expérience. Il place le sujet hypnotisé devant un tableau noir où il trace un trait. Il commande ensuite au sujet de ne plus percevoir ce trait. Si on demande au sujet ce qu'il voit, il dit ne percevoir que le seul tableau. En revanche, si l'on trace une série d'autres traits analogues autour du trait initial rendu invisible par la suggestion et qu'on demande au sujet ce qu'il voit ; alors, le sujet est en mesure de désigner tous ces traits l'un après l'autre à l'exception du trait initial. D'après James, on a affaire à une « cécité psychique » à l'égard d'UN trait particulier à une place déterminée du tableau. Il s'agit là, dit-il, d'une condition psychique « paradoxale ». Car, pour ne pas percevoir le trait initial, le sujet doit nécessairement le distinguer des autres. Autrement dit, la perception de ce trait est un pré-requis au fait de ne pas le percevoir du tout. Or, c'est une opération mentale dont le sujet ne semble absolument pas conscient.

Concevoir cet état psychologique, dit James, « *n'est pas une chose facile* » car on a affaire ni à une pure anesthésie sensorielle, ni à un pur « défaut de notification » mais à « *quelque chose de plus complexe* » ; à savoir, ce qu'il décrit comme un « *comptage actif qui est simultané à l'exclusion positive de certains objets* ». C'est un peu, poursuit-il, comme lorsque dans la vie courante, on « rompt » avec une de nos relations ; lorsqu'on « ignore » un ordre, ou bien quand on « refuse de se laisser

[230] EPs, p. 192.

influencer » par quelqu'un. De cette expérience résulte l'idée d'une « *condition psychique complexe* » qui permet de mieux circonscrire la nature psychologique de la « transe hypnotique ».[231]

Un « autre mode de perception »

Afin de développer cette ligne d'investigation, James expose deux nouvelles expériences. Il s'agit de variations de l'expérience de « l'hallucination du portrait » qui a été conçue et exposée par le psychologue français Alfred Binet. (1857-1911) et dont il a pris connaissance dans la *Revue philosophique* l'année précédente[232]**.** Depuis 1882, il travaille à l'hôpital de la Salpêtrière, sous l'autorité du Dr. Charcot et aux côtés du neurologue Charles Féré (1852-1907). En 1883, Binet s'est consacré à l'étude des « hallucinations provoquées » sur trois jeunes filles atteintes « d'hystéro-épilepsie ».

Un an plus tôt, dans une lettre à Théodule Ribot datée du 29 juin 1884, James lui écrit :

« […] *j'ai lu les deux articles de M. Binet avec intérêt et admiration et j'ai vérifié le* dédoublement *d'une illusion avec un miroir sur un sujet hypnotique. J'espère que cette théorie tiendra tous les tests car elle apporte une grande simplification de la physiologie de la perception.* […]

Comme il écrit bien ! Est-il français ou suisse ? […] »[233].

L'expérience se présente selon le protocole suivant. L'opérateur présente une feuille blanche à un sujet hypnotisé puis il lui suggère verbalement qu'il y a sur sa surface le portrait d'une personnalité connue (dans le cas de James, le président des Etats-Unis). Par suggestion, le sujet produit alors de lui-même une image hallucinatoire du portrait. Mais si on retire la feuille, qu'on la retourne du *recto* au *verso* sans le lui dire et qu'on la lui présente à nouveau, alors ce dernier ne voit plus le portrait. De la même façon, si l'on retourne la feuille de bas en haut sans qu'il le sache et qu'on la lui présente, le sujet hypnotique perçoit à nouveau le portrait mais il le perçoit « la tête en bas » ; puisqu'il le retourne spontanément pour le voir « à l'endroit ». L'hallucination de ce portrait n'est donc pas une pure création de l'imagination ; elle suppose une base sensorielle objective. Il est perçu dans les mêmes conditions qu'un objet réel.

Le sujet sous hypnose manifeste cependant quelque chose de plus ; à savoir, ce que James conçoit comme un « autre mode de perception ». Car si l'on disperse la feuille initiale au milieu d'une dizaine d'autres feuilles similaires, le sujet en transe est capable de la retrouver avec, dit

231 EPs, p. 194. Une description reprise également dans PP, vol. 2, p. 607-608.
232 « L'hallucination », *Revue Philosophique*, t. 17, avril 1884, « Recherches théoriques », p. 377-412, « Recherches expérimentales » mai 1884, p. 473-505.
233 COWJ (6), p 504. Sur les études françaises, voir chapitre 3 et le « Dossier critique », « Correspondance de Théodule Ribot et William James (1882-1907) ».

James, un « succès infaillible ». Ces feuilles sont pourtant parfaitement indistinctes pour l'opérateur, tout comme pour le sujet lorsqu'il est dans son état éveillé normal. Comment, dès lors, peut-on expliquer ce mode de perception ? Dans son article, Binet suggère que le sujet hypnotique est capable de détecter cette feuille de papier par des défectuosités inappréciables à l'œil nu, telles des petites tâches, un grain de papier spécial, ou encore une variation de la blancheur de sa surface. Ce sont là, dit-il, des « points de repères » tout à fait indistincts à l'état normal mais que le sujet sous hypnose parvient à percevoir.

Dans les *Principles of Psychology*, James présente cette expérience comme la « figure favorite » pour tester « l'hyperesthésie visuelle dans l'hypnotisme ». Il remarque qu'avec d'autres expériences du même type constatées dans la récente littérature savante, elle :

« […] *permet d'approcher de la ligne où, pour beaucoup de personnes, il semble qu'il faille quelque chose de plus que les seuls sens ordinaires, quelque soit leur acuité, pour fournir une explication.* […] »[234]

Cette expérience conduit à plusieurs résultats que James propose d'expliquer au moyen d'une hypothèse nouvelle dans la littérature. Le principal résultat réside dans le fait que le sujet manifeste très nettement dans l'hypnose des opérations mentales : il perçoit, « discrimine », compte et enregistre mais il n'a pas conscience de ces opérations. Qui plus est, il manifeste des capacités sensorielles plus développées que dans son état éveillé normal. C'est pourquoi, ma mise à jour de ce phénomène de « perception seconde » non-consciente avec hyperacuité sensorielle satisfait aux desiderata du « comité » car il ouvre la voie à une explication naturelle possible des anciennes allégations de « clairvoyance » et/ou de « seconde vue ».

Dans sa conclusion, James suggère une élucidation théorique de cette description. À première vue, pour un observateur extérieur, ce qui caractérise un sujet hypnotisé est une sorte « stagnation psychique ». Ce dernier semble frappé d'hébétude et il n'a plus de pensées spontanées. Cette « apathie », dit James, est indiquée par la physionomie particulière de l'hypnotisé : ses yeux sont hagards, ses babines tombantes, sa diction plus lente. Néanmoins, lorsqu'on lui commande de réaliser certaines performances psychologiques simples, le sujet hypnotique manifeste parfois une capacité sensorielle et/ou intellectuelle qui surpasse largement celles d'un individu à l'état normal. D'après James, on a affaire dans certaines phases de la condition hypnotique à :

[234] PP, vol. 2, p. 609-610.

« […] *une combinaison extraordinaire entre une insensibilité des plus grossières et un raffinement de perception préternaturel.* […] » [235].

Pour expliquer cette simultanéité énigmatique entre une apathie et des « discriminations sensorielles extraordinaires », James esquisse une théorie inédite qu'il appelle « l'hypothèse de l'état mental non-analytique ». Si l'on raisonne du point de vue de l'évolution appliquée à la psychologie humaine, on doit prendre acte du fait que l'immense majorité des opérations mentales de l'être humain adulte sont de type « analytique ». Lorsqu'il « discrimine », l'individu éveillé sélectionne dans la trame infinie des données sensorielles les éléments les plus remarquables selon leur conformité avec ses intérêts pratiques immédiats. De ce fait, il néglige un nombre inouï de données sensorielles qui forment l'arrière-fond de sa perception consciente[236]. L'activité mentale analytique procède par division : ses capacités discriminatives sont entièrement gouvernées par ce que James appelle la détection systématique du « *trait caractéristique* » de la situation. Par exemple, l'individu se remémorera une maison dans une rue déjà visitée au moyen d'un petit détail qu'il aura repéré.[237]

Le « sujet en transe », propose James, procède de façon diamétralement opposée : il s'abstient de toute analyse, de toute sélection et division, pour se fier à « l'allure générale » de la situation. Il disperse son attention de façon impartiale sur l'ensemble des impressions sensorielles qui concourent à lui donner un « effet d'ensemble ». Il est donc « guidé » par une somme d'impressions dont aucune n'est clairement distincte mais qui toutes le conduisent de façon optimale. D'après James, on peut rapprocher ce phénomène de la perception des premiers humains ou des animaux. À cet égard, il a souvent été remarqué que les animaux surpassent l'homme dans la réalisation de certaines opérations. Un cheval, par exemple, à la surprise de son cavalier, retrouvera une maison dans une rue parce qu'aucune autre maison ne livrait la somme d'impressions conforme à l'expérience qu'il avait déjà vécue. De la même façon, le sujet en transe, dans la réalisation de certaines opérations, « *surpasse l'homme adulte normal en sagacité* ». La condition hypnotique, propose James, serait donc un abandon momentané de la capacité analytique ordinaire de la vie mentale pour un retour, lui aussi momentané, à une condition mentale analogue à celle d'un primate, d'un nouveau-né ou d'un animal[238].

---

235 EPs, p. 192. Le terme de « préternaturel » peut être définit comme ce qui renvoie à un phénomène qui dépasse l'ordre de la nature sans pour autant impliquer une dimension surnaturelle.

236 Ce qui correspond au phénomène que dans les *Principles of Psychology*, James appelle « l'étroitesse du champ de conscience », PP. vol. 1, p. 402-410

237 PP, vol 2, p. 502.

238 EPs, p. 195. On trouve peu de commentaires sur cette théorie originale, pas même par James lui-même qui n'en reparlera plus dans ses écrits. Seul Carl Stumpf, dans une lettre du 2 janvier 1887, écrit à James«

Une formule typiquement « jamesienne » conclut ces observations :

« […] *C'est tout ce que nous pouvons dire à présent de l'état mental du sujet hypnotique. Un sujet dont l'investigation éprouvera l'esprit, mais qui récompensera certainement l'application du psychologue ingénieux qui se consacrera à son élucidation.* […] »[239]

Deux lettres à un « mesmériste »

Une séquence de la correspondance de James permet de saisir sur le vif son attitude face aux récits d'un praticien marginal du « mesmérisme ». De plus, cet échange fournit des éléments sur la façon dont il envisage sa propre pratique. Au printemps 1885, suite à la diffusion par l'*American Society* d'une « circulaire sur l'hypnotisme », James reçoit une lettre dans laquelle un correspondant inconnu lui relate directement un certain nombre de phénomènes dont il a fait l'expérience. D'après les réponses de James, on comprend que son correspondant l'informe qu'il est dépositaire d'un « pouvoir » qui lui permet d'influencer physiquement des personnes de son entourage à la suite de manipulations qu'il n'a pas détaillées[240].

Le 23 Avril 1885, James lui répond :.

« *Cher Monsieur,*

Je ne sais pas ce qu'est votre « pouvoir », à moins que ce ne soit du mesmérisme ordinaire ou ce qu'on appelle de l'hypnotisme. J'aurais aimé que vous décriviez plus exactement la façon dont vous procédez. Est-ce que les personnes [sur lesquelles vous agissez] sont au courant de votre intention d'opérer sur elles ? Est-ce que ce pouvoir « n'est pas toujours avec vous », y compris quand vous opérez sur les mêmes personnes et dans les mêmes conditions ?

Je peux pour ma part mettre certains « sujets » en état de sommeil, même sans avoir effectué des passes avec mes mains, mais je ne considère pas cela comme découlant d'un pouvoir en moi. Il s'agit simplement du fait que ces personnes tomberont dans cette condition en présence de n'importe quel individu qui surveillera qu'elles relaxent leurs muscles, vident leur esprit et attendent quelques minutes. Si votre « pouvoir » est différent de celui-ci, je serais très intéressé d'en être informé dans les détails. […] »[241]

[…] *vos commentaires sur l'effet d'une collection de signes non-analysés et la similarité de cet état avec la condition des animaux sont nouveaux et instructifs*. […] ». COWJ (6), p. 579.

[239] EPs, p. 196.

[240] D'après le « registre biographique » de la *Correspondance*, le dépositaire de ce « pouvoir magnétique » se nomme Charles Marseilles (1846-1920. C'est un « journaliste et éditeur » du New Hampshire. Les deux lettres de James ont été retrouvées à la « Société Historique du New Hampshire ». COWJ (6), p. 635.

[241] COWJ (6), p. 27.

On comprend que James cherche à rationaliser le récit de son correspondant et la description spontanée de son expérience. Il en appelle à des précisions sur les « conditions phénoménales » des manifestations de son « pouvoir ». Sa phrase de conclusion témoigne cependant de son intérêt à prendre connaissance de son récit. D'après la suite et fin de leur échange, on comprend que le « mesmériste » lui a répondu en réitérant ses assertions sans les décrire plus avant.

Une semaine plus tard, le 30 avril 1885, James lui écrit, sur un ton plus appuyé :

« Cher Monsieur,

Personne *ne comprend à ce jour ce qu'est le Mesmérisme. Le livre du Dr. Carpenter ne l'*explique *pas. Il ne fait que le décrire. À part un seul cas sur un million peut-on supposer une connexion des plus légères avec la volonté de l'opérateur. Il s'agit seulement d'une condition particulière dans laquelle le sujet est susceptible de tomber et dans laquelle il obéira aux suggestions d'autres personnes avec une volonté beaucoup plus faible que dans son état normal. Quant au sujet de savoir si le millionième cas est différent, c'est une question sur laquelle les autorités les meilleures se trouvent en désaccord.* […] »[242].

Les expériences de Frédéric Myers sur « l'écriture automatique »

Frédéric W. H. Myers (1843-1901) est un intellectuel britannique formé aux lettres classiques à l'université de Cambridge[243]. Il fait partie du « groupe de Sidgwick », son ancien professeur devenu ami et mentor. En 1882, il est l'un des membres fondateurs de la *Society for Psychical Research* car, comme les autres membres de ce groupe, il est guidé par l'idée qu'il existe des « forces qui ne sont pas reconnues par la science ». À cette fin, il souhaite appliquer les méthodes scientifiques à l'étude des phénomènes du « spiritisme moderne ».

À cette date, James ne le connaît pas personnellement. Ce n'est que quatre ans plus tard, au mois d'août 1889, en Angleterre puis lors du « premier Congrès international de psychologie physiologique » de Paris, qu'il le rencontre pour la première fois[244]. Cependant, en 1885, il a connaissance du fait qu'il a signé, avec Edmund Gurney, un certain nombre des « rapports » parus dans les *Proceedings* sur la « transmission de pensée » et le « mesmérisme ». Selon Myers, « *un des principaux intérêts des recherches sur la télépathie est qu'elle semble parfois révéler nos mois inconscients à nos mois conscients* » Pour développer cette voie de recherche, Myers est déterminé à engager la

242 COWJ (6), p. 29.
243 Sur Myers, voir EPR, p. 192-215, A. Gauld (1968), *op. cit*. J, Oppenheim (1985), *op. cit*., R. Plas, (2012), *art. cit.*
244 COWJ (6), p. 511-524.

« recherche psychique » dans de nouvelles directions. C'est pourquoi, il a entrepris d'étudier « l'écriture automatique des médiums ». En février 1885, il publie les résultats de ses observations dans un article qui va attirer l'attention de James[245].

Rappelons que « l'écriture automatique » est l'un des phénomènes centraux des pratiques spirites populaires depuis les années 1850. Pour communiquer avec ce qu'ils présentent comme des « esprits », les spirites utilisent ce qui est connu dans les pays anglo-saxons sous le nom français de « planchette ». Il s'agit d'une petite planche en bois triangulaire posée sur trois pieds à roulettes et munie d'un crayon en son centre. Ce dispositif, une fois posé sur une table, permet lors des séances réunissant des adeptes de tracer individuellement ou collectivement, avec un minimum d'efforts physiques, des écrits supposés prendre la forme de « messages»[246].

Pour les adeptes de la doctrine spirite, ces messages proviennent de personnalités désincarnées, souvent illustres, qui prennent momentanément possession du ou des sujets écrivant. On parle « d'écriture automatique » parce que, pour ceux qui la pratiquent, tout se passe comme si une « intelligence étrangère » prenait possession de leur main. Compte tenu de la notoriété de cette pratique, de nombreux savants et médecins ont déjà été amené à constater cette singularité mais ils l'interprètent quant à eux comme une activation de « mouvements musculaires inconscients » dont les sujets, par définition, ne prennent jamais conscience[247].

Dans son article, Myers propose de développer cette idée par l'analyse de l'écriture de certains « écrivains automatiques » car il pense pouvoir montrer deux choses : 1° ce qu'il appelle « notre Moi inconscient » peut interagir avec l'activité mentale consciente ; 2° qu'il est possible que, dans certaines conditions, cette « action mentale inconsciente » puisse actualiser des facultés encore inconnues que la conscience normale ne possède pas. La question qui se pose est de savoir « d'où viennent ces productions automatiques ? ». Pour y répondre, il va présenter une série d'expériences en partant des faits communs de la simple « distraction » jusqu'aux productions spirites jugées les « plus impressionnantes ».

Myers organise son raisonnement à partir d'un cas princeps. Il s'agit de la présentation commentée d'une auto-observation effectuée par un de ses « amis ». Ce dernier qu'il nomme « Mr. A » et dont il dit « garantir la bonne foi », a procédé deux ans plus tôt à une série de

---

245 F. Myers, « Automatic Writing, or the Rationale of Planchette », *Contemporary Review*, vol. 47, feb. 1885 p. 233-249. Reprise d'un précédent article paru deux mois plus tôt, F. Myers, « On a Telepathic Explanation of Some so-called Spîritualistic Phenomena », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 2, 1884, p. 217-317.

246 Sur l'histoire de l'écriture automatique, S. Shamdasani « Automatic Writing and the Discovery of the Unconscious », *Spring* n° 54, 1993, p. 100-131, A. Bacopoulos-Viau, « Automatism, Surrealism and the making of French psychopathology : the case of Pierre Janet », *History of Psychiatry*, n°23, p. 259-276.

247 L'histoire du spiritisme de Epes Sargent sur laquelle James a écrit un compte rendu s'intitule *Planchette or the Despair of Science* (1869) cf. EPR. p. 1-6.

tentatives « d'écriture automatique » avec une « planchette » durant une période de quatre jours. Dans l'extrait suivant, « l'écrivain automatique » se pose mentalement la question tandis que la « planchette » lui fournit une réponse par écrit. Les commentaires entre parenthèses sont de Myers qui, pour décrire la première tentative du sujet, parle d'un « étrange colloque intérieur » :

Q : - « *sous quelles conditions puis-je entrer en communication avec l'Invisible ?* »
R : « — » (un trait que l'auteur interprète comme illustrant la valeur morale de la « rectitude »)
Q : « Quelle est la *cause* qui en ce moment fait mouvoir ma plume ? »
R : « Religion ».
Q : « Quelle est la cause qui fait écrire *cette* réponse à ma plume ? »
R : « Conscience »
Q : « Qu'est ce que la religion ? »
R : « Adoration »
[…]

Ici, nous dit Myers d'après le récit de son ami, quoique « fortement impressionné » par les premières réponses qui, à première vue, lui semblent prouver l'existence d'une intelligence et d'une volonté indépendantes, l'auteur de la performance pense qu'on peut l'expliquer par la théorie de la « cérébration inconsciente » proposée par les physiologistes. Le jour suivant, il reprend ses expériences d'écriture. L'auteur demande :

Q : « Qu'est ce que l'homme ? »
R : « Tefi hasl esble lies »
Q : « Est-ce une anagramme ? »
R : « Oui »
Q : « Combien y a-t-il de mots ? »
R : « V » (cinq)
[…]

L'auteur, dit Myers, est fortement étonné par cette production d'anagrammes. Là encore, elle lui semble prouver l'action d'une intelligence indépendante de la sienne. Myers rapporte, qu'à partir de ce moment, l'auteur devient convaincu de la véracité de l'explication spirite du phénomène. Le jour suivant, il reprend ses interrogations dans un état de « frayeur respectueuse ».

Q : « Qui es-tu ? »

R : « Clelia !! »

Q : « Tu es une femme ? »

R : « Oui »

Q : « As-tu vécu sur la terre ? »

R : « Non »

Q : « Vivras-tu ? »

R : « Oui »

Q : « Quand ? »

R : « Dans six ans »

Q : « Pourquoi t'entretiens-tu avec moi ? »

R : « E if Clelia e l 20 »

Q : « Est-ce 20 votre âge ? »

R : « ∞ » (signe qu'elle est éternelle)

[…]

Suite à cette performance, l'auteur est à présent convaincu qu'il est en relation avec un « esprit » qui s'incarnera dans six ans. Myers rapporte que suite à cette séance, « Mr A » est « très agité » et qu'il dort mal. Au quatrième jour, il reprend néanmoins le dialogue et demande :

Q : « Pourquoi me parles-tu ? »

R : « Pourquoi me parles-tu ? » (Répétition de la question en écriture ondulée)

Q : « Pourquoi me réponds-tu ? »

R : « Pourquoi me réponds-tu ? » (Répétition de la question en écriture ondulée)

Q : « Est-ce moi-même qui fais la réponse ? »

R : « Oui »

Q : « Clélia est-elle présente ? »

R : « Non »

Q : « Qui est donc ici ? »

R : « Personne »

Q : « Clélia existe-t-elle ? »

R : « Non »

Q : « Avec qui ai-je parlé hier ? »

R : « Avec personne »

Q : « Pourquoi avez-vous menti ? »

R : « Pourquoi avez-vous menti ? » (Répétition de la question en écriture ondulée)

Q : « Les âmes existent-elles dans un autre monde ? »

R : « M. B. »

Q : « Que signifie M. B. ? »

R : « *Maybe* »

[…]

D'après Myers, le phénomène central de ces expériences d'écriture automatique réside dans « l'apparition », très frappante pour l'auteur des performances, de « messages » provenant d'une dénommée « Clélia ». Toutefois, Myers n'accorde pas de crédit à cette pseudo-identité : il y voit un parfait exemple des « productions automatiques capricieuses et à moitié absurdes » auxquels les spirites assignent trop vitre une « origine spirituelle ». S'il déclare laisser la voie ouverte la question de son interprétation, il souhaite avant tout insister sur le phénomène du « dédoublement » observé dans ces expériences.

Après avoir lu l'article que Myers lui a envoyé, James lui répond le 25 février 1885 :

« […] *votre article* […] *m'a rempli d'admiration pour votre pouvoir de démêler ces sujets obscurs* […]. *Ce que vous avez écrit me semble jeter une lumière neuve sur les cas de démence* (mania) *dans lesquels une personne semble se dédoubler ou se transformer. Mais comment concevoir cet autre camarade « inconscient » en nous-mêmes, je confesse que j'en suis bien incapable.*

J'imagine que vos travaux associés à d'autres s'inscrivent dans une plus grande recherche visant à remodeler les préjugés scientifiques [sur ces sujets] […] »[248].

Si cet article apparaît important aux yeux de James, c'est parce qu'il propose un développement théorique neuf et original. Dans la seconde livraison de ses études sur « l'écriture automatique » publiée la même année, Myers va rendre explicite les enjeux théoriques auxquels conduisent ses observations[249]. En commentant l'expérience princeps de « l'apparition de Clelia », il va chercher à montrer l'obsolescence de la théorie de la « cérébration inconsciente ». Rappelons que dans les années 1840, le physiologiste William B. Carpenter avait popularisé une théorie visant à expliquer rationnellement les phénomènes du « mesmérisme » ; qu'il avait fait valoir une

248 COWJ (6), p. 13-14.

249 F. Myers, « Automatic Writing », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 3, 1885, p. 1-63.

nouvelle fois dans les années 1850 pour interpréter ceux du « spiritisme », puis lors de la nouvelle vague d'intérêt suscitée par ces phénomènes dans les années 1870[250]. Selon le savant britannique, on peut expliquer le phénomène des « tables tournantes » par la théorie de « l'action réflexe du cerveau ». En d'autres termes, ce qui est en jeu dans les phénomènes du spiritisme n'est rien d'autre que le résultat de « l'action automatique » du système nerveux. L'illusion spirite provient de la méconnaissance par les sujets des mécanismes du système nerveux central.

Mais, pour Myers, les physiologistes se sont « arrêtés au seuil de la question ». Les observations « d'écriture automatique » prouvent qu'il y a à l'œuvre, non pas une « action automatique du cerveau » mais bien une « *sorte de mentation duelle active* » puisque, malgré la répétitivité, on a parfois affaire à des « réponses intelligentes ». On observe en effet l'apparition d'un « Moi secondaire » qui n'est pas seulement le fait de « l'automatisme cérébral » mais qui implique un domaine que Myers qualifie aussi bien de « sub-conscient » que de « supra-conscient ». Car, poursuit-il, cette « seconde instance mentale », indépendante de la conscience normale, présente des indices de capacités sensorielles, motrices et mnésiques, encore inconnues. De là l'intérêt de James : on trouve dans cet article une formulation claire sur la nécessité d'invoquer l'hypothèse d'un inconscient *psychique* pour expliquer les phénomènes mentaux associés au spiritisme et trop souvent disqualifiés en tant que tels[251].

Après avoir lui aussi lu les articles de Myers dont on comprend qu'ils sont discutés dans les journaux de la *Society*, Edmund Gurney écrit à James au mois de juillet 1885 :

« […] *je suis déconcerté par le moi inconscient. Je ne pense pas, à proprement parlé, qu'il* soit *un* moi. *Il est plus une réflexion cassée et dispersée, & pourtant, il a aussi une certaine cohérence étrange ? Mais je me sens philosophiquement retourné avec tous ces* processus psychiques inconscients. […] »[252]

L'enquête sur les « phénomènes médiumniques »

Au mois d'avril 1885, James a co-signé avec trois autres professeurs de Harvard une « circulaire pour le rassemblement d'informations sur les phénomènes médiumniques »[253]. Ce texte rédigé pour le compte de *l'American Society for Psychical Research* vise à solliciter par voie de presse des témoignages concernant les expériences dites « spiritiques » :

---

250 W. B. Carpenter, (187 ?), *op. cit*, Sur les circonstances de la « découverte de la loi de l'action cérébrale inconsciente », son importance capitale dans le développement de la physiologie nerveuse et la controverse de priorité entre T. Laycock et W. B. Carpenter, voir M. Gauchet, *L'inconscient cérébral*, Paris, Seuil, 1992, chapitre 2.
251 L'influence de Myers sur Pierre Janet a été analysée par R. Plas, (2000), *op. cit*, p. 111-147. cf. Chapitre 3.
252 COWJ (6), p. 48
253 EPR, p. 10-11, 455.

« […] *Nous serions reconnaissants envers tout « médium* » […] *de bien vouloir accepter de nous démontrer expérimentalement leur possession de « pouvoirs » particuliers* ; *et d'autre part, envers toute personne qui puisse nous mettre en relation avec des médiums.* […] ».[254]

L'objectif des membres de ce « comité » est d'établir les conditions objectives de ces phénomènes en dehors de toute possibilité de mystification et de supercherie. Car, selon les membres du comité, l'état « chaotique » de l'opinion publique à ce sujet est « regrettable ». Rappelons que la pratique du spiritisme à ce moment donné est un phénomène social très largement répandu. Aussi, pour ces savants, il ne peut s'agir de seulement quelques imposteurs. Il doit y avoir « quelque chose » d'objectif dans tout cela. Il ne s'agit donc pas de prendre au sérieux les doctrines qui environnent ces pratiques, même si d'aucun ne les rejettent *a priori*, mais de considérer leur aspect phénoménal d'un point de vue impartial.

Au printemps 1885, malgré ses charges d'enseignements, James se lance dans ce nouveau champ d'expérimentation qu'il juge à plusieurs reprises « rebutant ». Au mois de juin 1885, après plusieurs mois d'investigations infructueuses, il écrit à un proche :

[…] *j'ai été tolérablement occupé par l'étude de médiums, une occupation détestable, et j'ai l'intention d'abandonner tout cela l'hiver prochain pour me consacrer à mon propre travail qui souffre en ce moment de cette poursuite dévastatrice* […] »[255]

« Miss Piper », le médium de Boston

Au mois de juin 1885, James déclare dans une lettre à l'un de ses associés que « *le comité pour l'étude des médiums a rendu de nombreuses visites [au cours de l'année] mais n'a rien d'important à rapporter* »[256]. Mais dans le « Compte rendu du comité pour l'investigation des phénomènes médiumniques » qu'il rédige un an plus tard, au mois de juillet 1886, la situation semble avoir changé puisqu'il évoque à présent un « médium » qui a « *produit une impression favorable auprès des membres du comité* » [257]. Ce « médium » est Léonora Piper (1857-1950), une habitante de Boston âgée de vingt-six ans, mariée et mère d'une petite fille. Elle exerce depuis quelques mois ses « dons médiumniques » à titre privé. Les « séances » qu'elle donne, dit James, « offrent le type classique de la 'possession médiumnique'». Autrement dit, des gens des environs viennent la

254 EPR, 10-11.
255 COWJ (6) p. 33.
256 COWJ (6), p.
257 EPR, p. 14-18.

consulter pour recueillir, lors de ses passages à l'état de « transe », des informations sur leurs proches défunts avec qui on prétend qu'elle peut entrer en relation.

James a rencontré cette femme pendant l'automne 1885. Ce sont, dit-il, des membres de la famille de son épouse qui ont attiré son attention sur ce « médium ». Après une visite de curiosité, ces femmes lui ont raconté les « étranges révélations » que ce médium leur a faites au cours de ses « sommeils bizarres » [258]. Car des « noms » et des « faits » confidentiels en relation avec ces noms leur ont été dévoilés. Autrement dit, tout se passe comme si cette femme avait accès à un ensemble d'informations privées qui lui est pourtant impossible de connaître. Face à ces allégations qui ont, semble-t-il, suscité un certain émoi, James raconte qu'il a « joué l'*esprit fort* » devant les « membres féminins » de sa famille en invoquant de « banales considérations » sur les procédés usuels de mystification et de supercherie. Néanmoins, il s'est résolu à « se faire une impression personnelle directe »[259].

Note sur la phénoménologie d'une transe

Les comptes rendus des transes de « Mme Piper » posent une difficulté pour le lecteur actuel : ils comportent un nombre important d'ellipses qui empêchent de saisir « ce qui se passe » dans une « séance ». Cette note a pour but de combler partiellement ce déficit par l'exposition des traits saillants (symptômes somatiques, évènements caractéristiques etc.) de la dramaturgie des « séances » de ce médium telles qu'elles ont été décrites par différents acteurs[260].

L'entrée typique en transe se déroule de la façon suivante : dans un environnement général de silence et de demi-obscurité « Miss Piper » se place dans un fauteuil. Elle se met dans un état de relaxation dont témoigne le fait que sa respiration se ralentit. Au bout de quelque temps – habituellement, cinq à quinze minutes – elle est prise de petites convulsions spasmodiques (tressaillement des sourcils, secousses dans les membres périphériques etc.) qui vont en s'exagérant, pour se terminer par « crise » plus ou moins vive qui ressemble à une « syncope ». Au sortir de cette crise, elle tombe pendant quelques courtes minutes dans un état de « stupeur » avec une « respiration stertoreuse » caractéristique : la face se congestionne, le regard devient fixe, les pupilles sont

[258] EPR, p. 394-400.
[259] EPR, p. 14-18. Voir aussi, son second « rapport » sur Mme Piper » rédigé au mois d'octobre 1890 qui reprend en détail les circonstances de cette rencontre, EPR, p. 79-88.
[260] A ce sujet, voir les différents « rapports W. James, (1886, 1890, 1892, 1898, 1909), EPR, p. 14-18, 79-88, 184-191, 253-360, et ceux de son associé R. Hodgson, « A Record of Observations of Certain Phenomena of Trance », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 8, 1892, p. 1-167, « Further Record of Observations of Certain Phenomena of Trance », *Proceedings of the Society for Psychical Research*., vol. 13, 1898, p. 284-583.).

dilatées puis les globes oculaires se retournent, comme si elle était obnubilée par quelque invisible objet, et son visage change de physionomie : la bouche se tire un peu vers le côté.

Soudain, elle sort de cette stupeur par un « éclat de voix » dont le son et le timbre ont changé : à première vue, ce n'est plus « Miss Piper » qui semble être là, mais un « autre personnage », le « Dr. Phinuit », qui parle anglais avec une voix virile, avec un accent français peu crédible mélangé de patois *yankee*. C'est dans cette phase de la transe que ce prétendu « être immatériel » ou « esprit-contrôle » (toujours le même au cours des premières années) prétend avoir pris possession de l'organisme de la jeune femme et dont l'activité passionnée consiste à transmettre aux assistants des messages d'amis défunts nourris d'anecdotes plus ou moins crédibles, par le biais d'un objet leur ayant appartenu et qu'on a apposé sur le front du médium. Cette phase de « discussion » peut être prolongée jusqu'à plusieurs heures.

Le retour du médium à la vie éveillée est souvent « très pénible ». Une fois réveillée, elle paraît très faible, éreintée et comme « perdue » ; elle parle indistinctement et n'a aucun souvenir de ce qui s'est déroulé. Lors de la phase terminale de la séance de transe, le visage de cette femme amnésique exprime une profonde stupéfaction[261].

Dès sa *première* visite à « Miss Piper » où il s'est rendu de manière anonyme dans le but de restreindre au maximum les possibilités de fraude, James a pu observer le phénomène dans toute sa complétude. Or, au milieu la foule d'évènements soumis à sa sagacité tels que l'appréhension de la personnalité morale du médium à l'état normal puis l'observation des symptômes cliniques de la transe, il a été frappé par le fait que parmi les « trivialités », les paroles incohérentes et les élucubrations sur les prétendus habitants de l'au-delà, « l'esprit-contrôle » du médium lui a fourni de façon « soudaine et spontanée » des informations confidentielles sur sa propre famille.[262]

Dans son second « rapport » de 1890, James évoque « l'impression effarante » qu'il a éprouvé à l'idée d'envisager « l'explication populaire » du phénomène. D'autant, ajoute-t-il, que cette impression est immédiatement contrebalancée par le sentiment opposé d'être le jouet d'une complète mystification. C'est pourquoi, la question centrale à laquelle il cherche à répondre est : d'où provient cette faculté ? Comment a-t-elle accès à ces informations ? Quels sont les mécanismes psychologiques à l'œuvre ? Pour tenter de tester cette « faculté de connaître » inexpliquée, il va l'interroger au cours d'une « douzaine de séances » en s'efforçant d'exclure méthodiquement toutes les sources d'information qu'elle peut détenir par des moyens naturels.

[261] Pour une description littéraire, voir vol. 2, « Dossier critique », « Une visite dans le Boston de William James », Extraits de Paul Bourget, *Outre-mer (notes sur l'Amérique*), 1895.
[262] EPR, p. 79-88, 394-400.

De fait, la première explication la plus probable est celle d'une fraude patentée : « Miss Piper » ou son entourage se seraient renseignés et elle disposerait d'informations personnelles qu'elle se plairait à restituer au cours de simili-transes à des fins vénales. D'autre part, une fois cette hypothèse que James dit avoir été conduit à écarter, il se peut que les « étranges révélations » soient dues à de simples coïncidences. Pour tenter d'objectiver le phénomène, James a conçu un protocole d'investigation : au cours des cinq mois suivant, il sollicite vingt-cinq autres observateurs pour qu'ils rendent visite à ce « médium », de façon anonyme, dans le but de recueillir leur « impression personnelle » à la première séance[263].

Après huit à neuf mois d'investigation, James rapporte que douze de ces observateurs n'ont obtenu que des « trivialités » au cours des séances auxquelles ils ont assisté : à savoir, l'évocation de noms ou d'évènements erronés, inexacts ou absurdes qu'on peut légitimement supposer comme étant issus de l'imagination de cette femme ou bien, dit-il, de « l'automatisme de son cerveau ». Mais les treize autres témoins, dit James, ont été « surpris » par les « communications » qu'ils ont obtenues. Ce sont, là encore, des informations confidentielles sur leur entourage, vivant ou disparu, que le médium ne peut pas connaître par des moyens ordinaires. Aussi, malgré les nombreux « faits non pertinents » rapportés par la moitié des investigateurs, James fait part de sa « conviction personnelle » :

« […] *je suis persuadé de l'honnêteté du médium et de l'authenticité de sa transe ; et bien que disposé au premier abord à considérer ses « succès », soit comme des heureuses coïncidences, soit comme le résultat de la connaissance personnelle qu'elle avait de l'identité des assistants et de leurs affaires de famille, je la crois à ce jour en possession d'un pouvoir encore inexpliqué* […]. »[264]

Quelle « psychologie » pour expliquer la transe ?

D'après d'autres documents disponibles, on peut reconstruire les étapes suivies par James pour tenter de s'expliquer le phénomène au cours de cette « investigation » de plusieurs mois. Dans son rapport de l'été 1886, il évoque le fait qu'il a cherché à explorer les « conditions » et, surtout, les « limites » du phénomène. On trouve à cet égard une déclaration importante :

« […] *ce que la science veut est un* contexte *pour rendre les phénomènes de transe continus avec d'autres phénomènes physiologiques et psychologiques.* […] » [265]

263 EPR, p. 15.
264 EPR, p. 16.
265 EPR, p. 16.

En premier lieu, James a cherché à examiner ce qu'il appelle la « communauté de nature » entre la transe médiumnique et la « transe hypnotique ordinaire ». Comme dans les démonstrations de la réalité de l'hypnotisme, l'étape préliminaire consiste à s'assurer de « l'authenticité de la transe » afin d'écarter toute possibilité de simulation. Au cours des séances de l'automne 1885 et de l'hiver 1886, il a testé l'insensibilité en pinçant le bras, la langue et le visage du médium en transe puis en le piquant sévèrement avec une aiguille. Or, à chaque reprise, elle ne manifeste aucune indisposition[266] James en déduit que la sensibilité de « Mme Piper » est quasi abolie dans sa condition de transe. Ceci, conclut-il, « prouve » non seulement la réalité physiologique de l'état de transe mais aussi la « bonne foi » du sujet dans son état normal.

Au cours des séances suivantes, James a essayé d'hypnotiser « Mme Piper ». Lors de ses deux premières tentatives, il n'a obtenu aucun résultat. À la troisième reprise, il est parvenu à faire de « Mme Piper » un « sujet mesmérique » mais il n'a pu observer que des « effets très légers ». En revanche, à partir de sa cinquième tentative, elle s'est avérée un « plutôt bon sujet hypnotique ».

Des « notes privées » datées du 9 février 1886 décrivent ces expériences :

« […] *J'essaye de l'hypnotiser. Après quelques minutes ses yeux commencent à se fermer. Je fais alors quelques passes et je me rends compte que non seulement elle ne peut plus ouvrir les yeux, mais que je peux difficilement la rappeler à sa conscience. Une fois éveillée, elle me dit qu'elle se sentait si* faible *qu'elle pouvait à peine bouger et parler.*

*J'essaye [de provoquer] des contractions musculaires mais sans succès. Grande tendance à s'endormir. É*cholalie *lorsque le front est frappé. En frappant l'une ou l'autre de ses tempes lorsqu'elle lit à haute voix, sa parole devient* inarticulée. *Mais à savoir si c'est de* l'aphasie *proprement dit ou de la léthargie. Difficile à dire. Tendance (irrésistible ?) à* imiter les mouvements *qu'elle me voit exécuter. Aucune apparence à faire ce qu'elle pensait que je voulais. Finalement, je lui demande non pas de dormir mais de deviner des cartes avec moi une fois qu'elle sera 'éveillée'.* […] »[267]

Ces notes fournissent un contexte de questionnement relativement précis. En premier lieu, il se place au point de vue de la physiologie nerveuse afin d'explorer les perturbations cérébrales qui conditionnent l'état de transe et qui, par suite, semblent favoriser le développement de « facultés » encore inexpliquées. Ainsi, « l'écholalie » désigne la répétition mimétique de tous les sons perçus par le sujet. D'après les travaux de Rudolf Heidenhain, il traduit un phénomène « d'automatisme cérébral » des sujets en transe : aussi, lorsque James frappe les tempes du médium pour tenter de « produire de l'aphasie », il reproduit l'une des expériences des

[266] EPR, p. 408.
[267] EPR, p. 19.

physiologistes de Breslau[268]. Mais, on le voit, si cet état manifeste un certain type de répétition mimétique, il n'en demeure pas moins largement indéterminé. Car, selon James, il se rapproche tout aussi bien de la « léthargie » qui, selon la terminologie que Charcot a faite valoir quelques années auparavant, constitue le premier « stade » de la « névrose hypnotique ». Il s'agit d'une condition proche du sommeil obtenu par fixation ou pression continue des globes oculaires : le sujet a les yeux fermés, il est insensible et présente une « excitabilité neuro-musculaire »[269].

Mais le point important pour James réside dans le fait que « Mme Piper » est un « piètre automate » quand elle est hypnotisée. Ceci implique que le phénomène ne s'explique pas seulement par une rémission momentanée des fonctions cérébrales supérieures du sujet et par l'activation concomitante de la partie inférieure de son système nerveux, mais qu'on a affaire à une réalité plus complexe qui nécessite l'adoption d'une perspective psychologique. De fait, ce phénomène de la médiumnité tel que James dit l'avoir observé implique les facultés de la mémoire, de l'intelligence et de l'imagination. Le médium en transe n'est donc pas un « simple automate ». On ne peut pas l'assimiler à un animal spinal. De fait, l'entité qui semble prendre possession du sujet « tend à prendre la forme d'une personnalité » puisqu'il manifeste un caractère et des souvenirs bien à lui. Comme le décrit James, l'énigme réside dans le fait que l'état de transe produit chez « Mme Piper » une « configuration isolée dans sa psychologie ».

Dans son « rapport », James évoque qu'il a tenté d'autres manipulations hypnotiques de « suggestion » mais qu'il n'a pas pu « *affecter sa conscience ; ni la faire aller au-delà de ce point* ». C'est pourquoi, l'un des résultats les plus importants du point de vue de la littérature contemporaine sur les « états seconds » réside dans la différence entre deux types de « transe ».

James en donne la description suivante :

« […] *sa condition en demi-hypnose est très différente de sa transe médiumnique. Cette dernière se caractérise par une grande agitation musculaire ; même ses oreilles bougent vigoureusement, ce qui lui est impossible dans son état éveillé. Mais, dans l'hypnose, sa relaxation musculaire et sa faiblesse sont extrêmes. Elle fait souvent des efforts réitérés pour que sa voix soit audible. Pour obtenir une contraction de la main, on doit pratiquer des manipulations et des suggestions requises. Les imitations automatiques dont j'ai parlé sont d'abord très faibles et ne deviennent fortes qu'après répétition des manipulations.*

Dans sa transe médiumnique, ses pupilles se contractent. Les suggestions faites au « contrôle » de se remémorer ce qu'elle a dit pendant la transe sont acceptées, mais sans résultat à son réveil. Le plus souvent, dans la transe hypnotique, une telle suggestion suffit pour que le patient se souvienne de tout ce qui est arrivé […] »[270]

---

268 Cf. Chapitre 1.
269 J.-M Charcot, (1882), *art. cit.* cf. Chapitre 3.
270 EPR, p. 17.

Cette étude, conclut-il, met la science sur la voie d'une « reconnaissance » officielle de la transe médiumnique. Mais quelle place lui assigner dans les cadres établis ? Et, surtout, comment interpréter le mode de connaissance inexpliqué qu'elle semble manifester ? À ce stade de l'enquête, James déclare qu'après s'être « convaincu par lui-même », il s'arrête devant un « authentique mystère ».

D'après sa correspondance, on comprend que ces observations menées pendant l'hiver 1886 ont remis en cause certaines de ses certitudes, et notamment ses idées sur le champ des possibles de la psychologie des médiums : au mois de mars 1886, peu après la présentation publique de son rapport devant l'*American Society for Psychical Research*, il écrit au vieux Dr. Wilkinson de Londres depuis longtemps actif dans ce type de recherches :

« […] *Je pensais jusqu'à présent que les médecins magnétiseurs et les autres vendeurs de mystères, tout comme [ceux] qui gravitent autour d'eux par affinités mentales, étaient un type caractérisé de vermine intellectuelle. Je commence désormais à penser que cette classe d'esprits tient en main toute une série de vérités au sujet desquelles les autres sont aveugles comme des pierres.*

La conséquence de tout cela, c'est que je me retrouve désormais en pleine mer, mon ancien compas étant perdu, sans même un nouvel instrument, et avec les étoiles qui demeurent invisibles dans la brume. Mais, comme c'est grisant de sentir soudainement s'élargir les possibilités des choses – à tous points de vue. […] »[271]

*

[271] COWJ (6), pp. 124-125.

CHAPITRE 3

Les recherches françaises sur le « somnambulisme provoqué » et leur retentissement international. (1884-1887)

Entre 1885 et 1887, James est engagé dans la rédaction des *Principles of Psychology*. Toutefois, il va s'intéresser de très près à ce que les français appellent le « somnambulisme provoqué » dont les problèmes et les méthodes semblent pouvoir contribuer au développement d'une nouvelle voie en psychologie. Sur la base d'une « déception » partagée à l'égard de « l'approche allemande », un certain nombre de psychologues européens se sont engagés dans une nouvelle orientation qui place « l'hypnotisme » au centre de l'expérimentation en psychologie et qui culminera lors du « premier Congrès international de psychologie physiologique » de Paris, au mois d'août 1889.

On trouve clairement exprimé le point de vue de James sur l'évolution internationale de la recherche en psychologie au cours des années 1880 dans une lettre du 19 mars 1887 adressée à, George Croom Robertson, son ami et éditeur britannique :

« […] *Je dois vous avouer que le manque de recherche psychologique concrète en Angleterre est plutôt une surprise. La France a pris la tête d'une fameuse façon pendant ce temps. Et j'ai bien peur que vos* chercheurs psychiques *soient réellement à présent ceux qui parmi vous tiennent la torche ! Confession humiliante ! hein ?*

Toutefois, je pense que c'est une grande chose pour un pays ; une chose qui rend tous les lecteurs reconnaissants : celle de ne pas *produire certains types de choses et de forcer des lecteurs innocents à les lire. Toute l'affaire de la « loi psycho-physique » en Allemagne, par exemple, qu'est ce sinon une idole de la caverne, bien faite pour être conservée dans un musée pathologique de l'intellect ? Dans l'ensemble, une pure blessure infligée à la philosophie de notre temps ?*

Mais, assez ! […] »[272]

[272] COWJ (6), p. 209-210.

1. L'approche de la « psychologie scientifique » en France

Théodule Ribot et la « méthode pathologique ».

Plusieurs passages de la correspondance de William James permettent d'entrer de plain-pied dans le contexte de l'avènement d'une « psychologie scientifique » en France au cours de la décennie 1880, car ils évoquent directement les protagonistes, les institutions et les thèmes de discussions à cette époque. Le premier de ces acteurs avec qui James entretient une relation intellectuelle suivie est Théodule Ribot (1839-1916)[273].

L'itinéraire et les ambitions de ces deux auteurs sont très proches au cours des années 1870 et 1880 puisque tous deux prescrivent à « l'enquête philosophique » un affranchissement des questions métaphysiques traditionnelles afin de promouvoir l'observation expérimentale de la vie mentale. Or, au moment où James entre en relation avec Ribot, en 1882, ce dernier est le principal instigateur de l'institutionnalisation de la psychologie « scientifique » dans son pays et il est une figure déjà reconnue à l'étranger[274]. Ses échanges épistolaires avec James dans la décennie 1880 montrent qu'il considère son homologue américain comme un allié objectif dans cette entreprise au cours laquelle il a fait valoir sa pugnacité en tant qu'auteur et éditeur[275].

Ribot, correspondant de Wundt puis de James

Durant les années 1870, Ribot a rédigé deux ouvrages importants : le premier sur *La psychologie anglaise contemporaine* (1870) posait les fondements d'une psychologie positive et autonome, indexée sur « l'expérience » et déterminée à opposer une fin de non-recevoir aux « tendances métaphysiques » ; le second sur *La psychologie allemande contemporaine* (1879) présentait au public français les travaux psychophysiques de Fechner et d'Helmholtz ainsi que la synthèse « psychophysiologique » de Wundt avec lequel il est entré en relation épistolaire[276]. De la même

---

273 Dès les années 1870, James s'est intéressé activement aux travaux visant à la constitution d'une « nouvelle psychologie » en France. En 1872, il a écrit un compte-rendu détaillé du livre fondateur d'Hyppolite Taine (1828-1893), *De l'intelligence* (1870) à l'occasion de sa traduction anglaise (1872). Il y prédit que le livre « *va jouer un rôle vital dans le renouveau de la philosophie sur des bases empiriques qui est sur le point de commencer en France* ». ECR, p. 256-262. Sur l'importance de Taine comme « premier modèle français » de psychologie scientifique, voir J. Carroy, A. Ohayon, R. Plas, *op. cit.*, (2006), p. 33-38.

274 COWJ (5), p. 315-319.

275 Voir vol. 3 « Dossier critique », « Correspondance et Théodule Ribot et William James ».

276 Les archives Wilhelm Wundt de l'université de Leipzig conservent cinq lettres de Ribot rédigées entre 1874-1879. Ribot y évoque ses traductions et ses publications d'articles sur les travaux du psychologue allemand. [Der Wundt Briefwechsel, Wilhelm-Wundt-Naclasses des Universität Leipzig [764, 765, 808,

manière que James à la même époque, Ribot procède à une entreprise de légitimation de la nouvelle discipline par la mobilisation de références étrangères devant le public universitaire de son pays. Après avoir revendiqué ses attaches « anglaises » (Stuart Mill, Bain, Spencer) dans les années 1860, il effectue plus tard la même opération au moyen de la référence allemande[277].

Cette intention est bien lisible dans ses cinq lettres à Wilhelm Wundt. Dans sa première missive datée du 12 décembre 1874, Ribot écrit :

« […] *je viens de faire un long article (50 pages) contenant l'exposition complète de votre psychologie, d'après les* Vorlesungen[278]. *Enfin, je me prépare à faire connaître votre récent ouvrage* Grundzüge der physiologischen Psychologie. *Tous ces travaux seront publiés dans la* Revue scientifique *et donneront ainsi une exposition complète de votre Psychologie*[279].

Je m'estime heureux d'être le premier à faire connaître en France vos travaux psychologiques. […] »

Dans sa dernière lettre, datée du 30 septembre 1879, transparaît toujours la même intention avec une référence plus appuyée à sa stratégie dans le contexte universitaire français. Après avoir rappelé Wundt au souvenir de la visite qu'il lui a rendue à Leipzig pendant l'été, Ribot revient sur un important article paru récemment en Allemagne qui rend compte de sa *Psychologie allemande contemporaine* [280] :

« […] [mon critique] *semble croire que j'ai voulu écrire une histoire de la psychologie allemande. Tel n'est pas mon but : mon livre est, sous une forme historique, une œuvre de critique & de polémique. Il s'agissait donc, avant tout, de mettre en saillie les points nouveaux.*

Mon livre a été écrit pour des Français. Or, je suis persuadé qu'il est déjà trop difficile pour la moyenne des lecteurs. On le trouve en général « dur à lire », « trop technique » etc. etc. Il ne faut pas oublier qu'en 1870, époque où ont paru le Traité de l'intelligence *de Taine & la 1ère édition de la* Psychologie anglaise*, les*

894, 895]. Le fait que leur correspondance s'arrête abruptement dès 1879 peut être considéré comme illustrant la progressive « perplexité » de Ribot à l'égard de la fécondité de l'approche wundtienne. Cf. *infra.*

277 Pour une analyse historique de la mobilisation des auteurs et des thématiques philosophiques anglaises, V. Guillin, « Théodule Ribot's Ambiguous Positivism : Philosophical and Epistemological Strategies in the Founding of French Scientific Psychology », *Journal of the History of Behavvioral Sciences*, vol. 40 n°2, 2004, p. 165-181, R. Plas, « Un moment spencérien aux origines de la psychologie « scientifique » française ? *L'hérédité psychologique* de Théodule Ribot », *Arts et savoirs*, n°4, 2014.

278 Les leçons d'ouverture de W. Wundt à la chaire de philosophie de l'université de Zürich.

279 T. Ribot, « La psychologie physiologique en Allemagne: La mesure des sensations », *Revue Scientifique*, vol. 7, 1874, p, 553-563 ; « La psychologie allemande contemporaine : M. Wilhelm Wundt », *Revue Scientifique*, vol. 8, 1874, p. 723-732; 751-760, vol. 9, 1875, p. 505-516, 544-549.

280 B. Erdmann, « Zur Zeitgenössischen Psychologie in Deutschland, mit besonderer Rücksicht auf Ribot, *La psychologie allemande contemporaine* », *Vierteljahrschrift für wissenschaftliche Philosophie*, vol. 4, 1879, p. 377-407.

Français en étaient encore à la psychologie de Jouffroy et de Garnier !! Depuis cette époque, on a fait de grands progrès ; mais il ne faut pas trop exiger d'un seul coup. […] »

Ces deux ouvrages sont des succès internationaux qui lui permettent de faire connaître ses travaux et son projet intellectuel à l'étranger[281]. À cet égard, dès 1876, James, alors jeune professeur assistant de physiologie » à Harvard évoque, dans une chronique de *the Nation*, le nouveau « directeur » de la *Revue philosophique de la France et de l'étranger* dont le premier numéro vient de paraître. À cette occasion, il présente Ribot en termes élogieux au public cultivé de la côte Est des Etats-Unis :

« […] *M. Ribot est un chercheur parmi les plus méticuleux et enthousiastes de la science de l'homme, et ses résumés des travaux des philosophes et des physiologistes allemands et anglais n'ont probablement pas joué une petite part dans la renaissance prometteuse des études psychologiques que nous observons actuellement en France.* […] »[282]

Par rétroaction des efforts de Ribot pour faire connaître l'état de la recherche psychologique international, son entreprise intellectuelle est d'autant mieux considérée en France puisqu'à la fin de l'année 1885, il devient le premier « chargé de cours » de « psychologie expérimentale » à la Sorbonne[283]. Mais il est aussi et peut-être surtout l'influent « directeur de la *Revue philosophique* » qui devient l'organe éditorial essentiel en France où sont publiés les travaux internationaux sur ce que James appelle la « cause »[284].

---

281 La *Correspondance* de James, par exemple, nous apprend qu'il a utilisé pendant plusieurs années de suite (1880-1883) le livre de Ribot sur *La psychologie allemande contemporaine* comme « manuel » (*textbook*) pour son séminaire de psychologie à Harvard. Cf. COWJ, (5), p. 560. Voir aussi, Houghton Library of Harvard University, bMS Am 1092. 9 (4575-4576), R. B. Perry, « List of Courses taught by WJ at Harvard »

282 ECR, p. 319-320.

283 T. Ribot, (1885), « Leçon d'ouverture du cours de la Sorbonne : La psychologie nouvelle », *Revue Politique et Littéraire*, vol. 36, p. 780-787. Le premier cours a lieu le 7 décembre 1885. Sur les circonstances, cf. R. Lenoir (ed.), (1957-1975), *art. cit.*

284 La « cause » est une expression que James utilise par deux fois dans ses lettres de félicitations adressées à Ribot lors de sa nomination à la Sorbonne en 1885 et lors son élection au Collège de France en 1888. Voir vol. 2 de la thèse « dossier critique », appendice n° : Correspondance de Théodule Ribot à William James ». Cette formule semble avoir plu a Ribot puisqu'il la reprend à plusieurs reprises. Par exemple, en: « *Je m'en réjouis pour la cause m'écrivait-il au moment où l'on créa ma chaire du Collège de France* », *Le Temps*,. 25 août 1900. Sur Ribot et l'institutionnalisation de la psychologie scientifique en France, voir J. Carroy-Thirard, « La fondation de la *Revue philosophique* », *Revue philosophique*, 4, 1976, p. 401-413, L. Muchielli, « Aux origines de la psychologie universitaire en France (1870-1900) : enjeux intellectuels, contexte politique, réseaux et stratégies d'alliance autour de la *Revue philosophique* de Théodule Ribot », *Annals of Science*, vol. 55, 1998, p. 263-289, S. Nicolas et D. J. Murray, « Le fondateur de la psychologie « scientifique » française : Théodule Ribot (1839-1916) », *Psychologie et Histoire*, vol. 1, 2000, p. 1-42,.

En 1888, après une importante passe d'armes intellectuelle et institutionnelle, une chaire de « psychologie expérimentale et comparée » est spécialement créée pour lui au Collège de France, à l'initiative de Renan[285]. Ribot professera pendant toute sa carrière depuis cette chaire, tout en maintenant la direction de la *Revue* qui s'avérera une surface de diffusion et de discussion déterminante des « questions de psychologie »[286].

Apprenant par une lettre de Ribot, la nouvelle et les circonstances politiques de son élection, James lui écrit le 22 avril 1888 pour le féliciter, tout en énonçant ce qu'il perçoit des principaux accomplissements de son homologue et de son entreprise :

« *Cher Professeur Ribot,*

J'aurais dû vous écrire bien avant pour vous féliciter cordialement de votre nomination : qui est un coup de chance, non seulement pour vous, mais pour la cause. *Les détails que vous me donnez sur la « politique » de l'élection étaient très intéressants. Les choses sont plus calmes ici* quand il s'agit *d'une position scientifique. L'esprit de parti est moins puissant à ce niveau.*

J'espère que vous ne serez pas surmené par le travail avec ces nouveaux devoirs ajoutés à vos obligations éditoriales. Ne pouvez-vous pas abandonner un peu de vos anciennes activités ? La Revue *ne m'a jamais semblé aussi bonne qu'à présent. – il y a tellement de matière empirique dedans. Et à quel point ce type de matière manque dans* Mind *! Certainement,* en ce moment*, la France fait plus pour la psychologie qu'aucun autre pays. L'école de Wundt ne découvre plus aucunes nouvelles matières.* […] »[287]

De fait, il est frappant de comparer les stratégies de Ribot et James dans leurs nations respectives. Dans les années 1870, ces deux auteurs issus d'une même génération contestent fortement l'institution philosophique universitaire de leur pays par la mobilisation et l'exposition publique de modèles étrangers présentés comme innovants. Pour les deux auteurs, ce « combat » intellectuel vise à promouvoir une réforme des conditions de la production philosophique nationale par l'importation des modèles anglais et surtout allemand dont l'intérêt selon eux réside dans l'importation des normes de raisonnement scientifique dans le domaine de la philosophie[288].

---

285 T. Ribot, « Leçon d'ouverture du cours de psychologie expérimentale et comparée du Collège de France, La psychologie contemporaine », *Revue scientifique*, n°15, 14 avril 1888, p. 449-455. Pour une approche historique, J. I. Brooks III, *Academic Philosophy and the Human Sciences in Nineteenth-Century France*, Newark, University of Delaware Press, 1997, W. Feuerhahn, « Les "sociétés animales", un défi à l'ordre savant », *Romantisme,* n°154, 2011, p. 35-51.

286 Sur 508 articles publiés entre 1876 et 1900 dans la *Revue philosophique*, 188, soit 37%, traitaient de jet de « psychologie ». D'après les données établies par J. Carroy-Thirard, (1976), *art. cit*., p. 405.

287 Houghton Library of Harvard University, b Ms Am 1092. 788-795. Pour la lettre de Ribot rendant compte des circonstances de son élection, voir vol. 2« Dossier critique ».

288 On trouve une bonne mise en scène du « combat » de Ribot contre les tenants de « l'orthodoxie philosophique » nationale dans T. Ribot, « Philosophy in France », *Mind,* vol. 2, 1877, p. 366-382

Pour les deux auteurs, le philosophe doit se faire « expérimentaliste » : en entreprenant des recherches appropriées, il réfléchira sur des « faits ». Le moyen institutionnel concret de cette rupture réside dans l'enseignement de la « psychologie physiologique » dont l'assise scientifique repose sur les progrès de la physiologie nerveuse. Cette nouvelle discipline est appelée à réformer sinon à destituer la production « spéculative » traditionnelle[289].

La stratégie de « rupture » de Ribot avec la philosophie « spiritualiste » officiellement enseignée dans l'université française est bien connue[290]. Historiquement, il est pertinent de la comparer avec celle de James qui, en 1876, publie dans la revue *the Nation* une lettre ouverte sur « l'enseignement de la philosophie dans nos universités » où il déplore la « paralysie » de cet enseignement qu'il juge hypothéqué par la théologie évangélique. Pour James, la philosophie doit s'émanciper radicalement de cette « ornière » en pénétrant dans le « champ physiologique » ; « l'enquête philosophique », dit-il, doit désormais conduire des recherches et établir des faits par « l'étude du système nerveux, du cerveau et par l'analyse des sensations ». Pour appuyer ces propos, il interpelle systématiquement les responsables universitaires sur les « nouveaux développements » qui s'institutionnalisent depuis quelques années dans les grandes universités allemandes.[291] De là, l'alliance objective nouée pendant plusieurs années entre Ribot et James qui suivent chacun avec un vif intérêt leurs accomplissements réciproques.[292]

Précisions historiographiques sur la correspondance entre Ribot et James

James a fait la connaissance de Ribot à Paris en décembre 1882. Suite à cette rencontre, ils ont correspondu régulièrement pendant les années 1880 puis, beaucoup plus épisodiquement,

289 Sur l'activisme institutionnel de James dans les années 1870 pour promouvoir la « nouvelle psychologie » voir TCWJ, 2, p. 10-15

290 Parmi les nombreux récits sur le rôle de Ribot dans l'histoire de la psychologie en France : J. Carroy-Thirard, (1976), *art. cit.* P. Mengal, (1998) *art. cit*, J. Brooks, (1998), *op. cit.*, L. Muchielli, (1999), *art. cit.* S. Nicolas, D. Murray (2000), *art. cit.*, V. Guillin, (2005), *art. cit.*, J Carroy, R. Plas, A. Ohayon, (2006) *op. cit.* W. Feuerhahn (2011), *art. cit.*.

291 W. James, « The Teaching of Philosophy in Our Colleges », EPh. p. 3-6. Il s'agit d'un projet concerté mené avec G. Stanley Hall à la rentrée universitaire 1876. Le texte de James est une réponse à une première lettre de G. S. Hall parue dans le même numéro : « College Instruction of Philosophy », *Nation*, sept. 1876, p. 180. Voir aussi W. James, « The Importance of the Appointment of Professor Wundt and Hitzig at Zürich » (1875), ECR, p. 14-15 et sa recension du livre de W. Wundt, *Grundzuge der psychophysiologie* (1874), ECR, p. 296-302.

292 A cet égard, il est significatif que dans son tableau de la philosophie française contemporaine parue dans la revue *Mind* en 1877, Ribot invite les responsables de l'institution universitaire française, et ce, devant un lectorat international, à se mettre au diapason des universités allemandes par la mobilisation des mêmes référents que James et Hall. Cf. T. Ribot, « Philosopohy in France », *Mind*, vol. 2, n°7, 1877, p. 366-386.

jusqu'en 1907 où, dans sa dernière lettre, Ribot déclare qu'il est un « adhérent du 'pragmatisme'». Compte tenu de l'importance de ces deux auteurs dans l'institutionnalisation de la « psychologie scientifique » et, plus généralement, dans le champ « philosophique » de leurs pays, on peut s'étonner de la méconnaissance relative de leur relation intellectuelle. Cette lacune semble essentiellement due à un problème documentaire puisque les archives de Ribot, mort en 1916, ont été dispersées et/ou perdues.

Sur les neuf lettres inédites de Ribot à James aujourd'hui conservées à la bibliothèque Houghton de Harvard, sept d'entre elles ont été retrouvées dans les « années trente » par l'historien et théologien américain J. S. Bixler (1894-1985). D'après cet auteur, la bibliothèque et les « papiers » du professeur au Collège de France ont été vendus à l'université de Louvain après la Première Guerre mondiale, par l'intermédiaire de l'éditeur parisien Honoré Champion, afin de reconstituer le fonds d'une bibliothèque qui avait été entièrement détruite en août 1914 par un incendie volontaire de guerre. En 1928, lors d'un voyage en Europe, l'historien américain s'est vu confirmer le fait par Champion mais ce n'est qu'en 1936 qu'il a pu réaliser une transcription de ces lettres qu'il a ensuite déposées aux Etats-Unis. Quatre ans plus tard, en 1940, la bibliothèque de Louvain était détruite une nouvelle fois[293].

Ces documents, couplés aux lettres de Ribot à James qui avaient été conservées à Harvard constituent un dossier substantiel qui permet de rectifier l'absence du psychologue français dans l'édition des *Letters of William James* (1920) et, surtout, dans l'ouvrage de R. B. Perry dont on a dit l'importance dans l'orientation générale qu'il a impulsée aux études jamesiennes[294].

« Étudier les monstres de l'ordre psychologique »

Dans une lettre du 9 mars 1885, Théodule Ribot fait part à James de l'orientation de ses recherches personnelles à la lumière des récents évènements qui constituent l'actualité scientifique de la psychologie en France.[295] Lors du séjour parisien de James deux ans et demi plus tôt, les deux hommes s'étaient entretenus de l'état de la recherche internationale dans le domaine de la « nouvelle psychologie ». L'une des « ressources psychologiques » que Ribot avait souhaité faire valoir auprès de son visiteur américain était de l'emmener à l'hôpital de la Salpêtrière pour qu'il prenne connaissance des recherches en cours dans ce haut lieu de la médecine française. Cette

[293] J. S. Bixler, « Letters from William James to Théodule Ribot », *Colby Library Quarterly*, n°10, March 1945, p. 153-161.
[294] Voir vol. 3, « Dossier critique », « Correspondance de Théodule Ribot et William James ».
[295] COWJ (5), p. 308-318.

initiative a cependant avorté par suite du retour précipité de James à Londres. On trouve toutefois un écho de leurs discussions dans cette lettre de Ribot :

« […] *Depuis environ deux mois je travaille sur le sujet de [l'attention]. Il est vrai que j'ai l'intention, suivant mon habitude, de traiter surtout sous sa forme pathologique, cet important sujet que j'ai effleuré dans « Les Maladies de la Volonté ».* […]

Je continue à fréquenter très assidûment la Salpêtrière où l'on se livre privatissime *à des expériences curieuses.* […] »

Quelques lignes plus loin, il décline la perspective institutionnelle de développement de ce champ d'étude dont la qualification pour le moins suggestive vise très probablement à susciter l'intérêt de son homologue américain :

« […] *Voici une nouvelle digne d'être mentionnée. Nous allons probablement fonder à Paris une Société de psychologie physiologique. L'initiative de cette entreprise a été prise par MM. Charcot, Richet & moi. Le professeur Charcot serait président de la Société, qui se composerait principalement de névrologistes, aliénistes, naturalistes, avec quelques linguistes si c'est possible.*

Nous prendrons pour modèle la Société de biologie. Toutes les questions métaphysiques seront exclues d'après les statuts. Mais tout ceci est encore à l'état embryonnaire ; *il est très difficile de trouver à Paris un nombre suffisant de personnes compétentes. Les universitaires sont tous métaphysiciens et considèrent de haut la psychologie expérimentale, comme une recherche d'ordre inférieure.*

Si la Société se fonde, les Bulletins (Proceedings) seront publiés dans la Revue philosophique *qui en sera l'organe officiel.* […]

Il ne me reste plus qu'à vous remercier de tout ce que vous avez bien voulu m'écrire au sujet des « Maladies de la personnalité ». Vous comprenez bien que je n'ai pas la naïveté de croire que j'ai fait quelque chose de définitif. […] »[296]

Depuis maintenant plusieurs années, le psychologue français est engagé dans la constitution d'une approche originale de la psychologie « expérimentale ». Cette approche, qui va progressivement s'instituer en une tradition proprement française, se fonde sur une « méthode pathologique » qu'il a érigée en modèle d'intelligibilité des phénomènes mentaux. Par opposition

[296] Houghton Library of Harvard University, bMs Am 1092 (788-795). Trois jours plus tôt, le 6 mars 1884, Ribot écrit à Espinas : « *Il est fortement question ici de fonder une société de psychologie physiologique dont Charcot a accepté la présidence* […] *elle semble devoir se constituer avec M.M. Charcot, Richet, Ribot, Féré, P. Richer, Binet, Magnan, Letourneau, Gley, Franck (le physiologiste)* […] *mais tout cela est encore dans les limbes* ». R. Lenoir, (ed.), (1957-1975), *art. cit.*

à « l'observation intérieure » de l'ancienne psychologie introspective, cette approche vise à étudier, sur un modèle évolutionniste emprunté aux savants britanniques, la vie mentale à partir de ses formes « morbides », « régressives » et « dissolutives »[297].

Ribot s'inspire également de Claude Bernard qui proposait de considérer la maladie comme une « expérimentation instituée par la nature ». L'intérêt des observations de pathologie mentale est de permettre, tel le microscope de l'anatomiste, un « grossissement » des faits psychologiques normaux[298]. Car les données de la pathologie mentale et nerveuse donnent accès à ce qui demeurait de l'ordre de l'inobservable dans des conditions psychologiques normales. Dès 1870, Ribot exposait ce modèle d'intelligibilité de la vie mentale dans un texte programmatique :

« […] *étudier les états psychologiques du dehors, non du dedans, mais du dehors* […] *les dérangements morbides de l'organisme qui entraînent les désordres intellectuels, les anomalies, les monstres dans l'ordre psychologique sont pour nous des expériences préparées par la nature et d'autant plus précieuses qu'ici l'expérimentation est plus rare* […]. »[299]

C'est pourquoi Ribot a noué une alliance avec les protagonistes de la médecine du système nerveux (les anciens « aliénistes » mais surtout les plus jeunes « névrologistes » qu'il fréquente activement) dont il reprend les analyses pour les intégrer à son projet de synthèse théorique[300]. Il a d'abord mis à profit cette « méthode » dans une thèse de doctorat retentissante sur *L'hérédité* (1872) ; puis dans différentes monographies sur *Les maladies de la mémoire* (1881), *Les maladies de la volonté* (1883) et *Les maladies de la personnalité* (1885)[301].

Un passage d'une lettre de James à Ribot montre que le psychologue américain a parfaitement pris la mesure de l'originalité de cette approche pathologique à l'égard des autres

---

297 Pour une analyse historique et conceptuelle détaillée de cette « méthode pathologique » promue par Ribot et amenée à incarner une tradition psychopathologique française, voir J. Carroy et R. Plas, « la « méthode pathologique » et les origines de la psychologie française au XIXe siècle », *Revue internationale de psychopathologie*, vol. 12, 1993, p. 603-610.

298 T. Ribot, (1885b), *art cit.*, p. 784.

299 T. Ribot, *La psychologie anglaise contemporaine*, Paris Alcan, 1870, p. 36.

300Dès les années 1870, Ribot s'intéresse de près à la clinique des maladies mentales et nerveuses ; comme en témoignent ses lettres à A. Espinas: 15 mars 1873-1874, « *je me suis mis à suivre les cliniques des maladies mentales et nerveuse. Je vis au milieu des fous et des folles*. ». 17 juin 1873 : « *je reviens du cours de Luys (sur le cerveau) à la Salpêtrière : il est extrêmement intéressant* ». 14 novembre 1873 : *« j'ai passé récemment chez Luys 3 heures intéressantes. C'est un homme charmant. Il m'a montré et dit une foule de choses intéressantes* », le 9 décembre : « *Je fais de l'histologie à mort : dès 8h du matin, je suis au laboratoire de Robin au milieu des cerveaux, des réactifs, des microscopes, je commence à voir ce que c'est que le système nerveux* ». 13 janvier 1874, « *j'ai passé hier l'après midi chez Luys, toujours charmant, au milieu des fous et des cerveaux. Il va publier un travail sur l'automatisme cérébral, dont il m'a donné un avant goût curieux* », Pour une énumération de l'ensemble des enseignements de la faculté de médecine uivis par Ribot, voir L. Dugas, *Le philosophe Théodule Ribot*, Paris, Payot, 1924, p. 17-18.

301 L'ouvrage paraît en janvier 1885.

traditions psychologiques nationales telles qu'elles sont pratiquées et conceptualisées en Allemagne et en Angleterre notamment. Le 26 février 1884, après avoir mentionné qu'il a lu avec intérêt le travail de Ribot sur la volonté, James écrivait à son homologue français :

« […] *je suis heureux que vous ayez commencé à appliquer votre méthode à l'ego et à la personnalité. Je n'ose cependant pas espérer que vous ne laissiez aucun mystère derrière vous sur ce qui constitue le plus impossible de tous les sujets.* […] »[302]

Les résultats auxquels a déjà abouti Ribot par l'application systématique de sa méthode à l'analyse des différentes facultés psychologiques de l'homme résident notamment dans la mise à jour de ce qu'il appelle la « sphère de l'activité inconsciente ». Il désigne par là l'ensemble des mécanismes *physiologiques* sous-jacents à la vie mentale. Chacune de ses monographies montre que les opérations de la conscience auxquelles on a jusqu'ici accordé un privilège exorbitant selon lui, ne sont que des événements « surajoutés » à l'activité nerveuse et cérébrale. L'intérêt d'étudier ces mécanismes réside selon lui dans le fait qu'ils sont plus « automatiques » et plus « simples ».[303] Dès lors, on comprend la curiosité de James dans sa lettre face à la perspective d'une application de cette analyse au problème du « moi » et de la personnalité qui semble en mesure de conduire à un véritable bouleversement des représentations philosophiques traditionnelles.

Déjà dans *Les maladies de la mémoire* (1881), un ouvrage que James cite à de nombreuses reprises et qui marque pour lui et d'autres un jalon important dans la science psychologique de l'époque, Ribot a notamment extrait des récentes annales de la pathologie mentale certains cas rares dont l'intérêt stratégique, pour Ribot, vise à destituer le privilège traditionnellement dévolu à la conscience afin d'insister sur la base « organique, affective et nerveuse » de la personnalité. Parmi ces cas rares dont « dit-il », l'étude est « fort à la mode », il exposait celui de « Félida X. » : une patiente que le Dr. Eugène Azam (1822-1899), un professeur de médecine à la faculté de médecine de Bordeaux, a fait connaître en 1876. Dans son état normal, cette femme est laborieuse, taciturne et elle souffre d'amnésie ; mais « subitement », suite à des « crises » chroniques, elle entre dans un « état second » dans lequel elle change très nettement de caractère. On la décrit comme « frivole, enjouée, aimante » et surtout, signe clinique de cette altération, l'état de sa mémoire est très nettement amélioré puisqu'elle se souvient de tout ce qui lui avait échappé dans son état normal. Sa vie, dit-on, est donc séparée en « deux existences » alternantes

[302] Houghton Library of Harvard University, b Ms Am 10921 (86, J. S. Bixler (édit.), (1945), *art. cit.,* p. 155-156. Au mois de février 1884, Ribot a déjà publié différents articles qui préparent *Les maladies de la personnalité* (1885). T. Ribot, « les bases organiques de la personnalité », *Revue philosophique*, t. 16, 1883, p. 619-642.
[303] T. Ribot, *Les maladies de la volonté*, Paris, Alcan, 1883.

dont l'étiologie demeure énigmatique. Devant l'Académie des Sciences morales et politiques, pour mieux décrire le cas, le Dr. Azam parle d'une « *somnambule parfaite, ou mieux, totale*»[304].

À la suite des suggestions de Taine sur l'importance de ce type de cas permettant de contester le substantialisme du moi, clef de voûte de la philosophie d'État officielle enseignée à l'université, Ribot a érigé l'anamnèse de « Félida » en modèle alternatif d'intelligibilité des phénomènes psychologiques et des fonctions mnésiques en particulier. Sa stratégie intellectuelle réside dans une charge anti-métaphysique à l'encontre des philosophes afin de faire valoir les « nouvelles tendances » arrimées à la physiologie et à la pathologie nerveuses. Ce cas emblématique de son projet lui aurait, dit-on, ouvert les portes du Collège de France[305]. D'un point de vue historique, la publicité retentissante du cas de « Félida » a, semble-t-il, « délié les langues » de certains praticiens puisqu'à partir de ce moment, on assiste à la multiplication de publications d'observations, dans la *Revue philosophique* notamment, de cas « anciens » de somnambulisme ; ou ce que les aliénistes du milieu du siècle appelaient des « névroses extraordinaires ». De fait, à partir du début des années 1880, plusieurs évènements scientifiques ont contribué à un *aggiornamento* des corps savants sur l'étude de certains phénomènes hors cadres jusqu'ici tenus sous silence.

Les expérimentations « d'hypnotisme » à l'hôpital de la Salpêtrière

Depuis quelques années, cette « méthode pathologique » se double d'une approche clinique complémentaire qui va s'avérer déterminante et à laquelle Ribot va largement ouvrir les colonnes de la *Revue philosophique* ; à savoir, « l'hypnotisme ». Le principal instigateur en France de ce qui est présenté comme une nouvelle méthode d'expérimentation est le neurologue Jean-Martin Charcot qui occupe depuis 1882 une chaire de « clinique des maladies du système nerveux » spécialement créée pour lui par la faculté de médecine de l'université de Paris. C'est alors un neurologue qui est au sommet de son prestige universitaire ; dont les enseignements sont très suivis et dont les théories sur les dérèglements du système nerveux et les « détraquements du cerveau », qu'il a préalablement soumis à une observation clinique méthodique, sont discutées dans la communauté savante internationale. Le Dr. Charcot a également la charge d'un immense asile dans les faubourgs de Paris, dont une écrasante majorité de femmes indigentes, qu'il conçoit comme un matériau de premier ordre pour la recherche scientifique :

---

304 T. Ribot, (1881), *op. cit.* p. 76, E. Azam, *Hypnotisme et double conscience*, Paris, Alcan, p. 78. Le livre reprend les différentes communications dont celle de 1876.

305 Sur le rôle de ce cas dans l'élaboration de la psychologie pathologie en France, J. Carroy, « Entre mémoire et oubli : les deux vies de Félida », *Revue internationale de psychopathologie*, vol. 5, 1992, p. 73-80. (1991), *op. cit.*, p. 103-110. Voir aussi. I. Hacking, *Rewriting the Soul*, Princeton NJ, Princeton University Press, 1995.

« […] *Ce grand asile, personne de vous l'ignore sans doute, renferme une population de plus de 5000 personnes, parmi lesquelles figurent en grand nombre, sous le titre d'incurables, admises à vie, des sujets de tout âge affectés de maladies chroniques de tout genre, de celles en particulier qui ont pour siège le système nerveux. Tel est le matériel considérable, mais nécessairement d'un caractère particulier, que* [….] *nous avons à notre disposition pour nos recherches pathologiques.* […] *Nous sommes, en d'autres termes, en possession d'une sorte de musée pathologique vivant, dont les ressources sont considérables* ; […] »[306]

À partir de la fin des années 1870, Charcot s'est enhardi à expérimenter avec le « somnambulisme provoqué » : une pratique encore cultivée par les adeptes du « magnétisme animal » et qui, quelques années auparavant, était officiellement rejetée avec un mépris souverain par les corps savants ; bien qu'elle n'ait jamais entièrement disparu de la conscience publique, culturelle et médicale. Car depuis la seconde condamnation académique du « magnétisme » dans les années 1830, ces savoirs et ces pratiques étaient perpétrés partout en Europe par des entrepreneurs de spectacle qui sidéraient les foules et dont on ne savait s'il fallait les tenir comme des mystificateurs. Mais ils étaient aussi cultivés de manière semi-clandestine par des médecins plus ou moins marginaux et/ou éclairés. À cet égard, on retrouve nombre de témoignages de carabins qui s'essayaient à la « magnétisation » dans les hôpitaux.

Parmi les différentes raisons avancées par Charcot qui l'ont incitée à s'emparer de ces pratiques, il y a la possibilité d'explorer la pathogénie de « l'hystérie » : le terme sous lequel on désigne alors les « crises » dont est atteint un très grand nombre des internés de la Salpêtrière et dont l'une des caractéristiques majeures est de ne présenter aucune lésion neurologique définie. Après de nombreuses séries d'expériences jugées convaincantes, il ose une sortie publique pour présenter cette nouvelle méthode à l'élite savante. De par ses nombreux accomplissements scientifiques et sa notoriété internationale, il réalise en 1882 ce qu'on présente alors comme un « coup de force » : exposer à la tribune de l'Académie des sciences les conditions d'une étude objective des pratiques de l'ancien « magnétisme animal », déjà condamné par deux fois par l'Institut. « À *partir de ce moment*, dira l'un de ses disciples, *une barrière fut brisée* »[307].

---

306. J.-M. Charcot, « Leçons sur les maladies du système nerveux », *Œuvres complètes*, vol. 3, p. 3-4. Sur l'importance de l'œuvre de Charcot dans son contexte historique, M. Micale, « The Salpêtrière in the Age of Charcot ; An Institutionnal Perspective in the Late Nineteenth Century », *Journal of Comtemporary History*, vol. 20, 1985, p. 703-731, M. Gauchet, G. Swayn, *Le vrai Charcot, Les chemins imprévus de l'inconscient*, Paris, Calmann-Lévy, 1997, N. Edelman, *Les métamorphoses de l'hystérique du début du XIXe siècle à la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2003

307 J-M. Charcot (1882), *art. cit.* ; P. Janet (1919), *op. cit,* t. 1, Sur la mise en scène historique de la « rupture » de Charcot à l'égard des études antérieures sur les magnétisme et l'hypnotisme, voir notamment A. Binet, C. Féré, (1887), *op. cit*. p. 60.

Du point de vue des acteurs de la « psychologie physiologique », l'intérêt de l'expérimentation au moyen de l'hypnotisme en association avec les médecins de la clinique du système nerveux réside dans le fait qu'elle permet de faire un pas au-delà de la seule observation des formes spontanées de « dissolution » de la vie mentale. Car l'hypnotisme permet de *provoquer* des formes pathologiques définies. Comme le déclare Charcot, il y a là une « voie ouverte à l'expérimentation » que vont suivre de nombreux psychologues dans les années à venir[308].

C'est pourquoi, dans sa lettre à James, Ribot évoque sa fréquentation régulière l'hôpital de la Salpêtrière où il a souhaité l'emmener lors de leur rencontre. Depuis quelques années déjà, les disciples de Charcot y étudient les phénomènes de « l'hypnotisme » sur les femmes hystériques de l'hôpital. Les médecins de la Salpêtrière pensent avoir identifié une névrose spécifique, assez rare, qu'ils nomment le « grand hypnotisme ». D'après Charcot et ses disciples, cet état nerveux qui se manifeste uniquement chez les hystériques peut être identifié grâce à des signes somatiques précis qui se déroulent suivant trois phases déterminées : 1° la « léthargie », 2° la « catalepsie », 3° le « somnambulisme »[309]. Cette symptomatologie sophistiquée est le résultat de longues expériences menées pendant plusieurs années. Elle est censée assurer une objectivité somatique à cet état nerveux anormal et garantir les expérimentateurs contre toute possibilité de simulation.

À partir de ce moment, de nombreuses personnalités telles que des philosophes intéressés par la neuro-pathologie comme Taine et Ribot et des physiologistes ou des naturalistes intéressés par la psychologie comme Alfred Binet et d'autres ont l'opportunité, en assistant ou en s'associant directement avec les médecins des services de la Salpêtrière, d'étudier les dérèglements de la vie mentale à partir de la « névrose hypnotique »[310]. Pour beaucoup, ce phénomène apparaît comme un nouvel outil de recherche fondamental. Les auteurs de la période y voient une méthode d'expérimentation propre à être érigée en modèle d'intelligibilité pour la psychologie scientifique. Selon une expression fréquemment rencontrée dans les textes de l'époque, l'hypnotisme est présenté comme un instrument de « vivisection psychologique »[311].

---

308 J.-M. Charcot, *Œuvres complètes*, t. 9, *op. cit.* p. 310. Témoin graphique de cette collaboration intellectuelle, Ribot figure dans le célèbre tableau d'André Brouillet, « une leçon clinique à la Salpêtrière » (1887).

309 Pour une description clinique de cette théorie, déterminée entre 1878-1882 par de patientes expérimentations, voir P. Richer, *Etudes cliniques d'hystéro-épilepsie ou grande hystérie*, Paris, Delahaye Lecrosnier, 1881. Pour une synthèse à destination pu public savant, A. Binet, C. Féré (1887), *op. cit.* Charcot est bien connu pour avoir démontré l'existence d'une « hystérie masculine », mais l'immense majorité des sujets d'expérimentations sont des femmes

310 R. Lenoir (ed.), (1957-1975), *art. cit.*

311 Cette expression est employée par Ribot dans sa « leçon d'ouverture » du cours de psychologie expérimentale, T. Ribot, (1885b) et, la même année, dans les articles d'A. Binet (1885), et H. Beaunis

Les chercheurs de la Salpêtrière, quant à eux, s'allient naturellement avec ce philosophe qui leur paraît engagé dans le domaine innovant de la « psychologie ». Accueillir et s'associer avec Ribot et son entourage, c'est aussi un bon moyen de faire connaître leurs expériences en les publiant dans la *Revue philosophique*. À titre illustratif de cette alliance nouée, le 16 mars 1884, Ribot écrit à son ami et condisciple, le philosophe A. Espinas (1844-1922) :

« […] *J'aurai beaucoup de physiologie dans les numéros prochains et je me suis procuré ces articles d'une manière très facile. Charcot et tous ses élèves (l'école de la Salpêtrière) désirent vivement faire une pointe dans la psychologie physiologique. Comme je les vois constamment et que je suis au mieux avec eux, j'ai là un bon point d'appui. Charcot désigne lui-même le plus apte à traiter une question, le surveille, le conseille, le stimule, bref fait ma besogne.* […] »[312].

La « *Société de psychologie physiologique* »

L'autre évènement que Ribot rapporte à James dans sa lettre de mars 1885 est la création d'une « société de psychologie physiologique ». Cette société dont les séances débuteront à partir du printemps 1885 a été conçue, dit-il, sur le modèle de l'éminente *Société de biologie* instituée par Claude Bernard et Charles Robin en 1848. Dans l'annonce publique de sa fondation, Ribot, qui en devient l'un des deux vice-présidents, déclare succinctement dans une note de la *Revue philosophique* que ses membres s'intéresseront à *« l'examen des faits psychiques, dans l'état normal et pathologique, selon la méthode d'observation et d'expérimentation »*[313]. On retrouve là une préoccupation analogue à la ligne éditoriale de la *Revue philosophique* qui va publier une grande partie des discussions de la *Société* et qui va s'avérer être l'organe éditorial dans lequel la majorité des séances vont être publiées et leur assurer une publicité internationale.

Sans avoir jamais participé directement à ses travaux de séances, James est cependant invité quelques mois après sa fondation à devenir « membre correspondant » de la *Société*. C'est le jeune et brillant physiologiste Charles Richet, nommé « secrétaire général », qui envoie un courrier officiel au psychologue de Harvard en juillet 1885[314]. Or, comme on va le voir, les discussions au sein de cette société vont être déterminantes dans l'instauration d'un dialogue entre les

(1885), Elle sera reprise publiquement dans le discours inaugural du secrétaire général du premier « Congrès international de psychologie physiologique » à Paris en 1889, C. Richet (1890).

312 R. Lenoir (ed.), (1970), *art. cit*. p 10.

313 T. Ribot, « La Société de psychophysiologie de Paris », *Revue philosophique*, vol. 1, 1885, p. 591-592, La première séance a lieu le 30 mars 1885, à raison d'une séance mensuelle pendant quatre ans. Des *Bulletins* seront publiés jusqu'en 1890. Sur cette « Société de psychologie physiologique » et ses activités voir R. Plas (2000). *op. cit*

314 Voir la première des lettres inédites de C. Richet à W. James, datée du 8 juillet 1885, qui sont reproduites dans le vol. 2, « Dossier critique », « huit lettres inédites de Charles Richet à William James ». A partir de cette date, James est mentionné dans les *Bulletins* parmi les « membres étrangers ».

psychologues et médecins français et les chercheurs de la *Society for Psychical Research* car elle va être le théâtre de nombreuses discussions sur des phénomènes psychologiques qui présentent l'apparence de l'extraordinaire. Dans cette période de développement scientifique inouï dans le domaine de la physiologie nerveuse notamment et de l'incertitude qui lui est corollaire, la réhabilitation récente des pratiques de « l'hypnotisme » a engendré une volonté internationale partagée de reconsidérer à nouveaux frais des phénomènes dont l'étude avait été bannie.

Comme le dit Charcot, qui sera le président actif de la *Société*, il faut aborder ces phénomènes « sans admiration, ni négation systématique » ; d'autant qu'il ne manque pas de souligner le point de vue duquel il considère ces phénomènes hors cadres. Selon lui :

« […] *Oui, en pathologie, le déterminisme règne partout.* […] »[315].

À la lecture des textes, en effet, on comprend que tout un ensemble de phénomènes extraordinaires issus du « magnétisme animal » qui étaient plus ou moins connus, pratiqués et discutés mais dont l'étude était officiellement condamnée vont être l'objet d'un réexamen âprement débattu. À ce moment, la « psychologie » qui s'est armée de nouvelles méthodes en s'alliant avec la physiologie et à la neurologie clinique, semble pouvoir entreprendre un nouvel examen impartial de certains phénomènes « magnétiques » contestés pendant de nombreuses années. Toutefois, les préventions intellectuelles sont encore puissantes et les précautions expérimentales de rigueur. C'est pourquoi, comme l'écrit Ribot à James, on ne s'est livré à ce jour à ces « expériences curieuses » que dans un cadre « privatissime ».

De fait, la *Société Psychologie physiologique* peut être considérée comme une réplique française de la *Society for Psychical Research* créée trois ans plus tôt à Londres. À cet égard, il est significatif que dans sa lettre à James, Ribot, qui a connaissance de la récente implication active de son homologue américain dans ce champ d'étude, utilise à dessein le terme de « Proceedings » pour

---

315 P. Janet (1907b), *art. cit,* p. 83; J.-M. Charcot, *Leçons du mardi*, I, p. 305, cité par P. Janet, (1895a), *art. cit.* p. 603 P. Janet (1930). Témoin de l'activisme de Charcot dans la fondation et dans l'organisation de cette société, une lettre de Ribot à Espinas du 23 juillet 1885 : « *Toute le monde s'étonne que n'aies pas demandé à être membre correspondant de la Société, ce qui allait de soi. Pour cela il suffit d'écrire à Charcot, 217 Boulevard Saint Germain. Envoie ta lettre avant lundi. C'est notre dernière séance et il y aura des élections* ». R. Lenoir (ed.), (1957-1975), *art. cit.* Autre témoin de cette approche, la bibliothèque de Charcot qui a constitué l'une des ressources matérielles pour les travaux de ses associés. On dispose à ce sujet du témoignage (un peu malveillant) du chroniqueur Léon Daudet : « *Un immense cabinet de travail avec une bibliothèque à deux étages* […] *Aux jours des consultations, ces pièces étaient remplies de malades nerveux, hystériques, ataxiques, sclérosés, atrophiques, présentant tous les échantillons, tordus et cabossés, de la cour des Miracles, souvent accompagnés de leur docteur particulier ou étranger.*. […] *Je pense aussi que la bibliothèque, pleine de livres de démonologie, de sorcellerie, de convulsionnaires, de possédés, transpirait à travers ses vieilles reliures et mêlait son haleine, trouble et morte, à celle, vivante des grands nerveux. Quoiqu'il en soit, l'ambiance était singulière, unique, telle que d'un tourbillon de connaissances et d'aspirations élevées, menacées par un tourbillon d'erreurs* », cité par P. Ricou, « La bibliothèque de Charcot à la Salpetrière », *Revue des sciences médicales*, t. 28, 1994.

qualifier les futurs *Bulletin*s que la jeune *Société* prévoit de publier. Il faut toutefois tenir compte des spécificités françaises. Si les deux sociétés ont un objet d'étude commun, l'examen rationnel des phénomènes litigieux du « mesmérisme », la sociologie professionnelle de leurs membres est sensiblement différente. Tandis que le groupe anglais est essentiellement composé de physiciens, de naturalistes, de philosophes et de lettrés intéressés par la « psychologie », le groupe français est en grande majorité constitué de médecins, associés à des physiologistes et à des philosophes[316]. De plus, cet objet d'étude n'est pas affirmé publiquement en France. Il n'est que sous-entendu. Les intentions initiales et les prédispositions philosophiques des différents membres semblent difficiles à déterminer à cause de certains non-dits dans les buts et les attendus de la *Société*.

Quoi qu'il en soit, c'est au sein de cette institution créée, dira Ribot trois ans plus tard, « *sur une initiative purement privée et sans appui officiel* » que vont être exposés et discutés des « observations » sur des phénomènes psychologiques hors cadres[317]. C'est aussi le lieu où va se nouer un lien ténu entre les « recherches psychiques » anglo-américaines et les investigations françaises sur le « somnambulisme provoqué ». Examinons, dès lors, les documents qui rendent compte de ce lien que James suit avec beaucoup d'intérêt et auquel il sera amené à contribuer activement dans les années à venir.

Un « tour » des chercheurs britanniques en France

Dans une lettre du 22 septembre 1885, soit quelques semaines après que James ait reçu la lettre de Richet l'invitant à devenir officiellement « membre correspondant » de la *Société de psychologie physiologique*, Edmund Gurney lui écrit qu'il est de « *retour d'une quinzaine* » de jours passés en France pour « *étudier l'hypnotisme* ». Après avoir commenté l'échec des premières séries d'expérimentations américaines sur la « transmission de pensée » dont James lui a exposé les résultats non concluants, il ajoute qu'ils ont, quant à eux :

« […] *réussi une ou deux bonnes expérimentations en France, & nous sommes devenus très amis avec Richet qui est un homme* excellent, *à tous égards. Ils nous disent que les préjugés contre le sujet sont considérablement forts, apparemment encore plus qu'ici. Ce qui est significatif.*

316 D'après la « composition du bureau » en page de garde du premier « Bulletin », on trouve les postes et les noms auxquels nous associons le champ d'étude : Président, Charcot (neurologie), Vice-présidents, Paul Janet (philosophie), Th. Ribot (philosophie, psychologie), Secrétaire général, C. Richet (médecin, physiologie), Secrétaires, C. Féré (neurologie), E. Gley (médecine, physiologie), Trésorier H. Ferrari (physiologie). Parmi les « titulaires », G. Ballet (aliénisme), Binet (docteur ès sciences, psychologue), F. Franck (physiologie), Le Grand du Saulle (aliénisme), V. Magnan (aliénisme), L. Marillier (philosophie), H. Marion (philosophie), P. Richer (neurologie), E. rabier (philosophie), J. Tannery

317 T. Ribot, (1890), *art. cit* in *Congrès de psychologie physiologique*, Paris, Imprimerie Nationale, 1889.

Ils font un très bon travail hypnotique qui continue – beaucoup mieux (autant que je sache) que quoique ce soit qui ait été fait en Allemagne – et ils ont des indications de transfert de pensée ; mais qu'ils ne poursuivent pas. Ainsi va la vie. […]

À propos, glisse-t-il dans un post-scriptum, *je ne crois pas que les [travaux] à la Salpêtrière soient entièrement satisfaisants. Ils ne s'autorisent pas assez de* suggestion. […] »[318]

Par cette lettre, on apprend qu'à la fin de l'été 1885, certains des membres parmi les plus actifs de la *Society for Psychical Research* ont rendu visite aux chercheurs français impliqués dans la recherche hypnotique. Ils se sont notamment rendus à la Salpêtrière grâce, disent-ils, grâce à l'amabilité du professeur Charcot qui, comme le note subjectivement Charles Richet, a bien voulu recevoir ces personnalités britanniques « très distinguées »[319]. D'après les textes rédigés suite à cette visite[320], on sait que Gurney était accompagné de Frédéric Myers et du frère de ce dernier, le Dr. Arthur T. Myers (1851-1894) qui est un médecin londonien spécialiste des maladies nerveuses et lui aussi membre actif du « comité pour l'étude du mesmérisme » de la *Society*[321].

D'après leurs écrits, on sait qu'ils ont procédé à des expériences avec le neurologue Charles Féré (1852-1907), professeur assistant à la Salpêtrière, et avec son associé, Alfred Binet. À ce moment, durant l'année 1885, après avoir étudié « l'hallucination provoquée » sur des sujets hystériques hypnotisés, les deux savants français se sont lancés dans une série d'études sur ce qu'ils appellent le « transfert psychique ». Selon ces derniers, qui se basent sur les recherches entamées à la fin des années 1870 en France sur l'action des métaux et des aimants au sein d'une commission de la *Société de biologie*, on peut, grâce à l'application d'un aimant, transférer des symptômes d'un côté à l'autre du corps des hystériques dont l'une des propriétés est d'être symétrique. Cette action dite « métalloscopique » est également manifeste, selon eux, dans l'hypnotisme puisqu'elle permet de provoquer des anesthésies, des contractures et des paralysies

318 COWJ (6), p. 82.

319 C. Richet, « Causerie bibliographique », *Revue scientifique,* t. 12, 1886, p. 630

320 Le plus important des textes sur ce "tour" en France est celui de F. Myers, « Human Personality in the Light of Human Suggestion », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 4, (1886-1887a), p. 1-24. On trouve aussi d'autres témoignages comme dans le compte rendu par E. Gurney de l'ouvrage d'A. Binet et C. Féré, *Le magnétisme animal*, Paris, Alcan, 1887 », *Ibid.*, p. 549-554 voir aussi F. Myers (1903), *op. cit.,*

321 Le Dr. Arthur Thomas Myers (1851–1894), est un médecin qui a expérimenté l'hypnotisme à des fins thérapeutiques. D'après Pierre Janet, il fut l'un des promoteurs la « médecine psychologique ». cf. P. Janet (1919), p. 1. Cf. « Obituary », *British Medical Journal*, 27 janvier 1894, A. Gauld (1995), *op. cit.* p. 390, « Myers, Arthur Thomas (1851-1894) », *Oxford Dictionary of National Biography,* Oxford University Press, 2004-2012. Il fut l'un des principaux collaborateurs de Gurney au cours de ses recherches dans ce champ d'étude. Ce dernier a souligné sa familiarité avec la littérature médicale continentale. Il a par ailleurs constitué une grande collection d'ouvrages et de brochures sur le mesmérisme et l'hypnotisme.

d'une façon « hémilatérale »[322]. Les expériences menées sont très nombreuses et tendent toutes, d'après leurs auteurs, à prouver que la sensibilité spéciale des hystériques est propre à mettre à jour ce phénomène du « transfert psychique »[323].

Les chercheurs anglais ont décrit les expériences dont ils ont été témoin à la Salpêtrière et notamment celles avec l'hystérique « Blanche Wittman »[324]. L'une des plus curieuses portait sur ce que les français appellent le « rapport divisé » ou « mariage à trois » : les médecins suggèrent à leur sujet sous hypnose que son corps est partagé en deux parties symétriques, chacune d'elles répondant à l'un des deux médecins. Alors qu'elle est en sommeil, les yeux fermés, ils démontrent à leurs invités que la patiente ne laisse à aucun des deux praticiens la possibilité de dépasser la partie du corps qu'il lui incombe sous peine de produire une crise[325]. Plus encore, les deux médecins peuvent chacun induire une hallucination sensorielle différente sur l'un des deux côtés du corps de la patiente qui se trouve « divisé ». Pour les auteurs, on a affaire à une variation sophistiquée du phénomène du « rapport magnétique » dont on a vu l'importance pour les chercheurs psychiques puisqu'ils le considèrent comme une des bases expérimentales susceptible d'établir la « transmission de pensée » par l'idée de « communauté de sensation »[326].

Dans leurs écrits postérieurs à leur visite, Gurney et Myers ne sont toutefois pas avares de critiques envers ce type d'expériences et suspectent tous deux l'implication de la « suggestion » :

« […] *par l'amabilité du Dr. Féré, Mr. Myers et moi-même avons pu observer ce phénomène sur « la dénommée Witt… », au mois d'août 1885. Dans ce cas, cependant, les résultats étaient clairement dus à la*

322 Le terme de « métalloscopie », créé en 1876, désigne la prétendue action des métaux sur la sensibilité tactile des hystériques. Cette même année, une commission de la *Société de biologie*, à laquelle Claude Bernard et Charcot ont participé a jugé favorablement l'action des aimants et des métaux sur le corps humain. Sur cette réactualisation inconsciente des thèses « fluidiques » du mesmérisme qui est une des sources de l'intérêt pour l'hypnotisme en France, voir A. Harrington, « Hysteria, Hypnosis and the Lure of the invisible : The Rise of Neo-mesmerism in Fin-de-Siècle French Psychiatry », in W. F. Byneum, R. Porter, M. Sheperd, *The Anatomy of Madness. Essays in History of Psychiatry*, London, Tavistock, 1988, vol. 3, p. 226-246, M. Gauchet, G. Swayn (1997), R. Plas (2000), A. Mayer. (2013).

323 A. Binet et C. Féré, « L'hypnotisme chez les hystériques. I. Le transfert psychique », *Revue philosophique*, t. 19, 1885, p. 1-25 ; « La polarisation psychique », *Revue philosophique*, t. 19, avril 1885, p. 369-402. Les expériences de Binet et Féré seront reprises dans leur ouvrage, *Le magnétisme animal*, Paris, Alcan, 1887.

324 La dénommée « Blanche Wittman » fut l'un des sujets les plus célèbres de la Salpêtrière à cette époque et l'un des sujets de prédilection de Binet pour ses recherches hypnotiques.

325 Gurney donne une description de ces expériences sur le « rapport divisé » avec le Dr. Féré sur « Witt… » dans sa recension du livre de Binet et Féré. E. Gurney (1887-1888), *art. cit.,* p. 545. On trouvera une description critique analogue mais nettement plus détaillée dans l'article de J. Delbœuf, « Une visite à la Salpêtrière », *Revue de Belgique*, (1886c), cf. *infra*.

326 Voir le chapitre 2, et notamment W. F. Barrett (1876), (1882), *art. cit.*

suggestion, et non au simple contact qui (selon nos auteurs) peut être utilisé par chacun pour « développer à son profit des phénomènes d'électivité quand un malade est en état de somnambulisme indifférent » […] »[327]

Autrement dit, selon eux, Binet et Féré ne se seraient pas assez prémunis contre l'une des sources d'erreur fondamentales dans ce domaine ; à savoir, la capacité des somnambules à percevoir, inconsciemment ou non, ce que les expérimentateurs attentent d'elles. Si les anglais se permettent une critique aussi tranchante, c'est parce qu'à partir de 1884, un certain nombre de contestations savantes ont été exprimées à l'égard des travaux de la Salpêtrière[328]. Cette querelle scientifique va s'avérer essentielle pour l'ensemble des protagonistes engagés dans l'expérimentation hypnotique au cours des années 1880 car elle va poser avec retentissement le problème fondamental de la *relation suggestive entre l'opérateur et son sujet* et des conditions pour s'en prémunir. Une « source d'erreur » dont l'ensemble des acteurs de la période, dont James, prennent nécessairement connaissance à ce moment.

Les réfutations du Dr. Hippolyte Bernheim

Au début de l'année 1884, le Dr. Hippolyte Bernheim (1840-1919), un professeur de médecine à l'université de Nancy qui est aussi chef de service à l'hôpital civil de la ville, publie un petit livre qui fait connaître ses propres recherches indépendantes sur l'hypnotisme et, surtout, qui met à mal les démonstrations de Charcot et de ses disciples[329]. Pour ce dernier, dont l'intérêt pour l'étude scientifique des « phénomènes hypnotiques » semble avoir été en partir initié en 1880 à la suite des discussions dans le monde germanique impulsées par les expériences rationalistes de R. Heidenhain, le phénomène de la « suggestion », qui peut être défini comme la possibilité de susciter à loisir des actes, des idées, des sensations ou des hallucinations chez les sujets hypnotisés en profitant de leur état « d'obéissance passive » doublé « d'impressionnabilité », est la « clef » de

---

327 E. Gurney (1887-1888), *art. cit.*, note 1, p. 545. De la même façon, le témoignage rétrospectif de Myers qui, dans un article où il remercie le Dr. Féré de lui avoir présenté « Witt… », mais pour lui, « *Witt.. est le type même et la culmination de la diathèse hystérique. … on peut suspecter (si on me le permet) de voir une catalepsie rusée et une léthargie vigilante, au détriment de la volonté de l'opérateur* ». F. Myers, « On Telepathic Hypnotism, and its relation to other forms of Hypnotic Suggestion », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 4, 1886-1887, p. 128.

328 Rappelons que, dès la fin des années 1870, un certain nombre de psychiatres britanniques (H. Tucke, J. Bucknill etc.) avaient critiqué les expériences d'hypnotisme de Charcot notamment, en avançant deux phénomènes : le caractère moral douteux des sujets hystériques et, surtout, la notion « d'expectant attention ». Voir vol. 3, « Dossier critique », Notice 2e, « G. M. Beard, « lettre de défense du Dr. Charcot ». Voir aussi, A. Mayer, (2013), *op. cit.* , p. 2, 41, 49.

329 Hyppolite Bernheim, *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille,* Paris, Doin, 1884. Cf. chapitre 1 et le « dossier critique », notices sur les « livres très estimés » de C. Bäumler (1881) et G. H. Schneider (1880) Ce n'est que deux ans plus tard qu'il rencontre le Dr. Liébeault, un « médecin-magnétiseur » local qui pratique depuis plusieurs années. cf. *infra.*

l'ensemble des phénomènes hypnotiques. À la base de l'hypnotisme, il y a d'après Bernheim un phénomène qui est de nature essentiellement psychologique[330].

Or, pour ce dernier, ce phénomène fondamental de la suggestion dans l'hypnotisme est de nature double : à la fois positive et négative. De par sa puissance sur la conscience de l'hypnotisé, la suggestion constitue le « levier psychologique » qui permet selon lui une application générale de l'hypnotisme à la thérapeutique ; en revanche, si on ne comprend pas sa nature, cette puissance peut se retourner contre les opérateurs. En effet, selon les expériences que relate Bernheim, les sujets sur lesquels les médecins expérimentent sont plus conscients qu'ils n'y paraissent. Dans biens des expériences, l'opérateur imposerait sans le savoir ses idées préconçues au sujet hypnotisé qui est en mesure de les détecter et de s'y conformer. C'est pourquoi, Bernheim conclut un de ses articles polémiques sur la question par une formule dont les chercheurs les plus vigilants chercheront à tenir compte à l'avenir : « *défiez-vous de la suggestion* »[331].

À partir de là, Bernheim conteste les expériences parisiennes sur les hystériques et leurs symptômes sophistiqués qui sont les résultats, dit-il, d'un « hypnotisme de culture »[332]. Au moyen de nombreuses contre-épreuves expérimentales, il va s'efforcer de réfuter point par point les démonstrations de « l'école de la Salpêtrière » et notamment l'identité entre l'hypnose et l'hystérie. Pour Bernheim, ce qu'on a cru être des phénomènes somatiques déterminés étaient en fait des phénomènes d'ordre psychique dont l'objectivité est artificielle. La symptomatologie des trois phases de l'hypnotisme est donc un leurre qui peut être produit par la seule « suggestion verbale ». De plus, d'après ses expériences sur ses patients à l'hôpital de Nancy, il a réussi à opérer sur toutes sortes de sujets qu'ils soient malades, névropathes ou bien portants. Dès lors, il n'y a selon lui aucune raison de postuler une sensibilité spéciale des hystériques puisque, d'après ses recherches, tout le monde peut être hypnotisé. C'est pourquoi, il utilise la « suggestibilité » induite par le sommeil hypnotique à des fins thérapeutiques sur tous les types de patients. À partir de 1886, après avoir réfuté les expérimentations hypnotiques parisiennes, Bernheim consacrera ses ouvrages ultérieurs aux applications thérapeutiques de l'hypnotisme[333].

---

330 Le terme de « suggestion » ou « suggestibilité » promu par Bernheim pour expliquer les phénomènes hypnotiques est issu des travaux de J. Braid. Pour mesurer les importantes discussions auxquelles cette notion a donné lieu, voir. A. Lalande, *Vocabulaire critique et technique de la philosophie*.

331 H. Bernheim, « L'hypnotisme chez les hystériques (réponse à A. Binet et Ch. Féré) », *Revue philosophique*, t. 19, p. 311-316. Ces critique ont été en partie inspirées par les premières contestations anglaises, dès 1877-1878, des expériences de Charcot sur l'hypnotisme et la « métalloscopie » en terme « d'expectant attention », A. Mayer (2013), *op. cit,* p. 2, 41, 49.

332 H. Bernheim, (1884), *op. cit*., Les parisiens répondent que les nancéens ont seulement observé des « formes frustres ». Sur ce point, voir A. Binet et C. Féré (1887). Pour un exposé historique détaillé de cette « querelle », voir J. Carroy (1991), *op. cit.*

333 H. Bernheim, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique*, Parsi, 1886, 2de édition augmentée, 1888. Pour un exposé des pratiques hypnotiques du Dr. Bernheim, voir J. Delbœuf. « La clinique de M.

Une visite des anglais à « l'école de Nancy »

Dans ces circonstances, la remarque que fait Gurney à James dans la conclusion de sa lettre de septembre 1885 sur le fait que les expérimentateurs de la Salpêtrière ne s'autorisent *pas assez* de « suggestion » a de quoi surprendre. Car il semble prendre le contre-pied des critiques adressées aux expériences de la Salpêtrière alors qu'il a lui-même souscrit à ces critiques dans ses comptes rendus des expériences faites à Paris. L'usage de cette expression mérite une analyse.

S'il ne le mentionne pas dans sa lettre à James, on sait toutefois qu'au moins deux des investigateurs britanniques (les frères Myers) ont aussi, lors du même séjour en France durant l'été 1885, rendu visite aux chercheurs de « l'école de Nancy ». Comme le rapport Myers :

« […] *par l'amabilité des Drs* […] *Bernheim et Liébeault, j'ai pu être le témoin direct d'expérimentations hypnotiques à* […] *à l'hôpital civil de Nancy et au cabinet privé du Dr. Liébeault* ; […] »[334]

D'après leurs récits postérieurs, on apprend qu'ils ont pu rendre visite à Bernheim qui les a autorisés à visiter sa clinique. Mais, ils ne semblent pas avoir beaucoup échangé avec ce médecin aux responsabilités institutionnelles importantes. C'est surtout avec les personnalités qui travaillent dans son sillage que les chercheurs anglais ont pu expérimenter et échangées des idées sur ce que Myers appelle « la personnalité humaine à la lumière de la suggestion hypnotique »[335].

Dans leurs comptes rendus, on apprend qu'ils ont passé plusieurs jours chez le Dr. Liébeault, au cabinet de consultation duquel ils ont procédé à de nombreuses expérimentations[336]. Rappelons ici que l'ensemble des techniques hypnotiques sur lesquelles Bernheim et ses associés fondent leur nouvelle pratique expérimentale et thérapeutique leur a été transmis par le « père Liébeault ». Celui que les membres de « l'école de Nancy » ont rencontré au début des années 1880 et qu'ils ont par la suite érigé en digne précurseur est un médecin de campagne local plus âgé qu'eux qui, dans la solitude de sa pratique et de ses lectures, a conçu depuis plusieurs années une pratique thérapeutique sur la base de « suggestions verbales » impératives dans le sommeil provoqué. Dans son livre de 1866 sur *le Sommeil et ses états analogues* au langage caractéristique du

---

Bernheim », in J. Delbœuf (1889), *op. cit.*. En prescrivant à l'hypnotisme une application, il a donné naissance à une école de psychothérapie bientôt reconnue dans toute l'Europe et au-delà.

334 F. Myers (1886-1887), *art. cit.* p. 8 Voir aussi Myers (1903), *op. cit.*

335 D'après les *Souvenirs* de H. Beaunis, il n'y a, « à proprement parler », jamais eu « d'école de Nancy » en tant que corps de doctrine cohérent et constitué. Les quatre principaux protagonistes « *n'ont jamais eu aucun rapports d'allégeance institutionnelle. Ils ont des théories et des doctrines d'une hétérodoxie qui contraste avec l'orthodoxie et* […] *l'uniformité des travaux de l'école de la Salpêtrière* », J. Carroy, (1991), *op. cit.*, p. 61-62, 78, 81.

336 F. Myers (1886-1887), *art. cit.* L'un des meilleurs portraits du Dr. Liébeault opérant dans son cabinet de consultation est du à J. Delbœuf dans *Le magnétisme animal*, (1889), [n^elle éd. 1993], p. 277-303.

monde magnétique du milieu du siècle, il se présente comme un « magnétiste psychologue » qui « pratique l'art d'endormir » ou, plus simplement, comme un « endormeur »[337].

Gurney et les frères Myers ont aussi expérimenté aux côtés de ses deux plus fervents disciples en matière d'hypnotisme : le physiologiste Henry Beaunis (1830-1921) qui est professeur à la faculté de médecine de la ville et Jules Liégeois (1833-1908), un juriste professeur à la faculté de droit et lui aussi impliqué dans la recherche hypnotique qu'il s'évertue à conceptualiser au point de vue médico-légal[338]. Au mois de juillet 1885, soit quelques semaines avant la visite des anglais, la *Revue philosophique* publie le premier article de fond de Beaunis sur « l'expérimentation en psychologie par le somnambulisme provoqué » où il se propose de présenter la « méthode hypnotique » destinée selon lui à modifier de fond en comble la psychologie classique par l'exploitation d'un procédé d'expérimentation directe sur les « mécanismes de l'intelligence ».[339]

Les travaux expérimentaux de « l'école de Nancy » n'ont pas seulement un caractère critique, comme on l'a vu avec les analyses de Bernheim, mais également un volet positif dont le but est de rendre compte du pouvoir de la « suggestion ». À Nancy, les anglais vont avoir l'opportunité d'observer tout un panel d'expériences variées dont le dénominateur commun est de montrer comment la « suggestion hypnotique » agit par-devers la volonté consciente des sujets. Au cours de leurs premières expériences, les savants lorrains ont mis en relief le fait qu'on peut suggérer aux sujets « endormis » des hallucinations sensorielles variées dont ils n'ont aucun souvenir à leur réveil. Le point névralgique de leurs conclusions réside dans le fait que pendant le sommeil hypnotique, l'hypnotisé se souvient de tout ce qui s'est passé ; à la fois dans l'état de veille mais aussi pendant les sommeils provoqués antérieurs. En revanche, après son retour à la vie consciente ordinaire, le sujet oublie systématiquement ce qui s'est passé pendant les sommeils

337 A. A. Liébeault, (1866), *op. cit.* Réédition de son ouvrage-princeps en 1889. Sur celui qu'on appelle le « père Liébeault », D. Barrucand, (1967), *op. cit,* p. 90-99, J. Carroy, (1991), *op. cit.*, p. 60-64, 77-84, 143-146, 154-157, 243-247. On a déjà dit que l'ouvrage de Liébeault, paru en 1866, dont presque tous les protagonistes de l'époque s'accordent à dire qu'il était « passé inaperçu » avait pourtant fait l'objet d'une recension par James près de vingt ans auparavant. cf. Chapitre 2. ECR, p. 240-246

338 H. Beaunis occupe la chaire de physiologie de la faculté de Nancy depuis 1872. Sur son parcours intellectuel et universitaire cf. S. Nicolas, « Henry Beaunis (1830-1921). Directeur-fondateur du laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne », *L'année psychologique*, n°95, 1995, p. 267-291. Concernant les aspects littéraires et sa personnalité, J. Carroy (1991), *op. cit.,* p. 61-63, 243-247, (1993), *op. cit.,* p. 124-133. Jules Liégeois s'est fait connaître du public savant par une communication à l'Académies des sciences morales et politiques en 1884 sur la suggestion hypnotiques du point de vue médico-légal qui a suscité de nombreuses discussions. J. Liégeois, *De la suggestion hypnotique et ses rapports avec le droit civil et le droit criminel*, Paris, Doin, 1884. Citons également son principal ouvrage, *De la suggestion et du somnambulisme dans leurs rapports avec la jurisprudence te la médecine légale*, Paris, Doin, 1889. Ce livre important a été très largement commenté par les acteurs de la période dont James, Myers, Delbœuf. Dans son article de 1886, Myers relate une expérience de « crime suggéré », p. 10-11.

339 H. Beaunis, « L'expérimentation psychologique dans le somnambulisme provoqué », *Revue philosophique*, t. 20, 1885, p. 1-36.

provoqués. Le somnambulisme manifeste donc une mémoire plus vaste que ce que l'on observe dans la vie éveillée. On observe, dit Beaunis, une sorte de « dédoublement » de la mémoire et de la conscience sans qu'il y ait séparation nette entre ce qu'il appelle ces « deux vies »[340]. La façon dont on est en droit d'interpréter *psychologiquement* ce phénomène expérimental encore très énigmatique suscite de nombreuses discussions dans cette période.

Cette modalité étonnante de la vie mentale que les expériences de suggestion ont permis de démontrer s'incarne parfaitement dans ce que les expérimentateurs de Nancy appellent la « suggestion à échéance » ou « suggestion post-hypnotique » : un thème d'étude, auquel ils ont été initiés par Liébeault, qui va prendre une place capitale dans les discussions entre les psychologues au cours des années à venir[341]. Il s'agit de la possibilité de susciter chez un sujet la réalisation, à son réveil et à un signal donné, d'une suggestion qui lui a été faite pendant le sommeil hypnotique. Par exemple, on pourra faire éprouver au sujet réveillé des illusions ou des hallucinations (visuelle, tactiles, auditives etc.) en tous genres ; sans jamais qu'il puisse en connaître la cause. D'une manière encore plus sophistiquée, il est également possible d'induire des actions à réaliser que le sujet reproduira au moment voulu par l'opérateur, à un signal donné, avec une grande précision. Bernheim, qui accordera une place privilégiée à ce type d'expériences, a donné de très nombreux exemples du phénomène de « suggestion différée » dont l'un des premiers est celui-ci:

« […] *Un jour, en présence de mon collègue M. C.* […], *je suggère à Sch., au début de son sommeil qu'aussitôt éveillé il prendrait le parapluie de mon collègue accroché au lit, l'ouvrirait et irait se promener sur la galerie attenante à la salle. Je le réveille longtemps après, et avant que ses yeux ne soient ouverts, nous sortons rapidement* […] *Bientôt, nous le voyons arriver, le parapluie à la main* […] *et faire deux fois le tour de la galerie. Je lui demande : « Que faites-vous ? » Il répond : « Je prends l'air. – Pourquoi ? Avez-vous chaud ? – Non, c'est une idée, je me promène parfois. – Mais, qu'est ce que c'est ce parapluie ? Il appartient à M. C. – Tiens ! Je croyais que c'était le mien, il lui ressemble. Je vais le rapporter où je l'ai pris ».* […] »[342]

L'intérêt de l'expérience réside dans le fait que le sujet, une fois éveillé et questionné, n'est pas capable de justifier cette action incongrue dont l'initiative ne lui est pas due. Ce qui témoigne

340 H. Beaunis, (1885), *art. cit.,*

341 L'opération dite de la « suggestion différée » ou « post-hypnotique » était l'une des expériences classiques perpétrés par les magnétiseurs. Sur ce point, voir, entres autres sources, C. Richet (1875, 1881, 1883), *art. cit.*, H. Bernheim (1884), *op. cit.*, P. Janet (1889), *op. cit.*

342 H. Bernheim, (1886), *op. cit.*, p. 28-29, Cette expérience constitue la base de sa pratique thérapeutique qu'il va échafauder à partir de cette même période. Cf. D. Barrucand. *Histoire de l'hypnose en France*, Paris, PUF, 196, p. 113.

d'opérations psychiques de remémoration qui s'effectuent en dehors de la conscience et/ou à l'insu du sujet. Myers, tout comme la plupart des commentateurs de l'époque, considère cette expérience comme la « principale nouveauté » des études hypnotiques contemporaines parce qu'elle ébranle complètement les représentations classiques de la conscience souveraine et volontaire. Pour ce dernier, il s'agit d'une expérimentation psychologique destinée à apporter une « nouvelle vision » de la personnalité humaine et de ses facultés sur laquelle l'enquête psycho-physiologique ne fait que commencer ; d'autant que, selon lui, on peut déceler certains indices de développement de ce phénomène en direction de facultés « supranormales ».

À titre d'exemple de cette ligne de recherche qui est assumée par certains des savants de Nancy, le 29 juin 1885, soit deux mois auparavant, Beaunis a présenté lors d'une des premières séances de la *Société de psychologie physiologique* dont il est l'un des membres, une communication sur une « suggestion à 172 jours d'intervalle ». Le 14 juillet 1884, sur une patiente endormie, il fait la suggestion qu'elle le verra lui souhaiter la bonne année le matin du 1er janvier puis qu'il disparaîtra. Il note ensuite consciencieusement cette expérience sur un carnet puis n'en parle à personne. Le jour même du 1er janvier, soit près de six mois plus tard, la patiente raconte à l'une de ses amies et au Dr. Liébeault qu'elle a été très surprise de voir entrer chez elle le professeur Beaunis pour lui souhaiter la bonne année avant de disparaître. La surprise fut d'autant plus grande, ajoute-elle, qu'il portait un costume d'été. À son retour à Nancy, Beaunis interroge la patiente qui persiste à croire, malgré ses dénégations, qu'elle l'a bien vu ce matin-là[343]. Dès lors, la question qui se pose est : quelles sont les limites de la suggestion ?

Une expérience de Myers chez le Dr. Liébeault : l'induction d'une « hallucination post-hypnotique ».

Le texte de Myers sur sa visite à Nancy rend compte d'une expérience qu'il a conçu avec la collaboration du Dr. Liébeault. Le matin du 31 août 1885, Liébeault endort « Madame H. ». Pendant son sommeil, Myers demande à Liébeault de suggérer à cette femme qu'à sept heures du soir, elle le verra entrer dans son salon et qui lui dira quelques mots. On la réveille et on s'assure en la questionnant indirectement qu'elle ne se souvient pas de la suggestion qui lui a été faite. Le lendemain, Liébeault envoie un de ses domestiques chez cette dame qui lui raconte immédiatement qu'un « gentleman anglais » lui a rendu visite la veille au soir. Deux jours plus

343 H. Beaunis, « Suggestion à 172 jours d'intervalle », *Revue philosophique*, t. 20, 1885, p. 332-333.

tard, le 2 septembre, « Madame H. » se rend comme convenu chez Liébeault où se trouvent les deux expérimentateurs. Alors que Myers fait allusion à sa prétendue visite, elle est « très étonnée » et ne se souvient de rien. Par suite, Myers l'hypnotise et lui demande : « m'avez-vous vu depuis notre rencontre chez M. Liébeault le 31 août ? ». Elle répond : « bien sûr, vous êtes venu chez moi le soir même ». Myers réplique : « savez-vous que vous venez tout juste de nier ma visite ? ». Madame H. : « impossible, je m'en souviens parfaitement ».

Pour Myers, l'intérêt de cette « visite hallucinatoire » indique l'existence un « autre train de mémoire » qui appartient en propre à la « conscience onirique de l'état de transe ». La persistance de la suggestion indique que « l'impression suggérée » a été très fortement « imprimée » et qu'elle est restée « dormante jusqu'à sa réalisation ». Myers voit dans cette faculté inconsciente de mémorisation puis de résurgence spontanée une puissante analogie avec le mécanisme des « hallucinations véridiques ». En effet, on a affaire dans les deux cas à une hallucination non pathologique spontanée ; mais qui cette fois a été provoquée artificiellement. D'après sa description, il a pu lui-même prendre la forme d'un « visiteur phantasmal »[344].

Pour conclure sur cette « visite à Nancy », revenons à la remarque de Gurney sur le fait que selon lui les parisiens ne « *s'autorisent pas assez de suggestion* ». Si l'on s'en tient à l'aspect critique des recherches nancéennes, on pourrait penser que la suggestion est d'abord la grande source d'erreur dont il faudrait toujours se prémunir ; mais, de fait, Gurney et ses associés conçoivent la suggestion comme un facteur psychologique capable de susciter ce qu'ils appellent les « phénomènes supérieurs ». Suite à leur visite en France, les anglais se rallient plus volontiers aux vues de l'« école de Nancy » et à l'idée de la toute-puissance de la suggestion sur le psychisme. En d'autres termes, si l'on veut pouvoir observer ou même produire du « supranormal », c'est sur cette faculté psychologique manifestée dans le somnambulisme provoqué qu'il faudrait investiguer en la poussant à son comble par toutes sortes d'expériences.

Certains documents témoignent de leurs discussions sur ces perspectives. On y apprend que, lors de leur séjour, les anglais n'ont pas seulement expérimenté sur la suggestion hypnotique. Ils ont également échangé sur nombre d'idées. Car la grande majorité des protagonistes de « l'École de Nancy », à l'exception de Bernheim qui y est foncièrement hostile, envisage en effet la possibilité de phénomènes « supérieurs » ou, du moins, « non encore reconnus ». Dans son premier ouvrage sur le sujet de l'hypnotisme, Bernheim prend une position dont il ne se départira jamais au cours de sa carrière :

[344] Myers (1886-1887), *art. cit.,* p. 15. Cf. Chapitre 4. EPR, p. 108.

« […] *Du merveilleux, tel que la lucidité, la prévision de l'avenir, la vision intérieure ou à travers des corps opaques, la transposition des sens, l'instinct des remèdes ; est-il besoin de dire que je n'en ai pas vu ?* […]»[345].

Liébeault, Beaunis, et Liégeois, malgré leurs positions institutionnelles différentes et leurs singularités respectives, partagent tous des préoccupations analogues à celles des anglais et semblent avoir apprécié la détermination de leurs homologues d'outre-Manche à tenter de faire lumière sur ces questions. Suite à cette visite, tous trois deviennent membres correspondants de la *Society for Psychical Research*[346]. Pour eux, la suggestion n'explique pas tous les phénomènes de l'hypnotisme. C'est pourquoi, à partir de ce moment, ils se sont intéressés aux « recherches psychiques ». Quant aux anglais, dans l'article, ils s'affirment toujours « mesméristes »[347].

Charles Richet, le soutien parisien

D'après la lettre de Gurney à James de septembre 1885, on comprend que l'un des principaux intérêts de leur voyage en France semble avoir été leur accueil par Charles Richet. À cette époque, Richet est un jeune savant parisien de tout premier plan. Après avoir été interne des hôpitaux de Paris de 1869 à 1878, il s'est tourné vers la recherche en physiologie où il s'est rapidement signalé comme un expérimentateur talentueux[348]. Il est aussi l'actif secrétaire de la *Société de biologie* de Claude Bernard ainsi que l'éditeur, depuis 1878, de la *Revue scientifique de la France et de l'étranger* où il tient à jour la bibliographie sur la production scientifique internationale. L'année précédente, il a réuni dans un volume appelé à avoir un grand succès, *L'homme et*

---

345 Dans son premier ouvrage sur le sujet de l'hypnotisme, Bernheim déclare : « *Du merveilleux, tel que la lucidité, la prévision de l'avenir, la vision intérieure ou à travers des corps opaques, la transposition des sens, l'instinct des remèdes est-il besoin de dire que je n'en ai pas vu ?* », H. Bernheim, (1884), *op. cit.*, p. 56.

346 Les trois savants nancéens sont cités parmi les vingt trois « membres correspondants » étrangers dans *Phantasms of the Living*, vol. 1, p. viii ; aux côtés de Féré, Janet, Ribot et Taine ainsi que de James et Hall pour les Etats-Unis.

347 Il est possible qu'ils aient eu cette discussion avec Liébeault qui s'est déclaré « fluidiste » à certains moments de sa carrière. Dans son article, Myers cite la publication récente du livre de Liébeault *Zoomagnétisme*, 1883 sur l'action nerveuse directe d'homme à homme. Une faculté « magnétique » qu'il renia par la suite, sous l'influence des démonstrations de Bernheim concernant l'inanité de ces assertions. Cf. L. Chertok (1972), *op. cit.*, p. 20-21.

348 En 1878, il reçoit le prix de physiologie de l'Académie des sciences pour ses recherches sur le suc gastrique chez l'homme et les animaux. La même année, il publie une thèse remarquée : *Recherches expérimentales et cliniques sur la sensibilité.* (1878). Il est nommé professeur de physiologie à la faculté de médecine de Paris en 1887 où il dirige le laboratoire de physiologie. Cf. W. Stewart, *Brain, Mind and Medicine: Charles Richet and the Origins of Physiological psychology*, New Brunswick, N.J., Transaction Pub., 1992, J. Carroy, « Playing with signatures : The Young Charles Richet, », M. Micale (ed.), *The Mind of Modernism: Medicine, Psychology, and the Cultural Arts in Europe and America, 1880–1940*, Stanford University Press, 2004, p. 217-249

l'intelligence, fragments de physiologie et de psychologie (1884), ses articles sur les modifications de la conscience et de la sensibilité dans l'expérience de la douleur, au cours des intoxications narcotiques avec les « poisons de l'intelligence », mais aussi dans le « somnambulisme provoqué » et chez les hystériques qu'il est amené à considérer comme les « démoniaques d'aujourd'hui ».

Une des caractéristiques jamais démenties de l'attitude intellectuelle de ce savant est d'avoir toujours été fortement attiré par les problèmes-limites de la connaissance scientifique ; y compris ceux qui se présentent sous l'allure de « l'invraisemblable ». C'est là une préoccupation qui a durablement marqué ses recherches et à laquelle il a donné une justification positiviste :

« […] *Gardons-nous*, dit-il, *d'assigner à la nature des limites. Ne disons pas : « Cela est possible, ceci est impossible. » Nous n'avons qu'un seul parti à prendre : il faut observer et expérimenter, expérimenter et observer.* […] »[349].

Parmi les territoires qu'il a contribué à défricher, l'ensemble des acteurs de la période lui reconnaissent le rôle de pionnier dans l'étude du « somnambulisme provoqué ». Dès 1875, en bravant l'interdit tacite de la profession médicale ; puis à nouveau en 1880 dans deux articles remarqués parus dans la *Revue philosophique*, il a proposé un argumentaire visant à lever les très fortes préventions intellectuelles à l'égard des pratiques « magnétiques » par la réfutation de ce qu'il a appelé le « préjugé de la simulation ». C'est lui qui, semble-t-il, a contribué à sensibiliser Charcot à l'intérêt scientifique de la mise en sommeil hypnotique au milieu des années 1870 lorsqu'il fut un temps interne à l'hôpital de la Salpêtrière[350].

Dans ses nombreux articles sur le sujet parus entre 1875 et 1883, il a rendu compte au public francophone de ses propres recherches indépendantes commencées à une époque où ce domaine de recherche était encore banni. Grâce à cette série d'articles très détaillés où il a exposé

---

349 C. Richet, « La suggestion mentale et le calcul des probabilités », *Revue philosophique*, vol. 18, décembre 1884, p. 609-674. Rappelons que Richet s'est toujours revendique comme un républicain et un athée qui n'est habité par aucunes croyances religieuses.

350 C. Richet, « Du somnambulisme provoqué », *Journal de l'anatomie et de la physiologie*, vol. 11, p. 348-378 ; repris dans C. Richet (1884), *op. cit.* L'article commence par cette phrase: « *il faut du courage pour prononcer le mot de somnambulisme* ». Dans ses articles suivant, il développe les mêmes arguments, augmentés de nouvelles descriptions. Paraissant dans la *Revu*e de Ribot:, il seront encore plus largement diffusés : C. Richet, « Du somnambulisme provoqué », *Revue Philosophique*, vol. 10, 1880, p. 337-374 et p. 462-484 ; « La personnalité et la mémoire dans le somnambulisme », *Revue Philosophique* vol. 15, 1883, p. 225-242. Au sujet de l'initiation de Charcot à l'hypnotisme, Richet mentionne dans ses souvenirs le rôle prépondérant du Dr. Albert Ruault : « [...] *Ruault est, en réalité, celui qui, l'année suivante* [1876] *montra à Charcot ce qu'est le somnambulisme. Il fit devant lui de très belles expériences. Charcot les publia sans guère mentionner le nom de Ruault* […], *non plus que mon nom, alors que, deux ans auparavant, j'avais réalisé les mêmes expériences* […] » cf., *Mémoires*, p. 221. Voir aussi C. Richet, *Souvenirs d'un physiologiste*, Joigny, J. Peyronnet, 1933, p. 150. Ce dernier sera partie prenante des discussions sur la « suggestion mentale » à la *Société de psychologie physiologique*, cf. A. Ruault (1886) et F. Myers (1886-1887b) et *infra.*

avec clarté et méthode une grande partie des phénomènes observables dans cette condition anormale, Richet a réussi à interpeller nombre de savants, de médecins et de philosophes sur l'intérêt des problèmes psychologiques que pose le réexamen de la tradition à moitié oubliée du « magnétisme animal »[351]. D'après lui, l'état somnambulique engendre un phénomène fondamental : la mise en sommeil produit un ébranlement général du système nerveux qui se manifeste par le « curieux spectacle » d'une « étrange surexcitation » de l'intelligence, des sens et de l'imagination[352]. Dans ses mémoires, il évoque le fait que cet intérêt très actif voire « passionné » pour cette « névrose provoquée » durant ses années d'internat l'a irrémédiablement orienté sa carrière vers « l'expérimentation psycho-physiologique »[353]. C'est dans ce contexte qu'il rencontre Théodule Ribot en 1877 avec lequel il noue une alliance pour bâtir et défendre la voie d'une psychologie scientifique arrimée à la physiologie : au cours des dix premières années de parution de la *Revue philosophique*, Richet sera l'auteur qui écrira le plus de contributions[354]. Dans ses mémoires », Richet rend compte de sa rencontre avec Ribot :

« […] *chez Alcan, je fis la connaissance d'un homme charmant avec qui tout de suite je fraternisai, Théodule Ribot, le philosophe*, *qui m'ouvrit toutes grandes les portes de la Revue philosophique de sorte que j'en devins bientôt un assidu collaborateur.* […] »[355]

À partir de 1883, dans le prolongement direct de ses études sur la condition somnambulique, il s'est attaché de manière indépendante à l'étude des phénomènes

---

351Dans une analyse historique rétrospective des recherches hypnotiques entre 1875 et 1910, Pierre Janet, sera amené à parler de « l'école de Charles Richet » pour la distinguer de celles de Paris et Nancy. Selon lui, cette école se caractérise par la recherche des « lois psychologiques de l'hypnotisme et de la suggestion ». Parmi ses adeptes, il inclut les noms de Myers, Gurney, Stanley Hall, Möbius, Ochorowicz, Forel, Beaunis, Binet, Féré et lui-même. P. Janet, (1919), *op. cit.* t.1, p. 151, 182-183.

352 C. Richet (1875), *art. cit.*, p. 350, 359. Autre preuve de son expertise reconnue, en 1880, il est entré en correspondance avec R. Heidenhain qui, dans son isolement, a souhaité le consulter sur les dangers possibles de la répétition de telles pratiques sur le système nerveux. Richet lui répond : « *je n'ai rien vu jamais survenir de grave* ». Par la suite, Richet a présenté les recherches du physiologiste allemand au public français. R. Heidenhain (1880b), *op. cit.,* p. 100, C. Richet, (1880), *art. cit.,* p. 340, 349, 353, 365, 369.

353 « […] *Mes essais d'hypnotisme déterminèrent ma carrière* […] », « Mémoires sur Mois et les autres, les années d'internat », p. 224..

354 [Archives Charles Richet, Académie de médecine, « Mémoires sur moi et les autres » (1916), « mes années d'agrégé », I, 1, A, n°4, p. 91]. Dès 1878, il écrit un article important, « Sur la méthode psycho-physiologique », *Revue philosophique*, 1878, p. 29-33. D'après la statistique établie sur les contributeurs de la *Revue philosophique*, entre 1876 et 1887, Richet a rédigé 26 articles de fonds ; ce qui fait de lui le premier des contributeurs de la revue dans cette période.cf. L Muchielli (1999), *art. cit.*, p. 275.

355 [Archives Charles Richet, Académie de médecine, « Mémoires sur moi et les autres » (1916), « mes années d'agrégé », I, 1, A, n°4, p. 91]. Dès 1878, il écrit un article important, « Sur la méthode psycho-physiologique », *Revue philosophique*, 1878, p. 29-33. D'après la statistique établie sur les contributeurs de la *Revue philosophique*, entre 1876 et 1887, Richet a rédigé 26 articles de fonds ; ce qui fait de lui le premier des contributeurs de la revue dans cette période.cf. L Muchielli (1999), *art. cit.*, p. 275.

prétendument surnaturels que les « anciens magnétiseurs » du début du siècle, qu'il a lu et étudié consciencieusement dans cette période, disent avoir parfois observés dans leur pratique. Richet cherche avant tout à essayer de constater les facultés de « lucidité » et surtout ce qu'il a appelé la « suggestion mentale » ; à savoir, la possibilité pour l'opérateur de donner un « commandement par la pensée » à la somnambule. L'idée générale qu'il poursuit est de déterminer si la pensée d'un sujet peut influencer celle d'un autre à distance. Voici la définition exacte qu'il donne de ce phénomène qu'il juge seulement « relativement invraisemblable » :

« […] *La suggestion mentale est l'influence que la pensée d'un individu exerce dans un sens déterminé, sans phénomène extérieur appréciable à nos sens, sur la pensée d'un individu voisin*. […] »[356]

Pour se faire, il mène de nombreuses recherches selon plusieurs protocoles expérimentaux de sa conception. Ce « mémoire », comme il l'appelle, paraît dans la *Revue philosophique* en décembre 1884. L'intérêt et l'originalité de ces séries d'expériences de 1883 résident dans le fait d'avoir été conduites sur des personnes adultes et bien portantes de son entourage ; sans nul recours au « sommeil nerveux » qui lui a pourtant inspiré l'existence possible d'une telle faculté. Au cours de trois séries d'expériences, il va chercher à déterminer si un sujet est capable de deviner ce que voit un autre sujet, dès lors que ce dernier concentre son attention sur ce qu'il regarde, selon une probabilité plus grande que le seul hasard.

Il utilise d'abord un jeu de cinquante-deux cartes, puis des photographies et procède à plusieurs milliers de tirages sur trois sujets différents de sa connaissance et sur lui-même. Il s'agit de deviner l'un des cartes et/ou images qui a été tiré au hasard. Une fois les tirages effectués, il utilise le calcul des probabilités pour déterminer si le nombre de succès dans le fait d'avoir deviné est supérieur au seul hasard.[357] Il obtient tout d'abord, dit-il, une probabilité très légèrement supérieure au hasard. D'après ses résultats, si les images avaient été préalablement vues par un individu et que ce dernier se concentre sur l'image pour tenter de la faire deviner au sujet « récepteur », les résultats positifs augmentent sensiblement.

Cette constatation le conduit à proposer l'hypothèse selon laquelle la « transmission mentale », si tant est qu'elle existe, agit avant tout sur « l'intelligence inconsciente » plutôt que sur la conscience des individus. Pour expérimenter à la lumière de cette hypothèse, il utilise alors un dispositif destiné à enregistrer les « mouvements musculaires inconscients » des sujets

[356] C. Richet, (1884), *art. cit.*, p. 615.
[357] Sur l'importance, du point de vue de l'histoire des sciences, de cette première utilisation du raisonnement probabiliste dans une expérimentation scientifique cf. I. Hacking (1999), *art. cit.*,

« récepteurs » ; en l'occurrence, une baguette de sourciers[358]. Dans ces conditions, les sujets « récepteurs » dont la baguette a signalé la plus grande sensibilité doivent deviner la localisation d'un objet caché par les sujets « émetteurs ». Or, suivant cette procédure, les réussites augmentent. Enfin, dans une troisième série d'expériences, il place cette fois ses sujets dans des conditions qu'il nomme « spiritiques » ; c'est-à-dire qu'il utilise la « table tournante » des spirites en tant qu'appareil amplificateur des « mouvements inconscients ». Là encore, les résultats positifs augmentent encore sensiblement.

Dans ses conclusions finales, il énonce prudemment ses résultats en termes probabilistes :

« […] *S'il fallait opter pour la réalité ou la non réalité de la suggestion mentale, je laisserai le hasard décider ; mais je donnerai deux chances à l'hypothèse que la suggestion mentale existe, et une chance seulement à l'hypothèse contraire.* […] »[359]

C'est au cours de ce travail que Richet a pris connaissance des premières livraisons des *Proceedings of the Society for Psychical Research* dont il cite les résultats plus favorables que ceux auxquels il a abouti. D'après lui, ce taux de réussite supérieur s'explique par le fait que les anglais ont expérimenté avec des « sujets sensibles ».[360] Suite à cette publication, que les chercheurs britanniques ont lue et appréciée, il reçoit, dit-il, des « lettres enthousiastes de Gurney et Myers » et il entre en relation épistolaire avec eux[361]. C'est dans ces circonstances que, semble-t-il, Richet a invité ses homologues britanniques à lui rendre visite à Paris lors de leur séjour en France de l'été 1885. Pendant ces quelques jours, la lettre de Gurney à James rapporte qu'ils ont expérimenté « avec succès » sur la « transmission de pensée » mais sans avoir poursuivi ni publié quoique ce soit. Cette rencontre aura cependant une grande importance pour les deux parties car elle inaugure une collaboration qui va durer pendant plusieurs années et qui va marquer l'ensemble de la carrière de scientifique de Charles Richet[362].

Dans ses « mémoires », il déclare qu'« *il serait puéril de nier que les travaux de cette société exercèrent une grande influence sur la direction de mes idées* ». C'est surtout avec Myers que Richet va se

---

358 Richet reprend et développe ici les démonstrations de Chevreul dans les années 1850 sur l'explication naturaliste des phénomènes des « tables tournantes » et du « pendule explorateur ». Voir. C. Richet, « Les mouvements inconscients ». *Hommage à Chevreul*, Paris, Alcan, 1886.

359 C. Richet (1884), *art. cit*., p. 670.

360 *Ibid.,* p. 633-635, 639.

361 La publication de Richet a fait l'objet d'un article dans la revue de la *Society*, cf. E. Gurney « Mr. Richet Experiments in Thought-Transference », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 2 (1884), p. 239-256. Voir aussi E. Gurney, F. Myers, F. Podmore, (1886), *op. ci*t., vol. 1 p. 31-33.

362 Rappelons que c'est un domaine d'étude dans lequel il s'impliquera toute sa vie durant : en 1905, Richet sera élu président de la *Society for Psychical Research*. En 1925, il publie son *Traité de métapsychique*, destiné à fonder cette science qu'il a rebaptisée. Cf. J. Carroy (2004), *art. cit.* P. le Maléfan, (2000)

lier dans les années à venir. Dans un autre passage de ce texte, il évoque la relation intellectuelle qu'il a nouée avec le chercheur britannique dans cette période :

« […] Q*uant à Fred. Myers,* c'est *un homme pour qui j'ai eu autant d'amitié que d'admiration, ce qui est beaucoup* […]. *Très fin lettré,* lecturer *à Cambridge, il s'était, dès le début, intéressé aux choses psychiques et il y apportait son ardeur intense, sa perspicacité irréprochable, un labeur persévérant. C'est lui qui a imaginé le mot télépathie qui est très vite devenu classique. Il était froid, comme tout anglais correct, mais cette apparente froideur cachait mal une âme ardente et généreuse. Je fus invité par lui à Cambridge et les journées, et soirées, que je passai dans l'hospitalière demeure de Leeckhamnpton House furent parmi les meilleures de ma vie* […] *Par Myers, je fis la connaissance des membres zélés et actifs de la Society for Psychical Research de Londres.* […] »[363]

Si Richet semble s'être lié d'amitié avec ses homologués britanniques à ce moment donné, en revanche, ses premières études sur la « suggestion mentale » ne semblent pas avoir suscité l'assentiment de James. D'après plusieurs lettres de Gurney, on apprend que James semble avoir critiqué l'article de Richet pour son manque de précaution dans l'expression de ses conclusions théoriques, notamment. Le 16 avril 1886, Gurney lui écrit :

« […] *quant à Richet, je me dois de vous dire qu'il est bien meilleur que son article ne le laisse penser – en tant que chercheur psychique, je veux dire. En tant qu'être humain, il est des plus élevés, en effet. Je ne me serais jamais attendu à apprécier un français d'une manière aussi anglaise. Il est* réellement *beaucoup plus précautionneux que ne le laisse penser la lecture de son article.*

Ils continuent le travail en France. Le numéro de février de la Revue philosophique *était un véritable signe des temps. Je suis presque certain que pour les recherches hypnotiques, La France est un terrain extrêmement favorable* […] »[364].

Dix mois plus tard, dans une lettre du 16 janvier 1887, Gurney revient à la charge et précise indirectement, par ses réponses, les motifs des réserves de James :

« […] *je pense que vous sous-estimez le travail de Richet* […]. *On a été injuste et non-compréhensif avec lui.* […] *Il admet entièrement que ses expériences avec les cartes étaient trop peu nombreuses pour des conclusions définies*[…] »[365]

363 C. Richet, « Mémoires sur moi et les autres ». « Mes années de professeur ». [1, I, n°6, p. 152-153
364 COWJ (6), 133-134. Pour une présentation de la relation intellectuelle entre Richet et James, voir vol. 2 « Dossier critique » : « Huit lettres inédites de Charles Richet à William James »

On peut penser que la visite des membres de la *Society for Psychical Research* a stimulé la volonté de Richet de porter l'examen de ces questions limites de la psychologie physiologique sur le devant de la scène dans son pays, malgré les « préjugés considérables » qu'il a évoqué avec ses collègues anglais. De fait, l'analyse des documents disponibles montre que Charles Richet s'avère avoir été la véritable cheville ouvrière de la *Société de psychologie physiologique* qu'il a largement contribué à animer en partenariat avec Charcot et Ribot. Lors de sa fondation au printemps 1885, il est élu « secrétaire général ». C'est d'ailleurs sous cette responsabilité qu'il écrit officiellement à James pour l'inviter à devenir « membre correspondant »[366]. Aussi, que ce soit en termes d'organisation, de recrutement mais aussi et surtout dans l'orientation générale des thèmes de discussions, Richet s'avère avoir été le principal artisan de la *Société*. Au cours des quatre ans d'existence de cette société savante dissoute en 1890, on va voir qu'il a largement contribué à imposer un agenda qui s'inspire directement des thèmes de recherche de la *Society for Psychical Research* de Londres avec lesquels il vient d'entrer en relation.

À cet égard, il est difficile de déterminer jusqu'à quel point cet agenda était partagé par ses différents associés français. Car la question se pose de savoir si les attendus implicites de la *Société de psychologie physiologique* (étudier de manière impartiale certains phénomènes psychologiques en dehors des lois établies) étaient partagés par ses différents membres. On a vu que Charcot en a été le président actif dans sa volonté d'associer des médecins et des philosophes pour discuter du déterminisme pathologique de certains phénomènes encore mal connus. On sait par ailleurs que Ribot, qui était lui aussi guidé par des présupposés théoriques analogues, a évoqué dans une de ses lettres à James certaines expériences menées « privatissime ». À partir de 1882, la *Revue philosophique* publie régulièrement des comptes rendus sur l'état des travaux de la Société britannique mais, à partir de 1884, ces notices s'arrêtent soudainement. Ce fait ne traduit-il pas l'expression d'une prudence à l'égard de la publicité que les chercheurs anglais donnent à leurs « résultats positifs » et leur prétendue « démonstration » de la « télépathie » ?

Quoi qu'il en soit, lors des premières séances de la *Société de psychologie physiologique* durant l'année 1885, l'ordre du jour est très largement inspiré par les problèmes de la *Society* anglaise : les comptes rendus de séances publiés dans les *Bulletins* témoignent du fait que le 27 juillet 1885, Richet a cherché à expliquer certains « récits d'apparitions » en termes d'hallucinations compatibles avec un état normal. Au mois de novembre 1885, en réponse à cet exposé, une

---

365 COWJ (6), p 191. Pour une appréciation plus tardive par James des expériences de Richet ; en 1896, EPR, p.124-125. E. Gurney fait référence à la critique des expériences de Richet par le physiologiste allemand W. Preyer, *Die Erklärungen des Gedankenkesens*, Lepzig, Grieben,1886.

366Cf. Vol. 2 ; « Dossier critique », La première de ces lettres, datée du 8 juillet 1885, est une invitation officielle faite à James pour devenir « membre correspondant » de la *Société de psychologie physiologique*.

courte intervention de Frédéric Myers présentait le terme sur les « hallucinations véridiques »[367]. Les idées de « chercheurs psychiques » ont donc été clairement exposées à ce moment précis devant la trentaine de membres de l'auditoire académique français. L'exposé de ces observations devant le public la *Société de Psychologie physiologique* tout récemment constituée va susciter de nouvelles discussions en France qui seront ensuite débattues à l'échelle internationale.

2. Des « faits fort étranges et jusqu'à présent tout à fait inexplicables »

Les expériences de « sommeil à distance » de Pierre Janet

La première année des travaux de la *Société de psychologie physiologique* va être marquée par une communication d'un acteur encore tout à fait méconnu mais dont James sera amené, dans les années à venir, à tenir publiquement les recherches pour « capitales ». En novembre 1885, lors d'une des premières séances de la *Société* sous la présidence de Charcot, on donne une lecture du mémoire d'un jeune professeur de philosophie de vingt-six ans, Pierre Janet (1859-1947), sur une série « d'observations » portant sur des « *faits fort étranges et jusqu'à présent tout à fait inexplicables* »[368]. La relation de ces « faits » va avoir un important retentissement chez les psychologues en France puis en Grande Bretagne et aux Etats-Unis. Par l'entremise de la *Revue philosophique*, ces discussions sur des phénomènes « *loin d'être admis par ceux qui s'occupent de ces questions* » vont très vite assurer au psychologue débutant une notoriété internationale.

En 1885, Pierre Janet est un agrégé de philosophie qui enseigne dans un lycée du Havre où il a été affecté en 1883. Pour la préparation de sa thèse de doctorat, il a souhaité s'inscrire dans la mouvance de la psychologie expérimentale incarnée par Ribot et dont l'ambition, on l'a vu, réside dans la volonté d'entreprendre des recherches empiriques sur les phénomènes anormaux de la vie mentale sur la base d'un rejet préalable de la « méthode spéculative ». Cette approche expérimentale de l'étude des facultés humaines en rupture de ban avec la psychologie « spiritualiste » et introspectionniste est alors une voie neuve en philosophie qui a récemment été ouverte par Taine puis Ribot. Dans la même période, ce dernier vient d'obtenir une

---

367 C. Richet, « Des rapports de l'hallucination avec l'état mental », *Bulletin de la société de psychologie physiologique* vol. 1 1885, p. 31-23, publié dans *Revue philosophique*, septembre 1885, p. 333-335. Myers, est désigné comme « membre associé étranger ». F. Myers « De certaines formes d'hallucinations » (séances du 5 novembre 1885), *Bulletin de la société de psychologie physiologique* vol. 1 1885, p. 51. Il semble que son intervention a été lue par C. Richet avec qui il vient d'entrer en relation.

368 P. Janet (1885), « Notes sur quelques phénomènes de somnambulisme », *Bulletin de la Société de Psychologie physiologique*, vol. 1, 1885, p. 24-32. Reproduit au mois de janvier 1886 dans la *Revue Philosophique*, vol. 21, n°1, 1886, p. 190-198. Nous citons la pagination de la *Revue philosophique*.

reconnaissance institutionnelle de l'orientation méthodologique qu'il s'est efforcé de promouvoir par la création en 1885 d'un « cours libre » de psychologie expérimentale à la Sorbonne.

À cette fin, Pierre Janet a souhaité entreprendre des recherches sur les « hallucinations » pour, dit-il, tenter de pénétrer les « mécanismes de la perception ». C'est pourquoi, il fréquente les médecins locaux et les hôpitaux de la ville pour trouver des sujets sur lesquels effectuer des observations[369]. Par le truchement de ses démarches, il rencontre un notable de la ville, le Dr. Joseph Gibert (1829-1899), qui va lui présenter une « somnambule » bien connue dans la région. Selon le médecin havrais, cette femme d'origine paysanne, présente des « faits psychologiques des plus remarquables » qui devraient intéresser le jeune psychologue. Au mois d'octobre 1885, le Dr. Gibert la fait venir à sa consultation et pendant une quinzaine de jours ils vont tous les deux procéder avec elle à un certain nombre d'expériences de « somnambulisme provoqué » dont on comprend qu'elles ont été menées dans la tradition du « magnétisme animal » qui visait avant tout, par l'induction du « sommeil provoqué », a suscité des facultés préternaturelles.

Le Dr. Joseph Gibert, dépositaire éclairé de la « tradition magnétique »

Celui qui, de l'aveu de Janet, a « *orienté ses recherches d'une manière assez inattendue* » est l'un des deux médecins dédicataires sa thèse de philosophie sur *L'automatisme psychologique* (1889)[370]. Lorsque Janet le rencontre entre 1883 et 1885, le Dr. Gibert est un médecin havrais en vue qui a notamment occupé des responsabilités publiques locales. Il est membre correspondant de l'Académie de médecine, il a siégé au conseil municipal de la ville de 1878 à 1881 et il est l'un des intimes du maire du Havre de l'époque, Jules Siegfried (1837-1922). On le présente comme un médecin érudit aux intérêts multiples et un « philanthrope » qui a notamment obtenu la création d'un « bureau médical d'hygiène ». Il a aussi été le fondateur d'un dispensaire pour les enfants malades pauvres en 1875. Toutefois, ce n'est pas médecin hospitalier et il a exercé pendant toute sa carrière sur une clientèle privée.

Mais la singularité du Dr. Gibert est surtout d'avoir été très au fait de la « tradition magnétique » à laquelle il a initié le jeune professeur de philosophe devenu son ami. Car c'est ce médecin qui a montré à Janet les procédures élémentaires du « magnétisme » (induction du sommeil nerveux par des « passes », « mise en rapport », constations des symptômes caractérisés etc.) et, surtout, qui lui a présenté une

369 P. Janet, « Autobiography of Pierre Janet », in C. Murchison (éd.) *A history of Psychology in autobiography*, 1930, vol.1, p. 123-133. L'hallucination a été l'un des sujets d'étude de prédilection de Taine. Dans son livre de 1870, il propose comme une hypothèse de départ l'idée selon laquelle toute perception extérieure est une « *hallucination vraie* », cf. H. Taine, (1870), *op. cit.*, p. 13. Voir aussi les commentaires de James à ce sujet, ECR, p. 256-262

370 P. Janet (1930), *art. cit.* p. 82.

« somnambule » des environs avec laquelle ils ont procédé à des expériences dont la publication a largement contribué à faire connaître le jeune Janet. Malgré le peu de sources écrites disponibles, tout laisse à penser que c'est bien le Dr. Gibert qui a transmis oralement à Janet les pratiques et les savoirs des « anciens magnétiseurs » dont il était l'un des dépositaires éclairés ; puisque de son propre aveu, il a toujours cherché à se distinguer de la « catégorie un peu bête des guérisseurs ».

Dans ses publications, il se présente comme un partisan de la « vieille école », puységurienne et/ou néomesmérienne, dont il reprend spontanément le vocabulaire. Rappelons que cette « tradition » se caractérise par une visée à la fois thérapeutique et philanthropique et par un intérêt et une ouverture d'esprit à l'égard de l'observation de certains phénomènes prétendument « merveilleux »[371]. Dans l'un des récits rétrospectifs de Pierre Janet sur les circonstances de ses premières « expériences somnambuliques » avec le médecin havrais, transparaissent clairement certains attendus typiques de l'enseignement du Dr. Gibert duquel, dans ce texte, Janet cherche à se différencier, en faisant valoir son approche « expérimentale » inspirée des idées de Charcot :

« […] *Cette femme,* dit Janet*, m'avait été présentée par M. Gibert qui l'endormait bien avant moi par les procédés du magnétisme animal.* […] *Dès la première séance, quand je n'intervins en aucune manière* […] *j'ai constaté des contractures provoquées*. […] *Gibert [qui était] préoccupé de tout autres problèmes avait le plus grand mépris pour ces recherches de phénomènes élémentaires chez les somnambules*[…] »[372].

Cette relation intellectuelle nouée entre 1883 et 1885 apparaît déterminante dans la longue carrière psychologique et médicale de Janet. À maints égards, on peut considérer le Dr. Gibert comme le « 'Breuer'de Pierre Janet »[373]. En tant qu'aîné expérimenté, c'est lui qui a mis le jeune Janet au fait de tout un ensemble de savoirs et de pratiques « magnétiques » dont il saura tirer de nombreuses idées. Car, dans certains des thèses les plus innovantes de Janet, on retrouve indéniablement les traces de cet enseignement non écrit. À cet égard, la lecture des récits du Dr. Gibert de traitements de cas « d'hystérie » par l'hypnotisme dans la revue médicale locale qu'il a créée, nous apprend qu'il avait recours à un système de thérapies originales par « levée du secret pathogène » directement issu du « magnétisme ».

D'après le récit de Janet, ils se sont très vite rendus compte que la somnambule semblait pouvoir être mise en sommeil uniquement par un effort volontaire de l'opérateur ; c'est-à-dire,

371 P. Janet, *Les médications psychologiques*, 1919, t. 1, p. 171-173, (1930), *art. cit.*,
372 P. Janet, (1919), *op. cit*, p. 172-173
373 Sur le Dr. Gibert et ses relations avec P. Janet, on consultera avec profit l'article de J. Carroy, « le Dr. Gibet ou le « Breuer » de Pierre Janet », in P. Fédida, et F. Villar, , (dir.), *Le cas en controverse*, Paris, PUF, 1998, p. 213-230, avec reproduction de deux articles du Dr. Gibert (1892,1893) où il fait état de traitements de cas d'hystérie par l'hypnotisme dans la revue qu'il a créée, *La Normandie médicale*. On trouvera d'autres données importantes sur les engagements politiques de cette personnalité dans J. Carroy, R. Plas, « Dreyfus et la somnambule », *Critique*, vol 572 :573. 1995, p.39-41.

par un commandement qui n'est pas exprimé verbalement mais seulement pensé. On retrouve là une des allégations de certains « magnétiseurs » qui affirmaient que c'était leur « volonté » qui directement, ou par l'influence d'un fluide inconnu, se transmettait à la pensée des somnambules[374]. Cette doctrine longtemps considérée comme surannée admettait la transmission directe de la pensée sans l'intermédiaire des signes. Les médecins curieux tels que le Dr. Gibert connaissaient ces récits qui étaient liés à un ensemble de savoirs et de pratiques semi-clandestines sur le « magnétisme » dont ils demeuraient les dépositaires. Certains d'entre eux, plus guidés par des tentatives thérapeutiques de maladies mal connues que par une stricte démarche expérimentale, tentaient de les reproduire[375].

Le 30 novembre 1885, soit un mois après les expériences menées pendant quelques jours avec le Dr. Gibert sur la somnambule, son oncle Paul Janet (1823-1899) qui est professeur de philosophe à la Sorbonne et membre de l'Académie des sciences morales et politiques, présente devant la *Société de Psychologie physiologique*, dont il est l'un des vice-présidents avec Ribot, les observations de son neveu resté en Normandie[376]. Dans cette observation, Pierre Janet décrit en détail ce qu'il a observé sur cette somnambule qu'il appelle « Madame B. ». Il la présente comme une « brave femme de la campagne » d'une cinquantaine d'années à peu près illettrée. Cette femme que l'on peut facilement « endormir » jouit par ailleurs d'une « parfaite santé » et ne

374 P. Janet, (1885, 1886a), *art. cit*., p. 193.

375 On trouve des allégations de constations de ce phénomène de « transmission de la pensée » chez de très nombreux praticiens de la période « magnétique ». Ces dernières sont régulièrement envisagées dans les quelques ouvrages médicaux sur le sujet. Par exemple, chez P. Despine, *Etudes scientifiques sur le somnambulisme*, Paris, Savy, 1880. Dans les années 1870 et 1880, de nombreux médecins s'y essayent A cet égard, dans une note de 1885, C Richet déclare qu'il a plusieurs fois tenté de reproduire ce phénomène alors qu'il était interne. C. Richet, « Un fait de somnambulisme à distance », *Revue philosophique*, février 1886, p. 199-200. Pour jauger à quel point ce phénomène était « dans l'air » et partie intégrante des attendus au cours des discussions lors des séances suivantes de la *Société de psychologie physiologiqu*e, on peut consulter les récits analogues (qu'ils aient été jugés concluants ou non) d'autres auteurs à la suite de la communication de Janet cf. J. Héricourt, H. Beaunis, *Revue philosophique*, 1886, p. 200-203, 204, A. Ruault, « Le mécanisme de la suggestion mentale hypnotique », *Revue philosophique*, t. 22, p. 679-697. Il est possible que P. Janet ait été interpellé par le récit de J. Héricourt paru dans la revue dirigée par Richet en juin 1884, « Le magnétisme animal en dehors de l'hypnotisme », *Revue scientifique*, 28 juin 1884, p. 812-813..

376 Paul Janet (1823-1899) est alors une figure influente de la philosophie universitaire en France. Il se présente comme un disciple « libéral » de « l'école de Cousin » dont il a été le secrétaire particulier. Il accueille néanmoins avec une certaine ouverture la tendance nouvelle de la psychologie physiologique incarnée par Ribot. (J.-L. Fabiani, *Les philosophes de la République*, Paris, Minuit, 1988). Président de la *Société médico-psychologique* en 1867, il fréquente Charcot et son service à la Salpêtrière. En 1885, il a contribué à soutenir la création du « cours libre » de psychologie expérimentale à la Sorbonne. Selon Pierre Janet, ce sont les articles de son oncle sur « les suggestions hypnotiques » qui ont « *fait connaître aux philosophes ces phénomènes curieux et négligés de la pensée humaine* ». cf. P[aul]. Janet, « De la suggestion dans l'état d'hypnotisme », *Revue politique et littéraire*, 1884, p. 100-104, 129-132, 178-185, 198-203. cf. P[ierre]. Janet (1886e), *art. cit*., p. 582, (1889), *op. cit*. p. 297. Dans cet article paru un an plus tôt, en août 1884, Paul Janet mentionnait : « […] *il y a des médecins qui maintiennent comme fait réel la transmission des volontés purement mentale*s […] » et renvoie aux discussions de la *Société médico-psychologique* sur les « névroses extraordinaires » en 1857. P. Janet (1884), *art. cit*., p. 131

présente « aucun des signes de l'hystérie » à l'état normal. Selon son compte rendu, par la simple pression prolongée de ses mains dans les siennes, on peut sans peine mettre « Mme B. » dans un état de « somnambulisme artificiel ». Après quelques minutes :

« […] *son regard devient vague. Les paupières sont agitées par de petits mouvements souvent très rapides jusqu'à ce que le globe oculaire se cache sous la paupière supérieure. En même temps, la poitrine se soulève avec effort ; un état de malaise évident semble envahir le sujet* […] *le corps est agité de frissonnements très fugaces mais réels ; Mme B… pousse un profond soupir et se renverse en arrière plongée dans un sommeil profond* […] »[377].

Cette femme est désormais profondément « endormie » : aucun bruit, même puissant, ne peut la réveiller ; ses membres sont « flasques » et elle est complètement insensible ; ce dont témoignent les pincements et autres brûlures au moyen desquels les deux investigateurs cherchent à constater l'anormalité de son état physique et mental.

À ce moment de la description des phénomènes observés, Janet signale un phénomène important que l'auditoire comprend à demi-mot ; à savoir, le fait que celui qui l'a endormi et « celui-là seul », peut désormais interagir avec elle. Il s'agit du phénomène du « rapport » décrit dans la littérature du somnambulisme provoqué pour désigner la relation sensorielle spéciale ou « l'influence particulière » que le sujet entretient désormais avec « son magnétiseur » pendant la durée du « sommeil » et pour laquelle les psychologues de l'époque proposent le terme « d'électivité »[378]. Suite à quoi, au bout d'une dizaine de minutes :

« […] *Madame B… semble rêver, elle change de physionomie et commence à parler tout haut. Bientôt, elle se redresse sur son séant et entre dans cet état particulier que les magnétiseurs de profession appellent état de lucidité et qu'on peut désigner sous le nom de somnambulisme proprement dit.* […] »[379]

Sauf qu'à partir de ce moment, dit Janet, son caractère n'est plus du tout le même : au lieu d'être « simple et timide », elle devient « *subitement très hardie, très vive, pleine de caprices et disposée à se moquer du monde avec quelque esprit* »[380]. Cette remarque donne le ton car les auditeurs comprennent que les observateurs ont eu l'occasion de constater un « dédoublement de personnalité » ; à savoir, l'un des phénomènes typiques et des plus surprenants qui aient été rapportés par les « magnétiseurs » sur celles et ceux qu'ils appelaient leurs « somnambules extra-lucides ». En deçà

377 P. Janet, (1885a), *art. cit*., p. 190-191.
378 Il s'agit d'une reformulation du phénomène du « rapport ». Pour une analyse psycho-physiologiques, A. Binet, C . Féré (1887) *op. cit.,* P. Janet (1889), *op. cit.*
379 P. Janet (1885, 1886a), *art. cit.,* p. 192.
380 *Ibid.*, p. 192-193.

des précautions de langage requises, l'auditoire ne peut que comprendre qu'il s'agit d'une réévaluation « d'expériences magnétiques » anciennes qu'il lui est proposé de discuter dans le registre de la « psychologie scientifique ».

Il relate ensuite qu'au cours des tests effectués pour examiner les conditions psychophysiologiques de son endormissement qui leur apparaît pour le moins aisé, les deux expérimentateurs se sont rendu compte que la concentration mentale de l'opérateur sur l'ordre du sommeil apparaît comme une condition nécessaire à son exécution[381]. Intrigués, ils s'efforcent de tester ce phénomène hors cadre et, pour le vérifier, ils conçoivent un certain nombre de complications expérimentales. Après plusieurs tentatives, ils relatent qu'ils ont réussi à plusieurs reprises à l'endormir, à son insu, depuis l'autre bout de la pièce, par la seule injonction mentale. Devant la répétition énigmatique de ce phénomène en apparence extraordinaire, ils ont cherché à s'assurer que l'endormissement à distance n'était pas dû à de la « suggestion ordinaire » comme, dit Janet, le soutiendrait certainement Mr. Bernheim ; à savoir, le fait que par leurs attitudes, leur présence, leurs silences mêmes, ils aient pu trahir malgré eux, par des signes plus ou moins conscients, l'objet de leurs attentes. Ils auraient alors pu suggérer à « Madame B. » l'idée de l'endormissement qu'elle aurait détectée et simulée.

Ils décident alors de procéder à une distance de plus en plus grande, d'abord dans une autre pièce et jusque depuis la maison du docteur qui se trouve à deux kilomètres… Sans jamais la prévenir de leur intention. Or, malgré ces « précautions » qu'ils présentent comme des complications des termes de l'expérimentation, ils observent toujours le même phénomène selon une régularité qui semble attester de sa réalité. Dans la conclusion de son court mémoire, Janet déclare à l'intention de ses pairs qu'il est forcé de constater que « Madame B. » montre « *une sorte de faculté, je ne sais laquelle, de percevoir la pensée d'autrui* ». Puis, comme pour tenter de préciser la nature possible du phénomène, il mentionne encore que, du point de vue physiologique, *« elle semble éprouver la plupart des sensations ressenties par la personne qui l'a endormie.* »[382] Prudemment, Janet, par la voix de son oncle, ne tire aucune conclusion théorique. Il en appelle seulement à d'autres observations analogues afin de vérifier sans parti pris ce phénomène en apparence merveilleux et tenter de l'intégrer aux connaissances psychologiques établies.

---

381 *Ibid.*, p. 192. D'après le récit de Janet, cette constatation découle d'une circonstance involontaire : « […] *M. Gibert tenait un jour la main de Mme B… pour l'endormir ; mais il était visiblement préoccupé et songeait à autre chose qu'à ce qu'il faisait : le sommeil ne se produisit pas du tout.* […] ».

382 P. Janet, (1885-1886), *art. cit.,* p. 198. Cette description renvoie directement au phénomène de la « communauté des sensations » décrite par les « anciens magnétiseurs ». Un phénomène qui, comme on l'a vu, a été repris, étudié et exposé publiquement trois ans auparavant par le physicien britannique William Barrett. La controverse qui a fait suite à la publication de ces « expériences » constitue l'un des facteurs déterminants dans la décision de créer une « société de recherche psychique » en 1882. Cf. Chapitre 2.

La somnambule « Léonie »

Léonie Leboulanger (1838- ?) est une figure pour le moins atypique dans l'histoire de la psychologie car, en plus d'avoir été l'un des principaux sujets sur lequel Pierre Janet a bâti les premiers articles qui l'ont fait connaître puis sa thèse de doctorat, son intérêt historiographique est d'incarner un trait d'union entre deux mondes que l'histoire disciplinaire a séparé ; à savoir, le passage entre la tradition du « magnétisme animal » du milieu du XIXème siècle et la « psychologie scientifique » dans les années 1880[383]. En effet, à suivre les textes sur la base des indications données par Janet, on voit qu'elle est passée du statut de « somnambule extra-lucide » à celui de « sujet hystérique ».

Lorsque Janet la rencontre en 1885, elle a été quelques années auparavant « domestique » au domicile Du Gibert quelle « vénère ». Mai si Léonie est déjà « célèbre localement », c'est parce qu'elle a une carrière « déjà fort longue » de « somnambule extra-lucide » derrière elle. À partir des années 1860, elle est passée aux mains de très nombreux magnétiseurs qui ont cherché à mobiliser ses dons de « clairvoyance » ou de « lucidité » censés se manifester dans son état somnambulique.

Car, tout au long de sa vie, les chercheurs des différentes générations se sont confrontés à un phénomène énigmatique : cette femme, décrite comme une paysanne honnête, laborieuse et sensée, par ailleurs fermement chrétienne et qui a occupé toute sa vie les professions de couturière et de domestique, a manifesté tout au long de sa vie une « seconde personnalité » Pour les psychologues de la génération suivante, aux premiers desquels, Janet et Richet et Myers qui l'ont étudiée tour à tour, « Léonie » offre le spectacle d'une modification psychologique bien caractérisée suivie de l'apparition d'un « état second » décrit comme à la fois différent dans son caractère et « supérieur » du point de vue de ses capacités. L'apparition de cette « personnalité seconde » est systématiquement suivie d'une complète amnésie.

[383] Plusieurs études ont montré l'importance de ce personnage supposé marginal dans l'histoire de la psychologie. Compte tenu de l'ignorance relative par James des « tribulations de Léonie », nous ne ferons qu'indiquer les résultats des recherches de J. Carroy et R. Plas. J. Carroy (1991), *op. cit.*, p. 84-89, J. Carroy, R. Plas, (1995), *art. cit.* p. 42-47., J. Carroy, « Une somanmbule dans l'affaire Dretfus ; 'la Vérité en marche et la vérité dans le puit' », in. B. Bensaude, C. Blondel (2002), *op. cit.*, p. 125-141. Voir aussi. A. Gauld, « Notes on the Career of the Somnambule Léonie », *JSPR*, vol. 61, 1996, 141-151, R. Plas, (2000), *op. cit.* P. 93-110.

Fig : Portrait de Léonie Leboulanger à l'époque des « expériences du Havre ». Photographie d'Eveleen Tenant Myers (1856-1937), femme de F. Myers. Date probable, févier 1889, lors de la venue de Léonie à Cambridge[384]. (National Portrait Gallery. London)

Les « expériences du Havre»

Cette communication, nous dit-on, a d'abord été reçue dans l'intérêt et le « silence »[385]. Mais elle va très vite susciter une importante discussion au sein de la *Société de psychologie physiologique* et marquer le début d'une série d'études des psychologues français sur ce que Richet, le secrétaire général, a baptisé « la suggestion mentale »[386]. Au cours de la même séance du 31 octobre 1885, certains membres de la société parisienne vont s'autoriser à rapporter d'anciennes

384 C. Richet, « Further Experiments in Hypnotic Lucidity and Clairvoyance », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 6, 1889-18890, p. 66-83. (D'après les recherches de J. Carroy, elle porte ici une coiffe normande typique du XIXème siècle, « la bonnette de Bayeux ».

385 D'après le témoignage d'un des auditeurs, « tout le monde » a suivi la lecture de cette communication avec « intérêt » : « […] *non sans une grande dose d'incrédulité* […] *il fallait croire ou non. La communication écoutée en silence, fût passée d'abord sous silence, sauf quelques réserves, d'un caractère très général, formulées par M. Charcot, notre président* ; […] », J. Ochorowicz, (1887), *op. cit*, p. 118-119.

386 C. Richet a proposé cette notion dès avril 1884, dans une communication à la *Société de biologie* publiée le même mois dans la très sérieuse revue britannique de neurologie *Brain*. C. Richet (1884a).

observations similaires et d'autres plus récentes. On se rend compte qu'elles correspondent à un ensemble de « savoirs » et de « pratiques » plus ou moins tus jusqu'ici mais que le nouveau contexte créé par les discussions de la *Société* permet désormais d'exprimer au grand jour dans une discussion qu'on souhaite sans parti pris[387].

Le récit de cette série d'expériences semble avoir suscité une légitime incrédulité mêlée de fascination. Telle semble être également l'attitude des chercheurs anglais puisque le retentissement de cette communication va inaugurer un nouvel échange entre les chercheurs français et leurs homologues britanniques. On apprend par une deuxième communication de Pierre Janet à la *Société* donnée six mois plus tard, en mai 1886, qu'au printemps 1886 (du 20 au 24 avril) la *Society for Psychical Research* a décidé d'envoyer, en accord avec la société parisienne et afin de constater les phénomènes, une délégation constituée du côté britannique par Frédéric Myers et son frère le Dr. Arthur Myers et, du côté français, du professeur Paul Janet et de Jules Janet (1861-1935), le jeune frère de Pierre Janet qui est interne des hôpitaux de Paris ; mais aussi du jeune philosophe Léon Marillier (1862-1901), qui fait figure de représentant délégué de la *Société de psychologie physiologique* et enfin, du savant polonais établi à Paris, Julian Ochorowicz (1850-1917).[388]

Intrigués par les faits rapportés qui semblent déjouer les lois connues de la psychologie physiologique, ces hommes censés être plus expérimentés vont chercher à les vérifier par eux-mêmes. Cette petite commission internationale autoproclamée va instituer une nouvelle série d'expériences que ses membres souhaitent conduire selon des protocoles sévèrement contrôlés. Ces « expériences du Havre », comme les a rétrospectivement nommées Ochorowicz, aboutissent elles aussi à des pour résultats présentés comme concluants puisque sur vingt-deux tentatives de mise en sommeil à distance (dont certaines tentées à plus d'1 km…), on rapporte que seize d'entre elles ont réussi[389]. Dans une lettre du 18 juin 1886 adressée directement à la *Society for*

---

387 Un certain nombre de savants, médecins et philosophes de premier plan vont y participer. Cf. note *supra*. Pour une analyse historique précise et circonstanciée de ces discussions, R. Plas (2000), *op. cit.*, p. 87-109, 122. Toutes les expériences françaises se réfèrent aux observations de Janet sur « Madame B. ». Ces discussions sont reproduites dans le *Bulletin de la société de psychologie* et dans la *Revue philosophique* sous la rubrique « faits ». La plupart des contributeurs vont essayer de fournir des explications rationnelles et naturalistes. La plus complète d'entre elle est, A. Ruault (1886), *art. cit.* Voir aussi H. Bergson (1886). *infra.*

388 P. Janet, « Deuxième note sur le sommeil provoqué à distance et la suggestion mentale pendant l'état somnambulique », *Bulletins de la Société de Psychologie physiologique*, Vol. 2, 1886, [1886c], p. 70-80. Reproduit dans *Revue Philosophique*, vol. 22, t. 2, 1886, p. 212-223. On trouvera différents récits circonstanciés dans l'article de F. W. H. Myers, « On Telepathic Hypnotism and its Relations to others Forms of Hypnotic Suggestion », *Proceedings of The Society for Psychical Research*, vol. 4, 1886-1887, p 127-188 et dans J. Ochorowicz, (1887), *op. cit.*,p. 118-144. Pour une analyse historique, R. Plas (2000), *op. cit.* p. 95-99.

389 P. Janet (1886c), *art. cit.*, p. 219. Dans cette « seconde note », Janet rend compte à la fois de nouvelles expériences personnelles effectuées pendant l'hiver 1885-1886 et des expériences collégiales à Pâques. Pour apprécier le détail de ces expériences, il faut se reporter aux autres récits. D'après J. Ochorowicz, « […] *j'avais enfin vu le phénomène de l'action à distance* […] ». NB : James commente ce livre dans une lettre à

Psychical Research, Pierre Janet dresse le bilan de ces « *suggestions de sommeil faîtes par la pensée* ». Selon lui, « pour tout et pour tout », si l'on ne considère que les vingt et unes tentatives tentées à cinq cents mètres de distance, « *il reste 15 succès précis et complets, ou 15 coïncidences extraordinaires, suivant que l'on voudra les comprendre d'une manière ou d'une autre* »[390].

Lorsqu'il présente ses résultats auprès de la *Société de psychologie physiologique*, le 31 mai 1886, il déclare prudemment :

« […] *Faut-il croire qu'il y a eu seize fois une coïncidence fortuite quoique exacte ? La supposition est peut-être un peu invraisemblable ; y a-t-il eu toutes les fois suggestions involontaires de notre part ? Je ne puis répondre qu'une chose, c'est que très sincèrement nous avons pris toutes les précautions nécessaires pour l'éviter.* […] »[391]

À partir de ce moment donc, il semble d'après les témoignages que l'ensemble des membres de la commission aient cru assister à la démonstration d'une faculté encore inconnue ; mais non sans exprimer une distance critique envers l'interprétation à laquelle l'observation de ces « faits » semble les avoir contraints. Frédéric Myers, quant à lui, s'autorise quelques mois plus tard à proposer le concept hypothétique « d'hypnotisme télépathique » dans sa relation à d'autres formes d'hypnotisme pour interpréter ce qu'il appelle cette « curieuse histoire » et verse, au dernier moment, la relation de ces expériences comme une preuve corroborative supplémentaire à la thèse centrale du livre sur les « fantômes de vivants » qui paraît à l'automne 1886 au Royaume-Uni[392]. Cependant, parmi les savants liés aux discussions sur l'hypnotisme, les avis sur la question de la « transmission de la pensée » sont loin d'être homogènes.

Pour ce qui concerne Pierre Janet, il ne fait pas de doute qu'il ait été prêt à ce moment à admettre l'hypothèse de la « suggestion mentale ». Dans sa seconde « note », il rend compte de ses nombreuses sessions d'expériences indépendantes menées avec « Léonie » pendant l'hiver et le printemps 1886. Ses récits ne laissent aucun doute à ce sujet, comme en témoigne cet extrait :

Stanley Hall de novembre 1887 : « […] *Vous ne devriez pas évoquer Ochorowicz comme un adversaire de la transmission de pensée.* […] *si je comprends sa position, même si je n'ai pas lu son livre avec la plus grande attention, il pense qu'il y a des cas que ni la fraude ni l'hyperesthésie ne peut expliquer* […] ». COWJ (6), p. 283 Dans un compte rendu du livre paru dans l'*American Journal of Psychology*, Hall présentait l'auteur comme « le principal rival de l'hypothèse de la télépathie ». G. S. Hall (1887), p. 141.

390 Lettre publiée dans E. Gurney, F. Myers, F. Podmore, (1886), *op. cit.*, vol. 2, p. 683. Cette statistique définitive des expériences est également donné dans sa seconde communication à la *Société de psychologie* où il mentionne six échecs et seize succès sur vingt deux expériences. D'après ses commentaires..

391 P. Janet (1886c), *art. cit.*, p. 219

392 F. H. W. Myers, (1886-1887), *art. cit.* Les expériences « d'hypnotisme à distance » sont également exposées et discutées dans *Phantams of the Living*, vo 2. p. 68 ; avec une synthèse de l'ensemble des travaux français sur la « suggestion mentale ».

« […] *J'ai cherché à produire [le phénomène] par moi-même à plusieurs reprises et avec toute la précision possible.* […] *le 25 février, sans prévenir personne, je recommençais la même expérience. Dans les mêmes conditions vers cinq heures du soir, je pense à l'endormir ; j'y pense le plus fortement possible et à peu près sans distinction pendant 8 minutes, puis je me rends immédiatement auprès d'elle. Elle était étendue sur le canapé et plongée dans le plus profond sommeil ; aucune secousse ne peut la réveiller.* […] »[393]

Mais toutes les voix ne résonnent pas à l'unisson pour louer les « observations » du jeune psychologue. Au mois de novembre 1886, un acteur essentiel de cette période, le savant et philosophe belge Joseph Delbœuf (1831-1896), mentionne ce sujet dans une lettre à William James avec lequel il a noué une relation intellectuelle étroite depuis 1882 et avec qui il correspond depuis. Après avoir jugé « intéressants » les « rapports » de James sur « l'hypnotisme » et sur « les phénomènes médiumniques » parus dans les *Proceedings of the American Society for Psychical Research* (1886), il semble exprimer une mise en garde amicale indirecte en évoquant les « observations » du jeune Janet dont on comprend qu'elles ont fait quelque bruit :

« […] *Quel vaste champ est ouvert aujourd'hui aux recherches psychologiques ! Mais je vois avec peine que certains se lancent à corps perdu dans le merveilleux et le miraculeux. Pierre Janet, entre autres, me paraît être dans cette voix.* […] »[394].

Delbœuf, dont on va voir l'importance à venir dans ces débats, est l'un des membres correspondants étrangers de la *Société de psychologie physiologique*. Il est en relation étroite avec Théodule Ribot en tant que contributeur très régulier de la *Revue philosophique* depuis la fin des années 1870. Dans cette période, la multiplication soudaine en France des comptes rendus sur des expériences en apparence extraordinaires va l'inciter à s'impliquer directement dans l'expérimentation hypnotique afin de contrôler par lui-même les « faits » en s'efforçant, dit-il, de les « expurger » autant que possible de leur merveilleux. C'est pourquoi, il entreprend un voyage à Paris au mois de décembre 1885. Dans son article sur ce qu'il a observé en France qui paraît au mois d'octobre 1886 dans la *Revue de Belgique* et que James a lue, il écrit cette remarque finale :

« […] *les choses que j'ai vues à la Salpêtrière, si merveilleuses qu'elles soient, le cèdent cependant, à cet égard, à celles que j'ai entendu relater au sein de la* Société de psychologie physiologique*, dans une séance à laquelle il m'a été donné d'assister. Là, des hommes éminents, des savants distingués, des observateurs prudents,*

393 P. Janet, (1886b), *art. cit.,* p. 214-215.
394 [Houghton Library of Harvard University bMS Am 1092 152-164], Lettre du 2 novembre 1886.

ont parlé d'hypnotisation à travers l'espace. Le neveu de M. Janet a lu un mémoire sur une certaine dame qui s'endormait dès que son hypnotiseur le voulait, fut-il à plusieurs kilomètres de distance […]

Je ne voudrais pas, aujourd'hui encore, ni accepter, ni rejeter ces affirmations. […] *Je ne dissimule pas que j'ai de la peine à me faire à l'idée du voyage de la volonté à travers l'espace sans fil conducteur. Les comparaisons avec le télégraphe ou le téléphone ne disent rien. Je soupçonne des coïncidences, des auto-suggestions, des complaisances dans l'observation. En pareille matière, on obtient ce qu'on désire ! Mais j'en dis trop ; j'oublie que je veux suspendre mon jugement.* […] »[395]

Les contrepoints expérimentaux de Joseph Delbœuf

Dans le contexte des recherches hypnotiques internationales des années 1880 et du début des années 1890**,** James va avoir l'occasion de rencontrer et d'échanger directement avec l'un des acteurs clefs de la période, le savant et philosophe Joseph Delbœuf qu'il rencontre en 1882 et avec qui il a entamé depuis une importante correspondance[396]. Dans une lettre adressée à son épouse et rédigée après sa première rencontre avec l'homme de science, chez lui à Liège, James en brosse un portrait vivant en quelques lignes :

« […] *Delbœuf*, dit-il, *est le plus jovial et le plus intarissable des compagnons possibles. C'est un plaisir d'entendre parler la langue française comme il la parle, avec chaque mot à sa place comme une pièce dans une mosaïque et avec un trait d'esprit dans presque chaque phrase.* […] *Il est complètement non-systématique dans toutes ses manières, mais original et précis sur tout ce sur quoi il réfléchit.* […] »[397].

À cette date, ce dernier a déjà une longue carrière scientifique derrière lui : il a produit des travaux originaux en mathématiques, en logique et en philosophie mais aussi, ce que la plupart des acteurs ignorent, en philologie grecque et latine. Depuis 1869, il est professeur à l'université de Liège, sa ville natale. Ses travaux sur les illusions d'optique, sur les « nouvelles géométries » et ses nombreuses expériences « psychophysiques » sur l'intensité des sensations sont unanimement reconnus dans la communauté savante européenne[398].

---

395 J. Delbœuf, *Une visite à la Salpêtrière,* Bruxelles, Muquardt, 1886c. Paraît d'abord aux mois d'octobre et 1886 ans la *Revue de Belgique*, n° 54, p. 121-147, 258-275.

396 Concernant les données historiographiques sur J. Delbœuf, voir vol. 2, « Dossier critique »,: « Documents inédits et analyses sur la correspondance de William James avec Joseph Delbœuf ». La bibliothèque Houghton conserve treize lettres de Delbœuf à James datées de 1882 à 1891 mais les lettres de James à Delbœuf ne sont pas connues. .

397 COWJ (5), p. 301-303.

398 Sur l'aspect « psychophysique » de son œuvre, dont un certain nombre d'articles ont été publiés dans les premières livraisons de la *Revue philosophique*, voir S. Nicolas, « Delbœuf et la psychologie comme science naturelle », *Corpus*, n°32, 1997, p. 29-70.

À partir des années 1870, il s'intéresse vivement aux développements de la psychologie et publie en 1876 un petit ouvrage programmatique intitulé *La psychologie comme science naturelle ; son présent et son avenir* où il expose les fondements philosophiques et les premières percées expérimentales de cette science neuve en devenir. Dès la fondation de *la Revue philosophique* en 1876, ce savant francophone en devient un collaborateur régulier et noue par là une alliance objective avec Théodule Ribot qui le coopte en 1885 comme membre correspondant de la *Société de psychologie physiologique*. Car depuis plus de dix ans, ses interventions courantes dans les colonnes de la *Revue scientifiques* et ses nombreuses études philosophiques publiées dans la revue de Ribot, qui portent sur « le sommeil et les rêves » (1879-1880), « la liberté et le déterminisme » (1881-1882) et bien d'autres sujets, lui ont assuré l'estime d'un lectorat très important.

Delbœuf est apprécié pour être une personnalité originale et indépendante qui n'appartient à aucune école. De formation scientifique (mathématiques, sciences physiques), il est entièrement acquis à la promotion de la méthode expérimentale dans le domaine de la vie mentale. Toutefois, la majeure partie de ses nombreuses publications ne sont pas des monographies savantes. Ce sont surtout des articles d'interventions sur des sujets scientifiques et philosophiques déterminés, parfois librement spéculatifs mais dans lesquels il fait toujours valoir un esprit critique aiguisé allié à une bonhomie caractéristique. De par son itinéraire intellectuel, il est également farouchement anticlérical et il se présente souvent comme un pourfendeur des superstitions. Dans une lettre datée du 27 août 1885, il décrit à James ses croyances personnelles, sur lesquelles ce dernier l'a interrogé, qu'il place à la source de son attitude philosophique :

« […] *Vous me parlez de condenser dans un grand ouvrage mes diverses idées. Vous avez raison, je devrais faire cela, et si vous étiez à mes côtés, je le ferais certainement. J'ai besoin qu'on me pousse, qu'on me mette en train ; sinon, vu mon ennui actuel, je me pose un « à quoi bon ? » qui me paralyse. Et puis, le dirais-je, je cherche encore mon centre.* […] *le fond de ma philosophie est plus critique que positif. Je suis plus propre à démolir, ou à développer des doutes qu'à édifier. La foi me manque en mes propres théories métaphysiques* […].

Or, quoi que vous me disiez, la foi n'est pas une affaire pure de tempérament, c'est en grande partie affaire d'éducation. Toute l'histoire le prouve. Seulement, certaines intelligences sont ainsi constituées que, par nature, elles ne jurent pas in verba magistri. *La mienne a été de celles-là. Élevé dans un milieu religieux, je ne l'ai jamais été, je n'ai jamais cru, et cela dès mon jeune âge.* […] »[399]

On peut interpréter ces déclarations comme la profession de foi d'un expérimentaliste-né qui ne se fie qu'à l'expérience et prend pour guide le doute spéculatif. Or, par l'entremise de

[399] [Houghton Library bMS AM 1092 (152-164)], lettre du 27 août 1885.

circonstances à la fois publiques et personnelles, il va consacrer une partie considérable des quinze dernières années de sa vie à étudier les phénomènes de l'hypnotisme[400]. Un domaine où il va s'illustrer comme un expérimentateur de première main, car l'un des grands intérêts de ses nombreux écrits sur le sujet réside dans sa volonté de relever méthodiquement les sources d'erreurs pour les porter à une discussion publique. Ses travaux aboutiront à d'importantes remises en cause qui soumettront à rudes épreuves les théories de ses contemporains[401].

À partir du début des années 1880, Delbœuf qui est très bien informé des discussions « psychologiques », ne peut échapper à la littérature sur « l'hypnotisme ». Or, c'est là un sujet qui, confesse-t-il, a toujours retenu son attention. Il fait partie de ces nombreux savants européens qui se sont intéressés depuis de longues années, quoique de façon isolée et relativement silencieuse, au « magnétisme animal. »[402] Dans ses textes, il dit que depuis 1850, date de ses premières lectures sur le sujet, il s'est tenu systématiquement au courant de la littérature sur cette « science nouvelle ». Mais, forts des préjugés à son encontre, non-médecin et incertain sur les effets physiologiques possibles de ces manipulations, il n'a jamais cherché à expérimenter par lui-même. Dans l'attente d'une résolution éclairée de la controverse, il est demeuré peu satisfait de l'alternative entre « dupes ou fripons » dans laquelle, dit-il, la science officielle a cru pouvoir enserrer le sujet[403].

La situation change au début des années 1880 avec la soudaine notoriété de la « réhabilitation » académique de l'hypnotisme par Charcot. Dès lors, en tant que lecteur assidu de la *Revue philosophique*, Delbœuf a l'occasion de suivre les développements des élèves enthousiastes du maître de la Salpêtrière auxquels Ribot a largement ouvert ses colonnes. Il découvre le récit de ces nombreuses expériences d'abord avec « *avidité, étonnement… et confiance* » mais il nourrit peu à

---

400 Au cours des deux premières années de sa pratique de l'hypnotisme, il dit avoir expérimenté sur plus de 100 sujets de tous sexes, âges et milieux sociaux, voir vol. 2, « Dossier critique », « documents et analyse sur la vocation de « magnétiseur » de Joseph Delbœuf ».

401 Ce dont témoigne notamment le chapitre des *Principles of Psychology* consacré à l'hypnotisme où les idées de Delbœuf sont régulièrement mobilisées..

402 Il existe plusieurs récits sur la naissance précoce de cet intérêt pour le « magnétisme ». Par exemple, dans son premier article, « La mémoire chez les hypnotisés », *Revue philosophique*, (1886a), p. 441-442. Le plus complet et circonstancié se trouve toutefois dans son livre sur *Le magnétisme animal*, *A propos d'une visite à l'école de Nancy,* Paris, Alcan, 1889, [rééd. 1993], p. 253-255. Dans ses textes, Delbœuf rapporte que, encore étudiant dans les années 1850, il a pris connaissance de la controverse académique du début du siècle suite à la condamnation d'un magnétiseur local pour exercice illégal de la médecine. Suite à quoi, il a lu les ouvrages disponibles pour finalement se faire une idée globalement favorable à la réalité du « somnambulisme provoqué », notamment et que la lecture du rapport académique officielle très hostile du Dr Dubois (d'Amiens) (1841) l'a converti à la réalité d'un état anormal « […] *tant l'auteur mettait de passion et de mauvaise foi à dénaturer les faits et à dénigrer les magnétiseurs* ». Il se rattache, dit-il, aux thèses d'Alexandre Bertrand, *Traité du somnambulisme* (1823) ;. D'autre part, la correspondance avec James donne à comprendre, l'importance de la maladie de sa femme

403 L'expression vient de C. Richet, à propos de la condamnation académique dans le rapport de Dubois (d'Amiens) en 1841. J. Delbœuf dans (1889), *op. cit.* p. 283.

peu une suspicion d'ordre méthodique envers la fascination pour le merveilleux qu'il croit déceler dans de nombreux écrits. Or, en août 1885, il est frappé par la publication de la prétendue « découverte » d'Alfred Binet et de Charles Féré sur le « transfert par l'aimant » de certains symptômes depuis l'une moitié du corps vers l'autre chez les hystériques hypnotisées[404]. Informé comme il l'est de l'histoire du magnétisme animal, il ne peut que constater que c'est là un retour à peine déguisé de la question du « fluide magnétique » qui a tant contribué à embrouiller la question. Il demeure circonspect mais sa curiosité est attisée.

« *N'y tenant plus* », il décide d'aller constater les phénomènes par lui-même. À la fin du mois de décembre 1885, il se rend à Paris pour assister à des séances de travaux à la clinique de Salpêtrière ; en « *réfléchissant pendant tout le trajet aux précautions à prendre pour ne pas [s]'égarer* »[405]. Par l'intermédiaire de Ribot et de Binet, il est introduit auprès de Charcot qui accueille avec déférence ce visiteur de marque. Lors du premier des trois jours d'expériences auxquelles il va assister et participer, il est le témoin d'une exposition en bonne et due forme, par le maître lui-même, des trois étapes bien caractérisées du « grand hypnotisme » sur deux hystériques : il observe le passage de la « léthargie » à la « catalepsie » puis à l'énigmatique « somnambulisme » ; et l'ensemble des différents procédés qui rendent cette séquence possible. Ce jour-là, il voit également Charcot induire « par suggestion » des hallucinations, une paralysie et même une brûlure sévère. Après cette première journée il a l'occasion de dialoguer avec le maître de la Salpêtrière :

« […] *M. Charcot me fit d'abord l'effet d'en savoir plus qu'il n'en voulait dire.* […] *La séance était finie. [Il] se retira et nous fûmes laissés à nos réflexions.* […]

Je revins de là la tête pleine de somnambulisme. […] »[406].

Dès le lendemain, il est résolu à participer à des expérimentations sur la question qui a retenu son attention et causé sa venue. Mais, cette fois, il expérimente seul avec Charles Féré. Il commence par exprimer ses doutes sur la prétendue réalité du « transfert » par une action physique réelle de l'aimant dont le médecin parisien se sert pour induire le phénomène. Féré reproduit alors brillamment sa démonstration mais elle n'arrive pas à lui ôter ses doutes. Selon lui, la symétrie sensori-motrice du corps humain suffirait à expliquer les « faits ». Dans son compte rendu, il exprimera les réflexions sceptiques qu'il a envisagées sur le moment : selon lui, les médecins de la Salpêtrière, parce qu'ils croient les sujets endormis, annoncent tout haut ce qu'ils

404 A. Binet et C. Féré (1885), *op. cit.,* voir *supra.*
405 J. Delbœuf, (1886c), *op. cit.* p. 23. Ce texte restitue l'ensemble des expériences dont Delbœuf a été témoin dans le service de Charcot pendant trois jours. Voir aussi J. Delbœuf, (1889) [1993], p. 254-256.
406 J. Delbœuf, (1886a), *art. cit.,* (1886c), *op cit.*

sont censés réaliser. Dès lors, d'après lui, on néglige la précaution élémentaire qui consiste à ne pas parler devant les sujets. L'existence probable, pendant les expériences auxquelles il a assisté, de suggestions involontaires et répétées des opérateurs envers leurs sujets, a suscité en lui un certain nombre de « *défiances qui, insensiblement, minèrent [s] a foi* »[407].

L'hypnotisme ou les « rêves provoqués »

Le troisième jour d'expériences est plus satisfaisant pour lui. Mais cette fois-ci, la séance est consacrée à une autre ligne d'investigation qui lui tient à cœur ; à savoir, au problème de l'amnésie des sujets hypnotisés à leur réveil. Un phénomène qui est donné par les médecins de « l'école la Salpêtrière », tout comme ceux de Nancy, comme une caractéristique majeure de la condition hypnotique. Avant même son arrivée à Paris, Delbœuf pense que le somnambulisme est un état qu'il faut rapprocher du sommeil naturel ; une idée simple qui contribuerait, pense-t-il, à retrancher une partie du merveilleux auquel cet état et son étude restent attachés. D'autant que cette amnésie post-hypnotique ne cadre pas avec les réflexions philosophiques qu'il vient de publier dans un ouvrage où il a élaboré une théorie générale du « sommeil et ses rêves » basée sur la mémoire[408]. Selon lui, la conscience conserve nécessairement l'intégralité de toutes les impressions sensorielles qu'elle a reçues ; et toutes peuvent être réactualisées dans nos rêves, parfois mêmes de très lointaines. De là, un argument neuf en faveur de « l'unité de la conscience ». Cette théorie comprend un important corollaire : il est toujours possible, au sortir du sommeil naturel, de se rappeler des rêves que l'on a fait. C'est pourquoi, pour ce qui concerne le « sommeil provoqué » dont les médecins disent que ce n'est pas le cas, Delbœuf s'est efforcé de trancher la question par l'expérimentation directe.

Pour le montrer, il rapporte un épisode fameux. Dans un premier temps, le Dr. Féré met une hystérique en état de somnambulisme, puis il lui donne le bonnet en velours qu'il porte et lui ordonne de le mettre dans sa poche ; tout en lui suggérant qu'elle se souviendra de l'évènement à son réveil. Une fois réveillée, Féré lui demande où se trouve son bonnet et insiste auprès d'elle pour qu'elle se rappelle. Mais celle-ci ne manifeste aucune réaction, malgré l'insistance des opérateurs. Une fois que le médecin a avoué son tour, la physionomie de la patiente trahit une stupéfaction au moment où elle retrouve le bonnet dans sa poche :

---

[407] J. Delbœuf, (1886a), *art. cit.,* p. 24-27. (1889), *op. cit*., p. 254-255.

[408] J. Delbœuf, *Le sommeil et les rêves considérés principalement dans leurs rapports avec les théories de la certitude et de la mémoire*, Paris, Alcan, 1885. Reproduction d'une série d'articles parus dans la *Revue Philosophique* entre 1879 et 1880. rééd. Paris, Fayard, 1993 Pour une étude historique, J. Carroy, (2012), *op. cit.* L'idée d'une analogie entre sommeil et somnambulisme a été avancée par le savant A. Maury, *Le sommeil et les rêves*, Paris, Didier, 1861. Delbœuf a lu et commenté ce livre dans son ouvrage.

« […] *Vous voyez*, dit alors Féré à Delbœuf, *elle ne se souvient de rien*. […] »[409]

Mais Delbœuf conçoit une variation de l'expérience : sur ses indications, Féré endort à nouveau l'hystérique puis il lui suggère qu'il fume un cigare imaginaire. Après quelques instants, le médecin attire l'attention de la somnambule sur la cendre incandescente et il lui fait croire qu'elle tombe sur son fichu qui, dans l'imagination de la patiente, ne tarde pas à prendre feu. Comme il y a une cuvette remplie d'eau sur la table, l'hypnotisée le plonge aussitôt dedans. Une fois trempé, elle regrette d'y voir un trou. À ce moment précis, sur les indications de son confrère, Féré la réveille et lui présente le fichu intact. Delbœuf donne alors la réaction de la somnambule :

« […] *en apercevant son fichu intact, elle revêt la physionomie d'une personne qui sort d'un songe lointain, et s'écrie (le moment était solennel pour moi, et ses paroles se sont gravées d'une manière indélébile dans ma mémoire)* : « *Dieu ! C'est un* rêve *que j'ai fait ! C'est étrange.* Voilà la première fois que je me souviens de ce que j'ai fait étant somnambule. *C'est étrange. Je me rappelle de tout.* […] »[410]

Par cette « démonstration éclatante », Delbœuf estime qu'il a prouvé aux expérimentateurs parisiens quelque peu ébahis, par une subtile modification du scénario expérimental, que l'oubli des somnambules, l'un des « dogmes » de leur doctrine, n'est pas inéluctable. Selon lui, pour que le souvenir ait lieu au sortir de l'hypnose, il faut que « *le dernier acte du rêve [soit] le premier du réveil* »[411]. Il a donc suffi de réveiller le sujet au beau milieu d'une action pour qu'elle se souvienne. Cette expérience a par ailleurs l'importance de confirmer au savant belge sa théorie de « l'unité de la conscience » par la conservation intégrale du souvenir.

S'il présente cette séquence comme un petit triomphe, c'est parce que selon lui c'est l'un des mystères de l'hypnotisme qui se voit levé par l'expérimentation. D'après lui, cette condition mentale anormale est à rapprocher du sommeil onirique ordinaire dont les hallucinations suggérées par l'hypnotiseur ne sont qu'un développement particulier. Ce sont, dit-il, des « rêves provoqués » qui obéissent aux mêmes lois que les rêves ordinaires. D'autre part, l'importance accordée au phénomène de « dédoublement de la personnalité », qui se fonde sur l'observation de l'amnésie post-hypnotique, apparaît lui aussi comme une illusion. Or, ce phénomène était jusqu'ici présenté par la plupart des acteurs de la période comme le fait caractéristique du « somnambulisme provoqué ». Dès le mois de février 1886, Delbœuf porte ces importantes

[409] J. Delbœuf, (1886a), *art. cit.,* p. 446.
[410] J. Delbœuf, (1886a), *art. cit.,* p. 447, 455.
[411] *Ibid.* p. 447.

conclusions, corroborées par d'autres expériences menées indépendamment, à la connaissance du public savant en les publiant dans la *Revue philosophique*.

« Défions-nous de nous-mêmes ! »

De son séjour parisien, Delbœuf dit qu'il en est revenu « *reconnaissant ! Mais un peu bouleversé* »[412]. Car de nombreuses questions l'ont assailli. En premier lieu, il a pu constater directement par lui-même et pour la première fois la réalité du « sommeil magnétique ». Il y a donc bien là, comme le propose Charcot, une « voie ouverte à l'expérimentation ». Mais, dans cette branche de la science psychologique en cours de constitution, il reste selon lui encore de nombreuses zones obscures à tirer au clair. Plus précisément, il croit pouvoir déjà relever un certain nombre de vices dans les procédures expérimentales.

De retour à Liège, il éprouve un vif désir d'expérimenter directement. Aussi, malgré les préjugés régnants et la censure tacite à la fois scientifique et morale de la majorité de ses collègues de la faculté, il « *s'enhardit à pratiquer par lui-même* »[413]. Pour se faire, conformément aux prescriptions des médecins de la Salpêtrière qui l'ont initié, il cherche un sujet hystérique qui, d'après eux, sont les seuls chez qui on peut induire une « névrose hypnotique ». Son collègue le Dr. Masius (1836-1912), un professeur de clinique à l'université de Liège qui l'a accompagné lors de son séjour à Paris, lui présente une jeune fille récemment venue à l'hôpital de la ville pour soigner ce qu'il diagnostique comme une « aphonie hystérique. »[414]

Sur cette jeune femme malade, il procède à la répétition des manipulations observées et assimilées à la Salpêtrière. Assez vite, lors de la première tentative, il constate un endormissement par la « physionomie » caractéristique de la jeune femme : après quelques tentatives, elle s'endort puis, par la pression du sommet du crâne censée la mettre dans l'état de « somnambulisme », selon l'école parisienne, il l'invite à « s'éveiller » en état de somnambulisme[415]. Après quelques minutes, elle se lève, marche et parle comme si elle était éveillée, tout en gardant la physionomie caractéristique des hypnotisés. Devant ce premier succès, il fait part dans sa surprise émue :

« […] *Voilà qu'après deux ou trois passes, elle ouvre enfin les yeux en leur donnant une expression de vague étonnement et de fixité dans l'infini qui ne nous permit pas de douter de notre succès.*

412 J. Delbœuf, (1889), *op. cit.,* p. 256.
413 J. Delbœuf, (1889), *op. cit.,*
414 J. Delbœuf, (1886a), *art. cit*., p. 448, (1889), *op. cit.,* p.256-257.
415 Les expérimentateurs parisiens parlent de « frottement du vertex ».

J'avais donc fait une somnambule. A cette idée – qu'on me pardonne ce détail futile – j'éprouvai une indicible émotion. C*e fut avec une espèce de recueillement religieux que je lui donne des hallucinations de la vue et de l'ouïe, et que je récoltais ses impressions.* […] »[416]

Suite à ses premiers essais concluants, il observe la léthargie mais, par cinq fois, il ne parvient pas à constater la catalepsie que le procédé parisien d'ouverture des yeux est censé provoquer. Il se heurte donc au fait que certains symptômes du « grand hypnotisme » sont impossibles à réaliser malgré sa lecture assidue de l'*Iconographie de la Salpêtrière*. Perplexe devant les contradictions de ses essais expérimentaux, c'est à ce moment qu'il lit l'ouvrage du physiologiste Henry Beaunis lequel affirme, avec ses « collègues de Nancy », que l'hypnotisme réussit très bien sur les sujets biens portants et que les trois états sont une illusion expérimentale[417].

Obsédé par la volonté de démêler les problèmes qui s'offrent à sa sagacité, Delbœuf veut continuer à expérimenter coûte que coûte. Il recherche alors des « sujets neufs ». Par le truchement de ses démarches infructueuses, il se résout finalement à procéder à des manipulations hypnotiques sur ses deux « jeunes servantes » qui, insiste-t-il, ne sont en rien des malades : toutes les deux sont des campagnardes « robustes, travailleuses et foncièrement honnêtes ». Sur l'aînée de ces deux sœurs qu'il nomme « J… », il réussit à induire sans difficulté le somnambulisme puis il parvient à lui donner toutes sortes de suggestions. Toutefois, suite à ses nombreuses expériences dont il tient le « journal » avec méthode, il se heurte encore au même point : il lui est impossible de vérifier la séquence des trois états de l'école de la Salpêtrière[418].

Cette perplexité va l'amener à développer une ligne d'investigation et de réflexion qui retiendra particulièrement l'attention des expérimentateurs de la période et dont le grand intérêt est de proposer un renversement complet de perspective : pour comprendre les phénomènes de l'hypnotisme, Delbœuf suggère publiquement qu'il faut avant tout tenir compte de l'opérateur lui-même. Dès son premier écrit publié en mars 1886, soit quatre mois après sa visite parisienne, il insiste sur le fait qu'il est avant tout nécessaire d'analyser le rôle de l'hypnotiseur dans l'établissement des phénomènes variés qu'il dit constater en toute objectivité. Dans les phrases préliminaires à sa démonstration, il fait part de sa disposition d'esprit à cet égard :

---

416 J. Delbœuf, « De l'influence de l'éducation et de l'imitation dans le somnambulisme provoqué », *Revue philosophique*, vol. 22, 1886b, p. 146-170, p. 150, (1889), *op. cit.*, p. 256-259. L'expression « faire une somnambule » est caractéristique des récits enthousiaste des premiers succès d'un praticien dans la période du magnétisme. Delbœuf l'emprunte à A. Bertrand. cf. J. Carroy (1991), *op. cit.* p. 38.

417 J. Delbœuf, (1886b), *art. cit.*, p. 151. H. Beaunis, *Du somnambulisme provoqué. Etudes psychologiques et physiologiques*, Paris, Baillière, 1886.

418 Dans ses différents articles qui abordent chacun un problème déterminé, Delbœuf « livre au lecteur un véritable journal » de ses expérimentations. J. Delbœuf, (1886a), *art. cit.* p. 441.

« […] '*Défiez-vous des suggestions'a dit quelque part M. Bernheim. Cette parole si sage – mais qui aurait certainement besoin d'être commentée - m'engageait à me défier de moi-même.* […] »[419]

Au cours de ses premiers mois de sa pratique, il ne cesse de réfléchir sur ce point qu'il tient pour essentiel. En août 1886, paraît dans la *Revue philosophique* un article déterminant sur le sujet qui a été lu, commenté et critiqué par la plupart des acteurs de la période.[420] Dans ce texte intitulé « De l'influence de l'imitation et de l'éducation dans le somnambulisme provoqué », il renouvelle à grande échelle ce renversement de perspective en questionnant méthodiquement la responsabilité de l'opérateur dans la constatation de certains phénomènes hypnotiques. Rappelons qu'à ce moment, la controverse entre « l'école de la Salpêtrière » et « l'école de Nancy » est à son comble. Alors qu'on s'accorde des deux côtés à reconnaître dans l'hypnotisme un état spécifique du système nerveux, ces deux écoles sont en situation d'antagonisme sur tous les points en ce qui concerne la symptomatologie. De là, la perplexité du savant qui se veut impartial. Delbœuf va s'engager résolument dans cette bataille intellectuelle à partir d'une question simple : « *pourquoi*, demande-t-il, *n'observe-t-on pas à Nancy ce que l'on observe chez Charcot*? »[421].

On a vu que, une fois revenu de Paris, malgré ses tentatives réitérées, Delbœuf n'a pas pu constater la séquence des trois états établie par les parisiens. Or, cette séquence et les manipulations physiques qui sont censées la provoquer constituent précisément l'objet principal de la controverse. Suite à ses premières expérimentations, il reprend en partie l'idée déjà exprimée par certains sceptiques selon laquelle les phénomènes hypnotiques sont tous dus à des habitudes inculquées par les praticiens à leurs sujets. Pour ces derniers, « tout est artificiel » dans l'hypnotisme mais, pour Delbœuf, « *c'est aller trop loin* »[422]. Pour lui, certains phénomènes hypnotiques ont bien une « origine naturelle » mais il faut les chercher à les dissocier de ceux qui sont dus à une action indéniable de l'hypnotiseur sur les sujets qu'il a hypnotisé. C'est ce qu'il se propose de démontrer à l'aune de ses expérimentations indépendantes.

---

419 J. Delbœuf, (1886a), *art. cit.,* p. 450. La citation de Bernheim provient d'une contestation des critiques qui lui ont été adressées par A. Binet et C. Féré et qui marquent l'un des points d'orgue de la « querelle » entre les praticiens de Paris et ceux de Nancy. H. Bernheim, « l'Hypnotisme chez les hystériques », *Revue philosophique*, t. 20, 1885, p. 311-316.

420 J. Delbœuf, « De l'influence de l'imitation et de l'éducation dans le somnambulisme provoqué », *Revue philosophique*, n°22, p. 146-171. Ces critiques méthodologiques ont été initiées à la suite de l'intervention d'Hyppolite Bernheim à la *Société de biologie* le 8 août 1884 où il a, le premier en France, critiqué les expériences de « transfert » réalisée à la Salpêtrière. A ce sujet, voir notamment la réponse quelque peu abrupte d'A. Binet et C. Féré (1885), *art. cit.,* p. 4. Bernheim a eu le mérite de nourrir une certaine suspicion puis de la théoriser. Son point de vue a ensuite été repris et développé par Delbœuf sur d'autres aspects de l'expérimentation au moyen de l'hypnotisme.

421 J. Delbœuf (1886b), *art. cit.* p. 148.

422 J. Delbœuf, (1886b), *art. cit.* p. 149.

Dans un premier temps, il opère avec l'aînée de ses servantes qu'il nomme « J… » et sur laquelle il a pratiqué pendant de nombreuses semaines avec satisfaction. Delbœuf constate alors un état hypnotique général qui est très différent de celui observé à Paris. On l'endort « instantanément » et son visage porte alors un « masque d'impassibilité » qui figure bien, dit-il, l'idée du « repos absolu ». On peut lui suggérer toutes sortes d'hallucinations mais jamais elle ne présente de catalepsie. À son réveil, elle se souvient de tout. Il se rend compte que ces différences sont de plus en plus frappantes à mesure qu'il progresse dans ses investigations. Au même moment, au mois de février 1886, il saisit l'occasion de se rendre chez un « magnétiseur » local expérimenté de qui il souhaite pouvoir tirer un certain nombre d'enseignements. Ce dernier le reçoit et accepte de lui montrer la façon dont il procède[423].

Or, dans les mains de ce praticien, les deux adolescents « petits et robustes » sur lesquels il opère, ne passent jamais par l'étape de la léthargie. Ils sont hypnotisés « par le regard » et on reconnaît qu'ils sont « *pris* », comme dit le magnétiseur, au fait que leur corps est complètement raidi : le visage des sujets est comme « pétrifié », avec une « fixité horrible » ; et leur physionomie est « stupide et bête » tandis que leur voix devient « rauque et inarticulée ». Ils manifestent également des « mouvements violents et brusques » et déploient une force « étonnante ». Après que le magnétiseur ait mis Delbœuf « en rapport » avec l'un des deux sujets pour qu'il expérimente à sa guise, il lui est très difficile de leur induire des suggestions d'hallucinations, comme celle qu'il a observées à Paris. Dans un premier temps, les deux jeunes hommes s'y refusent et entrent en état de « fureur ». Il faut s'y reprendre à plusieurs fois pour y parvenir. Ces sujets présentent donc une « allure très différente » de ceux qu'il a pu observer jusqu'ici. De fait, en plus des différences entre les symptomatologies décrites à Paris et à Nancy, Delbœuf se trouve à présent devant une troisième catégorie de sujets. Sans compter, ajoute-t-il, les séances paisibles qu'il a conduites avec « J... » qu'on peut tout aussi bien considérer comme une quatrième classe de sujets hypnotiques. À ce moment, Delbœuf s'avoue complètement « dérouté »[424].

Il conçoit toutefois une piste pour résoudre ces contradictions. D'après lui, si les deux sujets du magnétiseur liégeois lui ont résisté, c'est probablement parce qu'ils n'avaient pas été « assouplis » au genre d'exercices qu'il leur proposait sur le modèle de ce qu'il avait vu à Paris. D'après ses réflexions, il juge qu'ils ont très probablement été modelés à partir d'un autre corps de pratiques hypnotiques, indépendant de ceux adoptés par les médecins français ; à savoir, celui des « magnétiseurs » ambulants et entrepreneurs de spectacle. Le magnétiseur liégeois aurait « éduqué » ses sujets selon un répertoire d'extravagances bien connu de ce genre de praticiens et destiné à provoquer l'étonnement, la sidération puis le rire.

---

[423] J. Delbœuf (1886a), *art. cit.*, p. 450-457, (1886b), *art. cit.*, p. 158-160, (1889), *op. cit.*, p. 259.
[424] J. Delbœuf (1886b), *art. cit.* p. 149, 160.

Il ressort de cette supposition l'idée d'une explication possible de l'origine des querelles doctrinales : de la même façon, la plupart des différences de symptômes observés au sein des deux « écoles » seraient dues à un processus d'éducation ou, mieux encore, de « dressage ». Chacune des deux écoles aurait procédé suivant un corps de présupposés différents qui auraient produit des cristallisations singulières. Leur rivalité, poursuit Delbœuf, n'a donc « *aucune raison d'être. Elles sont toutes dans le vrai* ». Voici l'exposé de son raisonnement :

« […] *J'en vins à penser qu'*[…] *à la suite d'un certain genre d'entraînement, en partie voulu, en partie inconscient, en partie accidentel. Les opérateurs auraient* […] *été inspirés par les premiers résultats obtenus et se seraient attachés à les obtenir dans la suite, les croyants essentiels et caractéristiques ; les sujets, ainsi influencés et presque guidés, auraient, à leur tour, servi de modèles aux nouveaux-venus ; il se serait, de cette manière, institué un enseignement latent appuyé sur des traditions différentes suivant les milieux, et ainsi auraient pris naissance ces espèces d'écoles aujourd'hui en conflit.* […] »[425]

Selon lui, ce qui est déterminant dans ce processus, c'est « l'action du premier hypnotiseur ». Mais c'est aussi, ajoute-t-il aussitôt, l'action du premier disciple sur son maître[426]. D'après lui, il y a indéniablement une action réciproque inconsciente entre l'opérateur et son sujet lors de ce processus d'entraînement « *en partie voulu, en partie inconscient* »[427]. Autrement dit, du fait de ces divers enseignements inculqués, un certain nombre de phénomènes hypnotiques qui sont donnés pour objectifs sont en fait issus d'une transmission latente « d'habitudes somnambuliques » relatives à certaines traditions et milieux déterminés.

Pour démontrer le rôle de cette éducation, il s'est efforcé de tester son hypothèse en expérimentant sur son levier phénoménal ; à savoir, la « puissance de l'imitation ». À cette fin, il recommence ses expériences sur la sœur cadette de « J… », « M… », qu'il avait d'abord jugée trop récalcitrante et tenue à l'écart de ses expériences. Après lui avoir montré les phénomènes élémentaires qu'il effectue sur sa sœur, celle-ci n'a aucun mal à tomber en somnambulisme. Après quelques essais, il constate la reproduction exacte du répertoire auquel il l'a initiée : elle aussi s'endort paisiblement par la seule parole, présente des hallucinations et se souvient à son réveil. Pour parachever sa démonstration, il reproduit cette expérience de mimétisme sur l'un des sujets du magnétiseur liégeois qu'il a convié chez lui devant des collègues de l'université. Une fois encore, l'expérience réussie sur tous les points. L'adolescent est devenu lui aussi un somnambule paisible. Pour Delbœuf, après ces quelques séances destinées à prouver « l'influence de

425 *Ibid.*, p. 160.
426 J. Delbœuf (1886b), *art. cit.* p. 163.
427 J. Delbœuf (1886b), *art. cit.* p. 160.

l'exemple », le « débat était vidé »[428]. Par cet exposé, Delbœuf entame très sérieusement les théories physiologiques prétendument « objectives » de l'école de la Salpêtrière qui seront néanmoins ardemment défendues par ses partisans.[429]

De cet ensemble démonstrations expérimentales, il ressort l'idée fondamentale que les expérimentateurs ne sauraient ignorer le problème capital des « suggestions inconscientes » dont, jusqu'ici, trop peu ont cherché à se prémunir avec toute la rigueur requise. Sans ces précautions, ils présenteront puis défendront publiquement des artefacts au nom de vérités scientifiques. Par l'exposé de ses analyses précises, les acteurs de l'hypnotisme sont publiquement interpellés sur ce que Delbœuf appelle la « faute capitale » dans l'expérimentation : à savoir, l'ignorance de la relation profondément suggestive entre l'opérateur et son sujet. Une mise en garde à laquelle les expérimentateurs les plus perspicaces prêteront une oreille attentive :

« […] *L'opérateur,* conclut Delbœuf […] *s'il ne se défie pas de lui-même, guidera, sans le savoir, ses sujets dans la voie qu'il désire leur voir prendre, et l'on a alors le spectacle de personnes qui, de très bonne foi, se dupent l'une l'autre.* […] »[430]

L'un des corollaires de cette démonstration rejaillit sur la question des expérimentations sur la « transmission de pensée ». Dès ses premières observations qu'il a publiées, Delbœuf observait le fait que, au fil de l'entraînement hypnotique, la parole devient peu à peu superflue dans l'interaction entre l'opérateur et son sujet[431]. Lors de sa présentation de ses expériences avec « J… », il évoque comment les commandements qu'il lui donne n'ont plus besoin d'être fait avec la voix puisqu'elle détecte ce qu'il souhaite par des signes tacites qui sont de jour en jour moins marqués, voire imperceptibles. À la suite de cette analyse, il confesse que, s'il ne s'était pas défié de lui-même, il aurait pu, tel que Janet « *croire qu'il agit sur elle par la simple pensée*».

Dans la fin de son article sur sa visite à Paris et le surnaturel apparent plutôt que de laisser le lecteur sur les « confins du merveilleux » avec ces savants qui parlent d'une « hypnotisation à travers l'espace », Delbœuf propose de lui fournir des « réalités positives ». À cette fin, il relate une expérience faite inopinément le 10 avril 1886. Dans un cours » dont il a la responsabilité à l'université de Liège, Delbœuf forme à la réflexion philosophique une quinzaine d'étudiants en

[428] J. Delbœuf, (1886b), *art. cit*., p. 161-164.
[429] Aux premier desquels Alfred Binet qui tente de réfuter les arguments de Delbœuf. Cf. « Les divers écoles hypnotiques » (échanges de lettres entre A. Binet et J. Delbœuf, *Revue philosophique*, t. 22, novembre 1886, p. 532-538.
[430] J. Delbœuf, (1889), *op. cit*., p. 272-273.
[431] J. Delbœuf, (1886b), *art. cit*. p. 153

science et en médecine. Ce semestre-là, il soumet à leur sagacité les questions relatives aux discussions contemporaines sur l'hypnotisme. Lors d'une séance de travaux pratiques, il a invité l'un des deux sujets du magnétiseur liégeois dont il a fait la connaissance deux mois plus tôt. Une fois hypnotisé, il suggère à l'adolescent qu'à son réveil, sur un signal donné, il ira porter un verre d'eau (il y a une carafe et un verre sur la table) à « Mr Eucher », soit l'un des étudiants dans la salle qu'il a désigné au hasard. Or, au signal, le sujet se dirige immédiatement et « sans la moindre hésitation » vers l'étudiant choisi pour le faire boire. « Stupeur générale », décrit Delbœuf ; d'autant que, parmi l'auditoire, certains sont tout disposés à croire en la « seconde vue ». Le phénomène, ajoute-t-il, était « *réellement de nature à renverser toutes ses convictions* ».

Suite à cette première tentative, il rendort à nouveau le sujet, en priant chacun de bien rester à sa place, puis il désigne au sujet un autre étudiant. Cette fois-ci, le sujet hypnotique ne parvient pas à trouver la personne choisie. C'est l'auditoire qui finit par lui indiquer. Rendormi à nouveau, Delbœuf demande au sujet comment il a reconnu « Mr. Eucher » la première fois. Le sujet lui répond : « il avait l'air de se cacher »[432]. D'après Delbœuf, par cet innocent aveu, « le mystère s'éclaircit » : par leurs attitudes, leurs expectatives et leurs silences, les membres de l'auditoire et le professeur lui-même, avaient « arrangé la scène ». Par cet ensemble d'indices sensoriels ténus mais néanmoins substantiels, ils avaient involontairement et collectivement trahi leurs appréhensions et permis au sujet d'être guidé jusqu'au but recherché. Pour Delbœuf, cette expérience se présente également comme une preuve de la « remarquable perspicacité » qui peut être déployée par les somnambules. Mais surtout, ces observations vont largement à l'encontre de certaines assertions faites au printemps 1886 devant la *Société de psychologie physiologique* où les observations de Pierre Janet ont suscité d'importants débats contradictoires pour tenter d'expliquer le phénomène de la prétendue « suggestion mentale ».

L'hypothèse de « l'hyperesthésie inconsciente »

Pour beaucoup des auditeurs de la *Société de psychologie physiologique*, toutefois, il n'est désormais plus possible d'opposer une incrédulité systématique à ce « phénomène ». Il revient aux savants de s'efforcer de l'expliquer. C'est pourquoi, la première étape consiste à « multiplier les observations ». D'après la lecture des *Bulletins de la Société*, on apprend que lors des discussions de la séance consacrée à l'exposé de Pierre Janet, trois médecins-physiologistes se sont autorisés à évoquer des « observations anciennes » sur des phénomènes analogues. Richet, Héricourt et

[432] J. Delboeuf, (1886b), *art. cit.* p. 165, 167, (1886c), *op. cit.*, p. 46-47.

Beaunis interpellent leurs collègues sur certains faits étranges qu'ils ont eu l'occasion d'observer mais qu'ils avaient tu jusqu'ici[433].

Richet rapporte une observation qui date de 1873 : lorsqu'il était interne à l'hôpital Beaujon, il a constaté « une seule fois » qu'il a pu « *endormir une malade à distance* ». Mais, selon lui, c'est un fait extrêmement rare qui se produit dans des circonstances qui échappent encore au déterminisme scientifique. À sa suite, son ami le médecin Jules Héricourt (1850-1938) évoque un fait analogue observé à Perpignan en 1878 sur une jeune femme « non hystérique » qui, précise-t-il, n'avait aucune expérience préalable du magnétisme. D'emblée, dit-il, cette femme est entrée dans l'état de « somnambulisme lucide » : dans cet « état second » caractérisé, sa sensibilité était exaltée et sa mémoire était remarquable. Chaque jour, dit-il, il lui était de plus en plus facile de l'endormir, au point qu'après un « entraînement spécial » d'une quinzaine de jours, il lui « suffisait de *vouloir* » pour l'endormir à distance. Rien de plus curieux, dit-il, que d'observer sa « lutte contre l'endormissement » alors qu'elle est dans une conversation animée avec d'autres personnes à l'autre bout de la pièce. Enfin, Henry Beaunis relate une expérience concluante analogue effectuée « il y a quelques jours » avec le Dr. Liébeault à Nancy. Mais si ces trois auteurs ont délibérément consigné leurs témoignages, aucun d'eux ne propose de théorie pour expliquer ces faits qui « bouleversent toutes les idées reçues »[434].

En tant que membre correspondant de la *Société de psychologie* et lecteur assidue de la *Revue philosophique*, James prend connaissance de ces discussions dans cette période. De la même manière, à la lecture de ces comptes rendus qui paraissent dans la Revue de Ribot, Edmund Gurney ne cache pas son enthousiasme à son correspondant américain :

« […] *Le numéro de février de la* Revue philosophique, dit-il, *était un véritable signe des temps. Je suis presque certain que pour les recherches* hypnotiques, *la France est un sol exceptionnellement favorable (comme Esdaile l'a trouvé en Inde)* […] »[435].

Dans cette période, la question des probables « facultés supérieures » condense l'énigme du somnambulisme aux yeux des savants. Dans le compte rendu de Delbœuf des expériences parisiennes de la Salpêtrière du mois de novembre et décembre 1885, on décèle bien entre les lignes l'ambiguïté de l'état d'esprit des acteurs, y compris Charcot lui-même, à l'égard de ce que ce

433 C. Richet, « Un fait de somnambulisme à distance », J. Héricourt, « Un cas de somnambulisme à distance », H. Beaunis, « Un fait de suggestion mentale », *Revue philosophique*, t. 22, février 1886, p. 199-204.
434 H. Beaunis, (1886), *art. cit.*, p. 204.
435 COWJ (6), p. 133-134. Sur le Dr. Esdaile, chirurgien de l'armée britannique et mesmériste de la première moitié du XIXe siècle, cf. *supra.*

dernier considère comme le troisième stade de la « névrose hypnotique » ; à savoir, la « phase somnambulique ». Pour beaucoup, cette condition semble pouvoir manifester une faculté appelée « lucidité » par les « anciens magnétiseurs ». Le savant belge est lui aussi vivement intrigué par ce qui semble se laisser entrevoir, bien qu'il laisse toujours poindre sa circonspection en évoquant régulièrement la dangereuse « crédulité des hommes de science » :

« […] *Nos expériences de somnambulisme ont présenté quelque chose de décousu, parce que, dans leur désir d'éprouver la lucidité ou la réceptivité du sujet, les invités, pour qui elles étaient nouvelles, lui demandaient tantôt une chose, tantôt une autre, sans ordre et sans méthode, et quelques fois sans résultat.* […]

Ici, M. Charcot m'a semblé être persuadé que son sujet, à l'état de somnambule, jouissait d'une lucidité exceptionnelle, et tenir à nous en convaincre. Sur son invitation, M. Taine lui présenta sa carte à rebours ; elle l'a lut sans trop de difficulté. « Peut-être, a dit M. Charcot, que dans son état ordinaire elle sait à peine lire ».

Dans le fait, je m'en suis assuré le lendemain, elle sait parfaitement lire et écrire. […] »[436].

.Dans les semaines et les mois suivants, cependant, une série d'interprétations rationalistes alternatives vont être proposées par différents acteurs. Ces hypothèses qui vont être avancées pour expliquer la « suggestion mentale » se précisent surtout dans deux communications. Dans une intervention devant la *Société de psychologie physiologique* au mois de janvier 1886 suivie d'une seconde au mois d'avril, le savant polonais Julian Ochorowicz propose une psychologie des erreurs dans ce champ d'investigation où il s'est impliqué depuis de nombreuses années. Il propose de distinguer la « suggestion mentale apparente », très courante, de la « suggestion mentale réelle » qui fait encore office d'hypothèse[437]. Dans sa liste des sources d'erreur, il évoque notamment le hasard, les « suggestions verbales involontaires » et, surtout, les « hyperesthésies sensorielles ». Néanmoins, selon lui, d'après les « expériences du Havre » dont il a été un des acteurs, le phénomène existe bel et bien. Cette même année, il publie une importante monographie sur le sujet qui sera discutée par l'ensemble des acteurs dans laquelle il développe l'idée que « l'inconscient » demeure la grande source d'erreur de ce champ d'étude[438].

Le 28 Juin 1886, le Dr. Albert Ruault intervient devant la *Société de psychologie*. Il débute par critiquer frontalement les termes de la discussion tels qu'ils ont été présentés par Richet. Dans le somnambulisme, un domaine qu'il connaît bien pour l'avoir pratiqué depuis de nombreuses années mais en gardant la tête froide, il y a, selon lui, une « hyperacuité sensorielle extrême » qui

436 J. Delbœuf (1886c), art. cit., p. 12-13.
437 J. Ochorowicz, « Sur le problème de la suggestion mentale », *Bulletins de la Société de psychologie physiologique*, 1886, p. 65-69.
438 J. Ochorowicz (1887), *La suggestion mentale*, Paris, Doin, 1887. Voir R. Plas, (2000), *op. cit.*.

est augmentée par la suggestion. Il est « tenté de croire » qu'une somnambule « bien dressée » augmente considérablement son acuité sensorielle par « auto-suggestion ». C'est pourquoi, dit-il, *« le somnambule attentif a une aptitude toute spéciale à saisir et comprendre les signes de l'hypnotiseur »* [439]. Par suite de leur fréquentation, il s'établit entre les deux acteurs un langage constitué de signes rudimentaires dont ils n'ont pas conscience. Par les mouvements, les attitudes et les jeux de physionomie de l'opérateur, le sujet parvient à savoir ce qu'on exige de lui.

D'après Ruault, l'ensemble de ces processus ténus témoignent de ce qu'il appelle le « phénomène capital » de « l'inconscience de la perception sensorielle du sujet ». D'autant que, cette « inconscience » prend la forme d'une « personnalité » dédoublée. Un phénomène que « connaissent bien les praticiens expérimentés du somnambulisme » :

« […] *On est obligé*, dit-il, *d'admettre ce fait remarquable, que chez l'hypnotisé sensible à la suggestion mentale, le somnambule* lucide *des magnétiseurs, il y a à côté du moi conscient une personnalité psychique distincte, susceptible d'attention, de mémoire, d'intelligence et d'éducabilité, douée quelques fois d'une grande finesse et d'une grande puissance d'analyse, qui agit absolument en dehors du moi et à laquelle le moi obéit sans le savoir. Cet inconscient se perfectionne, chez le somnambule, en même temps que le moi conscient perd de sa netteté ; il y a rupture d'équilibre entre le conscient et l'inconscient au bénéfice de celui-ci.* […] »[440]

Telles sont, selon Ruault, les circonstances phénoménales qui peuvent permettre d'expliquer le « mécanisme » réel de la prétendue « suggestion mentale ». Cette idée d'une « personnalité psychique » hyperesthésique distincte du moi qui est toujours attentive dans le sommeil avait déjà été entrevue par certains auteurs mais elle est cette fois clairement formulée. Cette hypothèse présente l'intérêt d'établir que les sujets ne doivent pas nécessairement être considérés comme des simulateurs ou des mystificateurs. Il faut placer le problème sur un autre plan : l'étude des phénomènes psychologiques infra-conscients.

Du point de vue des chercheurs britanniques, l'ensemble de ces faits ne contredisent pas nécessairement leurs « résultats ». Au contraire, ils ne font qu'en préciser les circonstances puisque, selon eux, il a des cas que ces hypothèses ne peuvent pas expliquer. Dans une synthèse de soixante pages sur ces travaux qui paraît au mois de janvier 1887, Myers souligne les données positives qu'apporte aux discussions cette hypothèse de l'hyperesthésie hypnotique[441]. Dans un autre article paru les mois suivant dans *Mind,* Myers attire l'attention du lectorat anglophone sur

439 A, Ruault, « Du mécanisme de la suggestion mentale », *Revue philosophique*, t. 22, 1886, p. 679-691.
440 A. Ruault, (1886), art. cit., p. 687.
441 F. Myers, « Note on Certain Reported Cases of Hypnotic Hyperaesthesia », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 4, 1886-1887, p. 532-539.

un cas dont l'élucidation est encore plus sophistiquée. Cette étude formule de nouvelles hypothèses sur « l'hyperacuité inconsciente des somnambules ».

La double hypothèse d'Henri Bergson

En novembre 1886, Henri Bergson (1863-1941), alors jeune professeur de philosophie au lycée de Clermont-Ferrand va intervenir de façon originale dans le débat sur la « suggestion mentale » qui agite la *Société de psychologie physiologique* et que la *Revue philosophique* relaie dans ses colonnes. Encore totalement inconnu de la communauté savante nationale et internationale, Bergson a entrepris indépendamment des expériences d'hypnotisme avec l'assistance d'un des membres de la faculté des sciences de la ville. Grâce à leurs investigations, ils ont abouti à des résultats neufs dont ils font parvenir un compte rendu détaillé à Théodule Ribot qui le publie dans sa revue.[442]

Dans la première page qu'il a publiée, Bergson décrit sa pratique personnelle de l'induction hypnotique à laquelle l'a initié un « magnétiseur des environs » d'une « entière bonne foi » qu'il a vu opérer sur quatre jeunes gens d'une parfaite santé :

« […] *Dès la première séance, nous réussîmes à les hypnotiser en le regardant à l'improviste de très près, et en maintenant fixés sur eux, pendant sept à huit secondes, nos yeux grands ouverts ; aujourd'hui, il nous suffit de poser brusquement une main sur leur tête et d'attirer ainsi leur regard sur le nôtre pour les plonger instantanément dans cet état de stupeur qui caractérise l'état d'hypnotisme le mieux prononcé : les yeux restent démesurément ouverts et fixes, la physionomie perd toute expression intelligente ; enfin, l'on observe tous les phénomènes cataleptiques habituels : insensibilité générale, obstination à conserver indéfiniment les attitudes suggérées par le magnétiseur, etc.* […] » [443]

L'analyse de ce texte sur « la simulation inconsciente dans l'état d'hypnotisme » montre comment le jeune Bergson a été un contributeur remarqué dans ce champ de recherche par la formulation d'une double hypothèse neuve et sophistiquée sur le problème clef qui occupait les « psychologues ». Car le but explicite de la série d'expérimentations hypnotiques qu'il a entrepris consiste à tester la réalité d'une possible transmission d'idées ou de sensations d'une personne à une autre sans le secours des signes ou de la parole, au moment même où les savants français et

442 H. Bergson « De la simulation inconsciente dans l'état d'hypnotisme », *Revue philosophique*, vol. 22, novembre 1886, p. 525-531. Bergson avec un membre de la faculté des sciences de l'université de la ville, M. Robinet. Cf. P. Soulez, F. Worms, *Bergson*, Paris, PUF, 2002, p. 56-57.
443 H. Bergson, (1886), *art. cit.,* p. 525.

anglais en appellent publiquement à de nouvelles expérimentations afin de vérifier ou d'infirmer la réalité de ce phénomène.

Or, au cours de ses investigations, Bergson va être conduit à proposer une explication alternative à la « suggestion mentale ». Par la reproduction d'une expérience classique, il s'est d'abord confronté au fait qu'un des sujets hypnotisés sur lesquels il a opéré pouvait être mis en situation où ils semblaient « lire ses pensées » : car lorsqu'il ouvre un livre alors qu'il est face à son sujet privilégié qu'il a mis en « sommeil nerveux », ce dernier parvient très régulièrement à lire le numéro et certains mots des pages qu'il tient ouvertes devant lui. Après avoir observé ce phénomène hors cadre à plusieurs reprises, Bergson suggère cependant que le sujet hypnotisé qui lui fait face ne « lit » pas ses pensées mais qu'il est capable de lire le reflet du numéro de la page sur la cornée de ses yeux. D'après le professeur de philosophie, on a donc affaire, non pas à une « lecture de pensée » mais à un phénomène naturel, quoique rare, « d'hyperesthésie de la vue ».

Mais l'importance de cet article pour ses lecteurs réside peut-être surtout dans la seconde proposition qui ouvre une nouvelle dimension à l'investigation psychologique. Après avoir répété et fait varier les conditions de l'expérience initiale, Bergson rend compte du fait que les sujets ne sont absolument pas conscients du procédé d'hyperacuité optique qu'ils mettent en œuvre pour parvenir à l'exécution de l'ordre qu'il leur est commandé. C'est pourquoi, pour expliquer la nature exacte du phénomène à l'œuvre, Bergson propose l'idée encore inédite d'une « simulation inconsciente » : les sujets font « comme si » ils étaient en mesure de lire les pensées et déploient tout ce qui est en leur pouvoir pour parvenir à réaliser ce qu'il leur est demandé. Le phénomène le plus surprenant et le plus intéressant réside donc dans le fait qu'ils semblent n'avoir aucune conscience des opérations pourtant très délicates qu'ils mettent en œuvre.

Cette interprétation tend non seulement à infirmer la réalité supposée de la « télépathie » pour favoriser une réponse rationaliste mais aussi à démontrer l'existence de processus psychiques inconscients manifestes dans l'état hypnotique qui, dans ce cas, sont portés à une intensité remarquable. De par l'ingéniosité et la nouveauté de son analyse, ce texte va très vite attirer l'attention des chercheurs britanniques et américains[444]. C'est aussi par ce biais que William James prend pour la première fois connaissance du nom de Bergson dont il citera l'article dans ses *Principles of Psychology*[445]. À partir de ce moment précis, Bergson va nouer des liens personnels directs avec les protagonistes de la *Society for Psychical Research* dont il deviendra le président vingt-

[444] Cet article lui vaudra rapidement une note enthousiaste de Myers dans *Mind*. F. Myers, « On a Case of Alleged Hypnotic Hyperacuity of Vision », *Mind*, n°12, 1887, p. 154-156. Il est également mentionné par G. S. Hall qui parle l'année suivante du « cas bien connu de Bergson », G. S. Hall, *American Journal of Psychology*, vol. 1, n°1, 1887, p. 140

[445] PP, vol. 2, p. 609.

sept ans plus tard en 1913[446]. À cet égard, il est significatif que, dès cette époque, il déclare partager avec ces derniers un certain nombre de prédispositions philosophiques. Dans une lettre de Bergson à Myers datée du 1er décembre 1886, après que ce dernier ait pris spontanément contact avec lui suite à la lecture de son article paru en novembre, il indique à son correspondant britannique qu'il a

« […] *abordé ces études avec une arrière-croyance à la suggestion mentale et à la transmission de pensée*. […] »[447]

Quelques semaines plus tard, dans une autre lettre à Myers du mois de janvier 1887, Bergson précise ce qu'à ses yeux la philosophie est en droit d'attendre de la validation probable des expériences de la *Society for Psychical Research* :

« […] *le jour où vous pourrez tirer de tout cela quelques idées systématiques, il faudra renoncer sans doute à bien des idées reçues sur les rapports de la pensée avec le système nerveux ; mais je ne vois aucune raison pour nier* a priori *des phénomènes de ce genre*. […] » [448]

C'est la raison pour laquelle, malgré l'interprétation naturaliste et démystificatrice qu'il a avancée dans son article, il affirme dans sa conclusion qu'il lui semble difficile de contester catégoriquement la réalité de la « télépathie »[449].

---

446 Cet article précoce permet de mieux comprendre l'intérêt de Bergson pour les « recherches psychiques » et de montrer que, malgré ses dénégations dans son allocution présidentielle de 1913 sur son absence d'expérience dans ce domaine, il a bien expérimenté par lui-même. D'après ses échanges épistolaires, on sait qu'il est demeuré très proche du projet des « recherches psychiques » dont il déclare partager les « arrières-croyances ». Sur l'attitude de Bergson à la fin de sa vie à l'égard de la télépathie, voir l'entretien avec G. Meunier (1910), *L'Énergie spirituelle*, Paris, PUF, 2009, p. 409-412. Pour une analyse approfondie de ce champ d'enquête dans la philosophie bergsonienne, C. Pernot, « Spiritualisme et spiritisme chez Bergson », *Revue de l'enseignement philosophique*, 14e année, n°3, 1963, p. 1-23.

447 Lettre inédite citée par R. Plas, (2000), *op. cit.*, p. 115-117. (*Myers Papers, Trinity College*). Au cours de cette même année 1886, on sait qu'il a pris connaissance dès sa parution de leur livre-phare sur les « fantômes de vivants » avant même la publication de son texte sur l'hyperesthésie hypnotique et dont, comme on l'a vu, toute l'architecture conceptuelle repose sur une prétendue « démonstration expérimentale » d'une probabilité mathématique en faveur de la télépathie. H. Bergson, « 'Fantômes de vivants' et 'recherches psychiques' », in *l'Énergie spirituelle*, *op. cit.*, p. 273, P.. Soulez, F. Worms, (2002), *op. cit*, p. 56-57

448 Seconde lettre inédite citée par R. Plas, (2000), *op. cit.*, p. 115.

449 H. Bergson, (1886), *art. cit.*, p.

3. Les nouvelles observations somnambuliques de Pierre Janet (1886-1889)

Un tournant réflexif

D'après les écrits de James, ce qui a suscité son intérêt le plus vif dans les premiers travaux de Pierre Janet, ce n'est pas ses observations de « mise en sommeil à distance » mais une autre série importante d'expériences entreprises à leurs suites et selon un point de vue sensiblement différent. À partir de la fin de l'année 1886, en effet, s'ils gardent le « somnambulisme provoqué » comme objet d'étude de prédilection, les écrits du psychologue français présentent une nette rupture de ton à l'égard des phénomènes psychologiques prétendument extraordinaires. On ne saurait négliger cette césure car elle a imprimé une marque définitive à sa longue carrière : de fait, jamais plus Janet n'expérimentera sur la « suggestion mentale » à laquelle il ne fait pourtant aucun doute qu'il ait cru à un moment donné[450]. Ce changement d'attitude requiert une analyse car il va avoir des répercussions importantes pour l'orientation générale de ses travaux et sur les discussions qu'il aura dans les années à venir avec ses homologues ; aux premiers desquels James et les membres de la *Society for Psychical Research*

Cette nouvelle orientation se manifeste pour la première fois dans un article publié au mois de décembre 1886 dans la *Revue philosophique* ; soit six mois seulement après sa « deuxième note sur le sommeil provoqué à distance » présentée à la *Société de psychologie physiologique* le 31 mai 1885 où il commentait ses nombreuses tentatives pour endormir une femme par la pensée. Dès lors, que s'est-il passé au cours de ces six mois ? Comment en est-il venu à modifier son point de vue théorique ? Jusqu'à quel point ce retournement entrait-il dans des considérations de carrière suite à des mises en garde ? Avant d'examiner ses importantes recherches sur le « dédoublement

[450] Les expériences de « sommeil à distance » qui l'ont fait connaître seront entièrement éludées de la thèse de 1889 où le sujet n'est plus abordé qu'indirectement, sans toutefois nier la possibilité d'une telle faculté. (Cf P. Janet, (1889), *op. cit*., p. 173, *passim*. En vieillissant, Janet est resté ouvert à la discussion mais foncièrement sceptique en faisant parfois preuve d'une véritable causticité (P. Janet (1923, *art. cit*). Certains historiens (H. Ellenberger, C. Prévost) ont déduit de ces appréciations de la fin de sa carrière que Janet se serait toujours « méfié » de ces recherches qu'il n'aurait par la suite « jamais évoquées sans sourire » (E. Minkowski). Ces explications ne sont cependant pas tenables au regard des textes : elles s'inscrivent dans une stratégie interne à leurs travaux qui visaient à réhabiliter la figure de Pierre Janet dans l'histoire de la psychothérapie en le dédouanant de toute compromission prétendument irrationaliste ; et en rejetant la « faute » sur les membres de la *Society for Psychical Research* et leur supposée « crédulité » qu'il n'aurait jamais partagée. Cf. C. Prévost, *La psyhco-philosophie de Pierre Janet*, Paris, Payot, 1973, p. 12-13 et H. Ellenberger (1986), *op. cit.* p. 362. Sur ce point, la thèse de médecine de J.–M. Leloup. « *Pierre Janet et « l'hypnose à distance » : étude critique des expériences de télépathie avec Madame Léonie B.* », Université de Tours (1978), présente le « dossier » le plus complet sur le sujet (p. 135-182). Je remercie le Dr. C. Moreau de m'avoir fait parvenir un exemplaire de cette thèse qu'il a dirigée.

de la personnalité », qui fourniront la substance de sa thèse de sur *L'automatisme psychologique* présentée comme une étude psychologique sur *« les formes inférieures de l'activité humaine »* et qui sera unanimement saluée en France et à l'étranger, une analyse préalable apparaît nécessaire sur la façon dont Janet est venu à nourrir des doutes sur la validité et sur la pertinence de ses premières expériences « d'action à distance » avec « Madame B. » ?

D'après l'examen chronologique des textes des différents acteurs de la période qui se répondent de façon souvent explicite, il paraît possible de soutenir l'hypothèse selon laquelle l'un des éléments déterminants de ce changement d'attitude a été sa lecture de l'article de Joseph Delbœuf sur « l'influence de l'éducation et de l'imitation dans l'hypnotisme »[451].

Dans cet article paru au mois d'août 1886 et dont on sait qu'il a été lu par l'ensemble des acteurs puisque la plupart d'entre eux le commentent, le savant belge, comme on l'a vu, attirait l'attention sur l'importance fondamentale pour l'expérimentateur d'analyser l'action des théories du « premier hypnotiseur » sur son sujet et, par suite, de l'influence du comportement de ce dernier sur les opérateurs suivants. Tout laisse à penser qu'entre le mois d'août et le mois de décembre 1886, Janet a réfléchi à la mise en garde de l'expérimentateur liégeois qui peut se lire comme une invitation faite aux opérateurs de chercher à connaître le passé de leurs sujets sous peine de se laisser illusionner. Et, d'autre part, à se défier de leurs propres dispositions intellectuelles devant un sujet qui répond aussi bien à leurs attentes[452].

Or, dans les trois premiers articles de Janet parus entre de novembre 1885 et mai 1886, certains indices témoignent du fait qu'il n'a pas tout dit sur le passé de Léonie, ni sur l'état général de son information concernant les pratiques « magnétiques » auxquelles le Dr. Gibert l'a initié[453]. Dès cette époque, en effet, certaines de ses remarques trahissent le fait qu'il a connaissance du fait que Léonie a un « long passé de somnambule » derrière elle : « *quelqu'un de la région*, rapporte-t-il

---

451 J. Delbœuf, (1886b), *art. cit.*, Cet article a notamment fait l'objet d'une controverse publique dans les colonnes de la *Revue philosophique* dans la rubrique « notes et discussions » : A. Binet, « Les diverses écoles hypnotiques », suivi d'une « Réponse de M Delbœuf », *Revue philosophique*, t. 22, novembre 1886, p. 532-538. Dans son article de décembre 1886, Janet cite les expériences de Delbœuf, P. Janet (1886d), *art. cit*., p.

452 Les deux formules de Delbœuf: « *tel magnétiseur, telle somnambule* […] *telle somnambule, tel magnétiseur* » sont citées à plusieurs reprises dans sa thèse et notamment dans une page importante sur la question de la « plasticité » des somnambules à la lumière de l'histoire de la vie de Léonie. P. Janet (1889), *op. cit.,* p. 165.

453 Entre ses deux « notes » auprès la *Société de psychologie*, (P. Janet (1885, 1886b) *art cit*,) Janet a publié un autre article dans la *Revue scientifique* qui s'intitule « Les phases intermédiaires de l'hypnotisme », *Revue scientifique*, vol. 23, n°19, 8 mai 1886, p. 577- 587. Dans cet article Janet relate ses expériences effectuées avec « Madame B. » pendant l'hiver. Dans ce texte, certainement publié avec la bienveillance de Richet, Janet teste la théorie des trois états de Charcot et découvre « six états distincts ». A la fin de son texte, il évoque à nouveau ses expériences concluantes en matière de « commandement mental à distance ». Il va même plus loin et rapporte que : « […] *la pensée du magnétiseur peut donc, par une influence inexplicable mais qui est ici immédiatement vérifiable, faire parcourir au sujet les différentes phases dans l'un ou dans l'autre sen*s. […] », P. Janet (1886a), *art. cit*, p. 584-585.

en mai 1886, *l'endormait autrefois avec la plus grande facilité* »[454]. Ce conditionnement préalable qu'il méconnaît encore largement n'est pas sans avoir pu orienter les phénomènes observés. À partir de ce moment, on comprend qu'il va s'efforcer d'explorer le passé de Léonie dont il découvre peu à peu « *la seconde vie dans les salons et dans les cabinets d'étude* » où on « *l'endormait pour des consultations somnambuliques* »[455].

Dans ses souvenirs rétrospectifs, il relate que sa confiance a été ébranlée lorsqu'il a pris conscience du fait que le Dr. Gibert « *qui l'endormait bien avant moi depuis longtemps par les procédés du magnétisme animal* » a pu non seulement donner à Léonie des « habitudes magnétiques » mais que cette « éducation » n'était peut-être même pas le fait de son initiateur :

« […] *ces réflexions*, se rappelle-t-il vingt-cinq ans plus tard, *m'ont amené à supposer que cet enseignement et ce dressage devaient être antérieurs aussi bien à l'observation de Gibert qu'à la mienne et m'ont appris qu'il fallait connaître toute la vie d'une personne dont on voulait faire un sujet de recherches psychologique*s. […] »[456]

Au cours du printemps et de l'été 1886 durant lequel il expérimente à plusieurs reprises avec Léonie pour tenter de comprendre ce qu'il appelle les « phases intermédiaires » de son sommeil, il apprend également peu à peu, très certainement par le biais du Dr. Gibert et pas ses entretiens avec Léonie elle-même, que cette femme de quarante-cinq ans a passés, depuis ses premières années de jeunesse, « *beaucoup de temps entre les mains de médecins magnétiseurs où elle a joué le rôle de somnambule extra-lucide* »[457]. Le jeune psychologue s'éveille alors à ce passé « magnétique » d'abord perçu comme un biais expérimental : les phénomènes qu'il aurait observés ne seraient que le reflet des croyances et des opinions des premiers maîtres de Léonie dont il ignore à peu près tout ? Mais, d'après le ton qu'il adopte dans sa thèse soutenue et publiée au mois de juillet 1889, on perçoit que son point de vue a évolué. Après avoir fait implicitement référence aux analyses de Delbœuf, il fait état du fruit de ses recherches et de ses réflexions sur ce problème :

« […] *Montrez-moi un somnambule, et je saurai vite qui l'a endormie et quelles sont les opinions, les croyances scientifiques ou autres de son premier maître.* […]

454 P. Janet (1886b), p. 70.
455 P. Janet (1889), *op. cit*., p. 166, (1886a), *art. cit*, p. 579.
456 P. Janet, (1919), *op. cit*. t. 1, p. 173.
457 *Ibid*., p. 171-174.

Cette éducation du somnambule par celui qui l'endort est le grand danger de ces expériences ; elle nous expose à trouver que nos somnambules vérifient toujours nos propres idées. […] »[458]

Une fois au fait de ce « danger », une enquête s'imposait pour essayer de retrouver les coordonnées de ce dressage issu d'un monde de praticiens oublié mais que la mémoire collective décrit comme fascinés par la volonté de susciter des facultés merveilleuses et dont la science de l'époque raille avec confiance la prétendue crédulité[459]. Or, à partir de la fin 1886, les textes de Janet témoignent du fait qu'il a entrepris d'importantes recherches pour se rendre maître du et de son sujet. On décèle aux références données qu'il a commencé à lire systématiquement la littérature produite par ceux qu'il appelle les « anciens magnétiseurs français »[460].

Ces écrits qu'il va progressivement assimiler vont devenir les guides de ses nouvelles recherches. Mais il ne va pas les suivre à la lettre ; il va plutôt s'efforcer de retrouver l'esprit de découverte de ces praticiens déconsidérés aux ambitions théoriques parfois surannées mais aux descriptions souvent très précises auxquelles il rendra régulièrement hommage dans ses écrits. De là, le point de vue spécial adopté par le jeune Janet : il va reprendre résolument un certain nombre des travaux du « magnétisme animal » jusque dans leurs audaces mais sous un point de vue informé par l'approche clinique de Charcot et ses disciples dans le but de pénétrer le déterminisme de ces phénomènes par la voie de « l'analyse pathologique ».

À partir de là, il est possible de comprendre la logique suivie par Janet dans cette période clef de son œuvre et de définir l'originalité de l'approche à laquelle il va aboutir puis développer à grande échelle dans les années à venir. D'après lui, avant d'expérimenter sur des facultés psychologiques inconnues et *a fortiori* avant de conclure à l'existence de ces prétendues facultés, il faut d'abord « connaître à fond » la personnalité et le passé du sujet. L'expérimentateur, dit-il, doit « *passer par l'étude de sa constitution générale, par l'étude de sa santé et par la connaissance précise de sa vie antérieure, de son caractère, de ses troubles et des motifs qui expliquent sa conduite* ». C'est là, dit-il, la « voie qu'il a suivie » : d'abord et toujours chercher à expliquer les phénomènes en apparence merveilleux par « l'analyse du sujet ». Car cette psychogenèse produit un déplacement de perspective : le plus souvent, il résulte de ces études qu'on a presque toujours à faire à des

458 P. Janet (1889), *op. cit.*, p. 165.

459 Rappelons qu'à cette époque, la tradition magnétique est vouée aux gémonies par l'école de la Salpêtrière. On trouve de nombreux exemples de raillerie, en partie justifiables, dans la littérature savante. Par exemple, D. M. Bourneville et P. Régnard, *Iconographie photographique de la Salpêtrière*, vol. 3, Paris, Delahaye, 1879-1880, p. 150-153.

460 La première citation par Janet d'ouvrages issus de la littérature magnétique du début et du milieu du XIXe siècle date de son article du mois de mai 1887. P. Janet (1887), *art. cit.*, p. 454 et suiv. Dans cet article, il mentionne surtout le livre du disciple de Puységur, Joseph Deleuze, *Histoire critique du magnétisme animal* ; 1ère éd., Paris, 1813, mais aussi Alexandre Bertrand et A. Teste, Dr. Phillips. Sur ces auteurs, voir J. Carroy, (1991, 1993), *op. cit.*, *passim*.

« malades » ou, plus exactement, à des « névropathes » [461]. Ce revirement, on le comprend, fait figure de prémisse des dissensions futures avec les « chercheurs psychiques ».

Considérations de carrière ?

Pour expliquer le revirement de Pierre Janet à l'égard de « l'action télépathique à distance » nous avons insisté sur la logique interne de l'évolution de sa pensée. En plus de la relative cohérence dont il a fait preuve, cette approche se justifie parce que, du point de vue de la mise en perspective des recherches de James et de ses associés, elle fournit un contrepoint utile : à savoir, celui d'un savant qui a fait l'expérience d'un « ébranlement » à la suite duquel il est devenu sceptique ; au lieu de se « convertir » comme dans la majorité des cas analogues[462].

Le problème historique que pose le tournant de Janet est toutefois redevable d'une analyse en termes de stratégies intellectuelles et institutionnelles d'un acteur situé dans un contexte déterminé. À cet égard, il faut d'abord rappeler que Janet était inscrit en thèse de doctorat de philosophie à la Sorbonne. Ce qui impliquait des attendus bien spécifiques de la part de ses évaluateurs. On peut supposer que ceux qui constituaient alors l'élite du corps de métier des professeurs de philosophie auraient difficilement toléré de discuter publiquement de cette ligne de recherche aventureuse. Il se peut que son oncle, Paul Janet, l'une des figures de l'institution philosophique universitaire, ait incité son neveu à la prudence. Indépendamment de la qualité indéniable du travail de Janet, il semble que c'est ce qu'on peut lire entre les lignes du « rapport » fort élogieux de la thèse. Ce travail, écrit le rapporteur est :

[…] *une des plus remarquables thèses que la Faculté ait reçues depuis longtemps*. […] *C'était à la vérité une tentative des plus délicates et qui pouvait provoquer de graves objections que d'appliquer l'hypnotisme à la psychologie*. […] *il a su du reste avec beaucoup de dextérité éviter les écueils du sujet en s'écartant soigneusement du terrain médical pour se placer exclusivement sur le terrain philosophique*. […] *la soutenance* […] *a été excellente*. […] »[463]

---

461 Janet explique ce processus dans trois textes réflexifs rétrospectifs : dans son « autobiographie », P. Janet, (1930), *art. cit.*, et en 1923, dans un paragraphe de sa recension critique du *Traité de Métapsychique* (1923) de C. Richet. P. Janet, « A propos de la métapsychique », *Revue philosophique*, t. 96, 1923, p. 22. Voir aussi P. Janet, (1919), *op. cit* , vol. 1, p. 171-174.

462 Sur ce motif récurrent, J. Carroy (1991, 1993), *op. cit.*

463 Archives du Collège de France, citées par S. Nicolas, « introduction » dans la réédition, P. Janet *L'automatisme psychologique* [1889], Paris, L'Harmattan, 2005, p. 5-6. Le jury était composé de L. Himly, P. Janet, C. Waddington, E. Boutroux, G. Séailles. Sur ces auteurs, leurs rôles et leurs places dans l'université française de l'époque, J.-L. Fabiani, (1988), *op. cit*. Il est significatif que P. Janet soit resté professeur de philosophie au Collège Rollin jusqu'en 1895 et qu'il soit l'auteur d'un « manuel du baccalauréat » (1894). Concernant les rémanences théoriques de sa formation philosophique, J. Carroy, R. Plas, « How Pierre Janet used the Pathological psychology to save the Philosophical Self », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 36, n°3, 2000, p. 231-240.

Si le rapport invoque une démarcation nécessaire avec l'approche médicale, on peut aussi lire entre les lignes la témérité d'avoir ré-introduit à l'université de Paris, sous la terminologie savante de l'hypnotisme, la question longtemps condamnée du « magnétisme animal ». D'autre part, dès cette époque, on sait que Janet envisageait d'entreprendre des études de médecine. Aussi, le fait de s'être conformé dans sa thèse aux idées de Charcot en termes d'analyse pathologique a largement contribué à lui ouvrir les portes du service du maître de la Salpêtrière qui lui confie, dès l'année suivante, la direction du nouveau laboratoire de psychologie créé dans l'hôpital.

De ce point de vue, quel a été le rôle de ses expériences de « sommeil à distance » ? Dans ses souvenirs rétrospectifs, Janet explique que la publication de ses observations « prudentes et sceptiques » lui a permis de *« rencontrer des gens de grande valeur* ». Il évoque Charcot, Richet, mais aussi Myers et Sidgwick. De fait, par la diffusion de ses expériences, le jeune professeur de lycée au Havre est soudainement devenu audible à Paris et il a reçu immédiatement l'attention des principaux acteurs nationaux de la « psychologie », dont C. Richet et T. Ribot, et internationaux ; ce dont témoigne, entre autres évènements, la lettre de William James qui a pris contact avec lui durant l'été 1887. C'est pourquoi, selon Janet, ces « *débuts ne me semble pas [m'] avoir été tout à fait fâcheux* »[464]

Un « dédoublement de la personnalité » provoqué

Le premier article dans lequel Janet engage son tournant réflexif a été publié au mois de décembres 1886 dans la *Revue philosophique* et il porte sur « le dédoublement de la personnalité dans le somnambulisme provoqué »[465]. Suite à ses « doutes » sur la conduite de ses expériences avec « Madame B. », Janet semble avoir décidé de se concentrer sur une approche clinique. Rappelons que depuis son arrivée au Havre en 1883, il a pris contact avec les médecins de l'hôpital général de la ville. Il y fréquente les « aliénistes » qui lui montrent leurs patients délirants et qui vont jusqu'à mettre certains d'entre eux à la disposition du professeur de philosophie dans une salle réservée. Sous l'autorité du Dr. Powilewicz (1852-1932), le « directeur du service des aliénés » de l'hôpital, Janet a l'opportunité d'observer une patiente qu'il nomme « L. » et sur laquelle ils se sont résolus à procéder à des manipulations « hypnotiques »[466].

---

464 P. Janet (1930), *art. cit*., p. 83.

465 P. Janet, « Les actes inconscients et le dédoublement de la personnalité dans le somnambulisme provoqué », *Revue philosophique*, t 22, décembre, 1886, p. 212-223.

466 P Janet, (1886d), *art. cit*., p.. 577, 580. Le Dr. Léon Powilewicz que Janet appelle son « excellent ami » (P. Janet (1894), (1919), t. 1, p. 171) est le second dédicataire de sa thèse. C'est un aliéniste havrais d'origine polonaise qui a été formé à la faculté de médecine de Paris. cf. F. Carbonel, « Un jalon pour l'émergence de la psychologie scientifique : Pierre Janet et les médecins aliénistes du Havre (22 févier 1883-Août 1889) », *Bulletin de liaison du centre Havrais de Recherche Historique,* n°79, novembre 2007, p. 10-17. L'auteur, qui a dépouillé les archives municipales et hospitalières locales, présente également d'autres médecins dans l'entourage direct desquels P. Janet a évolué dont les Drs. François Piasecki (1810- ?), aliéniste et Mephtali Brunschvig (1857-1932), chirurgien oculiste.

Celle à qui Janet donne dans sa thèse le nom de « Lucie » est une jeune femme de dix-neuf ans qui souffre, dit-il, de « grande hystérie » : depuis son enfance, elle a de graves crises nerveuses chroniques avec des « convulsions » et des « hallucinations terrifiantes » qui durent pendant cinq à six heures de suite chaque jour. De plus, elle est privée des sens du toucher, de la chaleur et du contact ; ce qui fait d'elle, dit Janet, un sujet « anesthésique ». C'est pourquoi, selon lui, le diagnostic d'hystérie ne fait aucun doute[467]. D'emblée donc, on le voit, Janet affirme publiquement l'orientation pathologique de ses nouvelles recherches.

Dans la première lettre de Janet adressée à James datée du 24 juillet 1887, on trouve une description complémentaire de l'état de cette patiente sur laquelle ce dernier le questionne, après avoir spontanément pris contact avec lui :

« […] *les convulsions hystériques*, précise Janet, *n'ont commencé qu'à 7 ans. L'anesthésie a pu commencer à ce moment ou même plus tard. En un mot, elle a dû sentir autrefois.* […]

J'ai plusieurs fois piqué ou brûlé le sujet sans le prévenir et hors de portée de son regard, L. alors ne bougeait pas et ne s'apercevait de rien.

[…] *J'ai été très frappé par l'indifférence de cette personne pour tout ce qui concerne sa maladie. Elle avait des crises épouvantables de 9 heures de durée, elle ne s'en souvenait pas mais elle se réveillait couchée par terre meurtrie et les vêtements déchirés, eh bien elle ne s'en inquiétait pas et d'elle-même n'aurait jamais songé à se soigner.* […] *même indifférence pour les expériences que je faisais sur elle. Je l'ai tenue endormie pendant plusieurs heures, au réveil elle ne se souvenait ni de ce qu'elle avait fait ni même d'avoir dormi. Elle ne se demandait pas à quoi elle avait employé son temps et n'avait aucune inquiétude.* […] »[468]

Sous la responsabilité de l'aliéniste havrais, ils se sont résolus lors d'une de ses « crises » à « l'hypnotiser » afin, dit-il, d'atténuer son agitation et d'apaiser ses délires. Cette intention témoigne d'un certain degré d'expertise acquis suite à l'initiation du Dr. Gibert à la pratique du somnambulisme provoqué. Sauf que Janet l'applique pour la première fois à une femme souffrante en séjour à l'hôpital. Comme il le précise, l'un des grands intérêts de la mise en sommeil nerveux réside dans le fait que, une fois « endormi », le patient est le plus souvent en mesure de répondre à des questions. Ce qui, ajoute-t-il, est rarement le cas pendant les

467 P. Janet, (1886d), *art. cit.* p. 577, 580. Voir aussi les précisions diagnostiques données dans la seconde étude sur cette patiente, P. Janet, « L'anesthésie systématisée et la dissociation des phénomènes psychologiques », *Revue philosophique*, mai 1887, p. 449. On trouve également un certain nombre de renseignements biographiques et médicaux sur « Lucie », dans l'appendice de la thèse de Janet qui portent essentiellement sur son « hérédité ». P. Janet (1889), *op. cit*, p. 539.

468 COWJ (6), p. 241-244.

« attaques ». Ce point est important car, dans la pensée de Janet, il constitue la prémisse à l'idée d'un dialogue thérapeutique dans le sommeil provoqué.

Dans son texte, Janet déclare qu'il a réussi à induire le sommeil provoqué en usant du procédé des « passes » ; à savoir, par les techniques conjointes de la fixation oculaire et de la pression des « zones hypnogènes » : pouces, front etc. Lors de ces séances répétées, il déclare qu'il a pu observer tous les phénomènes déjà « forts connus » de la suggestion hypnotique. Ce qui, dans ce contexte, signifie qu'il est parvenu à provoquer « sur commande », des contractures, des mouvements et des actes involontaires, des hallucinations et toutes sortes de « suggestions différées ». Ces succès indiquent, dit-il, un « somnambulisme assez profond ».

Mais parmi tous les phénomènes observés, celui qu'il juge le plus intéressant réside dans le fait que, après « entraînement », « Lucie » n'a plus conscience des suggestions qui lui ont été faites : alors que pendant son sommeil, elle comprend et commente les suggestions qui lui sont faites, une fois réveillée, elle ne se souvient plus de rien ; alors même que l'effet de ces suggestions est manifeste d'après son comportement. Cette « inconscience des suggestions », dit Janet, donne lieu à un « spectacle curieux ». Par exemple, alors qu'elle est endormie, il lui suggère de pleurer une fois éveillée. Lors de son retour à l'état normal, les larmes coulent sur son visage tandis qu'il l'entretient de « choses fort gaies » qu'elle commente avec animation. D'après Janet, désormais, « *tout ce qui a rapport à la suggestion ne pénètre plus dans sa conscience* »[469]. Pour l'illustrer, il présente un certain nombre de variations de ce phénomène « déjà observé » mais, dit-il, « vraiment curieux » lorsqu'on le constate par soi-même.

Par exemple, il décrit l'expérience suivante :

« […] *Je lui commande brusquement : « Faites un pied de nez » ; les mains se placent au bout de son nez. On l'interroge sur ce qu'elle fait ; elle répond toujours qu'elle ne fait rien et continue à causer pendant longtemps sans se douter que ses mains continuent à s'agiter au bout de nez.* […] »[470]

En d'autres termes, Janet vérifie le phénomène crucial de la « suggestion post-hypnotique » qui a conduit certains psychologues à formuler l'hypothèse selon laquelle, dans certaines circonstances spéciales, on peut constater l'existence d'une série d'opérations *psychologiques* qui s'effectuent, comme le dit Richet, « en dehors du Moi conscient »[471]. A la lecture

469 P. Janet (1886d), *art. cit.*, p. 580.
470 P. Janet (1886d), *art. cit.*, p. 579.
471 C. Richet, « Les mouvements inconscients », in *Hommage à Chevreul à l'occasion de son centenaire*, Paris, Alcan, p. 79-94. Bien que Janet ne le cite pas, c'est aussi à A. Binet que l'on doit alors l'idée de « raisonnements inconscients ». cf. A Binet, *La psychologie du raisonnement, recherches expérimentales par l'hypnotisme*, Paris, Alcan, 1886. L'ouvrage reprend ses expérimentations hypnotiques. Cf. Chapitre 2.

de l'article, on comprend que Janet souhaite expérimenter sur la nature et sur l'étendue de ces opérations psychologiques qualifiées d'« inconscientes » et déjà aperçues par d'autres auteurs. D'après la formule qu'il utilise, il veut voir « jusqu'où » va cette « inconscience » ? Est-ce qu'elle présente certains caractères d'une conscience intelligente ?

Pour s'en rendre compte, il entreprend d'ordonner à sa patiente « endormie » de réaliser, à son réveil et à un signal donné, des exercices d'algèbre simple (additions, multiplications, divisons) ; ce que, à sa surprise, elle parvient à réaliser sans peine[472]. Autrement dit, par ces diverses expériences dont il expose plusieurs variations, Janet développe d'une façon neuve ce que les auteurs de la période appellent aussi, mais sans que cela soit encore bien établi et précisé, une perception et/ou une intelligence « secondaires ». Pour le démontrer d'une façon encore plus nette, il conçoit une expérience qui s'inspire directement des études de Myers sur « l'écriture automatique des médiums » (1884-1885) auquel il reconnaît le rôle de précurseur dans l'étude des « mentations sub-conscientes ».

Car la série des différents phénomènes d'après laquelle on peut constater des opérations psychologiques qui s'effectuent en dehors de la conscience conduit « tout naturellement », dit Janet, à l'étude d'un « *phénomène qui a été le point de départ de toute la doctrine du spiritisme* » : à savoir, l'énigmatique « dédoublement de la conscience ». D'après Janet :

« […] *ce phénomène a aussi été très bien étudié par un psychologue anglais de mérite, M. Fr. Myers, qui s'est consacré à l'étude difficile de ces phénomènes psychologiques inconnus bien que ce dernier ait étudié des cas spontanés.* […] »[473]

Pour démontrer la réalité de cette « intelligence sans conscience » qui coexiste parfois avec la personnalité éveillée, il conçoit de suggérer à « Lucie », dans son sommeil, d'écrire une lettre à son réveil. Car l'écriture, dit-il, serait un moyen de « rendre sensible » ces opérations intellectuelles « inconscientes ». Or, une fois réveillée, « Lucie » parvient sans peine à écrire toute une série de lettres. Voici la description de ses expériences:

« […] *Quand j'aurais frappé dans mes mains, vous prendrez sur la table un crayon et du papier et vous écrirez le mot « Bonjour. Au signe donné, le mot est écrit rapidement, mais d'une écriture illisible ; L. ne s'est pas aperçue de ce qu'elle faisait. « Vous écrirez cette phrase : « Je fais tout ce que je veux sans le savoir » ; la phrase est écrite, mais ce n'est toujours là que du pur automatisme qui ne manifeste pas grande intelligence* […]

472 P. Janet (1886d), *art. cit.*, p. 585-586.
473 P. Janet (1886d), *art. cit.*, p p. 588.

Je voulus laisser plus d'indépendance à cette intelligence sans conscience. « Vous écrirez une lettre quelconque ». Voici ce qu'elle écrivit inconsciemment, une fois réveillée : « Madame, je ne puis venir dimanche comme il était entendu ; je vous prie de m'excuser. Je me ferais un plaisir de venir avec vous, mais je ne puis accepter ce jour. Votre amie L. – P-S. Bien des choses aux enfants, s. v. p. »

Cette lettre automatique est correcte et indique une certaine réflexion. L. parlait de tout autre chose et répondait à plusieurs personnes pendant qu'elle écrivait. D'ailleurs, elle ne comprit rien à cette lettre quand je la lui montrai et soutint que j'avais copié sa signature. […] »[474]

Cette écriture, commente-t-il, présente la singularité d'être « penchée et très lâche » et, par là même, elle ressemble fort à celle des « médiums » que Richet a étudiés et auquel il a montré certains spécimens[475]. À ce stade, la conclusion qui s'impose est la suivante : puisque cette « inconscience » manifeste une capacité réflexive de compter et même d'écrire, alors on n'a pas affaire à de « l'automatisme » à strictement parler (c'est-à-dire à un mécanisme exclusivement physiologique, comme le supposent la majorité des travaux médicaux de la génération précédente) mais plutôt à une « autre conscience » ou, du moins, à une « forme rudimentaire » de conscience qui semble « coexister » avec la conscience normale. Car on observe très nettement, dit Janet, le phénomène de « division de la conscience » ou ce que Taine, qu'il cite comme garant de l'orientation de ses recherches, décrivait comme « la présence simultanée de deux séries d'idées parallèles et indépendantes ». Pour Janet, puisque la parole et l'écriture sont le « signe » indubitable de la conscience, on devrait donc plutôt parler de « deux consciences ».

Pour clore cette série d'observations, Janet présente une dernière expérience que ses lecteurs considéreront comme une percée expérimentale inédite. Car la pièce-maitresse de sa « démonstration » de la réalité de ces « deux consciences simultanées » réside dans une expérimentation qui lui permet d'assister au moment précis de la formation de cette autre conscience. Pour tenter de serrer au plus près ce phénomène, Janet conçoit de dialoguer avec cette « seconde conscience » en l'incitant à lui répondre « par écriture automatique ».

Voici l'expérience qui a tant frappé James et ses associés :

« […] *Le sujet étant préparé comme il est dit précédemment et me répondant par écriture automatique, nous avons la conversation suivante :*

- *M'entendez-vous ?*

(elle répond par écrit)

---

474 P. Janet (1886d), *art. cit.*, p. 586-587.

475 C. Richet, (1886), *art. cit.*, Rappelons que Richet s'intéresse alors de près à la graphologie cf. P. Le Maléfan, (1999), *op. cit.*

- *Non*
- *Mais pour répondre, il faut entendre.*
- *Oui, absolument.*
- *Alors comment faites-vous ?*
- *Je ne sais.*
- *Il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui m'entende.*
- *Oui.*
- *Qui cela ?*
- *Autre que Lucie.*
- *Ah, bien ! Une autre personne ; voulez-vous que nous l'appelions Blanche ?*
- *Oui, Blanche.*
- *Alors, Blanche, m'entendez-vous ?*
- *Oui.* […] »[476]

Suite à l'exposition de cette expérience, Janet précise : « *sans doute c'est moi qui ai suggéré le nom de ce personnage et lui aie donné une sorte d'individualité, mais on a vu combien il s'était développé spontanément : je n'ai guère fait que le baptiser.* ». À la suite de cette description, Janet rapporte que quand il a montré à « Lucie » le papier précédent, elle a manifesté des « raisons personnelles » pour « avoir en horreur » le nom de « Blanche » et elle ne comprenait ce que ce nom venait faire sur cette feuille. Ce qui prouve, dit Janet, sa sincérité. Il dut alors reprendre l'expérience pour donner une nouvelle dénomination à ce « personnage secondaire ». S'ensuit alors le dialogue suivant : « *Quel nom voulez-vous avoir ? » - Pas de nom. – Si, ce sera plus commode. – Eh bien, Adrienne* ». Or, à partir de ce moment, la seule invocation du nom « Adrienne » suffit à engendrer des phénomènes automatiques à l'insu de la conscience normale de « Lucie » :

« […] *Depuis*, dit Janet, *j'entretins des conversations soit avec L. qui me répondait par la parole ou avec Adrienne qui répondait par l'écriture. Il suffisait de changer de nom pour qu'il n'y eut jamais d'erreur, il n'était plus nécessaire de l'endormir, le nom seul d'Adrienne suffisait pour commander des actes ou des réponses automatiques, c'est-à-dire ignorées de L.* […] »[477].

De fait, conclut Janet, il y aurait des expériences à poursuivre sur cette personnalité qu'il a créée « *pour ainsi dire expérimentalement* ». Mais que signifie cette « personnalité » ? Pourquoi

476 P. Janet, (1886d), *art. cit.*, p. 588-589.
477 P. Janet, (1886d), *art. cit.*, p. 589.

« Adrienne » a-t-elle pu émerger à la faveur d'une manipulation que Janet décrit comme un « baptême » ? La psychologue prend la peine de s'expliquer sur ce point en précisant la nature de cette « personnalité » à ses yeux. Suite à son exposition de la première apparition de « Blanche », son texte renvoie à une note non dénuée d'ironie :

« […] *au lieu de désigner ainsi le personnage automatique ; il est clair que j'aurais pu lui suggérer qu'il était l'esprit de César ou de Bossuet : il est très probable que la suggestion n'aurait pas rencontré de résistance et L. serait devenue un* médium écrivant. […] »[478]

Car pour certains auteurs, aux premiers desquels les spirites, le personnage qui fait apparition dans l'écriture automatique transcende l'espace et le temps. Les « chercheurs psychiques » quant à eux, aux premiers desquels Myers, ne postulent en rien un tel pouvoir mais il leur semble possible que cette technique puisse impliquer des « facultés non encore reconnues ». C'est pourquoi, Janet précise son approche sur ce point :

« […] *Les réponses que j'ai obtenues [par l'écriture automatique] n'ont pas beaucoup d'intérêt* ; *la façon dont elles ont été écrites est plus curieuse que leur contenu. Elles étaient presque toujours très simples, « oui », « non » et très fréquemment « je ne sais ». Je n'ai pas vu dans ces réponses la moindre trace d'une lucidité quelconque ; je n'ai pas non plus observé de suggestion mentale qui, d'après Myers ne serait par rare dans les cas d'écriture automatique.* […] »[479]

Du point de vue de James, dès sa lecture de cette publication au mois de janvier 1887, il la perçoit comme une contribution « expérimentale » qui bouleverse les perspectives de la psychologie. Dans les *Principles of Psychology*, il rend hommage à cette expérimentation menée par son confrère français dans le chapitre du livre consacré à la « conscience de soi » :

« […] *cette* preuve par écriture « automatique » *de l'existence d'une conscience secondaire est des plus frappantes et des plus convaincantes* […] ».[480]

Plus loin, il précise en quoi elle est ingénieuse et déterminante à ses yeux. :

478 *Ibid.*, p. 589 note 1.
479 *Ibid.*, p. 589.
480 PP, vol. 1, p., 204.

« […] *M. Janet a réussi à capter le moment d'épaississement (pour ainsi dire) d'une personnalité secondaire chez une somnambule* […] »[481]

Du point de vue de James donc, cet article propose une « démonstration expérimentale », en un lieu de publication stratégique de la psychologie scientifique internationale, de la réalité du phénomène du « dédoublement de la conscience ». Rappelons que, six mois, plus tôt, il a publié son « rapport » sur « Miss Piper ». Cette contribution de Pierre Janet, en plus d'ouvrir de nouvelles perspectives à la science de la vie mentale, lui fournit un élément de comparaison déterminant pour étoffer le « contexte » des « faits psychologiques et physiologiques » qu'il réclame pour comprendre les phénomènes de transe.

Pierre Janet, lecteur des « anciens magnétiseurs »

Le plus souvent, l'histoire de l'hypnotisme met en scène la rupture de Charcot avec les pratiques et les théories « irrationnelles » du « magnétisme animal » : la fonction de ce récit était surtout d'entériner l'idée que les « magnétiseurs » des générations précédentes méritaient la déconsidération dont ils ont fait l'objet dans la communauté savante et médicale tout au long du XIXe siècle. Par contraste, ce récit révélait l'importance des accomplissements scientifiques de la génération actuelle. Mais cette mise en scène ne concorde pas avec la réalité historique d'une transmission d'idées, de savoirs et de pratiques « magnétiques » chez un nombre important de médecins et de savants qui ont été les dépositaires, éclairés ou non, d'une tradition semi-clandestine. Le jeune Pierre Janet, par suite de son initiation par le Dr. Gibert et de sa fréquentation de Charles Richet notamment, en a clairement pris conscience. C'est pourquoi, à partir du milieu des années 1880, il a entrepris des recherches approfondies en explorant cette littérature dont il a repris de très nombreuses descriptions dans sa thèse. De ce point de vue, l'une des audaces de son travail est d'avoir ré-intégré cette littérature longtemps bannie.

Selon Janet, la découverte fondamentale des « mesméristes » réside dans la production d'une « modification psychologique très nette et très profonde » de la personnalité puis de la ramener à son état normal : ce qu'ils ont appelé le « somnambulisme provoqué ». La « défaveur » dont la littérature du mesmérisme a fait l'objet provient du fait qu'une majorité de ses auteurs a cru déceler dans cette modification un accès à une « forme de pensée supérieure » qui a capté leur imagination. Mais malgré la tendance de certains de ces auteurs à « l'abus de théories », parfois clairement mystiques et d'un style souvent « ronflant », malgré leurs querelles idéologiques incessantes, on trouve dans leurs écrits des observations des plus intéressantes de par leur précision. Parmi ces auteurs, dit Janet, il y avait de « véritables savants » dont la « patience » et la « témérité » leur ont permis de décrire l'ensemble des

[481] PP vol. 1, p. 227.

phénomènes fondamentaux de l'hypnotisme tels que l'amnésie, l'insensibilité, le « rapport », le rôle de la suggestion, les différentes « phases du sommeil » et leur approfondissement, ou encore les « dédoublements » de la personnalité. Ils se sont également avérés des « pionniers » en rendant compte avec minutie de l'efficacité et/ou des échecs des « cures » qu'ils ont entreprises.

Ces auteurs ont donc été les inspirateurs de certaines innovations psychologiques et médicales des générations suivantes. C'est pourquoi, Janet a collectionné toute sa vie ces ouvrages rares, ces brochures et ces périodiques relégués et souvent introuvables ; au point, dit-on, qu'à la fin de sa carrière, sa bibliothèque contenait une pièce entière remplie d'une « *collection unique des œuvres des anciens magnétiseurs* »[482]. Dans les années 1910, une fois l'hypnotisme passé de « mode », Janet a consacré un important travail historique à ces « anciens magnétiseurs ». Publiée après la guerre dans le premier tome des *Médications psychologiques* 1919, cette histoire tente de « rendre justice » et de caractériser avec pondération les différentes démarches de ces auteurs et leurs apports à la médecine et à la psychologie. D'après Janet, on peut considérer les « anciens magnétiseurs » comme les véritables « ancêtres de la psychologie expérimentale »[483].

« Pénétrer d'avantage dans la pensée des somnambules »

Six mois plus tard, en mai 1887, Janet publie une nouvelle série d'expériences importantes dans la *Revue philosophique* qui l'ont l'amené, dit-il, à la mise à jour de faits « encore plus curieux » que ceux qu'il avait exposés sur la « division » simultanée de la conscience. Cette fois encore, les expériences sont menées avec « Lucie »[484]. Pour débuter son exposé, il réaffirme que dans ses expériences de somnambulisme avec cette patiente, il utilise « l'écriture automatique » afin d'étudier certaines opérations psychologiques sous-jacentes à sa personnalité. C'est pourquoi, il considère cette technique comme une véritable « méthode d'analyse psychologique ». Mais Janet précise aussitôt son point de vue sur la signification qu'il donne à la « personnalité seconde » que cette technique permet de faire émerger :

« […] *je prends le personnage d'Adrienne tel qu'il est, sans m'inquiéter de son origine ni de sa valeur, et je veux essayer de m'en servir comme d'un instrument d'observation* […] »[485].

« L'écriture inconsciente », dit-il, en tant que « révélateur spécial », est un moyen de « pénétrer la plus avant dans la pensée du sujet hypnotique ». De cette façon, « Lucie » peut, à son

[482] H. Ellenberger (1968), *op. cit.,* p. 373. Cette bibliothèque a été vendue et dispersée.
[483] P. Janet (1889), *op. cit. passim*, P. Janet, (1919), *op. cit* . t. 1, p. 22-29,
[484] Pierre Janet, « L'anesthésie systématisée et la dissociation des phénomènes psychologiques », *Revue philosophique*, t. 23, 1887.
[485] P. Janet (1887), *art. cit.*, p. 452.

réveil, rendre compte de tout ce qui s'est passé dans son sommeil ; ce dont sa personnalité normale n'a pourtant pas conscience. Mais surtout, on observe alors chez ce sujet une extension de son pouvoir de remémoration puisqu'on retrouve chez « l'autre personnage » les souvenirs qui avaient été « enlevés à la conscience normale ».

Ce phénomène d'accroissement des capacités mnésiques concerne également ses capacités sensorielles. On a vu que le principal trouble de cette patiente « hystérique » se caractérisait d'abord par une « insensible complète » qui la rend incapable d'apprécier le contact, la douleur ou la température. Cette anesthésie générale, dit Janet, doit remonter à fort loin car « Lucie » n'a aucun souvenir qu'il en fut autrement. Au moyen de la nouvelle technique qu'il a mise au point, Janet essaye alors d'estimer ce « qu'Adrienne » est en mesure de percevoir de la sensibilité de « Lucie » :

« […] *je m'assurai* […] *qu'elle s'était mise en état somno-vigilance et qu'Adrienne me répondait [par l'écriture]. En dehors de la portée de son regard, je pince fortement le bras gauche, L… ne manifeste aucune émotion, comme je l'avais vu bien souvent, elle ne s'aperçoit de rien. « Adrienne, dis-je alors, répondez-moi, qu'est ce que je fais au bras gauche ? ». La main droite écrit brusquement pendant que la figure reste impassible : « Mais vous me pincez ». « Quel est le doigt que je touche ? » - le petit… le second – Qu'est ce que je mets dans votre main ? – Un petit crayon… un sou – Où est placé votre bras gauche ? – il est levé… vous l'avez étendu… Vous avez mis ma main sur ma tête… maintenant elle touche l'oreille ».* […] » [486]

Ce retour de la sensibilité de « Lucie » par la main « d'Adrienne » l'a d'abord « fort surpris ». Mais, après réflexion, il comprend que ce phénomène concorde avec les récentes observations du Dr. Bernheim d'après lequel, dans l'hystérie, on n'a pas affaire à une véritable anesthésie due à une lésion organique ou nerveuse mais bien à une « anesthésie purement psychique » : la sensation est bien active sur le système nerveux mais l'hystérique la « neutralise inconsciemment avec son imagination ». D'après la formule du médecin de Nancy, c'est une sorte de « cécité psychique »[487]. Pour traduire ce phénomène qui concorde également avec les observations d'Alfred Binet sur les « hallucinations négatives », Janet propose de parler d'une « dissociation psychologique »[488]. Sous cette notion, il regroupe toute la série des phénomènes

[486] P. Janet (1887), *art. cit.*, p. 460.
[487] P. Janet (1887), *art. cit.*, 455, 462. Voir aussi P. Janet (1886d), *art. cit.*, p. 580. Janet se réfère à H. Bernheim « De l'amaurose hystérique et de l'amaurose suggestive », *Revue de l'hypnotisme*, vol. 1, 1886, p. 68-71. Une contribution que James a lui aussi perçue comme importante. ECR, p. 467-468. ML, p. 61.
[488] P. Janet (1887), *art. cit.*, p. 460, 462. Une expression qu'il reprend à l'aliéniste J. J. Moreau de Tours (1804 -1884) employée par ce dernier dans, *Du Haschisch et de l'aliénation mentale*. Paris, Fortin, Masson, 1845, pour décrire le « fait primordial » des prodromes de la démence. P. Janet (1889), *op. cit. passim*

analogues que le sommeil provoqué permet aux opérateurs d'expérimenter sur leurs sujets : à savoir, les « hallucinations négatives », « l'écriture automatique », les « suggestions différées » et la « distraction hystérique ».

Mais le « fait le plus curieux » sur lequel Janet s'est heurté au cours de ses récentes observations est advenu fortuitement lorsqu'il a voulu sonder l'étendue et les limites de cette « dissociation psychologique ». Rappelons que, depuis le début de ses expériences, le personnage « Adrienne » avec qui il dialogue ne s'exprime que par l'écriture tandis que « Lucie. » se manifeste par la parole. Or, pour améliorer les conditions de ce « dialogue » et sonder la nature du « personnage automatique », il a cherché à « renverser cet ordre ».

Après avoir essuyé plusieurs échecs, il décide, pour augmenter l'efficacité de ses suggestions, de recommencer à faire des « passes » devant le visage de « Lucie » afin de l'endormir plus profondément. Suite à de patientes tentatives, peut-être entreprises sur l'imitation du Dr. Gibert, il est le témoin de la scène suivante :

« […] *Les yeux se fermèrent, le sujet se renversa et s'endormit de plus en plus ; il y eut d'abord une contracture générale qui se dissipa d'elle-même, et les muscles restèrent flasques comme dans la léthargie* […] *Aucune parole ne pouvait faire remuer L…., un commandement à Adrienne provoquait un léger mouvement et rien de plus. Après une demi-heure de ce sommeil, le sujet se redressa de lui-même et, les yeux d'abord fermés, puis ouverts, sur ma demande, il se remit à parler spontanément. Mais la personne qui parlait maintenant était Adrienne et non pas L…* […] »[489]

Dans cet état qu'il n'a pu observer qu'une seule fois, pendant vingt minutes, la personne qui lui a parlé était « très différente » de « Lucie » : non seulement elle adoptait d'elle-même le nom « d'Adrienne » mais elle paraissait plus « vive », plus « intelligente » et plus « libre » aussi : ainsi, elle se riait de lui et se moquait des ordres qu'il lui donnait. Cette différence s'est surtout manifestée par le fait qu'elle avait un souvenir absolument complet de toutes les suggestions qui lui ont été faites auparavant et de tout ce qui s'est passé dans ses accès de somnambulismes.

Par extension, il découvre qu'elle se souvient également de ce qui s'est passé au cours de ses anciennes crises d'hystérie. Enfin, Janet s'est rendu compte que le sujet retrouvait une sensibilité tactile complète. Il remarque également qu'il ne lui était plus possible de lui faire des suggestions : en d'autres termes, elle avait « reconquis la possession complète de toutes ses idées », de toute sa sensibilité et elle n'était plus suggestible. C'est pourquoi, selon Janet, ce qu'il a

[489] P. Janet (1887), *art. cit.* p. 467.

eu l'occasion d'observer n'était pas un « dédoublement ordinaire » : car celui-ci avait une « allure particulière », d'un type qu'il avait seulement constaté chez une autre « grande somnambule », « Madame B. » *alias* « Léonie »[490].

Pour Janet, cette expérience manifeste un « fait totalement neuf » : à savoir, la possibilité jusqu'ici insoupçonnée de faire passer le sujet dans un « second somnambulisme ». Du point de vue de la psychologie, l'intérêt de cet état est que le sujet se rappelle alors de l'ensemble des évènements qui se sont déroulés dans le « premier somnambulisme ». En revanche, à son réveil, il ne se rappelle plus de rien de ce qui s'est passé dans ce « second somnambulisme ». On a donc affaire à différentes « couches » de phénomènes psychologiques qui s'ignorent mutuellement. Ce « second somnambulisme » qui n'a pas encore été observé dans tous ses détails, conclut-il, ouvre des perspectives d'exploration psychologique inédites mais aussi des applications thérapeutiques importantes si l'on en juge par la rémission totale, quoique momentanée, de l'ensemble des symptômes hystériques.

« Un autre état de veille qui s'oppose à l'état de veille ordinaire»

Dans un nouvel article de quarante pages paru un an plus tard, au printemps 1888, toujours dans la *Revue philosophique*, Pierre Janet reprend ses expériences sur les « actes inconscients dans le somnambulisme » qu'il a cette fois étudiés du point de vue de l'état de la mémoire[491]. Le principal sujet de ces observations n'est autre que « Léonie », la somnambule avec laquelle il a observé trois ans plus tôt des faits « si singuliers » de « mise en sommeil à distance ». Toutefois, dès le début de son texte, Janet réaffirme son tournant méthodologique en proposant une « rectification ». Il veut, dit-il, « réparer une erreur » car il est « inexact » d'avoir écrit en 1885 que cette femme était en « parfaite santé ». Depuis lors, il s'est renseigné, il l'a interrogé et il a pu prendre connaissance de l'ensemble de l'histoire « déjà fort longue » de cette personne[492].

En premier lieu, précise-t-il en écho au point de vue médical, « Madame B. » est issue d'une famille à « l'hérédité » marquée chez qui on trouve des « épileptiques » et des « aliénés ». De plus, depuis son enfance, elle a eu des crises d'hystérie caractérisées. Mais, dit-il, elle a ensuite été prise en main et étudiée par des différents médecins dévoués à la « cause » du magnétisme. Or, selon Janet, ces derniers ont « transformé les symptômes » de l'hystérie en un « somnambulisme magnétique remarquable » qui « subsistait » encore lorsque le Dr. Gibert la lui a présentée. Depuis lors, la ménopause est survenue et les symptômes hystériques se sont à nouveau manifestés d'une

490 *Ibid.* p. 467-468, 472.
491 P. Janet, « Les actes inconscients et la mémoire pendant le somnambulisme », *Revue Philosophique*, vol. 25, n°1, 1888, p. 238-279.
492 P. Janet (1888), *art. cit.* note p. 241, 260. Voir aussi, les données complémentaires sur Léonie dans P. Janet, (1889), *op. cit.* p. 540, *passim.*

façon indubitable car il a pu récemment observer non seulement des « crises violentes » mais aussi des contractures, de « l'anesthésie du côté gauche » et de « l'asthme nerveux ». Cet ensemble « d'accidents nerveux » ne laisse plus de doute, dit-il, sur la véritable nature de « Léonie » : c'est bien une « malade » dont on apprend qu'il s'efforce désormais de la guérir. C'est pourquoi, il présente son article comme une « étude de psychologie pathologique »[493]

Toutefois, l'enjeu central de ses nouvelles observations prend comme point de départ un simple « incident ». Alors que « Léonie » avait quitté le Havre depuis deux mois, il a reçu d'elle une « lettre singulière » : sur la première page, on y trouve une note au ton sérieux qui l'informe de son indisponibilité pour une nouvelle série d'expériences pour lesquelles Janet l'a récemment sollicitée. Mais au *verso* de cette missive, il découvre une note rédigée dans tout autre style et qu'il reproduit telle quelle à titre de « curieux document » :

« *Mon cher Monsieur, je viens vous dire que [Léonie], tout vrai, tout vrai me fait souffrir beaucoup, elle ne peut pas dormir, elle a vomi du sang beaucoup, elle me fait bien du mal ; je vais la démolir*, *elle m'embête, je suis malade aussi et bien fatiguée.*

C'est de la part de votre bien dévouée Léontine. »[494]

Lorsque « Léonie » revient au Havre pour une nouvelle session d'observations, Janet l'interroge sur cet « étrange courrier » et sa signature mais, « comme il s'y attendait », elle ne se souvient que de la *première* lettre. Selon Janet, la note au *verso* de la lettre appartient au « personnage secondaire » qui, dit-il, s'est déjà manifesté à lui bien des fois par d'autres « actes inconscients » spontanés. Mais depuis cet épisode, il rapporte que les lettres similaires se sont multipliées. Ce qui l'a incité à étudier plus avant le phénomène du « dédoublement » qu'il dit avoir fréquemment observé lors dès ses premières expériences en 1885 puis en 1886.

Lors d'une séance d'observation, il a eu l'occasion de surprendre l'exécution de cette « écriture inconsciente » spontanée : alors que « Léonie » était occupée à tricoter tout en chantonnant, il a constaté que sa main droite s'est mise à écrire « à la dérobée » sur du papier placé devant elle, sans qu'elle n'en ait conscience puisque, lorsqu'il l'a interrogée après coup, elle n'en avait aucun souvenir. Ces deux évènements, parmi d'autres, l'ont incité à étudier les manifestations de cet « inconscient intelligent ». De la même manière qu'avec « Lucie » et, ajoute-t-il, avec trois ou quatre autres patientes de l'hôpital, il concentre ses observations sur la manière dont « Léonie » obéit à son insu à des préoccupations qui sont complètement étrangères à sa

493 P. Janet (1888), *art. cit.,* p. 253
494 P. Janet (1888), *art. cit.* p. 253.

volonté consciente. Ce sont là, dit-il, des évènements courants dans la vie d'une hystérique qui se combinent avec le phénomène d'anesthésie due à une « cécité psychique ». Pour qualifier l'état mental général de ces sujets, il propose de parler de « distraction hystérique ». Car ces sujets, si on les observe bien, exécutent toutes sortes d'actes dont ils n'ont pas conscience, au moment où ils les exécutent. Tout se passe comme s'ils vivaient dans un état de « rêve perpétuel » où le motif de leurs actions leur échappe[495]. Ce sont, dit-il, des « actes inconscients » spontanés qui découlent de leur distraction constitutive.

D'un point de vue théorique, l'étude de ce que Janet appelle aussi à plusieurs reprises « l'inconscient » se fonde sur la constatation systématique de l'amnésie au réveil. Ce fait central le conduit à l'identification du « critère » qui, selon lui, serait en mesure de caractériser ce qu'est le somnambulisme. Comme les « anciens magnétiseurs » l'ont déjà décrit de façon pittoresque, tout se passe comme si l'on avait affaire à « deux êtres différents » ou d'un « réveil à une autre existence ». Avec Deleuze, un magnétiseur du début du siècle bien connu pour son *Histoire critique du magnétisme animal* (1819), Janet propose de définir le somnambulisme d'après l'oubli de ce qui s'est passé dans la phase de sommeil. C'est pourquoi, dit-il, le somnambulisme est d'abord et surtout un phénomène psychologique.[496] De ce point de vue, les nombreuses recherches physiologiques sur l'identification d'un « signe physique » objectif apparaissent vaines.

Il est possible, toutefois, de mieux définir encore le phénomène central :

« […] *Le somnambulisme n'est pas un sommeil opposé à la veille, c'est un autre état de veille qui s'oppose à l'état de veille ordinaire. C'est un certain groupement, une certaine systématisation des phénomènes psychologiques qui est identique à celui qui forme le caractère et la personnalité ordinaires de l'individu.* […] »[497]

Or, parmi tous les sujets chez qui il a pu observer la survenance de cet « autre état de veille », le plus marqué et le plus surprenant d'entre eux est sans conteste celui manifesté par « Léonie » : c'est bien elle, dit-il, la « tête de série » car elle développe plus que tout autre ce phénomène frappant. Car sous son apparence de femme du peuple dévouée, placide et « extrêmement timide », on ne soupçonne pas le « personnage qu'elle renferme en elle » :

« […] *A peine endormie,* dit Janet*, la voici métamorphosée. La figure n'est plus la même, les yeux restent fermés mais l'acuité des autres sens compense la perte de la vue. Elle est gaie tapageuse, et remuante d'une*

495 P. Janet (1888), *art. cit.* p. 255. Sur la « distraction hystérique », voir aussi P. Janet (1887), (1886d), *art cit.,* ; et l'importance de cette notion pour James, PP, vol. 1, p. 203, 208.
496 P. Janet (1888), *art. cit.* p. 257.
497 P. Janet (1888), *art. cit.* p. 258.

manière quelques fois insupportable ; elle reste bonne mais elle a acquis une singulière tendance à l'ironie et à plaisanterie mordante.

Rien n'est plus curieux que de causer avec elle à la fin d'une séance, quand elle a reçu la visite de quelques personnes nouvelles qui désiraient la voire endormie. Elle me fait leur portrait, singe leurs manières, prétend connaître les petits ridicules et leurs petites passions et invente un roman sur chacune d'elles […]. »[498]

Ce « personnage », on le voit, présente un contraste saisissant avec la personnalité normale de « Léonie ». Comme dans le cas « d'Adrienne », la somnambule adopte un autre nom : « Léontine ». C'est bien « elle » qui avait signé la note au *verso* de l'étrange lettre reçue par Janet. L'un des intérêts de l'émergence de ce personnage est qu'il possède une « quantité énorme de souvenirs » que « Léonie » a totalement oubliés dans son état normal. Au cours de ses interrogatoires, Janet a été stupéfait d'apprendre des faits qu'il ignorait totalement, malgré ses entretiens répétés avec « Léonie ». C'est en interrogeant « Léontine » que Janet apprend que, depuis l'âge de quatre ans « Léonie » a été affectée par des « crises ». De la même façon, en dialoguant avec ce « personnage » loquace et espiègle qui garde les yeux fermés, il a pu recueillir de nombreuses informations sur la vie passée de « Léonie » : sur sa jeunesse, sur son mariage, ses grossesses, mais aussi sur ses différents employeurs et les médecins qui l'ont suivie. Or, après un certain nombre de séances d'observations, il finit par apprendre qu'elle a été étudiée par un grand nombre de personnes et notamment, « il y a vingt ans », qu'elle est passée entre les mains d'un groupe de médecins-magnétiseurs normands. Un certain Dr. Alfred Perrier, de la « Société magnétique de Caen », était déjà parvenu à faire surgir cet « autre personnage » et c'est lui qui lui avait donné le nom de « Léontine ». À partir de ce moment, il a entrepris des recherches approfondies sur cet « ancien maître » de « Léonie » pour tenter de comprendre comment se passaient les séances et à quelles pratiques magnétiques elle avait été initiée[499].

Du point de vue psychologique, le personnage de « Léontine » représente selon Janet une « nouvelle synthèse de phénomènes conscients » qui regroupe tout un ensemble de sensations,

---

498 *Ibid.*, p. 259-260. P. Janet (1889), *op. cit.,* p. 166.

499 P. Janet, (1888), *art. cit.* p. 260 note 1, 271, 274. Concernant les recherches de Janet sur ce médecin-magnétiseur menées avec plus ou moins de succès au cours de l'ensemble de sa carrière. cf. P. Janet. (1889), *op. cit.*, p. 125, 201, 236, 287, 453, (1895), *art. cit.*, p. 450, (1919), *op. cit.*, t. 1, p. 25, 27, 141, 173-174. Par ailleurs, il semble que dans ses souvenirs, Janet n'ait pas livré tout ce qu'il a pu découvrir du un passé de Léonie en tant que « somnambulisme extra-lucide », dont sa fréquentation d'une « magnétiseuse », femme savante et criminelle appelée Mathilde Frigard, cf. J. Carroy, R. Plas (1995), *art. cit.,* J. Carroy (2000), *art. cit.*, M. Tsikounas, (2012) « L'affaire Mathilde Frigard », in S. Haffmayer, B. Marpeau, J. Verlaine (ed.), *Le Spectacle de l'histoire*, Rennes, PUR, 2012, p. 167-180.

d'habitudes, et de souvenir. Ce qui lui donne, dit-il, « toutes les apparences d'une autre personne ». Il est significatif à cet égard qu'en parlant de « Léonie », « Léontine » déclare :

« […] *cette bonne femme n'est pas moi, elle est trop bête.* […] »[500]

D'après Janet, le caractère principal de ce phénomène réside dans l'asymétrie entre les deux personnalités : car, tandis que « Léonie » ne soupçonne en rien l'existence de « Léontine », cette dernière connaît toute sa vie dans ses moindres détails. Pendant le somnambulisme, le personnage secondaire transmet à Janet une foule d'informations tandis qu'au réveil, « Léonie » manifeste un oubli complet de tout ce qui a pu être dit. De fait, au cours de ses dialogues répétés qu'il a engagé avec ce personnage, le psychologue-hypnotiste se rend compte que « Léontine » s'attribue les actions et les souvenirs de toutes les phases de somnambulisme qu'elle a vécues tandis qu'elle attribue à « l'autre » tous les évènements de l'état de veille. Un événement renforce cette constatation. Comme il sait que « Léonie » est mariée et qu'elle a des enfants, il est normal que « Léontine » attribue son mari à « *l'autre* » mais pour le moins curieux qu'elle considère comme à elle. Mais Janet finit par apprendre que les magnétiseurs avaient induit le sommeil provoqué pendant ses accouchements. « Léontine » est donc en droit de s'attribuer les enfants[501].

Cet étonnant « dédoublement » n'est bien entendu pas parfait, précise Janet. Il n'est pas aussi net que celui des « philosophes ». Selon lui, il y a des degrés et des lois qu'il faudrait pouvoir comprendre. L'important, cependant, demeure dans la démonstration du fait que la vie somnambulique persiste au-dessous de la conscience normale. Car, d'après Janet, comme l'attestent aussi les expériences de suggestions différées et de retour de la sensibilité, le « personnage somnambulique » doit nécessairement exister pendant l'état de veille.

En conclusion, il insiste sur la nouveauté des faits : les « actes inconscients », qu'ils soient spontanés ou provoqués, doivent être considérés comme étant de même nature que ceux obtenus dans l'état de veille. Il est frappant de constater que, plus on l'encourage, plus cet « inconscient » paraît « doué de liberté », d'intelligence, de volonté et qu'il tend à se manifester sous la forme d'une autre personnalité ; comme si une « nouvelle synthèse » pouvait encore être observée :

« […] *Parmi les actes inconscients spontanés du somnambulisme de B., nous n'avons pas signalé un des plus curieux : souvent la main qui tient le crayon, au lieu de répondre à la question posée, écrit d'elle-même ces mots : « Je veux venir ». Quelquefois même, mais rarement, ces mots sont prononcés par la bouche même de*

[500] P. Janet, (1888), *art. cit.* p. 260.
[501] P. Janet, (1888), *art. cit.* p 260-261.

Léontine, mais tout à fait à son insu au milieu d'une autre conversation. Essayons de satisfaire au désir de cet inconscient de l'amener au jour. […] »[502].

« Essayons de l'endormir encore »

Le constat de cette tendance à manifester encore une personnalité l'a conduit à procéder à d'autres observations plus poussées. De fait, la découverte du « second somnambulisme » chez « Lucie » quelques mois plus tôt l'a « naturellement engagé » à chercher quelque chose d'analogue chez « Léonie ». Depuis, il a répété cette manipulation de l'approfondissement du sommeil sur de nombreux sujets mais elle ne réussit pas chez tous, tant s'en faut, puisqu'il s'est heurté à de nombreuses tentatives infructueuses. Néanmoins, avec « Léonie », la procédure s'est avérée un succès dont il a pu pousser l'étude beaucoup plus loin.

Il faut d'abord attendre, dit-il, deux ou trois heures : le temps que la « vie somnambulique consciente » de « Léontine » se soit bien déclaré avec « prise de parole » et développement des « actes inconscients » caractérisés. Une fois le « dédoublement » constaté, Janet s'est alors efforcé de « l'endormir à nouveau » par les procédés habituels de « passes », de fixation et de stimulation sensorielle. C'est véritablement, dit-il, une « seconde hypnotisation » ; car il opère sur la somnambule comme si c'était une personne éveillée normale. Cette opération lui permet d'observer le phénomène suivant :

« […] *Léontine peu à peu cesse de parler, s'endort profondément et finit par tomber en léthargie. Continuons les passes malgré la léthargie* ; *le sujet pousse un soupir et semble se réveiller peu à peu. Mais ce réveil singulier est très lent. Les sens semblent se réveiller l'un après l'autre ;* […] *Si on l'abandonne alors à lui-même comme je le faisais autrefois, il retombe par degré dans le somnambulisme précédent.* […]

Au lieu d'abandonner le sujet, il faut continuer les passes surtout sur la tête […] *L'état du sujet se transforme alors peu à peu* […] *et se développe en somnambulisme nouveau.* […] *Le sujet qui était dressé pendant la catalepsie s'est peu à peu renversé, il a doucement fermé les yeux et semble dormir profondément* […] *La figure est pâle, les yeux enfoncés et les lèvres serrées, avec une expression de sévérité et de tristesse qui ne lui est pas habituelle. Cet état semble se rapprocher de la catalepsie dont il n'est que le développement, mais il y a une différence capitale : c'est que le sujet peut maintenant entendre et répondre. Il parle, il est vrai, d'une manière singulière, il commence par répéter mes questions comme dans l'écholalie cataleptique, mais il répond ensuite. « M'entendez-vous ?, lui dis-je – M'en-ten-dez-vous-oui-mon-sieur », répond-elle après un instant de silence*

[…] *grâce à ce langage, nous pouvons avoir des renseignements sur l'état psychologique du sujet.* […] *Si l'on parvient à maintenir cet état pendant quelque temps, une heure, par exemple, ce qui est difficile, l'intelligence*

[502] P. Janet, (1888), *art. cit.* p. 268.

semble se développer, le sujet répète moins les questions et y répond d'avantage. Nous pouvons alors constater des faits psychologiques plus complexes. Je n'insisterai pas sur le caractère sérieux et docile que le sujet prend alors et qui paraît si différent de celui de Léontine, mais j'étudierai ce qui me paraît capital dans tout somnambulisme, l'état de la mémoire. […] »[503]

Ce « nouveau somnambulisme », on le voit, est très différent du somnambulisme ordinaire. Dans cet état, Janet constate que le sujet retrouve le sens du tact mais qu'elle garde les yeux complètement fermés. Son ouïe est active mais elle ne reconnaît que sa voix. Ce phénomène est celui de « l'électivité » déjà constaté sous le nom de « rapport magnétique ».

D'autre part, Janet insiste sur « l'immobilité » du sujet qui contraste fortement avec « l'agitation » usuelle de « Léontine ». Or, au cours du dialogue qu'il entreprend avec le nouveau personnage, celui-ci se distingue non seulement de « Léonie » et de toute sa vie consciente puisqu'il déclare fréquemment : « l'autre a fait cela, je le sais, je l'ai vu », ce qui s'avère toujours exact ; mais elle se distingue aussi de « Léontine » :

« […] *je ne suis pas cette bavarde, cette folle… nous ne nous ressemblons pas du tout* […] »[504].

Ou encore :

« […] *est-elle assez bête cette Léontine !* […]. »[505]

Par le langage, cette dernière lui raconte que le Dr. Perrier avait lui aussi « découvert » ce personnage lors de tentatives analogues d'approfondissement du sommeil et il l'avait baptisé « Léonore ». Dans son récit, Janet ne cache pas sa stupéfaction devant ce qu'il appelle cette « *résurrection des plus curieuses de ce personnage somnambulique* »[506]. Par ses recherches sur cette « période curieuse » du magnétisme, il apprend que le Dr. Perrier, le « premier maître » induisait ces suggestions de changements de la personnalité pour favoriser « l'état de lucidité ».

Mais, pour le psychologue, le caractère le plus important de « Léonore » réside, là encore, dans l'état de sa mémoire. Lorsqu'elle est réveillée de ce « second somnambulisme », c'est bien « Léontine » qui réapparaît et non pas « Léonie ». Pour preuve, « Léontine » reprend

503 P. Janet, (1888), *art. cit.*, p. 269-271.
504 P. Janet, (1888), *art. cit.*, p. 272.
505 P. Janet, (1888), *art. cit.*, p. 274.
506 P. Janet (1888), *art. cit.*, p. 272. Le « magnétiseur » de Caen parle de « mésanbulance », A. Perrier, « Recherches médico-magnétiques », *Journal du magnétisme,* t. 13, 1854, p. 65-80, 97-112. Pour une appréciation du type de recherches et des idées de cet auteur, A. Perrier (1849, 1850).

systématiquement la discussion au point où elle avait été interrompue dans le « premier somnambulisme ». Cette dernière n'a d'ailleurs pas le moindre souvenir de « Léonore ».

Ces nouvelles observations lui permettent de proposer un certain nombre de généralisations psychologiques relatives à la mémoire et à la « théorie de la personnalité »[507]. Selon Janet, tout se passe comme s'il y avait « *plusieurs couches simultanées et superposées de phénomènes conscients groupés en systèmes* ».[508] Mais ces groupes de phénomènes psychiques qui prennent la forme de personnalités présentent la singularité de se méconnaître les uns avec les autres. Ce sont, dit-il des « existences psychologiques simultanées » dont les relations ne sont pas réciproques du point de vue des souvenirs. C'est pourquoi, l'étude psychopathologique des sujets hystériques engage la recherche sur la voix de ce qu'il appelle pour la première fois l'étude des faits « subconscients »[509].

Dans les *Principles of Psychology*, James a consacré de nombreuses pages à décrire les observations de Janet qui l'ont fortement impressionné. Selon lui :

« […] *il n'y a aucun doute que tous ces faits forment le début d'une enquête qui est destinée à jeter une vive lumière sur les abysses de la nature humaine* […]

La science du futur proche répondra certainement d'une façon encore plus sophistiquée à cette question […] ».[510]

*

[507] D'après Janet, sur la base de sa fréquentation de la littérature magnétique, ce « second somnambulisme » a été rarement aperçu et fort peu étudié bien qu'il ait déjà été signalé par des auteurs anciens et contemporains D'après Janet, ces « nouvelles phases du sommeil lucide » ont été décrites par les « magnétiseurs-psychologues » Alexandre Bertrand et Jules Charpignon. Elles ont également été étudiées récemment, dit Janet, par Edmund Gurney, « Stages of Hypnotic Memory », *Proceedings of the Society for Psychical Research,* vol. 4, 1886-1887, p. 515-531

[508] P. Janet (1888), *art. cit.*, p. 278.

[509] P. Janet (1888), *art. cit.*, p. 275-277.

[510]PP, vol. 1, 211,213, La série des expériences de Janet sont décrites et commentées à plusieurs reprises dans l'ouvrage. PP, vol. 1, p. 203-212, 227-228, 384-388, 390, vol. 2, p. 614-615. Voir aussi, F. Myers, « French Experiments on Strata of Personality, *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol.. 5, 1888-1889, p. 374-398.

CHAPITRE 4 :

« Les avancées les plus importantes de la psychologie » (1888-1892)

.

Entre 1888 et 1890, James s'applique à la finalisation des *Principles of Psychology*. L'examen de la genèse de cette phase d'écriture témoigne cependant des nombreuses « difficultés » auxquelles il déclare se confronter de façon chronique. Car, on l'a dit, tout se passe comme si à ses yeux, dans la deuxième moitié de la décennie 1880, le centre de gravité de la recherche psychologique contemporaine avait « bougé » vers les nouveaux problèmes issus de l'hypnotisme et de la « recherche psychique »[511]. De fait, cette thématique a culminé lors des discussions du « premier Congrès international de psychologie physiologique » qui se tient à Paris, au mois d'août 1889, et dont James a été l'un des acteurs parmi les plus actifs. Dans son ouvrage, il a intégré ces questions neuves tout en s'efforçant de préserver la cohérence de l'ouvrage quoi repose sur une naturalisation des facultés de l'esprit humain au prisme des données de la physiologie nerveuse. Mais s'il a réservé à ces problèmes un traitement bien visible et conséquent c'est parce qu'il y perçoit les « principales avancées » de la discipline.

Dans une lettre du 13 mai 1888 adressée à Théodule Ribot, James exprime la nature de ses difficultés. Un mois plus tôt, Ribot a donné sa leçon d'ouverture d'une chaire de « psychologie expérimentale et comparée » au Collège de France où il a été élu au début de l'année devant un candidat « spiritualiste ». Dans sa « leçon », Ribot propose une « revue contemporaine » de la recherche en psychologie dans son pays et surtout à l'étranger. L'une des nombreuses « preuves de vitalité » qu'il donne à son auditoire est l'annonce de la « psychologie à venir » de « M. W. James, à Harvard » qui, dit-il, est l'un des « premiers représentants des tendances psychologiques dans son pays » :

[511] PP, Works, vol. 3, « History », p. 1532-1580. COWJ (6-7), *passim*. Voir M. Girel (2008) , *art. cit.*

« […] *[ses articles biens connus] sont les fragments d'un traité complet qu'il publiera quelque jour. Il serait prématuré de juger une œuvre qui n'est pas faite ; mais je puis bien affirmer d'avance qu'elle sera neuve, suggestive, originale jusqu'à confiner au paradoxe.* […] »[512].

Après avoir lu de la « leçon » de Ribot, James écrit à son correspondant pour le féliciter de son élection qui est, dit-il, une excellente nouvelle pour son correspondant mais aussi pour la « cause ». Il réagit également aux commentaires de son homologue français à son sujet. Or, dans sa lettre, il fait part des incertitudes qui l'assaillent pour parvenir à écrire un livre cohérent et unifié autour de « principes » stables. Il écrit :

« […] *Ma Psychologie, à laquelle vous donnez par avance une telle publicité, est encore bien à la traîne. C'est une chose d'écrire des chapitres, mais une tout autre d'écrire un livre, sur un sujet dont les principes premiers sont aussi indéterminés.*

M*on esprit est plus que jamais dans le chaos ; que faire de l'écriture automatique, des personnalités multiples, du « sommeil à distance » et des « hallucinations véridiques » ? ! Je ne crois pas en l'existence des « idées » au sens lockien ; j'en suis venu à ne pas même croire à la signification des « états de conscience » ; depuis de nombreuses années j'ai nourri une animosité à l'égard de « l'ego » ; je ne peux rien faire de « l'âme du monde » ; et pourtant l'expérience est cognitive – mais qui, quoi et où est le véhicule de la cognition, cela transcende mes pouvoirs !* […] »[513].

Ce qui est en jeu dans les difficultés philosophiques de James, c'est donc de déterminer des principes qui puissent assurer une stabilité à la psychologie scientifique en tant que discipline structurée autour d'un corps d'hypothèses bien établies et partagées. Mais comment intégrer le corps de problèmes de la « recherche psychique » et de « l'hypnotisme » dont les conceptions, si jamais il fallait les adopter sur la base des « faits », bouleversent un certain nombre des catégories d'analyses établies ? De fait, la psychologie internationale dans la fin des années 1880 fait à la fois l'objet d'un développement considérable mais son unité thématique et sa cohérence font aussi l'objet d'une mise en « tension » différemment perçue par l'ensemble des acteurs.

A son retour du Congrès de Paris, dont il a été l'un des acteurs de premier plan, James rédige un compte rendu pour *Mind* où il caractérise les principaux enjeux qui, selon lui, ont marqué les discussions entre psychologues :

---

512 T. Ribot, « Leçon d'ouverture du cours de psychologie expérimentale et comparée du Collège de France, La psychologie contemporaine », *Revue scientifique*, n°15, 14 avril 1888, p. 454

513 COWJ (6), p. 409-410. Voir vol. 2 « Dossier critique », « Correspondance de Théodule Ribot et William James (1882-1906).

« […] *La caractéristique la plus frappante des discussions*, dit-il, *a peut-être été la tendance à glisser vers l'un ou l'autre de ces horizons nébuleux avec lesquels le nom de « recherche psychique » est désormais associé.* […] »[514]

Ces orientations neuves, en un sens adoubées par l'organisation d'un Congrès international que James considère comme un « grand succès », ne sont cependant pas partagées par l'ensemble des acteurs aux premiers desquels les « expérimentalistes » d'ascendance wundtienne. Les différentes sources disponibles que nous avons mobilisées dont les correspondances de James avec ses différents interlocuteurs manifestent l'expression de désaccords intellectuels et d'oppositions institutionnelles, qu'il faut aussi pouvoir déceler dans les silences et les non-dits de ces documents, concernant la légitimité scientifique de ces questions.

1. L'unité de la psychologie sous tension

L'ouvrage de Gurney sur les « phantasmes de vivants »

Au mois de janvier 1887, James s'exprime publiquement sur « l'hypothèse télépathique » promue par certains de ses collègues anglais et français. Cette prise de position fait suite à un évènement éditorial dans le domaine de la « recherche psychique » : la publication au mois d'octobre 1886 du livre conçu par Edmund Gurney, avec la coopération de Frédéric Myers et Frank Podmore, sur *Les phantasmes de vivants*[515]. Cet ouvrage en deux volumes de mille trois cents pages présente un peu plus sept cents cas « d'apparitions en temps de crise » que les auteurs ont collectées auprès du public britannique suite à leur appel à témoins lancé dans différents journaux du pays à partir de 1883. Sur les milliers de témoignages recueillis, les auteurs ont retenu, analysé et publié plusieurs centaines de cas susceptibles d'être qualifiés « d'hallucinations véridiques ».

---

514 EPs, p. 244.

515 E. Gurney, F. Myers, F. Podmore, (1886), *op. cit.* Si l'ouvrage a d'abord été conçu collégialement, c'est essentiellement Gurney qui l'a rédigé, avec l'assistance de Myers et de Podmore. Ce dont témoigne une note du « Journal » d'Henry Sidgwick, extrait 4 janvier 1885 : « […] *J'ai visé à évincer F[rederic] M[yers] et à laisser E[dmund] G[urney] comme seule auteur ; estimant la fiabilité supérieure de ce dernier en terme de raisonnement scientifique comme plus importante que son infériorité littéraire.* […] ». Cité par A. Gauld, (1968), *op. cit.* 161. Le terme anglais utilisé est « phantasm ». La première traduction française, due à L. Marillier a opté pour l'expression « d'hallucinations télépathiques En 1919, H. Bergson a proposé le terme de « fantômes de vivants ». Nous adoptons une traduction littérale pour marquer la singularité de cette notion et l'isoler des contextes de réception antérieurs. Tr. fr. de L. Marillier, *Les hallucinations télépathiques*, Paris, Alcan, 1891, préface de C. Richet. Il s'agit d'une version substantiellement abrégée

Ce terme vise à désigner des affections sensorielles très nettes quoique fugaces mais, dit-on, toujours remarquables et souvent « uniques » pour celui qui en fait l'expérience[516]. Pour les auteurs, ce sont des « hallucinations » mais ils proposent de ne pas les considérer comme un signe clinique de la démence[517]. D'autre part, elles sont déclarées « véridiques » car, d'après les témoins, elles auraient coïncidé avec un évènement tragique subi par une personne qui leur est proche ; le plus souvent, la mort de cette dernière. Devant la répétition de ces récits, les chercheurs britanniques ont cru pouvoir déceler un « type naturel » explicable par la « télépathie »[518].

Ces cas « d'hallucinations » prétendument « véridiques » ont été extraits d'un amas considérable de récits de valeur inégale. Ce qui a nécessité un important travail de tri préalable puis d'investigation pour constater la coïncidence entre les heures, les dates et les lieux de ces « visions » avec l'événement survenu. Dans la mesure du possible, les auteurs se sont efforcés de vérifier ces « coïncidences » sur la base de documents objectifs tels que des nécrologies parues dans les journaux ou par le biais de lettres datées et/ou tamponnées. De cette façon, ces documents, lorsqu'ils existaient, permettaient de corroborer la coïncidence des deux évènements.

Pendant plus de trois années, Edmund Gurney a procédé à ce travail fastidieux de collecte, de classement et de vérification des cas jugés les plus « authentiques ». Pour enquêter sur ces récits, il a entamé une immense correspondance avec les centaines de témoins ; le plus souvent suivie par des entretiens individuels dans le but de procéder au recoupement des informations et d'établir la véracité de ces récits[519]. Au total, il a cru pouvoir établir certains cas jugés « authentiques » qu'il a organisés en série selon leur degré d'imperfection faute de témoignages ou de documents corroboratifs objectifs. Sur la base de cette accumulation de récits « authentifiés » et organisés, la finalité théorique de l'ouvrage est de fournir une « impression d'ensemble » capable de « prouver » (ou non) la réalité de ce « phénomène naturel ».

Dans une lettre adressée à James le 16 avril 1886, soit quelques mois avant la publication de l'ouvrage, Gurney décrit avec lucidité les imperfections de son enquête et la vulnérabilité des « preuves » qu'il a amassées, recensées et classées. Encore incertain sur l'accueil qui sera réservé au livre qu'il a conçu, il maintient toutefois une conclusion favorable quant à son schéma global :

---

516 COWJ (6), lettre de Gurney à James

517 Sur la controverse concernant le caractère pathologique des hallucinations dans l'histoire de la psychologie et de la psychiatrie, J. C. Coffin, « Alfred Maury ou l'analyse profane de la médecine mentale », in J. Carroy, N. Richard, (ed.), Alfred Maury, érudit et rêveur, Rennes, PUR, p. 89-104, P. Le Maléfan (1999), *op. cit.*, « Les hallucinations télépathiques dans la psychologie française naissante : étude d'un inconscient oublié », *Bulletin de psychologie* n°495, 2008.

518 Pour les auteurs, la « télépathie » n'est pas une théorie définie mais un mot destiné à décrire un « groupe de faits ». cf. E. Guney, F. Myers, F. Podmore (1886), *op. cit.* vol. 1

519 Dans ses lettres à James entre 1883 et 1886, Gurney s'explique sur ses intentions et sur ses difficultés. COWJ (5), p. 491, *passim*. Pour un exposé du travail de Gurney, A. Gauld, (1968), *op. cit*, , p. 153-185

il juge que la rigueur de sa composition peut amener certains lecteurs à envisager la réalité du phénomène « d'apparitions à distance ». Ce dont il rend compte à James :

« […] *J'avoue que j'ai été surpris par le fait que les difficultés n'aient pas été* plus grandes – *bien qu'elles aient été* grandes, *indubitablement – pour que les personnes rendent compte par écrit de leurs expériences. Bien sûr, nous avons un nombre immense d'échecs, & des mauvaises dettes, & des choses qui s'écroulent après investigation & des recherches stériles etc. etc. mais un certain pourcentage de preuves* […] *résiste & sur lequel on peut bâtir un cas cumulatif qui, je pense, devra être pris en considération.*

Il est possible *que la publication de cette collection considérable aura l'effet de rendre les autres moins timides – y compris vos concitoyens ; mais peut-être qu'elle aura l'effet opposé. Je suis plutôt dans l'obscurité face à ce qui va se passer. Et je suis si* proche *& empêtré dans tous les détails que je suis certainement un mauvais juge.*

J'approche de la fin de mon livre sur les « phantasmes de vivants » & dans la mesure où je puis rassembler mes impressions, je dirai que si je rencontrai ce livre comme le travail d'un étranger, je serai presque complètement non-*impressionné par lui et penserai certainement qu'il est dans le* faux. *Je ne sais même pas si j'ai réussi à donner, par mon ton, le sentiment que j'ai réellement de l'*insécurité *de la plupart des preuves en ce qui concerne les* détails *; ce qui ne signifie pas l'insécurité en ce qui concerne le* point essentiel. *Mais je ne vais pas vous ennuyer avec une apologie avant l'heure.*

Vous allez certainement passer des heures oscillantes & perplexes, comme j'ai passé des mois oscillants & perplexes, sur l'assortiment varié et pourtant monotone que l'on appelle une preuve cumulative. Et sur ces sables mouvants des faits, vous allez trouver des obstacles appelés principes de recensement, hypothèses provisionnelles et autre choses au nom délicat. C'est une affaire décousue ; des choses qui ont pris des jours entiers d'investigations ternes ne paraîtront pas meilleures que si elles avaient été collectées en 3 minutes par le premier venu. Mais, pour être sincère, je suis heureux de l'avoir fait et je suis sûr que mon *temps ne pouvait pas être mieux dépensé.* […] »[520]

Une « présomption favorable »

L'enjeu du livre est de parvenir à démontrer aux lecteurs que ces « hallucinations véridiques » constituent bien un « phénomène naturel » puis d'entraîner la conviction que ce phénomène peut être expliqué par la « télépathie ». Gurney n'est pas sans s'inquiéter auprès de James de la réception à venir d'une hypothèse aussi controversée. Or, d'après deux lettres de Gurney, datées du 16 et 20 janvier, on apprend que James a écrit une lettre enthousiaste à son ami où il parle de « l'impression favorable » que l'ouvrage a produit sur lui[521]. On retrouve la

[520] COWJ (6), p. 133.
[521] COWJ (6), p. 190-193 ; 194-195. Il y a deux lettres de réponses de Gurney à James (datées du 16 et du 20 janvier) car, deux jours après avoir répondu à la lettre de James où ce dernier lui fait part de ses

substance de cette lettre aujourd'hui disparue dans la recension de l'ouvrage que James a publié au même moment dans la revue *Science*. Ce texte d'appréciation critique des *Phantasmes de vivants* constitue l'un des premiers écrits de James où il expose son intérêt et l'oscillation de ses convictions personnelles sur la probabilité et la pertinence de « l'hypothèse télépathique ».

Dans ce compte rendu paru le 7 janvier 1887, il débute en évoquant un « ouvrage des plus extraordinaires »[522]. Selon lui, c'est un travail à la fois « colossal » et « original » qui a été produit par des hommes aux « *qualifications intellectuelles parmi les plus rares* ». Le propos du livre, explique-t-il, est de tenter de remettre sur pied une croyance que le « consentement commun éclairé » a depuis longtemps relégué au rang des « légendes de vieilles femmes ». Le livre, poursuit-il, de par son amas de détails dans chacun des cas étudiés, de par ses discussions théoriques nourries sur l'établissement des canons de la preuve et sur le caractère non-pathologique de certaines « hallucinations », requiert pour tout lecteur une appréciation minutieuse dans laquelle il ne souhaite pas s'engager. Il se propose seulement de donner un exposé général de l'enjeu de l'ouvrage et donner son « impression personnelle ».

Il expose d'abord comment les auteurs ont cherché à désamorcer les deux « interprétations rationalistes » les plus communes face à ce type de récits. La première objection la plus courante consiste à les interpréter en termes de coïncidences fortuites. Les sujets questionnés disent avoir ressenti une affection sensorielle à la fois étrange, unique et bien définie (que ce soit une vision, l'audition d'une voix ou d'un son, une sensation d'être touché etc.) ; mais, c'est là un fait psychologique assez banal. Il se peut qu'ils aient gardé un souvenir vif de cette affection sensorielle définie parce qu'elle serait survenue dans le contexte immédiat de la mort ou de l'accident d'un proche et lui auraient conféré une importance rétrospective. Pour répondre à cette objection, les auteurs suggèrent d'abord qu'une « personne saine » fait très rarement l'expérience d'une « hallucination ». De plus, d'après leur « recensement » auprès de plusieurs milliers de personnes (5705 au total), ces « hallucinations » sont près d'une fois sur deux en relation avec un évènement. Dès lors, il est infiniment peu probable que ces affections sensorielles uniques soient des coïncidences fortuites[523].

La seconde objection « rationaliste » consiste à considérer que ces récits découlent soit d'une illusion des sens ou soit de « faux souvenirs » après le choc d'un décès ou d'un accident grave dans leur entourage. Pour James, cette objection est la plus puissante. C'est pourquoi, il souligne que l'un des mérites de l'ouvrage est d'avoir identifié, répertorié et discuté ces différentes

---

impressions de lecture, Gurney a eu l'occasion de lire la recension de son ouvrage par James dans la revue *Science*. Il lui a alors écrit à nouveau.

[522] EPR, p. 24-28.

[523] E. Gurney, F. Myers, F. Podmore, (1886), *op. cit.,*. vol. 2, chapitre XII.

« sources d'erreur » dans le « témoignage humain »[524]. À la suite des auteurs, James évoque l'une des grandes causes possibles de ce type de récits ; à savoir, ce que Myers a proposé d'appeler les « instincts mythopoïétiques du genre humain » ; c'est-à-dire, la propension psychologique de la majorité des individus à se raconter des histoires sans en avoir conscience. Mais, selon les auteurs, il y a des cas que l'auto-mystification ne suffit pas à expliquer car certains témoignages sont d'une telle « bona fides » qu'ils peuvent être mis hors de doute[525].

Sur la base de cette bonne foi résiduelle de certains récits, chaque lecteur devra juger de la probabilité de la véracité de ces « apparitions télépathiques ». Selon James, si l'on écarte comme non pertinentes les deux attitudes également stériles d'incrédulité ou de crédulité dogmatiques, le seul critère à disposition du lecteur réside dans le « flair » et dans le « discernement » qu'on est en droit de prêter aux investigateurs anglais dans leur capacité à avoir su détecter la véracité des récits qu'on leur a fait. C'est là, dit-il, le « pivot de toute l'affaire ». Pour sa part, il n'hésite pas à exprimer son « impression personnelle » sur le « succès » de l'ouvrage. Tout d'abord : « *que leur démonstration soit irréprochable ou non* », les auteurs ont selon lui réussi le tour de force de « *placer ce problème d'une telle façon qu'il ne peut plus désormais échapper à l'attention* »[526]. Mais, plus important encore, il lui semble qu'ils ont « établi une présomption » en faveur de la réalité probable des « apparitions véridiques ». Même s'il insiste sur le fait que la démonstration finale de ce phénomène requiert encore une corroboration statistique sur une échelle beaucoup plus vaste.

James termine sa recension par deux déclarations qui traduisent son état d'esprit. En premier lieu, il donne son point de vue sur les perspectives d'établissement, à moyen terme, de la preuve de « l'hypothèse télépathique », sous ses formes spontanée et provoquée. Selon lui :

« […] *Les vingt cinq prochaines années trancheront probablement de la question. Ou bien un flot de phénomènes confirmatoires, surpris en actes, affluera en faveur de leur travail ; ou bien, ils n'afflueront pas – et alors, nous pourrons assez légitimement expliquer les histoires préservées dans ce livre comme un mélange de fiction et de coïncidences bizarres. Dans le premier cas, MM. Gurney et Myers auront fait date dans la science et rejoindront le rang des premiers prophètes effectifs d'une doctrine dont les prophètes incompétents ont été si nombreux. Dans l'autre cas, ils auront fait un des plus grands mésusages de nobles facultés qui se soit vu sous le soleil*[…] »[527]

---

524 E. Gurney, F. Myers, F. Podmore, (1886), *op. cit.,* vol. 1, chap IV.

525 C'est précisément le grand point faible (ou le point aveugle) de leur argumentation déjà souligné par certains critiques de l'époque. Car, à défaut de documents corroboratifs objectifs, les auteurs en appellent à la « bonne foi » que certains témoignages ont produit sur eux. Voir la critique de G. Innes, « Where are the Letters ? », *Nineteenth Century Review*, octobre 1886, p. 174-194. Voir aussi les.analyses de G. M. Beard sur l'inanité scientifique de l'argument de la « bonne foi », vol. 2, « Dossier critique ».

526 EPR, p. 27.

527 EPR, p. 28.

Pour conclure, James expose sa conviction personnelle sous la forme d'un « pari » :

« […] *L'observateur prudent ne se hâtera pas de prophétiser ; ou bien, s'il prophétise, il ne s'engagera pas totalement ; il se peut que je manque de prudence, mais il me semble que je me dois de décrire l'effet total laissé à ce jour par ce livre sur mon esprit. C'est une forte suspicion que ses auteurs seront du côté des gagnants. Cela me surprendra si, ni la « télépathie », ni les « hallucinations véridiques », ne seront pas parmi les croyances que l'avenir tendra à confirmer.* […] »[528]

Pour la première fois, James prend publiquement le risque d'exprimer son opinion personnelle sur cette question controversée devant la communauté savante de son pays. Ce risque et les soubassements philosophiques qui le motivent sont bien perçus par Gurney dans ses deux lettres qui font suite à la réaction de lecture de James puis à sa lecture du son compte rendu paru dans *Science*. Après avoir reçu la lettre de James, il lui écrit :

« […] *Votre lettre sur mon livre a été un* très solide plaisir. *L'approbation de quelqu'un tel que vous signifie, pour moi, que le livre est* parvenu à ses fins*, quand bien même il est par ailleurs moqué ou condamné. Je ne sais pourtant pas du tout quelle réception il a eu ni ce qu'elle va s'avérer être.* […]

*Dans l'ensemble je dirai que la grande difficulté avec laquelle cette affaire doit composer n'est pas tant le mépris que l'*indifférence. […] »

Après sa lecture du compte rendu et de ses arguments, Gurney écrit :

[…] *Je suis plutôt certain que si j'avais lu le livre comme celui d'un ami, même d'un ami en qui j'ai généralement confiance, je n'aurais* pas *fait le pari que vous voulez faire. J'aurais trouvé cela irréfléchi. En fait, je ne crois pas du tout que j'aurais été impressionné comme (ce que je pense* maintenant*) j'aurais dû l'être.*

La croyance est une chose très complexe & on peut honnêtement dire « je crois » à une chose tandis que pendant ce temps, très souvent, on sent qu'on ne l'assimile pas – la croyance est quelque chose qu'un esprit entretient froidement, comme quelque chose d'étranger en lui. […] »[529]

528 EPR, p. 28.
529 COWJ (6), p. 190-193.

Un opposant aux États-Unis : Stanley Hall

Comme on l'a vu, entre 1880 et 1887, la situation institutionnelle de Stanley Hall a considérablement évolué. De celle de jeune docteur sans attaches universitaires parti pour un « tour » en Allemagne afin de parachever sa formation scientifique, il est à présent un professeur d'université établi et engagé dans la promotion de la « nouvelle psychologie ». Au cours de ces années, il publie régulièrement des articles importants, il dirige les travaux de plusieurs étudiants avancés, il donne des enseignements qui sont très suivis et il dispose d'un nouveau laboratoire entièrement dédié à « l'expérimentation psycho-physiologique »[530]. Or, à partir de cette période, on assiste à une dissension progressive entre Hall et James qui se va jouer autour de la définition du domaine légitime de la recherche en psychologie. Sur la base de leur correspondance, on peut montrer que leur rivalité s'est cristallisée sur le sujet de la « recherche psychique » : tandis que Hall va exprimer une opposition de plus en plus franche à ce programme de recherche ; James, au contraire, va s'engager résolument dans différentes investigations ainsi que dans la défense publique de la légitimité scientifique de ce champ d'étude.

À partir de 1883, on l'a vu, Hall travaille comme professeur assistant de psychologie au département de philosophie de l'université Johns Hopkins à Baltimore. Cette université neuve fondée en 1876 est devenue en quelques années l'un des lieux parmi les plus importants de la science américaine. Car ses fondateurs qui disposent de moyens considérables et de puissants soutiens politiques et institutionnels locaux et nationaux, nourrissent de grandes ambitions intellectuelles. L'organisation de l'institution a été calquée sur modèle universitaire allemand : l'université Hopkins dispense un enseignement centré sur la formation doctorale et ses enseignants sont recrutés selon leur capacité à investir des terrains neufs dans la recherche fondamentale[531]. À l'automne 1884, le président de l'université a nommé Stanley Hall « professeur de psychologie et de pédagogie ». Il y côtoie Simon Newcomb et Charles Sanders Peirce.

Jusqu'en 1885-1886, malgré une rivalité de bon aloi, James et Hall conservent des relations de forte estime mutuelle. Sans entretenir de correspondance régulière, ils ont toutefois coutume de se consulter et de se rendre visite périodiquement. Le 6 septembre 1885, une lettre de James à son épouse témoigne du fait qu'il s'est rendu chez Hall, dans sa ville natale de l'ouest du Massachusetts, et qu'il a eu l'occasion d'avoir avec lui *« deux jours de discussions extrêmement rémunératrices »*. Selon James toujours, Hall a produit selon lui un « *travail de première main l'an*

530 L'expression « la nouvelle psychologie » est le titre de la leçon d'ouverture de Stanley Hall, donnée à l'automne 1884, en tant que nouveau « professeur à temps plein de psychologie et de pédagogie » à l'université Johns Hopkins., D. Ross, (1972), *op. cit.,* p. 154-156.

531 L. Menand, (2001)*, op. cit.,* p. 255-284, qui met en exergue l'activisme de son premier président, Daniel C. Gilman (1831-1908).

passé »[532]. Six mois plus tard, le 14 avril 1886, une autre lettre nous apprend que James s'est rendu à Baltimore et qu'il a visité le laboratoire de psychologie dont Hall a la responsabilité.

Le profil intellectuel de Joseph Jastrow

Tout au long de ces années, ils ont entre eux des discussions informelles dont on sait qu'elles se sont souvent soldées par des désaccords mais qui n'ont pas de visibilité dans leur correspondance. Le premier document où l'on trouve l'expression d'une dissension palpable entre les deux homologues concerne les tractations pour le recrutement d'un « secrétaire honoraire » pour l'*American Society for Psychical Research*. Ce poste devait permettre d'assurer une permanence pour coordonner les différents travaux et pallier l'indisponibilité chronique de la plupart de ses membres qui sont par ailleurs investis dans d'autres activités professionnelles. Il doit aussi permettre d'éditer un périodique consacré à ce champ d'étude.

James s'est investi personnellement pour obtenir et financer ce poste. Dans une lettre que lui écrit Stanley Hall, on apprend qu'au cours de ses démarches, James a proposé le nom de l'un des jeunes collègues de Hall à l'université Johns Hopkins, Joseph Jastrow (1863-1944). Ce dernier s'est récemment distingué par la publication d'importants travaux expérimentaux réalisés au laboratoire de Baltimore. En 1885, en partenariat avec Charles S. Peirce, il a publié un article remarqué qui mettait en question l'idée d'un « seuil psycho-physique » stable proposé sur la base d'une série d'expérimentations sur les plus petites différences de sensations perceptibles[533].

Dans une lettre inédite datée du 21 décembre 1886, Hall répond depuis Baltimore à la requête de James sur l'état des compétences du candidat. Dans cette lettre de recommandation, Hall évalue la nomination possible de l'un de ses meilleurs étudiants à ce poste atypique. Au cours de cet examen, il exprime à son interlocuteur un certain nombre de réserves sur la compatibilité entre l'orientation intellectuelle et scientifique de ce dernier et les attendus supposés du poste :

« *Mon cher James,*

En réponse à votre note. - J'ai été trop proche de Jastrow ces trois dernières années pour vous donner le jugement que vous désirez. Il est encore très jeune mais ses mérites sont grands. […] *Il a fait un travail excellent sur la loi psycho-physique et sa meilleure contribution sur le sujet est un article qui fait date. Il a été un étudiant*

[532] COWJ (6), p. 75

[533] J. Jastrow, C. S. Peirce, « On Small Differences in Sensations », *Memoirs of the National Academy of Sciences,* 3, (1885-1886)*,* vol. 7, p. 3-83. Selon la thèse de Fechner, il existe un seuil sensoriel à partir duquel on peut discerner des petites différences sensorielles. Mais d'après Peirce et Jastrow qui le réfute, un tel seuil n'est pas objectivable. De manière significative, l'article se conclut par l'évocation des phénomènes « télépathiques » qui pourraient être expliqués par les petites sensations discrètes inconscientes par lesquelles ont peut deviner ce que l'autre à en tête, sans que les suejts puissent en avoir plaine conscience.

avide et très créatif ici et il a soutenu son doctorat avec un grand crédit l'été dernier. Il a en vue d'occuper une chaire de psychophysique dans une université plutôt que le poste que vous proposez.

Il a suivi les travaux anglais et français sur l'hypnotisme et la recherche psychique & j'apprécie particulièrement son sentiment ferme sur le fait que les explications naturelles & morbides possibles des étranges phénomènes de ce champ d'étude n'ont pas été considérées avec suffisamment de soin par les anglais & que leur conclusion sur la transmission de pensée est prématurée. Pour cette raison, sa nomination par vous est bien accueillie, je crois, par Newcomb, et certainement par moi, comme la meilleure garantie pour une base scientifique plus solide que celui que la société anglaise semble à présent considérer.

Comme c'est une lettre personnelle*, j'ajouterai que j'espère que si J [astrow] part pour Boston, il lui sera laissé une entière liberté et qu'il sera pleinement responsable à l'égard du caractère du journal. Sa disposition est l'indépendance elle-même* […] *quant à savoir si je dois sérieusement lui conseiller de partir, je ne sais pas ; car je doute encore du futur d'un tel journal.* […] »[534]

Jastrow n'occupera jamais cette fonction de secrétaire honoraire de l'*American Society for Psychical Research* malgré le fait que Hall et le président Newcomb aient soutenu sa candidature. Il est significatif que dans les semaines suivantes, Jastrow ait exprimé publiquement son opposition théorique aux « résultats positifs » publiés par la *Society for Psychical Research* de Londres dans les colonnes de *Science*. Dans cet article, il évoque un certain nombre d'hypothèses naturelles alternatives à la « télépathie » et il critique « l'effet aveuglant » des opinions préconçues des investigateurs anglais[535]. L'année suivante, en 1888, il est nommé à une chaire de psychologie à l'université du Wisconsin. C'est le « candidat des anglais », Richard Hodgson (1855-1905), qui sera nommé cinq mois plus tard « secrétaire honoraire » de l'*American Society for Psychical Research*.

On perçoit au ton employé par Hall dans sa lettre qu'il est désormais en position de faire valoir auprès de James son propre agenda scientifique : depuis plusieurs années, ses nombreux enseignements et travaux visent à « appliquer » les résultats de la « psychologie physiologique » aux domaines de la pédagogie, de la psychiatrie et de la psychologie infantile[536]. C'est pourquoi, à partir de 1886, il nourrit le projet de fonder un nouveau périodique qui puisse représenter ces différentes tendances et promouvoir les applications concrètes de la psychologie scientifique auprès « *des enseignants, des médecins du système nerveux, des biologistes et des anthropologue*s ». De par ses orientations stratégiques, Hall rejette l'idée que la « nouvelle psychologie » à laquelle il s'efforce

534 [Houghton Library of Harvard University, bMs Am 1092. 9 (171)]
535 J. Jastrow, « Some Miscalled Cases of Thought-Transference », *Science*, 4 février 1887, p. 115-116. Voir aussi la lettre de réponse de E. Gurney, « Thought-Transference », *Science*, 11 mars 1887, p. 233-235 et la réponse de Jastrow, « Thought-Transference », *Scienc*e, 18 mars 1887, p. 233-235.Voir aussi. J. Jastrow, *Facts and Fables in Psychology*, London, MacMillan, 1900.
536 D. Ross, (1972), *op. cit.,* p. 134-185.

d'assurer une assise institutionnelle et une crédibilité scientifique puisse être assimilée à l'annonce « prématurée » des prétendus « résultats » positifs » de la *Society for Psychical Research*, qui reposent sur des séries d'investigations dont on peut mettre en question la fiabilité expérimentale[537].

La création de l'*American Journal of Psychology*

Au cours de l'année 1886, Hall mène une entreprise institutionnelle importante pour l'avenir de la discipline puisqu'il est sur le point de parvenir à éditer une revue entièrement consacrée à la « psychologie expérimentale ». Le 30 janvier 1887, soit dix mois avant la publication du premier numéro, James écrit une lettre à Hall dans laquelle il évoque ce projet. Derrière ses encouragements, on décèle toutefois dans le ton de certaines de ses remarques l'expression de réserves quant à la nature des travaux que son interlocuteur s'apprête à publier.

James écrit :

« […] *Je suis ravi de voir que le chemin s'éclaire pour votre entreprise que je croyais abandonnée. Puissiez-vous encourager de nouvelles contributions originales ! Et si j'étais vous, je n'insisterai pas sur une interprétation trop étroite du mot psychologique, pour ne pas en faire quelque chose de trop empirique, mais j'admettrai plutôt une bonne dose de matière argumentative, si cela est à prévoir.*

Si vous m'aviez signalé plus tôt vos intentions, je vous aurais envoyé un article sur « la perception du temps » […]. *Il se peut que je puisse vous envoyer quelques petits morceaux expérimentaux dans l'année, bien que je ne fasse aucun travail expérimental à présent.* […] »[538]

Par sa mise en garde, James rend compte du fait que Hall, par la création de son journal, semble faire indûment valoir sa propre conception de la « psychologie expérimentale ». Or, si James table sur des « contributions originales » issues des travaux de laboratoire, il exprime aussitôt sa crainte de voir cette revue adopter une délimitation « trop étroite » de la discipline. Rappelons que James lui-même n'a que peu d'inclination pour l'expérimentation pure[539]. Il est significatif que, à la fin de cette lettre, James utilise le terme assez dépréciatif de « petits morceaux expérimentaux » pour décrire le type de travaux dans lesquels Hall et ses élèves sont engagés.

Durant l'année 1887, les deux collègues se consultent encore régulièrement et on apprend par une lettre qu'ils regrettent de n'avoir pas réussi à se voir pour parler de leurs travaux

---

537 Voir les très nombreuses recensions d'ouvrages sur l'hypnotisme rédigées par Hall dans l'*American Journal of Psychology* entre 1887 et 1890. Il est par ailleurs l'un des premiers savants à démissionner *American Society for Psychical Research*, en 1890, cf. D. Ross, (1972), *op. cit* p. 164.

538 COWJ (6), p. 197-198.

539 Voir notamment sa recension de W. Wundt (1875), ECR, 296-302, Repris dans PP. Pour une étude historique, D. W. Bjork, (1983), *op. cit.*

respectifs et de l'orientation de la discipline. À la fin d'une lettre personnelle où il évoque l'annulation de leur rendez-vous estival habituel, James écrit :

« […] *Il me tarde vous voir et de parler des perspectives de la psychologie***.** […] ».[540]

Deux mois plus tard, ils ont l'occasion de s'entretenir de ces « perspectives » car Hall est de passage à Cambridge. Pourtant, on décèle un malaise de James à l'égard de l'entreprise éditoriale de Hall. Le 29 septembre 1887, il écrit à sa femme :

« […] *je suis allé rencontrer Hall [ce matin]. C'est une créature vraiment bizarre. Il a* positivement évité *de me demander de contribuer à son journal, au sujet duquel il ne cesse de parler abondamment* […] »[541]

Point de crispation

Un autre passage d'une lettre écrite par James le jour suivant nous informe sur le contexte général ses discussions avec Hall au sujet des « perspectives de la psychologie ». On apprend que, certainement sur l'invitation de James, Hall est allé assister à une séance de « Madame Piper » puis qu'ils en ont discuté avec deux autres membres de l'*American Society for Psychical Research* : le physiologiste Henry Bowditch, qui est toujours l'un des vice-présidents en exercice et le nouveau « secrétaire honoraire » recruté six mois plus tôt, Richard Hodgson[542].

Le 30 septembre 1887, James écrit à son épouse :

« […] *j'ai passé toute la soirée d'hier jusqu'à minuit avec Hall, Bowditch et Hodgson. Les 2 H sont allés chez Mme Piper, mais Hall n'a rien obtenu qui l'ait frappé. Il est le mélange le plus bizarre de grandeur et de mesquinerie que je n'ai jamais connu*. […] »[543]

L'expression « il n'y a rien qu'il l'ait frappé » traduit un échec patent puisque Hall, malgré son expertise avérée dans l'investigation de la condition hypnotique, ne semble pas avoir perçu l'intérêt d'étudier plus avant les « transes » et encore moins les prétendus « pouvoirs » du médium découvert par James. Cet épisode semble avoir renforcé Hall dans sa conviction de la stérilité de ce type de recherches. Ce qui n'est pas sans avoir froissé James. Celui-ci semble pointer la mauvaise foi de son collègue à l'égard de ce domaine de recherche, bien qu'il reconnaisse sa

[540] COWJ (6), p. 245.
[541] COWJ (6), p. 256.
[542] Sur Richard Hodgson et les circonstances de son recrutement, cf. *infra.*
[543] COWJ (6), p. 257.

compétence. On peut penser que Hall, quant à lui, perçoit dans ce domaine d'étude et surtout dans les prédispositions philosophiques de ses protagonistes un problème de fond que la publication de son journal va lui permettre d'exprimer de manière explicite et argumentée.

Au mois de novembre 1887, en effet, paraît le premier numéro de *l'American Journal of Psychology* dont mille cinq cents exemplaires sont tirés. Dans sa « note éditoriale », Hall délimite clairement le champ de la psychologie suivant ses propres critères[544]. Il déclare qu'il éditera uniquement des contributions de caractère « scientifique » et qu'il écartera toute « spéculation ». Le journal se focalisera exclusivement, poursuit-il, sur la psychologie « physiologique et expérimentale ». Sous ces épithètes, on perçoit que, conformément à ce que James avait anticipé, Hall oriente la discipline dans une ligne expérimentaliste stricte en la présentant comme la seule légitime. De fait, dans le premier numéro du journal, tous les contributeurs sont des collègues où des élèves de Hall. Ce dernier s'est lui-même chargé de rédiger l'importante rubrique finale qui comprend les recensions d'ouvrages internationaux.

L'examen de l'architecture du numéro donne à percevoir une délimitation délibérée du champ de la psychologie dont James est écarté de manière sensible ; au point que tout porte à croire qu'il y a désormais entre ces deux *leaders* de la discipline un véritable point de crispation. Celui-ci, comme on va le voir, est clairement apparent dans l'importante notice critique de vingt-deux pages que Hall consacré à l'examen des travaux de la *British Society for Psychical Research*. On peut penser que pendant l'intervalle de quelques semaines entre sa discussion avec James sur le « cas Piper » et la publication du premier numéro de la revue qu'il dirige, Hall a prix le soin de réfléchir à ses arguments pour sa notice.

Toutefois, la friction à venir entre les deux protagonistes se joue d'abord sur autre plan. Par une lettre de Hall à James, on apprend qu'il a été question que ce dernier écrive une « notice » dans *the Nation* au sujet de la parution de *l'American Journal of Psychology*. Comme on va le voir, Hall exprime aussitôt un vif désaccord car il semble jugé qu'une « simple notice » de compliment rédigée par James ne soit pas à même de rendre assez compte, ni de l'effort qu'il a fourni, ni du standard d'autorité scientifique qu'il veut donner au périodique qu'il a édité.

Dans une lettre datée du 3 novembre 1887, Hall écrit à James :

« *Mon cher Dr. James,*

544 G. S. Hall, « Editorial Note, *The American Journal of Psychology*, vol. 1, n°1, nov. 1887, p. 3-4.

Ne croyez-vous pas qu'il y a eu un travail trop difficile, fastidieux et solide mis dans un Journal de Psychologie, & que la nouveauté & la signification de ce que ce nouveau départ représente sont trop importantes pour être présentées, comme vous en aviez l'intention, par une simple note *dans la* Nation.

Le journal est plein de fautes. Il est peut-être faible, ignorant ou pervers, mais c'EST un très nouveau et un très significatif départ. La pire *des choses qui puisse être faîte pour lui serait une note de compliment brève et générale. Je vous prie de ne pas la faire.*

Critiquez-le aussi vigoureusement que vous le voudrez mais, s'il vous plaît*, ne l'offrez pas à la Nation dont les mots auront un tel effet sur lui* […]. *Quoique vous fassiez, j'espère que vous me donnerez quelques lignes franches et personnelles de blâmes & de félicitations ou pas.*

[…] *Je voulais particulièrement savoir comment les notices sur* Ladd *et sur la* Recherche psychique *vous ont frappé.* […] ».[545]

Le numéro contient quatre articles généraux issus d'expérimentations en laboratoire mais aussi pas moins de trente recensions sur la récente littérature nationale et internationale dont les trois quarts ont été rédigées par Hall[546]. Les deux dernières, qui sont les plus longues et les plus détaillées, sont celles sur lesquelles Hall souhaite connaître la réaction personnelle de James.

Par l'évocation de la notice sur « Ladd », Hall désigne la recension qu'il a rédigée sur le récent ouvrage d'un autre protagoniste de l'institutionnalisation de la psychologie aux Etats-Unis avec lequel lui et James sont tous deux en relation : George Trumbell Ladd (1942-1921). Il s'agit d'un psychologue de la même génération qui, lui aussi, est allé étudier à Leipzig avec Wundt dans les années 1870. Depuis 1881, il est professeur de philosophie à Yale où il a pris en charge l'enseignement de la psychologie dans un département largement dominé par les « théologiens ». En 1887, il a publié un manuel de psychologie scientifique de neuf cents pages intitulé *Elements of physiological psychology* et qui, de fait, constitue le premier ouvrage général sur la discipline publié aux Etats-Unis. Dans ce livre, il reconnaît James et surtout Hall comme ses prédécesseurs.

La critique de Hall tient en quelques pages : selon lui, c'est un livre synthétique qui expose avec clarté les principaux résultats de cette science neuve. L'ouvrage, dit Hall, est bienvenu pour les étudiants américains qui ne sont pas familiers avec la « littérature allemande ». En revanche, le principal défaut de l'ouvrage réside selon lui dans le fait que son auteur ne propose pas une « perspective compréhensive » de cette science. Ce défaut serait dû au fait que l'auteur n'a pas passé suffisamment d'heures à expérimenter sur les « faits bruts » de la nature dans un laboratoire.

[545] COWJ (6), p. 281-282

[546] Les recensions d'ouvrages internationaux seront amené au fil des ans à constituent un part très importantes de Hall dans AJP. La valeur du périodique. C'est une tâche considérable dont Hall s'est acquittée seul dans la majeure partie des cas. NB, un certain nombre des « livres très estimés » par James ont fait l'objet d'une recension par Hall, voir « Dossier critique ».

De là, suggère-t-il, sa tendance indue à entrer dans les spéculations philosophiques sur la nature de l'esprit, notamment[547]. La réaction de James à ce texte de Hall tient en une phrase :

« […] *je le trouve admirable à tous points de vue, et je suis pleinement d'accord avec chacun des mots*. […] »[548]

Un critique inflexible

À la lecture de la lettre de James, on comprend cependant que ce n'est pas là l'important. En revanche, la seconde notice sur laquelle Hall souhaite connaître le point de vue de James est entièrement consacrée à l'examen des « recherches psychiques »[549]. De manière significative, c'est le texte le plus long du volume. Hall y présente un bilan général de l'ensemble des travaux de la *Society for Psychical Research* depuis 1882, dont le livre sur les *Fantasmes de vivants*. L'analyse approfondie et détaillée de Hall témoigne du fait qu'il a suivi avec assiduité cette littérature. De par son ampleur et le point de vue informé à partir duquel il est écrit, on peut considérer cet article comme l'une des premières critiques philosophiques majeures du mouvement des « recherches psychiques » dans une revue de dimension internationale.

Lorsqu'il aborde le problème des résultats de la « recherche psychique », Hall met d'emblée en perspective ce qu'il appelle « la question essentielle et vitale » de toute l'affaire ; à savoir, l'affirmation d'avoir réussi à démontrer ce que William Barrett a nommé en 1882 une « perception surpra-sensorielle »[550]. Hall s'étonne aussitôt que malgré les « récentes démystifications » du phénomène en termes de « lecture musculaire » par G. M. Beard, la « *théorie plus ancienne de la lecture de pensée* » ait prévalu pour les chercheurs anglais. Il remarque ensuite que, s'ils ont bien pris connaissance des « six sources d'erreur » établies et analysées par le Dr. Beard, ils ne les citent « pas très gracieusement »[551]. D'emblée, il exprime son opposition résolue envers la légitimité de ces chercheurs à proclamer l'obtention de « résultats positifs ».

Selon Hall, le principal problème de méthode dans ce domaine de recherche réside dans les croyances religieuses d'arrière-plan des différents protagonistes. Car, dit-il, l'impartialité est

---

547 G. S. Hall, « *Elements of Physiological Psychology. A Treatise of the Activities and Nature of the Mind, from the Physical and Experimental Point of View* by George T. Ladd », *The American Journal of Psychology*, vol. 1, n ° 1, November 1887, p. 159-164.

548 COWJ (6), p. 283.

549 G. S. Hall, « Psychological Literature - (*Proceedings of the English* [sic] *Society for Psychical Research*, from July, 1882, to May, 1887 ; *Phantasms of the Living*. By Edward [sic] Gurney, M. A., Frederick Meyers [sic] M. A., and Frank Podmore, 2 vols. 1886 », *The American Journal of Psychology*, vol. 1, n ° 1, November 1887, p. 128-146.

550 W. F. Barrett, (1882-1883), *art. cit.*.

551 G. S. Hall (1887), *art. cit.* p .128.

impossible dans cette affaire. Il repère tout d'abord chez les « chercheurs psychiques » ce qu'il appelle des « *prédispositions conscientes et inconscientes ancestrales profondément enracinées* »[552]. Ces dernières, suppose-t-il, ont pour effet d'éveiller la sagacité des investigateurs pour tout ce qui favorise ce à quoi ils croient préalablement, tandis qu'elles les rendent aveugles pour tout ce qui va à leur encontre. Il y a là, dit Hall, un « biais inexpugnable ». Selon lui, cet état de fait doit toujours être gardé à l'esprit à la lecture de cette littérature. Au cours de son texte, il se propose donc d'exprimer « son propre biais mental » qui est diamétralement opposé.

À partir de ce point de vue, Hall entreprend un commentaire détaillé des différents travaux expérimentaux produits par les membres de la *Society for Psychical Research* au cours des cinq premières années de son existence. Il discute en premier lieu les quatre séries de prétendues démonstrations expérimentales de « transmission de pensée » dont les trois groupes de « preuves » : (1) par le fait de deviner des cartes selon une probabilité plus forte que le seul hasard, (2) par la reproduction « mentale » de dessins et (3) par le fait de deviner des chiffres tirés au hasard. Au cours de toutes ces expérimentations, dont il commente chaque étape, Hall repère un biais permanent qui a pour résultat d'entraîner immanquablement les investigateurs britanniques à traiter de façon trop légère la question des « précautions » contre lesquelles, dit-il, il aurait fallu se prémunir de manière beaucoup plus rigoureuse.

Lorsqu'il discute ce que les chercheurs psychiques appellent le « second groupe de preuves » ; c'est-à-dire les expériences dites de « Blackburn-Smith » sur la reproduction de dessins, Hall s'étonne qu'elles aient été conduites avec un *« jeune mesmériste de Brighton* » sur lesquels on ne se donne pas la peine de donner plus de renseignements[553]. Selon lui, la possibilité de la fraude est infiniment plus probable que toute hypothèse « supra-sensorielle ». Pour conforter l'expression de cette vue, il relate que, suite à sa prise de connaissance de ces expériences, il a essayé de les reproduire avec des associés, mais qu'ils ont systématiquement échoué. En revanche, dit-il, ils ont enregistré de nombreux succès avec un code de communication par l'orteil[554].

Sur la base de cette tentative, il en infère que le nombre possible de codes est bien plus important que ne le présument les investigateurs de la *Society*. Il insiste notamment sur le fait qu'il existe selon lui des « formes de mystifications très subtiles » dont la singularité est qu'elles sont souvent « inconscientes » chez beaucoup de sujets. Or, dans les rapports de la *Society*, on a le plus souvent exclu de manière trop rapide l'hypothèse pourtant des plus plausibles du phénomène de « guidage inconscient » grâce à un contact ou à un signal d'ordre physique. Selon Hall, même si les investigateurs prennent le soin louable de mentionner et d'analyser ces différentes « sources

---

552 *Ibid.*, p. 131.
553 Voir chapitre 2.
554 G. S. Hall, (1887), *art. cit.,* p. 131, 135. D. Ross, (1972), *op. cit.*, p 163 ,

d'erreur », ils ne se sont cependant pas assez employés à les éliminer. Or, poursuit Hall, toutes ces différentes sources d'erreurs doivent être épuisées avant que la « transmission de pensée » puisse être déclarée avoir été constatée de manière positive.

Après avoir passé en revue l'ensemble des travaux expérimentaux de la *Society for Psychical Research* « *selon une suspicion générale à l'égard des conditions expérimentales* », il reproche finalement à ses auteurs leur « hardiesse à conclure ». Or, dans ce domaine, les conditions expérimentales sont infiniment compliquées du fait de la « constitution psycho-physique encore méconnue de l'homme » ; ce qui engendre des « sources d'erreur » bien plus nombreuses que dans les sciences physiques. À ce moment de son argumentation, il reconnaît l'établissement d'un « fait positif » : celui d'avoir mis à jour ce qu'il appelle « l'automate en nous ». Dans ce domaine, dit-il, il est vrai que les chercheurs anglais sont parvenus à des « résultats frappants » : l'un des mérites de ces investigations, en effet, est d'avoir rendu manifeste ce qu'il appelle « *quelque chose d'inconnu et d'indépendant de la conscience et de la volonté* ». Mais, ajoute-t-il, cela ne signifie pas pour autant que ce quelque chose doit nécessairement être « immatériel » ou « extra-sensoriel », ni même « indépendant de l'espace et temps ».

En revanche, poursuit-il, cette ligne d'enquête met la psychologie sur la voie de l'étude de « *la subtilité des processus physiques sous-jacents à la conscience* »[555]. Il n'y a, selon lui, « aucun doute » que les chercheurs britanniques poursuivent la piste de quelque chose « d'étrange et de neuf », « bien que rare et anormal ». Il reconnaît la mise à jour d'une série d'hypothèses théoriques positives. Selon lui, l'explication en termes d'hyperesthésie « ouvre un nouveau monde », « comme l'a fait le microscope ». Mais il regrette aussitôt que ces faits d'hyperesthésie n'aient pas été considérés adéquatement. Dès que l'on considère cette multiplicité des hyperesthésies, alors la base expérimentale de la prétendue transmission de pensée « s'effondre ». Ceci, dit-il, ouvre un « vaste champ de possibilités inexplorées ». Il résume par une formule frappante son point de vue sur la « découverte positive » à laquelle les « recherches psychiques » ont conduit :

« […] *Nous savons encore bien peu de chose sur la constitution et les lois de ce que le Dr. Carpenter appelle notre automate. Une chose, cependant, devient de plus en plus évidente à ce sujet ; à savoir, qu'il est largement plus sensitif que nos sensations conscientes supra-liminales, qu'il est indéfiniment plus complexe et multiple ; et qu'aucune culture n'a encore approché dans sa diversité, sa subtilité et son unité, les limites des possibilités cérébrales à cet égard*[…]

Par l'étude de ces états hyperesthésiques nous commençons à réaliser les possibilités de notre organisme sensoriel et à quel point les limites de ce qui peut être observé varient chez différentes personnes à différents moments

555 *Ibid.* p. 133.

et dans différents états ; et à quel point il répond physiquement aux influences environnementales les plus ténues. […] »[556]

Après avoir délimité son interprétation naturaliste des « faits » de télépathie, Hall passe ensuite à l'appréciation du livre sur *Les fantasmes des vivants*. Selon lui, il se fonde sur une « erreur capitale » : celui d'un « saut » spéculatif totalement injustifié entre la prétendue base expérimentale de la « télépathie » et les « hallucinations véridiques » spontanées. Or, pour lui, ce sont là deux séries de phénomènes dues à des causes entièrement différentes. En ce qui concerne les récits d'hallucinations ou d'apparitions, ce ne sont que des « collections de fables ». Ici, il reprend l'expression de Myers, reprise par James, susceptible d'expliquer le véritable mécanisme psychologique à la source de cette collection de récits étranges :

« […] *nous croyons que le verdict final de la science sera [que ces fables] illustrent la grande tendance mythopoïétique par laquelle l'imagination humaine se greffe simultanément sur l'interprétation des faits,* […] *c'est une tendance qui doit être plutôt recherchée sous le seuil de la conscience plutôt que, comme le croit M. Myers*, *dans « les horizons supérieurs de la conscience »* […] »[557].

Après ce tour d'horizon, il revient à son point de départ. La seule explication psychologique de ces erreurs d'appréciation réside dans le « biais puissant et secret » en faveur des prétendus « états super-conscients ». C'est là, dit-il, dans un clin d'œil évident à James, la trace d'un « idéalisme distordu » plus proche de celui de Swedenborg que de celui de Platon. Pour Hall, ces théories sur la « télépathie » sont « plus proches du spiritisme que de la science ». Or, dit-il, le « spiritisme moderne » est le reliquat de toutes les superstitions du passé : c'est « l'ennemi de la vraie science et de la vraie religion ». Une des tâches de la science consistera dans les années à venir à « éclairer cette triste jungle » et à « assainir ce marais de l'inculture »[558].

Au final, dit-il, il y a eu « tant de travail » et pourtant « si peu de faits établis avec certitude ». Du point de vue du « mouvement » contemporain de la psychologie, celui-ci doit selon lui à tout prix rester « scientifique et expérimental au sens le plus sévère ». Au milieu des « dangers » que représentent ces « chemins spécieux », il y a toutefois une contribution positive objective qui réside dans l'établissement d'un « noyau de faits ». Il faut reconnaître à la *Society for Psychical Research* le « grand crédit » d'avoir su attirer l'attention des savants sur cette « face mystérieuse de la vie humaine » et d'avoir, par leur avidité à comprendre, fait connaître en langue

556 *Ibid.* p. 131.
557 *Ibid.* p. 144-145.
558 *Ibid.* p. 144-146.

anglaise les « *importants travaux hypnotiques réalisés à Paris et à Nancy* ». Dans une formule finale, il revient sur le « problème vital clef » avec lequel il avait ouvert la discussion ; la « théorie de la « transmission de pensée », même si, concède-t-il, elle n'est en rien impossible en soi, est à ce jour « crue et prématurée ». Cependant, il propose de poursuivre cette recherche sur les états mentaux anormaux mais d'une manière « plus indépendante » car il n'y a selon lui aucun doute qu'elle conduira à des « résultats plus solides ».

La réaction de James : « une position radicalement empirique »

On imagine aisément en quoi la lecture de cette notice a pu aiguillonner James. Deux jours plus tard, il répond à Hall dans une lettre du 5 novembre 1887 où il lui fait part de son appréciation générale du premier numéro de *l'American Journal of Psychology*. Cependant, les trois quarts de cette missive sont consacrés à discuter la notice sur la « recherche psychique ». Cette lettre est importante car James y exprime sans détour et en détail son attitude philosophique face à ces recherches. Il exprime clairement ce qu'il le sépare de Hall et, plus généralement, avec ce qu'il appelle le « point de vue scientifique ordinaire ». Il donne ensuite dans sa lettre la série des arguments qu'il oppose à son contradicteur :

« Mon cher Hall,

[…] *Au sujet de votre critique des Recherches Psychiques, je pourrais en dire plus si j'avais le temps. Le point essentiel serait que, prendre dès à présent parti d'une façon aussi positive que vous le faites, sur la base de fondements philosophiques généraux, me semble une attitude à la fois dangereuse et anti-scientifique.*

Quand les observations sont en cours d'accumulation, et qu'elles sont mises en doute, la meilleure chose est encore d'attendre. Il n'y aura jamais une observation pourtant établie avec précision qui ne puisse être ignorée par un critique incliné à prouver que les observateurs sont dupes. Comme vous le montrez, sa foi [préalable] pourrait être une explication de sa capacité à omettre certains faits établis. Néanmoins, si les observations se multiplient, tous ces types d'objections s'effondrent. L'histoire de l'hypnotisme est des plus instructives à cet égard.

Donc, ce que sont en train d'effectuer nos collègues anglais, c'est d'essayer de multiplier les observations. Et cela me semble la seule chose saine à faire. Le fait qu'aucuns nouveaux cas n'aient été découverts ici [aux Etats-Unis] est, pour moi, fort dommageable pour la véracité des cas existants. Bien plus que ne le sont les arguties sur les conditions d'établissement de ces derniers.

De toutes les manières*, la non-apparition de nouveaux cas rend perplexe. La fraude et l'hyperesthésie devraient être des causes récurrentes tout autant que le « transfert de pensée ». Je ne peux que regretter que vous essayiez d'épingler cette dernière explication avec Gurney & Co sous la forme d'une théorie spiritualiste. Gurney*

n'a aucune théorie quelle qu'elle soit à l'égard de ce qu'est la chose. Il a dit de manière répétée qu'il utilisait simplement le mot pour couvrir un agencement en dehors des canaux sensoriels habituels. […]

Les seules choses réellement importantes dans votre notice, il me semble, étaient votre exposé des codes de communication par les variations de la respiration et par les orteils (j'aurais souhaité que vous expliquiez ce dernier plus complètement). C'était là deux hypothèses positives pour rendre compte des résultats établis, et pas seulement des suspicions générales de duperie. […]

Mais, Voyez ! Je vous offre un déluge. Je devrais exprimer la différence entre nos deux positions en la matière, en appelant la mienne une position sèchement empirique, et la vôtre, une position due à un credo philosophique général. Gurney et les Sidgwick sont sèchement empiriques. Je ne crois pas qu'il soit absolument juste de faire de la question ce que vous en avez fait : celle d'un dilemme entre la science et la superstition. […] »[559]

James exprime dans cette lettre toute sa philosophie du sujet : en premier lieu, il souligne la nécessaire suspension des « prédispositions » lors de l'évaluation des expérimentations et de leurs résultats. Selon lui, il faut s'en remettre à l'expérience seule et ne conclure que sur la base des faits. À ce jour, rappelle-t-il à son homologue, ils sont encore en cours d'accumulation. Une partie des « résultats positifs » sont probablement explicables par des phénomènes de fraude et d'hyperesthésie, concède-t-il, mais toute une autre partie d'entre eux sont peut-être explicables par d'authentiques cas de « transmission de pensée » ; même si aucun cas n'a pu être constaté aux Etats-Unis. La seule chose à faire à ce stade est de ne pas clore prématurément l'enquête De manière générale, « l'attitude rationaliste ordinaire » commet, selon James, une faute logique : celle de juger ces expériences *a priori* au prisme de présupposés d'ordre métaphysique qui sont non déclarés voire non perçus. Il existe un rationalisme « dogmatique » parce qu'il raisonne sur la base d'une impossibilité théorique abstraite. Pour James, il n'y a nul autre recours que l'expérimentation : « *soyons*, dit-il, *sèchement empiriques* » (*baldly empirical*).

L'examen de cette lettre amène à comprendre en quoi les deux interlocuteurs ne peuvent que difficilement s'entendre puisqu'ils se fondent tous deux sur des *credo* théoriques opposés qui les renvoient dos à dos. Certes, James répond à ce problème des prédispositions à la fois conscientes et inconscientes ou de ce qu'il appelle ici la « foi préalable » des enquêteurs ; mais, s'il repère un présupposé rationaliste chez son interlocuteur, il n'exprime ni ne concède aucune motivation philosophique et religieuse dans sa propension à croire en la télépathie. Il fait valoir le fait qu'il s'en tient, pour sa part, à une « suspension » de ces prédispositions. D'autre part, James ne commente pas l'hypothèse majeure de « l'inconscient » dont Hall reconnaît aux « chercheurs psychiques » d'avoir su attirer l'attention.

[559] COWJ (6), p. 282-284.

Pour James, à partir de 1887, malgré une estime réelle, la dissension avec Hall est désormais actée. Son appréciation de l'orientation psychologique de son collègue est bien traduite dans un passage d'une lettre adressée à G. Croom Robertson, qui s'est un temps inquiété auprès de James de la concurrence de l'*American Journal Psychology* pour *Mind*. Dans son compte rendu visant à saluer la création de cette « revue-soeur », Robertson reconnaît à Hall le mérite d'avoir dynamisé la recherche psycho-physiologique internationale par ses écrits et par son enseignement à l'université Johns Hopkins. D'autre part, il souligne dans ce texte la recension « compréhensive mais défavorable » des « recherches psychiques » du directeur éditorial[560].

Dans une lettre du 9 novembre 1887, James écrit à son correspondant britannique pour lui dire que, selon lui, les deux journaux « ne peuvent que s'entraider mutuellement »**.** Puis, il donne une appréciation sur la personnalité scientifique de Hall:

« […] *Hall est une créature merveilleuse. Jamais ne vient de lui une conception bien articulée. Mais, à la place de cela, on a une sorte d'influence palpitante qui tend à faire croire à tous les hommes que le chemin pour sauver leurs âmes, psychologiquement parlant, réside dans l'assimilation infinie d'articles de laboratoire allemands du type casse-mâchoires. Si vous essayez d'extraire de l'un d'entre [ces articles] une conclusion théorique exprimable, il ne l'écoutera même pas ; car ce que vous devez faire, d'après lui, c'est de transmettre encore beaucoup plus de ces articles ; et cela* in infinitum.

Sa dévotion à la cause est admirable, et je dois dire qu'il a produit un premier numéro très crédible. Il m'écrit que le second et le troisième seront encore de meilleure qualité […] »[561]

L'assistance de Richard Hodgson

À partir de mai 1887, James va recevoir l'assistance de Richard Hodgson qui va devenir la cheville ouvrière de la « branche américaine » de la *Society for Psychical Research*. Hodgson est un « chercheur psychique » de nationalité australienne. Il est docteur en droit de l'université de Melbourne et, en 1878, il est venu achever ses études à l'université de Cambridge où il a été l'étudiant de Sidgwick en « sciences morales »[562]. À partir de 1885, il est recruté par la *Society for Psychical Research* où il va se spécialiser dans la détection des « fraudes des médiums ». En s'associant avec un apprenti-prestidigitateur, S. J. Davey, il va se pencher sur le cas d'un médium qui donne des performances « d'écriture sur ardoise » (*slate-writing*) en tout point analogues à

560 « *The American Journal of Psychology* », *Mind,* vol. 13, janv. 1888, p. 549.
561 COWJ (6), p. 288..
562 E. Sidgwick, « Richard Hodgson. In Memoriam », *Proceedings of the Society for Psychical Research* vol. 19, (1905-1907), p. 356-367, F. Podmore, (1902), *op. cit.*, A. Gauld (1968), *op. cit.*, p. 202-203, 253, J. Oppenheim (1985), *op. cit.* p. 139, M. G. Kenny.(1986), *op. cit,* p. 111-128.

Slade[563]. Dans leur étude promise à un important retentissement, Hodgson et son associé ont analysé la « faillibilité de l'observation humaine » dans : 1° les mécanismes de distraction de l'attention ; 2° les nombreuses auto-falsifications des souvenirs dans les narrations rétrospectives des témoins de séances de médiums[564]. La publication de cette contribution radicalement démystificatrice a engendré une rupture avec les membres spirites de la *Society*[565].

Lors des premières années de ses recherches, ses contributions s'inscrivent donc dans la décrédibilisation générale de la « médiumnité à effets physiques ». Son principal son coup d'éclat dans ce champ de recherche réside dans le fait d'avoir révélé, suite à un voyage d'investigation en Inde en 1885, l'imposture généralisée organisée autour de la Société théosophique de Madame Helena Blavatsky dont il a dévoilé les « combines »[566]. C'est pourquoi, sa contribution à la « recherche psychique » a été qualifiée de « destructrice ». En 1887, alors qu'il part aux Etats-Unis pour enquêter sur le « cas Piper », il bénéficie d'une réputation d'esprit fort et de démystificateur.

On a vu que Hall, dans sa lettre du mois de décembre 1885 sur la candidature de h Jastrow à ce poste, avait émis des réserves à l'égard du candidat des « anglais » Lorsque James cherche à se renseigner sur ses compétences avant de le recruter, Edmund Gurney lui répond au mois de janvier 1887 en lui brossant un portrait intellectuel d'Hodgson :

« […] *je crois que quand vous le verrez vous serez frappé par sa rigueur et son acuité – et la recherche psychique devrait prendre une assurance-vie d'un million de livres sterling pour lui. Ses qualités sont* absolument inestimables. *Son honnêteté intellectuelle est complète & il combine les pouvoirs d'un détective de première classe avec une parfaite capacité à croire à l'astrologie (*ne citez pas cela*, car cela pourrait être mal compris). Je plains les astrologues dont il serait amené à examiner les horoscopes.* […] »[567]

À partir du printemps 1887, parallèlement à la grande enquête sur la médiumnité de « Madame Piper » qui est la tâche principale pour laquelle il a été recruté et pour

563 Voir Chapitre 1.
564 R. Hodgson, « The Possibilities of Mal-Observation and Lapse of Memory from a Practical Point of View », *Proceedings of the Society for Psychical Research* vol. 4, p. 381-495.
565 A. Gauld (1968), *op. cit.*, p. 203-205. J. Oppenheim (1985), *op. cit.* p. 138-141.
566 R. Hodgson, « Account of Personal Investigations in India, and Discussion of the Authorship of the 'Koot Hommi' Letters », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 3, 1885, p. 207-380. De Bombay, il télégraphie : « *toute l'affaire est une supercherie* ». Le 31 juillet 1885, Gurney écrit à James : « *Nos prochains* Proceedings *contiendront une amusante exposition de l'affaire théosophique qui nous donnera le rôle plaisant de détectives et de charognards ».* James, quant à lui écrit quelques semaines plus tard, qu'il se réjouit de « *la démolition de la mégère Blavatsky* ». COWJ (6), p. 49
567 COWJ (6), p. 192.

l'accomplissement de laquelle il arrive avec des dispositions sceptiques, Hodgson va mener aux côtés de James de nombreuses « investigations » [568].

Une enquête sur « l'écriture automatique »

Au cours de l'année 1887, James va d'emblée conduire un certain nombre d'expériences avec Richard Hodgson sur une série « d'écrivains automatiques » qu'ils vont avoir l'occasion d'observer directement. Dans son compte rendu paru en 1889, James commence par déclarer qu'il s'est penché sur la question après avoir reçu, à titre de membre de la *l'American Society for Psychical Research*, de nombreux comptes rendus d'écriture automatique au cours des dernières années[569]. Compte tenu du fait que ce phénomène est encore très énigmatique du point de vue psychologique, James juge qu'il mérite une « étude expérimentale systématique ».

Le précurseur dans l'étude scientifique de ce phénomène, on l'a vu, est Frédéric Myers, mais James rappelle qu'il a été poussé à entreprendre cette étude aussitôt après avoir lu, au printemps 1887, le compte-rendu de Pierre Janet sur « le dédoublement de la personnalité de sa somnambule L ». Dans cet article, le psychologue français constatait le retour de la sensibilité chez une hystérique anesthésique au moyen de l'écriture automatique. Cette activité sensorielle dont elle a perdu la jouissance dans son état normal présentait la singularité de se manifester sous la forme d'une « autre conscience » qui s'exprime en son nom et qui semble à première vue totalement étrangère à la conscience normale du sujet. Pour ouvrir l'enquête sur ces points encore méconnus, il interpellait indirectement les « chercheurs psychiques » en écrivant :

« […] *Il semble donc qu'au moment où une personne possède l'écriture automatique, elle ait perdu l'écriture consciente ordinaire. Il serait très intéressant de répéter cette expérience sur les personnes qui jouent le rôle de médium écrivant dans les expériences spirites. Si elle avait le même résultat, elle donnerait un excellent signe de dédoublement du médium analogue à celui que j'étudie ici* […] »[570]

Peu de temps après sa lecture de l'article, James prend Janet au mot et se décide à examiner l'état de la sensorialité et de la mémoire de certains cas spontanés d'écrivains automatiques dont il a pris connaissance. L'intérêt de cette étude comparative réside dans le fait que ces sujets ne sont pas internés dans des hôpitaux. Ce sont le plus souvent des personnes en bonne santé qui se disent être les vecteurs de prétendues « personnifications étrangères ». Pour le

568 Il est significatif et dommageable que la correspondance (nécessairement abondante) entre Hodgson et James n'ait pas été conservé, EPR, p. 407.
569 EPR, p. 36-55.
570 P. Janet, (1887), *art. cit.*, p. 465.

psychologue qui a l'occasion de les observer, les circonstances et les manifestations graphologiques qui témoignent de cette altération de la conscience sont saisissantes.

Or, chez les trois écrivains automatiques qu'il a eu l'occasion d'observer directement, James a cherché à tester l'existence de l'anesthésie d'origine hystérique établie par Pierre Janet. Au moyen de pincements et de piqûres répétées avant et pendant leurs performances, il est conduit à l'établissement d'un phénomène qu'il juge « nouveau et important » ; à savoir, le fait que lors de ces performances, « *la main et le bras de l'écrivain automatiques sont (dans certains cas au moins) insensibles* »[571]. Ce phénomène est « neuf » car il implique que l'état de la sensibilité des écrivains automatiques est fortement apparenté à l'insensibilité hypnotique et hystérique. Il y aurait donc, comme le suggère Janet, une « identité » des médiums avec certaines des dispositions pathologiques de malades mentaux et tout particulièrement des hystériques. Pour James, ce rapprochement est un jalon important dans l'établissement des « conditions » psycho-physiologiques de ces altérations soudaines de la conscience.

Sauf qu'ici, précise James en écho à ce qu'avaient déjà exprimé Gurney et Myers, il s'agit de « sujets bien portants ». Si on a bien une analogie opérante entre l'hystérie, l'écriture automatique et la médiumnité, on ne peut pas parler d'une identité comme le pense Janet. Si cette proximité phénoménale fournit le début d'une explication, on n'est pour autant en droit de subsumer les deux phénomènes. D'autre part, le phénomène est « nouveau » car il n'avait jamais été observé, pas même par Myers dans ses articles, lequel n'avait pas poussé plus loin l'étude de l'état physiologique des écrivains automatiques spontanés.

Tel est le principal résultat scientifique que James présente en première ligne de la série d'observations qu'il a souhaité exposer dans ces « notes incomplètes ». Cependant, son texte présente bien d'autres caractéristiques remarquables sur la façon dont il a abordé ce phénomène qu'il convient d'examiner plus en détail. Il a choisi de proposer une gradation de ses observations selon qu'elles tendent vers les « apparences supranormales ».

Au mois de janvier 1889, James a conduit des expériences avec un dénommé William L. Smith qu'il voit à trois reprises[572]. Il s'agit d'un étudiant de vingt et un ans du *Massachusetts Institute of Technology* qui se trouve être en « parfaite santé ». Il est doué, dit-il, d'une intelligence critique et il est capable de donner une description claire de ce qu'il éprouve. De plus, ajoute James, on ne peut « mettre en doute la sincérité»[573].

571 EPR, p. 37-38.
572 COWJ (6), p. 305-306.
573 EPR, p. 38-39.

Au cours des deux dernières années, Smith s'est diverti en pratiquant la « planchette »[574]. Tel que James l'a observé, lors de ces séances d'écriture automatique, la main droite de Smith était posée sur l'instrument tandis que son visage était recouvert d'un voile et enfoui dans le creux de son bras gauche posé sur la table. Dans ces conditions spécifiques, qui visent à ce qu'il ait le moins de contrôle volontaire possible sur l'exécution de l'écriture, la « planchette » commence à bouger puis, très vite, commence par d'abord effectuer des « gribouillages illisibles ». Après dix minutes de cette activité, James pique sévèrement et à plusieurs reprises le dos de la main droite du sujet (celle qui écrit) avec une épingle. Ce qu'il avait anticipé d'après la lecture des études Janet s'accomplit alors sans délais : il n'obtient aucune indication de perception sensorielle de la piqûre de la part du sujet : sa main est donc temporairement anesthésiée. Puis, il le pique deux fois mais sur la main *gauche*. Le sujet retire alors cette main et il écrit sur la feuille de son autre main « *que faites-vous donc* ? ». James lui répond par la parole : « *je m'assurai si vous dormiez* ». Les premiers mots qui furent écrits, précise James, furent « *vous me faites mal* ».

Ce qu'il faut comprendre de ce compte rendu est que, très vite, James a observé dans des conditions simples un « dédoublement » ou, comme dit Janet une « dissociation » de la conscience » très nette puisque le « personnage secondaire » qui s'est manifesté est en mesure de sentir la douleur en répondant par l'écriture automatique. Il reproduit la même observation en plaçant un crayon dans la main droite au lieu de la « planchette ». Là encore, dit James, les premiers mots écrits furent :

« […] *Pas besoin [?] en essayant d'épeler de me faire mal.* […] ».

Puis,

« […] *Ce n'est pas la peine d'essayer de m'arrêter d'écrire en me piquant*. […] »[575].

James relate qu'il déchiffrait avec Hodgson ces écritures à haute voix et que « S [mith]. » écoutait. Ce dernier, dit-il, a semblé les mettre lentement en relation avec les piqûres sur sa main gauche ; à savoir, les seules qu'il ait senties. Autrement dit, d'après James, on a bien affaire à la conscience d'un sujet sain qui est « séparée, clivée, en deux parties » : l'une s'exprime par la bouche, l'autre par la main, tandis que les deux sont en communication par l'oreille. Ces « deux consciences », dit James, sont « mutuellement ignorantes l'une de l'autre ». En d'autres termes, il

574 Cf. Chapitre 2. Et le point de vue de Janet sur la pertinence de recourir à cet objet issu du « folklore » spirite populaire, P. Janet (1889), *op. cit.*, p. 423.
575 EPR, p. 38-40.

fournit par cette observation une corroboration des expériences de Binet et Janet ; quoique dans des circonstances sensiblement différentes. Pierre Janet qui lira l'article l'interprétera comme « une confirmation remarquable » de ses propres observations.[576]

Mais pour James ce n'est encore que le début de l'enquête car il y a encore bien d'autres choses à comprendre dans ce phénomène ; aux premières desquelles les capacités et la nature de cette « conscience secondaire ». Car il évoque aussitôt une caractéristique remarquable qu'il a observée « deux ou trois fois » lors d'une performance nocturne de « M. Smith » : alors qu'il était attablé avec la tête voilée et enfouie dans son bras, il s'est mis à couvrir toute la surface d'une grande feuille de papier d'écritures lisibles et relativement sensées ; sans jamais que son crayon ne se lève du papier ; de sorte que l'ensemble des mots étaient reliés entre eux. Mais surtout, après avoir terminé sa page, il l'a reprise du début pour doter chaque « i » de son point et chaque « t » de sa barre avec une « rapidité sidérante » et une « précision absolue ».

Lors d'une autre occasion dans des circonstances analogues, il a dessiné à toute vitesse le contour d'une « figure humaine grotesque » en terminant exactement au point où il avait commencé. A l'inspection de cette « ligne parfaitement continue », il était impossible de terminer l'emplacement du point de départ de ce dessin. Or, d'après James :

« […] *de telles performances semblent presqu'impossibles pour quelqu'un qui se trouve dans son état éveillé ordinaire* […] »[577]

Pour l'expliquer, James mobilise les écrits des Drs. J. Braid et W. B. Carpenter, sur ce qu'ils ont appelé le phénomène « d'exaltation du sens musculaire » qui n'a jusqu'ici été observé que chez certains sujets hypnotiques dans des circonstances rares[578]. Par ailleurs, James attire l'attention sur le fait qu'à l'examen de ces « écritures automatiques », l'observateur ne peut qu'être frappé par leur caractère de « monstruosité » (*freakiness*). L'ensemble de ces caractéristiques le conduisent à insister sur l'existence de ce qu'il appelle des « possibilités hyperesthésiques variées » chez les écrivains automatiques. Cette ouverture de l'enquête le conduit également à la formulation d'une question plus vaste : dans cette gradation des possibilités hyperesthésiques, y a-t-il des développements « supérieurs » encore possibles ?

---

576 Pierre Janet, « le spiritisme contemporain », *Revue philosophique*, t. 33, 1892, p. 424. Voir aussi sa préface à la seconde édition de *l'Automatisme psychologique*, 1893.
577 EPR, p. 44.
578 James Braid, repris par W. B. Carpenter, *Principles of Mental Physiology* (1874), p. 142-143.

Pour mieux illustrer les conditions de ces phénomènes, James expose une seconde observation qui montre le lien de la « recherche psychique » avec l'étude de la démence. Il ne s'agit pas d'une expérimentation de son propre chef mais d'une publication extraite d'un compte rendu d'un aliéniste datant de plusieurs dizaines d'années et qu'on a fait parvenir à James. Ce « rapport du Dr. Fillmore » relate un cas « d'hystéro-épilepsie » ; la terminologie médicale contemporaine pour parler des anciens cas de « possession »[579]. Selon James, ce cas illustre le phénomène de « dédoublement » radical de la personnalité ; du moins, en apparence, d'une façon « encore plus extraordinaire » que dans les cas précédents. Car, d'après le rapport de 1860, cette patiente de dix-neuf ans est une « monomaniaque » qui souffre de nombreuses afflictions mentales et sensorielles très graves. Pendant plusieurs années, elle est restée alitée. James reproduit et commente un extrait de ce « rapport » parce qu'une des « phases de la maladie » illustre le problème qu'il cherche à circonscrire : lors de certaines de ses phases de délires aiguës, sa « main droite », pourtant « paralysée » dans son état normal, est en mesure d'écrire des propos rationnels qui lui permettent de dialoguer avec son médecin[580].

Par ailleurs, dans des phases plus clames, cette même main prend le nom de « vieux moignon ». Ce dernier décrit les afflictions de la patiente à la troisième personne. Et il écrit des messages, des poèmes « amusants » et même des « cantos » dont James reproduit un exemplaire. Cette patiente, dit-il, ne parle que l'anglais mais ses « cantos » sont bizarrement rédigés dans un mélange de latin, de français et d'anglais. Pour James, à première vue, tout se passe comme si la « conscience automatique » qui s'exprime par la main possédait son « propre stock singulier de souvenirs » apparemment indépendant de ceux de la patiente.

L'exposé de ce cas le conduit à formuler la question d'ordre théorique qui le taraude :

« […] *Bien sûr, le grand intérêt théorique de ces performances automatiques, qu'elles soient d'écriture ou de parole, consiste dans les questions qu'elles éveillent quand aux frontières de notre individualité* ; […] ».

Ces cas « supérieurs » de « personnification étrangère » peuvent apparaître aux observateurs comme des cas avérés de « possession » ou de « spiritisme ». Mais, dit James, lorsqu'on place tous ces types cas en série, on perçoit mieux comment les « cas supérieurs extrêmes » se fondent d'une façon insensible dans les « cas inférieurs ». Or, dans ces derniers, le phénomène s'explique s'agit indubitablement par l'activation de part automatique de la vie mentale de l'individu alors qu'il se trouve dans un état général « d'abstraction ». Dès lors, continue-t-il, nous sommes forcés de concevoir le phénomène d'une façon « plus complexe et

579 EPs, p. 249.
580 EPR, p. 40-43.

plus scientifique » ; même si, à ce jour le problème demeure un « *parfait puzzle du point de vue théorique* ». D'un point de vue phénoménal, il serait nécessaire de posséder des « preuves plus abondantes » pour envisager le fait que ces « occurrences automatiques » puissent transcender les informations possibles des individus dont elles proviennent.

Il continue sa mise en série par la présentation de deux autres cas. Le premier cas est celui de Sydney Dean. Cet homme bien portant est journaliste et il a été membre du parlement du Connecticut. Or, depuis quelque temps, il produit des gravures en langues étrangères et en langues mortes. On décèle aussi dans ses productions certains dessins qui prennent la forme de « hiéroglyphes ». Une note du texte nous apprend qu'après avoir recueilli ces feuillets couverts d'écritures et de gravures, James a sollicité des collègues compétents de l'université pour qu'il puisse déterminer la nature de ces langues mais qu'à ce jour, elles n'ont pas pu être identifiées[581].

Pour illustrer le phénomène et les questions théoriques qu'il a suscitées, James choisit d'insérer le témoignage de Sydney Dean sur « l'étrange travail qui s'effectue en lui » car il est en mesure d'en donner une « description intelligente ». Selon cet homme, l'hypothèse, alors bien connue, de la « cérébration inconsciente » échoue à rendre compte adéquatement du phénomène qui « se passe en lui ». C'est pourquoi, James plaide une nouvelle fois pour procéder à une gradation psychologique du phénomène pour l'analyser : Il faut insister, dit-il, sur la différence entre la « phase la plus inférieure » : quand le sujet a conscience des mots qui adviennent mais qu'il se sent néanmoins obligé d'écrire ; avec le développement du phénomène quand le « *Moi normal est exclu de toute participation consciente dans la performance*. Dans ce cas, le sujet peut passer dans des authentiques états de transe. Alors, il semble que « l'initiative vienne de l'extérieur ». C'est pourquoi, dans certains cas, on est en droit de postuler la possibilité de l'existence de « perceptions sensorielles exceptionnelles » pas encore reconnues[582].

Pour conclure, James réitère sa formule d'après laquelle, le grand *desideratum* est d'étudier ces phénomènes d'une façon continue et systématique. Enfin, il reconnaît le caractère « incomplet » de ces « notes » qui n'avaient pour but, dit-il, que de montrer l'importance de ce champ d'enquête qu'il faudrait pouvoir approfondir *via* l'étude de nouveaux sujets.

581 EPR, p. 45-47. Repris dans PP, vol. 1, p. 394-396.
582 EPR, p. 52, 55. Voir aussi le cas analogue de « John Arnold », « Appendix I », EPR, p. 47-49, 433. Toutes ces analyses sont reprises et développées dans les *Principles of Psychology* du point de vue des problèmes de la « mutabilité du Soi », PP, vol 1, p. 393-400.

2. Le Congrès international de psychologie de Paris, 1889.

« Ce qui semble préoccuper les psychologues ces dernières années »

Du 6 au 10 août 1889, dans le cadre de l'Exposition universelle qui célébrait le centenaire de la Révolution française, s'est tenu à Paris le premier « Congrès international de psychologie physiologique » dans l'amphithéâtre de l'école de médecine. L'idée initiale d'une telle manifestation avait été formulée par le psychologue polonais Julian Ochorowicz. En 1881, Théodule Ribot publie dans la *Revue philosophique* un article qui visait à trouver un moyen pour satisfaire aux conditions d'un progrès unifié et coordonné d'un champ de recherche international encore fragmenté[583]. Huit ans plus tard, l'objectif était atteint. Au total, plus de deux cents personnes de vingt nationalités participent à ce Congrès ; parmi lesquels, des psychologues, des physiologistes, des philosophes et de nombreux médecins dont une majorité de psychiatres[584].

L'initiative et l'organisation de ce congrès reviennent à la *Société de Psychologie Physiologique*. En son nom, son secrétaire Charles Richet a mobilisé à la fin de l'année 1888 un « comité d'organisation » sous la présidence du Dr. Charcot. Ce comité nommé officiellement par le ministre du commerce et de l'industrie chargé de l'organisation de l'Exposition universelle a lancé les invitations au printemps 1889 et il a eu pour tâche de constituer un programme sur des « questions très nettes et très limitées » concernant « *ce qui semble préoccuper particulièrement les psychologues ces dernières années* »[585].

Quels furent dès lors les « choix » du « comité », qu'un des secrétaires d'organisation du Congrès a jugé « un peu arbitraire » ?[586] Dans le contexte scientifique et politique international de la fin de la décennie 1880, il ne fait pas de doute qu'il s'agissait de promouvoir ce qui constitue la singularité des conceptions françaises dans cette science encore neuve qu'est la « psychologie physiologique » : à savoir, l'approche pathologique de la vie mentale. Et tout particulièrement, le recours à l'hypnotisme que les acteurs considèrent alors comme un procédé d'expérimentation de premier ordre puisqu'il constitue, selon une formule souvent reprise, un véritable « outil de vivisection psychologique ». En ce sens, l'étude générale de l'hypnotisme constituait le vecteur

583 J. Ochorowicz, « Projet d'un congrès international de psychologie », *Revue philosophique*, t. 12, 1881, p. 1-17.

584 Sur les 204 participants, on été enregistrés 128 français (dont 30 membres de la *Societé de psychologie physiologique*), 19 russes, 10 Allemands, 10 anglais, 3 américains, 3 suisses. La moitié d'entre eux sont médecins.

585 « Société de psychologie physiologique. Congrès international de psychologie physiologique », *Revue philosophique*, t. 28, p. 109-111.

586 L. Marillier « Le Congrès de psychologie physiologique de 1889 », *Revue philosophique*, t. 28, 1889, p. 539-546.

d'une approche alternative à la psychologie de laboratoire de mesure de sens et des temps de réaction. D'un point de vue historique, on ne doit pas perdre de vue le fait que cette approche clinique était mise en concurrence avec le « modèle allemand »[587].

Du point de vue de la communauté savante internationale, il faut également tenir compte du retentissement considérable des démonstrations de Charcot sur l'hypnotisme au début de la décennie. Mais ce parti pris envers un domaine d'étude que tous les protagonistes de la « nouvelle psychologie » ne valident pas a eu pour résultat, semble-t-il, qu'un certain nombre d'acteurs majeurs de la discipline susceptibles de répondre à l'annonce d'un « Congrès international de psychologie physiologique » ne se sont finalement pas rendus à Paris. Dès lors, qui a participé à ce Congrès ? Comme l'écrira James pour décrire en une formule la tonalité générale des discussions à son collègue berlinois Carl Stumpf qui n'a pas assisté au Congrès :

« […] *Les hypnotistes étaient là en grande force* […] »[588]

Du point de vue de l'actualité scientifique internationale, toutefois, ce « choix » se justifie largement. Au cours des dernières années, on a vu qu'il y a eu une large diffusion internationale des pratiques hypnotiques parmi les psychologues, les médecins et les physiologistes ; ce dont témoigne la littérature considérable produite aux cours des années 1880 et dont on retrouve l'ampleur dans la bibliographie établie l'année précédente par le psychologue berlinois Max Dessoir (1867-1947) qui, pour sa part, a assisté au Congrès[589]. Mais cette vaste production, sinon cette « exubérance » comme le dit Ribot, a également révélé de profondes divergences entre les différents protagonistes de ces études.

Un an plus tôt, dans sa leçon d'ouverture à la chaire de « psychologie expérimentale et comparé » du Collège de France, Ribot brossait un tableau des travaux de la « psychologie contemporaine » au cours des dix dernières années et il évoquait notamment comme « preuve de vitalité » de cette orientation scientifique en France les nombreuses discussions suscitées par :

« […] *le procédé à peu près unique d'expérimentation qui [a] été employé : c'est l'hypnotisme.* […] *j'ai déjà été amené à montrer son importance et les résistances qu'il a dû vaincre. Il est entré dans une période triomphante.* […]

Tous les expérimentateurs ne s'accordent pas, il s'en faut, parce que chacun agit et interprète selon son tempérament. Il y a les timides, les prudents, les hardis, les téméraires, les enfants perdus. Je ne dis de mal de

587 K. Danziger, (1990), *op. cit.*
588 COWJ (6), p. 525.
589 M. Dessoir, *Bibliographie des Modernen Hypnotismus*, Berlin, Duncker Verlag, 1888..

personne, car tout travailleur sincère à droit au respect ; et d'ailleurs que savons-nous du fond des choses ? Il est probable qu'après cette période de production à outrance, la critique fera son œuvre et décidera ce qui reste acquis. […] »[590].

Il est évident pour l'ensemble des acteurs que, en tant que prétendante au statut de discipline scientifique autonome et productive, la « psychologie physiologique » ne peut se résoudre à ces divergences. Pour les organisateurs du Congrès, il semble qu'un certain nombre de mises au point aient été ressenties comme nécessaires et que l'Exposition universelle de Paris en ait fourni l'occasion. À l'échelle internationale, l'une des principales divergences théoriques apparentes sur ce sujet est la rivalité entre « l'école de la Salpêtrière » et « l'école de Nancy » qui cristallise les débats et les frictions. Or, ce désaccord heurte l'idée même de vérité expérimentale à laquelle l'*ethos* de savants sur lequel s'indexent les psychologues.

Dans les attendus des organisateurs, il y a un autre élément plus silencieux dont la responsabilité revient en grande partie à son initiateur. Derrière les questions relatives à l'hypnotisme qui se sont avérées être l'ordre du jour principal du Congrès, son organisateur essentiel, Charles Richet, de par le « choix » du programme et des invités, a d'emblée donné une coloration particulière à l'orientation des discussions. Ceci est bien exprimé par James dans le compte rendu qu'il a rédigé quelques jours après le Congrès pour la revue *Mind* :

« […] *La caractéristique la plus frappante des discussions*, dit-il, *a peut-être été la tendance à glisser vers l'un ou l'autre de ces horizons nébuleux avec lesquels le nom de « recherche psychique » est désormais associé.* […] »[591]

Fort de ses intérêts scientifiques sur les limites de la connaissance et du lien intellectuel étroit qu'il a établi avec la *Society for Psychical Research* de Londres depuis 1884, Charles Richet a coopté à son initiative personnelle, quoiqu'elle ait été semble-t-il validée par le comité d'organisation, les membres dirigeants et actifs de la *Society* pour participer au Congrès[592]. Ce type de préoccupations était certes largement partagé par beaucoup d'acteurs internationaux, mais on peut se demander si cette orientation était explicite pour tous les membres du comité d'organisation et, surtout, si elle correspondait aux attentes collectives ? Certains silences et

590 T. Ribot, (1888), *art. cit.* p. 451.
591 EPs, p. 24.
592 Voir lettre de Richet à James infra, reproduite en intégralité dans le vol. 2, « Dossier critique ». ; « Huit lettre inédites de Charles Richet à William James ».

d'autres évènements que nous détaillerons, donnent à percevoir l'existence de non-dits, de réserves et d'inattendus qui reflètent des tensions dans la conduite des discussions.

De fait, l'absence remarquée et parfois regrettée de Wilhelm Wundt, malgré sa mention initiale aux côtés de Helmholtz parmi les membres du « Comité d'honneur » international censé assurer le « patronage général » du Congrès est symptomatique d'une orientation des recherches psychologiques qui n'est pas sans susciter des frictions[593]. L'absence de celui qui demeure à ce moment l'un des protagonistes majeurs de la discipline révèle une divergence au sujet de l'objet d'étude, de la méthodologie et de l'orientation théorique de la « psychologie physiologique ».

Cependant, du point de vue des acteurs de la psychologie eux-mêmes présents au Congrès, il faut également insister sur le fait que des personnalités majeures comme Ribot, James ou Delbœuf ont exprimé dans les années précédentes des « déceptions » à l'égard de « l'approche allemande » qu'ils assimilent à la « psychologie de laboratoire »[594]. Il est donc juste de dire que l'hypnotisme apparaissait pour beaucoup comme un champ d'étude innovant, prometteur et parfaitement légitime des recherches contemporaines en psychologie. De fait, la mise à l'ordre du jour de ce champ d'étude venait parachever une décennie de production internationale ininterrompue. Enfin, ce thème était également en mesure de susciter l'intérêt scientifique du public de médecins à qui la moitié des invitations ont été envoyées.

De Cambridge (Mass.) à Paris, en passant par Londres.

Au printemps 1889, James est **s**ur le point de terminer les *Principles of Psychology* qui, pour l'essentiel, est rédigé. Le point final de cet ouvrage, toutefois, ne sera déposé qu'au mois de mai 1890. Or, d'après l'histoire de la genèse du manuscrit, on peut soutenir l'hypothèse que ce séjour européen de trois mois dont le Congrès de Paris constitue l'attraction majeure, va être déterminant dans l'économie finale de l'ouvrage puisqu'il va intégrer à son livre les discussions du Congrès dans des chapitres clefs tels que ceux sur le « courant de la pensée » (IX), « la conscience de soi » (X), « la perception de la réalité » (XXI) et « l'hypnotisme » (XXVII).[595]. L'itinéraire, les affinités nouées avant et pendant son séjour sont révélateurs de ses orientations.

Le 30 juin 1889, James part des Etats-Unis après six années sans s'être rendu en Europe. L'analyse de sa correspondance au fil de son séjour permet de retracer ses visites liées à ses

---

593 *Congrès international de psychologie physiologique, tenu à paris du 6 au 12 août 1889*, *Procès-verbaux sommaires*, p. 4. Voir aussi « Comité de patronage proposé », in « Société de psychologie physiologique », *Revue philosophique*, t. 28, p. 109-111. (France : H. Beaunis, A Espinas, Paul Janet ; Allemagne : H. Helmholtz, W. Wundt, K. Preyer ; Angleterre, A. Bain, F. Galton, H. Jackson : Autriche-Hongrie : Exner, Hering, Meynert ; Belgique : Delbœuf : Etats-Unis. James ; Italie : Lombroso, Morselli, Mosso)

594 Voir vol. 2, « Dossier critique », « Correspondance de Théodule Ribot et William James »

595 PP, vol. 3. *Works*. p. 1532-1579.

intérêts scientifiques. Le 24 juillet, il est à Londres et il a l'occasion de rencontrer pour la première fois Frédéric Myers qui est devenu le protagoniste le plus actif, aux côtés d'Henry Sidgwick et de son épouse, de la *Society for Psychical Research* depuis le décès d'Edmund Gurney en juin 1888. Rappelons que « Madame Piper » a séjourné en Angleterre de novembre 1888 à février 1889 à l'initiative de Myers pour mener des expérimentations avec elle[596]. Dans une lettre à sa femme, James brosse un portrait assez ambivalent de Myers. C'est, dit-il :

« […] *Un bien beau camarade dont l'expression du visage exprime un tempérament très intense et énergique qui suggère le despotisme et la cruauté ; toutes sortes de choses tapies à l'arrière-plan que, dans l'ensemble, je n'apprécie pas trop*. […] »[597]

Malgré cette réticence, dans cette même lettre du 24 juillet écrite de Londres, on apprend qu'avant de partir pour Paris, il compte se rendre le lendemain à Brighton en compagnie de Frédéric Myers, d'Henry Sidgwick et de sa femme, la mathématicienne Eleonora Sidgwick, afin d'aller observer des « expérimentations hypnotiques ».

Dans cette lettre, il déclare qu'il part assister à ces expériences car :

« […] *G [eorge] A. Smith a eu des résultats télépathiques qui promettent d'être importants* […] »[598]

Comme on l'a vu, les expérimentations de « transmission de pensée » dans la condition hypnotique effectuées par G. A. Smith, le « jeune mesmériste de Brighton » qui fut l'assistant d'Edmund Gurney, sont censées avoir apporté l'une des « preuves expérimentales » sur laquelle repose l'ensemble de l'édifice théorique de la *Society for Psychical Research.* Ces expériences auxquelles James a assisté sont liées à une série d'essais en cours qui ont par la suite été jugées concluants et publiés en décembre 1889[599]. On apprend toutefois par une lettre de James à son épouse, rédigée quatre jours plus tard, le 29 juillet, que ces expérimentations de « transfert de pensée », « *n'ont pas réussi à cette occasion* »[600]. En revanche, si James n'a été témoin d'aucun résultat positif, il semble avoir été impressionné par le « sérieux » qui anime les protagonistes de la *Society* et la rigueur avec laquelle ils conduisent leurs recherches.

---

596 *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 6, 1890, p. 436-659., EPR, p.79-88. Cf. *infra.*
597 COWJ (6), p. 513, 517, COWJ (2), p. 117.
598 COWJ (6), p. 513. Voir chapitre 2.
599 H. Sidgwick, E. Sidgwick, G. A. Smith, « Experiments in Thought Transference », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 6, 1888-1889, p. 128-170., EPR p. 116-117, 124. F. Podmore (1895), *op. cit.,* p. 65-75, (1897), p. 213-216.
600 COWJ (6), p. 518.

De fait, il ne craint pas de s'en entretenir directement avec une figure de la philosophie universitaire au Royaume-Uni. Ce dont témoigne le passage d'une lettre adressée à Shadworth Hodgson (1832-1912) avec qui il entretient une relation intellectuelle de longue date. Ce dernier n'est pas sans méconnaître les travaux des « chercheurs psychiques » car il est lié au cercle de la revue *Mind*. Depuis 1880, Hodgson est également le président en exercice de l'*Aristotelian Society*[601]. Sans avoir pu lui rendre visite lors de son séjour en Angleterre, James lui écrit avant de partir pour la France une lettre qui reflète ses réflexions :

« […] *Ne croyez pas que je ne dévore pas avidement tout ce que vous écrivez en essayant de me l'approprier pour mon compte. Je crois pour ma part que le « monde invisible » est à présent la prochaine chose sur laquelle enquêter ; et je soupçonne que des indices peuvent être trouvés qui peuvent élargir considérablement notre horizon : dans toute l'investigation pathologique qui est faite en France et dans l'affaire de la Recherche Psychique ici.*

J'ai passé la nuit dernière à Brighton en compagnie des Sidgwick et de F. W. H. Myers et j'ai été très frappé par la puissante prise que leurs esprits ont sur le sujet. – très précis, très critique ; ultra « scientifique » en bref. […] »[602]

Un autre document rédigé au même moment apporte toutefois une nuance à l'engouement exprimé par James. Juste avant son départ pour la France, dans une lettre adressée à sa sœur qui vit à Londres et qui connaît de réputation les différents protagonistes de la « recherche psychique », il glisse une remarque qui trahit une certaine réticence face au caractère publiquement controversé des « affaires psychiques » au miroir de l'*ethos* scientifique international :

« […] *Myers et Sidgwick me chargent de terribles responsabilités psychiques – ils sont tellement pris par le sujet & le prennent tellement au sérieux.*

Comment vais-je les affronter dans 10 jours à Paris, je ne sais pas encore, et pourtant cela semble être ma fatalité […] »[603]

Les « responsabilités » que James évoque et qui semblent lui incomber suite à sa rencontre avec Sidgwick et Myers sont liées aux objectifs que les membres dirigeants de la *Society* semblent vouloir porter au Congrès de Paris. Le principal d'eux, mené de concert avec Richet et la *Société de*

601 Sur James et S. Hodgson, TCWJ vol. 1, p. 611-653.
602 COWJ (6), p. 515.
603 COWJ (6), p. 516.

psychologie physiologique, est d'instituer une « enquête statistique internationale sur les hallucinations ». Comme on va le voir, il s'agit de poursuivre à une échelle internationale le travail engagé par Gurney pour la rédaction des *Phantasms of the Living*. Après le décès de ce dernier au mois de juin 1888, il a été collégialement décidé de poursuivre l'enquête sur les « hallucinations véridiques » sur les mêmes principes de recueillement et d'analyse mais de la porter à une ampleur beaucoup plus large.

Or, comme on l'a vu, des oppositions savantes se sont déjà manifestées contre une telle entreprise qui, dit-on, se hâte de conclure sur la base d'expérimentations aux protocoles contestables et qui cache des prémisses théoriques anti-scientifiques. Une personnalité de premier plan comme le physiologiste allemand Wilhelm Preyer (1841-1917) s'est fermement opposé aux conclusions des expérimentations sur la « transmission de la pensée »[604]. En autres termes, il y a des tensions palpables dans l'espace savant international sur ce sujet. C'est pourquoi, il est intéressant de voir que James, dans cette lettre, se met dans la position « d'affronter » ses associés britanniques. S'il demeure intéressé par ces perspectives de recherche, ces « responsabilités psychiques » semblent lui peser car elles interfèrent avec son image de savant reconnu et apprécié.

De fait, derrière le terme de « fatalité » avec lequel il décrit à sa sœur le poids des responsabilités qui lui incombent en acceptant de s'associer au projet que la *Society for Psychical Research* souhaite porter devant la communauté internationale des psychologues, on peut lire un aveu de lassitude devant l'obsession de ses partenaires et peut-être de malaise sur les risques qu'il s'apprête à prendre devant cette communauté. Quoi qu'il en soit, lorsque James arrive à Paris, le 2 août, il s'associe d'emblée au réseau de personnalités des « recherches psychiques » qui sont les premiers protagonistes du Congrès qu'il retrouve. Ce jour-là, il écrit à son épouse :

« […] *Myers & son frère & les Sidgwick sont là. Je suis sur le point de partir* […] *pour aller offrir mon respect à Richet en compagnie des S [idgwick]*. […] »[605].

Les allocutions d'ouvertures de Ribot et Richet

Le matin du 6 août 1889, la séance inaugurale du Congrès est ouverte et présidée par Théodule Ribot. Il occupe la place initialement dévolue à Charcot qu'on dit « indisposé ».[606].Après

[604] W. Preyer, «Telepathie und Geisterseherei in England », *Deutsche Rundschau*, janv. 1886, p. 30-51. . COWJ (6), p. 115, 133, 191. W. Preyer fonde sa critique de la prétendue démonstration expérimentale de la « télépathie » sur les analyses de G. M Beard avec qui il a correspondu entre 1879 et 1882, cf. vol. 2, « Dossier critique ». Preyer est par ailleurs l'un des premiers savants allemands de sa génération à s'intéresser à l'hypnotisme du point de vue de la physiologie animale. Cf. W. Preyer (1878, 1881).
[605] COWJ (6), p. 520.

un mot de bienvenu à destination des nombreux savants étrangers qui ont « répondu à notre appel », il salue la situation inédite où se retrouvent aujourd'hui les « psychologues » : « *pour la première fois,* dit-il, *nous faisons corps* »[607]. Selon Ribot, tant que la psychologie demeurait une construction métaphysique individuelle, les psychologues n'avaient pas besoin de coopérer. Mais aujourd'hui « l'unité et le progrès » de la psychologie se fondent sur l'expérimentation collective.. Selon lui, la « voie physiologique » qui consiste à observer objectivement les faits mentaux, qu'ils soient normaux ou morbides, est décidément la « bonne ». Pour lui, enfin, la « raison d'être » de ce Congrès est d'encourager les échanges personnels mutuels et la coopération internationale selon ces lignes de recherche et ces valeurs partagées. Toutefois, dans son compte rendu, James signale que, une fois exprimé, Ribot, « présent le premier jour », n'apparaîtra plus[608].

Le second intervenant de la matinée est le secrétaire général du Congrès, Charles Richet. Celui dont on déjà signalé l'activisme dans l'organisation de la manifestation et qui, de fait, va s'avérer être son chef d'orchestre, trace le plan des travaux collectifs Il commence par justifier son choix de n'aborder dans son allocution d'ouverture que les questions qu'il juge les « plus vastes » ; laissant délibérément de côté ce qu'il appelle les « questions limitées » du programme initial.[609] S'il aborde ces « questions très vastes », c'est, dit-il, parce que ce sont celles qui nécessitent une véritable discussion collective. Ces questions sont au nombre de trois :

1. L'étude statistique des hallucinations
2. L'étude statistique de l'hérédité
3. L'étude générale de l'hypnotisme.

On voit que, à l'ordre du jour du programme de travail collectif, Richet évoque en premier lieu devant les congressistes « l'enquête statistique sur les hallucinations » puis, aussitôt, les travaux de la *Society for Psychical Research* et l'esprit dans lequel ils ont été conçus en saluant au

---

606 Dans des souvenirs rétrospectifs, Ribot évoque les circonstances de l'ouverture du Congrès : « […] *Il y a onze ans, lors de la précédente Exposition, nous eûmes ici, à Paris, notre premier Congrès international dit de* psychologie physiologique. *A propos, nos patrons, Taine et Charcot s'éclipsèrent au dernier moment et me laissèrent à moi, simple vice-président, le soin honorable et ardu d'ouvrir la séance.* […] », T. Ribot, entretien avec Edmond Fazy, *Le Temps*, 25 août 1900. H. Taine était lui aussi vice-président du Congrès. Le 3éme vice-président était le Dr. Valentin Magnan, lequel a participé activement au Congrès.

607 *Congrès international de psychologie physiologique. Procès-verbaux sommaires*, Paris Imprimerie nationale, 1889, p. 17-19. *Revue scientifique*, t. 28, août 1889, p. 177-180

608 EPs, p. 243.

609 Selon, James, lors de cette séance : « *Le comité avait préparé et imprimé un syllabus pour les discussions. Parmi tous ces sujets, plusieurs, par manque de temps, n'ont pas pu faire l'objet d'une pleine discussion* ». Les autres sujets étaient : le sens musculaire, le rôle des mouvements dans la formation des images, le rôle des états affectifs dans l'attention, les appétits chez les aliénés, les poisons psychiques. EPs, p. 244.

passage « *le travail de M. Gurney dont la science regrette la mort prématurée* ». Le choix de cette hiérarchisation semble avoir été le fait de son initiative personnelle.[610] Un extrait du « Journal » d'Henry Sidgwick rédigé trois plus tard, le 26 Mars 1892 à l'occasion des préparatifs du second Congrès qui a lieu à Londres, relate cette opération de Richet :

« […] *en 1889, le Prof. Richet, notre ami et collègue pour les affaires de SPR, a obtenu un « Congrès de Psychologie physiologique » à Paris, et nous a demandé d'y venir. Nous sommes venus par simple amitié ; mais quand nous sommes arrivés, nous avons compris que l'ingénieux Richet avait fait en sorte de porter à la gloire la SPR à ce Congrès. Ce qui, à un certain degré, est arrivé. Mon « recensement des hallucinations » reçu l'honneur d'être pris par le Congrès.* […] »[611].

La première des nouveautés que Richet signale dans son allocution est la dimension internationale de l'entreprise de recensement[612]. Il souligne ensuite l'importance de l'effort collectif pour tenter d'établir ce qui « semblerait » être des « hallucinations véridiques ». Mais, dit-il, avant de formuler des hypothèses sur leurs causes et leur signification, il lui semble qu'il faille d'abord chercher à « établir le fait ». Dans le « médiocre souci de l'opinion publique », dit-il, les participants du congrès devraient « sans doute » se retrouver unanimement sur ce point. Devant ses confrères, il donne alors une justification positiviste à cette recherche : « *il est facile*, dit-il, *de révoquer en doute des faits aussi extraordinaires ; mais ce n'est pas faire œuvre de science* ». Il serait inutile, poursuit-il, d'invoquer cet « axiome tellement banal » pour des savants si les « *idées anciennes ne se défendaient pas avec tant d'énergie contre* » les idées nouvelles[613].

En second lieu, il évoque un travail collectif sur l'hérédité. L'hérédité physiologique et psychologique est, dit-il, un fait bien établi. Il s'agit cependant d'en déterminer systématiquement les conditions précises car les observations éparses dont les savants et les médecins disposent ne suffisent pas. De là, la proposition analogue au « recensement des hallucinations » d'un travail collectif de collecte de renseignements auprès d'un public le plus large possible de façon à établir les lois d'hérédité de la race humaine. Sur la base des travaux du savant britannique Francis Galton (1822-1911) qui est invité à présider les discussions de la « section » et qui a rédigé un

610 L'ordre du jour exposé par Richet ne suit pas exactement celui du « programme officiel » qui comprend les « rapports sommaires » sur les « questions à traiter » déterminées par le comité d'organisation .Ce programme distribué aux participants stipule la question de la « statistique des hallucinations » en troisième ligne. *Congrès international de psychologie physiologique*, (1889), *op. cit.*

611 E. M. Sidgwick, *Henry Sidgwick, A Memoir*, London, Macmillan, 1906, p. 515

612 Concernant la nouveauté de ce type d'enquête du point de vue de l'histoire des sciences, I. Haccking, (1988), *art. cit.* J. P. Pétard, « Une enquête internationale de psychologie à la fin du XIXe siècle », *Traps*, 1996, p. 135-156.

613 « Discours de M. Charles Richet, secrétaire général », *Congrès international de psychologie physiologique,* (1890), *op. cit.* , p. 20-24.

mémoire préliminaire sur le sujet, le Congrès devrait pouvoir concevoir un questionnaire pour compiler tous les renseignements utiles et constituer une grande collection de faits.[614]

La troisième des questions générales que le Congrès doit aborder est « l'étude de l'hypnotisme » qui, dit-il, « *passionne aujourd'hui tous les psychologues* »[615]. Rappelons que Richet lui-même, dont Ribot a salué publiquement quelques minutes auparavant « l'extrême compétence » sur le sujet, est un pionnier reconnu dans ce domaine. Selon lui, les désaccords et les « sources d'erreurs » dans ce champ d'étude proviennent le plus souvent de défauts de terminologie. Il propose donc de chercher à établir collectivement un « langage scientifique stable ». D'autre part, il exprime le souhait que la rivalité des deux écoles de la Salpêtrière et de Nancy puisse être surmontée au cours des discussions et qu'elle deviendra une « erreur du passé ». Car, selon lui, le terme d'école renvoie à quelque chose « d'étroit et de restrictif » qui est la négation de la science. Pour faciliter la discussion, il propose de laisser de côté l'aspect médical de l'hypnotisme[616].

Puisqu'un Congrès est plus une place pour les communications mutuelles plus que celle de la résolution expérimentale des problèmes, poursuit-il, la « mission » de cette manifestation, sera de préciser les « points faibles », d'indiquer les sujets de recherche intéressants de manière à « fixer l'état actuel de la science ». À ce jour, dit-il, « nous avons surtout des questions à poser ». Pour conclure son allocution, il propose une formulation d'un des principaux enjeux qui s'offre, selon lui, à la recherche psychologique internationale :

« […] *L'hypnotisme est un admirable instrument de vivisection psychologique. Grâce aux travaux des médecins et des physiologistes qui ont étudié l'hypnotisme, nous connaissons l'inconscient, nous savons que cet inconscient accomplit silencieusement des opérations intellectuelles merveilleuses, et il est évident que l'étude approfondie de l'écriture automatique amènera à connaître cet inconscient surprenant qui est en nous, et qu'on avait jusqu'ici à peine soupçonné.* […] »[617]

Tel est le cadre général des discussions du Congrès. En ce qui concerne l'organisation des débats, les trois « questions générales » exposées par Richet sont structurées en trois « sections ». Lors d'une séance plénière dédiée à l'organisation, la commission d'organisation du Congrès nomme des présidents pour chaque « section » : Henry Sidgwick est nommé pour « l'enquête sur

614 Un résumé des discussions de la « section sur l'hérédité » est donné par L. Marillier (1889), *art. cit*, p. 541-543.
615 *Congrès international de psychologie physiologique.* (1889), *op. cit.*, p. 22.
616 Ce thème sera abordé quelques jours plus tard, lors d'un autre Congrès spécialement consacré à « l'hypnotisme expérimental et thérapeutique » auquel James n'assistera pas mais dont il dit qu'il a constitué un « *puissant dérivatif dans les derniers jours* » du Congrès de psychologie, EPs, p. 243.
617 *Congrès international de psychologie physiologique,* (1890), *op. cit.*, p. 24..

les hallucinations », Francis Galton pour « l'étude de l'hérédité » et Joseph Delbœuf pour « l'étude générale de l'hypnotisme ». Les mâtinées seront consacrées aux travaux spécifiques déterminés dans le programme, les après-midi des « séances générales » de discussions[618].

Une « enquête statistique internationale sur les hallucinations »

La seconde journée du 7 août est consacrée aux discussions de la « section » chargée de l'enquête statistique sur les hallucinations. Sous la présidence de séance de Frédéric Myers, Léon Marillier (1862 -1901), un jeune professeur de philosophie de vingt-sept ans qui est également l'un des secrétaires de la *Société de psychologie physiologique*, expose ce qui a été fait en Angleterre puis initié en France, en Allemagne et en Russie sur ce sujet[619]. Au cours de l'année 1889, la *Society for Psychical Research* de Londres a entrepris, sous la responsabilité d'Henry Sidgwick, une large enquête de recueillement des hallucinations afin de poursuivre le travail entrepris par Edmund Gurney disparu prématurément[620]. Il s'agit avant tout, rappelle-t-il, de déterminer la fréquence des hallucinations chez des personnes non atteintes d'aliénation mentale pour déterminer si cet évènement psychique singulier coïncide avec un accident survenu chez une autre personne.

L'intérêt et l'enjeu de la séance résident dans le fait que le questionnaire sur la base duquel l'enquête a été commencée en Angleterre est officiellement soumise à une validation sous l'égide du comité d'organisation du Congrès. La question initiale est la suivante :

« […] *Vous est-il déjà arrivé d'éprouver l'impression nette de voir un être vivant ou un objet inanimé sans que vous puissiez rapporter cette impression à aucune cause extérieure ? Vous est-il arrivé dans les mêmes conditions d'être touché par un être vivant ou un objet inanimé ou d'entendre une voix humaine ? Il ne s'agit ici que des impressions éprouvées, lorsque vous étiez* complètement éveillé. […] »[621]

En Angleterre, rapporte Marillier, on a déjà recueilli 2038 réponses dont 242 sont affirmatives. Dans le courant de l'année 1889, la *Société de psychologie physiologique* par l'intermédiaire de son secrétaire général, a formellement adhéré à cette enquête et en a fait l'annonce dans la

618 Dans la mesure où la question de l'hérédité et celles deux autres « sections supplémentaires » expressément suscitées sur « le sens musculaire » et « l'audition colorée » n'ont pas fait l'objet de commentaires par James, bien qu'il ait assisté et même présidé certaines séances, nous n'examinerons ici que les séances qui forment indéniablement le cœur de cette manifestation internationale pour le psychologue américain.

619 P. Le Maléfan, « Léon Marillier, figure de la psychologie naissante (1862-1901), *Bulletin de psychologie*, 2005/2, n°476, p. 367-280..

620 EPR, p. 408, 458.

621 *Le Congrès de psychologie physiologique*, (1889), *op. cit.* p. 30. La question est la même que celle posée en 1882-1883 par les « chercheurs psychiques », cf. Chapitre 2.

Revue philosophique en même temps que l'annonce officielle du Congrès international.[622] À cette fin, un questionnaire a été tiré à dix mille exemplaires et Marillier a été chargé de recueillir les réponses françaises. À ce jour, il déclare avoir obtenu 345 réponses dont 70 positives. Ces résultats sont jugés encore trop peu importants. D'après les responsables de la section, l'objectif est d'inciter à la circulation la plus large possible de ce questionnaire dans les différents pays.

Une fois le projet de recensement international exposé, la question générale soumise aux participants est la suivante : le Congrès international, en tant qu'organisation collégiale, est-il prêt à valider la continuation de cette enquête ? Ou, bien, la forme doit-elle être modifiée ? C'est sur ce point que s'engagent les discussions. L'ensemble des sources documentaires mentionnent une série de critiques émises par Pierre Janet, « du Havre », sur la rédaction du questionnaire[623].

L'opposition de Pierre Janet

Rappelons que, deux mois auparavant, le 21 juin 1889, Janet vient de soutenir en Sorbonne une thèse de philosophie très remarquée intitulée, *L'automatisme psychologique. Essais de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*. Richet, qui est un des principaux inspirateurs des travaux de Janet évoque dans les actes du Congrès « *un travail innovant amené à devenir classique, qui aborde de front la question centenaire du « somnambulisme provoqué* ». Dans sa thèse, Janet reconnaît notamment la valeur des travaux de Myers sur « l'écriture automatique » et ceux de Gurney sur les « états hypnotiques » qu'il a largement commentés. Mais, suite à son « tournant réflexif », il maintient dans l'ouvrage qu'il n'y a pas lieu de faire l'hypothèse d'une « forme de pensée supérieure » dans les états apparentés au somnambulisme. Comme on l'a vu, il perçoit désormais tous ces phénomènes au prisme de la pathologie mentale. Voici ses mises au point les plus explicites dans son ouvrage:

« […] *Peut-on dépasser ces états somnambuliques chez ces sujets [hystériques], ou donner à d'autres sujets sains une autre forme d'existence supérieure ? C'est ce qu'ont pensé presque tous les anciens magnétiseurs quand ils étudiaient sur leurs sujets des sens nouveaux ou des facultés surnaturelles. C'est ce que pense M. Myers* […] *C'est là une question dans laquelle nous ne pouvons pas entrer ; il nous suffit d'avoir montré à quel point elle touche notre sujet et comment elle est possible.* […] »[624]

[622] « Congrès international de psychologie physiologique », *Revue philosophique*, t. 28, juillet 1889, p. 109-111.
[623] *Le Congrès de psychologie physiologique*, (1889), *op. cit.*, p. 30, L. Marillier (1889), *art. cit*, p. 543-544., A. T. Myers, (1889-1890), *art. cit*, p. 173.
[624] P. Janet (1889)*, op. cit.,* p. 172-174.

Dans ses conclusions, il revient sur le sujet et précise sa pensée à la lumière des analyses qu'il a menées en comparant les phénomènes du somnambulisme provoqués et de « l'écriture automatique » des médiums à l'aune de l'état mental des hystériques :

« […] *Le point essentiel* […] *c'est bien, croyons-nous*, […] *la désagrégation des phénomènes psychologiques et la formation, en dehors de la perception personnelle, d'une seconde série de pensées non rattachées à la première* […] *Car la plupart de [ces sujets]* […], *ont des allures et présentent des accidents maladifs qui ne nous sont pas inconnus ; presque toujours (je ne dis pas toujours pour ne pas préjuger une question importante), ce sont des névropathes, quand ce ne sont pas franchement des hystériques.* […] »[625]

C'est depuis ce point de vue psychopathologique qu'il soutient avec prudence mais fermeté dans sa thèse que Pierre Janet intervient dans les discussions de la « section » : pourquoi, demande-t-il, faudrait-il limiter ce recensement aux seules personnes bien portantes ? De fait, selon lui, l'immense majorité des personnes qui ont eu des hallucinations à l'état de veille sont des individus « *certainement porteuses d'une tare profonde* »[626]. La plupart des réponses, prédit-il, viendront de malades et devraient être considérées avant tout comme des documents cliniques. C'est pourquoi, si l'on veut établir une « statistique des hallucinations », il faudrait que les personnes chargées du recensement s'astreignent à indiquer autant que possible l'état de santé physique et morale des sondés. Il serait préférable, dit-il, que ceux qui auront la responsabilité du recollement soient des médecins ou des psychologues professionnels. Et tous les individus qui répondent par l'affirmative devraient être soumis à un interrogatoire médical.

D'après le compte-rendu de la *Revue philosophique*, c'est James qui répond à ces objections : il évoque le fait que cette enquête a un « double but ». En premier lieu, elle vise à établir la fréquence des hallucinations chez les personnes normales. Dans ce cas, il est vrai, l'aspect qualitatif et la compétence médicale du collecteur sont de première importance. Mais, dit-il, « *voici comment le problème se pose* » pour ce qui concerne le second but de cette enquête. D'après les travaux de la *Society for Psychical Research*, il a été remarqué que certaines hallucinations entrent en coïncidence avec d'autres évènements vécus par des proches. Les résultats ont été publiés dans le livre sur les *Fantasmes de vivants* où 722 cas ont été analysés à la lumière de cette hypothèse. Les auteurs ont cru pouvoir conclure à une action mentale à distance plutôt qu'à la seule coïncidence. Dans cette perspective, pour valider l'une des deux hypothèses disponibles, l'intérêt du recensement statistique dépend essentiellement de la quantité de réponses affirmatives et/ou négatives chez les sujets sains. L'intérêt de l'enquête est donc de porter la quantité des personnes

625 P. Janet (1889), *op. cit.,* p. 445, 448.
626 *Le Congrès de psychologie physiologique*, (1889), *op. cit.*, p. 30.

interrogées au plus grand nombre possible : l'idéal, conclut-il, serait d'obtenir plusieurs dizaines de milliers de réponses, « peut-être 50 000 »[627].

Suite à l'intervention de James, les psychiatres français Gilbert Ballet (1853-1916) et Jules Janet, le jeune frère de Pierre Janet, qui est interne des hôpitaux de Paris en médecine et en chirurgie, à l'Hôtel-Dieu, appuient les critiques de Pierre Janet. Les actes officiels du Congrès ne détaillent pas les objections des deux psychiatres. On peut cependant dire que leur mise en scène relativement lisse des débats tranche avec la réaction à vif de James dans une lettre à son épouse rédigée directement après la séance de la matinée :

« […] *Je reviens tout juste de l'autre côté du fleuve* [de la faculté de médecine à l'hôtel Meurice] […] *après une séance quelque peu orageuse du comité pour le recensement des hallucinations, M. Pierre Janet ne croyant pas à l'utilité d'une enquête* populaire*, tout en étant supporté par d'autres. Les Russes se sont avérés très forts (pour en sortir)* […] »[628]

Cette remarque témoigne du fait qu'une opposition franche s'est manifestée contre la conception des « hallucinations véridiques » proposée par la « société anglaise » et soutenue par Richet. Si l'on reprend les comptes rendus, on perçoit que cette opposition est surtout exprimée par la part médicale de l'assistance[629]. Le congrès, en effet, est suivi par de nombreux médecins et aliénistes qui représentent près de la moitié de l'audience. Témoin de cette orientation, le fait que le troisième vice-président du Congrès désigné aux côtés de Ribot et Taine est le Dr. Valentin Magnan (1835-1916), qui est alors médecin chef de l'hôpital Sainte-Anne mais aussi l'un des membres titulaires de la *Société de psychologie physiologique*.

Lors de l'assemblée générale de l'après-midi, les discussions reprennent. Léon Marillier y présente un rapport avec « quelques modifications terminologiques ». On apprend que les membres de la « section » ont finalement voté pour une continuation de l'enquête sous sa forme initiale mais en s'engageant à tenir compte des remarques de Janet : on exclura les témoignages des aliénés, des déments et des hystériques et, dans la mesure du possible, les réponses devront être analysées par des « personnes qualifiées ». Suite au vote de cette résolution sur le « recensement des hallucinations », on nomme une commission internationale chargée de veiller à

627 L. Marillier, (1890), *art. cit*, *Le Congrès de psychologie physiologique*, (1889), *op. cit.*, A. T. Myers (1890), *art. cit.* .
628 COWJ (6), p 522. Parmi les participants russes cités dans les documents : Nicolas Grote (de Moscou), Danilewski, Neiglick et le polonais J. Ochorowicz. Ce dernier semble être l'ardent défenseur que James évoque et dont la longue intervention est reproduite p. 32-33. J. Ochorowicz, parisien d'adoption de langue polonaise, est toujours cité parmi les « russes ». Il vient de Lvov, ville universitaire cosmopolite de langue polonaise, alors en Autriche-Hongrie ; aujourd'hui en Ukraine occidentale
629 A. T. Myers cite (outre J. Janet et H. Bernheim), Babinski, Séglas, Dejérine, Bourru et Burot (de Rochefort). Parmi les étrangers, A. Forel, cf. A. T. Myers (1890), *art. cit.*

son déroulement. Sidgwick est nommé responsable pour l'Angleterre, James pour les Etats-Unis[630], Marillier reconduit pour la France. En Allemagne, les Dr. Dessoir et Schrenck-Notzing seront les responsables. En Russie enfin, Nicolas Grote, de l'université de Moscou..

La seconde réaction à vif de James est là encore instructive. Dans un courrier adressé à son épouse et rédigé sur la table de la faculté de médecine à « 16 h 30 », il écrit :

« […] *le recensement est passé sans opposition & sera désormais convoyer sous des auspices internationales. Ils ont voulu me faire présider la réunion (!!) J'ai refusé & ils ont pris Delbœuf… qui, à présent, me fait signe de loin.* […] »[631]

James ne cache pas sa satisfaction. Il est également intéressant d'apprendre que lors de la reprise des discussions la désignation d'un président de séance censé pondérer les débats a fait l'objet de tractations. En l'occurrence, James a été perçu comme pouvant incarner ce médiateur mais, de par son refus d'être mis en première ligne sur ce sujet, celui qui a été jugé collectivement en situation d'occuper la position d'arbitre est Joseph Delbœuf. Cette personnalité scientifique reconnue chez les psychologues s'est signalée dans les discussions par une position « très sceptique » mais ouverte et inventive à l'égard des problématiques de la « recherche psychique » qu'il cherche à naturaliser. Lors de la suite du Congrès, il va prendre une part active aux discussions au sein de la « section » relative à l'hypnotisme qu'il préside.

L'étude générale de l'hypnotisme

Les travaux de la « section » sur l'hypnotisme vont occuper au moins cinq séances au cours des trois journées suivantes et d'après la masse des appréciations et des commentaires rétrospectifs, ils ont constitué le point névralgique des débats du Congrès**.** Comme le remarque le Dr. A. T. Myers dans son compte – rendu, les réunions de cette section ont été « *comme on pouvait s'y attendre, celles où le plus de monde s'est présenté* »[632]. Dans son rapport préliminaire destiné à circonscrire les questions les plus importantes sur l'hypnotisme, Richet, au nom de la *Société de psychologie physiologique*, évoque les grandes lignes : quelles sont les « sources d'erreur » contre lesquelles l'expérimentateur se prémunir ? La « suggestion » seule explique-t-elle l'ensemble des

630 EPR, p. 59-60, 459.
631 COWJ (6), p. 523.
632 A. T. Myers, « International Congress of Experimental psychology », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 6, p. 171-182. Dans son compte-rendu, James signale entre 60 et 120 personnes par réunions plénières, EPs, p. 244.

phénomènes constatés ? L'hypnotisme doit-il être considéré comme un état pathologique ? Est-il possible de constater le phénomène de la « suggestion mentale » ?

Le comité de la section se réunit le matin du mercredi 7 août. Lors de la première séance, Richet propose de commencer par une discussion collective sur la terminologie exacte des termes débattus dans la littérature scientifique de l'hypnotisme ; aux premiers desquels, il propose de définir les mots de « magnétisme », « hypnotisme », « somnambulisme » et « suggestion »[633]. Parmi les participants, on compte notamment Ochorowicz, Delbœuf, Liégeois. Au travers de cette question terminologique soumise à discussion, il s'agit de définir mais aussi de délimiter le champ des études hypnotiques puisqu'on le comprend, le principal enjeu réside dans l'idée d'un possible résidu phénoménal non expliqué par les mots d'hypnotisme et de suggestion ; à savoir, l'existence de phénomènes « supérieurs » comme la « suggestion mentale » ou ce que les anglais appellent « l'effluence mesmérique », c'est-à-dire l'ancien « fluide magnétique » On apprend que la section a finalement voté contre l'équivalence du « magnétisme animal » et de « l'hypnotisme»[634].

Le 8 août, une autre question jugée fondamentale est abordée sur la base d'une intervention préalable d'Ochorowicz sur la « sensibilité hypnotique ». D'après les comptes rendus, le problème clef qui apparaît au cours des discussions est le suivant : peut-on hypnotiser des personnes bien portantes ? Ou bien, l'opération de mise en sommeil hypnotique ne fonctionne-t-elle que sur la base d'une « prédisposition pathologique » analogue à la « diathèse hystérique », comme l'affirme l'école de la Salpêtrière ? Cette question, en effet, est précisément celle sur laquelle se cristallisent les désaccords entre les deux écoles rivales.

À l'encontre de cette vue théorique, Richet remarque qu'il y a des « hystériques non hypnotisables » et que, d'autre part, il y a des « hypnotisables non hystériques ». Suite à cette proposition, Hippolyte Bernheim affirme que tout le monde est sujet à l'hypnotisme. Delbœuf, sur la base de ses expérimentations personnelles lui emboîte le pas et donne le chiffre indicatif selon lequel, d'après lui, 75 % des personnes sont sujettes à l'hypnotisme ; quel que soit leur âge, leur sexe et leur classe sociale. Le Dr. August Forel (1848-1931), qui est un éminent neurologue et psychiatre suisse germanophone et qui a travaillé avec Bernheim l'année passée explique que, d'après son expérience clinique, 85 % des personnes sont hypnotisables. Selon lui, ses données s'accordent avec les données suédoises et hollandaises

En conclusion, Henry Sidgwick intervient pour, dit-il, rappeler les auditeurs à un « préliminaire » : « *tous les hypnotistes*, demande-t-il, *ont-ils un pouvoir équivalent ?* ». Est-ce que dans le

633 C. Richet, « Essai d'une terminologie dans les questions de l'hypnotisme », *Revue scientifique*, 3 août 1889
634 *Le Congrès de psychologie physiologique*, (1889), *op. cit.*, p. 25

« mesmérisme » on n'a pas affaire à une « force particulière » que posséderaient certains opérateurs. Pour tous, la question mérite d'être posée. C'est Richet qui répond à Sidgwick : selon lui, la question est délicate. Ce phénomène a été perçu et commenté par tous les anciens auteurs. Pour sa part, il a cru constater dans sa pratique l'existence d'un pouvoir mais il a par la suite constaté qu'il avait baissé. L'après-midi, le sujet du mesmérisme est à nouveau repris et nouvelle dérivation vers les « recherches psychiques ». Myers expose une expérience sans suggestion sur un sujet « sensitif » : placé derrière un écran avec une main qui en sort, l'opérateur désigne l'un des doigts du sujet au hasard. Très régulièrement, le doigt désigne est l'objet de contracture et devient insensible alors que le sujet n'avais aucun moyen de savoir lequel était désigné. Ce phénomène pourrait être mis en série avec les faits de mesmérisme car il suggère une « force inconnue ». D'après Myers, les expérimentateurs ont pris un grand soin pour éliminer toutes les suggestions.

Delbœuf s'oppose à cette interprétation et suggère que cette expérience peut-être interprétée comme un « cas de délicatesse extrême du sens du toucher » : d'après ses propres expériences, le savant belge attribue donc le résultat de l'expérience présentée par Myers à de l'hyperacuité sensorielle. Mais, selon Myers qui répond à cette critique, aucune hyperesthésie n'avait été remarquée préalablement chez le sujet en question. En conclusion, le Dr. Ballet formule lui aussi l'idée d'une capacité anormale à distinguer les températures dans l'hypnotisme[635].

Le matin du vendredi 9 août, le président est Hippolyte Bernheim. Il s'agit de reprendre la discussion autour de la question suivante : la théorie de la suggestion suffit-elle à expliquer tous les phénomènes observés dans l'hypnotisme ? ». D'après Ochorowicz, elle est insuffisante car certains auteurs ont observé « quelques exemples de magnétisme ». Selon Richet, si l'on procède à un classement des différents états, peut-être faut-il admettre qu'il y a parfois une « influence physique » directe de l'opérateur sur le sujet ? À ce titre, il évoque le phénomène de « l'action à distance » *« dont les preuves sont aujourd'hui loin d'être considérées comme universellement satisfaisantes* ».

Pour August Forel, les résultats d'Ochorowicz dans ce domaine sont probablement dus à un phénomène de « suggestion inconsciente » de par les actions, l'expression et les gestes de l'opérateur qui auraient guidé involontairement le sujet de l'expérience. Il aurait deviné ce qu'on attendait de lui et se serait conformé aux attendus de l'opérateur. Pour Bernheim qui, on l'a vu, refuse d'aller au-delà de la suggestion, il faut procéder à une mise au point sur ce problème en distinguer deux théories différentes : 1) la théorie de la suggestion, 2) la théorie « fluidiste ». Cette dernière, dit-il est « possible » mais elle n'est en rien « prouvée ». En conclusion, Richet souligne

635 *Le Congrès de psychologie physiologique*, (1889), *op. cit.*, p, p. 25-26.

l'intérêt de cette question des « limites de la suggestion » qui devrait, dit-il, être approfondie sur la base de nouveaux « faits » et de nouvelles expériences.

Le samedi 10 août est une séance importante puisqu'on comprend qu'elle est consacrée à la confrontation finale des écoles de Paris et Nancy. Le Dr. Joseph Babinski (1857-1932), alors disciple de Charcot vient exposer les vues de la Salpêtrière et doit faire face aux objections nancéennes. Selon lui, Charcot ne nie pas que l'hypnotisme soit possible chez d'autres patients et il accepte l'idée de la « suggestion » mais il ne la considère pas comme seule explication. Il cherche notamment à distinguer le « grand hypnotisme » qui est dû à des phénomènes somatiques du « petit hypnotisme » ou « forme frustre » du précédent. Les trois états de Charcot, poursuit-il, qui sont constatés dans le grand hypnotisme, ont été rencontrés par d'autres expérimentateurs. C'est pourquoi, il y a une « interdépendance » entre l'hystérie et l'hypnotisme. Selon Forel, pourtant, qui prend la parole au nom des conférenciers étrangers, il n'y a aucun doute que l'hypnotisme n'est en rien confiné aux seuls « tempéraments hystériques ». Pour Pierre Janet, la capacité à être hypnotisé n'est pas un signe d'hystérie mais elle serait due à une « faiblesse mentale » et à une incapacité à fixer l'attention. Le plus souvent, poursuit-il, les sujets sensibles à l'hypnotisme sont des « malades » chez qui on peut déceler une disposition névropathique.

D'après le Dr. Forel, cette interprétation des faits est contestable. Dans son expérience médicale, il réussit sur des sujets par parfaitement sains dans 90 % des cas. L'hypnotisme serait plutôt un état mental analogue à la fatigue. Richet, quant à lui, proteste contre le mot de « maladie » utilisé par Janet. Dans une allusion à la formation philosophique de son jeune collègue Pierre Janet, il déclare « qu'un médecin ne l'utiliserait pas ». Delbœuf se dit d'accord avec Richet « sur ce point ». Selon lui, « l'hypnotisabilité » dépend de l'attention et non pas d'une maladie. À ce titre, il évoque sa capacité à « s'auto-suggérer » lui-même par la concentration de l'attention. Ce qui est en jeu est donc le contraire d'une incapacité à fixer son attention.

Pour la plupart des acteurs, cette discussion internationale représente une « victoire » pour « l'école de Nancy » contre l'idée selon laquelle l'hypnotisme est un phénomène morbide lié à une disposition pathologique dont les hystériques, entre autres malades sont les sujets[636]. Dans son compte-rendu du Congrès, James résume l'issue des débats :

« […] *Dans les nombreuses questions relatives à l'hypnotisme, une grande diversité de vues est apparue, montrant combien d'autres travaux doivent être faits pour couvrir le champ.*

636 L. Marillier (1889), *art. cit.*, « Report of the International Congress of Physiological Psychology », *Mind,* vol. 16, n°61, 1891, p. 157-160.

Les partisans de l'école de Nancy étaient décidément dans la majorité des réunions ; et tout le monde semblait penser que la doctrine originale de la Salpêtrière sur l'hypnotisme comme une condition pathologique définie avec ses trois états et ses causes somatiques, était une chose du passé. Dr. Bernheim a même exprimé le doute selon lequel une chose comme l'hypnotisme est distinct du sommeil et de la suggestion dans l'ensemble […] »[637]

L'après-midi, Joseph Delbœuf est président de séance. Myers y décrit des expériences menées par les membres de la *Society for Psychical Research* visant à tester la possibilité de la « télépathie ». On place des sujets derrière un écran et on essaye de lui faire deviner des chiffres tirés au hasard. D'après les expériences conduites, les résultats obtenus sont supérieurs à la probabilité. Puisque toutes les précautions ont été prises pour exclure les possibilités de fraude, et que les résultats sont supérieurs à des coïncidences heureuses, il est possible d'envisager le phénomène de « transmission de la pensée »[638].

Richet prend la parole pour dire qu'il « connaît bien les expériences de Myers » et qu'il les a répétées avec le plus grand soin. Il a obtenu des résultats analogues. De fait, si la preuve de ce phénomène peut être établie, ce serait, dit-il, « *l'une des plus grandes découvertes de notre temps* ». Delbœuf prend alors la parole : il dit qu'il a « payé quelque attention à ce phénomène » et qu'il a répété les expériences de Richet mais qu'il lui a toujours été impossible de se satisfaire par l'expérience personnelle.

Le bilan du Congrès du point de vue de James

La correspondance savante de James permet de bien cerner la perception de James du Congrès et son bilan globalement positif de l'orientation des débats. Ces documents témoignent de l'importance pour lui de la prise en compte collective de ses thématiques dans la finalisation des *Principles of Psychology*. Or, comme on l'a vu, l'une des principales caractéristiques du Congrès a été les tentatives répétées des membres de la *Society for Psychical Research* d'orienter les discussions vers la question de la légitimité des « recherches psychiques » dans l'organisation générale du savoir psychologique et de l'hypnotisme en particulier.

À cet égard, le rôle de Richet qui, selon James, a été « présent à toutes les séances » semble avoir été déterminant**.** Dans son compte rendu, James rend publiquement hommage au « secrétaire du Congrès » dont « *le tact et le bon sens qui se sont avérés utiles à certains moments par sa*

[637] EPs, p. 244. Voir le développement de ces idées dans le chapitre des *Principles of Psychology* consacré à l'hypnotisme, PP, vol. 2, p. 593-616.
[638] *Le Congrès de psychologie physiologique*, (1889), *op. cit.*, p. 25.

capacité à piloter le cours retors des discussions ». Un autre témoignage, enfin, permet d'approcher la tonalité des débats. Selon Delbœuf, dans un ouvrage paru l'année suivante, dira :

« […] *le congrès de psychologie physiologique dont le programme faisait une large part au magnétisme. Et en fait, il y fut discuté d'une manière vraiment digne et calme*. […] »[639]

Le 12 août, soit trois jours après la clôture du Congrès par un banquet sur le premier étage de la Tour Eiffel édifiée quelques semaines plus tôt, James écrit à Théodule Ribot depuis Londres :

« *Mon cher Monsieur Ribot,*

Sur le fil de mon départ pour l'Amérique, je ne peux m'empêcher de vous écrire un mot d'adieu, et vous dire combien je crois que ce Congrès a été un succès. La chose essentielle, bien sûr, a été la sociabilité, l'opportunité de rencontrer autant d'hommes de première classe. Je suis seulement désolé que cela ait été trop court, et de n'avoir pu discuter avec aussi peu d'entre eux.

Excepté M. Richet, les psychologues français avec lesquels j'ai eu le plus à faire ont été Marillier, Gley et Pierre Janet. De chacun d'entre eux, on peut espérer de grandes choses. Je n'ai pas pu parler avec Binet, ni avec quelques autres que j'aurais été heureux de voir d'une manière plus intime. Peu importe ! Je rentre à la maison « installé » comme psychologue et je devrais finir mon inexorable livre sur le sujet avec infiniment plus d'intérêt et de zèle après m'être trouvé en présence d'un si grand nombre de personnes pour qui ce sujet est une réalité.

Le grand dommage du Congrès était que vous n'étiez pas là ! […] »[640]

Dans une autre lettre adressée cette fois à Carl Stumpf écrite le 16 août depuis Liverpool, James propose un bilan plus détaillé puisque le psychologue allemand était absent. L'intérêt de cette lettre est donc de connaître la position de James sur les circonstances, les rencontres et les résultats du Congrès ; et ce dont il en escompte du point de vue du devenir de la discipline dans les années à venir à l'échelle internationale :

« […] *Le Congrès de Paris a été savoureux. J'ai écrit à ce sujet un petit compte rendu pour* Mind *(qui n'entre pas dans les détails) que vous aurez l'occasion de lire. Je n'en dirai donc pas plus là-dessus excepté que la courtoisie des français a été au-delà de toute attente ; et que la vision de 120 personnes activement intéressées par la psychologie m'a fait me sentir moins seul au monde, et prêt à finir mon livre avec beaucoup plus d'*entrain. *Un*

639 J. Delbœuf, *Magnétiseurs et médecins*, 1890, p.26.
640 J. S. Bixler, (ed.), (1945) *art. cit.* Voir vol. 2, « Dossier critique ».

livre qui reste si longtemps sur les bras devient dépassé à force, et on peut même s'en dégoûter. Le Congrès a remédié à cela.

Les hommes qui m'ont le plus frappés sont Richet et Pierre Janet. Le premier est un charmant gentleman très équilibré. Le second, quelqu'un dont de solides travaux vont venir, j'en suis certain. MM. Gley et Marillier m'ont également semblé être des hommes solides.

Les hypnotistes étaient là en grande force : Binet, Delbœuf, Bernheim, Liégeois, Forel etc. etc. Tous de bons collègues. J'ai seulement été désolé de ne voir que 2 allemands, Münsterberg, et un certain Schrenck-Notzing de Munich. Münsterberg a disparu après le premier jour – j'espère que ce n'est pas parce qu'il a succombé aux tentations de la grande Capitale ! […] »[641]

Enfin, on possède la réponse de Charles Richet à une « lettre de départ » analogue que lui a écrite James. Le savant parisien lui écrit

« *Cher collègue et ami,*

Je vous suis bien reconnaissant de votre très aimable – trop bienveillante même – lettre. Le jugement de quelques hommes est le plus agréable des récompenses, surtout quand on se trouve en parfaite sympathie de tendances et d'opinions littéraires, sociales et scientifiques. Le court espace de temps que nous avons passé ensemble m'a laissé un bien agréable souvenir. Je me rappelle surtout cette parole que vous êtes parti de France & que vous avez quitté notre Congrès plein d'ardeur pour la science. Votre livre est donc, d'après ce que vous m'avez dit, un résultat *du Congrès !! Voilà qui est très flatteur pour nous.*

Ne craignez pas que mon goût pour la littérature m'écarte du laboratoire. Loin de là, je passe plus que jamais tout mon temps de la journée à observer des phénomènes physiologiques – Me permettez-vous la petite coquetterie innocente de vous envoyer par ce courrier quelques-uns de mes récents travaux.

[…] *Ce qui continue à me passionner, ce sont les études psychiques. Malheureusement, peu de résultats pour beaucoup d'efforts. Que de déceptions. Je vous porte souvent envie ; car vous êtes dans le pays des médiums. Ici, au contraire, nous n'en avons pas ou presque pas de sorte que les études sont réduites à fort peu de chose. Le somnambulisme a donné, je crois, presque tout ce qu'il pouvait donner. – (c'est une illusion qu'on a toujours quand on a beaucoup étudié quelque chose) – Enfin, Myers aidant, je tâcherai de trouver quelque bon médium docile.*

[…] *J'ai vaguement le projet d'aller en Amérique l'été prochain – serez-vous là ou en Europe ? – Croyez, dear William James, à mes meilleurs sentiments de* sympathie. […] »[642]

Les thématiques des « recherches psychiques » semblent avoir fédéré l'accord entre différents acteurs de premier plan du Congrès et elles semblent, aux yeux de ces derniers, pleines

641 COWJ (6), p. 525-526.
642 Houghton Library of Harvard University, bMS Am 1092]. Voir vol. 2 « Dossier critique ».

de promesses pour les recherches futures dans le domaine de la « psychologie physiologique », malgré le « peu de résultats » régulièrement évoqué par les protagonistes. Mais ce qui semble si « prometteur » à des savants tels que Richet et James l'était-il pour les autres protagonistes internationaux de la « psychologie » ? Dans les actes officiels du Congrès, on trouve assez peu de critiques explicites sur ces orientations. Ce qui laisserait supposer qu'elles reflétaient un horizon commun entre les psychologues.

Mais alors, comment évaluer la récurrence d'un même scénario pendant ce congrès ; à savoir, l'absence remarquée de Wundt, « l'indisposition » soudaine de Charcot et de Taine remémorée par Ribot en 1900, l'éclipse du président Ribot lui-même après son allocution inaugurale, ou encore, la « disparation après le premier jour » du psychologue allemand Hugo Münsterberg signalée par James à son ami Stumpf ? Si l'on ajoute à ces nombreuses défections les critiques « orageuses » de Pierre Janet et de certains membres de la profession psychiatrique française lors de la séance consacrée au recensement sur les « hallucinations véridiques », on peut supposer que, si l'expression de critiques explicites ou même de réserves est peu abondante dans les actes officiels parus l'année suivante, il faut certainement tenir compte de silences éloquents.

La critique du « modèle français » par Wundt

Un document plus tardif offre un contrepoint critique très net aux discussions du Congrès et leurs effets sur la discipline internationale. En 1892, Wilhelm Wundt publie dans les *Philosophischen Studien* une étude intitulée, *Hypnotisme et suggestion : étude critique*.[643] Cet essai théorique polémique au ton clair mais quelque peu courroucé est une réponse à des articles de presse parus en Allemagne, suite à la création d'une *Gesellschaft für Psyhcologische Forschung* » en novembre 1890, qui présentaient le programme de recherche sur l'hypnotisme comme l'équivalent de la « psychologie expérimentale ». Or, les deux protagonistes de la création de cette nouvelle « société » sont Max Dessoir et Schrenck-Notzing, à savoir, les deux psychologues qui ont été chargés de « l'enquête sur les hallucinations » en Allemagne[644], Pour Wundt, il est de son devoir de réagir car il est évident pour lui que le qualificatif de « psychologie physiologique » a été usurpé. Par

643 W. Wundt, « Hypnotismus und suggestion », *Philosophischen Studien* vol. 8, 1892, p. 1-85; tr. fr. (>A. Keller), *Hypnotisme et suggestion : étude critique*, Paris, Alcan, 1893.

644 A. Sommer, « Normalizing the Supernormal: the Formation of the *Gesellschaft für Psychologische Forschung* (1886—1890) », *Journal of the History of Behavioral Science*s, vol. 49, n°1, winter 2012, p. 1-26.

extension, il propose une critique de cette orientation de la recherche psychologique par une analyse du « modèle français » qui prétend bâtir sa scientificité sur l'étude de l'hypnotisme.

Son « avant-propos » est une mise en cause car il vise à éveiller les consciences de ses confrères sur ce qu'il juge être la consubstantialité entre l'hypnotisme et le spiritisme. Selon lui, si ces deux thèmes d'étude sont étroitement liés, ce n'est pas « par accident » mais bien par « affinité interne » : « *remarquez*, dit-il, *à quel point peu d'hypnotistes déclarés rejettent sans réserve le spiritisme* ». Il déplore que lors du second Congrès international des psychologues qui doit se réunir quelques mois plus tard à Londres, la question de la « clairvoyance » soit mise à l'ordre du jour « *sous le masque innocent d'une statistique sur les hallucinations* ».

Devant ces « ornières », il lui est impossible de « passer sous silence » les implications métaphysiques de ces recherches. Il est, dit-il, de son « devoir » de prendre position. Il formule alors une critique explicite de Richet et de la *Société de psychologie physiologique* qui, dit-il, semble « donner le ton » dans cette affaire. Il explique enfin pourquoi il a, pour sa part, « banni » l'hypnotisme du cercle des recherches qui sont menées dans son laboratoire. Selon Wundt, l'hypnotisme ne satisfait pas aux critères de la science expérimentale. Il ne mérite même pas même le nom « d'expérience ». Car ce que constatent les psychologues-hypnotistes ce sont des « états mentaux arbitrairement induits » qui sont **«** sans valeur ». Cette « voix pathologique » est « nulle ». Ce champ d'étude, conclut-il, s'il veut faire acte de science, devrait plutôt se focaliser sur la « psychologie des hypnotiseurs » et étudier leurs prédispositions philosophiques.

3. « L'urgence d'étudier comparativement les phénomènes de transe et les états subconscients »

Le « Moi caché » ou le « subconscient»

À son retour d'Europe à la fin de l'été 1889, James se plonge dans la lecture de la thèse de Pierre Janet sur *l'automatisme psychologique* qui condense l'ensemble des problèmes des dernières années et d'une partie de ceux qui ont été discutés au Congrès[645]. Une fois lu et assimilé, il semble avoir été frappé par l'ampleur des analyses menées. Dès le mois d'octobre, il rédige une grande

[645] COWJ (6), p. 539, 543, 617.

synthèse sur les « travaux français » qui paraît au mois de mars 1890 dans une revue intellectuelle de grand public : le *Scribner's Magazine* de New York. Ce texte intitulé « Le moi caché **»** présente l'originalité d'avoir été écrit pendant la mise au point finale des *Principles of Psychology* dont il termine la rédaction au mois de juillet 1890.[646] Il constitue de ce fait une synthèse de ce qu'il perçoit d'important dans l'orientation contemporaine de la recherche en psychologie.

Il est significatif que James présente les « travaux français » comme un « exemple de recherches psychiques » que des « enquêteurs habiles » sont aujourd'hui en mesure d'accomplir[647]. Car ce qu'il désigne par cette expression, ce sont les psychologues, les physiologistes et médecins qui ont entrepris de reconsidérer de manière objective les phénomènes du « *département mystique de l'expérience humaine* ». À cette fin, il commence son texte par un plaidoyer épistémologique concernant l'intérêt et aussi « l'urgence » d'examiner l'ensemble des phénomènes associés aux croyances populaires sur la réalité du surnaturel dont l'étude avait, jusqu'à encore très récemment, été condamnée par la science « orthodoxe » comme le « magnétisme animal », le « spiritisme », les faits de « possession » ou encore les « guérisons miraculeuses ». Aux yeux de James, il ne fait pas de doute que ce type d'investigations, menées à ce jour dans différents pays, conduira aux principales « découvertes » de la « science de la vie mentale » :

« […] *Aussi répugnant que soit le style mystique de philosopher (particulièrement quand il se rue dans la complaisance), il n'y a aucun doute qu'il parvient à rencontrer certains types d'expériences phénoménales. Le présent auteur [James] a été forcé de l'admettre il y a seulement quelques années ; et il croit désormais que celui qui payera attention aux faits qui sont chers aux mystiques, tout en réfléchissant sur une d'une façon scientifique et académique, sera dans la meilleure position possible pour aider la philosophie* […] »[648]

Or, ces dernières années, poursuit-il, la « *science française a pris la tête des observations minutieuses des caractéristiques anormales de la personnalité* »[649]. Après avoir évoqué les travaux « bien connus » sur l'hypnotisme faits à Paris et à Nancy, il attire surtout l'attention des lecteurs sur la thèse de doctorat de Pierre Janet soutenue récemment à l'université de Paris qu'il dit avoir à cœur de présenter car elle a « *produit quelques commotions dans le monde où ces choses comptent* » Le principal résultat de ce travail réside selon James dans « *la lumière neuve qu'il jette sur ce qui a été longtemps et jusqu'ici trop vaguement décrit comme une vie mentale inconsciente* »[650]. Les observations et les analyses

646 EPs, p. 247-268, 411.
647 EPs, p. 250.
648 EPs, p. 249. Voir Vol. 2, « Dossier critique », varia : « le 'résidu inclassable' : traduction des arguments épistémologiques de James ».
649 EPs, p. 250.
650 EPs, p. 250

rigoureuses de cet ouvrage « plein de faits » lui ont, dit-il, semblé « si importantes » qu'il se propose d'en informer les lecteurs américains.

Pour James, Pierre Janet peut être qualifié de « *contributeur à une science comparative des états de transe et des états subconscients* ». Il précise néanmoins aussitôt que l'ensemble des « sujets » sur lesquels il a procédé à ses observations sont des patientes de l'hôpital du Havre qui sont affectées par des « formes graves » d'hystérie. De fait, ses quatre principaux sujets (Léonie, Lucie, Rose et Marie) manifestent de profondes altérations de leur sensibilité. Par exemple, l'une d'entre elles à un champ de vision considérablement restreint. Une autre a perdu le sens des couleurs et partiellement celui du toucher. De sorte que le « noyau des observations et des hypothèses » de Pierre Janet s'organise autour de ces sujets « malades » aux fonctions vitales très perturbées.

D'après James, l'observation détaillée de ces vies mentales déficitaires a conduit Janet à la formulation d'une « hypothèse neuve » : selon le psychologue français, le symptôme fondamental dont souffrent ces patientes est une « contraction du champ de la conscience »[651]. Plus précisément, leur état mental déficient découle d'une « faiblesse psychologique » constitutive qui affecte la « fonction de synthèse » de leur « Moi ». C'est pourquoi, leur personnalité normale n'est pas pleinement intégrée et qu'elle peut être l'objet d'une « dissociation ». Or, ce constat, dit James, a mis Janet sur la voie d'une « généralisation importante » : puisque cette « contraction du champ de conscience » est aussi ce qui caractérise la vie mentale des sujets hypnotiques, on peut considérer qu'il s'agit d'un phénomène analogue. À cet égard, on peut considérer qu'un sujet hypnotisé se conduit comme une hystérique éveillée. Cette analogie lui fournit une confirmation du « point de vue pathologique » qu'il se propose de faire valoir.

Au cours de sa présentation détaillée, James expose les recherches de Janet sur les milles et une façon dont ces sujets obéissent à leur insu à des « préoccupations étrangères » à leur personnalité normale et qui l'ont conduit à proposer l'idée de la survenance d'une « existence psychologique simultanée ». Mais ce qu'il présente aux lecteurs américains comme le « fait le plus curieux du volume », c'est la découverte de la « transe profonde » que Janet a pour la première fois réussi à faire surgir chez sa patiente « Lucie ». Une fois qu'il a découvert ce « somnambulisme supérieur », Janet l'a constaté chez tous ses autres sujets. De plus, pour certifier l'objectivité de ces observations, il mentionne que son frère Jules Janet l'a constaté lui aussi chez une patiente de la Salpêtrière qui a pourtant été observée pendant des années sans que les médecins aient perçu cette modification particulière de sa personnalité. Mais, le cas le plus intéressant de tous, dit James, est indubitablement la « métamorphose de Léonie » puis la découverte de deux

[651] EPs, p. 251.

personnages consécutifs dans ses « dédoublements ». Rien de plus étrange, dit-il, que la « résurrection du personnage somnambulique » qui avait été découvert des années auparavant par un « ancien magnétiseur ». Ces faits ouvrent un champ de recherche considérable.

À ce moment de son exposé, James marque une pause. Car devant des faits aussi neufs que bizarres, dit-il, le lecteur se doit de comprendre à quelles « surprises » les « expérimentateurs de la transe » se confrontent. On croirait avoir affaire, dit-il, à une « nouvelle comédie des erreurs ». De là, sa mise en garde à l'adresse des lecteurs les plus sceptiques :

« […] *Je crains que le lecteur non versé dans cette sorte de tradition laisse son impatience montante le dominer et qu'il jette mon article comme celui d'un mystificateur ou d'un dupe. Ces faits semblent si idiots et si irréels, l'attitude de ces « sujets » est si contraire à ce que notre éducation nous a appris ce qu'elle devait être !*

Bon, eh bien, notre éducation a été étroite, c'est tout.

Familiarisez-vous avec le comportement d'un personnage pas si rare, le bon sujet hypnotique, et toute la classe de phénomènes que je vous décris ne vous semblera plus seulement possible mais probable […] »[652]

Pour terminer son exposé, James insiste sur ce qui, à ses yeux, constitue la « grande découverte » de Janet : à savoir, comment il est parvenu à démontrer que des « personnalités différentes » non seulement existent en forme successive mais qu'elles peuvent « coexister » avec la personnalité normale. L'idée d'une « coexistence simultanée de différents personnages » est « la *grande* thèse du livre de M. Janet ». Il en a apporté la démonstration en faisant « surgir la conscience submergée » par « l'écriture automatique » et la « suggestion différée ». On constate alors l'émergence d'une « sub-conscience » qui perçoit et qui semble occupée par ses propres buts ; au point que tout se passe comme si l'on avait affaire à une autre personnalité. On observe alors une « dissociation » de la personnalité avec « exclusion mutuelle » de deux courants de conscience et dont la constatation, à laquelle il a lui-même procédé, est des plus surprenantes.

D'après James, d'autres auteurs ont eu la même idée : « Gurney, Bernheim, Binet et d'autres encore », mais le mérite de Janet est de l'avoir mise en relief et surtout de l'avoir généralisée en démontrant qu'elle est « universelle »[653]. Ce qui l'amène à formuler une conclusion importante qu'il reprendra dans les *Principles of Psychology* :

652 EPs, p. 258.
653 EPs, p. 259.

« […] *Ce n'est donc pas de « l'automatisme », au sens mécanique, que de tels actes sont dus : un moi préside à leur manifestation ; un moi dissocié, limité, enfoui, mais bien un moi pleinement conscient*. […] »[654]

Mais devant ces « faits » dont l'étude est encore ouverte et indéterminée, la question que James souhaite poser est la suivante : jusqu'à quel point peut aller cette « dissociation » de la vie mentale en consciences séparées ? Est-ce que cela concerne la vie mentale de tous les individus ? Ce sont là les problèmes capitaux, dit-il, auxquels les recherches psychologiques doivent s'efforcer de répondre. Pour ce qui concerne Pierre Janet, l'explication de ces « dédoublements » réside selon lui dans l'idée d'une « faiblesse anormale de leur esprit ». La constitution mentale de ces sujets correspond à une diathèse pathologique : une tendance à la « désagrégation mentale »

Certaines observations, poursuit James, donnent raison à cette théorie qui « couvre un grand nombre de faits observés » puisque, le plus souvent, on constate chez les hystériques, les hypnotisés, et les écrivains automatiques une stabilité, une monotonie et une stupidité de la « conscience secondaire ». Mais James souhaite prolonger les questions ouvertes par les observations de Pierre Janet:

« […] *il me semble que c'est là une très grande étape d'avoir établi que le ou les mois seconds coexistent avec le moi primaire (à l'état éveillé), que la personnalité de transe coexiste avec la personnalité normale. Mais, au juste, qu'est ce que peuvent bien être ces mois seconds ? Et quelles sont leurs conditions d'existence et leurs relations les plus retranchées ? Ce sont là des questions qui sont tout sauf clarifiées*. […] »[655]

D'après James, les généralisations théoriques de Pierre Janet expliquent très bien les faits qui sont tombés sous son observation mais son « impression personnelle » est que ce dernier s'est limité à un groupe de sujets trop restreint. Ses observations ont toutes été faites sur des malades qui se caractérisent par un déficit psychologique associé à la « diathèse hystérique ». C'est pourquoi, les « Mois seconds » lui semblent être un symptôme de maladie mentale. Mais pour James, Pierre Janet, tout comme la plupart des chercheurs français, est conduit à « *exagérer la dépendance des conditions de mise en transe en relation avec ce type de maladie* »[656].

C'est pourquoi, selon James, il est possible et même nécessaire de faire une autre proposition pour développer ce champ de recherches : l'orientation pathologique et médicale des études réalisées en France tend à des généralisations trop hâtives. Or, il existe selon lui des « types

654 EPs, p. 263
655 EPs, p. 267-268.
656 EPs, p. 250, ECR, p. 470-473.

de transe » qui obéissent à d'autres « mécanismes ». Dans sa conclusion, il s'autorise l'observation et la réflexion suivantes :

« […] *Je connais une femme qui n'est pas hystérique et qui, dans ses transes, connaît des faits qui transcendent les possibilités de sa conscience normale* potentielle*, (à savoir) des faits sur la vie de gens qu'elle n'a jamais vus ou entendu auparavant.*

Je suis bien conscient de toutes les fins de non-recevoir auxquelles m'expose cette assertion, et je la fais délibérément, n'ayant pratiquement pas de doutes (à ce sujet, quelque en soit sa vérité. Ma propre impression *est que la transe est une condition immensément complexe et une chose fluctuante, où notre compréhension commence seulement à pénétrer. Il est certain que se laisser aller à quelque généralisation est encore vraiment prématuré. Une* étude comparative des états de transe et des états sub-conscients *est dès lors d'une urgence des plus importantes pour la compréhension de notre nature.* […] »[657].

« Notre grand différend »

D'après la correspondance, on apprend que James a envoyé un exemplaire de son article du *Scribner's Magazine* à Pierre Janet. Le 23 Mars 1890, le psychologue français écrit une longue lettre à celui qu'il a rencontré neuf mois plus tôt, lors Congrès de Paris, pour lui faire part de sa réaction de lecture :

« *Cher Monsieur James,*

L'article que vous avez eu l'amabilité d'écrire et de m'envoyer m'a fait le plus grand plaisir […] *Je ne serais peut-être pas tout à fait d'accord avec vous sur quelques points de détail, mais ces questions sont si difficiles qu'il est déjà heureux de l'entendre sur les grandes lignes. Il reste toujours notre grand différend avec vous comme avec Mr Myers sur l'état constitutionnel et général des sujets hypnotisables. J'aurais désiré, je vous l'avoue, une discussion plus complète sur ce point. Je ne vois pas très bien comment vous pouvez admettre mes études sur les anesthésies (vous en citez un excellent exemple chez un médium) sur les désagrégations etc. et ne pas admettre la conclusion qui en dérive. Si ces individus sont désagrégés, dédoublés, c'est qu'ils n'ont pas l'unité des personnes normales, c'est que leur synthèse psychique est affaiblie, modifiée, qu'ils sont sur ce point essentiel des anormaux, si vous ne voulez pas dire des malades.*

Je voudrais vous dire ce que j'écrivais déjà à Mr Myers. Si vos sujets vous semblent être différents, donnez-nous donc leur analyse psychologique pour que nous puissions apprécier l'importance de ces différences. Par exemple, vous connaissez, dîtes-vous, une femme qui a un grand somnambulisme avec une foule de caractéristiques et qui ne vous paraît pas être hystérique. Soit, j'en serais enchanté, car cela serait une voie nouvelle à parcourir, mais vous

[657] EPs, p. 268.

comprenez bien que cette seule affirmation « elle n'est pas hystérique » ne m'apprend pas grand-chose. Elle n'a pas de crises, cela importe peu, le somnambulisme les remplace ; elle se promène et elle travaille, sans aucun doute, les nerveuses peuvent être très remuantes. Mais l'essentiel, vous ne me le dîtes pas.

Quel est l'état psychologique de cette femme pendant la veille : (analyse exacte de tous les sens, avec des mesures, dessin du champ visuel, nombre de sensation simultanées…… ses sensibilités et en particulier le champ visuel se modifient-elles à l'époque des règles. Dans certaines psychoses hystériques que je vois en ce moment les gros symptômes sensoriels ne sont apparents qu'à cette époque. Cette femme a-t-elle une hérédité nerveuse ? – état des mouvements les yeux ouverts et les yeux fermés etc. etc. Ensuite analyse de tous ces phénomènes pendant l'état somnambulique etc. (vous savez tout cela mieux que moi). J'ajouterai encore : si la désagrégation ne se manifeste pas chez elle sous la forme hystérique (anesthésie, amnésie, paralysie, convulsion, contracture), ne se manifeste-t-elle pas sous la forme neurasthénique qui est parallèle (distraction, doute, aboulie, impulsion, idée fixe) ?

Enfin, si vous ne trouvez aucune trace de tout cela – et j'en doute fort – quelle est la théorie psychologique, le schéma de son somnambulisme ? Voilà ce que je voudrais vous voir étudier. Je suis sûr que vous nous feriez là-dessus un travail remarquable, et j'espère bien qu'au lieu de l'opposer au mien, il le compléterait et nous amènerait à une conception plus générale. Ce qui est le résultat le plus heureux des discussions. […]

Je voudrais bien pouvoir causer avec vous de nos recherches cela me serait très utile, mais quand nous reverrons-nous ? […] »[658].

On le voit, sur la base d'un champ d'investigation partagé, Janet en appelle James à des précisions cliniques et, par là même, il pousse son correspondant dans ses retranchements pour obtenir des explications sur ses dispositions philosophiques. On ne connaît pas la réponse de James dont on peut supposer qu'il se refuse à faire de l'étude des états de transe un problème exclusivement médical. En revanche, il est significatif que Janet mentionne le nom de Myers qu'il connaît personnellement depuis les expériences du Havre au printemps 1885 et avec qui il correspond depuis[659]. Rappelons que Janet s'est largement inspiré des idées de Myers qu'il cite élogieusement mais dont il semble vouloir se distancier dans sa thèse. D'ailleurs, au mois de janvier 1891, Myers décrit Janet à James comme « partiellement hostile » à leur « cause »[660].

Myers a lui aussi publié un compte rendu très complet de *l'Automatisme psychologique* dans les *Proceedings*[661]. Dans ce texte, il rend hommage à Janet mais il déclare d'emblée vouloir répondre

---

658 COWJ (7), p. 13

659 On trouvera des extraits de lettres de Janet à Myers et un compte rendu elliptique de la seconde visite de Myers à Paris au printemps 1888 dans, F. Myers, « Dr. Jules Janet on Hysteria and Double Personality », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 6, 1889-1890, p. 216-221

660 COWJ (7), p. 135. Sur la dette intellectuelle de Janet envers Myers, R. Plas, (2000), *op. cit.*,

661 F. Myers, « Professor Pierre Janet's *l'Automatisme Psychologique.* », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 6, 1889-1890, p. 186

aux « critiques raisonnables » que ce dernier a adressées aux « chercheurs psychiques ». D'après Myers, il y a des « conclusions plus larges » à tirer des faits du somnambulisme. Une nouvelle fois, il brocarde l'approche française qui, selon lui, reste trop étroitement pathologique. De fait, l'observation de sujets malades auxquels Janet s'est limité a influencé ses conceptions et elle l'a porté à généraliser sur une base empirique restreinte. D'après Myers : « *il a vu bien plus de sujets que M. Janet* ». Or, beaucoup de ses sujets (hypnotisés, médiums, écrivains automatiques etc.) n'étaient pas « anesthésiques » : bien qu'ils présentent parfois les mêmes symptômes que ceux décrits par Janet, la majorité d'entre eux jouissent d'une « parfaite santé ».

Plus profondément, Myers invite lui aussi Janet des précisions théoriques. D'après Myers, Janet raisonne à partir d'une conception « normative » de la santé qui n'est jamais mise en question. Selon le « chercheur psychique », il y a parfois des « modifications salutaires de la personnalité » qui peut être considérée comme la survenance d'une « nouvelle existence psychologique supérieure ». De la même manière, pourquoi la capacité à être hypnotisée devrait-elle être forcément considérée comme un signe de « faiblesse mentale » ? D'après les expériences menées, c'est bien plutôt le contraire qui est vrai puisque les sujets manifestent une capacité sensorielle et mnésique souvent très supérieure à leur état éveillé. Ce dont la recherche psychologique a besoin à ce jour, avant d'en faire une pathologie, c'est de comprendre la nature, les conditions et les implications de ce « dialogue » entre les « deux strates de la personnalité »[662]. À cet égard, l'hypnotisme, au lieu d'en faire une « névrose artificielle », peut être défini de manière plus pertinente comme une « *sollicitation réussie du Moi subliminal* ».

« L'état présent de ma croyance »

Sur l'ensemble de ces points de controverse, James va être amené à préciser publiquement ses idées. Lors d'une assemblée de la *Society for Psychical Research* à Londres le 31 octobre 1890, le romancier Henry James a lu une « lettre à Myers » rédigée par son frère et intitulée « compte rendu d'observations sur quelques phénomènes de transe »[663]. Ce texte qui constitue de fait un second « rapport » sur « Miss Piper » fait suite aux « expériences » menées pendant les mois de novembre 1889 à février 1890 et au cours desquels le médium bostonien a été envoyé en

[662] La discussion se poursuit dans la seconde préface à *l'Automatisme psychologique* (1893) où Janet cite James et dans P. Janet « Le spiritisme contemporain », *Revue philosophique* t. 33, p. 413-442. Concernant les autres textes de James sur ce point, ECR, p. 470-473, 486-487 Il existe un échange ultérieur entre James et Janet sur ces questions, T. Trochu, « « L'Amérique de Pierre Janet : William James & Co », *Annales médico-psychologiques*, vol. 166, n° 3, 2008, p. 199-205

[663] EPR, p. 79-88. COWJ (2), p. 152-155.

Angleterre pour que les chercheurs anglais l'étudient. Le texte de James s'intègre à un numéro des *Proceedings* spécialement dédié à celle qui est devenue l'un sinon le sujet d'élite de la *Society.*[664].

Les intentions de James sont les suivantes : puisqu'il s'est « *satisfait par lui-même qu'il y a bien « quelque chose » dans la médiumnité* », il veut convaincre l'opinion scientifique qu'il est utile de poursuivre ce champ d'étude. C'est pourquoi, il se propose d'exposer publiquement « l'état présent de sa croyance » concernant les « pouvoirs » de « Mme Piper ». Pour se faire, il présente les différentes étapes qui l'ont conduit à ce qu'il appelle sa « conviction ». Après avoir repris les données du premier compte-rendu de 1886 dans lequel il évoque son enquête physiologique préalable, ses suspicions puis l'arrêt de son enquête « au seuil de l'énigme », il déclare qu'il n'a pas examiné cette femme depuis la fin de l'année 1886 mais qu'il a été tenu informé par Hodgson de la progression de l'investigation à son sujet. Depuis lors, il a toutefois assisté à quatre reprises à des séances au cours des deux dernières années. Au printemps 1889, il a également invité « Mme Piper » chez lui à la campagne de manière, dit-il, à faire la connaissance de sa personnalité normale : c'est une personne, dit-il, « absolument simple et authentique ».

D'emblée, il déclare qu'il n'a pas d'explication à fournir aux phénomènes de transe mais seulement des conjectures à proposer pour illustrer la nature des investigations qu'il a conduites. « À première vue », dit-il, il s'agit d'un phénomène typique de « possession par des esprits » qui communiquent des informations sur des personnes décédées et/ou vivantes mais absentes. Cependant, précise-t-il, ce point de vue populaire est difficile à réconcilier avec la « *trivialité extrême de la plupart des communications divulguées* ». À cet égard, une de ses remarques rend bien compte des conditions réelles de « l'énigme » à laquelle il se confronte :

« […] *quel « esprit » en mesure de revenir voir sa femme sur terre ne trouvait-il rien de mieux à lui dire qu'elle a changé sa photographie de place ?* […] ».[665]

Pourtant, poursuit-il, c'est par la multiplication de ce « type de remarques » que ce phénomène, considéré dans sa globalité, est en mesure d'entraîner la perplexité du savant impartial. À cet égard, certains documents rendent compte de la nature des investigations conduites par James et permettent d'illustrer son questionnement. La correspondance nous apprend qu'au printemps 1888, il a mené avec Hodgson une expérience emblématique.

Quelques mois plus tôt, une femme nommée Elizabeth Blodgett, l'épouse d'un médecin d'une petite ville du Massachusetts, a pris contact avec James. Deux ans auparavant, sa sœur est décédée. Durant les derniers jours de la défunte dont le nom est Hannah Wild, les deux sœurs

664 *Proceedings of the Society for Psychical Research* vol. 6 1890, p. 436-659
665 EPR, p. 83.

ont conçu un procédé pour tester la survivance de l'âme après la mort. La mourante a écrit une lettre qu'elle a scellée puis donnée à sa sœur qui en ignore le contenu et dont elle devra s'efforcer de déchiffrer en faisant appel à un médium. Ce que les « chercheurs psychiques » appellent un « message test » et qui leur semble le moyen le plus à même pour tester « l'hypothèse spirite »[666].

Deux ans plus tard, Madame Blodgett a pris contact avec James car elle a lu son nom dans une des circulaires de l'*American Society for Psychical Research*. Par courrier, elle lui décrit le procédé qu'elles ont conçu et elle lui envoie avec sa lettre un certain nombre d'effets personnels ayant appartenu à sa sœur pour qu'il puisse les « tester » sur son médium. On dispose à ce sujet de la lettre de réponse de James, écrite le 21 juin 1888, qui rend compte de son état d'esprit face à cette requête :

Chère Madame,

J'ai en mains vos trois intéressantes et sérieuses lettres ainsi que le noble portrait de votre sœur & sa mèche de cheveux. Vous êtes le bon type de personne qui peut obtenir la vérité dans ce domaine car vous êtes à la fois avide & méfiante – une rare combinaison. Il est certain que le caractère déconcertant de tout cela est des plus irritants pour celui qui cherche une révélation.

Je ne peux pas dire que je cherche une révélation ; mais je souhaite déterminer un fait – à savoir, qu'est ce que c'est *que toute cette médiumnité ? Et le mélange de savoir & d'ignorance, de basses passions humaines et de pouvoirs supranormaux est ce qui rend le problème si fascinant. Je crois entièrement en mon médium. Elle échoue cependant avec environ la moitié des assistants, voire plus. J'ai pris la liberté de lui envoyer la mèche de cheveux. Il se peut que nous obtenions des résultats. Dans ce cas, je vous les communiquerai* […] »[667]

Au cours de plusieurs séances, James et Hodgson essayent d'obtenir du « Dr. Phinuit » qu'il devine puis dicte le contenu de la lettre scellée. Lors d'une des premières séances à cet effet, le 29 mai 1888, le médium réussit d'abord à épeler le nom en entier (« Hannah Wild ») de celle qui avait écrit la lettre. Mais, lorsqu'on lui demande le contenu de la lettre, le « Dr. Phinuit », bien qu'il prétende pouvoir avoir des conversations avec « l'esprit » de la défunte, ne parvient pas à livrer le contenu de la lettre. En outre, dit James, l'ensemble des descriptions de « Phinuit » qu'il donne de la personnalité d'Hannah Wild sont entièrement « non pertinentes ». Plus précisément, James parle d'un « tissu d'assertions erronées ».

Au cours de séances suivantes, James et Hodgson s'efforcent à nouveau de lui faire deviner le contenu de la lettre mais « Phinuit », qui se montre particulièrement « cérémonieux »,

666 Voir vol. 2. « Dossier critique », « Extraits du *Journal* de Théodore Flournoy, Conversations avec Mr. James, Août 1892 ».
667 COWJ (6), p. 419-420.

retarde l'exercice pendant plusieurs semaines jusqu'à ce qu'il se décide lors d'une séance solennelle à écrire une copie de la lettre originale que les deux investigateurs notes mot pour mot. Informée, Madame Blodgett permet alors à James de desceller la lettre de sa sœur pour la comparer avec celle dictée par « l'esprit-contrôle » du médium. D'après James, elles « *n'avaient absolument rien en commun* ». James en conclut qu'il aurait été difficile de trouver un meilleur « test » que celui-ci, si jamais il avait immédiatement réussi, car ce dernier aurait permis d'exclure l'hypothèse de « transmission de pensée » entre les vivants[668].

Malgré cet aveu d'échec patent, James juge légitime de poursuivre l'investigation car, au cours de sa fréquentation du médium, il relate un nombre de « succès » sur des « menus faits » dont il est le seul à avoir connaissance. Sa conviction personnelle engendrée par ces « succès » réside, dit-il, dans la « promptitude » et la « complétude » des « révélations » qui lui ont été faites et qui entrent en contraste avec le « flot de balivernes » dont le « Dr. Phinuit » gratifie les observateurs dans la plus grande partie des « discours de transe ». Or, pour James :

« […] *Si insignifiantes que soient ces choses quand on les lit, leur accumulation a un effet irrésistible ; et je répète à nouveau ce que j'ai déjà dit, que, prenant tout ce que je sais de Mme Piper en considération, le résultat est de me rendre aussi absolument certain que je le suis de n'importe quel fait personnel dans ce monde, qu'elle connaît des choses dans ses transes dont elle ne peut nullement avoir entendu parler à l'état de veille et que la philosophie définitive de ses transes est encre à trouver.* […] »[669]

Comment expliquer ces « succès » ? Faut-il recourir à des explications naturelles ou bien peut-on isoler un résidu de « facultés supranormales » ? Dans ce texte, James semble vouloir opter pour une explication en termes de « transmission de pensée » entre les assistants et le médium à la faveur de l'état de transe de ce dernier. Mais il précise aussitôt que, s'il faut invoquer cette hypothèse, ce ne sont certainement pas les pensées *conscientes* des observateurs qui sont transférées. C'est plutôt, dit James, une sorte de « réservoir de connaissance potentielle » auquel, d'une façon encore inexpliquée, le médium aurait accès dans certaines phases de sa transe.

Cette confession sur l'état de ses convictions est finalement contrebalancée par une proposition importante pour comprendre la nature de ses réflexions sur le sujet et qu'i ; l faut rapporter à la signification de la liste des « livres très estimés » :

« […] *Les limites de son information dans les transes, sa discontinuité, son arrivée par saccades et son apparente incapacité de dépasser un certain point, tous ces inconvénients, bien qu'ils finissent par exciter en vous*

668 EPR, p. 86, 410.
669 EPR, p. 88.

une sorte d'impatience morale bien humaine contre le phénomène, n'en sont pas moins, a un point de vue scientifique, au nombre des plus intéressantes particularités qu'il présente, puisque là où il existe des limites, il existe aussi des conditions, et leur découverte est toujours le commencement d'une explication. […] »[670]

Le « commencement d'une explication » ?

Sur la base de la littérature psychologique internationale sur l'hypnotisme dont il a une connaissance de première main, le principal problème auquel James est en mesure de répondre est celui de la nature du « Dr. Phinuit » ; c'est-à-dire, la « personnalité seconde » qui se manifeste dans les transes de « Madame Piper ». Dans son second « rapport » de 1890, James prend soin de décrire cette « personnalité » qu'il juge « très impressionnante ». L'un des traits par lesquels elle se manifeste en tant que prétendue « entité indépendante » est sa tendance à proposer des leçons de morale sur les qualités et les défauts intérieurs des observateurs de la transe. Pour mieux marquer l'étrangeté de ce phénomène, James juge ces portraits « moralement et psychologiquement subtils » et même « impressionnants au plus haut degré ». Car ces « discours de transe » présentent la singularité d'être énoncés dans un style très différent et « supérieur » à tout ce que peut produire le médium à son état éveillé[671].

Cependant, dit James, cette « personnalité » présente toutes les apparences d'un « être fictif »[672]. Ainsi, malgré ses tentatives répétées, James n'a jamais réussi à avoir le moindre dialogue en français avec ce prétendu « médecin » ayant fait ses études à Paris. C'est pourquoi, d'après lui, toutes les connaissances « françaises » de cette « personnalité » se limitent très probablement au peu de vocabulaire qui provient du « stock de souvenirs inconscients » du médium.

Cet ensemble de faits, dit-il, suggère que cette « personnalité » consiste dans une « mise en fiction » sur la base d'un « groupe de souvenirs latents et limités du médium ». Selon toute probabilité, il s'agit de l'invention d'un personnage « grotesque » qui présente toutes les analogies avec les « personnalités histrioniques » qu'on peut faire émerger chez tous les « bons sujets hypnotiques » :

« […] *Les démarrages de la transe médiumnique sont parfaitement indistincts des effets de la suggestion hypnotique. Le sujet assume le rôle d'un médium simplement parce que l'opinion générale des gens présents autour de lui attendent qu'il s'y conforme ; et il y réussit en proportion de ses dons histrioniques.*

Mais la chose étrange, c'est que les personnes non-exposées aux traditions et aux doctrines spirites agissent souvent de la même façon lorsqu'elles entrent en transe : parlant au nom de défunts, reproduisant les mouvements

670 EPR, p. 88.
671 EPR, p. 83-84.
672 EPR, p. 84.

de leurs agonies plusieurs fois renouvelées, envoyant des messages au sujet de leur heureuse demeure au 'pays de l'été éternel'et décrivant les malheurs des personnes présentes.

Je n'ai aucune théorie à publier au sujet des différents cas que j'ai vu personnellement. […] »[673].

Pourtant, même muni de cette analogie avec la « transe hypnotique avec émergence d'une personnalité seconde », James insiste encore sur « l'apparence d'individualité » de ce personnage qui, dit-il, détient son caractère bien à lui et sa propre manière de s'exprimer qui est « rugueuse » et parfois « vulgaire ». James le décrit comme un personnage « patient » et « plein de tact » mais dont l'un des traits de caractère est un « *grand désir de plaire et d'être perçu comme infaillible* ». Ces prétentions sont parfois « grotesques » mais, dans certains cas, l'hypothèse à laquelle il semble qu'il faille recourir est d'une « intelligence supra-sensible »[674].

Il faudrait pouvoir évaluer, conclut James sur ce point, ce que signifie cette « personnalité Phinuit » dans des cas de médiumnité analogues. Le plus étrange, dit-il, réside dans la « densité et la précision de sa mémoire ». Car cette « personnalité seconde » connaît en détail la vie de plusieurs centaines de personnes. Or, la mémoire de « Madame Piper » dans son état normal n'est en rien remarquable. Ce qui plaide en faveur d'une séparation entre ces deux entités psychiques. C'est pourquoi, James caractérise la nature de sa perplexité en tant que psychologue : « *la constitution d'ensemble de sa mémoire en transe est une chose que je suis bien en peine de comprendre* »[675].

Il est significatif que dans les *Principles of Psychology* qui sont parus un mois auparavant, James ait présenté les mêmes conclusions dans un passage où il interpelle directement ses confrères sur ce problème après avoir passé en revue l'ensemble des formes, pathologiques ou non, de ce qu'il appelle la « mutabilité de la personnalité » :

« […] *Je suis moi-même persuadé par une connaissance de première main et répétée avec les transes d'un médium que son « esprit-guide » est aussi différent qu'il est* possible *de sa personnalité éveillée. Dans le cas que j'ai en tête, il professe être un médecin français décédé ; et il est, j'en suis convaincu, en connaissance de faits sur les circonstances, des parents vivants ou morts de nombreux assistants que le médium n'a jamais rencontrés auparavant et dont il n'a jamais entendu le nom.*

Je rends compte de ma propre opinion ici, sans qu'elle soit supportée par quelque preuve, non pas, bien sûr, pour convertir qui que ce soit à mes vues, mais parce que je suis persuadé qu'une étude sérieuse de ces

673 PP, vol. 1, p. 394-395
674 R. Hodgson, « « An Record of Observations of the Phenomena of Trance », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 8, 1892, p. 1-167
675 EPR, p. 84-85.

phénomènes de transe est un des plus grands besoins de la psychologie ; et je pense que ma confession personnelle pourrait attirer un lecteur ou deux dans ce champ d'étude que les soi-disant « savants » refusent habituellement d'explorer. […] » [676]

L'hypothèse d'un « Moi subliminal »

Pour James, ces séries de problèmes ont ouvert un champ d'étude qui nécessite un certain nombre de mises au point théoriques sur la psychologie du « subconscient », d'après la terminologie adoptée par Janet dans sa thèse. Mais le théoricien qui selon lui satisfait de la manière la plus pertinente aux perspectives de la recherche est Frédéric Myers qui, à partir de 1891, s'est lancé dans une série d'article que James juge « très importante » sur la « conscience subliminale ». Pour Myers, « *le temps est venu pour un élargissement des termes de l'enquête* » puisqu'on l'a vu, « l'hypothèse pathologique » est d'après lui trop étroite »[677].

Le premier d'entre ces articles intitulé « les caractéristiques générales des messages subliminaux » se propose de coordonner « en série » toutes les « récentes observations » sur le somnambulisme, l'écriture automatique, les hallucinations provoquées, les suggestions post-hypnotiques et la « transmission de pensée ». En s'inspirant des écrits de Janet et de James, il souhaite proposer un modèle d'intelligibilité « provisoire » de ces phénomènes dont voici la prémisse théorique :

« […] *je suggère que le courant de conscience dans lequel nous vivons habituellement n'est pas la seule conscience qui existe en connexion avec notre organisme. Notre conscience habituelle ou conscience empirique pourrait être constituée d'une simple sélection dans une multitude de pensées et de sensations desquelles nous sommes tout aussi conscients que ce que connaît notre conscience empirique.*

Je n'accorde aucune primauté à mon Moi éveillé ordinaire, sauf que parmi la pluralité de mes Mois potentiels, il est le plus adapté pour rencontrer les besoins de la vie courante ; […] »[678].

Plus loin, il précise encore la nature de son « hypothèse » :

« […] *je suggère que chacun de nous est en réalité une entité psychique constante beaucoup plus étendue que nous le savons – une individualité qui peut jamais s'exprimer pleinement au travers des manifestations*

[676] PP, vol. 1, p. 396.
[677] F. Myers, « The Subliminal Consciousness : Chap. I. General Characteristics of Subliminal Messages », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 7, 1891-1892, p. 298-332, F. Myers, « Professor William James's *The Principles of Psychology* », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 7, 1891-1892a, p. 111-133
[678] F. Myers, (1891-1892b), *art. cit.*, p. 299-300.

organiques. Le Soi se manifeste lui-même par l'organisme ; mais il y a toujours une part du Soi qui ne se manifeste pas ; et, comme il semble, il y a toujours une puissance d'expression organique en réserve ou en attente ; […] »[679]

Puisqu'il a été démontré que, dans certaines circonstances psychologiques, il existe « deux plans de la conscience qui s'ignorent l'un et l'autre », Myers propose d'orienter la recherche vers l'exploration de cette « région subliminale ». Mais il précise aussitôt sa différence avec la psychologie du « subconscient » telle qu'elle a été conçue par Pierre Janet dans sa thèse. Selon lui, pourquoi la « strate secondaire » mise à jour serait nécessairement dégénérative ? L'hystérie est bien une maladie, mais elle peut être définie comme une « *autosuggestion irrationnelle des couches qui se trouvent en deçà de la vie éveillée ordinaire* ». De la même façon, il faut considérer l'hypnotisme comme un moyen de comprendre les rapports entre ces deux « strates » : ce n'est pas un « *phénomène morbide »,* propose Myers*,* mais la *« manifestation d'un group de pouvoirs parfaitement normaux mais habituellement sous-jacents* ». C'est pourquoi l'enquête doit être poursuivie à lumière de questions plus larges : est-ce qu'il n'y a pas « d'autres strates plus profondes » ? Dans « quel ordre » ces strates s'organisent-elles ? Cet ordre est-il toujours le même ? Pour Myers, il faut que les « psychologues expérimentaux « creusent plus profond » encore afin de rechercher une « loi provisionnelle de la stratification » de la « conscience subliminale »[680].

Contrairement à la « méthode pathologique » promut par Ribot et les psychologues français, lesquels perçoivent, dans toutes les formes de « dédoublement du vécu conscient » un phénomène « dissolution », de « régression » ou de « dégénérescence », Myers attire l'attention sur le fait qu'il y a selon lui des « modifications salutaires » de la personnalité comme dans les cas de guérisons d'hystériques rapportés par Janet. D'autant que, selon lui, certaines observations comme celles sur « l'écriture automatique, « l'hypnotisation à distance » ou les « transes médiumniques », semblent indiquer de possibles facultés « supranormales » dans ces circonstances psychologiques.

L'originalité philosophique de Myers sur ce point, est de donner à cette perspective de recherche sur les « potentialités humaines » une justification évolutionniste : si un certain nombre des phénomènes observés témoigne indubitablement de « désintégration de la personnalité », d'autres peuvent être considérés comme des coups de sondes qui indiquent une évolution possible des facultés mentales de l'homme :

« […] *Il y a dans la plupart des mentalités aujourd'hui, une présupposition latente selon laquelle notre race se trouve au point de développement le plus haut qui puisse être atteint, et tout changement impliquerait*

679 F. Myers, (1891-1892b), *art. cit.*, p. 301, EPR, p. 98.
680 F. Myers, (1891-1892b), *art. cit.*, p. 309-311.

forcément une dégénérescence. Personne, bien sûr, ne peut ouvrir une défense scientifique d'une telle présupposition. Pourtant, quelle immense différence cela produirait si elle était expulsée de nos mentalités[…] »[681]

Cette orientation de la recherche psychologique est exposée et soutenue par James dans une publication importante de l'été 1892. Dans la revue new-yorkaise *The Forum*, il propose d'informer le public cultivé sur « ce que les recherches psychiques ont accompli » [682]. Dans ce texte qui sera repris « *par amour de la loyauté scientifique* » dans le premier ouvrage d'écrits philosophiques qu'il publie, *La volonté de croire* (1897), James consacre de nombreuses pages à exposer la « théorie inclusive de Myers » : ce qui, « après tout, lui semble le « plus important » de tous les travaux de la *Society*, c'est ce que Myers a proposé d'appeler le « Moi subliminal ». D'après James, « *la découverte de cette « extra-conscience » marque une nouvelle ère dans la psychologie expérimentale ; et il est impossible de surévaluer son importance* »[683].

Dans sa conclusion, il s'explique sur les raisons personnelles qui le poussent à soutenir philosophiquement et à poursuivre cette enquête sur la « psychologie supranormale » :

« […] *Les raisons spécifiques d'une telle conversion ont été les transes d'un médium dont le cas a été exposé dans les pages mêmes de ces* Proceedings. *Ayant une connaissance de première main de ces transes, je ne peux pas échapper à la conclusion que la faculté de connaître de ce médium augment considérablement ; d'une manière qu'il m'est impossible d'expliquer sur aucun des principes que notre science existante prend en considération. Faits après faits, et les plus vastes incluent les moindres ; ces transes m'ont certainement rendu plus indulgent aux autres faits rapportés dans les* Proceedings.

[…] *Chacun d'entre nous vivons tous plus ou moins sur un plan incliné de crédulité. Ce plan penche de tel côté pour l'un, de l'autre côté pour un autre ; et puisse celui dont le plan ne penche d'aucun côté nous jeter la première pierre ! Mais que les choses s'établissent peu à peu ou que deviennent de moins en moins probable, les transes dont je parle ont brisé dans mon esprit les limites admises de l'ordre de la nature. La science à mes yeux, dès lors qu'elle nie de tels faits exceptionnels, gît pour moi prostrée dans la poussière ; et le besoin intellectuel le plus urgent que je ressens à présent est que la science soit refondée à nouveau sous une forme où de tels phénomènes puissent prendre une place positive. La science, comme la vie, se nourrit de ses échecs. De nouveaux faits brûlent les vieilles règles. Puis, les nouvelles conceptions devinées relient l'ancien et le neuf sous une loi réconciliatrice.* […] »[684]

*

681 F. Myers, (1891-1892b), *art. cit.*, p. 311.
682 EPR, p. 89-106, WB, p. 222-241.
683 EPR, p. 95. 98-106.
684 EPR, p. 100-101. WB.

CHAPITRE 5 :

Un interlocuteur capital : Théodore Flournoy et ses « observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie » (1895-1900)

1. Dialogue transatlantique entre Cambridge (Mass.) et Genève

Théodore Flournoy (1854-1920) est une personnalité déterminante dans les vingt dernières années de la vie intellectuelle de William James. À partir du début des années 1890, ils vont nouer une étroite amitié philosophique qui durera jusqu'à la disparition de ce dernier. Lors de leur rencontre, Flournoy est professeur de psychologie à l'université de Genève depuis 1891. C'est un pionnier encore discret de la nouvelle science mais déjà reconnu en Suisse comme à l'étranger. Il est issu d'une famille de la bourgeoisie protestante genevoise, cultivée et tolérante, dont de nombreux ascendants ont été pasteurs, magistrats, financiers, professeurs et savants.

À la lecture de la correspondance entre James et Flournoy qui comprend plus de cent trente lettres échangées entre 1890 et 1910, on ne peut qu'être frappé par les grandes affinités intellectuelles et morales entre les deux savants[685]. Il faut dire que les écrits de Flournoy témoignent notamment d'une vaste culture scientifique et philosophique internationale mais aussi et surtout de ce que James appelle ses qualités « humaines » faites d'intégrité, de modestie et d'humour. D'un point de vue historique, le trait culturel qui les rapproche le plus a partie liée avec leurs consciences religieuses apparentées[686]. Cette « communauté d'esprit » est exprimée très simplement par James en une formule, dans une lettre du mois de juin 1898 où il écrit à son ami :

---

685 Les 52 lettres conservées de Flournoy sont rédigées en français et inédites en tant que telles. [Houghton Library of Harvard University. bMS Am 1092 (201-252)], les 69 lettres et cartes de James sont rédigées en anglais [Ms Am 1505 (1-69)]. Une édition intégrale en langue anglaise de la correspondance entre James et Flournoy est disponible, R. Le Clair (edit.), *The Letters of William James and Theodore Flournoy*, Madison, Milwaukee and London, University of Wisconsin Press, 1966.

686 D'après l'étude d'Edouard Claparède, la famille Flournoy est une « famille française huguenote » originaire de Champagne qui a émigrée en Suisse à la fin du XVIe siècle « pour cause de religion » suite à la révocation de l'Edit de Nantes et qui a acquis la bourgeoisie genevoise en 1600. cf. E. Claparède, « Théodore Flournoy. Sa vie et son œuvre », *Archives de psychologie*, vol. 18, 1921-1923, p. 1-125. Notons que Claparède caractérise philosophiquement le protestantisme de son cousin comme « individualiste » et « a-théologique » : c'est, précise-t-il, un « moralisme agnostique » anti-dogmatique et de ce fait attaché de manière consubstantielle à la méthode expérimentale et au libéralisme politique et religieux. p. 95-99.

« […] *car, après tout, vous êtes le point du vieux monde où je me sens le plus* at home […]. »[687]

D'après l'étude posthume du cousin de Théodore Flournoy, le psychologue et philosophe Edouard Claparède (1873-1940), ce qu'il propose d'appeler « *leur* philosophie commune » s'articule autour de quelques points bien définis : il évoque en premier lieu leur « singulière ressemblance morale » fondée sur une volonté de « prendre la vie au sérieux » qui les éloigne du scepticisme « fin de siècle ». Du point de vue de leur attitude philosophique, il montre ensuite en quoi les deux savants se rejoignent sur leur ferme opposition aux dogmatismes en tous genres et à toutes les formes du déterminisme en dehors du raisonnement scientifique. Il existe donc une coalescence entre leurs approches philosophiques respectives malgré une différence de tempérament : tandis que l'américain est inspiré et imaginatif, l'helvète incarne l'exactitude et la pondération logique[688].

Tout au long de leurs échanges épistolaires, James et Flournoy s'entretiennent de l'actualité psychologique, philosophique et politique internationale. Toutefois, à partir du milieu des années 1890 et jusqu'à la fin de leur correspondance, l'un des principaux sujets d'intérêt qui retient de plus en plus régulièrement leur attention, leurs réflexions communes et leurs commentaires est la « recherche psychique » à laquelle James a largement initié son homologue suisse. Or, c'est précisément sur ce point que la contribution de Flournoy va s'avérer déterminante dans la prospection systématique des « états seconds » engagée par James. Le plus important et le plus célèbre des écrits du savant genevois est son étude monographique sur une « somnambule visionnaire et glossolale », qu'il a observé pendant près de six ans, et qui paraît en janvier 1900 sous le titre énigmatique, *Des Indes à la planète Mars*…[689]

De fait, les analyses psychologiques exposées dans cet ouvrage vont opérer un déplacement des termes du problème de la « recherche psychique » et tout particulièrement de l'étude de la médiumnité : par ses conclusions démystificatrices et, surtout, par ses élucidations psychologiques neuves et sophistiquées des phénomènes observés en termes de « psychologie

---

687 [Houghton Library of University, bMS Am 1092 (201-252)], lettre du 17 juin 1898. cf. R. Le Clair, (1966), *op. cit.* p. 71. Sur l'héritage religieux qu'e Flournoy dit avoir reçu de ses ascendants, voir « Appendice : extraits inédits du *Journal* de Théodore Flournoy, « Réponses à un questionnaire sur les premières manifestations religieuses (Genève, 1896) ».

688 E. Claparède, (1921-1923), *art. cit.,* p. 91-95. Suite à la disparition de son ami américain, T. Flournoy a écrit un ouvrage intitulé *La philosophie de William James*, Saint-Blaise, Foyer solidariste. 1911. On y trouve une appréciation personnelle très bien informée de l'ensemble de l'œuvre de James.

689 T. Flournoy, *Des Indes à la planète Mars*, Genève, Ch. Eggimann, Paris, Alcan, 1900. Le sous-titre décrit plus précisément ce dont il est question : « Observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie ». Nous citerons systématiquement la pagination de la réédition de l'ouvrage, Paris, Seuil, 1983, avec introduction et commentaires de Marina Yaguello et Mireille Cifali.

subliminale », cette étude va largement contribuer à conduire James et ses associés à engager un tournant conceptuel, à partir de 1900, dans l'étude des phénomènes censés témoigner de facultés « supranormales ». Par suite, la contribution de Flournoy à ce domaine de recherche va s'avérer un point d'appui considérable pour James car ses analyses, qu'il applique à la psychologie de l'homme normal, vont largement participer à la légitimation de ce champ d'étude aux yeux de la communauté scientifique internationale.

Qui est Théodore Flournoy ?

Au moment où James rencontre Flournoy pour la première fois, lors du premier Congrès international de psychologie à Paris au mois d'Août 1889, ce dernier est *privat-docent* à l'université de Genève où il enseigne l'histoire et la philosophie des sciences. Il donne également depuis peu un cours très suivi sur la « psychologie physiologique »[690]. Ce jeune universitaire de trente-quatre ans participe à ce Congrès parce qu'il a déjà derrière lui une formation intellectuelle qui l'a conduit à une expertise dans le domaine de cette nouvelle science.

À l'université de sa ville natale où il est entré en 1872, Flournoy a d'abord étudié les mathématiques, la physique et les sciences naturelles dans le but de devenir « naturaliste ». Bien que guidé par ce projet de carrière initial, il est habité par de sérieuses préoccupations religieuses. C'est pourquoi, il s'oriente à un moment donné vers la théologie. Il y renonce toutefois au bout d'un semestre après y avoir trouvé « trop de chinoiseries ». Un ami proche de Flournoy dans cette période a livré un témoignage sur les causes de ce revirement momentané :

« […] *je suis amené à penser que Théodore, en entrant en théologie, cherchait si l'enseignement religieux, si la doctrine, si l'histoire religieuse ou celle des religions pouvait lui fournir une preuve de l'existence de Dieu. Constatant que la preuve externe n'existait pas, il la cherchait dans l'étude des sciences qui ont l'homme pour objet, à commencer par la connaissance de l'homme physique*. […] »[691]

À cette époque, l'université de Genève n'est plus la sage Académie de Calvin structurée depuis trois siècles autour de l'érudition théologique. À partir du début des années 1870, le médecin et naturaliste allemand Carl Vogt (1817-1895), bien connu dans l'Europe entière pour

[690] En tant que *privat-docent*, Flournoy donne un premier cours sur « la philosophie de Kant » en 1885-1886. En 1886-1887, il donne une série de leçons sur « l'histoire des sciences ». En 1887-1888 et 1888-1889, un cours sur la « philosophie des sciences ». En 1888-1889, enfin, il inaugure un cours sur la « psychologie physiologique » dont on trouve la substance dans son ouvrage, *Métaphysique et psychologie*, Genève, H. Georg, 1890. La bibliothèque de Genève conserve de nombreux manuscrits sur ces enseignements. [Bibliothèque de Genève, Papiers de la famille Flournoy, CH BGE Ms fr. 7835-7843].
[691] M. Jean-Élie David, *Gazette de Lausanne*, 7 novembre 1920, E. Claparède, (1921-1923), *art. cit*, p. 8.

son activisme philosophique et politique dans la « querelle du matérialisme » (*materialismusstreit*), a entrepris avec l'aval du gouvernement fédéral de réorganiser de fond en comble l'université de Genève. Devenu citoyen suisse en 1846, membre éminent du corps enseignant de l'Académie et du conseil municipal de la ville, son ambition est de doter la cité d'une grande université moderne, autonome, ouverte à l'international et capable de donner une solide formation scientifique et/ou médicale à ses étudiants[692]. Au moment où Flournoy y étudie, la majorité de son public s'accorde philosophiquement aux saillies et aux sarcasmes « souvent drôles » de celui que ses opposants qualifient « d'ogre matérialiste ». Flournoy, qui nourrit une admiration sans bornes pour les nombreux accomplissements scientifiques du nouveau recteur, s'écarte toutefois publiquement de la philosophie qui les sous-tend et il ne craint pas de s'affirmer « chrétien » devant ses condisciples de la faculté de sciences « stupéfaits».[693]

À partir de 1876, il part pour plusieurs années en Allemagne. Il étudie d'abord l'anatomie à l'université de Fribourg-en Brisgau. Deux ans plus tard, en 1878, il est diplômé en médecine de l'université de Strasbourg où il a rédigé une thèse basée sur des observations anatomo-pathologiques animales réalisées au microscope[694]. Au cours de l'année suivante (1878-1879), il part se former à la philosophie à l'université de Leipzig où il a l'occasion de suivre assidûment les enseignements de Wilhelm Wundt sur la « psychologie physiologique » ; soit au moment même où ce dernier établit un laboratoire à « l'Institut psychologique ». Rappelons aussi qu'il a de fait été un témoin direct du « scandale Zöllner-Slade » qui éclate cette même année[695].

À son retour à Genève en 1880, il a étudié seul, pendant cinq années, la philosophie et l'histoire des sciences et tout particulièrement l'astronomie, en nourrissant une passion durable pour l'œuvre de Galilée. Le point central, cependant, sur lequel il semble s'être focalisé durant cette période d'isolement est l'étude, dans le texte, de la philosophie d'Emmanuel Kant. D'après Claparède, le centre de gravité de la vie intellectuelle de Flournoy peut être interprété comme un « conflit intérieur » entre les deux attitudes antinomiques mises au jour par Kant : l'attitude objective, logique et impersonnelle que permet la connaissance scientifique par opposition aux

---

692 J. C. Pont, D. But, F., Dubosson, J. Lacki, (coll.), *Carl Vogt, Science, philosophie et politique*, (1817-1895) Chêne-Bourg, Georg, 1998.

693 E. Rochedieu, « Théodore Flournoy, un savant croyant : étude de psychologie religieuse », *Revue de théologie et de philosophie*, vol. 33, n°137, p. 187-201, E. Claparède, (1921-1923), *art. cit*, p. 6-7.

694 Rappelons que Strasbourg est alors une ville et une université allemandes. Flournoy a passé beaucoup de temps au laboratoire, en tant qu'élève de l'anatomopathologiste F. von Recklinghausen (1833-1910), pour rédiger sa thèse intitulée *Contribution à l'étude de l'embolie graisseuse*, 1878.

695 Sur le contexte de l'enseignement de Wundt dans cette même période, cf. Chapitre 1. Dans son premier ouvrage, Flournoy aborde résolument le problème du « spiritisme comme prétendue question scientifique ». Il cite et commente les positionnements de Fechner et Wundt exprimés à cette période. T. Flournoy, (1890), *op. cit*. p. 52-62.

aspirations morales et religieuses de l'homme intérieur[696]. Comme le dit Flournoy, la science à laquelle il se consacre présente le grand défaut « *d'affamer l'animal métaphysique, avide d'absolu* »[697]. Dans cette période de « crise intérieure » à tonalité religieuse, Flournoy éprouve un déchirement devant la poursuite de ces deux ordres de recherche qu'il s'efforcera de concilier[698].

Ces différentes étapes l'amènent à s'intéresser à la constitution d'une « science de la vie mentale ». En 1890, il publie un premier livre remarqué, intitulé *Métaphysique et psychologie*, où il met en perspective les conditions de possibilité épistémologiques de l'avènement de cette nouvelle science : selon lui, parce qu'elle adopte comme « principe directeur » ce que Wundt a appelé le « parallélisme psychophysique », la psychologie est en mesure de soumettre les faits de la vie mentale à l'investigation expérimentale. Cette optique permet de construire une théorie scientifique de la conscience qui se fonde sur des mesures objectives de l'interaction entre les évènements organiques et les évènements mentaux. Mais, selon Flournoy, l'un des corollaires philosophiques parmi les plus importantes de ce principe réside dans le fait que la psychologie se doit « d'expulser les questions métaphysiques » en opposant une « fin de non-recevoir » à l'ensemble des théories spéculatives indues qui menacent de retenir la jeune science captive.

Comme il l'écrit dans son ouvrage :

« […] *Examiné de près, le principe qui sert de base à la psychologie moderne se trouve ainsi,* […] *présenter deux faces opposées, dont l'une regardant vers l'avenir, sourit à la science, tandis que l'autre, tournée vers le passé, montre les dents à la métaphysique.* […] »[699]

Il résulte de cette constatation une règle de méthode pour la conduite logique de la pensée psychologique : engagé sur le terrain de la science, le psychologue se doit de débusquer ses

---

696 Sur le « conflit intérieur » décelé par Flournoy chez Kant et que Claparède transpose à la pensée de Flournoy, voir E. Claparède (1921-1923), *art. cit.*, p. 13-18, 25-29, 85. Témoin de ces travaux intenses pour élucider la philosophie de Kant, les notes manuscrites de Flournoy datant de 1884-1885, qui ont été publiées de manière posthume par E. Claparède. T. Flournoy, « L'idée centrale de *La critique de la raison pure* », *Archives de psychologie*, t. 28, 1921, p. 126-134. Dans *Métaphysique et psychologie*, on trouve une actualisation de la philosophie kantienne à l'aune d'une épistémologie de la « psychologie physiologique », cf. T. Flournoy (1890), *op. cit.,* p. 72-84.

697 *Ibid.*, p. 4.

698 La mention d'une « crise intérieure » dans cette période est signalée par son ami P. Seippel dans sa notice nécrologique : « Théodore Flournoy, le penseur et l'homme », *Journal de Genève*, 7 novembre 1920. Voir « Dossier critique », « Réponses à un questionnaire sur les premières manifestations religieuses (Genève, 1896) ». Voir aussi. E. Rochedieu, (1920), *art. cit.*.

699 T. Flournoy (1890), p. 6. Dans cet ouvrage, Flournoy donne une définition personnelle ironique de la métaphysique : « […] *la métaphysique, c'est quand ceux qui écoutent ne comprennent rien, et que celui qui parle ne s'entend pas lui-même.* […] », p. 7. Claparède fait remarquer que, dans les écrits de Flournoy, le mot de « métaphysique » est souvent accolé à celui « d'élucubrations ». D'après James, ce livre constitue « *le meilleur argumentaire (d'après le jugement de l'auteur présent) qui soit apparu en faveur de la théorie du « parallélisme » du corps et de l'esprit.* […] », ECR, p. 463.

propres conclusions métaphysiques illégitimes dans l'exposé de ses résultats. La plus courante d'entre ces assertions est de prétendre que le parallélisme aboutit à une conclusion « matérialiste » concernant la *dépendance* du psychisme aux conditions organiques. Pourtant, en tant que principe de travail, le parallélisme n'explique en rien les relations dernières entre les évènements cérébraux et les phénomènes de conscience. Il ne fait que constater la *simultanéité* de deux séries de faits. La conception paralléliste ne permet donc pas de trancher les problèmes philosophiques du « déterminisme », de la « morale pratique » ou la de la « vie future ». La seule position tenable pour le savant est un aveu d'ignorance complet des fins dernières[700]. De là, en revanche, par réciprocité, la possibilité pour tout homme de science de cultiver ses propres croyances et inclinations personnelles en toute liberté ; à condition qu'elles soient systématiquement rejetées hors du champ des assertions scientifiques.

Au mois de mai 1891, une chaire de « psychologie physiologique, soit expérimentale » est spécialement créée pour lui à l'université de Genève et, fait unique à ce moment, elle est rattachée à la faculté des sciences. Ce qui entre en parfaite adéquation avec les réflexions qu'il a développées dans son livre Une singularité que Flournoy n'a pas manqué de commenter :

« […] *en plaçant cette chaire dans la faculté des sciences, plutôt que dans celle des lettres où se font tous les cours de philosophie, le gouvernement genevois a implicitement reconnu, peut-être sans y songer, l'existence de la psychologie en tant que science particulière, indépendante de tout système philosophique, au même titre que la physique, la botanique ou l'astronomie.* […] »[701].

L'année suivante, en 1892, il fonde un modeste laboratoire dans les sous-sols de l'université dont il annonce la création officielle par une lettre adressée à *l'American Journal of Psychology* de Stanley Hall[702]. D'après sa « notice » de 1896 sur les travaux réalisés au cours des quatre premières années, on apprend qu'il anime un séminaire international où il enseigne les principes de base de la nouvelle science et qu'il a entrepris des vérifications grâce à plusieurs séries d'expériences chronométriques sur les « temps de réaction »[703]. Entre 1890 et 1898, date de l'incendie accidentel de ce laboratoire, dont il déclare « ne pas se plaindre », Flournoy va produire

700 On retrouve ici le principe de l'*Ignorabimus* [« nous ne saurons jamais »] énoncé par E. Dubois-Reymond en 1872, dont Flournoy donne de larges extraits dans son ouvrage de 1890.
701, T. Flournoy, *Notice sur le laboratoire de psychologie de l'université de Genève*, Genève, Eggimann, 1896, p. 5. Rappelons qu'à cette date, à Leipzig, à Fribourg, à Harvard, à Hopkins ou encore à Clark, les chaires de psychologie universitaires sont systématiquement rattachées aux départements de philosophie ou aux facultés de lettres.
702 T. Flournoy, « Correspondence », *The American Journal of Psychology*, vol. 4, 1892, p. 497-498.
703 Sur l'aspect expérimentaliste de l'œuvre de Flournoy, voir E. Claparède (1921-1923), *art. cit.*, p.29-35 et S. Nicolas, A. Charvillat, « Théodore Flournoy (1854-1920) and Experimental Psychology : Historical Note », *The American Journal of Psychology*, vol. 111, n°3, 1998, p. 279-294.

un certain nombre de travaux reconnus sur les « types de réaction », sur certaines illusions sensorielles et sur « l'audition colorée » par le biais d'une enquête par questionnaire[704]. Ces travaux font de lui l'un des pionniers de la psychologie expérimentale d'ascendance wundtienne dont il assimile et met en œuvre les différentes méthodes.

Cependant, sa rencontre avec James va largement contribuer à le faire dévier de cette ligne de recherche purement « expérimentaliste » dont on comprend, par la lecture de sa correspondance avec son homologue américain notamment, qu'elle ne le satisfait guère[705]. Dans l'épilogue de sa notice de 1896, il présente les arguments d'un contradicteur qui le questionne sur la pertinence de l'expérimentation en laboratoire pour parvenir à saisir objectivement ce qu'est « l'esprit humain ». Dans sa réponse argumentée transparaît un doute sur cette approche et ses résultats. C'est pourquoi, il ouvre sa conclusion en évoquant les autres perspectives alternatives qui ont cours à l'étranger :

« […] *Assurément,* dit-il, *le bénéfice que la science de l'âme, dans ce qu'elle a de plus important pour l'humanité, a jusqu'ici retiré de tous les travaux de laboratoire de psychologie proprement dits, est singulièrement peu de choses en comparaison des progrès accomplis et des perspectives ouvertes par la pratique de l'hypnotisme, l'observation des maladies mentales et nerveuses, les recherches statistiques de tous genres entreprises sur les criminels, les élèves des écoles, les hallucinés, les membres des sociétés savantes etc.*

On ne contestera pas non plus qu'une heure passée dans la nursery ou une séance dite de spiritisme posent beaucoup plus de problèmes psychologiques, et de plus vitaux, qu'on n'en résout en plusieurs années consacrées aux travaux spécifiquement laboratoriaux. […] »[706]

Cheminements respectifs dans la « nouvelle psychologie ».

Quelques mois après le Congrès de Paris où ils ont eu l'occasion de se rencontrer, James fait parvenir à Flournoy ses *Principles of Psychology* qui paraissent au mois de septembre 1890. L'accusé de réception enthousiaste de Flournoy dans une lettre datée du mois d'octobre marque

704 T. Flournoy, *Des phénomènes de synopsie (audition colorée)*, Genève, Paris, Eggimann, Alcan, 1893. Un ouvrage sur lequel James a rédigé un compte rendu dans la *Psychological Review*, ECR, p. 463-464.

705 Dans les lettres de Flournoy à James, on trouve une plainte systématique à l'égard de la responsabilité de son laboratoire. Cf. R. Le Clair (1968), *op. cit.*, *passim*. A propos de l'incendie, Flournoy écrit à James le 1er juillet 1899 : « […] *Mon laboratoire est supprimé depuis l'incendie qui a consumé une partie de notre université il y a dix mois, de sorte qu'en attendant que la reconstruction soit achevée, mes devoirs de « Directeur de laboratoire » sont réduits au minimum – je ne m'en plains pas !* […] ». [Houghton Library of Harvard University, bMS Am 1092 (201-252)], lettre du 1er juillet 1899. D'un point de vue philosophique, de la même façon que James ou Ribot à la même époque, Flournoy éprouve une déception puis une insatisfaction à l'égard de l'approche exclusivement expérimentaliste et parle d'une « stérile exagération ». De manière plus humoristique, il se compare lui et ses homologues expérimentalistes à des « […] *gens qui mobiliseraient une batterie d'artillerie pour tuer une puce !* […] », T. Flournoy, (1896), *art. cit.*

706 T. Flournoy, (1896), *op. cit.*, p. 24.

le début d'une correspondance régulière qui durera pendant vingt ans[707]. Malgré leurs douze années de différence, ils vont très vite entretenir des rapports amicaux et, au fil des années, leur relation va s'intensifier du fait de la convergence entre leurs intérêts scientifiques respectifs.

Mais cette relation intellectuelle se bâtit également sur un accord « humain » et une admiration réciproque dans leur domaine de recherche commun. Lorsqu'il répond au court mais subtil compte-rendu des *Principles of Psychology* paru dans le *Journal de Genève* au mois de mai 1891, James écrit à Flournoy :

« […] *La notice m'a plus plu que toutes celles que j'ai lues jusqu'ici parce que, malgré son absence de technicité et sans entrer dans les détails, il me semble que vous avez mieux que quiconque réussit à saisir le « point de vue » de mes trop longues pages. J'en suis d'autant plus certain depuis que j'ai lu votre « Métaphysique et psychologie ».* […] *Je viens de finir votre petit livre. Il m'a réellement enchanté, pas moins par votre extraordinaire vigueur de style que par votre admirable bon sens sur le problème. C'est cela être réellement « scientifique » sans être un bavarois en affaire, comme le sont tant de nos « scientistes » !*

Vous avez un grand avenir en tant qu'écrivain et, j'espère, en tant que penseur, même si vous n'avez pas encore montré beaucoup de ce qui vient de votre main. Il appartient à chacun de nous qui s'accordons dans l'ensemble sur les buts et les méthodes, de resserrer nos rangs et de nous prêter main-forte, et peut-être que notre « École » l'emportera ! […]

Et je vous prie de continuer à écrire ! Je lis en ce moment Voltaire pour m'endormir et je vous assure que votre style ne souffre pas d'une comparaison rapprochée. […] »[708]

---

[707] Dans sa première lettre à James datée du 15 octobre 1890, Flournoy écrit à propos des *Principles of Psychology*: « […] *de sorte que si je ne suis pas d'accord avec vous sur tous les points (ce qui serait invraisemblable), ceux où je me sens obligé de vous suivre sont si nombreux et si importants qu'il m'arrive fréquemment de dire en parlant de vous 'c'est mon homme !'* […] » [Houghton Library of Harvard University, bMS Am 1092 (201-252)]. Leur relation amicale se développera également par des liens resserrés entre leurs familles respectives. Liens qui se perpétueront après leurs morts. A cet égard, voir les lettres de Flournoy à Alice Gibbens James (1909-1915) et les lettres de Madame Marie Flournoy à Alice Gibbens James (1894-1909). [Houghton Library of Harvard University (bMS AM 1092 (253-259)]

[708] COWJ (7), p. 164. R. Le Clair, (1966), *op. cit.*, p. 7-8. La recension de Flournoy, « Un psychologue américain », *Journal de Genève*, 19 janvier 1891, où il écrit que « jusqu'ici » la plupart des « manuels ordinaires » de la nouvelle psychologie « […] *avaient pour trait commun de distiller l'ennui à haute dose sous le prétexte d'être sérieux ; et sous celui d'être exacts et complets, ils embarrassent le lecteur dans une série de puériles subdivisions et de discussions byzantines, de détails physiologiques, mathématiques ou historiques insignifiants, en un mot dans un fatras où l'on perd totalement de vue la vie réelle de l'âme. M. James a su éviter ces vielles ornières.* […] *[Ses] monographies détachées sur les 20 ou 25 sujets principaux de la psychologie* […] *[sont] d'une puissante originalité, largement conçues et profondément creusées.*[…] *l'auteur*, poursuit-il, *n'a pas cru faire tort à la science en remplaçant la matière sèche et pédante de ses devanciers par une composition pleine de vie, d'entrain, de verve juvénile, où l'humour, la malice jointe à la bonhomie, d'heureuses applications au vif de l'existence quotidienne, entretiennent l'attention et répandent charme et clarté jusque dans les détails les plus difficiles.* […] ». L'enseignement majeur, selon Flournoy, de la fréquentation du livre de James est l'instillation d'une haute « inspiration morale » qu'il rattache au criticisme de *l'Année philosophique.* A cet égard, l'un des thèmes récurrents de leurs échanges intellectuels réside dans leurs appréciations

Un an plus tard, lors de l'été 1892, dès les premières semaines d'un voyage sabbatique de dix-huit mois en Europe, James prend contact avec Flournoy puis passe une semaine à ses côtés en Suisse[709]. C'est au cours de ce séjour entre « *gleichgesinnten Menschen* » (personnalités faites pour s'entendre) qu'ils nouent une relation étroite durant lequel ils ont l'occasion d'échanger sur de nombreux sujets. Le *Journal* de Flournoy témoigne du fait qu'ils se sont notamment entretenus sur les perspectives d'évolution de la psychologie vers l'exploration de la « conscience subliminale »[710]. Durant ce séjour, ils reçoivent également la visite des frères Myers qui reviennent du second « Congrès international de psychologie expérimentale » de Londres auquel James et Flournoy n'ont pas assisté[711]. À partir de ce moment, sous l'influence manifeste de son visiteur américain, le psychologue genevois va commencer à s'intéresser directement aux « recherches psychiques » parallèlement à ses travaux de laboratoire et à ses enseignements.

Une lettre de James rend compte de cette bifurcation intellectuelle à laquelle on comprend qu'il souhaite amener son homologue européen. Au mois de septembre 1892, après son séjour en Suisse, James écrit une longue lettre à celui qu'il appelle désormais « mon cher Flournoy »[712]. En écho à ce qu'on peut supposer avoir été un des thèmes importants de leurs discussions pendant l'été, il évoque leurs situations institutionnelles et scientifiques respectives et il l'encourage avec bienveillance, malgré ses responsabilités universitaires, à explorer en tant que chercheur de nouvelles pistes d'enquêtes et de réflexions plutôt que de se cantonner à la seule expérimentation psycho-physiologique :

« […] *Il y a un étrange contraste entre vous et moi en ce qui concerne les responsabilités professionnelles : alors que vous êtes en train de vous empêtrer dans la recherche et dans les démonstrations de laboratoire, je suis justement en train de m'en émanciper. Pour ce qui concerne les* démonstrations*, je pense que vous n'aurez aucune difficulté à concocter un programme classique d'observations des sens etc. que les étudiants devront vérifier. Pour ce qui concerne* la recherche*, je vous conseille de ne pas prendre ce devoir de manière trop consciencieuse, si jamais vous avez l'impression que les idées et les projets n'abondent pas dans ce sens.* […]

---

critiques des philosophes kantiens et protestants dont C. Renouvier, C. Ritter ou C. Secrétan. Cf. R. le Clair, (1966), *op . cit. passim*.

709 COWJ (7), p. 304, 311-319.

710 Voir vol. 2, « Dossier critique », « Extraits du *Journal* de Théodore Flournoy : 'Conversations avec Mr. James, Août 1892' ». Le *Journal* de Flournoy est un cahier manuscrit daté de 1890 à 1906. La plupart de ces notes de travail personnelles sur différents sujets psychologiques ont cependant été rédigées entre 1891 et 1893. [Bibliothèque de Genève, Papiers de la famille Flournoy, CH BGE, Ms. Fr. 7837/2/3]. Je remercie Sonu Shamdasani de m'avoir généreusement fourni une copie de ce manuscrit.

711 COWJ (7), p. 286, 309.

712 COWJ (7), p. 304, 318.

D'après ce que vous me dîtes, vous philosophez plus spontanément que vous ne travaillez au laboratoire. C'est la même chose pour moi, et j'ai toujours eu l'impression que l'occupation de philosopher était chez moi une excuse valide pour négliger le travail de laboratoire, puisque nous n'avons pas le temps pour faire les deux. Votre œuvre comme philosophe sera bien plus irremplaçable *que les résultats auxquels vous pourrez parvenir pour un même nombre d'heures. Un jour, j'en suis sûr, vous serez astreint à publier certaines de vos réflexions. Jusqu'alors, prenez des notes et lisez, et sentez que votre vraie destinée est en voie de s'accomplir !* […]

Au revoir, cher ami ! »[713]

Malgré ces encouragements à aborder résolument la réflexion philosophique, Flournoy va garder le cap de l'investigation scientifique. Ses écrits, ses notes et l'examen des thèmes de ses enseignements publics dans cette période montrent qu'il va entamer un tournant progressif dans l'orientation de ses recherches. À partir de ce moment, il s'efforce d'enquêter sur ce qui se trouve « sous le seuil de la conscience » au travers de différents phénomènes psychologiques qu'il observe sur lui-même et sur d'autres sujets consultés dans son laboratoire. Il y a chez lui, dit Claparède, une volonté manifeste de sonder le « sous-sol obscur de l'activité psychique quotidienne » parce qu'il conçoit d'y trouver la clef même de cette activité. Plusieurs phénomènes sur lesquels il s'est penché lui ont apporté la preuve que « *quelque chose travaille en dessous* »[714]. L'examen de son *Journal* (1891-1893) montre, là encore, une multitude de notes personnelles sur les petites anomalies mentales journalières que sont les rêves, les oublis, les « lapsus calami », les « ratages » ou les « hallucinations hypnagogiques » qu'il a observés sur lui-même ou qui lui ont été relatés par des étudiants. C'est dans cette ligne que, dès l'automne 1892, il lit avec attention la série d'articles de Myers sur la « conscience subliminale »[715].

Ce domaine d'investigations qu'il nomme en 1893 les « sphères inconscientes de la personnalité » lui semble riche de promesses non pas parce qu'il est censé apporter la preuve de facultés inconnues ou transcendantales, comme le postule hardiment Myers, mais parce qu'il est en mesure d'éclairer les problèmes de la psychologie normale[716]. À cette fin, il va solliciter les ressources de la « psychologie subliminale » dont les vues nouvelles et surtout les démonstrations expérimentales le convainquent. Entre 1892 et 1894, il assimile la littérature existante et donne des cours et des conférences publiques sur le sujet. Rappelons aussi que Flournoy est déjà familier

713 COWJ (7), p. 318, R. Le Clair, (1966), *op. cit.*, p. 15-16.
714 E. Claparède, (1921-1923), *art. cit.*, p. 34-36,
715 L'ensemble des notes personnelles du *Journal* de Flournoy dont la grande majorité ont été rédigées entre 1891 et 1893 témoignent de cette attention et de sa lecture des écrits de Myers, notamment. Ses notes comprennent un résumé des articles n° III, IV sur la « conscience subliminale » et la façon dont ces couches ignorées de la conscience normale se manifestent dans le « génie » et dans les « rêves hypermnésiques » [Bibliothèque de Genève, Papiers de la famille Flournoy, CH BGE, Ms. Fr. 7837/2/3].
716 L'expression est utilisée par Flournoy dans *Des phénomènes de synopsie*, (1893), *op. cit.*

des problématiques développées par Janet, qu'il a beaucoup lu, et de celles de Richet et Binet qu'il côtoie personnellement et avec qui il collabore et correspond[717].

Au mois de décembre 1893, il écrit à James :

« […] *Je ne me plains plus d'avoir un laboratoire dérisoire, sans local convenable, sans ressources – et sans étudiants sérieux – depuis que je comprends que c'est tout ce qu'il me faut, et que je perdrais certainement la tête si j'avais la responsabilité de plus de place, plus d'instruments et plus d'étudiants.* […]

Puis, sans autre transition, il évoque ses nouvelles perspectives de recherche dont on comprend qu'elles visent à susciter l'intérêt de son ami américain :

[…] *je cherche à pénétrer dans le monde spirite de notre ville, mais c'est assez difficile ; ils n'ont d'ailleurs pas, actuellement, de médium bien remarquable ; je serais toutefois bien content si je pouvais voir de près ceux dont proviennent les phénomènes dont j'entends parfois le récit, mais ils s'entourent de solitude et de ténèbres.*

Je suis plongé ces jours-ci, dans les articles de Myers dans les Proceed [ings] [of the] Soc. [iety] [for] Psych [ical]. Research ; on m'a demandé de donner deux séances dans une série de conférences publiques, après le nouvel an, et je les ferai sur les Hallucinations véridiques, la vision en cristal etc. […] »[718].

Pour Flournoy, l'étude des phénomènes du spiritisme est parfaitement légitime pour le psychologue : les sciences expérimentales, rappelle-t-il, sont assez fortes pour n'avoir « peur de rien » puisqu'elles sont « infaillibles dans leur méthode »[719]. De fait, assez vite, cet intérêt intellectuel va prendre un tournant actif. Toutefois, il n'obtient rien de concluant lors de ses premières tentatives[720]. En revanche, dans ses conférences publiques sur le sujet dont on apprend

---

717 Un certain nombre de lettres de Flournoy à Alfred Binet ont été récemment éditées. cf. A. Klein (édit.), *Correspondance d'Alfred Binet*, vol. 2, Nancy, P.U.N, 2012, p. 171–194. P. Janet et ses contributions théoriques sont très régulièrement mobilisés dans les écrits de Flournoy cf. *infra*. Enfin, dès le début de ses études psychologique, Flournoy a lu et critiqué un article de Richet. cf. T. Flournoy, « Activité psychique et physiologique générale », *Revue philosophique*, 1891, t. 31, p. 506. On trouvera de nombreuses références théoriques aux articles de Richet sur le « somnambulisme provoqué » (1875, 1881, 1883, 1886) dans *Des Indes à la planète Mars*. A partir de 1896, Richet, que Flournoy apprécie tout particulièrement, est régulièrement évoqué dans sa correspondance avec James ; mais surtout en relation avec les « recherches psychiques ». Cf. R. Le Clair (1966), *op. cit. passim*.

718 [Houghton Library of University, bMS Am 1092 (201-252)]. Lettre du 18 décembre 1893.

719 On trouve cette assertion dans la conférence de Flournoy au Congrès international de psychologie de 1900 tenu à Paris. T. Flournoy, « Observations psychologiques sur le spiritisme », *Quatrième Congrès international de psychologie*, Paris, 1900, p. 102-112., Voir aussi les études plus tardives in T. Flournoy, *Esprits et médiums*, *Mélanges de métapsychique et de psychologie*, Genève, Paris, Kundig, 1911, p. 225, *passim*.

720 Le *Journal* de Flournoy contient deux notes sur des réunions spirites auxquelles il a assisté, le 1er février 1893 et le 4 novembre 1893, p. 89-90. Il note au sujet de la première réunion : « […] *je me dis en l'entendant que c'est par trop godiche et que ce sera une bonne histoire à raconter* […] ». Lors de la seconde réunion, il obtient le

qu'elles attirent un large auditoire, il insiste sur son approche encore purement théorique et sur la « position neutre » qu'il cherche à promouvoir. En mars 1894, il écrit à James :

« […] *J'ai fini hier mon cours d'hiver, qui s'est compliqué cette année de quelques conférences publiques auxquelles je n'ai pu échapper ; deux entre autres sur la « psychologie occulte » ; j'ai eu un auditoire considérable, étant donné l'attrait du sujet pour la curiosité pas toujours très saine du public à l'endroit de ces mystérieux sujets ; inutile de vous dire qu'en concluant sans conclure, par une prudente expectative, j'ai mécontenté à peu près tout le monde, le public médical, Kurzinnig et einseitig,* [courtement et unilatéralement] *me tient en piètre estime parce que je n'ai pas carrément et a priori rejeté la télépathie et le spiritisme – et les spirites m'en veulent de n'avoir pas arboré leur drapeau.*

Le fait est que mon siège n'est pas fait, loin de là ; les quelques médiums, et sujets à hallucinations télépathiques etc. que j'ai pu atteindre depuis trois mois à Genève ne m'ont pas fourni de phénomènes décisifs ; et c'est dans quelques passages de vos « Principles of Psychology » ; et dans les Proceed. [ing] [of the] S. [ociety] [for] P. [Psychical] R. [esearch] (surtout les articles de Myers sur la « subliminal consciousness »), que j'ai puisé la plus grande partie de mes conférences et mes conclusions non conclusives. En sorte que je n'ai rien à vous communiquer de neuf sous ce rapport. […] »[721]

L'expression relativement enthousiaste de son intérêt intellectuel naissant pour ce champ de recherches se double de fait d'un désintérêt progressif pour la psychologie de laboratoire. Six mois plus tard, dans une lettre du 4 septembre 1895, Flournoy déclare à son ami :

« […] *que ne puis-je* […] *fermer mon laboratoire, qui est à l'heure qu'il est la grosse épine de ma vie*. […] ».

Il va jusqu'à espérer que la maladie qui l'a touché pendant l'été puisse durer :

« […] *pour [l]'empêcher de reprendre le laboratoire cet hiver ! Décidément, ce laboratoire devient une idée fixe, morbide, une véritable phobie chez moi.* […] »[722]

---

nom de son père « Henri Flournoy » et ce dit que *« ce nom [celui de son fils également] était encore tout vibrant dans [s]on mois sous-jacent »*. On peut en déduire qu'il conçoit alors différentes explications dont, lors de la seconde séance mentionnée, la possibilité d'une « suggestion mentale » inconsciente de sa part. [Bibliothèque de Genève, Papiers de la famille Flournoy, CH BGE, Ms. Fr. 7837/2/3].

721 [Houghton Library of Harvard University, bMS Am 1092 (201-252)], Lettre du 18 mars 1894.

722 [Houghton Library of Harvard University, bMS Am 1092 (201-252)], Lettre du 4 septembre 1895. James lui répond en novembre en lui souhaitant un « *un solide rétablissement.* ». Il ajoute ; « […] *Je sympathise avec vous* in re laboratoire. *Je souffre de la même façon similaire en l'absence de M[unster]-berg. C'est un vrai cauchemar.* […] ». R. Le Clair, (1966), *op. cit.*, p. 49.

Suite à cette plainte dont on voit désormais à quel point elle est récurrente, il informe son homologue américain qu'il a rencontré plusieurs mois auparavant un « médium remarquable ». Ce sont là les prémisses d'une enquête à laquelle il va consacrer plusieurs années et qui le conduira à la publication de son maître-ouvrage.

Les principes d'investigation du « supranormal»

Avant d'entrer dans l'exposé détaillé des recherches actives de Flournoy sur les phénomènes médiumniques qu'il a menées de 1894 à 1900, examinons d'abord les réflexions qu'il a développées au cours de son enquête sur ce qui justifie à ses yeux le fait de s'impliquer dans la « recherche psychique » d'un point de vue à la fois scientifique et philosophique[723]. Devant l'importance des résultats que l'examen rationnel des phénomènes du magnétisme et du spiritisme a déjà apporté au domaine de la psychologie, même si tous, loin de là, n'ont pas encore été compris, Flournoy est convaincu qu'il y a là quelque chose d'important dont il faut dégager la signification psychologique. Les « recherches psychiques » sont dès lors un domaine d'étude tout à fait légitime mais qui doit être affiné ; et ce, malgré l'opposition persistante d'une partie de la communauté savante.

En reprenant, comme James, le point de vue exprimé par Henry Sidgwick lors de son allocution inaugurale pour la fondation de la *Society for Psychical Research* en 1882, Flournoy insiste sur la stérilité du conflit entre deux tournures d'esprits contraires : la « superstition niaise » des pratiquants et la « fatuité bouchée » de beaucoup de savants. Ces deux dogmatismes, dit-il, lui inspirent une « égale répugnance »[724]. Il exprime alors la nécessité de trouver une « voix médiane » entre ces deux excès opposés. Selon Flournoy, cette ligne conciliatrice ne peut être que l'application stricte et impartiale de la méthode scientifique qui, par définition, se situe au rebours de ces deux points de vue dogmatiques et qui ne préjuge en rien des résultats de l'investigation expérimentale dans quelque domaine que ce soit.

Toutefois, on comprend qu'il s'est rendu compte au cours de son enquête que l'application concrète de cette louable déclaration d'intention pose un certain nombre de difficultés à la fois théoriques et pratiques. C'est pourquoi, il a éprouvé le besoin de proposer dans son livre une méthodologie susceptible de guider l'investigateur critique aux prises avec

[723] Ces « principes pour guider l'investigateur du supranormal » sont exposés par Flournoy dans le dernier chapitre de son ouvrage. Néanmoins, certain documents témoignent de leur formulation dès 1897.
[724] T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 301-302.

l'étude du prétendu « supranormal », qu'il définit comme ce qui nécessiterait d'accepter des lois non encore reconnues par la science actuelle[725].

Pour exprimer le premier principe de la méthodologie qui doit guider l'investigateur, le psychologue genevois s'est inspiré de la célèbre réplique du prince Hamlet à son loyal ami :

« […] *il y a plus de choses sur la terre comme au ciel, Horatio, que n'en a jamais rêvé ta philosophie* […] »[726].

Comme de nombreux savants de l'époque aux prises avec le prétendu merveilleux des siècles passés qu'ils s'évertuent à rationaliser, Flournoy cherche à signifier par ce « Principe de Hamlet » que les systèmes philosophiques et les représentations du monde *a priori* sont nécessairement limités. Par conséquent, il est parfaitement logique pour un savant véritablement impartial et n'adhérant à aucun système prédéterminé de postuler que « tout est possible », en droit, dans l'observation du monde phénoménal. Comme le dit Flournoy, « *il va de soi que, pour s'occuper de supranormal, il faut admettre déjà théoriquement sa possibilité*. »[727]

Cependant, au cours de l'examen de ces phénomènes prétendument extraordinaires ou inhabituels, la conduite de la pensée scientifique requiert un second principe qui lui sert de correctif ou, comme il le qualifie, de « contrepoison ». C'est, dit Flournoy, le « principe de Laplace » qu'il a conçu d'après un énoncé tiré du *Traité des probabilités* (1812) :

« […] *le poids des preuves doit être proportionné à l'étrangeté des faits* […] »[728].

---

725 Flournoy donne une définition du « supranormal » qui diffère sensiblement de celle de Myers : « […] *la définition de Myers insiste sur le caractère de supériorité des phénomènes supranormaux. Je ferai abstraction de ce caractère et* […] *j'emploierai ce mot pour désigner les faits qui ne rentrent pas dans les cadres actuels de nos sciences, et dont l'explication nécessiterait des principes non encore admis.* […] », T. Flournoy, (1900), *op. cit*., p. 300. D'après certaines archives de la bibliothèque de Genève, ces principes méthodologiques qui sont exprimés et consignés dans son ouvrage de 1900 ont été énoncés dès 1897. Dans un cours de vacances sur « le spiritisme » ont trouve déjà exprimées toutes les coordonnées intellectuelles de cette méthodologie. [BGE Ms fr. 7840/4 « le spiritisme » cours de vacances donné à Genève en août 1897]. Flournoy aura l'occasion d'exposer et de développer publiquement ces principes méthodologiques devant la communauté psychologique lors du IVe Congrès International de Psychologie de Paris, en août 1900, soit huit mois après la parution de son ouvrage. cf. T. Flournoy, « Observations psychologiques sur le spiritisme », *IVe Congrès International de Psychologie*, (Paris, 20-26 août 1900), Paris, Alcan, p. 102-112.

726 T. Flournoy, (1900), *op. cit*., p. 303. Il s'agit d'une formule utilisée par de nombreux savants de cette période. On la trouve par exemple en 1893 chez Charcot, en conclusion de son texte posthume sur « la foi qui guérit ». Cette formule sera également reprise par Freud, d'après Ernst Jones *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Paris, PUF, vol. 3, p. 248. D'après le témoignage de Paul Bourget, on la trouve également dans la bouche de James, cf. vol. 3, « Dossier critique », « Une visite dans le Boston de William James, Extraits de Paul Bourget, *Outre-mer (notes sur l'Amérique)*, Paris, 1895 ».

727 T. Flournoy, (1900), *op. cit*., p. 300.

728 *Ibid.,* p. 303-304. Dans son cours de 1897, il parle aussi de « l'énormité » des faits.

En d'autres termes, avant d'accepter une cause non encore reconnue par les sciences actuelles pour expliquer un phénomène inhabituel, il est nécessaire d'« *obtenir une probabilité supérieure aux raisons que l'on peut avoir de ne pas les admettre* ». C'est là le principe « capital », dit Flournoy, de « l'économie des hypothèses ». Il s'ensuit que, « en bonne méthode », dans ce domaine, la charge de la démonstration de la preuve incombe nécessairement aux énonciateurs des hypothèses nouvelles : avant tout recours à ces dernières, il faut examiner méthodiquement si d'autres hypothèses connues ne peuvent pas expliquer les phénomènes constatés.

À ce point de sa réflexion, Flournoy décèle encore une nouvelle difficulté car l'application concrète de ce second principe d'appréciation probabiliste se heurte en effet à un phénomène psychologique des plus délicats : ce qu'il appelle le « coefficient personnel » du savant observant[729]. Pour Flournoy, on devrait admettre qu'au fond des attentes de tout savant impliqué dans cet ordre de recherche, il y a toujours des facteurs d'ordre subjectif et émotionnel qui interfèrent avec la façon dont cet un homme censé être objectif est prêt ou non à accepter des phénomènes qui sortent des cadres établis. Son diagnostic en la matière est assez éloquent pour citer la page où il l'expose :

« […] *Même les hommes les plus positifs ne sont jamais de pures machines à calculer et à raisonner ; fonctionnant suivant les lois rigides de la logique mathématique ; ils sont, un peu moins que le vulgaire (et encore pas toujours), un paquet d'affections et de préférences, pour ne pas dire de préjugés.*

Derrière leur laboratoire officiel, ils cultivent en secret un petit jardin privé, tout rempli d'un tas de drôles de végétations métaphysiques ; ils caressent in petto *des vues sur les choses, le monde, la vie, bref une* Weltanschauung *que la science, par essence, ne saurait justifier. Et alors, ce qui cadre avec leurs idées de derrière la tête, ce qui ferait bien dans leurs plates-bandes réservées, ils l'accueillent facilement et n'y voient rien que très plausible encore que non démontré ; tandis qu'à tous ce qui ne trouve pas en eux une place déjà préparée, ils opposent d'emblée une fin absolue de non-recevoir avec des grands airs de bon sens offensé. Même là où il n'y aucun problème métaphysique en jeu, les phénomènes extraordinaires et non encore classés provoquent presque toujours chez les savants de curieuses différences d'attitudes mentales, dénotant qu'ils n'ont point le même sentiment d'étrangeté des faits et de la valeur des présomptions favorables et défavorables ;* […] »[730]

Pour résoudre ou, du moins, pour pallier ce biais subjectif particulièrement aigu dans le domaine de l'investigation des « apparences anormales », Flournoy exprime pour la première fois

729 On retrouve ici le conflit selon lui irrémédiable entre l'objectivité scientifique et les inclinations subjectives individuelles sur lequel l'attention du psychologue s'était portée dès le début de ses réflexions philosophiques. La solution logique qu'il préconise consiste à maintenir une « hétérogénéité » entre les deux domaines, tout en analysant leurs interférences possibles.

730 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 304-305.

parmi les « chercheurs psychiques » l'idée selon laquelle les savants impliqués dans ces études devraient systématiquement commencer par faire leur confession personnelle. De cette façon, les lecteurs seraient informés des facteurs intimes qui ont pu influencer les appréciations de l'investigateur dont ils lisent les analyses[731]. C'est là une proposition à la fois neuve et importante puisque, jusqu'ici, comme on l'a vu à maintes reprises, les « chercheurs psychiques » revendiquaient seulement une « suspension » des prédispositions[732]. Sur ce point crucial, on verra que, suite à Flournoy, les « chercheurs psychiques » consciencieux, aux premiers desquels James lui-même, devront désormais s'astreindre à cette « confession nécessaire ».

Positions de croyances

Dans le dernier chapitre de son livre, Flournoy s'exécute sur ce point et donne un exposé de ses propres inclinations et croyances personnelles dont il a cru déceler l'existence et l'activité latente en son for intérieur au cours de son enquête sur les « apparences supranormales ». Cet examen de conscience fait partie des conclusions de son travail. C'est pourquoi nous ne saurions les présenter toutes d'emblée. En revanche, il paraît important d'évoquer le point de vue capital à partir duquel, selon son propre aveu, sa vie intellectuelle doit être mise en perspective ; à savoir, la « fibre essentielle » qu'est sa foi chrétienne[733]. Dans son ouvrage, il s'exprime sur le sujet lorsqu'il en vient nécessairement à donner son opinion sur les conséquences qu'impliquerait la démonstration de la réalité des phénomènes spirites à propos desquels le médium qu'il a observé n'a eu cesse d'essayer de lui offrir des démonstrations objectives.

Le spiritisme, dit-il alors, est un sujet qui le met « *mal à son aise* » parce qu'il éprouve une *« grande difficulté à garder son sérieux* ». Bien plus, déclare-t-il, dès qu'il le considère avec

731 *Ibid.* p. 307.

732 Sur la question de l'argument des « chercheurs psychiques » d'une nécessaire (et prétendument possible) « suspension des prédispositions » cf. chapitre 2 et 3.

733 Sur les croyances religieuses personnelles de Flournoy dont son foncier attachement à la foi protestante et à la figure christique qu'il a clairement exprimés mais toujours d'une façon discrète, on pourra croiser ses confessions dans son ouvrage de 1900 avec plusieurs autres sources primaires, dont certaines inédites. Cf ? Vol. 2 « Dossier critique »,: « Extraits inédits du *Journal* de Théodore Flournoy » et « Réponses à un questionnaire sur les premières manifestations religieuses (Genève, 1896) ». Signalons parmi les nombreuses autres sources sur ce sujet, sa brochure sur *Le génie religieux*, Saint-Blaise, Neufchâtel, 1904. Un document rarement signalé nous a également paru important : il s'agit de la transcription d'une de ses conférences sur « Quelques difficultés de la foi chrétienne », *Gazette de Lausanne*, 3 décembre 1898 que Flournoy a faite parvenir à James. Cf. R. Le Clair, (1966), *op. cit.*, p. 75. Enfin, lors d'une discussion sur la « psychologie religieuse » au VIe Congrès international de psychologie qui a eu lieu à Genève, en 1909, et dont il était le président, Flournoy déclarait : « […] *on peut se demander s'il existe des [savants] assez neutres et déshumanisés pour s'en tenir strictement aux connaissances positives et ne pas cultiver, dans leur for intérieur, quelque conviction ou penchant métaphysique, religieux ou anti-religieux* […]. *En ce qui me concerne, j'avoue* […] *qu'en face des mystères de l'univers, je garde une attitude personnelle que je ne saurais qualifier autrement que de religieuse.* […] », *Sixième Congrès International de Psychologie*, Genève, Kündig, p. 173-174.

circonspection, c'est un sujet qui a « *le don de [l] e mettre en gaieté et [l] e porte d'instinct à batifoler* »[734]. S'il consent à cette charge ironique, c'est parce qu'il attire l'attention du lecteur sur les vices grossiers de raisonnement de cette doctrine dès lors qu'on la considère au point de vue des « faits » censés l'étayer. Il évoque d'abord la « bouffonnerie » des prétendues preuves de la survie des morts où le trépassé entretient avec le médium une relation analogue à celle d'un « *singe savant aux mains d'un baladin de foire* »[735]. Il évoque également « l'étroitesse d'esprit » assez sidérante des prosélytes de cette nouvelle religion qui, au cours des discussions qu'il a eu à soutenir, lui ont systématiquement rétorqué, malgré ses analyses rationnelles et pondérées, que leur doctrine est le seul noble idéal qui soit « scientifiquement établi ». Cette tournure d'esprit lui semble témoigner de la pauvreté philosophique regrettable de l'alternative toujours invoquée entre le spiritisme comme rempart ultime contre l'effrayant matérialisme. Ce dilemme rhétorique manifeste selon lui une inculture flagrante par l'ignorance de toute la gamme des nuances métaphysiques intermédiaires telles que, par exemple, le criticisme de Kant.

À ce point de la confession de ses impressions, il s'explique sur ses raisons personnelles de rejeter le *credo* central du spiritisme. Pour ce faire, il fait parler sa propre foi chrétienne. Il se déclare un « *disciple – indigne hélas – mais convaincu du Nazaréen* »[736]. Or, le Christ, selon l'Évangile est le « Dieu des vivants et non celui des morts ». « Cela me suffit », dit Flournoy. C'est pourquoi, il « *se fiche comme d'un fétu* » des prétendues démonstrations spirites car, ajoute-t-il dans un trait d'humour noir, « *Si Dieu existe, ce n'est apparemment pas pour jouer le rôle de perpétuel entrepreneur de pompes funèbres* »[737]. Pour lui, la vie éternelle promise à la foi chrétienne n'a rien de commun avec la survivance parodique invoquée par les spirites. De plus, si Flournoy confesse croire sincèrement en une réalité religieuse (« Dieu » ou la « vie future »), il déclare par ailleurs immédiatement qu'il n'entrevoit strictement rien des conditions concrètes de cette autre existence possible. C'est pour toutes ces raisons qu'il « souhaite fausses » les prétendues démonstrations objectives du spiritisme car c'est une vision du monde contre lequel le chrétien proteste :

> « […] *Voilà*, dit-il, *pourquoi je ne suis pas spirite*. […] »[738]

En revanche, le spiritisme en tant que question scientifique lui semble légitime d'être posée. Dès lors que l'on sépare le spiritisme en tant que doctrine religieuse du spiritisme comme simple hypothèse scientifique, les choses s'éclairent. La doctrine religieuse, dit-il, le « répugne »

734 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 338-339.
735 *Ibid.*, voir aussi sur ce point, T. Flournoy, (1890), *op. cit.* p. 57.
736 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p 339, 341.
737 *Ibid.*, p. 340.
738 *Ibid.*, p. 340.

mais l'analyse de l'hypothèse scientifique l'intéresse en tant que « naturaliste curieux ». Car, même s'il peut être démontré que le retour des esprits des morts est entièrement faux, il est proprement captivant pour un psychologue de chercher à comprendre les phénomènes qui lui donnent naissance. De plus, c'est une hypothèse qui n'a rien d'absurde : la possibilité empirique de la survivance de l'âme, tout comme celle la télépathie, méritent d'être posées et discutées comme des questions de faits puisqu'elles ne contredisent en rien le postulat directeur de la psychologie expérimentale d'après lequel il y a une hétérogénéité irréductible entre les phénomènes psychologiques et leurs concomitants cérébraux et organiques.

Au seuil de son investigation, on comprend que Flournoy est non seulement très bien informé de l'ensemble des travaux de la « recherche psychique » auquel James a largement contribué à l'initier mais aussi qu'il est à la fois interloqué et fasciné par les perspectives qu'impliquerait la confirmation expérimentale, collective et répétée, des « résultats positifs » auxquels certains de ses protagonistes affirment être parvenus. Dans son livre, en écho aux « rapports » de James et Hodgson sur le « cas Piper » notamment, il rappelle à plusieurs reprises qu'on a récemment cru déceler des circonstances favorables à la validation de « l'hypothèse télépathique » voire d'envisager « l'hypothèse spirite » pour expliquer certains faits[739]. De là, la question initiale par laquelle il confesse avoir été initialement taraudé ; à savoir, est-il possible de prouver l'existence d'un résidu de facultés « supranormales » dans les performances sidérantes de certains médiums ? Faut-il expliquer ces performances par des hypothèses psychologiques neuves telles que la « télépathie » ? Ou bien, peut-on tout expliquer par une psychologie des erreurs et de la mystification ?

Philosophe rigoureux et savant expérimenté porté à la pondération, Flournoy plaide publiquement pour que l'étude de ces phénomènes trop souvent méprisés, selon lui, puisse être entreprise à rebours de tout dogmatisme. C'est ce dont témoigne l'une des justifications intellectuelles qu'un de ses plus proches associés a détectée comme la source de ces investigations dans ce domaine. Selon Claparède, l'histoire des sciences, à laquelle Flournoy a consacré beaucoup de temps et d'énergie lui avait fait ressentir d'une façon particulièrement vive le « grotesque » de :

[739] A propos des conclusions du « rapport » de R. Hodgson sur Madame Piper publié en 1898, Flournoy écrit à James qu'il a consacré pendant l'été: « […] *5 conférences à la Psychical Research, Madame Piper y a tenu sa juste place, malheureusement, je n'avais pas encore connaissances de ses nouveaux prodiges dont le contrôle de George Pelham !* […] ». [Houghton Library of Harvard University, bMS Am 1092 (201-252)] Lettres du 27 mars 1898. R. Le Clair, (1966), *op. cit.*, p. 69.

« […] *ces érudits, dont Galilée, ne savait s'il devait rire ou pleurer parce qu'ils refusaient tout bonnement de mettre l'œil à la lunette de peur d'y voir des choses qui n'ont aucun droit officiel à l'existence* […] »[740]

2. Un « cas de somnambulisme avec glossolalie »

Mise au point historiographique : les non-dits d'un livre bicéphale

Des Indes à la planète Mars est l'aboutissement d'une enquête menée pendant près de six années sur une « somnambule visionnaire » et dont les résultats, on l'a dit, vont s'avérer déterminants pour l'ensemble des acteurs de la période car ils entraînent le déplacement des coordonnées des problèmes psychologiques à la résolution desquels James assigne une « urgence »[741]. C'est pourquoi, afin d'exposer avec précision à quelles questions et surtout à quelles difficultés Flournoy s'est confronté au cours de ses investigations sur ce sujet psychologique d'élite et, par suite, pour montrer comment James a pris connaissance des faits relatés par son ami genevois, nous allons exposer la suite des évènements (et les analyses psychologiques qui en découlent) dans l'ordre réel où ils se sont présentés à l'auteur et non d'après la façon dont il l'a retracé dans son livre[742]. Car, dans la composition de son ouvrage, Flournoy a choisi de renverser l'ordre des évènements en plaçant au premier plan l'élucidation psychologique du cas de médiumnité à laquelle il est parvenu plutôt que d'exposer la chronique serrée des péripéties auxquelles l'a conduit la question initiale par laquelle il était habité ; à savoir, peut-on objectivement constater un résidu de facultés « supranormales » dans les performances sidérantes d'une jeune femme aux « dons étranges » encore si mal compris jusqu'ici ?

Une lecture fine de l'ouvrage et de son contexte de rédaction couplée à l'analyse de documents annexes tels que certains extraits de « procès-verbaux de séances », les comptes

---

740 T. Flournoy (1900), *op. cit.*, p. 301. Cité par E. Claparède, (1921-1923), *art. cit.* p. 37. Flournoy renvoie à la « jolie page » de Galilée dans une lettre à Kepler du 19 août 1610. D'après Claparède toujours, c'est à l'histoire des sciences que Flournoy « aurait désiré consacrer sa vie », mais « *craignant de marcher sur les plates-bandes d'un autre philosophe genevois* […] *qui cultivait le même domaine*, […] *il rompit avec son étude de prédilection et se tourna du côté de la psychologie* », E. Claparède, « Théodore Flournoy, le savant, le citoyen », *Journal de Genève*, 10 novembre 1920.

741 Concernant les déclarations de James à cet égard, cf. Chapitre 2, 3, 4.

742 Dans l'ouvrage, Flournoy a traité la question de la « langue martienne », apparue en 1896, avant celle des « écritures royales » et du « sanskrit » apparu dès 1894 et 1895. Le titre de l'ouvrage, par contre, traduit mieux le déroulement chronologique des phénomènes que le psychologue a eu à prendre en compte. Pour justifier le traitement du « martien » avant celui du « sanskrit », Flournoy écrit : « […] *Le titre du livre devait m'engager à étudier le roman hindou avant le cycle martien. Une considération de méthode me décide à renverser cet ordre. Il vaut mieux aller du simple au composé.* […] *le roman [martien] est relativement plus facile à expliquer* […] *En effet, il ne paraît relever que de l'imagination pure.* […] *Il n'y a donc dans le martien, qu'une faculté à l'œuvre.* […] », T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 133.

rendus parus dans la presse et certaines pièces de la correspondance de l'auteur récemment édités, permet de comprendre que les choses se sont déroulées d'une tout autre façon que celle qu'il a présentée aux lecteurs de 1900 : avant de se confronter à l'énonciation, lors de « transes », d'une langue imaginaire donnée comme provenant de la planète Mars qu'il présente comme le clou de son ouvrage, il y a eu bien d'autres phénomènes psychologiques à prendre en considération pendant plusieurs années ; dont sa confrontation inaugurale avec des « révélations » qui l'ont tout d'abord fortement ébranlé[743]. C'est pourquoi, afin de restituer le fil de l'enquête telle qu'elle a été conduite par Flournoy, nous avons procédé à une *reconstruction génétique* de ses investigations sur la base des données chronologiques précises disséminées dans l'ouvrage dont la mention régulière des dates de séances au cours desquelles les différents phénomènes ont été observés. Ces dates et les évènements qui s'y rapportent sont autant d'entrées vers ce qui peut être considéré comme un « journal » des séances durant les six années de l'investigation.

Les sources d'une reconstruction historique

Ces sources peuvent être structurées en quatre « dossiers » :

1) La correspondance de T. Flournoy avec W. James pendant cette période où le sujet est abordé à plusieurs reprises ; même s'ils ne se sont pas vus entre 1892 et 1899[744].

2) Les écrits d'Auguste Lemaître, du nom de ce proche associé de Flournoy dans cette enquête, dont deux articles de sa main parus en 1897 dans les *Annales des sciences psychiques* qui marquent une étape intermédiaire de l'investigation[745]. On ajoutera également à ce « dossier » une lettre de réaction de T. Flournoy aux théories développées par son associé pour marquer son désaccord avec son interprétation : « Lettre de M. le Professeur Théodore Flournoy au directeur »[746].

3) Les articles de l'historienne Mireille Cifali qui a exhumé, consulté, analysé et en partie édité les

[743] Témoin du fait qu'au seuil de la publication du livre Flournoy présente le « martien » comme le clou de ses analyses, sa lettre à James du 1er juillet 1899 où il écrit : « […] *je suis occupé à imprimer l'histoire d'un médium qui parle la langue de la planète Mars (!!!!!!!)* […] », [Houghton Library of Harvard University, bMS Am 1092 (201-252)]

[744] [Houghton Library of Harvard University, bMA AM 1092 (201-252)].

[745] A. Lemaître, « Contribution à l'étude des phénomènes psychiques », *Annales des sciences psychiques*, vol. 7, Mars-Avril, p 65-88 ; « Réponse de M. Auguste Lemaître », *Ibid*, Août 1897, p. 181-185. Sur le rôle de cet auteur. cf. *infra*.

[746] *Ibid.* p. 255

« procès-verbaux » de séances établis par Lemaître (7 cahiers de 260 pages). Le plus important d'entre ces écrits est « La fabrication du martien : genèse d'une langue imaginaire » (1988)[747]. Les autres articles de cet auteur contiennent des extraits très utiles des archives et de la correspondance de T. Flournoy[748].

4) L'important dossier d'archives privées publié par Olivier Flournoy (1925-2008), petit fils de l'auteur, médecin et psychanalyste, en annexe de son ouvrage, *Théodore et Léopold, de Théodore Flournoy à la psychanalyse*, Neufchâtel, La Baconnière, 1986.

On y trouve, aux côtés de reproductions en couleurs de dessins et de peintures du « médium », les lettres de trois des éminents linguistes que T. Flournoy a sollicités et consultés durant son investigation : Auguste Barth (1834-1916), Charles Michel (1853-1929) et Ferdinand de Saussure (1857-1913) ; mais aussi, la correspondance de T. Flournoy avec son sujet d'observation, Élise Müller ; soit, 26 lettres rédigées entre 1901 et 1909 augmentées de documents annexes. Toutefois, n'ont été publiés que leurs échanges épistolaires *après la parution du livre*.

Ces sources primaires sont bien entendu capitales mais on peut regretter certaines imprécisions dans les datations et dans la fiabilité de l'établissement de certaines d'entre elles. On peut d'autre part se demander pourquoi ne pas avoir publié leur correspondance, fréquemment mentionnée par T. Flournoy dans son livre, *pendant* leur collaboration (1894-1900) ?[749]

Enfin, d'autres éléments annexes de ce dossier, présentés par l'auteur et éditeur comme déterminants pour sa propre démonstration et potentiellement pertinents, posent néanmoins de sérieux problèmes historiographiques ; en particulier, un diagnostic établi par une psychiatre (« Mme de Mé. ») dont l'auteur n'établit pas l'identité, ni la date, ni les circonstances de ses « séances de consultations » de « Mlle Smith »[750]. L'incertitude qui entoure ce document est d'autant plus regrettable qu'il est censé « clore » l'interprétation psychanalytique que l'auteur a construite sur la base des archives familiales.

L'analyse historique de cet ouvrage pose d'autre part une seconde difficulté plus capitale encore. Compte tenu des circonstances de rédaction et de publication de l'ouvrage basé sur l'observation pluriannuelle des séances d'un « médium non payé », Flournoy a fait face à un cas de conscience : était-il en droit de livrer à la publicité le récit de phénomènes psychologiques passablement extravagants observés sur une personne privée, qui plus est dans un état général

747 M. Cifali., *Langages*, n°91, 1988. p. 39-60
748 Cf. M. Cifali (1982, 1983a, 1982b, 1984, 1985).
749 T. Flournoy (1900), *op. cit.*, *passim*. On trouve également des extraits de la correspondance de T. Flournoy et Elise Müller pendant la période 1895-1900 dans T. Flournoy (1902), *art. cit.*
750 O. Flournoy, (1986), *op. cit.*, p. 110, 170-174.

d'abandon à la « trance » et donc d'inconscience, alors qu'elle a accepté de collaborer avec lui par « pure bonne volonté » ?[751] Devant ce « problème délicat », l'auteur a jugé juste de concéder un droit de regard entier à celle qui, dans le livre, occupe le rôle du « médium ». En tant que personne civile, cette dernière a consenti à la publication du livre mais non sans avoir relu les épreuves. Or, suite à sa lecture, elle a exprimé un désaccord de fond sur l'analyse de Flournoy en parlant d'une « dénaturation » des phénomènes[752].

Dans sa préface, Flournoy signale qu'il n'a jamais été question de faire le moindre compromis dans l'exposé de son raisonnement scientifique, mais il laisse entendre qu'il faut prendre acte de cette « éclatante opposition » de points de vue que le médium a eu l'élégance de tolérer. Car ce désaccord final trahit une autre difficulté plus insistante : sous les remerciements polis et sincères qu'il exprime envers « l'héroïne du livre », il apparaît évident que Flournoy a été contraint d'éluder certains aspects pouvant être perçus comme trop intimes voire trop compromettants, à la fois pour la personne observée et pour sa propre crédibilité de savant. Cette *double censure* pose la question de la nature de la relation entre Flournoy et son médium et elle nourrit des enjeux historiographiques plus profonds qui, pour partie, dépassent largement les deux protagonistes eux-mêmes. C'est pourquoi, ré-écrire l'histoire de cette enquête dans son contexte consiste surtout à tenter de restituer ses silences et ses non-dits dont une partie d'entre eux ont été dissimulés par les contraintes de publication du livre qui en résulte.

Car, en deçà de « l'incompatibilité de points de vue » entre les deux principaux protagonistes de l'enquête invoquée par l'auteur, la question des conditions de possibilité d'une relation de collaboration savante de plusieurs années entre un professeur d'université et une « jeune visionnaire » dont on attend qu'elle s'abandonne à la transe constitue l'un des nerfs sous-jacents de l'enquête ; et l'un des principaux enjeux historiographiques de ce livre. De fait, leur relation de cordiale entente mutuelle « à l'état éveillé » s'est peu à peu transformée au cours des « séances » en un véritable défi réciproque. D'abord vécue en double aveugle, cette relation a été sans cesse mêlée de subjectivité faite de séduction, d'attachement, de rivalité voire de répulsion.

---

[751] Tout au long de sa monographie et, par suite, dans l'ensemble de ses écrits sur le sujet, Flournoy adopte résolument la terminologie en langue anglaise de l'état de transe. Ce qui témoigne de sa volonté de répondre à un problème psychophysiologique qui a surtout été abordé et circonscrit dans la littérature (savante et non savante) de langue anglaise. Par souci d'unité stylistique, nous adopterons néanmoins la terminologie française. Un autre témoin de l'absence de fixation nette de cette notion à l'époque est l'article qui lui est dévolu dans A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, (1926), lequel dictionnaire fait clairement écho aux travaux de Flournoy *via* l'un de ses contributeurs, Ed. Claparède.

[752] T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, « préface », p. 19-23. Le « verdict » d'Hélène est également évoqué en conclusion, p. 362. Leur conflit d'interprétation est régulièrement évoqué tout au long de l'ouvrage. Voir aussi les souvenirs rétrospectifs de Flournoy dans une lettre du 29 mars 1902, suite à la « brouille » avec le médium : « […] *j'ai poussé la déférence ou l'abnégation jusqu'à lui communiquer en manuscrit ou en épreuves chaque page et chaque mot de mon volume « des Indes » et à les modifier selon ses convenances dans la mesure où cela était compatible avec la vérité scientifique ; les difficultés de mon travail en ont été quadruplées.* […] », O. Flournoy, (1986), *op. cit.*, p. 152.

Cette situation équivoque a largement pris le savant au dépourvu, au risque, confesse-t-il, de le faire « dévier de son plan scientifique initial »[753]. Il n'y a cependant aucun doute que Flournoy ait pleinement pris conscience à un moment donné de cet attachement affectif parfois passionné, qu'il a perçu et qu'il a tenté de conceptualiser. Mais, compte tenu des circonstances à la fois sociales et éditoriales, il a été obligé de dissimuler ce diagnostic par égard pour les sentiments moraux du médium et donc d'atténuer son traitement problématique dans son livre.

À maints égards, l'ouvrage reprend la structure d'un « roman à clefs ». Dans le but de déjouer la censure « mondaine » imposée par les circonstances de publication, Flournoy a délibérément orchestré tout un jeu de renvois savants, de références croisées et d'échos terminologiques, à certains thèmes de la littérature psychologique internationale et *notamment* aux premières incursions théoriques des Drs. Breuer et Freud sur l'importance du « facteur sexuel » dans l'étiologie des névroses qui étaient encore largement méconnues[754]. De cette façon, seuls les lecteurs avertis pouvaient appréhender l'indéniable tension érotique qui s'est manifestée dans le cours de son investigation. Un élément déterminant que Flournoy a clairement identifié et analysé mais qu'il a été contraint de traiter largement entre les lignes ; d'autant plus que, comme on le verra, il en était la principale cible et certainement aussi l'initiateur involontaire. Ceci pose dès lors la question du rapport de cette monographie avec l'histoire de l'avènement du raisonnement psychanalytique puisque, dans la même période (1894-1899), Freud, dont Flournoy lit les écrits au fur et à mesure de leur publication malgré l'isolément relatif du médecin viennois, se propose d'analyser les conséquences de l'importance capitale du « facteur sexuel »[755].

De fait, depuis plus d'un siècle l'ouvrage a fait l'objet de nombreuses lectures rétrospectives à la lumière des théories psychanalytiques. Ces lectures sont souvent intéressantes et parfois pertinentes mais on peut contester leur rigueur historiographique qui tend à plaquer le récit de fondation freudien sur un contexte théorique alors largement diversifié et concurrentiel dont le « Dr. Freud de Vienne » n'est encore qu'un acteur discret. À l'encontre de l'anachronisme qui ferait de *des Indes à la planète Mars* un préliminaire des théories psychanalytiques au « goût

753 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 19.

754 Remarquons que si le « facteur sexuel » des névroses a certes été conceptualisé de façon innovante par Freud à partir des *Etudes sur l'hystérie* (1895), l'attention des psychiatres à la sexualité était pleinement dans l'air du temps entre 1880 et 1900. Cf. H. Ellenberger, (1986), *op. cit.*, p. 320-342, 534-544.

755 Il ne sera pas ici question d'aborder de front cette question du rôle de Th. Flournoy dans la « préhistoire de la psychanalyse » puisque le traitement historique de ce problème nécessiterait de dépasser la période que nous avons délimitée pour mettre en perspectives les recherches de James, qui meurt en 1910. En revanche, signalons que Flournoy, à partir de 1903 (date de sa recension de la *Traumdeutung*, T. Flournoy, *Archives de psychologie*, vol. 2, p. 72-74) mais surtout dans les années 1910, a été l'un des principaux introducteurs de la « psycho-analyse » dans l'espace médical et savant francophone. cf. E. Claparède (1921-1923), *art. cit.*,, M. Cifali (1983, 1984, 1985), *op. cit.*, V. Barras, F. Vidal, « La Suisse romande « à la découverte de l'Inconscient », *Revue médicale de la Suisse romande*, vol. 116, 1996, p. 909-915..

d'inachevé », il faut insister sur le fait que ce livre, du point de vue des acteurs de l'époque, a été l'agent indéniable d'un tournant important dans la psychologie puisqu'il a contribué à en modifier les objets, les thèmes et les perspectives de recherche. À ce titre, il est redevable d'une approche historique *stricto sensu*. C'est pourquoi nous avons entamé un travail de recomposition et de contextualisation du maître-livre de Théodore Flournoy dont la rédaction a failli, dit-il, lui faire « *perdre son latin*, […] ou plutôt, corrige-t-il, […] *sa psychologie* »[756].

Carence des lectures psychanalytiques : un « cercle sans histoire »

Les lectures psychanalytiques de l'ouvrage, entreprises à la suite du livre d'H. Ellenberger sur les « sources méconnues de la psychanalyse », interprètent toutes le travail de Flournoy à la lumière de la notion freudienne de « transfert » qu'il n'aurait pas su identifier et dont la méconnaissance entamerait la pertinence scientifique de l'ouvrage ; au point de considérer Flournoy comme un « magnétiseur à l'ancienne » dont les idées peuvent être reléguées à l'époque tâtonnante d'avant la « rupture » freudienne[757]. Sans vouloir développer ici ce point important, signalons seulement l'illusion rétrospective sur laquelle repose cette proposition de lecture (par ailleurs défendable du point de vue d'une mobilisation assumée des théories psychanalytiques comme auxiliaires du travail de l'historien, ce qui n'est pas le cas dans ce travail) puisque Freud a conceptualisé puis érigé cette notion cardinale de la « technique psychanalytique » largement *après* la publication du livre de Flournoy.

Si dans les *Études sur l'hystérie*, (1895), il consacre quelques pages à la survenance fréquente d'une complication érotique dans la relation entre le médecin et son patient (des pages, comme on le verra, que Flournoy a très probablement lues), ce problème et son élucidation sont encore tout à fait secondaires dans sa théorisation[758]. Le problème du « surgissement du transfert » dans la cure et de la transformation de cet obstacle en outil thérapeutique a surtout été problématisée et développée par Freud dans le cas « Dora » (1905) ; une patiente traitée à partir de 1901. Ce n'est qu'à partir de 1914 (dans son article sur « Les névroses de transfert ») et surtout dans les années 1920 que Freud a érigé le « transfert » en clef de voûte de la pratique analytique[759]. De sorte que la mobilisation de cette notion par les historiens découle d'une psychanalyse déjà constituée. Concernant la genèse de ce concept chez Freud, citons cette remarque historiographique utile :

[756] *Ibid.*, p. 29.

[757] M. Cifali, (1982, 1983a, 1982b, 1984, 1985), F. Lorin (1984), O. Flournoy (1986), E. Roudinesco, (1986). L'expression est d'E. Roudinesco. Sur les raisons historiographiques d'opposer une méfiance aux des discours historiques et épistémologiques en terme de « rupture », J. Roger, *Pour une histoire des sciences à part entière*, Paris, Albin Michel, 1995.

[758] J, Breuer, S. Freud, *Etudes sur l'hystérie*, [1895], Paris, PUF, 2000, p. 329-330.

[759] S. Freud, *Au-delà du principe du plaisir*, *Œuvres Complètes*, vol. 15 (1916-1920), Paris, PUF, 202.

« […] *dans l'histoire de la notion chez Freud, il y a un décalage entre les conceptions explicites et l'expérience effective, décalage dont il a pu faire l'expérience à ses dépens* ; […] *il en résulte, pour celui qui voudrait retracer l'évolution du transfert dans la pensée de Freud, qu'il devrait, allant au-delà des énoncés, retrouver le transfert à l'œuvre dans les cures dont l'exposé nous a été transmis* ; […] »[760]

Comme l'ont bien vu un certain nombre de commentateurs sensibles à l'importance d'historiciser les savoirs et les pratiques scientifiques, il s'agit d'éviter de projeter ce livre dans un « cercle sans histoire » en l'arrimant arbitrairement aux théories freudiennes constituées. Ce travail suppose une levée nécessaire de certains présupposées rétrospectifs dans le but de faire apparaître l'originalité du livre dans son contexte d'élaboration et de réception. De cette façon seulement, on peut donner à apprécier le champ des possibles qu'il ouvrait pour les acteurs de l'époque[761].

Une « jeune visionnaire » donne une « séance » à Genève

On l'a vu, parallèlement à son travail de laboratoire et d'enseignement, Flournoy a recherché, sous l'impulsion de James qui l'y encourage et dont il partage les intuitions, de nouvelles voies de développement pour la psychologie. Il s'intéresse de ce fait, de manière indépendante, aux phénomènes du spiritisme qui lui semble un domaine digne d'être abordé comme une question scientifique légitime. Dans un passage d'une lettre à James déjà citée du mois de décembre 1893, Flournoy lui fait part de ses tentatives en ce sens :

« […] *je cherche à pénétrer dans le monde spirite de notre ville, mais c'est assez difficile ; ils n'ont d'ailleurs pas, actuellement, de médium bien remarquable ; je serais toutefois bien content si je pouvais voir de près ceux dont proviennent les phénomènes dont j'entends parfois le récit, mais ils s'entourent de solitude et de ténèbres.* […] »[762].

[760] J. Laplanche, J.-B, Pontalis, *Vocabulaire de psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, p. 493

[761] F. Vidal, « Flournoy et Freud: vous posez mal le problème ! », *Gazette de Lausanne*, 21 avril 1887. Réponse à E. Jackson, « Flournoy, si près de Freud », *Gazette de Lausanne*, 28 mars 1987, à propos de la parution du livre d'O. Flournoy, (1986), *op. cit*, voir aussi, V. Barras, F. Vidal, (1996), *art. cit.*

[762] [Houghton Library of University, bMS AM 1092, (201-252).] Ce passage de lettre laisse entendre que, dès cette époque, Flournoy a entendu parler d'un médium de quelque réputation. Dès cette époque, il semble qu'il fréquente la « société genevoise de recherche psychique » qui, malgré son nom, est une association spirite. (T. Flournoy, (1900), *op. cit*., p. 35, 330) Son président est Henri Cuendet, qui s'est avéré être un des associés de Flournoy malgré sa vive opposition (courtoise, du reste) due à son parti-pris en faveur du spiritisme. Il est cité à plusieurs reprises dans l'ouvrage, p. 53, 97, 163, 330, 346.

Un an plus tard, au mois de décembre 1894, suite à quelques tentatives infructueuses dont il rend compte dans son *Journal*, il est invité à assister à une séance d'un médium dont les mérites lui ont été vantés par son collègue Auguste Lemaître (1857-1922), un pédagogue qui est professeur au Collège Calvin de Genève[763]. Ce dernier fréquente les milieux spirites de la ville et lui a décrit des phénomènes qui semblent avoir suscité l'intérêt du psychologue. Depuis plusieurs mois, dans certains salons genevois, un petit cercle de fervents adeptes se réunit autour d'une « jeune visionnaire » qu'on présente comme remarquable[764].

Depuis près d'un an, Auguste Lemaître, dont les textes nous apprennent qu'il est un savant cultivé qui partage néanmoins nombre de présupposés voire de croyances spirites, s'intéresse de près à celle qu'il appelle « *son* médium »[765]. Il la présente à son collègue à l'automne 1894 comme une jeune femme qui, au cours de séances, a des « visions » sur des événements passés qui s'offrent spontanément à elle d'une façon inexpliquée alors qu'elle semble pleinement éveillée. Le plus souvent, ces « visions » ont trait à des anecdotes intimes sur les ancêtres proches des assistants ; anecdotes dont l'étrangeté et le piquant réside dans le fait que ces derniers les ignorent complètement. Ceux qui assistent aux séances écoutent, commentent et questionnent, « par le biais de la table », et observent le déroulement des « visions » qui se jouent dans une atmosphère de vénération mystique envers cette dictée des « esprits ».

Mais le « clou des séances » et ce qui en fait l'attrait mondain, ce sont les « révélations » que le médium donne sur les « antériorités » des assistants : elle leur divulgue des informations précises sur leurs prétendues existences passées et décrit leurs vies quotidiennes dans un autre

---

763 Auguste Micaël Lemaître (1857-1922) a été un collaborateur important de Flournoy au cours de ses observations. Les séances, dit-il, avaient lieu « tantôt chez lui, tantôt chez moi ». Dans son livre, Flournoy le présente comme son « excellent collègue » et un « ami » dont il « *aurait presque dû inscrire le nom à côté du [s]ien en tête de cette étude* », p 20. En arrière-plan de cette collaboration amicale, on peut toutefois déceler un certain nombre de dissensions courtoises entre les deux hommes sur l'interprétation de la médiumnité. C'est ce dont témoigne la rectification de Flournoy à l'article de Lemaitre paru en 1897 où ce dernier interprète le cas « d'Hèlène Smith » (sans la nommer) à l'aune de certaines croyances spirites qu'il semble parfois prêt à adopter. cf. Flournoy (1897), *art. cit*. Par contraste, la notice de la Bibliothèque de Genève le présente comme un « esprit scientifique, logique et précis » qui s'est impliqué dans la psychologie et la pédagogie des adolescents. Il a dirigé plusieurs missions sociales et éducatives en lien avec l'église protestante. Après la fin des observations de Flournoy en 1901, Lemaître est resté en relation avec « Hélène Smith » et il a écrit un article sur ses « peintures médiumniques » qu'il a publié dans la revue de Flournoy. Cf. A. Lemaître, « *Un Nouveau Cycle somnambulique de Mlle Smith, ses peintures religieuses* », *Archives de Psychologie*, vol. 7, p. 63-83. Autre témoin de ses recherches approfondies sur le sujet, sa publication sur un cas ancien de « double personnalité » genevois à l'époque du magnétisme animal, A. Lemaître, « Jenny-Azaela. Histoire d'une somnambule genevoise au siècle dernier d'après des documents inédits (avec un portrait) », *Archives de psychologie,* vol. 2, 1902, p. 105-132.

764 D'après les indications disséminées dans l'ouvrage, la « visionnaire » fréquentait depuis un an la « Société d'études psychiques de Genève » qui, malgré son nom, est un groupe de spirites convaincus. Sur l'influence du passé spirite du médium dans différentes groupes depuis 1892 et l'importance dans l'enquête de Flournoy. Voir *infra.*

765 A. Lemaître, (1897a), *art. cit.* p. 69, 82. E. Claparède appelle également « Hélène Smith », « le médium de Lemaître », *art. cit*., p. 42.

corps et dans un autre contexte historique et géographique[766]. Les participants sont ainsi flattés d'apprendre qu'ils sont la « réincarnation » de personnages historiques remarquables tels que la duchesse de Lamballe, le marquis de Mirabeau ou le duc d'Orléans[767]. Car les séances sont pleines de ces « apparitions » variées de personnages issues le plus souvent du siècle précédent (principalement de l'époque de la Révolution française) dont on s'accorde à penser qu'ils se manifestent à elle depuis leur univers immatériel dans la pénombre dont on l'entoure.

D'autre part, le cours des séances où s'entremêlent inextricablement de prétendues « visions » de défunts et autres « révélations d'antériorités » sont toujours associées à la présence d'un mystérieux « esprit-guide » qui répond au nom de « Léopold ». Ce dernier se manifeste « par la table » : c'est-à-dire que, parallèlement aux « visions éveillées » qui sont le plus souvent muettes, le médium dialogue avec les assistants, au nom d'une entité extérieure à elle, au moyen de petits coups frappés sur une table dans un jeu de questions-réponses positives ou négatives dont le rôle et l'intérêt consistent à orienter et à préciser la signification des « visions » [768].

Tous, aux premiers desquels le médium, croient en l'existence objective de ce prétendu « esprit ». On le présente d'ailleurs comme la réincarnation du célèbre médecin-magnétiseur Joseph Balsamo (1743-1795), un intrigant cosmopolite de la cour du royaume de France à la fin du XVIIIe siècle, dont le nom est surtout connu grâce à sa mise en fiction et à sa large popularisation, depuis un demi-siècle, par le roman éponyme d'Alexandre Dumas qui lui a conféré dans sa grande intrigue historique le rôle de « chef des illuminés »[769]. C'est pourquoi, lors

---

766 Rappelons qu'à ce moment, l'antique doctrine orientale de la métempsychose a récemment été remise au goût du jour par les théosophes dont les doctrines jouissent alors d'une large popularité en Europe comme en Amérique. D'un point de vue historique, il y a de fait une alliance objective de la théosophie avec le spiritisme sur la base d'une croyance métaphysique partagée en l'immortalité de l'âme. Sur l'histoire culturelle et sociale de la théosophie, J. Oppenheim, (1985). Pour une analyse anthropologique contemporaine des séquelles culturelles et cognitives de ce courant, W. Stoczkowski, *Des hommes, des dieux et des extra-terrestres. Ethnologie d'une croyance moderne*, Paris, Flammarion, 1999. Mentionnons également l'article critique de Flournoy sur la théosophie salué par James, T. Flournoy, « Lettre sur la théosophie à Genève », *Semaine littéraire*, janvier 1901. Repris dans Flournoy, (1911), *op. cit.* p. 546-552.

767 Ce que Flournoy a appelé le « cycle Royal » et qui est analysé p. 285-298.

768 Ce qu'en termes psychologiques, les auteurs de la période appellent une « faculté typtologique » ou « typtomotrice ». Par ce procédé de communication digital, on obtient alors ce que Flournoy appelle de « *laconiques indications épelées par coup* ». Dans le cas d'Hélène Smith, ce procédé a connu un net perfectionnement au fil des séances. Ce dont rend compte la description donnée par Lemaitre « […] *c'est par l'un des doigts du médium, en général, le petit doigt, que nous restons en communication avec lui, pendant que son âme semble appartenir à une autre économie. Le petit doigt répond aux questions, épelle comme la table, mais beaucoup plus vite.* […] », A. Lemaître, (1897a), *art. cit.*, p. 84

769 La figure historique de Cagliostro, lequel a lui-même publié ses *Mémoires* (1785), a inspiré de nombreux auteurs romantiques au début du XIXe siècle (Carlyle, Goethe, Nerval, Schiller…) mais sa popularisation dans les pays de langue française est très largement due à Dumas. Le premier des trois tomes des *Mémoires d'un médecin* (1846) porte pour titre « Vie de Joseph Balsamo » et ce roman a joui d'une diffusion considérable. Il est précisément question dans l'une des sous intrigues du volume de la relation entre le magnétiseur et une jeune femme nommée Lorenza Feliciani qui a une « double personnalité ». Dans son état normal, elle méprise Balsamo, tandis que dans l'état somnambulique, elle lui fait des avances. Nous

des séances genevoises un siècle plus tard, « Léopold » dispense également, dit-on, des « *exhortations morales* » et des « *prescriptions médicales souvent heureuses* » à destination des assistants. L'auditoire, quant à lui, semble entièrement acquis à la réalité de ses prétendus pouvoirs.

Tel est le tableau global des phénomènes de séances qu'on donne à Flournoy avant sa rencontre avec le médium. D'un point de vue psychologique, il s'agit d'une jeune femme qui a des « hallucinations visuelles et auditives » en état de veille, accompagnées de « dictées typtologiques ». Mais le trait principal qui semble avoir retenu son attention réside dans le fait que, au cours des séances, cette jeune femme divulgue des informations précises sur des défunts connus des assistants. Ce sont des évènements intimes qu'elle ignore complètement à l'état de veille mais dont on certifie à Flournoy qu'ils ont très souvent pu être vérifiés. De là, la réputation « solide » dont elle commence à jouir dans les milieux spirites de la ville.

Premières séances : l'ébranlement du savant.

Ces descriptions semblent avoir suscité la curiosité de Flournoy puisqu'il a entrepris des démarches pour venir assister à des séances. Au mois de novembre 1894, Lemaître a obtenu, dit-il, la « *permission de l'inviter* »[770]. Toutefois, on comprend par certaines remarques de Flournoy dans son ouvrage que le médium et son entourage n'ont consenti à sa visite qu'en surmontant certaines « réticences ». Selon les indications de Lemaître et surtout de Flournoy à ce sujet, ces réserves découlaient de la crainte du médium de « *s'exposer au coup d'œil critique et peut-être malveillant* » d'un professeur d'université qui « *passe pour imbu d'une déplorable incrédulité* » à l'égard de ses prétendues facultés. Cette appréhension, dit-on, a suscité en elle quelques « combats » intérieurs[771].

Mais Flournoy évoque aussi le fait qu'il a alors cru déceler chez le médium comme un « *secret espoir* » de parvenir à convaincre un savant considéré comme récalcitrant pour le convertir à la digne « cause spirite ». Ces réflexions rétrospectives nous informent sur le fait que, avant même son introduction dans les séances, l'image à la fois crainte et glorifiée du savant, qu'on suppose forcément hostile à cette doctrine religieuse, a joué un rôle non négligeable dans les préoccupations plus ou moins latentes du médium.[772] Toutefois, comme on va le voir, il n'est rien

---

renvoyons à l'édition établie par Claude Schopp, A. Dumas, *Mémoires d'un médecin*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1990. Cette édition critique contient un dictionnaire sur les personnages historiques et leur transposition romanesque. Sur les commentaires de Flournoy concernant les rapports des « visions » « d'Hélène » avec le roman de Dumas (p. 97-99, 111, 115). D'après Flournoy, Elise Müller possédait la 3éme édition de l'ouvrage de Dumas dont la page de garde est une gravure du portrait du célèbre magnétiseur (p. 285).

770 *Ibid.*, p.141-142. Selon le témoignage d'A. Lemaître sur ce point: « […] *notre médium qui n'aime pas faire de nouvelles connaissances consent pourtant à ce qu'il [Flournoy] se joigne à nous pour notre soirée. Et je pense qu'il ne l'a pas regretté.* […] », A. Lemaître, (1897a), *art. cit.*, p. 72.

771 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p 141.

772 *Ibid.* p. 14.

de moins sûr que Flournoy ait été dans cette disposition d'esprit foncièrement sceptique voire malveillante puisqu'en ce domaine, sans jamais souscrire à la crédulité aveugle et aux idées pour lui surannées des spirites dont il se distancie toujours radicalement, on comprend qu'il s'en tient au principe méthodologique auquel il s'est astreint et d'après lequel : « tout est possible ». Ses remarques nous informent que pour convaincre le cercle, il a fait valoir sa position « neutre ». Ce qui semble avoir finalement suscité l'accord de la visionnaire.

Dans « l'aperçu général » du livre, Flournoy fait part de sa première impression de surprise devant la « voyante tant vantée » car c'est, dit-il, une belle personne à la chevelure et aux yeux presque noirs dont le visage est « ouvert et intelligent » et qui éveille immédiatement la sympathie. Elle a, dit-il, un « *regard profond mais nullement extatique.* […] *Rien de l'aspect et émacié ou tragique qu'on prête* […] *aux antiques sibylles* »[773].

Au cours de cette première séance en comité restreint (ils sont trois, dit Flournoy, dont Lemaître), le médium va avoir l'occasion de faire une vive impression sur celui qui est venu en « naturaliste curieux »[774]. Lors de cette première séance, alors qu'elle a déjà développé différentes « visions » sur plusieurs sujets distincts, à un moment donné, celles-ci vont concerner directement le nouvel invité puisque le médium évoque des événements passés qui se rapportent à sa propre famille. Pour bien saisir le contexte de ce que Flournoy nommera ces « indiscrètes révélations » et dont l'importance ne saurait être sous-estimée puisqu'elles sont le déclencheur d'une enquête de plusieurs années, nous redonnons le passage du « procès-verbal » de cette séance. Le texte donne à comprendre que l'attention de la visionnaire s'est focalisée à un moment donné sur le professeur puis qu'elle s'est lancée dans la description d'une « vision ». On note alors que :

« […] *Le médium aperçoit une longue traînée vaporeuse qui enveloppe M. Flournoy :* « *une femme ! » s'écrie le médium et un moment après : « deux femmes !… Assez jolies, brunes… toutes deux sont en toilette d'épouse… Cela vous concerne Monsieur Flournoy ! » (la table approuve par coup frappé)* […] *Elles restent immobiles, elles ont des fleurs blanches dans les cheveux et se ressemblent un peu ;* […] *L'une, dans le coin, se présente sous deux aspects différents ; sous les deux formes, elle est jeune et peut avoir vingt-cinq ans : d'une part, elle reste avec l'apparence déjà décrite (toilette d'épouse), et, d'autre part, elle se montre très lumineuse dans un grand espace*[775] […]. *Les deux femmes semblent prêtes à se marier.*

---

773 *Ibid.* p. 27.

774 Le 9 décembre 1894, *Ibid.*, p. 142. Sur la foi des archives privées d'A. Lemaître, M. Cifali donne l'horaire, de 20h à 21 h 40, « pour être exact ». M. Cifali (1983a), *art. cit.*, p. 113, 129.

775 Cette image du « double » dans un « espace lumineux » renvoie, dans la symbolique spirite avec laquelle les assistants sont familiers, à l'état actuel d'une personne désincarnée, pour marquer le contraste avec sa

Le médium entend alors un nom qui lui échappe d'abord, puis qui lui revient peu à peu quoique avec une certaine difficulté. Il dit ; « An !…. An !…. Dan… Ran… Dandi !…. Dandiran ! » […]

- Flournoy demande : « *à laquelle des deux femmes se rapporte ce nom ? »*
- Le médium répond : *« A celle qui se présente sous deux formes ».*

Le médium ne voit pas l'autre femme aussi nette […] *que la première, mais distingue tout à un coup un homme grand, qui ne fait que passer.*

(Et la table dicte), « Je suis sa sœur, nous reviendrons ! […] »[776]

Après quoi, selon le procès-verbal, la « vision » s'étiole et l'on passe à un autre sujet. Mais après la séance, Lemaître rapporte que Flournoy s'est senti tenu d'expliquer la « vision » à l'assistance : le nom « Dandiran » est le nom de mariage de sa tante décédée depuis de nombreuses années. À l'énoncé de ce nom, il a donc instantanément compris que l'apparition hallucinatoire de ces deux femmes prétendait renvoyer au passé de sa propre mère et de sa tante ; ce dont témoigne la question directe qu'il pose au médium pour savoir si elle les différencie.

La scène en effet, pour insignifiante qu'elle soit pour un observateur profane, évoque un moment précis de l'histoire de sa famille : Flournoy explique que quarante ans auparavant, en 1853, il y a eu dans sa famille la double noce de sa mère et de sa tante, bientôt suivie du décès prématuré de cette dernière. Ce qui est le plus frappant pour le savant, c'est que, d'après les détails de la « vision », il peut clairement distinguer l'identité de chacune des deux femmes (et la destinée écourtée d'une d'entre elle), mais aussi celle de « l'homme grand » qui évoque indubitablement son propre père lequel, rapporte-il, était « de haute stature »[777].

Ainsi, cette jeune femme en état d'obnubilation somnambulique, qu'il n'a jamais rencontrée, prétend pouvoir « voir » une scène intime qui se rapporte au passé de sa propre famille. Comment, dès lors, peut-elle avoir accès à des informations privées d'un passé depuis longtemps révolu ? La révélation de tels évènements familiaux anciens par une jeune femme en état de sommeil nerveux et dont la main tambourine des petits coups sur un guéridon semble avoir vivement intrigué le psychologue.

Dans son livre, il dira :

---

forme terrestre où, le plus souvent, elle apparaît avec des attributs quotidiens. T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 334, note 2.

776 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 334-335. Le procès verbal de cette séance a d'abord été publié dans l'article d'A. Lemaître (1897a), *art. cit.*, p. 72. Flournoy y est mentionné sous le pseudonyme « Mr. Dompierre ». Dans cette publication, le ton et la place accordée aux « révélations » de cette séance témoignent du fait qu'elles ont été considérées par les membres du groupe de croyants auquel Flournoy est lié comme une des prouesses les plus éclatantes d'Hélène Smith au cours des trois premières années de séances.

777 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 335 ; A. Lemaître (1897a), *art. cit.,* p. 73.

« […] *Je fus, il est vrai – très frappé sur le moment* […] »[778].

Conformément à l'axiome qu'il a adopté selon lequel « tout est possible » et auquel s'ajoute la dramaturgie réelle de la « vision » faite d'une ambiance solennelle autour d'une personnalité dans un état de conscience anormal, on comprend que de telles révélations ont fait vaciller la subjectivité du psychologue[779]. Ce dont il ne se cache nullement, comme en témoigne la confession qu'il a placée dès le début de son ouvrage.

Ce « soir-là », dit-il :

« […] *Les prouesses retentissantes de Mme Piper, l'illustre médium Bostonien* […] *me revinrent à la mémoire.* […] *Je sortis de cette séance avec un renouveau d'espoir - l'espoir si souvent déçu, vestiges des curiosités enfantines et de l'attrait du merveilleux, qui rêve de se trouver une bonne fois face à face avec du « supranormal », mais du vrai et de l'authentique : télépathie, clairvoyance, manifestation spirite, ou autre chose, n'importe quoi, pourvu que cela sorte décidément de l'ordinaire et fasse sauter tous les cadres de la science établie* […] »[780].

Cet aveu sur l'état de sa subjectivité à ce moment est toutefois à mettre en balance avec le contrepoids probabiliste du « principe de Laplace » auquel il s'est astreint. On peut supposer que Flournoy a assez vite cherché à prendre du recul sur l'évènement par des raisonnements qui tiennent à ce « bon sens » qu'il valorise régulièrement dans ses écrits. Car cette double noce et le nom de ses protagonistes, aussi insignifiants et lointains soient-ils, ont certainement pu avoir quelque notoriété à Genève à l'époque. Dès lors, cette « vision » n'est-elle pas simplement due à une somme d'informations perpétuées par transmission orale et dont la visionnaire aurait pu avoir connaissance dans son enfance ? D'autre part, une autre explication plus radicale encore, qu'il n'a pas non plus pu écarter par doute méthodique élémentaire, réside dans la conjecture selon laquelle, en anticipant sur sa venue, cette femme a très bien pu s'informer sur son propre compte pour le mystifier. Il ne serait alors que le jouet d'une imposture.

Aussi, pour tenter d'élucider la nature et la source de ces « révélations », il a cherché à se renseigner sur cette personne pour jauger sa fiabilité morale. Or, assez vite, il a obtenu des

778 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 350.
779 On retrouve ici, sans surprise, l'ébranlement fondateur caractéristique des savants aux prises avec les apparences supranormales dans le magnétisme, le spiritisme et l'hypnotisme. Ce jeu complexe du passage de l'incrédulité à la crédulité, et réciproquement, devant « l'invraisemblablement vrai » a été analysé par J. Carroy, (1991), *op. cit.*, p. 37-39, 41-42. (1993), *op. cit.*, p. 37-55.
780 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 28.

renseignements « sommaires » mais « favorables »[781]. Cette « grande et belle personne » d'une trentaine d'années s'appelle Elise-Catherine Müller dans la vie civile. Elle est née le 9 décembre 1861. C'est une femme d'un « commerce agréable », d'ascendance hongroise par son père, qui habite depuis toujours à Genève, avec sa mère, dans le quartier populaire de Plainpalais. Il apprend d'autre part qu'elle travaille comme chef du rayon tissu dans un grand magasin de la ville où on la juge « *discrète et réservée* »[782].

Depuis trois ans, apprend-il par différentes sources, elle est devenue adepte du spiritisme en participant à des réunions auprès de trois groupes spirites différents où ses « facultés » se sont vite développées et dont elle est devenue depuis le principal centre d'attraction[783]. Sur la base de ces informations recueillies, il semble que Flournoy ait jugé à ce moment qu'il n'y avait aucun motif de suspicion en sa défaveur et qu'il ait décidé de continuer ses investigations psychologiques sur ce médium dont il souligne qu'il n'a jamais été payé ni pris en défaut de fraude[784].

« Incarnations » ?

Lors de la troisième séance qui, pour la première fois a lieu chez Flournoy, à la fin du mois de janvier 1895, celle à qui le nom « d'Hélène Smith » va être donné aura une nouvelle occasion d'impressionner son observateur au cours de ses « visions »[785]. Car, par deux fois, des évènements vont amener le savant à effleurer l'idée que le médium a été en mesure « d'incarner » partiellement sa propre mère, décédée vingt ans auparavant, en 1875. À deux reprises, il a été

781 *Ibid.* p. 28, 37-38.

782 *Ibid*, p. 37-38.

783 Pour les besoins de ses investigations, Flournoy a recueilli de nombreux témoignages et documents sur ces trois groupes afin de mieux comprendre « *l'influence stimulante et provocatrice* » que leurs idées et leurs coryances ont eu sur l'imagination « d'Hélène ». Pour les identifier, il les a baptisés de la façon suivante : le « groupe Z. » qu'elle a fréquenté pendant l'hiver 1891-1892. C'est ce petit groupe qui l'a initié aux doctrines et aux pratiques spirites, notamment par la lecture du livre de L. Denis, *Après la mort*, 1889, [p. 50-51] ; le « groupe N. » (avril 1892 à juin 1893) dont il remarque ironiquement qu'il « *occupe une place forte honorable dans l'histoire de l'occultisme genevois* » et dont le rôle, comme on le verra, a été considérable dans l'émergence de « Léopold » et dans sa familiarisation à un climat culturel qu'on pourrait qualifier elliptiquement de théosophico-orientaliste [p. 89-91, 96-98, 135, 234-235, 285-286, 309-3] ; enfin, le « groupe de M. Cuendet », qu' « Hélène » a fréquenté régulièrement à partir de 1894. Selon Flournoy, ces trois groupes fermement spirites ont eu une « influence suggestive » préalable à la sienne.

784 Rappelons que ce sont les deux critères émis par la *Society for Psychical Research* pour que l'étude d'un médium puisse satisfaire, selon eux, à des conditions d'investigation véritablement « scientifiques ».

785 Sur l'origine du pseudonyme donné à Elise-Catherine Müller amené à devenir célèbre dans toute l'Europe, il existe très peu d'informations fiables et/ou véritablement convaincantes. Mentionnons toutefois à ce sujet le témoignage d'O. Flournoy : « […] *selon l'opinion de Mme Denise Werner dont la mère, Mme Alice Werner, fille de T. Flournoy, a bien connu le médium, c'est Elise Müller qui aurait probablement choisi elle-même son pseudonyme, prénom compris.* […] ». Lors de leur rencontre, la plus jeune fille du psychologue, alors âgée de trois ans et qu'Elise Müller a eu l'occasion de fréquenter, s'appelle Hélène. Le nom « Smith » évoque peut-être à dessein une connotation anglo-saxonne dont la culture populaire est plus favorable à la médiumnité. O. Flournoy, (1986), *op. cit.*, p. 35-36.

témoin de détails caractéristiques dans l'attitude du médium qu'il a spontanément associé à la silhouette maternelle[786]. Ces scènes « d'incarnations » vont redoubler l'ébranlement fondateur.

En premier lieu, au cours de la séance, il est frappé par un détail dans la physionomie générale du médium : après avoir visité les lieux, sa main droite a pris une pose particulière avec deux doigts recourbés d'une façon que Flournoy juge « très caractéristique » puisque, sa mère, qui souffrait de rhumatisme, ne pouvait étendre ni l'annulaire ni le petit doigt qu'elle avait « toujours fléchis ». Il confesse que cet incident l'a véritablement stupéfié.

D'après ce qu'il explique dans son livre, Flournoy n'a jamais envisagé la possibilité que « l'esprit » de sa mère ait été bel et bien présent et/ou incarné. En revanche, à la suite de la description de cette scène dans son livre, il dit qu'il a alors tenté de s'expliquer la chose « *par quelque suggestion mentale involontaire de [s] a part* ». Comme on l'a vu, d'après la terminologie de l'époque établie par Charles Richet, Flournoy envisage à ce moment la possibilité que le médium ait pu accéder, sans le secours de ses sens, au contenu de certaines de ses pensées affectives latentes qu'il aurait pu lui suggérer de manière inconsciente et involontaire[787].

Flournoy relate qu'immédiatement après cette réflexion intérieure est advenu un second incident analogue : tandis que le médium est encore en phase d'obnubilation, elle manifeste un « violent désir » d'entrer dans une pièce attenante à la bibliothèque (où se tient la séance). Elle y entre et s'arrête longuement devant une armoire qu'elle scrute comme fascinée et qu'elle finit par ouvrir. Or, confesse Flournoy, il fut une nouvelle fois « très frappé » dans la mesure où il se dit sur le moment que cette armoire était le seul des meubles de la maison que sa mère ait connu, et il ajoute son explication spontanée du moment : « *j'inclinais (de nouveau) à y voir une influence télépathique de mes propres souvenirs* »[788].

À ce moment de son investigation, Flournoy a donc envisagé explicitement l'idée que le coefficient émotionnel dont certaines de ses pensées étaient chargées ait pu être détecté et dramatisé par le médium d'une façon totalement inexpliquée mais qu'il se propose alors de concevoir sur le modèle de la télépathie. Cependant, à la suite de cette secousse émotionnelle qu'il confessera plusieurs fois à dessein dans son livre, dans le but d'indiquer toute la complexité des

---

786 Sur les prétendues incarnations de « Mme Flournoy », T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 350-351.

787 On retrouve ici sans surprise l'un des *modus operanti* possibles de la « télépathie » sur un modèle similaire à celui envisagé par les investigateurs français lors des discussions de la *Société de psychologie physiologique* en 1885-1886. Voir Chapitre 3. Preuve de sa référence implicite aux expériences françaises et aux premières expériences somnambuliques de Pierre Janet et du Dr. Gibert en particulier, Flournoy note en passant dans l'ouvrage, sans donner de date précise, qu'au cours de ses investigations il a : « […] *essayé quelques fois d'impressionner Hélène à distance*. […] ». Des tentatives qui n'ont eu aucun succès sauf une fois, dit-il, mais qu'il attribue à une simple coïncidence. *Ibid.* p. 319. Sur la croyance « d'Hélène » et des assistants en la capacité de Flournoy a produire un tel phénomène d'action à distance, voir l'extrait de procès-verbal de la séance du 13 décembre 1896, M. Cifali, (1988), *art. cit.*, p. 47.

788 T. Flournoy, (1900)*, op. cit.*, p. 350-351.

positions de croyances fluctuantes du savant dans ce type d'investigation, certains indices objectifs conduisent à l'hypothèse selon laquelle une série d'évènements va permettre au savant pondéré et probabiliste de reprendre le dessus.

Une élucidation rationnelle des « indiscrètes révélations »

Pour Flournoy, on l'a vu, il est logiquement possible que de telles facultés « supranormales » puissent exister mais elles sont infiniment peu probables à la lumière des lois connues de la nature. De plus, si l'on considère le contenu de ce qu'il appellera les « rétrocognitions » du médium, ce sont dans tous les cas cités des incidents, certes lointains et insignifiants mais véridiques et très précis, qui avaient pu avoir quelque notoriété[789]. Par ailleurs, toutes les prétendues « révélations » se rapportent à des évènements qui ont uniquement trait à la famille de sa mère et dans une période de temps assez courte et antérieure de seulement quelques années à la naissance de « Mademoiselle Smith ». Ceci, pour Flournoy, indique clairement une limite à l'information du médium.

Pour tenter d'élucider cette énigme, il a interrogé directement un témoin direct de ces évènements anciens, à savoir son oncle, le Professeur Eugène Dandiran (1825-1912), qui est professeur de théologie à l'université de Lausanne, en relatant les circonstances et en mentionnant le patronyme réel du médium[790]. Ce dernier, qui fut l'époux de sa tante décédée, lui apprend qu'il se souvient avoir connu la mère d'Élise Müller qui travaillait pour sa mère en tant que couturière et qu'il se remémore très bien son mariage avec un hongrois. Autrement dit, Flournoy apprend par son oncle que la famille de sa mère a été temporairement en relation, il y a près d'un demi-siècle, avec celle d'Elise Müller et que leur relation s'est prolongée jusqu'à l'époque où elle était encore une jeune enfant. Muni de ces renseignements, Flournoy questionne alors « Hélène » (qu'il avait méthodiquement tenue dans l'ignorance de ses démarches) en les lui fournissant lors d'un entretien dans son état de conscience normal. Cette dernière n'a aucun mal à lui confirmer ingénument les faits qui sont en parfaite adéquation avec les souvenirs du professeur Dandiran et qui seront ensuite corroborés par la mère du médium avec laquelle le psychologue a également eu l'occasion de s'entretenir.[791]

---

789 La notion de « rétrocognition » a été proposée par F. Myers dans son huitième article sur la « conscience subliminale » que Flournoy a l'occasion de lire cette même année. cf. F. W. H. Myers, « The Subliminal Self. Chapter VIII. The Relation of Supernormal Phenomena to time: Retrocognition », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 11, 1895, p. 334-407.

790 *Ibid.*, p. 336.

791 Flournoy ne donne pas la date exacte de son entretien avec le professeur Dandiran ; ce qui ne permet pas de circonscrire précisément le moment de son élucidation rationnelle des « rétrocognitions » d'Hélène Smith. Pour notre reconstruction, nous supposons qu'il a eu lieu assez rapidement, dans la foulée des premières séances des mois de janvier et février ; soit, au printemps 1895, puisque sur la base de sa lettre à

Ceci, raisonne alors Flournoy, plaide pour le fait que ces « révélations » soient issues d'un « *groupe limité de souvenirs latents* » que le médium ignore à l'état de veille, mais dont la réactivation aurait été déclenchée par sa venue aux séances à la faveur d'un état de conscience anormal. À ce moment précis donc, les « rétrocognitions » qui, dit-il, « l'intriguaient tant » trouvent une explication pour le moins éloignée de l'hypothèse spirite. Désormais, il dispose d'un schéma psychologique qui lui offre une interprétation en accord avec les lois naturelles. Cet épisode, en effet, va lui fournir ce qui va devenir l'une de ces hypothèses maîtresses pour interpréter la médiumnité d'Hélène Smith : ce qu'il appelle, la « cryptomnésie », à savoir, le réveil de certains souvenirs oubliés qui reparaissent sans être reconnus du sujet puisqu'il croit y voir quelque chose de nouveau[792]. De plus, les conditions de ces « révélations » l'induisent à conjecturer que, par le biais de certaines phases d'états de conscience anormaux, ce sont des souvenirs très lointains qui peuvent ressurgir d'une façon tout à fait défigurée et non reconnaissable.

Ce faisceau de raisonnements désormais bien étayés en main le mène alors à plusieurs autres conclusions importantes à ce point précoce de son investigation. En premier lieu, dit-il, ces faits plaident pour l'honnêteté du médium. L'aveu candide, à l'état de veille, de sa relation passée avec la famille de sa mère et son absence totale de déni prouve sa bonne foi car, si elle avait été une mystificatrice aguerrie qui s'était informée à son insu pour le tromper, il aurait été d'une bien trop piètre stratégie que de limiter ainsi le champ de ses « visions » à un groupe aussi restreint d'informations. En second lieu, l'immense majorité des prétendues « révélations » sur des défunts qui jusqu'ici ont été données par « Hélène » autour d'elle en lui assurant une solide réputation dans le milieu spirite, se voient désormais voilées d'un fort soupçon d'inauthenticité quant à leur origine supranormale. Car, comme le dit Flournoy, « *un seul exemple de ce genre vaut pour tous* »[793]. Sur la base de ce cas de figure personnel qu'il a pu tirer au clair, il en induit que l'ensemble des autres « révélations » sur d'autres familles est susceptible d'une explication du même type.[794]

James du 4 septembre 1895 (cf. infra), on peut déduire que cet entretien a eu lieu avant cette date. Concernant les circonstances et l'étendue des « révélations » sur sa propre famille, Flournoy donne un récit (p. 334-337) qu'il est utile de croiser avec plusieurs passages du livre, p. 27-28, 142, 345,-348, 350-351. On apprend qu'il y a eu d'autres incidents (5 ou 6) se rapportant à la famille de sa mère, mais qu'il ne les rapporte pas tous. Ces « révélations » ont toutes eues lieu lors des six premières séances. Après quoi, dit l'auteur, le « sac [était] vide ». p. 345-348.

792 Flournoy en propose une définition plus étendue dans le glossaire des termes utilisés qu'il a placé au début de l'ouvrage. T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p 24. Voir aussi, p. 136, 232, 360.

793 « *ab uno disce omnes* », *Ibid.*, p. 337.

794 Ce qui, remarque Flournoy, la différencie de « Madame Piper » laquelle donne des faits intimes privés : les fameux « messages-tests » censés être connus des assistants seuls. Cf. notes p. 335, 344. Sur l'importance de ce type de preuves pour James et l'appréciation philosophique de leur réalité possible par Flournoy, voir vol. 2. « Dossier critique », « Extraits du *Journal* de Th. Flournoy », « Conversations avec Mr. James. Août 1892 ».

À partir de ce moment donc, l'énigme de la médiumnité d'Hélène Smith prend une forme essentiellement psychologique. Sans pour autant nier la survenance possible d'un quelconque phénomène supranormal au cours de l'enquête future, pour Flournoy, son improbabilité augmente toutefois considérablement. Cette première démystification, dont on peut supposer qu'elle a été assez rapide, ne l'a cependant pas conduit à mettre un terme à son enquête. Au contraire, car, pour le psychologue, il reste encore toute une série de questions des plus intéressantes à explorer dont celle de la capacité inouïe du médium à théâtraliser des souvenirs très lointains qui sont totalement ignorés par sa personnalité éveillée. Mais c'est désormais avec des dispositions subjectives beaucoup plus circonspectes que celles qu'il a confessées à la suite des deux premières séances, qu'il semble avoir décidé de poursuivre l'analyse psychologique de « Mademoiselle Smith » et des « phénomènes d'automatisme » dont elle est le sujet.

Rupture de style dans le cours des séances.

Avec ces nouvelles dispositions subjectives, les observations de Flournoy vont entrer dans une phase critique qui va radicalement transformer le cours, le contenu et le style des séances. D'après les indications qu'il donne dans l'ouvrage, on comprend qu'une fois son vacillement subjectif surmonté, Flournoy a cherché à reprendre la main : les séances ne seront dès lors plus articulées autour de la crédulité admirative d'une assemblée dont il est l'un des témoins relativement passifs mais bien autour de l'activisme d'un savant déterminé à contrôler les conditions d'émergence de l'ensemble des « étranges phénomènes ».

On décèle à la lecture du livre que cet interventionnisme va susciter une situation de mise au défi réciproque : tandis que la « voyante » va chercher à déployer toutes ses ressources, conscientes et inconscientes, pour convaincre le psychologue de la réalité de ses « pouvoirs », ce dernier va demeurer rivé à sa posture d'homme de science distant, tout en encourageant systématiquement le développement des « visions » de la jeune femme. En d'autres termes, on comprend qu'il s'est joué une rivalité de compétences, sur un mode asymétrique (« tel un jeu de chat et de la souris »), qui s'est répercutée sur le plan phénoménal non sans avoir été investie d'une puissante charge émotionnelle[795]. Ce qui, comme on le verra, va susciter l'un des problèmes

[795] Comme l'ont bien montré les analyses de M. Cifali qui, sur la base des archives privées d'A. Lemaître redonnant le « pas à pas » des séances, a proposé de concevoir leur relation comme un conflit de compétences, tel un *« jeu de chat et de la souris »*, entre le savant et son médium. De ce point de vue, l'historienne évoque la *« longue tentative d'Elise Müller pour rivaliser avec le savoir positif du savant qui l'observe »*. Dès lors, les performances linguistiques inouïes qui se manifesteront au cours des séances peuvent être interprétées comme « *la création de celle qui est exclue de la compréhension tout en étant condamnée à intéresser* ». cf. M. Cifali, « Une glossolale et ses savants : Elise Müller alias Hélène Smith », in S. Auroux (dir.), *La linguistique fantastique*, Paris, Denoël., 1985, p. 236-244. Voir aussi « Postface 2, les Chiffres de l'intime », in T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 375.

centraux de l'enquête. Mais pour expliquer cette « prompte » et « énorme » transformation des séances, Flournoy la met dans un premier temps sur le compte des « petites expériences » qu'il a réalisées lors des séances qui ont fait directement suite à son élucidation rationnelle des « indiscrètes révélations ».

Lors des trois ou quatre séances qui se sont tenues entre le 20 janvier et le milieu du mois de février 1895, Flournoy rapporte qu'il a cherché, non sans quelques difficultés, à briser la « respectueuse considération » qui entourait la « charmante visionnaire » en s'efforçant d'examiner son état physiologique avant, pendant et après ses séances[796]. Il a d'abord mené des tests élémentaires sur l'état de sa sensibilité pendant ses « visions » en pratiquant des palpations, des pincements et des piqûres sur ses membres afin de déterminer l'état sensoriel du médium lors du développement des phénomènes automatiques. Suite à ces premiers tests, il se rend compte que la main droite du médium posée sur la table est complètement insensible pendant qu'elle a ses « visions ». Il observe d'autre part une sévère contracture du bras qui, à la fin de la séance et suite aux « dictées digitales », « *résiste comme une barre de fer* » à ses efforts pour tenter de la retirer de la table[797]. Il évoque également la présence pendant les séances de tics convulsifs, de paralysies momentanées et mentionne les « sensations étranges » dans les yeux, le visage, les bras, les mains et le cou dont « Hélène » se plaint. Il signale enfin les pleurs, soupirs, hoquets, bruits œsophagiens et modifications du rythme respiratoire comme autant d'indices physiologiques d'altérations sensorielles, motrices et émotionnelles assez considérables.

Lors de la cinquième séance, le 3 février 1895, il reproduit le même type d'observations corroboratives. Par ses tests et ses tentatives de mesures répétés, il prouve qu'il existe chez elle, pendant ses « visions », toute une série de troubles sensori-moteurs qui n'avaient pas été encore reconnus par les assistants[798]. Le principal d'entre eux est une « allochirie » : à savoir, une confusion sensori-motrice permanente entre le côté droit et le côté gauche, qui n'est autre que l'un des symptômes courants de la condition hystérique sur lequel Pierre Janet a récemment attiré l'attention des médecins et des psychologues. Or, selon le psychologue français, on a là un des symptômes dégénératifs caractéristiques d'une « désagrégation pathologique » de la conscience[799].

À la suite de ces observations, Flournoy aboutit donc à un certain nombre de résultats importants : il prouve, à la surprise de ses associés, semble-t-il, que chez cette voyante qu'on

---

796 *Ibid.*, p. 30, 70-74.

797 *Ibid.*, p. 74.

798 A titre de preuves objectives de ces altérations sensori-motrices, Flournoy donne les résultats de ses mesures réalisées à l'aide d'un dynamomètre puis d'un algésimètre. Il reproduit également les courbes graphiques du tremblement de l'index droit du médium avant et après les séances. *Ibid.*, p. 77-78.

799 *Ibid.*, p. 72-73. Pour Flournoy, l'allochirie « d'Hélène » deviendra « *l'indice qu'elle n'est plus dans son état ordinaire* ». cf. P. Janet, *L'état mental des hystériques, vol. 1 Stigmates mentaux des hystériques*, Paris, Rueff, p 61, 77 ; et *Névroses et idées fixes*, t. 1 Paris, Alcan, 1898, p. 234.

entourait jusqu'alors d'une « vénération mystique » et que l'on considérait comme pleinement consciente et bien portante, on peut observer une profonde perturbation des centres nerveux au cours des séances. À partir de ces constats, Flournoy est en mesure d'interpréter ce cas de médiumnité à la lumière de l'information scientifique internationale sur la psychopathologie. Car, dit-il, les troubles « très variés » qu'il a pu observer sont selon lui « identiques » à ceux que l'on observe dans l'hystérie ou que l'on peut créer artificiellement grâce à l'hypnotisme.

Toutefois, il marque une différence importante avec l'approche strictement pathologique de ses collègues français qu'il lit avec attention. Après avoir examiné à plusieurs reprises « Hélène » dans son état éveillé ordinaire, Flournoy insiste sur le fait qu'il n'a remarqué aucune tare de dégénérescence : son champ visuel, dit-il en écho aux précisions auxquelles Janet invite les « chercheurs psychiques », est normal. D'autre part, en dehors des séances, il ne constate aucune anesthésie d'origine hystérique. Autrement dit, les perturbations fonctionnelles importantes dont cette jeune femme est le sujet ne se signalent seulement qu'au cours des séances. On ne peut donc pas selon lui assimiler sa condition à celle d'une malade hystérique et encore moins à celle d'une aliénée délirante dont la place serait à l'hôpital. Au contraire, elle mène ses activités professionnelles et domestiques avec aisance et montre tous les signes de la « robustesse physique et mentale ». C'est pourquoi, dit-il, la « *question psychologique prime la question clinique* »[800].

À partir de la sixième séance, de manière à mieux circonscrire la parenté des phénomènes observés dans les salons genevois avec les études psychopathologiques contemporaines, Flournoy s'est employé à hypnotiser la « jeune visionnaire ». Il mentionne qu'« Hélène » n'a jamais été hypnotisée et/ou « magnétisée » auparavant parce que, comme de nombreux médiums, elle répugne à l'idée d'une telle manipulation étrangère qui, pense-t-elle, l'atteindrait dans sa dignité. Mais après avoir obtenu son accord, Flournoy explique qu'il a facilement réussi à la plonger dans le sommeil hypnotique. Or, d'après ses observations, il n'y a selon lui aucune raison de distinguer le procédé « d'autohypnose » dont « Hélène » use habituellement pour faire advenir ses « visions » de « l'hétérohypnose » induite par un opérateur extérieur[801].

---

800 Remarquons toutefois qu'à la suite d'entretiens répétés avec le médium sur son passé, Flournoy prend connaissance de la présence de phénomènes « d'automatismes spontanés » depuis son enfance et, tout particulièrement, à l'époque de la puberté. Il évoque ainsi sa « vivacité hypnagogique » pour expliquer le fait qu'elle soit régulièrement sujette à des hallucinations variées. Malgré ce faisceau de symptômes, pour Flournoy, « Hélène » n'est pas pour autant une hystérique. En renversant la perspective psychopathologique, il suggère que l'hystérie peut se concevoir comme une « contrefaçon morbide » de la médiumnité. Voir la section « Hélène à l'état normal », T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 57-59, 61-69.

801 *Ibid.*, p 61, 70-71, 82. Le procédé « d'autohypnose » d'Hélène Smith est décrit p 71. Sur l'appréhension relativement tardive par Flournoy des phénomènes de l'hypnotisme, nous renvoyons à sa discussion sur le sujet avec James, voir vol. 2, « Conversation avec Mr. James, août 1892 ». Dans sa notice de 1896 sur ses travaux expérimentaux, il dit s'être refusé à pratiqué l'hypnose dans son laboratoire. Nous n'avons pas pu

Au cours de ses tentatives, il a l'occasion de vérifier la plupart des « phénomènes classiques ». Selon Flournoy, on peut donner au médium toutes sortes de suggestions hypnotiques et post-hypnotiques qui, dit-il, « s'exécutent à merveille »[802]. Il lui suggère par exemple des hallucinations d'animaux qu'elle croit voir, entendre et sentir, ou bien il lui suggère des attitudes émotionnelles sous l'influence de la musique jouée[803]. Cependant, Flournoy rapporte qu'il a rapidement décidé de mettre un terme à ces exercices de suggestion car, selon lui, on retombe rapidement dans le répertoire traditionnel des représentations d'hypnotisme qui, dit-il, présente peu d'intérêt ; d'autant que ces manipulations perturbent l'épanouissement spontané des « visions originales » de « Mlle Smith ». En conséquence, comme on va le voir, il va prendre le parti de laisser se développer les « visions ». À ce moment donné, il est toutefois bien conscient qu'il résulte de l'atmosphère spéciale des séances, un état « d'extrême suggestibilité » en tous points semblables à la situation hypnotique et qu'il compare à une « serre chaude »[804].

Un « somnambulisme total » avec dédoublement de la personnalité

Avant l'introduction de Flournoy aux réunions spirites et lors des toutes premières sessions d'observation, le déroulement des séances a suivi un schéma déterminé au cours duquel « Hélène », d'après la terminologie psychologique, manifeste une faculté « typtomotrice » augmentée d'hallucinations visuelles et auditives variées. Durant ces premières séances, Flournoy signale qu'« Hélène » conserve toujours un certain état de conscience qui lui permet de maintenir une interaction active avec les autres personnes présentes. De cette façon, elle garde un souvenir précis du contenu de ses « visions » puisqu'à la fin des séances proprement dites, on peut la questionner et elle est en mesure de les commenter abondamment. Pour décrire cette condition, il utilise la terminologie de Charles Richet et parle « d'hémisomnambulisme » sans amnésie[805].

Mais dès le début de sa monographie, Flournoy évoque le fait qu'à partir de février 1895, soit deux mois après le début de ses observations, il y a eu un « changement manifeste » à la fois dans la forme et dans le contenu des séances. À partir de ce moment qui, suggère-t-il, fait suite à ses tests sensoriels et à ses « petites expériences » hypnotiques, il va être le témoin et, on l'a dit, en

---

accéder à ce qu'il dit sur le sujet en 1889, dans l'article intitulé. « Quelques réflexions sur l'hypnotisme, à propos des représentations de M. Onofroff. », *Tribune de Genève*, 6 avril 1889. Selon Claparède, dans cet article, il aurait « *mis en garde le public contre le danger de tels spectacles* », E. Claparède, (1921-1923), *art. cit.*, p. 36.

802 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 76.

803 *Ibid.*, p. 74-81.

804 *Ibid.*, p. 63, 75-76.

805 D'après les analyses de Richet menée dix ans plus tôt, « […] *dans l'état du médium* […] *la conscience normale régulière, persiste, et en même temps qu'elle, une autre conscience apparaît, coïncidant avec elle sans se mélanger ; accomplissant des actes soustraits à la conscience première, et poursuivant, sans le secours de cette conscience normale, une série d'évolutions logiques.* […] ». C. Richet, « Les mouvements inconscients », in *Hommage à Chevreul à l'occasion de son centenaire*, Paris, Alcan, 1886, p. 92-93.

partie l'acteur, d'une modification radicale du cours des séances pour le reste des années à venir. Flournoy et ses associés vont en effet assister à une amplification considérable des indices physiologiques qui précédent, accompagnent et succèdent à ses phases de « visions ». Désormais, ils observent de plus en plus régulièrement une phase somnambulique très nette au cours de laquelle « Hélène » perd complètement conscience d'elle-même et dont elle se réveille le plus souvent entièrement amnésique. Ce « somnambulisme total », dit Flournoy, deviendra la règle.

Ce changement manifeste est d'ailleurs corroboré par le témoignage du médium lui-même puisque, après quelques séances de ce type, « Hélène » déclare amèrement regretter les « réunions du bon vieux temps » avec surgissement graduel de « visions » éveillées. En revanche, pour les assistants, ce nouveau type de « trance complète » suscite un « puissant intérêt » dans la mesure où il va permettre ce que Flournoy appelle le « magnifique épanouissement » des facultés subliminales du médium[806]. On comprend ainsi qu'à partir de ce moment ces « trances » jugées « très impressionnantes » sont patiemment encouragées, cultivées et valorisées. Pour marquer l'importance de ce changement, Flournoy donne dans son livre une description précise des conditions d'émergence de cette « forme suprême d'automatisme »[807].

.

[806] *Ibid.*, p. 53. On trouve dans le chapitre intitulé « des séances », T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 70-84. L'expression des « regrets », p. 31.
[807] *Ibid.*, p. 35.

Physionomie d'une *trance* d'Hélène Smith

Pour les lecteurs de 1900 non familiers de la littérature médicale et psychologique sur l'hypnotisme, l'un des points parmi les plus frappants du livre de Flournoy résidait dans ses descriptions physiologiques précises de l'état de transe médiumnique. De la même façon, l'extrait suivant dans lequel Flournoy expose les principaux symptômes observés lors des *trances* « d'Hélène Smith » peut aider le lecteur actuel à mieux appréhender les conditions générales de production des phénomènes relatés dans l'ouvrage. Ce tableau clinique vise de ce fait à lever l'une des suspicions générales parmi les plus courantes qui aient été faites à cette étude ; à savoir, le fait qu'« Hélène » aurait simulé un état anormal et qu'elle n'aurait été, en fin de compte, qu'une admirable comédienne dont le psychologue et ses associés auraient été les dupes. Rappelons ici que, selon Flournoy, cette possibilité serait la « négation même » de son travail :[808]

« […] *Toutes ses séances ont effet à peu près la même forme psychologique, le même déroulement à travers leur énorme diversité de contenu.*

Elle se met à la table avec l'idée et l'attente que ses facultés médiumniques vont entrer en jeu. Au bout d'un temps variant de quelques secondes à près d'une heure, en général d'autant plus court que la pièce est moins éclairée et les assistants plus silencieux, elle commence à avoir des visions, précédées et accompagnées de troubles très variables de la sensibilité et la motilité, puis elle passe peu à peu à la trance complète. Dans cet état, il arrive rarement, et seulement pendant des moments de peu de durée, qu'elle soit entièrement étrangère aux personnes présentes, et comme enfermée dans son rêve personnel ou plongée en léthargie profonde (syncope hypnotique). Ordinairement elle reste en communication plus particulière avec l'un des assistants, qui se trouve dans la même relation qu'un hypnotiseur vis-à-vis de son sujet et peut profiter de ce rapport électif pour lui donner toutes les suggestions immédiates ou à échéance qu'il voudra.

Lorsque la séance ne consiste qu'en visions éveillées, elle dure généralement peu de temps, une heure à une heure et demie, et se termine franchement par trois coups énergiques de la table, après lesquels Mlle Smith se retrouve dans son état normal qu'elle n'a d'ailleurs guère paru quitter. S'il y a eu somnambulisme complet, la séance se prolonge jusqu'au double et même davantage, et le retour à l'état normal se fait lentement à travers des phases de sommeil profond séparées par des

[808] Une critique qu'on trouve par exemple formulée par le linguiste A. Barth suite à sa lecture du livre « […] *permettez-moi pourtant de vous exprimer un soupçon de derrière la tête dont je ne puis me défendre, celui que Mlle Smith a été en tout ceci plus consciente qu'elle ne le paraît.* […] ». A Barth, lettre du 12 janvier 1900, in O. Flournoy (1986), *op. cit.*, p. 209. On retrouve ce que Richet appelait dès 1875 le « préjugé de la simulation » dont la levée est la condition *sine qua non* de ces études. Voir aussi la mise au point de Flournoy sur ce problème dans sa réponse à ses critiques, T. Flournoy, (1902), *op. cit.*

récidives de gestes et attitudes somnambuliques, des moments de catalepsie, etc. Le réveil définitif est toujours précédé de plusieurs éveils courts suivis de rechutes dans le sommeil.

Chacun de ces éveils préliminaires, ainsi que le définitif, s'accompagne du même jeu de physionomie caractéristique. Les yeux, fermés depuis longtemps, se sont largement ouverts, le regard hébété fixe le vide ou se promène lentement sur les objets et les assistants sans les voir, les pupilles dilatées ne réagissent pas, la figure est un masque impassible et rigide dénué d'expression. Hélène et témoigne à l'évidence qu'elle vient de reconnaître son monde et de se retrouver elle-même. Mais, avec la même soudaineté qu'il est apparu, cet éclat de vie d'une à deux secondes à peine s'éteint de nouveau, la physionomie reprend son masque inerte, les yeux redevenus hagards et fixes ne tardent pas à se refermer et la tête à retomber sur le dossier du fauteuil. Ce retour du sommeil sera suivi bientôt d'un nouvel éveil instantané, puis parfois d'autres encore, jusqu'au réveil définitif, toujours marqué, après le sourire du début, par cette phrase stéréotypée : « Quelle heure est-il ? » et par un mouvement de surprise en apprenant qu'il est si tard. Aucun souvenir d'ailleurs de ce qui s'est passé pendant le somnambulisme, mais seulement des réminiscences assez complètes des visions éveillées qui l'ont précédé.

Telle est la marche générale des séances. […] »[809]

Dans cette intensification des « trances » d'Hélène Smith dont Flournoy a pris soin de décrire le déroulement typique, se dégage un phénomène essentiel que le psychologue a très bien repéré mais qu'il est parfois porté à minorer. À présent, comme dans les séances classiques d'hypnotisme, Flournoy souligne le fait qu'« Hélène » entre systématiquement en relation de communication privilégiée avec l'une des personnes de l'assistance qui peut lui donner à sa guise toutes sortes de « suggestions »[810]. Or, il faut prendre en compte que c'est bien Flournoy, en tant que savant activiste, qui sera le plus souvent amené à occuper cette place stratégique ; ce qui fait de lui l'un des protagonistes essentiels dans l'orientation générale des suggestions données en séances. C'est pourquoi, à plusieurs reprises dans son livre, il confesse son « influence suggestive » en soulignant le fait que sa présence et sa sagacité insistante, une fois plaquées sur les circonstances psychologiques spéciales des séances, ont été parties prenantes de la création des phénomènes qu'on peut de ce fait interpréter comme une véritable observation provoquée :

809 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 70-71.

810 On retrouve ici le phénomène décisif que les praticiens du magnétisme animal puis de l'hypnotisme ont appelé le « rapport » ou « l'électivité ». Cette dernière terminologie a été proposée et étudiée en détail par P. Janet, (1889), *op. cit.* (1896) *op. cit.*,

. « […] *Je crains*, dit-il dès son introduction, *que ce changement doive m'être en grande partie imputé* […] *il est probable que j'ai contribué à provoquer [le somnambulisme complet], et en ai hâté l'apparition par ma présence et les petites expériences que je me permis sur Hélène*. […] »,[811]

D'autre part, cet approfondissement général des « trances d'Hélène » suscite un autre phénomène capital : la survenance désormais très marquée d'un « dédoublement de la personnalité ». Le prétendu « esprit-guide » du médium, auquel le nom de « Léopold » a été donné, qui se manifestait jusqu'alors par des « dictées digitales » et par des hallucinations sensorielles et cénesthésiques de « présence », s'est singulièrement « consolidé » au cours du printemps 1895. Le psychologue observe le « perfectionnement » et la « multiplication » des modes de communication de ce prétendu « être invisible » censé avoir vécu au siècle dernier : après quelques mois, celui qui se donne pour le célèbre médecin sicilien de la cour de France (ou plutôt, pour le « mage illuministe » du roman de Dumas) et qui, jusqu'ici, conversait avec les assistants par le petit doigt pour aider à l'interprétation des « visions », va se mettre à écrire directement par la main du médium dont on note non sans surprise que l'écriture est très différente de celle d'« Hélène » d'un point de vue tant graphique que stylistique puisqu'il affecte l'utilisation de tournures françaises typiques du XVIIIe siècle[812]. Au cours de l'année 1896, cette « personnification » va culminer dans une « incarnation complète » lorsque, comme le décrit Flournoy, le prétendu Cagliostro va se mettre à parler avec une voix « grave et caverneuse » et un accent italien prononcé « *par la bouche d'Hélène complètement intrancée* »[813]. En d'autres termes, ils assistent avec une certaine sidération à une impressionnante prise de possession étrangère de l'organisme de la visionnaire dont les descriptions saisissantes n'éludent pas les vives douleurs que le médium se doit d'affronter pour laisser place à son « esprit-guide »[814].

Il va sans dire qu'« Hélène » est entièrement convaincue de la réalité de ce « mentor » immatériel qui, d'après ce qu'elle dit éprouver, est en mesure de prendre possession de son corps

---

811 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 30. A plusieurs reprises dans son livre, Flournoy confesse « l'influence suggestive » de sa présence dans la transformation du cours des séances, p., 34, 126, 141-142, *passim*. Mais, à chaque reprise, le psychologue tend à se dédouaner de toute responsabilité dans la création des phénomènes. Selon M. Cifali, Flournoy a largement minoré son rôle de « suggestionneur » dans l'émergence de l'ensemble des phénomènes médiumniques et en particulier dans la création du « martien ». Sans nécessairement souscrire à cette interprétation, son analyse basée sur l'étude des procès-verbaux des séances tenues chez Lemaître fournissent un autre point de vue. cf. M. Cifali, (1985), (1988), *art. cit. passim*.

812 La première performance d'écriture automatique de « Léopold » date du mois de septembre 1895. Il écrit le plus souvent en ancien français T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 101-104. Avec une reproduction de cette « écriture étrangère ».

813 Cette première « vocalisation » de Léopold a eu lieu au mois de décembre 1895, T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 106.

814 On trouve une description de cette « prise de possession », *Ibid.* p. 104-106.

et de son appareil phonatoire. Du point de vue des assistants, l'importance du rôle de cette « personnalité » dans la phénoménologie générale des séances ne saurait être négligée car, nous dit Flournoy, « Léopold » est « presque toujours » au premier plan des phases de « visions » et à la suite des phases « d'incarnations » qu'il dirige, surveille et commente. Pour décrire ce rôle en termes dramatiques, Flournoy parle d'un « régisseur caché »[815]. Du point de vue psychologique, cette « personnalité seconde » protubérante pose l'une des énigmes majeures de la médiumnité de « Mlle Smith ». Sur ce point, cependant, Flournoy dispose d'une information scientifique déjà importante ainsi que de nombreux éléments de comparaison avec les recherches de ses homologues américains et européens[816]. C'est pourquoi, la majeure partie de son investigation va consister à élucider l'origine psychologique de cette « personnalité seconde » qu'il n'aura de cesse d'interroger et de sonder pour accéder à la « subconscience » du médium.

3. « Les Indes », ou l'éclosion du « rêve oriental ».

Entre le mois de février et le mois de juin 1895, au cours des vingt séances données par « Hélène », Flournoy a pu observer toutes sortes de phénomènes variés dont des « incarnations » d'une « Marie-Antoinette » au véritable « port de reine » transposée dans des salons de Genève aux rideaux tirés, des « prescriptions médicales » de remèdes archaïques données par « Cagliostro » et d'autres « visions d'antériorités royales » relatives aux différents invités[817]. Mais dans huit de ces séances, le psychologue et ses associés vont également assister à l'éclosion d'un « cycle » unitaire de « visions » inédites dont ils vont progressivement comprendre qu'elles sont liées entre elles par leur trame narrative et leur imaginaire historique. C'est pourquoi, pour décrire ce phénomène, Flournoy propose l'analogie avec un « roman ». Ce « cycle hindou » ou « oriental » a été baptisé comme tel car les « scènes » et les « visions » qui s'y rapportent ont trait à l'une des

---

815 *Ibid.*, p. 34.

816 En plus des « rapports » de James et Hodgson sur le prétendu « Dr. Phinuit », Flournoy dispose des études et des analyses de très nombreux auteurs sur le « dédoublement » de la personnalité dont Myers, Gurney, Richet, Janet ou encore Dessoir et Schrenck-Notzing. Dans son livre, Flournoy cite l'étude inaugurale de C. Richet sur la capacité étonnante de « personnification » des somnambules. Ce qu'il appelle « l'objectivation des types ». C. Richet, « la personnalité et le mémoire dans le somnambulisme », *Revue philosophique*, vol. 15, t. 25, 1883, p. 225-242. Cité par Flournoy p. 99, voir aussi p. 244.

817 Le « cycle royal » et les incarnations de Marie-Antoinette ont occupé une place prépondérante au cours des 5 années d'observations mais du fait de son caractère monotone et répétitif du point de vue psychologique, Flournoy ne lui a accordé qu'une place mineure dans son élucidation. Il justifie ce choix p. 285. En revanche, on trouvera une description littéraire détaillée de ces « séances royales » et de leur attraction mondaine dans l'article de P. Seippel, « Suite en fin du roman martien », *Journal de Genève*, 23 décembre 1901.

prétendues existences antérieures « d'Hélène » : à savoir, celle d'une « princesse arabe » ayant vécu dans l'Inde du Sud au XVe siècle.

Dès la seconde séance « hindoue » du 6 mars 1895, après quelques « visions » orientalistes naïves et pittoresques sous le soleil tropical où elle décrit une pagode flanquée d'une auguste avenue de palmiers terminée par deux imposants lions en pierre, « Hélène » est passée en état de « somnambulisme complet » et elle s'est mise à incarner avec langueur des scènes précises de la vie passée de cette jeune femme venue d'un temps immémorial[818]. Flournoy décrit ces séances d'incarnations comme des « pantomimes muettes fort gracieuses » dont il n'aura de cesse de souligner l'étonnante « perfection de jeu » :

« […] *toute cette mimique très diverse et ce parler exotique ont un tel cachet d'originalité, d'aisance, de naturel, qu'on se demande avec stupéfaction d'où vient, à cette fille des rives du Léman, sans éducation artistique ni connaissances spéciales de l'Orient, une perfection de jeu à laquelle la meilleure actrice n'atteindrait sans doute qu'au prix d'études prolongées ou d'un séjour au bord du Gange* […] »[819].

Pour la plupart, ces scènes ont trait aux cérémonies qui ont jalonné la courte vie de cette « princesse », dont ses fiançailles, son mariage et son sacrifice final sur un bûcher. Mais les assistants ont également l'occasion d'observer des scènes ludiques d'après-midi passés avec son singe adoptif nommé « Mitidja » et, surtout, à des « scènes de tendresse » avec son royal époux, qu'ils détectent à son expression « extatique ».

À maints égards, cette incarnation asiatique médiévale a formé le clou des séances du printemps 1895. Du point de vue purement phénoménal, en effet, ce cycle de « visons » pose plusieurs questions qui font l'objet, semble-t-il, d'un conflit d'interprétation entre les témoins[820]. Car dans le but de « développer » le « cycle » et par leurs encouragements subséquents, les assistants ont peu à peu recueilli « par la table » des informations historiques précises relatives à la prétendue vie passée de cette jeune femme. Au bout de quelques séances, ils disposent d'une somme de renseignements dictés par « Hélène » en transe. De cette façon, ils apprennent que la ville dans laquelle cette femme est censée avoir vécu a pour nom « Tchadraguiri » qui est une citadelle dans l'état du « Kanara » où elle a vécu au XVe siècle [821]. Suite aux interrogations, elle

818 Le cadre générale du « cycle hindou » est présenté, p. 232-254.
819. *Ibid.*, p. 243.
820 Sur cette divergence d'interprétation, on pourra lire les descriptions d'A. Lemaître dans son article de 1897 où l'on décèle une véritable fascination face à la vraisemblance historique de cette incarnation. A. Lemaître, (1897a), *art. cit.*
821 La plupart de ces informations ont été recueillies lors des séances du 7 et du 14 avril 1895, p. 238-239.

donne même la date précise de « 1401 ». Enfin, lors de la sixième séance, le « régisseur Léopold » épelle le nom à consonance exotique de l'époux princier qui s'appelle « Sivrouka Nayaka »[822].

Pour comprendre l'attention portée à ces détails qu'on pourrait supposer triviaux eu égard à la probable véracité de l'incarnation, rappelons une nouvelle fois que Flournoy effectue ses observations parmi un certain nombre sinon une majorité de croyants qui accordent du crédit à la réalité de cette « antériorité ». C'est pourquoi, il se doit de faire valoir son approche méthodique et positive : pour prouver que, selon toutes probabilités, ces éléments sont issus de la mémoire latente et de l'imagination du médium et non du retour d'une âme désincarnée d'il y a quatre siècles ou même, dit-il, de quelque indianiste télépathe, il lui faut s'efforcer d'élucider l'origine objective des données relativement précises de ce récit qui présente une certaine vraisemblance historique. À ce stade, Flournoy dispose certes de l'hypothèse de la « cryptomnésie » mais il lui faut pouvoir l'étayer sur des preuves solides plutôt que sur des seuls raisonnements. Dès lors, il doit mettre en échec la question de savoir si ces évènements passés ont véritablement eu lieu en s'efforçant d'élucider la façon dont « Hélène », qui n'a aucune connaissance précise de la réalité historique de l'Inde médiévale à l'état de veille, a pu puiser ces informations et les mobiliser pour façonner cette « stupéfiante » incarnation.

D'autant que la vraisemblance de cette « réincarnation orientale » ne s'arrête pas là puisque l'apparition d'un nouveau phénomène va provoquer un redoublement de l'énigme. Au bout de quelques séances, les assistants se rendent compte que, pendant ses « incarnations » somnambuliques, « Hélène » rapporte à son réveil avoir eu de longues conversations dans la langue locale de l'époque. Lors d'une séance du mois de mars, pour la toute première fois, ils ont l'occasion d'entendre la vocalisation d'un langage étrange dont le caractère « exotique » frappe leur curiosité. Suite à cette performance étonnante, Flournoy évoque le fait qu'ils ont été très intrigués et mus par le « *désir d'obtenir de plus longs fragments audibles de cet idiome inconnu* »[823]. Le premier d'entre ces fragments de paroles assez net pour avoir pu être noté sur les procès-verbaux est une salutation solennelle « brusquement proférée » qui est adressée à Flournoy à la fin d'une vision : « *Atiéya… Ganapatinâmâ* »[824]. On interroge alors « Léopold » sur l'origine de cette langue lequel ne tarde pas à déclarer que c'est de l'authentique « sanskrit»[825].

Devant l'énonciation de cet étrange idiome qui, dit-on, ressemble à des « gazouillements » volubiles et mélodieux, les assistants se sont alors mis à noter méthodiquement ce que Lemaître

822 *Ibid.*, p. 239.
823 *Ibid.*, p. 242.
824 *Ibid.*, p. 236, 260-261.
825 Il est bien sûr significatif que le sanskrit ne soit pas une langue vernaculaire.

appelle aussi les « charmantes phrases » de la princesse indienne[826]. Or, quelque temps plus tard, Flournoy consulte ses collègues orientalistes de l'université qui reconnaissent dans certaines de ces formules d'authentiques racines sanskrites et même un certain à propos dans les situations que ces phrases sont censées illustrer[827]. Par exemple, le second mot de salutation est une formule acceptable pour désigner Ganesh, le dieu du panthéon hindou qui n'est autre, dit Flournoy feignant la flatterie, que le patron des savants. De la même façon, le terme « nayaka » signifie bien « prince »[828]. Comme le dit Flournoy dans le livre, le cœur de l'énigme du « roman hindou » réside dans le fait que, pendant plusieurs années, ces manifestations médiumniques ont été « *capables de tenir en échec la perspicacité des connaisseurs eux-mêmes* »[829]. Car, comment « Hélène », qui ne parle que le français, peut-elle connaître des bribes de sanskrit, cette noble langue antique, et même l'utiliser avec quelque à propos ? On comprend alors que Flournoy, interloqué, a voulu sonder les mécanismes de production de ce langage. Il rapporte que, lors d'une séance de la fin du mois de mai, dans l'espoir d'obtenir quelque texte ou dessin, il a mis du papier et un crayon à disposition d'« Hélène ». De cette façon, il a obtenu du médium, une première manifestation d'écriture automatique : après quelques difficultés, elle écrit « très lentement et nerveusement » la traduction en français de ce qu'elle dit être le nom de la jeune épouse : « Simadini »[830]

---

826 L'impression reçue par les assistants lors de la vocalisation du « sanskrit » est donnée par Lemaître qui évoque des : « […] *paroles prononcées dans une langue se rapprochant du sanskrit, avec un accent mélodieux qui m'autoriserait à prétendre, si le grec n'existait pas, que le sanscrit fut le plus belle idiome qui soit jamais sorti des lèvres humaines.* […] ». Selon lui, la « volubilité » et « l'intonation harmonieuse » de ces paroles sortent de sa bouche comme autant de *« perles de mots merveilleux ».* A. Lemaître, (1897a), *art. cit.*, p 83.

827 Il consulte d'abord Paul Oltramare (1854-1930), un érudit et indianiste qui est titulaire de la chaire d'histoire des religions à l'université de Genève. Selon Flournoy: « […] *M. P Oltramare à qui j'avais envoyé ces mots sans rien lui dire de leur provenance me répondit : « Rien de plus innocent que le mot* ganapatinâmâ *: « qui porte le nom de Ganapati », lequel est le même que Gânesa* [Ganesh]… *Quant à* atiêyâ, *ce mot n'a pas de physionomie hindoue »* […] ». La signification du second mot lui sera confirmé un an plus tard par son collègue et ami Ferdinand de Saussure qu'il a par contre informé de l'origine de ces proférations et dont il cite la lettre qu'il lui a adressé le 1er juin 1896 : « […] *Les deux mots Ganapati, divinité bien connue, et nâmâ, « nom », sont construits ensemble on ne sait comment, mais pas nécessairement d'une manière fausse. – Il est assez curieux que ce fragment où est mêlé un nom de divinité soit justement prononcé avec une sorte d'emphase solennelle et un geste de bénédiction religieuse* […] », *Ibid.,* p. 261. La lettre de F. de Saussure est reproduite intégralement dans O. Flournoy, (1986), *op. cit.*, p. 184-186, Dans sa préface, Flournoy mentionne aussi d'autres orientalistes locaux et d'autres collègues de l'université p. 21. On verra qu'il a également fait appel à d'autres éminents linguistes étrangers

828 *Ibid.*, p. 247.

829 *Ibid.*, p. 244.

830 Séance du 26 mai 1895, p. 239-240) Cette signature constitue le premier échantillon de ce que Flournoy appelle un « automatisme grapho-moteur ». Flournoy rapporte que plus tard, « Hélène » s'est ravisée et a depuis toujours prononcé et orthographié son « prénom hindou » sous la forme « Sima*n*dini ». p. 182, 240.

FIG. 34.

Le troisième problème que pose l'éclosion du « cycle hindou » constitue le point le plus complexe de l'élucidation de la médiumnité « d'Hélène Smith » puisque, à ce stade de l'investigation, il se trouve encore dans un hors-champ théorique. Il s'agit de l'analyse psychologique de ce que Flournoy appelle d'abord pudiquement la « note affective » du cycle. Car selon les informations qu'« Hélène » divulgue peu à peu sur sa prétendue « antériorité arabe », les témoins apprennent non sans surprise, à la sixième séance « indienne » du 10 mars 1895, que le professeur n'est autre que la réincarnation du dénommé « Sivrouka » dont « Hélène » aurait été la onzième et « favorite » épouse[831]. Dans ses « visions » et ses transes à incarnations, « Hélène » passe une grande partie du temps à décrire cet avatar hindou du psychologue sous les traits d'un bel homme au « teint basané » et aux « cheveux frisés ». D'après ses « visions », il porte toujours de longs vêtements chamarrés et il est muni, dit-elle, d'un « casque d'or » garni de pierres rares et d'un « coutelas recourbé »[832]. Mais surtout, elle évoque de manière récurrente leurs relations intimes parfois houleuses, puis les lettres d'amour qu'il lui fait parvenir. Au cours d'incarnations « extatiques » souvent répétées, elle vocalise leurs paroles et mime leurs « scènes de tendresse » dans des attitudes « d'abandon » à l'égard de son « Rajah fictif », même si, dans ses descriptions, Flournoy ajoute aussitôt qu'elle n'est « *jamais sortie des bornes de la plus parfaite convenance* »[833].

Ce rôle de premier plan dévolu malgré lui à Flournoy dans ce « cycle hindou » et, surtout, la charge affective dont il est investi, le place dans une situation pour le moins ambiguë en tant qu'observateur qui se veut distant et impartial. Cette situation, rappelons-le, se traduit d'abord dans les circonstances hypnotiques par le phénomène très marqué du « rapport électif » qu'il a largement contribué à favoriser au cours de ses « petites expériences » de suggestion[834]. Mais très

831 *Ibid.*, p. 233, 282-283.

832 La première « apparition » de « Sivrouka » date de la séance du 3 mars 1895, soit la huitième séance, *Ibid.*, p. 235, 238-239.

833 *Ibid.*, p. 284.

834 La description par Flournoy de la scène inaugurale du « roman hindou » constitue un bon prototype de ses conditions d'émergence. Elle témoigne de l'étroite connexion de ce cycle avec la condition hypnotique et avec la charge affective qui lui est systématiquement associée. Le 3 mars 1895 : « […] *Séance où nous sommes six, ayant tous nos mains sur la table. Après une courte attente, Hélène s'étonne de ne plus voir mon médius gauche, tandis qu'elle voit les autres doigts. Mon trousseau de clefs, que je place sur mon médius disparaît aussi à sa vue, bien qu'elle continue à entendre le bruit qu'il fait, ainsi que le tapotement que j'exécute contre la table avec ce doigt. Cette anesthésie*

vite, il se rend compte, non sans embarras, qu'il a suscité un sentiment d'affection très vif dont il fera comprendre discrètement qu'il a risqué de le « *faire dévier de son plan scientifique* »[835]. Autre indice de cet attachement, lorsqu'on interroge « Hélène » à son réveil sur le contenu des conversations qu'elle est censée avoir eu avec le « prince Sivrouka », elle déclare à plusieurs reprises, gênée, que c'est « trop intime » pour être divulgué. D'après les indications indirectes et les formules diplomatiques quoique sans ambiguïtés de l'ouvrage, on comprend que Flournoy se trouve à ce moment dans une situation inattendue dont il ne sait pas encore quoi penser. Car comment le psychologue peut-il trouver la bonne distance face à ce récit d'amour tendre et imaginé qui lui est destiné, ou plutôt, face à une entreprise de séduction inconsciente qu'il a lui-même contribué à susciter par sa curiosité d'homme de science et son aura de professeur bienveillant ?

D'après l'analyse chronologique des évènements, il nous paraît cependant juste de faire l'hypothèse selon laquelle la perspicacité de Flournoy sur cet aspect du problème était bien réelle ; et ce, dès le printemps 1895. Lors des tout premiers mois, voire des premières semaines, il semble bien avoir pris conscience de ce que le « roman hindou » trahissait une demande d'amour mais il l'a toutefois compris sur un mode privé et, pourrait-on dire, mondain, puisque ce phénomène « bien connu » du somnambulisme n'a pas encore été formalisé dans un registre scientifique ou médical. Depuis le début du siècle, en effet, il est de notoriété publique que la pratique du magnétisme est indissociablement liée à un risque d'attachement érotique entre les protagonistes[836]. Aucun praticien, ni même un amateur ayant un tant soit peu fréquenté la vaste littérature du « magnétisme animal », ne peut ignorer ce scénario magnétique qui est véhiculé par la littérature, notamment[837]. Or, le roman d'Alexandre Dumas dont Flournoy a nécessairement

---

visuelle très limitée laisse prévoir, suivant de nombreux exemples des séances antérieures, que les phénomènes qui vont suivre me concerneront. Bientôt commence une longue vision de scènes […] *dont le rôle principal est joué par un personnage en sandales, à grande robe jaune* […] *[première apparition de Sivrouka], et par la femme à cheveux noirs et à robe blanche* […] *[Simandini]. Dans la première partie de la vision, Hélène, qui suit cette femme d'un regard extatique tout en nous la dépeignant, la voit se diriger de mon côté ; mais comme, à ce moment, l'invisibilité de mon médius s'est généralisé à toute la personne et qu'Hélène ne me voit ni ne m'entend plus, tandis qu'elle est pleinement consciente des autres assistants, elle s'étonne de voir cette femme faire « sur le vide » des gestes d'imposition et de bénédiction qui ont lieu sur ma tête. A plusieurs reprises, je change de place et m'assieds en différents points de la chambre ; chaque fois, au bout de peu de secondes, Hélène se tourne de mon côté et, sans m'apercevoir, voit la femme à cheveux noirs venir se placer derrière mon siège et répéter ses gestes de bénédiction dans l'espace à une hauteur correspondant à ma tête* […]. *Hélène* […] *remarque que cette femme imaginaire lui répond par des signes de tête, et lui révèle entre autres m'avoir connu dans une existence antérieure.* […] », *Ibid.,* p. 235.

835 *Ibid.,* p. 19.

836 Cette réalité historique a bien été mise en lumière par L. Chertok et R. de Saussure, *Naissance du psychanalyste*, [1972], rééd. Paris, les Empêcheurs de penser en rond, 1996. Les auteurs attirent notamment l'attention sur l'importance du « rapport secret » de Bailly lors de la condamnation du magnétisme par l'Académie Royale (1784). D'une manière générale, la plupart des écrits des magnétiseurs mentionnent cette facette de leur pratique ; même si elle est rarement conceptualisée.

837 Il s'agit bel et bien d'une « idée reçue » que Flaubert a pris soin de colliger dans son *Dictionnaire* à l'article « magnétisme » : « joli sujet de conversation qui sert à 'faire des femmes' ». Pour une analyse historique de ce « scénario magnétique » typique et de ses implications historiographiques, nous renvoyons aux analyses de J. Carroy, (1991), *op. cit. passim*, (1993), *op. cit.* p. 3-16. Dans la littérature médicale, on

pris connaissance à cette époque est un exemple typique d'une mise en scène littéraire de ce scénario. C'est pourquoi, la lecture de *Joseph Balsamo* lui a probablement fourni un premier indice sur la nature de la passion de « Simandini » pour « Sivrouka »[838]. Mais, à ce moment, tout se passe comme s'il n'avait pas encore les moyens de conceptualiser cette relation subjective qui va à l'encontre de son désir d'objectivation savante de la médiumnité. Comme on va le voir, c'est seulement quelques mois plus tard qu'il s'y attellera ; notamment grâce à ses lectures des récents écrits de deux éminents neurologues viennois.

Une lettre à William James sur le médium qu'il a découvert à Genève

Pendant les deux mois de l'été 1895, les séances d'observations avec « Hélène Smith » ont été interrompues, semble-t-il, d'un commun accord. Le 4 septembre, alors qu'il est sur le point de reprendre ses investigations, Flournoy écrit une longue lettre à James dans laquelle il consacre un passage substantiel à lui exposer, avec autant d'animation que de circonspection, les circonstances de sa rencontre et ses perspectives de recherche sur l'extraordinaire médium genevois qu'il a débusqué. À ce titre, ce document constitue un bilan réflexif des premiers mois de son enquête.

Dans cette lettre, Flournoy écrit à son homologue américain :

« […] *J'oubliais de vous dire que ce qui au fond m'a le plus intéressé depuis six mois, c'est un médium (non professionnel, non payé) d'un petit cercle spirite où on a bien voulu m'accepter malgré ma position neutre. J'ai assisté à une vingtaine de séances, dont le tiers chez moi ;* Psychologiquement*, cela est fort intéressant, car cette femme est un vrai musée de tous les phénomènes possibles, elle a un répertoire d'une variété illimitée : elle fait parler la table, - elle entend des voix -, elle a des visions, des hallucinations tactiles et olfactives, - de l'écriture automatique -, parfois un somnambulisme complet, catalepsie, léthargie, etc., etc. Tous les* automatismes sensoriels et moteurs *de Myers, - tous les phénomènes hystériques classiques, - se présentent à tour de rôle, en désordre et de la façon la plus imprévue, variant d'une fois à l'autre.*

---

trouve très fréquemment des mises en garde répétées à l'attention des médecins, tandis que dans les œuvres littéraire, ce phénomène est le plus souvent traité dans un registre grivois ou « gaulois ».

838 Dans *Joseph Balsamo*, la somnambule Lorenza Feliciani mène une « vie seconde » qui reflète une vie affective bipolarisée. A l'état de veille, elle méprise son magnétiseur tandis que dans l'état de « sommeil lucide », elle lui demande de l'aimer comme sa femme et non comme sa fille. Mais ce dernier refuse de céder pour, dit-il, sauvegarder la pureté de Lorenza. Selon Balsamo, elle n'est « visionnaire » que parce qu'elle est « vierge ». Alors, elle devient jalouse et cherche à faire triompher l'amour à tout prix. On peut dès lors supposer que Flournoy, qui a nécessairement lu le roman de Dumas à cette occasion, a pu avoir une « révélation » sur un mode littéraire de cette « passion magnétique ». L'auteur dont Dumas s'est inspiré est son ami le mesmérien Henri Delaage. Ce dernier a intitulé l'un des chapitres de sa grande synthèse sur le magnétisme : « L'influence amoureuse des passes et attachements magnétiques », in *Le monde occulte, ou Mystère du magnétisme dévoilés par le somnambulisme*, Paris, Paul Lesigne, 1851, p. 60-84. Voir aussi. J. Carroy, (1993), *op. cit.*, p. 20-21. D'après ce « qu'Hélène » a dit à Flournoy, elle n'a lu le roman de Dumas qu'*après* avoir été « possédée » par « l'esprit » de Balsamo. T. Flournoy (1900), *op. cit*, p. 98.

Comme contenu*, il s'agit toujours d'événements anciens, remontant à un plus ou moins grand nombre d'années, - et qui sont parfaitement exacts, et se rapportent ordinairement aux ascendants des personnes présentes. La bonne foi du médium est indiscutable, et l'étrangeté de ses révélations bien faite pour convaincre les spirites de ce groupe. Cependant, dans les 5 ou 6 cas qui concernent des personnes décédées de ma famille, j'ai fini par avoir la preuve que ces personnes ont toutes été il y a une cinquantaine d'années en relation personnelle avec les parents du médium ; et la supposition la plus naturelle est que ces révélations, toujours exactes et portant sur des faits curieux, sont les réminiscences de récits que le médium a pu entendre de la bouche de ses parents dans son enfance.*

Par induction, je suppose que dans les cas concernant les autres personnes que moi-même, et où je ne peux pas faire de recherches, il en est de même. Je n'ai encore rien vu, dans ces séances, qui me semble prouver l'intervention des désincarnés ; un certain nombre d'épisodes me paraissent indiquer qu'il y a suggestion mentale inconsciente de la part des assistants, toutefois, je ne pourrais pas encore affirmer le fait avec certitude, la grande majorité des phénomènes étant évidemment la reproduction automatique de souvenirs oubliés – ou enregistrés inconsciemment.

Il y a en effet chez ce médium une seconde personnalité qui perçoit et se rappelle des choses qui échappent à sa conscience ordinaire ; par exemple, le médium perd un jour une broche en or, met un article dans les journaux inutilement, - et dix jours après la table lui dicte que cette broche se trouve dans tel chemin, à tel endroit, où en effet le médium avait passé le jour où elle avait perdu la broche. Ça rentre dans les faits publiés par Myers, - et j'ai tout à fait l'impression que ces révélations extraordinaires obtenues dans les séances sont sinon toutes, du moins pour la grande masse (et certainement toutes celles me concernant jusqu'ici) des phénomènes de « cryptomnésie ».

Ce qu'il y a d'agaçant dans ce genre d'observations, c'est la difficulté d'y mettre de la précision : le médium et les membres de ce groupe ayant une sainte horreur de tout ce qui ressemble à une « expérience », telle que vérifier si la main qui fait mouvoir la table est anesthésique ou non etc. - C'est ce qui fait que je doute pouvoir tirer un travail quelconque, digne d'être publié, de ce cas qui est pourtant bien riche en phénomènes psychologiques et physiologiques intéressants. […] »[839]

Cette lettre témoigne de la façon dont Flournoy conçoit le problème à ce moment mais aussi de la manière dont il s'en entretient avec James qui est lui-même impliqué dans l'élucidation de cette énigme psychologique depuis près de dix ans. En premier lieu, du point de vue de la recherche en psychologie, il fait part à son collègue américain du fait qu'il a bel et bien pu constater dans les phénomènes qu'il a eu l'occasion observer une confirmation des recherches de Myers sur *l'étendue* de la « conscience subliminale ». D'après lui, la grande variété des « phénomènes automatiques » constatés et leur foncière analogie avec les faits désormais bien établis de l'hystérie et de l'hypnotisme, contribuent à circonscrire la médiumnité et constituent

[839] [Houghton Library of Harvard University, bMS Am 1092 (201-252)].

une illustration éloquente du fait qu'il y a bien une zone psychique encore méconnue à explorer avec des méthodes appropriées. À cette fin, les médiums et leurs surprenants « dédoublements du vécu conscient » sont des sujets d'élite. Autrement dit, Flournoy fournit à James une confirmation, en un lieu stratégique du savoir européen, de la fécondité du champ d'étude sur lequel ce dernier l'a incité à orienter ses recherches au cours des dernières années.

D'autre part, Flournoy aborde ensuite très explicitement la question cruciale pour James de la « cognition supranormale » manifestée par certains médiums en écho évident aux « rapports sur les transes de Madame Piper » de 1886 et 1890, à ses nombreuses déclarations publiques des années 1890, mais aussi, à leurs entretiens personnels de l'été 1892, qu'il a consigné dans son *Journal*[840]. Le récit qu'il donne des « révélations » qui lui ont été faites lors des premières séances auxquelles il a assisté est en tout point analogue à l'énigme psychologique à laquelle James se confronte et sur laquelle il a tenté d'attirer l'attention des savants à plusieurs reprises : à savoir, la divulgation répétée, par un sujet en état de transe, dans des circonstances rares et au milieu d'une foule d'informations triviales, d'informations à caractère privé que ce dernier ne peut apparemment pas connaître par les moyens ordinaires des sens et de l'intelligence. C'est pourquoi l'aspect le plus important de cette lettre réside dans l'exposition par Flournoy d'une hypothèse alternative et rationnelle capable d'expliquer le phénomène d'après un modèle psychologique qui intègre l'idée d'une « conscience subliminale ».

Du point de vue de James, dont on a vu qu'il n'a cessé d'en appeler à des expérimentations et à des hypothèses positives sur cette question, il ne peut que se féliciter de disposer par la voix de son collègue suisse d'une hypothèse neuve, et surtout étayée par ce que Flournoy lui présente comme des « preuves ». Faut-il pour autant y voir l'annonce courtoise d'un barrage définitif à « l'hypothèse supranormale » dans le phénomène de la transe médiumnique ? Pour Flournoy, même muni de l'hypothèse de la cryptomnésie, la question n'est pourtant pas tranchée. Sur ce point de visée crucial de leurs efforts qu'est l'établissement de quelque faculté « supranormale » et dont on a vu qu'il les aiguillonne tous les deux profondément, on voit qu'à ce moment de son enquête Flournoy envisage encore l'existence possible de « suggestions mentales inconscientes ». Prudemment donc, il laisse encore une place à la possibilité d'une « influence télépathique » qu'il conçoit sur le mode d'une lecture des pensées latentes des assistants par le médium ; même si, selon lui, la cryptomnésie explique la « grande masse » des révélations. On peut se demander si Flournoy exprime là un simple doute méthodique ou bien s'il caresse encore un espoir qu'il ne veut abandonner pour le moment ? Compte tenu des relations intellectuelles et affectives entre des deux hommes, il semble qu'il manifeste vis-à-vis du savant américain qu'il

[840] Sur les déclarations de James à ce sujet, voir chapitre 2, 3, 4, Voir « Dossier critique », « Conversation avec M. James. Août 1892 ».

admire une nouvelle preuve de son ouverture d'esprit et surtout de son humilité coutumière face à la notoriété et à la conviction en partie partagée par les principaux acteurs de la *Society for Psychical Research* dans la valeur de leurs « résultats positifs » acquis au cours des dernières années[841].

D'un point de vue historique, enfin, il est significatif de constater que Flournoy n'évoque pas les déterminations secondaires de son investigation que sont les « incarnations » dix-huitièmistes du médium, ni l'identité fictive de son double « Léopold » sous les traits d'un médecin issu d'un grand roman populaire alors qu'il entre en résonance évidente avec le « Dr. Phinuit » censé « posséder » Miss Piper et, encore moins, ce qui concerne la « note affective » du « rêve hindou ». On peut voir dans ce silence une preuve que, à ce moment donné, il est encore loin de l'élucidation complexe à laquelle il parviendra et qu'il favorise pour le moment la seule observation d'après son point de visée initial de détection possible d'un résiduel supranormal. À ce stade de son enquête, il semble que Flournoy n'ait pas encore de points d'appui suffisants pour faire valoir auprès de James les analyses qui supporteront dans son livre l'architecture de son élucidation de la médiumnité « d'Hélène Smith ». On peut supposer qu'il n'a pas la distance suffisante pour conceptualiser cette relation équivoque et son rôle dans la production des phénomènes. En 1895, James n'est donc pas encore informé de cet aspect du problème qui va bientôt faire basculer l'enquête de son homologue helvète.

La « sphère intime et profonde » de la vie mentale du médium.

À partir du mois de septembre 1895, Flournoy s'est engagé dans une nouvelle série de séances au cours desquelles il va être amené à concevoir l'un des aspects les plus importants de son élucidation finale de la médiumnité « d'Hélène Smith », aux côtés du processus de la cryptomnésie. D'après les indications de l'ouvrage, on apprend que, dès les premières séances de cette seconde session, il assiste à une amplification des phénomènes avec un renforcement de « l'incarnation » de « Léopold » et une nouvelle profusion de vocalisations « sanskritoïdes » accompagnées d'un redoublement de la « note affective » du drame « hindou »[842].

S'il ne le mentionne pas dans sa lettre à James rédigée quelques jours plus tôt, lorsqu'il reprend ses « observations », Flournoy a nécessairement réfléchi à la situation ambiguë du « cycle

841 Voir Vol. 3, « Dossier critique », « Extraits du *Journal* de Théodore Flournoy. Conversations avec M. James. Août 1892. ».

842 Les principaux phénomènes des séances de l'automne 1895 et de l'hiver 1895-1896 que Flournoy a jugé pertinent de dater sont décrits à divers endroits de l'ouvrage, [première apparition de « Léopold » à « Hélène » dans son enfance], p. 93, [genèse des « progrès » dans les personnifications de « Léopold »], p. 103-107, [« éléments arabes du cycle oriental », cf. infra], p. 255-259, [« seconde explosion » du langage hindou], p. 262-264.

hindou » dans laquelle il est pris malgré lui. Rappelons que, depuis le début de ses observations, il a procédé à une « analyse psychologique » du médium sur le modèle théorique et clinique de l'hystérie proposé par le Dr. Pierre Janet[843]. Mais, d'après la concordance des dates, on peut résolument faire l'hypothèse qu'il a également mobilisé à ce moment précis le modèle plus récent de « MM. Breuer et Freud » qu'il mentionne dès sa « préface » en écho aux « précieuses suggestions » qu'il dit avoir « constamment » tiré de leurs écrits[844].

Si l'on met en relation les dates de publication et le contenu des différents écrits des neurologues viennois dans cette période avec la chronologie des évènements des séances genevoises, on peut légitimement supposer que Flournoy a non seulement pris connaissance de leur « communication préliminaire » sur le « mécanisme psychique des phénomènes hystériques » (1893) mais aussi, dans le courant de l'année 1895, des *Studien über hystérie* qui sont parues au mois de mai[845]. Il ne fait aucun doute que la lecture de cet ouvrage dont la grande innovation réside dans l'analyse du « facteur sexuel » pour étayer l'étiologie des phénomènes hystériques lui a fourni l'une des clefs de son élucidation générale. À la lecture conjointe des deux ouvrages, on a toutes les raisons de croire que Flournoy a été véritablement frappé par la profonde concordance des descriptions et des analyses des deux médecins autrichiens avec ce qu'il était lui-même en train d'expérimenter.

Depuis le début de ses observations, on l'a vu, Flournoy a adopté une optique psychogénétique. En médecin et en psycho-physiologiste, il a d'abord examiné l'état physique et mental du médium dans son état éveillé ordinaire. Il a également très vite entrepris d'explorer la personnalité et la vie passée « d'Hélène » en l'interrogeant sur les évènements marquants de sa vie, de sa jeunesse et de son enfance, tout en insistant sur l'évolution de ses tendances affectives, sur ses aspirations, ses scrupules et aussi sur ses rêves qui, découvre-t-il alors, tiennent une place

---

843 Flournoy déclare dès sa préface s'être inspiré tout au long de son enquête de la théorie de la « désagrégation mentale » de P. Janet inaugurée dans *L'automatisme psychologique* [1889] et très largement développée dans sa thèse de médecine parue en deux livraisons, en 1892 et 1894. *Ibid.*, p. 23, 39, 55. Cf. P. Janet, *L'état mental des hystériques*, I. *les stigmates mentaux, II. Les accidents mentaux*, 2 vol. Paris, 1892, 1894.. L'expression « analyse psychologique » est utilisée par Janet dans deux textes contemporains dont Flournoy a probablement pris connaissance : « Quelques définitions récentes de l'hystérie », *Archives de neurologie*, vol. 25, juin 1893, p. 417-438, vol. 26, juillet, p. 1-29. Voir aussi, H. Ellenberger, (1986) *op. cit.,* p. 355-435.

844 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 19.

845 *Ibid.* p 23. En tant que lecteur assidu des livraisons régulières des articles de Myers sur la « conscience subliminale », Flournoy a probablement pris connaissance des idées de la « communication préliminaire » de Breuer et Freud (1893) quelques mois après sa parution *via* l'article de Myers sur les » mécanismes de l'hystérie ». Cf. F. Myers (1893-1894a), *art. cit.,* p. 3-26. Il a aussi très certainement lu la recension de W. James sur ce même texte parue l'année suivante dans la *Psychological Review*. ECR, p 474-475. Les *Studien über hysterie* sont parues au mois de mai 1895, cf. A. Hirschmüller, (1991), *op. cit*., p. 211. On peut supposer qu'en tant que savant germaniste toujours très bien informé de la littérature internationale, Flournoy a certainement pris connaissance de l'ouvrage dans les semaines ou les mois suivant sa parution

considérable dans sa vie mentale et émotionnelle[846]. De nombreuses indications disséminées dans l'ouvrage témoignent ainsi de son activisme pendant les séances pour explorer en profondeur la personnalité « d'Hélène » au travers de l'analyse psychogénétique de ses souvenirs subconscients en lien avec ses émotions, ses plaisirs, ses réticences et ses peurs. De la même manière que dans les cas de thérapie de patientes hystériques des trois auteurs qu'il dit avoir convoqués, on comprend qu'il s'est efforcé d'atteindre les pensées qui se trouvent en dessous de la conscience éveillée « d'Hélène » en cherchant notamment à provoquer une reviviscence des souvenirs de sa jeunesse et de son enfance. Ces investigations répétées, menées à la lumière de la toute dernière information savante et médicale internationale, se sont avérées déterminantes.

Analogies avec « Anna O. »

Dans l'ouvrage de Flournoy, les nombreuses références disséminées et les passages implicites en écho aux « états hypnoïdes » dont il déclare avoir adopté avec intérêt la terminologie témoignent d'une lecture très précise des *Studien über hysterie. À* titre illustratif de la profonde similitude des différents phénomènes psychologiques décrits dans cet ouvrage avec ceux relatés dans *Des Indes à la planète Mars*, il paraît important d'évoquer la symptomatologie bien connue du cas « d'Anna O. » que Freud a érigé rétrospectivement en cas-princeps dans la genèse de la psychanalyse et qu'un historien a qualifié « d'archiparadigme » des psychothérapies modernes[847]. On ne peut en effet qu'être frappé par les analogies dans les descriptions des deux cas qui ont pourtant été initiés et observés en toute indépendance et dans des contextes savants relativement différents.

Rappelons ici les principaux traits du cas « d'Anna O » tel qu'il a été décrit par le Dr. Josef Breuer en 1895[848]. Il s'agit d'une jeune femme d'une certaine culture, « intelligente » et « perspicace », qui n'a, dit-on, encore jamais eu de relation amoureuse et dont, par contrecoup, la « vie spirituelle » est « débordante ». Parallèlement à ses activités domestiques qu'elle juge monotones, elle s'adonne systématiquement, par un procédé « d'auto-hypnose », aux « rêves éveillés » dans lesquels elle se raconte « continuellement » des histoires : ce qu'elle appelle son « théâtre privé ». Durant les différentes phases de sa « maladie », elle est en proie à des « accès de somnambulisme » suivis d'une complète amnésie. Selon Breuer, qui « ne peut éviter l'expression », tout se passe comme si elle présentait « deux personnalités » très distinctes qui alternent très

846 *Ibid.* p. 41, 45, 120-121. L'ouvrage comporte plusieurs récits de rêves dont Flournoy relève la signification étiologique. Cf. infra.

847 S. Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse* [1909], point de départ, récit « découverte », E. Jones, (1953), controverse, « légende »

848 J. Breuer, « Observations I. Mlle Anna O. », in J. Breuer, S. Freud, (1895), *op. cit.*, S. Freud, *Œuvres complètes*, vol. 2, Paris, PUF, 2009, p. 39-64.

souvent. Par ailleurs, le médecin diagnostique une « désorganisation fonctionnelle du langage » : à un moment donné, Anna O. ne parle plus que l'anglais tout en croyant parler allemand à son entourage. Elle écrit également d'une façon très particulière de la main gauche et elle concocte un « jargon » à partir de quatre à cinq langues différentes.

Breuer, quant à lui, fonde son approche thérapeutique en prêtant une grande attention aux « histoires » que sa patiente récite dans ses moments « d'absence » et à ses « créations poétiques fantastiques » réalisées dans sa « condition seconde ». Il signale aussi un « rapport électif » puisqu'il est le seul à pouvoir parler avec elle dans la condition hypnoïde. Dans ses « considérations théoriques », enfin, Breuer fait l'analogie avec les cas anciens de « possession démoniaque ».

Mentionnons toutefois les principaux traits qui distinguent la symptomatologie « d'Anna O. » de celle « d'Hélène Smith » : en premier lieu, la patiente de Breuer est sujette à des troubles hystériques graves (paralysies, mutismes, aphasies, jeûne, hallucinations d'effroi etc.). Sa santé psychique est donc nettement dégradée ; à la différence « d'Hélène » qui se porte bien et qui travaille. C'est pourquoi, Flournoy n'a jamais conçu d'entreprendre une quelconque action thérapeutique. Enfin, Breuer, en 1895, prend garde de dire qu'il n'a « rien suggéré » tandis que Flournoy reconnaît clairement son « influence suggestive » et celle du milieu spirite. D'un point de vue historique, par contre, on retrouve en arrière-plan des deux cas toute une partie de la phénoménologie du « somnambulisme magnétique » issue du début du siècle. À maints égards, ces deux médecins et leurs sujets sont les héritiers d'une même culture ou sub-culture définie ; dans la mesure où ces symptômes de « dédoublement » mêlés à des formes spontanés « d'hypnose » et de perturbations des fonctions perceptives, mnésiques et langagières étaient l'une des formes ataviques d'expression de la souffrance féminine en Europe centrale à la même époque.

Sur ce point, et pour une enquête plus approfondie, signalons le grand intérêt de la monographie sur le Dr. Breuer qui analyse avec précision son appréciation des savoirs et des pratiques « semi-clandestines » du somnambulisme historique puis des premières tentatives l'élaboration théorique de l'hypnotisme par les médecins et qui contient de très nombreux documents dont la première version de l'anamnèse du cas de Bertha Pappenheim réalisée en 1882[849]. Notons enfin que dans l'ouvrage de 1895, Freud utilise l'expression, chez lui assez énigmatique, de « médium d'hôpital » pour décrire une modalité de la « condition hypnoïde »[850].

Examinons dès lors cet aspect clinique de son travail d'élucidation. D'après ce qu'il évoque dans l'ouvrage, dès le printemps 1895, Flournoy s'est efforcé de « profiter de l'état

[849] A. Hirschmüller, *Josef Breuer*, Paris, PUF, 1991, p. 359-370 ;l'auteur se fonde en partie sur les importantes recherches de H. Ellenberger, « L'histoire d' « Anna O. » Etude critique avec documents nouveaux », *L'évolution psychiatrique*, vol. 4, 1972, p. 693-717 ; en partie repris dans H. Ellenberger, (1986), *op. cit.*, p. 508-516. Voir aussi M. Borch-Jacobsen, *Souvenirs d'Anna O. Une mystification centenaire*, Paris, Aubier, 1995.

[850] J. Breuer, S. Freud, *Etudes sur l'hystérie*, [1895], in *Œuvres complètes*, vol. 2, Paris, PUF, 2009, p. 118.

hypnotique » induit par les circonstances spécifiques des séances spirites pour essayer de « faire confesser » la mémoire subconsciente « d'Hélène ». Dans cette entreprise, son but est non seulement d'élucider l'origine objective des « révélations » et du « sanskrit » divulgués en séances mais, plus profondément, de sonder la nature et l'étendue de la mémoire de « Léopold » puisque chacune de ses interventions et/ou de ses « apparitions » semble permettre l'accès à un réservoir psychique très étendu. Dans le même élan, Flournoy a nécessairement cherché à comprendre la passion de « Simandini » pour son propre double imaginaire.

Or, dans les nombreux « interrogatoires » auquel Flournoy confronte « Léopold » sur ces différents points, le psychologue décèle chez ce dernier une oscillation entre une tendance à la prolifération narrative qui frise le fantastique puis, dès qu'il est ramené sur le terrain des faits, il se confronte d'abord à une tendance générale à la dérobade puis à l'esquive sur un ton indigné pour finalement culminer dans une résistance très ferme à « livrer ses secrets » sur les questions qui, dit Flournoy, ne sont « pas de son goût »[851]. Cette obstruction se manifeste non seulement lorsqu'il est mis face aux contradictions de ses récits, ou bien lorsqu'il est pris en flagrant délit de mystification sur la vraisemblance de sa réalité historique supposée, mais aussi et surtout, lorsqu'on l'interroge sur les sentiments de dignité personnelle que lui inspirent « Hélène » et la nature de leur relation. Pour décrire la place et le rôle de « Léopold » dans l'économie psychique du médium, Flournoy parle d'un « censeur jaloux » à la fierté « native et chatouilleuse »[852].

L'un des phénomènes parmi les plus significatifs auquel Flournoy s'est confronté dans l'investigation psychogénétique de la « personnalité seconde » du médium est donc une puissante résistance psychologique : comme il le rapporte à plusieurs reprises, il s'est sans cesse « heurté à l'opposition » de « Léopold ». Car ce dernier s'oppose régulièrement aux suggestions faites par Flournoy en décrétant qu'elles ne s'accompliront pas. Suite à quoi, le psychologue prend le soin d'ajouter :

« […] *je ne parle pas des suggestions choquant la morale ou les convenances que par un motif d'égards extrascientifique je n'ai jamais essayé avec Melle Smith.* […] »[853]

Or, au fil des séances, cet antagonisme a pris un tour particulièrement intense lorsque ses interrogations ont trait à la « note affective » des conversations en « langue hindoue ». Dès le printemps 1895, on comprend que le psychologue se confronte systématiquement à la répétition d'une même situation problématique : suite aux incarnations de « Simandini » aux Indes,

851 *Ibid.* p. 103.
852 *Ibid.*, p. 91, 126.
853 *Ibid.*, P. 80.

Flournoy suggère au médium de lui faire connaître à son réveil, par la voie de « Léopold » notamment, le contenu des conversations « sanskritoïde » dont « Hélène » dit comprendre fort bien le sens pendant la « vision » mais dont elle ne se souvient plus une fois éveillée. Mais, le plus souvent, « Léopold » refuse catégoriquement de s'exécuter. De la même façon, lorsqu'« Hélène » est interrogée après son réveil (qu'il soit partiel ou définitif), elle ne souhaite rien dire car c'est, dit-elle, « trop intime».

La conclusion qui s'impose à l'observateur est que « Léopold », qui se présente comme une « personnalité » indépendante du médium, connaît en réalité fort bien les « sentiments intimes » « d'Hélène ». Comme l'observe Flournoy, il y a une étroite connexion psychologique entre les deux « personnalités » : il repère un « substratum fondamental » dont la caractéristique est qu'il repose sur ce qu'il appelle la « sphère intime et profonde » ou les « secrets instincts » de la personnalité du médium. Cette description en termes feutrés de ce que Breuer et Freud appellent quant à eux « l'élément sexuel » ou les « représentations érotiques » est un des thèmes récurrents tout au long de l'ouvrage[854]. En d'autres termes, l'examen de ces investigations montre comment Flournoy, dont on a vu qu'il était entravé dans l'expression de ses analyses par les circonstances de publication de l'ouvrage, a très clairement pris conscience du fait qu'une grande partie de l'énigme de l'origine psychologique des fantastiques créations subliminales « d'Hélène Smith » se jouait sur cette note intime.

Lors d'une séquence analogue le 16 juin 1895, « Léopold » réplique en épelant :

« […] *elle ne le dira pas ; que n'avez-vous assez gagné sa confiance afin qu'elle vous dise tout sans crainte !* […] »[855]

Une exploration « cathartique » : un choc émotif initial ?

---

854 Flournoy parle de « substrat », p. 119, On retrouve le thème et les variations du vocabulaire pour décrire la « sphère profonde, délicate, intime » de la vie psychique du médium dans de nombreux passages du livre, p. 23, 45, 88, 91-95, 116, 119, 124-126, 129-131, 165, 168, 220-222.

855 De la même façon et à la même époque, la découverte du « facteur sexuel » par Freud est directement issue des résistances auxquelles il dit s'être confronté dans ses tentatives de thérapies par l'hypnose au cours des cures qu'il a réalisées en 1893-1895. Sur ce point, l'étude génétique rigoureuse des écrits, des lettres et des manuscrits alors disponibles de Freud qui a été menée par l'historien Ola Andersson montre très bien en quoi l'origine du concept clef de « défense » a été le résultat d'une volonté de vaincre les « résistances » de ses patientes lors des remémorations de leurs expérience vécues traumatiques. Ce qui l'a finalement conduit à écarter le recours systématique à l'hypnose. cf. O. Andersson, *Freud avant Freud, La préhistoire de la psychanalyse (1886-1896)*, [1962], Paris, Synthélabo, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond, » 1997, p. 151, 167, 171, 187-188. On pourra naturellement se reporter à ce que dit Freud lui-même sur la résistance dans la cure « d' Elizabeth v R ». cf. J. Breuer, S. Freud, *Etudes sur l'hystérie* (1895), Paris, PUF, 2010, p. 174-176. Ce cas est précisément celui que Flournoy cite dans son ouvrage et dont on peut penser qu'il s'est largement inspiré. Cf. infra.

D'après les références précises que donne Flournoy, il ne fait aucun doute que l'un des facteurs déterminants de cette élucidation a été sa lecture très précise des *Etudes sur l'hystérie* dont l'originalité dans la littérature médicale de l'époque est que, pour la première fois, le rôle des représentations affectives et érotiques est très nettement mis en avant pour concevoir l'étiologie des phénomènes de l'hystérie. C'est pourquoi on peut faire l'hypothèse qu'à partir de l'été ou de l'automne 1895, Flournoy a progressivement assimilé les analyses viennoises. On peut notamment déceler, dans le déroulement des évènements des séances, qu'il a tenté d'appliquer pour son propre compte la « méthode cathartique » dans une version quelque peu modifiée : en tirant parti de l'état de « rêverie » spécial des séances, il s'est efforcé de ramener le médium à sa « préhistoire psychique » pour l'induire à parcourir les « chaînes de réminiscences » et parvenir à ce qu'elle livre le récit du « choc émotif » initial que les psychothérapeutes étrangers considèrent comme la cause du « clivage » psychique de la personnalité.

C'est, semble-t-il, en suivant ces lignes d'investigation que, lors d'une séance du 6 octobre 1895, Flournoy va être le témoin d'une scène peu habituelle à laquelle il conférera rétrospectivement une importance capitale car il y verra « l'origine réelle » du clivage de la vie animique « d'Hélène ». Après une série de « visions » dont tout laisse supposer qu'elles avaient trait au « roman hindou », Flournoy semble avoir été déterminé à explorer plus avant les souvenirs anciens « d'Hélène » en la maintenant sous la pression de ses interrogations. Or, à un moment donné, pendant qu'elle est en état de somnambulisme complet, « Hélène » est soudainement la proie d'une « scène de frayeur » qui frappe les témoins et interpelle le psychologue : il y va, dit Flournoy, de « cris déchirants », de « gestes de lutte et de défense » et de « tentatives de fuite ». Une fois la « vision » d'effroi terminée, « Léopold » qui est revenu au premier plan en tant « qu'interprète », explique à Flournoy qu'il s'agissait là d'une scène passée de la vie « d'Hélène » qui date de son enfance et dans laquelle, en tant que « protecteur intime », il est lui-même intervenu dans le but de la défendre. Lorsqu'elle était âgée de dix ans, « Hélène » a été assaillie dans la rue par un « gros chien » en furie qui s'est dressé devant elle. Mais alors que l'enfant était sidérée par la terreur, un « *personnage vêtu d'une grande robe foncée à larges manches avec croix blanche sur la poitrine* » a fait fuir le molosse avant de disparaître[856]. Lorsque Flournoy s'en entretient

[856] *Ibid.*, p. 92-93. Là encore, on retrouve une analogie avec les *Etudes sur l'hystérie* puisque dans leur « communication préliminaire », Breuer et Freud illustrent leur pratique de faire revivre des scènes traumatiques dans l'hypnose par l'évocation d'une petite fille endormie qui est poursuivie par un chien sauvage, J. Breuer, S. Freud, (1895), *op. cit.*, p. 35. Sur la nature de ce type d'hallucinations, Flournoy dépasse la seule exploration étiologique car il n'y voit pas seulement la réminiscence d'un vécu traumatique. Selon lui, en écho aux analyses de Myers, ce qu'il appelle les « hallucinations téléologiques » constituent aussi une figuration hallucinatoire d'un pressentiment subconscient qui se manifeste à la conscience pour avertir une personne d'un danger qu'elle peut dès lors conjurer ; et tout particulièrement

avec « Léopold », ce dernier lui assure que c'est lui-même qui est « apparu » pour la toute première fois à celle qu'il a par là même élue comme sa protégée.

Lorsqu'on l'interroge à l'état de veille sur l'incident en question, « Hélène » se souvient très bien de cette grande frayeur de son enfance causée par un chien agressif, mais elle n'évoque pas la présence hallucinatoire de « Léopold » sous l'apparence d'un prélat hiératique. Bien décidé à sonder cette scène ancienne qui lui paraît significative, Flournoy s'en est ensuite entretenu avec les parents « d'Hélène » qui se souviennent eux aussi très bien de cet évènement ; au point, disent-ils, que pendant plusieurs mois, leur fille ne pouvait plus croiser un chien sans se ruer dans les jupes de sa mère. Sur le modèle du « choc émotif » inaugural de la « désagrégation de la conscience » proposé par Pierre Janet, puis réinterprété par Breuer et Freud, Flournoy assigne à cette scène d'effroi de l'enfance le rôle de vécu traumatique originel à la source de l'apparition récurrente « d'états hypnoïdes »[857]. On peut y voir l'adoption résolue du modèle autrichien qui lui paraît d'autant plus pertinent pour expliquer le cas « d'Hélène » que, selon ces auteurs et par opposition à Janet, l'hystérie est une maladie mentale guérissable qui est parfaitement compatible avec une personnalité dotée d'une intelligence critique et d'une parfaite santé organique[858].

Le rêve de noce d'Hélène

Pour continuer son investigation dans les profondeurs de la « vie subliminale » de son médium, Flournoy a progressivement assimilé et mobilisé le modèle étiologique de Breuer et Freud et, tout particulièrement, comme on va le voir, les récentes thèses de ce dernier. De par l'importance manifeste de « l'élément érotique » dans les « rêveries hypnoïdes » « d'Hélène », la

---

quand ce danger touche à la sphère psychique des sentiments de pudeur. T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 42, 59, 68.

857 L'idée d'un « trauma psychique » à l'origine de l'hystérie est, dit, Flournoy, un « fait aujourd'hui banal ». Dans son livre, il confère à cette scène d'enfance le statut « d'origine psychique réelle » du clivage de la personnalité « d'Hélène » mais il est parfois amené à nuancer cette assertion. Au début de l'ouvrage, il parle à dessein de « conjectures » car il est selon lui « impossible » d'assigner avec certitude à cet évènement le rôle de trauma fondateur dans la psychogénèse d'Hélène Smith. Il semble avant tout que ce soit le souvenir traumatique le plus lointain auquel il soit parvenu à remonter dans l'état de conscience élargie du médium. Pour le psychologue, l'intérêt de ce souvenir est qu'il a clairement trait aux « émotions de danger relatives à son sexe ». A cet égard, Flournoy cite d'autres scènes « anciennes » à certains endroits du livre. Il mentionne notamment un évènement qu'il qualifie de « très ancien » : à l'occasion d'une consultation médicale pour un « ménorrhée » (ce qui indique que l'évènement a eu lieu à la période de la puberté) , un médecin se serait permis de déposer un « innocent baiser » sur la joue de la « jeune fille ». Or, cette familiarité, dit Flournoy, a suscité l'ire indignée « d'Hélène ». Parallèlement à cette « attentat », Hélène dit avoir eu l'apparition hallucinatoire de son protecteur « Léopold » qui l'aurait escorté jusqu'à son retour chez elle. *Ibid.*, p. 44, 94.

858 Comme on l'a vu (Chapitre 5), l'un des points théoriques déterminants exprimé dans les *Etudes sur l'hystérie* et de s'opposer frontalement au modèle janetien de la « misère psychologique » censé caractériser l'ensemble des sujets hystériques. A maints égards, Flournoy ne peut que souscrire au fait que, selon les auteurs viennois, la disposition hystérique représente plus un excédent qu'un déficit dans l'économie psychique des sujets. J. Breuer, S. Freud, (1895), *op. cit.*, p. 266, *passim*.

théorie et la pratique inaugurées par les médecins viennois vont lui permettre d'élucider ce qu'il appelle « *les problèmes obscurs de l'origine du rêve hindou* »[859]. À la suite de Freud, dont il lit l'article sur les « psycho-névroses de défense » (1894), Flournoy explique qu'à la source de ce « roman subliminal », il y a des « représentations inconciliables » entre la situation vécue par « Hélène » et ses désirs profonds et inconscients[860]. Pour illustrer le cas « d'Hélène Smith », il renvoie à un passage précis du récit du cas de « Frauleïn Elizabeth von R. » dans lequel Freud a analysé le mécanisme d'une « hystérie de défense » (*Abwehrhysterie*) chez l'une des premières patientes avec laquelle il a entrepris une thérapie en suivant la « méthode de Breuer »[861].

Selon Freud, les symptômes somatiques de « conversion hystérique » dont souffre Elizabeth v. R. (grave perturbation de la marche, vives douleurs périphériques et analgésies de l'épiderme sur les faces internes des cuisses) sont selon lui associées à une représentation incompatible avec sa conscience morale, qui est survenue à un moment critique de son existence. Après une longue investigation, celui qui se définit alors comme un « thérapeute des névroses » parvient à exhumer la représentation pathogène qui est selon lui à l'origine de ses troubles : devant le corps de sa sœur tout juste décédée, elle a caressé l'idée, qui a traversé son esprit « comme un éclair », d'épouser son beau-frère devenu veuf[862]. Cette représentation insupportable, dit le Dr. Freud, a immédiatement été refoulée hors de la conscience afin de « défendre » l'intégrité morale de son Moi conscient. Mais, par contrecoup, la puissante charge affective associée à ce souhait a engendré une « conversion hystérique » qui s'est répercutée dans son organisme[863]. À l'issue d'une psychothérapie « très difficile », Freud rapporte que la confession de cette scène traumatique a conduit, par « abréaction », a une levée définitive des symptômes.

---

859 « Sur l'origine du cycle hindou », p. 282-284.

860 Flournoy donne la référence précise de cet article paru dans le *Neurologisches Zentralblatt* n°10-11, janvier 1894 à la p. 282, note 1. On sait qu'il a lu et assimilé en détail les idées avancées dans cet article car on trouve de nombreuses allusions à ces idées dans son ouvrage. Rappelons que dans la genèse des idées de Freud, cet article fait figure de synthèse très importante sur la voie d'une théorie générale de l'étiologie sexuelle des névroses et de la « découverte » du transfert. S. Freud, « Les psycho-névroses de défense », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 1-14. Sur la place de cet article dans l'évolution de la pensée étiologique de S. Freud dont l'intérêt est qu'il est le premier écrit publié où les représentations érotiques se trouvent au cœur de ses réflexions, voir O. Andersson, (1997), *op. cit.*, p. 147 ; L. Chertok, R. de Saussure, (1997), *op. cit.* ; S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess (1887-1904)*, Paris, PUF, 2006, *passim*.

861 Le cas de « Mademoiselle Elisabeth v. R », J. Breuer, S. Freud, (1895), *op. cit.,* p. 154-204. NB : Les réflexions issues de la cure de cette patiente (que Freud a traité à partir de 1889) sont l'une des sources essentielles des considérations théoriques qu'il a développées un an plus tôt dans son article de 1894 sur les « psycho-névroses de défense ».

862 J. Breuer, S. Freud, (1895), *op. cit.*, p. 178.

863 Freud décrit le mécanisme psychique de la « conversion » de la façon suivante: « […] *dans l'hystérie, la représentation inconciliable est rendue inoffensive par le fait que sa somme d'excitation est reportée dans le corporel, processus pour lequel je proposerai le nom de conversion.* […] », S. Freud, (1894), *art. cit.*, p. 4. Sur les raisons de la re-localisation organique de ses représentations psychiques pathogènes, il précise que ce processus est encore très énigmatique.

Sur la base de ce cas clinique dont on comprend qu'il l'a lu avec un vif intérêt et avec précision, Flournoy indique discrètement dans une note de bas de page que, pour ce qui concerne son expérience, « Hélène » lui a également à plusieurs reprises fait le récit, ainsi qu'à Lemaître, de « certains songes » qui, « sous une forme symbolique », indiquaient clairement des « préoccupations subliminales » analogues à celles de la patiente de Freud[864]. S'il tait le contenu de ces rêves, les lecteurs avertis peuvent toutefois facilement induire leur nature sur la base des indications qu'il fournit. Par un jeu de renvoi de références à des passages de la plus récente littérature psychopathologique de langue allemande, Flournoy laisse entendre que ces rêves « d'Hélène » ont eux aussi trait à un désir d'amour, de mariage ou même d'accouplement[865]. C'est pourquoi, on peut résolument supposer qu'en lisant Freud, Flournoy a soudainement pris conscience, à sa stupéfaction semble-t-il, qu'à la source du grand rêve hindou raconté depuis plusieurs mois par « Hélène » au cours des séances, il y avait un souhait tout puissant, quoique refoulé hors de sa conscience éveillée, de posséder enfin un mari dans sa propre personne[866].

Citons ici l'un des seuls extraits de procès-verbaux publié par Flournoy qui témoigne explicitement de ce désir. Lors de la séance du 1er décembre 1895, suite à une « pantomime hindoue » sertie de nombreuses phrases de tendresse en sanskrit adressées à Sivrouka, Flournoy parvient à obtenir la traduction suivante :

---

864 A cet égard, on peut lire les silences de l'histoire « d'Hélène Smith » à la lumière du récit de cas d'Elizabeth von R. dont le rôle dans l'économie du livre est de refléter certains éléments érotiques que Flournoy n'a pas voulu formuler de manière trop explicite. Bridé par les circonstances de publication, il renvoie à cette référence car il sait qu'Elise Müller ne lit que très imparfaitement l'allemand (elle est « rebelle à l'allemand » p. 38). D'autre part, pour éviter les conjectures savantes par trop malveillantes auxquelles on comprend que cette référence à l'étiologie sexuelle des névroses aurait pu conduire, Flournoy donne une autre référence médicale qui a pour but de cadrer les inférences auxquelles le lecteur doit être conduit sur l'ampleur et la nature des représentations érotiques « d'Hélène ». Pour décrire, la charge érotique des préoccupations subliminales du médium, il mentionne, de manière à s'en s'écarter, les travaux du Dr. W. Brügelmann, alors bien connus du public médical germanophone, sur les « tendances bestiales grossières » censées pouvoir être libérées par l'hypnotisme. La référence exacte est W. Brügelmann, « Suggestive Erfahrungen », *Zeitschrift für hypnotismus*, t. 5, T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 256. Cet article est l'un de ceux par lesquels ce médecin a ouvert un débat sur la sexualité dans l'hypnose auquel de nombreux autres auteurs répondront dans les colonnes de ce journal entre 1895 et 1898.

865 *Ibid.*, p. 283, note 2. Voir *infra*.

866 Citons ici l'un des seuls extraits de procès-verbaux publié par Flournoy qui témoigne explicitement de ce désir. Lors de la séance du 1er décembre 1895, suite à une « pantomime hindoue » sertie de nombreuses phrases de tendresse en sanskrit adressées à Sivrouka, Flournoy parvient à obtenir la traduction suivante : « […] *dès aujourd'hui, de toi, Sivrouka (que je sois)… femme… non un autre jour, un autre jour* […] », *Ibid.*, p. 263 On a toutes les raisons de penser que Flournoy a été stupéfait devant l'aveu de cette passion cachée quoique travestie à son égard dont, sans le savoir, ou plutôt, sans vouloir le savoir, il était depuis si longtemps l'objet. Cette prise de conscience semble avoir été un moment critique de son investigation au moins aussi important que l'ébranlement fondateur lors des premières séances et ses « révélations ».

« […] *dès aujourd'hui, de toi, Sivrouka (que je sois)… femme… non un autre jour, un autre jour* […] »[867]

On a toutes les raisons de penser que Flournoy a été stupéfait devant l'aveu de cette passion cachée quoique travestie à son égard dont, sans le savoir, ou plutôt, sans vouloir le savoir, il était depuis si longtemps l'objet. Cette prise de conscience semble avoir été un moment critique de son investigation au moins aussi important que l'ébranlement fondateur lors des premières séances et ses « révélations».

De par l'impossibilité manifeste de ce désir de noce qui entre en contradiction flagrante avec les sentiments moraux des protagonistes ainsi qu'avec leurs situations sociales et matrimoniales respectives, il a été expulsé hors de la conscience éveillée « d'Hélène » pour finalement prendre la forme, par dérivation de l'énergie affective investie, d'un « roman subliminal » vécu sur un mode hallucinatoire et transfiguré dans une grandiose et touchante romance conjugale sous les tropiques de la péninsule indienne[868].

Dans son élucidation finale, Flournoy marque cependant plusieurs différences avec le scénario typique de « l'hystérie de défense » pour interpréter l'élaboration romanesque subliminale « d'Hélène ». Selon lui, contrairement aux patientes des Drs. Breuer et Freud, la grande dérivation narrative et hallucinatoire de la représentation érotique inconciliable et sa puissante charge affective réprimée a été « salutaire » pour « Hélène » puisqu'elle a par là même échappé à la somatisation douloureuse qui découle de la « conversion hystérique ». En prolongeant librement le mécanisme psychique exposé par Freud et Breuer, Flournoy formule l'hypothèse selon laquelle ce type de fantasmagories subconscientes peut être considéré comme une sorte de « catharsis naturelle ». Car elles représentent un « canal de dérivation » ou une « soupape de sûreté » qui permet l'écoulement de l'énergie érotique refoulée. Ce qui, par opposition aux patientes hystériques, permet un « dénouement favorable » du puissant conflit psychique qui est à son origine et laisse l'individu dans un état de santé et d'équilibre psychique[869].

---

867 *Ibid.*, p. 263

868 On peut se demander quelle est la part de responsabilité de Flournoy ? Dans le livre, Flournoy se dédouane largement de cette responsabilité puisqu'il préfère mettre l'étrange « distribution des rôles » de ce roman sur le compte d'une simple coïncidence suivant la logique de l'association par contigüité des productions oniriques. Cf. *infra.*

869 *Ibid.*, p. 283, note 2. p. 40-41, 44-46, 52, 66, 283.

Un motif onirique récurrent : « *l'attente enivrante du sauveur galonné* »

Certains de ces rêves qu'elle a « raconté très candidement », dit Flournoy, étaient « *indépendants du cycle hindou lui-même* ». S'il ne détaille pas le contenu de ces préoccupations oniriques, un certain nombre d'indices disséminés dans l'ouvrage permettent d'en inférer leur nature. À plusieurs endroits, Flournoy signale que, depuis l'époque de la puberté, la personnalité subliminale « d'Hélène » a été ardemment tourmentée par l'idée d'un « beau mariage » mais que ses hautes aspirations en la matière ont été contrariées par la modestie de son milieu social. Ce « conflit intime » que Flournoy conçoit comme la « note émotionnelle dominante » de son histoire psychologique l'a jusqu'ici empêchée de consentir à toute union. C'est pourquoi, selon le psychologue, ce conflit psychique a rejailli d'une façon symbolique dans un certain nombre de rêves et de visions nocturnes au point de constituer un thème récurrent : celui de l'apparition chronique d'un homme d'une condition supérieure venu pour l'emporter et l'épouser. Ce que Flournoy, sur la base des récits « d'Hélène » appelle « *l'attente enivrante d'un sauveur galonné* ».

Dans l'ouvrage, on retrouve quatre occurrences précises d'éclosion subliminale de ce thème onirique. Il s'est manifesté la première fois, semble-t-il, dans sa douzième année : « Hélène » a rêvé qu'on sonnait à la porte de chez elle. D'habitude très timide, elle s'est précipitée pour ouvrir parce qu'elle était invinciblement guidée par « l'idée fixe » que cette personne venait la chercher pour « l'emmener bien loin ». Elle se souvient de s'être alors figuré l'inconnu sous les traits du « *beau monsieur, devant avoir de riches habits galonnés d'or et d'argent* » et dont l'idée a suscité chez elle une « grande joie ». Mais, lorsqu'elle a ouvert la porte, elle a découvert un simple marchand d'allumettes. La vive déception qu'elle a alors éprouvée, dit-elle, s'en est suivie d'un long chagrin durant plusieurs semaines. Flournoy voit dans ce récit de rêve le prélude d'une préoccupation subliminale qui s'est développée et intensifiée vers l'âge de quatorze-quinze ans. Dans les fantasmagories nocturnes de l'époque de la puberté, elle a très souvent « vu », dans une grande lueur, arriver près de son lit un « homme au costume étrange et tout chamarré ».

Comme on le voit, la description du « beau monsieur » inconnu est en nombre de points similaire aux attributs imaginaires de « Sivrouka ». Ce qui permet à Flournoy d'inférer que le « cycle hindou » est lié à l'époque et à l'imaginaire de la puberté. Le psychologue mentionne également deux autres « visions » tardives analogues sur ce thème qu'il a jugé pertinent de consigner. Lors des premiers temps de l'éclosion de sa médiumnité, pendant la séance du 1er avril 1892, elle a eu la « vision » d'un serpent lové dans un bouquet de rose. Pour Flournoy, cette « vision » est la « traduction symbolique » d'une impression émotionnelle « d'Hélène » à l'égard de l'un des assistants (« M. P. »). Enfin, pendant la durée de son investigation, Flournoy évoque un cas d'irruption subliminale spontanée d'une « vision extatique » : alors « qu'Hélène » était à son travail, elle a eu la « vision » d'un « homme en turban et en grand manteau

blanc » qu'elle a cru reconnaître et qui lui a parlé. Après coup, le « mystérieux visiteur » a laissé sur elle une impression de « calme délicieux » et de « profonde félicité ».[870]

De ce point de vue, la signification psychologique du dédoublement de la personnalité « d'Hélène » sous les traits de « Léopold » devient beaucoup plus compréhensible. On comprend que Flournoy dispose désormais de nouveaux moyens conceptuels pour interpréter l'apparition récurrente de cette « personnalité seconde » : il s'agit selon lui d'une représentation hallucinatoire extériorisée de l'ensemble des tendances subliminales qui se raccordent à la « sphère intime et délicate » de la personnalité d'Elise Müller. Il conçoit par ailleurs cette sphère de la sexualité en lien avec ses attaches organiques et émotionnelles puisque « Léopold » est d'après lui une « personnification » des « *sourdes rumeurs qui proviennent de l'intimité de nos tissus* ».[871] Dans un passage du livre, Flournoy expose clairement cette conception originale du « facteur sexuel » et de son lien consubstantiel avec le phénomène hystéroïde du « dédoublement » du vécu conscient :

« […] *On aperçoit maintenant l'idée que je me fais de Léopold. Il représente à mon avis, chez Mlle Smith, la synthèse, la quintessence – et l'épanouissement d'autre part – des ressorts les plus cachés de l'organisme psychophysiologique. Il jaillit de cette sphère profonde et mystérieuse où plongent les dernières racines de notre être individuel, par où nous tenons à l'espèce elle-même et peut-être à l'absolu, et d'où sourdent confusément nos instincts de conservation physique et morale, nos sentiments relatifs aux sexes, la pudeur de l'âme et celle des sens, tout ce qu'il y a de plus obscur, de plus intime et de moins raisonné dans l'individu.* […] »[872]

Reste à expliquer pourquoi cette « personnalité seconde » se donne pour la réincarnation « Balsamo » ? A ce moment de son investigation, Flournoy apparaît désormais en mesure d'expliquer à nouveaux frais l'origine fictive de cette entité incarnée à la « voix caverneuse ». Selon lui, sur la base des « moments hypnoïdes » qui caractérisent aussi bien les personnalités

[870] *Ibid.*, p. 283, note 2. p. 40-41, 44-46, 52, 66, 283.
[871] *Ibid.* p. 129. Notons l'intérêt historique de cette conception de la « sphère intime et profonde » qui à trait à l'ensemble des préoccupations intimes de l'existence, « tant psychologique que physiologique ». Car « Léopold », dit Flournoy, joue autant le rôle de « directeur de conscience » ou de « censeur sévère et jaloux » que de « médecin particulier » et de « conseiller hygiénique ». Cette sphère intime et subliminale regroupe les sentiments qui touchent aux « retranchements ultimes du moi social » tels que la pudeur et « *l'instinct de réserve* » mais elle a aussi à voir avec les « *pressentiments confus de la sphère organique* » et « l'intimité des tissus ». D'après ses observations, en effet, cette personnalité fictive extériorisée prête une grande attention aux fonctions physiologiques féminines dont il « assure le jeu normal et régulier ». Enfin, elle est à la « *source des rêves* ». T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 116, 120-121, 129-131. A la même période, les lettres de Freud à W. Fliess témoignent de ses recherches sur le déterminisme de la périodicité. cf. S. Freud, (2006), *op. cit., passim.*
[872] T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 92.,130-131.

hystériques que les médiums spirites et la phase d'impressionnabilité qui définit ces moments particuliers d'absence à soi-même, se sont peu à peu greffées des données culturelles issues des suggestions extérieures « qu'Hélène » a reçues durant les premières séances auxquelles elle a participé. D'après Flournoy, cette « personnalité fictive » est le résultat indubitable des suggestions qui reflètent les croyances et les centres d'intérêt des différents groupes spirites qu'« Hélène » a fréquenté avant sa rencontre avec le psychologue[873]. Après enquête dans ces milieux, il est parvenu à retracer avec précision la psychogenèse imaginaire de « l'esprit-guide » « d'Hélène » qui n'est, selon lui, qu'un « pur effet de la suggestion et de l'auto-suggestion ».[874]

L'élucidation des sources mnésiques du « roman hindou »

Parallèlement à cette phase décisive de l'élucidation de la médiumnité « d'Hélène Smith », on l'a vu, l'énigme de l'origine de la langue hindoue a rejailli de plus belle à partir de l'automne 1895 et pendant l'hiver 1895-1896. Dès la reprise des séances au mois de septembre, après cinq mois d'absence de vocalisation de cet étrange idiome, les assistants ont été les témoins de ce que Flournoy appelle la « seconde explosion hindoue » pour qualifier le retour massif et régulier de ces douces paroles d'aspect « sanskritoïde » énoncées très rapidement et avec une « grande douceur » au cours des séances asiatiques. À partir de ce moment, précise Flournoy, ce cycle de « visions » hindoues réapparaît régulièrement mais sans trame narrative cohérente. En revanche, il se raccorde toujours à la « note émotionnelle dominante».

L'élucidation de cette énigme psychologique, on l'a dit, est de deux ordres : elle est d'abord de nature historique puisque « Léopold » a fourni des renseignements précis dont il faut pouvoir retrouver les sources objectives que le médium a pu avoir à sa disposition dans un passé

873 D'après ses investigations sur ce qui s'est passé avant sa rencontre avec « Hélène », Flournoy rapporte que « Madame B. », l'organisatrice du salon spirite qu'Elise Müller a fréquenté entre 1893 et 1894, a eu une influence notable sur ce point. Lors d'une séance privée en tête à tête, elle a été intriguée par le comportement du jeune médium qui désignait un pot de fleur avec une baguette. Madame B, a immédiatement fait l'association avec une scène célèbre du roman de Dumas alors très populaire dans les milieux versés dans l'ésotérisme : à savoir, la fameuse « scène de la carafe » dans laquelle le « sorcier » Balsamo désigne de sa baguette une carafe en cristal qui lui sert de support divinatoire pour prédire le funeste avenir de la reine de France (*Mémoires d'un médecin*, chapitre 15). Madame B., convaincue que c'est bien « l'esprit » de Cagliostro qui s'est manifesté au travers « d'Hélène », a mis sous les yeux du médium une gravure tirée d'une édition de luxe du roman de Dumas pour étayer ses assertions. En d'autres termes, « Madame B. » a clairement suggéré à « Hélène » l'idée qu'elle pouvait être le véhicule permettant au « grand thaumaturge » de s'exprimer. Une faculté qu'elle s'est empressée d'adopter puisque, lors des séances suivantes, son « double » à l'identité jusqu'ici indéterminé n'a pas tardé pas à être confirmée « par la table ». *Ibid.*, p. 96-98.

874 *Ibid.*, p. 88, 95-99. Dans ces pages, Flournoy redonne l'ensemble de la psychogénèse imaginaire de « Léopold ». Sur la base de sa lecture des procès-verbaux de séances et des récits des assistants dans la période où il ne connaissait pas le médium, il apprend qu'Hélène a d'abord prétendue parler au nom de Victor Hugo puis qu'au cours de l'année 1892, « Léopold » a finit par supplanter le poète français. Ces différentes incarnations reflètent les aspirations divergentes des groupes Z et N.

indéterminé. Sur ce point, l'explication rationnelle la plus probable est que les « pantomimes » réalisées en « état hypnoïde » se fondent sur une masse de souvenirs emmagasinés sur la base de récits entendus et lus, sur des gravures consultées dans les livres, les journaux et autres feuilletons qui auraient été par la suite théâtralisés à la faveur des séances. Reste cependant la tâche quasi-impossible de retrouver ces sources innombrables. D'autre part, l'énigme est aussi de nature linguistique puisque le psychologue doit s'efforcer de comprendre et d'expliquer rationnellement l'utilisation répétée d'authentiques fragments de sanskrits dont il dit avoir « *communiqué les meilleurs d'entre eux aux orientalistes* »[875]. Car comment expliquer que les nombreuses phrases qui ont été recueillies renferment des mots et des formules clairement identifiables par les indianistes et dont le sens s'adapte à la situation ? D'autant qu'il sera amené à constater l'année suivante une immixtion de caractères sanskrits dans certaines lettres qu'elle lui a écrites. Ce qui prouve sa connaissance rudimentaire de l'alphabet de cette langue savante des lettrés de l'Inde antique[876].

C'est au printemps 1896 que l'enquête du psychologue sur ces deux aspects va connaître une avancée décisive. Avant d'analyser cette phase de l'enquête, il est important de mentionner le fait qu'elle a été corrélée à un autre évènement présenté comme secondaire : à partir du mois de février, les séances ont été suspendues pendant une période de six mois car « Hélène » a eu des problèmes de santé qui l'ont « indisposée »[877]. Cette période de pause, dont nous serons amenés à reparler, a permis au psychologue de bénéficier d'un répit et d'entamer des recherches assidues sur un matériau stabilisé. Par l'intermédiaire de ses collègues de l'université de Genève, Flournoy a sollicité deux éminents indianistes étrangers. Le premier est Auguste Barth (1834-1916) qui est un sanscritologue de l'université de Strasbourg et l'un des membres fondateurs de l'école française d'Extrême-Orient. Il contacte également Charles Michel (1853-1929), un professeur de langues sanscrites et de l'histoire ancienne de l'Orient à l'université de Liège[878]. Sans les avoir préalablement informés sur les conditions d'énonciation du pseudo-langage hindou et des données historiques, on comprend qu'il cherche à savoir ce que leur expertise peut dire sur la nature, la cohérence et la vraisemblance historique des informations et du langage divulgués.

Mais alors même qu'il attend les réponses des indianistes étrangers, Flournoy va faire une découverte inopinée qui va s'avérer déterminante. Depuis plusieurs mois, il fréquente les

875 *Ibid.*, p. 260.

876 *Ibid.*, p. 274, avec reproduction d'une lettre contenant d'authentiques caractères sanskrits.

877 Entre les mois de février et septembre 1896, Elise Müller a arrêté de travailler et elle a suspendu les séances. Flournoy évoque cette « phase d'indisposition » à plusieurs moments critiques de sa monographie, p. 55, 63, 94, 147, 274, 315. Pour une analyse des enjeux autour de cette période critique. Cf. infra.

878 *Ibid.*, p. 246, On trouve la version intégrale de ces correspondances dans le dossier d'archives privées publié par O. Flournoy (1986), *op. cit.*, p. 182-211. Flournoy a contacté A. Barth via son collègue Léopold Favre et C. Michel *via* son autre collègue, Ferdinand de Saussure. Concernant l'implication de ce dernier, cf. *infra*. C. Michel, écrit le 26 juin 1896, « *J'ai hâte de voir mon ami M. Delbœuf pour les lui communiquer* », O. Flournoy (1986), *op. cit.,* p. 190

bibliothèques de la ville où il mène de fastidieuses recherches dans les dictionnaires, les encyclopédies, les récits de voyage et les manuels de sanskrit dans le but de retrouver les sources objectives du « cycle hindou ». Jusqu'au printemps, il lui est impossible de tirer ce problème au clair quand, un « beau jour », en feuilletant des ouvrages poussiéreux de la bibliothèque de Genève, il tombe par hasard sur un passage d'une *Histoire de l'Inde* en six volumes qui a été écrite par un auteur français appelé M**.** Marlès et publiée à Paris soixante ans plus tôt, en 1828. En parcourant le premier volume, il trouve mentionnés dans un paragraphe la plupart des éléments historiques du roman médianimique : il y est question d'un « radjah Sivrouka-Nayaca » qui a fait construire la « forteresse de Tchandriguri » en « 1401 » dans de province du « Kanara »[879]. Pour décrire sa réaction à cette découverte, Flournoy met ironiquement en scène la légitime sidération qu'il a éprouvée et simule avec humour sa conversion soudaine aux thèses théosophico-spirites de la métempsycose :

« […] *Enfin ! Avec quel battement de cœur n'écarquillai-je pas mes yeux devant cette preuve historique irréfutable que ma précédente existence, sous le beau ciel de l'Inde, n'était point un mythe ! Je m'en sentis tout réchauffé, je relus vingt fois ces lignes bénies* […].

Hélas, mon triomphe fut de courte durée. […] »[880].

Car presqu'aussitôt, continue-t-il sur le même registre, « la science officielle » lui a administré des « douches réfrigérantes ». En effet, quelques jours après sa découverte, il apprend par la plume des éminents indianistes qu'il a consultés que le livre de Marlès est un récit dont la fiabilité historique est tout sauf acquise : il a été rédigé par un polygraphe amateur qui n'indique aucunes données historiques capables de susciter l'assentiment des spécialistes[881]. Autrement dit, ce livre à prétention historique en passe de devenir une pièce à conviction dans l'établissement de

879 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 247-248. J. L. de Marlès, *Histoire de l'inde moderne et ancienne, depuis l'an 2000 avant J.-C. jusqu'à nos jours*, Paris, Emler frères, t. 1, p. 268. Flournoy ne donne pas la date exacte de sa découverte de l'ouvrage mais, d'après sa correspondance avec les linguistes susmentionnés, on peut la placer entre le 13 avril et le 1er juin 1896 ; puisqu'à cette date, Saussure mentionne l'ouvrage en question dans sa lettre à Flournoy. cf. O. Flournoy (1986), *op. cit.*, 182-183, 187.

880 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 268.

881 D'après A. Barth, dont Saussure souligne le savoir encyclopédique : « […] *j'ai déterré hier [le livre de Marlès] à la bibliothèque de l'Institut. Impossible de plus mal faire, même en 1828. Mais il y a parfois des perles dans un fumier, et ce Sivrouka Nayaka peut en être une. Malheureusement l'auteur, qui n'indique aucune source, ne dit pas où il l'a pris.* […] », *Ibid.*, p. 248. On trouvera la version intégrale, de cette lettre dans O. Flournoy, (1986), *op. cit.*, p. 187-188. De la même façon, Charles Michel écrit à Saussure qu'il est incapable de savoir où Marlès a pris ses renseignement sur Sivrouka malgré le fait, dit Saussure à Flournoy, qu'il soit « connu de tout le monde » pour être une « sorte de répertoire vivant » dont l'érudition est « *loin de se borner aux choses scientifiques* » ; ce qui fait de lui l'une des personnes les plus à même d'être « *capable de dénicher le roman ou le récit de voyage qui contiendrait la série des noms cherchés* ». Selon A. Barth, il faudrait recherche dans la littérature en dehors de l'indianisme. cf. O. Flournoy, (1986), *op. cit.*, p. 182-211.

la vérité de la thèse centrale de l'occultisme moderne s'apparente de fait à un roman orientaliste de seconde main. De plus, on lui signale que, d'une manière générale, l'histoire de l'inde dravidienne (i-e méridionale) est très peu connue des érudits du fait du nombre très restreint de sources écrites existantes.

Mais, bien entendu, corrige Flournoy, du point de vue purement psychologique, cette découverte lui permet de résoudre virtuellement l'énigme des sources du roman hindou puisqu'une fois ce paragraphe précis identifié, il devient infiniment probable qu'« Hélène » ait eu un jour ce passage sous les yeux et que sa mémoire subliminale ait enregistré les informations mentionnées. Pour Flournoy, c'est encore une fois l'hypothèse cryptomnésique qui se dégage du fait qu'« Hélène » affirme n'avoir jamais eu connaissance de ce livre et qu'elle « s'érige avec force » contre la thèse que Flournoy lui a frontalement suggérée d'après laquelle le sanscrit qu'elle profère en chantant est une reviviscence de souvenirs thésaurisés par son « Moi subconscient ». À cette dénégation consciente du médium qui plaide pour sa réelle ignorance des éléments historiques du « roman indien » à l'état normal, s'ajoute cependant le fait qu'il n'a pu identifier que deux exemplaires de l'ouvrage de Marlès à Genève ; lesquels sont conservés dans des endroits qu'« Hélène » n'a jamais fréquentés[882]. Dès lors, si l'hypothèse cryptomnésique apparaît bien comme la plus à même de rendre compte de « l'énormité des faits », l'absence de preuves objectives lui donne quelque improbabilité, aussi infime soit-elle.[883]

Par loyauté méthodologique envers ses opposants et peut-être aussi par élégance à l'égard « d'Hélène » et par courtoisie envers ceux de ses associés qui sont portés à croire à la réincarnation genevoise de « Simandini », il concède dans l'exposé de son raisonnement final sur ce point qu'il lui est impossible d'apporter la preuve irréfutable sur l'origine exacte du cycle

882 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 252.

883 Un autre événement lui permet cependant de pallier l'absence de preuve pour étayer son hypothèse cryptomnésique dans le cas du cycle hindou. Il s'agit de l'épisode de la « vision arabe ». Lors de la séance 27 octobre 1895, « Hélène » a une « vision » avec descriptions d'un désert de sable, de tentes et de « personnages qui fument » qu'elle dit reconnaître. Peu après elle trace avec grand soin, *de gauche à droite*, un « joli petit dessin » qui s'avère reproduire quatre mos dans l'alphabet arabe. Au réveil, elle ne reconnaît pas la signification de ces signes. Flournoy montre cet échantillon à son collègue le prof. Montet qui parle couramment l'arabe et ce dernier reconnaît un proverbe d'Afrique du nord bien connu qui, ajoute-t-il, est souvent utilisé dans les ornements de décoration. Pendant plusieurs mois, il est impossible pour Flournoy de dénicher la source de ce proverbe jusqu'à ce qu'un jour il discute de ce phénomène avec le médecin de la famille Smith auquel il montre le dessin qui y reconnait sa propre écriture !... Ce dernier, « arabisant à ses heures », a séjourné plusieurs mois au Maghreb dix ans auparavant. A son retour à Genève, il a publié une plaquette qu'il avait distribuée à ses connaissances en les dédicaçant par des proverbes arabes. Pour Flournoy, il est dès lors hautement probable « qu'Hélène » ait eue un des ces opuscules dédicacés sous les yeux quelques années auparavant et que sa « conscience hypnoïde » ait retenue se souvenir visuel lors d'une attente avant une consultation. A cette conjecture s'ajoute le fait que le « dessin d'Hélène » reproduisait une faute d'orthographe commise par le Dr. Rapin. *Ibid.*, p. 255-260, avec reproduction du dessin. Sur cet épisode tel qu'il a été vécu sur le moment et la réaction des participants aux séances, voir A. Lemaitre (1897a), *art. cit.,* p. 86.

hindou. C'est pourquoi, dans sa conclusion, il considère l'irrésolution des deux hypothèses avancées - l'une naturelle et l'autre occulte - bien qu'il laisse clairement entendre au lecteur sensible à l'ironie et à la continuité du raisonnement scientifique qu'il incombe aux partisans du surnaturel d'apporter la preuve de la réalité historique de « Simandini »[884].

L'oreille experte de Ferdinand de Saussure

En ce qui concerne l'origine du « sanskrit » divulgué, on l'a dit, les témoins ont recueilli de nombreuses phrases avec des fragments qui présentent l'apparence de l'authenticité. Autre fait notable, ils ont également recueilli, par le biais de « Léopold », l'équivalent français de certaines de ces phrases[885]. Pour élucider ces « exploits philologiques », Flournoy va bénéficier d'un allié de choix en la personne de son « collègue et ami » Ferdinand de Saussure (1857-1913) qui est de retour depuis peu à Genève, sa ville natale, après avoir enseigné les langues indo-européennes à Leipzig puis à Paris pendant plusieurs années[886]. Informé par Flournoy de l'ensemble des circonstances de production de ce langage, Saussure s'est très sérieusement pris au jeu de l'élucidation du pseudo-sanskrit de « Mademoiselle Smith ». Par une première lettre adressée à Flournoy datée du 1er juin 1896, on apprend que l'éminent linguiste et indianiste genevois a méticuleusement examiné les fragments oraux transcrits sur les procès-verbaux des séances que son collègue lui a fait parvenir. À la suite de quoi, il écrit directement au psychologue pour lui faire part des réflexions qui lui sont venues à l'esprit en examinant notamment les quatre « phrases » très nettes qu'« Hélène » est parvenue à énoncer[887]. Certains mots, dit-il, « sautent immédiatement à l'oreille ». Dans sa lettre de réception, Saussure commence par déclarer :

« […] *Je n'ai pas besoin de vous dire comme votre lettre m'a intéressé d'un bout à l'autre,* […] »[888]

---

884 *Ibid.*, p. 252-254, 281.

885 *Ibid.*, p. 262.

886 *Ibid.*, p. 260. Rappelons que Ferdinand de Saussure est issu d'une illustre famille genevoise dont l'arrière-grand père, le savant Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799) a été l'un des premiers à réaliser l'ascension du Mont-Blanc en 1787. L'un des fils du linguiste, Raymond de Saussure (1894-1971), médecin et psychanalyste « analysé par Freud » et historien érudit de la médecine psychologique, épousera Ariane-Dorothée Flournoy (1896-1978), la dernière des quatre filles du psychologue.

887 A titre d'illustration, lors d'une séance « très longue » tenue le 15 septembre 1896, le médium a prononcé d'une « voix excessivement douce » une phrase sanscritoïde qui demeure l'un des meilleurs échantillons jamais observé: « *ou mama priva (ou prira, priya) – mama radisivou – mama sadiou sivrouka – apa tava va signa damasa – simia damasa bagda sivrouka* ». Suite à l'insistance des participants pour obtenir la traduction de ce qu'ils apprennent être des « paroles d'amour », « Léopold » a lentement indiqué l'équivalent français de chacun de ces mots : « *Mon bon, mon excellent, mon bien-aimé Sivrouka, sans toi ou prendre le bonheur* ». *Ibid.*, p. 262

888 Flournoy a intégré les passages jugés importants des lettres de Saussure au texte de son ouvrage. *Ibid.*, p. 261-281. Nous citons ici la version intégrale des lettres qui ont été reproduites dans O. Flournoy (1986), *op. cit.*, p.183-211 Signalons toutefois ce qui nous est apparu comme des erreurs de datations. Par exemple,

En complément de cette lettre générale, Saussure fournit à son homologue plusieurs feuillets manuscrits dans lesquels il commente en détail chacun des mots qui ont retenu son attention d'expert des langues indo-européennes dans ce qu'il appelle le « charabia de Simandini »[889]. De fait, il repère plusieurs bouts de formule acceptables : par exemple, « Simandini » lui fait penser au mot sanscrit « sîmantinî » qui, à sa connaissance, n'a jamais été un prénom ou un nom propre mais qui se rapporte à un terme poétique bien connu signifiant « femme » ; de la même façon, ajoute-il, que le mot « femina » en latin. Par contre, le nom même de « Sivrouka » lui paraît « bizarre » pour un nom hindou. Dans les phrases transcrites lors des « scènes de tendresse », il reconnaît d'autres bribes de sanscrit acceptables comme dans « mamapriva » où il décèle clairement les mots « mam pryia » qui signifient « mon chéri » ou « mon bien aimé ». Autre exemple qui lui « tire l'œil », la syllabe « bag- » dans « bagda » lui fait penser au mot « bhaga » qui signifie « bonheur » ; bien qu'elle soit entourée, nuance-t-il, de syllabes incompréhensibles. Enfin, « Naxmi » pourrait bien se rapporter au mot « laksmî » qui signifie « beauté ; et heureuse chance ».[890]

À la fin de son feuillet, après un certain nombre d'autres observations similaires, il résume ses réflexions et ouvre la discussion :

[…] *En somme, il doit être bien entendu que toute espèce de sens continu, là où je me suis amusé à le chercher, est pour le moment un simple jeu. En revanche il y a quelquefois deux mots comme* mama priya *que l'on saisit parfaitement bien, de quelque manière qu'ils soient arrivés à se trouver dans la bouche de votre médium. À part cela plusieurs mots hors liaison comme* tava, nâma *et le nom* Ganapati *etc.. qui sont également du pur sanskrit.* […] »

Autre obs [servation]. Dans le peu qu'on comprend, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il y a des choses suspectes comme construction, et q [uelque] fois comme ordre des mots, peut-être aussi pour la justesse des formes […]. *Par exemple, je ne me souviens pas qu'on puisse dire en sanscrit mon Sivrouka, ni mon cher Sivrouka. (On peut bien dire* mama priya *mon bien-aimé,* substantivement, *mais c'est autre chose que* mama priya Çivruka*). Or c'est ce* mon cher Sivrouka *qui revient le plus souvent. – Je ne veux toutefois rien affirmer trop absolument, surtout pour certaines époques comme le 15e siècle où on a pu faire dans l'Inde beaucoup de sanscrit de cuisine. Dans la scène de tendresse n°1 il y aussi* apa tava *qui si cela prétend signifier loin de toi (voir la traduction du « doigt ») est un pur barbarisme.*

---

les 2e et 3e lettres de Saussure à Flournoy devraient être datées du mois de juin 1896 et non 1897, *Ibid.*, p. 192, 195.

889 *Ibid.*, p. 183.

890 *Ibid.*, p. 184-185.

Maintenant, il reste toujours la ressource, de se figurer que puisque la 11e femme de Sivrouka était une enfant de l'Arabie, elle n'avait pas eu le temps d'apprendre à s'exprimer sans faute dans l'idiome de son cher seigneur et maître, au moment où le bûcher a mis fin à sa courte existence… ? – C'est une explication comme une autre, qu'en pensez-vous ? […] »[891]

On le voit, l'un des intérêts de l'approche de Saussure est d'évaluer la qualité du sanskrit obtenu par voie médiumnique en adoptant délibérément le point de vue du locuteur imaginaire qui prétend le parler, sans jamais refréner la portée de son analyse par l'objection *a priori* de sa vraisemblance. Ce tour d'esprit peu habituel chez un savant de cette époque témoigne d'une attitude à la fois ouverte, distanciée et joueuse à l'égard de « l'hypothèse supranormale ». Or, comme le remarque Flournoy, le résultat collatéral de cet effort intellectuel pour entrer, par hypothèse, au point de vue du roman lui-même, est d'augmenter considérablement l'improbabilité de l'adéquation entre les locutions et la réalité de son prétendu locuteur. En effet, ce qui le surprend le plus est que « Simandini » parle le sanscrit, cette langue savante utilisée seulement par les nobles et les lettrés au XVe siècle, et non le « pracrit », la langue vernaculaire de l'époque qui, dit Saussure, correspond à ce que le français est au latin. Avec humour, le linguiste se place finalement au point de vue supranormal, de manière à ce qu'il s'accule de lui-même à son impossibilité, en demandant à son interlocuteur : « *Simandini était-elle un bas bleu ?* »[892]

Dans les années à venir et jusqu'aux derniers moments de la rédaction du livre, Saussure va demeurer un consultant que Flournoy sollicitera régulièrement au sujet des très nombreux autres spécimens de vocalisations sanscritoïdes[893]. Autre indice de l'intérêt réel du linguiste, un an plus tard, au printemps 1897, Saussure a participé à quatre séances durant l'une desquelles « Hélène » l'a gratifié d'un chant mélodique hindou dans lequel son oreille experte a pu détecter certains mots d'authentiques sanskrit dont deux qu'il juge « parfaits »[894]. Saussure a donc prêté main-forte à son collègue pour mener une analyse linguistique serrée du pseudo-sanskrit « d'Hélène ». C'est à lui que Flournoy se réfère pour décrire le « procédé » général de la création de l'hindou qu'il développera dans son ouvrage : indubitablement, d'après l'accord de tous ses correspondants, il s'agit d'un langage qui, certes, contient d'authentiques mots sanscrits mais qui sont eux-mêmes mêlés à des mots inventés. Selon Saussure, il s'agit d'un remplacement mot à mot du français ordinaire auxquels le médium a substitué des termes d'apparence « exotique » et

[891] T. Flournoy (1900), *op. cit.,* p 262-263. Nous citons la version intégrale lettre reproduite intégralement dans O. Flournoy (1986), *op. cit.,* p. 183-186.
[892] *Ibid.*, p. 186..
[893] T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 262-281.
[894] *Ibid.*, p. 266-267.

dont la seule règle fixe réside dans la dissimulation de ses origines françaises[895]. Dans la continuité de cette analyse mais sans en avoir pris connaissance, Auguste Barth suggère à Flournoy un rapprochement du phénomène avec le fait que les enfants sont très souvent « onomatopoioi » : ils exploitent couramment la faculté de se créer pour eux-mêmes une pseudo-langue étrangère à partir de quelques germes authentiques sur lesquels leur imagination brode librement. Il en résulte un langage dont la musicalité présente les apparences de l'original mais dont la structure interne est un décalque rigoureux de la seule langue qu'ils maîtrisent[896]. Flournoy reprendra à son compte ces analyses dans son élucidation précise de la « langue hindoue ».

À ce stade de son investigation, le psychologue semble avoir résolu une bonne part de l'énigme. Toutefois, comme on l'a déjà dit, pour ce qui concerne l'élucidation du « mode d'acquisition » des fragments de sanskrit, il confesse humblement son « échec ». Dans son livre, il évoque le fait qu'il a longtemps pensé qu'« Hélène » avait acquis ses notions de sanskrit par voie auditive en admettant l'hypothèse que, par le passé, elle ait été en relation avec une autre personne ayant une connaissance de cette langue. Mais, d'après ses investigations poussées, aucune des connaissances du médium n'a semble-t-il jamais eu la moindre notion de sanskrit[897].

Dans ses conclusions sur ce point, Flournoy invoque plusieurs autres faits pertinents qui l'amènent à supposer qu'elle a acquis ce langage par « mémoire visuelle ». Le plus parlant de ces faits a été remarqué par Saussure qui lui signale que le « u » se prononce « ou » en sanskrit, alors qu'« Hélène » a toujours formulé le « u » français. Pour Flournoy, ce « petit fait » pourtant très

---

895 *Ibid.*, p. 271-272. Pour mieux se faire comprendre, il propose à son correspondant un « pastiche latin » dans lequel il transpose et invente un texte latin truffé d'erreurs. En 1899, soit quelques mois avant la publication du livre, Saussure reformulera ce procédé général dans une éloquente lettre du 20 mai 1899 que Flournoy publiera dans l'ouvrage « […] *sur la question de savoir si tout cela représente définitivement (positivement) du « sanscrit », il faut répondre,* non. *On peut seulement dire 1°) Que c'est un méli-mélo de syllabes, au milieu desquelles il y a 1. Incontestablement des suites de huit à dix syllabes donnant un fragment de phrases ayants un sens (phrases surtout exclamatives, par exemple :* mama priya*, « mon bien aimé ! »,* mama soukha*, « ms délices ! ») – 2°) Que les autres syllabes, d'aspect inintelligible, n'ont jamais un caractère anti-sanscrit – 3°) Enfin, que la valeur accordée à cette dernière observation est sensiblement diminuée par le fait que Mlle Smith ne se lance guère dans des formes de syllabes compliquées et affectionne la voyelle* a *; or le sanscrit est une langue où la proportion des* a *par rapport aux autres voyelles est à peu près de 4 à 1, de sorte qu'on ne risque guère, en prononçant trois ou quatre syllabes en* a*, de ne pas rencontrer vaguement un mot sanskrit* […] », *Ibid.,* p. 269, 279 ; O. Flournoy, (1986), *op. cit.*, 199, 204.

896 L'hypothèse de Barth est citée p. 269-270. L'édition des lettres des linguistes nous apprennent qu'elle a été formulée et soumise à Flournoy au mois d'avril 1896. cf. O. Flournoy, (1986), *op. cit.*, p. 182-183. Dans son article, mais sans l'attribuer à Flournoy, Lemaître mentionne l'hypothèse selon lui peu probable que « *les enfants s'amusent parfois à sa fabriquer un langage de toute pièce* ». A. Lemaître (1897a), *art. cit.*, p. 87.

897 *Ibid.*, p. 278. Flournoy explique avoir plaqué cette première explication sur une « anecdote classique » de la littérature savante et médicale au XIXe : à savoir, le cas d'une bonne qui s'est mise à parler hébreu dans des accès de fièvre. Après investigation, on avait appris que, plusieurs années auparavant, elle avait été au service d'un pasteur érudit dont l'une des habitudes était de réciter tout haut des psaumes. Cette « anecdote » semble avoir été rapportée pour la première fois par S. T. Coleridge. On la retrouve dans les écrits savants de H. Maudsley, A. Lang. Elle a été consignée dans la littérature historique par H. Ellenberger (1986), et M. Borch-Jacobsen (1995). *Ibid.*, p. 273.

significatif plaide pour l'hypothèse d'une acquisition limitée du sanskrit par la lecture d'un manuel d'initiation à cette langue : une « grammaire », suggère-t-il, qu'elle aurait feuilleté dans des « phases de suggestibilité » à une époque indéterminée mais qu'on peut supposer relativement lointaine. Ce qui, ajoute Flournoy, par le fait même de l'avoir parcourue et non assimilée, permettrait d'expliquer sa très impressionnante capacité lexicologique comparée à sa « nullité grammaticale »[898].

Une communication au IIIème Congrès international de psychologie de Munich (1896)

L'un des résultats de cette importante phase de l'enquête qui dure désormais depuis deux ans est une confirmation et surtout une sophistication de l'idée que Flournoy est en mesure de proposer des pouvoirs et des limites de la « conscience subliminale » conceptualisée par Myers. Car on peut voir dans la résolution psychologique du « cycle hindou » une nouvelle série de preuves sur « l'étendue » de ce « Moi subliminal » : sur la base de ses observations, en effet, Flournoy peut affirmer qu'il existe chez certains sujets jusqu'ici négligés un véritable travail souterrain de dramatisation d'éléments mnésiques oubliés dont la personnalité normale n'a pas conscience. Sans aller jusqu'à l'établissement d'une capacité « supranormale », ses observations lui confirment qu'il y a bien nécessité d'inférer l'existence de processus psychologiques actifs très puissants en dessous du seuil de la conscience éveillée qui, sur la base de la masse immense des souvenirs épars, mettent en jeu une véritable faculté « d'imagination créatrice».

Il existe à cet égard un témoin objectif de l'état des réflexions de Flournoy sur ce sujet à ce moment précis puisqu'au mois d'août 1896, lors du troisième Congrès international de psychologie qui se tient à Munich, sous la présidence de Carl Stumpf, le psychologue genevois donne une intervention remarquée auprès de la quatrième section dédiée à la « psychologie du sommeil, du rêve, des états hypnotiques et des états similaires »[899]. Dans cette communication,

---

[898] *Ibid*., p. 273, 280-281. L'hypothèse de l'acquisition du sanskrit par consultation d'une « grammaire » lui a été également suggérée par A Barth qui, dans son intéressante lettre de réaction à l'ouvrage, lui suggère « *la petite grammaire de Burnouf et Leupol publié en 1859* ». O. Flournoy, (1986), *op. cit*., p. 208.

[899] T. Flournoy, « Quelques faits d'imagination subliminale chez les médiums », in C. Stumpf, T. Lipps, A v. Schrenck-Notzing (ed.), *Dritter Internationaler Kongress für Psychologie in München*, Mînchen, J. F. Lehmann, 1897, p. 419-420. D'après le compte rendu de la *Revue philosophique*, le Congrès réunissait 440 membres et 160 communications. Cf. L. Marillier, « Le congrès international de psychologie de 1896 », *Revue philosophique*, t. 42, 1896, p. 391-413. On peut mettre ces données en relation avec le petit compte rendu épistolaire du congrès que Flournoy donne à James dans une lettre du 2 octobre 1896 : « […] *j'avais caressé toute l'année l'espoir de vous rencontrer à Munich* […] *vous n'y avez pas perdu grand-chose ; il ne m'a pas paru du moins que le Congrès ait présenté un intérêt proportionné à l'abondance de son programme* […] *j'y ai entendu bien des choses sans intérêt et manqué d'autres travaux que j'aurais voulu entendre*. […] *J'attends la publication du compte rendu total pour m'orienter dans ce dédale. Le seul avantage que j'y ai trouvé a été de faire quelques connaissances et d'y revoir un certain*

Flournoy a l'opportunité d'exposer publiquement ses hypothèses de recherches sur le sujet encore très controversé de l'étude des médiums. En contrepoint aux théories bien connues et mondialement discutées de Pierre Janet sur la condition hystérique, il a cherché à faire valoir une nouvelle approche sur la nature, les limites et les facultés du « subconscient ». Par prolongement des thèses de Janet, qui est lui aussi partie prenante des discussions de la quatrième section, on peut selon lui observer chez les médiums une « imagination subliminale » qui se constitue sur la base des innombrables souvenirs latents. On trouve dans la note qui résume son intervention, deux propositions qu'il a soumises à ses collègues étrangers. En premier lieu :

« […] *le subconscient possède une merveilleuse faculté de dramatisation, de personnification, de prolifération psychologique ; il est doué d'une véritable imagination créatrice*. […] »

On retrouve ici, un développement du phénomène de la « personnification », déjà bien connu et largement commenté dans la psychologie pathologique au cours des quinze dernières années. Mais, sur la base de ses propres investigations, il va plus beaucoup loin, puisque par ses analyses psychologiques, il apporte la preuve que :

« […] *L'élaboration subliminale peut atteindre un degré de complexité et d'étendue qui ne le cède en rien au travail de composition et de réflexion du penseur et du romancier*. […] »[900]

Devant les participants du Congrès, Flournoy souhaite présenter les termes d'un élargissement des termes de l'enquête sur le « subconscient ». D'après ses propres observations, l'originalité du « Moi subliminal » est que cette instance psychique encore méconnue est capable de créativité plutôt qu'une simple répétition automatique d'éléments mnésiques accumulés. L'étude des médiums permet de pénétrer dans le « laboratoire obscur de la créativité »[901]. De la même manière que chez les personnalités créatrices (romanciers, artistes, savants, etc.), elle témoigne d'une activité subconsciente qui raisonne, se souvient et compose d'une façon parfois

---

nombre de personnes, Richet, Janet, Ochorowicz etc. […] », [Harvard University Library, bMS Am 1092 (201-252)]. NB : c'est lors de ce même Congrès que le psychologue allemand T. Lipps a présenté un mémoire sur le concept « d'inconscient » (*Unbewussthen*). Selon lui, l'inconscient n'est en rien une notion mystique ou hypothétique mais l'expression indubitable des faits positifs. Selon lui, cette notion sera amenée à prendre le rôle directeur dans les questions de psychologie. T. Lipps, « Des Begriff des Unbewussten in der Psychologie », *Ibid.*.

900 *Dritter Internationaler Kongress für Psychologie*, (1897), *op. cit.*, p. 420.

901 L'expression est de T. Ribot pour qualifier l'intérêt de l'étude de Flournoy qu'il a lue et assimilée dès la première année de sa parution. T. Ribot, *Essai sur l'imagination créatrice*, Paris, Alcan, 1900, p. 287.

encore plus puissante que la conscience[902]. Le subconscient n'est donc pas l'apanage des sujets en état de « misère psychologique » comme le postule le psychologue français. En faisant valoir publiquement ces aspects novateurs, Flournoy expose donc les termes d'une ouverture de l'investigation scientifique de cette frontière de la psychologie qui, selon lui, ne doit pas être cantonnée au seul domaine de la psychopathologie.

Mais, comme on va le voir, ses investigations médianimiques sont encore loin d'être terminées puisque, dans les semaines mêmes qui ont suivi ce Congrès et au cours des trois années à venir, Flournoy va à nouveau être le témoin d'un phénomène encore plus extraordinaire : celui de la fabrication et de l'emploi d'une langue « extra-terrestre ». L'exploration psychologique minutieuse de ce phénomène de « glossolalie » va le conduire à la phase finale de son élucidation générale de la médiumnité d'Hélène Smith.

4. La planète Mars… et la langue qu'on y parle.

Les « visions » de la planète Mars et l'énonciation orale puis écrite d'une langue prétendument extra-terrestre par un médium sont incontestablement l'une des raisons essentielles du succès international du livre de Flournoy dès les semaines qui ont suivi sa parution en janvier 1900. Du point de vue du déroulement chronologique de l'investigation, ce phénomène de « glossolalie » d'origine prétendument astronomique est naturellement partie prenante d'un nouveau redoublement de l'énigme de par l'amplification des facultés mises en œuvre et par la complexité psychologique qu'il implique. Car il ne s'agit plus seulement de souvenirs fossiles réactivés lors de phases favorables de transes, mais bien d'un ensemble de facultés subconscientes qui mettent en jeu la mémoire et l'intelligence associées à une imagination considérablement amplifiée. C'est pourquoi, Flournoy consacre un tiers de sa monographie à l'analyse des conditions de production de cette « glossolalie » ; d'autant que cette étrange faculté de « parler en langue » est associée depuis des siècles aux énigmes de la « possession démoniaque ». En abordant ce fait des plus énigmatiques dont l'étude psychologique précise n'a encore jamais été entamée, il se donne les moyens de fournir à la psychologie scientifique une « tératologie »[903].

---

902 E. Claparède, (1921-1923), *art. cit.*, p. 55-59. De là le succès de cet ouvrage chez certains poètes et artistes de l'entre-deux-Guerres. Sur ce point, on pourra consulter les articles de J. Starobinski, « Freud, Myers, Breton », *L'Arc* « Freud », n°34, 1968., p. 87-96, repris dans *La relation critique*, Paris, Gallimard, 1971 et d'A. Le Brun, « L'Alphabet de la belle Hélène », *Le Nouvel Observateur,* 30 décembre 1983.

903 De la même manière que Ribot qui souhaitait étudier les « monstres dans l'ordre psychologique » (cf. chapitre 3), Flournoy affirme à plusieurs reprises cette ambition d'après laquelle l'étude des proliférations mentales observées dans la médiumnité est en mesure de fournir des vues fécondes à la psychogénèsede

Toutefois, une mise en perspective historique du contexte d'énonciation de ce « cycle astronomique » se doit d'examiner les conditions réelles de sa production en abordant notamment, comme on l'a vu, certains non-dits de l'ouvrage. De fait, l'une des hypothèses qui découle de l'analyse historique de l'enquête de Flournoy est que ce nouveau cycle est le résultat d'une seconde « transformation » du cours des séances. Car l'examen des circonstances psychologiques montre que les séances martiennes se sont déroulées sur le mode d'une surenchère de la part du médium dans laquelle Flournoy et ses associés ont été partie prenante : sans toutefois l'avoir toujours reconnu. Comme on va le voir, l'énonciation et surtout l'écriture du « martien » a répondu au désir manifeste des observateurs[904].

Une « période d'indisposition » ou les contrariétés du médium.

Quelques jours après son retour du Congrès de Munich, Flournoy apprend le rétablissement « d'Hélène » suite à sa période « d'épuisement nerveux » d'une demi-année entre les mois de février et de septembre 1896. Pour expliquer cette longue période « d'affaiblissement général » ou « d'adynamie », il évoque à plusieurs reprises un « surmenage physique » qui est essentiellement lié, selon lui, aux onze heures quotidiennes de station debout qui ont été imposées à Elise Müller par son employeur durant de nombreuses semaines cette année-là et qui, en retour, a nécessité un arrêt de travail suivi d'une « cure de repos » prolongée. Mais Flournoy évoque également de façon plus discrète le fait que cet épisode s'est accompagné de « dysménorrhée » : un trouble gynécologique courant de perturbation des « flux cataméniaux » dont « Hélène », signale-t-il, souffre depuis sa puberté mais dont l'évocation insistante suggère en filigrane l'idée d'un possible « choc nerveux » ou « émotionnel » à son origine.

Flournoy évoque cette « phase d'indisposition » à plusieurs moments critiques de sa monographie[905]. Dans cette période, les deux protagonistes ont eu une correspondance épistolaire relativement abondante que l'auteur mentionne mais dont il expose rarement le contenu. D'après les maigres traces de cette correspondance citées dans l'ouvrage, on trouve un fragment d'une lettre inachevée et sans signature dans laquelle « Hélène » déclare : « […] *je ne me sens pas du tout bien ces jours ; j'ai peu d'appétit et ne ferai que dormir* […] ». Le diagnostic de « dysménorrhée » ou « d'atteinte momentanée de ménorrhagie » signalé par Flournoy nous paraît significatif. Selon la terminologie médicale au XIXème siècle, on trouve systématiquement parmi les causes multiples de ce dysfonctionnement, un facteur psychique ou, dans les termes de l'époque, une composante

---

l'homme normal : « […] *les faits exceptionnels*, dit-il, *sont souvent les plus instructifs, et de combien de secours précieux l'embryologie n'est-elle pas redevable à la tératologie.* […] ». T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 177, 361.

904 Ce que reconnaît en partie Flournoy. *Ibid.*, p. 146, *passim*. On retrouve ici les analyses de M. Cifali (1985, 1988), *art. cit.*

905 *Ibid.*, p. 55, 63, 94, 147, 274, 315

« hystérogène ». Il est fort probable que Flournoy, en évoquant à demi-mot les enjeux de ce diagnostic, hérite de cette conception ancienne d'un trouble des menstruations censé pouvoir être causé par un choc émotionnel à la faveur de la prétendue « vive imagination » des femmes. Il renvoie ainsi implicitement le lecteur averti à cette conception ancienne. D'une manière générale, cette étiologie de la dysménorrhée, relativement vague mais constante tout au long du siècle, est emblématique des représentations et des inquiétudes du corps médical à l'égard du corps féminin[906].

Pendant cette période durant laquelle ils sont restés en relation épistolaire, Flournoy signale que la vie automatique « d'Hélène » a pris spontanément un développement considérable car, durant ces six mois, elle a été dans des « états de rêverie continuels » avec des « visions éveillées » très régulières et des « accès de somnambulisme » qui, dit-il, pouvaient durer toute une partie de la journée. D'après les indications du psychologue, la personnalité normale et éveillée « d'Hélène » a été véritablement « submergée » de manière récurrente par des « états hypnoïdes » dont on apprend que les contenus, qu'il ne détaille pas, se sont essentiellement rapportés au « cycle hindou »[907]. Pour expliquer ce phénomène, Flournoy reprend ici sa version modifiée du modèle de la catharsis psychique théorisée par Breuer et Freud : selon lui, dans la mesure où les lames de fond de l'imagination subliminale « d'Hélène » n'étaient plus « canalisées » par les séances régulières et ritualisées, elles ont envahi le champ de sa conscience quotidienne de façon spontanée, massive et relativement désordonnée.

Sur la base de certaines indications discrètes qu'il fournit, semble-t-il à dessein, on peut toutefois supposer que Flournoy n'était pas en mesure de tout dire sur les causes des troubles « d'Hélène » dans cette période. Certains éléments de langage de son diagnostic laissent entendre, au travers de la mention des « accès de ménorrhagie » notamment, que son « indisposition » n'a pas été sans lien avec certains évènements qui ont suscité de vives contrariétés chez celle dont Lemaître signale à peu près au même moment la « susceptibilité peut-être maladive ». Ce trait de caractère, dit-il, « *qu'on ne tarde pas à lui découvrir lorsque l'on vit avec [elle] dans une certaine intimité.* […] est […] « *son seul point faible* »[908]. Il paraît essentiel, en effet, de prendre en considération une série

---

906 Sur l'évocation du diagnostic de dysménorrhée, *Ibid.*, p. 55, 63, 94, 147, 274, 315. Sur ce point d'histoire de la médecine, nous renvoyons notamment A. Dechambre, (et al.), *Dictionnaire usuel des sciences médicales*, Paris, Masson et à la monographie d'H. Fisher, *La dysménorrhée*, Paris, Jouve & Boyer, 1898.

907 *Ibid.*, p. 55, 147, 274. L'envahissement intempestif de ces « rêves subconscientes » rattachés au cycle hindou, qu'il ne détaille pas, témoignent cependant de la persistance des préoccupations amoureuses subliminales « d'Hélène » durant toute cette période d'indisposition.

908A. Lemaître, (1897b), *art. cit.*, p. 185. Une caractérisation de la personnalité du médium que Flournoy ne s'est pas permis d'évoquer de manière aussi explicite, bien qu'il souligne lui aussi la « note mégalomaniaque » de sa personnalité et sa « sensibilité exagérée » ; même si, ajoute-il, ce trait de caractère est compensé par son « *intelligence parfois mordante* ». Mais, de fait, pour Flournoy, « Hélène » est « *parfois souverainement hautaine* », *Ibid.*, p 46, 56-57.

d'évènements tenus sous silence ou, du moins, mis en sourdine, qui ont cependant eu pour résultat de provoquer une seconde « transformation » de la forme et du contenu des séances. Or, par suite de cette série de contrariétés, la relation entre les deux protagonistes va se modifier et s'organiser autour d'un autre thème central bien différent du thème hindou jusqu'ici au premier plan. Cette éclosion d'un nouveau thème, comme on va le voir, traduit une mise au défi réciproque plus serrée que par le passé et qui, en retour, va engendrer l'activation des « strates » subconscientes plus profondes.

Lors de l'automne 1895, suite à sa prise de conscience, en lisant Dumas puis Freud, du désir d'amour inconscient « d'Hélène » à son égard (et dans laquelle il a très certainement été conforté par la communication de Pierre Janet au Congrès de Munich sur « l'influence somnambulique et le besoin de direction ») on peut supposer que Flournoy a tenté de prendre de la distance[909]. On comprend à certaines remarques que cette distanciation s'est traduite par un changement d'attitude du psychologue. Plutôt que de continuer de laisser croire au médium qu'il prend ses performances « supranormales » pour argent comptant, Flournoy semble s'être efforcé de restaurer sa posture de savant sceptique et interrogateur en faisant peu à peu directement valoir auprès d'elle son incrédulité et son stoïcisme émotionnel à son égard. On peut supposer que c'est dans cette période qu'il a exposé à « Hélène » à l'état normal son interprétation rationnelle des phénomènes dont elle croit sincèrement être le vecteur surnaturel. Il est fort probable que Flournoy ait soumis à « Hélène » son hypothèse « purement psychologique » d'après laquelle un « *Moi sous-jacent ourdie en elle, à son insu, cette étrange mystification* »[910]. Une explication qui, remarque Flournoy, a « *le don de l'exaspérer au suprême degré* » et contre laquelle « Hélène » s'est érigée avec véhémence et indignation au point, semble-t-il, de susciter chez elle une réelle vexation[911].

---

909 Dans son article, « L'influence somnambulique et le besoin de direction », P. Janet propose une analyse psychologique approfondie d'une « question délicate » ; à savoir, quand le « rapport magnétique » devient une véritable « passion somnambulique » qui s'approche du sentiment amoureux. On trouve un résumé de cette intervention dans *Dritter internationaler Kongress für Psychologie, op. cit.,* p. 143-145. L'article intégral a ensuite été publié dans la *Revue philosophique*, 1897, p. 113-143, puis repris et développé dans *Névroses et idées fixes*, Paris, Alcan, 1898, p. 423-480. Flournoy cite ce dernier ouvrage comme source de sa monographie. p. 39. D'autre part, on sait d'après sa lettre à James du mois d'octobre 1896 qu'il a eu l'occasion de discuter avec Janet à ce Congrès. Comme nous le verrons, James a également été interpellé par ce texte dont il signale la pertinence à son élève Boris Sidis devenu psychothérapeute (cf. Chapitre 7).

910 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 226.

911 L'une des questions essentielles qui se pose pour la reconstruction historique de l'investigation est de savoir précisément à quel moment Flournoy a fait valoir auprès « d'Hélène » ses hypothèses psychologiques démystificatrices ? Dans son livre, Flournoy évoque sa « lassitude » au cours de l'année 1898, *Ibid.*, p. 223. Notre hypothèse est que cette opposition de points de vue s'est faite jour insensiblement dès le début de l'enquête et tout particulièrement pendant l'année 1896. Par exemple, suite à l'épisode de la découverte des sources du roman hindou dans le livre de Marlès, Flournoy évoque le fait

De fait, tout laisse à penser qu'à ce moment donné Flournoy a heurté de front les convictions intimes « d'Hélène » sur les deux points qu'elle refuse absolument de remettre en cause : à savoir, la réalité objective de son « esprit-guide », « Léopold », et le caractère « supranormal » de ses automatismes puisque, comme elle le déclare à maintes reprises, « *ce n'est pas la voix de ma conscience* »[912]. L'examen chronologique des évènements laisse à penser qu'elle a vécu cette distanciation doublée d'une mise au défi comme un véritable affront sinon comme un cruel désamour[913]. Car « Hélène » comprend clairement à ce moment que le savant ne croit pas (et n'a peut-être jamais cru) en ses prétendus « pouvoirs ». Cette nouvelle situation va engendrer une réorientation de leur rivalité déjà évoquée. Cette séquence de contrariétés a eu des répercussions considérables sur les suites de l'investigation et sur la nature des phénomènes observés puisque, comme on va le voir, une fois défiée, « Hélène » va être conduite à une surenchère dans l'entreprise de déploiement de ses « pouvoirs » pour tenter de convaincre le savant. Mais on doit également comprendre que Flournoy, par l'intérêt à la fois personnel et scientifique qu'il manifeste au médium dans son désir implicite de soutirer toujours plus de « merveilleux », a lui aussi été partie prenante de cette transformation.

La toute première « éclosion » du « roman martien »

Durant l'automne 1895 et l'hiver 1895-1896, cette mise au défi imposée par le savant (dans la période qui précède « l'épuisement » du médium) s'est d'abord traduite par une amplification de certains phénomènes déjà connus. Le 13 octobre, par exemple, les témoins

---

qu'il en a directement fait part à « Hélène ». Ce dont témoigne le fait qu'il ait pris acte en parlant de « […] *l'indomptable et persévérante énergie avec laquelle elle n'a cessée de protester contre mon hypothèse en l'air, qui a le don de l'exaspérer au suprême degré* […] ». Selon « Hélène », l'explication par le « Moi subliminal » est un « défi au bon sens » voire un « outrage à la vérité ». *Ibid.*, p. 252. Autre témoin de cet état de fait, le premier article de Lemaître rédigé pendant l'été 1896 permet de comprendre indirectement que Flournoy disposait de ses hypothèses purement psychologiques qu'il a fait valoir auprès de son principal associé et de son médium, cf. A. Lemaître (1897a), *art. cit.*, p. 83, 87-88. Enfin, d'après les analyses de M. Cifali, il ne fait aucun doute qu'Hélène était tout à fait au courant des théories de son principal observateur à ce moment donné. M. Cifali, (1985, 1988), *art. cit.*

912 *Ibid.*, p. 45, 56-57, 92. A ces deux points s'ajoutent le fait qu'elle s'offusque à l'idée d'être considérée comme une anormale ou une « détraquée ».

913 Sur la base d'une lettre de Flournoy à James, on peut supposer qu'elle apprend au même moment (février 1896) la nouvelle grossesse de Madame Flournoy. Ce qui pourrait bien être l'une des raisons essentielles de la vexation que nous postulons pour les besoins de la reconstruction historique des évènements de séance. Dans une lettre datée du 16 octobre 1896, Flournoy annonce à James la naissance « d'Ariane » le 29 septembre. D'après les dates, il est fort probable que l'annonce d'une sixième et dernière grossesse a pu être faite au mois de février, soit six mois exactement auparavant. [Houghton Library of Harvard University, bMS Am 1092 (201-252)]. Une annonce qui, au regard du contenu érotique du « cycle hindou », aurait eu des chances de la bouleverser, subliminalement ou non. Remarquons de plus que la cinquième et dernière fille du couple Flournoy en 1896 était alors âgée de trois ans. Il est significatif que cette petite fille qu'Elise Müller a nécessairement connue et peut-être beaucoup appréciée s'appelait « Hélène ». La sixième et dernière fille du couple Flournoy est Ariane.

assistent à la toute première vocalisation de « Marie-Antoinette » au cours d'un « somnambulisme à incarnation » sur le thème « royal »[914]. Puis, au cours du mois de décembre, « Hélène » incarne directement « Léopold-Balsamo » qui se met à parler directement par sa bouche avec une voix de stentor à l'accent italien[915]. Ces tentatives de vocalisations sont, dit-on, très impressionnantes car elles se présentent sous les apparences d'une effroyable lutte entre « Hélène » et son « esprit-guide » au cours de laquelle tout se passe comme si le « mage sicilien » prenait douloureusement possession du corps du médium. Mais surtout, le 2 février 1896, soit *juste avant* l'épuisement nerveux « d'Hélène », les assistants sont les témoins de l'éclosion d'un nouveau cycle de « visions » somnambuliques sur un thème encore inédit qui les stupéfait : rien de moins qu'un voyage intersidéral sur la planète Mars…

Avant d'exposer les conditions d'émergence de ce « somnambulisme astronomique », rappelons d'abord que l'idée d'une vie extra-terrestre sur la planète rouge est au centre de l'imaginaire scientifique populaire de l'époque suite, notamment, à la vaste diffusion de cette idée par l'astronome Camille Flammarion (1842-1925) qui publie en 1892 un ouvrage intitulé *La planète Mars et ses conditions d'habitabilité*. À la fin des années 1870, l'astrophysicien italien G. Schiaparelli (1835-1910) a observé au télescope un ensemble de réseaux de « canaux » sur Mars dont il a dressé la carte. Pour Flammarion, par ailleurs bien connu pour son adoption des thèses du spiritisme, ce qui apparaît comme des aménagements hydrographiques sophistiqués, pourraient bien être l'œuvre d'une « race supérieure ». Du point de vue des adeptes des doctrines « occultes », il y a qu'un pas pour postuler l'existence d'une vie extra-terrestre.[916] De fait, l'idée de la possibilité imminente d'une communication interplanétaire fait partie des lieux communs dans les milieux spirites. À ce titre, les médiums, de par leur nature délétère censée être capable de déjouer les lois de l'espace et du temps, pourraient bien être les agents de liaison qui se refusent à la « science ». Dans toute l'Europe, cette croyance est largement entretenue par la presse de grand public, parfois la plus sérieuse, et elle touche naturellement les cercles genevois[917].

Ce contexte culturel contribue à illustrer l'arrière-plan de la séance du 2 février 1896. Lors de cette « très longue séance » de deux heures et demie qui a lieu chez Lemaître, « Hélène » a manifesté un grand nombre des phénomènes habituels dont a vu le répertoire diversifié : elle

914 *Ibid.*, p. 286.
915 *Ibid.*, p. 106-107. Lors de séances postérieures, Flournoy s'essayera à l'interroger directement en italien sans que ce dernier soit en mesure de lui répondre.
916 Sur l'astronomie spéculative comme composante historique constante du spiritisme, voir N. Edelman, (1995), *op. cit.*
917 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 133-135. Par exemple, l'article de C. Flammarion, « Les inondés de la planète Mars », *Le Figaro, supplément littéraire*, 16 juin 1888, où il parle de *« travaux prodigieux d'une race supérieure à la nôtre ?* »

débute par une « pantomime hindou » typique avec sa note émotionnelle caractéristique lors d'une scène d'admonestations de la princesse par l'avatar oriental du psychologue suivie d'une scène de réconciliation non dénuée d'espièglerie. Le médium s'engage ensuite dans une suite de « visions » plus classiquement spirites du fait de la présence chez Lemaître d'une « Madame Mirbel » dont on apprend qu'elle vient régulièrement aux séances données chez son hôte pour entrer en communication avec « l'esprit » de son jeune fils récemment décédé[918].

Au beau milieu de cette séance très dense, pour une raison alors indéterminée, « Hélène » devient peu à peu complètement obnubilée par Madame Mirbel. Suite à cette dérivation spontanée du thème de la séance, la somnambule est la proie de vives hallucinations qui se déploient dans une « lueur rouge » ; après quelques minutes, elle entame une conversation imaginaire avec une femme qui, dit-elle, lui parle une langue inconnue et qu'elle dit avoir grand peine à comprendre. Soudain, « Hélène » se met à « *débiter avec volubilité un jargon incompréhensible* » dont « Léopold » indique, par le doigt, que c'est celui de la planète Mars. Ce dernier précise alors aux observateurs qu'« Hélène » est en train de dialoguer avec la « mère actuelle » d'Alexis Mirbel qui est lui-même réincarné sur cet astre. D'après le procès-verbal de la séance, cette élocution qui a duré « quelques minutes » s'est caractérisée par un « manque absolu d'hésitation » et une apparence « d'exactitude »[919]. Les assistants interloqués ont alors pu noter la phrase suivante :

« […] *Michma, mitchmou, minimi tchouanimen mimatchineg masichinof mézavi patelki abrésinad navette naven navette mitchichénid naken chinoutoufiche*[…] »[920]

Dans la suite de la séance, le médium relate que la femme extra-terrestre lui a désigné un « *bizarre petit char sans roues ni cheval* ». « Hélène » passe alors en état de « somnambulisme complet » au cours duquel elle mime un voyage sur Mars tout en décrivant avec précision les sensations de secousses et de malaise censées lui être infligées par cette traversée[921]. Une fois arrivée sur Mars, elle regarde confusément autour d'elle puis elle se livre à des pantomimes « baroques » dont les

---

[918] *Ibid.*, p 143-145, 264-265.

[919] A. Lemaître (1897a), *art. cit.*, p. 87.

[920] T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 143. La traduction de cette première phrase martienne vocalisée ne sera jamais donnée. Ce qui fera supposer au psychologue que ce n'était que du « pseudo-martien ». Voir l'extrait de procès verbal publié par M. Cifali (1988), *art. cit.,* p. 43..

[921] Flournoy donne une description précise des perturbations sensorielles ou « hallucinations cénesthésiques » concomitantes à ce « voyage » : « […] *Hélène debout, mime le voyage à Mars en trois phases dont le sens, d'ailleurs transparent, est indiqué par Léopold : balancement régulier du haut du corps (traversée de l'atmosphère), immobilité et rigidité absolue (vie interplanétaire), de nouveau oscillations des épaules (atmosphère de Mars). – Arrivée sur Mars, elle descend du char et se livre à une pantomime compliquée exprimant des manières de politesse martienne : tapes ou applications de tels et tels doigts sur le nez, les lèvres, le menton etc. ; révérences contournées, glissades et rotation des pieds sur le plancher, etc. c'est parait-il, la façon de s'aborder et de saluer des gens de là-haut* […] », *Ibid.*, p. 143-144.

assistants comprennent qu'elles sont censées exprimer les salutations et les codes de courtoisie de la population martienne. Ces aménités interplanétaires durent un certain moment jusqu'à ce que, dans la dernière séquence de cette séance inédite, « Hélène » en transe incarne directement le dénommé Alexis Mirbel et s'efforce de communiquer, « en martien », avec la mère du défunt réincarné. La séance, dit Flournoy, culmine alors dans un « duo pathétique » de retrouvailles (contrariées par l'incompréhension linguistique mais palliées par les gestes d'affection) entre une mère éplorée et la prétendue réincarnation extra-terrestre de son fils tant regretté[922].

Après son réveil et son retour à l'état normal, « Hélène » est dûment questionnée sur les détails de son « étrange rêve ». Pendant qu'on « prend le thé », les assistants sont alors les témoins d'une scène des plus surprenantes : au milieu de la conversation, elle se met spontanément et très naturellement à répondre « en martien » aux questions qui lui sont posées, tout en croyant sincèrement répondre en français[923]. Ce qui, remarque Flournoy dans son livre, lui a instantanément rappelé l'un des aspects parmi les plus frappants du cas « d'Anna O. » dont le Dr. Breuer rapporte qu'en période de crise, cette jeune patiente autrichienne parlait en anglais à son entourage tout en croyant leur parler en allemand[924].

Les témoins de cette séance se trouvent donc une nouvelle fois devant la profération d'un langage inconnu dont tous notent la foncière différence avec le « sanskrit » chantonnant ; tandis que « Léopold » affirme péremptoirement qu'il est bien celui en usage sur la planète Mars. On comprend leur étonnement devant ce qui, selon l'impression de Lemaître, ressemble par sa complexion musicale, son débit et sa vélocité aux « *conversations animées qu'ont entre eux les étudiants russes et roumains* »[925]. Du point de vue de l'enquête de Flournoy, cette éclosion soudaine et inattendue d'un nouvel idiome prétendument extra-terrestre suscite naturellement une très grande curiosité. D'après ce qu'il relate des circonstances, on apprend que le savant a immédiatement cherché à encourager son énonciation et même à susciter la traduction instantanée de cet idiome. De fait, on comprend que Flournoy a voulu explorer ce que la signification de ce langage, inintelligible pour la personnalité ordinaire du médium, pouvait exprimer sur les idées, les émotions et la nature de la « personnalité seconde » qui l'a élaboré.

---

922 *Ibid.*, p. 144. Signalons qu'Alexis Mirbel est un ancien élève de Lemaître décédé en juillet 1891 à l'âge de 17 ans. Dès avant la rencontre de Flournoy avec « Hélène », Madame Mirbel était une habituée des séances chez Lemaître où, à l'automne 1894, elle avait déjà recueillie des prétendues « communications » de son fils décédé. p. 137-139.

923 Lemaitre signale lui aussi ce phénomène frappant : « […] *le médium comprend les questions que nous lui posons en français mais nous répond avec un naturel charmant et tout en buvant une tasse de thé, dans ce langage extra-terrestre.* […] », A. Lemaître, (1897a), *art. cit.*,

924 T. Flournoy, (1900), *op. cit*, p. 145 ; J. Breuer, S. Freud, (1895), *op. cit.*, p. 43-44.

925 A. Lemaître, (1897b), *art cit.*, p. 182.

Une remarque extraite du compte-rendu de cette séance du 2 février donne à percevoir en quoi le psychologue a puissamment insisté pour qu'« Hélène » traduise et même écrive cet idiome. Alors qu'elle soliloque librement pour la première fois dans ce langage incompréhensible, il fait part de sa réaction spontanée :

« […] *Je lui intime l'ordre de me parler français ; elle semble me comprendre et me réplique en martien d'un ton irrité et impérieux* […] »[926].

Lors de la séance suivante du 16 février, il oriente une nouvelle fois ses efforts en ce sens mais il rapporte aussitôt qu'elle a échoué à réaliser la traduction tout comme l'écriture pourtant promises par « Léopold ». C'est pourquoi, Flournoy parle dans son livre d'une « séance à peu près complètement manquée »[927]. Or, cette séance est la dernière en date avant la longue période d'indisposition « d'Hélène ». Sur la base de ce recoupement chronologique, on est en droit de voir dans cette pression insistante du psychologue pour obtenir l'énonciation et la traduction du « martien » une autre cause supplémentaire de « l'épuisement » du médium.

A ce moment critique de son enquête, il ne fait aucun doute que Flournoy se soit confronté au risque qu'« Hélène » mette un terme aux séances qui, semble-t-il, lui causent beaucoup de fatigue et d'irritation puisqu'on comprend qu'elle a toutes les raisons de penser qu'elle n'arrive plus à satisfaire aux exigences du savant.[928]. Pourtant, suite à cette séquence de contrariétés partagées, aucun des deux protagonistes ne semble avoir renoncé à leur relation d'étude. Durant les six mois de répit sans séances, Flournoy et Elise Müller sont restés en relation épistolaire. Le savant s'est régulièrement enquis de son état de santé et lui a rendu visite à plusieurs reprises. De fait, six mois plus tard, « Hélène » consent à ce que Flournoy reprenne ses observations. Mais on comprend qu'à partir de ce moment, elles se dérouleront selon d'autres

926 T. Flournoy, (1900), *op. cit*, p 144.
927 *Ibid.*, p. 147.
928 Rappelons qu'à la fin de l'hiver 1896, Flournoy n'a encore rien publié sur ses observations. Toutefois, dans les mois à venir durant lesquels, comme on l'a vu, il va entreprendre ses recherches assidues sur le « sanskrit », c'est Auguste Lemaître qui se décide à rédiger une synthèse sur les données recueillies lors des séances pour les présenter au public francophone dans les *Annales des Sciences Psychiques*. Ce texte témoigne de l'état de l'investigation du point de vue d'un des participants. Il permet également de lire entre les lignes les « hypothèses purement psychologiques » de Flournoy à ce moment que Lemaître mentionne et dont on comprend qu' « Hélène » en a pris peu à peu connaissance. D'après M. Cifali, l'article de Lemaître a été rédigé pendant l'été 1896. Il sera publié aux mois de mars-avril 1897. A. Lemaître, (1897a), *art. cit.*,. M. Cifali (1988), *art. cit.,* D'après une de ses lettres à James, on peut supposer que Flournoy a durablement nourri des doutes sur la pertinence de publier ses observations. Le 27 mars 1898, il écrit à son correspondant américain :: « […] *J'ai des observations commencées avec un certain nombre de médiums, mais soit que ces médiums soient de qualité inférieure, soit que je ne sache pas en tirer parti faute d'expérience et d'habileté, mes résultats ne sont guère dignes de publication.* […] », [Houghton Library of Harvard University (bMS AM 1092 (201-252)], R. Le Clair, (1966), *op. cit*. p. 96

modalités en termes de forme et de contenu. Car cette période de pause, dira Flournoy rétrospectivement, a permis une « incubation prolongée ».

Par ailleurs, durant cette période, Flournoy a mené son enquête sur l'origine supposée du thème « martien ». Il se rend compte assez vite que ce thème astronomique est largement du à un ensemble de suggestions extérieures issues des différents milieux spirites qu'« Hélène » a fréquenté avant qu'il ne la rencontre. Car Flournoy apprend par des entretiens avec ceux qui l'ont côtoyé que les conversations sur l'habitabilité de Mars étaient courantes dans ces salons et même qu'« Hélène », en sa qualité de médium visionnaire, avait été directement sollicitée sur ce point par Lemaître. Quinze mois plus tôt, lords d'une séance du mois d'octobre 1894, soit juste avant que le psychologue ne fasse sa connaissance, elle avait déjà eu une « vision » martienne qui avait été précédée d'une exclamation inaugurale : « *Lemaître, ce que tu désirais tant !* »[929]. Par suite, Flournoy comprend que ce cycle de « visions » en germination aurait très bien pu se développer dès cette époque mais qu'il a été éclipsé pendant un an et demi par le « roman royal » et surtout par le « roman hindou » qui a monopolisé l'attention subliminale du médium. C'est pourquoi, Flournoy prend conscience de sa responsabilité dans le « refoulement », pendant deux ans, du thème martien qui était selon lui sur le point d'éclore avant leur rencontre[930].

La seconde « explosion martienne »

D'après les indications disséminées dans l'ouvrage, une fois « Hélène » rétablie de son « épuisement nerveux » et de retour en ville au mois de septembre 1896, les séances proprement dites n'ont pas repris immédiatement. Jusqu'au mois de décembre, l'ensemble des automatismes « d'Hélène » consignés par le psychologue ont pris la forme d'accès de somnambulismes spontanés émaillés de « visions » originales dont elle fait l'expérience seule, chez elle, hors de tout cadre des séances, mais à propos desquelles Flournoy l'a vivement incité à prendre des notes. C'est donc par des récits rédigés dans des courriers sur la base de ses notes ou lors d'entretiens privés que le professeur a pris connaissance du développement des « visions astronomiques » au sujet desquelles il a manifesté un intérêt bien à même de les encourager.

Or, cette période marque l'inauguration d'un thème dont l'importance ne saurait être négligée puisqu'il est destiné à durer pendant les trois années à venir. C'est pourquoi, on peut interpréter l'émergence de ce nouveau cycle comme un travestissement du « roman hindou » désormais largement éclipsé. En ce sens, le « cycle martien » traduit un rapport d'une autre nature

929 *Ibid.*, p. 135. Flournoy s'est informé sur ces points auprès de différents témoins des séances de 1892-1894. Il est amené à percevoir dans les discussions spirites du « groupe N. » 1892, le véritable terreau de cette « œuvre de haute fantaisie subliminale », *Ibid.*, p.137-142.
930 *Ibid.*, p.136.

entre les deux protagonistes. À maints égards, il témoigne d'une dérivation des préoccupations subliminales du médium au cours d'une « période d'incubation prolongée » durant laquelle la pensée subconsciente a eu le temps de mûrir un nouveau récit et, surtout, de procéder à la fabrication d'une langue inédite. De fait, de par le souci toujours latent « d'Hélène » d'être aussi intéressante que possible pour les observateurs, son « Moi subliminal » a détecté que la seule issue pour satisfaire Flournoy est de perfectionner le registre linguistique sur lequel, six mois plus tôt, il s'est focalisé avec obstination. C'est pourquoi on peut dire qu'elle a sollicité subliminalement toutes ses ressources pour répondre à ce qu'elle sait être les attentes du savant. Mais, d'autre part, on comprend que « dans l'obscurité de sa subconscience », la personnalité seconde du médium a eu soin de rendre ce « rêve astronomique » le plus vraisemblable possible dans le but de contredire les théories psychologiques du professeur.

Dès le 5 septembre 1896, « Hélène » donne au psychologue le récit d'une « vision nocturne » qu'elle a eu au milieu de la nuit précédente et dans laquelle elle a observé pendant vingt-cinq minutes un « paysage » dans lequel une « foule étrange » se trouvait sur une « terre couleur de pêche » près d'un « lac bleu-rose » avec des « arbres aux troncs tordus » et sans aucune verdure. Autres éléments significatifs de l'étrangeté de ce cycle à l'imaginaire inédit : les femmes, dit-elle, portaient des « chapeaux plats comme des assiettes » mais surtout, elle a « vu » un homme au teint basané qui volait dans les airs grâce à une machine qui produisait des petites flammes dans ses mains[931]. Dans les semaines qui ont suivi cette longue vision hallucinatoire dont l'imaginaire « bizarre » l'amène à comprendre qu'elle est liée au type « martien » ébauché six mois auparavant, Flournoy évoque une rapide multiplication des hallucinations spontanées, le plus souvent matinales, ayant trait à la planète rouge. À partir de ce moment, l'apparition du thème martien sera toujours précédée d'une « grande lueur » rouge ou ocre, elle-même adjointe de sensations déterminées de malaise : ce que Flournoy appelle « l'aura prémonitoire»[932].

Pendant tout l'automne, les « visions » martiennes sont devenues tellement régulières et insistantes qu'« Hélène » a produit chez elle plusieurs peintures en « état de demi-veille » et dont l'intérêt, dit Flournoy, réside dans le fait qu'elles constituent de fidèles reproductions des « visions » qui défilent en elle. Il rapporte qu'elle a peint sans effort « l'étrange maison » d'un « grand astronome » martien du nom « d'Astané » puis des paysages dans des grèves rosées, à la végétation luxuriante et aux teintes soufrées[933]. Mais parallèlement à ces performances graphiques

931 *Ibid.*, p.147.
932 *Ibid.*, p.138.
933 *Ibid.*, p.149. Le 22 septembre 1896, elle a exécuté une première peinture martienne qu'elle a nommé la « la maison étrange d'Astané ». Ces peintures et certains de leurs détails ont été reproduits dans l'ouvrage,

« *accomplies avec une perfection mécanique* », « Hélène » entend également durant ses « visions » des « messages auditifs » sous la forme de phrases prononcées par des personnages locaux dont elle ignore le sens mais dont elle note des fragments d'après ce qu'elle comprend de leur phonation[934]. Conformément à ses attentes six mois plus tôt, on comprend que Flournoy se concentre une nouvelle fois sur la signification de l'idiome extra-terrestre. Car, plus que les peintures, l'intérêt de ce phénomène est de lui offrir une des clefs possibles de sa démonstration générale quant au caractère purement endogène des « visions » puisque, on le comprend, l'improbabilité de l'authenticité de cette « langue martienne » augmente de manière exponentielle à l'aune des perspectives de l'astrophysique contemporaine. Ce langage, en effet, présente indéniablement les allures d'une « œuvre de haute fantaisie subliminale ». C'est pourquoi il constitue un puissant moyen d'exploration psychologique.

Le 20 octobre 1896, alors que le « rêve planétaire » est désormais bien ancré dans les performances automatiques « d'Hélène », le psychologue va tenter une « expérience ». Dans le but, dit-il, d'essayer de lever le secret de production du prétendu « martien », Flournoy a recours à ce qu'il nomme une « suggestion déguisée » : il écrit une lettre à « Hélène » dans laquelle il en appelle, dit-il, à la « haute science » de « Léopold » pour le prier de bien vouloir lui accorder quelques éclaircissements sur l'étrange langue qui pique sa curiosité. D'un point de vue psychologique, Flournoy l'explique dans l'ouvrage, cette manœuvre hypnotique a pour but de réveiller par suggestion la « sous-personnalité » qui a créé le martien. Or, deux jours plus tard, il reçoit une réponse écrite et signée par « Léopold » sous la forme de dix alexandrins dont les deux derniers font allusion à un énigmatique « procédé » de traduction :

> « […] *Quand son âme mobile aura pris la volée*
> *Et planera sur Mars aux superbes couleurs ;*
> *Si tu veux obtenir d'elle quelques lueurs,*
> *Pose, bien doucement, ta main sur son front pâle*
> *Et prononce bien bas le doux nom d'Esenale !* […] »[935]

---

p, 148-153. On peut consulter des reproductions dans leurs couleurs originales dans O. Flournoy, (1986), *op. cit*. Flournoy rend également compte de la description spontanée qu'« Hélène » donne à ce processus pictural automatique : « […] *le crayon glissait si vite que je n'avais pas le temps de remarquer quels contours se formaient. Je puis dire sans aucune exagération que ce n'est pas ma main seule qui a exécuté ce dessin, mais bien une force invisible qui dirigeait le crayon malgré moi* […] ». *Ibid.*, p. 155.

934 *Ibid.*, p. 188.

935 *Ibid.*, p. 149.

Lors de la séance suivante du 2 novembre, Flournoy applique la méthode prescrite et place sa main sur le front « d'Hélène » dès qu'elle se trouve en état de somnambulisme tout en prononçant le mystérieux nom « d'Esenale ». Après quelques hésitations, le médium donne alors une première traduction d'un message martien reçu quelques semaines auparavant : elle s'exécute, dit-on, lentement, selon un mot à mot en français, censé lui être dicté par un être énigmatique qui se présente comme un terrien désincarné habitant désormais sur Mars[936].

Lors de la séance suivante, le 8 novembre, le psychologue obtient encore une autre traduction d'un fragment martien[937]. Il apprend d'autre part que le dénommé « Esenale » n'est autre que la réincarnation martienne d'Alexis Mirbel et qu'il est destiné à tenir le rôle d'interprète du langage extra-terrestre. Lors de cette même séance, ce dernier adresse directement *via* le médium un quatrième message de « tendresse filiale » qui est aussitôt traduit[938] À la fin de cette longue séance, lors de son retour progressif à l'état normal, « Hélène » commente en français les évènements et déclare à propos « d'Esenale » : « *il est parti* ». Mais elle ajoute, dans une annonce dont on comprend qu'elle est destinée à répondre au désir manifeste des observateurs et à celui de Flournoy en particulier : « *il m'apprendra à parler* » ; puis, « *Astané m'apprendra à écrire* »[939].

Suite à ces deux premières « séances de traduction », Flournoy est en mesure de comprendre l'une des caractéristiques à première vue inintelligible du « cycle martien » : pourquoi la fantasmagorie d'un voyage interplanétaire est-elle systématiquement associée aux prétendues communications spirites entre Madame Mirbel et son fils décédé, au point que ce personnage occupe le premier plan du roman martien ? Cette invraisemblance dramatique découle selon lui d'une concaténation spontanée et involontaire entre deux séries de phénomènes hétérogènes. Or, cette caractéristique du cycle martien va s'avérer être un indice important dans l'élucidation générale des productions somnambuliques du médium puisque, selon Flournoy, il témoigne de façon éloquente de la parenté entre la nature des productions subliminales et celle des productions oniriques ordinaires. Comme dans les rêves, dit-il, il s'agit d'un rapprochement d'abord purement accidentel, lors de la séance martienne inaugurale du 2 février, qui s'est par la suite transformée en une « connexion logique ». Pour Flournoy, cette « soudure » subconsciente n'est qu'une association d'idées par contiguïté qui a été arbitrairement unifiée par une activité

936 *Ibid.*, p. 150, 159, 188. Voici ce message et cette première traduction: « *Modé né cu handan té mess métiche astané ké dé* », qui signifie, mot à mot, « *Ceci est la maison du grand homme Astané que tu as vu* ».
937 *Ibid.*, p. 188.
938 Lors des premières séances martiennes, « Hélène » a donné différents messages de « tendresse filiale » à Madame Mirbel tel que ce dernier : « *i modé, mété modé iné palette is ché péliché ché chiré né ci ten ti vi* », « *O mère, tendre mère, mère bien aimée, calme tout ton souci, ton fils est près de toi* », *Ibid.*, p. 159-161, 188.
939 *Ibid.*, p. 150.

psychique souterraine analogue au travail du rêve. Ce qui le renseigne sur le mécanisme psychologique à l'œuvre dans la production de ce langage inédit[940].

À partir du mois de décembre 1896, « Hélène » consent à reprendre le rythme régulier des séances chez ses différents hôtes, dont Flournoy et Lemaître. Pendant les six premiers mois de l'année 1897, au fil des séances « martiennes » régulières qui sont, rappelons-le, enrichies par de fréquentes « visions » spontanées et par la production sporadique de peintures figuratives naïves à l'orientalisme « bizarre », le médium rapporte encore de très nombreux messages martiens aux contenus variés. Au cours de l'hiver et du printemps, Flournoy s'est quant à lui évertué à recueillir systématiquement l'ensemble de ces fragments puis à susciter leur traduction par le procédé de « frictions du front » du médium[941]. Ce procédé, précise-t-il, vise à susciter une phase favorable du somnambulisme afin de réveiller le « dictionnaire franco-martien » qui est enfoui dans les « couches subliminales » du médium. Avec beaucoup de persévérance, il parvient à obtenir la traduction française de quinze textes extra-terrestres[942]. Ce qui lui permet de constituer peu à peu un véritable lexique du « martien » d'après les nombreux fragments oraux recueillis dans lesquels il a pu repérer des mots et des noms récurrents.

Par ailleurs, au cours de cette période, Flournoy signale un progrès notable dans la locution du martien : désormais, de plus en plus régulièrement, « Hélène » incarne « Esenale » ce qui l'amène à vocaliser directement l'idiome extra-terrestre en état de transe[943]. D'après les témoins, cette nouvelle forme stabilisée d'énonciation du martien est véritablement spectaculaire.

---

940 *Ibid.*, p. 140-143, 158-159, 161-162. Jusqu'à ce qu'au mois de septembre 1897, par suite des interrogations du psychologue sur l'absurdité de cette connexion, « Léopold », par souci de cohérence logique, *« raye définitivement le personnage d'Alexis Mirbel du roman martien »*, p. 162.

941 Bien que Flournoy ne l'explique dans son ouvrage, il semble possible de retrouver l'origine exacte de ce « procédé énigmatique » qu'il utilise pour, dit-il, « réveiller par suggestion la sous-personnalité qui écrit le roman martien ». De fait, on peut clairement y voir une reproduction du « procédé » de « pression sur le front » adopté par Freud au cours de ses premières thérapies de patientes hystériques exposées dans les *Etudes sur l'hystérie* dont les cas de « Lucy. R. » et « Emmy v. R ». Le but de ce procédé, emprunté par Freud à Bernheim, était de l'aider à surmonter la résistance des ses patientes à l'hypnose et de les amener par un moyen détourné à confesser leurs souvenirs pathogènes à l'origine de leurs troubles. On peut faire l'hypothèse que Flournoy a adopter ce procédé du « Druck auf die Stirn », suite à sa lecture des textes de Freud, lors de ses tentatives pour sonder la mémoire subconsciente « d'Hélène », et tout particulièrement le récit du cas d' « Elizabeth v. R. » dont on a dit l'importance et où Freud signale avoir utilisé ce « petit artifice technique ». Cf. J. Breuer, S. Freud, (1895), *op. cit.*, p. 126-128, 130, 165, 175, 295-297, 304-305. Ce contact physique dont Flournoy nous dit qu' « Hélène » en garde systématiquement « l'écho émotionnel ». Il est possible qu'elle l'ait interpréter comme un témoin tactile de l'intérêt de Flournoy à son égard. De là, son efficacité. T. Flournoy (1900), *op. cit.*, p. 62, 125, 149, 151, 158-1519, 164, 184.

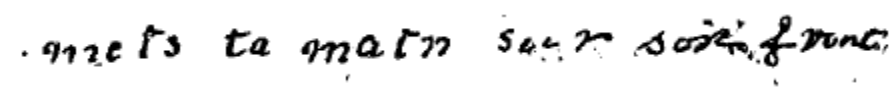
942 Entre le mois de février 1896, date de la première vocalisation martienne et état de somnambulisme et l'été 1897, Flournoy a recueilli 15 textes martiens dont 6 sous forme vocale et 9 sous forme auditive. Ces messages tiennent essentiellement à deux thèmes fondamentaux : la réincarnation martienne d'A. Mirbel, « Esenale » (5 textes) et surtout, les descriptions « d'Astané » (9 textes*). Ibid.* p. 188-191.

943 *Ibid.*, p. 178, 190-91.

« ein Druck auf die Stirn »

Bien que Flournoy ne l'explique dans son ouvrage, il semble possible de retrouver l'origine exacte de ce « procédé énigmatique » qu'il utilise pour, dit-il, « réveiller par suggestion la sous-personnalité qui écrit le roman martien ». De fait, on peut clairement y voir une reproduction du « procédé » de « pression sur le front » adopté par Freud au cours de ses premières thérapies de patientes hystériques exposées dans les *Etudes sur l'hystérie* dont les cas de « Lucy. R. » et « Emmy v. R ». Le but de ce procédé, emprunté par Freud à Bernheim, était de l'aider à surmonter la résistance de ses patientes à l'hypnose et de les amener par un moyen détourné à confesser leurs souvenirs pathogènes à l'origine de leurs troubles.

On peut faire l'hypothèse que Flournoy a adopté ce procédé du « Druck auf die Stirn », suite à sa lecture des textes de Freud, lors de ses tentatives pour sonder la mémoire subconsciente « d'Hélène » et, tout particulièrement le récit du cas d'« Elizabeth v. R. » dont on a dit l'importance, dans lequel Freud signale avoir utilisé ce « petit artifice technique »[944]. D'autre part, Flournoy évoque le fait qu'« Hélène » garde systématiquement « l'écho émotionnel » de ce contact physique. Il est possible qu'elle l'ait interprété comme un témoin tactile de l'intérêt de Flournoy à son égard. De là, son efficacité[945].



Écriture caractéristique de « Léopold » obtenue lors de la séance du 12 septembre 1897. Cette injonction graphique indique à Flournoy que c'est le moment de passer à la traduction du « martien » en invoquant le personnage « d'Esenale»[946].

En revanche, du point de vue du contenu de ce « roman » à l'aune de ce qu'il prétend raconter sur l'habitabilité de Mars, le psychologue ne cache pas la lassitude qu'il dit avoir éprouvée. Il s'agit le plus souvent, dit-il, de petites scènes pittoresques de la vie quotidienne de nos prétendus « voisins de là-haut ». Ces « tableaux disparates », poursuit-il, n'ont aucune trame narrative qui les relie si ce n'est l'apparition régulière de personnages définis dont « Esenale » et le

[944] J. Breuer, S. Freud, (1895), *op. cit.*, p. 126-128, 130, 165, 175, 295-297, 304-305
[945] T. Flournoy (1900), *op. cit.*, p. 62, 125, 149, 151, 158-1519, 164, 184
[946] *Ibid.*. p. 184-185.

« sorcier-astronome » nommé « Astané ». Ce dernier, découvre-t-on, n'est autre que la réincarnation martienne du « fakir Kanga » ; à savoir, le fidèle compagnon de Simandini dans l'Inde du XVe siècle. Selon Flournoy, l'intérêt psychologique qui s'attache à cette figure fictive de « savant » dans chacun des différents cycles est qu'il partage de nombreux attributs avec « Léopold » puisque ses apparitions dans les différents contextes oniroïdes, dit-il, sont toujours liées à la même note émotionnelle caractéristique d'adorateur et de protecteur[947]. Ce qui plaide une nouvelle fois pour le fait que cette personnification fictive soit bien une « subdivision de la conscience hypnoïde » du médium.

Dans son livre, Flournoy juge trop « fastidieuse » la description exhaustive de l'ensemble des scènes et des « visions » qui ont constitué le roman martien au cours des trois années durant lesquelles il a fait son apparition. D'après ce qu'il expose aux lecteurs, il semble que la fantasmagorie subliminale « d'Hélène » sur ce thème ait culminé lors de la séance du 28 novembre 1897 dans la description d'une « fête martienne » qu'elle a décrite, dit-il, avec beaucoup d'animation[948]. Mais, d'autre part, il se doit d'élucider l'origine de ce cycle martien, dans la mesure où il a suscité une immense curiosité parmi la majorité les assistants genevois qui prennent part aux séances ; au point que Lemaître se demande au même moment dans ses articles des *Annales des sciences psychiques* si la langue martienne ne met pas en jeu une « personnalité surhumaine »[949].

Or, selon Flournoy, il est véritablement très frappant que la petite encyclopédie vivante sur les rites et les mœurs de la planète rouge qui se dégage de ce « rêve astronomique », qu'elle a systématiquement décrit avec des « exclamations de surprise » devant ce qui, dit-elle, pourrait stupéfier Flammarion lui-même, ne présente en fait que « d'insignifiantes divergences » avec la culture européenne et le mode de vie de la Suisse romande en particulier, si ce n'est le vernis d'exotisme « bizarre » et « primitif » dont le seul but, selon lui, vise simplement à maquiller les apparences bien connues[950]. Sur ce point, Flournoy remarque dans son livre avec ironie que, d'après ce que donne à comprendre l'imagination subliminale du médium, la planète Mars n'est que le « reflet inversé » ou « l'image spéculaire » de notre globe terraqué[951]. C'est pourquoi il interpelle le bon sens du lecteur sur le fait qu'« *il y a moins de différence entre les mœurs martiennes et*

947 *Ibid.*. p. 165, 162-168, 171. Le « fakir Kanga » occupe sensiblement le même rôle dans la vie de « Simandini » que « Cagliostro » dans la vie émotionnelle de « Marie-Antoinette ».
948 Lors d'une séance de plus d'une heure, elle a dépeint avec animation une foule anonyme en costume de fête dans une « superbe salle » sertie d'une myriade de fleurs parfumée, de bassins et de fontaines. On y mange des mets exotiques dans une gaieté folle car la « jeunesse danse ». D'après les questions de Flournoy à « Léopold », cette fête n'était pas une noce mais une fête de famille. *Ibid.*, p. 168-170, 195.
949 A. Lemaître, (1897a), *art. cit.*, p. 88.
950 On trouve les descriptions « d'Hélène » sur les prétendus « mœurs martiens » et les commentaires du psychologue, p. 158, 170, 172-173.
951 *Ibid.*, p. 161.

notre genre de vie européen qu'entre celui-ci et la civilisation musulmane ou les peuples sauvages »[952]. Ce constat édifiant, dès lors qu'on l'associe à la note émotionnelle typiquement « régressive » que Flournoy nomme « l'état martien » « d'Hélène », constitue d'après lui un indice déterminant sur l'origine de cette « haute fantaisie subliminale » : elle n'est, selon toutes vraisemblances, qu'un « travestissement infantile » des apparences du monde terrestre.

L'écriture martienne

Pendant la première année du développement du cycle martien, de septembre 1896 à septembre 1897, « Hélène » a vocalisé des suites de mots étranges dont Flournoy a pu vérifier la signification stable. Tout d'abord, elle a commencé par répéter ce qu'elle disait entendre dans ses dialogues imaginaires avec les prétendus habitants de la planète rouge. Par suite, lors de « trances complètes », elle a proféré ce même langage défini puisque, on l'a vu, la plupart de ces morceaux de langue martienne ont pu être traduits en français au cours des séances appropriées qui ont été menées par le psychologue. Mais, après l'été 1897, les assistants vont avoir l'occasion d'observer un nouveau mode encore plus perfectionné de manifestation de ce langage extra-terrestre par l'apparition spontanée de « l'écriture martienne ». Dès lors, qu'elles ont été les conditions d'énonciation de ce maître phénomène encore totalement inédit ?

L'examen de la genèse de l'avènement de « l'écriture martienne » montre une profonde « influence suggestive » de la part des observateurs. Car, à maints égards, « Hélène » a créé puis écrit cette langue pour répondre aux attentes de Flournoy et de ses associés. Dès la première séance, on comprend qu'elle est sous le joug des questions et des suggestions. Ce dont témoignent les procès-verbaux qui mentionnent le « refrain habituel » qu'est l'annonce de l'écriture par « Léopold ». La constance de cette promesse pourtant durablement non satisfaite reflète clairement l'insistance des observateurs durant les six premiers mois de 1897[953]. Or, quelques jours avant l'interruption coutumière des séances pendant l'été, Flournoy mentionne un évènement qui suggère un « mode d'écriture particulier ». Le 20 juin, « Hélène » réclame au psychologue un instrument spécial pour écrire le martien ; à savoir, un porte-plume monté sur une bague qu'on ajuste à l'index et muni d'une pointe scriptrice. Cet anneau qu'elle a vu utiliser par l'un des assistants lors d'une des toutes premières séances martiennes dix-huit mois plus tôt est présenté par « Hélène » comme pouvant satisfaire aux exigences du martien. Le 23 juin, Flournoy lui fournit les petits portes-plumes en question, mais elle échoue dans l'écriture de

952 *Ibid.*, p. 173.
953 Par exemple, le 23 mai 1897, « Astané » dit à « Hélène » : « *bientôt tu pourras tracer notre écriture* ».

l'idiome désiré. Néanmoins, à la demande renouvelée de Flournoy, « Léopold » répond : « la chose arrivera ».

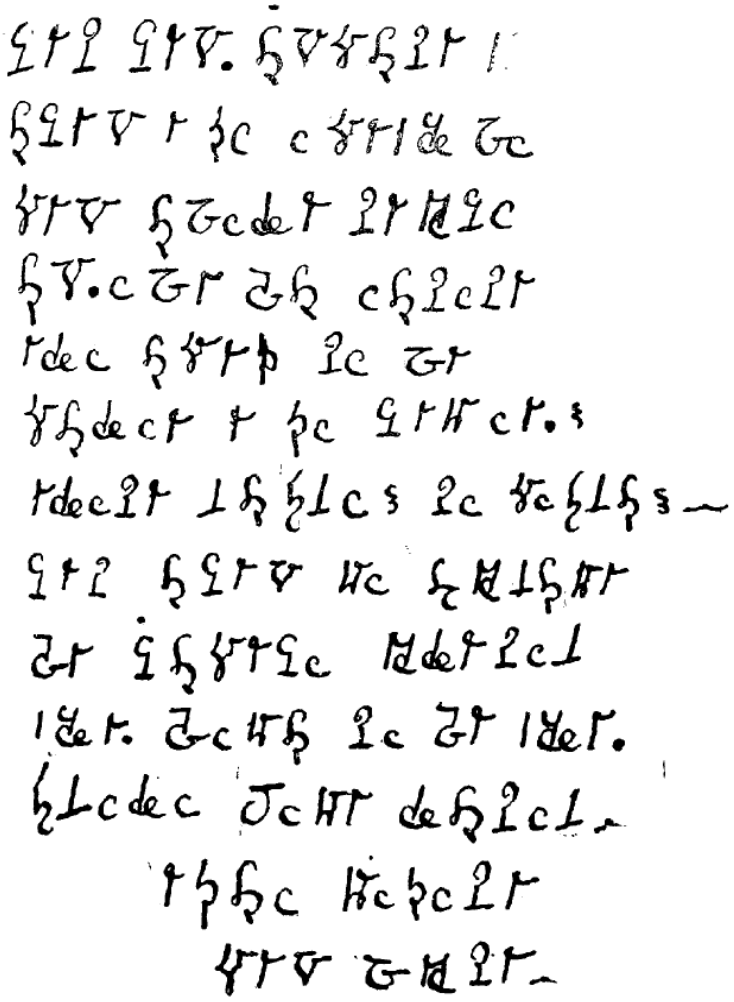
Ce n'est finalement que le 22 août 1897, soit une fois l'été passé durant lequel Flournoy apprend après coup qu'elle a été obsédée par des hallucinations de petits caractères étranges, que l'écriture martienne va faire son apparition. Lors de cette séance, elle entre dans un état de profonde obnubilation associé à l'aura prémonitoire du martien puis s'exclame : « *Oh ! regardez ! c'est tout rouge !…. je vois Astané* » et ordonne : « *vite, donnez-moi du papier* ». Lentement, elle décrit une « vision » pleine de signes martiens écrits en noir sur des « grands cylindres blancs » qui sont eux-mêmes portés par les trois principaux personnages du roman. Peu à peu, elle recopie, de gauche à droite, ces caractères sous l'œil des assistants enfin satisfaits[954]. Suite à son réveil partiel, elle déclare, « *pendant que j'écrivais, ce n'était pas moi, je ne sentais pas mon bras.* […] *j'en avais la tête toute raide, toute prise* »[955]. En revanche, plus tard dans la soirée, elle a totalement oublié sa performance et elle reste stupéfaite devant ses productions graphiques. Concernant le contenu de ces premiers signes, Flournoy suppose avec perspicacité que ce sont les noms des trois principaux personnages. Ce qui, une fois avéré, constitue de fait l'embryon d'un authentique alphabet inédit qui lui permet de déchiffrer peu à peu le « martien ».

Trois semaines plus tard, le 12 septembre 1897, « Hélène » parvient à produire dans l'état de somnambulisme une écriture automatique martienne « complète » qui, selon le psychologue, n'est apparu qu'au prix d'une perturbation très profonde de sa conscience[956]. D'après le procès-verbal, elle « voit » le personnage martien dénommé « Astané » qui, dit-elle, s'empare de son bras puis qui se met à tracer très lentement, mais d'un même élan, sept lignes de caractères martiens. Flournoy insiste sur le fait que pendant qu'elle écrivait, il a pu constater que les membres du médium étaient « anesthésiques » et qu'elle était totalement « absente » à elle-même. Dans son état de transe bien caractérisé, précise Flournoy, elle était comme « fascinée par le papier ». Autre phénomène remarquable, lors de cette même séance, le long message écrit est aussitôt traduit[957]. À partir de ce jour, lors des huit autres séquences d'écriture analogues survenues au cours des deux années suivantes, « Hélène » a toujours perdu instantanément conscience d'elle-même au moment où elle traçait l'énigmatique écriture martienne[958].

À compter de cette séance de la fin de l'été 1897, les deux modalités psychologiques de l'écriture martienne (hallucination visuelle recopiée puis écriture automatique en état de transe) ne varieront plus. Autre point remarquable, les signes martiens écrits n'ont jamais varié. Ce qui

954 *Ibid.*, p. 181.
955 *Ibid.*, p. 182.
956 *Ibid.*, p. 160, 184, 193.
957 *Ibid.*, p. 193.
958 *Ibid.*, p. 182.

témoigne, dit Flournoy, d'une surprenante capacité subliminale de mémorisation. Mais la caractéristique psychologique essentielle de ce processus est que, à l'état de veille, « Hélène » ignore complètement la valeur de ses signes. Flournoy dira qu'à l'état de veille, elle se trouve devant ces inscriptions « comme devant du chinois »[959]. Au cours des deux années suivantes, le psychologue va patiemment recueillir plusieurs dizaines de textes de cette langue inédite à la signification stable, dont huit sous forme graphique.



Feuille d'écriture martienne (séance du 17 septembre 1897). « […] *Rapprochée du nôtre,* […] *la forme graphique de l'alphabet martien est assurément nouvelle, et nul ne devinerait nos lettres dans ces dessins d'aspect exotique. Néanmoins, chaque signe martien correspond (à la seule*

[959] *Ibid.*, p. 184.

exception du signe pluriel) à un signe français, tandis que l'inverse n'est pas vrai, de sorte qu'ici on est en présence d'une imitation appauvrie de notre système d'écriture. […] »[960]

L'examen linguistique de la « langue martienne»

Lors d'une séance de la *Société de physique et d'histoire naturelle* de Genève, le 6 avril 1899, Flournoy a présenté le bilan des dix-huit mois d'enquête sur les mécanismes de production et la signification de cette écriture extra-terrestre d'origine médiumnique[961]. Car le « martien » produit par « Mademoiselle Smith », dit-il, n'est pas un ensemble de sons inarticulés produits au hasard et sans aucune règle fixe. Au contraire, d'après son examen, il présente toutes les apparences d'une « véritable langue » qui détient une acoustique bien reconnaissable et une qualité graphique propre. Pendant deux années, il a collecté 41 fragments de près de 1200 signes, avec 300 mots (dont 160 différents) et 21 lettres distinctes dont toutes ont leur équivalent exact en français[962]. Il précise d'autre part qu'« Hélène » a reçu et produit ces 41 « messages » de manière à la fois auditive (26), vocale (9), visuelle (4) et graphique (8).

Au fil des séances de collecte puis de traduction, Flournoy a mené un examen linguistique serré de la structure interne de cet idiome inédit dont il a pu notamment reconstituer l'alphabet. Sur cette base, le psychologue est en mesure d'affirmer que ces sons articulés expriment des idées définies et, surtout, que le rapport des idées aux mots est constant. De plus, cette langue possède des formes grammaticales fixes, une syntaxe bien établie et même un style caractérisé issu, dit-il, d'une « disposition émotionnelle » particulière. Il y a donc chez ce médium, dit Flournoy, une faculté « glossopoiètique » ; à savoir, une capacité de création et d'utilisation d'une langue imaginaire[963]. Du point de vue psychologique, la grande originalité de cette élaboration linguistique perfectionnée est que son processus de création était totalement ignoré par la personnalité normale et éveillée de son locuteur.

En revanche, sur la question de l'authenticité de cette langue, le ton du savant ne peut-être que plus mesuré face aux « exploits philologiques » du médium. D'après l'analyse qu'il a menée en écho à son enquête préalable sur le « pseudo-sanskrit », Flournoy apporte la preuve que

960 *Ibid.*, p. 198, 209-210.
961 Cette communication consacrée à « la langue martienne » a été publié dans les *Archives des sciences physiques et naturelles*, t. VIII, 1899, p. 90. Elle a été augmentée et intégrée comme telle dans l'ouvrage en tant que chapitre à part entière. *Ibid.*, p. 176-222.
962 *Ibid.*, p. 210.
963 Cette faculté inouïe retiendra l'attention des linguistes de l'époque dont le professeur du Collège de France, Victor Henry (1850-1907), cf. V. Henry, *Le langage martien*, Paris, 1901. Pour une analyse du martien produit par Hélène Smith à l'aune de l'histoire de la linguistique contemporaine, voir M. Yaguello, *Les fous du langage. Des langues imaginaires et de meurs inventeurs*, Paris, Seuil, 1984.

le martien n'est selon lui qu'une habile « contrefaçon » de la langue française : à savoir, la seule langue qu'« Hélène » n'ait jamais parlée. À cet égard, il observe que chaque lettre martienne a son équivalent français, mais pas l'inverse. D'autre part, il constate que l'ordre des mots est systématiquement indexé sur la syntaxe française, de sorte que toute l'étrangeté apparente de cette langue martienne réside dans son seul vocabulaire, à première vue non reconnaissable, car il diffère très largement du français[964]. Or, ce fait seul, dit Flournoy, fournit la « clef » du martien quant à son principe de production : il a été conçu d'après la seule règle fixe de chercher à dissimuler son origine française[965]. Autrement dit, la richesse même de ce vocabulaire en trahit la véritable nature : il s'agit d'une entreprise de pure imagination. Selon Flournoy, la langue martienne est une « élucubration » d'une « sous-personnalité hypnoïde » qui parle un français « *métamorphosé et porté à un diapason supérieur* »[966]

Pour l'illustrer, il décrit le « procédé de création » du martien[967] : il consiste à prendre des phrases françaises toutes faites puis à remplacer chaque mot par un substitut fabriqué d'après une recherche constante d'originalité. Cet exotisme de surface vise à dissimuler sa véritable origine. Autrement dit, ce sont des paroles d'abord pensées en français puis grimées en « martien » par substitution de lettres et de son. Pour parachever ce travestissement, l'idiome est vocalisé dans une gamme de sons plus élevée. Du point de vue de la psychologie, ce jeu linguistique présente l'intérêt de mettre à jour un processus actif, continu et évolutif qui a lieu dans les « *sombres recoins de la subconscience* » « d'Hélène » et qui témoigne d'un effort d'imagination et de mémorisation considérable.[968]

« Qui » a écrit le « roman martien » ?

L'une des principales caractéristiques du « roman martien », on l'a vu, est son invraisemblance flagrante à la lumière de ce qu'il prétend être. C'est pourquoi Flournoy suggère que l'intérêt psychologique de ce cycle réside plus dans ce qu'il dit de son « auteur » que dans sa vérité objective supposée. Car au fil de l'énonciation du « roman martien », le professeur a très vite été frappé par l'absence totale de logique et par le désintérêt manifeste de son auteur quant à la plausibilité scientifique et technique qu'on était en droit d'attendre de telles « communications extra-terrestres ». Pour le psychologue, il est évident que l'ensemble des informations recueillies et des « visions » à l'exotisme suranné reflète avant tout une grande puérilité. C'est pourquoi d'après

964 *Ibid.*, p. 215.
965 *Ibid.*, p. 216.
966 *Ibid.*, p. 209, 225.
967 *Ibid.*, p. 217.
968 *Ibid.*, p. 136.

Flournoy, le « roman martien » plonge ses racines dans l'enfance de « Melle Smith »[969]. Selon lui, à l'origine de tout ce cycle astronomique, il y a une « sous-personnalité hypnoïde » qui se caractérise par une « *bonne et sage petite imagination de dix à douze ans* »[970]. Par extension, la langue martienne n'est autre, dit-il, qu'une « élucubration » de cette « subdivision onirique » de la personnalité consciente du médium. À cet égard, toutefois, il insiste sur le fait que cet état psychologique primitif, survenu à la faveur des circonstances psychologiques spéciales des séances, offre un contraste flagrant avec la conscience adulte et éveillée « d'Hélène »[971].

De fait, la constatation systématique pendant deux années, lors de chaque énonciation du « roman martien », de cet état émotionnel régressif qui entre en contradiction manifeste avec la personnalité normale « d'Hélène » a conduit le savant à l'une des hypothèses majeures de son élucidation générale : à savoir, la possibilité d'expliquer l'origine des vastes constructions fantasmagoriques du médium à l'aune de l'histoire du développement de sa personnalité depuis son plus jeune âge. D'après Flournoy, le « Moi subliminal » se caractérise notamment par une « stratification » des différentes phases d'évolution passées de la personne, déposées en autant de couches distinctes. En reprenant ici les idées développées par Myers puis Janet, Breuer et Freud, Flournoy propose un modèle psychologique capable d'expliquer l'origine mnésique des trois différents cycles, tout en affirmant leur caractère purement « endogène ». D'après lui, chacun des trois romans aurait mobilisé un matériel mnésique et émotionnel associé à une strate déterminée de l'histoire psychologique « d'Hélène »[972].

À cet égard, ce qu'il appelle la « sous-personnalité martienne » représente selon lui un stade très ancien de l'histoire psychologique du médium : en tant qu'état psychique nettement « arriéré », il se présente d'abord comme un retour momentané d'une phase inférieure. C'est pourquoi, ajoute-t-il, cette couche subliminale n'est pas reconnue par sa personnalité normale[973]. Par extension de ce modèle, le « roman hindou » trahit quant à lui des préoccupations d'un âge plus avancé puisque la création d'un couple conjugal suppose, dit Flournoy, une imagination

969 *Ibid.*, p. 135-136, 138, 172-174, 209, 219-220.
970 *Ibid.*, p. 172-175.
971 Flournoy remarque cependant qu'il existe une porosité entre ces couches qui parle pour l'unité de la personnalité « d'Hélène ». A cet égard, au cours de toutes les phases de son histoire psychologique, elle a toujours habitée par un même goût prononcé pour « l'exotisme japonisant ».
972 Ces « romans », dit Flournoy, peuvent être conçus comme autant « *d'irruptions spontanées de nappes souterraines enfouies* », *Ibid.*, p.
973 D'après le psychologue, ce stade a depuis longtemps été dépassé par la personnalité adulte mais les séances médiumniques et la rémission de la conscience éveillée qu'elles permettent les a fait remontée à la surface de sa conscience sous forme hallucinatoire. (Un médium se définit donc comme un sujet qui possède possession d'un « Moi subliminal » très étendu, […] autant d'archives). L'intérêt psychologique de ce modèle, là encore, est de mettre à jour l'existence d'une activité subconsciente qui s'édifie lentement au dessous et à l'insu de la personnalité ordinaire

d'adolescente[974]. Le roman oriental, poursuit le psychologue, est nettement associé à l'époque de la puberté et à son exubérance fantasmagorique en lien avec la naissance de la sexualité et l'irruption des premières représentations érotiques. De là, également, la préoccupation constante pour un beau mariage. Enfin, le « cycle royal » témoigne de préoccupations d'une jeune femme plus mûre que Flournoy juge assez proche de sa personnalité actuelle.

Ce modèle général, on le voit, le conduit à proposer une thèse à la fois neuve et forte pour l'ensemble des psychologues et des médecins qui se sont confrontés aux mystérieux « dédoublements de la personnalité ». Selon le psychologue genevois, ces « personnalités secondes » sont avant tout des phénomènes de « réversion de la personnalité actuelle »[975]. C'est pourquoi, selon l'une de ses conclusions, l'un des grands intérêts scientifiques de l'étude de la médiumnité réside dans le fait qu'elle permette d'éclairer sous une nouvelle lumière la psychogenèse normale des individus.

Une contre-épreuve corroborative : « l'ultramartien »

Aux côtés de l'imagination subliminale active, l'autre grande source de génération de ces « romans », on l'a vu, réside dans les suggestions extérieures et dans « l'influence stimulante » des idées et des croyances des milieux que le médium fréquente. En répondant aux attentes du groupe qui l'entoure et l'encourage à développer ses supposés « pouvoirs », elle jouit pleinement de l'intérêt qu'on lui manifeste et elle s'auto-persuade de la véracité des « facultés » qu'on lui prête. Pour le démontrer, Flournoy va concevoir une contre-expérience déterminante. Dans l'ouvrage, il rapporte qu'au bout de deux années de patiente collecte de fragments de la langue martienne, il a éprouvé une grande lassitude. C'est pourquoi, rapporte-t-il, « *une fois au clair sur la nature du martien* », il s'est décidé à rompre la monotonie de ce cycle astronomique pour tester les différents points de son élucidation psychologique.

Jusqu'à l'hiver 1898, dit-il, il a toujours manifesté envers « Hélène » un vif intérêt pour l'idiome extra-terrestre qu'elle produisait et, surtout, il n'a jamais contesté devant elle ses prétentions à l'authenticité. Le 13 février, cependant, il s'essaye à contredire frontalement « Léopold » sur ce point ; mais il n'obtient aucun effet. Neuf mois plus tard, le 16 octobre 1898, avec plus de résolution, il se décide à expliquer « par le menu » à « Hélène » éveillée tout ce qu'il a cru découvrir des secrets de cette langue. Au cours de deux entretiens, il lui expose longuement ses raisonnements qui lui permettent d'aboutir à ses conclusions : le martien est du français

974 Son raisonnement se base notamment sur son apprentissage de la langue allemande pendant trois ans qu'elle a commencé à apprendre à l'âge de .. et qui lui fournit un repère commode pour s'orienter dans l'histoire de sa vie psychologique. *Ibid.*, p., 221.
975 *Ibid.*, p. éversion

maquillé que son « Moi subconscient » a produit à son insu. Au cours de cet exposé au ton duquel elle n'est pas habituée, « Hélène », silencieuse, suit toutes les explications avec étonnement et intérêt mais elle répond que cette hypothèse psychologique va contre le bon sens.

Lors de leur second entretien, Flournoy revient à la charge et il affiche son « *complet scepticisme* » concernant l'authenticité du cycle martien tout en poursuivant ses démonstrations détaillées : ses « visions » de Mars, dit-il, présentent des analogies vraiment trop frappantes avec le monde terrestre pour être crédibles. Par exemple, pourquoi est-ce que Mars possède les mêmes conditions physiques que la Terre ? Pourquoi ses habitants ont-ils strictement les mêmes proportions ? Pourquoi leurs vêtements, leurs habitations et la végétation qui les entoure sont un simple déguisement de ceux de la terre ? De plus, des notions élémentaires d'astronomie telle que la durée des semaines de sept jours et des douze mois de l'année comme sur la terre apportent une franche impossibilité à ses dires ; tandis que tout s'explique, conclut-il, si l'on fait l'hypothèse d'une imagination subliminale puérile qui travaille en elle. « Hélène », dit-il, ne se formalise pas mais elle remarque avec candeur que toutes ces « révélations « ne peuvent définitivement pas venir de son propre fonds ; pour conclure que « la science n'explique pas tout ». Ce que le psychologue déclare « concéder » bien volontiers[976].

Un mois plus tard, le 2 novembre 1898, Flournoy va pouvoir vérifier que sa mise au défi n'est pas restée sans effets, non pas sur la conscience « d'Hélène » dont la perception des « révélations » somnambuliques martiennes ne changera guère jusqu'à sa lecture du livre, mais sur les couches profondes de son « Moi subliminal ». Ce jour-là, « Hélène » fait parvenir par lettre à Flournoy une description écrite d'une « vision » d'un quart d'heure qu'elle a eu la veille au soir. À sa lecture, le psychologue comprend qu'il s'agit d'une tentative pour échapper aux contradictions dans lesquelles il l'a acculé. La « vision », rapporte Flournoy, débute par l'apparition d'un nouveau personnage martien nommé « Ramié » qui, dit « Hélène », lui a dévoilé une nouvelle planète habitée encore plus étrange : il s'y trouve de très petits hommes qui mesurent moins d'un mètre de haut. Ces derniers ont une tête plus large que haute qui est toute rasée. Ils ont également des mains et pieds immenses avec des ongles noirs très longs. Ils vivent quasiment nus quoiqu'ils portent des sortes de jupes munies de bretelles. Sur leur globe, il n'y a aucune végétation : la terre est « toute noire ». Leurs habitations sont des huttes sans portes ni fenêtres reliées par des tunnels. Enfin, elle a pu entendre parler ces êtres dans une langue inconnue dont elle a noté une phrase. Ce langage, par opposition aux mélodies hindoue et martienne, se caractérise à sa surprise par une diction « hachée et sautillante ». Lors de deux autres « visions » de ce type nouveau, en

976 *Ibid.,* p. 225-226.

interrogeant « Léopold » pour obtenir plus de renseignement, Flournoy apprend que cette planète est censée être un monde arriéré et inculte évoluant sur une petite planète proche de Mars[977].

Pour le psychologue, il apparaît évident que ce nouveau cycle aurait pu être prolongé à souhait mais il confesse qu'il n'a pas cru bon de continuer. De fait, cette expérience psychologique permet une double corroboration de ses analyses. D'une part, c'est une démonstration éclatante des effets des suggestions extérieures et de « l'auto-suggestion » sur la conscience subliminale du médium puisque ce cycle neuf n'est autre qu'un essai de réponse naïve aux objections du psychologue : comme on le voit, toutes les caractéristiques de ce cycle « l'ultra-martien », que ce soit la nature de ses visions ou la qualité de sa langue n'ont désormais plus rien de commun avec français. Pour Flournoy, l'intérêt de ce cycle est de manifester l'activation d'une nouvelle strate psychique ou d'une sous-personnalité encore plus archaïque puisque, définitivement, en matière de vraisemblance, ici, la puérilité culmine.

5. Conclusions générales

Ultime rebondissement de l'enquête : survenance finale du supranormal ?

Au cours de l'année 1899, alors qu'il est bien engagé dans la rédaction de son livre, Flournoy va être le témoin d'un dernier phénomène dont « l'apparence supranormale » fait manifestement écho à son ébranlement inaugural à la suite des premières « révélations » sur sa famille. Rappelons une nouvelle fois que si Flournoy a très vite été conduit à une interprétation rationnelle de ces prétendues « communications » spirites, en revanche, dans l'entourage du médium, il n'y a eu aucun renoncement à ce type de phénomènes pour lesquelles « Hélène » reste toujours fréquemment sollicitée. En rédigeant sa monographie très attendue par les cercles d'admirateurs du médium, Flournoy se doit d'affûter ses arguments à l'attention de ce public de croyants et/ou de fascinés. C'est pourquoi, en toute loyauté méthodologique, il mentionne à la fin de son livre une série d'évènements survenus lors des mois de février et mars 1899 qui viennent « couronner », dit-il, son investigation sur la question névralgique de la survenance de phénomènes supranormaux chez « Mademoiselle Smith ».[978]

Le 12 février 1899, lors d'une des dernières séances qui a lieu au domicile de Flournoy, « Hélène » a eu la « vision » d'un village sur une hauteur plantée de vignes qu'elle dit avoir l'impression de connaître. Dans son somnambulisme, elle a ensuite la « vision » très précise d'un

977 *Ibid.,* p. 229.
978 *Ibid.*, p. 352-358.

« vieux paysan » qui s'approche d'elle et qui la salue « comme un personnage important ». Le « petit vieux » qui a l'air d'un « demi-monsieur », dit Flournoy, lui apparaît désormais dans une « aura lumineuse ». Ce qui est censé signaler aux assistants qu'il s'agit d'un désincarné. Ce dernier, dit « Hélène », lui parle en patois puis, après un court dialogue, lui « prend la main de force » et trace lentement d'une écriture inconnue : « Syndic Chaumontet ». Sur la demande de Flournoy qui interroge le médium sur le nom du village dont cet homme aurait été le syndic, elle épelle : « Chessenaz ». Enfin, à la question de savoir à quelle époque ce syndic est censé avoir vécu, elle répond : « 1839 ». Après quoi, la « vision » s'évanouit. « Léopold » reprend alors le dessus de la séance dans une « incarnation complète » et, aux questions que lui posent Flournoy sur l'origine de cette signature, il répond de sa « grosse voix italienne » :

« […] *cherche dans ce village, tu trouveras certainement ce nom* […] *cette preuve-là, tu la trouveras ; tu trouveras que l'écriture a été de cet homme.* […] »[979]

Comme de coutume, à son réveil, « Hélène » ne se souvient de rien. Par acquit de conscience, Flournoy entreprend des recherches sommaires sur les renseignements obtenus. Il se rend très vite compte que le village de Chessenaz existe bel et bien : il se trouve en France, en Haute-Savoie, à seulement vingt-cinq kilomètres de Genève. Les choses en restent là jusqu'à ce que, quinze jours plus tard, lors d'une visite de courtoisie que lui rend le psychologue, « Hélène » revoit dans un accès de somnambulisme spontané le village et le « petit homme âgé ». Mais il est cette fois accompagné d'un autre homme qu'il appelle « l'ami curé Burnier ». Flournoy demande alors à « Léopold » s'il est possible, là encore, d'obtenir une signature de cet homme. Ce à quoi on lui répond qu'il recevra satisfaction à la prochaine séance.

Lors de la séance suivante, le 19 mars, Flournoy obtient du médium que le dénommé « Burnier » appose lui aussi sa signature. Dans le somnambulisme « d'Hélène », le prétendu désincarné, dit-il, s'est emparé de la main du médium et il a tracé très lentement : « *Burnier salut* ». À ce point de l'histoire, le psychologue est assez intrigué pour se résoudre à écrire au maire actuel du village de Chessenaz. Or, ce dernier lui confirme par courrier qu'il y a bien eu dans sa commune, en 1838 et 1839, un syndic nommé Chaumontet et un curé nommé Burnier dont il authentifie les identités et les signatures en fournissant des actes retrouvés dans les archives municipales. Devant ces documents corroboratifs objectifs, Flournoy ne peut que constater la « similitude assez remarquable » des signatures.

[979] *Ibid.*, p. 353.

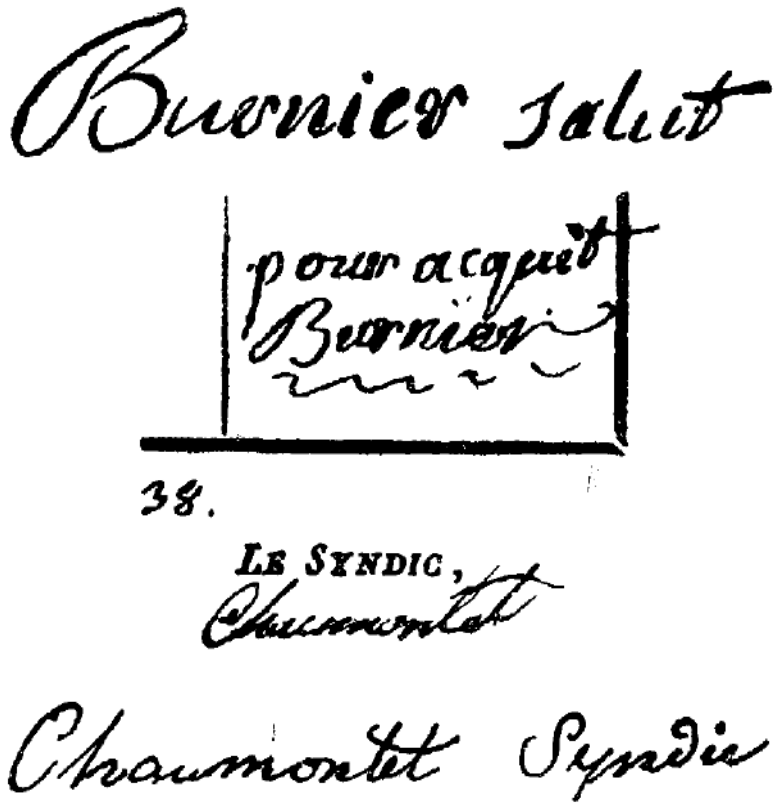


FIG. 44. — Comparaison des signatures authentiques du syndic Chaumontet et du curé Burnier, avec leurs prétendues signatures de désincarnés données par Mlle Smith en somnambulisme. — Au milieu de la figure, reproduction d'un fragment d'un mandat de paiement de 1838. Au-dessus et au-dessous, les signatures fournies par la main d'Hélène. — Grandeur naturelle.

Pour toute une partie de l'entourage du médium, la concordance graphique est si vertigineuse que beaucoup sont convaincus d'avoir obtenu une preuve objective d'une communication spirite. Mais, pour Flournoy, il semble que l'épisode initial des « révélations familiales » de 1895 l'ait prémuni contre toute exaltation à cet égard. Sans surprise, il avance dans son livre « l'hypothèse cryptomnésique » : d'après lui, il est fort probable qu'« Hélène » a déjà dû voir les signatures de ces deux personnages au cours de sa vie passée. De sorte que les signatures qu'elle a écrites automatiquement seraient des « clichés visuels oubliés » qui seraient réapparus lors de ses accès de somnambulisme. Toutefois, nuance Flournoy, « Hélène », tout comme sa mère qu'il a également interrogée, affirment n'avoir aucune connaissance de ces noms. En revanche, elles lui apprennent qu'elles ont de la famille dans cette partie de la Savoie. De plus, dix ans auparavant, « Hélène » a même passé un court séjour dans un village distant de quelques kilomètres de Chessenaz. Mais, naturellement, l'interprétation rationnelle que Flournoy lui a exposée l'a fait « bondir » : il n'y a aucune raison, affirme-t-elle, pour qu'elle ait côtoyé des descendants de ces familles, ni même qu'elle ait consulté des archives communales avec les signatures de deux hommes déjà décédés à cette date.

Sur la base de ses analyses psychologiques déjà constituées, Flournoy maintient son explication en termes de souvenirs fossiles réactualisés dans la transe mais il concède sa faiblesse relative faute de preuves objectives. Il admet qu'il lui est impossible de parvenir à convaincre les partisans de « l'hypothèse occulte » qui penchent pour la réalité de ces incarnations :

« […] *les choses en sont là, je laisse au lecteur le soin de conclure comme il lui plaira.* […] »[980]

Derrière l'ouverture d'esprit dont témoigne la formule qui suit l'exposé pondéré de ses raisonnements, l'intérêt de cet épisode, explique Flournoy, réside surtout dans le fait qu'il illustre parfaitement l'opposition de points de vue irréductible entre la science et le spiritisme. Un malentendu tenace qu'il commente avec un humour bienveillant :

« […] *Ce cas* […] *met excellemment en relief les positions respectives, antinomiques et inconciliables, des milieux spirites et des médiums d'une part, parfaitement sincères du reste mais trop faciles à contenter – et des chercheurs quelque peu psychologues d'autre part, toujours poursuivis par la sacro-sainte terreur de prendre des vessies pour des lanternes.* […] »[981].

Résultats de l'enquête : l'exploration du « subconscient ».

Dans son ouvrage, on l'a dit, Flournoy n'a pas exposé la suite des évènements dans l'ordre où ils se sont réellement déroulés. Pour la composition de sa monographie, il a délibérément placé au premier plan l'élucidation psychologique du cas de médiumnité auquel il s'est confronté ; de sorte que le lecteur de 1900 découvrait d'abord la perspective générale à laquelle le savant est parvenu et depuis laquelle l'ensemble de ses résultats se coordonnent. C'est pourquoi, il paraît important d'exposer ce point de vue final dont l'originalité et l'intérêt est de montrer en quoi l'élucidation du phénomène découle d'une psychogenèse de la personnalité du médium au moyen d'une étude des manifestations de son « subconscient ».

Dans son livre, après son « introduction générale » de présentation du phénomène, Flournoy propose de commencer sa monographie par un portrait psychologique de « Melle Smith » dans son « enfance et sa jeunesse »[982]. S'il débute par cette psychogenèse, c'est parce qu'il

980 *Ibid.*, p. 357.

981 De fait, poursuit-il, « l'hypothèse spirite » et « l'hypothèse cryptomnésique » subsistent l'une en face de l'autre, « *comme deux chiens de faïences se faisant les gros yeux* ». *Ibid.*, p. 352.

982 Flournoy a engagée une enquête approfondie sur l'histoire de la personnalité « d'Hélène » : en plus des nombreux entretiens avec « Hélène » dont la mémoire consciente, dit-il, est largement « défaillante » en ce qui concerne ses souvenirs d'enfance, il a interrogé ses parents, consulté ses registres scolaires et interrogé son pasteur. Ces témoignages concordent : d'après Flournoy, « Hélène » possède une intelligence certaine

a cherché à faire valoir auprès du public le fait que la véritable source des « créations somnambuliques » devait être recherchée dans l'histoire de la formation de sa personnalité. Selon Flournoy, pour parvenir à appréhender les raisons pour lesquelles cette jeune femme a pu endosser aussi facilement le rôle de médium et pour tenter de comprendre la nature des productions subliminales inouïes dont elle s'est montrée capable, il faut remonter à « note émotionnelle dominante » de son individualité. Or, ce qu'il appelle « l'idée mère » ou le « point d'attache » de la vie psychique « d'Hélène » se caractérise avant tout par une « révolte intérieure » contre la modestie de son milieu social auquel, dès son plus jeune âge, elle a désiré s'arracher. Pour illustrer cette « disposition fondamentale » de son individualité Flournoy a pris soin de dépeindre les différentes nuances émotionnelles de ce « sourd antagonisme » entre les « hautes aspirations » qui l'habitent et les « grises réalités » auxquelles l'accule sa naissance[983].

Du point de vue du monde intérieur « d'Hélène » depuis son enfance, cette « secrète incompatibilité » ressentie s'est d'abord traduite par l'innocente habitude de se raconter des histoires en se « donnant le beau rôle ». D'après ses investigations, Flournoy apprend que, depuis toujours, on a remarqué chez cette petite fille une forte propension aux « rêveries » : de nature taciturne et peu sociable, elle a très tôt contracté l'habitude de « rêvasser » - « immobile dans un fauteuil » - en se créant des « histoires continues » à la tonalité à la fois tendre, imagée et souvent de nature exotique ou fantastique. Pour Flournoy, c'est là l'un des moyens qu'elle a développés pour fuir sa terne condition. De là aussi, une fois atteint l'âge adulte, sa forte inclination pour tout ce qui est « noble, au-dessus du vulgaire », sa passion pour l'Orient et son goût prononcé pour l'exotisme qui culmine dans ses « visions chaudes, colorées, lumineuses » toujours rehaussées d'un « cachet d'originalité et de bizarrerie »[984]. À mesure de son évolution psychologique, ce sentiment de « mésalliance » s'est largement renforcé avec le développement de sa médiumnité. C'est pourquoi ses grands rêves « d'antériorités » royales et leur « note quelque peu mégalomaniaque » sont autant de consolations face aux déceptions de la vie présente dont Flournoy, par suite de sa fréquentation du personnage, ne peut que relever amèrement la « signification tragique ».[985]

---

quoique moyenne d'une jeune fille « appliquée » aux « mœurs irréprochables ». Néanmoins, dit-il,son échec aux examens terminaux a décidé de son « entrée en apprentissage », *Ibid.*, p. 37-38. On est toutefois en droit de supposer qu'il a parfois atténué certains traits de son caractère dont on décèle d'autres factees dans certains mots et qualificatifs disséminés, tels que « hautaine », « orgueil », « paranoïa », « mégalomane ». D'après Flournoy, il a atténué ses louanges à son égard pour ne pas dit-il, « *blesser sa fierté si par hasard elle tombait sur ces lignes* ». On peut lire cette phrase *cum grano salis*.

983 *Ibid.*, p. 39-40, 44-48.

984 *Ibid.*, p. 47-48.

985 *Ibid.*, p. 46, 285. A propos de ses « incarnations » de Marie-Antoinette, Flournoy note en conclusion : « […] *les somnambulismes royaux de Mlle Smith sont presque toujours gais, joyeux, désopilants parfois ; mais, considérés dans leur racine cachée, en tant que revanche éphémère et chimérique de l'idéal sur le réel, du rêve impossible sur les nécessités*

Au cours de cette évolution psychique, Flournoy suggère que la puberté a été une étape déterminante. Sous ses précautions de langage pour ménager la pudeur de « l'héroïne du livre », on comprend en suivant ses analyses que la prise en compte de cette période de développement « d'une importance capitale » constitue un aspect crucial dans l'étiologie de la médiumnité. Sur la base de ses interrogations du médium, à l'état de veille comme dans la condition hypnoïde, mais aussi de ses investigations sur son passé et ses entretiens renouvelés avec ses parents et son entourage, Flournoy a pris connaissance du fait que cette époque a été marquée par un « déchaînement de rêveries » avec de fréquents « accès d'automatismes spontanés » : « visions » matinales et vespérales, hallucinations intempestives à l'état de veille, rêves persistants etc. Entre sa quinzième et sa vingtième année, on peut parler d'une « *grande explosion de la vie imaginative subconsciente* »[986]. Sous ses formules diplomatiques, le psychologue rapporte que ses représentations mentales subliminales dans cette époque étaient teintées d'un fort coefficient érotique car elles étaient associées à des préoccupations latentes relatives à ses perspectives de mariage. À cet égard, il évoque un rêve récurrent qu'« Hélène » lui a plusieurs fois raconté et qu'il appelle « *l'attente enivrante d'un sauveur galonné* »[987]. Ce thème onirique de « l'hymen » ou de la « belle union » peut être interprété » selon lui comme le symbole de son profond désir d'être arraché à son milieu et de voir s'accomplir sa destinée rêvée. Mais, de fait, alors qu'à la veille de la publication du livre Elise Müller est entrée dans sa trente-neuvième année, Flournoy évoque discrètement le fait qu'elle n'a encore jamais pu « condescendre » à quelque « union honorable »[988].

Toutefois, malgré ces « prédispositions hypnoïdes » marquées dès l'enfance, Flournoy rapporte qu'après le « déchaînement » de ses rêveries durant son adolescence, l'activité subliminale « d'Hélène » s'est progressivement « assagie ». Ce qui lui a permis de trouver un réel équilibre dans sa vie domestique et professionnelle. Mais c'était sans compter, dit Flournoy, sur son initiation au spiritisme au cours de sa trente-quatrième année (1892) qui marque une césure

---

quotidiennes, des aspirations impuissantes sur le destin écrasant et aveugle, ils prennent une signification tragique. […] », *Ibid.*, p. 298. E. Claparède, « fonction de compensation ». Par contre, les occultistes cause à effet.

986 *Ibid.*, p. 48-49.

987 *Ibid.* p. 46. Sur ce thème onirique récurrent cf. supra.

988 *Ibid.*, p.45-46, De fait, Flournoy évique clairement la « connexion étroite » ou « évidente » entre les « rêveries subconscientes » « d'Hélène » à cette époque et la « sphère psychique intime et profonde » qui a donnée naissance aux chaudes « visions orientales » du cycle hindou. Ces dernières ont pris naissance à cette époque (début des réminiscences de sa prétendue « existence hindoue ») et elles sont clairement associées aux préoccupations maritales d'une adolescente devenue une jeune femme sexuellement mûre. Pour apprécier la continuité des analyses psychologiques de Flournoy entre l'activation pubertaire d'une vie subliminale liée aux préoccupations « intimes » et la signification psychologique de l'éclosion d'une « personnalité seconde », il faut se reporter à trois passages différents du livre. *Ibid.*, p. 48-49, 93-95. 126-131.

décisive dans sa vie psychologique[989]. D'après le psychologue, les pratiques médiumniques auxquelles elle a été vivement encouragée sont venues « réanimer le feu » de cette disposition à l'automatisme observée dans sa jeunesse. Cette pratique cultivée de l'abandon à soi-même a renforcé sa « tendance à la désagrégation mentale » et sa « suggestibilité » sur laquelle se sont librement greffées les idées vagues et séduisantes de métempsychose et de possibilité de communications supra-sensorielles dont on lui assurait qu'elle se trouvait être le « merveilleux instrument ». Ces croyances et les pratiques « occultes » destinées à les mettre en action se sont alors conjuguées à la « note morale » dominante de son individualité d'aspirations à une « haute destinée » pour finalement prendre la forme de grands « rêves » romancés dont le « coefficient de réalité » est devenu, pour elle, supérieur à celui de l'état de veille[990].

Par prolongement de cette élucidation psychogénétique, l'un des résultats parmi les plus innovants et prometteurs de ses analyses est d'inciter les chercheurs dans ce domaine à considérer la nature des productions médiumniques comme des dérivés ou des exagérations de la vie onirique normale. D'après Flournoy, les grands « romans subliminaux » produits par « Hélène » au cours des séances ne sont autres que des « rêves » dont la personnalité normale n'a pas conscience et dont elle ne reconnaît pas être la source[991]. Pour Flournoy, c'est par l'étude des

---

989 *Ibid.*, p. 37.

990 *Ibid.*, p. 32 Lun des inspirateurs de Flournoy pour l'analyse de ces « rêves vécus » est Pierre Janet., auquel Flournoy fait plusieurs fois référence et notamment au cas « Achille », *Ibid.*, p. 39, 40. Cf. P. Janet, « Un cas de possession et d'exorcisme », *Névroses et idées fixes*, t.1, chap X., Paris, Alcan, 1898. Dans son traitement et sa résolution de ce cas d'idée fixe morbide de possession, Janet proposait d'analyser les « rêveries subconscientes » de son patient. Citons ici, le passage où il développe cette innovation psycothérapeutique que Flournoy a très probablement lu : « […] *Il me semble que ces pensées qui se développent en nous, sans nous, ces actes à demi ébauchés, ces paroles intérieures qui se forment sans notre volonté et sans notre conscience peuvent se compliquer d'une façon considérable.* […] *Il s'agit d'une longue chaîne de pensées et de paroles intérieures qui se développent en nous presqu'à notre insu et qui jouent un grand rôle dans toute notre conduite.*[…] *Pour me faire comprendre* […] *Tous ceux qui ont observé des petits enfants ont remarqué ce petit fait amusant. Quand plusieurs petits enfants se couchent ensemble dans une même chambre, il arrive souvent qu'avant de s'endormir, ils se racontent des histoires. Ce sont de bien longues et bien jolies histoires, avec des « et puis… et alors… » à n'en plus finir. Le sommeil alourdit les petites têtes, l'orateur dort déjà qu'il raconte encore et il continue en rêve la belle histoire. Le lendemain, à la même heure, les enfants reprendront leur histoire à un chapitre plus avancé, ils ont de la peine à s'entendre au début car ayant continués leur récit dans leur rêve, ils n'en sont plus tous au même point. Et ainsi pendant des jours et des mois se continue la belle histoire qui tous les soirs charmes les esprits des touts petits et leur prépare de beaux rêves. Je crois que nous sommes tous semblables à ces touts petits et nous aimons à nous raconter sans cesse de belles histoires qui nous font oublier la plate réalité et nous donne le courage de travailler à la transformer. Mais cette belle histoire, nous nous la racontons pas seulement le soir mais bien souvent dans la journée même* […] *nous nous parlons sans cesse et nous continuons le récit interminable.* […] *Il y aurait toute une étude psychologique des plus curieuses à faire sur cette rêverie intérieure et continuelle qui jour chez beaucoup d'homme un rôle si considérable.* […] *Ces phénomènes qui existent souvent chez l'homme normal prennent une importance considérable chez le malade.* […] *le cas le plus net le médium est un individu qui rêve tout éveillé, mais qui a complètement perdu la conscience personnelle de sa rêverie.* […] », p. 393-394.

991 La terminologie du « rêve » pour décrire cette activité psychique subliminale est employée depuis le début par « Hélène » elle-même (réf). D'après les documents, on sait que Flournoy a adopté cette terminologie dès 1896 dans ses lettres aux linguistes notamment. Cf. O. Flournoy, (1986), *op. cit.* p. 189

rêves qu'il apparaît possible d'explorer les profondeurs du psychisme. Pour sa part, il a montré que les médiums, par la rémission momentanée de leur conscience normale et l'irruption de souvenirs enfouis provenant de leur personnalité passée, peuvent être considérés comme des modèles d'intelligibilité pour comprendre la formation de la personnalité des individus normaux. C'est ce dont témoigne un passage déterminant de son livre qui conclut la fin du premier tiers consacré à la psychogenèse du médium et qui suggère une orientation neuve à la psychologie :

« […] *Il est vraiment fâcheux que ce phénomène du rêve, à force d'être commun et banal, soit si peu observé ou si mal compris (je ne dis pas des psychologues, mais du grand public qui se pique pourtant de psychologie), car il est le prototype des messages spirites et renferme la clef de toute explication. – non point métaphysique, il faut le reconnaître, mais humblement empirique et psychologique – des phénomènes médiumniques.*

Que si l'on regrettait, d'ailleurs, de voir réduire au rang de créations oniriques des personnalités aussi nobles, sympathiques, moralement pures et remarquables à tous égards que le guide Léopold de Mlle Smith, il faut se dire que les rêves ne sont pas comme un vain peuple pense, une chose méprisable ou de nulle valeur en soi.

[…] *En jaillissant de notre fonds caché, en mettant en lumière la nature intrinsèque de nos émotions subconscientes, en dévoilant nos arrière-pensées et la pente instinctive de nos associations d'idées, le rêve est souvent un instructif coup de sonde dans les couches inconnues qui supportent notre personnalité ordinaire. Cela donne lieu quelquefois à de bien triste découverte, mais quelquefois aussi c'est la plus excellente partie de nous-mêmes qui se révèle ainsi.* […] »[992].

Du point de vue de l'énigme majeure qu'est le « dédoublement de la personnalité » des médiums, l'étude de Flournoy a mis à jour une faculté de « dramatisation » et de « personnification » propre à la vie onirique qui se constitue sur un fond primitif de souvenirs le plus souvent d'origine infantile et dont les plus significatifs sont chargés d'arrière-pensées et d'émotions issues de la « sphère intime et profonde ». De sorte que Flournoy affirme que, pour sa part, il n'a jamais constaté de « scission radicale » entre ces deux personnalités[993]. « Léopold »,

---

Dans son « glossaire », on trouve la remarque suivante : « *L'adjectif* onirique *(du grec* oneiron*, « rêve ») est actuellement reçu en français ; peut-être est-il regrettable que le mot, moins avant mais plus clair, de* rêverique*, qui a parfois été employé, n'est pas prévalu.* », *Ibid*., p. 24.

992 *Ibid*., p. 132. On l'a vu, Flournoy souscrit à l'hypothèse du « choc émotif » (Janet, Breuer et Freud) déjà évoqué sur le modèle de l'étiologie de l'hystérie traumatique mais, avoue-t-il, sans prétendre être parvenu à pouvoir lui assigner une origine certaine. Rappelons qu'il n'est pas dans son intention de procéder à une entreprise psychothérapeutique puisqu' « Hélène » ne présente pas de pathologie déterminée. Bien plus, selon lui, elle possède une « vie subliminale » exaltée plus intense que le commun des mortels.

993 Ce qui va à l'encontre des assertions de James et Hodgson sur la relation entre Madame Piper et le « Dr. Phinuit » ; tout comme des autres cas anciens des annales de la médecine Sur ce point capital, nous renvoyons à l'un des thèmes centraux qui émane de la « liste des livres très précieux » de James, cf. vol. 3, « Dossier critique ».

suggère-t-il, n'est qu'une « personnification fictive » et il n'aurait certainement jamais existé si « Melle Smith » n'avait adopté la croyance en des entités immatérielles et indépendantes. Pour lui, il n'y a bien qu'une seule personnalité fondamentale qui se joue à elle-même, mais à l'insu de la conscience éveillée, une « comédie de la pluralité ». C'est pourquoi, selon Flournoy, sans les pratiques occultistes mondaines du spiritisme, l'énigmatique « Léopold » serait resté un ensemble de tendances psychiques « nébuleuses »[994].

Que reste-t-il de « supranormal » ?

Cette question, on l'a vu, apparaît comme fondamentale, non seulement pour son auteur mais aussi pour l'ensemble de ses lecteurs (quelles que soient leurs prédispositions) puisqu'elle cristallise les enjeux scientifiques et culturels de la réception du livre. Pour appréhender les résultats de son investigation sur ce point nodal, il faut revenir à la déclaration inaugurale de l'ouvrage où Flournoy confessait avoir débuté cette étude avec : « […] *l'espoir* […] *de [s] e trouver enfin une bonne fois face-à-face avec du « supranormal »* […] »[995]. Cette assertion doit être lue en référence à un contexte dans lequel les « chercheurs psychiques » sont, d'après eux, parvenus à des « résultats positifs » qui ont été publiés puis largement et ardemment discutés par toute une partie du monde savant, notamment lors des trois premiers Congrès internationaux de psychologie (Paris, 1889, Londres, 1892, Munich, 1896).

Dès le début du livre, Flournoy prend toutefois des précautions à cet égard puisqu'il déclare avoir souhaité éluder la question « jusqu'à la dernière extrémité » concernant *l'origine* du contenu des automatismes du médium ; de manière à mieux montrer leurs conditions de production. Mais dans son chapitre de conclusion générale, il se doit de revenir résolument sur cette « pomme de discorde » qui, suggère-t-il, ne peut que lui « attirer des ennuis » puisqu'elle « ne peut satisfaire tout le monde »[996].

Six ans après sa déclaration inaugurale, ses conclusions entrent en contraste massif avec elle. Ce qu'il résume par une expression lapidaire :

> « […] *Ce volume,* dit-il*, me rappelle la montagne accouchant d'une souris* […] »[997]

Plus loin, il illustre encore les résultats de son investigation par une autre métaphore :

994 RQ : les occultistes, cause effet.
995 *Ibid.*, p. 28.
996 *Ibid.*, p. 35-36, 299.
997 *Ibid.*, p. 359.

« […] *quant au supranormal, j'ai eu beau me mettre en quête de phénomènes réels de cet ordre dans la médiumnité de Melle Smith, je suis revenu bredouille* […] »[998]

En d'autres termes, malgré ses recherches méthodiques et prolongées, entreprises sans *a priori* et avec une disposition d'esprit relativement favorable, ou, du moins, peu hostile, le psychologue concède sans ambiguïtés qu'il n'est jamais parvenu à constater aucun phénomène supranormal au cours de ses six années d'investigations sur ce médium dont il a entrepris de prospecter toutes les potentialités. Mais, d'une manière générale, l'ensemble de ses prétendues « révélations » tant vantées qui avaient fait sa réputation dans les milieux occultistes sont pour lui entièrement redevables d'une explication strictement psychologique :

« […] *En fait de lucidité et de messages spirites, je n'y ai rencontré que de ces brillantes reconstitutions que l'imagination hypnoïde, aidée de la mémoire latente, excelle à fabriquer chez les médiums*. […] »[999]

S'il concède n'avoir pas pu apporter la moindre preuve de supranormal, il reconnaît cependant, en écho aux travaux de la *Society for Psychical Research* dont il a patiemment examiné et commenté la plupart des conclusions, qu'il est toujours possible que d'autres chercheurs aient pu ou puissent y parvenir un jour[1000]. Mais, dans le cas de « Mademoiselle Smith », il a seulement constaté ce qu'il appelle des « apparences supranormales » puisque ses patientes reconstitutions étayées par des preuves tangibles lui ont permis de tout expliquer sans recourir à des hypothèses non encore reconnues. Ce qui ne l'empêche pas, en toute conformité avec ses principes de neutralité méthodologique, de déclarer ne pas vouloir clore prématurément l'enquête collective sur cette question qu'il juge théoriquement possible. Mais à condition, ajoute-t-il, que les discussions soient toujours rivées au terrain empirique. En toute cohérence, il plaide pour qu'on réserve à tout un chacun le droit de modifier son opinion sous la contrainte de faits nouveaux.

Témoin de son attitude ouverte à cet égard, ou peut-être même de sa déception, ses prises de positions *théoriques* favorables sur la réalité de la « télépathie » et de la « télékinésie » (mouvements d'objets sans contact) auxquelles, dit-il pour cette dernière, il « croit tout à fait, pour le moment »[1001]. Pour expliquer certains « faits » rapportés par d'autres chercheurs qu'il a

998 *Ibid.*, p. 362.
999 *Ibid.*, p. 362.
1000 Pour les commentaires de Flournoy sur les résultats (positifs et négatifs) publiés par les chercheurs psychiques et certains de leurs contradicteurs. *Ibid.*, p. 306-359, *passim*.
1001 Bien qu'il n'ait rien constaté en la matière dans le cas « d'Hélène » et malgré ses tentatives (p. 320-324) , il n'en reste pas moins favorable à l'hypothèse de la télépathie sur la base des études en la matière qu'il a minutieusement examinées : « *Tout bien pesé, j'incline fortement du côté de l'affirmative*. » (p. 319) Au sujet de la « télékinésie » [terme proposé par Myers en 1893] dont il sera question à propos du « groupe de preuves

manifestement à cœur de commenter, Flournoy suggère, sur la base de son expérience avec « Hélène », une hypothèse spéculative sur les conditions de production de ces phénomènes. Il remarque que, lorsqu'on a cru les constater, ils se sont le plus souvent produits dans des circonstances psychophysiologiques exceptionnelles. De la même manière, les performances en apparence supranormales « d'Hélène » avaient toujours lieu lorsqu'elle était dans un état anormal et en proie à une « vive et profonde émotion ». Dès lors, on peut très bien imaginer, poursuit-il, dans les cas d'observations de phénomènes présentés comme « supranormaux », que cette émotion génératrice ait été capable de susciter une « division de la conscience » qui, dans « l'ébranlement général de tout l'organisme », aurait momentanément retrouvé l'usage de forces primitives d'action ou d'émission à distance normalement soustraites à la volonté du sujet conscient. De cette manière, du moins, on pourrait peut-être expliquer certains faits publiés par la *Society for Psychical Research* ; si tant est qu'ils soient avérés, puisqu'il rappelle que, pour sa part, il n'a rien constaté au cours de ses observations sur son médium[1002].

La réaction de lecture de William James

Avant même la publication officielle du livre à la fin du mois de décembre 1899, Flournoy en a donné la primeur à son ami américain en lui expédiant à sa résidence londonienne, d'abord le premier chapitre, puis un exemplaire de l'ouvrage. Dès lors, qu'elle a été sa réaction de lecture ? Comme on l'a signalé, il est important de prendre en considération le fait qu'entre 1894 et 1899, excepté par une importante lettre de septembre 1895 déjà citée, James n'a pas eu de connaissance précise de l'investigation de son homologue suisse puisqu'il ne s'est pas rendu en Europe ; tandis

---

qu'il l'a convaincu », Flournoy déclare : « *En de qui me concerne, je déclare sans vergogne que j'y crois tout à fait, pour le moment* » (p. 311) cf. infra. Toutefois, dans sa conclusion générale, certainement rédigée à un autre moment, il adopte un ton sensiblement différent : « *je crois bien avoir aperçu un peu de télékinésie et de télépathie, mais de loin seulement, et je ne mettrais pas ma main au feu de ne pas avoir eu la berlue* », (p. 362).

1002 Sur la « télékinésie », *Ibid*., p. 310-317 ; sur la « télépathie », *Ibid*., p. 317-324. L'un des intérêts des prises de position de Flournoy sur ces questions alors débattues et de faire précéder ses opinions sur le sujet par des essais de « spéculations psycho-biologiques » pour tenter de se représenter leurs conditions matérielles de possibilité puisque, pour pouvoir en discuter, « il faut bien admettre au moins théoriquement leur possibilité ». Comme il sera question plus loin de la « télékinésie », citons ici ses représentations spéculatives à propos de la télépathie. Selon lui, « […] *l'action directe entre les êtres vivants indépendamment des organes des sens est une chose tellement conforme avec ce que nous savons de la nature qu'il est difficile de ne pas la supposer* a priori. […] *Le galop d'un cheval ou le saut de d'une puce en Australie fait rebondir le globe terrestre d'un côté opposé, d'une quantité proportionnelle au poids de ces animaux comparé à celui de notre planète ; c'est peu, sans compter que ce déplacement infinitésimal risque à chaque instant d'être neutralisé par les sauts des chevaux et des puces de l'autre hémisphère, de sorte qu'au total les secousses de notre monde terraqué, résultant de tout ce qui s'agite à sa surface, sont trop faibles pour nous empêcher de dormir. Peut-être en est-il de même des innombrables ondes qui viennent de tous les autres êtres vivants ébranler à chaque instant un cerveau donné : leurs effets se compensent, ou leur résultante est pratiquement trop infime pour être perçue. Mais il n'een existe pas moins en réalité, et j'avoue ne pas comprendre ceux qui reprochent à la télépathie d'être étrange, mystique, occulte, supranormale etc. Au fond, si on lui trouve ce caractère, c'est qu'on a commencé par le lui prêter bénévolement, en faisant de ce lien impondérable des organismes entre eux une communication purement spirituelle, d'âme à âme, indépendamment de la matière et de l'espace.* […] », *Ibid*., p. 317-318.

que, dans leurs échanges épistolaires, Flournoy n'a pas évoqué son investigation puisqu'il semble ne s'être décidé que tardivement à rédiger sa monographie[1003].

En revanche, la correspondance entre James et Flournoy dans la période de publication laisse entendre qu'ils ont eu l'occasion de s'entretenir en privé des circonstances générales de l'enquête à la fin du mois de septembre 1899, lors d'un passage de James à Genève, alors que Flournoy était en passe de mettre un point final à son livre et à son investigation. Il n'existe toutefois que peu de données sur le contenu de leurs discussions. À cet égard, il est néanmoins significatif d'apprendre par le biais d'un certain nombre d'indices que Flournoy s'est plaint de difficultés dans sa rédaction et de complications dans sa relation avec « Hélène » et son entourage qui, semble-t-il, ont pris des proportions importantes puisque, à deux reprises pendant l'automne 1899, James évoque la « guigne » qui semble environner Flournoy dans cette période et les répercussions « déprimantes » sur son état d'esprit et son humeur[1004].

De par ces circonstances, on peut supposer que lors de sa lecture de l'ouvrage à la fin du mois de décembre 1899, James découvre très largement le contenu de l'étude monographique que

---

1003 Le 27 mars 1898, soit 18 mois avant la publication, Flournoy écrit à James : « […] *J'ai des observations commencées avec un certain nombre de médiums, mais soit que ces médiums soient de qualité inférieure, soit que je ne sache pas en tirer parti faute d'expérience et d'habileté, mes résultats ne sont guère dignes de publication.* […] », [Houghton Library of Harvard University (bMS AM 1092 (201-252)], R. Le Clair, (1966), *op. cit.* p. 96. A cette date, seul Lemaître a rendu compte des expériences avec « Hélène » (qui n'est pas ainsi nommée). Flournoy, quant à lui, dispose toutefois à cette date de ses nombreuses notes sur ses observations, des procès-verbaux de séances et de ces analyses sur certains points précis qu'il a écrites puis intégrées plus tard à son ouvrage. Concernant la pluralité des médiums que Flournoy déclare ici avoir commencé à observer, rappelons qu'en 1898 il avait lancé une « enquête » sur les phénomènes de médiumnité parmi les spirites genevois dont les résultats seront intégrés à son étude *Esprits et médiums*, cf. T. Flournoy, (1911), *op. cit.*, p. v, 1-207.

1004 Le 30 mai 1899, James écrit à Flournoy qu'il arrive en Europe au mois de juillet et qu'il se rend d'abord en Allemagne, à Nauheim-les-bains (Hesse), pour une « cure » mais qu'il espère le voir à Genève pendant l'été. [R. Le Clair (1966), *op. cit.*, p. 79]. Sans qu'ils se soient vus et certainement pour susciter l'intérêt de James, Flournoy lui répond le 1er juillet 1899 : « […] *je suis occupé à imprimer l'histoire d'un médium qui parle la langue de la planète Mars (!!!!), mais il ne sera pas fini avant l'automne.* […] » [*Ibid.*, p. 80-82]. La lettre suivante de James, datée du 13 novembre 1899 et écrite de Londres nous apprend qu'ils ont eu l'occasion de se voir rapidement pendant une journée à Genève, avec leurs épouses. D'après la correspondance de James, cette rencontre au cours de laquelle ils ont nécessairement évoqué les investigations médiumniques de Flournoy, a eu lieu à la fin du mois de septembre puisqu'on apprend les déplacements de James en Suisse dans cette période, [COWJ (9), p. 50, 53]. Dans cette même lettre où James évoque, ce « jour heureux passé à Genève », il conclut par cette phrase significative : « […] *J'espère, mon cher Flournoy que votre livre approche de la fin et que la fatigue et la guigne [« pech » (en allemand)] que vous a causée sa rédaction s'évanouissent* […] » [R. Le Clair, (1966), *op. cit.* p. 84]. (NB, ce diagnostic est toutefois à nuancer par la prise en compte de la tendance hypocondre de Flournoy qui transparaît dans beaucoup de ses lettres). Le 28 novembre 1899, Flournoy écrit à James: « […] *ici, rien de neuf. J'aurai voulu arriver au bout de mon volume avant le Nouvel an, mais je ne sais si j'y réussirai, tant je suis mal en train. Pour faire prendre patience à mes amis et connaissances locaux; j'ai ré-imprimé un article de la Revue philosophique* [T. Flournoy, (1899), *art. cit.*]*, qui m'a valu les foudres de beaucoup de spirites ici ; - et à la demande d'une de nos revues du terroir, j'y ai publié le premier chapitre de mon bouquin ; je vous envoie le tout ci-joint, mais n'allez pas vous fatiguez à lire ces pages dénuées de toute valeur.* […] ». Enfin, le 24 décembre, Flournoy envoie son livre à James augmenté d'une lettre mais sans commentaire à ce sujet. [Houghton Library of Harvard University, bMS Am 1092. (201-252), R. Le Clair, (1966), *op. cit.*, p. 85-87.]

vient d'achever Flournoy dont l'intérêt majeur, pour lui, est qu'il traite d'un cas analogue à celui du « cas Piper »[1005]. De fait, la curiosité de James ne peut qu'avoir été puissamment attisée par cette étude qui s'affronte à l'une des énigmes psychologiques majeures à laquelle il s'est confronté et sur laquelle il s'est efforcé, avec une vive détermination contrecarrée par de puissantes oppositions, d'attirer l'attention des savants. De plus, c'est un travail qui a été réalisé par un homme et un savant qu'il apprécie particulièrement et qu'il a lui-même contribué à impliquer dans ce domaine de recherche controversé. On peut donc aisément imaginer sa satisfaction à poser la main sur l'ouvrage achevé et son avidité à prendre connaissance de son contenu.

Rappelons d'autre part, qu'à cette date, James est un savant et un philosophe internationalement reconnu qui est attendu sur la scène psychologique et philosophique européenne pour une série de conférences sur les « variétés de l'expérience religieuse » auxquelles l'université d'Édimbourg l'a invité deux ans auparavant[1006]. Dans cette période, James se consacre à la collecte de « documents humains » sur lesquels il se propose de bâtir son analyse psychologique du sentiment religieux. La correspondance des deux savants atteste que ce sujet, dans lequel Flournoy est par ailleurs lui aussi impliqué, retient fortement leur attention et qu'il constitue un contenu important de leurs discussions[1007]. Rappelons enfin, à titre de précision, que la santé très dégradée de James dans cette période va le contraindre à différer ces conférences d'une année au cours de laquelle il va parcourir l'Europe en « grand malade » mais déterminé, notamment par ses lectures et ses discussions avec des interlocuteurs choisis, à écrire sa « philosophie de la religion » qu'il publiera en 1902.

D'après une lettre de James écrite de Grande Bretagne et datée du 1er janvier 1900, on apprend que Flournoy lui a fait parvenir son ouvrage une semaine plus tôt, le 24 décembre, jour de Noël. Compte tenu de la très courte séquence entre ces dates, on comprend que James a littéralement dévoré l'ouvrage. Immédiatement après sa lecture, il écrit à son ami en cette date symbolique pour lui faire part de ses impressions :

1005 Flournoy lui-même signale cette proximité dès son introduction et se réfère à plusieurs reprises dans son ouvrage au « cas Piper ». Il cite cependant rarement James à cet effet et se réfère le plus souvent aux écrits de R. Hodgson. cf. T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 28, 108, 305, 335, 344.

1006 Les « conférences Gifford » sont organisées depuis 1887 par un collège d'universités écossaises. Pour le contexte de rédaction de ce livre entre 1897 et 1901-1902, cf. VRE, « History » p. 585-586. Quelques semaines auparavant, il a été nommé correspondant de l'académie des sciences de Berlin, Prusse.

1007 Flournoy, avec James, est l'un des acteurs de la constitution d'une nouvelle branche de la psychologie : la « psychologie religieuse ». En 1902, il publie « Les principes de la psychologie religieuse », *Archives de psychologie*, t. 2, p. 33-57. Dans la préface et la conclusion de VRE, James remercie publiquement Flournoy pour les « précieuses informations » qu'il dit avoir tiré de ses « collections ». Concernant leurs échanges de vues et de documents à ce sujet, voir R. Le Clair, (1966), *op. cit., passim*. Flournoy a rédigé un recension de l'ouvrage pour la *Revue philosophique*, nov. 1902, p. 516-527. Une lettre inédite de t. ribot à James nous apprend que c'est ce dernier qu'il l'en a chargé et qu'il la juge « entre de bonnes mains ». cf. Vol. 3, « Dossier critique », « Correspondance de Théodule Ribot et William James ».

« *Mon cher Flournoy,*

Votre lettre et votre livre sont arrivés tous deux l'autre jour. […] *J'ai lu les 75 premières et les 75 dernières pages et j'ai parcouru les pages intermédiaires. Ma lecture ne s'est interrompue que par de retentissantes exclamations de joie.*

Sur ma parole, cher Flournoy, vous avez produit là une chose bien plus grande que vous ne le croyez. Je pense que ce volume accomplit probablement l'étape décisive pour convertir les recherches psychiques en une science respectable. Le tempérament et le ton sont si admirables, le style est si riche et humain, l'équipement intellectuel si complet, que c'est une performance qui devrait frapper tous les lecteurs, quelles que soient leurs prédispositions antécédentes, comme d'une qualité qui est réellement de première classe. *Ne pensez pas que je veuille simplement vous faire plaisir en écrivant cela ; il s'agit bien de l'expression non feinte de mon extrême plaisir en vous lisant.*

J'ai dit à Myers et aux autres chercheurs que les études monographiques des personnages psychiques seraient de loin plus efficaces pour gagner une reconnaissance officielle envers ce département de la science que les grandes enquêtes statistiques entreprises par la S [ociety for] P [sychical] R [esearch] – ici, la preuve saute aux yeux. *Je suis sûr que Myers et mon ami Hodgson vont être aussi ravis que moi.*

Myers lui-même est en train de faire l'étude monographique d'un excellent médium (non payé) qu'il a vu à Londres et qui, dans l'ensemble, semble aussi bonne et, sous certains aspects, meilleure que Mme Piper. Richet aussi à Paris en a un qu'il espère pouvoir observer de façon complète et qui est encore meilleur, à ce qu'il paraît. Donc, ce champ d'étude est dans une bonne mesure en train d'être considéré sérieusement.

La grande chose dans vos écrits c'est votre style charmant. Vous et Delbœuf êtes les seuls dignes héritiers de Voltaire ! Votre livre a seulement un défaut ; c'est qu'il ne m'est pas dédicacé. Puisque je suis en passe de me retirer de la scène, que j'ai démissionnée de mes conférences Gifford, que je serai certainement incapable de garder mon professorat à Harvard et que je vais très probablement mourir avec ma grande philosophie de la religion enfouie en moi de sorte qu'elle ne verra jamais la lumière, il aurait été plaisant d'avoir mon nom ainsi préservé pour toujours sur les premières pages de votre immortel ouvrage.

Vous avez gémi pour sa production, mais à quel point vous avez dû oublier ces affres de travail dans le plaisir de voir l'enfant vivant […]. »[1008]

James congratule Flournoy avec un vif enthousiasme pour l'écriture d'un livre qu'il juge être une performance de haut vol, à tous points de vue. Il y a plusieurs raisons à ses

[1008] COWJ (9), p. 112-114 ; R. Le Clair (1966), *op. cit.*, 90-91. Ce « reproche » de James quant à l'absence de dédicace envers celui qui l'a initié à cette étude sera corrigé par Flournoy quelques années plus tard puisque, dans son ouvrage d'études générales sur le sujet paru peu après la mort de James, Flournoy écrit qu'il dédie son volume à sa mémoire (ainsi qu'à celle du savant suisse M. Thury (1822-1905)) qui constituent tous deux selon lui le « *modèle par excellence de l'esprit philosophique le plus ouvert allié au sens le plus rigoureux de la méthode scientifique*», T. Flournoy, (1911), *op. cit.,* p. viii.

« exclamations de joie » durant sa lecture. En premier lieu, cette étude dont l'ampleur, la méticulosité et la densité constituent certainement une surprise pour lui, incarne ce à quoi James aspire depuis longtemps ; à savoir, qu'un psychologue compétent, ouvert d'esprit et informé offre une visibilité scientifique à un cas concret de « recherche psychique » et, plus encore, que par son étude, il contribue à ce qu'elles ont déjà « accompli » selon lui : à savoir, la découverte d'un nouveau modèle de la psyché humaine due à une enquête préalable sur le « supranormal ». Or, à cet égard, l'ouvrage de Flournoy fait date puisqu'en examinant méthodiquement ces « faits troubles des régions-frontières », il est parvenu à démontrer l'hypothèse d'une activité psychique subliminale aux extensions et aux déterminations encore insoupçonnées. Ce qui renforce l'idée que les psychologues sont au seuil d'une exploration pleine de promesses.

Le fait que James évoque avoir immédiatement lu les 75 premières et les 75 dernières pages des 440 de l'édition originale est là aussi significatif. C'est un indice sur le fait qu'il s'est avant tout intéressé à la résolution du problème par l'exposé de la psychogenèse de « Mademoiselle Smith » par lesquelles Flournoy a fait débuter sa monographie ; mais aussi et surtout, au chapitre de « conclusions » dans lequel l'auteur présente ses analyses sur les principes d'investigation du « supranormal » et les résultats qu'il a obtenus. Dans ce chapitre, James découvre notamment la « philosophie générale » de son ami dont il peut apprécier les qualités d'écrivain, l'argumentation logique serrée et la profondeur de champ. Mais surtout, ce chapitre lui donne l'occasion de prendre connaissance de la « confession » de Flournoy sur ses croyances et ses inclinations. Or, pour James, ce qu'il appelle les « sur-croyances » personnelles constitue *« la chose la plus intéressante et la plus précieuse qu'on puisse connaître au sujet d'un homme* ».[1009]

[1009] VRE, « Conclusions », WB, preface.

Les annotations marginales de James

Pour mieux approcher la lecture de l'ouvrage par James, il est utile de se reporter aux annotations marginales très précises dans son exemplaire personnel qui a été conservé[1010]. L'examen du volume, qui porte la dédicace « A Monsieur et Madame William James », permet de comprendre que l'attention de James a été retenue par trois aspects essentiels de la monographie.

En premier lieu, on comprend qu'il a été très frappé par l'analyse de sources psychogénétiques de la médiumnité « d'Hélène » et, tout particulièrement, par ce qu'on peut appeler, après Claparède, la « théorie de la compensation », puisqu'on trouve l'une des marques marginales les plus longues et appuyées devant un paragraphe clef de l'ouvrage qui traite de l'origine des « fantasmagories subliminales » du médium : « […] *La plus vraisemblable des [conjectures explicatives] est que ces divers fragments faisaient partie de quelque vaste création subconsciente, où tout l'être de Mlle Smith, comprimé et froissé par les conditions imposées de la vie réelle comme c'est plus ou moins le cas pour chacun de nous, donnait libre essor aux aspirations profondes de sa nature et s'épanouissait dans la fiction d'une existence plus brillante que la sienne*. […] – *tout ce que nous savons du caractère d'Hélène, enfant et jeune fille, nous montre que la note émotionnelle dominante en elle était bien celle d'une instinctive révolte contre le milieu modeste où le sort l'avait fait naître*[…] »[1011]

En second lieu, James a largement annoté tout ce qui concerne l'établissement des preuves de l'existence de la « conscience subliminale » sous ses différentes manifestations et, en particulier, lorsqu'elles « côtoient la frontière du supranormal » (p. 317, 322-324, 329, 331-332). Il prend par ailleurs clairement acte de l'hypothèse explicative de la cryptomnésie ré-affirmée par Flournoy. (p. 337) De fait, on a toutes les raisons de supposer qu'il a lu ces analyses à la lumière de sa fréquentation de « Madame Piper » et de ses propres écrits et théories à ce sujet. Enfin, on trouve des annotations très nettes pour tout ce qui concerne l'expression par Flournoy de ses croyances religieuses personnelles et tout particulièrement de ses opinions sur le spiritisme. (*Ibid.,* p. 340) ; et peut-être tout particulièrement : la phrase « […] *Si Dieu existe, ce n'est apparemment pas pour jouer le rôle d'un perpétuel entrepreneur de pompes funèbres* […] ».

Reste le point crucial des résultats obtenus. On l'a dit, l'enquête de Flournoy l'a conduit à écarter résolument les hypothèses supranormales pour expliquer les performances du médium qu'il a étudié en les intégrant aux lois de la psychologie normale et pathologique. Or, pour James, cela va à l'encontre des hypothèses soutenues par ses associés directs en ce domaine, aux premiers desquels Myers et Hodgson ; et aux idées desquelles James a apporté un certain crédit

[1010] [Houghton Library of Harvard University, Phil 7060.80.9*]. Les paginations que nous citions sont bien celles de la réédition de l'ouvrage (1983) que nous avons reportées l'édition originale annotée (1900).
[1011] T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 44. Sur l'idée de « compensation », voir E. Claparède, (1921-1923), *art. cit.*, p. 63-64.

sans toutefois les avoir adoptées pour son propre compte. Peut-on dès lois supposer que James a pris connaissance des thèses de cet « immortel ouvrage » comme une mise en échec de la question du supranormal dans les phénomènes de médiumnité ? C'est ce qu'a bien vu Myers qui, dans sa recension parue quelques mois plus tard, tout en louant le « modèle d'intégrité » qu'est à ses yeux l'étude du professeur de Genève, parle d'une « critique essentiellement destructrice »[1012]. À cet égard, la référence de James à Voltaire n'est pas innocente.

Cependant, d'après le ton de la lettre, James n'apparaît en rien déstabilisé : s'il prend acte de ce que Flournoy a apporté à la discussion, c'est pour aussitôt surenchérir. Car ses remarques superlatives sur la récente découverte, à la fois par Myers et par Richet, de nouveaux « médiums à transe » qu'il présente comme « encore plus performants » que tous ceux qui ont été étudiés jusqu'ici, laissent entendre que, de son point de vue et malgré sa lecture de *Des Indes*, l'énigme du supranormal dans la médiumnité est tout sauf close et qu'elle requiert encore une enquête collective prolongée.

James, ses associés et la poursuite de l'enquête sur le supranormal

Pour comprendre en quoi l'allusion de James à Myers et Richet dans sa lettre est une surenchère que Flournoy perçoit comme telle, rappelons que ces deux hommes sont alors les deux principaux protagonistes européens impliqués dans l'étude « scientifique » des médiums. Comme James, Flournoy les connaît personnellement : malgré des nuances d'affinités intellectuelles, il les considère comme des précurseurs de ce champ d'investigation et il apprécie leurs contributions respectives qui constituent des références majeures de son livre[1013]. C'est pourquoi, les remarques de James sur leurs récentes découvertes de nouveaux « sujets » ne peuvent que l'interpeller puisqu'elles semblent prendre le contre-pied de ses conclusions. De fait, l'examen des correspondances entre ces quatre hommes dans cette période laisse apparaître une circulation d'informations, sur un mode privé, qui offre un contrepoint à la fois sur le champ de leurs expériences dans ce domaine et sur l'expression de leurs convictions respectives.

La correspondance de James nous apprend que Myers vient de faire la rencontre d'un nouveau médium appelé « Rosalie Thomson » dont il a commencé l'étude prolongée quelques

---

1012 F. W. H. Myers, « Pseudo-Possession », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, 1900, vol. 15, p. 384-415. Cette recension traite aussi de l'ouvrage de P. Janet, *Névroses et idées fixes*, (1898).

1013 De par sa position sociale et surtout institutionnelle, Flournoy est plus proche du professeur de physiologie à la faculté de médecine de Paris que de « l'outsider » britannique. Néanmoins, il écrira avoir nourri une réelle admiration pour la personnalité et l'œuvre de Myers. On trouvera une appréciation de la pensée de ce dernier et de leurs points de désaccord dans, T. Flournoy, (1903), *art. cit.*, Voir Appendices : « Conversation avec M. James, Août 1892 ». Sur Flournoy et Richet, voir infra.

mois plus tôt en Grande-Bretagne[1014]. D'après une lettre circonstanciée de Myers du mois d'octobre 1899, l'investigateur anglais donne à James un récit sans détour sur le fait que, pendant la « si longue absence » de son homologue américain, il a eu l'occasion de conduire des observations qui l'ont conforté dans son adoption de « l'hypothèse spirite ». Dans cette lettre, Myers déclare qu'il en mesure de proposer d'ici peu, à James et son épouse, une séance avec ce nouveau médium qu'il va faire venir à Londres[1015] :

« […] *Vous allez ainsi pouvoir prendre connaissance*, dit-il à James, *des résultats concrets d'une histoire qui relie étrangement l'autre-monde et ce monde-ci.* […] »

Il s'ensuit une description générale du phénomène dont on comprend qu'il s'organise, là encore, autour d'une expérience répétée de la transe, avec dédoublement de la personnalité suivi d'amnésie (que Myers présente ici comme une « prise de possession » étrangère de l'organisme du médium par un « esprit-guide » nommé « Nelly »). Au cours de ces transes, Myers aurait obtenu des communications de « messages » qui selon lui confirmeraient le recours à l'explication pneumatologique pour rendre compte adéquatement du phénomène. Il écrit :

« […] *Mes premières séances avec Mme Thompson n'étaient en aucun cas remarquables. Il y avait peu d'intimité dans les communications et Mme T., comme à son habitude, revenait à elle avec aucun souvenir de l'expérience de l'état de transe.*

Mais un jour, […] *un esprit est descendu, avec grande difficulté, prendre possession de l'organisme de la sensitive – et il a parlé quelques mots qui ne laissent aucun doute quand à son identité. Et quand Mme T. est revenue à elle, elle regardait autour d'elle avec une expression de déception frappante après [une immersion] dans une fondation de joie. 'Il me semble que j'ai été emporté aux cieux par un ange', m'a-t-elle dit* […]

Quand vous la rencontrerez, elle vous parlera de cette « intromission avant-coureuse dans un lieu plus sacré », qui est incomparablement pour elle la meilleure de toutes les expériences de sa vie. […] »[1016]

Derrière le langage souvent métaphorique utilisé et les circonstances spéciales de cette lettre dont les « révélations » se devaient d'être en partie masquée, on comprend que Myers, qui

[1014] Concernant les rares données historiques sur « Miss Thomson », cf. A Gauld, (1968), *op. cit.*, p. 268-270, où l'on apprend notamment que Myers a conduit pas moins de 150 séances avec ce médium au cours des 3 dernières années de sa vie (1898-1901).
[1015] D'après les éditeurs de la *Correspondance*, cette lettre était adjointe d'une note dans laquelle Myers proposait aux James de se rencontrer pour une séance avec « Miss Thomson » le 9 novembre 1899, chez elle, à Hamsptead. COWJ (9), p. 67 note 2. COWJ (3), p. 95 (décembre)
[1016] COWJ (9), p. 66-67.

est au soir de sa vie, déclare sans ambages à son interlocuteur qu'il a la ferme conviction d'être entré, par l'intermédiaire ce médium en transe, avec « l'esprit » d'une personne décédée et autrefois aimée[1017]. Ce dont témoigne la formule par laquelle il conclut sa lettre : « *je suis véritablement en relation avec un esprit qui peut entendre & répondre à ma prière* ». (Une conviction qu'il exposera publiquement lors d'une séance plénière du 4ème Congrès international de psychologie de Paris, en Août 1900 ; auquel James ne participera pas.)

Sur la base des documents disponibles, on sait que James a pris acte de la « conversion » de Myers et qu'il a été assez intrigué par ce récit pour participer à de nombreuses séances à ses côtés au cours des mois suivants. Mais, à cette date, on sait que quatre jours après sa première séance apparemment peu convaincante avec « le médium de Myers », James évoque rapidement cet évènement dans une lettre à Flournoy du 13 novembre 1899 ; soit un mois avant d'avoir pris connaissance de son ouvrage mais certainement en écho à leurs discussions du mois de septembre[1018]. Dans cette lettre dictée à son épouse et où il ne mentionne pas leur participation, James signale toutefois cette « découverte » notable à son ami genevois, avec une certaine distance, mais sans laisser de doute sur le potentiel apparemment « supranormal » du phénomène :

« […] *j'ai vu Myers à deux reprises et je l'ai trouvé considérablement vieilli.*

Il est en train d'enquêter sur un médium à transe de première classe qu'il a emmené ici [à Londres] avec lui – j'imagine aussi bonne que Mme Piper. […] »[1019].

1017 En tant que confident de Myers, puisqu'il est l'un des seuls à qui Myers ait fait lire son autobiographie au tirage confidentiel qui relate sa vie intérieure, James est en mesure de comprendre entre les lignes que les informations recueillies au cours de ces séances sont censés provenir directement de l'amour de jeunesse de Myers, Annie Marshall, qui s'est donnée la mort 25 ans auparavant. A cet égard, les nombreuses métaphores utilisées dans cette lettre renvoient aux poèmes de son autobiographie où il célèbre son amour passé, cf. F. H. W. Myers, *Fragments of Inner* Life, [1893] [édition posthume expurgée par la femme de Myers]. Les circonstances de cette histoire et l'identité de sa protagoniste disparue ne sont pas précisées dans cette lettre susceptible d'être lue par Madame James. Compte tenu du caractère privé de cette affaire, les circonstances générales et ces supposées « preuves » ne seront jamais publiées. Suite au décès de Myers, cette intrigue a donné lieu à des frictions. Cf. A. Gauld, (1968), *op. cit.*, 117-124, R. Plas ; (2012), *art. cit.*, p. 101-116. Ses « observations » avec Mme Thomson ont toutefois fait l'objet de la dernière communication publique de Myers lors du Congrès international de psychologie de Paris au mois d'août 1900. cf. F. W. H. Myers, « On the trance phenomena of Mrs Thompson », in P. Janet (édit.), *Quatrième Congrès international de psychologie*, Paris, Alcan, 1901, p. 113-121. NB : Flournoy n'est pas au courant de cet aspect privé. Voir T. Flournoy, 1903, *art. cit.*

1018 Le 4 décembre 1899, Myers écrit à James que « *Madame Thompson pense que la dernière séance avec James était bonne.* », Il mentionne d'autre part les notes sténographiques que James semble avoir prises à cette occasion. COWJ (9), p. 584. (autres séances) COWJ (3), 95 19 nov Miss T arrive le 22 nov, signale autres séances précédentes

1019 R. Le Clair, (1966), *op. cit.*, p. 84, COWJ (9), p. 580.

En ce qui concerne Richet et la découverte de son nouveau « sujet » qu'il « espère pouvoir observer de façon complète », il est difficile de déterminer avec précision ce à quoi James fait référence dans sa lettre. Il semble qu'il ait obtenu cette information par Myers qui est en relation étroite avec son homologue français[1020]. De fait, précisément à cette période, les trois hommes se rapprochent puisque dans sa lettre à Flournoy du 1er janvier 1900, James lui fait part du fait que, avec Myers, ils sont sur le point de quitter le Royaume-Uni pour partir séjourner plusieurs semaines dans le « château inoccupé de Richet » sur le littoral méditerranéen que le savant parisien a mis à leur disposition pour un séjour de convalescence prolongé pendant l'hiver [1021].

Au même moment Myers vient d'être coopté par ses pairs pour occuper la fonction honorifique de président de la *Society for Psychical Research* pour le mandat qui s'ouvre en janvier 1900[1022]. D'après la correspondance, on sait que, chez Richet, James et Myers ont notamment mené des expériences avec « Madame Thompson ». Celle que James qualifie alors de « plus grand des casses-têtes » semble être parvenue à les impressionner tous deux ; bien qu'aucun « résultat » concluant n'est jamais été publié[1023].

Pour conclure sur la question de la publicité des investigations médiumniques et de l'expression des convictions parfois plus explicites parmi ce réseau de savants dès lors qu'elles sont exprimées sur un mode privé, signalons un dernier contrepoint fourni par une lettre inédite de Flournoy où il donne à James le récit d'une expérience qui l'a, semble-t-il, à un moment donné au moins, bel et bien mis « face à face avec du supranormal ». On l'a vu, le savant genevois fréquente lui aussi Charles Richet qu'il apprécie particulièrement[1024]. En revanche, on sait moins

---

1020 Dans une lettre datée du 4 décembre 1899, Myers écrit : « […] *Mme Finch [nom incertain – n.d.e] à Paris, est une merveille, avec des messages de l'arrière grand père de Richet*. […] », COWJ (9), p. 584. Il est délicat de voir à quoi ce nom incertain fait référence dans les recherches de Richet. Dans son *Traité de métapsychique* (1922), qui rassemble l'ensemble de ses expériences dans ce domaine, il ne mentionne pas ce nom, ni aucun événement datant de cette période. Lorsqu'il évoque les « [...] *quatre expériences qui* […] *ont déterminé [s]a conviction* » il évoque « trois noms de femmes » (« Eusapia », « Alice », « Stella ») dont aucune ne semble se rattacher au nom évoqué par Myers, ni dans aucun de ses nombreux récits. cf. C. Richet, (1923), p. 784, *passim*. Par ailleurs, on ne trouve aucun indice à ce sujet, ni dans ses « mémoires » (1916), ni dans ses *Souvenirs d'un physiologiste*, (1933). Sur la relation intellectuelle étroite entre Richet et Myers, voir chap. 3.

1021 L'invitation de Richet est transmise à James par Myers le 4 décembre 1899, COWJ (9), p. 584. Elle est confirmé dans une lettre inédite de Richet à Alice James du 30 décembre 1899 qui mentionne un passage chez Richet à Paris et par une autre lettre adressée à James du 15 janvier 1900. Voir Vol. 2, « Dossier critique », « Huit lettres inédites de Charles Richet à William James ». James est resté près de 6 semaines à « Carqueiranne » : du 22 janvier au 3 avril 1900. COWJ, (9) p. 132, 155, 158-159- 179, 588-592.

1022 COWJ (9), p. 109-110.

1023 Voir COWJ, (9), p. 147-149, 155, 589-590, 593

1024 Concernant la relation intellectuelle déjà en partie évoquée entre Flournoy et Richet, on sait qu'elle s'est engagée au début des années 1890. D'après les lettres de Flournoy à James, il semble qu'ils aient commencé à se fréquenter à partir du Congrès de Munich de 1896. A partir de cette date, et systématiquement en lien avec la « recherche psychique », Richet est régulièrement évoqué dans sa correspondance avec James. cf. R. Le Clair, (1966), *op. cit, passim.* Les analyses, les théories et les

qu'ils ont mené ensemble des observations pendant la période de rédaction de l'ouvrage. D'après une lettre de Flournoy adressée à James, on apprend qu'un au mois de décembre 1898, il s'est rendu à Paris sur l'invitation de Richet et que, en compagnie de Myers, ils ont conduit des séances avec le célèbre médium napolitain « Eusapia Palladino » au cours desquelles ils ont apparemment pu constater des phénomènes *physiques* supranormaux[1025].

C'est ce dont témoigne un passage substantiel d'une lettre adressée à James dont le contenu entre en contraste avec le ton foncièrement sceptique de son ouvrage ; bien qu'il explique en partie certaines de ses propositions théoriques favorables sur les phénomènes « physiques »[1026]. L'expression de ses convictions dans son ouvrage gagne à être lue au prisme du récit de ces expériences qui n'ont jamais été rendues publiques[1027]. Après avoir évoqué différents sujets, Flournoy écrit à son ami américain qu'il n'a pas vu depuis près de sept ans :

« […] *je viens de passer quelques jours à Paris, sur l'aimable proposition de Richet, pour assister à quelques séances avec Eusapia Palladino. J'ai eu le plaisir de m'y trouver avec Myers, dont la présence a donné beaucoup de piquant à la première séance, parce qu'Eusapia avait manifestement à cœur de le convaincre, après ses malheureuses séances de Cambridge il y a deux ans. Et en effet elle y a réussi rapidement.*

Nous avons eu des séances excellentes au point de vue du contrôle ; outre que nous lui tenions les mains, les genoux, les pieds sans aucune difficulté, il y avait assez de lumière pour distinguer nettement les choses, et ce contrôle de la vue ajouté à celui du tact a rendu impossible toute espèce d'hésitation ou de soupçon.

Dans ces conditions de parfait contrôle, les rideaux se sont agités, une cithare placée à distance a résonnée plusieurs fois et a fini par se transporter sur la table. M. Myers a été touché par la main de « John », etc. Il n'y a pas eu de phénomènes lumineux ou d'apparitions visibles de mains etc., comme Richet en a constaté d'autres fois ; -

---

expériences psychologiques de Richet sont régulièrement citées dans *Des Indes*. cf T. Flournoy, (1900), *op. cit*., p. 99, 245, 305, 310, 312-313. Voir aussi, le soutien public apporté par Flournoy au savant « métapsychiste » dans les années à venir. cf. T. Flournoy, « A propos d'une publication de Richet », *Archives de psychologie*, t. 5, (1906), repris dans T. Flournoy, (1911), *op. cit*., p. 218-228. Un texte à propos duquel James le félicitera. Par ailleurs, Flournoy est largement cité dans C. Richet, (1922), *op. cit*., *passim*. Autre indice proximité, un fascicule inédit retrouvé dans les archives Richet qui porte cette dédicace :, « A mon savant ami et collègue en psychologie et métapsychique, prof. Th. Flournoy, juin 1919 », cité par. J. Carroy, « Charles Richet au seuil du mystère », *Bulletin de l'académie de Médecine*, (à paraître)

1025 Concernant les commentaires de Flournoy sur Eusapia Palladino dans son ouvrage. cf. T. Flournoy (1900), *op. cit*., p. 305, 312-314, 317. Sur cette célèbre médium et les études menées avec elle par de nombreux savants, voir C. Blondel, « Eusapia Palladino : la méthode expérimentale et la 'diva des savants' », in B. Bensaude-Vincent, C. Blondel (dir.), (2002), *op. cit.,* p. 143-171.

1026 Un contraste, voire une contradiction, qui ont été relevés et discutés dans certains comptes rendus dont ceux de deux figures majeures de la psychologie américaine, J. Jastrow, *Psychological Revuiew*, 1900, vol. 7, p. 406-411, et E. B. Titchener, *The American Journal of Psychology*, vol. 12, n°2, (Jan., 1901), p. 265-268.

1027 Mentionnées par T. Flournoy, (1900), *op. cit*., p. 312-313

mais pour être moins brillants et extraordinaires, les phénomènes n'en ont été que plus convaincants par leur netteté et leur évidente réalité. Myers s'est déclaré convaincu et je ne fais pas de difficulté d'en dire autant. […] »[1028]

L'exposé candide des circonstances et des phénomènes de séance qui l'amènent à exprimer à James sa « conviction » peut paraître déroutant au regard des analyses de son livre ; d'autant que ces séances semblent avoir été conduites d'après les mêmes principes méthodologiques de précaution et de pondération, eux-mêmes alimentés par les dispositions subjectives circonspectes auxquelles l'ont conduit ses recherches avec « Hélène »[1029]. Il faut bien voir que ce récit s'exprime sur le registre de la conviction personnelle et que Flournoy ne lui accorde en rien une valeur de démonstration scientifique puisqu'on a vu qu'il plaide pour la séparation radicale des deux domaines de l'opinion et de la science.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que l'implication active de Flournoy dans la « recherche psychique » et l'intégrité intellectuelle dont il fait preuve a largement contribué à son rapprochement avec James au cours des dix dernières années qui lui restent à vivre. Dès la fin du mois d'avril 1900, suite à son départ de sa retraite méditerranéenne, James décide de passer une semaine chez Flournoy à Genève[1030]. Pour préparer son arrivée, James lui écrit son intention pour ce séjour qu'il veut en toute discrétion sociale, pour ajouter :

« […] *Avec vous*, dit-il, *j'espère avoir avec vous la communion la plus profitable.* […] »[1031]

1028 [Houghton Library of Harvard University, bMS AM 1092 (201-252)], R. Le Clair, (1966), *op. cit.,* p.76-77

1029 Dans son ouvrage, on trouve des commentaires de Flournoy sur Eusapia Palladino. Il passe en revue les phénomènes qu'on a cru observer et déclare que « […] *la probabilité des mouvements d'objets sans contact a atteint pour moi un degré qui équivaut pratiquement à la certitude, grâce à M. Richet, auquel je dois d'avoir assisté l'an dernier, chez lui à quelques séances d'Eusapia Paladino* […] *Depuis ce moment, je crois à la télékinésie de par la contrainte de la perception*, sensata et oculata certitudine, *pour emprunter l'expression de Galilée.* […] *En disant que je crois à ces faits, j'ajoute qu'il ne s'agit point ici d'une conviction dans le sens moral, religieux ou philosophique. Cette croyance est dénuée pour moi de toute importance vitale ; elle ne remue aucune fibre essentielle de mon être, et je ne me sentirais pas la moindre disposition à subir le plus léger martyre pour sa défense*. […] *Qu'on arrive à dévoiler un jour les trucs physiques, ou les processus psychologiques fallacieux qui ont induit en erreur les meilleurs observateurs* […] *et je serai le premier à me divertir de la bonne farce que l'art ou la nature nous aura jouée, à applaudir la perspicacité de celui qui l'aura découverte*. […] », T. Flournoy (1900), *op. cit*., p. 312-313

1030 COWJ (9), p. 195-196, 200, 595-596. James et son épouse résident 10 jours chez les Flournoy à Genève, du 30 avril au 8 mai 1900. COWJ (3), p. 114-116.

1031 R. Le Clair, (1966), *op. cit*., p. 92. Le 6 avril 1900, Indices sur le contenu de leurs discussions : alors qu'il est encore dans le midi de la France, James répond à son jeune collègue F. S. C. Schiller (1864-1937), un philosophe et psychologue britannique impliqué dans la défense des « recherches psychiques » qui signale à James son intention d'écrire un compte rendu du livre « splendide » de Flournoy pour la revue *Mind.* James lui écrit : […] *je suis si content que vous vous chargiez de recenser [le livre de] Flournoy dont je ne devrais pas voir le médium. Je lui lirais vos remarques privées sur son livre. Je ne vois pas pourquoi certaines choses ne pourraient pas seulement être en permanence à mi-chemin dans le cosmos. Ceci est une proposition purement abstraite* […] » COWJ (9), p. 182., Dans sa longue recension, Schiller parle : d'une « étude minutieuse, candide, judicieuse et entièrement

Le succès international du livre et ses ambiguïtés

Dès sa parution au mois de décembre 1899, *Des Indes à la planète Mars* a fait « sensation » auprès d'un large public. Dans son article nécrologique de 1923, Claparède parle d'un évènement à la fois « scientifique et mondain » à l'échelle intercontinentale[1032]. Avec son « titre à la Jules Verne », poursuit-il, l'ouvrage a été « dévoré » par toutes sortes de milieux sociaux et il a soudainement conféré à son auteur une renommée internationale. De fait, le livre a été un « succès de librairie » puisque, dès l'écoulement des 500 premiers exemplaires en quelques semaines, il a été réédité par deux fois à 1000 exemplaires puis traduit en anglais dans la première moitié de l'année[1033]. Il faut dire que, dès le printemps 1900, l'ouvrage a été largement commenté dans la presse à Paris, Berlin, Londres et New York, notamment[1034]. À tel point que, deux ans plus tard, le critique littéraire suisse Paul Seippel (1858-1926) pouvait écrire dans une tribune du *Journal de Genève* à propos du livre de son compatriote :

« […] *je ne crois pas que, depuis Rousseau, aucun ouvrage publié par un Genevois ait eu un pareil retentissement.* […] »[1035]

La réception de ce livre s'est toutefois caractérisée par une profonde ambivalence selon le public qui l'a lu ; ou seulement parcouru… De par le contenu apparemment merveilleux dont il semblait annoncer l'étude (la chronique d'expériences « occultes » pour établir une communication avec des revenants et des extra-terrestres) le livre a fait l'objet de nombreuses

---

scientifique d'un cas des plus intéressants de 'médiumnité' qui jette un flot de lumière sur le sujet », bien qu'il « *reste une sensation d'inconfort* » F. C. S. Schiller, *Mind*, October 1900, p. 546-550.

1032 E. Claparède, (1921-1923), *art. cit.*, p. 47-51.

1033. Dans le « dossier » d'archives privées publié par O. Flournoy, on trouve la transcription d'un feuillet restituant la comptabilité de Flournoy à cet égard. cf. O. Flournoy (1986), *op. cit.*, p. 164-166. Une traduction anglaise est réalisée par l'entremise de l'éditeur new-yorkais Harpers & Brothers, tr. D. V Vermyile. La page de garde reproduit une lettre de Flournoy donnant l'autorisation de traduction : elle est datée du 20 juin 1900. Plus tard, il y aura une traduction italienne (1905), une quatrième édition française (1909) puis une traduction allemande, *Die Seherin von Genf*, F. Meiner, Leipzig, 1914, tr. anonyme [G. Vorbrodt] mit Geleitwort von Max Dessoir.

1034 A Paris, *Le Figaro*, 7 mars 1900, cf. infra. A Londres, le magazine satirique illustré *Punch !* du 14 Mars 1900 publie une caricature inspirée du livre. Le 18 août 1900, le *New York Times* publie un article détaillé intitulé « Mlle Smith, Medium. Three Reincarnations Described in Prof. Flournoy's Book », L'article fait référence au « défi » que les conclusions sceptiques de ce livre posent au « Groupe du Prof. James » qui continue à étudier « Madame Piper ».

1035 P. Seippel, « Suite en fin du roman martien », *Journal de Genève*, 23 décembre 1901. P. Seippel (1858-1926) a été un ami proche de T. Flournoy. Professeur de littérature française à l'école polytechnique de Zürich, il a été un invité réguliers des séances. Dans l'article, il relate notamment ses souvenirs à cet égard. Dans son livre, Flournoy signale la participation de son ami Seippel et son rôle secondaire dans le « cycle hindou » où il est censé avoir été la « réincarnation » du dénommé « Adel », l'esclave de Simandini. Flournoy évoque aussi leurs « éclats de rire » partagés. Cf. T. Flournoy, (1900), *op. cit.,* p.. 80, 266, 282, 291.

conversations mondaines qui n'ont été que très rarement attentives à l'aspect radicalement démystificateur des analyses du psychologue genevois. De fait, par suite de l'accroissement concomitant de sa notoriété, on est allé jusqu'à prêter au « Prof. Flournoy » le statut de « Grand Initié » censé avoir apporté la résolution « scientifique » du problème de l'au-delà et celui d'une vie supra-lunaire[1036] A titre d'illustration de cette tendance de lecture majoritaire, un article du *Figaro* paru le 7 mars 1900 titrait : « Une revenante de la planète Mars ! » et concluait un exposé pourtant assez fidèle de l'ouvrage par une formule qui traduit bien les attendus et, plus encore, les incompréhensions d'une certaine classe de lecteurs : « *de toute évidence,* finit par suggérer le journaliste parisien, […] *nous sommes indubitablement en présence de phénomènes qui autorisent les hypothèses les plus hardies et aussi, affirmons-le, les espérances les plus concluantes pour notre immortalité* »[1037].

D'une manière générale, tout un large public d'enthousiastes et/ou de crédules, notamment parmi les milieux les plus cultivés, a abondamment parlé et commenté *Des Indes à la planète Mars* au tournant du siècle, mais sans avoir pris la peine de se plier aux exigences intellectuelles d'une élucidation pour le moins complexe. C'est ce dont témoigne par exemple la recension parue dans la *Revue philosophique* au printemps 1900, d'après laquelle :

« […] *ce gros volume de 420 pages* […] *vient d'avoir un succès tout à fait exceptionnel pour ce genre de travaux [qui ne s'adresse] d'ordinaire qu'à un public très restreint.*

Je ne crois pas trop m'avancer, continue l'auteur, *en disant que beaucoup de ceux qui l'ont acheté sur la foi d'un titre prometteur de mystérieuses aventures, se sont bornés à le parcourir d'un œil distrait, quand ils se sont trouvés en présence d'une dissertation fort savante qui, par le nombre des détails et l'ingéniosité des déductions, demande une attention soutenue pour suivre d'un bout à l'autre l'enchaînement des idées de l'auteur.* […] »[1038]

Néanmoins, l'auteur de la recension, le colonel Albert de Rochas (1837-1914), l'administrateur de l'école Polytechnique par ailleurs psychologue amateur et « magnétiseur » bien connu du public français pour son goût de « l'occulte » et ses études sur les « forces non définies » concluait que, dans certains cas présentés dans la monographie, « l'hypothèse spirite » convenait

---

1036 D'après le récit laconique de P. Seippel : « […] *M. Flournoy est devenu un Docteur Miracle, qui, plus heureux que M. Flammarion lui-même, serait arrivé à établir des communications directes entre les habitants de la planète Terre et ceux de la planète Mars. Des dépêches ont signalé sa présence simultanée sur plusieurs points du globe. A Berlin, assure-t-on, il a présenté son médium à l'empereur d'Allemagne, et Guillaume II a vu s'ouvrir, du côté de la planète Mars, un champ nouveau à sa dévorante activité. Un grand journal de New York a télégraphié pour obtenir une photo de Sivrouka et de son épouse Simandini. Il ne l'a pas obtenue. Et chaque jour, des messagers apportaient au palais de Sivrouka des lettres venues de pays lointains. Il en étaient d'étranges, il en étaient de touchantes… Ces lettres,* ajoute-t-il, *seraient des pièces de tout premier ordre dans l'énorme dossier de la crédulité humaine*., *si M. Flournoy pouvait les publier.* […] », P. Seippel, (1901), *art. cit.*

1037 G. Davenay, « Une revenante de la planète Mars ! », *Le Figaro*, 7 mars 1900.

1038 A de Rochas, *Revue philosophique*, t. 49, p. 650-654.

mieux pour expliquer les faits. Cette méprise publiée dans la très sérieuse *Revue* de Ribot a suscité une rectification de la part de Flournoy : dans une lettre à son directeur, qu'on peut supposer confus de sa bévue, le psychologue suisse a jugé nécessaire de faire connaître auprès du lectorat de la *Revue philosophique* son « *avis diamétralement opposé à son savant critique* » puisque, selon lui, la « *cryptomnésie toute pure suffit parfaitement a tout expliquer* »[1039]

Ceci atteste de la complexité toute spéciale du contexte de réception de l'ouvrage dont l'appréciation publique a le plus souvent été court-circuitée par des croyances, des articles de foi et des espoirs de toutes sortes. Flournoy a d'ailleurs jugé nécessaire de soutenir la polémique engagée par certains d'entre ces lecteurs en leur répondant publiquement[1040]. Dans ses réponses, il n'a eu de cesse de soumettre avec fermeté son analyse sur le problème de l'irréductible opposition de points de vue entre les croyants et celui « objectif et dégagé » de l'investigateur scientifique probabiliste et méthodique[1041]. Au cours de ces controverses, dont il a parfois relevé la « complète nullité » des objections, il n'a pu que prendre acte du fait que la croyance préalable conduit à un étrange déni devant l'analyse méthodique des faits :

« […] *J'avais cru pouvoir faire confiance à la jugeote et à l'humour de mes lecteurs mais quand on a une idée fixe en tête*, […] *elle prévaut sur la sobre démonstration scientifique* […] »[1042]

En revanche, celle qui a largement bénéficié de ce hiatus dans la réception « planétaire » de l'ouvrage n'est autre que le médium lui-même puisque, à partir de 1900, le nom « d'Hélène Smith » acquiert une notoriété considérable, notamment aux Etats-Unis. Dès le mois d'octobre 1900, Flournoy évoque le « flot de spirites anglo-américains » déclenché par la traduction anglaise du livre et qui nourrit ce qu'il appelle le « courant américaniste de foi sereine »[1043] :

« […] *Ceci me fait, je l'avoue, un drôle d'effet, attristant et amusant à la fois, mélancolique et dérisoire, de découvrir ainsi qu'en publiant un livre où je m'étais efforcé de suivre les voies du bon sens (je ne dis pas du sens commun) et de ce que j'estime une saine méthode, j'avais surtout réussi à lancer un médium de plus sur le turf de la*

1039 cf. T. Flournoy, « Correspondance », *Revue philosophique*, t. 50, 1900, p. 111. Repris dans T. Flournoy (1902), *art. cit.*, p. 118, 233-234.
1040 Flournoy a surtout soutenu la polémique localement. cf. T. Flournoy, « A propos d'un livre spirite », *Semaine littéraire*, 1er et 8 juin 1901, Il a repris l'essentiel de ses critiques dans T. Flournoy, (1902), *art. cit.* « Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme », *Archives de psychologie*, n°1, 1902, p. 101-255.
1041 T. Flournoy, (1900), *op. cit.*, p. 85, 224, 253, 357, T. Flournoy, (1902), *op. cit.* , p. 102
1042 *Ibid.*, p. [233].
1043 *Ibid.*, p. 111-113, 133, 137.

crédulité cosmopolite, à ériger une idole nouvelle, et à faire de ma patrie un lieu de pèlerinage spirito-occultiste très couru, fleuron qui manquait encore à sa couronne. […] »[1044]

À l'encontre de cette première tendance de lecture, les milieux rationalistes ne se sont quant à eux pas trompés dans leur appréciation globalement positive et souvent réjouie de la monographie. Dans les comptes rendus, tous perçoivent et mettent en exergue l'intérêt tant intellectuel que culturel d'un livre qui est parvenu à démonter, dans un cas concret, l'inanité foncière des théories occultes qui nourrissent « l'irrationalisme de l'époque ». Partout, on loue la qualité « destructrice » des analyses de Flournoy dont on espère qu'elles pourront contribuer à démolir, sinon les extravagances complaisantes qui fascinent le public, du moins, les prétentions des doctrines qui les soutiennent à se présenter sous les auspices de la « Science »[1045].

Concernant la profession psychologique, dès les premiers mois de l'année 1900, la majorité des périodiques étrangers spécialisés ont salué la rigueur méthodique, la minutie et la perspicacité à l'œuvre dans l'étude du professeur genevois[1046]. Certains des grands noms de la profession ont rédigé des comptes rendus détaillés et, le plus souvent, élogieux[1047]. Le dénominateur commun de ces critiques réside dans « l'importance » que leurs auteurs déclarent accorder à cette étude dans l'état de la recherche contemporaine. Selon ces textes, cet ouvrage, qui s'est pourtant aventuré sur un terrain pour le moins controversé, doit être salué pour au moins deux raisons. En premier lieu, parce qu'il propose une franche démystification des théories du spiritisme qui, déplorent-ils pour la plupart, polluent depuis de nombreuses années le champ de la psychologie. Et, d'autre part, parce que, du point de vue de leur science, l'auteur est parvenu à ériger la notion encore très contestée de « Moi subliminal » comme une hypothèse de travail capable de rendre compte de manière satisfaisante de ces phénomènes anormaux. À cette date,

---

1044 *Ibid.*, p. 111.

1045 A titre d'illustrations de cette tendance, voir « M. D. », *Journal de Genève*, 15 janvier 1900 ; « Dr. Bonjour », *La Gazette de Lausanne*, 24 janvier 1900 ; et aux Etats-Unis, outre l'article du *New York Times* déjà cité, les revues savantes de grand tirage saluent unanimement la démystification, cf. *Popular Science Monthly*, october 1900, p. 662-663, *The Nation*, 14 june 1900, p. 462.

1046 Selon l'entrée en matière du journaliste parisien déjà cité, « *ces derniers temps, le monde des psychologues a été bouleversé par l'apparition d'un livre* ». Citons ici, outre celle de la *Revue philosophique*, les recensions parues les mois suivants dans les revues psychologiques internationales : au Royaume-Uni, F. S. C. Schiller, *Mind*, vol. 9, n°36, october 1900, p. 546-550. Aux Etats-Unis, la plupart ont été signées par des collègues et interlocuteurs de James : J. Jastrow, *Psychological Revuiew*, 1900, vol. 7, p. 406-411. Une première recension de G. T. W. Patrick parue dans la revue de Stanley Hall, *The American Journal of Psychology* vol. 11, n°3, (April 1900), p. 428-430 ; suivi l'année suivante, à l'occasion de la traduction anglaise de l'ouvrage, d'un second compte-rendu sous la plume du psychologue expérimentaliste, E. B. Titchener, *The American Journal of Psychology*, vol. 12, n°2, (Jan., 1901), p. 265-268..

1047 Au cours des années suivantes, les thèses de Flournoy ont été reprises par des auteurs importants dans leurs propres travaux : T. Ribot, *Essai sur l'imagination créatrice*, Paris, Alcan, 1900. Le psychiatre génois E. Morselli, *Psicologia e Spiritismo*, Torino, Bocca, 1908. Voir aussi les écrits du psychologue allemand M. Dessoir et ceux de l'anthropologue et folkloriste britannique Andrew Lang.

cette hypothèse offre une perspective de recherche encore neuve à une profession jusqu'ici majoritairement récalcitrante à cette idée.

À cet égard, il est significatif que le psychologique américain Edward B. Titchener (1867-1927), un ancien élève de W. Wundt jusqu'ici entièrement acquis à l'étude en laboratoire des « processus supérieurs » de la conscience et opposant affiché de James aux Etats-Unis, déclare dans les colonnes de l'*American Journal of Psychology* :

« […] *même pour ceux, comme le présent auteur, qui n'ont pas de grande affection pour le « Moi subliminal »* […] *même eux, devront rapidement admettre [à la lecture] que l'étude méthodique de M. Flournoy prouve la haute valeur de l'imagination subconsciente comme hypothèse de travail.* […] »[1048].

En d'autres termes, le psychologue suisse qui, jusqu'alors, composait dans une tranquillité relative une œuvre scientifique certes reconnue mais discrète, s'est soudainement fait un nom devant la communauté psychologique internationale. Au point que, six mois plus tard, il fait figure de conférencier très attendu lors du IVème Congrès International de Psychologie qui se tient à Paris, au mois d'août 1900, parallèlement à l'Exposition Universelle. Ce Congrès, présidé par T. Ribot et secondé par C. Richet et P. Janet, a justement été le théâtre d'un conflit entre les psychologues universitaires et de nombreux groupes spirites et/ou « occultistes » venus participer de leur propre chef à cette manifestation dans le but de faire valoir leur prétendue respectabilité scientifique. Cette situation a suscité de vives protestations du corps savant, soucieux de ne pas compromettre la discipline, et de nombreux débats le plus souvent « stériles »[1049].

Dans sa communication en séance plénière intitulée « Observations sur la psychologie du spiritisme », Flournoy a saisi l'opportunité d'exposer les deux principes méthodologiques (principes « d'Hamlet » et de « Laplace ») qu'il a échafaudés et qui sont selon lui capables de

---

1048. E. B. Titchener (1901), *art. cit.*, p. 267. Sur ses controverses publiques avec James, EPR, p. 170-177, 480-484.

1049A cet égard, voir l'intervention du neurologue et psychiatre O Vogt, le directeur de l'institut du cerveau de Berlin, intitulée « Contre le spiritisme » (discussions), P. Janet (ed.), *Quatrième congrès internationale de psychologie*, Paris, Alcan, 1901, p. 656-663. Voir aussi E. Claparède (1921-1923), *art. cit.*, p. 38-39, R. Plas (2000), *op. cit.*, p. 35-37, T. Trochu, (2008a), *art. cit.*, Signalons la lettre de Flournoy à James à son retour du Congrès, le 27 août 1900 : « […] *Je suis donc incapable de vous dire si ce Congrès a réussi ou non. Janet (et Richet) s'est mis en quatre et a tout fait, mais il a été aussi mal secondé que possible par Ribot, Binet, et tout le comité de réception ; il était visible que cela assommait tous les français d'avoir à recevoir ce congrès. Trop de travaux, et trop longs, pas de temps pour les discussions qui, à une ou deux exceptions près, ont été écourtées et sans intérêt. Le côté principal du Congrès a été, je crois, l'introduction du spiritisme sous la forme de quelques travaux, Denis, Delanne (coryphées du spiritisme français), van Eeden, Moutonnier (exper.[iences] avec Mme Thomson) etc. -, qui ont fortement scandalisé les cervelles étroites du parti anatomo-physiologique ; cependant, cela n'a soulevé aucune discussion en séance.* […] », [Houghton Library of Harvard University, bMS AM 1092 (201-252)], R. Le Clair (edit.), (1968), *op. cit.*, p. 101-104.

soutenir la légitimité des études de « psychologie supranormale »[1050]. Pour se faire comprendre et sans craindre de compromettre sa crédibilité, il a poussé le premier jusqu'à ses dernières conséquences en déclarant publiquement : « *si un homme sérieux m'affirmait qu'un oiseau a pris dans son bec la tour Eiffel, et la promène en l'air, je répondrais :* Allons voir ! »[1051]. C'était sans compter sur le ressac du second principe probabiliste et sceptique : l'improbabilité majeure de « l'énormité du fait ». De cette façon, il a permis d'apaiser l'angoisse des savants devant les assauts des occultistes de toutes obédiences. Par suite, il a pu présenter son hypothèse explicative de « l'imagination subliminale » qui est, dit-il, « capable de tout ! ». Pour les membres de la profession, cette démonstration marquait un progrès scientifique notable de la psychologie.

*

[1050] D'après le témoignage de Claparède qui a participé au Congrès : « […] *je me souviens encore de l'ahurissement de beaucoup des membres du Congrès* […] *lorsque Flournoy développa [ses principes] dans une magistrale conférence* […] *et qui fut pour certains une révélation – ou un scandale.* […] », . E. Claparède, (1921-1923), *art. cit.*, p. 38.

[1051] E. Claparède (1921-1923), *art. cit.*, p. 38-39.

CONCLUSION

Qu'apporte cette monographie à l'histoire des savoirs sur le psychisme et à la contribution de William James à ces savoirs à la fin du XIXe siècle ? On a montré que les recherches internationales sur les phénomènes « en apparence supranormaux » liés à la « condition hypnotique » ont été à l'origine d'un bouleversement, pour certains de ses acteurs, de l'objet privilégié de la « psychologie scientifique » : des « processus supérieurs » de la conscience normale, ces recherches ont conduit un grand nombre de savants et de médecins à prêter attention aux phénomènes *psychiques* qui sont actifs « sous le seuil de la conscience ». Mais quelles limites et quelles déterminations les différents acteurs de l'époque ont assigné à cette « région psychique » au seuil du XXe siècle ? Car cette histoire rencontre nécessairement celle de l'avènement du raisonnement psychanalytique entre 1900 et 1920. À cet égard, il est frappant de constater rétrospectivement la singulière gémellité entre *Des Indes à la planète Mars* et *l'Interprétation du rêve* : deux livres aux problématiques très bien accordées qui paraissent précisément au même moment à Genève et à Paris pour le premier, à Vienne pour le second. L'importance de la réception savante du livre de Flournoy comparée à l'estime réelle mais confidentielle du livre de Freud à l'époque est diamétralement inversée plus d'un siècle après leur parution[1052].

En 1900, après le tournant conceptuel initié par l'étude de Flournoy dans la « psychologie supranormale », était-il encore possible pour ses protagonistes de postuler l'existence d'un domaine « supra-conscient » ? Pour sa part, William James le soutient avec fermeté puisqu'il fait de l'indétermination des limites du « Soi subliminal » l'hypothèse centrale de ses conférences de 1901 et 1902 sur les *Variétés de l'expérience religieuse*[1053]. Au cours des dix dernières années de sa vie, entre 1900 et 1910, James s'est engagé dans les controverses philosophiques de son temps par la rédaction de plusieurs ouvrages. Mais ses nombreux écrits et sa correspondance témoignent du fait qu'il n'a en rien renoncé à son enquête sur les « états seconds » dont les conclusions théoriques forment l'un des arrière-plans de ses différentes propositions philosophiques[1054]. Dès lors, quelles positions a-t-il soutenu devant les sophistications théoriques mises en avant par

---

1052 M. Cifali, (1983), *art. cit.*, O. Flournoy, (1986), *op. cit.*

1053 VRE, Chapitres, 5, 6, 7 ? 8I ? 9, 10, 19, 20. Voir aussi, A. Taves, « The Fragmentation of Consciousness and the *Varieties of Religious Experience*. William James' Contribution to a Theory of Religion», W. Proudfoot (ed.), *Re-expriencing Varieties: William James and the 'Science of Religions'*, New York, Columbia University Press, 2004, p. 48-72.

1054 Voir Vol. 2, « Dossier critique », « Bibliographie sélective des écrits de James relatifs à sa 'prospection systématique des 'états seconds' », voir aussi COWJ (9-12). Pour un exposé de la dimension « panpsychiste » des livres de philosophie de James, voir D. Lamberth, *William James and the Metaphysics of Experience*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

certains de ses interlocuteurs ? Et comment s'inscrivent-elles dans les débats psychologiques du début du siècle ?

L'un des meilleurs témoins sur l'évolution de ses convictions face aux récentes recherches sur la question est une lettre à Flournoy datée du 13 juin 1902. À cette date, le savant suisse vient de publier dans les Archives de psychologie, la revue qu'il a créée dix-huit mois plus tôt, un article de 150 pages en réponse à ses contradicteurs où il précise plus fermement encore ses conclusions démystificatrices et les propositions analytiques positives de *Des Indes à la planète Mars*[1055]. Après sa lecture, qu'il fait immédiatement après la clôture du second cycle de ses conférences d'Édimbourg sur l'expérience religieuse, James lui écrit :

« […] *j'ai lu votre compte rendu supplémentaire sur « Hélène » avec un intérêt extrême et avec une admiration sans bornes pour votre grand talent littéraire. Il complète une monographie précieuse qui nous a donnés à jamais un terme de comparaison que tous les futurs investigateurs d'individus « psychiques » devront prendre en compte à l'heure de conclure.*

Je n'ai évidemment pas besoin de répéter que vos conclusions me semblent être les seules qu'on puisse légitimement tirer. Mais quelle extension merveilleuse ce cas donne à nos notions d'activités subconscientes et d'activités cryptomnésiques […] !

Je suis tout à fait frappé par vos remarques sur les effets d'une influence trop longue d'un investigateur sur son médium - & (soit dit entre nous) je crains que la longue coopération de Hodgson et Piper soit un cas en jeu. Je suspecte vraiment que beaucoup et sûrement la plupart des développements présents sont dus à son influence suggestive. Mais je souhaiterais vivement que quelqu'un puisse continuer votre travail avec Mlle Smith. Certains des phénomènes qu'elle a présentés ont pâturés si près du supranormal que l'on voudrait bien voir si jamais elle ne pourrait pas passer la barrière, comme je crois qu'elle puisse être passée. […] »[1056].

En lisant cette brochure, James a nécessairement médité les hypothèses de Flournoy pour expliquer les phénomènes de la transe médiumnique. Or, d'après les analyses de son homologue suisse, les transes de « Miss Piper » (qui font alors l'objet d'investigations par Richard Hodgson au nom de la *Society for Psychical Research* et dont James défend publiquement la légitimité et l'importance) peuvent être interprétées comme le surgissement d'une « sous-personnalité onirique » dont on peut faire l'analyse psychologique en étudiant le développement de la personnalité normale du médium. De sorte que l'idée d'un dédoublement radical de la personnalité doit être interprétée, dans ce cas au moins, comme une illusion qui découle de la dramaturgie des « séances » associée aux croyances préalables des participants. D'autre part,

1055 T. Flournoy, (1902), *art. cit.*
1056 COWJ (10), p. 56-57.

l'érotisme latent entre les protagonistes dans ce type d'investigations indique clairement la nature de l'origine des « propos de transe » : il s'agit des aspirations, des tendances et des inclinations « refoulées » de la personnalité du médium qui s'associent et se combinent à une imagination d'origine infantile que les transes désinhibent. Ce que manifeste d'abord ce phénomène, dit Flournoy, c'est une « *réversion de la personnalité à un âge très lointain* ». En d'autres termes, plutôt que d'établir quelque faculté supranormale, l'intérêt scientifique de l'étude psychologique des médiums réside dans ce qu'elles sont en mesure d'expliquer du développement de tous les individus. Comme le propose Flournoy dans sa conclusion, elles sont à la psychologie normale ce que la tératologie est à l'embryologie[1057].

Dans sa lettre, on voit que James que James reconnaît également l'une des grandes sources d'erreur identifiée par Flournoy : il n'est pas bon qu'un médium soit étudié trop longtemps par le même investigateur car, malgré ses précautions, ce dernier a tendance à façonner à son insu la « subconscience si suggestible » du médium en transe d'après ses propres attendus, ses attraits, ses espoirs et ses inclinations personnelles. Un point que Joseph Delbœuf avait déjà analysé avec pénétration dix ans auparavant et auquel James a largement rendu justice dans son chapitre des *Principles of Psychology* consacré à l'hypnotisme[1058]. D'après Flournoy, comme on l'a vu, l'une des possibilités pour pallier cette source d'erreur réside dans la proposition d'après laquelle le savant impliqué dans ce champ de recherche procède à une confession préalable de ses arrières-croyances personnelles. Or, malgré tous ces facteurs explicatifs que James a nécessairement pris en considération, on voit que dans sa lettre il affirme à son interlocuteur qu'il souhaite que ce type d'enquête soit prolongée car, pour sa part, il croit que la « barrière » du supranormal puisse être « passée ».

Dans l'esprit de James, cependant, toutes les facettes de ce problème sont inextricablement liées puisqu'il salue les importantes avancées théoriques apportées par Flournoy à la psychologie normale et pathologique. Dans la conclusion de son dernier écrit sur le sujet intitulé « confessions d'un chercheur psychique » qui paraît au mois d'octobre 1909, soit neuf mois avant sa disparition, James réitère son appel à l'exploration de ce domaine « subconscient qui environne la conscience éveillée normale » dont les limites sont encore indéterminées :

« […] *C'est en suivant cette ligne de faits, j'en suis persuadé, que les plus grandes conquêtes scientifiques de la génération à venir seront accomplies*. […] »[1059]

1057 T. Flournoy, (1900), *op. cit*., p. 177, 361.
1058 PP, vol. 2, p. 593-616. Voir chapitre 3.
1059 EPR, p. 375.

Essayons dès lors de préciser le point de vue du savant américain sur ces questions dans les dernières années de sa vie. Dès 1901, James plaide publiquement pour que les psychologues et les médecins s'engagent dans ce qu'il appelle, dans un texte écrit en hommage à son ami disparu quelques mis auparavant, le « problème de Myers »[1060]. D'après James, la « science » est redevable au chercheur britannique qui, dit-il, incarne « l'aile romantique » et « imaginative » de la psychologie, d'avoir su frayer et formuler dans une synthèse théorique les défis qui se présentent aux chercheurs au seuil du XXe siècle. Ce programme de recherche de la psychologie future qu'il appelle de ses vœux se présente sous la forme d'une question : « qu'elle est la constitution exacte du Soi subliminal ? ». Il faut désormais procéder, dit-il, à la « topographie intérieure » de cette « région » afin de découvrir qu'elles sont ses limites et ses lois d'organisation.

Pour sa part, James ne cache pas qu'il est convaincu que ces limites s'étendent au-delà de l'ordre de la nature tel qu'il est à ce jour envisagé par la science. Dans son dernier « rapport » de 130 pages sur « Miss Piper » où il expose ses investigations personnelles menées entre 1906 et 1909, il cherche à s'expliquer publiquement si son ancien associé décédé subitement en 1905 a pu « revenir » à la faveur de certaines phases de transes de ce médium. Devant les « faits », il insiste sur les oscillations de son propre esprit à l'heure de conclure et il en appelle ses lecteurs à jauger en eux-mêmes leur « sens des possibilités dramatiques ». Pour sa part, il parle d'une volonté de communication » qui, dit-il, « lutte contre des couches inconcevables d'obstruction » ; tandis que le « scientifique ordinaire » ne voit qu'une « volonté de tromper »[1061].

Dans les dernières pages de ses « confessions » parues au même moment, James récidive l'affirmation qu'il existe, d'après son expérience personnelle, un résidu de « connaissance supranormale » qui n'a pas encore été expliquée de manière satisfaisante[1062]. Pour l'envisager, il propose une théorie spéculative :

« […] *De toute mon expérience (bien qu'elle soit assez limitée) émerge une conclusion dogmatique fixe : nous vivons comme des îles au milieu de la mer, ou comme des arbres au milieu de la forêt. Le pin et l'érable peuvent communiquer leurs murmures par leurs feuilles, et les ports de Conanicut et Newport entendent leurs sirènes respectives les jours de brume. Mais les arbres amalgament leurs racines dans l'obscurité du sous-sol et les îles se rejoignent par le fond des océans. De même, il y a un continuum de conscience cosmique contre laquelle nos individualités ne construisent que des barrières accidentelles, et dans lequel nos consciences plongent comme dans une*

[1060] EPR, p. 192-202, 203-215, VRE, Conclusions, « […] *l'exploration du champ transmarginal de l'activité mentale n'a pas encore été entrepris avec tout le sérieux requis. Ce que disait Myers en 1892 est encore vrai* […] ». Voir aussi l'article de T. Flournoy, « F. W. H. Myers et son œuvre posthume », *Archives de psychologie*, vol. 2, 1903, p. 269-296.
[1061] EPR, p. 253-360.
[1062] EPR, p. 367, 372.

mer originelle ou un réservoir. Notre conscience « normale » est circonscrite pour l'adaptation à notre environnement terrestre extérieur, mais il y a des endroits friables dans les clôtures et des influences intermittentes e l'au-delà y coulent, nous montrant une connexion commune autrement invérifiable. […] »[1063]

D'un point de vue historique, ce que James conçoit comme le « problème central » de la psychologie à venir s'accorde en partie avec l'avènement du raisonnement psychanalytique dans les premières années du XXe siècle. D'autant qu'il est l'un des témoins directs des prémisses de ce bouleversement des thèmes de recherche en psychologie et en médecine puisque l'un des premiers évènements qui signe la reconnaissance savante internationale de la « psychoanalyse » est l'invitation du Dr. Freud aux Etats-Unis, accompagné de Carl Jung (1875-1961) et de Sandor Ferenczçi (1873-1933), pour le vingtième anniversaire de l'Université Clark. Une invitation dont l'initiateur n'est autre que Granville Staley Hall, son président depuis 1888[1064].

Le 15 décembre 1908, en prévision des célébrations, Hall écrit au « Professeur Sigmund Freud » une lettre d'invitation pour l'enjoindre à donner une série de conférences « en anglais ou bien en allemand » afin qu'il présente ses idées au public universitaire américain. S'il accepte, poursuit Hall, il aura dans son auditoire les « *meilleurs professeurs et étudiants américains dans le domaine de la psychologie et de la psychiatrie* ». Pour finir de convaincre son correspondant à entreprendre ce voyage, il ajoute l'argument suivant :

« […] *[Pierre] Janet, qui est venu dans ce pays pour y donner une série de conférences similaires, a eu une profonde influence en détournant l'attention de nos meilleurs et plus jeunes étudiants en psychologie anormale de leurs bases exclusivement somatiques et neurologiques vers une base plus psychologique. Nous croyons qu'un exposé concis de votre point de vue et de vos résultats serait à présent excessivement opportun et marquerait peut-être une nouvelle époque dans l'histoire de ce champ d'étude dans notre pays*. […] »[1065]

Ce congrès international s'est tenu au mois de septembre 1909 dans cette université à une centaine de kilomètres à l'ouest de Harvard. A cette date, James connaît déjà les études sur l'hystérie pour lesquelles il a écrit une courte recension en 1896 et il a eu l'occasion de suivre les

---

1063 EPR, p. 374.

1064 S. Rosenzweig, (1992), *op. cit*. Concernant l'introduction de la psychanalyse aux Etats-Unis via l'élite intellectuelle, sociale et médicale de la Nouvelle-Angleterre dont James est une des figures de proue, N. G. Haml (ed.), *James Jackson Putnam and Psychoanalysis. Letters between James Jackson Putnam, Sigmund Freud, Ernst Jones, William James, Sandor Ferenczui and Morton Prince (1877-1917)*, Cambridge, Harvard University Press, 1971.

1065 S. Rosenzweig, (1992), *op. cit*., p. 339. P. Janet a donné des conférences à l'école médicale de Harvard en 1906 et en 1908. Ses idées sont alors largement adoptées par l'élite médicale américaine. Cf. T. Trochu, (2008), *art. cit*.

premiers développements de « l'école de Freud » en Europe et aux Etats-Unis ; notamment par le biais des articles et des recensions de Flournoy dans les *Archives de psychologie*[1066]. Quelques jours avant la manifestation, James écrit à son épouse :

« […] *[Je] reste [dans le Massachussetts] pour assister à une célébration à l'université Clark où je souhaite me rendre* […]

C'est mon devoir de ne pas être trop à la traîne en ce qui concerne la psychologie et la neurologie & il y aura des hommes importants là-bas. […] »[1067]

Deux jours plus tard, le 7 septembre, Hall écrit directement à James pour l'inviter à rencontrer en privé ses « invités allemands » qu'il héberge chez lui. Lors de ce congrès de quatre jours entre le 9 et le 12 septembre, Freud a donné cinq conférences sur les « origines et le développement de la psychanalyse »[1068]. James a eu l'occasion, lors de la seule journée om il a été présent, d'écouter la troisième conférence du neurologue autrichien sur « l'interprétation du rêve » comme « voie royale » d'accès à « l'Inconscient »[1069]. La veille au soir, il a participé à une réunion informelle avec Freud et Jung dans la bibliothèque du domicile de Stanley Hall. Il existe peu de documents sur leurs discussions. Toutefois, dans une lettre à Flournoy rédigée trois semaines plus tard, le 28 septembre 1909, James conclut une longue missive par les réflexions suivantes :

« […] *A quel point vos intérêts [intellectuels] et les miens maintiennent leur rythme l'un avec l'autre, mon cher Flournoy. La « psychologie fonctionnelle » et la région crépusculaire qui environne le centre éclairé de l'expérience ! En parlant de psychologie fonctionnelle, l'université Clark, dont Stanley Hall est le président, vient d'organiser un petit congrès international l'autre jour en l'honneur de la vingtième année de son existence. J'y suis allé pour une journée afin de voir de quoi* Freud *avait l'air ; j'ai aussi rencontré [J]ung de Zürich qui m'a fait part de sa grande estime pour vous et qui m'a fait une très plaisante impression.*[1070]

1066 ECR, p. 474-475. Dans la bibliothèque de James, on trouve le tiré à part d'un article paru au mois de janvier 1909 : A. Maeder, « Une nouvelle voie en psychologie. Freud et son école » *Coenobium*, Milano, Lugano, vol. 1, n°3 janvier 1909, p. 97-115.Dès 1902, Flournoy a consacré une recension à *l'interprétation du rêve*, T. Flournoy, « Dr. Sigmund Freud. *Die Traumdeutung* », *Archives de psychologie*, vol. 2, p. 72-74. Voir aussi, « Notes sur un singe prophétique réalisé », Archives de psychologie, vol. 4, 1904, p. 58-72. Sir l'importance de Flournoy dans la réception et la diffusion dans le monde savant francophone des idées freudiennes et jungiennes, M. Cifali (1982, 1983a, 1983b, 1984, 1995), J. Carroy (2012), *op. cit.*

1067 COWJ (12), p. 319-320, 325.

1068 Ces conférences correspondent aux célèbres *Cinq leçons sur la psychanalyse*, 1909.

1069 Pour une reconstruction historique des circonstances de la manifestation, S. Rosenzweig, (1992), *op. cit.*

1070 La thèse de médecine de C. Jung consiste dans l'étude d'un médium avec dédoublements de la personnalité. Pour résoudre ce cas qu'il interprète « psycho-génétiquement » à la lumière d'un « rêve de

J'espère que Freud et ses élèves pousseront leurs idées jusque dans leurs ultimes limites, de façon à ce que nous apprenions ce qu'ils sont. Ils ne peuvent échouer à éclairer la nature humaine, mais je dois avouer qu'il a produit sur moi l'impression d'un homme obsédé par des idées fixes. Je ne peux rien faire, dans mon cas, de ses théories des rêves ; et, évidemment, le « symbolisme » est une méthode des plus dangereuses. Un journal local parlant du Congrès a dit que Freud avait condamné les thérapies religieuses américaines (qui ont pourtant des résultats si considérables) comme « très dangereuses » parce que « non-scientifiques ». Bah ! […] »[1071]

Cette monographie sur un segment de l'histoire de la psychologie écrite du point de vue de William James s'achève sur un horizon épistémique dans lequel la « psycho-analyse » est sur le point d'émerger. En s'arrêtant au seuil de ce tournant, l'intérêt de cette histoire est de restituer, à rebours de l'histoire jugée, le champ des possibles tel qu'il se présentait aux différents acteurs internationaux de la « psychologie scientifique ». En ce sens, cette monographie s'accorde à certaines propositions historiographiques récentes d'après lesquelles, pour mieux comprendre l'histoire des savoirs sur le psychisme, il paraît stratégiquement fécond, pour un moment au moins, « d'oublier Freud ? »[1072].

---

fécondité » à la source du passage à l'âge adulte, Jung a mobilisé les écrits de Flournoy et de Freud mais aussi c »eux de Janet et Binet et de la plupart de ceux dont il est question dans ce travail. C. G. Jung, *Zur psychologie und pathologie sogenannter occulter Phänomene*, Leipzig, 1902. On trouve un exempalire dans la bibliothèque de James. Flournoy a quant à lui rédigé un compte rendu de l'ouvrage, *Archives de psychologie*, vol. 2, 1903, p. 85-86.

1071 COWJ (12), p. 334.

1072 L. Marinelli, A. Mayer (eds), « Forgetting Freud ? For a New Historiography of Psychoanalysis », *Science in context*, vol. 19, n°1, 2006. J. C. Burnham, « The "New Freud Studies": A Historiographical Shift », *The Journal of the Historical Society*, vol. 4, n)2, p. 213(233.

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Ecole doctorale de philosophie – équipe PhiCo, philosophies contemporaines (EA 3562)

Thèse pour l'obtention du grade de
DOCTEUR DE l'UNIVERSITÉ DE PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE

Présentée et soutenue publiquement le 10 mars 2015

Par **Thibaud TROCHU**

WILLIAM JAMES
ET LA PSYCHOLOGIE DES 'ÉTATS SECONDS'

Volume 2
DOSSIER CRITIQUE

Présentation, traductions et analyses de
documents d'archives inédits
BIBLIOGRAPHIES

Directrice de thèse : Madame le professeur Christiane CHAUVIRÉ

Composition du jury :

Monsieur Vincent BARRAS : Professeur à l'université de Lausanne
Monsieur Jean-François BRAUNSTEIN : Professeur à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
Madame Jacqueline CARROY : Directrice d'étude à l'E.H.E.S.S.
Monsieur Mathias GIREL : Maître de conférences à l'Ecole Normale Supérieure
Madame Nathalie RICHARD : Professeur à l'université du Maine

TABLE DES MATIERES

.....

1. .....Le document manuscrit

"*les livres de valeur tenus en haute estime par W.J*",

par Alice Howe Gibbens James 419

a. Le manuscrit retranscrit.....421

b. Une liste complétée, corrigée et numérotée. 425

Notes historiographiques sur le manuscrit : une liste « en contexte » 428

Une série significative de publications savantes internationales. 432

L'activité éditoriale posthume et la conservation des archives 433

Note sur la famille James : sur certains aspects importants de leur culture, de leur philosophie et de leurs croyances à travers l'évocation de deux de ses membres méconnus, Henry James Senior (1811-1882), le père, et Alice Howe Gibbens James (1849–1922), l'épouse. 20

Henry James Senior (1811 – 1882). 439

Alice Howe Gibbens James (1849 – 1923).....441

Eléments de datation du manuscrit 448

La mise en ordre des « vieux papiers » 450

2..... Notices historiques et critiques sur les ouvrages « tenus en haute estime ».....451

1.

a. *Les cas de la petite jeûneuse galloise (Sarah Jacob) & de son père ; sur la possibilité d'une abstinence de nourriture à long terme*, par William Martin Wilkinson, avec les remarques supplémentaires du Dr. James John Garth Wilkinson, London, J. Burns, 1870, p. 80. 451

b. Une lettre du Dr. James John Garth Wilkinson à William Martin Wilkinson, transmise à William James. 451

Un arrière-plan culturel commun méconnu 453

Les documents « très estimés » sur la *Petite Jeûneuse Galloise* 457

Le cas de la « petite jeuneuse galloise » 459

Le pamphlet de William Martin Wilkinson 463

Les appendices : données corroboratives diverses 469

Les « remarques supplémentaires » du Dr. J. J. Garth Wilkinson 472

Conclusion 476

2. [a,b,c,d,e]

Le Dr. George Miller Beard (1839 - 1883): introduction générale. 479

2. a

George Miller Beard,

« La nature et les phénomènes de transe », *Archives d'électrologie et de neurologie* vol. II, n°1, Mai-Juin 1875, New York, T. L. Clacher. 487

Essai de définition et de description générale 489

Symptomatologie pour constater l'état de transe 490

Les différentes « causes » du passage à l'état de transe 493

Une élucidation des prétentions surnaturelles associées à l'état de transe 495

Les « six sources d'erreur » 497

L'expertise scientifique devant les phénomènes du spiritisme : extraits commentés d'une « feuille spirite » 499

2.b

George Miller Beard,

« La vie involontaire », *Archives d'électrologie et de neurologie*, vol. II, n°2, Novembre 1875, New York, T. L. Clacher, 37 p. 503

La « vie involontaire » ou « l'automate dans l'homme » 505

Ouverture thérapeutique 506

2c.

George Miller Beard,

« La neurasthénie (épuisement nerveux) considérée comme une cause de l'addiction», *Journal quatriennal de l'addiction*, vol. III, N°4, Septembre 1879, Hartford Conn, 9 p. 508

2. d

Dr. Thomas Davidson Crothers,

L'état de transe dans l'addiction alcoolique [et autres] et leurs relations médico-légales. Avec une introduction sur la nature et le caractère de l'état de transe » par George M. Beard, Hartford Conn., Lockwood & Brainard Co., 1882. 39 p. 515

James et la forme « dipsomane » de la transe 517

Beard et la « philosophie générale du sujet de la transe » 519

2.e

George Miller Beard, ... 521

L'étude de la transe, de la lecture musculaire et des phénomènes nerveux analogues en Europe et en Amérique, avec une lettre sur le caractère moral des sujets en transe et une défense du Dr. Charcot, New York, 1882, 40 p. 521

Revendication de priorité dans les recherches hypnotiques en Europe 525

Une histoire de l'invention du concept de « lecture musculaire » 527

Les « principes de la preuve » et le « caractère moral du sujet en transe » 532

Une « lettre de défense du Dr. Charcot » 533

3.

Dr. Silas Weir Mitchell,

« Mary Reynolds, un cas de 'double conscience' », Extrait des *Transactions du Collège des médecins de Philadelphie*, 3ème série, vol. 10, 1888, 23 p. 535

Les relations intellectuelles entre Weir Micthell et James 536

Un cas médical énigmatique 538

L'histoire de Mary Reynolds 539

Les « documents » et les nouvelles analyses du Dr. Mitchell:. 542

La discussion du cas au Collège des Médecins de Philadelphie 544

4.

Le livre du mystère, la vie de Mary Whittey, le médium catholique. Un récit authentique des manifestations merveilleuses, des miracles extraordinaires et des développements étonnants tels qu'ils ont eu lieu dans la vie de cette remarquable jeune femme, par Albert Barnes Dorman, Willimantic, Connecticut, 1874. 69 p. 546

Vie de Mary Whittey : ou l'anamnèse du cas 549
Des tintements de cloches intempestifs 550
Des « coups » entendus dans les murs 551
Des déplacements et soulèvements d'objets 553
L' « électricité » comme cause des phénomènes ? 553
Le test d'une séance spirite 554
Une susceptibilité anormale à la musique 555
Un fait de « clairvoyance » 556
Crise de démence hystérique 556
Somnambulisme 557
Un paroxysme hystérique 558
Une « prémonition favorable » 559
Un nouveau cycle de « développements » 559
Mary devient « médium » 560
Nouveau et dernier cycle de « développements » 562
La mort de Mary ? 563

5.

Le Révélateur : un compte-rendu des vingt et un jours de transe d'Abraham P. Peirce, médium spirite, à Belfast dans l'état du Maine, augmenté d'un résumé de sa vie ; publié pour l'auteur par D. Bugbee & Co, Bangor, Boston, 1857, 55 p. 564

Vie et médiumnité d'Abraham P. Pierce 566
Analyse psychologique du récit de ce médium 569
Les « révélations » au cours des vingt et un jours de transe 570
La première séance ou le « départ » 571
La « progression spirituelle » 571
La septième sphère et les « cieux » 572
Le retour sur terre 574
Les écrits de James sur le spiritisme 575

6.

Dr. Christian Bäumler,

Sur ce qu'on appelle le magnétisme animal ou l'hypnotisme. Une série de conférences publiques sur une proposition de la Société Académique de Fribourg en Brisgau, Leipzig, Vogel, 1881. 578

7.

Dr. Albert von Schrenck-Notzing,

Sur la scission de la personnalité (le prétendu 'double-moi'), Hölder, Wien, 1896, 23p. 582

Psychiatre et hypnotiste 584

Relation intellectuelle avec William James 586

Le contexte de lecture de la brochure du Dr. Schrenck 1896 589

La théorie de Schrenck-Notzing sur le « clivage » de la personnalité 590

8.

Georg Heinrich Schneider,

La cause psychologique des phénomènes hypnotiques, Leipzig, Abel, 1880, 39 p. 594

Les « recherches hypnotiques » de Georg H. Schneider 595

L'explication psycho-physiologique de Schneider 596

Appréciation de la brochure par James 597

9.

Hans Kaan,

Sur les relations entre l'hypnotisme et la circulation sanguine cérébrale, J. F. Bergmann, Wiesbaden, 1885, 35 p. 599

« L'hypothèse de l'anémie réflexe partielle ». 600

Le « medium » du Dr. Kaan. 601

L'expérience du Dr. Kaan 602

10.

Rudolf Heidenhain, *Sur ce qu'on appelle le magnétisme animal*, Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1880. 603

11.

Emile Boirac, *L'hypothèse du magnétisme animal, d'après des recherches récentes,* Extrait de *La Nouvelle Revue*, Paris, 1er octobre 1895. 23 p. 606

« Réhabiliter la vieille hypothèse du magnétisme animal »..... 608

12.

Dr. Sansom Landmann,

La pluralité de personnalités intellectuelles dans un individu : une étude psychologique, Stuttgart, Enke, 1894, pp. 186.....614

Le point de vue de la physiologie cérébrale 615

Une recension critique de James..... 615

3. Correspondances savantes francophones..... 617

1. Présentation des lettres de Joseph Delbœuf à William James 617

Treize lettres inédites de Joseph Delbœuf (1882-1891) 617

Ananlyse de la vocation de « magnétiseur » de Joseph Delbœuf..... 648

2. Correspondance de Théodule Ribot et William James (1882-1907)663

Traduction : W. James « *La revue philosophique de la France et de l'Etranger*, éditée par Théodule Ribot (1876). » [*The Nation*, 2 mars 1876]**..... 678**

3. Huit lettres de Charles Richet à William James (1885-1907) 680

Extraits des « Mémoires » de Charles Richet : « Myers » 684

4. Extraits du *Journal* de Théodore Flournoy (1892-1896)

« Conversations avec M. James. Août 1892 »..... 685

Ce que James dit de l'hypnotisme, de ses expériences et de ses usages en thérapeutique : deux cas pratiques 685

Les phénomènes de la « guérison mentale » en Amérique 686

Les idées religieuses de Myers : discussions et désaccords 687

Trois observations de psychologie subliminale par Myers, James et Flournoy 689

Portrait de James d'après ses habitudes 691

« **Réponses à un questionnaire sur les premières manifestations religieuses », « Enquête de Geisendorf », Genève, 1896** 691

4. VARIA : DOCUMENTS D'ARCHIVES 693

1. Réponses au « Questionnaire Pratt » sur la croyance religieuse (1904) 693

2. Le « résidu inclassable » : traduction des arguments épistémologiques de James 700

3. « James a propos de Wundt », traduction d'une lettre de James à Carl Stumpf, du 6 février 1887 703

4. « Une visite dans le Boston de William James ». Extrait de Paul Bourget, *Outre-mer (notes sur l'Amérique*), 1895 704

Lettre de Paul Bourget à William James du 27 juillet 1894: 707

5. Note et documents sur la « bibliothèque philosophique de William James » conservée à Harvard 708

Extraits de la « liste des livres et des brochures de la bibliothèque de William James » déposés à la bibliothèque de l'université Harvard par sa famille en 1923 711

Psychologie anormale et sujets affiliés 711

Maladies mentales 711

Aphasie 715

Crime 715

Dégénérscence 716

Rêves et sommeil 716

Extase ... 716
Epilepsie ... 717
Génie ... 717
Hallucinations ... 717
Hypnotisme ... 717
Mélancolie ... 718
Mesmérisme (ou Magnétisme animal) ... 718
Personnalité ... 719
Possession (démonisme) ... 719
Recherche psychique ... 719
Spiritisme ... 721
Spiritisme (ouvrages écrits automatiquement) ... 724
Somnambulisme ... 724
Suggestion ... 724
Suicide ... 725
Sorcellerie ... 725
Psychologie de la guerre ... 726
Religion ... 727
Histoire des religions ... 727
Philosophie de la religion ... 728
Dieu ... 731
La mort ... 731
Religions non-chrétiennes ... 731
Religions orientales ... 731
Judaisme ... 733
Indiens d'Amérique ... 733
Religions chrétiennes ... 733
Mormons ... 733
Quakers ... 734
Shakers ... 734
Théologie ... 734
Expériences religieuses ... 736
Biographies religieuses ... 738
Guérisons miraculeuses ... 743
Mysticisme ... 744
Démence religieuse ... 745
Guérison par l'esprit (« nouvelle pensée" et "science chrétienne") ... 745

BIBLIOGRAPHIES.....746
Bibliographie chronologique des écrits de James relatifs à sa « prospection systématique des 'états seconds' ».....746
Archives consultées.....756
Bibliographie sur William James et la philosophie américaine.....758
Bibliographie des sources primaires : ouvrages et articles cités ou consultés.....762
Bibliographies des sources secondaires.....787

1. Le document manuscrit

"*les livres de valeur tenus en haute estime par W.J*",

par Alice Howe Gibbens James

a. Le manuscrit retranscrit

Valuable and much prized by W. J. is

The Welsh Fasting Girl and her Father, by W. M. Wilkinson & J. J. Garth Wilkinson
and a letter from Dr. Wilkinson to William

George M. Beard, M.D. Study of muscle-reading – Trance State in Inebriety

Archives of electrology and neurology, N°I May 1875, II nov 1875

Neurasthenia (nervous exhaustion) as a cause of inebriety

S. Weir Mitchell, Mary Reynolds, a State of Double Consciousness

The Book of Mystery, life of Mary Whittey, the catholic medium,
by Albert Barnes Dorman

The Revelator: an account of the 21 days' entrancement at Belfast Maine by Abraham
Pierce, a spirit-medium

Dr. Christian Baümler, Animalische Magnetismus

Schrenck-Notzing : Über Spaltung der Personlichkeit

G .H. Schneider, Die psychologische Ursache der Hypnotischen Erscheinungen

Hans Kaan, (2 copies) Über Beziehungen zwischen Hypnotismus und cerebraler Blutfühlung,

Rudolf Heidenhain, Sogenannte Tierische Magnetismus,
and a review from WJ in 'the Nation' from Breslau

Boirac, L'hypothèse du magnétisme animal

Dr. S. Landmann, Die Mehrheit-Geistiger Persönlichkeiten

b. Une liste complétée, corrigée et numérotée.

"Valuable and much prized by WJ is:"

1) ***The Cases of*** ***The Welsh Fasting Girl*** ***(Sarah Jacob)*** ***& Her Father*****, by William Martin Wilkinson, London, 1870, with supplementary Remarks of Dr. James John Garth Wilkinson**

b. A letter from Dr. J. J. Garth Wilkinson to William [~~James~~] Martin Wilkinson

2) George Miller Beard, M.D

a. 'The Nature and the Phenomena of Trance', *Archives of Electrology and Neurology*, vol. II, n°1, May-June 1875, New York, T. L. Clacher, 1875, 45 p.

b. 'The Involuntary life', *Archives of Electrology and Neurology*, vol. II, n°2, November 1875, New York, T. L. Clacher, 1875, 37 p.

c. *Neurasthenia (nervous exhaustion) as a cause of inebriety*, from *The Quarterly Journal of Inebriety*, vol III, N°4, September 1879, Hartford Connecticut, 9 p.

d. Thomas Davidson Crothers,

Trance State in Inebriety ; its medico-legal relations, with and Introduction of the Nature and the Character of Trance by George M. Beard, Hartford Conn., Lockwood & Brainard Company, 1882, 39 p.

e. *The Study of Trance, Muscle Reading, and Allied Nervous Phenomena in Europe and America, with a Letter on the Moral Character of Trance Subjects, and a Defence of Dr. Charcot*, New York, 1882.

3) Silas Weir Mitchell,

Mary Reynolds, a Case of Double Consciousness, Reprinted from the *Transactions of the College of Physicians of Philadelphia*, vol. 10, April 4 1888, Dorman, Philadelphia, 1889, 23 p.

4) *The Book of Mystery, life of Mary Whittey, the catholic medium, an authentic narrative of the Wonderful manifestations, extraordinary miracles and astonishing revelations of this remarkable young lady,* by Albert Barnes Dorman, 1874.

5) *The Revelator: Being an account of the 21 days' Entrancement of Abraham P. Pierce, spirit-medium at Belfast, Maine, together with a sketch of his life.* Published for the author by D. Bugbee & Co, Bangor, Boston, 1857.

6) Dr. Christian Bäumler,

Der Sogenannte Animalische Magnetismus oder Hypnotismus. Unter zugrundelegung eines für die Akademische Gesellschaft zu Freiburg – gehalten popuälaren Vortrages, Leipzig, Vogel, 1881, 74 p.

7) Dr. Albert von Schrenck-Notzing,

Über Spaltung des Personlichkeit (sogenannte Doppel-ich), Hölder, Wien, 1896.

8) Georg Heinrich Schneider,

Die psychologische Ursache der Hypnotischen Erscheinungen, Leipzig, Abel, 1880, 79 p.

9) Hans Kaan

Uber Beziehungen zwischen Hypnotismus und cerebraler Blutfühlung, *Eine Studie,* J. F. Bergmann, Wiesbaden, 1885, (2 copies) 35 p.

10) Dr. Rudolf Heidenhain,

a. *Der Sogenannte Thierische Magnetismus*, *Physiologische Beobachtungen,* Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1880. 44 p.

b. A review in the *The Nation* from Breslau [~~by WJ~~], "Studies in Hypnotism, 29 April 1880, by G. Stanley Hall.

11) Emile Boirac, *L'hypothèse du magnétisme animal, d'après des recherches récentes,* Extrait de *La Nouvelle Revue*, 1er octobre 1895.

12) Dr. Sansom Landmann, *Die Mehrheit-Geistiger Personlichkeiten in einem individuum, Eine psychologische Studie*, *Stuttgart, Enke, 1894, 186 p.*

Notes historiographiques sur le manuscrit : une liste « en contexte»

Cette liste de livres « très estimés » aux yeux de William James est un simple feuillet manuscrit qui a été rédigé par son épouse, Alice Howe Gibbens James (1849-1922)[1073]. Le document original peut être consulté dans la vaste collection du « fonds James » de la bibliothèque Houghton des livres rares et des manuscrits de l'université Harvard, où il est longtemps resté isolé au milieu d'une quantité d'autres manuscrits. Au premier abord, cette liste de références bibliographiques offre un contenu pour le moins inattendu, sinon déconcertant, car sur les dix huit écrits dont il est question seul un d'entre eux apparaît explicitement comme source dans un des livres du philosophe : la brochure du Dr Weir Mitchell sur un « cas de double conscience » est analysée et commentée dans les *Principles of Psychology*[1074]. Au premier abord, il apparaissait donc difficile d'évaluer la pertinence critique de ce feuillet manuscrit qui prenait une allure cryptique. C'est là, semble-t-il, la principale raison pour laquelle ce document est demeuré inaperçu, inédit et surtout, jamais commenté[1075].

1073 Houghton Library of Harvard University, bMS Am 1092.9 (4581), 2 p.

1074 PP, vol. 1, p. 381-384.

1075 Cette liste n'est pas mentionnée dans les notes critiques pourtant exhaustives des *Œuvres complètes* ni dans celles de *la Correspondance*. La première mention de ce manuscrit se trouve dans une note d'un article de l'historien E. Taylor, mais sans s'y attarder, « William James on Psychopathology : The 1896 Lowell lectures on 'Exceptional Mental States'», *Harvard Library Bulletin*, 30, 1982, p. 458-479.

Une recherche plus poussée, au moyen des index des *Œuvres complètes* notamment, montre toutefois que deux autres ouvrages de cette « liste » ont fait l'objet d'une recension par James en 1896 : dans les documents n°7 et 12, les médecins allemands A. von Schrenck-Notzing (1862-1929) et S. Landmann (1816-1899), formulent tous deux une critique de l'idée d'un « *dédoublement du vécu conscient* » que James déclare tenir pour la « grande découverte » de la psychologie[1076] ; et que trois noms d'auteurs : les neurologues américains S. W. Mitchell (1828-1914), G. M. Beard (1839-1883) et T. D. Crothers (1842-1918), sont consignés dans les notes manuscrites des conférences de James sur les « états mentaux exceptionnels » de 1896 [documents n°2, 3, 10], en référence à des cas cliniques et/ou des maladies nerveuses « remarquables »[1077]. Mais à part dans ce passage des *Principles of Psychology*, dans cette courte recension et dans ces notes manuscrites, aucun de ces ouvrages n'est jamais mentionné par James dans les milliers pages qu'il a publié ; pas même dans les notes de bas de page pourtant copieuses de ses écrits scientifiques.

Le libellé du manuscrit, cependant, dès qu'on lui donne quelque crédit en tant que source primaire inédite, va diamétralement à l'encontre de cette première impression de perplexité. Il invite au contraire à entreprendre une recherche approfondie puisque, s'il s'agit bien des « *livres de valeur très estimés par W [illiam] J [ames]* », l'analyse de ce document serait en mesure de fournir des données décisives pour approcher certains thèmes de réflexion cardinaux quoique méconnus de ce dernier. C'est ce paradoxe qui a initialement impulsé notre recherche. Notre démarche a consisté à retrouver ces ouvrages rares rédigés en trois langues (anglais, allemand, français), à les lire, puis à analyser leur contexte de rédaction et à entreprendre de les relier aux écrits du savant américain dans une perspective historique argumentée, cohérente et organisée.

Ce travail de recherche s'est vu largement facilité par la lecture de l'autre grande source éditoriale des écrits de James : à savoir, les douze volumes de l'édition critique de la *Correspondance de William James (1861-1910)*, achevée en 2004, où sont évoqués un certain nombre de références clefs, dont les noms de la plupart des auteurs mentionnés dans la liste, mais aussi des événements en lien avec ces derniers où avec leurs écrits. Au cours de cette enquête historique préalable, quatre références majeures en lien avec la « liste » se sont révélées déterminantes car elles ont permis d'orienter clairement les recherches en direction du centre de gravité de ce que cette liste de « livres précieux » amenait à appréhender ; tout en désignant une période charnière de la carrière scientifique de James à partir duquel nous avons fait débuter l'analyse génétique : à savoir,

[1076] ECR, p. 527-528

[1077] Les noms des Dr. « G. M. Beard » et de « T. D. Crothers » sont mentionnés dans les notes manuscrites de la conférence sur « les rêves et l'hypnotisme » ; celui du Dr. S. Weir Mitchell est également cité dans la conférence sur la « possession démoniaque » Ces notes de conférences manuscrites ont été publiées dans ML, p. 64, 72, 464, 470, 523. E. Taylor (1982), *op. cit.*.

la période où James s'attelle à la rédaction d'un « traité général » sur la « nouvelle psychologie », dont il signe le contrat avec l'éditeur new-yorkais Henry Holt en 1878, et qui sera édité en octobre 1890.

Ces quatre références majeures fournies par le croisement des références de la « liste manuscrite et celles de la *Correspondance* sont :

1. L'évocation régulière du Dr. James John Garth Wilkinson (1812-1899) [documents n° 1a et 1b] dans les années 1882-1883. Ce médecin et philosophe londonien est apparu comme une figure historique déterminante parce qu'elle nous a engagés dans une entreprise de mise en perspective de la culture philosophique, religieuse et médicale singulière de la famille James dont il était parti lié, en tant qu'ami intime du père du philosophe, Henry James Senior (1811-1882)[1078]. L'influence de ce milieu « transcendantaliste » et son échelle de valeurs demeurent l'un des ferments culturels essentiels pour approcher la profonde inquiétude religieuse à l'origine des croyances et des centres d'intérêt de William James. C'est pourquoi, l'historicisation de deux des figures de ce courant philosophique et religieux du milieu du XIXe siècle fournit l'arrière-plan culturel qui permet de comprendre certaines sources des thèmes de recherches *a priori* « hétérodoxes » de James.

2. L'évocation du nom et des événements liés à la publication de la brochure du physiologiste allemand Rudolf Heindenhain (1834-1897) sur le « prétendu magnétisme animal » en 1880 [document n°10] autour desquels s'organise le premier chapitre de la thèse (1879-1881). Heidenhain est le principal acteur d'un événement scientifique déterminant pour James à un moment charnière de sa carrière intellectuelle ; à savoir, l'intégration des phénomènes « hypnotiques » aux lois de la physiologie nerveuse, au moment même où il entreprend de rédiger les *Principles of Psychology*.

3. Par dérivation de l'enquête historique sur la référence précédente, l'analyse de ce contexte nous a interpellé sur l'importance des échanges épistolaires de W. James avec Granville Stanley Hall (1844-1924) [auteur du document n°10b] tout au long de leurs carrières respectives de « psychologues »[1079]. Celui qui fut d'abord l'étudiant, l'ami et l'interlocuteur constant de James

[1078] COWJ (5), p. 338, 342, 377, 441-442, 447, 450, 491-492. C'est parmi les documents relatifs aux échanges entre le Dr. Wilkinson et la famille James que la liste manuscrite a été conservée durant plusieurs décennies.

[1079] COWJ (5), p. 31-33, 42, 44-47, 61--67, 72-74, 86-87. Cf. Chapitre 1. NB : G. S Hall est en relation directe avec certains de ces auteurs dont les Drs. Beard et Mitchell,

dans l'édification d'une « psychologie scientifique » aux États-Unis, peut être considéré comme un *alter ego* dont l'intérêt est qu'il s'est mué en un puissant rival qui lui a systématiquement donné la contradiction. Puisqu'il n'a cessé d'offrir un contrepoint aux idées de James, G. S. Hall peut être considéré comme une figure décisive pour appréhender le contexte des discussions et surtout des dissensions, à la fois thématiques et institutionnelles, dans l'histoire de la psychologie aux Etats-Unis.

4. L'évocation du nom du Dr. George Miller Beard [document n° 2a, 2b, 2c, 2e] dans la correspondance de James entre 1879-1882[1080]. Le Dr. Beard a été à un moment donné l'un des médecins que James a consulté. Très actif dans cette période clef, il a été l'un des artisans de la promotion de la « neurologie » scientifique aux États-Unis qu'il a édifié sur la base d'un « combat contre le spiritisme ». Les articles de George M. Beard sur ces questions, dont James a pris connaissance avec avidité, complètent nos connaissances sur l'état de l'information et sur les prédispositions philosophiques de James lorsqu'il a choisi d'orienter ses recherches vers la « psychologie anormale et supranormale » au début des années 1880. Une des raisons pour laquelle James cite très rarement Beard est sa disparition prématurée en 1883.

Le recoupement méthodique entre le contenu des ouvrages de la liste des « livres tenus en haute estime » avec les échanges épistolaires de James nous a permis d'amorcer un travail historique de plus grande ampleur sur l'analyse du contexte scientifique de rédaction de ces écrits à la lumière de certains problèmes abordés par James au début des années 1880. Ce travail nous a finalement conduits à formuler l'hypothèse générale d'après laquelle il existe un *programme de recherche cohérent* mais méconnu dans l'œuvre de James que nous proposons de définir comme une « prospection systématique des 'états seconds'». La liste manuscrite contribue à montrer que le dénominateur commun qui se dégage de ce programme de recherche réside dans l'analyse du phénomène central et énigmatique des *états de transe* selon les différentes modalités culturelles sous lesquelles il s'est manifesté aux savants du XIXème siècle : à savoir, au travers des phénomènes issus du « magnétisme animal », du « somnambulisme provoqué », du « spiritisme moderne » et de « l'hystérie ». Par leurs efforts pour rationaliser ces phénomènes en les intégrant le plus souvent à une perspective clinique, les psychologues et les médecins de la fin du XIXème siècle ont inauguré le mouvement scientifique international de « l'hypnotisme ». De fait, les expérimentations qu'ils ont mises en œuvre et les enseignements théoriques innovants qu'ils en ont tirés ont permis l'avènement des premiers systèmes théoriques de psychologie et de psychothérapie.

[1080] COWJ (5), p. 54, 62, 99-100, 217-218, 366, 389, 395, 406, 551.

.

La première partie de ce « dossier critique » vise à exposer l'ensemble des données historiques et conceptuelles que nous avons recueillies sur les coordonnées de ce « programme de recherche » tel qu'en rend compte la liste des « livres précieux et estimés par James ». Dans un premier temps, nous discuterons la valeur historiographique de ce document manuscrit, puis nous présenterons son auteur, Alice Howe Gibbens James, en fournissant des éléments historiques sur son contexte de rédaction. Enfin, dans la plus grande partie du volume, nous donnerons une notice critique sur chacun des documents.

Une série significative de publications savantes internationales.

La difficulté d'envisager la portée critique de cette liste manuscrite a été redoublée par le fait que la moitié des livres mentionnés ne font pas partie du millier d'ouvrages de la collection personnelle du philosophe qui a été conservé dans les bibliothèques d'Harvard. Dix d'entre les dix-huit documents originaux peuvent néanmoins être consultés dans les collections de la bibliothèque Houghton [1b, 4, 7, 10, 11, 12, 13] et de la bibliothèque Francis A. Countway d'histoire de la médecine [2c, 2d, 2e]. Les huit ouvrages et articles restants sont aujourd'hui des pièces très rares sur lesquelles il est difficile de mettre la main[1081]. On peut dire que ces livres sont de parfaits exemples de ce que le fils du philosophe, Henry James Jr., a appelé « *le caractère unique et éphémère de la collection de livres constituée par [s] on père au tournant du siècle* »[1082]. Cependant, les données bibliographiques relativement précises fournies par Alice H. G. James permettent d'identifier chacun des documents mentionnés dont nous avons tous pu prendre connaissance.

La forme même de la plupart de ces documents informe sur leur contenu. Dans la grande majorité des cas, ce sont des textes savants courts : onze d'entre eux sont des « brochures » ou des « tirés à part » ; à savoir, la forme typique des productions scientifiques et/ou médicales à la fin du XIXe siècle. La liste désigne huit brochures (conférences et/ou d'articles), six livres (des monographies sur un sujet déterminé, des études de cas cliniques et un panorama historique sur l'hypnotisme), trois articles scientifiques (extraits de revues) et une lettre manuscrite (publiée en

[1081] La « bibliothèque personnelle de William James » (cf. infra) n'a pas été conservée en intégralité par l'université Harvard. Parmi les documents de la liste des « livres très estimés ». Nous avons pu consulter les autres documents grâce à différentes institutions américaines et européennes ; [1], *British Library*, [5 et 6] *l'American Antiquarian Association*, [8, 9, 13] La *Bayerische Staatsbibliothek*. [7, 10, 12]
[1082] Voir infra « catalogue de la « bibliothèque philosophique de William James ».

appendice d'un des ouvrages). Le caractère majoritairement « savant » de cette littérature est également indiqué par le fait que treize des quinze auteurs concernés portent le titre de « docteur ». Concernant leur origine, il s'agit de publications d'auteurs américains (9/18), allemands (5/18) anglais (2/18), français (1/18) et autrichiens (1/18) qui sont parues dans une période relativement courte : entre 1857 et 1896.

Deux des livres qui ont été conservés révèlent une autre indication suggestive : ils ont été dédicacés par leur auteur. On peut alors constater que la plupart de ces brochures (13/17) ont été écrites par des amis ou bien par des collègues de James : au moins cinq d'entre les quinze auteurs évoqués ont entretenu une correspondance active avec lui On sait aussi qu'il a rencontré et échangé avec deux autres auteurs[1083]. On peut dès lors supposer que W. James a attribué une valeur spéciale à ce groupe de livres parce qu'ils avaient été écrits par des auteurs qu'il appréciait particulièrement. À partir de là, on peut très bien imaginer que James avait placé cette quinzaine de brochures à un endroit précis de sa bibliothèque parce qu'elles constituaient pour lui une *série significative* de publications qui contenaient les théories, les faits, les expériences ou les idées suggestives dont il pensait qu'elles proposaient (chacune d'elles ou en série) une prise intéressante sur les problèmes qu'il souhaitait aborder.

C'est ce sous-ensemble de la bibliothèque de travail de James que son épouse aurait retranscrit de sa main, dans la perspective de son démantèlement après sa disparition, afin d'attirer l'attention de ceux qui se pencheraient à l'avenir sur la pensée de son mari défunt. Il est toutefois difficile de déterminer qui des éditeurs, des conservateurs ou des futurs historiens et philosophes, Alice G. James a souhaité attirer l'œil ? D'une manière générale, ce geste doit être inscrit dans l'effort de conservation patrimonial suite au décès du philosophe en août 1910.

L'activité éditoriale posthume et la conservation des archives

Après la mort de William James en 1910, on décèle les traces d'une importante activité éditoriale couplée à un effort de conservation patrimoniale qui ont contribué à la fixation d'une figure historique déterminée. Trois acteurs essentiels ont supervisé ces deux activités : l'épouse, Alice G. James, et le fils aîné du philosophe, Henry James Jr, (1879 -1947), en étroite collaboration avec le professeur Ralph Barton Perry (1876-1957), le directeur du département de philosophie de Harvard. Au cours de cette entreprise

[1083] James a correspondu avec le Dr J. J. Garth Wilkinson [1ab], G. Stanley Hall [10b], G. Miller Beard [2abce], S. Weir Mitchell [3]. Il a rencontré le Dr. Schrenck-Notzing [7], le Dr. Crothers [2d], et le philosophe Emile Boirac [11].

d'édification mémorielle, quatre étapes sont significatives :

1910 – 1912 : Henry James Jr. publie un premier recueil d'essais, *Memories and Studies*, 1911. R. B. Perry dirige la publication posthume de deux ouvrages de philosophie : *Sur quelques problèmes de philosophie* (1911) qui est un manuscrit didactique inachevé et les *Essais d'empirisme radical* 1912 qui réunissent d'importants articles philosophiques parus en 1904-1905[1084].

1920 : Publication, sous la direction éditoriale d'Henry James Jr., des *Letters of William James* (2 vol.)[1085]. Ce dernier, par ailleurs membre du bureau de l'université Harvard (*overseer*) a rédigé des commentaires circonstanciés sur cette sélection de lettres. Il est notable que l'ouvrage soit dédicacé à Alice G. James. De fait, les archives témoignent d'un important travail préliminaire de sélection de lettres jugées « représentatives » et « pertinentes », qui a été réalisé par Henry et Alice James entre 1911 à 1920.

Cette même année, R. B. Perry, édite chez Longman's, des *Collected Essays and Reviews*, qui réuni trente-neuf articles et comptes rendus d'ouvrages de James, et une *Annotated Bibliograhy of the Writings of William James*.

1923 : après le décès d'Alice James en 1922, Henry James Jr. a organisé le transfert des notes manuscrites et de la « bibliothèque philosophique » de William James à Harvard, sous la supervision active de R. B. Përry et grâce à l'assistance des conservateurs de la bibliothèque Widener[1086]. À partir de ce transfert, Perry, très apprécié pour sa compétence, a entrepris une classification de l'ensemble des archives et il a été « désigné » comme « biographe officiel ».

1935 : parution de la biographie philosophique de R. B. Perry, *The Thought and Charcter of William James* (2 vol.) qui reçoit l'honorable *Pulitzer* Prize l'année suivante. Le livre est unanimement salué par la critique internationale. De fait, il est le résultat d'un travail historique méticuleux sur les « papiers » et surtout sur et la correspondance de James. Car dans ce livre, les lecteurs avaient l'opportunité de découvrir de nombreux documents inédits et des extraits substantiels de près de 500 lettres de correspondants. Cet ouvrage demeure le point de départ des études jamesiennes et les détermine encore aujourd'hui[1087].

1084 Pour un exposé des enjeux historiques et philosophiques de cet ouvrage, cf. M. Girel, G. Garetta (ed.), *Essais d'empirisme radical*, Marseille, Agone, 2005.

1085 *The Letters of William James* (2 vol.), Boston, Atlantic Monthly Press, , London, Longman's, 1920.

1086 La famille James a fait appel aux services d'A. A. Roback [Houghton Library, Llettres d' H. James Jr., Harvard) Ms Am 1094 (66) ; A. A. Roback Papers: MS Am 2518 (517). *Valuable second-hand books list I. Books originally belonging to William James*] Ce dernier a écrit un intéressant ouvrage sur la bibliothèque de James, A. A. Roback, *William James, His Marginalia, Personality and Contribution*, Cambridge Mass., SCI-ART Publishers, Harvard Square, 1942.

1087 Ralph Barton Perry Papers, Harvard University Archives, Nathan Marsh Pusey Library.

Grâce aux datations précises fournies par la *Correspondanc*e, il est possible d'inscrire ces écrits dans l'histoire des recherches scientifiques de James. Car il est notable que quatorze de ces dix-huit écrits aient été publiés entre 1874 et 1896 ; soit, lors de la période de recherche la plus active du philosophe dans le champ de la psychologie. Ce sont tous des écrits dont le contenu fait état de recherches contemporaines, ou bien qui prennent position sur des problèmes scientifiques ou médicaux déterminés. Un bon nombre d'entre ces brochures font état de découvertes scientifiques et/ou médicales [2abc, 10ab], tandis que les autres exposent des cas ou des expériences extraordinaires [1ab, 3, 4, 5, 11]. Le restant enfin, fait état de discussions théoriques parfois contradictoires sur ces découvertes, ces cas ou ces expériences [6, 7, 8, 9, 11, 12]. Ce sont pour la plupart des sujets scientifiques ayant suscité beaucoup d'intérêt, parfois de vives controverses et, à ce titre, discutés devant des académies de renom [2, 6, 10, 11], ou bien au sein de sociétés savantes [2abc] et même devant un tribunal. [1ab]. On peut ainsi repérer pour chacun de ces textes un rapport de tension à l'autorité, qu'elle soit scientifique, médicale ou juridique.

Or, l'un des aspects essentiels que révèle l'analyse de cette liste réside précisément dans une volonté de confronter les différents phénomènes de transe et/ou de « dédoublement de la personnalité » du point de vue d'approches et de théories opposées. À cet égard, il est intéressant de les lire à la lumière d'une citation de James lorsqu'il s'est expliqué publiquement sur l'intérêt scientifique d'aborder l'étude de ces phénomènes :

« […] *En psychologie, en physiologie, en médecine ; partout où un débat entre les Mystiques et les Scientifiques a été tranché une bonne fois pour toutes, ce sont les Mystiques qui se sont avérés avoir raison en ce qui concerne les* faits*, tandis que les Scientifiques ont eu le meilleur en respect de leurs théories.* […] »[1088]

On peut dire que cette liste regroupe les idées dont James aurait pressenti qu'elles amèneraient à des découvertes importantes ou, du moins, qu'elles contribueraient à cerner l'un des problèmes dont il attendait beaucoup ; à savoir, le phénomène de « dédoublement de la conscience » dans les phénomènes du spiritisme, du somnambulisme et de l'hypnotisme. Mais également, comme en témoigne la « liste », dans les intoxications et dans certaines névroses graves. Cette série de brochures témoigne par là de ses intuitions et elles fournissent les coordonnées des directions de recherches qu'il a explorées pour aborder de façon résolument scientifique l'étude de ces phénomènes encore très énigmatiques. Le grand intérêt de ce document est de montrer comment James s'est efforcé de considérer la variété des abords de ces

[1088] EPs, p. 249. Nous avons traduit l'ensemble de ce texte-clef en appendice : « Le 'résidu inclassable', traduction des arguments épistémologiques de James ». voir aussi Chapitre 4.

phénomènes ; où l'hypnotisme peut apparaître comme une maladie, semblable à l'addiction, mais aussi comme un moyen de guérir ; tandis que le spiritisme est conçu comme une réalité énigmatique analogue à l'apparition de la démence.

Tout porte à croire que cette liste d'ouvrages livre un ensemble relativement bien structuré, dans l'esprit de celui qui les a collectés, d'expériences, de théories et de problèmes définis qui sont autant de « variétés de l'expérience de la transe ». – une approche comparative d'une réalité singulière de l'expérience humaine qui a été désignée au XIXème siècle sous le vocable anglais de « trance ». Un terme qui est explicitement utilisé dans la plupart des documents. En retour, l'étude de ce contexte peut permettre d'éclairer l'œuvre scientifique de James sous une perspective à la fois nouvelle et historiquement informée.

Ce document manuscrit contribue à circonscrire et apprécier les coordonnées de ce programme de recherche telle que James a pu l'envisager. Dans cette investigation ouverte à l'issue indéterminée, James a plusieurs fois dit qu'il s'efforçait de rechercher un *contexte* scientifique pour appréhender des faits déconnectés et non encore admis. En 1890, après avoir rédigé les *Principles of Psyhcology*, alors qu'il est au milieu de sa carrière scientifique il a décrété « l'urgence » d'entreprendre une « *étude comparative des états de transe et des états subconscients* ». Sa volonté d'explorer le déterminisme des états de transe et de questionner l'idée de « possibilités mentales encore Psychology » est au cœur de son programme de recherche parce que la possibilité d'envisager un monde au-delà des sens qui puisse répondre à son inquiétude religieuse repose sur les réalités expérimentales recouvertes par le terme de « transe ».

*

<u>Note sur la famille James</u> : sur certains aspects importants de leur culture, de leur philosophie et de leurs croyances à travers l'évocation de deux de ses membres méconnus, Henry James Senior (1811-1882), le père, et Alice Howe Gibbens James (1849 – 1922), l'épouse.

Le manuscrit de la liste des « livres très estimés » dont la découverte a impulsé l'hypothèse de recherche de ce travail a été rédigé par la femme de William James, Alice Howe Gibbens James. Mais quelle autorité historiographique peut-on donner à ce document et à cette signature ? Et quels sont les circonstances et les enjeux de sa rédaction ? Bien qu'on connaisse assez mal ce personnage, un certain nombre de documents permet d'affirmer que son rôle a été déterminant dans la vie *intellectuelle* du philosophe ; ce dont témoigne, entre autres pièces, leur importante correspondance[1089]. Cependant, il n'existe à ce jour que très peu d'analyses sur leur relation dans l'ensemble de la littérature secondaire pourtant très vaste sur la famille James[1090]. Or, ce défaut de visibilité apparaît justement comme des plus significatifs dans la mesure où Alice James a été un protagoniste primordial pour l'implication de son mari dans les « recherches psychiques ». D'après la documentation que nous avons pu rassembler, il apparaît que ce personnage a suscité un certain nombre de préventions intellectuelles de la part des milieux académiques américains. C'est pourquoi, il nous semble intéressant d'exposer les enjeux à la fois intellectuels et historiographiques qui se dissimulent derrière ce silence poli.

Dans le livre de Ralph Barton Perry (1935), dont l'une des ambitions visait pourtant à circonscrire précisément l'environnement intellectuel du philosophe par la mise à disposition des

---

1089 La *Correspondance* révèle des échanges épistolaires très actifs entre les deux époux. Leurs lettres représentent près de 25% du contenu des 12 volumes de la *Correspondance*. Comme le remarque l'un des éditeurs : « […] *Pendant ses voyages, beaucoup de ses lettres ont été écrites à son épouse, et ces lettres constituent une sorte de journal qui éclaire sous un jour significatif la personnalité complexe de James*. […] ». E. H. Maiden, COWJ (8), p. xxiii.

1090 Les études sur Alice Gibbens James sont toutes d'ordre biographique. Mentionnons le récent ouvrage de Susan E. Gunter, *Alice Howe Gibbens James*, University of Nebraska Press, 2009. On trouvera d'autres éléments dans la biographie de R. D. Richardson, *William James, in the Maelström of American Modernism*, Boston, New York, Houghton Mifflin Co., 2007, voir notamment, p. 264-268. Sur la culture de la famille James, l'étude la plus considérable demeure la biographie en 5 volumes de Léon Edel, *Henry James*, Philadelphia, Lippincott, (1953-1972), Voir aussi, F. O. Matthieussen, *The James Family, A Group Biography*, New York, Albert A. Knopf, 1947.

lecteurs des correspondances épistolaires (près de 500 lettres citées), le rôle d'Alice James est entièrement négligé ; alors que l'auteur a consacré de nombreuses pages à examiner l'influence de son entourage familial, tel que l'héritage culturel reçu de son père, Henry James Senior (1811-1882), un théologien transcendantaliste anticonformiste, ainsi que sa relation avec son frère, Henry James (1843-1916), le romancier, et celle avec leur plus jeune sœur, Alice James (1848-1891) devenue célèbre après la publication posthume de son *Journal*[1091].

À l'époque de cette publication, certains critiques avertis se sont étonnés de cette singulière omission. Le philosophe Horace M. Kallen (1882-1974), qui fut un étudiant proche de James dans les dernières années, a formulé cette critique dans la conclusion de son compte rendu du livre de Perry paru dans la *Philosophical Review* en 1938. Selon Kallen :

« […] *On peut regretter que Perry ait limité ses remarques sur le rôle de Madame James dans le développement de la pensée et de la personnalité de son mari à un seul paragraphe de simple déférence. Elle n'a pas seulement été l'épouse et la mère exemplaires que Perry apprécie avec raison (Chap XXI, 375-376). Elle a exercé une influence très nette sur son mari et je suis enclin à croire que le revirement inconscient de la pensée de William vers celle de Henry James Sr. aurait difficilement pu aller aussi loin sans la réaction consciente et constante d'Alice James à ce sujet. Son rôle dans les mutations de la pensée de William était bien plus important que celui de la plupart des correspondants au sujet desquels Perry a consacré tant de chapitre*s. […] »[1092]

Ces remarques finales font clairement écho à la critique plus générale que Kallen a exprimée dès le début de son compte rendu. Selon lui, dans ce « portrait philosophique » :

« […] *des curieuses réticences et réserves ont été imposées. Des problèmes bien connus, d'une importance centrale ont été escamotés et ignorés*. […] » .

Le résultat final de ces omissions est, selon lui, de produire une « distorsion » du personnage. De fait, Kallen formule ici une hypothèse suggestive dont les indications se sont avérées pertinentes au cours du travail de recherche historique. En premier lieu, il serait

---

1091 Les 200 premières pages du livre de Perry sont consacrées à l'exposition de la pensée et de l'environnement intellectuel d'Henry James Sr., TCWJ, vol. 1 (Chapitres 1 à 6, p. 3-122) et sur la relation entre Henry James Sr. et William James, (chapitres 7 à 10), p. 125-201, et en « annexe », la « correspondance philosophique entre William James et son père » p. 705-716. Sur Henry James, son frère, Perry consacre les chapitres 18 et 19, p. 303-322. *Passim*. Enfin, Perry a consacré tout un chapitre de son livre à la relation de W. James avec sa sœur Alice James. cf. L. Edel (ed), *The Diary of Alice James*, [1964], New York, Penguin Books, 1982.

1092 Horace M. Kallen, « Remarks on R. B. Perry's Portrait of William James », *The Philosophical Review*, vol. XLVI, N°1, Janv. 1937, p. 68-78..

foncièrement erroné de ne considérer la personnalité d'Alice James que sous le seul angle matrimonial. D'après lui, il faut prendre acte d'une « influence » intellectuelle « très nette » dans l'évolution et dans les « mutations » de la pensée de William James. Or, il indique que ce rôle doit être considéré à la lumière de la relation que ce dernier a entretenue avec les idées de son père et, plus globalement, avec le courant philosophique et religieux auquel ce dernier a appartenu.

L'enjeu de cette hypothèse, dans la perspective d'une lecture génétique de l'œuvre de James, réside donc dans l'idée d'un *tournant* (cf. vol. 1, chapitre 2), plus ou moins conscient, qu'il aurait entamé suite à la disparition d'Henry James Sr. en 1882[1093]. Selon cette hypothèse, James aurait été amené, à partir de sa quarantième année, à reconsidérer les « idées paternelles » qui ont été constitutives de sa formation intellectuelle au cours de ses premières années mais contre lesquelles il s'est ensuite érigé pour se ménager une sphère de réflexion indépendante[1094]. Dans ses années de maturité, il aurait procédé à un retour vers ces idées sous la pression « consciente » et continue de sa femme. Dès lors, en quoi cette reconsidération des idées issues de l'héritage culturel paternel aurait-elle nécessité un « revirement » pour James ? Comment caractériser ce courant culturel et philosophique ? Et quel rôle Alice James aurait-elle joué ?

Henry James Senior (1811 – 1882).

Avant d'examiner les documents qui témoignent de l'influence active d'Alice James sur son mari, il apparaît nécessaire de fournir des éléments historiques sur la pensée et la personnalité d'Henry James Sr. D'après les nombreuses études disponibles à ce sujet, on peut dire sans ambages que la vie intellectuelle de William James (ainsi que celle de ses frères et sœurs) a été puissamment dominée par la figure de son père. Le livre de Ralph Barton Perry, par exemple, montre comment, du point de vue de l'histoire intellectuelle nord-américaine, l'exposition du jeune W. James aux valeurs et aux aspirations du milieu transcendantaliste auquel son père a appartenu a été déterminante.

Henry James Sr. est personnage parmi les plus originaux de l'histoire de la philosophie américaine. C'était un penseur indépendant, sans attaches confessionnelles ou universitaires, ni même géographiques, qui a bâti toute son œuvre sur l'idée que la religion est une réalité vivante à

[1093] Sur cet évènement et ses implications, COWJ (5), *passim*, (décembre 1882-mars1883), dont les lettresadressées à Alice G. James, à Henry James (Jr.) et au Dr. Wilkinson.

[1094] L'expression « idées paternelles » (*fathers' ideas*) est couramment employée par le frère du philosophe, Henry James, dans ses mémoires qui sont des sources utiles pour comprendre les la culture et les idées de ce milieu social et culturel. cf. H. James, *A Samll Boy and Others* (1913) et surtout *Notes of of Son and Brother* (1914). Sur ce point, voir,H. Feinstein, *Becoming William James*, Ithaca NY, Cornell University Press 1984 et l'étude contemporaine de L. Menand, *The Metaphysical Club*, New York, Farrar, Straus, Giroux, 2002, p. 79-95

partir de laquelle il fallait, selon lui, indexer toutes les réflexions ; qu'elles soient théologiques, philosophiques, sociales ou politiques. En d'autres termes, le domaine de la transcendance, de « l'invisible » ou de l'« autre monde » est, pour lui, la prémisse fondamentale à toute pensée pertinente. L'autre aspect essentiel de sa pensée réside dans ses réflexions sur la nécessité d'instaurer une distance nécessaire avec les ecclésiastiques, leurs dogmes et les institutions auxquelles ils appartenaient. Dans l'étude que William James a écrite sur la pensée d'Henry James Sr, rédigée suite à sa disparition en 1882, il exprimait clairement le fait qu'elle devait entièrement se lire à partir de « *l'idée centrale, toujours répétée, de la réalité de la religion et de notre connexion vitale et intense avec elle* ». Pour James, son père était avant tout un « mystique » qui souhaitait « *empêcher la religion de devenir une convention fossile* » afin de la « *maintenir pure et toujours en vie* »[1095].

Mais l'étude de Perry, notamment, montre aussi comment James s'est écarté à un moment donné et même « révolté » contre la pensée et la personnalité d'Henry James Sr. afin de se construire intellectuellement d'une façon autonome. Au cours de ses années de formation (1860-1875), William James a adopté un point de vue naturaliste et « positiviste » par l'abandon délibéré de l'ensemble des prémisses de la pensée religieuse d'Henry James Sr. Leur désaccord dans cette période, qui est bien illustré par leur correspondance, tenait essentiellement au caractère théologique de la pensée d'Henry James. Plus précisément, W. James critiquait vertement son « assertivité » plutôt que son « mysticisme » proprement dit.

Néanmoins, sur la base d'une mise en perspective historique des écrits et des lettres de William James, on peut dire que cette présence intellectuelle paternelle ne l'a jamais quittée. Dans la « lettre d'adieu » qu'il a envoyée à son père mourant, au mois de décembre 1882, alors qu'il se trouve en Europe, James lui écrit :

« […] *tu es et tu resteras pour moi une figure centrale. Toute ma vie intellectuelle dérive de toi ; et bien que nous ayons souvent eu des difficultés à nous accorder, je suis sûr qu'il y a une harmonie quelque part et que nos luttes se combineront.*

Ma dette envers toi va bien au-delà de tous mes pouvoirs d'estimation – tellement ton influence a été précoce, pénétrante et constante. […] »[1096]

De la même façon, un passage d'une lettre écrite à sa femme quelques semaines après la disparition de son père traduit là encore cette emprise intellectuelle et affective :

1095 ERM. Voir aussi l'introduction des *Letters of William James*, H. James (ed.), 1920), *op. cit.*
1096 COWJ (5), p. 327.

« […] *Il est vraiment singulier de sentir comment chaque jour j'apprends à me rendre compte à quel point sa pensée, à travers ses commentaires et ses remarques sur mes expériences, a ça et là formée une part intégrale de ma conscience quotidienne, sans que je ne l'aie jamais réalisé jusqu'ici.*

Je m'interromps sans cesse et je retrouve cette ancienne habitude d'imaginer ce qu'il m'aurait dit sur ce que je voyais et entendais […] »[1097]

Dans cette « lettre d'adieu », James s'engageait auprès de son père à éditer ses « inédits littéraires ». Il a effectué ce travail important au cours des années 1883 et 1884 en éditant un volume qui rassemblant ses écrits disséminés et inédits[1098]. C'est donc dans cette période qu'il a été amené à reconsidérer l'ensemble de la pensée d'Henry James Sr. Un des fruits de ce travail de relecture des œuvres paternelles réside dans l'introduction d'une centaine de pages aux « inédits littéraires » que W. James a rédigées dans cette période et où il a proposé un résumé personnel de cette « philosophie ».

Mais il existe un autre résultat moins visible à ce travail de reconsidération par James des « idées paternelles ». Un simple recoupement chronologique indique en effet que l'orientation active de James pour les « recherches psychiques » s'est fait suite au décès de son père. On peut penser qu'Alice Gibbens James, qui, comme on va le voir, partageait bon nombre des idées et des valeurs promues par son beau-père et notamment son attrait pour le surnaturel, a eu un rôle non négligeable dans cette activation. Le 1er janvier 1883, elle écrit à son mari à propos de la disparition d'Henry James Sr. :

« […] *s'il y a bien une impression, plus forte que toutes les autres, qu'il m'ait laissées, c'est bien celle de l'évidence inexprimable, de la* réalité *et de la* proximité *du monde spirituel. La mort, pour ce cher homme, n'était qu'un « non-sens ». Le changement auquel il aspirait était* plus de vie. […] »[1099]

Alice Howe Gibbens James (1849 – 1923)

Un document d'archive conservé à la bibliothèque Houghton fournit des indications importantes pour apprécier la personnalité, les idées et les croyances d'Alice James et son lien intellectuel avec Henry James Sr. Il s'agit d'un « mémoire non publié » intitulé « Alice Howe

1097 *The Letters of William James* (1920), vol. 1, p. 222.
1098 L'année suivante, en 1884, il édite les *Literary Remains of Henry James*, Boston, Osgood, 1884, pour lesquels il a rédigé une introduction substantielle où il expose la philosophie religieuse de son père. Ce texte est intégralement repris dans ERM
1099 COWJ (5), p. 370.

Gibbens » qui a été rédigé par leur fils, Henry James Jr. (1879 – 1947), en 1938[1100]. À la lecture de ce mémoire, on apprend notamment que sa mère est issue d'un milieu socio-culturel précis auquel la famille James était elle aussi liée et dont l'originalité est d'avoir cultivé des croyances religieuses hétérodoxes associées à l'adoption et à la promotion d'une éthique sociale radicalement progressiste. Ce courant, que nous avons cherché à caractériser au travers la présentation du Dr. James John Garth Wilkinson (1812-1899)[1101], incarnait une des franges les plus « libérales » de l'élite intellectuelle de Nouvelle-Angleterre dans la seconde moitié du XIXe siècle. Les membres de ce courant se réunissaient au « Boston Radical Club » pour discuter des libertés civiles et religieuses, de l'abolitionnisme ou de l'émancipation sociale et politique des femmes. On trouve une description, souvent ironique, de ce milieu dans le roman d'Henry James, *Les Bostoniennes* (1886)

Une des références clefs de ce courant philosophique lié au transcendantalisme, était la pensée théologique d'Emmanuel Swedenborg (1688-1772) ; un penseur dont Henry James Sr. a été l'un des grands interprètes[1102]. Swedenborg est un savant suédois du XVIIIe siècle qui, au milieu de sa vie, à l'âge de cinquante-cinq ans, est entré dans une phase mystique au cours de laquelle il aurait fait l'expérience, pendant plus de vingt ans, d'un certain nombre de « révélations » surnaturelles, tout en maintenant son intégrité mentale : « *ses yeux*, disent ses disciples, *se sont ouverts au monde spirituel* »[1103].

Parmi ces « inspirations », il lui aurait été demandé par le Christ en personne, venu le visiter sous la forme d'une « vision », d'œuvrer à une « régénération du christianisme » afin de remédier au dévoiement des institutions ecclésiastiques. Cette idée, qui est une version moderne du millénarisme, l'a amené à plaider pour la fondation d'une « Nouvelle Église » qu'il appelait la « Nouvelle Jérusalem ». Tout au long du XIXe siècle, les disciples de Swedenborg ont constitué une faction religieuse très active, tant en Europe qu'aux États-Unis. Ce courant intellectuel et religieux était associé à un réformisme politique radical que ses membres ont approché puis édifié

1100 [Houghton Library of Harvard University, bMs AM 1095.1* 1962], « Unpublished Memoir » (1938) by Henry James Jr. on « Alice Howe Gibbens (1849-1922) ».

1101 Voir la notice sur les documents 1a et 1b.

1102 Un interprète hétérodoxe là encore puisqu'Henry James Sr critiquait les efforts des swedenborgiens pour constituer une « nouvelle Eglise » qui lui semblait aller contre les enseignements du « visionnaire ». cf. *infra*.

1103 Sur Swedenborg, voir la biographie du dr. J. J. Garth Wilkinson, *Emmanuel Swedenborg : A Biography*, London, W. Newberry, 1849. Pour des études contemporaines sur l'influence de cette figure aux Etats-Unis, voir S. E. Alhstrom, *A Religious History of the American People*, London, New Haven, Yale University Press, 1972, G. Deledalle, (1998), *op. cit.*, L. Menand (2000), *op. cit.* Sur l'énigme de la cohabitation de ses visions et de son intégrité mentale, l'étude du psychiatre français, Gilbert Ballet, *Swedenborg, histoire d'un visionnaire au XVIIIe siècle*, Paris, Masson 1889. Ce thème est aussi traité par Paul Valéry, « Svedenborg » [1936], *Œuvres*, vol. 1, Paris, Gallimard, p. 825-844.

par la lecture des écrits « socialistes » de Charles Fourier (1872-1837)[1104]. Les trois piliers fondamentaux sur lesquels s'appuyait ce mouvement intellectuel et religieux étaient : 1) indexer toute l'existence humaine sur une « dimension invisible supérieure » ; 2) se méfier systématiquement de toute autorité institutionnelle ; 3) promouvoir un réformisme démocratique « mélioriste ».

Dans le contexte culturel de la Nouvelle-Angleterre du XIXe siècle, ce courant n'était pas sans dénoter une dimension d'hérésie puisqu'il prônait une rupture franche avec certaines des valeurs du calvinisme puritain : il prenait ainsi à contre-pied les croyances sur l'immutabilité de la nature humaine, sur le péché originel et sur la prédestination ; et il promouvait un « salut par les œuvres » plutôt que par la grâce. On trouve dans cette échelle de valeurs hétérodoxe promue par Henry James Sr. et par ses associés transcendantalistes, un puissant ferment philosophique de l'ensemble des œuvres issues de la famille James. En ce qui concerne les représentations du monde de ce courant religieux, elles se fondent essentiellement sur l'idée fondamentale d'une superposition entre deux « règnes » : l'un, réel ou « mondain », et l'autre, « spirituel ». Il en découle l'idée d'une « supériorité » manifeste de ce monde « invisible » et celle d'une porosité entre ces deux règnes. De cette vision du monde résulte la croyance en la survivance de l'âme dans une « vie future » que les interprètes les plus littéraux appellent la « vraie naissance ».

À partir de cet ensemble de représentations et de croyances, on peut percevoir en quoi les écrits de Swedenborg ont constitué une source d'inspiration importante pour le mouvement du « spiritisme moderne » qui a émergé et s'est développé dans les années 1850[1105]. Car dans sa « phase mystique », le savant suédois aurait eu la faveur, lors d'états quotidiens de « transe intellectuelle », de devenir le sujet de « visions » par lesquelles il aurait conversé avec les « anges », les « démons » et les « esprits » au cours d'expéditions régulières dans « l'autre monde ». Pour ses disciples, c'est un « voyant » qui avait la faculté de « visiter les cieux ». Dans un ouvrage de plusieurs dizaines de volumes intitulés *Arcana Coelestia* (1749-1756), il s'est employé à dresser pas à pas la carte de « l'au-delà »…. D'après un commentateur, ce curieux ouvrage est une « *description minutieuse en 30 volumes sur la structure et l'administration de l'univers céleste, écrit en style presque aussi sec que celui des documents officiels*»[1106].

1104 S. E. Alhstrom, (1972), *op. cit.,* p. 488-490. En ce sens, Swedenborg fut aussi une référence majeure du courant transcendantaliste. R. W. Emerson lui consacre un chapitre de ses *Hommes représentatifs* (1850). Ces intellectuels réformateurs et « spiritualistes » ont adopté des idées utopistes voire révolutionnaires et se sont réclamés des idées de Charles Fourier. C. J. Guarnieri, *The Utopina Alternative : Fourierism in Nineteenth Century America*, Ithaca, Cornell University Press, 1991.

1105 Sur ce point, F. Podmore, (1903), *op. cit*., vol. 1, p. 291-300.

1106 Frederic H. Young *The Philosophy of Henry James, Sr.* (1951), cité par G. Deledalle (1998), *op. cit* . p.43.

Alice presqu' James, tout comme Henry James Senior, a été très influencée par le « Swedenborgianisme ». Ils étaient tous deux habités par cette croyance en la « réalité » et en la « proximité » de ce monde parallèle « supérieur » et « invisible ». Toute leur vie intellectuelle et morale était indexée sur cette foi fervente en la réalité de ce « monde spirituel » dont découle la croyance en l'immortalité humaine. Cependant, bien qu'il ait été un contemporain très bien informé des phénomènes du spiritisme, par le biais de son ami le Dr. J. J. G. Wilkinson notamment, Henry James Sr. n'a jamais adopté les croyances spirites. Il a même critiqué ce qu'il considérait comme une « spiritualité dévoyée »[1107].

L'idée de l'immortalité humaine, toutefois, à laquelle Henry James Sr. rattachait sa foi, est demeurée au centre de sa pensée. Une lettre de William James témoigne de l'importance de ce référent moral ultime pour son père. Dans sa « lettre d'adieu » déjà mentionnée, James discute intimement de cette croyance et écrit à son père qui était lui-même veuf :

« […] *en ce qui concerne l'autre côté, de maman et de notre rencontre possible, je* ne peux rien *dire. Mais plus que jamais à ce moment, je sens que si cela* était *vrai, alors tout serait résolu et justifié* […] »[1108].

L'idée de l'immortalité et la réserve aussitôt exprimée ici par James au sujet de cette croyance fondamentale pour son père montrent clairement que, à ce moment donné, sur la base de ses propres idées et croyances, il se refuse à ce jour à l'adopter. James, en effet, est retenu par son *ethos* de savant. D'après le mode de pensée scientifique qu'il a adopté, l'immortalité demeure un article de foi qui ne repose sur aucune preuve empirique. Cependant, d'après la tournure de sa proposition, on décèle qu'il reste encore pour lui une possibilité à explorer qui, si jamais elle venait jamais à être démontrée, alors, « justifierait tout ». Or, il ne fait aucun doute qu'à ce moment le domaine qui semble offrir ne serait-ce qu'une infime chance à cette possibilité est celui de la « recherche psychique »[1109].

C'est précisément en insistant sur l'importance de ce champ d'étude en référence constante à la mémoire de son père, qu'Alice James aurait eu, à partir de 1882, une influence importante dans l'orientation des intérêts intellectuels de son mari.

1107 Dans un article de 1852, au moment de la culmination du mouvement spirite aux Etats-Unis, H. James Sr. a écrit un article intitulé « Spiritual Rappings » où il tourne en dérision et condamne cette vision dévoyée du « monde spirituel ». H. James, *Lectures and Miscellanies*, Redfield, Clinton Hall, New York, 1852, p. 407-424.

1108 COWJ (6),

1109 Voir la lettre de James au Dr. J. J. G. Wilkinson du mois de mars1886, COWJ (6), p. 124-125.

Il existe encore un autre document qui permet de mieux circonscrire encore l'attachement d'Henry James Sr. et de l'ensemble de sa famille au problème de l'immortalité humaine et l'attitude de William James à cet égard. En 1891, soit près de dix ans après la disparition de son aïeul, il écrit à sa sœur elle aussi mourante. Dans cette lettre, James évoque explicitement la possibilité d'une « vie future » en référence aux phénomènes de « dédoublements de la conscience », ou ce qu'il appelle ici « l'élargissement des personnalités dans la transe ». Suite à quoi, il déclare :

« […] *à ce sujet, il y a bien plus que ce que n'en a jamais été dit par la soi-disant Science.* […] *[Tout cela] me fait me tourner, pour comprendre, en direction de toutes sortes d'idées spiritualistes anti-scientifiques et tant méprisées.*

Père aurait trouvé en moi un interlocuteur attentif aujourd'hui […] »[1110]

En d'autres termes, pour des raisons culturelles bien déterminées, il faut prendre acte du fait que la famille James et Alice Gibbens James en particulier, s'intéressaient activement aux théories et aux phénomènes du spiritisme. Sans qu'elle n'ait jamais été impliquée, ni activement ni pratiquement, dans ce qui était alors un véritable mouvement religieux, on sait toutefois qu'Alice James fréquentait régulièrement des « médiums » et des « guérisseurs par l'esprit » ; soit, tout un monde de praticiens plus ou moins marginaux qui faisaient partie intégrante de la culture de la Nouvelle-Angleterre de l'époque. C'est cette implication qui, lors de l'entreprise éditoriale de construction mémorielle après la disparition de William James, aurait valu à son épouse, alors perçue comme compromise dans une forme d'irrationalisme, la réticence de certaines personnalités universitaires.

Pour illustrer ces réserves, on peut se référer à un échange de lettres entre R. B. Perry et le fils aîné de William et Alice James, Henry James Jr. daté de 1938 ; soit trois ans après la parution de l'ouvrage de Perry qui avait été honoré du *Pulitzer Prize for Biography* (1936). Cet échange révèle clairement l'embarras qu'a pu susciter la figure d'Alice Gibbens James pour un des membres éminents du milieu académique impliqué dans la patrimonialisation de l'œuvre de James. Rappelons que le professeur Perry était alors le directeur du département de philosophie à

[1110] COWJ (7), p. 177-178. Cette lettre du 6 juillet 1891 vaudrait d'être citée dans son intégralité. Alice répond à son frère de façon typique par une lettre, reproduite dans son *Journal* : « […] *c'est le moment le plus suprêmement intéressant dans une vie, le seul en fait où la vie semble vivante, et je tiens pour l'une des plus grandes bonnes fortunes d'avoir à disposition ces quelques mois plein d'intérêt et d'instruction dans la connaissance de ma mort approchante. C'est aussi simple qu'aucun des faits de la nature, une feuille qui tombe ou une rose qui éclos, et j'ai une conscience délicieuse, toujours présente, des vastes espaces à portée de main, et un murmure de repos dans l'air.* […] », L. Edel (ed.), (1964), *op. cit.* p. 15.

Harvard et le préposé officiel au maintien de la réputation internationale du philosophe disparu. Suite à sa lecture du « mémoire » sur Alice Gibbens James, il fait part de ses impressions de lecture et attire l'attention d'Henry James Jr. sur un aspect qui, selon lui, ne semble pas avoir été abordé avec suffisamment de profondeur :

« […] *je m'interroge*, dit-il, *sur la relégation à une simple note de l'intérêt de madame votre mère pour les recherches psychiques*. […]»[1111]

Ce à quoi Henry James lui répond :

« […] *Peut-être aurais-je dû dire plus de choses au sujet de l'intérêt de ma mère pour les recherches psychiques que ce que j'ai déclaré à la page 66, mais il y a bien d'autres choses dans sa vie au sujet desquelles je n'ai pas essayé de rendre une pleine justice dans ce simple mémoranda*. […] ».

A la page 66 du « mémoire », Henry James écrivait :

« [] *On pourrait dire qu'elle a fleureté avec le surnaturel, qui l'attirait beaucoup : elle était incapable de s'empêcher de croire à certaines choses, bien qu'immédiatement suspectes vis-à-vis d'autres. Quand des soi-disant messages de l'au-delà 'sonnaient vrais', elle pensait qu'ils devaient certainement être ce qu'ils prétendaient être*. […] »[1112].

Ces documents témoignent de ce qui a pu susciter à l'époque l'inconfort des milieux académiques : Alice James, de par sa culture et ses croyances, a eu un rôle de premier plan dans le fait de maintenir éveillé l'intérêt de William James pour l'étude des médiums spirites, des guérisseurs « miraculeux » et autres « médecins-mesméristes ». Ce malaise était d'autant plus vif que, comme le mentionne Henry James Jr., elle semble avoir parfois accordé un certain crédit à leurs prétendus « pouvoirs » et autres « révélations ».

Lorsqu'on prête attention aux écrits de James sur les investigations médiumniques, on se rend compte que le nom de « Madame James » apparaît très régulièrement à ses côtés. C'est d'ailleurs directement par son intermédiaire qu'il a fait la rencontre de Léonora Piper pendant l'automne 1885. Tout au long de ces années d'investigations « psychiques », elle a participé activement : elle a donc été le témoin direct des dédoublements dramatiques de la personnalité de

1111 [Houghton Library of Harvard University, Unpublised Memoir], Cet échange de lettre entre R. B. Perry et H. James Jr est inséré à la première page dudit mémoire.
1112 *Ibid.*

Madame Piper et elle a été une actrice enthousiaste des tentatives de déchiffrement des « messages » divulgués par ce « médium »[1113].

L'évocation d'Alice James suscite donc le problème historique de l'attitude de William James à l'égard du spiritisme. Partageait-il ses croyances ? D'après les documents disponibles, il semble avéré qu'Alice James ait été encline à croire, même si, comme le rappelle son fils, elle alternait le scepticisme et la ferveur. Mais à ce sujet, il apparaît important de rappeler que William James, quant à lui, n'a jamais publiquement souscrit à l'interprétation spirite pour expliquer les phénomènes de transe qu'il a observés, même s'il a pu l'envisager à titre « d'hypothèse ».

Cette distance critique de James vis-à-vis du spiritisme ne doit cependant pas dissimuler le fait que son attirance pour ces croyances était une des composantes importantes de la culture de sa famille. D'après les autres correspondances, on sait qu'Alice James, n'a jamais renoncé à ces croyances et aux pratiques qui les environnent. En lisant certaines lettres, on apprend par exemple qu'au cours des années 1880, elle a elle-même tenté de « développer » des qualités de « médium »[1114]. D'autre part, on apprend aussi qu'après la disparition de son mari, elle est allée jusqu'à tenter de « communiquer » avec lui par le moyen de « l'écriture automatique »[1115]. Sans vouloir développer cet aspect qui sort du domaine de l'histoire des sciences, il semble important de mentionner le fait que c'était là une partie intégrante de la culture et des croyances de la famille James.

L'implication de James dans la « recherche psychique » était de notoriété publique. De son vivant déjà, cette implication a suscité des débats passionnés et contradictoires chez le public comme chez les intellectuels et les savants. Ce dernier a toujours adopté une grande prudence dans l'exposition publique des conclusions de ses recherches et des opinions auxquelles il avait abouti. Dans ses derniers écrits sur le sujet, il déclarait cependant que « l'interprétation spirite » des phénomènes demeurait de l'ordre de l'hypothèse et que les « faits » étaient à ce jour « insuffisants » pour la supporter. Selon lui, d'autres hypothèses psychologiques devaient être avancées.

Cette clarté sur l'état final de ses opinions en la matière n'a pas empêché qu'au cours des mois et même des années qui ont suivi son décès, l'implication de William James dans les investigations « psychiques » et la question de ses croyances véritables aient suscité de

---

1113 EPR, p. 66, 80, 83, 323, 326-327, 331, 337-338, 343-348, 436-441.
1114 Dans une lettre, Henry James écrit à son frère « *qu'il a pitié de cette pauvre Alice [qui] essaye de développer, pour ton usage, des qualités qu'elle n'a sûrement pas* », COWJ (2), p. 35-36.
1115 S. E. Gunther (2002), *op. cit*., 276

nombreuses discussions polémiques dans la presse et dans le monde savant. La publicité tapageuse apportée à ce champ d'étude a dès lors constitué une source d'embarras pour ceux qui s'occupaient de sa mémoire[1116]. Les principaux protagonistes de cette entreprise dont Henry James Jr., en tant qu'héritier mais aussi en tant qu'*Harvard overseer*, et R. B. Perry ont donc cherché à les minimiser pour faire valoir les autres aspects de l'œuvre du philosophe.

Eléments de datation du manuscrit

Concernant les circonstances de la rédaction du manuscrit des livres « tenus en haute estime », il ne nous a pas été possible de statuer de manière exacte. On sait cependant qu'elles se rattachent de façon précise au contexte de l'activité éditoriale, patrimoniale et commémorative dans les années qui ont suivi la disparition du philosophe. On a vu qu'il y a eu trois protagonistes principaux dans la constitution des archives : Alice Gibbens James et Henry James Jr. tout d'abord, puis, une fois les archives transférées à l'université Harvard en 1923, le professeur R. B. Perry assisté des conservateurs de la *Widener Library*.

Il y a toutefois une circonstance majeure qui semble se rapporter directement à la rédaction du manuscrit. Il s'agit du travail préliminaire de collecte et de recherche pour l'édition des *Lettres de William James* parues en 1920. L'édition de ces deux volumes a été entièrement contrôlée par la famille James, en accord avec la revue *The Atlantic Monthly* qui s'était engagée à les publier. L'éditeur officiel de ces deux volumes de lettres est Henry James Jr. mais une grande partie des recherches ont été réalisées par Alice James auquel l'ouvrage est dédicacé. On sait qu'elle avait examiné, organisé et classé toutes les lettres à partir de 1911[1117]. Ce serait donc de cette lors de ces recherches et de cette mise en ordre des archives familiales, mais selon des intentions et des critères difficiles à déterminer, que l'épouse du philosophe aurait jugé pertinent de répertorier cette liste de livres dans la perspective du démantèlement de la bibliothèque de son mari une fois qu'elle-même serait disparue.

On peut donc dater ce manuscrit entre 1911 et 1923[1118], date de la disparition d'Alice James. Un passage du « mémoire inédit » rédigé par Henry James atteste des intentions qui sont à

1116 On apprend ainsi dans une lettre qu'Henry James Jr. pensait que les « journaux » ont surestimé cet aspect de la carrière de William James. Voir, par exemple, « Un grand psychologue est mort » *New York Times*, 27 août 1910, qui mentionne en conclusion le fait qu'en juillet dernier, il a « *sidéré le monde savant en annonçant qu'il avait entrepris d'établir une communication avec [son collègue disparu] le Dr. Richard Hodgson* […] *en publiant des verbatim de ces communications fantômatiques* […] », mais qu'il « *attendaient plus de faits pour conclure*. […] ». Voir aussi, la lettre d'Henry James Jr. à Alice G. James du 21 juillet 1920 et la lettre d'H. James Jr. à R. B. Perry du 25 février 1939 Houghton Library of Harvard University

1117 [Houghton Library of Harvard University], Unpublished Mémoir p. 83.

1118 Lors de l'édition des *Lettres de William James* publiées en 1920, Alice James était régulièrement sollicitée par son fils lorsque ce dernier butait sur des références, des noms ou des évocations d'évènements dont il

l'origine de l'écriture de la liste manuscrite[1119]. On apprend qu'Alice James a précautionneusement sélectionné dans la grande quantité d'archives familiales ce qui détenait à ses yeux une valeur réelle. Cette liste a été écrite dans l'intention d'attirer l'attention des futurs historiens, conservateurs ou éditeurs qui se pencheraient à l'avenir sur la pensée de James.

Pour conclure sur cette circonscription des circonstances de rédaction du manuscrit sur lequel repose une partie importante de notre hypothèse de lecture, signalons un texte qui nous semble se rapprocher le plus des intentions à l'origine de sa rédaction. Il s'agit d'une note de bas page dans l'édition des *Lettres de William James* (1920). Cette note nous semble prêter un écho particulièrement fort à la liste des livres « tenus en haute estime ». Henry James Jr, en tant que commentateur averti et autorisé de ces lettres, présente aux lecteurs le champ des travaux de James dans la période qui va de 1883 à 1890 et il évoque l'implication de son père dans les « recherches psychiques » au regard de ce qu'elles sont censées avoir « accompli ». Sans vouloir développer cet aspect précis pour un lectorat de grand public, il renvoie seulement les intéressés à une note que voici :

« […] *Ce n'est pas l'enjeu de ce livre que d'estimer l'importance du travail effectuer par James et d'autres hommes – Sidgwick, Myers, Gurney, Richard Hodgson, Sir Oliver Lodge et Richet, pour ne pas en citer plus – qui ont soutenu et guidé la S [ociété de]* R *[echerche]* P *[sychique].*

Cela doit être retrouvé dans la littérature sur les automatismes, l'hypnotisme, la personnalité divisée et le « subliminal » […] »[1120]

La dernière phrase de cette note recoupe précisément les thèmes de la liste et celles de notre monographie.

n'avait pas connaissance. Henry James Jr. était-il le destinataire de la liste ? A notre connaissance, Il n'existe aucune trace dans sa correspondance avec sa mère qui permet de statuer sur ce point.

1119 Cf. encadré, *infra.*

1120 *The Letters of William James*, (1920), *op. cit.*, vol. 1, note p. 229.

La mise en ordre des « vieux papiers »

Extrait du « mémoire » d'Henry James Jr. sur « Alice Howe Gibbens » (1938)[1121] :

« […] *Lors des dernières années de sa vie, elle ne pouvait se faire à l'idée d'abandonner la maison, la bibliothèque de mon père, son bureau, ses livres et tant d'autres choses* […] *Dans le long grenier sous le toit de la maison, il y avait près d'une vingtaine de malles qui contenaient des tas de vieux papiers provenant de la maison de mon grand-père* [Henry James Sr.] *de la rue Quincy* [sa demeure à Boston]*, des documents et d'autres choses rapportés de 'Lamb House'*[la demeure d'Henry James en Angleterre, décédé en 1915] […]

Elle s'était imposé une grande résolution d'après laquelle cette masse de souvenirs ne devrait en aucun cas devenir un fardeau pour nous autres. Elle entreprit donc de tout épousseter et de tout ranger par elle-même. […] *Elle éprouvait un tel sentiment de piété envers toutes ces chères vieilles choses. Chaque objet semblait être chargé à ses yeux de réminiscences sacrées.* […] *Mais qui ne s'intéresserait jamais à cela ? Qui donc pourrait jamais évaluer ces papiers à leur juste valeur une fois qu'elle serait partie ?* […]

Après sa mort, nous nous rendîmes compte qu'elle avait tout passé au crible. La plupart des malles avaient été vidées. Ce qu'il restait du peu d'entre elles avait été trié, empaqueté et répertorié de sa main. Elle avait décidé de ce qui devait être détruit et de qui devrait être gardé. […] *Je la vois encore les bras toujours plein de livres et de vieux papiers*. […] »[1122]

*

[1121] [Houghton Library of Harvard University, bMs AM 1095.1* 1962], « Unpublished Memoir » (1938) by Henry James Jr. on « Alice Howe Gibbens (1849-1922) ».

[1122] Alice G. James a également détruit beaucoup de lettres du fait de leur caractère privé. Voir, « Bibliographical note », COWJ (1-12).

2. Notices historiques et critiques sur les ouvrages « tenus en haute estime »

1.

a. *Les cas de* ***la petite jeûneuse galloise*** *(Sarah Jacob)* ***&*** *de* ***son père*** *; sur la possibilité d'une abstinence de nourriture à long terme*, **par W**illiam **M**artin **Wilkinson,** avec les remarques supplémentaires du **Dr. J**ames **J**ohn **Garth Wilkinson,** London, J. Burns, **1870,** p. 80**.**

b. Une **lettre du Dr.** James John Garth **Wilkinson** à William Martin Wilkinson, transmise **à William James**[1123].

Le premier document [a] cité dans la liste des livres « très estimés » par W. James est un pamphlet de l'avocat, éditeur et écrivain britannique William Martin Wilkinson (1814-1898), publié à Londres en 1870. La publication de ce petit ouvrage s'inscrit dans le cadre d'une « affaire célèbre » de l'époque victorienne : à la fin des années 1860, on rapportait dans la presse qu'une très jeune fille vivant dans un village reculé du pays de Galles s'était abstenue de toute nourriture pendant près de dix-huit mois. Ce phénomène de jeûne prolongé, encore saturé de connotations religieuses, avait suscité une vive controverse entre les partisans de la « pensée médicale scientifique » et ceux d'une interprétation traditionnelle qui percevaient dans cette capacité inhabituelle d'abstinence un « miracle » ou même un signe indicateur de sainteté[1124].

L'intention de W. M. Wilkinson dans ce livre était de plaider publiquement, à l'aune d'observations médicales analogues de cas de suspension prolongée de certaines fonctions organiques vitales compatible avec le maintien de la vie, en faveur de l'honnêteté possible de la

[1123] Houghton Library of Harvard University [bMS Am 1092.9 (4595).

[1124] Sur le phénomène historique des « jeûneuses », voir Joan Jacob Brumberg, *Fasting Girls, the History of Anorexia Nervosa as a Modern Disease*, Cambridge Mass., Harvard University Press, 1988. Pour une analyse historique de ce que la théologie chrétienne appelle « l'inédie », on peut également consulter le livre de Jacques Maître, *Anorexies religieuses et anorexie mentale*, *Essai de psychanalyse socio-historique, de Marie de l'Incarnation à Simone Weil*, Paris, Cerf, 2000.

« petite jeûneuse galloise » que les « médecins de Londres » accusaient *a priori* d'« imposture » au nom des « Lois intangibles » de la « science exacte ».

Le second document [b] a été conservé à la bibliothèque Houghton : il s'agit d'une lettre manuscrite d'une vingtaine de feuillets rédigée par le frère de l'auteur, le Dr. James John Garth Wilkinson, qui correspond aux « remarques supplémentaires » contenues dans la troisième édition du livre [a] et dans lesquelles il soutient lui aussi la « cause » de la petite jeûneuse d'un point de vue à la fois médical, juridique et philosophique.

William James a précieusement conservé le manuscrit original de ce plaidoyer rédigé dans un style ferme et enflammé que son auteur lui a transmis en 1883. On y trouve une vision et un ton caractéristiques qui ont de profondes résonances et affinités avec un des thèmes constitutifs de la pensée jamesienne : à savoir, son combat philosophique contre les partisans « dogmatiques » de ce qu'il appelle le « matérialisme médical »[1125].

La mention en tête de la liste des « livres très précieux de James » du Dr. James John Garth Wilkinson (1812-1899), dont le nom est le seul à être souligné sur le manuscrit, apparaît comme une donnée historiographique clef car la prise en considération de cet auteur permet d'apporter des précisons importantes sur le milieu intellectuel auquel William James a appartenu et notamment sur les idées, les valeurs et les aspirations communes qui l'ont lié à son père ainsi qu'à sa femme[1126]. À ce titre, un détour préalable visant à présenter cet auteur apparaît nécessaire.

Le Dr. Garth Wilkinson était un médecin et un grand lettré londonien qui a entretenu une longue amitié avec Henry James Sr., le père du philosophe. Il fut également le consultant-thérapeute de la famille James à de nombreuses reprises. De ce fait, il a été une personnalité importante dans la vie intellectuelle de la famille James dans son ensemble et dans l'exposition de William James à une certaine culture philosophique et religieuse en particulier. Car de cette culture singulière découle notamment un questionnement sur la signification des phénomènes de *transe*.

À maints égards, comme on va le voir, le Dr. Wilkinson doit être considéré comme inspirateur et un informateur de James sur ces questions, même s'il existe de notables différences entre leurs approches respectives. L'évocation de l'œuvre et de la personnalité de cet auteur qui se qualifiait lui-même de « pionnier en hétérodoxies » apparaît capitale car elle va nous permettre

1125 VRE, « Lecture I : Religion and Neurology »

1126 Le manuscrit de la liste des « livres très estimés » a été longtemps conservée dans la liasse d'archives ayant trait aux relations entre les familles James et Wilkinson. Pour une étude des relations entre Henry James Sr. et J. J. Garth Wilkinson, voir TCWJ vol. 1, pp. 20-38 ; *passim*. cf. supra : « Note sur la famille James ».

d'envisager une des sources intellectuelles cruciales de l'intérêt passionné de James pour la « forme religieuse » des « états seconds »[1127].

Un arrière-plan culturel commun méconnu

Le Dr. J. J. Garth Wilkinson et Henry James Sr. ont tous deux appartenu à un même monde intellectuel dont les aspirations sont aujourd'hui largement oubliées : ce que les acteurs de ce mouvement philosophique, littéraire et poétique ont appelé le « transcendantalisme ». Ce courant de pensée anglo-américain d'inspiration allemande et écossaise s'est constitué entre les années 1830 et 1860. Il réunissait des personnalités d'une grande culture qui cherchaient à développer une « spiritualité » nouvelle sur les « ruines » du christianisme et en accord avec les principes de la philosophie des Lumières héritée du siècle précédent dont ils retenaient surtout la valorisation de la « Raison », l'idéal démocratique et les espoirs en faveur de l'émancipation humaine *via* une réflexion sur la société[1128].

Malgré les différences importantes entre les différentes figures du cercle transcendantaliste, il apparaît possible de détecter un soubassement philosophique commun à ce mouvement dans la combinaison de deux traits caractéristiques : d'une part, leur foi dans la « *proximité et de la réalité d'un monde spirituel invisible* ». Et, d'autre part, leur méfiance savamment cultivée envers toute forme d'autorité ; qu'elle soit religieuse, politique ou médicale. Les transcendantalistes, aux premiers desquels J. J. G. Wilkinson et Henry James Sr., étaient des partisans résolus d'une culture de la dissidence : ils étaient hostiles aux institutions, méprisaient les conventions sociales établies et cultivaient un goût pour les hétérodoxies, les idées irrégulières et les causes minoritaires[1129]. Témoin de cette combinaison d'intérêts : l'activisme politique de

---

1127 L. Barrow, « An Imponderable Liberator : Dr. J. J. Garth Wilkinson », in R. Cooter (ed.), *Studies in the History Alternative Medicine*, London, Macmillan, New York, St.Martins, 1988, « J. J. Garth Wilkinson », *Oxford National Biography*, par E. I. Carlyle, rev. Logie Barrow, 2004.

1128 Le transcendantalisme est indéniablement un mouvement intellectuel américain et, plus précisément, de la Nouvelle-Angleterre. Si le Dr. Wilkinson, en tant que britannique, est rarement cité dans les anthologies d'écrits « transcendantalistes », il doit cependant être considéré comme une tête de pont londonienne d'un mouvement auquel il appartient de plein droit du fait de ses correspondances avec les principales figures du mouvement et par ses commentaires sur les écrits de Carlyle et Swedenborg. Sur le transcendantalisme, P. Miller, *The Transcendentalists : An Anthology*, Cambridge, Harvard University Press, 1950. Pour une étude historique, Ann. C. Rose, *The Transcendentalism as a Social Movement (1830-1850)*, New Heaven, Yale University Press, 1981.

1129 Une bonne illustration de cette combinaison est l'intérêt concomitant des transcendantalistes pour les écrits de l'utopiste humaniste et subversif Charles Fourier (1772-1837) à la lumière de ceux du « voyant » Swedenborg. Cf. TCWJ, vol. 1, « Fourier et Swedenborg », p. 20-61.

Wilkinson l'a conduit à rejoindre les insurgés parisiens au printemps 1848 puis à constituer une « phalange » à Londres après son retour[1130].

L'œuvre du Dr. Wilkinson – qui est typique de ce milieu – peut sembler assez paradoxale à première vue : ainsi, bien qu'il ait reçu une formation médicale de haut niveau, tout acquise à l'assimilation de la physiologie moderne et à la prise de conscience de son expertise en tant que corps professionnel constitué, il s'est surtout intéressé tout au long de sa carrière à l'étude et à la défense de ce qu'on appelle rétrospectivement les formes alternatives de la médecine. D'après un de ses descendants qui a rassemblé ses écrits et ses lettres dans une biographie substantielle : « *peut-être n'y a-t-il jamais eu de médecin qui ait été aussi éloigné des intérêts de la profession médicale.* »[1131]

Dès les premières années de sa pratique médicale dans les années 1830, sa stature intellectuelle lui vaut d'être élu membre du Collège Royal des Chirurgiens d'Angleterre, soit un des corps médicaux parmi les plus prestigieux du Royaume-Uni. Pourtant, il s'est très vite institué, et ce, contre les intérêts de sa corporation, en défenseur intransigeant des « hétérodoxies » dont le mesmérisme[1132] d'abord, puis l'homéopathie[1133] et enfin « l'hypnotisme » qu'il a pratiqué aux côtés de James Braid (1795-1860), le chirurgien à l'origine de ce néologisme auquel Wilkinson a apporté un soutien public important et qui, suite à leur collaboration thérapeutique, l'a présenté comme un « *homme doté d'un intellect réellement supérieur* »[1134]. Une des originalités de son implication dans l'étude de ce sujet est d'avoir rédigé l'un des premiers récits connus d'un médecin réfléchissant sur sa propre expérience après avoir été lui-même hypnotisé ; et dont est extrait le passage suivant :

1130 M. P. Bowman, « Making French Socialism Religious, Henry James Sr., J. J. Garth Wilkinson and the transatlantic Fourierist Network », Conférence donnée à la 125e réunion annuelle de *l'American Historical Association*, (à paraître, transmis par l'auteur).

1131 La majorité des données sur le Dr. Wilkinson proviennent de la biographie écrite par son neveu : Clement John Wilkinson, *James John Garth Wilkinson: A Memoir of His Life*, London, Kegan Paul, 1911, p. 17, 263-264. Voir aussi L. Barrow, (1988), *art. cit.*

1132 Wilkinson a notamment participé notamment aux « expériences mesmériques » du Dr. John Elliotson à l'Hôpital Universitaire du Collège de Londres sur les premières opérations chirurgicales réalisées par « insensibilité magnétique » sur le sol britannique. Sur ce chapitre méconnu de l'histoire médicale britannique cf. Alison Winter, *Mesmerized Powers of Mind in Victorian Britain,* Chicago, University of Chicago Press, 1998.

1133 L'homéopathie a été développée par le médecin allemand S. Hahnemann (1755-1843). C'est Henry James Sr. qui lui fit connaître cette nouvelle pratique dans les années 1840. En écho à cette pratique qu'il a rapidement adopté, Wilkinson conçut la devise suivante : « *toute puissance réside dans les moindres choses* ». En 1851, Wilkinson publie un grand ouvrage intitulé *Le corps humain* qui est dédicacé à Henry James Sr.

1134 A partir de 1848, date de leur rencontre à Manchester, James Braid et J. J. G. Wilkinson se citent mutuellement dans leurs ouvrages respectifs. Dans *The Human Body* (1851), Wilkinson donne la première exposition publique des idées de Braid. Dans *Observations on Trance or Human Hybernation* (1850), p. 66-72, On apprend par Braid que les deux médecins ont expérimenté ensemble l'hypnotisme à des fins thérapeutiques. Ils souhaitaient tester, disent-ils, « le pouvoir de l'esprit sur le corps ». Enfin, Braid, dans son opus intitulé *Magic, Witchcraft, Animal Magnetism, Hypnotism and Electro-biology*, (1852), fournit encore d'autres renseignements sur leurs expériences communes en matière d'hypnotisme. p. 50-55, 61. Voir également, W. B. Carpenter, *Principles of Mental Physiology*, London, 1874, p. 603-610.

« […] *L'étape préliminaire est celle de l'abstraction, qui est la prémisse logique de ce qui suit. L'abstraction tend à devenir de plus en plus abstraite, de plus en plus étroite ; elle tend à l'unité puis à l'annulation. Là, le patient est au sommet de son attention, avec aucun objet n'est négligé – une simple statue d'attention - une pure vie écoutante et expectante* […] »[1135]

Il a également été un partisan des « causes » les plus impopulaires parmi les médecins et savants de cette période telles que l'opposition intransigeante à la vaccination, à la vivisection animale et à la législation sur l'encadrement de la pratique médicale[1136]. Il a aussi défendu les droits politiques et sociaux des femmes en s'érigeant notamment avec véhémence, dans les années 1860, contre la loi de prophylaxie sociale des maladies vénériennes par l'arrestation et l'examen médical forcé des femmes jugées « libres »[1137]. Enfin, *last but not least*, il a expérimenté activement avec des « médiums » pendant une période de sa vie. Il a lui-même été un adepte de l'« écriture automatique » ou « inspirée » en publiant un recueil de poèmes[1138] et il a milité pour un examen impartial des phénomènes du spiritisme ; tout en rejetant finalement la doctrine religieuse « distordue » qui est à sa source.

Dans une ***lettre datée du 12 février 1869 adressée à la London Dilaectical Society, le Dr. Wilkinson déclare :***

« […] *j'ai été presque toute ma vie un croyant dans le monde spirituel et dans sa proximité avec le monde naturel. Et la rareté des communications entre les deux mondes reste pour moi le plus grand des miracles* […] »[1139].

1135 J. J. G. Wilkinson, *The Human Body and Its Connection with Man*, London, Chapman, 1851.

1136 Le *Medical Act* (1856) donnait à la profession le pouvoir d'encadrer ses membres selon des codes déterminés par l'élite. Voir les différentes brochures de J. J. G. Wilkinson dont, *Unlicensed Medicine*, London, Theobald, 1855.

1137 Le *Contagious Disease Act* (1864). Il a mené une contestation aux côtés de Josephine Butler (1828-1906) dont il s'est avéré être l'un des alliés stratégiques contre « *le désir médical effréné de manipuler et de dominer les femm*es », 1870, p. 15. Wilkinson a écrit plusieurs pamphlets à cet effet dont : *On the Cure, Arrest and Isolation of Smallpox by a New Method*, London, Pitman, 1864, *The Forcibles Introspection of Woman for the Army and Navy by the Oligarchy,* London, Pitman, 1870, *A Free State and and Free medicine*, London, Pitman, 1870, Pour une etude historique récente sur ce point, A. Fauvel, « Cerveaux fous et sexes faibles. (Grande Bretagne, 1860-1900) », *Clio*, vol. 37, 2013, p. 41-64.

1138 Dans un recueil de poèmes mystiques publié de manière anonyme et intitulé *Improvisations from the Spirit* (1857). On pourra consulter à ce sujet les commentaires de Freud dans son texte sur « la préhistoire de la technique psychanalytique » dans lequel il répond à Havellock Ellis, qui avait érigé le Dr. Wilkinson en précurseur de la technique d' « association libre ». S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, t. 1, Paris, PUF, 1941, p. 256-259

1139 ***Report on Spiritualism of the Committee of the London Dialectical Society, Together with Evidence Oral and Written, and a Selection from the Correspondence.*** London: Longmans, Green, Reader, & Dyer, 1871, p. 234-235. ***En 1869, une commission réunie en « société » a décidé de***

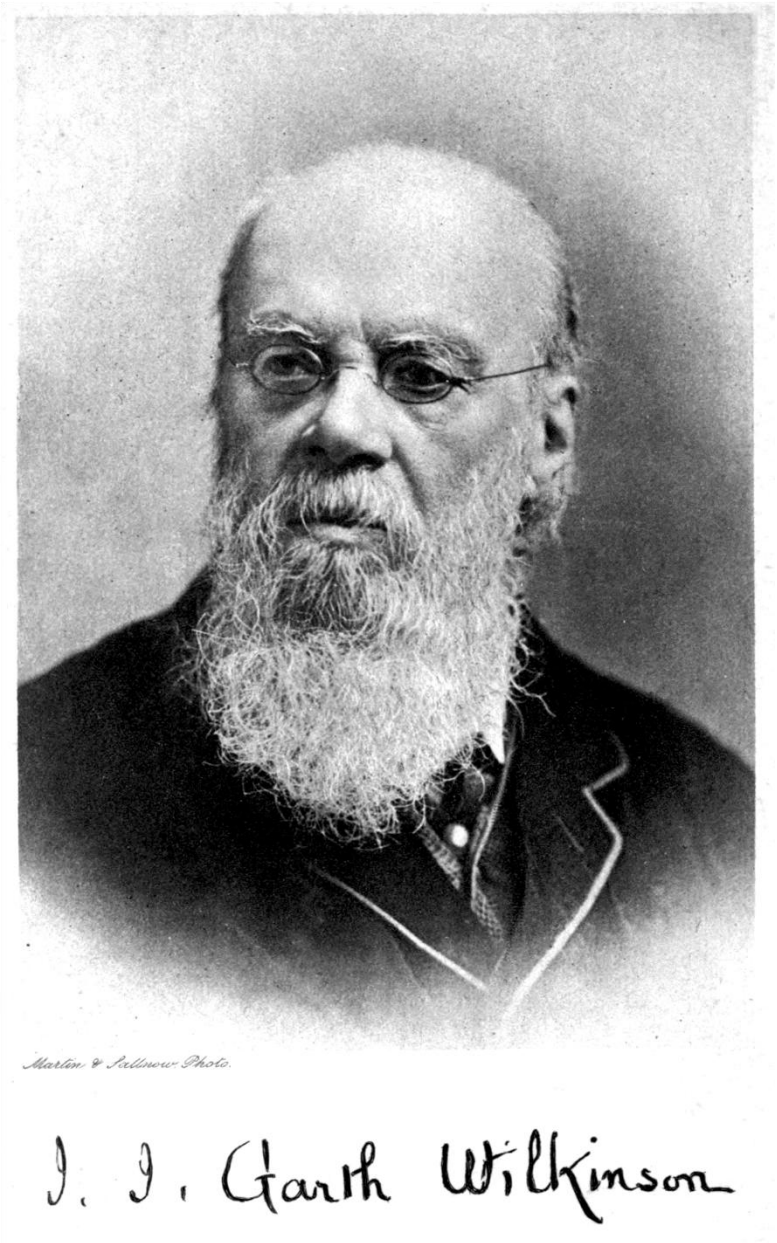
Aussi, bien qu'il ait pratiqué la médecine et rédigé un traité de physiologie largement diffusé – *Le Corps Humain* (1851) – le centre de gravité de l'œuvre du Dr. Garth Wilkinson doit surtout être considéré comme celle d'un grand lettré et un écrivain de talent habité par des sentiments religieux passionnés. Au cœur de son œuvre se trouve l'effort pour élucider les écrits scientifiques et mystiques d'Emmanuel Swedenborg (1688 – 1772) auquel il a consacré toute une part de sa vie intellectuelle et dont il a été l'éditeur, le traducteur et le biographe. Son exploration des œuvres et des sources swedenborgiennes l'a conduit à étudier les langues scandinaves anciennes pour l'étude desquelles il est devenu une autorité reconnue. Il percevait dans ces *sagas* « l'aube » de la culture anglo-saxonne.

On trouve donc chez cet auteur une tension fondamentale : doué d'une conscience médicale certaine, connaisseur de la physiologie humaine et rompu à l'expérience de la maladie, de la mort et de la guérison, il fut néanmoins un partisan résolu d'un christianisme « fidéiste et surnaturaliste » en quête des derniers retranchements du religieux dans l'expérience humaine. De cette tension découle une attitude intellectuelle caractéristique qui en appelle à une lutte nécessaire, car vécue comme sacrée, contre ce qu'il appelle « l'arrogance de la pensée médicale moderne ». Il a mené ces combats intellectuels à l'aune de la possibilité d'une « surnature » dans l'expérience humaine et au profit d'une « plus large démocratie » des savoirs[1140].

---

recueillir les avis de savants, écrivains et médecins sur la réalité supposée des phénomènes médiumniques, notamment ceux perpétrés D. D. Home. Le président de cette commission était le naturaliste Sir. John Lubbock. Après avoir enquêté et plébiscité l'avis de nombreux savants, médecins et lettrés du Royaume-Uni, ladite société dialectique n'a pas été en mesure d'entériner un rapport unanime. C'est sous leur propre nom que, deux ans plus tard, certains d'entre ses membres ont publié les résultats de leur enquête favorable sur la réalité des « phénomènes physiques du spiritisme ». Pour l'expliquer, ils ont proposé l'idée vague de « force psychique qui sera reprise par Crookes la même année. Sur le spiritisme en Grande Bretagne et le rôle du Dr. Wilkinson dans ce mouvement voir F. Podmore (1903), *op. cit.* vol. 1 et J. Oppenheim (1985), *op cit.*

[1140] L. Barrow (1988), *art. cit.*



Les documents « très estimés » sur la *Petite Jeûneuse Galloise*

La *Correspondance* nous apprend que le Dr. Wilkinson a envoyé le livre de son frère ainsi que sa propre lettre manuscrite à William James lorsque ce dernier s'est efforcé de rassembler les lettres de son père juste après son décès[1141]. Pendant l'hiver 1882-1883, soit à l'époque où il apprend la disparition de son père, James était à Londres où il a rendu plusieurs fois visite à la famille Wilkinson[1142]. Peu avant son retour pour l'Amérique, au mois de mars 1883, le Dr.

1141 A partir de cette date, W. James a rassemblé puis publié les *Restes littéraires de Henry James Sr.* avec une introduction sur la philosophie de son père. ERM. Le 18 janvier 1883, il écrit à son épouse, « […] *Je suis allé à nouveau hier chez les Wilkinson. Il déterre pour moi toutes les anciennes lettres de mon Père qu'il peut trouver* […] ». COWJ (5), p. 397.
1142 COWJ (5), p. 330, 331, 336, 342, 377, 397, 563.

Wilkinson lui écrit une « lettre de départ » dans laquelle on retrouve une évocation de ces documents « très estimés » :

« *Très cher ami,*

J'ai rassemblé les quelques lettres de votre père sur lesquelles j'ai pu mettre la main ; *mais d'autres suivront si j'arrive à les trouver. J'ai aussi joint la brochure de mon Frère sur la* Petite Jeûneuse Galloise. […] *Cette brochure est une rareté désormais, vous feriez bien de la garder* […] »[1143].

Compte tenu des circonstances de la transmission de ces deux documents « très estimés », on peut penser que leur contenu faisait écho aux discussions que James et Wilkinson eurent à Londres pendant l'hiver 1882-1883. On peut notamment supposer que ce livre aurait exprimé aux yeux de Wilkinson une certaine vision philosophique qu'il aurait souhaité transmettre ou, du moins, donner à méditer au fils de son ami disparu et dont l'idée centrale, comme on l'a vu, consiste dans l'expression de leur foi commune en l'existence d'un « monde spirituel invisible ».

Or, c'est là une idée que James est loin d'accepter comme allant de soi à ce moment de sa vie ; surtout lorsqu'elle se pare de ce que James appelait les « brumes » de la théologie de Swedenborg. À cette même époque, James qualifie le « swedenborgisme » de doctrine « assommante » et « anti-scientifique » [1144]. C'est pourquoi, dans une lettre à sa femme écrite durant ce même hiver, James déclare qu'il lui est « *impossible de comprendre Wilkinson* » ; même s'il ajoute aussitôt « *malgré sa grandeur* »[1145]. Un passage d'une autre lettre écrite deux mois plus tard, depuis les États-Unis, à la famille Wilkinson au sujet du livre témoigne lui aussi de cette incompréhension relative. James leur écrit :

« […] *j'ai lu des passages de la* Petite Jeûneuse *à plus d'une oreille ravie, mais ma femme ne m'a pas encore conduit vers la Nouvelle Jérusalem*, [aussi bien] *« par l'oreille » que par quelque autre moyen* […] »[1146].

1143 COWJ (5), p. 441. Cette lettre contenait également le manuscrit original des « remarques supplémentaires » qui constitue l'appendice final au livre de son frère et sur lequel Wilkinson a ajouté ce mot daté lui aussi du 17 mars 1883 : « […] *Cher William, j'ai retrouvé ce manuscrit parmi mes papiers. Je vous l'envoie. Faites en l'usage qu'il vous plaira.* […] » COWJ (5), p. 447. Il est probable que Wilkinson et James ait abordé ce sujet du jeûne puisque, d'après les lettres qu'ils recevaient de Boston, Henry James Sr. avait décidé de refuser tout alimentation dans les derniers jours. Ainsi, le 13 décembre, Alice James écrit, dans une lettre que James qu'il a certainement fait connaître aux Wilkinson, que Henry James sr était « […] *indigné que le médecin cherche à tout prix à la forcer à manger. Je crois que le médecin est un idiot car plus il insistait plus la détermination de ton père s'intensifiait. Mais je suppose que, du point de vue médical, c'est son devoir.* […] ». COWJ (5), p. 325, S. E. Gunther, (2009), *op. cit.*, p. 68.

1144 COWJ (5), *passim*. H. Feinstein, (1993), *op. cit.*

1145 COWJ (5), p. 338, 342.

1146 COWJ (5), p. 447.

L'évocation ironique de la « Nouvelle Jérusalem » - une formule qui lui permet d'évoquer de façon elliptique la volumineuse théologie swedenborgienne dont un des points cardinaux de la doctrine est l'annonciation messianique d'une « Nouvelle Église » - tout comme des vaines tentatives de sa femme et de l'entourage de cette dernière (« les oreilles ravies ») pour le convertir à cette doctrine, indiquent qu'il est bien loin d'accepter ces idées auxquelles son milieu l'a confronté.

Néanmoins, s'il y a bien un véritable désaccord persistant entre eux, on détecte toutefois à la lecture des lettres de James qu'il demeure chez lui un attachement pour un homme qu'il qualifie de « *riche sol de la nature humaine* ». Il perçoit dans cette inquiétude religieuse partagée par son père et par le Dr. Wilkinson un « *antique courant de générosité humaine* » et en déplore la disparition car, pour James, ces deux hommes étaient remplis des « *fumées originelles de la nature humaine* »[1147].

Un extrait d'un autre document illustre cette ambivalence, car il fournit une autre lumière qui amène à nuancer ce désaccord manifesté par l'ironie jamesienne. Il donne à percevoir comment James a pu nourrir un réel intérêt à l'endroit de cette brochure. Dans la lettre où il lui transmet les documents, Wilkinson ajoute une remarque significative pour comprendre les affinités intellectuelles qui gravitent autour de ce document :

« […] *Si M. Gurney me sollicite un jour de la semaine entre midi et deux, alors je lui fournirai également une copie car j'aime mieux que vous gardiez la vôtre.* […] »

Par cette phrase, on apprend que James a souhaité faire parvenir la brochure à Edmund Gurney lequel, à ce moment, est un de ses interlocuteurs avec qui il dit avoir une grande proximité intellectuelle[1148]. Rappelons ici que Gurney est un des membres fondateurs de la *British Society for Psychical Research* qui s'est constituée un an plus tôt et dont il deviendra le « secrétaire honoraire » un an plus tard. Ce passage conduit donc à percevoir en quoi Wilkinson, de par ses préoccupations philosophiques, était une figure londonienne de référence dont James a pu chercher à invoquer l'autorité auprès de Gurney. À ce titre, il peut être considéré comme un protagoniste important de ce qu'on pourrait appeler la préhistoire du mouvement des « recherches psychiques »[1149].

Le cas de la « petite jeûneuse galloise »

[1147] COWJ (5), p. 342.
[1148] James lui a effectivement fait parvenir la brochure puisque dans une lettre du 17 février 1884, Gurney lui écrit, après l'avoir lu : « […] *je vous retourne le* tractae *de Wilkinson* […] », COWJ (5), p. 491.
[1149] F. Podmore (1903), *op. cit.*, J. Oppenheim, (1985), *op. cit.* cf. Chapitre 2.

L'histoire de la petite jeûneuse galloise est une « affaire » qui a déchiré les passions dans l'opinion publique en Grande Bretagne lors de l'année 1869-1870 et dans laquelle les frères Wilkinson prirent publiquement position. Avant d'envisager leurs arguments, nous allons procéder à la reconstruction de l'histoire de Sarah Jacob de façon à mettre en perspective l'ensemble des enjeux médicaux, philosophiques et sociétaux à l'œuvre dans ce cas exceptionnel de jeûne prolongé[1150].

Sarah Jacob était une très jeune fille qui habitait dans un village rural du Pays de Galles au sein d'une famille nombreuse et pieuse. Durant l'année 1867, alors qu'elle entre dans sa douzième année, elle est atteinte d'un « mal inconnu » qui la rend sujet à des attaques de paralysie et à des souffrances abdominales, entrecoupées de puissantes crises de convulsion nerveuse. En mai 1867, un médecin local diagnostique une forme de « catalepsie »[1151]. Durant les semaines et les mois suivants, les symptômes persistent et la fillette demeure alitée. Un des symptômes les plus remarquables de sa « maladie » est qu'elle refuse absolument de s'alimenter : la simple vue de la nourriture lui cause de violentes attaques. D'autre part, Sarah subit quotidiennement des « accès » (*fits*) qui se suivent de périodes prolongées « d'inconscience ». Au fil des semaines, elle devient faible, émaciée, perd beaucoup de poids et une partie de ses cheveux. Toutefois, dans les intervalles de santé relative, elle lit de nombreux ouvrages, religieux pour la plupart, compose des poèmes dans deux idiomes - l'anglais et le gallois - et se déclare « *anxieuse à propos de l'état de son âme* ».

Au début de l'année 1869, aux dires de sa famille, elle s'est totalement abstenue de manger et de boire pendant les seize derniers mois ; à l'exception de quelques gouttes d'eau et de lait sur ses lèvres. Cependant, malgré son abstinence et l'affaiblissement qui s'ensuit, elle ne dépérit pas. Aussi, conformément aux croyances populaires, on décèle dans sa capacité d'abstinence un « miracle » dans la mesure où l'esprit, ainsi capable de dominer le corps, manifesterait sa supériorité.

La demeure de la famille Jacob devient alors le lieu d'un petit pèlerinage local : Sarah reçoit de nombreuses visites. On apporte à la « jeune fille miraculeuse » des fleurs, des livres de prières et quantité de menue monnaie. On l'habille en la couvrant de rubans et d'autres apparats. Assez rapidement, au fil des mois, on parle de cette petite jeûneuse « miraculeuse » dans tous les

---

1150 Les principales sources sur ce cas medical devenu une affaire nationale sont : W. M. Wilkinson, (1870), *op. cit*., R. Fowler, *A complete history of the Welsh fasting Girl (Sarah Jacob) with Comments thereon, and Observations on Death from Starvation*, London, H. Renshaw, 1871. W. Hammond, *The Fasting : Physiology and Pathology*, New York, Putnam's, 1879. Nous avons également consulté de nombreux articles de presse, dont les éditoriaux du *Times* et ceux des principales revues médicales britanniques, *The Lancet* et *The British Medical Journal*. Voir aussi, « Sarah Jacob (1857-1869) », *Oxford National Biography*, par Mari. A. Williams, 2005.

1151 Le terme de « catalepsie » désigne à cette époque une « maladie magnétique » ou « état mystérieux et controversé » encore chargée de connotations mystiques. H. Ellenberger, (1986), *op. cit.,* p. 151-152.

journaux du Royaume-Uni. Cette notoriété, cependant, n'est pas sans alimenter le scepticisme d'esprits plus circonspects, aux premiers desquels les « médecins de Londres » dont la voix se fait entendre dans la presse nationale. Un bon nombre de personnalités « savantes » s'érigent publiquement contre cette survivance de superstitions populaires archaïques qu'ils jugent condamnables aux yeux de la saine et moderne Raison.

Une contre-compagne dans l'opinion s'organise alors au nom de la « pensée scientifique » qui « se doit de s'élever contre ces superstitions d'un autre âge » par la voie notamment de la prestigieuse revue médicale *The Lancet*. Dans les colonnes de cette revue, le cas de la *Petite Jeûneuse Galloise* est interprété sous une lumière dès plus crues pour beaucoup, évidente pour d'autres : il s'agit d'une « imposture » (*fraud*). Pour l'entendement médical moderne, lequel raisonne sur la base des « lois » de la physiologie humaine, « la fillette doit nécessairement être alimentée ». En d'autres termes, la duplicité évidente de l'entourage de la jeune fille est voilée par la crédulité populaire encore très vivace chez cette population galloise « arriérée ».

Un médecin du Collège Royal, Robert Fowler (1828-1886), est dépêché durant l'été 1869 pour aller expertiser celle qui est toujours présentée comme la « merveilleuse petite jeune fille ». Sur la base de ses observations, dont la présence de graisse, l'audition de gargouillements mais aussi la mise en évidence de symptômes somatiques liés à des troubles nerveux, ce médecin qualifié conçoit un diagnostic nouveau et subtil car il a le mérite de dépasser l'accusation expresse de collusion éhontée. Il s'agit, selon lui, d'un cas de « simulation hystérique prolongée ». Voici comment il présente le cas dans l'éditorial du *Lancet* du mois de mai 1869 :

« […] *Une fillette dans un état de santé faible, avec une organisation nerveuse et émotionnelle très impressionnable, qui a été indûment favorisée et perturbée par des lectures religieuses et par la complaisance de visiteurs ; ayant sa vanité gratifiée par des cancans, des fleurs et des rubans, simulera presque parfaitement n'importe quoi jusqu'à se duper elle-même en y croyant* […] ».[1152]

Dans une lettre au *Times* du 7 septembre, il développe plus explicitement le même diagnostic et ses conséquences médicales. Il rappelle d'abord que la sincérité supposée d'un personnage névropathe est une chose tout à fait précaire qu'aucun praticien expérimenté n'est censé méconnaître. Sarah Jacob, dit-il, est une « mangeuse nocturne ». C'est donc une « malade mentale » dont la vraie place est à l'hôpital où il faudra bien se résoudre à la forcer à s'alimenter.

1152 *The Lancet*, éditorial, Mai 1869. Cite par R. Fowler (1871) *op. cit.*, p. 193.

Cette lecture clinique démystificatrice, supportée par de nombreuses personnalités du monde médical et scientifique, suscite une amplification considérable de la controverse dans l'opinion publique entre les parties adverses. Aussi, pour trancher définitivement la question, on décide d'organiser une « investigation » visant à tester la capacité d'abstinence prétendue miraculeuse de la petite jeûneuse : Sarah est mise au défi par le monde médical de ne pas se nourrir au-delà d'une durée de « quatorze jours ».

Le père de la fillette accepte les termes de « l'observation » (*Watch*) : quatre infirmières aguerries de l'hôpital Guy de Londres, associées de huit médecins locaux eux-mêmes appuyés moralement par des médecins londoniens gravitant autour du *Lancet*, seront chargées de surveiller nuit et jour la fillette et son entourage afin de veiller à ce qu'on ne la nourrisse pas subrepticement.

L'investigation est conduite avec zèle. Jusqu'au sixième jour, la fillette se porte bien, mais au soir de cette même journée, elle montre des signes inquiétants de dépérissement. Les médecins, cependant, laissent libre cours à l'investigation devant la persistance des parents dans leur volonté d'établir leur bonne foi ainsi que celle de leur fille. Aussi, personne ne se décide à intervenir malgré l'agonie évidente de la fillette pendant le septième jour. Au terme du huitième jour de jeûne, Sarah Jacob meurt sous la surveillance des investigateurs, des infirmières et de ses parents.

L'affaire devient alors une question de justice. Une procédure pénale est engagée et une enquête a lieu pour déterminer à qui incombe la responsabilité du décès de la petite jeûneuse. Un nombre important de témoins dont les parents, les infirmières et le comité des huit médecins sont auditionnés. Les parents déclarent sous serment n'avoir jamais nourri leur fille pendant les deux dernières années. Sur ce point juridiquement crucial, la commission de magistrats ne réussit à réunir aucun témoignage direct qui l'infirmerait.

Les médecins, quant à eux, plaident leur innocence et orientent les magistrats sur leur assertion d'imposture qui se fonde sur ce qu'il présente comme « l'experimentum crucis » ; soit l'ouverture *post mortem* du corps de la jeûneuse. L'autopsie fournit, selon eux, un certain nombre d'éléments qui permettent d'envisager quelques conjectures : la présence de concrétions fécales solidifiées, d'une part, est selon eux une trace évidente d'une alimentation assez récente. D'autre part, une zone ecchymosée suspecte repérée sous l'aisselle de la victime leur semble pouvoir avoir servi à la « dissimulation d'une fiole » ; ce qui aurait permis à la jeûneuse de s'abreuver subrepticement. Enfin, une « blessure inhabituelle » entres les doigts de pieds meurtris pourrait être l'indication d'une tentative d'ouverture de la fiole lors de son état désespéré à la fin de

l'investigation. L'ensemble de ces éléments confortent donc selon eux le diagnostic « d'hystérie » du Dr. Fowler auquel ils se rallient[1153].

Cependant, malgré ces faisceaux d'indices quant à l'explication du drame l'enquête est loin d'être élucidée car, de fait, elle n'a établi aucune « preuve » matérielle imparable. De plus, elle ne dispose d'aucun aveu d'un des parents ni d'aucun témoignage crédible sur leur duplicité supposée. La commission de magistrats est donc réduite à statuer sur la base de seules présomptions. Elle indexera finalement sa ligne d'accusation sur la supposition la plus « raisonnable » : à savoir, que le fait de dépasser le seuil des huit jours d'abstinence de toute nourriture est biologiquement impossible et donc fatal. Durant les dix-huit mois de son jeûne, Sarah a forcément été alimentée ; de son propre fait ou de celle de son entourage direct. La duplicité de la fillette et surtout de ses parents est donc posée comme l'explication la plus probable en ce qui concerne les causes et la responsabilité du drame. Le juge déclarera dans une formule largement relayée dans la presse : « *une fillette ne peut pas à elle seule renverser les lois de la nature* ».

Sur la base de ce raisonnement, les charges d'homicide involontaire à l'encontre des médecins et des infirmières sont abandonnées et la commission de magistrats décide d'inculper Evan Jacob, le père de la petite jeûneuse, sous le chef d'accusation de « maltraitance » puisque en tant que tuteur légal, il était de son devoir de veiller à la santé générale de sa fille.

À partir de ce moment, il y a un retournement sensible de l'opinion publique où s'expriment de forts soupçons sur le fait que le père a dû nécessairement administrer en cachette de la nourriture à sa fille. On accuse désormais les parents de complaisance sinon de complicité : ils auraient agi par « appât du gain ». Ce soupçon généralisé est largement relayé dans l'opinion publique six mois avant que le procès n'ait lieu. Telles sont les circonstances qui semblent avoir suscité à W. M. Wilkinson l'idée d'écrire, par contre-pied, un pamphlet en défense de Sarah et de son père.

Le pamphlet de William Martin Wilkinson

À l'origine de la rédaction de cette brochure publiée à compte d'auteur, on trouve l'indignation d'un juriste devant le chef d'accusation à l'encontre du père de Sarah Jacob. Selon lui, le raisonnement des magistrats présente un vice de forme flagrant qui tend à éluder la véritable responsabilité criminelle dans cette tragédie. Malgré l'absence de toute preuve directe, on a conclu à une « fraude » sur la base d'une assertion de la profession médicale. Au travers de la mise en cause radicale de la prétendue « expertise médicale », on décèle rapidement au ton du

1153 *The British Medical Journal*, 8 Janvier 1870, p. 471.

pamphlet que l'auteur souhaite poser une question plus vaste : celle de la place et de l'usage de la « Science » dans l'opinion publique. Alors que le procès est imminent, il déclare en ouverture de son livre :

« […] *Bien que je m'expose à un tonnerre de représailles de la part des* leaders *beaucoup trop influents de l'opinion publique, je maintiendrai fermement ce que je crois être mon devoir envers le père de Sarah Jacob ; et ce, dans le but de frayer la voie à un procès juste* […] »

Autrement dit, il décèle une mainmise, d'ordre idéologique, d'un mode de raisonnement instillé dans l'opinion publique par ce qu'il identifie comme une corporation et relayé par « l'ignoble presse ». Il va donc chercher à montrer les risques, les erreurs et même les fautes morales auxquels s'expose une société si elle ne se méfie pas de la toute-puissance de cette idéologie. En arrière-plan de ce procès - qui lui fournit un prétexte – W. M. Wilkinson veut poser un problème plus général de l'ordre de l'éthique publique. L'examen de l'itinéraire et de la personnalité de l'auteur permet de rendre plus manifeste encore ce but philosophique sous-jacent.

William Martin Wilkinson (1819-1898) est un avocat doublé d'un éditeur et d'un homme de lettres. De la même manière que son frère, le centre de gravité de sa vie intellectuelle réside dans la foi en un monde invisible. C'est un intellectuel chrétien « fidéiste et surnaturaliste » ; comme en témoignent ses activités littéraires. De 1842-1860, il a été le secrétaire de la « Société Swedenborgienne » basée à Londres. Il fut d'autre part l'un des premiers intellectuels britanniques à s'être intéressé aux phénomènes du spiritisme au milieu des années 1850[1154]. En 1854, il a publié un recueil sur la façon dont les membres de sa famille ont exécuté des séries entières de dessins automatiques « symboliques »[1155]. Il fut également l'éditeur du *Spiritual Magazine*, un journal mensuel de haute tenue qui paraissait dans les années 1860 et dont la ligne éditoriale consistait essentiellement dans la défense publique de « causes » à la fois morales, politiques et religieuses. Parmi elles, l'opposition à l'esclavage, la promotion du « socialisme utopique », la défense des travailleurs pauvres et des réformistes radicaux, la lutte contre vivisection animale et l'opposition

1154 Sur W. M. Wilkinson, voir F. Podmore (1902) *op. cit.*, vol. 2, p. 39-40, 163, J. Oppenheim (1985), *op. cit.*, p. 233-235, A. Gauld (1968) *op. cit.*, p. 70-73. Il a été l'ami et l'avocat du célèbre médium, Daniel Dunglas Home et le co-auteur de son autobiographie, D. D. Home, *Incidents in My Life*, 1864.

1155 W. M. Wilkinson, *Spirit Drawings; A Personal Narrative*, London, 1858. Le dessin automatique apparaissait aussi comme un moyen d'explorer la « vision intérieure ». Il consistait dans une production d'images sans volonté consciente de la part de du dessinateur. L'ouvrage est cité par Myers comme l'une des premières occurrences « d'automatisme moteur ». F. Myers (1903), *op. cit.*

à la législation des pratiques médicales ; mais aussi et surtout la défense de la cause du spiritisme, conçue comme une régénération du christianisme[1156].

Concernant la position de W. M. Wilkinson sur le spiritisme, citons deux extraits de ses déclarations écrites auprès de la « London Dialectical Society » dans une longue lettre du 7 février 1869, il débute par :

« […] *Je suis un croyant en l'occurrence des faits, à la fois en tant qu'observateur et sur la base de témoignage*s […] »[1157]

Dans une seconde lettre, il fait part de façon plus directe aux rapporteurs des problèmes que pose selon lui, à l'échelle sociale, l'appréciation intellectuelle des phénomènes prétendument avérés du spiritisme :

« […] *si votre rapport est favorable, [envers les phénomènes du spiritisme] le public pensera que vous êtes une bande de singes, mais je pense qu'il serait peu philosophique d'aller dans l'autre sens.* […] »[1158]

Dans son pamphlet sur le cas Jacob, Wilkinson déclare partager l'indignation morale qui est à sa source avec un cercle de lettrés londoniens[1159]. Ce groupe connu sous le nom de « cercle du Dr. Howitt » rassemblait dans le Londres des années 1860 des écrivains, des poètes aussi bien que des médecins et des savants dont le trait commun résidait dans des préoccupations d'ordre morales et religieuses communes.

Dans le cadre du procès de la « petite jeûneuse galloise », William Martin Wilkinson et tous ceux qui gravitaient autour de lui par affinités mentales souhaitaient attirer l'attention des jurés – et, par-delà, interpeller l'opinion publique britannique dans son ensemble – sur la partialité des raisonnements dans la construction de l'acte d'accusation. Selon eux, le raisonnement des magistrats se fonde, sans aucune distance critique, sur une pseudo-expertise savante dont la force

---

1156 Dans un livre sur le spiritisme sur lequel James a écrit une recension critique en 1869, l'auteur stipulait qu'un des « […] *premiers et parmi les plus compétents des enquêteurs sur ces phénomènes était William Martin Wilkinson, juriste de Londres* […] », E. Sargent,, (1869), *op. cit*., p. 24. EPR, p. 1-4.

1157 *London Dialectical Society*, (1871), *op. cit*., p. 230-232.

1158 *Ibid*., p. 246-247.

1159 Le « cercle du Dr. Howitt » réunissait des hommes et femmes de lettres qui étaient très actifs dans la défense de causez publiques parfois controversées (esclavage, vivisection, alcoolisme, lois sur les pauvres. Ces intellectuels chrétiens ce sont tous intéressés au spiritisme dans les années 1850 et 1860, La figure de proue de ce cercle était William Howitt (1792-1879), poète, écrivain et auteur d'un ouvrage intitulé *History of Supernatural*, London, Longman, Green, 1863, 2 vol. Voir, M. Miora, « 'The Airy Envelope of the Spirit' : Empirical eschatology, Astral Bodies and the Spiritualism of the Howitt Circle », *Intellectual History Review*, vol. 18, n°2, 2008, p. 189-206. Voir aussi F. Podmore (1902), *op. cit.,* A. Gauld (1968), *op. cit*., J. Oppenheim (1985), *op. cit.*

réside uniquement dans le prestige social associé à la profession médicale. Pour ces derniers, le « scandale » réside dans le maintien inconditionnel du « dogme matérialiste » et dans le fait que la dimension religieuse soit exclue. Il faut pouvoir statuer sur une plus vaste appréciation des faits. Examinons, dès lors, pas à pas son argumentation dont l'intérêt et de poser des questions d'ordre épistémologique.

La ligne juridique à partir de laquelle William Martin Wilkinson débute son pamphlet consiste à plaider pour que soient seulement examinés « les seuls faits », en dehors des considérations idéologiques. Ils sont au nombre de deux : d'une part, les allégations de dix-huit mois de jeûne. D'autre part, l'absence d'aveu des parents et de tout autre témoin pendant la durée du jeûne supposé. Or, sur cette seule base, on a prétendu pouvoir conclure à une « imposture » fondée sur la duplicité et l'« appât du gain » pour finalement accuser de « maltraitance ». Cette opinion « *presqu'universellement partagée* », dit W. M. Wilkinson, passe à côté du vrai problème et risque d'aboutir à la condamnation d'un innocent.

Du point de vue de la logique du procès, il faut, pour y voir plus clair, considérer « deux branches différentes » de l'enquête : d'une part, établir « quelles sont les causes de la mort ? », et d'autre part, établir « qui est responsable ? ». Concernant les causes, on a considéré qu'un organisme humain ne pouvait pas dépasser les quatorze jours de jeûne. Cette limite physiologique de résistance a été présentée comme un fait scientifique établi. Wilkinson remarque qu'il se fonde sur ce qu'il appelle la théorie de « l'impossibilité antécédente » ; c'est-à-dire, la théorie qui tient au fait que cette capacité d'abstinence de longue durée n'a jamais pu être réalisée par quiconque dans l'histoire médicale. Or, cette assertion doit selon lui être tenue en échec puisque l'on peut aisément retrouver, dans les annales de la médecine, de nombreux exemples de cas d'abstinence de nourriture de longue durée. Ces faits, dont l'auteur a placé les références dans les nombreux appendices de l'ouvrage, ont été attestés par des autorités médicales à différentes époques et dans différents pays. Ils contredisent donc frontalement la prétendue « expertise médicale scientifique » sur laquelle se fonde l'acte d'accusation.

Sa ligne argumentative consiste donc à soutenir l'idée d'une possibilité *a priori* d'une telle abstinence. C'est pourquoi, il a rassemblé tout au long de son texte les références, les témoignages historiques. D'un point de vue plus général encore, il faut pouvoir statuer sur les causes du décès à la lumière d'une « base plus large de connaissances » : il convoque alors des faits issus les connaissances physiologiques et biologiques puisque d'après de nombreux autres faits il semble possible que « dans certains états anormaux du corps humains » on puisse vivre sans s'alimenter pendant une durée importante, certes limitée, mais indéterminée. Pour juger plus largement, il

faut considérer tout une gamme de faits analogues dans la physiologie humaine aussi bien qu'animale.

À ce point, Wilkinson, évoque les maladies du trouble alimentaire qu'il juge encore « si mal connues » ; mais aussi les « maladies nerveuses spéciales » qui n'ont pas été prises compte. En ce qui concerne la maladie de Sarah Jacob à la lumière de ce qu'il appelle les « maladies nerveuses exceptionnelles » et dont, il laisse clairement à entendre que l'on ne connaît pas toutes les déterminations et les possibilités, W. M. Wilkinson intègre à son texte un témoignage *ad hoc*. Son « ami », M. J. Burns, a rendu visite à deux reprises à Sarah pendant l'hiver 1869, soit au moment où elle est devenue un sujet d'attention nationale. D'après ses observations :

« […] *Elle n'a pas le pouvoir de bouger son corps. Le côté gauche est paralysé mais elle peut bouger difficilement son bras droit dont la peau est sanguine* […] *ses muscles sont rétrécis et placides. Son pouls est distinct et régulier quoique faible. Son visage donne une impression de bonne santé. Le cerveau semble actif et sous contrôle.*

Elle a des accès (fits) *plusieurs fois par jours, qui durent de 3 à 4 minutes. J'ai été témoin de l'un d'eux durant lequel elle était apparemment 'inconsciente'. Les yeux étaient presque clos. On pouvait observer un léger frisson nerveux dans la tête et elle respirait profondément. Les yeux se sont graduellement ouverts et elle les a levés soudainement tandis que les muscles de son visage se sont tendus comme si elle se réveillait du sommeil.* […] »

En ce qui concerne la prétention à l'abstinence de toute nourriture, Burns ne prend pas position et demande seulement :

« […] *est-ce qu'elle vit véritablement sans nourriture, et, si oui, par quel moyen la vie est maintenue ? Je ne peux ni affirmer ni nier la chose*. […] »

L'intérêt de cette description est qu'elle évoque la constatation de différents signes cliniques qui attestent de perturbations nerveuses peu communes : des paralysies partielles énigmatiques, des symptômes paradoxaux de vitalité comme le pouls régulier, l'apparence saine des tissus etc. Mais surtout les étranges « accès » avec « frissons nerveux » et respiration profonde qui sont suivis d'un « réveil ». Sur la base de cette description clinique, Wilkinson en déduit que Sarah était sujette à « l'hystérie » qui est, ajoute-il, une « espèce du somnambulisme ». Or, poursuit-il, c'est là une maladie qui est souvent associée à des « états d'extase » ainsi qu'à d'autres « symptômes anormaux ».

Sous ce vocable conjugué de l'hystérie, du somnambulisme et de l'extase, on décèle une tentative de description de la présence d'un « état de transe ». Sans aller jusqu'à invoquer

l'adoption traditionnelle du terme d'extase qui impliquerait l'idée d'une indépendance momentanée de l'esprit par rapport au corps avec accès à autre plan de réalité invisible, Wilkinson laisse toutefois entendre que ce cas engage des critères d'exceptionnalité qui déjoue les lois communes. Ceci renforce le fait qu'elle ne doit pas être exclusivement jugée à la lumière du savoir médical « matérialiste ». Il n'y a pas de doute selon lui que les prétendues les « lois de la nature » peuvent être mises en déroute.

À l'aune du procès à venir, ce faisceau de faits étaye le fait qu'il n'y a aucune preuve établie que Sarah soit morte de faim des suites de son abstinence. Les véritables causes de sa mort sont incertaines. Tout ce que l'on sait, rappelle abruptement W. M. Wilkinson, c'est qu'elle est morte. Mais nul ne peut statuer avec certitude sur les causes exactes de sa mort.

Sur la base de ce qu'il a présenté, il lui apparaît même possible de fournir une interprétation alternative : on peut concevoir, dit-il, que la mort de Sarah ait été le résultat d'un « choc émotionnel ». Il est possible, dit-il, qu'elle soit morte du fait de la « *rupture des conditions qui l'ont rendu capables de supporter la vie sans nourriture* ». Aux premières de ces conditions, il y a la « *foi* ». Or, l'antipathie des infirmières serait la cause de cette rupture des conditions de sa survie due à l'« *atmosphère de suspicion et d'hostilité* » puisqu'elle a d'emblée été considérée comme une « *hystérique hypocrite* » qu'il s'agissait de « *défier* ». Cet état d'esprit aurait causé une « violation de sa foi », cette « force personnelle vitale essentielle ».

Dès lors, en ce qui concerne la *responsabilité de la mort*, Wilkinson tire les conséquences directes de ce qu'il vient de développer : eu égard au chef d'accusation de « maltraitance » il semblerait « plus juste », selon lui, d'incriminer les infirmières et les médecins. L'expérimentation *post-mortem* témoigne d'elle-même de leur cruauté. En résumé, la question de la responsabilité de la mort de Sarah Jacob n'incombe donc pas à sa famille, dépossédée des moyens de comprendre les véritables causes du mal qui accablait leur fille, mais bien aux médecins et aux infirmières qui ont supervisé l'expérience. Comme l'a exprimé un des soutiens à la « cause », le Dr. William Howitt, qu'il cite à ce point l'ouvrage :

« […] *Pauvre fillette assassinée. J'étais sûr que les médecins l'achèveraient, une fois qu'il l'aurait dans les mains !* […] ».

Il s'ensuit que la « pensée médicale scientifique » n'a pas lieu de faire valoir sa prétendue expertise d'une manière exclusive dans ce procès ; elle devrait même, poursuit Wilkinson, être

écartée des termes de la délibération finale du jury dans la mesure où la justice doit statuer sur une connaissance d'une base plus large de faits.

Une fois sa ligne de défense établie, il en vient plus précisément au cœur de son indignation et à l'enjeu philosophique sous-jacent qui, comme on l'a vu, constitue le nerf de cette affaire à ses yeux. Selon W. M. Wilkinson, « *le devoir demanderait plutôt à ce qu'on fasse ici un juste procès à la Science* ». Il stigmatise la « *cruelle indifférence de l'empirisme et de la sèche raison* » appliquée à une vie humaine. Pour lui, c'est la pensée médicale scientifique, endossée de manière « fanatique » et relayée par l'« ignoble presse », qui est la véritable responsable de la mort de la petite jeûneuse.

On comprend donc que ce qui est en jeu dans cette affaire est d'abord une position philosophique : « *est-il plus facile de croire que les lois de la nature puissent être renversées,* demande Wilkinson, *ou bien de croire que le père dit des contre-vérités ?* » La pensée médicale réfléchit toujours sur un régime d'impossibilité et cantonne sa vision à cette limite négative.

Dans une formule, il condense ce qui est en jeu à ses yeux. La « Science » :

« […] *a peur d'admettre quoique ce soit dont l'ignorance scientifique ne puisse rendre compte, la peur que cela puisse être une preuve du surnaturel, ou ce que le procureur appelle le renversement des lois de la nature. Cela est résolument dénié, bien que cela se soit produit à de nombreuses reprises. Il n'y a pas de plus grande absurdité pour la science que d'avoir nié avec ressentiment plutôt que d'avoir simplement pu l'admettre.* […] »

Il place l'opinion publique devant le paradoxe suivant : les « médecins matérialistes » se disent incrédules et sceptiques. Pourtant ils sont aveuglément crédules quant à l'existence de ces lois. Wilkinson réclame le droit de nier leur universalité : « *la science, dit-il, aurait dû rester ouverte au lieu de fermer ses yeux aveuglément* ». Devant la gravité des faits auxquels ce raisonnement à conduit, on peut dire que les partisans de la pensée médicale scientifique se sont tous conduits, conclut-il avec verve, comme des « *chiens sourds* ».

Les appendices : données corroboratives diverses

La seconde moitié de la brochure est constituée de documents annexes divers (coupures de presse ou articles médicaux et savants, lettres de témoignages, références bibliographiques commentées etc.) que Wilkinson a disposés pour venir corroborer la possibilité physiologique de l'abstinence alimentaire de longue durée. On trouve ainsi, pêle-mêle, des données historiques sur des cas analogues, des témoignages médicaux historiques, des lettres de médecins contemporains et des comptes rendus d'expériences. Nous ne mentionnerons ici qu'un échantillon parmi les

pièces les plus intéressantes dans la mesure où elles sont censées soutenir, d'un point de vue épistémologique, la justesse de la question posée par le pamphlet de W. M. Wilkinson

Parmi les références significatives, il cite d'abord de nombreux cas cliniques de jeûnes de longue durée qui n'ont pas résulté par la mort au cours des deux derniers siècles en Europe occidentale dont le cas alors très récent d'Elisabeth Squirrel qui avait déjà suscité la polémique seulement vingt ans auparavant sur le sol britannique en 1853[1160]. Après quoi, il cite une liste d'auteurs ayant évoqué la maladie nommée « asitia » ; cette « maladie de la digestion » qui présente, dit-il, des cas autant négatifs que positifs[1161].

Parmi les pièces les plus intéressantes, il propose une discussion sur certains phénomènes biologiques mentionnés dans la *Physiologie* du Dr. W. B. Carpenter, un ouvrage qui jouissait alors d'une autorité indiscutée dans le monde savant anglophone. Au chapitre « alimentation », le Dr. Carpenter discutait le cas avéré d'un « gros porc » qui a passé cent soixante jours dans une crevasse d'une falaise de Douvres dont il a finalement été extrait vivant. Ce cas de physiologie animale l'amène ensuite à discuter du phénomène de l'hibernation : cette trêve alimentaire hivernale des animaux à sang chauds. Il évoque également la surprenante survie des animaux à sang froids dont de nombreux naturalistes tels que Humboldt ont rendu compte : par exemple, la survie des alligators dans l'argile. Il mentionne enfin, une controverse académique sur la capacité des crapauds retrouvés dans des pierres mais sans discuter du mythe bien connu d'après lequel ils demeuraient là depuis un temps immémorial[1162].

Mais parmi les pièces corroboratives les plus importantes et innovantes figure un extrait d'un article du Dr. James Braid paru dans le *Medical Times* en mai 1850. Dans cet article intitulé « hibernation animale et transe », Braid reprend à nouveaux frais une controverse de plus de trente ans. En 1838, des diplomates et des officiers britanniques ayant séjourné à Lahore en Inde avaient observé et certifié sous serment le fait qu'un « fakir » hindou était demeuré « enterré vivant » pendant quarante-deux jours. Ce phénomène avait alors suscité l'incrédulité et avait été discuté dans la presse

Douze ans plus tard, sur la base de ses recherches sur le « sommeil nerveux » ou « hypnotique », le Dr. Braid se présentait en mesure de fournir une « solution satisfaisante » qui soit en conformité avec les lois de la physiologie humaine. D'après lui, l'observation de certains

---

1160 Sur ce cas célèbre lui aussi et sa place dans l'histoire de « l'anorexie nerveuse », J. J. Brumberg, (1988), *op. cit.*

1161 W. M. Wilkinson adjoint les références de vingt récits de cas retrouvés dans la Bibliothèque du *British Museum* et dans des revues scientifiques écossaises. Il cite de nombreux travaux médicaux contenant des états analogues et il renvoie à l'article « abstinence » de la septième édition de l'encyclopédie *Britannica.*

1162 Il renvoie aux expériences controversées d'Hérissant au XVIIIe devant l'Académie des Sciences de Paris lequel a confiné trois crapauds dans des boîtes scellées et plâtrées. Dix huit mois plus tard, deux des trois étaient toujours vivants.

de ses patients en état hypnotique l'amenait à reconnaître la possibilité, lors de « phases profondes » de la transe, d'une suspension possible des fonctions vitales pendant une période prolongée. Dans la « transe hypnotique », dit-il, qui se définit par une fixation et une concentration de l'attention, on peut parfois observer et constater une réduction *a minima* des principales fonctions vitales (alimentation, respiration etc.) tout en étant compatible avec le maintien de la vie[1163].

D'après Braid, suit à un « entraînement » spécifique, on peut acquérir cette faculté d'abstinence. Alors, les fonctions vitales perdurent imperceptiblement à un degré minimal. Il est permis, conclut-il, de faire l'analogie avec l'état d'hibernation animale dans lequel certains mammifères passent périodiquement : c'est un état d'engourdissement accompagné d'hypothermie durant lequel ils ne se nourrissent pas.

Enfin, le dossier de témoignages se conclut par l'avis d'une célébrité médicale de l'époque, le Dr. Charles-Edouard Brown-Séquard (1817-1894)[1164]. À ce moment, ce médecin franco-américain cosmopolite jouit d'une notoriété internationale. Le fait d'avoir obtenu son avis sur la question semble avoir été un moyen important de peser sur les réflexions des jurés puisque son nom est cité sur la couverture du pamphlet. Wilkinson nous dit qu'il a été contacté à Paris en février par l'intermédiaire du Dr. Hugh Doherty, un ami fouriériste des frères Wilkinson, lequel a sollicité l'éminent professeur de physiologie alors en poste à la faculté de médecine de Paris. Après lui avoir fait part du cas, le Dr. Doherty lui a demandé par écrit :

« […] *avez-vous jamais rencontré dans votre pratique un cas d'abstinence de longue durée ?* […] ».

Brown-Séquard, interpellé parle le cas, a semble-t-il effectué des recherches dans les périodiques disponibles. Dans sa réponse, il cite par lettre un cas analogue en France ;

« *Cher ami,*

Dans le Bulletin de la faculté de Médecine*,* 1814, vol iv, p. 151, *on parle d'une jeune fille, qui pendant* onze ans *n'a pris aucun aliment solide.*

[1163] J. Braid, *Observations on Trance, or Human Hibernation*, London, Churchill, 1850.

[1164] C. E. Brown Sequard est alors un éminent neurologue et physiologiste. Sujet de l'empire britannique formé en France, il devient en 1864 professeur de physiologie et de neuropathologie à Harvard. Dans les années 1870, il pratique la médecine à New York. De retour en France, il succède à Claude Bernard en 1878 à la chaire de médecine expérimentale au Collège de France. Il est élu membre de l'Académie des sciences en 1886. Cf. M. J. Aminoff, *Brown-Séquard : An Improbable Genius who transformed Medicine*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

À vous »[1165].

Selon le Dr. Hugh Doherty, l'ouverture d'esprit de cette autorité médicale incontestée devrait permettre :

« […] *d'ouvrir l'œil mental de certains médecins dont l'expérience est malheureusement très limitée en matière de phénomènes exceptionnels.* […] »

Les « remarques supplémentaires » du Dr. J. J. Garth Wilkinson

L'ouvrage se termine par le plaidoyer de quinze pages du Dr. J. J. Garth Wilkinson qui se présente sous la forme d'une lettre adressée à « son cher frère » et datée du 25 janvier 1870, soit un mois après le décès de Sarah Jacob en décembre 1869 et six mois avant le procès du mois de juillet 1870[1166]. À la lecture de ce texte, on décèle que le Dr. J. J. G. Wilkinson n'a pas seulement cherché à faire part à son frère de ses propres réflexions sur le cas de Sarah Jacob mais qu'en tant que figure intellectuelle londonienne il s'est saisi de sa plume et a rédigé un plaidoyer plein de verve dont on peut penser qu'il visait, lui aussi, à tenter de retourner l'opinion publique.

Dans son texte, il reprend l'ensemble des arguments exprimés par son frère, mais la plus value de sa ligne d'argumentation tient à la mise en jeu de son expertise médicale directe. Ses intentions convergent vers un point central : par son plaidoyer, il va chercher à rendre sensible le but philosophique aux accents autant politiques que religieux qu'il s'est fixé : destituer l'« arrogance de l'orthodoxie médicale ». Pour rendre sensible ce geste philosophique, nous allons présenter le déroulement de ses arguments en proposant une traduction des passages emblématiques et d'essayer d'en rendre le ton ferme et passionné.

« […] *Dès le début,* dit le Dr. Wilkinson*, j'ai éprouvé un profond intérêt pour le cas de la petite jeûneuse galloise et j'ai perçu les grands problèmes qu'il impliquait. Le premier de ces problèmes à considérer à présent est le procès de son père pour « maltraitance » et le verdict qui en découlera.* […] »

Evan Jacob a été inculpé sur la base d'une prétendue « preuve médicale ». Or, demande-t-il, *« qu'est ce que cette expertise médicale* » ? Quelles sont les preuves qu'elle peut apporter contre le

1165 Dans le *Bulletin de la faculté de Médecine*, 1814. Lettre du maire de Coulommiers. Pendant 11 ans, une jeune femme est restée dans un état de prostration

1166 Pour le manuscrit original [Houghton Library of Harvard University bMS Am 1092.9 (4595)] Cette vingtaine de feuillets dont Wilkinson s'est dessaisi au profit de James consiste mots pour mots dans les « remarques supplémentaires » reprises dans la 3e édition.

père de la jeûneuse compte tenu du fait qu'il ait déclaré sous serment n'avoir jamais donné de la nourriture à sa fille pendant sa période d'abstinence ?

« […] *L'évidence médicale, dans ce cas,* […] *est aussi peu pertinente que l'opinion la plus commune ; et elle n'est en fait que l'opinion commune dressée avec autorité ; animée et vrillée par l'esprit de clique ; et enflammée par l'amour de la domination* […] ».

Wilkinson résume cette prétendue « évidence médicale » par cette formule :

« […] *N'importe quel médecin vous dira, Monsieur, que la vie ne peut être soutenue sans nourriture pendant plus de huit jours. Sarah Jacob, voyez-vous, est morte à l'heure dite de ce fait.* […] ».

Pour Wilkinson, il n'y a aucun besoin de se parer du terme de « médical » pour rendre compte de ce que tout le monde sait déjà : à savoir, que l'homme doit se nourrir quotidiennement sans quoi il meurt. Car qui n'est pas déjà intimement conscient de ce fait ? Ce n'est là, dit-il, que *« le deux et deux font quatre du sens commun* ». Dès lors, les médecins « *se ridiculisent eux-mêmes lorsqu'ils présentent cela comme une opinion 'médicale'*».

Ce à quoi il ajoute :

« […] *Je parle résolument de « l'opinion médical scientifique » ; car un praticien ordinaire peut toujours préserver une certaine humanité, tandis qu'un praticien qui se perçoit comme scientifique de part en part vit trop souvent dans une demeure d'impossibilité.* […] »

Cette précision l'amène à envisager le problème d'un point aveugle dans le raisonnement « scientifique » : c'est-à-dire le fait que ce qu'il appelle la « foi » n'est pas reconnu comme une « force vitale personnelle » par la médecine. Pour l'illustrer il construit et exprime sa pensée sur la métaphore de la « maison ». Pour le « médecin scientiste » :

« […] *Ses portes ne sont ne s'ouvrent sur rien d'autre que sarcasmes face ce qui est hors de sa compétence. Ses fenêtres donnent uniquement sur la cour centrale de son appareil organique dont seule la fantaisie personnelle est au centre. Les murs et les pavés de cette cour sont ses chères Lois de la nature. Les recoins de cette cour sont jonchés par les résidus des ballons crevés de la foi et par les tessons de verre d'une plus grande et meilleure imagination.*

[Son] imagination est enchaînée aux seuls sens, [c'est pourquoi, il est] habitée par une volonté déterminée de nier quoi que ce soit qui pourrait dépasser la moyenne la plus basse des faits dont il fait l'expérience. La Foi est son ennemi ; c'est le cambrioleur, le rôdeur. […] ».

Pour finir son argument :

« […] *Et pourtant, la Foi, mon cher frère, est la seule condition sous laquelle un stock de connaissance peut être pris dans les « deux mondes » ; pour cette simple raison – que les actes, les fruits, les résultats et les faits de la foi doivent eux-mêmes être considérés comme une forme de connaissance ; et l'homme qui les niera ne pourra compter sur eux* […] »

Après avoir établi la différence entre les deux modes de pensée, il en revient au procès. Pour l'auteur, voici la « *seule question simple que douze honnêtes jurés doivent se poser* ». :

« […] *tout d'abord, est-ce qu'il peut être prouvé que cet homme [Evan Jacob] – ou quelque autre individu - a donné à manger à Sarah avant qu'elle soit mise dans les mains des quatre surveillantes macabres de l'Hôpital Guy ?* […] »

Si cela peut être prouvé, alors ce cas de jeûne est un cas de fraude et l'homme mérite sa sentence. Mais il faut « *apporter la preuve par les faits et non par la science, car la science s'est déjà constituée et donné sa propre petite idée à ce sujet* ». Or, la prétendue « fraude » n'a jamais été prouvée. Dès lors, l'accusation de mensonge portée contre le tuteur légal de la victime ne se fonde que sur un ensemble pour le moins branlant de suppositions uniquement basées sur « l'axiome médical ». Toutes les questions, remarques et opinions doivent « *être subordonnées à ce seul problème :* à savoir « *qui a jamais vu Evan Jacob – ou qui que ce soit d'autre - donner de la nourriture à Sarah ? Si personne ne l'a (jamais) vu, alors Jacob doit être acquitté* ».

En d'autres termes, il est possible de prendre à la lettre le témoignage d'Evan Jacob devant le procureur.

À ce point du plaidoyer, Wilkinson engage son expertise et convoque son expérience médicale eu égard à certaines formes de transe dans certaines maladies :

« […] *Pour ma part,* dit-il, *je ne vois aucune impossibilité au maintien de la vie humaine sous des conditions anormales pendant une période indéfinie sans l'apport de nourriture.*

[…] *J'ai été témoin*, poursuit-il, *de chocs émotionnels soudains suivis d'un développement de crise hystérique qui impliquait un type spécifique de transe avec suspension des fonctions organiques, organe après organe, causant une mort apparente des fonctions. Cet état de transe, cependant, avait produit une modification dans les tissus et permettait un maintien de la vie, rendant par là toute nourriture inappropriée* […] »

Puis, il poursuit :

« […] *J'ai connu un cas où* presque *aucune nourriture n'avait été consommée pendant 12 mois, alors qu'un embonpoint demeurait visible dans la silhouette. Pendant tout ce temps, les excrétions fécales ont été considérables, ainsi que les excrétions rénales. Dans ce cas en question, la seule administration d'une cuillère à café remplie d'eau aurait causé de terribles convulsions hydrophobiques.*

Ce sont là, ajoute-t-il, *des faits familiers de l'hystérie et de la catalepsie.* […] »

D'après son expérience, il faut considérer l'existence de ces « puissantes émotions » qui interdisent d'assigner des limites *a priori* à certains événements dans la physiologie humaine. À l'appui de quoi, il donne une description de « l'attaque hystérique » :

« […] *si un choc émotionnel peut causer une mort apparente des fonctions organiques mais que la partie spirituelle par contre manifeste une vitalité authentique, alors vous avez là les conditions d'un maintien durable de la vie. Vous avez un minimum de gaspillage, une (maigre mais réelle) fontaine de vitalité. Tel est l'état de transe – qu'il soit de type éveillé ou somnambulique. C'est un état inverse de l'état ordinaire dont la grande vitalité est accompagnée dans le corps et dans le cerveau d'une dépense bien plus grand*e ». […]

« […] *J'ai vu une illustration de cela de mes propres yeux il y a 25 ans chez notre cher ami le Dr. Elliotson. Une fille en catalepsie se tenait sur le sol de sa maison, contorsionnée presque en dehors de son centre de gravité, sans aucun mouvement, sans même un tremblement, se tenant ainsi pendant près d'une heure, avec le visage d'une véritable madone de marbre, - en quand elle s'est éveillée, elle est sortie de cet état avec toutes ses fibres et ses yeux exaltés par le profond requiem de sa transe. Aucun esprit fort, quand bien même il aurait disposé de tout le matérialisme pour expliquer cet exploit, n'aurait pu braver ne serait-ce que quelques minutes ce calme naturellement impossible.* […] ».

Autrement dit, pour le Dr. Wilkinson, l'état de transe est en mesure de déjouer ce qu'on prend pour des « lois naturelles » car elle fait entrer une dimension « surnaturelle ».

C'est pourquoi, en ce qui concerne les causes du décès de Sarah Jacob, il exprime l'hypothèse, déjà évoquée par son frère, selon laquelle Sarah serait morte part suite d'une « *violation de toute sympathie* ». À cette fin, il plaide :

« […] *Si Sarah Jacob est un cas véridique, il y a toutes les raisons pour qu'elle soit morte de par l'atmosphère de malveillance [créée et entretenue] par les « quatre surveillantes macabres de l'Hôpital Guy ». Car, Messieurs les gentlemen, la plus frêle des jeunes filles, vivant sur sa dernière limite, sur les lèvres du précipice de sa vie, qu'un seul courant d'air, ou un sentiment, jette en convulsions ; et son état a été maintenu par plus que ce qui apparaît pourtant, non pas par un soutien mortel, mais sur des revenus spirituels ; par des saturations atmosphériques impondérables et par l'amour et la sympathie de ses parents et de son foyer.*

Eh bien, les surveillantes-macabres-de-Guy ont aboli toutes les conditions de son maintien en vie, elles ont rompu le mince filet auquel sa vie était accrochée. […] *On l'a emmuré dans de terribles oubliettes, hors d'atteinte du soutien sacré de l'amour de son père et de sa mère. – [Car] c'est là une cause suffisante de mort pour un tel organisme.*

[…] *Les infirmières sont des exécutrices.* […] »

En conclusion, Wilkinson déclare qu'il y a deux enseignements à tirer de cette histoire tragique. Il faut les garder en mémoire et les ériger en principes de conduites car ils pourront très certainement s'avérer utiles à l'avenir lors d'événements similaires. Le premier est le suivant :

« […] *Ne permettez pas à la « science exacte » professionnelle d'approcher ne serait-ce que des premières étapes d'une expérience singulière* […] *Si jamais un événement anormal se produit dans votre vie, surtout s'il s'agit de quelque chose d'exceptionnel impliquant une dimension spirituelle, alors ne le soumettez jamais à l'investigation d'un tiers mais bien au tribunal dans votre propre poitrine, ou de votre propre foyer.*

[…] *N'en faites vent à personne, et passez votre chemin*. […] ».

Le second, plus lapidaire, est un « corollaire » du premier :

« […] *N'accordez jamais votre confiance à la « science exacte » au-delà de ses propres faits*. […] ».

Conclusion

D'après les documents de l'époque que nous avons rassemblés, il est difficile de déterminer dans quelle mesure le pamphlet des frères Wilkinson a été lu et diffusé : encore plus

de savoir s'il a eu quelque impact sur le jury et sur les magistrats[1167]. Compte tenu du verdict final, on peut penser qu'il n'a pas pesé bien lourd puisque le jugement rendu a finalement statué sur une mort par abstinence (*starvation*) due à la « négligence » de ses parents qui ont été déclarés légalement responsables du décès de leur fille. Ewan Jacob a été condamné à un an de travaux forcés et son épouse à six mois de prison.

Mais quelqu'ait été l'impact de ce livre, ce livre présente l'intérêt d'exprimer une prise de position philosophique partagée par une petite élite intellectuelle et fidéiste. Du point de vue de ce qu'il nous enseigne sur James, il est important de voir que l'on retrouve dans le ton de ce pamphlet une tournure d'esprit typique qui constitue un thème constitutif de sa pensée dans son opposition régulière au « matérialisme médical ». On retrouve par exemple les mêmes arguments chez James, lorsqu'il stigmatise la cécité de « l'*esprit médical ordinaire* ». Comme l'exprime le Dr. Wilkinson, le « fait ultime » de cette controverse a été « *l'esprit de négation, affirmé fanatiquement* ». Sur ce point, les deux auteurs se rejoignent dans leur révolte contre la pensée médicale matérialiste, ou « méthodiquement réductionniste » dira James.

Cette communauté de ton éclaire les prises de position publique de James lors de sa défense des « guérisseurs mentaux » devant ses collègues et ses pairs mais aussi dans sa défense de la légitimité des « recherches psychiques », car qui peut prétendre pouvoir connaître *a priori* les limites de l'expérience humaine ? Pour ces deux auteurs, la pensée médicale est viciée par un « objectivisme dogmatique » qui tend à devenir un « autoritarisme ». S'agissant de la condamnation d'un père de famille, cette position logique leur paraît inattaquable et signe leur volonté de faire valoir « l'humanité » sur une ce qu'ils conçoivent comme une idéologie.

Ce document et les enjeux historiques et épistémologiques qu'il manifeste apparaissent comme une clef pour comprendre certaines coordonnées cardinales de la pensée de William James. À cet égard, la dernière lettre de James au Dr. Wilkinson permet d'illustrer leur convergence philosophique. Dans son ultime ouvrage sur *Les grandes questions et origines de la Vie et de la Mort* (1885), le Dr. Wilkinson s'en prenait à nouveau, au soir de sa vie, au « scientisme dogmatique ». Dans sa réaction de lecture substantielle, James cherche à établir son accord de fond mais aussi ses divergences puisqu'il lui écrit : « *je confesse que je ne peux pas du tout voir ma propre voie comme celle d'un Chrétien* ». Puis il rend compte de leurs accords :

[1167] Dans les ouvrages, les articles et les comptes rendus de l'époque, le pamphlet et le nom des Wilkinson ne sont jamais cités ni même mentionnés. Bien qu'il y ait eu 3 éditions successives On peut supposer que ce livre n'a pas eu de grand retentissement et qu'il a seulement circulé dans un milieu assez restreint.

« […] *Je pense que dans votre réaction contre l'incroyable superficialité du « scientisme », tel qu'il existe aujourd'hui en tant que secte, vous allez trop loin ; et que vous vous méprenez sur le fait que ce monde, quoiqu'il puisse être dans ses à-côtés, est aussi une machine ; un endroit où les choses supérieures doivent avoir leurs inférieures à leur service et obéir aux « lois », avant qu'elles ne puissent « être ».*

[…] *L'utilité de votre livre est qu'il exprime une vaste attitude globale envers la vie : dévouée, humaine, humble et qu'il proteste de façon utile contre la sotte secte du « scientisme » ; si tant est qu'on la considère comme une secte – ce qu'elle est, bien entendu, à une énorme échelle.*

Je me réjouis de chaque mot à cet effet et je souhaiterais seulement qu'ils puissent avoir été plus virulents. Quand je pense à cette ignorance résolue et à ce barbarisme méprisant de mes chers collègues qui tournent leur arrière-train vers les Cieux et vous disent que c'est la seule *attitude scientifique, alors, décidément, l'écume me monte aux lèvres.*

Mais, même à ce sujet, on doit être patient. La science convoie son propre remède dans sa méthode même et finira par se débarrasser des couches de scientisme qui essayent de la durcir prématurément avant qu'elle n'ait le temps de prendre forme. […] »

Dans la suite de sa lettre, James expose à son correspondant le « remède » que la science peut désormais, selon lui, opposer aux excès du « scientisme» :

« […] *Votre livre illustre ce à quoi, à présent - au travers de la toute la Recherche Psychique - je crois de plus en plus : à savoir, que la vérité dans sa complétude n'est donnée à aucun type d'esprit défini. Je pensais jusqu'à présent que les médecins magnétistes et les autres diffuseurs de mystères* […] *étaient un type caractérisé de vermine intellectuelle. Je commence désormais à penser que cette classe d'esprits tient en main toute une série de vérités au sujet desquelles les autres sont aveugles comme des pierres. La conséquence de tout cela, c'est que je me retrouve désormais en pleine mer, mon ancien compas étant perdu, sans même un nouvel instrument, et avec les étoiles qui demeurent invisibles dans la brume. Mais, comme c'est grisant de sentir soudainement s'élargir les possibilités des choses – à tous points de vue.* […] »[1168]

*

[1168] COWJ (6), pp. 124-125.

2. [a, b, c, d, e]

Le Dr. George Miller Beard (1839 - 1883) : introduction générale.

L'évocation par Alice James de cinq écrits du Dr. George Miller Beard (deux brochures, deux articles et une introduction d'ouvrage) parmi les livres tenus en « haute estime » par James constitue une indication capitale pour envisager les assises théoriques méconnues de sa prospection systématique des états seconds. L'analyse des textes en question permet en effet de percevoir comment à la suite du Dr. Beard, qu'il a fréquenté comme collègue et consulté comme médecin entre 1879 et 1882[1169], James a cherché à aborder l'étude de la « nature et des phénomènes des états de transe » sur la base de l'assimilation d'une « expertise du système nerveux ». Or, cette expertise, comme on va le voir, était présentée par Beard comme la condition *sine qua non* permettant de se « prémunir systématiquement » contre les multiples « sources d'erreurs » dans ce champ d'étude.

George M. Beard était un médecin new yorkais dont les idées furent aussi célèbres que controversées et dont le grand mérite est d'avoir été un précurseur dans de nombreux domaines d'investigations qui, tous, se coordonnent à une intuition centrale : la physiologie nerveuse et cérébrale moderne est la nouvelle branche du savoir capable d'asseoir la médecine sur des bases véritablement « scientifiques ».[1170] S'il est surtout connu aujourd'hui pour ses travaux sur la

---

1169 C'est d'abord en tant que thérapeute que James a rencontré Beard puisqu'il l'a consulté à plusieurs reprises pour le traitement de « symptômes nerveux » : la première mention du Dr. Beard dans la *Correspondance* se trouve dans une lettre datée du 24 juin 1879, où James écrit à sa femme: « […] *J'ai vu Beard ce matin, qui a de nouvelles idées* [thérapeutiques] *depuis l'automne dernier, mais j'en escompte peu de bénéfices pratiques. Je suis heureux de l'avoir revu car c'est un homme capable et honnête, bien que je craigne qu'il soit quelque peu suffisant* […] », COWJ (5), p. 54. Un an plus tard, dans une lettre à sa femme datée du 5 juin 1880 écrite à bord d'un transatlantique, on apprend que James a consulté Beard et que ce dernier lui a prescrit un sédatif, du bromure: « […] *J'ai contacté Beard qui était jovial, comme à son habitude* […] *je me sens cette fois-ci tout à fait « bromurisé » et je devrais plonger dans une douce torpeur la semaine prochaine*. », COWJ (5), p. 99.

1170 Charles L. Dana, « Dr. George M. Beard, A Sketch of His Life and Character with some Personal Reminiscences», *Archives of Neurology and Psychiatry*, vol. 10, Octobre 1923, p. 427-435.

« neurasthénie » qui ont joui d'une notoriété internationale à la fin du XIXe, son œuvre scientifique est cependant loin de se limiter à ce seul aspect[1171]. Bien qu'il soit mort prématurément, dans sa quarante-cinquième année, on lui doit une œuvre prolifique qu'il a fait progresser le long d'une multitude de lignes d'enquêtes et de réflexions telles que l'étude des maladies nerveuses rares, l'expérimentation des nouvelles thérapies des maladies mentales et nerveuses dont « l'électrothérapie »[1172] et l'usage des drogues, la défense médico-légale des aliénés et des criminels, mais aussi l'hypnotisme ou ce qu'il appelle la « transe artificielle » et dont il se dit avoir été « le premier propagateur aux États-Unis ».[1173]

Au regard de la liste des « livres très estimés » par James, que signifie la mise en avant d'une « expertise » du système nerveux ? Sous le label alors encore très neuf de « neurologie », il faut déceler l'émergence d'un groupe de jeunes médecins américains dont le Dr. Beard est une figure de proue et qui se sont consacrés dans les années 1860 et 1870 à l'assimilation ainsi qu'à la mise en pratique des nouvelles connaissances importées d'Europe dans le domaine de la physiologie nerveuse et cérébrale[1174]. On peut repérer trois idées centrales qui, à l'époque, permettent aux « neurologues » de se percevoir comme un corps de médecins spécialistes en mesure d'appréhender d'une façon neuve l'ensemble du comportement humain dans la santé comme dans la maladie.

1 – L'adoption unilatérale de *la théorie de « l'action réflexe »* appliquée à l'activité nerveuse mais aussi à l'activité mentale. D'après ce modèle issu des grandes découvertes du début du XIXe

1171 La première occurrence du terme de « neurasthénie », promis à une longue fortune, date de 1869. Cf. « Neurasthenia or nervous exhaustion », *Boston Medical and Surgical Journal* 80, 217-221, 29 Avril 1869. Ce diagnostic a été repris et développé par Beard dans deux traités plus tardifs : d'abord dans *A Practical Treatise on Nervous Exhaustion (Neurasthenia), Its symptoms, nature and Treatments*, W. Wood, New York, 1871. (écrit avec A. D. Rockwel) puis dans celui qui a jouis d'un grand succès à l'époque : *American Nervousness. Its Causes and Consequences*, New York, Putnam's and Sons, 1881. D'après P.-H. Castel, l'historiographie a faussement attribué ce concept à Beard puisqu'il était « dèjà dans l'air du temps ». cf. *Âmes scrupuleuses, vies d'angoisse, tristes obsédés*. Paris, Ithaque, 2011, p. 279..

1172 En 1871, il a publié un traité général sur « l'électricité médicale »: *The Medical and Surgical Use of Electricity* (avec A. Rockwell). Beard était d'autre part un ami d'Edison avec qui il a expérimenté. cf. « The Newly-Discovered Force », *Archives of Electrology and Neurology*, November 1875, p. 257-282.

1173 L'article de Ch. E. Rosenberg, « The Place of G. M. Beard in XIXth Century Psychiatry », *Bulletin of the History of Medicine* 36, n°3, 1962, pp. 245-259, constitue l'étude la plus complète sur la pensée de G. M. Beard. On pourra également consulter « George Miller Beard », *American National Biography*, par Jennifer S. Tuttle (2000). Compte-tenu du fait qu'il fut un « écrivain prolifique », sa bibliographie exhaustive n'a jamais été établie. Les archives de George Miller Beard sont conservées à la bibliothèque de l'université de Yale. [G. M. Beard Papers, Sterling Memorial Library]

1174 Sur les neurologues américains dans les années 1870-1900, on pourra consulter l'analyse de Nathan G. Hale, *Freud and the Americans, the Beginnings of Psychoanalysis in the United States (1876-1917)*, Oxford, Oxford University Press, 1971, chapitre 3. Voir aussi, F. G. Gosling, *Before Freud: Neurasthenia and the American Medical Community 1870-1910,* Urbana, University of Illinois Press, 1987.

siècle dans l'ordre de l'anatomie du système nerveux, l'ensemble de l'axe cérébro-spinal des êtres vivants réagit de manière réflexe aux stimuli sensoriels de leur environnement extérieur[1175]. Or, d'après la « loi de continuité nerveuse » selon laquelle l'ensemble du système nerveux - de la moelle épinière aux parties « supérieures » du cortex cérébral - fonctionne selon les mêmes mécanismes sensori-moteurs. Il s'ensuit que l'activité mentale elle-même obéit à ce modèle du « réflexe » : l'homme est dès lors considéré comme un « *automate conscient* » dans la mesure où la conscience n'est plus que la spectatrice impuissante de ce mécanisme nécessaire et invariable.

Une formule de Beard résume parfaitement cette vision mécaniciste, matérialiste et déterministe de ce qu'il appelle la « machine humaine » et qui aboutit logiquement à la destitution du rôle clef traditionnellement dévolu à la volonté et au libre arbitre. Pour lui, « *l'homme est un paquet de réflexes avec une très petite marge de pouvoir volontaire* »[1176]. C'est pourquoi, la tâche des neurologues et leur champ d'expertise proprement dit consistent à explorer le déterminisme de ce qu'il appelle « la vie involontaire » [doc. 2b] ; c'est-à-dire, toute cette activité organique à la fois « inconsciente et automatique » dans le fonctionnement général de l'organisme humain qui représente, selon Beard, « 99 % » de son activité.

2 – *La nature « électrique » des impulsions nerveuses*. Cette idée d'une matérialité électrique de « l'influx nerveux » a été envisagée dès le début du XVIIIe. Au XIXe siècle, elle a commencé à être largement adoptée à la suite des travaux de Luigi Galvani (1737-1818) notamment. À partir de ce moment, elle a fait partie intégrante du cadre théorique général de la physiologie du système nerveux. En 1840, en Allemagne, le physiologiste Emil Dubois-Reymond (1818-1896) a mis en évidence le rôle de l'électricité dans la conduction nerveuse dans ses importants travaux d'« électrophysiologie ».[1177]

Au moment où Beard commence à exercer, cette idée se voit encore renforcée par la recherche sur les localisations cérébrales. Dans les années 1870, les expériences des physiologistes allemands Fritsch et Hitzig sur les stimulations électriques de différentes aires du cortex cérébral ont permis d'observer qu'une faible décharge provoquait des mouvements musculaires involontaires qui variaient suivant les zones stimulées[1178]. Ces observations confortaient

1175 Sur l'histoire et références physiologie nerveuse, F. Fearing (1930), *op. cit.*, M. Gauchet (1992), *op. cit.*, Pour un exposé des enjeux philosophique concernant l'action réflexe du point de vue de James, on pourra consulter l'analyse de S. Madelrieux (2008) *op. cit.* p. 125-141.
1176 Cité par C. E. Rosenberg, *art. cit.* Voir la notice du document 2b.
1177 F. Clarac, J.-P. Ternaux, *Encyclopédie historique des neurosciences*, De Boeck, 2008.
1178 G. Fritsch, F. Hitzig, « Über die elektrische Errbarkeit des Grosshirns », *Archive für Anatomie und Physiologie*, Bd 37, 1870, p. 300-332.

expérimentalement l'idée d'une matérialité de la conduction nerveuse ; même si la nature intrinsèque de « l'énergie mentale » ainsi postulée restait somme toute assez énigmatique.

3 – La transposition au domaine neurophysiologique de *la loi de la conservation de l'énergie*. Des deux points précédents les physiologistes ont logiquement induit, d'après les lois connues de la physique, le postulat selon lequel l'organisme humain dispose d'une quantité limitée de « force » ou « d'énergie nerveuse ». Les neurologues qui adoptent ce principe énergétique inaugurent par là une approche radicalement « somatique » qu'ils considèrent être la seule à même pour fonder la physiologie et la médecine modernes sur des bases « scientifiques ». Ce principe donne ainsi une coloration à l'ensemble du programme de recherche de leur génération[1179].

Du point de vue du développement de la médecine, l'adoption de cette vision « neurologique » du fonctionnement de l'organisme humain a conduit notamment à un remaniement considérable dans la façon de concevoir les maladies mentales et nerveuses. L'idée de base à partir de laquelle elles sont désormais appréhendées est la notion de « trouble fonctionnel » : à savoir, l'idée selon laquelle un désordre local induit une perturbation générale de l'économie du système nerveux. Par fonctionnel, il faut donc entendre non localisé organiquement : puisque les neurologues ne réussissaient pas à localiser l'affection à la source des symptômes observés, ils ont opté pour un raisonnement diagnostique différentiel, en termes holistiques.

Cette notion de fonctionnalité a eu pour effet d'amener à un élargissement du concept de santé mentale ainsi qu'à une recherche corrélative de nouveaux moyens de guérison. L'originalité de Beard dans ce domaine est de s'être intéressé très tôt aux maladies qui étaient jusqu'ici vaguement définies comme les « maladies des nerfs » ou de « tempérament ». Ces maladies non organiques sans étiologie précise étaient incarnées par un nouveau type de patients dits « nerveux » qui se trouvaient, de par leurs souffrances aiguës, à la frontière de la santé et de la maladie. À partir de ce constat, Beard a consacré une grande partie de son activité médicale et intellectuelle à la recherche d'une nouvelle étiologie susceptible d'expliquer ce « cortège de symptômes » qui n'avaient pas de base somatique évidente et qu'il observait chaque jour dans sa pratique privée chez un nombre croissant de patients. Pour penser leur souffrance, il a proposé le diagnostic de « neurasthénie » qu'il conçoit comme un « épuisement général du système nerveux».

[1179] C'est la thèse soutenue par Nathan G, Hale (1971), *op. cit.* Selon cet historien, James appartient à une génération postérieure à celle des « neurologues ». Cette génération s'est s'érigée partiellement contre ce « principe somaticiste » ou organiciste et elle a participé d'un renouvellement de la science de la vie mentale par l'avènement de la perspective « psychologique ».

La force de ce diagnostic, que Beard présente régulièrement comme une « découverte fondamentale », réside dans sa corroboration des principaux postulats de la neurologie que nous avons évoqués : puisque le corps humain est un système mécanique à l'énergie disponible limitée, alors il est logique qu'une irritation locale induise une perturbation fonctionnelle de l'ensemble du système. Cette perturbation entraîne chez le patient une dépense trop importante de l'énergie nerveuse dont il dispose. La grande nouveauté de ce diagnostic est que l'affection neurasthénique est issue de facteurs à la fois organiques (hérédité nerveuse) mais aussi sociaux (les conditions de la vie urbaine moderne). Sur la base de cette « excitabilité morbide » peuvent se développer tout un « cortège de symptômes » dont l'irritabilité, l'anxiété, des peurs irrationnelles, mais aussi l'impuissance sexuelle etc. La neurasthénie est alors conçue comme une « diathèse » qui est, dit Beard, le « vestibule » des troubles mentaux plus aigus.

De cette vision découle également la volonté de Beard d'expérimenter avec de formes inédites de thérapies telles que « l'électrothérapie », d'où le titre de la revue dans laquelle sont parus deux des articles « très estimés » par James. L'électrothérapie à laquelle Beard va consacrer une bonne part de ses recherches au début de sa carrière (1860-1875), pour finalement l'abandonner de façon abrupte[1180], constitue un développement instrumental de sa conception de la neurasthénie en ce qu'elle vise, par traitement régulier, à pallier le déficit énergétique des patients *via* l'utilisation de l'électricité comme un « tonique »[1181]. De cette vision des affections des nerfs conçues en terme énergétique découlent également ses recherches sur l'usage « scientifique » des drogues qui sont elles aussi capable d'influer sur l'énergie. Il les classe selon deux catégories principales : les « stimulants (ou toniques) et les narcotiques (ou sédatifs) »[1182].

Cependant, si les cinq écrits de Beard « très estimés » par James s'inscrivent dans la continuité directe de cette réflexion sur la neurasthénie, son étiologie, ses traitements possibles [2c, 3] et sa relation à l'existence de la « vie involontaire », c'est un domaine relativement distinct quoique connexe qui va retenir toute son attention ; à savoir, l'étude des maladies nerveuses rares

---

1180 A ce sujet, on pourra se reporter au récit édifiant de son élève Charles L. Dana, « […] *Pendant de nombreuses années, il a cru en l'efficacité de l'électricité mais, un jour, alors que ses batteries éteint en panne, il a continué ses applications avec des électrodes sans jus. C'est ainsi qu'il a découvert la psycho-thérapeutique* […] », C. L. Dana, (1923), *art, cit*, p. 429.

1181 Cette pratique de l'électrothérapie était très largement diffusée parmi les neurologues à partir des années 1870. On pourra consulter à ce sujet les traités de Moritz Benedikt, *Elektrotherapie*, Tendler & Companie, Wien 1868 ou encore celui de F. W. Erb, *Handbuch der Elektrotherapie*, Leipzig, Verlag von F. C. Vogel, Leipzig,1882.

1182 G. M. Beard, *Stimulants and Narcotics*, *Medically, Philosophically and Morally Considered*, New York, G. P. Putnam and Sons, 1871. Sur ce point voir les notices sur les documents 2c, 2d].

dont, au premier chef, les « états de transe » dont Beard a été un grand instigateur aux États-Unis[1183].

Comment a-t-il été amené à ce champ d'investigation ? À partir de 1874, Beard a entamé ce que James a appelé une « guerre contre le spiritisme »[1184]. Pour saisir cette formule, il est nécessaire de considérer le climat culturel bien particulier dans lequel les médecins de l'époque évoluaient : devant eux, il y avait une foule de personnes (avec qui, d'ailleurs, ils étaient plus ou moins en concurrence directe) qui revendiquaient une capacité à provoquer chez leurs patients et à exploiter pour eux-mêmes des facultés prétendument extraordinaires telles que la capacité d'induire des « guérisons instantanées » mais aussi celle de « lire la pensée », de « voir à distance » ou de « parler avec les désincarnés » etc. Beard souhaitait discréditer ces milliers d'adeptes de pratiques (issues directement du mesmérisme et du spiritisme) qui pullulaient à cette époque sur l'ensemble du territoire américain et dont les prétentions étaient largement relayées et adoptées par la culture populaire.

Selon lui, il était du devoir des hommes de science de s'élever énergiquement contre les mystifications perpétrées par les « magnétiseurs », « guérisseurs », « lecteurs de pensée » et autres « médiums spirites » qui cultivaient délibérément, dit-il, « *les dernières grandes illusions de l'histoire humaine* »[1185]. De fait, il s'est s'érigé en grand contempteur de ces prétentions en s'efforçant de fournir une explication rationnelle grâce aux conceptions physiologiques dont il disposait. Pour se faire, Beard a adopté et affirmé un point de vue radicalement rationaliste : pour envisager ces allégations surnaturelles, il faut selon lui toujours partir d'une « présomption simple » d'après laquelle « il n'y a aucun mystère » ou aucune « force psychique inconnue ». D'autre part, il est nécessaire de toujours se fier au *raisonnement déductif* sur la base des faits scientifiquement établis.

1183 A ce moment, on connaît bien en Europe ses conception sur la neurasthénie mais beaucoup moins celles relatives aux états de transe. A partir de 1874, date de sa première publication sur le sujet [2a], Beard a publié de très nombreux articles détaillés sur ces phénomènes. La monographie la plus importante est « The Scientific Basis of Delusions. A New Theory of Trance and Its Bearing in Human Testimony », *Journal of Nervous and Mental Diseases*, (1877). Suivront notamment, « The Scientific Study of Human testimony », *Popular Science Monthly* (1878), « The Psychology of Spiritism », *North American Review*, (1879) vol. 128, 1879, p. 65-80, « Experiments with Living Human Beings », *Popular Science Monthly*, (1879), « Trance and Trancoidal states in Lower Animals » (1881), *Journal of Comparative medicine and Surgery* (1881), p 90, « Current Delusions in Hypnotism » (1882) *Alienist and Neurologist*, Saint-Louis 1882). Cf. bibliograhie des sources primaries.

1184 COWJ (5), 61. Cette assertion fait suite à la publication par Beard d'un article contre le spiritisme : « The Psychology of Spiritism », *art. cit* . (cf. Chapitre 1)

1185 La première occurrence de cette expression vient d'une conférence publique de G. M. Beard, « *Spiritualism. The Counterfeits of Science and How to Detect Them* », reproduite dans *le New York Times* du 20 novembre 1874.

Mais son originalité et sa force dans ce domaine de controverse sont qu'il a aussi tâché d'extraire les « fondements scientifiques » de ces illusions populaires : il incombe aux savants d'expliquer rationnellement les phénomènes, non seulement en détectant les « fraudes » mais surtout en s'efforçant de comprendre en quoi elles se fondent sur certaines spécificités encore méconnues du système nerveux qu'il détecte précisément dans les propriétés de la « vie involontaire ». C'est pourquoi, ce champ d'investigation n'était pas seulement un œuvre de salubrité publique intellectuelle. Le fait de se confronter directement aux adeptes des doctrines surnaturelles et/ou « occultes » lui est apparu comme d'un grand intérêt scientifique : pour Beard, « *ces mystificateurs, par leurs erreurs mêmes, rendent service à la science* »[1186]. De fait, l'élucidation en termes physiologiques des phénomènes prétendument surnaturels liés à l'état de transe ouvrait un « continent neuf ».

Pour clore cette introduction générale sur l'arrière-plan scientifique et culturel nécessaire à l'appréciation des écrits de George Miller Beard « tenus en haute estime » par James, il apparaît nécessaire d'évoquer le fait qu'il a été une figure scientifique assez controversée. Son « excentricité » savamment cultivée et son irrévérence envers les partisans d'une médecine plus conventionnelle lui ont valu d'être régulièrement taxé de « suffisance » voire d'« arrogance ». D'après un de ses opposants, Beard aurait fait figure de « *Barnum de la médecine américaine* »[1187]. Face à ce reproche, on peut dire que la fréquentation de ses textes, de par son ton toujours très assertif et sa tendance invétérée à l'auto-célébration dans l'exposition de ses recherches et de ses idées, montre qu'il n'en est pas totalement exempt.

Ses travaux ont cependant ouvert de nouvelles voies et, à ce titre, ils ont reçu l'estime de nombreux de ses contemporains, tant en Amérique qu'en Europe. Parmi eux, William James qui, bien qu'il l'ait fréquenté à plusieurs reprises, ne le cite pour ainsi dire presque jamais nommément[1188]. Il existe d'ailleurs assez peu de données sur leurs relations personnelles et scientifiques. On sait toutefois d'après la *Correspondance* que les deux hommes se sont côtoyés à plusieurs reprises quoique pendant une période assez courte : entre 1879 et 1882. Il est plus que probable que ce soit dans cette période que James ait pris connaissance des écrits mentionnés dans la liste.

1186 Voir notice sur document 2e. G. M. Beard (1882), *op. cit.*

1187 C. Rosenberg, (1962) *art. cit.* qui cite le Dr. Edward Spitzka.

1188 La principale explication à cette absence réside dans la mort prématurée de Beard, d'une pneumonie, en 1883. Beard et James ont toutefois collaboré et correspondu, ce dont témoigne une intéressante lettre de Beard inséré par James dans son article sur « le sens du vertige chez les sourds muets » (1881) EPs, 140-141 et certains passages de la *Correspondance*. Voir aussi la liste des livres de Beard dans la bibliothèque personnelle de James, EPs, p. 360.

Pour conclure, un document permet de caractériser la vision ambivalente que James avait de Beard ; faite d'une admiration sincère nuancée d'une certaine réserve. Dans une lettre adressée à sa femme datée du 26 juin 1882, il lui écrit :

« […] *Je viens de passer une délicieuse soirée* […] *avec Beard et d'autres jeunes docteurs prometteurs* […]. *Beard est le génie le plus bizarre que j'ai jamais connu, la suffisance & la superficialité incarnées mais avec plus de réelle intelligence en lui qu'un bon millier d'hommes pourrait résumer* […] »[1189].

*

[1189] COWJ (5), p. 218. Dans une autre lettre à Alice James datant de la même période, on peut déceler une autre source de son estime pour Beard. Alors que James est en Europe pendant l'hiver 1882-1883, Beard est venu solliciter James chez lui pour le voir mais il n'y a trouvé que sa femme qui fait part à son époux de son avis assez négatif sur la personnalité du visiteur (probablement pour son hostilité bien connue au spiritisme) : « […] *je viens de recevoir la visite du Dr. Beard. Je n'avais jamais jusqu'ici conçu la possibilité d'une telle combinaison de dévotion et de science. J'ai grimacé à l'entendre parler de toi.* […] » COWJ (5), p. 366. En réponse, James cherche à nuancer « l'impression » négative de sa femme et il lui écrit : « […] *je ne me demande pas pourquoi tu t'embarrasses à propos de Beard. Malgré tous ses défauts, il n'est absolument pas ridicule & j'éprouve de l'affection pour lui parce qu'il connaît les secrets de ma prison intérieure* […] », COWJ (5), p. 390. Cette expression de « prison intérieure », qui revient fréquemment sous sa plume, lui sert à évoquer ses affections neurasthéniques. (cf. VRE) Il semble que James attendait de Beard des innovations dans le traitement des symptômes neurasthéniques.

2. a

George Miller **Beard,**

« La nature et les phénomènes de transe »**, *Archives d'électrologie et de neurologie*** vol. **II, n°1, Mai-**Juin **1875**, New York, T. L. Clacher.

George M. Beard conclut cet article de quarante-cinq pages qu'il avait fait paraître dans la revue qu'il dirigeait alors en le présentant comme la « *première tentative systématique pour réduire l'étude de la transe à une science* »[1190]. Pour saisir cette assertion, rappelons qu'en 1875, soit quelques années avant l'engouement scientifique international pour les phénomènes de « l'hypnotisme » dans les années 1880, le terme de « transe » servait alors aux médecins de langue anglaise à désigner un état encore mal défini de l'organisme humain dans lequel se manifestaient des phénomènes que la culture populaire tenait pour surnaturels. Cet état de transe, si l'on excepte sa constatation épisodique dans certaines maladies nerveuses rares comme la « catalepsie », se manifestait lors des performances de mesmérisme, lors des séances de spiritisme ou lors des pratiques liées aux « réveils religieux »[1191].

À ce titre, l'étude des phénomènes de transe, encore embrumée par des présuppositions mystiques en tous genres, était tenue en grande suspicion par la profession médicale qui, dans sa grande majorité, n'y percevait que simulation, démence et imposture perpétrées par des individus hautement suspects. L'intention du Dr. Beard dans cet article consistait à prendre le contre-pied du dédain des médecins à l'encontre de ces phénomènes en procédant à une démystification radicale de ce qu'il appelait les « *dernières grandes illusions* ». Devant les allégations surnaturelles perpétrées dans la culture de l'époque, il était possible et même urgent de faire valoir une fois pour toutes la puissance explicative de la physiologie nerveuse dans un cadre de pensée rationaliste.

1190 G. M. Beard (1875a), *art. cit.* Dans l'histoire des sciences et de la médecine, cette réalisation est habituellement associée au nom de James Braid, le chirurgien britannique inventeur de l'hypnotisme en 1842. En 1882, face aux récentes avancées européennes sur le sujet, Beard ait cherché à faire valoir sa « priorité » puisqu'il déclare, non sans une certaine auto-promotion : « […] *Tous les problèmes généraux liés aux phénomènes de transe ont été résolus et l'ensemble du sujet a été organisé en une science par Mr. Braid et par moi-même, bien avant que les expériences françaises et allemandes aient été initiées. Ma contribution a été de prendre le sujet là où Braid l'avait laissé et de le faire sortir de son état territorial pour un état organisé* . […] ». G. M. Beard (1882) *op. cit.* p. 4.

1191 Sur l'histoire de la terminologie du concept de « trance », voir A. Taves (1995), *op. cit.* Voir aussi E. M. Brown, « Neurology and Spiritualism in the 1870s », *Bulletin of the History of Medicine*, 57; 4 (1983), p. 563-577.

En publiant sa « monographie » dans une revue de praticiens ouverts à l'expérimentation et aux nouvelles idées, Beard cherchait donc non seulement à contribuer à décrédibiliser publiquement les allégations surnaturelles en tous genres associées à l'état de transe mais aussi à asseoir la légitimité scientifique et l'intérêt heuristique de ce champ d'investigation. D'autre part, si cette synthèse théorique visait d'abord à lever les obstacles dans l'étude des phénomènes de transe, se faisant, elle a aussi contraint Beard à formuler un certain nombre de principes méthodologiques capables de prémunir les investigateurs contre les différentes « sources d'erreur » dans ce champ d'études. L'articulation logique de ces différents points constitue une « philosophie compète sur le sujet » de la transe[1192].

De ce point de vue, on peut aisément comprendre en quoi ce texte a pu être « très estimé » par James : il s'agit d'une contribution théorique sophistiquée à la fois précoce, audacieuse et innovante pour aborder résolument l'étude scientifique des phénomènes de transe qui hantaient la culture américaine depuis le début du siècle et déconcertaient encore nombre de savants et médecins au point de devenir, selon Beard, un des « *problèmes scientifiques parmi les plus importants du siècle* »[1193].

Il est possible de redonner la structure de cet article assez peu systématique et qui comprend de nombreuses digressions en six séquences :

1 - Un essai de définition et de description générale de l'état de transe.

2 - Une symptomatologie détaillée pour que les médecins-experts puissent constater la présence l'état de transe.

3 - Un exposé des différentes « causes » du passage à l'état de transe, avec un inventaire des différentes méthodes historiques connues permettant d'induire la transe.

1192 Cette monographie de 1875 est la première tentative de Beard pour circonscrire la nature de la transe. Dans ce texte, il insiste sur la mise à jour d'une symptomatologie. Elle sera suivie d'une seconde tentative sensiblement différente car orientée sur les « principes d'établissement de la preuve » qui sera publiée dans ans plus tard dans la revue officielle des neurologues américains, le *Journal of Nervous and Mental de Diseases* en 1877. G. M. Beard (1877) *art. cit.* Cette seconde monographie témoigne d'une évolution de ses arguments car il y insiste beaucoup plus largement sur les « sources d'erreurs » et il envisage la « face psychologique » du sujet.

1193 G. M. Beard, *American Nervousness. Its Causes and Its Consequences*, New York, Putnam's Sons, 1881, p. 101.

4 - Une élucidation rationnelle des prétentions surnaturelles couramment associées à l'état de transe sur la base des données de la physiologie nerveuse et cérébrale.

5 - Un exposé des « six sources d'erreurs » dans ce champ d'enquête ; augmenté d'une argumentation en faveur du point méthodologique cardinal d'après lequel seuls les « experts du système nerveux » sont en mesure d'aborder « scientifiquement » l'étude de la transe.

6 - Une illustration de ces analyses par le commentaire d'un texte extrait d'un journal spirite intitulé « *Comment former un cercle spirite* ».

Essai de définition et de description générale

Pour appréhender la nature de l'état de transe, Beard évoque d'abord son étymologie. Il rappelle que ce terme est issu du mot latin *transire* qui dénote l'idée d'un « passage » d'un état à un autre. Il remarque cependant qu'il est très difficile de trouver une « définition pertinente, concise et complète » de l'état de transe. La raison de cette difficulté est due au fait que « comme la démence », elle est une « affaire de degrés ». Autrement dit, il y a une grande variété d'états intermédiaires entre les formes légères de la transe et les formes les plus marquées. Aussi, pour tenter de fournir une première « notion claire » de ce en quoi consiste l'état de transe, Beard propose la définition liminaire suivante :

« […] *la transe est un état passif, conscient ou inconscient, d'origine physiologique ou pathologique, dans lequel l'activité mentale passe outre le contrôle de la volonté et qui, dans ses phases intermédiaires ou semi-conscientes, agit par les sens en référence à une idée dominante ou à une suggestion extérieure, avec des manifestations mentales et physiques variées ; et qui, dans les cas plus rares d'états profonds (ou inconscients), peut aller jusqu'à une suspension prolongée des fonctions vitales actives*. […] »

À mesure que l'on progressera dans l'article, dit Beard, les différentes « clauses » de cette définition générale deviendront plus claires. Son intérêt, à ce point de la monographie, réside surtout dans le fait de distinguer la transe des autres états mieux définis de l'organisme humain que sont la vie éveillée ordinaire, le sommeil, le rêve et la mort physiologique.

La condition de transe, nous dit-il, a souvent été rapprochée du sommeil et tout particulièrement du sommeil lorsqu'il est accompagné d'une activité onirique. C'est là, en effet, une condition avec laquelle la transe partage de nombreux caractères communs dont la

suspension de l'activité mentale volontaire, l'amnésie consécutive au réveil et, dans certaines de ses phases, une activité imaginative très développée.

Pourtant, dit Beard, la transe doit être distinguée du sommeil onirique du fait de « cinq caractéristiques » : dans l'état de transe, on peut dire que le sujet « joue ses rêves » dans la mesure où son corps réagit activement au monde extérieur (1). Les performances du sujet en transe sont « logiques, cohérentes et consistantes » (2). Dans la transe, les sens sont parfaitement « scellés » : le sujet devient insensible à toutes sollicitations extérieures ; y compris aux stimuli les plus puissants tels qu'un bruit considérable, des piqûres sur des zones tactiles sensibles etc. (3) Les sujets en transe répondent aux suggestions d'un tiers (4). Enfin, dans certaines formes profondes de transe appelées « double conscience », le sujet ne se souvient de rien à son réveil mais s'il retombe en transe, alors il se remémore très bien ce qui s'est passé dans la transe précédente (5).

A strictement parlé, dit Beard, la transe n'est donc pas assimilable au sommeil onirique. On doit plutôt considérer cet état comme une « *autre forme de vie éveillée* » dans laquelle la volonté n'a que peu ou pas d'emprise sur l'activité sensorielle, motrice mais aussi mentale. À l'appui de cette assertion, il invoque le fait que la transe, par opposition au sommeil, n'est pas un état dans lequel l'organisme se repose puisqu'il est souvent suivi d'un épuisement. Cela est dû au fait que, dans certaines de ses phases, les facultés du sujet sont « considérablement exaltées ».

Au terme de sa tentative de circonscription et de définition de l'état de transe, Beard aboutit à la conclusion suivante : le terme de transe doit être utilisé dans un « sens générique » pour désigner « un état » plus qu'un symptôme ou une maladie. Cet état, ajoute-t-il, n'est pas distinctement pathologique car il est commun à la santé et à la maladie. L'état de transe peut de fait prendre de multiples formes dont celles qui ont été répertoriées sous les noms de « catalepsie » et « d'extase » mais aussi dans certaines phases de l'hystérie et de la démence ; tout comme dans le « somnambulisme », qu'il soit naturel ou provoqué. Ce sont là, dit-il, autant de « voies » qui mènent à la transe.

L'intérêt de sa tentative de définition est d'avoir permis d'extraire un dénominateur commun de la myriade de formes que peut prendre la transe : à savoir, le fait fondamental de la suspension de l'activité mentale volontaire**.** Ce phénomène central implique que, dans l'état de transe, le sujet « n'est plus lui-même » et qu'il est devenu un « automate conscient ».

Symptomatologie pour constater l'état de transe

Afin d'établir la réalité physiologique de la transe, Beard propose aux lecteurs-experts des *Archives d'électrologie et de neurologie* un tableau clinique détaillé pour qu'ils puissent constater par eux-mêmes la présence de la transe par des signes somatiques et intellectuels précis. Il expose

« huit principaux symptômes » qu'il présente par ordre d'apparition en abordant dans un premier temps les symptômes des « phases naissantes » de la transe puis ceux de sa « phase active »[1194]. D'après le Dr. Beard, on observe d'abord :

1. Une *fermeture des yeux* et une *fixité de la posture* du sujet ; accompagnés d'une *perte graduelle du pouvoir de la volonté.*

L'impassibilité corporelle, constate-t-il, est une condition essentielle pour entrer en transe. Il ajoute qu'elle peut demeurer après l'apparition des premiers symptômes, La plupart du temps, le sujet a les paupières fermées mais il arrive aussi que le sujet les garde ouverts. Alors, l'apparence et la position des yeux sont très particulières : ils sont généralement fixes et sont comme tournés vers l'intérieur, comme s'ils étaient sur le point de « rouler ». Dans les phases les plus profondes, les sujets ont un regard qui exprime la stupeur. On a souvent remarqué, dit Beard, que dans cette phase, la physionomie du visage ainsi que la voix du sujet peuvent changer.

2. Un *rougeoiement* et des *bouffées de chaleur* affectant le visage, accompagnés d'une *transpiration abondante* et d'un *refroidissement des extrémités* organiques. Ces symptômes, dit Beard, sont observés assez rapidement chez les sujets les plus sensibles, mais ils sont loin d'être constants.

3. Une *respiration profonde* et une *accélération du pouls*, qui s'accompagnent de sensations indiquant un sentiment d'oppression voire de souffrance. La respiration profonde et soupirante est un signe caractéristique de l'entrée en transe. Lorsqu'on la constate, on sait que le sujet est entré dans cet état anormal. Pendant cette phase le sujet peut gémir et soupirer comme chez un patient en grande souffrance bien qu'au réveil il n'ait aucun souvenir en ce sens.

Ces trois premiers symptômes, dit Beard, appartiennent aux « phases naissantes » de la transe, soit avant que le sujet ait entièrement perdu le contrôle sur ses actes. Ils indiquent, dit-il, la « demi-transe » ou le « stade conscient » dans la mesure où l'on constate une persistance partielle de la conscience. À ce stade, le sujet peut simplement se trouver dans un état de somnolence et d'hébétude. D'après lui, « *beaucoup de sujets ne peuvent jamais aller au-delà de cette première phase* ». Mais, lorsqu'ils le peuvent, on observe alors :

[1194] Dans son texte, chacun des symptômes est copieusement illustré par des exemples que nous ne présenterons pas ici pour privilégier la visibilité du tableau clinique.

4. *Des mouvements musculaires involontaires* légers ou violents.

Ces mouvements commencent le plus souvent par des gestes spasmodiques dans les bras ou les pieds. Ils peuvent se développer jusqu'à l'apparition de « furieuses contorsions ». On a là, rapporte Beard, un fait typique des récits anciens de transe comme dans « l'épidémie psychique » connue sous le nom de « convulsionnaires » qui eut lieu au XVIIe siècle en Europe. Ces convulsions, ajoute-il, peuvent durer pendant plusieurs heures et même plusieurs jours. Les mouvements convulsifs légers, quant à eux, sont parfois les premiers signes de l'entrée en transe : ils peuvent accompagner l'accélération de la respiration et les bouffées de chaleur (symptômes 1, 2). Ce signe indique clairement une perturbation du système nerveux.

5. Une *activité mentale involontaire, avec exaltation et dépression des pouvoirs mentaux, des sens et des capacités musculaires*. L'activité mentale et musculaire durant la transe peut avoir un minimum d'intensité mais, paradoxalement, elle est souvent exaltée d'une façon très surprenante, « prodigieuse » parfois : son intensité dépasse considérablement ce que l'on observe dans la vie volontaire. Cette activité mentale et musculaire exaltée, cependant, est « mal dirigée » dans la mesure où les instances usuelles de régulation du comportement humain - la raison, la volonté et le jugement - sont destituées.

C'est précisément dans ce symptôme que se trouve la véritable explication de la plus grande partie des « illusions populaires ». Comme on va le voir, l'analyse de ce phénomène d'exaltation de la force nerveuse et des facultés physiques et mentales correspondantes dans la transe ou va lui fournir la clef de son élucidation des prétendus phénomènes surnaturels.

6. *Des illusions et hallucinations de toutes sortes*.

Bien qu'elles puissent apparaître chez des sujets qui ne sont pas en transe, des perturbations sensorielles hallucinatoires accompagnent très fréquemment les attaques de transe profonde. C'est pourquoi, dit Beard, si on les relie avec d'autres symptômes et circonstances, elles aident à constituer le diagnostic de l'état de transe.

7. *Des symptômes hystériques variés*.

Le sujet en transe éprouve souvent des sensations somatiques telles que des picotements, des chatouillements ou même des piqûres. Il éprouve aussi fréquemment des sensations d'engourdissement, de lourdeur etc. Il a parfois la sensation de percevoir des choses rampantes. En d'autres termes, dit Beard, les sujets font l'expérience de ce que les médecins appellent une

« aura », soit le terme servant à désigner les prodromes de l'attaque d'épilepsie. Ces symptômes, ajoute-il, arrivent fréquemment au début de la demi-transe.

Ici, Beard ajoute une précision importante quant à ce symptôme « hystérique » spécifique : « *je tiens ce symptôme comme le produit de l'imagination. Il a une cause mentale et non une cause physiologique* ». C'est un « effet de l'imagination » qui ne doit pas être considéré comme ayant une réalité physiologique.

8. Un *sommeil profond avec suspension prolongée ou diminution des fonctions vitales*.

Ce symptôme est typique des états de transe les plus profonds au cours desquels on peut parfois observer une condition dite de « mort apparente ». En corroboration à cette idée qui est encore sujet à caution dans la littérature médicale de l'époque, il cite le livre de James Braid intitulé *Observations sur la transe ou l'hibernation humaine* (1850) où ce dernier reliait les phénomènes de l'hypnotisme à ce dont les ascètes hindous font l'expérience dans leurs exercices spirituels de retrait du monde extérieur. Cet exercice les plonge dans un état de mort apparente pendant parfois plusieurs jours, voire plusieurs semaines[1195].

Les différentes « causes » du passage à l'état de transe

Pour Beard, il est avant tout nécessaire d'éviter tout recours à des hypothèses surnaturelles indues pour interpréter les causes du passage en état de transe. Car les causes de l'induction de la transe, dit Beard, bien qu'elles soient « variées », sont toutes « naturelles ». À l'appui de cette idée, il évoque le fait que l'état de transe est souvent le résultat d'événements purement physiques : par exemple, il peut être produit par un jeûne prolongé ou par l'inhalation de certaines drogues telles que le chloroforme ou les opiacées.

Mais, d'autre part, il est décisif de prendre en considération le fait que la transe peut être le résultat d'un facteur purement psychologique tel que « l'émotion de peur » ou « d'émerveillement ». La reconnaissance de ce facteur « subjectif » est un point crucial de sa « démonstration » car elle implique qu'il n'y a nul besoin aux hypothèses mystiques traditionnelles selon lesquelles la transe est le résultat d'un pouvoir du magnétiseur (mesmérisme), de l'entrée en communication avec des êtres spirituels d'un certain type (spiritisme) ou bien avec un au-delà des sens (extase divine),

La considération de ce facteur « subjectif » l'amène à une distinction qu'il juge également très importante entre la « transe spontanée » et la « transe artificielle ». Beard insiste sur le fait que la transe peut être provoquée par un tiers en agissant sur « l'émotion expectante », la « frayeur »

[1195] J. Braid, (1850), *op. cit.*. Sur ce même sujet, voir la notice sur les documents 1a et 1b.

ou « l'émerveillement ». C'est ici, dit Beard, que l'on rencontre le type singulier de transe connu sous le nom de « transe mesmérique » et qu'il nomme pour sa part « transe artificielle ». Ce type de transe, dit-il, correspond point pour point avec ce que James Braid appelle « l'hypnotisme ».

Sans y faire référence explicitement, Beard répète donc ici l'assertion fondamentale du chirurgien britannique qui avait démontré qu'il n'y avait nul besoin de recourir à l'hypothèse du « magnétisme animal » selon laquelle l'état de transe est le produit du transfert d'un « fluide », mais que la seule « la fixation de l'attention » suffit. Cependant, il considère qu'il va plus loin que Braid dans la mesure où il systématise sa conclusion fondamentale en insistant sur le fait qu'on puisse faire varier indéfiniment les moyens d'engendrer cette fixation de l'attention du sujet.

C'est pourquoi, à ce point de l'article, il propose un inventaire de « dix méthodes » pour induire artificiellement la transe[1196]. On comprend qu'il a pris connaissance de ces différents moyens d'induction dans ses lectures des ouvrages anciens et contemporains sur le sujet du magnétisme animal mais aussi d'après son expérience personnelle et les témoignages populaires. Selon lui, les « *procédés habituellement employés sont les suivants* » :

1 – L'opérateur effectue des « passes » devant le sujet, sans le toucher, dans des directions variées.

2 – L'opérateur s'assit devant le sujet et presse ses pouces contre ceux du sujet, tout en l'incitant à le regarder fixement.

3 – L'opérateur tient un objet brillant à quelques centimètres de la tête du sujet ; ce qui force son regard à la fixité.

4 – Le sujet fixe un objet sur le mur, à une petite distance de ses yeux.

5 – L'opérateur se tient devant une audience ; il requiert que tous se lèvent et le regardent fixement pendant quelques minutes. Alors, un certain nombre des membres de l'audience se retrouvera dans un état hypnotique.

6 – Le sujet s'assied calmement, tient une main dans l'autre et contrôle ses propres pensées.

7 – Le sujet se lève dans un état calme, dans une attitude de révérence ou de vénération, avec les mains pliées et les yeux fermés.

[1196] James donne lui aussi un inventaire des méthodes d'induction de la condition hypnotique dans les premières pages du chapitre 27 des *Principles of Psychology* consacré à « l'hypnotisme ». PP, vol. 2, p. 593-594.

8 – Le sujet tient dans ses mains une pièce de verre ou de cristal taillé, ou simplement une pièce de monnaie, ou tout autre objet et le regarde fixement pendant un certain temps.

9 – Le sujet boit de l'eau qu'il suppose avoir été « magnétisée ». Sous l'influence de son imagination, l'eau prendra un goût différent et à mesure qu'il la boira, tombera en transe. NB : Tout objet supposé avoir été « magnétisé » aura le même effet.

10 – Un ordre ou une suggestion directe. Un magnétiseur célèbre ordonnait seulement d'un ton autoritaire : « Dormez ! »[1197].

À la lecture de ce répertoire des méthodes d'induction de la transe, certaines peuvent paraître extraordinaires si on les prend à la lettre mais, dès lors qu'on envisage leur dénominateur commun, on perçoit qu'elles comportent toutes comme pré-réquisit la fixation de l'attention du sujet. Cela mène à ce que Beard perçoit comme un point fondamental de sa « démonstration » ; par cette comparaison, il procède à une « unification » et à une « harmonisation » des phénomènes épars. Selon Beard, cette fixation de l'attention engendre une lassitude. Par suite, cette lassitude ou « phase naissante » peut donner lieu (ou non) au développement d'une authentique transe dans laquelle le sujet perd contact avec le monde extérieur et développe des symptômes spécifiques.

Une élucidation des prétentions surnaturelles associées à l'état de transe

C'est un « fait », dit Beard, que dans le domaine de la transe les investigateurs se confrontent sempiternellement à des allégations extraordinaires. Tout au long des digressions illustratives de son article, il est amené à inventorier les différents phénomènes qu'il a pu rencontrer dans la littérature magnétique et spirite mais aussi dans son expérience directe.

Voici un extrait significatif qui redonne bien le répertoire des phénomènes et qui présente l'intérêt d'exprimer en conclusion l'état d'esprit de Beard à leur égard :

1197 Il s'agit de l'induction typique de l'abbé Faria, un « magnétiseur » célèbre de la première moitié du XIXe siècle, que Beard ne cite pas nommément. Voir H.Ellenberger (1986), *op. cit.*, J. Carroy (1991). *op. cit.*

« […] *En ce qui concerne les prétentions fantastiques qui sont couramment faites, encore de nos jours, sur la relation de l'état de transe (artificielle ou spontanée) avec des pouvoirs clairvoyants par la vertu desquels les sujets peuvent voir au travers des corps des patients et diagnostiquer les maladies ; prédire le futur, décrire la vie passée des ceux avec qui ils sont « en rapport » ; décrire des événements importants qui ont lieu au même moment à une distance de plusieurs kilomètres* […][ou encore] *que le sujet est à la merci de la volonté de l'opérateur etc.*

Toutes ces merveilles de clairvoyance, de prévision, de lucidité, de prophétie, de seconde vue, de lecture de pensée, tout comme les fréquentes prétentions à voir les yeux fermés, à lire par le creux de l'estomac ou avec le bout des doigts […] *Toutes ces prétentions sur la naissance d'une nouvelle faculté dans la transe ou sur le transfert de facultés dans cet état, tout comme l'histoire générale du magnétisme animal sur l'existence d'un fluide magnétique, ou d'une force nouvelle qui passe de l'opérateur à son sujet ; eh bien, toutes ces prétentions ont toutes les présomptions contre elles et, jusqu'à ce jour, aucun expert n'a pu apporter la preuve pour surmonter cette présomption.* […] »

On le voit, Beard fonde son approche des prétentions surnaturelles dans l'état de transe sur une présomption radicalement rationaliste, mais reste la question de la démonstration. Sur quoi base – t-il son élucidation ? On a déjà annoncé dans l'exposé du tableau clinique de la transe que le cinquième symptôme, celui de « *l'activité mentale et musculaire involontaire exaltée* », constituait le fondement de l'élucidation des phénomènes prétendument extraordinaires dans l'état de transe. À ce titre, il vaut d'être examiné en détail.

Dans l'introduction générale aux idées de Beard, on a vu que ce dernier, en tant que neurologue, postule l'existence d'une « énergie nerveuse » à la fois cérébrale et mentale. Or, d'après lui, dans l'économie globale du comportement humain, ce qui « coûte » le plus d'énergie c'est l'effort du à l'exercice du pouvoir de la volonté. Aussi, puisque l'état de transe se définit précisément par une suspension de ce pouvoir volontaire, on comprend que dans cet état l'organisme dispose alors d'une quantité d'« énergie nerveuse » considérable qui peut être redirigée dans d'autres « directions » dont l'activité musculaire, ce qui a pour effet de libérer une force physique considérable, mais aussi dans l'activité mentale telles que la sensibilité ou la mémoire. Voici la façon dont il développe cette théorie :

« […] *L'explication que j'ai à donner de cette exaltation des fonctions durant la transe est la suivante : l'activité volontaire coûte plus de force cérébrale que l'activité spontanée, involontaire et automatique. Il est nécessaire que la volonté soit constamment en action, surtout dans les menus détails de la vie pratique, afin de fournir un système général de jugement –. Le sens commun de notre vie quotidienne est acheté au prix d'un énorme sacrifice de pouvoir musculaire et mental.*

Supposons alors que ce montant absolu de force cérébrale nécessaire pour une action dans une direction définie (telle que faire une ascension difficile, grimper à la corde, faire un discours, chanter une chanson, écouter un son délicat et lointain) soit représenté par le nombre 100. On peut dire que 75 unités de ce montant absolu sont utilisées par la volonté dans la réalisation de cette action. Il en reste alors seulement 25 pour exécuter l'action en question.

Mais, dans la transe, aucune force n'est perdue par la volonté de faire quelque chose. Alors les 100 unités peuvent être utilisées pour réaliser la chose elle-même. […] *Entre un sujet en transe et un sujet normal il y a la même différence qu'entre une dispersion générale des forces dans toutes les directions et une concentration générale de toutes les forces en un point.* […] *L'activité mentale, sous l'influence de la volonté, est comme un ballon attaché au sol. Mais, une fois divorcée de la volonté, l'activité mentale est comme un ballon dont la corde qui jusqu'ici la leste au sol vient d'être coupée : il monte en flèche vers le ciel.* […] »

La transe, dit Beard, est le « triomphe temporaire de la vie involontaire ». Dans cet état anormal les capacités sensorielles, physiques et mentales peuvent être considérablement développées voire exaltées. Tous les sens peuvent être affectés, ainsi que les capacités mentales et mémorielles. Par exemple, on peut observer une exaltation de l'ouïe telle qu'un léger soupir dans une pièce distante peut être entendu distinctement. Du point de vue des capacités mentales, on observera que des personnes ignorantes qui jouissent soudainement de dons oratoires des plus surprenants ; ou alors, on constatera une remémoration inouïe de lointains souvenirs d'enfance.

C'est pourquoi, si l'on observe les phénomènes de transe sans prendre en compte cette réalité physiologique fondamentale de l'exaltation de la « vie involontaire », on pourra être amené à croire que le sujet développe de nouvelles facultés telles que celles de voir ou d'entendre à distance, de lire les pensées, de lire à travers des corps opaques etc. Mais, dès lors qu'on dispose de cette théorie, il n'y a plus de mystère : « *j'affirme*, dit Beard, *que ces prétentions, sous l'œil de l'expert, sont toutes creuses, vides et transparentes* ».

Les « six sources d'erreur »

La considération de ces singularités neurologiques amène Beard à formuler un certain nombre de corollaires méthodologiques d'après lequel seuls les « experts du système nerveux » sont en mesure d'aborder scientifiquement l'étude de la transe. Selon lui, aux côtés des précautions élémentaires que nécessite la recherche expérimentale en général, les sources d'erreurs spécifiques contre lesquelles il s'agit de se prémunir lorsqu'on enquête sur les prétentions surnaturelles » d'êtres humains vivants », croissent en proportion géométriques. Jusqu'ici, dit Beard, dans cet ordre d'expérimentation spécial où il s'agit d'établir la preuve

d'allégations hors des cadres reconnus de lois de la nature, les savants se sont protégés de façon instinctive mais ne les ont pas explicitées. C'est ce que Beard se propose de faire car il juge que c'est là la plus importante de toutes les idées exprimées dans sa « philosophie complète de la transe »[1198]. Voici sa liste des « six sources d'erreur » :

1 – La fraude intentionnelle de la part des sujets.

2 – La fraude non-intentionnelle de la part des sujets.

3 – La collusion intentionnelle de complices.

4 – La collusion non-intentionnelle des assistants (et/ou des observateurs).

5 – Le hasard et les coïncidences.

6 – Les phénomènes de la vie involontaire et les états morbides du système nerveux.

Les sources d'erreur 1 et 3 sont les plus évidentes : elles consistent dans une mystification délibérée commise par des individus à la « moralité douteuse ». Il tire de cette réalité avérée et très répandue un premier principe méthodologique fort qu'il n'aura de cesse de répéter : la bonne foi supposée des individus n'est pas une prémisse sur lequel fondé un raisonnement scientifique valide. Plus généralement encore, il insiste sur le fait qu'on ne peut en aucun cas pas faire confiance au « témoignage humain ». D'un point de vue scientifique, le témoignage humain n'est « digne de rien » sauf, dit-il, de « *témoigner en faveur de l'ignorance dans laquelle l'homme se complaît généralement* »[1199]. La source 5 nécessite de mobiliser un raisonnement probabiliste de manière à pouvoir jauger la fréquence des « coïncidences ».[1200]

La source n° 6 et la source n°4, quant à elles, sont les plus délicates et constituent le cœur de ce que Beard cherche à démontrer au moyen de son « expertise du système nerveux », ce sont elles surtout qui nécessitent une familiarité avec la « vie involontaire ». Le crédit donné aux allégations est dû à une méconnaissance du système nerveux dans la mesure où on ne peut faire

[1198] Il s'agit de sa première formulation, pas encore systématique ? (exprimée mais pas encore mise au premier plan, diffuse)
[1199] Cette idée est plus largement développée dans G. M. Beard, (1879), *art. cit.*.
[1200] Ce à quoi s'emploiera Edmund Gurney pour le « recensement des hallucinations » (cf. Chapitre 4).. Sur les questions épistémologiques que pose cette enquête internationale qui se fonde sur un raisonnement probabiliste. Cf. I Hacking, (1988), *art. cit.*

confiance au témoignage des sens dans « l'expérimentation avec des êtres humains vivants »[1201]. Pour illustrer cette perspective, il évoque le fait que les autorités savantes dans les autres branches de la science ne sont « pas plus fiables que les charlatans ». Le labeur de beaucoup « d'hommes non-experts honorables » ne peut être tenu pour fiable dès lors qu'ils ne sont pas familiarisés avec la physiologie et la pathologie du système nerveux. À cet égard, on a vu l'éminent chimiste britannique William Crookes prêter caution à des allégations les plus inouïes puis expérimenter sans avoir tenu compte de ces prérogatives élémentaires.

Pour Beard, le plus grand crédit qu'un expert puisse recevoir est sa capacité à déceler et à éviter les erreurs. Mais la plupart des savants dans ce domaine ne se sont pas prémunis contre toutes les sources d'erreur par leur ignorance du système nerveux. Or, ajoute Beard, « *être coupable d'en omettre une, c'est être coupable de les omettre toutes* ». Toute investigation sur les prétentions d'un « clairvoyant », d'un « mesmériste » ou d'un « médium » qui ne chercherait pas à éviter systématiquement ces sources d'erreur ne peut prétendre à aucune valeur scientifique. Et même si l'expérimentation a cherché à se prémunir contre ses erreurs mais que ses conclusions sont contraires à la présomption première, alors elles ne peuvent être acceptées jusqu'à ce qu'elles aient été répétées et vérifiées encore et encore par des experts.

L'expertise scientifique devant les phénomènes du spiritisme : extraits commentés d'une « feuille spirite »

En guise de conclusion de cette notice, un passage de la « monographie » du Dr. Beard sur les « phénomènes de transe » nous a semblé particulièrement intéressant d'être partiellement retranscrit car il montre comment, grâce à Beard et à son expertise, James a pu lui aussi dès cette époque (1875) être en possession des moyens intellectuels pour interpréter les phénomènes spirites traditionnels en termes physiologiques et cliniques. Ce passage prend dès lors toute son importance et son intérêt si on le lit en contrepoint des cas de spiritisme contenus dans la liste de livres « tenus en grande estime » [documents 4 et 5].

Pour illustrer ses théories sur la transe, Beard a extrait d'un journal populaire un texte intitulé « Comment former un cercle spirite ? » dans lequel un auteur anonyme relate les différentes conditions propices au « développement » des capacités médiumniques. Ce document témoigne ainsi du fait que le spiritisme était une occupation populaire. Beard juge ce document « des plus intéressants » car, dit-il, « *il décrit correctement un grand nombre des symptômes de la transe* ». Il ajoute que c'est seulement dans l'interprétation des phénomènes en question que la non-expertise de l'auteur devient évidente.

[1201] G. M. Beard, « Experiments with Living Human Beings », *Popular Science Monthly*, 1878, n°14, p. 611.

Dans son texte, Beard cite les préceptes dispensés par l'auteur de l'article puis il insère entre crochets ses propres commentaires de « neurologue » :

« - *On peut dire qu'une personne sur sept environ peut devenir un médium si elle observe les conditions requises* ».

[GMB : cette même proportion de personne est susceptible d'être « mesmérisée » ou « hypnotisée » à la première tentative ; bien que les estimations varient.]

« - *Si le résultat escompté n'est pas obtenu lors de la première tentative, essayez encore avec d'autres personnes. Une personne ou plusieurs possédants un pouvoir médiumnique sans le savoir sont susceptibles d'être trouvées dans tout voisinage* ».

[GMB : La plupart de ceux qui entrent en transe à la première tentative développeront cette capacité par l'entraînement et par la pratique. Cela est vrai pour toutes les méthodes employées].

« - *Faîtes en sorte que la pièce soit à une température confortable, fraîche plutôt que chaude – faîtes en sorte que personne ne puisse entrer ou vous interrompre pendant l'heure ou le cercle se réunira* ».

[GMB : les sujets du « cercle » entrent en transe du fait de l'émotion d'émerveillement, de vénération et d'expectative ; toute interférence sérieuse avec cette concentration requise de l'attention contrariera le développement de la transe].

« - *Veillez à ce que le cercle se compose de 3 ou 5 à 10 individus avec un nombre égal de personnes du même sexe. Asseyez-vous en rond autour d'une table en bois avec toutes les paumes de la main sur sa surface. Que les mains se touchent les unes avec les autres, cela n'est pas important. Le retrait d'une main pendant la séance n'est pas non plus dommageable ; mais si l'un des assistants quitte la table, cela peut fortement contribuer à retarder les manifestations* ».

[GMB : si la table était couverte d'une nappe, celle-ci glisserait du fait des mouvements involontaires des doigts. Aucun mouvement n'aurait lieu à moins que la table soit petite et qu'elle subisse de fortes pressions. L'action de quitter la table interfère avec la concentration de l'attention ; à la fois de la personne qui la quitte et des autres assistants].

« - *Avant que la séance commence, placer des crayons taillés et des feuilles de papier blanches sur la table, de manière à pouvoir noter toute communication obtenue* »

[GMB : les phénomènes spéciaux qui ont lieu dans la transe dépendent des circonstances concomitantes ; si des crayons et du papier sont placés sur la table, alors on pourra observer une production d'écriture par l'action involontaire des muscles et de l'activité mentale. Dans ces cas, le médium peut rapporter par ce procédé beaucoup de choses qu'il a oubliées depuis longtemps].

« - *Les personnes qui ne s'apprécient pas entre elles ne doivent pas s'asseoir dans le même cercle car ce manque d'harmonie tend à empêcher les manifestations ; sauf avec des médiums très développés. On ne sait pas pourquoi. La croyance ou l'incroyance n'a pas d'influence sur les manifestations mais un sentiment résolument néfaste à leur égard a une influence négative* ».

[GMB : l'émotion de haine ou de malveillance interfère sérieusement avec la concentration de l'attention et contrevient à l'éclosion des autres émotions requises ; de la même manière que l'incroyance. Même si l'incroyance de un ou deux des membres du cercle n'empêche pas les autres membres d'entrer en transe].

« - *Avant que les manifestations commencent, il est favorable d'engager une conversation générale ou un chant ; et il est favorable qu'aucun ne soit de nature frivole. Un sentiment honnête et déférent parmi les membres de l'assistance donne plus de pouvoir aux esprits supérieurs et rend plus difficile aux esprits néfastes de s'annoncer.*

[GMB : tout ce qui contribue à approfondir l'émotion de vénération aide au développement de la transe]

« - *Les premiers symptômes de la puissance invisible à l'œuvre sont souvent une sensation de souffle frais sur les mains. Les premières manifestations feront trembler ou cogner la table* ».

[GMB : les médiums décrivent leurs sensations de façon variée, certains parlent de « frisson galvanique », d'autres d'une « aura », d'autres encore d'une « fraîcheur ». Les sujets de toutes sortes sont susceptibles de faire l'expérience de sensations similaires au commencement de la transe. Peu importe la façon dont elle a été induite].

« - *Quand débutent les mouvements de la table, ou les « coups » ; pour éviter la confusion, laissez une personne parler à la table comme à un être intelligent. Laissez-le lui dire que trois coups signifient un « Oui », qu'un seul coup signifie « Non » et que deux coups signifient « Incertain ». Puis demandez si ce code a été compris. Si la réponse est de trois coups, alors dîtes : « quand j'épellerai lentement les lettres de l'alphabet, voudriez-vous me signaler chaque fois que je tombe sur une lettre voulue par vous ? Ce qui nous mettra en mesure d'échanger des messages ». Alors, si trois coups sont à nouveau donnés, mettez-vous au travail selon le plan conçu. Vous aurez alors établi un système intelligent de communication.*

[GMB : la table bouge du fait des mouvements inconscients d'un ou de plusieurs des assistants. Et quelle que soit la chose sur laquelle ils se soient mis en accord d'attendre, alors cela aura lieu conformément à leurs attentes].

« - *Après quoi, la question qu'il faudra posée sera : « sommes-nous assis dans la bonne position pour obtenir les meilleures manifestations ? » Alors, certains membres de l'assistance s'entendront probablement dire qu'ils doivent changer de place. Ce qui renforcera les signaux. Après quoi demandez : « qui est le médium ? ». Lorsque les esprits se disent reliés à aucun de membres de l'assistance présente, posez-leur des questions capables de confirmer la véracité de leurs assertions* ».

[GMB : les « esprits » auxquels il est fait illusion ici sont dans le corps. Ils sont les actions automatiques du cerveau et des muscles ; ils sont indignes, peu fiables (*untrustworthiness*) et susceptibles de tromper car ils représentent l'indignité, les erreurs et l'ignorance des personnes en transe].

« - *Un médium physique puissant est habituellement une personne impulsive, passionnée, de nature assez géniale et très sensible aux influences mesmériques. La majorité des « média » sont des femmes* ».

[GMB : les cercles spirites sont parmi les meilleures des causes prédisposantes à l'induction de la transe. La transe qui s'y développait est similaire, en de nombreux points importants avec la transe développée au moyen des « passes », de la « fixation » d'un objet etc. bien qu'elle soit habituellement moins profonde. Les femmes sont plus susceptibles que les hommes pour les raisons évidentes déjà évoquées].

« - *les meilleures manifestations sont obtenues quand le médium et les membres du cercle sont solidement attachés par des liens affectifs. Lorsqu'ils se sentent bien et en confort les uns avec les autres et se dégagent des*

influences terrestres inférieures. Les cercles familiaux, sans étrangers, sont habituellement les meilleurs. Si le cercle est composé de personne ayant le tempérament requis, alors les manifestations ne tarderont pas à avoir lieu assez vite. Si c'est le cas contraire, il faudra beaucoup de persévérance. Il est possible qu'à la première séance des symptômes de médiumnité autres que les coups et les tremblements fassent leur apparition. »

[GMB : Les manifestations résultent d'une transe émotionnelle. Les cercles familiaux quand il y a de nombreux enfants – spécialement des filles – font de beaux sujets à transe. Dans l'hypnotisme, la persévérance est elle aussi requise et réussie souvent alors que la première tentative avait été un échec. La transe, dans toutes ses variétés, requiert de la pratique. La transe tend à se répéter elle-même au travers de phénomènes spécifiques – il est impossible de prédire qu'elles seront les phénomènes lors d'une première transe. Lorsqu'un sujet prend l'habitude de développer certains types de phénomènes, la même classe de phénomènes apparaîtra dans les expériences suivantes].

*

2.b

George Miller **Beard**,

« La vie involontaire », ***Archives d'électrologie et de neurologie*****,** vol. **II, n°2, Novembre 1875**, New York, T. L. Clacher, 37 p.

Le manuscrit d'Alice James indique seulement le numéro de « novembre 1875 » des *Archives d'électrologie et de neurologie*. La lecture de la table des matières de ce volume oriente toutefois immédiatement l'attention sur un article théorique important de trente-sept pages, signé par G. M. Beard, qui est étroitement associé avec sa monographie sur « la nature et les phénomènes de transe » publiée dans le numéro précédent, un an auparavant [2a].

Cet article constitue en effet un complément évident à la « monographie sur la transe » dans la mesure où il reprend les mêmes conclusions en les plaçant au point de vue des développements de la physiologie générale du système nerveux. Cette petite monographie permet donc de comprendre comment les études du Dr. Beard sur les états de transe l'ont conduit à se focaliser sur la part « involontaire », « automatique » ou « inconsciente » du fonctionnement du

système nerveux puisque, selon sa formule, l'état de transe est le « triomphe temporaire de la vie involontaire » sur la vie volontaire et consciente.

La majeure partie de l'article est consacrée à une suite de descriptions sur ce que Beard, en reprenant largement les analyses du physiologiste britannique William Benjamin Carpenter (1813-1885), appelle également « l'automatisme chez l'homme »[1202]. Tout au long de son texte, il s'efforce, au moyen de nombreuses descriptions tirées des études de la physiologie animale, de la vie quotidienne ou de sa propre expérience médicale, de rendre perceptible à ses lecteurs le fait que la part de l'involontaire dans le comportement humain est bien plus importante que ne le suppose ordinairement le sens commun, le physiologiste ou le médecin[1203]. Selon lui, ces descriptions physiologiques rendent compte du fait capital que « 99 % » de l'activité organique et mentale est de nature involontaire. Or, « *jusqu'ici toutes les études sur l'homme dans tous les âges de l'histoire se sont focalisées sur la partie volontaire, soit le centième de la vie humaine ; tandis que les 99 centièmes – la vie involontaire - ont été ignorés* ».

Le premier enjeu de cette monographie est donc d'interpeller les savants et les médecins sur l'importance d'étudier cet aspect essentiel du fonctionnement du système nerveux qu'il présente comme un « continent noir » dont il faut chercher à dresser la carte. Le second enjeu est étroitement lié au premier : de l'analyse des mécanismes de la « vie involontaire » découle la possibilité imminente de démolir les « dernières grandes illusions modernes ». Car, selon Beard :

« […] *L'étude de la vie involontaire, indépendamment de son intérêt purement physiologique, a une relation importante avec l'élucidation des grandes illusions modernes que sont le magnétisme animal, le spiritisme, la clairvoyance et la lecture de pensée.*

C'est en effet à travers l'étude de ces délires que l'attention des physiologistes a été attirée sur les phénomènes de la vie involontaire – du fait de l'excitation publique qu'ils ont causée dans l'opinion publique […] ».

Autrement dit, sans l'étude scientifique de ces phénomènes intéressants et suggestifs, le fait capital de la « vie involontaire » et/ou « automatique » aurait largement échappé à l'attention

[1202] W. B. Carpenter, (1875), *op. cit.* C'est ce dernier qui a popularisé la notion de « cérébration inconsciente », due à T. Laycock. Voir les deux recensions de cet ouvrage par James ECR, p. 269-275

[1203] Comme on l'a vu dans l'introduction générale, pour Beard, « […] *l'homme est un paquet de réflexes avec une très petite marge de pouvoir volontaire* […] ». Ce point de vue est partagé par l'ensemble des leaders de ce champ d'étude. Dans son texte, Beard cite notamment des extraits abondants de textes de Huxley, Hitzig, Pflüger, Darwin ; mais aussi des écrivains Wendell Holmes et Quincey ; ainsi que de nombreux exemples tirés de son expérience médicale.

scientifique. D'un point de vue historique, les phénomènes et les pratiques issus du mesmérisme et du spiritisme ont constitué un véritable défi à la science et à la médecine. Mais en les intégrant aux cadres nosologiques existants, elles ont rendu un grand service à la physiologie du système nerveux et à la médecine mentale en imposant et en validant ses nouvelles catégories d'analyse et sa pertinence[1204].

Du point de vue de Beard, afin d'expliquer le spiritisme et les autres illusions, les savants ont été contraints de « *découvrir les lois qui gouvernent l'automate dans l'homme* ». La raison pour laquelle ces « illusions modernes » ont trouvé refuge dans la « vie involontaire » est due au fait que, pour la majorité des individus, parmi lesquels les savants, c'est un domaine totalement inconnu – jusqu'à ce que très récemment, poursuit-il, quelques rares physiologistes l'explorent. Encore à ce jour, dit-il, le nombre de ceux qui sont devenus « experts » dans cette branche de l'investigation médicale est très réduit ; et ceux qui sont devenus maîtres du sujet n'ont pas même encore eu le temps de diffuser leur savoir.

Néanmoins, il déclare dans la conclusion de son article :

« […] *Ce qui était obscur est désormais suffisamment éclairé pour que ces quatre illusions ne persistent plus* […] *Leur reddition*, ajoute-t-il, *n'est plus qu'une affaire de temps* ». […] *Les lecteurs du XXe siècle liront avec incrédulité les comptes rendus des séances de médiums et de magnétiseurs* […] *tout comme le lecteur actuel lit avec incrédulité les récits au sujet de ces vieilles dames supposées voler sur leurs balais à travers les airs, les récits de possession diabolique ou de maisons hantées.* […] »[1205].

La « vie involontaire » ou « l'automate dans l'homme »

Pour le Dr. Beard, qui souhaite dans cet article reprendre dans une synthèse certains des derniers acquis de la recherche européenne en physiologie nerveuse, « *chaque être humain vit deux vies : la* volontaire*, dans laquelle il agit plus ou moins sous le contrôle de la volonté, et l'*involontaire *dans laquelle la volonté à un pouvoir limité, ou aucun* ». Cependant, ces « deux vies » sont constamment mélangées. Pour analyser le champ de l'activité involontaire, poursuit-il, il est possible de distinguer deux catégories : celles qui sont automatiques de façon « primaire » et celles qui sont automatiques de façon « secondaire ».

[1204] L'étude historique d'E. Brown, notamment, montre comment la prise en compte de ces phénomènes a très largement contribué au développement conceptuel de la physiologie nerveuse et à la promotion des protagonistes de la « neurologie ». E. M. Brown, « Neurology and Spiritualism in the 1870s », *Bulletin of the History of Medicine*, 57; 4 (1983), p. 563-577. Voir aussi L'étude de M. Gauchet qui reprend indépendemment la même analyse en la tansposant aux développements de la physiologie de l'action réflexe face aux faits de « mesmérisme », M. Gauchet (1992), *op. cit.*

[1205] G. M. Beard (1875b), *art. cit.* p. 256-257.

« L'activité involontaire primaire » correspond aux actions organiques qui sont entièrement indépendantes de la volonté ; parmi lesquels on trouve les fonctions nécessaires au maintien de la vie, telles que la respiration, le rythme cardiaque et, la digestion etc. C'est pourquoi, selon Beard, « *dès lors que l'homme cesse d'être un automate, il cesse de vivre* ».

« L'activité involontaire secondaire » correspond aux actions organiques qui sont d'abord activées sous le contrôle de la volonté mais dont le développement peut continuer sans le recours de cette faculté, bien que celle-ci puisse la suspendre. Pour l'illustrer, Beard cite de nombreux exemples simples, tels que le fait de marcher, de danser, d'écrire et de jouer d'un instrument de musique. Selon lui, toute la philosophie est résumée par la phrase du Dr. Carpenter d'après laquelle « *l'habitude est une seconde nature* ».

Pour bien comprendre l'automatisme chez l'homme, rien n'est plus utile, selon lui, que d'étudier l'automatisme dans les « formes de vie inférieures ». Pour se faire, Beard propose d'observer le règne animal afin de comprendre la complexification du mélange entre la vie volontaire et involontaire dans l'évolution du système nerveux. Dans les organismes primitifs doués d'un système nerveux primitif comme les anémones, on observe une « action réflexe à l'état pur ». Ses mouvements automatiques très précis sont « intelligents » quoique « entièrement inconscients ». Néanmoins, personne ne prétendra qu'ils sont conscients

Dans la vie éveillée ordinaire de l'homme, la vie volitive est manifeste mais on ne devrait pas considérer qu'elle prévaut toujours. L'activité volitive, dit Beard, n'est qu'un fragment de notre existence. Ce dont témoigne le fait que toutes les « grandes fonctions vitales » sont involontaires ; même celles qui nous semblent volontaires. Par exemple, Darwin a montré en quoi les expressions faciales des émotions sont très partiellement sous le contrôle de la volonté. Le seul fait de rougir, tout comme la « vie sexuelle » rend compte de cette emprise de l'involontaire. Une des meilleures illustrations de la limitation de la volonté réside dans le sommeil. L'acte de s'endormir est simplement un « concours entre la vie volontaire et la vie involontaire ». C'est indéniablement un processus « automatique ».

De la même façon, les activités dites supérieures telles que l'apprentissage reposent sur des mécanismes involontaires. Ainsi, dans « toutes les directions de la vie », « l'inconscience » est le signe des formes d'activités les plus développées. Les récents résultats de Fritsch et Hitzig sur les stimulations cérébrales par l'électricité tendent elles aussi à montrer cette « vie involontaire » à l'œuvre puisqu'ils ont montré que toute pensée tend à s'exprimer par une action motrice musculaire.

Ouverture thérapeutique

D'après Beard, le « phénomène de la vie involontaire » devrait être étudié par les médecins du point de vue de *l'action de l'esprit sur le corps*. Sous ce registre, on rencontre selon lui un problème médical fondamental mais pas encore assez reconnu comme tel : celui de la « production et de l'aggravation de la maladie » et, inversement, de son soulagement et de sa guérison par « l'action involontaire d'émotions douloureuses ou plaisantes ». À cet égard, il cite de nombreuses illustrations dans l'histoire de la médecine dont une bonne partie est extraite de la récente monographie du médecin britannique Hack Tuke sur *l'influence de l'esprit sur le corps* (1872)[1206]

Dans la plupart des maladies *« l'esprit agit involontairement sur le corps* ». L'ensemble des processus morbides sont largement automatiques puisque lorsque le système organique est affaibli par la maladie, l'influence de la volonté diminue. Dans de nombreuses maladies nerveuses telles que l'hystérie, l'épilepsie ou la chorée, le contrôle sur les opérations mentales et musculaires est réduit à un degré zéro.

À cet égard, l'expérience familière d'être incapable de stopper un « train de pensées désagréables » lorsqu'on est très fatigué, nous fait mieux comprendre la « détresse des déments ». De la même façon, les maladies nerveuses sont produites par une faiblesse de la volonté et par une « activité automatique prédominante ». Les hallucinations sont également les symptômes involontaires d'une activité automatique morbide. L'effet le plus important de toute drogue est de diminuer le contrôle volontaire et de faciliter la part automatique de notre nature qui produit une exaltation puis une dépression des facultés intellectuelles. L'influence de certains narcotiques sur le mental tel que l'opium manifeste également une emprise très nette de la vie involontaire sur les sens et l'imagination de l'intoxiqué. Les « rêves magnifiques de Quincey » ne sont que le produit d'une activité cérébrale volontaire

*

[1206] D. Hack Tuke, *Illustrations of the Influence of Mind upon the Body in Health and Disease designated to elucidate the Action of Imagination*, London, J. & A. Churchill, 1872.

2c.

George Miller **Beard,**

« La neurasthénie (épuisement nerveux) considérée comme une cause de l'addiction alcoolique », *Journal quadriennal de l'addiction* vol. III, N°4, Septembre 1879, Hartford Conn, 9 p.[1207]

Cette brochure de neuf pages est un tiré à part d'une conférence prononcée par George M. Beard lors du 10e Congrès annuel de « l'Association pour la Guérison des Toxicomanes », à New York, en mai 1879. Cette conférence marque les débuts de la constitution d'une médecine scientifique de l'addiction. Pour ses animateurs, la toxicomanie (*inebriety*) doit être considérée comme une « maladie ». À cette fin, il est nécessaire selon eux d'abandonner la « théorie morale » d'après laquelle il y aurait un élément de « vice » dans la nature humaine. Cette vision, disent-ils, « n'est pas scientifique ». Elle se fonde sur des « préjugés » et sur « d'anciennes habitudes morales ». En opposition à cette approche traditionnelle, l'expérience médicale moderne montre qu'il y a bien d'autres causes responsables de l'addiction que le seul vice supposé de l'individu.

La principale d'entre elles, selon Beard, est la « neurasthénie » ou l'épuisement nerveux. D'après sa conception de la neurasthénie, les toxicomanes tombent dans l'addiction car ils cherchent à compenser par des substances alcooliques ou narcotiques les souffrances induites par leur constitution nerveuse déficitaire ; elle-même issue d'une rencontre entre une « diathèse » et les sollicitations sensorielles trop importantes de la civilisation industrielle. Les comportements addictifs sont donc envisagés par Beard comme un des nombreux *symptômes* de cette pathologie plus vaste.

[1207] Francis A. Countway Library of Medicine, Harvard Medical Scool [**Rare Books 19.F.66.no.6]**

Ce problème de l'addiction, de son étiologie et de son traitement s'inscrit doublement dans le développement de ses recherches sur la neurasthénie et son « cortège de symptômes ». Comme on l'a vu dans l'introduction générale à l'œuvre de Beard, le concept de neurasthénie est à la fois à la base d'un renouvellement des conceptions de la démence (parce qu'elle traduit un effort de raffinement des diagnostics et l'ouverture de perspectives de guérison possible), mais également d'une recherche corrélative de nouveaux moyens thérapeutiques. Ceux avec lesquels le Dr. Beard a expérimenté sont notamment les drogues qu'il classe selon deux catégories principales : les « stimulants (ou toniques) et les narcotiques (ou sédatifs) »[1208]. L'implication de Beard dans ce domaine a suscité l'intérêt de James[1209].

Au début de sa conférence, le Dr. Beard, reprend les termes de l'enjeu de la conférence sur la guérison des toxicomanes. Selon lui, « la croyance universellement partagée » selon laquelle l'alcoolisme est le résultat d'une habitude malsaine découlant d'un penchant vicieux inné pour la boisson est un puissant obstacle à la constitution d'une approche scientifique. Car, dit-il, « *ceux qui ont étudié le sujet en profondeur et avec philosophie savent qu'il y a de nombreux alcooliques qui n'ont jamais eu de complaisance pour l'habitude de boire ; ils n'ont jamais été conduits par des tentations sociales. Ils ont eu recours à l'habitude de consommer des stimulants alcooliques comme un moyen de soulager leur souffrance ou leur détresse – précisément, celles qui accompagnent la neurasthénie* ». Cette « classe d'alcooliques » contracte l'habitude de l'alcoolisation du fait d'une « tentation subjective » provenant de leur épuisement mental et physique.

D'autre part, un autre faisceau de faits issus de son expérience médicale de « thérapeute du système nerveux » interfère avec cette analyse. Rappelons qu'à cette époque, les substances alcooliques font partie intégrante de l'arsenal thérapeutique des médecins. Or, selon Beard, c'est un « fait » que l'alcool est parfois un moyen puissant de soulagement et même de guérison de la condition neurasthénique. Il déclare : « *mon expérience professionnelle m'a confirmé le fait que les substances alcooliques n'ont pas seulement un effet de soulagement mais aussi un effet proprement curatif sur les différentes formes de neurasthénie* ».

Selon Beard, une fois que les autres remèdes ont échoué, « les liqueurs » produisent parfois un sommeil satisfaisant, elles soulagent de la dépression et elles contrecarrent la

---

1208 D'après la définition liminaire de Beard, « […] *les stimulants sont les agents qui corrigent, régulent ou intensifient la force du système nerveux. Les narcotiques sont les agents qui produisent une plus ou moins grande paralysie de certains portions du système nerveux.* […] », G. M. Beard, *Stimulants and Narcotics*, *Medically, Philosophically and Morally Considered*, New York, G. P. Putnam and Sons, 1871, p. 5-6.

1209 James, on l'a vu, a consulté Beard pour des problèmes à la fois de « mal de mer » et « neurasthénie ». En juin 1880, juste avant une traversée de l'Atlantique, ce dernier lui prescrit du « bromure », c'est à dire un sédatif. COWJ (5), p. 99.

dégénérescence. De par leurs propriétés sédatives, les substances alcooliques détiennent une réelle utilité thérapeutique. Il serait donc absurde de s'interdire dogmatiquement leur usage. Cependant, l'utilisation de ces substances confronte le médecin à un risque important : celui de rendre ses patients dépendants à l'alcool. Car, poursuit Beard, dans certains cas, la contre-indication est évidente : alors « *ce ne sont plus seulement les nerfs*, dit-il, *mais le foie et le cerveau des patients qui risquent d'être sévèrement atteints* ».

Du fait de cette « action bienfaitrice de l'alcool dans le traitement de la neurasthénie », les médecins éprouvent la tentation de l'utiliser massivement pour soulager leurs patients. Le problème auquel ils se confrontent est le suivant : tandis que certains patients sont soulagés par les substances alcooliques ; et cela, sans jamais sombrer dans l'habitude néfaste de boire, certains, par contre, tombent très rapidement - « comme d'un bond » - dans l'addiction. Or, si beaucoup de médecins ont rencontré de tels cas, peu d'entre eux ont reconnu que la neurasthénie en était à la source et que la toxicomanie en était le résultat. Le plus souvent, ils ont seulement parlé de cas de dégénérescence avec contraction de l'habitude de consommer de l'alcool excessivement.

Ce problème pratique requiert, d'une part, un raffinement des diagnostics (que Beard envisage comme une assimilation nécessaire de l'étiologie de la neurasthénie qu'il a développée) et, d'autre part, l'ouverture d'un champ d'expérimentation sur l'usage médical des substances alcooliques et leurs substituts possibles.

À ce point, Beard illustre les idées qu'il a développées par la présentation de 4 cas cliniques, que nous résumons :

Cas 1 :

Un jeune homme d'une trentaine d'années est venu me consulter pour des symptômes de neurasthénie d'origine sexuelle – l'habitude de l'auto-abus (masturbation) depuis ses 15 ans. – La fin de cette habitude engendre une profonde mélancolie avec douleurs dorsales etc. transpiration. Dans un état de désespoir, il trouve un soulagement dans l'usage de la boisson. En deux ans, il devient alcoolique.

Cet alcoolisme n'est dû, ni aux tentations sociales, ni à un vice constitutionnel, ni à l'hérédité – le patient a simplement commencé à boire pour soulager sa détresse. Il a ainsi échangé un moindre mal contre une maladie pire encore. Depuis, il s'est résolu à se réformer et l'a fait. La dernière fois que je l'ai vu, il était guéri de son habitude. Il cherche désormais à guérir ses symptômes nerveux, qui sont nombreux et compliqués. Dans ce cas, il faut prescrire un traitement sans alcools.

Commentaire : Ici, c'est clair, c'est la neurasthénie qui a conduit à l'alcoolisme. Souvent, les neurasthéniques ne supportent pas la moindre dose d'alcool. C'est un de ses symptômes. Ils sont alors sauvés de l'alcoolisme par leur susceptibilité même. Mais, dans d'autre cas, on remarque le symptôme opposé : il y a une tolérance inaccoutumée à l'alcool. Ces cas sont particulièrement en danger de sombrer dans l'alcoolisme.

Cas 2 :

Un jeune homme de 21 ans montre tous les symptômes d'une diathèse nerveuse. Le père est alcoolique ; ce qui lui donne une tendance héréditaire. Il est sévèrement blessé dans un accident de chemin de fer. – s'en suivent 2 jours de délire. Hôpital pendant deux mois. Avant son séjour hospitalier, il n'avait pas l'habitude de boire. Après son séjour, il a différents symptômes nerveux : mélancolie et pensée suicidaires. Une tentative. Extrêmement nerveux.

Avant l'accident, n'avait pas ces symptômes. D'une disposition aimable et joyeuse. Il contracte assez vite l'habitude de boire régulièrement, parfois avec excès. Mais ne devient pas alcoolique. Un an et demi plus tard, un autre accident – à nouveau à l'hôpital pour 4 mois. Une fois sorti, il est très faible et neurasthénique. Bientôt, il subit une sévère insolation. Il devient alors excessivement nerveux et commence immédiatement à boire. Parfois 3 à 4 jours successivement. Puis, il a une attaque très violente de *delirium tremens* – sans doute causée par l'insolation.

Il continue à boire excessivement, avec des périodes d'abstinence. Cela pendant deux ans. Souffre de sa condition et craint de ne pouvoir s'arrêter à boire. Il se rend volontairement à l'asile pour alcoolique, où il reste 4 mois. Il en sort apparemment guéri et reste sobre pendant 1 an et demi avant de rechuter.

Lors des jours chauds de l'été, il éprouve une irrésistible impulsion à boire. Il combat cette impulsion avec succès pendant une semaine. Puis, il succombe et boit avec excès pendant une durée de seulement 24 heures. S'ensuit une autre attaque violente de *delirium tremens*.

C'est à ce moment, qu'on m'a consulté et je lui ai prescrit des extraits fluides de *Cinchona rubra* (Quinine rouge) qui me dit-il, contrecarre efficacement son désir de boire. Le patient est encore en observation et je ne suis pas en mesure de dire ce que seront les effets permanents de la *Cinchona rubra*. J'ai été conduit à expérimenter ce remède de par les publications suivant la découverte du Dr. D'Unger, qui prétend qui ce remède conduit à une guérison complète[1210].

[1210] En 1879, Le Dr R. D'Unger, de Chicaco, a proposé cette substance (une écorce péruvienne) comme remède à l'addiction alcoolique chronique. Le « tapage » autour de cette « découverte » avait alors suscité le

Commentaire : au regard de ce cas, deux faits sont clairs : 1. La tendance à la toxicomanie alcoolique était probablement héréditaire. Les blessures qu'il a subies, particulièrement, l'insolation, ont excité les causes de la maladie qui, sans cela, n'aurait jamais développé cette tendance. 2. Les expérimentations avec les remèdes toniques pour contrecarrer les tendances dipsomanes doivent faire l'objet d'études systématiques. Même si la prescription de la quinine rouge s'avère un échec partiel ou total, il demeure néanmoins vrai que c'est là un champ d'étude parfaitement légitime. Le fait que ce remède ait été porté à la connaissance des médecins d'une manière qui frise la charlatanerie n'est pas un argument contre son utilisation.

Cas 3 (fourni par le Dr. Crothers, d'Hartford, Connecticut [cf. document 2d]) :

H. – Un étudiant brillant. Parents en bonne santé. Grande puissance intellectuelle. À l'université, se fait remarquer. Mange excessivement. Insomnie, Versatilité. Incapable de se concentrer. Agacé par la musique et toutes sortes de bruits.

Pendant une année, il voyage : consulte de nombreux médecins et essaye différents remèdes. En 1877, je l'examine [Dr. Crothers]. Il est hyperesthésique et anémique. Il a perdu en vigueur et craint de ne jamais la retrouver. – Incapable de se concentrer plus de quelques minutes. Facilement épuisé. Mange bien.

Je ne fais aucun diagnostic excepté la recommandation de ne pas boire d'alcool. Mes raisons quant à cette suggestion étaient que j'avais remarqué chez lui une agitation, un tempérament impulsif, une certaine agonie à moitié exprimée observable dans son corps et son esprit. Ce qui indiquait une tendance à l'alcoolisme.

3 mois plus tard, il boit du champagne avec excès lors d'un dîner. L'effet est merveilleux : il a retrouvé toute son ancienne vigueur. Depuis, il boit du vin avec un plaisir marqué. Ses amis pensent que c'est la médecine qu'il lui faut et l'encouragent.

Durant l'hiver 1878, il s'enivrait presque chaque jour. Après quoi, il est venu me demander de le soigner. Il s'est remis partiellement puis est parti avec un tuteur. Il a échappé à ce tuteur et s'est remis à boire avec excès. Il est désormais un alcoolique endurci. Son esprit est plein d'illusions (écrire des livres etc.). Sa locomotion et sa digestion sont défectueuses. Il tremble et boit chaque soir. Ce qui le met dans des états de demi-stupeur. Il ne semble pas incliné à cesser de boire. Il déclare que cela le tuerait.

---

mépris de la profession médicale. Cf. R. D'Unger *Dipsomania and Cinchona Rubra Cure for Drunkenness*, Chicago, 1879

Cas 4 :

B – un héréditaire. Intègre le génie militaire comme officier. Un homme actif et tempéré mais quelque peu irrégulier dans son activité. Est parti pour le Sud et contracte la malaria. - Anémique, nerveux, irritable. Incapable de se concentrer. Insomnie - Indigestion. Regrette son ancienne vigueur dans son travail. Hypocondrie prononcée. – Épuisement général dont il recherche les causes. Consulte plusieurs médecins, sans améliorations.

Pendant tout ce temps, sa femme s'est sévèrement opposée à ce qu'il use de quelque substance alcoolique. – Un médecin lui prescrit un « lait punch » vespéral pour dormir. Les effets sont des plus satisfaisants. Pour un temps, il use de ce remède chaque soir. En quelques semaines, il reprend le travail. Mais quelques semaines plus tard, il est intoxiqué. Il se remet un moment puis boit de nouveau excessivement. Un mois plus tard, il développe un cas très net de dipsomanie, entrecoupé de courts intervalles de sobriété. Un peu plus tard, il meurt de convulsions alcooliques.

De ses données sur les relations entre la neurasthénie, l'addiction et l'utilisation expérimentale des substances alcooliques et narcotiques pour leur traitement, Beard tire « trois conclusions » quant aux directions de recherches à poursuivre :

1. La neurasthénie, dans les temps modernes, (en tant qu'épuisement général du système nerveux qui touche une large part de la population) est une cause très commune de l'alcoolisme et des autres addictions. Elle conduit aussi bien à l'alcoolisme qu'à la démence.

2. La prescription de substances alcooliques ou opiacées comme remèdes à la neurasthénie requiert « *une considération scientifique et non pas émotionnelle ou morale de la part des médecins* ». C'est un fait d'expérience que l'alcool, sous ses différentes formes, peut être un moyen tout à fait approprié pour soulager la neurasthénie. Dans certains cas même, dit Beard, il est le meilleur des moyens car il soulage les symptômes plus rapidement et de manière plus satisfaisante.

Avec ces faits devant eux, les médecins doivent faire face à la question suivante : « *pouvons-nous nous permettre à certains patients d'utiliser l'alcool sans encourir le risque de les intoxiquer ?* ». À

cela, Beard répond : « *Ma réponse est que nous ne devrions pas dans ces cas dépendre de ce seul remède (surtout sur une longue durée) mais que nous devrions l'alterner avec d'autres moyens de guérison de façon à ce que le patient ne contracte pas cette habitude dangereuse. Car nous ne pouvons nous permettre de rendre nos patients esclaves à aucun narcotique* ».

De ce fait, il plaide pour que les expérimentations avec les remèdes toniques, narcotiques et sédatifs pour contrecarrer les symptômes morbides fassent l'objet d'études systématiques. Par exemple, dit-il, un narcotique ou un stimulant peut servir d'antidote à un autre narcotique ou stimulant. Ou bien, l'opium peut prendre la place de l'alcool, ou encore le chloral peut prendre la place des deux. L'atropine peut être combinée avec la morphine etc. C'est là un champ de recherche qui requiert une expérimentation méthodique, collective et dépassionnée.

3. Les progrès dans le traitement de la neurasthénie nous rendent à même d'utiliser à une échelle considérable de puissants narcotiques. Mais cette thérapie ne saurait suffire : il faut la combiner avec l'utilisation de l'électricité, des bromures et du repos systématique. La profession sera alors en mesure de soulager et même de guérir les patients sans courir le risque de les intoxiquer à l'alcool ou à l'opium. Cela nécessite, avant tout, l'amélioration des méthodes de diagnostic des maladies nerveuses.

Dans la mesure où pour Beard, « *l'étude scientifique de la toxicomanie requiert l'étude scientifique de la neurasthénie* », il conclut logiquement sa conférence en incluant le problème de la toxicomanie dans un cadre plus large : celui de la poursuite et de l'approfondissement de l'étude de la neurasthénie. Ces derniers mots à cet égard sont significatifs : « *Comment faire face à cette maladie ? Comment la diagnostiquer, la prévenir, la guérir ?* ». C'est là, dit-il, « *le problème médical le plus important du temps présent et aussi du futur* ».

*

2. d

Dr. Thomas Davidson Crothers,

L'état de transe dans l'addiction *alcoolique [et autres] et leurs relations médico-légales. Avec une introduction sur la nature et le caractère de l'état de transe » par George M. Beard*, Hartford Conn., Lockwood & Brainard Co., 1882. 39 p[1211].

Sur la liste manuscrite, ce petit volume a été attribué par Alice James à George M. Beard. Il s'agit en fait d'une monographie rédigée par le Dr. Thomas Davidson Crothers (1842-1918) pour laquelle le Dr. Beard a écrit une introduction substantielle de douze pages. Compte tenu du fait que James cite explicitement ce livre et son auteur dans le manuscrit d'une conférence publique donnée en 1896[1212], que l'exemplaire original a été conservé et que les idées qui y sont développées s'inscrivent de façon on ne peut plus cohérente dans le cadre de ses questionnements sur la nature des « états seconds », il n'y a selon nous aucun doute sur le fait que l'étude du Dr. Crothers doit être considérée comme faisant partie intégrante du *corpus* des « livres très estimés par W.J ».

Le Dr. Thomas Davidson Crothers était un psychiatre que James a connu personnellement.[1213] Il est reconnu par les historiens de la médecine pour avoir été un protagoniste essentiel dans l'édification d'une « médecine scientifique de l'addiction » aux Etats-Unis[1214]. Comme Beard, son « ami et collègue », il a fondé son approche des pathologies mentales sur l'assimilation du modèle théorique fourni par la physiologie nerveuse et cérébrale. Sur la base de cette expertise, il a mené tout au long de sa carrière un véritable combat pour que les médecins et les magistrats reconnaissent l'entité de toxicomanie (*inebriety*) comme une « maladie mentale » à

1211 Francis A. Countway Library of Medicine, Harvard Medical Scool [**Rare Books RC565 .C 88].**

1212 ML, p. 64. Conférence de 1896 sur les « rêves, l'hypnotisme », cf. E. Taylor (1984) *op. cit.*.

1213 Le plus jeune frère de James - Robertson James (1846-1910) dit « Bob » - souffrait de dépression et il était « incurablement alcoolique ». Durant l'hiver 1888, après une « grave crise », James le conduit lui-même à l'hôpital Walnut, à Hartford, dans le Connecticut : une institution d'avant-garde pour le « traitement des alcooliques, opiomanes et autres intoxiqués » dirigée par le Dr. Crothers. COWJ (6), p. 307, 362, COWJ (2), p. 9-80.

1214 « Thomas Davidson Crothers » in *American National Biography*, par Sarah W. Tracy. Crothers a été un des membres fondateurs de « l'Association pour la Guérison des Toxicomanes » (1870) et le secrétaire de rédaction de *The Quaterly Journal of Inebriety* (1876-1914), [le « journal de l'addiction » ; fondé en 1877]. Ses études sont réunies dans l'ouvrage *Inebriety : A Clinical Treatise on the Etiology, Symptomology, Neurosis, Psychosis and Treatment : and the medico-legal relations*, Cincinatti, Harvey Pub.,1911,

part entière. Pour le Dr. Crothers, il est avant tout nécessaire de « *briser les vieilles théories de manière à se donner les moyens de combattre ce problème médical, social et légal* ». [cf. document 2 c].

Dans cette « étude clinique », Crothers se concentre principalement sur un sous-ensemble remarquable du diagnostic de toxicomanie : la « dipsomanie » ou alcoolisation compulsive chronique[1215]. Le principal symptôme de la dipsomanie est une pulsion incoercible à consommer excessivement des substances alcooliques. La personne concernée n'a pas systématiquement envie de boire comme un alcoolique ordinaire, mais, lorsque c'est le cas, elle éprouve un besoin irrépressible et fera tout ou presque pour cela. Les conséquences de ces « accès » sur son comportement sont souvent très graves car les crises sont puissantes et chaque alcoolisation peut être dangereuse, voire fatale, dans la mesure où elle entraîne couramment des violences envers autrui et envers soi-même.

L'étude de cette maladie que Crothers a réalisée pendant trois années sur, précise-t-il, soixante-deux cas cliniques dont il a eu à s'occuper personnellement, présente des caractéristiques tout à fait remarquables dont découlent d'importantes conséquences à la fois cliniques, théoriques et médico-légales. La première d'entre ces caractéristiques est que dans la « phase aiguë » de l'attaque dipsomaniaque, le sujet passe par un état de « folie transitoire » durant lequel il perd toute conscience de Soi et de ses actes. De plus, une fois la phase d'attaque révolue, le sujet n'a plus aucun souvenir de ses agissements : il est entièrement amnésique. Crothers pense que l'excès de substances alcoolisées a induit une perturbation des fonctions cérébrales supérieures et donc des fonctions de sa mémoire. Du fait de cette altération importante voire de cette suspension complète de son jugement dans sa phase de crise le dipsomane, nous dit Crothers, est un « pur automate » qui peut commettre n'importe quoi : « *comme si c'était un rêve*».

Pour concevoir cette condition morbide singulière, Crothers propose que ces altérations transitoires de la personnalité induites par l'intoxication alcoolique puissent être mieux comprises dès lors qu'on les analyse à la lumière du modèle de « l'état de transe » que Beard a cherché à définir et à circonscrire [cf. brochure 2a]. Mais une des singularités de cet état morbide par rapport à ceux décrits par Beard est que, lors de la phase de perte de conscience ou d'accès maniaque, le patient dipsomane semble agir de façon rationnelle pour un observateur extérieur : il apparaît comme quelqu'un de pleinement conscient. Crothers a remarqué que dans la plupart des

[1215] Le terme de « dipsomanie », nous a semblé la meilleure traduction française de ce que les médecins américains ont cherché à circonscrire à cette époque. Le terme sera repris par certains médecins aliénistes français. Par exemple, C. Lasègue parle de « *processus par accès, répétition forcée, entraînement spontané. Le dipsomane se comporte comme certains aliénés onanistes* », *Archives générales de médecine*, série 7, n°10, 1882. Voir aussi A. Cullerre, « *le désir soudain et impérieux qui force certains patients atteints de pathologie mentale à boire avec excès des liqueurs toxiques* », *Les frontières de la folie*, Paris, Baillière,1888.

cas, le dipsomane est en mesure de fournir des justifications rationnelles à sa conduite. En d'autres termes, il n'y a pas de signes physiques évidents qui puissent permettre de détecter l'état anormal dans lequel se trouve le sujet : ses pupilles sont dans un état normal, sa marche et ses paroles ne semblent pas altérées etc. Pourtant, les patients n'auront aucun souvenir de leurs agissements.

C'est pourquoi, si cette étude vise en premier lieu à décrire les modalités de cette condition morbide dans le but de conduire à un renouvellement de l'étiologie et de la thérapie possible de cette forme spécifique de toxicomanie, elle vise également à en tirer les conséquences médico-légales. Puisque le « centre de gouvernance » du patient a été suspendu durant ses phases d'absence alors, dans les cas fréquents où il commet des actes répréhensibles, le dipsomane doit être considéré comme irresponsable par la justice, de la même façon que l'est un dément. Ce qui est en cause dans nombre de délits commis par des alcooliques compulsifs, insiste le psychiatre, c'est une maladie nerveuse spécifique et non un vice supposé de l'individu ou une propension innée au crime. Pour Crothers, il est urgent que la justice procède à la « reconnaissance médico-légale de l'état de transe » telle qu'on peut observer dans la dipsomanie. Il faut engager, dit-il, une « réforme radicale ».

Crothers a été président de la « Société médico-légale » et semble avoir contribué à la jurisprudence de l'irresponsabilité pénale dans son pays. Un débat contemporain qui est évoqué par James dans les *Principles of Psychology*. Dans son sous-chapitre consacré aux « altérations de la mémoire », il interroge le lecteur :

« […] *Lorsque le Moi est transformé.* […] *Doit-on punir un crime commis dans un état involontaire, spontané ou artificiellement induit ? La loi, en accord avec le sens commun dit « non ; ce n'est pas la même personne saine qu'il a été.* […] »[1216]

James et la forme « dipsomane » de la transe

Du point de vue des recherches de James, l'intérêt de cette étude clinique se trouve essentiellement dans la relation d'analogie que la dipsomanie entretient avec les autres formes de transe : elle s'inscrit clairement dans sa recherche, exprimée à plusieurs reprises, d'un « contexte scientifique » général pour comprendre la nature de l'ensemble des « états seconds ». De ce point de vue, la dipsomanie produit une forme spécifique de la transe qui trouve sa place dans la série de conditions psychologiques analogues telles que la « double conscience », le « somnambulisme provoqué », la « transe médiumnique » et « l'écriture automatique » étudiées dans les autres

[1216] PP, vol. 1, p. 373.

brochures de la liste. La mise à jour et l'étude de cette nouvelle forme « dipsomaniaque » de l'état de transe contribuent de fait à circonscrire la « causation complexe » de ces états mentaux singuliers.

Devant ces conditions analogues, James posait le problème de savoir qu'elle était la cause de l'amnésie à l'origine de la « modification du Soi »[1217]. Ici, elle est clairement de nature pathogène : c'est une action toxique qui agit sur une diathèse nerveuse spécifique. Mais surtout, du point de vue des phénomènes *psychologiques* induits par l'action de cette toxicité, Crothers circonscrit une ligne de faits qui a nécessairement retenu l'attention de James. D'après ses observations, il faut distinguer « deux formes différentes » de l'attaque transe dans la dipsomanie. La première, dit-il, est « probablement la plus commune », c'est un « état second » dans laquelle l'activité mentale du patient suit des « lignes d'action familières ». Autrement dit, il reproduit ce qu'il a l'habitude de faire dans sa vie éveillée ordinaire. Tandis que dans la seconde forme, plus rare mais non moins intéressante, le patient suit ce que Crothers appelle « *une nouvelle ligne de pensée et d'action inhabituelle et étrangère* » à sa vie quotidienne et à ses prédispositions. Dans ces cas, on observe parfois l'avènement d'une « propension au crime » qui revêt un « caractère sexuel ». Le plus souvent, précise Crothers, cette ligne d'action et de pensée étrangère aux habitudes du patient est de nature « *impulsive, inconsistante* », mais parfois, elle provoque une véritable « exaltation des facultés ».

Car ses observations l'ont conduit à distinguer une « classe particulière » dans cette seconde forme de l'attaque de dipsomanie : dans certaines phases de ces états de transe induits par l'intoxication alcoolique, le patient continue ses affaires courantes quoique d'une façon nettement plus performante qu'à son habitude. Alors, dit Crothers, l'état de transe alcoolique « éveille une nouvelle série de facultés ». Du point de vue des recherches de James sur les « états seconds », cette caractéristique jusqu'ici inaperçue de la dipsomanie contribue à circonscrire l'énigme à laquelle il se confronte dans les cas de « double conscience » et surtout dans la « transe médiumnique » : à savoir, comment comprendre le fait que l'individu en transe soit « très différent de son Moi éveillé ordinaire » et qu'il soit en mesure de développer des capacités mentales dont il ne dispose pas dans son état normal ?.

Pour illustrer ce phénomène d'altération considérable de la personnalité du patient doublée d'exaltation de ses facultés courantes, Crothers rapporte un certain nombre de cas que James reprendra à son compte dans ses conférences sur les « états mentaux exceptionnels » [1218].

[1217] PP, vol. 1, p. 373-401.

[1218] Dans ses notes manuscrites de sa conférence sur « le somnambulisme et les rêves » faite en 1896 dans le cadre des conférences sur les *états mentaux exceptionnels*, James donne la référence précise de ce « […] *cas*

Crothers cite dans sa brochure le cas d'un « pilote de bateau à vapeur » qui l'a informé du fait que, lorsqu'il était exténué par le manque de sommeil, s'il buvait « un verre ou deux de Brandy », alors toute sa mémoire disparaissait. Quelques heures après, lorsqu'il se retrouvait dans sa condition normale, il se rendait compte qu'il était resté à son poste bien qu'il ne puisse pas dire ce qui s'était passé. Le capitaine du navire en doutait parce que son employé ne semblait en aucun cas différent si ce n'est, dit-il, qu'il était un peu moins loquace D'après Crothers, on a clairement affaire ici à un état d'automatisme caractérisé (ce dont témoigne l'absence totale de souvenir) mais sans symptômes évidents.

Il cite également le cas d'un « mécanicien spécialisé » qui l'a consulté pour des trous de mémoire similaires qui suivaient sa consommation excessive de spiritueux, pendant lesquels il effectuait des opérations sur des « machines dangereuses ». Il agissait alors comme s'il était en possession de son jugement tout en mobilisant les compétences requises. Pourtant, à son réveil, il ne se souvenait de rien. Il se réveillait lorsque la machine s'arrêtait pour la nuit. Lorsque la machine continuait la nuit, ses trous de mémoire continuaient jusqu'à ce qu'elle s'arrête. D'après Crothers, ces « blancs » étaient des états de transe chroniques qui faisaient suite à une consommation excessive de boissons alcoolisées.

Beard et la « philosophie générale du sujet de la transe ».

Dans son introduction à la brochure du Dr. Crothers, Beard juge que cette monographie est à la fois une « corroboration importante » à ses propres travaux sur la réalité objective de l'état de transe et une « *découverte scientifique nouvelle et originale du plus haut intérêt concevable et qui sera bientôt reconnue comme telle* ». Car l'important dans ce champ d'étude n'est pas le terme employé mais bien la description précise d'une « condition particulière ». Or, ici, on a clairement affaire avec une forme spécifique de transe encore jamais analysée.

Pour mieux comprendre la condition de transe, il faut, dit-il, l'examiner suivant par différentes projections latérales du problème. C'est de cette façon que l'on contribuera à une « vue claire et distincte de la philosophie générale de ces états morbides et automatiques » :

« […] *Nous voyons,* dit Beard*, qu'ils peuvent être produits naturellement aussi bien qu'artificiellement ; Nous voyons qu'ils peuvent être produits naturellement par une immensité de causes variées. Nous voyons, en bref,*

---

de somnambulisme naturel, l'histoire des pilotes, Crothers, p. 18, Beard, p. 87, Dans cet état, la mémoire est partie » Cette note manuscrite indique qu'il met en rapport avec un autre cas analogue rapporté par Beard dans sa monographie sur les phénomènes de transe [2a] où Beard citait une histoire de Mark Twain publié dans l'*Atlantic Monthly* qu'il considère comme un « cas remarquable d'exaltation des facultés dans la forme somnambulique de la transe ». Ce récit littéraire de plusieurs pages reprend sensiblement la même histoire du « pilote de bateau à vapeur », ML, p. 64, 464.

que des influences mentales ou physiques, agissant seules ou ensemble (chocs cérébraux, drogues puissantes, maladies du cerveau telles que l'épilepsie, l'hystérie, la démence ou la simple neurasthénie – et dans certains cas, des émotions puissantes telles que l'expectation, la peur, et particulièrement l'émerveillement - peuvent produire ces phénomènes automatiques, tout aussi bien que la consommation d'alcool, qui est le grand excitant dans les cas que le Dr. Crothers a décrit ici. […] »

Par là, poursuit-il, *« nous comprenons la philosophie de cette causation complexe* » car nous envisageons le fait qu'il y a « plusieurs portes d'entrée » à l'état de transe bien que le médecin doive par cette expression envisager une seule et même « condition fondamentale ».

*

2.e

George Miller **Beard**,

L'étude *de la transe,* ***de la lecture musculaire*** *et des phénomènes nerveux analogues en Europe et en Amérique, avec une lettre sur le caractère moral des sujets en transe et une défense du Dr. Charcot*, New York, 1882, 40 p.[1219]

Cet ouvrage de quarante pages, publié au début de l'année 1882, est l'un des touts derniers écrits du Dr. Beard avant sa disparition soudaine en janvier 1883. Il présente l'intérêt, par contraste avec ses autres écrits, de ne pas proposer une monographie sur un sujet déterminé mais d'offrir un bilan historique de ses recherches, menées durant les années 1870, sur les phénomènes de « transe » et d'« exaltation de la vie involontaire » [cf. 2a, 2b] en cherchant à les confronter aux récentes discussions savantes qui ont lieu en Europe, à partir de 1880, sur les phénomènes « hypnotiques ».

La principale raison qui semble avoir incité Beard à rédiger cet ouvrage est sa volonté d'affirmer publiquement, dans le nouveau contexte médico-scientifique international à l'égard de ces phénomènes désormais en passe d'être officiellement établis et reconnus, la priorité de ses « découvertes » dans le domaine de ce qu'il appelle la « science de la transe »[1220]. Dans sa préface, datée du mois de janvier 1882, il explicite clairement ce but et déclare, d'un ton qui lui est caractéristique, que :

« […] *tous les principaux problèmes relatifs à la nature et aux phénomènes de transe ont été organisés en une science par M. Braid et par moi-même ; bien des années avant les expériences récentes en France et en Allemagne* […] »[1221].

Si Beard s'érige en continuateur de James Braid (1795-1860)[1222], c'est parce qu'il s'est rendu en Angleterre lors de l'été 1881 à l'occasion du Congrès international de Médecine où il a

[1219] Francis A. Countway Library of Medicine, Harvard Medical Scool, [**Rare Books BF1152 .B38 c.1]**

[1220] A ce moment, on connaît bien en Europe les conceptionde du « Dr. Beard » sur la neurasthénie mais beaucoup moins celles relatives aux états de transe. A partir de 1874, date de sa première publication sur le sujet [2a], il a publié de très nombreux articles détaillés sur ces phénomènes. Les principaux d'entre eux sont mentionnés dans « l'introduction générale à Beard », *supra.* .

[1221] Beard (1882), p. 4. Il s'agit bien entendu du chirurgien de Manchester, James Braid, (1795-1860), qui a promu le néologisme « d'hypnotisme » pour le différencier du « magnétisme animal ». Un auteur que la littérature médicale allemande des années 1880 ignore encore très largement. Ce point significatif est souligné par G. S. Hall (1881, 1883). Voir aussi C. Bäumler, (1881)*, *op. cit.*

fait l'objet d'attaques assez sérieuses relatives à son implication dans ce domaine de recherche qui reste encore sujet à caution parmi les membres du corps médical[1223]. À son retour aux Etats-Unis, il rédige cet ouvrage de synthèse pour clarifier la discussion à l'aune de son expérience importante dans ce domaine. Or, selon lui, sa « théorie de la transe » est, à ce jour, « complète et définitive ». C'est pourquoi, il adopte le ton d'un précurseur américain méconnu, radicalement rationaliste, qui cherche à faire valoir le caractère décisif sinon « définitif » de sa propre contribution du fait, notamment, de sa portée démystificatrice et de la méthodologie rigoureuse qu'il affirme avoir su formuler.

Du point de vue de la signification générale de la liste des « livres très estimés » par James et des recherches qui y ont trait, ce petit ouvrage est extrêmement utile parce qu'il permet de mieux comprendre le contexte scientifique du début des années 1880 à l'égard des phénomènes de transe et d'hypnotisme du point de vue d'un acteur qui est intellectuellement très proche de James et dont on sait qu'ils se sont entretenus à ce sujet[1224]. Or, entre 1880 et 1884, James se trouve dans une importante « phase de réflexion » à l'égard de ces phénomènes (chapitre 2). Ce livre peut donc être considéré comme un des jalons parmi les plus importants qui permette d'envisager les réflexions personnelles de James à ce moment critique.

[1222] Le rôle de Beard dans la diffusion et l'histoire du « braidisme » est important sur au moins un point matériel. Lors de ses recherches, durant les années 1870, il a correspondu avec des parents du chirurgien français Eugène Azam qui avait lui-même reçu des mains de Braid, 15 ans plus tôt, un manuscrit comprenant un bilan de ses recherches. Ces derniers lui ont transmis ce manuscrit inédit de Braid qu'il a lui-même fait parvenir au physiologiste allemand Karl Preyer, en Août 1880. Ce dernier l'a publié dans son livre *Entdeckung des Hypnotimus* (Berlin, 1881) Cf. Sur l'histoire érudite de ce manuscrit, voir D. Robertson. Traduction du manuscrit inédit de J. Braid « On Hypnotism (1860) », *International. Journal of Clinical and Experimental Hypnosis*, 57 (2), p. 133–161, 2009.

[1223] Malgré les démonstrations publiques simultanées d'Heidenhain et de Charcot, les réticences à reconnaître l'authenticité de la condition hypnotique est encore très forte dans la profession médicale internationale. Au sujet des attaques dont les « expériences hypnotiques » de Beard ont fait l'objet à ce Congrès, voir J. Crichton Browne « Dr. Beard' s Experiments in Hypnotism », *British Medical Journal*, 27 Août 1881, p. 378-379. Voir aussi E. Brown, (1963), *art. cit.* p 569. D'après Albert Moll, dont l'ouvrage sur l'histoire de l'hypnotisme fait autorité, « […] *les expériences de Beard, malheureusement ne sont pas connues et non pas reçues l'attention qu'elles méritaient* […] *Il a essayé en 1881, lors du congrès international de médecine de Londres, d'attirer l'attention des médecins européens. Mais le résultat a été l'inverse de celui escompté*. […] », *Hypnotism*, London, 3ème édition, 1891.

[1224] En 1881, Beard à écrit une lettre à James pour le remercier d'une expérience que ce dernier lui avait suggéré afin de tester l'authenticité de l'état de transe. Cf. EPs p. 140-141 Un autre élément est significatif : dans une lettre d'Alice James à son mari, le 31 décembre 1882, elle fait part du fait que Beard est venu en son absence parce qu'il souhaitait conduire avec James des expériences de « lecture musculaire », avec G. S. Hall : « […] *je viens de recevoir la visite du Dr. Beard* […]. *Il souhaitait te voir pour des expériences de lecture de pensée qui doivent être faites cette semaine. Je lui ai donné ton adresse et l'ai envoyé après Mr. Hall à Sommerville*… […] *Je n'avais jamais jusqu'ici conçu la possibilité d'une telle combinaison de dévotion et de science. J'ai grimacé à l'entendre parler de toi.* », COWJ (5), p. 366.

Il permet précisément de mieux mesurer en quoi l'un des enjeux centraux des discussions entre les savants à ce moment réside dans ce que Beard appelle les « *phases supra-sensitives de l'hypnotisme* » ; c'est-à-dire, le problème que pose l'interprétation des capacités cognitives, sensorielles et physiologiques prétendument extraordinaires que des savants déclarent avoir pu observer dans certaines phases de la transe. Certains savants britanniques, en effet, tels que les physiciens William Crookes et William Barrett maintiennent depuis un certain nombre d'années déjà que, dans certaines phases de ces états mentaux anormaux, entrent en jeu des « facultés nouvelles » qui ne sont pas encore reconnues par la science[1225].

La principale d'entre ces facultés prétendument « supranormales » qui fait l'objet de vives discussions au cours de l'année 1881 est la « transmission de pensée ». C'est-à-dire, une transmission d'information entre deux individus sans le secours d'aucun organe des sens. Cette controverse quant à la réalité de cette faculté, due à la popularité de bateleurs itinérants revendiquant cette faculté dans des performances qu'on dit remarquables, marque le début d'expérimentations rigoureuses effectuées par des savants. Celles-ci seront entreprises par la *Society for Psychical Research* pour tenter d'établir ou d'infirmer son existence dans certaines circonstances rares. Beard, pour sa part, qui n'a pas connaissance des travaux systématiques entrepris par la *Society* puisqu'ils ne débuteront qu'après la publication de son livre, s'oppose fermement à cette idée de « transmission de pensée ». Dans cet ouvrage, il propose justement une interprétation rationaliste du phénomène sur la base de ses propres recherches en physiologie nerveuse sur ce qu'il appelle la « vie involontaire » [cf. document 2b]. Il remarque cependant que, parmi les savants, « *il n'y a pas encore d'accord sur l'ensemble des points soulevés* ».

Un des grands intérêts de ce petit livre réside donc dans le fait qu'il mette en perspective et éclaire le contexte des discussions savantes à l'origine du mouvement des « recherches psychiques ». Il nous renseigne aussi sur le fait que James, au moment même de son adhésion à ce mouvement, disposait d'une information rationaliste qui mettait radicalement en échec le socle expérimental sur lequel reposait le projet intellectuel de la *Society for Psychical Research* ; à savoir,

[1225] Sur les expériences W. Crookes qui ont directement inspirées celles de Zöllner cf. Chapitre 1. Beard, quant à lui, cite dans l'ouvrage l'importante conférence que William Barrett (1845-1926) faite devant la *British Association for the Advancement of Science* en 1876. Il y maintenait devant ses pairs, non sans avoir suscité un scandale, (avec le soutien de Crookes et Wallace mais avec l'opposition de Carpenter, Lankester et Tyndall) la possibilité de la « transmission de pensée » dans la « transe mesmérique ». Ce texte, refusé par l'*Association*, ne sera publié qu'en 1883 dans le second numéro des *Proceedings of the Society for Psychical Research*. Pour une analyse du contexte de la discussion, voir Chapitre 2 et J. Oppenheim (1985), *op. cit.* p. 355-371

l'existence *a minima* d'une faculté rare de « transmission de la pensée » indépendamment des organes des sens[1226].

Du point de vue du développement de psychologie, enfin, le livre de Beard montre bien à quel point la résolution de ces énigmes faisait partie intégrante du devenir de cette discipline encore neuve. L'enjeu fondamental, semble-t-il, résidait dans la possibilité de trancher expérimentalement la question de l'indépendance de l'esprit par rapport au corps ou, au contraire, comme le maintenait Beard, de confirmer l'idée d'une « absolue dépendance » de la vie mentale au système nerveux. C'est pourquoi, pour ce dernier, l'étude de la transe, de sa nature et de ses potentialités constitue l'une des grandes questions de la psychologie scientifique. Pour l'illustrer, citons cette assertion qui a certainement eu des résonances eu égard aux questionnements de James lors de sa lecture du livre en 1883 :

« […] *Alors que peu de psychologues sont des experts dans cette branche spéciale, pourtant seulement ceux qui sont experts dans cette branche peuvent se dire psychologues* […] »[1227].

L'ouvrage se divise en trois séquences qui se coordonnent logiquement entre elles :

1) Dans une première partie, Beard s'efforce de raccorder ses propres travaux sur la transe avec les récentes discussions qui ont eu lieu sur le continent européen au cours des années 1880 et 1882 ; que ce soit en Allemagne avec les contributions de Wundt et Heidenhain[1228] (cf. Chapitre 1), en France, où Charcot donne un cours retentissant sur « le grand hypnotisme dans ses rapports avec l'hystérie »[1229], qu'en Grande-Bretagne où le sujet de la « lecture de pensée » a fait l'objet de discussions et d'expérimentations par des membres de la *Royal Society* au cours de l'année 1881.

1226 G. S. Hall a bien identifié en quoi la démonstration de ce que Barrett appelle la « perception supra-sensorielle » constitue le « problème expérimental vital et clef » du mouvement des recherches psychiques, G. S Hall (1887), *art. cit.*

1227 G. M. Beard (1882), *op. cit.*, p. 11.

1228. Curieusement, Beard ne cite pas Heidenhain dans son ouvrage. Il commente pourtant largement l'article de P. J. Möbius (1881), *art. cit.* qui est une recension détaillée des « démonstrations d'Heidenhain ». On retrouve ici la difficulté à « écrire l'histoire de l'hypnose » analysée par J. Carroy : devant la répétition de séquences analogues de revendications de priorités et mutuellement ignorantes les unes des autres, la question de la priorité scientifique perd son sens. J. Carroy (1993b), *art. cit.*

1229 Rappelons que Charcot a commencé à expérimenter sur la condition hypnotique à la Salpêtrière dès 1878, sous l'influence, semble-t-il, de son interne Charles Richet. Dès 1880, il donne des cours publiques sur le sujet. Ce n'est toutefois qu'en 1882 que le sujet fait son « entrée officielle » avec sa communication à l'Académie des Sciences. Cf Chapitre 3.

2) Une seconde partie propose un historique des recherches récentes sur le problème des « *phases supra-sensitives de l'hypnotisme* » qui constitue, selon Beard, l'aspect « le plus intéressant » mais aussi « le plus difficile » de ce champ d'études. Son objectif n'est pas de valider la réalité d'un accès à une réalité « supra-sensorielle » supposée mais, au contraire, de fournir une interprétation naturaliste démystificatrice tout en reconnaissant la réalité d'un état anormal avec une « sensorialité exaltée ».

Beard juge pouvoir éclairer, sinon trancher, à la lumière de sa propre expérience de savant, la controverse sur la « lecture de pensée » qui a eu lieu au cours des années 1870 aux Etats-Unis et qui s'est réactivée en Grande-Bretagne lors de l'année 1881. Il se propose de porter à la connaissance du monde savant son concept de « lecture musculaire » qui permet une interprétation rationaliste du phénomène.

3) Enfin, il propose de tirer certaines conclusions méthodologiques des difficultés propres de ce champ d'étude et tout particulièrement celles qui ont trait au problème des *« principes d'établissement de la preuve »*. Selon lui, il serait erroné de plaquer les critères usuels de la démonstration scientifique sur ces expérimentations qui prennent pour objet des « êtres humains vivants ». Il en faut de nouveaux[1230]. La réorganisation et la nouvelle formulation intellectuelle qu'il propose des « principes de la preuve » dans ce domaine sont, dit-il, « *peut-être la plus radicale et révolutionnaire de toutes les idées* » qu'il a jamais avancées.

À titre l'illustration d'un des aspects de ce problème, il republie une « lettre de défense du Dr. Charcot » parue un an plus tôt dans un périodique médical new-yorkais. Lors du Congrès international de médecine de Londres de 1881, Charcot avait fait lui aussi l'objet d'une attaque. On avait mis en doute la pertinence sa démonstration de la réalité de « l'état hypnotique » en insinuant qu'il aurait été mystifié par des hystériques à la moralité douteuse. Ce problème est relatif à ce que Beard appelle la question de la « personnalité morale des sujets en transe » [2a].[1231]

Revendication de priorité dans les recherches hypnotiques en Europe

Dans un premier temps, Beard, qui juge que les études scientifiques sur la transe ne sont pas assez diffusées parmi les hommes de science et les médecins, expose l'ensemble des recherches européennes et américaines qui ont eu lieu au cours des « deux ou trois dernières

[1230] Sur l'analyse de « six sources d'erreur », voir chapitre 2 et la notice sur le document 2a.
[1231] Un problème qui s'avérera central pour James, puisque, d'un point de vue rationaliste radical, on peut considérer le fait qu'il ait négligé comme ce point dans ses réfelxions sur les transes de « Madame Piper » dont il affirme à maintes reprises la « bonne foi ». EPR, EPs, PP, *passim*.

années ». Sans jamais nommer explicitement les travaux d'Heidenhain, dont on sait pourtant qu'il avait connaissance[1232], il évoque le fait qu'il y a eu « *un nouveau départ et un progrès positif dans l'étude des phénomènes de transe* […] *en Europe durant les 2 ou 3 dernières années*».

Mais ces progrès, dit-il, ne consistent pas tant dans des « *découvertes originales* » que dans la « *confirmation de découvertes déjà faites* ». Beard revendique de manière caractéristique le fait qu'il ait déjà « tout démontré » et récapitule les trois points fondamentaux de son « enseignement » [cf. 2a ; 2b]. Il fait valoir :

1. Sa démonstration de la réalité du phénomène de transe par la mise en évidence de « l'équivalence » entre l'ensemble des phénomènes de transe (dans ses formes naturelles aussi bien qu'artificielles) par la « comparaison » des phénomènes.

2. Le fait crucial que la « *transe artificielle est un phénomène purement psychologique qui doit être étudié psychologiquement* ». Il suffit, dit-il, d'agir sur « l'émotion expectante » du sujet sur lequel on opère. Toute explication en termes de « fluide » (mesmérisme) ou d'une quelconque mise en relation avec une surnature (extase et/ou spiritisme) est écartée au profit de l'identification d'un phénomène psychologique naturel déterminé.

3. Sa « *théorie de la concentration de l'attention* » qui, dit-il, « *explique, unifie et harmonise toutes les variétés de transe, naturelle et artificielle ; peu importe comment elle est induite* ».

Ces trois principes, dit Beard, constitue le fondement de « l'étude scientifique de la transe ». À la lecture de ce bilan personnel, on peut repérer une évolution des idées de Beard. Désormais, en contraste avec son insistance, dans ses articles des années 1870, sur le recours nécessaire aux données de la « neurologie », il affirme à présent de manière plus ferme l'aspect proprement « psychologique » du problème[1233]. Parce que le phénomène de transe, dit-il, se base sur un « phénomène d'attention », il appartient en droit aux *psychologues*. Rappelons ici que dans sa phase de réflexion des années 1880-1884 (chapitre 2), James considère lui aussi cette évolution du physiologique vers le psychologique en lisant avidement la littérature contemporaine qui s'y emploie[1234].

[1232] Cf. note *supra*.

[1233] Beard se rapporte ici au concept de « monoïdéisme » issu des travaux de Braid. Cette interprétation plus psychologique sera adoptée par Schneider [1881, 7 ?], par Stanley Hall (1883). Largement adoptée dans les années 1880s - Problème que pose, Hall, Schneider et réfutation partielle d'Heidenhain.

[1234] G. H Schneider (1881), *op. cit.*, G. S Hall (1881, 1883), E, Gurney (1882-1883, 1884a, 1884b)..

Une histoire de l'invention du concept de « lecture musculaire »

Une des principales allégations associée aux phénomènes de transe à cette époque est la prétendue capacité, revendiquée par quelques individus, de pouvoir « lire les pensées ». Un certain nombre de performeurs itinérants font alors sensation sur le territoire américain. Dès les années 1870, Beard s'est confronté publiquement au plus fameux d'entre eux. Dans une controverse publique qu'il a menée contre ce dernier au mois d'octobre 1874, à l'université de Yale, il est parvenu à réfuter ses allégations au moyen d'expériences répétées[1235].

À ce titre, il apparaît important d'examiner en détail le déroulement de ces performances (et de leurs réfutations) car elles préfigurent les expériences analogues que mèneront les investigateurs de la *Society for Psychical Research* pendant les années 1880. Cette discussion est d'importance car elle montre comment James disposait, avant même sa lecture des premiers rapports de la *Society for Psychical Research* sur la prétendue démonstration expérimentale de la « transmission pensée » (1883-1884)[1236], des moyens intellectuels permettant d'interpréter la prétendue « lecture de pensée » en termes naturalistes. Lors de son examen personnel des « preuves » de la démonstration expérimentale du phénomène, James disposait donc de deux théories opposées.

Les performances du dénommé John Randall Brown se déroulent selon un protocole bien défini : tandis que le « liseur » a les yeux bandés, on dissimule un petit objet qu'il va s'efforcer de retrouver. Tel qu'il le présente, le « liseur de pensée » établit alors une « connexion mentale » avec le dissimulateur en appliquant sur son front le dos d'une des mains de son partenaire pour, dit-il, capter des « impressions mentales » qui lui indiqueront la localisation exacte de l'objet. À cette fin, il est expressément requis par le « liseur » que le dissimulateur concentre sa pensée sur la localisation de l'objet. Or, par ce « procédé », Brown réussit systématiquement à retrouver l'objet caché.

L'élément le plus impressionnant de ces performances est la rapidité et la précision proprement sidérantes avec laquelle Brown retrouve l'objet dissimulé telle qu'une épingle dans une bibliothèque, ou une pièce de monnaie dans une maison : une fois la main du sujet apposée et maintenue sur son front, le « liseur » se dirige sans plus attendre et à grand pas vers sa

[1235] Les sources historiques éparses esur ctte controverse que nous avons mobilisées sont : « Brown, The Mind Reader : Experiments before the Professors of the Sheffield Scientific School », *New York Times*, 17 octobre 1874, « Brown, The Mind reader », *New York Times*, 27 Octobre 1874 , « The Mind Reader », *New York Times*, 27 novembre 1874. Et les trios principaux écrits de Beard sur le sujet :. «Mind Reading », *Archives of Electrology and Neurology*, November 1874, p. 279-283., « The Physiology of Mind-Reading, (1877), (1882) *op. cit.*, p. 16-21.

[1236] Cf. Chapitre 2.

localisation exacte. Ces performances avaient quelque chose de proprement extraordinaire. Lors de la confrontation, mille personnes étaient présentes. D'après Beard, le « liseur de pensée » a surpassé tout ce dont il avait été témoin jusqu'ici puisqu'il a réussi à opérer avec une personne intermédiaire en connexion physique par les mains et aussi avec un fil métallique comme intermédiaire. C'est pourquoi :

« […] *Pendant des semaines, ce jeune homme sans éducation, cet aventurier inconnu, a tenu le peuple américain par la peau du cou, manipulant la presse d'une façon aussi absolue que Napoléon ou le Tsar.* […] »[1237].

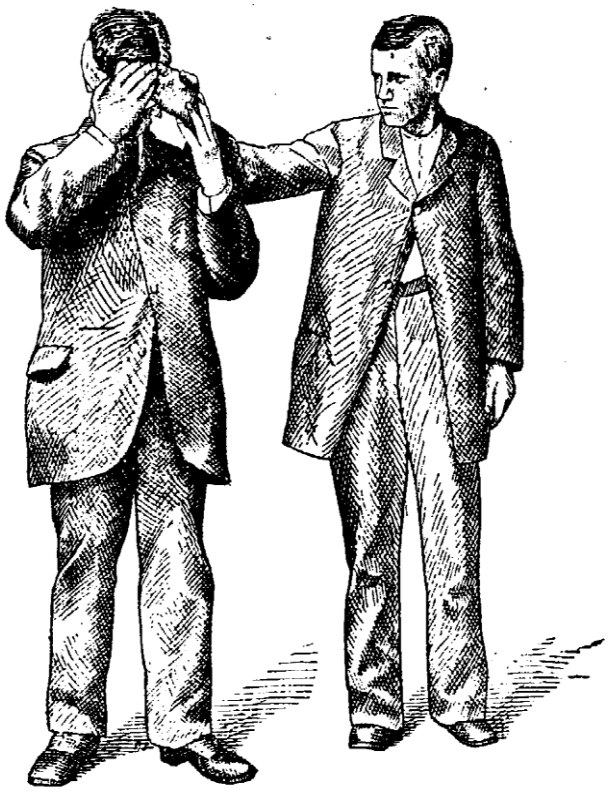
Pour le réfuter, Beard construit une hypothèse alternative à la « lecture de pensée » en raisonnant par déduction sur la base de l'observation des conditions de réalisation du phénomène. Selon lui, trois faits concourent au renforcement de sa prémisse fondamentale selon laquelle aucune force inconnue ne doit être postulée devant des allégations de ce type. Tout d'abord, le fait qu'il y a un contact *physiqu*e entre les deux sujets ; ensuite, le fait que le « lecteur de pensée » réussit à trouver la *localisation* et non la nature de l'objet ; enfin, le fait que la condition essentielle pour que l'expérience réussisse est que le dissimulateur *concentre sa pensée* sur la localisation de l'objet.

Pour Beard, on peut expliquer le phénomène de cette prétendue lecture de pensée par l'hypothèse de ce qu'il appelle la « lecture musculaire »[1238] : selon le neurologue, le « liseur de pensée » est guidé dans sa recherche de l'objet dissimulé par les impulsions involontaires très légères que le sujet avec qui il est « en rapport » répercute par sa main à mesure que le liseur se rapproche ou s'éloigne de l'objet caché. Tout réside donc dans le contact physique par l'application de la main du dissimulateur sur le front du liseur car c'est une position particulièrement à même de communiquer le moindre tremblement nerveux.

Pour Beard, Brown ne possède pour toute faculté qu'une capacité à percevoir les tensions et relaxations musculaires inconscientes transmises par le corps du dissimulateur. Le pouvoir « très frappant » manifesté par Brown tient donc essentiellement à la « minutie, à la précision et à la rapidité » de l'opération. A ce fait s'ajoute un réel talent pour inférer la localisation d'objet sur la base d'indices aussi ténus et que seul permet un entraînement prolongé.

[1237] Beard (1882) ; p. 17.

[1238] Beard parle en octobre 1874 « d'action musculaire inconsciente ». L'hypothèse n'est pas aussi neuve qu'il la présente puisque l'idée de « mouvements inconscients » à l'origine des phénomènes du spsiritisme a déjà été avancée par Chevreul en France dans les années 1830 et 1850, puis par Faraday au Royaume-Uni dans les années 1850, pour réfuter le phénomène dit des « tables tournantes ». cf. M. E. Chevreul (1833, 1854), M. Faraday, (1853).



MUSCLE-READING.
(The method of "Brown, the Mind-Reader.")

Représentation graphique de la « lecture musculaire » (Beard, 1882)

À partir de ce raisonnement initial, qu'il a l'occasion de vérifier lors de sa confrontation publique avec Brown, Beard a proposé le terme de « lecture musculaire » (*Muscle-reading*) qu'il définit comme « *la capacité de détecter, par le contact physique, des tensions et des relaxations nerveuses et musculaires très légères et délicates qui résulte de l'action inconsciente du corps ou de l'esprit* ».

Beard a conféré une grande importance historique à sa réfutation publique puisqu'il dresse un parallèle avec Mesmer. Pour lui :

« […] *de la même manière que les phénomènes attribués au magnétisme animal étaient en fait dus à la transe artificielle, les phénomènes attribués à la lecture de pensée étaient en fait dus la lecture musculaire. Mesmer et Brown ont d'abord été des hommes non experts mais sincères. Leurs deux vies, malgré leur flirt avec le charlatanisme, ont rendu des services immortels à la psychologie.*

[…] *par leurs erreurs, ils ont rendu de grands services à la science* »[1239].

Cette réfutation de la « lecture de pensée », cependant, ne semble pas avoir eu une grande publicité internationale puisque au cours de l'année 1881, cette controverse a « ressuscité » au Royaume-Uni. À cette époque, un autre « lecteur de pensée » américain du nom de Washington Irving Bishop a acquis une soudaine célébrité au Royaume-Uni par l'organisation de performances publiques en tous points analogues à celles de Brown[1240]. Pendant plusieurs semaines, ses démonstrations font sensation dans la haute société londonienne où il a ravivé la croyance latente dans la « lecture de pensée ». La presse s'empare du phénomène et son engouement témoigne du fait qu'il semble avoir convaincu une bonne partie de l'opinion publique - et jusqu'à la famille Royale, apprend-on, auprès de laquelle il a effectué des démonstrations retentissantes.

Ce que Beard présente comme un état de crédulité générale dans l'opinion a conduit certains savants parmi les plus renommés du pays à se pencher sur la question. Des membres éminents de la *Royal Society* parmi lesquels George Romanes (1848-1894), Francis Galton (1822-1911) et Ray Lankester (1847-1929) se résolvent à organiser des expériences privées avec Bishop. Malgré l'invraisemblance *a priori* de telles allégations, ils jugent le phénomène digne d'un « procès véritable ». Deux séances sont alors organisées, en mai et en juin 1881, à la demeure de George Croom Robertson, l'éditeur de *Mind* qui est aussi, rappelons-le, un correspondant de James.

Lors de ces expériences, Bishop, qui se prête consciencieusement à une collaboration avec les savants, est mis à l'écart dans une chambre avec un bandeau sur les yeux. Un des savants cache alors un petit objet sous un des tapis du salon. On fait ensuite revenir Bishop qui prend la main du dissimulateur et le place sur son front. Or, après seulement dix secondes, ce dernier « fonce sans hésitation vers l'endroit exact » où l'objet était dissimulé. Lors des premières expériences, il y a, dit le rapport des savants, des « succès frappants».

Cependant, par suite de variations de cette performance, les savants se rendent compte que Bishop arrive seulement à ne trouver que la localisation de l'objet et non sa nature. Ce seul fait infirme, selon eux, l'allégation de « lecture de pensée ». Pour expliquer la transmission d'impression, deux des savants on recourt à l'hypothèse – formulée par le Dr. Carpenter – de la

---

1239 G. M. Beard (1882), *op. cit.*, p. 16. Dans le même ordre d'idées, il déclare également dans l'ouvrage « […] *Brown a été pour ce département de la psychologie ce que Mesmer a été pour la transe. Comme Mesmer, il a produit des choses merveilleuses qu'il ne pouvait expliquer, mais qui depuis ont été expliquées ; et ainsi, indirectement, il a rendu un immense service à la science.* […] ».

1240 Sur W. I. Bishop, voir J. Oppenheim (1985), *op. cit.*. A. Gauld (1968) *op. cit,* T. H. Hall (1964). *op. cit* p. 80–87 et 97-98.

théorie de la « cérébration inconsciente » que ce dernier avait fait prévaloir trente ans auparavant pour expliquer les phénomènes de mesmérisme et de spiritisme[1241].. On a donc affaire un raisonnement en tous points similaire à celui de Beard bien qu'il ait été mené indépendamment. Suite à ces expériences, les savants britanniques publient collectivement, sous la signature de George J. Romanes, - qui, rappelons-le, est le préfacier de la traduction anglaise au livre d'Heidenhain paru quelques mois auparavant[1242] - une notice dans la revue *Nature* (23 juin 1881) qui comprend cette déclaration lapidaire prenant le contre-pied de l'opinion publique :

« […] *Malgré de nombreux succès, rien de ce que nous avons observé ne semble prouver la lecture de pensée.* […] »[1243]

Suite à sa prise de connaissance de cette controverse, Beard va chercher à faire valoir publiquement, par l'intermédiaire d'une lettre envoyée à Croom Robertson le fait que, huit années plus tôt, dans des circonstances en tous points analogues, il avait déjà construit un concept opérationnel visant à réfuter et à expliquer rationnellement les phénomènes de prétendue « lecture de pensée ». Trois semaines plus tard, Robertson, qui déclare avoir depuis pris connaissance des travaux de Beard, rédige la notice suivante parue dans *Nature* :

« […] *J'ai reçu du Dr. Beard, de New York, (bien connu pour ses études sur la transe et les états affiliés) une lettre référant aux expériences conduites avec Mr. Bishop, dont Mr. Romanes a donné un compte rendu dans ce journal.*

[…] *Il y mentionne ses propres expériences, faites il y a déjà quelques années, sur des performances autrement plus remarquables que celles de Mr. Bishop, qu'il a analysé dans son article sur « la physiologie de la lecture de pensée », paru en 1877 dans le Pop. [ular] Sc. [ience] Monthly.* […]

Je dirais seulement que si j'avais eu connaissance de l'article de Beard, j'aurais difficilement jugé digne de passer tant de temps à expérimenter sur les supposés pouvoirs de Mr. Bishop […] »[1244] .

1241 W. B. Carpenter, *Mesmerism, spiritualism, Historically and Scientifically Considered*, New York, Appleton & Co, 1877. Dans la conscience scientifique britannique, le Dr. Carpenter est considéré comme « le grand opposant aux 'Humbugs' ». Pour une étude historique sur l'implication de Carpenter dans les démystifications en tous genres inaugurée dès les années 1850, S. Delorme, « Physiology or Psychic Powers ? William Carpenter and the Debate over Spiritualism in Victorian Britain, *Studies in The History and the Philosophy of Science*, vol. 48, 2014, p. 57-66.

1242 Sur l'implication de ce célère physiologiste évolutionniste dans les problématiques de la recherche psychique voir J. Oppenheim (1985), *op. cit.* p. 278-286 et T. Hall (1968), *op. cit*, p. 109-114.

1243 G. Romanes, « Thought-Reading », *Nature* (24), 23 juin 1881, p. 171-172. Le texte est approuvé par Galton, Lankester et Robertson. Beard l'a publié tel quel dans son ouvrage p. 29-35.

La question de la « lecture de pensée » resurgie toutefois avec une telle ampleur en Grande-Bretagne qu'elle n'apparaît pas comme définitivement tranchée, comme en témoigne la réponse de William Barrett au compte-rendu de Romanes dans *Nature*, (3 juillet). Il réclame que l'on maintienne une « réserve de possibilité » en faveur de l'hypothèse de la « transmission de pensée ». Il évoque « l'insuffisance » de l'explication du Dr. Carpenter en termes de « discernement musculaire inconscient ». On semble avoir oublié, ajoute-t-il, que ce dernier avait concédé l'existence d'une « exaltation de la sensibilité à un degré extraordinaire ». C'est pourquoi, selon lui, il serait sage de maintenir une réserve de possibilité » envers ces phénomènes et en appelle à d'autres expériences[1245]. À l'époque de sa lecture de l'ouvrage, on peut supposer que James se soit rallié à cette ligne.

Beard, quant à lui, soulignait dès 1877 les « raisonnements grotesques » de W. Barrett dans son article déjà évoqué de 1876 sur « certaines conditions anormales de la vie mentale »[1246]. C'est pourquoi dans son ouvrage, rédigé à la suite de cette controverse, il propose une « *histoire détaillée de la lecture musculaire publiée pour la première fois* » dans le but de montrer en quoi la question a été, selon lui, résolue une fois pour toutes par lui-même, huit ans auparavant. On a donc affaire à une confrontation entre deux méthodologies qui toutes deux se réclament d'un authentique « esprit scientifique ». L'une rationaliste, se fonde sur une pure déduction sur la base des faits scientifiquement établis. L'autre, empiriste et enclin au raisonnement inductif, souhaite ménager une place à des hypothèses non encore reconnues et demande la continuation et la multiplication des expérimentations avant de pouvoir statuer[1247]. On trouve ici la divergence philosophique fondamentale entre Beard et James.

Les « principes de la preuve » et le « caractère moral du sujet en transe »

D'après Beard, le premier et le principal des enseignements à tirer de ces expérimentations délicates avec des « sujets en transe » liés à des allégations de phénomènes extraordinaires consiste dans les relations qu'entretient ce sujet aux « principes de la preuve » et

---

1244 G. C. Robertson *Nature*, le 14 juillet1881. L'article en question est « Physiology of Mind-Reading », G. M. Beard, (1877b), *art. cit.*

1245 William F. Barrett, « *Mind-Reading* versus *Muscle-Reading* ». (July 7). *Nature*, Vol. 24, p. 212 (1881). Voir aussi J. Oppenheim (1985), *op. cit.*, p. 295.

1246 G. M. Beard (1877a), *art. cit.*

1247 On trouvera une bonne exposition de cette opposition dans G. M. Beard (1876, 1877a).

principalement à ce que Beard appelle « l'étude scientifique du témoignage humain » Selon lui, c'est la « plus radicale et révolutionnaire de toutes les idées avancées » par lui[1248].

Il est crucial selon Beard de ne jamais accorder de crédit à la « bonne foi supposée » du sujet en transe. La connaissance de la personnalité morale du sujet sur lequel on expérimente n'est pas nécessaire car seule compte l'expérience impartiale. En d'autres termes, aucun sujet ne doit être tenu pour digne de confiance. L'honnêteté réelle ou supposée d'un sujet d'expérience de ce genre ne doit en aucun cas être prise en compte.

A titre d'illustration, Beard rappelle que Bishop, malgré ses dires et sa prétendue collaboration bienveillante avec les savants britanniques, était « absolument non-sincère » puisqu'il a caché aux investigateurs britanniques le fait qu'il se trouvait en Amérique au temps des performances de Brown, qu'il a même été son assistant et qu'il connaissait Beard et ses recherches. Ce seul fait, dit-il, tend à démontrer que ce dernier est un pur mystificateur.

Une « lettre de défense du Dr. Charcot »

Cette lettre, publiée le 21 janvier 1881 dans le *Medical Record*, la revue très suivie des médecins new-yorkais, s'inscrit dans un contexte polémique déterminé. Au début des années 1880, malgré les démonstrations répétées, en Europe et en Amérique, de différents savants sur la réalité de la condition hypnotique, il existe une opposition médicale tenace à ce sujet. Ce que Charles Richet, au même moment, appelle de « préjugé de la simulation »[1249].

C'est pourquoi, les premières publications de Charcot sur « l'hypnotisme chez les hystériques » (1878-1882), suscitent une certaine inquiétude chez les médecins qui s'effrayent d'un retour du « mesmérisme ». Lors du Congrès international de médecine de Londres de 1881, cette inquiétude s'exprime au grand jour. Selon Beard, Charcot, dont les cours publics parisiens sur la condition hypnotique sont alors bien connus, a fait l'objet d'une « attaque extraordinaire ». Le principal instigateur de cette « attaque » est une sommité psychiatrique britannique, le Dr. C. Bucknill, qui est notamment le fondateur du prestigieux *Journal of Mental Science*. Devant cette charge « corporatiste » qu'il juge erronée, Beard prend publiquement la défense de Charcot devant le monde médical américain afin de plaider en faveur du caractère « scientifique » des démonstrations du neurologue parisien.

[1248] Beard remarque que cette idée a reçu une « confirmation partielle et indépendante » dans l'essai « remarquable » du Professeur Wundt, de Leipzig, lors de sa controverse avec son collègue lors des expériences avec Slade, il y a 3 ans.** (cf. Chapitre 1, W. Wundt (1879), *op. cit.*. « […] *Je prends la liberté, dit-il, de demander à ceux qui seraient intéressés de comparer l'essai de Wundt avec ma série d'articles sur la transe.* […] », G. M. Beard (1882), *op. cit.* p. 27.

[1249] Cf. Chapitre 2 et 3, C. Richet, (1881), *art. cit.*

Indirectement, cette « lettre de défense », où l'on apprend notamment que Beard a rencontré Charcot à Paris en 1879) est un prétexte pour répondre aux attaques dont il avait lui-même fait l'objet lors de ses démonstrations hypnotiques à ce même congrès de médecine[1250]. La controverse s'est cristallisée sur un problème précis. Dans un article de la presse médicale, le Dr. Bucknill avait mis en cause le « caractère moral » des sujets sur lesquels Charcot avait cru bon d'expérimenter[1251]. Le médecin britannique accusait Charcot de travailler exclusivement avec des « hystériques » qui sont, dit-il, des sujets au « caractère moral » douteux sur lesquels on ne devrait pas chercher à fonder une démonstration savante. Il exprimait alors la forte présomption selon laquelle le médecin parisien se serait laissé duper par des simulatrices et des manipulatrices. Cette présomption revenait à mettre en cause l'authenticité de la « condition hypnotique ».

Or, rappelle Beard, Charcot a parfaitement démontré en quoi ses expériences sont fondées sur la répétition méthodique d'expériences dont il a donné le protocole. Dès lors qu'on lit sa démonstration, on se rend compte que Charcot a éliminé toutes les « sources d'erreurs » dans ses expérimentations sur la transe. Pour expliquer, la méfiance médicale, Beard pointe alors une « difficulté » qui n'est, dit-il, « pas tant morale qu'intellectuelle » puisque ces médecins ont simplement manifesté une difficulté à « raisonner correctement ». À la fin de sa plaidoirie, il met en cause la « non-expertise » anglo-saxonne puis il conclut en exposant sa vision personnelle des controverses scientifiques :

« […] *Observez l'évolution de nos idées sur ce thème. La longue période de froide indifférence est déjà passée ; la très courte et très enragée séquence d'opposition est en train de passer rapidement : la troisième et dernière séquence à travers laquelle toutes les vérités scientifiques doivent passer – l'étape de la contestation de priorité – est bientôt en vue* […] ».

*

[1250] J. Crichton Browne, « Dr. Beard' Experiments in Hypnotism », *British Medical Journal*, 27 Août 1881, p. 378-379. Voir aussi. E. Brown, (1963), *art. cit.* p 569

[1251] Rappelons que le Dr. Bucknill, trente ans auparavant, avait le témoin direct de la prétendue « mystification » du Dr. Elliotson par deux hystériques lors de ses démonstrations de mesmérisme à l'*University College* de Londres. Cf. A. Winter, (1998), *op. cit.*

3.

Dr. Silas **Weir Mitchell,**

« Mary Reynolds, un cas de 'double conscience'», Extrait des *Transactions du Collège des médecins de Philadelphie*, 3ème série, vol. 10, 1888, 23 p.[1252]

Cette brochure est l'une des seules de la liste des livres « très estimés » qui soit analysée par James dans un de ses ouvrages. Dans le chapitre sur la « conscience de soi » des *Principles of Psychology*, il consacre plusieurs pages à exposer le cas de Mary Reynolds tout en intégrant directement une partie du texte de la brochure[1253].

Il s'agit d'un tiré à part d'une allocution présidentielle donnée par le Dr. Weir Mitchell auprès du Collège des Médecins de Philadelphie, le 4 avril 1888, dans laquelle il a présenté à ses collègues, sur la base de documents manuscrits retrouvés dans les archives de son père, une réinterprétation d'un cas clinique ancien qu'il introduit, pour accentuer son caractère hors pair, par la formule suivante :

« […] *Sur la base de sources variées, je suis en mesure de corroborer les faits et de fournir un exposé sur l'histoire de l'existence de deux personnalités différentes dans un seul corps – de deux vies distinctes, aux antipodes du point de vue mental et moral.* […] »

Le Dr. Silas Weir Mitchell (1828-1914) est à ce moment une figure de premier plan de la recherche médicale et scientifique américaine. C'est un médecin distingué de Philadelphie qui est considéré comme un pionnier dans de nombreux domaines de recherche tels que la physiologie, la toxicologie et l'immunologie. Mais il est surtout estimé et reconnu en tant qu'autorité internationale dans le domaine de la neurologie clinique[1254]. On lui doit notamment des études précises et innovantes sur les troubles mentaux et nerveux qu'il a étudiés lors de la guerre de

1252 Houghton Library of Harvard University [**Phil 7039.6 A*]**

1253 PP vol. 1, p. 381-384.

1254 On a recensé plusieurs centaines de publications scientifiques de Weir Mitchell dont une dizaine de monographies cliniques. Il s'est aussi distingué par la rédaction de treize romans ainsi que des dizaines de nouvelles et des poèmes. D. Wepman, « Silas Weir Mitchell » *American National Biography*, P. Bailey, « Silas Weir Mitchell », *National Academy of Science*, Washington, 1958. On dispose également de deux biographies : A. R. Burr, Silas *Weir Mitchell*, *His Life and Letters*, New York, Duffiled, 1929, E. S. Earnest, *Weir Mitchell; novelist and physician*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1950.

Sécession[1255] mais également des études sur la « neurasthénie » et les maladies nerveuses chez les femmes dont la « grande hystérie »[1256] pour la guérison desquelles il a conçu une thérapie appelée « cure de repos » qui se fonde sur le principe somatique dit « gras et sanguin ». Cette thérapie est alors très largement adoptée dans les cliniques américaines et européennes[1257].

Les relations intellectuelles entre Weir Micthell et James

James a rencontré personnellement le Dr. Weir Mitchell en octobre 1885, à Cambridge[1258]. A ce moment, c'est une personnalité importante de près de quinze ans son aîné qui est non seulement un médecin et un savant reconnus mais aussi un écrivain apprécié du public cultivé. Lors de leur rencontre, leurs intérêts respectifs ont d'emblée des résonances importantes. Weir Mitchell est alors un des membres en exercice de la « Commission Seybert pour l'investigation des phénomènes du spiritisme » qui a été initiée l'année précédente par un directoire de l'université de Pennsylvanie suite au retentissement du « scandale Slade-Zöllner »[1259]. Ce sujet est cependant loin d'être le seul sur lequel ils ont discuté puisque leur correspondance nous apprend qu'au cours des dix années suivantes il y eut d'autres échanges significatifs entre eux dont l'intérêt pour notre propos est qu'ils s'inscrivent tous dans la perspective d'une investigation sur les « états seconds »[1260].

On sait que c'est précisément sur ce thème qu'ils se sont entretenus dès leur première rencontre puisqu'une lettre de James nous apprend que Mitchell lui a communiqué presque aussitôt un ouvrage qui rassemblait les écrits posthumes de son père, le Dr. John Kearsely Mitchell (1793-1858)[1261]. Ce volume comprenait un essai consacré à l'exposé des expériences sur

---

1255 S. W. Mitchell, *Gunshots Wounds and others Injuries of the Nerves,* Philadelphia, J. P. Lippincott, 1864.
1256 S. W. Mitchell*, Lectures on Nervous and Mental Disease, Especially in Women*, Philadelphia, Henry C. Lea's Son & Co., 1881.

1257 Ce qui est aussi appelé la « cure de Mitchell » est un traitement « compréhensif » des maladies nerveuses : il prescrit l'isolement, l'alitement, un régime alimentaire gras et des massages ; parfois aussi l'électrothérapie. S. W. Mitchell*, Fat and Blood: An Essay on the Treatment of Certain Forms of Neurasthenia and Hysteria*, Philadelphia and London, J. P. Lippincott, 1878. On trouvera une critique radicale de cette thérapie dans la nouvelle de Mary Perkins Gilman, « The Yellow Wall Paper ». Je remercie Pierre Henri Castel de m'avoir signalé ce texte.
1258 COWJ (6), p. 88. James a rencontré Mitchell par l'intermédiaire de Philipps Brooks ; un prédicateur influent à Harvard. Brooks est aussi un ami de James et un membre de *l'American Society for Psychical Research*.. Voir Appendice: « Réponse au questionnaire Pratt sur la croyance religieuse »)..
1259 Sur le « scandale Slade-Zöllner », voir Chapitre 1. La conclusion négative de la Commission Seybert sur la réalité des phénomènes physiques du spiritisme sera cosignée par G. Fullerton, H. Furness, S. Weir Mitchell et publiée deux ans plus tard. *Preliminary Report of the Seybert Commission appointed by the University of Pennsylvania to Investigate Modern Spiritualism*, Philadelphia, J. B. Lippincott, 1887. Cf. Chapitre 2.
1260 La bibliothèque Houghton conserve six lettres de Weir Mitchell à James [Houghton Library of Harvard University Ms Am 1092 (553-558). Deux d'entre elles ont été reproduites dans COWJ.
1261 On trouvera des éléments historiques sur J. K. Mitchell dans M. G Kenny (1986), *op. cit.* p. 55-56.

le « magnétisme animal » qu'il a entreprises dans les années 1840 alors que ce domaine de recherche était tenu pour hautement suspect par la profession médicale[1262]. Quelques semaines plus tard, James répond à Mitchell pour lui faire part de sa « grande admiration » à sa lecture de l'essai en question du fait, dit-il, des « *qualités scientifiques qui y sont déployées* »[1263]. Cette lecture n'a d'ailleurs pas été sans effet sur James puisqu'à la fin de sa lettre il déclare : « *J'ai à présent un désir plus grand que jamais de vérifier ces phénomènes par moi-même sur une grande échelle* ». Dans son « compte rendu sur l'hypnotisme », on se rend compte que James s'est inspiré directement des travaux et des analyses du Dr. J. K. Mitchell. Il y déclare que du fait de son « sang-froid » et de sa « clarté d'esprit », il doit être considéré comme « *un nom important dans l'histoire de l'hypnotisme* »[1264].

Au cours des années suivantes, ils auront l'occasion de dialoguer et de même collaborer à plusieurs autres reprises. En 1890, James consulte Weir Mitchell au sujet du cas du révérend Ansel Bourne : un « fugueur somnambule » atteint de troubles sévères de la mémoire que Mitchell avait eu l'occasion d'examiner suites à l'une de ses crises et dont James, quelques années plus tard, a cherché à lui faire retrouver ses souvenirs par des séances d'hypnose[1265]. Quelques mois plus tard, Mitchell écrit à James pour lui dire qu'il a lu les *Principles of Psychology* « d'un bout à l'autre » et « avec admiration »[1266]. James, quant à lui, dans une lettre a un ami écrivain commun : « Quel *talentueux collègue que Weir Mitchell !* »[1267]

En 1894, James a prié Mitchell de bien vouloir assister à une séance avec « Madame Piper » – le médium dont les capacités mettent à l'épreuve sa sagacité de savant - dans le but de recueillir « l'impression personnelle directe » d'un neurologue expérimenté sur ce cas déconcertant. En y consentant, Mitchell témoigne de « l'ouverture d'esprit » réclamée par James auprès des hommes de science à ce sujet. Mais cette expérience fut apparemment sans succès. En privé, Mitchell jugera cette expérience « déplorable ». Ce sera l'entame d'un désaccord qui troublera momentanément leur relation intellectuelle[1268]. Lorsque James a demandé aux représentants de la « Commission Seybert » de formaliser les « véritables raisons » de leur refus

---

1262 J. K. Mitchell, *Five Essays*, Lippincott, Philadelphia, 1859 (ed. S. W. Mitchell). L'ouvrage contient un chapitre substantiel intitulé « Animal Magnetism or Vital Induction » que James le cite dans ses écrit sur l'hypnotisme. Dès 1876, George Miller Beard, cite J. K. Mitchell comme une source historique importante dans ce domaine. Voir G. M. Beard (1875),

1263 COWJ (6), p. 91., EPs, p. 196., PP, vol. 2, note p. 616

1264 EPs, p. 196.

1265 PP, vol. 1, p. 376.

1266 COWJ (7), p. 111

1267 COWJ (7), p. 161.

1268 Mitchell a parlé de « *fadaises inconcevables* » pour décrire les assertions prétendument supranormales de « Mme Piper ». L'expression est citée dans E. Earnest (1950), *op. cit.* p. 155-156. Cette déclaration semble avoir blessé James car, quelques temps après, Mitchell a tenté (lettre du 27 janvier 1894, COWJ (12) 682,) une « réconciliation » avec James ; il lui demande « *voulez-vous que j'assiste à une autre séance ?* » , puis, assez ironiquement, « *J'ai aussi un cas de lévitation* ». Plus fondamentalement, il lui pose des « *questions sur ses impressions, sur sa condition d'hystérique* »..

collégial de continuer à enquêter sur « Madame P… », son président en exercice, l'avocat, écrivain et érudit Horace Howard Furness (1933-1912), lui répond sèchement et ouvertement :

« […] *parce que les séances de deux des membres de la Commission Seybert (Weir Mitchell et moi-même) ont été de tels échecs implacables, pour ne pas dire ridicules, que nous ne pouvons au regard de nos expériences personnelles demander à d'autres membres d'interrompre leurs activités professionnelles pressantes pour un labeur dont les promesses sont si* stériles *– du moins, pour ce qui concerne le spiritisme. Nous n'avons rien à construire là-dessus.* […] »[1269]

Deux ans plus tard, au printemps 1896, le Dr. Mitchell fournira à James un « bouton de mezcal » afin qu'il puisse juger par lui-même des « glorieuses hallucinations chromatiques » induites par ce puissant narcotique encore très peu étudié[1270].

Un cas médical énigmatique

Si nous revenons au contexte de la publication de la brochure sur ce cas de « double conscience » en 1888, il faut bien voir que ce que James appelle ce « cas pathologique rare » s'intègre alors pleinement aux « *recherches nouvelles en cours sur les altérations de la personnalité* » dont il a souligné à maintes reprises l'importance pour l'avenir de la psychologie. D'autant qu'il s'agit là d'une réinterprétation à nouveaux frais d'un cas énigmatique bien connu des médecins et des savants, mais seulement par ouï-dire. Le cas a notamment été largement commenté dans la littérature médico-psychologique britannique et française sous le nom de la « dame américaine de McNish »[1271]. Dans le contexte de la psychologie française des années 1880, il fait figure de cas de « dédoublement de la personnalité » sur le modèle de « Félida ».

Dans ce contexte et du point de vue de James qui veut faire la lumière, Mitchell apparaît comme un protagoniste de tout premier plan pour s'affronter à ce domaine de recherche puisque c'est un expert qui s'est déjà illustré en étudiant l'étiologie de l'hystérie féminine et par la démystification de certains troubles nerveux et mentaux qui relevait jusqu'alors de l'extraordinaire

---

1269 COWJ (7), p. 491-496,.

1270 COWJ (8), 157-158. COWJ (2), p. 403. Weir Mitchell venait d'expérimenter par lui-même cette drogue utilisée par par les « indiens » du Nouveau-Mexique au cours de certaines de leurs cérémonies. Suite à quoi, il a écrit un texte important sur le sujet, S. W. Mitchell, « Remarks on the Effects of Anhelonium Lewinii (the Mescal Button) », *The British Medical Journal*, 1625, 5 décembre 1896.

1271 Le cas a été comencé a être commenté à partir du livre du médecin écossais R. McNish, *Philosophy of Sleep*, 1ere ed., London, 1834, lequel mentionne le témoignage d'un « major » de l'armée américaine » datant de 1816. Le cas a été repris par l'aliéniste français Brierre de Boismont puis par H. Taine (1870), *op. cit.* et T. Ribot (1881, 1885a), *op. cit.* Il est probable que ce soit par ces deux derniers livres que James ait pris connaissance du cas. Sur l'histoire de ce cas dans les stratégies des psychologues français, M. G. Kenny (1986), *op. cit.*, J. Carroy (1991, 1993), *op. cit.* I. Hacking (1995), *op. cit.* Voir chapitre 3.

ou, du moins, de l'inexpliqué, tels que les « mouvements choréiques imitatives » et les « épidémies nerveuses »[1272]. Cette brochure entre donc en pleine résonance avec le questionnement de James à ce moment précis.

Rappelons que le terme de « double conscience » est bien fait pour susciter la curiosité du Collège des Médecins de Philadelphie. Dès cette époque, il existe une indétermination face à ce que véhicule cette entité clinique ancienne qui implique l'idée édifiante d'une dualité de personnes dans un même corps[1273]. Ce concept sert à décrire le phénomène, très rare mais constaté par certains médecins au début du XIXe siècle, de permutations spontanées et abruptes de la conscience. Le caractère énigmatique de cette entité clinique ne tient pas seulement à l'idée d'une dualité de l'âme qui reprend l'idée plus ancienne de « possession » ; mais aussi au fait que « l'état second » semble « supérieur » au premier. Parfois, dans certains cas rares ; cet état semble lié à des faits de « clairvoyance ».

L'histoire de Mary Reynolds

Mary Reynolds est née en 1793 à Birmingham, en Angleterre. A l'âge de quatre ans, elle a émigré avec ses parents aux Etats-Unis. La famille s'est installée dans une petite ville de la partie occidentale de la Pennsylvanie qui, à cette époque, se trouve sur la « frontière ». On apprend qu'elle a mené là-bas une « enfance normale » bien que son entourage ait remarqué chez elle une « inclination naturelle à la mélancolie ». On rapporte aussi que Mary était « timide », qu'elle aimait beaucoup les livres et qu'elle se retirait souvent pour lire la Bible. Régulièrement, elle « s'isolait dans les retraites naturelles que lui offrait le monde sauvage » qui l'environnait pour se prêter à des « prières » et autres « exercices de dévotion ».

Dans sa dix-huitième année, elle est l'objet de plusieurs « attaques » (*fits*) sur lesquelles, dit Mitchell, on ne dispose pas de données précises mais qui, ajoute-t-il, « *étaient certainement de nature hystérique* ». Un dimanche du printemps 1811, Mary a une attaque d'une « sévérité inhabituelle » alors qu'elle était retirée dans la campagne et certainement engagée dans un de ses exercices de dévotion. Après une longue recherche, on la retrouve dans un « état d'insensibilité » et « en convulsions ». Lorsqu'elle reprend conscience, elle est devenue aveugle et sourde. D'après les

[1272] Dans sa principale monographie sur les maladies nerveuse et mentales, Mitchelml a notamment analysé les « maladies mimétiques ». S. W. Mitchell, (1881), *op. cit.* James reprendra ces explications dans l'une de ses conférences sur la « possession démoniaque ». ML p. 72, 471.

[1273] Ce concept, promis à certaine fortune dans l'histoire de la médecine, est directement issu du cas de Mary Reynolds qui a été présenté elliptiquement 70 ans plus tôt. Depuis lors, des médecins britanniques de la fin du XVIIIe et du début du XIXe ont repris à leur compte ce diagnostic pour décrire phénomène de permutations spontanées et abruptes de la conscience. Sur l'histoire de cette entité clinique dans la littérature médicale de langue anglaise, voir I. Hacking, « Double Consciousness in Britain », in *Dissociation*, vol. 4, n°3, September 1991.

témoignages, elle est restée dans cet état pendant cinq à six semaines. Durant ce laps de temps, l'ouïe est revenue « soudainement » et la vue « plus graduellement».

Trois mois après cette attaque, son entourage juge qu'elle a retrouvé son état de santé habituel. Mais, un matin, on la trouve dans un « sommeil très profond » duquel il est impossible de la réveiller. Après dix-huit à vingt heures de sommeil consécutives, elle se réveille dans ce que les témoins décrivent comme « un état de conscience inhabituel ». Le plus étrange est que tous ses souvenirs se sont comme volatilisés. Pour décrire l'état d'esprit de Mary à ce moment, Mitchell cite les témoignages de l'époque. Elle semble, dit-on :

« […] *comme un être qui s'ouvrait pour la première fois au monde. Tout ce qui restait de son passé était sa capacité à prononcer quelques mots, d'une manière aussi instinctive qu'un petit enfant* ». Pour ainsi dire, « *ses yeux s'ouvraient virtuellement au monde comme pour la première fois. Toutes les choses anciennes étaient oubliées. Toutes les choses de ce monde lui semblaient nouvelles.* […] ».

Cette transformation est d'autant plus frappante que, dans ce nouvel état, elle ne reconnaît aucun des membres de sa famille. Elle est, dit-on, comme une « une parfaite étrangère » parmi eux. Elle se demande « d'où elle vient » et s'étonne du seul « fait d'être là » : *« je ne comprends pas… Je ne sais pas qui je suis…* » D'après les témoins, « *elle n'a pas la moindre conscience d'avoir jamais existé avant de s'être réveillé de ce mystérieux sommeil* ». Aussi, alors qu'on cherche à lui apprendre par quels liens elle se rattache aux membres de sa famille et de son entourage, elle se refuse à les admettre et les considère tous comme des étrangers, sinon comme des ennemis. Elle est, dit-elle, comme une autre personne « venue d'ailleurs » qui se demande par quels moyens et pour quelles raisons elle se trouve dans cette existence.

Son entourage s'efforce alors de lui réapprendre à lire et à écrire. Elle fait de rapides progrès et « en quelques semaines », elle a acquis de nouveau ses anciennes compétences. Les documents mentionnent à ce point un fait assez remarquable que Mitchell va discuter. À la première leçon d'écriture, alors qu'on lui apprenait à réécrire son nom, elle l'écrit à l'envers, de la droite vers la gauche, en « mode hébreu » ; comme si, ajoute-t-il, « *elle avait été transplantée là depuis une terre orientale* ». En arrière-plan de ce phénomène, ce mode d'écriture inhabituel semble témoigner, pour les premiers observateurs, en faveur d'une véritable autre conscience, d'une autre personne dans son corps.

Une autre caractéristique pour le moins remarquable de son « état second » (et qui fortifie cette impression de dualité) est le profond changement qu'il induit dans ses dispositions et dans son attitude générale. Au lieu d'être « mélancolique et taciturne », Mary est désormais « gaie à

l'extrême », vive, extravagante, « taquine » voire « scabreuse ». On rapporte que son caractère était *« absolument transformé »* : désormais, elle « joue des tours » aux autres, elle est espiègle et développe des pouvoirs d'imagination avec une forte propension à versifier et faire des rimes. On remarque, cependant, que ce désir ne semble avoir émergé uniquement de sa « condition nouvelle ». Autrement dit, on assiste à un profond changement de sa personnalité qui se manifeste dans presque tous les actes et habitudes.

Mary se maintient dans cet « état second » pendant cinq semaines, jusqu'à ce qu'un matin, « à la suite d'un profond sommeil », elle se réveille dans son état normal : « elle est à nouveau elle-même ». Mary reconnaît alors immédiatement sa famille et dispose à nouveau de toutes ses connaissances acquises dans son état normal mais elle n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé dans l'intervalle. Elle est surprise de constater les changements survenus dans son environnement pendant ce qui lui paraît n'être qu'une seule nuit. Il n'y a, là encore, aucune trace dans sa mémoire des événements survenus (ses excursions, ses facéties, son humour etc.) lors de l'intervalle. Son entourage a le sentiment de retrouver la « véritable Mary ». Lorsqu'on lui apprend ce qui s'est passé, cela engendre chez elle un état de « mélancolie aggravée ». C'est pour elle une source de grande détresse, un malheur qu'elle interprète comme une « affliction de la providence divine ».

On croyait que cet épisode de cinq semaines était une anomalie qui serait peu à peu oubliée quand, quelques semaines plus tard, Mary se réveille à nouveau dans son « état second » à la suite, là encore, d'un « sommeil profond ». Aussitôt, elle « reprend sa nouvelle vie » dans la mesure où elle dispose de nouveau de tous les souvenirs qu'elle a acquis dans les cinq semaines qu'a duré la première séquence dans son « état second ». Les deux périodes sont en parfaite continuité dans sa mémoire. De plus, dans cet état, elle comprend parfaitement les singularités de son cas, non pas par le biais de ses souvenirs mais par les informations qu'elle obtient de son entourage. La prise de conscience de son cas n'engendre, cette fois-ci, aucune mélancolie ; plutôt l'inverse. Cela lui cause un regain d'exaltation au contraire, une source intarissable d'espièglerie envers ses « ennemis ».

Tels sont les coordonnées essentielles du cas de Mary Reynolds d'après les témoignages de première main recueillis dans les années 1850 par le Dr. J. K. Mitchell. Il apprend que ces alternances d'un état à l'autre ont continué durant quinze à seize années, à selon des intervalles de temps de longueurs variées. Pour les médecins du début du siècle :

« […] *les deux vies qu'a vécues M. R. étaient donc entièrement séparées puisque chaque état avait ses propres accumulations mentales, ses pensées, ses sentiments, ses goûts et dégoûts – qui ne s'influençaient pas réciproquement.* […] »

Toutefois, on apprend que ces alternances se sont amenuisées au fil de sa vie, puis qu'elles ont complètement cessé lorsqu'elle a atteint l'âge de trente-cinq ans, la laissant « *de manière permanente dans son état second* » pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Concernant ces périodes Mary reste « sans aucun souvenir » de son « vrai Moi » ; mais pas sans aucune connaissance des événements de par les récits des personnes de son entourage qui lui ont décrit. D'après leurs témoignages, le changement a été graduel entre la jeune femme gaie, espiègle, sujette aux croyances absurdes et aux convictions délirantes en quelqu'un qui de très sobre au point de vue pratique mais socialement appréciée. Pendant 25 années, elle fut différente de son « état de mélancolie » ou de son « Moi morbide », tout comme de la « condition hilare » des premières années dans son « état second ».

On a parlé dans sa famille de « troisième état » dans lequel elle devient « rationnelle », « industrieuse », « raisonnablement sérieuse ». Elle manifeste alors un « tempérament équilibré » et il n'y a, dit-on, pas la moindre indication d'un « esprit dérangé ». De fait, elle a enseigné à l'école pendant toute une partie de sa vie. Durant ces 25 années, elle a vécu dans la maison du Rev. John Reynolds, son neveu. Selon Weir Mitchell, le Dr. Reynolds lui a déclaré dans une lettre de 1888, qu'à une période tardive de sa vie, elle déclarait avoir parfois le « souvenir oniriques d'un passé ombragé » mais qu'elle ne peut pas pleinement le saisir. Mary Reynolds meurt en 1854, à l'âge de 61 ans, dans des circonstances particulières : un beau jour : elle se réveille dans son état habituel, déjeune, puis demande devant son entourage : « *que se passe-t-il dans ma tête ?* ». Suite à quoi, elle « s'effondre au sol ».

Les « documents » et les nouvelles analyses du Dr. Mitchell

Le document principal sur lequel Mitchell se fonde est une autobiographie de Mary Reynolds rédigée en 1836 à la demande de son neveu, le Révérend John Reynolds. Ce mémoire, apprend-on, a été écrit dans son « état n°2 » : elle y déclare ne pas disposer des souvenirs concernant « l'état n°1 ». Dans son allocution, Mitchell en cite des extraits significatifs. On apprend qu'à partir de 1811 et ce pendant huit à dix ans, il y a eu des changements fréquents d'états. Selon Mary Reynolds, « *plus de trois quarts du temps j'étais dans mon état second* ». Il n'y a jamais

eu de régularité dans les périodes de transition toujours inopinées. Suite à quoi, elle ajoute un détail les conditions psychologiques des transitions :

« […] *Ces transitions*, dit-elle, *avaient toujours lieu dans mon sommeil. Rien de particulier n'était pourtant remarquable dans mes sommeils mais en passant de l'état 1 à l'état 2 - un sommeil si profond que rien ne pouvait me réveiller. Jusqu'à 20 heures de sommeil.* « *J'avais généralement des pressentiments du changement plusieurs jours avant l'événement. Mes souffrances à l'approche de ces transitions étaient extrêmes, particulièrement du premier au second. Quand sur le point de subir le changement, effrayé de ne jamais revenir, de ne plus revoir les personnes qui me sont chères – tandis que dans l'état second, aucune crainte* ; […]. *Dans les premiers temps de ma maladie, je ne vivais que de très peu, sans presque aucune nourriture ni sommeil. Je ne dormais pas pendant plusieurs jours.* […]. »

D'après Mitchell, la santé de Melle Reynolds n'a pas été perturbée. Il mentionne seulement une occasion où elle a dû rester confinée au lit pendant tout un hiver. Pendant cette période, les transitions étaient fréquentes mais généralement « l'état second » ne durait que sur une période réduite. Après sa convalescence, toutefois, c'était devenu son seul état. Pendant cette maladie, la douleur la saisissait, le sang lui montait à la tête ; son corps devenait rigide, « comme dans la mort », car « la vie semblait éteinte».

Cette période était suivie d'une phase de tremblements, avec de violentes secousses de tout le lit. Son esprit vagabondait et elle délirait ; elle se levait du lit et marchant des heures, ignorant sa faiblesse, et elle possédait plus de force qu'une personne normale. Toutes les tentatives pour la contrôler furent vaines à moins que le médecin soit présent, alors elle devenait aussi obéissante qu'un enfant. Dans cette, elle se tapait la tête comme si elle était en feu. Finalement, elle parvient à guérir.

Chaque état avait ses propres accumulations mentales, ses pensées, ses sentiments, ses goûts et dégoûts qui ne s'influençaient pas réciproquement. Dans son état naturel, l'étrange double vie qu'elle savait mener

À ce point, Mitchell propose une critique de cette interprétation en termes de dualité radicale. À cet égard, un fait l'intéresse particulièrement : le problème de l'écriture différente dans son « état second » Dans sa brochure, Mitchell reproduit deux spécimens : une lettre de 1813 (seule préservée qui ait été écrite dans son « premier état ») et son autobiographie manuscrite de 1839 (censé avoir été rédigé dans son « état second » donc sans souvenirs de sa vie passée – pour

combler les pans de mémoire absents pour connaître les événements Mary se base sur les récits de sa famille) – après un intervalle de vingt six ans, les légères différences ne sont pas inhabituelles. « Les ressemblances entre les deux écritures sont très visibles ».

« Comme je crois que cette prétendue différence d'écriture est un problème fondamental j'ai envoyé les spécimens à mon ami Persifor Frazer, un expert en la matière, sans l'informer de quoi que ce soit. Son opinion coïncide avec le mien ». Il m'écrit qu'elles ont été « faites par la même main » - comparaison des lettres individuelles. Conclut sa lettre : « *la probabilité que la même personne ait écrit les deux documents est très forte* »

Mitchell en déduit qu'on doit accorder peu de confiance à accorder aux témoignages sur le peu de similitude entre ses écritures dans ses deux états de conscience.

La discussion du cas au Collège des Médecins de Philadelphie :

Cette discussion représente près du tiers de la brochure. Les différentes interventions des médecins lors de cette séance permettent de mieux se rendre compte à quel point ce cas suscitait alors plus de questions que de réponses. Cette concurrence entre les différentes interprétations reflète indirectement le questionnement de James lui-même.

Dr. H. C. Wood : Concernant le nom de cette condition, il pense que le terme de « double conscience » ne convient pas. Selon lui, la condition a peu de choses à voir avec la conscience. La perte de mémoire ne rend pas compte du changement de caractère. Il y a d'une part, un changement de caractère et d'autre part, une perte de mémoire. Selon lui, le phénomène n'est pas si différent de ce que l'on peut trouver dans l'expérience ordinaire. Tous les cas de démence présentent cette prétendue double conscience. Dès lors que l'on ne considère pas la démence comme « quelque chose de mystérieux », il ne voit pas pourquoi on devrait regarder ce cas comme mystérieux. Selon lui, ce sont là les degrés différents d'une même condition. Il ajoute que ces pertes de mémoire considérables peuvent parfois résulter d'une « insolation ».

Dr. Hartshorne : La grande différence de ce cas avec les cas de démence est la soudaineté et le caractère total de l'altération. Il perçoit pour sa part une relation possible avec l'anatomie du cerveau ; plus précisément avec les « jonctions séparables des deux hémisphères du cerveau ». C'est une idée du Dr. Brown-Séquard selon laquelle chaque hémisphère est capable de performer les fonctions du cerveau dans son ensemble. On peut supposer, dit-il, une rupture du corps

calleux ; mais il s'agit seulement ici de suggérer une explication. On aurait alors affaire à un cas de « maladie cérébrale ».

Dr. Charles K. Mills : Pour sa part, il perçoit des « relations frappantes » entre ces conditions de « conscience alternante » ou « d'amnésie périodique » avec l'épilepsie. D'autre part, dans la démence, le phénomène de la conscience alternante est des plus communs. Cependant, il est rare que les deux conditions différentes persistent. Dans le cas décrit par le Dr. Mitchell, il est probable que la première attaque soit de nature épileptique. Dans certains détails, le cas ne le frappe pas comme les autres cas déjà connus de « double conscience ». Le cas est comparable à la démence de « forme double » (manie puis mélancolie).

D'après son expérience, dans beaucoup d'histoires de cas analogues, il y a eu une blessure à la tête. Au sujet de la suggestion précédente faite par le Dr. Hartshorne, il pense que dans l'état de notre connaissance physiologique actuelle sur le fonctionnement des niveaux différents de l'axe cérébro-spinal expliquerait mieux cette condition.

Dr. Mitchell : Il insiste sur une « particularité « ; à savoir, la perte considérable de la mémoire des mots qu'elle a toutefois rapidement appris à nouveau. Dans la plupart des cas de » double conscience », il y a eu un affaiblissement de la mémoire des mots ; dans d'autres, un parfait retour du langage.

Pour lui, il y a une grande différence entre ces cas de « vraie double conscience » et la démence. Dans la démence, il n'y a pas seulement un changement de personnalité, il y a plus que cela. Ces cas de « double conscience » montrent simplement des changements de personnalités saines. Nous avons deux individus, tous les deux sains, mais ayant une personnalité différente. Il peut illustrer par le cas du pasteur retrouvé à Norristown dont j'essaye de retrouver l'histoire[1274]. Le cas en question ne se lit pas comme une histoire de démence.

Indubitablement, le cas tout juste décrit avait une origine hystérique. Lors de certaines « attaques », ses membres sont devenus rigides. Et puis d'autres symptômes « manifestent toutes les preuves de la condition hystérique ». Il ne voit aucune analogie avec l'épilepsie. Dans ses causes, il semble relié à l'hystérie. Le Dr. Mills a poussé, selon lui, la conception de la démence un peu loin.

*

[1274] Le cas « Ansel Bourne », PP, vol. 1, p. 373-401.

4.

Le livre du mystère, la vie de Mary Whittey, le médium catholique. *Un récit authentique des manifestations merveilleuses, des miracles extraordinaires et des développements étonnants tels qu'ils ont eu lieu dans la vie de cette remarquable jeune femme*, **par Albert Barnes Dorman**, Willimantic, Connecticut, 1874. 69 p.

Le style superlatif du titre de l'ouvrage est d'emblée un indicateur du type de littérature auquel appartient cet ouvrage : il s'agit d'une production typique du mouvement spirite américain.

Ce petit livre relate l'histoire d'une servante chez qui se sont « *développées* » des facultés médiumniques variées, liées à d'autres symptômes cliniques inquiétants, lors des deux dernières années de sa courte vie. Ce document n'a pas été conservé dans la bibliothèque personnelle de James à Harvard et il est aujourd'hui extrêmement difficile d'accès[1275]. Un exemplaire, toutefois, a été conservé dans le fonds des livres rares de l'*American Antiquarian Society* par l'intermédiaire de laquelle nous avons pu le consulter.

On ne dispose pas non plus d'informations biographiques et bibliographiques sur son auteur, Albert Barnes Dorman. Ce qu'on peut en dire, au vu de son registre de langue et de son style, c'est seulement que cette brochure a été écrite par un homme d'une certaine culture et dans un ton relativement pondéré devant les phénomènes extraordinaires qu'il cherche à exposer. Dans sa préface, qui se lit comme une note d'intention, il déclare qu'en présentant au public les « *manifestations mystérieuses* » qui sont les éléments principaux de la vie de Mary Whittey, il souhaite s'abstenir :

« […] *d'exprimer toute opinion individuelle ou de proposer des déductions sur les causes supposées de ces phénomènes extraordinaires. Car il préfère laisser au public intelligent le soin de lire et de se former leurs propres conclusion*s. […] »

À maints égards cependant, le récit est calibré, par son usage détourné des codes des productions savantes de l'époque, pour conduire les lecteurs prédisposés à accepter la réalité des phénomènes surnaturels qui sont censés avoir émaillé les deux dernières années de la vie de cette servante.

On ne dispose pas non plus d'informations sur les circonstances et sur la façon dont James a pu prendre connaissance de l'ouvrage. À la lumière de nos recherches, il apparaît possible d'affirmer que ce fut très certainement pour lui un document qui exposait de façon relativement naïve certains phénomènes du spiritisme auquel on sait qu'il a toujours été intéressé puisque, selon lui, il y devait bien y avoir « *quelque chose* »[1276]. De son point de vue, ce fut certainement une histoire pétrie d'approximations, d'illusions et de mystifications mais qui, de part son caractère à la fois ancien et ingénu, constituait un document historique qui s'inscrivait en plein dans son questionnement sur les états de transe et particulièrement sur la transe médiumnique qui l'a tant tenaillé.

1275 L'ouvrage n'est pas référencé auprès de la Bibliothèque du Congrès. Ce fait atteste du caractère « éphémère et unique » de la collection de « littérature excentrique » de William James, cf. « Note sur la bibliothèque personnelle de James ».

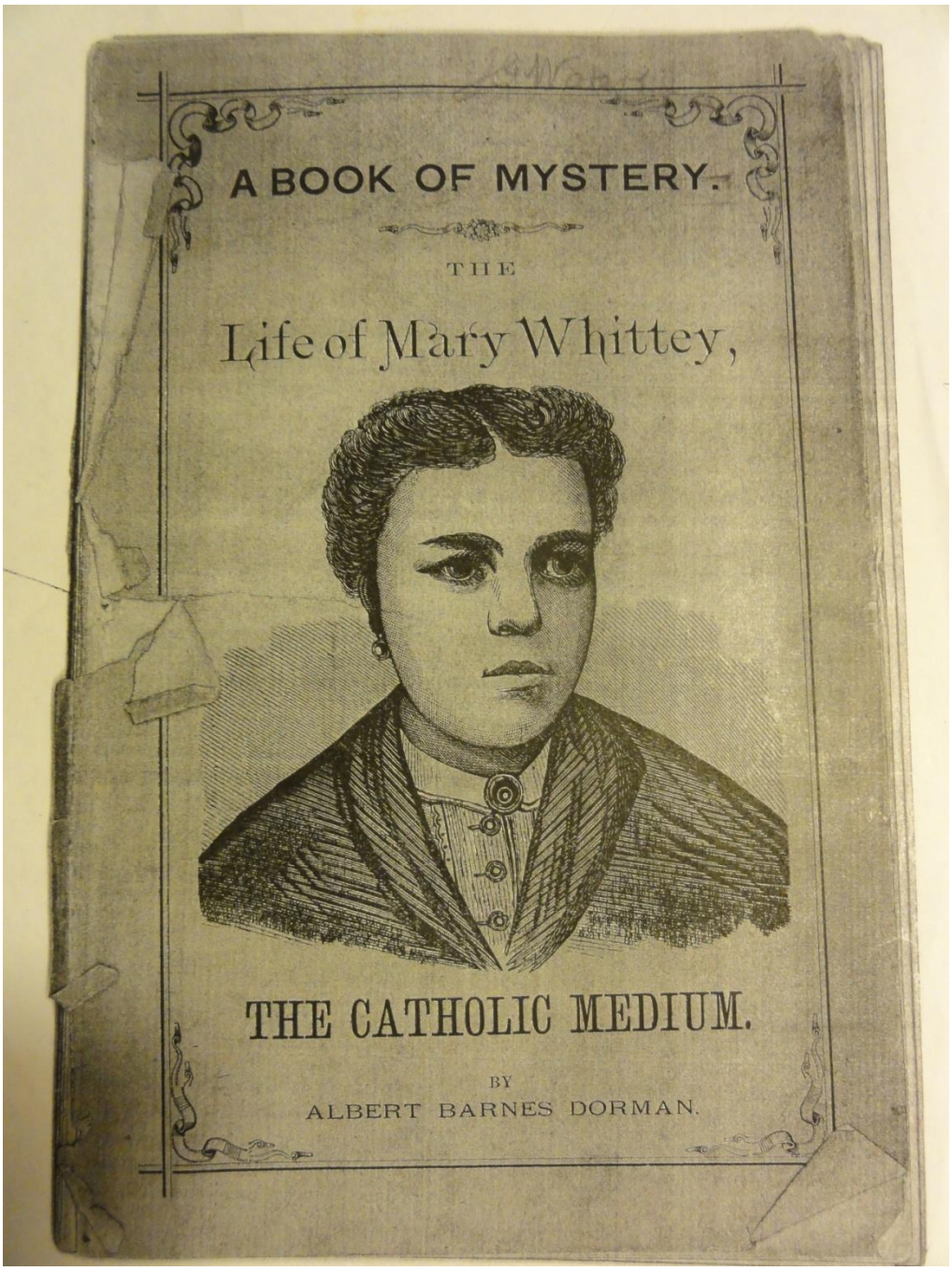
1276 COWJ (4), p. 94, EPR, 1-6. cf. Chapitre 1.

En ce qui concerne l'approche de James face à ces récits surannés de phénomènes merveilleux, souvent crédules et parfois sentencieux, il faut insister une fois encore sur sa *double lecture* : si, en premier lieu, il envisage délibérément le récit tel qu'il se donne (*at face value*), il faut aussi bien prendre en compte le fait que cette lecture se conjugue systématiquement à un esprit critique en alerte et à un regard clinique aiguisé. C'est seulement à partir de cette conjonction de ces deux niveaux de lectures - qui le fait non pas souscrire aux doctrines mais rechercher les *condition*s phénoménales des faits relatés - que ces récits populaires constituent pour lui un matériau d'étude susceptible d'alimenter ses réflexions les conditions de possibilité du « supranormal »[1277].

D'autre part, le grand intérêt de cette brochure à l'égard de l'ensemble des ouvrages de la liste des « *livres tenus en haute estime* » est d'offrir un très beau cas clinique qui se situe à l'intersection de l'ensemble des symptômes et des troubles qui y sont évoqués. À travers ce cas, on trouve clairement une relation d'analogie entre les conditions matérielles des différents phénomènes que sont la « médiumnité », l'« hystérie », la « démence », le « somnambulisme », la « clairvoyance » et la « possession ». Dans ce cas, ces différents diagnostics doivent être considérés comme autant de « *phases* » ou de « *formes* » d'une même condition nerveuse énigmatique autour de laquelle James a focalisé son attention de savant. Ce cas présente donc un véritable répertoire des différents phénomènes automatiques et/ou subconscients.

Dès lors, de par cet entrecoupement de ces différents troubles et « manifestations » chez un même sujet, ce livre permet de rendre palpable le concept - souvent utilisé par James à la suite des spirites sans pour autant préciser son sens plus avant - de « développement » : ou comment la médiumnité se manifeste toujours selon différentes étapes et différentes formes d'altérations sévères de la personnalité de par l'activation énigmatique de forces latentes dont James cherche à comprendre l'origine à la lumière des connaissances psychologiques les plus récentes.

1277 A propos de cette approche, voir infra, « le « 'résidu inclassable'. Traduction de l'argument épistémpologique de James ».



Vie de Mary Whittey : ou l'anamnèse du cas

À la première page de l'ouvrage, on apprend que la dénommée Mary Whittey est née en Irlande, en 1849, dans une famille pauvre. Suite à la mort prématurée de ses parents, elle a immigré pour le Nouveau Monde où elle a débarqué à l'âge de dix-sept ans. Là-bas, elle a occupé

la profession de femme de chambre dans différentes maisons bourgeoises de la Nouvelle-Angleterre. L'auteur rapporte que les différentes familles au domicile desquelles elle a exercé son métier l'ont toutes jugé être une « *employée modèle* ». Elle incarne, dit-on, l'archétype de la « *robuste servante irlandaise* ».

Cependant, continue l'auteur, la jeune servante « *était destinée à jouer un rôle mystérieux dans ce monde de mystères* » car une série d'événements allaient bouleverser sa vie monotone : « *des forces latentes en elles ont été mises en action, dont les réalisations feront s'émerveiller les sages et réfléchir les sceptiques* ». L'activation de ces « *forces latentes* » sous la forme de différentes « *manifestations* » prétendument surnaturelles constitue la substance de l'histoire qu'il va s'efforcer de relater. En page de garde, ainsi qu'au dos de l'ouvrage, il y a un portrait dessiné de la jeune femme : elle est figurée avec le visage placide et le regard hagard, profondément cerné ; comme si elle était épuisée. Tout se passe comme si ce portrait avait pour but d'induire le lecteur à se demander : « quelles forces ont pu ainsi travailler Mary Whittey ? ».

Des tintements de cloches intempestifs

L'éclosion progressive de ces « *manifestations* » commence par le récit d'événements pour le moins curieux survenus au début du mois de juillet[1278]. Alors que Mary se trouve dans une nouvelle maison depuis seulement six semaines, les cloches de la maison (celles des portes, de la cuisine et des chambres qui, toutes, communiquent entre elles par un réseau de câbles) se mettent soudainement et simultanément à retentir de façon intempestive ; sans qu'on puisse faire le lien avec la moindre intervention humaine. Pendant plusieurs jours, le phénomène se répète plusieurs fois par jour et de plus en plus violemment ; ce qui suscite l'incompréhension dans la demeure : « *qui donc*, se demande-t-on alors, *peut bien faire ainsi sonner les cloches ?* »

Puisque le point de jonction qui relie l'ensemble des cloches de la demeure se trouve à près de quatre mètres du sol, sous le grenier, il est tenu pour impossible qu'elles puissent avoir été mises en branle sans une intervention humaine. Est-ce là une « *mauvaise plaisanterie* » perpétrée par quelque espiègle personnage du voisinage ? On inspecte alors les différents lieux du foyer (les chambres, les combles, le grenier etc.) mais on ne trouve personne, ni aucune trace de passage.

La seconde conjecture envisagée pour expliquer le phénomène est celle de la présence de rats ou de fouines. Mais, là encore, aucun indice n'est détecté quant à la présence de ces vermines. On conçoit alors la possibilité de la mise en place d'un « *mécanisme caché* » qui aurait été agencé par

[1278] L'année n'est pas précisée mais d'après la date de naissance de Mary Whittey et d'autres indications du texte, on peut penser qu'ils ont lieu à la fin des années 1860 ou au début des années 1870, soit au cours d'une période qui voit une forte recrudescence du spiritisme sur le territoire américain. Cf. A Braude (1989), A. Taves (1999), R. Cox (2003).

quelque personne « *mal intentionnée* » puisque seul un tel dispositif apparaît être en mesure de pouvoir activer simultanément toutes les cloches de la maison.

Devant ces possibilités, on adopte alors la solution radicale de défaire le réseau de câbles qui relie les cloches entre elles pour que cesse ce brouhaha impossible. Mais, malgré cette intervention, les cloches continuent de sonner « *encore plus distinctement et vigoureusement* ». Ces carillonnements intempestifs suscitent le plus grand désarroi dans la demeure d'autant que pendant plusieurs semaines aucune explication satisfaisante ne peut être fournie. On ne peut que constater et déplorer la récurrence de ce phénomène pour le moins inquiétant.

Des « coups » entendus dans les murs

Au cours du mois, une nouvelle manifestation incompréhensible a lieu : on entend des « *coups* » (*raps*[1279]) retentir dans les portes et les murs des pièces de la maison. Là encore, les événements suscitent la perplexité ; mais, cette fois, on repère très vite la « *relation étroite* » entre les « *coups* » et la jeune servante qui vient d'arriver. En effet, les coups retentissent toujours dans les pièces où la servante effectue ses devoirs domestiques et, nous dit l'auteur, d'après les témoignages qu'il a recueillis, la « *suivent de pièces en pièces* ». De plus, tous remarquent les effets très singuliers que les « *coups* » causent sur elle : alors qu'ils résonnent avec fracas, elle se trouve dans un état de « *grande alarme* » qui va jusqu'à la terreur. De plus, elle a les yeux tout « exorbités ».

On remarque par ailleurs que les « *coups* » se manifestent aussi lorsque Mary est endormie. Alors qu'ils retentissent la nuit dans les murs de sa chambre, elle semble souffrir d'un « *état mental perturbé* ». On observe qu'au commencement des « *coups* », elle reste couchée tranquillement ; mais, tandis que les coups augmentent en intensité, elle devient de plus en plus agitée dans son sommeil et elle se met à crier, « *comme si d'horribles visions se présentaient devant son esprit* ».

Une fois cette « *relation* » mise à jour, on la somme de fournir des explications sur les événements. Mais elle ne peut en offrir aucune. Elle proteste vivement contre le fait d'être d'une quelque façon reliée avec ces événements et elle nie toute intention malveillante envers ses maîtres. Les faits, cependant, sont là : les « *coups*, nous dit-on, *la suivent de pièce en pièce* ».

À partir de ce moment donc, les événements pour le moins énigmatiques survenus au cours des dernières semaines se présentent sous un nouveau jour : jusqu'ici, on pensait qu'ils étaient probablement le fait d'une personne « *rusée et habile* » mais, à présent, on est forcé d'envisager le fait qu'ils sont bien liés à la présence - pourtant passive - de la jeune servante. Mais l'élucidation de la relation entre la servante et les événements se double d'un autre problème :

[1279] Le phénomène dit des « raps » est à l'origine du « spiritisme moderne » Les Sœur Fox, 1848, Rochester (état de New York) auraient communiquées avec les « esprits » par le biais de ces « coups » dans les murs.

d'après les témoins, les « *coups* » les plus effarants de part leur intensité et leur fréquence ont lieu précisément lorsque Mary est endormie. Autrement dit, les cloches sonnantes et les « *coups* » ne sont pas le fait de la volonté consciente de Mary. Ils ne peuvent avoir été produits que par quelque « *force invisible* » que d'aucuns interprètent en termes de « *sorcellerie* » (*witchery*). L'auteur nous dit que, dans les environs, beaucoup considèrent désormais la servante comme « *possédée par un esprit malin* ».

À partir de ce moment, la servante éveille une certaine crainte dans le voisinage mais aussi un intérêt grandissant, mêlé d'effroi, chez l'ensemble des membres du foyer. Aussi, malgré, dit-on, l'aversion de l'ensemble des membres de la maisonnée pour toute croyance hétérodoxe en des « *forces invisibles* » - que ce soit la sorcellerie, le spiritisme ou quelque autre doctrine « *fallacieuse* » - on décide de la garder ; peut-être, nous dit l'auteur, par « *le désir de voir à quelles manifestations cela conduirait ; quels nouveaux développements se réaliseront ; et où l'affaire prendrait fin* ».

Devant le nouveau tour pris par les événements, l'auteur condense dans une formule l'enjeu du cas de Mary Whittey tel qu'il se présente aux lecteurs circonspects. C'est d'ailleurs certainement sous ce même angle qu'il s'est présenté à James, à l'aune de ce qu'il cherche lui-même à s'expliquer :

« […] *On peut se demander,* dit-il*, qu'elle était la condition de la jeune femme pendant ces manifestations ? Se trouvait-elle dans un état de sommeil naturel, ou bien était-elle en transe ?* »

L'auteur conçoit ici la « transe » de façon traditionnelle : c'est, dit-il, « *un état dans lequel l'âme semble être sortie du corps pour un autre mode d'être* ». Dès lors, s'il invoque la transe, c'est parce qu'elle seule lui apparaît être en mesure d'activer des puissances issues d'une autre dimension, parallèle ou invisible. Dans l'état des connaissances de l'époque, la transe fournit la seule explication disponible.

Pourtant, continue l'auteur ; et c'est là une des singularités du cas de Mary Whittey, dans ce cas précis, la transe ne semble pas en jeu :

« […] À *ces questions, je réponds que d'après les jugements des témoins qui ont visité la chambre, son sommeil était parfaitement naturel, bien qu'il semble sans aucun doute qu'il y avait une relation étroite entre les bruits et elle.* »

Dès lors, comment expliquer la « *relation étroite* » avérée entre les manifestations et Mary ? Comment peut-elle sembler être gouvernée par des forces extérieures invisibles sans qu'un processus de transe soit en jeu ? Faut-il, comme semble le suggérer l'auteur, envisager l'existence d'un autre état énigmatique capable lui aussi mettre en rapport avec une autre dimension ? Il faudrait alors envisager l'existence d'une forme analogue liée au sommeil naturel ; elle aussi capable de mettre un système nerveux donné en relation avec des « *forces invisibles* ».

Des déplacements et soulèvements d'objets

Durant le mois d'août, les membres de la maisonnée sont les témoins de ce que l'auteur présente comme un nouveau « *développement* » des « *forces latentes* » dont la servante se trouve apparemment être l'intermédiaire. Mary devient en effet l'auxiliaire de nouvelles « *manifestations mystérieuses* ». En sa présence, alors qu'elle effectue ses travaux domestiques, on remarque que des objets et des meubles - des bancs, des chaises, une table - se déplacent d'eux-mêmes, sans qu'aucune force humaine ne soit à l'origine. Le phénomène, nous dit-on, prend un tour particulièrement intense lorsque Mary effectue ses tâches de repassage (*ironing*) puisque la table sur laquelle elle opère se soulève toute seule. Peu à peu, les témoins font le lien avec la plaque de fer qu'elle utilise pour cette tâche ménagère dans la mesure où, dès qu'on la retire, la table retombe violemment sur le sol. Un jour, alors qu'il y a de nombreux témoins, cette « *force invisible* » culmine en intensité : la plaque de fer se casse littéralement en deux. C'est la consternation générale.

L'« électricité » comme cause des phénomènes ?

Ces déplacements d'objets se sont produits, nous informe-t-on, lors des trois premières semaines du mois d'août. À ce même moment, un homme qui avait été mis au courant de cette « *sorcellerie* » et que l'on nous présente comme un « *gentleman* » doublé d'un « *homme de science* » s'est résolu à venir rendre visite à la famille pour entreprendre un examen du cas. Ce dernier, nous dit-on, est libre de toute superstition ; c'est un « *esprit bien équilibré* » qui s'efforce de commencer son enquête sans aucune prédisposition envers telle ou telle explication.

Cet homme de science avait, dit-on, « *dépisté l'idée d'après laquelle l'ensemble de l'affaire n'était pas facilement explicable par les lumières de la science* ». L'hypothèse qu'il formule pour expliquer les « *coups* », les cloches sonnantes et les déplacements d'objets est qu'ils sont tous dus à une « *production de l'électricité* ». Il construit en effet son raisonnement sur fait que la servante n'est en rien un « *agent conscient* » en mesure de contrôler les phénomènes. Puisqu'il s'agit de forces extérieures qui ne dépendent apparemment pas de la volonté de Mary, il se propose de les

matérialiser à la lumière de théories physiques connues plutôt que d'en appeler à des « *forces invisibles* » que d'aucuns sont portés à assimilés à un « *sort* ».

Pour tester sa conjecture, il isole les pieds du lit où dort Mary par la mise en place de carreaux de verres sous chacun d'eux. Or, une fois cette manipulation effectuée, il s'avère que les bruits apparaissent pendant le jour mais pas pendant la nuit, lorsque Mary est couchée. Durant les six semaines où les pieds de lit ont été isolés, on n'a observé aucune réapparition des « *coups* ». Cependant, à la septième semaine, les phénomènes sont réapparus. Ceci menaçait toute son explication ; sauf que l'on s'est rapidement rendu compte que l'un des carreaux avait glissé, détruisant ainsi l'isolation.

Par cette expérience, il semblait désormais prouvé que l'électricité, même si elle n'était pas la « *seule cause* » des manifestations, était au moins un « *puissant agent* ». Les phénomènes stupéfiants pouvaient donc en partie s'expliquer à la lumière des « *lois bien connue de l'électricité* ». Il devenait évident, nous dit l'auteur, qu'il y avait bien « *un type, une manière ou une sorte d'attraction, électrique ou non, entre les objets inanimés de bois, de métal et de pierres et la fille qui les faisait bouger ; mais que ce pouvoir était entravé ou cessait d'exister dès lors que les objets étaient isolés* ». Toutes ces choses donnaient une « *tournure électrique* » aux phénomènes.

Mais le gentleman, nous dit l'auteur, n'était pas pleinement satisfait de la justesse de sa théorie dans la mesure où elle s'appuyait sur seulement une seule démonstration expérimentale. De plus, l'auteur rapporte que le gentleman se confronte à un fait qui contredit partiellement son explication : il a remarqué que les manifestations les plus frappantes avaient lieu les jours de grandes pluies. Or, cela va à l'encontre du fait physique établi d'après lequel une pression atmosphérique importante contrevient à la circulation optimale de l'électricité. L'ensemble du phénomène, conclut l'auteur, ne pouvait donc pas uniquement être gouverné par les lois de cet « *agent subtil* ».

Le test d'une séance spirite

Au cours des pages du livre, l'auteur a jugé nécessaire de préciser à plusieurs reprises qu'aucune personne dans l'entourage de la servante n'était « *teintée de cette hérésie moderne* » qu'est le spiritisme. On apprend que pour l'ensemble des membres de la famille chez qui Mary travaillait, l'idée que ces manifestations soient dues aux retours d'esprits désincarnés était « *tout simplement ridicule* ». C'est pourquoi, il relate qu'ils ont jusqu'ici toujours refusé d'accueillir les spirites du voisinage pour leur permettre d'observer les phénomènes. Ils n'y voyaient qu'une « *source d'ennuis* ». Pour eux, cette explication n'était « *ni à craindre ni à idolâtrer* » mais « *simplement à écarter* ».

Cependant, à partir de ce moment, devant le caractère persistant des manifestations et à titre de « *pure expérience* », on apprend qu'ils ont finalement consenti à organiser des « *séances* » dans le but d'observer les effets qu'elles pourraient bien occasionner sur la servante. Mary fut donc invitée à s'asseoir avec les autres. On forma la « *chaîne mystique* » autour de la table en se joignant les mains et l'on invoqua avec tout le sérieux possible les habitants l'autre monde. Des « *coups* » furent entendus au cours des quelques séances mais, nous dit-on, il fut impossible d'obtenir une quelconque « *communication* », ni de produire la moindre « *lueur d'intelligence* ».

Les séances, nous dit l'auteur, n'ont produit qu'un seul résultat apparent : celui de générer « *la plus grande des excitations* » chez la jeune femme en la rendant « *quasi-frénétique* ». D'après les témoignages recueillis, l'auteur relate qu'il était à la fois « *curieux et pitoyable* » d'observer la jeune femme pendant ces séances : l'expression d'horreur sur son visage, la vision de tous ses muscles convulsés et de tous ses nerfs en tension lui donnait l'apparence d'une personne en proie à une véritable « *agonie mentale* ».

Aussi, ce fut un « *grand soulagement* » lorsque les séances furent jugées inopportunes car la santé de la jeune femme se dégradait à vue d'œil : elle devint plus faible de jour en jour et perdit beaucoup de poids. Les perturbations de son système nerveux « *très actif* » augmentaient en violence de jour en jour. À partir de ce moment, elle a commencé à se plaindre de « *grandes douleurs à la tête* » : ses oreilles, disait-elle, lui sont source de grand tracas car elle « *entend des bruits fracassants* ». Parfois, elle sombre dans des « *états léthargiques* » desquels il est des plus difficiles de la sortir. Pourtant, malgré ses souffrances, elle continue à honorer ses devoirs quotidiens aux côtés de ce « *sort mystique* » relié à elle d'une quelque façon. À ce point de l'ouvrage, on comprend que l'explication spirite classique ne semble pas convenir pour expliquer les phénomènes entourant la servante. L'auteur tend ainsi à faire supposer aux lecteurs qu'il s'agit d'une déviation énigmatique de la phénoménologie spirite classique.

Une susceptibilité anormale à la musique

Un autre fait singulier rapporté à ce point de l'ouvrage consiste dans « *l'effet curieux* » que la musique produisait sur elle. Mary, précise-t-on d'abord, n'a jamais appris la musique mais on a remarqué que lorsqu'elle accompagne une des dames de la maison qui joue de l'orgue à l'église, elle s'endort systématiquement à partir du moment où la mélodie devient puissante. Ici, remarque l'auteur, on a affaire à une *« contradiction directe d'une loi bien connue et acceptée* » ; à savoir, que la tranquillité et le silence sont les conditions ordinaires du sommeil. On a donc affaire ici à un type spécial de sommeil qui peut être induit par une prostration nerveuse due à la confrontation au bruit. Dès lors, comment rendre compte de ce phénomène ? « *L'ordre des choses,* nous dit l'auteur,

semble être une nouvelle fois comme renversé ». Ce sont là, ajoute-t-il, « *plus des questions posées que résolues* ». Il signale encore une autre particularité musicale chez la jeune femme : à savoir, son habitude de chanter la nuit quand elle est endormie, et ce pendant des heures entières, alors qu'on ne lui connaît aucune propension ni aucun talent dans son état éveillé.

Un fait de « clairvoyance »

La gamme des « *manifestations* » ne s'est pas limitée à ces seuls événements physiques. D'après l'auteur, *« la famille était destinée à être le témoin de développements encore plus déconcertants* » par la manifestation « *d'un pouvoir encore plus inhabituel et effrayant* » puisque le phénomène qui prit la suite des autres ne consiste en « *rien de moins,* nous dit l'auteur*, qu'une authentique manifestation de clairvoyance* ».

À la fin de l'été, une des filles de la famille part vivre pour quelques mois dans une autre ville. Après une absence de plusieurs semaines, Mary montre une grande préoccupation à son égard et déclare qu'elle est malade. La famille demeure incrédule devant ses assertions ; d'autant qu'on vient de recevoir une lettre d'elle dans laquelle elle stipule qu'elle se porte pour le mieux. Mary, pourtant, exprime l'idée qu'elle souffre en ce moment même d'une mauvaise et douloureuse plaie à la main. Or, quelques semaines plus tard, il s'avère avoir été précisément comme elle l'avait dit. La jeune femme s'était blessée le jour où Mary s'était souciée de son état de santé.

Crise de démence hystérique

Sur la proposition du gentleman déjà évoqué qui s'efforçait d'étudier toujours plus en avant le cas de la servante, on envoie Mary prendre quelques jours de vacances. Durant son absence, aucun phénomène n'est observé. Ce qui est une confirmation supplémentaire de son lien avec les « *manifestations* ». Mais, nous dit l'auteur, « *la sorcellerie n'était pas finie* ». À partir de son retour et jusqu'au 12 septembre, « *des manifestations variées prirent place quotidiennement et avec un effet visible sur la santé de la jeune fille* ». De jour en jour, elle devient de plus en plus « *nerveuse et excitable* ». La nuit du 12, elle fut saisie d'une « *violente attaque d'hystérie* ». Le « *paroxysme* », nous dit-on, a duré trois heures et pendant tout ce temps Mary était « *inconsciente* » et sujette à des convulsions très violentes ; au point que la force de toutes les personnes présentes a été requise pour la contenir sur son lit. Une fois le paroxysme passé, elle s'est endormie et elle a dormi calmement jusqu'au matin.

Pendant les jours suivants, elle a montré un « *état nerveux très excitable* » avec des retours du paroxysme durant lesquels, toutefois, elle a gardé conscience. Elle a alors commencé à se plaindre d'une « *douleur aiguë à la tête* », « *près de la base de son cerveau* ». Elle se plaint toujours d'entendre des bruits singuliers qui la perturbent. On apprend qu'elle souffre aussi, lors de ces attaques, de saignements du nez abondants. Selon elle, cela occasionne un « s*oulagement* » de sa sensation déplaisante éprouvée à la tête. Comme si, pense-t-on alors, les saignements permettaient à quelque mystérieux corps étranger de s'écouler.

Après une période de « *prostration* » qui a suivi son paroxysme nerveux, aucune « *manifestation* », ni aucun « *développement mystérieux* » n'a eu lieu. Mais son état nécessite à présent de lourds soins. Elle est devenue un véritable « *fardeau pour la famille* ». C'est pourquoi, on a pensé qu'il était préférable qu'elle soit internée dans un asile où elle pourra recevoir un traitement médical adéquat. Dans les mains des médecins, on a pu constater une nette amélioration en quelques jours. Après trois semaines d'internement, elle semblait en mesure de reprendre ses devoirs. Une fois de retour dans la famille, on a pu constater une évolution très positive de son état de santé au cours duquel elle assez rapidement redevenue une « *robuste jeune fille* ». En quelques semaines, elle redevient une employée modèle qui effectue ses devoirs avec zèle. Elle exprime même à présent le désir d'apprendre à lire et à écrire. Au cours des semaines suivant son retour de l'hôpital, on n'observe aucune « *manifestation* ». Elle est restée « *tranquille* » la plupart du temps mais tout en étant « *anxieuse* » au moindre bruit ; comme si elle était effrayée à l'idée d'une récurrence possible de ces « *singulières transactions* ».

Somnambulisme

Durant cette période de calme relatif, les « *forces invisibles*, relate l'auteur, *étaient restées dormantes ; mais elles allaient bientôt revêtir un nouveau rôle* ». Cette fois-ci, ce fut sous la forme du somnambulisme : la nuit du 28 novembre, on entendit de nombreux bruits de pas dans la maison qui signalaient une intense activité nocturne. La maîtresse de maison en fut réveillée et découvrit Mary qui, au milieu de la nuit, tout habillée et l'air placide, effectuait ses devoirs domestiques. La maîtresse de maison, après de grands efforts, a réussi à « *réveiller* » la servante. Celle-ci, à son réveil, marqua une expression de « *grand effroi* ». Après quoi, elle est retournée au lit. Au matin, elle fut incapable de se souvenir ce qui s'est passé durant la nuit. Cette situation, dit-on, a augmenté sa nervosité ; ce qui fit craindre à tous l'apparition d'une nouvelle crise.

La nuit suivante, on choisit cependant de la laisser faire afin d'observer ce qui se passerait dans son état de somnambule. On se rend compte que pendant la nuit, Mary se rend à la cuisine,

balaye, brique, se lave etc. Bref, elle effectue ses devoirs le plus normalement du monde alors qu'elle est inconsciente ; et ce, pendant plusieurs heures. A ceci s'ajoute le fait que tous firent surpris par le fait que dans cet état, durant quatre nuits d'affilée, Mary travaillait sans aucune lumière alors qu'elle effectuait des tâches telles qu'aiguiser les couteaux etc. Mais aussi lire et étudier conformément à ses résolutions etc. Pendant cette période de somnambulisme, on a observé aucun « *coup* », ni aucune « *manifestation* » quelle qu'elle soit ; que ce soit durant la nuit ou le jour.

À ce moment du texte, l'auteur formule à nouveau une nouvelle série de questions à propos des variations énigmatiques de la « *mystérieuse condition* » de Mary :

« *Quelles que soient la force, la puissance ou la condition qui ont causé les coups, les sonneries de cloches etc. en sa présence ; elles étaient mises en sourdine par les forces, les puissances ou les conditions qui produisaient le somnambulisme* ».

L'auteur continue alors son raisonnement :

« É*tait-ce pour partie la même force ? Ou bien une autre phase du même pouvoir développé autrement ? Ou bien était-ce quelque chose d'entièrement séparé et de déconnecter de toute relation avec l'autre ? Un pouvoir indépendant, agissant par et pour lui-même et sujet à ses seules lois* ? »

Là encore, se pose la question des conditions et surtout des variations des phénomènes dont Mary se trouve apparemment être l'auxiliaire ? Est-ce que ce sont des « forces » différentes qui sont en jeu ? L'auteur évoque l'idée d'un conflit et/ou d'une substitution entre différentes ces différentes « forces ». Bien entendu, demeure la question de la source de ces « forces », et de l'explication générale des « manifestations ». Or, on va voir que les événements vont prendre encore une nouvelle tournure, cette fois, lié à des formes cliniques un peu mieux établies.

Un paroxysme hystérique

Au matin de sa cinquième nuit de somnambulisme, on découvre Mary dans une « *condition extrêmement nerveuse* ». Dans la nuit, la demeure avait déjà été réveillée par de grands cris. C'était le signal, nous dit-on, d'une attaque hystérique qui cette fois fut encore « *plus profonde que toutes les autres* ». Après cette attaque « *très violente* », Mary a été l'objet d'une prostration prolongée suivie par un sommeil profond qui a duré plusieurs heures.

À son réveil, Mary semble au plus mal : son regard est hagard, perdu, moribond et elle se plaint à nouveau de cette « *étrange et indescriptible sensation dans la tête* ». Au cours des deux ou trois jours suivant, son état empire dramatiquement. On décide alors de l'envoyer une nouvelle fois à l'hôpital pour suivre le même traitement qu'il l'avait soulagé. À l'hôpital, son état s'améliore mais beaucoup plus graduellement que la première fois. Il lui faut plusieurs semaines avant qu'on puisse déceler une amélioration visible. Un médecin dit de Mary qu'elle « *semble avoir été brisée* ».

Après quelques semaines, toutefois, elle est de retour à la maison. L'ensemble de la maisonnée, nous dit l'auteur, semble heureux de la revoir car on avait craint une « fin fatale ». Cependant, « *les curieuses manifestations qui se sont développées au travers d'elle* » lui ont « *aliéné la sympathie des femmes* » qui la regarde désormais comme « *possédé par un esprit malin* ». On ne veut plus la voir ni la fréquenter. Mary se décide donc « *la mort dans l'âme* » à quitter cette maison et à partir pour la ville voisine de Worcester, « *sans amis, ni famille, ni recommandation* ».

Une « prémonition favorable »

D'après le récit de l'auteur, alors qu'elle errait de par les rues de la ville dans un état de complète d'absence d'esprit, elle s'est soudainement arrêtée devant le square Washington comme « *commandée* » par « *l'apparence plaisante* » de la rue de la Providence qui lui faisait face. Telle qu'elle semble l'avoir rapporté, une voix lui a alors murmuré à l'oreille : « *prend cette rue !… Prends là !* ». Presque découragée, nous dit-on, Mary s'est finalement résolue à « *obéir à ce mandat secret* ». Elle a alors posé ses bagages au sommet de la colline devant la résidence de Mr. J. Mc. F. où elle a frappé à la porte. La maîtresse de maison cherchait justement une candidate pour les travaux domestiques et elle fut engagée le jour même.

Un nouveau cycle de « développements »

Deux semaines après son arrivée dans la nouvelle maison à Worcester, les cloches de la porte d'entrée tintèrent d'un carillonnement violent et inattendu ; ce qui eut pour effet d'effrayer la famille de par le caractère soudain et la persistance de ces tintements. Mais, cette fois-ci, ce phénomène a causé, nous dit-on, « *spéculation et émerveillement* ». Quelques jours plus tard, au tintement intempestif des cloches s'est ajoutée l'apparition des « *coups* ». Ces « *manifestations* », rapporte-t-on, ont lieu à toute heure et dans toutes les pièces.

Très vite, la maîtresse de maison conçoit qu'il puisse y avoir une relation entre ces phénomènes et l'arrivée de la nouvelle servante : elle se dit que la servante est peut-être un « *médium spirituel* ». Elle interroge alors Mary qui lui explique que *« oui, ce sont ces choses qui l'ont rendu malade ; qu'elle a perdu sa place à cause d'eux et qu'elles ne lui apportent que malchance* ». Devant la

sollicitude de sa maîtresse à son égard, Mary lui donne le récit complet des nombreux « *développements* » qui se sont manifestés à elle sur son ancien lieu de travail. L'intérêt de Miss Mc F. pour Mary s'intensifie.

Au cours de semaines suivantes, Mary surprend encore la famille par ses manifestations de somnambulisme. Comme ceux déjà rapportés, elle effectue son travail sans lumière. Puis, au somnambulisme, s'est ajoutée la « *clairvoyance* » dont voici l'épisode relaté : un des enfants avait perdu ses précieux boutons de manchette. Mary manifeste alors un intérêt inhabituel pour cette perte. Pendant la nuit qui suit la perte, elle se lève en état de somnambulisme, part dans les rues et s'arrête quelques rues plus loin, dans la neige, à un endroit précis. Ici même, elle retrouve l'un des boutons puis répète l'opération un peu plus loin et retrouve l'autre bouton. Elle retourne ensuite à la maison et dépose les boutons sur la table. Tout cela, sans s'être jamais éveillée ; car ces mouvements avaient été observés durant la nuit. Ses performances durant son état somnambulique ou de transe ne se réduisaient donc pas au seul accomplissement de ses devoirs domestiques.

En ce qui concerne les travaux domestiques, ils étaient bien mieux accomplis pendant la nuit. Ce qui témoigne d'une capacité d'exécution supérieure que dans sa condition éveillée ordinaire. Les habitants remarquent eux aussi le fait qu'elle n'avait jamais de lumière pendant son travail de nuit. On apprend enfin que la façon la plus rapide de la « *réveillée de sa transe* » était d'illuminer soudainement la pièce. Alors, invariablement, elle s'effondrait sur le sol.

Pendant plusieurs semaines, ses attaques de somnambulisme étaient confinées à la nuit. Puis elle a commencé à « *s'endormir* » à son travail pendant la journée. Néanmoins, elle maintenait ses occupations régulières et son « état de transe » ne pouvait être découvert que par une observation vigilante. D'abord, la transe avait lieu pendant 1 ou 2 heures au cours de la journée, puis elle apparaissait jusqu'à 2 ou 3 fois par jour. La durée de « *l'attaque de sommeil* » était de plus en plus longue, jusqu'à ce que, finalement, elle soit dans cette condition somnambulique du matin au soir. Alors, elle sortait seulement de sa condition pour répondre à des questions ; puis retomber en transe après y avoir répondu. Ses réponses, dit-on, étaient invariablement correctes et ne pouvaient donc pas émaner d'un « *cerveau troublé ou démoralisé* ».

Mary devient « médium »

Les « *phases de sa médiumnité* », remarque encore l'auteur, évoluaient donc constamment. Ce serait telle manifestation ce jour, puis telle autre la semaine suivante. Ce caractère polymorphe et inattendu, là encore, constitue bien la singularité de sa condition. Or, bientôt, un nouveau « *développement* », plus énigmatique peut-être que tous les autres, va se manifester. Un jour, la

famille fut surprise d'entendre des « *sifflements* » (*whistles*) qui résonnaient dans toutes les parties de la maison. Cette curieuse manifestation de sifflements eut lieu pendant plusieurs jours sans qu'on puisse déterminer leur origine. Quelque temps plus tard, le « Dr. F », un « *médecin clairvoyant* » des environs qui veniat rendre une consultation à l'un des enfants de la maison, fut présent alors que cette « phase de sa médiumnité » se manifestait. Il fut, dit-on, très intéressé et conduisit une enquête sur leurs premières apparitions. Le docteur, nous dit-on, entra alors en transe et déclara à la famille que les sifflements étaient la manifestation d'un « *esprit ami* » avec qui l'on pourrait bientôt communiquer. Quelques jours plus tard, la prédiction du Dr. F.se réalisa : les sifflements apparurent avec suffisamment de distinction pour redonner le ton des mots et bientôt des phrases. On put peu à peu discerner dans ces sifflements les paroles d'une multitude d'« *esprits amis* » qui purent s'exprimer « *avec plénitude* ».

Parmi ces « esprits », l'un d'eux a été rapidement identifié. Avant la guerre, le frère de Mrs Mc. F., Charles, avait été un intime de la famille. Il était l'oncle favori des enfants car il aimait danser avec eux et leur chanter des chansons. Mais, quelques années auparavant, il est mort au front en tant que tambour du régiment du Massachusetts. Aussi, ce fut une singulière surprise quand les sifflements reprirent un des morceaux favoris de l'oncle Charlie. Sur la base de cette mélodie identifiée, la famille était convaincue que c'était bien l'oncle Charlie qui dirigeait la musique et qui tentait de communiquer avec eux. Ce procédé musical, nous dit-on, leur permit d'avoir de nombreuses discussions avec l'oncle. La famille était profondément reconnaissante de la découverte de ce « *nouveau moyen de communication* ».

Mais les sifflements n'émanaient pas uniquement de l'oncle Charlie, ni ne jouaient toujours des sons agréables. Un jour, un « *son lugubre* » se fit entendre. Une fois entré en dialogue avec ce dernier, il prétendait venir du père de Mary qui est mort en Irlande des années auparavant. Il fut, dit-on, suivi d'un autre « *sifflement plaintif* » venu cette fois de la mère de Mary et qui répétait sur un ton morne : « *pauvre Mary* ». Cette phrase, nous dit-on, correspond aux derniers mots de sa mère.

Peu après, un incident remarquable vint fournit ce qui est présenté comme un « *test* » au sujet de la capacité de « *connaissance* » issue des sifflements : la mère de Mary lui donna par ce singulier biais l'information selon laquelle son frère, qui résidait dans une ville lointaine, était très malade de la fièvre typhoïde. Mary lui écrivit et reçut en réponse quelques semaines : « *je suis désolé de ne pas pouvoir t'assister car j'ai été très malade de la fièvre typhoïde* ». Là encore, il s'agit d'une nouvelle occurrence de prétendue « clairvoyance ».

Pendant toute la durée où elle occupât cet emploi, un grand nombre de personnes vinrent lui rendre visite car elles étaient désireuses d'essayer de communiquer - par le biais des sifflements

- avec des personnes disparues. Mais, nous dit-on, il était très rare que Mary y consente. D'autres personnes se présentèrent mais dans le but de la « *tester* » ces prétendus « pouvoirs ». On a alors assujetti la servante à des « *traitements brutaux* » en lui perçant la bouche d'une aiguille ou en lui faisant respirer de l'ammoniaque. On rapporte que ces personnes sceptiques tentèrent également de prouver que les sifflements étaient le produit du seul « *ventriloquisme* ». L'auteur, cependant, rapporte que ces personnes ont toujours échoué à déterminer les causes véritables des sifflements.

Nouveau et dernier cycle de « développements »

Au mois de juin, le contrat de Mary avec la famille Mc. F. pris terme. Aussitôt, elle a trouvé une nouvelle place auprès de la « famille de M. D. » au foyer de laquelle d'autres curieuses manifestations eurent lieu. L'exposé de ce nouveau cycle, constitue le dernier chapitre de l'ouvrage et il est présenté par l'auteur comme le développement ultime. C'est à ce moment qu'il livre sa position à l'égard de l'authenticité des phénomènes dans ma mesure où il déclare :

« *Certains douteront de certaines manifestations qui eurent lieu. À cela, nous n'avons que peu de mots à dire car déjà dans les livres anciens, on parle d'une certaine classe de personnes « qui ne croiront pas, quand bien même quelqu'un reviendrait d'entre les morts » ».*

Ce à quoi il ajoute :

« *Cette race n'est pas éteinte* »

Mary commence ce nouveau travail le 1er août 1870. Il est précisé que les gens qui l'ont accueilli connaissaient déjà toutes les différentes « *phases de sa médiumnité* » et l'ont recruté avec la pleine connaissance de ce à quoi ils pouvaient s'attendre. Quelques jours plus tard, Mary eue des accès de somnambulisme. Là encore, le travail effectué en état de somnambulisme était exécuté de façon supérieure à celui dans son état éveillé.

La phase somnambulique céda bientôt la place aux « *sifflements* » qui augmentèrent progressivement en fréquence et en variété. Ils furent, nous dit-on, la source de beaucoup d'intérêts et de commentaires. Les enfants devinrent bientôt familiers avec eux. Très souvent, les sifflements prenaient une forme purement musicale, reproduisant des morceaux connus, « *dans le bon rythme* », de telle manière qu'un accompagnement au piano pouvait être exécuté en parfait accord avec eux. Les membres de la maison, rapporte l'auteur, éprouvaient un plaisir tout

particulier lorsque c'est « l'oncle Charlie » qui se manifestait de cette manière. Car, très souvent, « Charlie » glissait des saillies humoristiques par un commentaire sifflé après chaque strophe.

Les deux sifflements distincts que l'on entendait les plus fréquemment furent baptisés « *oncle Charlie* » et « *Mr. Whittey* ». La famille leur demandait régulièrement des conseils et reçut des réponses curieuses, « *souvent comiques* », nous dit-on. Mr. D. lui-même, le maître de maison, était « *très intéressé* » par les « *communication*s » bien qu'il fût sceptique au premier abord. Un des pouvoirs le plus merveilleux développé par les sifflements était la connaissance intime qu'ils possédaient de toutes les transactions qui avaient cours dans la maison. À une occasion, un enfant perd son traîneau. On prit l'habitude de solliciter les « sifflements » pour retrouver des objets perdus. Tous s'accordaient à reconnaître aux sifflements un « *pouvoir merveilleux de connaissance* ». Mais les sifflements de « Mr Whittey » prenaient parfois un tour franchement lugubre : une ritournelle menaçante, avec des sifflements véhéments et des « coups » très forts qui s'immisçaient régulièrement dans la vie quotidienne de Mary ; toujours accompagnés de la phrase monotone ; « *Pauvre Mary* »… « *pauvre Mary* ». ; et des réactions de la jeune femme : « *va-t'en maudit sifflement ! Va-t'en !* »

La mort de Mary?

À son nouvel emploi, on avait pensé que sa santé s'améliorerait en lui donnant à faire un travail moins exténuant mais, nous dit-on, elle fut bientôt victime d'un refroidissement, suivi d'une pneumonie qui la laissa très souffrante pendant de longs mois. Dans sa maladie, l'esprit de son père la surveillait souvent. Les sifflements répétaient toujours : « *pauvre Mary* ». À la fin de l'automne, elle fut prise en charge par les sœurs de la charité où elle passa l'hiver puis le printemps pour finalement succomber au mois de juillet. L'auteur rappelle alors que si la « *carrière terrestre* » de Mary Whittey fut très brève elle fut cependant pleine d'événements, d'incidents étranges, de manifestations effrayantes. Aussi, juge-t-il que peut-être aucune autre vie ne fournit autant de matériau pour l'analyse et l'étude sérieuse.

L'auteur conclut son récit sur ces réflexions : on peut se demander si ces manifestations ont cessé avec sa mort ? Ce à quoi il répond, *« Non »*, car d'après lui à l'occasion de la visite d'un « puissant médium » à Worcester, Mary se fit connaître à Mme D. au moyen des sifflements et dit : « *Je suis encore avec vous, mais pas sous ma forme naturelle, je serais toujours avec vous pour vous aider, physiquement et spirituellement. Je ne me sens pas chez moi lorsque je suis ailleurs que chez vous – pour votre bonté manifestée dans le monde matériel* ».

Il y a deux ans, lors d'une « *séance musicale* » tenue chez un ami de Mme D., à Worcester, Mary et oncle Charlie se manifestèrent à nouveau au moyen des sifflements. Un

accompagnement à la guitare, alors que personne ne jouait, des sifflements se firent entendre. Ce qui fait dire à l'auteur : « *bien que morte elle parlait encore* ».

*

5.

Le Révélateur : un compte-rendu des vingt et un jours de transe d'Abraham P. Peirce, médium spirite*, à Belfast dans l'état du Maine, augmenté d'un résumé de sa vie* ; publié pour l'auteur par D. Bugbee & Co, Bangor, Boston, 1857, 55 p.

Ce livre est le plus ancien de toute la liste des livres « tenus en haute estime ». Il s'agit d'un document historique assez extraordinaire qui retrace les principaux événements de la vie d'un « médium spirite » dans les années 1850 : au moment où le « mouvement spirite » américain était en plein développement[1280]. Comme l'indique le titre, le principal des événements dont il fait le récit est une transe qui a duré trois semaines de suite et au cours de laquelle le médium a été en mesure de transmettre à un petit cercle de fervents adeptes les étapes de sa « progression » dans les différentes « sphères » d'un monde spirituel invisible. De cet espace, que l'auteur décrit comme « l'au-delà », il a « transmis » des descriptions de ses « visions », de ses rencontres et de ses conversations.[1281]

[1280] Sur l'histoire du spiritisme aux Etats-Unis, F. Podmore (1903), *op. cit*. R. Cox, (2003a), *op. cit*.
[1281] Le terme de « révélateur » est ici synonyme de médium : à savoir, un individu privilégié qui joue le rôle d'intermédiaire entre le monde des vivants et le monde des morts.

L'ouvrage se compose de trois parties. Une première partie de vingt pages est consacrée à un récit autobiographique dans lequel Abraham P. Pierce retrace à la première personne « l'histoire du développement sa médiumnité ». Dans la seconde partie de trente-cinq pages, le frère du médium, David Peirce, livre la chronique des « révélations » survenues au cours des vingt et un jours de la transe. Une petite note intermédiaire de trois pages qui sert de préliminaire au récit des « révélations » précise, quant à elle, l'intention à l'origine de cette brochure publiée à compte d'auteur : il s'agit, dit-on, de « *rapporter le type d'existence dont l'esprit fera l'expérience une fois qu'il aura quitté la terre et son corps* ». Car, pour les adeptes de la doctrine spirite, le corps physique n'est que le « *fac-similé* » d'un « corps spirituel » immensément plus vaste. Le lecteur apprendra donc dans ce livre l'existence d'une autre forme de vie dans « un univers spirituel plus développé » et dans « une condition spirituelle plus complète ». Il apprendra également que le « corps terrestre » n'est seulement qu'une « station » pour l'esprit dans la mesure où la mort physiologique permet une « seconde naissance » dans cet univers spirituel. C'est pourquoi, Abraham Peirce est présenté à ses lecteurs comme « *Celui qui va vous révéler l'autre monde* ».

Un tel aplomb conduit naturellement à se demander en quoi cet ouvrage a-t-il bien pu être « important » aux yeux de James ? Comment un tel texte a-t-il pu s'intégrer à ses réflexions ? D'autant que, comme en témoignent les écrits de sa main sur le sujet, que nous avons rassemblés dans la conclusion de cette notice, on décèle chez lui une grande ironie à l'égard de la valeur idéologique de ces productions spirites typiques dont il souligne à plusieurs reprises « l'extrême trivialité »[1282].

En premier lieu, cette brochure est un témoin historique emblématique de ce en quoi consistaient les doctrines et surtout les pratiques du spiritisme[1283]. En second lieu, de par le caractère hors ligne du phénomène des « vingt et un jours de transe » qui y est rapporté, ce texte contribuait à circonscrire le problème central pour James des « conditions » de la transe. Il est évident que, de par sa durée exceptionnellement longue, on a affaire ici à une forme extrême de l'état de transe. Or, le récit de la « révélation », tout comme le récit autobiographique, est parsemé d'observations sur la condition physique du médium. Un lecteur armé d'un regard clinique aiguisé pouvait donc déceler entre les lignes la mention furtive des symptômes de cette condition psycho-physiologique énigmatique[1284].

1282 PP, vol 1, p. 228. EPR, p. 83, 85.

1283 D'après la littérature secondaire où l'on peut retrouver la trace de ce livre, ce dernier semble relativement connu. R. Cox, « Vox Populi, George Washington Post-mortem Career », *Early American Studies*, vol. 1, n° 1, 2003, p. 230-272.

1284 Cf. *infra*, Varia, « Le 'rédisu inclassable', traduction de l'argument éposutémologique de James ».

Avant d'exposer le contenu de la brochure dont les assertions sont souvent assommantes, précisons encore qu'il est nécessaire de garder à l'esprit l'idée que James n'a pas pu prendre les « révélations » de cette publication pour argent comptant. Ce n'est évidemment pas l'aspect doctrinal qui l'intéresse (même si, à cet égard, il s'agit d'un véritable document historique), mais bien l'aspect phénoménal.

Cette distinction permet d'apporter une dernière précision. Le spiritisme, malgré la variété de ses manifestations est un mouvement historique bien circonscrit. Du point de vue doctrinal, il s'agit d'un complexe syncrétique de courants d'idées importées d'Europe mêlant mesmérisme, romantisme mystique et christianisme évangélique[1285]. Considéré d'un point de vue phénoménal, il gagne à être compris sous l'angle d'une réalité psychologique empirique : celle du « sommeil provoqué » issu du mesmérisme. Car c'est un fait historique bien établi que, dans les années 1850, la figure proprement américaine du « médium » s'est substituée sans difficulté à celle de la « somnambule clairvoyante » du début du XIXe siècle. Ces pratiques ont été importées d'Europe sur le sol américain par des mesméristes itinérants. D'un point de vue phénoménologique, ces deux corps de doctrines posent une même énigme au psychologue[1286].

Enfin, du point de vue des représentations sociales de ce que recouvre le terme de « spiritisme » pour un lecteur contemporain de James, on dispose à cet égard d'une description faite par Granville Stanley Hall en 1879. Il insiste sur l'identité variée de ces « idéalistes radicaux ». Pour lui, ce terme revêt

« […] *une multitude de connotations et des degrés variés de respectabilité – parmi ses adeptes, on trouve des fervents sincères qui croient que le Christ est le plus grand des médiums, avec des doctrines et motivations variées, mais aussi des illusionnistes crapuleux, des femmes aux nerfs hystériques et à l'esprit romantique décadent, des révolutionnaires et des partisans de l'amour libre qui font cause commune*. […] »[1287].

Vie et médiumnité d'Abraham P. Pierce

Au début de ce récit fait à la première personne, l'auteur déclare qu'il juge « nécessaire » de donner un compte rendu de sa médiumnité avant l'exposé de sa « révélation » qui est en constitue le point culminant. On apprend qu'il est né dans le Massachusetts, à Newburyport. À partir de l'année 1852, il a été témoin de l'émergence de « séances de médiums à effets physiques ». Peu après, il a rendu visite à un « médium qui tape » ; c'est-à-dire, qui est en mesure

1285 F. Podmore, (1903), *op. cit*, vol. 1, chapitre 7.
1286 N. Edelman, (1995), *op. cit*, A. Taves, (1999), *op. cit*.
1287 G. S. Hall (1879), *art. cit*. Sur la dimension politique du spiritisme, A. Braude, *Radical Spirits, Spiritualism and Women's Rights in Nineteenth Century*, Boston, Beacon Press, 1989.

de faire répondre les « esprits » au moyen de « coups » donnés dans une table ou dans les murs. Lors de cette séance, l'assemblée a sollicité les « esprits » sur la question de savoir qui des personnes autour de la table pourraient « faire un bon médium ». Lorsque le tour d'Abraham Pierce est arrivé, les « esprits » ont répondu « oui » par la table. Mais ce dernier déclare qu'à ce moment, il n'a pas cru que c'étaient les « esprits » qui aient « dicté cette réponse ».

En quelques semaines, pourtant, il constate en lui des « développements ». Ce qui se donne pour les « esprits » sont en mesure de produire par l'intermédiaire de son corps des manifestations de « rapping » et de « tipping » (coups et tapotements). En mai 1853, il quitte le Massachusetts pour Philadelphie. Là-bas, dit-il, il y a plusieurs « cercles » qui tiennent régulièrement des séances. Lors d'une d'entre elles, il déclare : « *j'ai senti une puissante influence passer au travers de mon cerveau, de plus en plus puissante, jusqu'à ce que mes yeux se ferment malgré mes efforts pour les garder ouverts* ». Cela dure vingt minutes. Surpris, il reste « effrayé » par cette expérience. Lors de cette même séance, « Mrs W », qui est une « clairvoyante », a perçu « l'esprit » d'un petit garçon de huit ans qui faisait des « passes » autour de la tête d'Abraham et qui surveillait s'il gardait bien les yeux fermés. Il s'avère, nous dit l'auteur, que le communiquant était son propre frère qu'il n'a jamais connu. À l'appui de cette assertion, Abraham Peirce mentionne que « Mrs W » a été en mesure de lui donner le nom correct de ce frère disparu alors qu'elle ne le connaissait pas. Ce qui constitue, dit-il un « test » de vérité. Malgré ce « test » jugé « éclatant » par l'assistance, Abraham Pierce reste sceptique.

Lors d'une autre séance, sa main est, dit-il, « contrôlée » par d'autres « esprits » puisqu'elle s'est mise à écrire « involontairement ». Lors de cet événement, il a éprouvé une « étrange sensation ». Sur la feuille était écrit : « *tu as une mission à remplir* ». Abraham déclare qu'il n'a pas eu d'autres possibilités que de « *laisser les esprits s'exprimer au travers de lui* ». À présent, il se croit en possession de « dons » de « *personnifications, de visions, d'écriture, de parole et même de guérison* ». Au mois d'octobre 1853, il quitte son emploi de marchand à Philadelphie pour se consacrer à la médiumnité. Lorsqu'il demande aux « esprits » ce qu'ils lui veulent, il obtient la réponse : « *Faire de toi un médium public* ». Bien qu'il ait répondu « non », ces derniers lui disent qu'ils le forceront parce qu'ils prendront possession de son organisation physique. À partir de ce moment, dit-il, les « esprits » « l'entransent » plusieurs heures tous les jours « contre sa volonté ».

À la fin du mois d'octobre, « ils » lui font savoir qu'il doit se rendre à New York et que deux « esprits » viendront avec lui. Mais Abraham Peirce résiste encore et refuse de partir « sur la route et sans le sou ». Aussi, pendant plusieurs jours, son sommeil est fortement perturbé. Il finit donc par « se résigner ». En route, il voit des « lumières phosphorescentes » qui, dit-il, « signalent habituellement la présence des esprits ». À New York, dans l'hôtel où il loge la première nuit, des

« coups » sont entendus par les clients dans les murs de la chambre. À ce moment, il cherche toujours à résister à « l'influence ».

Quelque temps plus tard, il est contraint à la rémission puisque sa main écrit « automatiquement » un message de « style militaire » :

« […] *Quartier général du pays spirituel – apportez ce message de vérité au camp ennemi avec une offre de paix »,* signé, « *Geo. Washington*. […] ».

Le médium suggère que ce sont les » esprits » (dans ce cas, nul autre que George Washington) qui lui transmettent à présent des ordres. Par exemple, celui de se rendre à la maison d'untel ou d'untel pour lui communiquer des informations relatives à la conduite d'une séance dans les meilleures conditions. À la demeure du Professeur West où il tient un « cercle familial » avec ses deux jeunes filles et où il s'est produit « toutes sortes de manifestations », « l'esprit de Washington » a une nouvelle fois pris possession de son corps et il a écrit sur une ardoise à destination du père : « *donnez-leur [les esprits] plus de dollars* ».

À partir de ce moment, il comprend qu'il est en mesure de recevoir ce qu'il appelle des « messages télégraphiques spirituels »[1288]. Aussi, pendant plusieurs années, de 1853 à 1856, Abraham Peirce tient des séances un peu partout sur le territoire américain : Baltimore, Pittsburgh, Cincinnati, La Nouvelle Orléans ; dans le Kentucky, l'Ohio, la Virginie, le Michigan et « dans toute la Nouvelle Angleterre ». En véritable évangéliste de la cause spirite, il reste plusieurs semaines dans chaque ville pour, dit-il, aider à la formation de « cercles de développements de médiums » et donner des conférences sur le sujet. Au cours de ses itinérances, il rencontre beaucoup d'autres médiums. Il mentionne également les « luttes » contre les révérends et les pasteurs qui s'opposent de façon virulente à la « cause spirite » au nom de la doctrine chrétienne orthodoxe.

Lors de ses voyages et des séances auxquelles il participe, il est le vecteur mais aussi le témoin d'une multitude de phénomènes : à tel endroit, il constate que les « esprits » peuvent jouer et se faire entendre sur des instruments de musique. Autre part, c'est lui-même qui délivre des messages « philosophiques » tels que ce spécimen : « *les amis, la persévérance est la racine de la progression.* », signé par « *Swedenborg, Roi* ». Peu à peu, il « rédige dans l'obscurité » toute une littérature sur les « lois de l'esprit et de la nature ». Mais après ces bons et loyaux services de plusieurs années, il a voulu abandonner ses « devoirs publics » ; et ce, contre la volonté des

1288

« esprits » qui le contrôlent. Cependant, ces derniers ont jugé ce retrait prématuré et ils ont continué à « inquiéter son esprit et fatiguer son corps ».

En conclusion de son autobiographie, il déclare que durant toute cette période, il est allé « sous la direction des esprits », « sans argent » t, et qu'il regarde à présent ce qui lui est arrivé comme un « don » qui lui a été fait. Il se perçoit comme quelqu'un ayant été « engagé » pour « *la cause de Dieu et la rédemption du genre humain devant l'erreur et l'obscurité* ». Le spiritisme, ajoute-t-il, n'a rien de neuf en tant que doctrine. La Bible contient suffisamment de preuves que les « esprits » se sont manifestés souvent sur terre. À l'appui de cette idée, il rappelle que le Livre Saint a été donné au travers des prophètes et des apôtres qui étaient eux-mêmes des « médiums ». Le spiritisme représente selon lui la « seconde venue du Christ » ou l'advenue de « l'ère spirituelle ». C'est pourquoi, « la Bible est le guide des spirites ».

Analyse psychologique du récit de ce médium

D'un point de vue psychologique, le grand intérêt de ce récit est qu'Abraham Peirce se dépeint au premier abord comme un sceptique. Les « esprits », dit-il, l'ont forcé à abandonner son travail et ses activités pour devenir médium itinérant. Il y a donc une « résistance » qui fait tout l'intérêt psychologique du récit. Ce conflit est la base de ce que certains psychologues ont appelé le « problème scientifique du spiritisme » ; puisque le sujet est témoin d'opérations de raisonnement et d'imagination auxquelles sa conscience semble totalement étrangère, il les attribue de bonne foi à une « intelligence extérieure »[1289].

Le récit s'organise autour de ce ressort dramatique : il y a d'abord refus et défiance face à la « mission » proposée. D'après le témoignage, les « esprits », d'abord considérés comme des « *intrus indésirables* », vont devenir au cours de la narration des « *alliés sacrés* » pour l'accomplissement d'une « grande mission spirituelle ». En quelques pages, le médium passe donc de l'état de sceptique à celui de « prophète » : « *va comme nous te le montrerons* ». Dans cette rhétorique de la piété personnelle, on retrouve le schéma typique de la conversion : un « esprit fort » d'abord incrédule est ébranlé dans ses convictions par ce dont il fait l'expérience et il devient progressivement un adepte puis un propagateur ardent de la « révélation » Ce récit obéit au modèle de la conversion « méthodiste » alors très prégnant : l'individu fait l'expérience une crise puis il subit une série d'épreuves où il manifeste ses velléités d'incroyant, jusqu'à ce que la tension dont il fait l'expérience se résolve dans un nouvel équilibre : la « seconde naissance »[1290].

1289 P. Janet (1889), *op. cit.,* p. 434, T. Flournoy, *Esprist et médiums*, Genève, Paris, Kundig, 1911.

1290 Voir les travaux de l'anthropologue M. G. Kenny, (1986), *op. cit.* On retrouve ici le « scénario typique d'une entrée en magnétisme », J. Carroy (1991), *op. cit*., p. 37-43

Les « révélations » au cours des vingt et un jours de transe

La seconde partie du livre rend compte des « visions » d'Abraham P. Pierce lors de sa transe de vingt et un jour qui s'est déroulée dans la demeure de son frère, David Pierce, à Belfast, dans l'état du Maine. Cette transe, nous dit-on, fut commencée le 27ème jour du mois de novembre 1856 et elle a continué jusqu'au 18ème jour du mois de décembre.

Dans ce récit, les événements sont rapportés par le frère du médium. D'un point de vue narratif, il y a donc deux scènes : d'une part, la scène « terrestre » où l'on envisage les événements du point de vue du lieu où se trouve le corps du médium ; et, d'autre part, la scène « spirituelle » ou « céleste » où s'effectue la « progression » de l'esprit du médium dans les « sphères ». On apprend que chaque soir, on descend le corps du médium (resté allongé dans une chambre pendant la journée) pour qu'il puisse rendre compte de sa « progression » au cours de la journée. Dans ces séances, on joue de la musique pour rendre l'atmosphère propice à la « communication ». Mais ces dernières ne réussissent pas toujours car le médium, dit-on, est « extrêmement affaibli ».

Le procédé de communication est appelé la « télégraphie » : une « corde vitale » relie « l'esprit du médium » à son corps terrestre le long de laquelle il peut « redescendre » pour rendre compte de ce qu'il a fait et vu pendant la journée[1291]. On comprend d'autre part qu'avec l'aide « d'esprits » de l'autre monde, « inégaux en puissance », il va s'efforcer de passer de « sphères supérieures » et « sphères supérieures » pendant un « voyage » dont la durée demeure encore indéterminée. Les participants qui assistent aux séances cherchent à connaître la géographie de cet au-delà ordonné selon une hiérarchie de « sphères ». D'autre part, on comprend que la « progression » dépend des « mérites spirituels » et de « l'instruction » que manifestant la personnalité du « voyageur ».

Lorsque Abraham Pierce quitte son corps matériel, celui-ci est « pris en charge » par « l'esprit de John », un « esprit-contrôle » qui se substitue à « l'esprit » du médium. Le rôle de cet « esprit-contrôle » sera d'organiser, de veiller et de donner les indications pour que les séances de « télégraphie » se déroulent au mieux compte tenu des difficultés de communications entre les deux mondes. Un autre élément important du récit est qu'avant chaque « révélation » quotidienne, David Peirce, le chroniquer de la « transe », donne au lecteur une description sommaire de l'état du corps du médium. Autrement dit, dans ces didascalies, un œil clinique tel que celui de James peut détecter certains des symptômes de cette transe de vingt et un jours.

[1291] Sur ce « procédé », voir A. Taves, (1999), *op. cit.*, R. Cox, (2003a), *art. cit.*

La première séance ou le « départ»

Dans l'après-midi du 27 novembre 1856, Abraham Peirce se plaint d'un « poids lourd dans les yeux » au point, dit-il, que c'est seulement avec grande difficulté qu'il peut les maintenir ouverts. Le début de la « transe » est alors annoncé le soir même. Il demande à son frère de convier des « amis » pour qu'ils soient les témoins de la « *prise de possession de son corps par un autre esprit qui a lui-même quitté son corps* ». Le soir même, une dizaine de personnes dont un médecin arrive. À 7 heures, le médium se place dans le salon, il s'agenouille et commence à prier. Pendant sa prière, il « passe en transe » et tombe à terre : son corps devient, dit-on, « aussi rigide que s'il était mort ». Alors qu'il gît à terre, « l'esprit-contrôle-John » demande au frère de prendre en charge le corps du médium pendant la durée de la transe et lui donne des recommandations sur son alimentation. Vingt minutes plus tard, le médium « redevient partiellement lui-même » et demande qu'on « forme un cercle ».

À 8 heures, alors qu'il est assis dans un fauteuil au milieu du cercle, Abraham Peirce « quitte » une nouvelle fois son corps terrestre. Son frère lui tient la main jusqu'à ce que le corps devienne rigide à nouveau. Ce dernier allonge le corps sur le sol. Celui-ci, dit-il, semble avoir cessé de respirer : il est « *comme quelqu'un qui aurait fait l'expérience de sa dernière lutte avec la mort* ». D'après son frère, Abraham lui avait annoncé le jour même que son « esprit » essaierait de revenir dans son corps et de parler au travers de lui, si possible. Mais les tentatives sont d'abord infructueuses car les participants constatent au cours de la première heure que le médium est incapable d'articuler quelque chose de compréhensible.

Cependant, aussitôt après le « second départ », « l'esprit de Santa Anna », un indien Comanche, prend possession du corps du médium. Il informe les participants que, le corps d'Abraham sera pris en charge « quinze esprits différents » au cours de sa transe et qu'ils seront les intermédiaires entre Abraham et ses « amis » présents à Belfast. « Santa Anna » les informe qu'en ce moment même « l'esprit » du médium est conduit jusqu'à la « première sphère » par « six esprits » dans un « véhicule spirituel ». Le « toit du véhicule », dit-il, est entouré d'une « vive lumière protectrice » d'une telle « radiance » qu'un esprit terrestre ne pourrait le supporter. Il annonce également la durée et les modalités du voyage : au cours de la seconde semaine, six autres esprits conduiront Abraham parmi les « sphères médianes » et l'y « instruiront ». Enfin, pendant la troisième semaine, six autres « esprits » le conduiront parmi les « sphères célestes supérieures » : « là où résident les anciens prophètes ».

La « progression spirituelle »

Dans « l'autre-monde », où le temps et l'espace sont annihilés, « l'esprit » d'Abraham Peirce progresse peu à peu dans un « véhicule spirituel » suivant une route en « forme spirale ». Ce monde est constitué de sept sphères qui chacune contiennent sept « cercles ». Le premier cercle de la première sphère que visite d'abord Abraham Peirce est « sombre et glauque » : il est peuplé d'« d'esprits inférieurs » qui se disputent et semblent ne montrer aucun « désir de progression spirituelle ». Car les « esprits » qui « habitent » ce cercle, relate-t-il, sont encore « sous le joug de leurs passions terrestres ».

L'enjeu, on le comprend, consiste à progresser de cercle en cercles vers les sphères supérieures. Dans les premières sphères, il rencontre des « instructeurs » qui lui enseignent les « grandes vérités ». Au fil de sa progression, il décrit les différents cercles. Il y côtoie des populations dont les mœurs sont de plus en plus « raffinées » et « lumineux ». Car dans chacun des cercles les « habitants » sont affairés à des occupations toutes humaines : ils travaillent, se vêtissent et s'instruisent. Il y a des animaux et des habitations. Abraham décrit en détail tout ce qu'il voit. À mesure de sa progression, il constate que les habitants sont de plus en plus « heureux et joyeux ». Les matières, la nourriture, la musique sont de plus en plus « raffinés » et « l'atmosphère » est de plus en plus « géniale ».

Dans la troisième sphère, il rencontre des Indiens qui invitent le « visage pâle Peirce » dans leurs « tipis » où l'on joue de la musique et où l'on danse. Dans la cinquième sphère, on étudie les sciences et la musique. Benjamin Franklin dirige un laboratoire pour « comprendre la composition des éléments ». Dans la sixième sphère, on se réunit en assemblées. La « sympathie règne » et on étudie le « lyrisme des cieux » avec le poète Channing. Plus loin, dans un « Hall de la poésie », il rencontre Byron, Watts et Shakespeare qui travaillent, dit-il, à une « poétique des cieux ». Ici, les habitants sont « supérieurement spiritualisés » et « l'atmosphère est remplie de notes harmonieuses ».

La septième sphère et les « cieux »

Le 9 décembre, il entre dans la septième sphère qui est baignée par une « grande radiance ». Les paysages y sont majestueux et des enfants « couverts de fleurs » lui apportent des « paniers de fruits ». Les « esprits », dit-il, sont ici « transparents » mais néanmoins « tangibles pour les sens spirituels ». L'esprit de l'homme a désormais sa taille véritable : il fait, dit-il, « la moitié du corps humain terrestre ». L'esprit des hommes est « clair » et il se meut au travers des éléments « comme la pensée ».

Dans le septième cercle, « la gloire règne » : des milliers d'enfants sont assemblés pour accueillir les nouveaux arrivants en chantant et en délivrant des messages d'amour. L'esprit du

médium fait alors une déclaration « par télégraphie » à l'assistance regroupée dans la maison de son frère, sur terre :

« […] *Oh ! Si vous pouviez entrer en connexion avec cette corde vitale, monter jusqu'ici et voir la joie glorieuse qui règne ici. Alors vous ne voudriez certainement pas retourner sur terre. Je reviendrai bientôt parmi vous, mais sans désirer rester, bien qu'il me faille revenir et reprendre mon corps sur terre. Je veux que vous vous prépariez ici-bas à cette ascension vers les sphères célestes et vivre ainsi parmi les esprits heureux et joyeux.* […]

L'esprit du médium cesse alors de communiquer et l'on apprend que les « esprits-contrôles » qui communiquent avec ceux qui assistent aux séances sont désormais les anciens prophètes : « Josépha, Ezekiel, Aaron, Jérémie, Samuel et Daniel ». Ces prophètes se trouvent sur une « *charrette éthérée qui file dans les espaces des sphères célestes* ». Avant de partir, ils saluent l'assemblée et souhaitent « Paix et amour à tous ».

Le 12 décembre, il entre dans les « cieux célestes » (*celestial heavens*) qui se trouvent aux confins des sphères. Ce jour-là, l'esprit du médium est en mesure de « télégraphier » ses impressions depuis le « premier espace » des cieux. Il a désormais en vue le « grand centre » qui projette sur toute la scène ses rayons de lumière. Les « esprits », dit-il, « flottent » parmi les éléments. On y joue de la harpe et du luth. Il y a des groupes innombrables d'enfants avec leurs instructeurs qui descendent vers les sphères inférieures pour propager la lumière. Chacun connaît les pensées et les désirs de l'autre « par le seul regard ». Des oiseaux aux plumages magnifiques se meuvent dans l'espace.

Le 14 décembre, dans le « troisième espace » des cieux, l'esprit du médium est accueilli dans la joie et la musique. C'est là, dit-il, le « centre de tout l'espace » : « le grand firmament de la vie spirituelle ». À une grande distance, dit-il, on peut percevoir le « Grand Soleil » ou « l'Esprit Positif » d'où émane toute la vérité, toute la vie, tout l'amour ; et dont les rayons « irradient et descendent vers les autres sphères ». C'est la « radiance de l'Esprit Divin ». La « joie la plus pure » imprègne l'atmosphère. Toute chose se meut dans une harmonie parfaite dans la « grande fontaine des choses éternelles ». Les choses se meuvent par « l'attraction d'une Force Positive » qu'on appelle ici « La Grande Règle Spirituelle » et qu'on nomme sur terre « Dieu ».

La communication s'arrête alors pendant dix minutes. Lorsqu'elle reprend, l'esprit du médium raconte qu'il est l'invité d'une vaste assemblée « d'esprits ». Il est conduit dans un « pavillon » qui a été spécialement préparé pour le recevoir. Il y a une musique divine qui retentit et des fleurs dont l'odeur est céleste. Six beaux esprits parés de vêtements brillants approchent de

lui. Le prophète Samuel s'avance avec dans sa main un spectre en or. Au nom du « Grand Esprit », il l'oint de l'huile sacrée puis place sur sa tête une couronne d'épines et de fleurs mélangées. Alors, une « influence pénètre dans sa tête ». Suite à quoi, la « vision de son esprit s'étend et s'ouvre ». Alors, Aaron s'avance et récite en vers :

« *Esprit pèlerin,*
Votre mission est bientôt terminée
Et vous allez retourner sur terre,
Reprendre votre forme terrestre et voyager
Pour enseigner à tous qu'ils sont de naissance spirituelle
La joie par-delà la tombe,
Guérir les malades,
Leur montrer que la mort est une nouvelle vie acquise »

On lui donne ensuite à manger le « fruit spirituel » qui lui procure un « frisson de délice ». Alors, comme sa « vision » est désormais ouverte, il perçoit à distance, « *dans un halo de lumière et seulement un instant* », le « Grand Médium, Jésus ». La « vision » s'évanouie et des enfants le parent de fleurs.

Le retour sur terre

Le 15 décembre et le 16 décembre, après 17 jours de transe, plus personne n'est autorisé à visiter la chambre car le corps du médium est devenu « très faible ». On le garde dans l'obscurité et aucune personne autre que sa famille est admise. Après ce repos nécessaire de deux jours, le 17 décembre qui est le dix-neuvième jour de la transe, l'esprit du médium « télégraphie » qu'il va entamer le lendemain son « voyage de retour » accompagné par ses guides. Mais un sentiment de tristesse le pénètre à l'idée de devoir quitter cet « état radieux » et de revenir habiter à nouveau avec les mortels. Le 17 décembre, lors de la séance du soir, il y a, dit-on, 75 personnes présentes dans ma maison de Belfast.

Le 18 décembre, dernier jour de la transe du médium, un esprit du nom de « Dr Davis » prend possession du corps et donne des instructions pour organiser le retour l'esprit du médium sur terre. Il demande que l'on dispose un sofa au centre de la pièce et que l'on forme un cercle dans des conditions très harmonieuses. Il y aura, dit-il, une « puissante lutte » lorsque « l'esprit » du médium reprendra possession de son corps. Ceux qui seront présents ne devront pas s'alarmer car les « guides » se chargeront de ce « retour ».

Le soir, « l'esprit » du médium fait savoir qu'il est à présent prêt à reprendre possession de son corps même si, ajoute-t-il, « il ne désire rien tant que de rester dans le monde spirituel ». Suite à quoi, le corps montre une grande difficulté de respiration et une contraction des muscles, « comme chez un mourant ». Cette « lutte » continue pendant une heure et demie avant que « l'esprit » ne reprenne complètement possession du corps. Une fois revenu dans son corps, le médium ouvre les yeux et paraît « *très étonné de voir toute la compagnie présente ; bien qu'il semble connaître tout le monde* ». Il fait quelques sons avec sa bouche mais il ne peut pas articuler un seul mot intelligible. Pour qualifier son état, le frère du médium le décrit comme « rien de plus qu'un jeune enfant ».

Le 19 décembre, le médium ne reconnaît aucune des personnes présentes. Il ne peut ni voir, ni parler, ni mouvoir son corps. À 12 h, sa femme parvient à le nourrit avec grande difficulté. À 4 h, le médium est capable de « chuchoter ». Le jour suivant, 20 décembre, le médium peut parler bien que « très faiblement ». On le garde au calme. Le 21 décembre, le médium descend dans le salon mais il ne peut pas recevoir de visite ni endurer le moindre bruit. Il doit demeurer dans une atmosphère tamisée avec une « très faible lumière ». Le 23 décembre, on a pesé le médium qui a perdu 11 livres et demi durant les 21 jours. Le 24 décembre, le médium a reçu de la visite et il s'est promené autour de la maison.

Les écrits de James sur le spiritisme

Plusieurs documents témoignent de l'attitude de James à l'égard des pratiques et des doctrines du spiritisme historique. Dans, une lettre à son épouse datée du 22 juin 1885, il relate qu'il vient de lire l'autobiographie d'Andrew Jackson Davis (1826-1910) intitulée *The Magic Staff*, 1857. Cet auteur n'est autre que le théoricien autoproclamé du spiritisme américain ou, comme l'appellent ses zélateurs, le « prophète de la nouvelle révélation »[1292]. Dans les années 1850, Davies a consacré toute une série d'ouvrages à ses « voyages somnambuliques » et dans lesquels il a énoncé, de manière « automatique », les doctrines censées lui avoir été dictées par les « esprits »..

Après avoir son autobiographie, James écrit :

« […] *c'est une œuvre délicieusement divertissante pour son hypocrisie obséquieuse et visqueuse que tu devrais lire immédiatement* […] »[1293].

1292 F. Podmore, (1903), *op. cit.*, A. Taves (1999) *op. cit.*, p. 168-172.
1293 COWJ (6), p. 35.

Dans les *Principles of psychology*, lorsqu'il aborde le phénomène de la « dissociation » du « courant de pensée », il s'interroge sur le fait que ce dernier « tend à prendre la forme de la personnalité ». Après avoir commenté les expériences de Pierre Janet sur l'apparition, par le procédé de « l'écriture automatique » d'une « personnalité seconde » chez une somnambule qu'il a « baptisée » du nom « d'Adrienne », James écrit :

« […] *Dans d'autres cas, l'adoption d'un nom par le personnage secondaire est plus spontanée. J'ai pu moi-même observer un certain nombre d'écrivains automatiques et de médiums naissants, pourtant imparfaitement 'développés', qui se mettaient immédiatement et selon leur propre accord à écrire et à parler au nom d'esprits disparus. Cela peut être des personnages publics tels que Mozart ou Faraday, ou d'autres personnes réelles connues du sujet, ou bien des personnes imaginaires.*

Sans préjuger de la question de la réalité des « contrôles » dans les assertions de transe les plus développées, j'incline à penser que ces assertions rudimentaires (souvent déplorablement inintelligentes) sont les témoins de l'activité d'une fraction inférieure de la vie mentale naturelle du sujet, dégagée de tout pouvoir de contrôle, et travaillant d'après une série de préconceptions issues directement de l'environnement social.

Ainsi, dans une communauté spirite, nous obtiendrons des messages optimistes [sur l'au-delà], tandis que dans les villages catholiques incultes, les personnages secondaires prendront d'eux-mêmes le nom d'un démon et profèreront des blasphèmes et des obscénités, au lieu de nous informer à quel point ils sont heureux de se trouver au pays de l'été éternel. […] »[1294].

Dans l'important sous-chapitre du livre consacré à la « mutabilité de la personnalité », James revient sur ce point et il compare ce phénomène d'émergence d'une « personnalité subconsciente » observé par plusieurs auteurs dans différentes formes de la démence et dans les expériences d'hypnotisme avec ceux du spiritisme :

« […] *La chose curieuse au sujet des énoncés de transe, c'est leur similarité générique chez les différents individus. Ici en Amérique, 'l'esprit-contrôle'est, soit un personnage loquace, grotesque et irrévérencieux (les esprits « indiens » appelant les femmes des « squaws », les hommes des « braves », les maisons des 'tipis'etc., etc., sont excessivement communs) ; ou bien, lorsqu'il s'aventure vers de hauts vols intellectuels, il abonde alors dans de curieuses dissertations philosophiques à l'eau de rose, vaguement optimistes, dans lesquelles les assertions sur l'esprit, la beauté, l'harmonie, les lois de la nature et le progrès sont récurrentes.*

C'est exactement comme si l'auteur composait plus de la moitié du message exprimé dans sa transe sans se soucier par qui il était énoncé. Quant à savoir si nos Mois sub-conscients sont particulièrement susceptibles à une

1294 PP, vol. 1, p. 228. Pour l'illsutrer, il cite plusieurs ouvrages médicaux sur la possession en Europe dont A. Constans, *Relation sur une épidémie d'hystéro-démonopathie*, Paris, 1861.

certaine strate du Zeitgeist *et en tirent leur inspiration ; je ne sais ; mais c'est évidemment le cas avec les Mois seconds qui se 'développent'dans les cercles spirites* ;

Ici, les démarrages de la transe médiumnique sont parfaitement indistincts des effets de la suggestion hypnotique. Le sujet assume le rôle d'un médium simplement parce que l'opinion générale des gens présents attend cela de lui ; et il réussit en proportion de ses propres dons histrioniques.

Mais la chose bizarre est que les personnes non-exposées aux traditions et aux doctrines spirites agissent souvent de la même façon lorsqu'elles entrent en transe : parlant au nom de défunts, reproduisant les mouvements de leurs agonies plusieurs fois renouvelées, envoyant des messages au sujet de leur heureuse demeure au 'pays de l'été éternel'et décrivant les malheurs des personnes présentes.

Je n'ai aucune théorie à publier au sujet des différents cas que j'ai vu personnellement. […] »[1295].

*

[1295] PP, vol. 1, p. 394-395

6.

Dr. Christian Bäumler,

Sur ce qu'on appelle le magnétisme animal *ou l'hypnotisme. Une série de conférences publiques sur une proposition de la Société Académique de Fribourg en Brisgau*, Leipzig, Vogel, 1881.[1296]

Ce livre de soixante-quatorze pages reprend le contenu d'un cycle de conférences données par le Dr. Christian Bäumler (1836-1933) au mois de décembre 1880 devant la « Société Académique de Fribourg-en-Brisgau ». Ce dernier est alors un professeur de médecine à l'université de la ville. Ses conférences font suite à la récente vague d'études physiologiques sur les phénomènes « magnétiques » consécutives aux démonstrations de Rudolf Heidenhain sur l'inanité des prétentions d'un « magnétiseur itinérant » pour en proposer une nouvelle explication rationaliste sur la base des lois de la physiologie nerveuse et cérébrale (Chapitres 1 et 2).

C'est pourquoi, dans sa préface, le Dr. Bäumler déclare que le but de son ouvrage est :

« […] *d'informer en détail les chercheurs qui s'intéressent aux récentes recherches hypnotiques et ceux qui souhaitent poursuivre indépendamment l'étude de ce sujet.* […] »[1297]

Rappelons que, dans l'esprit du public médical, le sujet du « magnétisme animal » a été pendant tout le XIXème siècle embué d'idées mystiques[1298]. C'est la raison pour laquelle, selon Bäumler, il a suscité un « mépris poli » parmi les membres du corps médical. Ce dernier, cependant, méconnaît en grande partie les faits tels qu'ils ont pu être exposés récemment. Or ce dédain n'est plus justifié[1299]. En tant que *Gelehrter* éclairé, le Dr. Bäumler va donc chercher à

1296 [Houghton Library of Harvard University *AC85.J2376.Zz881b].
1297 C. Bäumler, (1881), *op. cit.*
1298 L. Montiel, « Une révolution manuqée : le magnétisme animal dans la médecine du romantisme allemand », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°38, 2009, p. 61-77.
1299 Pour une analyse historique de l'hostilité du corps médical germanophone à l'hypnotisme, A. Mayer, (2013), *op. cit.*

informer le public médical sur l'histoire du « magnétisme animal » afin de remédier aux idées erronées qui ont cours à ce sujet. Il faut, selon lui, reconsidérer les phénomènes de façon impartiale en les plaçant au point de vue du développement général de la physiologie, de la psychologie et de la médecine.

L'exemplaire de l'ouvrage ayant appartenu à James est conservé à la bibliothèque Houghton à Harvard. Il ne présente aucune annotation. Cependant, l'intérêt qu'a pu revêtir de ce livre aux yeux de James peut être retracé assez précisément puisque d'autres documents de la liste des « livres tenus en haute estime » lui font explicitement écho. De fait, trois des auteurs de la liste le citent (Beard [2d], Schneider [8], Kaan [9]).

Selon, George Miller Beard, que James a fréquenté et dont il a lu les écrits dans cette période, le livre de Bäumler est un « guide très utile » sur la littérature relative à l'hypnotisme dont il souligne les qualités :

« […] *le livre de M. Bäumler est à la fois philosophique, compétent et en avance sur la majorité de ses contemporains sur le sujet.* […] »[1300]

Granville Stanley Hall, dans une note de son important article de 1883 sur « le temps de réaction et l'attention dans l'état hypnotique » paru dans *Mind*, signale pour sa part l'intérêt de la bibliographie chronologique adjointe par Bäumler en appendice de son ouvrage[1301]. Cette bibliographie, ajoute-t-il, passe en revue « toute la littérature importante sur le sujet » produite au cours du siècle passé : à savoir, quarante-huit entrées bibliographiques depuis le *Mémoire* de F. A. Mesmer *sur ses découvertes de l'An VII* jusqu'au tout récent livre de Wilhelm Preyer sur *la découverte de l'hypnotisme* (1881) qui a introduit les idées de Braid en Allemagne. Rappelons qu'en 1881, la littérature scientifique sur le sujet est encore très limitée puisque « l'hypnotisme » n'existe pas en tant que mouvement scientifique constitué. Le livre de Bäumler est l'une des premières synthèses savantes sur cette question.

Compte tenu des deux déclarations de Beard et Hall qui sont parmi ses principaux interlocuteurs sur le sujet à ce moment donné (Chapitre 2), on peut penser que James a pris connaissance de l'ouvrage dès l'année de sa parution et, peut-être, sur leurs recommandations. James aurait alors utilisé cette brochure comme un « guide utile » pour s'orienter dans ce champ d'étude encore très neuf du point de vue de la « psychologie » ; d'autant que l'un des intérêts du livre est de discuter des phénomènes controversés de la « clairvoyance » dans le « mesmérisme »

1300 G. M. Beard (1882), *op. cit.*
1301 G. S. Hall (1883), *art. cit.,* p. 177.

et le « somnambulisme provoqué ». L'auteur propose également une analyse du lien phénoménal entre le « magnétisme » et le « spiritisme » par une présentation et une discussion des phénomènes d'exaltations des sens et du système nerveux dans certaines phases de « l'état magnétique ».

Le livre se compose de trois parties :

1. L'auteur brosse d'abord un panorama historique très bien informé de la façon dont les savants et les médecins ont cherché à rendre compte des phénomènes du « magnétisme » avant Mesmer. À cet égard, la « découverte » de ce dernier en 1766 lui apparaît comme une reprise théorique d'anciennes pratiques déjà discutées aux XVIe et XVIIe siècles. Il évoque ensuite la condamnation des théories de Mesmer par l'Académie Royale des sciences de France en 1784, puis la résurgence de celles-ci par le biais de la diffusion des thèses du marquis de Puységur (1751-1825) sur le « somnambulisme provoqué ».

Il discute enfin la question de la « clairvoyance » que le « rapport Husson », présenté à l'Académie en 1837, avait cru pouvoir établir avant de se voir rejeté par la collégialité académique. C'est pourquoi, du point de vue de l'état de l'information de James en 1881, ce panorama historique présente le grand l'intérêt d'inscrire la question de « l'hypnotisme » dans un cadre plus large où l'auteur, tout en examinant les faits et les débats, plaide pour une définition physiologique de « l'état magnétique » capable de fournir une explication rationaliste des phénomènes de « clairvoyance ».

2) Bäumler fournit ensuite un exposé didactique des récentes recherches physiologiques pour expliquer les phénomènes du « magnétisme ». Ici, l'auteur se fonde essentiellement sur les écrits d'Heidenhain qui constituent selon lui le « vrai point de départ » de l'étude scientifique de ces phénomènes en termes de perturbations du fonctionnement du système nerveux central. Comme le dit l'auteur, suite aux démonstrations incontestables du physiologiste, la « glace s'est rompue ». Dorénavant, les savants et les médecins peuvent aborder ce champ d'étude sans craindre d'être associés au mysticisme et à la charlatanerie. Il évoque enfin les discussions qui ont fait suite aux recherches d'Heidenhain et notamment la nécessité d'appréhender ce qu'il appelle la « face psychologique du sujet ». (Chapitre2)

Comment dès lors expliquer « l'état magnétique », demande Bäumler ? C'est un individu qui est mis artificiellement dans un « état spécial », qui garde les yeux ouverts et qui obéit

aveuglément à ce qu'on lui demande. Il est, dit-il, « comme une machine ». Néanmoins, il ressemble en nombre de point au somnambule puisqu'il est capable de performances psychologiques. Par exemple, on observe régulièrement de « vives hallucinations » chez les sujets hypnotisés. En d'autres termes, on observe parfois une « activité fortement augmentée de l'imagination ». C'est sur cette réalité psychophysiologique, explique Bäumler, que se greffe la question de la « clairvoyance ». Car avec l'augmentation importante de la « vie fantasmatique » et des capacités mnésiques du sujet, tout se passe comme si le somnambule vivait une « vie seconde » analogue à un « rêve ». L'interprétation surnaturelle de ces phénomènes, dit l'auteur, est les « vestiges des espoirs d'une époque » désormais révolue : celle de la diffusion du magnétisme en Allemagne qui se fondait sur l'idée mystique d'une communication possible avec un monde spirituel.

De fait, dans le livre emblématique du médecin Justinus Kerner, *La voyante de Prevorst* (1829) on décèle les « premières lueurs du spiritisme moderne ». À cette époque, on s'est mis à écouter les somnambules « comme des oracles ». Certaines d'entre ces sujets, ajoute Bäumler, ont même « voyagé sur la lune ». En réalité, ces envolées de l'imagination ne sont que des « états hallucinatoires issus d'une « vie fantasmatique » hautement développée qu'on a interprétée de façon erronée du fait de présupposés mystiques.

3) Dans la dernière partie de l'ouvrage, Bäumler fournit un exposé de la relation de l'hypnotisme à la pathologie mentale et à la thérapeutique. L'originalité de son propos est de placer la question de « l'état magnétique » du point de vue du développement de la thérapeutique. Dès cette époque précoce, il indique à ses auditeurs et à ses lecteurs les grandes possibilités de l'application de l'hypnotisme à la compréhension et surtout au traitement de certains états morbides.

*

7.

Dr. Albert von **Schrenck-Notzing**

Sur la scission de la personnalité *(le prétendu 'double-moi')*, Hölder, Wien, 1896, 23p.

Albert von Schrenck-Notzing (1862 – 1929) est un médecin munichois spécialisé dans la thérapie des maladies mentales. Dès son internat dans les années 1880, il a fait des techniques hypnotiques l'objet de prédilection de ses recherches. Dans la continuité directe de cet intérêt pour l'étude des survenances de la « condition seconde », il s'est également consacré activement à l'étude des phénomènes médiumniques. Depuis ses retentissantes publications sur le sujet dans les années 1920, son nom reste encore attaché à ce champ d'investigation et elles lui valent d'être considéré comme une figure historique controversée.

Depuis la publication, par certains savants de l'époque, de monographies consacrées aux « ectoplasmes » dont, aux côtés de son associé Charles Richet, il est devenu le parangon dans le monde germanique, on a fait de ce Baron (*Freiherr*) bavarois une personnalité mondaine peu fiable dont l'influence est le plus souvent jugée comme « néfaste » dans le champ de la psychologie scientifique[1302]. Un point de vue plus nuancé est fourni par Th. Flournoy qui, en 1915, propose une recension sur la « bataille » en cours et donne son appréciation des travaux et de la personnalité du Dr. von Schrenck. Selon lui, il est :

« […] *l'un des savants les plus compétents de nos jours en matière de phénomènes médianimiques* […] *il en possède à fond tous les recoins ; il est connu pour sa perspicacité, la sévérité de ses exigences, son habileté à*

1302 En 1914, il publie un ouvrage intitulé *Materializasions-Phänomene (Les phénomènes de matérialisation)*, [tr anglaise en 1920, suivie d'une « edition élargie » en 1923 ; tr. fr., Paris, Payot, 1925]. Cette étude médico-psychologique conduite sur différents « médiums » contient notamment de nombreuses et « stupéfiantes » photographies de « téléplastie ». Dès sa parution, ce livre a suscité une violente polémique en Allemagne qui lui a valu l'hostilité de la majorité de la communauté scientifique et de la profession médicale. Cf. C. Treitel, *A Science for the Soul: Occultism and the Genesis of the German Modern*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2004; H. Wolffram, « Parapsychology in the Couch: the Psychology of Occult Belief in Germany (1870-1933), *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 42, 2006, p. 237-260 ; A. Sommer, « Tackling Taboos – From *Psychopathia Sexualis* to the Materialisation of Dreams : Albert von Schrenck Notzing (1862-1929) », *Journal of Scientific Exploration*, vol. 23, n°3, 2009, p. 299-322..

dépister les supercheries conscientes et inconscientes des médiums. De sorte que s'il affirme avoir mis la main sur un sujet […] *son jugement ne saurait être considéré comme peu de valeur.* […] ».

À la fin de son compte rendu, après avoir passé en revue toutes les hypothèses capables d'expliquer la « téléplastie » et ne parvenant à en privilégier aucune, le psychologue suisse déclare :

« […] *N'empêche qu'au milieu de toutes ces considérations, la tête vous tourne un peu.* […] »[1303].

De la même manière, c'est une figure sensiblement différente qui découle de la lecture de cette brochure « très estimée » par James, associée à un examen historique de ses nombreux travaux médico-psychologiques. On a ici affaire au texte d'un psychiatre informé qui a cherché à réfléchir, sur la base de sa pratique privée et de ses lectures, à l'une des grandes questions clinique du moment ; à savoir, tenter de déterminer les conditions cérébrales du phénomène de « scission de la conscience » (*Bewusstseinsspaltung*). Cette question, on l'a vu, est précisément celle que James tient pour capitale puisque les démonstrations expérimentales de ce phénomène, à partir de « 1886 », ouvrent selon lui, les « abysses de la psychologie»[1304].

En Allemagne, dans les années 1890, l'idée d'un « double-moi » (*Doppel-Ich*) a été popularisée par le livre éponyme du psychologue berlinois Max Dessoir (1867-1947) qui a retenu l'attention de la profession médicale et psychologique et qui, par suite, a fait sensation dans le public[1305]. Une pièce du dramaturge Paul Lindau (1839-1919), *Der Andere*, écrite sous l'influence directe du psychologue, a capté l'imagination du public cultivé et suscité bon nombre d'interprétations et de spéculations. En revanche, dans les milieux psychologiques de l'espace germanophone, cette idée de la nature double de la personnalité est ardemment combattue par la majorité des professionnels dans la mesure où elle dénote une remise en cause du postulat, tenu pour fondamental, de l'unité de la conscience humaine. Pour beaucoup de savants, aux premiers desquels Wilhelm Wundt, cette idée véhicule une complaisance pour les anciennes croyances telle que la « possession démoniaque »[1306]. Dans cette période, seuls quelques médecins

1303 T. Flournoy, *Archives de psychologie*, t. 14, 1915 p. 391-394
1304 PP, vol., 1, p. 211, 213, EPR, p. 40.
1305 M. Dessoir, *Das Doppel-Ich*, Leipzig, E. Günthers, 1890. Ce psychologue de l'université de Berlin a pour la première fois proposé ce concept de « second moi, continuellement actif dans la personnalité » lors du premier Congrès international de psychologie de Paris (1889). Son intervention, lue par C. Richet en son nom, se voulaitt une généralisation des observations de Pierre Janet et de la *Society for Psychical Resaerch* (cf. Chap. 2, 3, 4). Cf. M. Dessoir, le « double Moi », *Congrès international de psychologie physiologique*, Paris, Bureau des revus, 1890, p. 146-150.
1306 W. Wundt, (1893), *op. cit.* cf. Chapitre 4.

germanophones, aux premiers desquels Breuer et Freud, ont jugé pertinent de reconnaître ce phénomène pour décrire certains traits cliniques des névroses hystériques[1307].

C'est dans ce contexte précis que s'inscrit la publication de la brochure de Schrenck-Notzing dont l'originalité est que, à l'aune de son expérience de psychiatre, d'hypnotiste et de « psychiste », il s'emploie à expliquer les phénomènes de « dédoublement de la personnalité ». En d'autres termes, James prend connaissance de cette théorie parce qu'elle constitue un argument antagoniste à ce qu'il souhaite pour sa part défendre. Avant d'exposer cette discussion et l'explication théorique que le médecin bavarois a cherché à donner, il apparaît important d'examiner préalablement le contexte général de ses recherches et ses affinités avec son homologue américain.

Psychiatre et hypnotiste

Au cours de sa formation médicale dans les années 1880, von Schrenck s'est intéressé de façon de plus en plus étroite à l'hypnotisme. Pour s'initier à ce qui se présentait alors comme une nouvelle voie thérapeutique, il est allé suivre une formation auprès du Dr. Hippolyte Bernheim, à Nancy. Après ce séjour, il a consacré sa thèse de médecine (1888) à ce sujet[1308]. Dans ce travail reconnu, il proposait au public médical un résumé de la littérature internationale sur les applications thérapeutiques de l'hypnotisme. Il y présentait aussi les résultats d'une enquête statistique sur l'efficacité des cures entreprises par ce moyen. De par la pondération de ses analyses et de ses propositions, ce travail de synthèse a contribué à la promotion des recherches sur les « thérapeutiques hypnotiques suggestives » dans l'Europe germanique[1309].

Poursuivant ses recherches, le Dr. Schrenck-Notzing s'est ensuite focalisé sur le problème plus précis de la « susceptibilité » à l'hypnose. Au début des années 1890, il a diffusé un

---

1307 J. Breuer, S. Freud, (1895), *op. cit.*

1308 A. v. Schrenck-Notzing, *Ein Beitrag zur therapischen Verwerthung des hypnotismus*, Leipzig, Vogel, 1888. [92p.] Il s'agit d'un état des lieux documenté de la littérature médciale internationale sur le sujet qui vise à promouvoir l'application thérapeutique diversifiée de la « suggestion hypnotique ». Par ses prises de positions théoriques, l'auteur se rattache à « l'école de Nancy » où il a été formé à ces techniques. Témoin de la valeur scientifique accordée à cet ouvrage à l'époque, le compte rendu publié par G. Stanley Hall dans l'*American Journal of Psychology*, Vol. 2, No. 2 (Feb., 1889), pp. 319-321.

1309 La figure de proue de ce nouvel intérêt pour la « thérapie suggestive » ou « guérisons par suggestions verbales » dans le monde médical germanophone est le Dr. August Forel (1848-1931), alors directeur de la clinique du Burghölzli en Suisse, qui publie au méme moment un ouvrage sur le sujet, *Der Hypnotismus*, Stuttgart, Enke, 1888. Dans cette période, Schrenck le fréquente et le consulte régulièrement ainsi que son successeur, Eugen Bleuler (1857-1939). En 1892, ce groupe de médecins a fondé le *Zeitschrift für Hypnotismus*, qui est devenu l'organe éditorial de diffusion et de dicussion de ces techniques et de ces théories. Sur le contexte des études hypnotiques en Allemagne dans cette période, A. Mayer, *Sites of the Unconscious, Hypnosis and the Emergence of the psychoanalytic Scene*, Chicago, University of Chicago Press, 2013, où se trouve notamment reproduit un tableau du peintre A.von Keller intitulée « Hypnose at Schrenck-Notzing's » (1885), p. 167.

questionnaire auprès de l'ensemble des médecins européens impliqués dans ce champ d'étude pour établir des statistiques[1310]. En 1891, il a rédigé une monographie sur l'effet des différents narcotiques et sédatifs (haschisch, opiacées, alcool etc.) sur le système nerveux. Selon lui, l'intoxication narcotique et alcoolique sévère, celle qui est suivie d'un « black-out », présente une forte analogie avec le sommeil hypnotique. Il déduit d'autre part de ses expériences que les narcotiques et autres sédatifs permettent d'augmenter nettement la susceptibilité à l'hypnose. Ils peuvent de ce fait être utilisés par les praticiens comme des adjuvants utiles à l'induction médicale du sommeil provoqué et ainsi faciliter les cures[1311].

Un autre champ d'expérimentation annexe à la thérapeutique hypnotique dans lequel il s'est distingué est celui la psychopathologie sexuelle et criminelle. Dans les années 1890, en écho aux travaux pionniers du psychiatre autrichien Richard von Krafft-Ebing (1840-1902) qu'il fréquente, et sur la base de sa pratique médicale privée, il a échafaudé une thérapie suggestive des « perversions de l'instinct sexuel »[1312]. Concernant la criminologie, il soutenait, comme Jules Liégeois et la plupart de ses associés de « l'école de Nancy », la possibilité de susciter des crimes sous l'emprise de l'hypnotisme[1313].

Pour clore cette présentation sur l'éventail des champs d'investigation du Dr. Schrenck-Notzing, signalons son intérêt pour l'aspect esthétique des manifestations hypnotiques et médiumniques. Lors du premier Congrès international de psychologie de Paris en 1889, il a attiré l'attention sur l'importance de l'hypnotisme du point de vue de « l'art dramatique », en présentant des photographies[1314]. En 1905, il a publié une étude sur une « danseuse somnambulique » (*Traumtanzerin*) dont le but était de porter à la connaissance des médecins et des savants un célèbre « sujet magnétique » de l'époque (Magdelene G.) qui pouvait, une fois « mise en « état de grâce hypnotique », exécuter des performances chorégraphiques tenues pour remarquables par le

---

1310 Selon Pierre Janet, « *Schrenck-Notzing* […] *a envoyé à tous les médecins* [*d'Europe*] *un questionnaire fort bien composé pour leur demander leurs observations sur la méthode hypnotique qu'ils ont employée, sur ses effets, sur les améliorations obtenues, sur les rechutes, etc.* », *Les médications psychologiques* (1919), t. 1, p. 179. En 1892, il publie le compte-rendu final de son recensement international sur la susceptibilité à l'hypnose. D'après les résultats colligés auprès de 15 observateurs dans différentes pays, 8705 personnes (sans discrimination d'âge, de sexe ou d'état de santé) ont été hypnotisées avec succès. Il ne recense que 519 tentatives infructueuses ; soit 6 % d'échecs. Ce ratio vient corroborer les conceptions de Bernheim d'après lesquelles la grande majorité des individus, qu'ils soient ou non névropathes, est « suggestionnable ».

1311 A. v. Schrenck-Notzing, *Die Bedeutung narkotischer Mittel für den Hypontismus*, Leipzig, Abel, 1891.

1312A. v. Schrenck-Notzing*, Die Suggestions-Therapie bei krankhaften Erscheinungen des Geschlechtssinns, mit besonderer Berücksichtigung der conträren Sexualempfindung*. Stuttgartt, Enke, 1894. L'ouvrage est dédié à A. Forel. Dès 1898, l'ouvrage est traduit en langue anglaise par le Dr. C. G. Chaddock, *Therapeutic Suggestion in Psychopathia Sexualis*, Philadelphia, Davis & Co. Pub., 1898.

1313 H. Ellenberger, (1986), *op. cit*., p. 198. Sur les débats autour de la « criminogenèse hypnotique », voir J. Carroy, (1991), *op. cit*.,

1314 A. v. Schrenck-Notzing, « Photographies d'hypnotisme », *Congrès international de psychologie physiologique*, Paris, Bureau des revues, 1890, p. 93-94.

public.[1315] C'est pourquoi, à cette époque, un auteur de premier plan tel que Théodore Flournoy pouvait présenter le « Dr. von Schrenck », comme « *l'un des psychopathologues les plus connus d'Allemagne,* […] [et qui] *se préoccupe depuis de longues années des ressources trop méconnues que l'on pourrait tirer de l'hypnotisme pour l'étude esthétique des phénomènes d'expression* »[1316].

Relation intellectuelle avec William James

D'après la documentation que nous avons pu consulter, James et von Schrenck n'ont jamais entretenu de relation intellectuelle particulièrement étroite : ils se sont seulement fréquentés épisodiquement et ils ont chacun pris connaissance de leurs travaux respectifs. Il n'existe d'ailleurs aucune correspondance connue entre les deux hommes. Selon toute vraisemblance, ils se sont rencontrés lors du premier Congrès international de psychologie de Paris, en Août 1889, puisqu'on sait qu'ils ont tous deux participé (aux côtés de Richet, Janet, Sidgwick, Myers, Delboeuf et d'autres) à la « section » qui visait à organiser un recensement international sur les « hallucinations véridiques ». Lors de la séance d'adoption de cette initiative, Schrenck-Notzing a été désigné comme recenseur pour l'Allemagne (aux côtés de M. Dessoir), tandis que James l'a été pour les Etats-Unis.[1317]

Suite à cette première rencontre, les liens intellectuels entre les deux hommes se sont perpétrés par l'intermédiaire de Frédéric Myers, qui semble avoir considéré Schrenck-Notzing comme son homologue allemand. De fait, en 1891, le Dr. Schrenck-Notzing a publié dans les *Proceedings of the Society for Psychical Research* une étude sur des expériences de « transmission de pensée expérimentale » menées dans son cabinet à Munich[1318]. Cette étude témoigne de la volonté du psychiatre bavarois d'explorer, dans la lignée des travaux britanniques et ceux de Richet auquel il se réfère et qu'il fréquente, la possibilité d'une « action psychique à distance » censée être favorisée par la condition hypnotique[1319]. En janvier 1891, dans une lettre à James, Myers

---

1315 A. v. Schrenck-Notzing, *Die Traumtänzerin Magdeleine G., eine psychologische Studie über Hypnose und dramatische Kunst*, unter Mitwirkung des Dr. med. F. E. Otto Schultze und Dr. Freiherrn von Schrenck-Notzing, Enke, 1904. Voir aussi, E. Magnin, *l'Art et l'hypnose*, Genève, Atar, paris, Alcan, 1906. Du point de vue de l'histoire de l'art, l'intérêt de ces travaux a été étudié par C. Eidenbenz, « L'hypnose au Parthénon. Les photographies de Magdelene G. par Fred Boissonas », *Etudes photographiques*, n°28, nov. 2011, p. 200-225.

1316 T. Flournoy, « Chorégraphie somnambulique. Le cas de Magdeline G. », *Archives de psychologie*, t. 3, 1904, p. 357-374.

1317 EPs, p. 245-246. Voir Chapitre 4. Après le Congrès, James écrit à C. Stumpf : « […] *Les hypnotistes étaient en grande force.* […] *je suis désolé qu'il n'y ait seulement eu que deux allemands, Münsterberg et un certain Schrenck-Notzing de Münich.* […] », COWJ (6), p. 526.

1318 A. v. Schrenck-Notzing « Experimental Studies in Thought-Transference », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 7, Avril 1891, p. 3-22.

1319 Dans les « mémoires » de C. Richet, on trouve un portrait de « Schrenck » : « […] *je parlerais de lui en tout liberté sans me laisser obnubilé (dans un sens péjoratif) par son caractère d'allemand.* [NB : Richet écrit ses

mentionne qu'il a dressé avec Richet et Schrenck, une liste des « seize » personnes qui sont, d'après eux « *sérieusement et intelligemment intéressées par la recherche psychique* »[1320].

Deux ans plus tard, en 1893, dans des circonstances qui restent mal connues mais dont on peut raisonnablement supposer qu'elles sont pour partie liées à une visite à son ami Carl Stumpf, alors professeur de psychologie à l'université de Munich, James a rendu visite au Dr. Schrenck-Notzing. Dans la *Correspondance*, on retrouve certaines traces de cette seconde rencontre qui permettent de mieux saisir la nature de leurs centres d'intérêt respectifs et le ton général de leur relation. Le 26 février 1893, James écrit à son épouse :

« […] *Je viens de prendre contact avec Schrenck Notzing – un chercheur psychique très cordial qui vient de m'inviter à 3 réjouissances mondaines d'un seul coup. Il dit que je dois me* divertir. *Il a aussi un beau carnet d'adresses* […] »[1321].

Le surlendemain, il écrit à nouveau :

« […] *Je reviens tout juste d'un dîner en mon honneur [avec C. Stumpf] chez v. Schrenck, Je hais ces responsabilités ; et pourtant, malgré mon pauvre état, j'ai réellement apprécié. V. S [hrenck] est un compagnon bien plaisant et amical.* […]

Après dîner, il m'a montré, sur moi-même, sa propre méthode d'hypnotisation, mais avec seulement un effet naissant. […] »[1322].

Ces passages de lettres rendent compte du fait que c'est en tant que psychologue associé à Stumpf que James lui rend visite ; mais c'est aussi et surtout en tant que « chercheur psychique » et correspondant de Myers. On peut supposer que James, plus que par simple courtoisie, souhaitait alors prendre connaissance de l'état des recherches et des idées du médecin et psychiste

---

« mémoires » en 1916] *Je l'ai toujours trouvé loyal, dépensant l'argent sans compter, pour ses expériences comme pour ses plaisirs. Quand j'ai été à Münich, il m'a reçu, dans ses luxueux appartements, avec une très grande cordialité. En outre, il est, dans ses expériences, bon observateur, perspicace et méticuleux. On peut avoir confiance dans les résultats qu'il annonce. Quqoiqu'il ne soit pas, somme toute, d'une notable pénétration scientifique, il y supplée ppar une minutie et une précision dignes des ùéthodes allemandes. Il a aussi une qualité de premier ordre, vraiement supérieure, la persévéréance.* […] *Malgré ses qualités éminentes, je ne sais pas pourquoi Scrhenck-Notzing ne m'est pas sympathique (j'ai fait sa connaissance parce qu'il m'avait écrit pour me demander de faire la traduction de mes livres sur le somnambulisme.*[…]*). Il est baron, fier de sa noblesse, à ce qau'il semble, et à sa courtoisie se mêle quelque morgue* […] *toujours avec les mêmes airs autant qu'aucune supériorité intellectuelle ne justifiait. Je n'ai qu'à luoireprocher une seule chose, c'est qu'il ne m'est pas sympathique.* « Mémoires sur moi et les autres », p. (92-93)

1320 COWJ (7), p. 134-135.

1321 COWJ (7), p. 384.

1322 COWJ (7), p. 386. Dans son ouvrage de 1894 sur « l'importance des narcotoques comme moyens pour la suggestion hypnotique », Schrenck-Notzing rapporte qu'il emploie couramment des substances alcooliques pour induire l'hypnose.

allemand. C'est ce dont témoigne une autre lettre rédigée quelques jours plus tard, le 3 mars, adressée par James à Dickinson S. Miller (1868-1963), un ancien élève dont il a confié la responsabilité du laboratoire de psychologie à Harvard pendant qu'il est en Europe. Au milieu d'une longue lettre, James lui décrit son séjour munichois :

« […] *J'ai beaucoup vu Stumpf ici, que j'apprécie personnellement tout autant que je le respecte pour ses écrits. Il est aussi simple, fidèle et affectueux qu'il est clair et subtil intellectuellement.* […] *Il a une façon d'aller sans cesse de l'avant qui lui vient de son tempérament fondamentalement flegmatique.*

Tout Munich me questionne au sujet de Mrs Piper !! La vanité féminine de cette digne dame serait à coup sûr immensément chatouillée par tant de gloire.

V. schrenck notzing m'a un peu surmené en matière de divertissement mais il me semble être un aimable camarade, et pas bête. Pour m'éviter une lecture non diluée *[de son dernier livre] il m'a commenté sa thérapie suggestive des phénomènes pathologiques etc. Toutes les autres obscenités que je connais sont submergées. Un étrange chapitre de la nature humaine!* […] »[1323].

Ces passages de lettres ont l'intérêt de restituer le contenu de leurs discussions dans cette période. À cet égard, le « cas Piper » semble avoir pris une place importante. Rappelons que l'année précédente, James a exprimé publiquement dans le journal *Science* et dans d'autres périodiques savants le fait que, pour lui, « *la science gît dans la poussière* » dès lors qu'elle ne peut expliquer les « cognitions supranormales » observées au cours de certaines phases de transes de ce médium[1324]. Depuis lors, il cherche à s'expliquer le phénomène d'un point de vue psychologique, physiologique et psychiatrique et il est avide de nouvelles théories. La brochure du psychiatre bavarois parue deux ans plus tard, en 1896, et « tenue en haute estime » par James, doit être lue à la lumière de ce problème. Car il s'agit d'une contribution « théorique » indépendante pour tenter d'expliquer les « conditions cérébrales » de la transe médiumnique.

On l'a dit, l'intérêt de la liste des « livres très estimés » pour James est de lui fournir ce qu'il appelle un « contexte ». La dernière lettre citée nous informe également sur le fait que Schrenck-Notzing a exposé à James le contenu de sa monographie sur *Thérapies suggestives des formes pathologiques de la vie sexuelle* qu'il est train de rédiger sur la base de ses lectures et de son expérience clinique privée. La réaction de James à ce travail sur les perversions et la *Psychopathia Sexualis* attestent du fait qu'il était informé de ces nouvelles pistes d'investigation dans la thérapie des

1323 COWJ (7), p. 393. Il s'agit d'une référence tronquée à la « Thérapeutique suggestive des phénomènes morbides de la sexualité ». [*Die Suggestions-Therapie bei krankhaften Erscheinungen des Geschlechtssinns, mit besonderer Berücksichtigung der conträren Sexualempfindung*]. L'ouvrage paraît l'année suivante.
1324 EPR, p. 100-101 voir chapitres 2 et 4. .

maladies nerveuses. De fait, à ce moment, Schrenck-Notzing est un contributeur d'un nouveau domaine de la psychopathologie européenne. À cet égard, un autre document permet de mieux connaître le point de vue de James qui recommande le Dr. Schrenck à la romancière Viola Paget, en le présentant comme :

« […] *un hypnotiste de grande expérience, d'une patience énorme et qui a eu des résultats extraordinaires dans des cas pourtant invétérés. Il serait un homme prometteur à consulter.* […] »[1325].

Le contexte de lecture de la brochure du Dr. Schrenck 1896

Les documents rassemblés ci-dessus montrent qu'il y a une convergence entre les lignes de recherches de James et celles suivies par Schrenck-Notzing dans les années 1890. Rappelons que, dans cette période, ce dernier n'est en rien un acteur mineur. Lors de l'été 1896, il occupe la fonction de « secrétaire général » du 3ème Congrès international de psychologie dont le président est Carl Stumpf. Cet important événement auquel James, resté aux Etats-Unis, n'a pas participé, a rassemblé près de 500 participants et 160 conférences ont été délivrées[1326].

Lors de ce Congrès, le sujet des « recherches psychiques » dont on a vu qu'il avait été largement présent sinon à l'origine des deux précédents Congrès internationaux, semble avoir été quelque peu marginalisé ; même si, le rôle accordé au Dr. Schrenck, qui fait alors figure de représentant allemand de ce champ d'investigation, est un indice. Lors de cette manifestation, Henry et Leonora Sidgwick ont été délégués par la *Society for Psychical Research* pour exposer les résultats du « recensement international sur les hallucinations » qui avait été entrepris en 1889 et dont l'initiative avait été jugée digne d'être poursuivie en 1892. C'est Leonora Sidgwick qui a exposé les résultats de cette enquête devant le Congrès. Or, sur la base des réponses et des normes statistiques, ces résultats tendent selon le rapport à valider « l'explication télépathique » pour expliquer la coïncidence des « hallucinations véridiques »[1327]. D'après les documents, on comprend que la discussion de ces « résultats » n'a suscité que peu de discussions parmi les

1325 COWJ (7), 397.

1326 C. Stumpf, T. Lipps, A v. Schrenckk-Notzing (ed.), *Dritter Internationaler Kongress für Psychologie in München*, Mînchen, J. F. Lehmann, 1897,. D'après le compte rendu de la *Revue philosophique*, le Congrès réunissait 440 membres et 160 communications. Cf. L. Marillier, « Le congrès international de psychologie de 1896 », *Revue philosophique*, t. 42, 1896, p. 391-413. Parmi les particpants, différents interlocuteurs de James dont Ribot, Richet, Janet, Sidgwick, Flournoy. Sur les raisons de son absence, lettre à C. Stumpf du 18 décembre 1895, COWJ (8), p. 106-107.

1327 L'enquête a portée au total sur 17 000 personnes, dont 1 sur 10 déclare avoir eu une hallucinatoon en colindidence avec lun incident réel. 292 fois plus que ne le prévoit la probabilité. En conséquence, le rapport conlut avec porudence à la présomption en faveur de « l'hypothèse télépatique ». C. Stumpf, T. Lipps, A v. Schrenck-Notzing (ed.), *Dritter Internationaler Kongress für Psychologie in München*, Mînchen, J. F. Lehmann, 1897.

membres de la profession, exceptées quelques critiques méthodologiques. Dans une lettre à James, Henry Sidgwick évoque sa déception et parle quant à lui « d'incompréhensions ». Quelques jours après avoir quitté la Bavière, il commente l'évolution de la « cause » dans la communauté psychologique internationale :

« […] *Je ne peux pas dire que le Congrès m'ait donné aucune raison de penser que la cause de la S [ociety] [for]. P. [sychical] R [esearch] progresse en Allemagn*e. […] *Rien d'amical n'a été dit sur le « recensement », excepté par Richet. La seule conférence de caractère [psychique] – excepté la mienne et celle de ma femme, a été une attaque de notre Rapport le Recensement Bien que, dans l'ensemble, j'ai été personnellement traité avec toute la courtoisie qu'on puisse désirer, j'ai l'impression que tout ce que nous avons fait pour ce Congrès a été de maintenir notre droit à avoir une place dans un modèle compréhensif de discussion psychologique.*

Cela aurait difficilement pu nous être refusé, considérant toute l'histoire de cette affaire de Congrès et du fait que Schrenck était « secrétaire général » - et un très bon secrétaire, comme tous l'ont déclaré - : mais, même cela, je crois, n'a été autorisé qu'avec quelques hésitations. […] »[1328]

Mais pour James, la contribution majeure des « recherches psychiques » n'est pas tant le recensement que la théorie du « subliminal ». De fait, la lecture par James, au cours de l'année 1896, de la brochure de Schrenck-Notzing sur la « dissociation de la personnalité » s'inscrit dans un contexte de discussion encore plus précis. Rappelons qu'à cette date, il est le président en exercice de la *Society for Psychical Research*. (1894-1896). D'après sa correspondance avec Myers, avec qui il discute régulièrement du contenu des travaux à publier dans les *Proceedings*, on apprend qu'il a souhaité proposer un « symposium sur le subliminal »[1329]. En d'autres termes, ce projet, qui n'a finalement pas été mis en œuvre, atteste de la volonté de James de voir la théorie du « Moi subliminal » exposée au monde psychologique. Il souhaite que les observations qui tendent à valider l'idée d'une « conscience coexistante simultanée » à la personnalité normale soit exposée et débattue. Plutôt que de seulement la promouvoir, il souhaite la voir discutée et critiquée. C'est pourquoi, au même moment, il fait publier par Myers une critique frontale de cette théorie par l'un de ses étudiants en psychologie à Harvard, Arthur H. Pierce[1330]. Pour James, les faits sont là mais l'interprétation demeure ouverte. De là, son souhait d'examiner les arguments qu'on oppose à l'hypothèse du subconscient.

La théorie de Schrenck-Notzing sur le « clivage » de la personnalité

[1328] COWJ (8), p. 184-185, EPR, p. 74-76.
[1329] COWJ (12), p. 684, 686.
[1330] A. H. Peirce, « Subliminal Self or Unconscious Cerebration ? », PSPR, vol. 11, 1895, p. 317-325.

Dans son étude, Schrenck discute devant le public médical germanophone les certaines « observations récentes » qui tendent à prouver l'existence d'une « pluralité de sphères de la conscience » chez un même individu. Pour beaucoup, cette théorie est une remise en cause du postulat de l'unité de la conscience qui n'est pas nécessaire. Schrenck veut contribuer à résoudre ce « différend ». C'est pourquoi, il se propose d'en donner une interprétation en termes de physiologie cérébrale : quels sont les concomitants cérébraux du phénomène de dissociation ?

À cet égard, rappelons ce qu'écrivait James six ans auparavant lorsqu'il concluait son exposé du problème dans les *Principles of Psychology* :

« […] *Si nous spéculons sur les conditions cérébrales durant ces différentes perversions de la personnalité, nous voyons qu'on doit supposer que le cerveau est capable de changer successivement tous ses modes d'actions, et d'abandonner pour un temps d'être un ensemble de réseaux associés bien organisés.* […] » [1331]

Et, plus loin :

« […] *Un même cerveau semble pouvoir servir à plusieurs Mois conscients, soit qu'ils alternent, soit qu'ils coexistent ; mais par quelles modifications actives, ou encore, s'il faut qu'interviennent des conditions ultra-cérébrales, ce sont là des questions auxquelles nous ne pouvons pas répondre à présent.* […] » [1332]

Dès les premières pages, il souscrit à l'analyse de Wundt, selon laquelle la théorie de la « double conscience » n'est qu'un « *résidu atavique de l'ancienne théorie de la possession* ». Les psychologues qui la soutiennent entretiennent une illusion souvent soutenue par des croyances religieuses inconscientes chez eux. On comprend que, pour lui, on ne peut sacrifier aussi facilement le postulat fondamental de l'unité de la conscience. Dans sa brochure, le Dr. Schrenck évoque son expérience et il souligne l'aspect « comique d'un médium qu'il a eu l'occasion d'observer qui prétend incarner Napoléon Ier mais qui parle un mauvais français avec l'accent bavarois. À cet égard, Schrenck discute les cas connus et les théories de la « double conscience » dont il rappelle qu'elle a été démontrée expérimentalement par Janet, Binet et Gurney autour de 1886. Sa théorie recouvre aussi les cas anciens de « double conscience » présentés dans les rapports des cas des Drs. Azam (1876, 1887) ; de Weir Mitchell [3], ainsi que ceux, tout récents, exposés par les Dr. Breuer et Freud sur l'hystérie.

Mais ce qui semble surtout avoir retenu l'attention de James est le point de vue de la physiologie cérébrale. Le Dr. Schrenck propose en effet, une théorie que James qualifie

1331 PP, vol. 1, p. 399-400.
1332 PP, vol. 1, p. 401.

d'« ingénieuse » pour interpréter ces faits de « dédoublement de la personnalité » suivi d'amnésie. On dispose sur cette brochure d'un compte-rendu écrit par James intitulé, « 'Moi subliminal'ou 'cérébration inconsciente'? ». Cette recension paraît dans la *Psychological Review* dans une rubrique consacrée à l'analyse critique de travaux psychologiques contemporains. James y examine trois contributions qu'il présente de la façon suivante :

« […] *Les observations désormais bien connues faites sur des sujets hystériques et hypnotiques par Gurney, Janet, Binet et d'autres ; et qui, selon leurs auteurs, sont supposées prouver [le fait] que des courants mutuellement déconnectés de la vie consciente peuvent coexister simultanément chez une même personne,*

Ces observations font [aujourd'hui] l'objet de réinterprétations critiques par Messieurs Landmann[1333]*, von Schrenck-Notzing et Pierce. Tous ces auteurs s'occupent de théorie ; aucun de ces écrits ne porte à la connaissance de nouvelles classes de faits.* […] »[1334]

Selon James, ces trois auteurs, « *ne croient pas en [l'idée] de deux systèmes de conscience déconnectés formant un contrôle* duel *bien défini ; et pense que les faits sont mieux expliqués par la conception d'un champ de conscience avec un seul centre lumineux et une marge s'étirant indéfiniment dans une zone crépusculaire indiscernable* ».

« *Le Baron von Schrenck*, dit James, *soutient des vues similaires* ». Voici son explication théorique du point de vue de la physiologie cérébrale : il pense que seuls les processus qui forment « la crête de la vague » de l'excitation cérébrale sont amenés à émerger en pleine conscience. Les autres processus cérébraux demeurant « inconscients ». Mais, selon Schrenck-Notzing, d'après la nature changeante de l'activité consciente, la « crête de la vague » change en permanence de position : supposons, dit-il, qu'un « système d'opérations cérébrales » appelé « A » ait été « amorcé » en pleine conscience ; ce dernier peut alors se perpétuer un certain temps, tandis que la crête de la vague a procédé simultanément à l'amorce d'un autre système appelé « B », qui, lui aussi, à son déclin, continuer à se perpétuer « sub-consciemment » ; tandis que la « crête de la vague » rejoint maintenant le système « A » sur le point de s'éteindre mais qui, par une « impulsion de la pleine conscience », recommence son activité.

Nous avons seulement à supposer ici, dit James en exposant la théorie de Schrenck, que les « pulsations de l'attention consciente » qui accompagnent solidairement le processus « A » et le processus « B » (tandis que la crête de la vague oscille déci delà). Mais que l'attention consciente

---

1333 [cf. brochure n° 13],

1334 James, « Subliminal Self or Unconscious Cerebration ? », by Arthur H. Pierce ; « 'Reply' (entitled), by Frank Podmore' » ; *Ueber Spaltung der Personlichkeit*, by Freiherr von Schrenck-Notzing ; and *Die Mehrheit geistiger Persönlichkeiten in einem Individuum*, by Samson Landmann », in ECR, 527.

« *échoue à les combiner dans un système de mémoire unifié* ». D'après von Schrenck, ce modèle explique tous les phénomènes du « soi-disant double moi simultané ». C'est une *l'alternance de systèmes d'idées* avec absence de lien mnésique entre les deux. Aussi, pour Schrenck, la théorie de la *coexistence simultanée* de systèmes de conscience « s'effondre ».

Dans sa conclusion, James expose les raisons de son insatisfaction concernant cette théorie :

« […] *Le problème réellement urgent dans ces phénomènes de séparation ou de dissociation de la vie mentale est celui de déterminer les conditions de dissociation puis de réunification ; que ces conditions soient précisées du point de vue cérébral ou physique, ou les deux.* Que se passe-t-il*, quand un système d'idées ou d'activités cérébrales dévie spontanément et qu'il est ignoré par le reste de la conscience ?*

Sur ce problème, on peut dire qu'aucun de nos trois auteurs n'a jeté plus de lumière que Mrs Myers ou Janet. Myers serait le premier à dire que sa formule de « Moi subliminal » n'est seulement qu'un nom temporaire destiné à désigner un certain groupe de faits. Janet dirait de même de sa notion de « capacité de synthèse défectueuse de la conscience ». Mais leurs trois critiques, chacun avec sa propre notion de centre actif unique de la conscience de soi, me semblent plus reporter le problème en arrière qu'en avant. Je crois qu'ils tendent, si jamais ils tendent quelque part, vers quelque chose comme un point de vue pré-lockien et non – empirique. […] »[1335].

*

[1335] ECR, p. 529.

8.

Georg **H**einrich **Schneider**,

La cause psychologique des phénomènes hypnotiques**,** Leipzig, Abel, 1880, 39 p.

Le Dr. Georg Heinrich Schneider est un naturaliste allemand qui s'est formé auprès de Wilhelm Wundt à l'université de Leipzig à l'approche « psychophysiologique » à la fin des années 1870. Dès le début de ses travaux, il a pris comme objet d'étude de prédilection l'observation du comportement des animaux en conditions naturelles et artificielles. En 1880, alors qu'il rédige cette brochure, il est professeur de zoologie à l'université d'Iéna en tant qu'assistant d'Ernst Haeckel (1834-1919).

Il semble que ce soit G. Stanley Hall qui ait d'abord attiré l'attention de James sur les écrits « psychologiques » de Schneider. Dans une lettre écrite de Leipzig le 27 décembre 1879, Hall fait part à James du fait qu'il a :

« […] *récemment rencontré deux jeunes professeurs assistants, Wolff* […] *& Schneider qui fait preuve d'un grand enthousiasme pour étudier les habitudes des fourmis, des poissons et des chiens & qui écrit occasionnellement dans la revue d'Avenarius sur la psychologie animale. – Tous les deux sont des satellites de Wundt.* […] »[1336].

1336 COWJ (5), p. 72-73.

Dans sa réponse à Hall datée du 16 janvier 1880, James dit avoir lu un article de ce dernier et déclare :

« […] *Schneider me comble d'admiration. Son article sur la sensation du mouvement est réellement exquis* […] »[1337] .

Dans son maître livre, *La volonté animale* (1880) que James qualifie de « *travail délicieusement innovant et intéressant* », Schneider a proposé une théorie générale du développement de la vie mentale le long de l'échelle de l'évolution[1338]. Sur la base de ses observations des animaux marins primitifs à la station zoologique de Naples et à la lumière de la théorie de l'action réflexe, il propose un modèle théorique selon lequel on peut déceler la présence d'une *activité mentale primordiale* à tous les niveaux du système nerveux animal au cours de l'évolution. C'est pourquoi, il parle d'une « volonté animale ».

Pour Schneider, on est en droit d'invoquer une « activité mentale » dans le règne animal dès lors que dans l'activité de l'animal le plus rudimentaire (tel qu'une méduse) celui-ci « réagit » aux impressions sensorielles variées de son environnement qu'il « discrimine ». Pour le naturaliste allemand, la vie mentale est coextensive à l'ensemble du système nerveux et non au seul cerveau. Les observations de Schneider s'opposent à l'idée d'un « automatisme » prépondérant et tout-puissant dans le règne animal. Selon les termes du débat de l'époque, il adopte une position « vitaliste » : pour lui, comme pour James, le réflexe à son niveau le plus élémentaire est déjà un « comportement intelligent » puisqu'il s'inscrit dans la perspective d'une « action finalisée et adaptative ».[1339]

Les « recherches hypnotiques » de Georg H. Schneider

Les idées développées dans cette brochure s'inscrivent dans le contexte des recherches allemandes sur l'hypnotisme produites entre 1880 et 1881 et initiées à la suite des observations de

---

1337 COWJ (5), p. 82. Dans le chapitre des *Principles of Psychology* sur « la perception de l'espace » James cite cet article intitulé « Warum bemerken wir mässig bewegte Dinge leichter als ruhende ? » (1878) [« pourquoi observons-nous les choses en déplacement plutôt que les choses statiques ? ». PP, vol. 2 , p. 173-174. Les écrits de Schneider sont l'une des sources importantes de l'ouvrage. PP, vol. 1, p. 173-4, 381, 387, 418, 439.

1338 G. H. Schneider, *Der Thierische Wille*, Leipzig, Abel, 1880, PP, vol. 2, p. 385.

1339 Sur ce point, Schneider fait écho à l'un des questionnements fondamental de James sur la place de la vie mentale : en examinant la part réflexe et purement physiologique du comportement humain dans sa relation à la volonté, James explique que « *la frontière du mental* [avec le domaine des actions réflexes] *est décidément vague* », PP, vol. 1, p. 6. Voir aussi T. Ribot, « Analyses et comptes rendus », *Revue philosophique*, t. 15, 1883, p. 670-679. Pour une moise en perspective de ces débats. M. Gauchet (1992), *op. cit.*

Rudolf Heidenhain : ce dernier avait proposé d'expliquer les phénomènes « hypnotiques » de « mimétisme inconscient », « d'obéissance passive », « d'insensibilité » et de « rigidité musculaire » observés dans les spectacles d'un magnétiseur itinérant sur la base du modèle de l'action réflexe. Selon lui, ces phénomènes à première vue étranges étaient dus à un phénomène physiologique central : « l'*inhibition des fonctions cérébrales supérieures induites par des sollicitations sensorielles monotones et répétées* »[1340].

L'hypothèse d'Heidenhain est que l'état hypnotique se caractérise par une suspension momentanée des fonctions corticales supérieures. C'est pourquoi, les décharges nerveuses passent directement des centres sensoriels inférieurs aux centres moteurs sans atteindre les couches supérieures du cerveau. Autrement dit, la « médiation » des couches cérébrales supérieures où se développent la conscience, l'attention, la mémoire et la volonté est momentanément inopérante. C'est pourquoi, le comportement humain dans la condition hypnotique est conforme à l'action réflexe. De la même façon que « l'animal spinal » étudié dans les laboratoires de physiologie nerveuse, l'hypnotisé est un « automate inconscient ».

Mais au cours de l'année 1880, cette thèse « ingénieuse » d'Heidenhain va être l'objet d'un certain nombre de remises an cause. Son collègue Oskar Berger, de la faculté de médecine de Breslau, va être amené à considérer l'existence d'un « facteur psychologique » dans la « genèse de la condition hypnotique ». Par un certain nombre d'expériences, il a montré que l'hypnotisé ne se comporte nullement comme un automate mais que son « attention » joue un rôle prépondérant. Autrement dit, le « facteur psychique » joue selon lui un rôle déterminant[1341].

L'explication psycho-physiologique de Schneider

Dans les premières pages, l'auteur relate les circonstances qui l'ont amené à s'intéresser à ce sujet. Comme bon nombre de savants dans cette période, il a été vivement intrigué par les spectacles de certains « magnétiseurs-bateleurs » et il a souhaité se familiariser par lui-même avec ces phénomènes énigmatiques qui alimentent le goût des foules pour les idées mystiques et anti-scientifiques. À cette fin, il a eu recours aux services d'un « magnétiseur » de passage qui a hypnotisé devant lui un certain nombre de sujets.

Une fois la réalité de l'état hypnotique constaté par lui-même, Schneider se pose la question suivante : « *comment expliquer le mécanisme par lequel des individus deviennent ainsi captivés ?* ». Il entreprend alors d'expliquer l'hypnotisme à la lumière des conceptions qu'il a développées dans sa *Volonté animale*. Dans un premier temps, il évoque des observations sur les animaux

1340 R. Heidenhain, (1880), *op. cit.* cf. Chapitre 1.
1341 R. Heidenhain (1880b), *op. cit.*, [dritte Auflage], C. Bäumler (1881), *op. cit.*, G. S. Hall (1883), *art. cit.* cf. Chapitre 2.

« fascinés »[1342]. Sur l'inspiration de cette étude sur « l'hypnose animale », Schneider suggère que la condition hypnotique chez l'homme dépend d'une « concentration excessive de l'attention ». Rappelons ici que « l'attention » est alors désignée par Wundt comme la « catégorie centrale de la psychologie ». Pour Schneider, la condition hypnotique dépend d'une « absorption anormale et unilatérale de l'attention ». C'est pourquoi, dit-il, il faut se placer au point de vue de l'analyse psychologique.

D'après son modèle, la « conscience normale » ne se développe pleinement seulement que quand une « multitude d'impressions » venues de différentes directions et de différentes espèces, agissent sur l'organisme en même temps. Cette multitude de sensations « inhibe » la tendance naturelle de l'organisme à l'impulsion motrice. De là, le fait que la plupart des actions rationnelles résultent de la « combinaison multiple et intense » de tous ces « éléments de conscience ». De ce point de vue, les « hauts degrés d'absorption » de la vie mentale sont rares : ils n'apparaissent que quand l'attention concentrée élimine de la sphère de la conscience de larges pans d'activité sensorielle. De la même façon, dit-il, on peut observer cette « absorption extrême et anormale » de la conscience sur un objet unique dans les « fortes passions » telles que l'amour et la jalousie.

Pour expliquer les phénomènes physiologiques de « catalepsie » et de « rigidité musculaire » spectaculaires observés dans la condition hypnotique, Schneider mobilise lui aussi le modèle de l'action réflexe. Une fois l'induction hypnotique obtenue, si on stimule le sujet sur des pans déterminés de sa sensorialité et qu'on l'intensifie progressivement, alors on produit une stimulation de « l'arc réflexe ». Dans de pareilles conditions, une stimulation tactile et musculaire continue produit d'abord une insensibilité, puis une raideur et enfin de véritables crampes nerveuses ; les sensations visuelles se traduisent en mouvements imitatifs et les sensations auditives donnent lieu à des simples reproductions vocales (écholalie).

En conclusion, l'état hypnotique peut-être interprété comme à une « pathologie de l'attention » puisqu'il conduit à un comportement de l'organisme non adaptatif et non-téléologique. Du point de vue évolutionniste, il s'agit donc un dérèglement La meilleure description du phénomène est celle d'une « crampe tonique de l'attention ».

Appréciation de la brochure par James

Du point de vue de James lors de sa lecture de la brochure en 1881, Schneider aborde des questions théoriques importantes dans un contexte savant qui vise à circonscrire les mécanismes et la nature de la condition hypnotique. Cette brochure fait l'objet d'une discussion par ses trois

[1342] K. Preyer, *Die Kataplexie und der Thierische Hypnotismus*, Jena, G. Fischer, 1878.

interlocuteurs les plus importants de l'époque sur ces sujets : George M. Beard, Stanley Hall et Edmund Gurney[1343]. D'après Beard :

« […]. *la théorie de la transe [de Schneider] due à une concentration de l'attention est tout à fait dans la même ligne que ma propre théorie* […]. S*on article cependant est paru plusieurs années après ma propre publication*. […] »

L'enjeu essentiel réside dans le fait que dans la condition hypnotique il n'y a pas seulement des mécanismes cérébraux mais bien la présence d'une conscience d'une certaine sorte. La théorie de Schneider s'élève contre la théorie de l'automatisme strict tout en préservant le modèle du réflexe mais en l'inscrivant dans une interprétation élargie. À cet égard, les commentateurs anglo-saxons de la brochure soulignent tous l'analogie entre le point de vue de Schneider avec celui de Braid qui, quarante ans auparavant, a proposé le concept de « monoïdéisme » pour décrire l'état mental des sujets hypnotisés.

Dans un article essentiellement théorique, Gurney lui aussi, attire l'attention de ses lecteurs sur l'importance du « facteur psychologique » dans la production de l'état hypnotique : « *le somnambulisme,* dit-il, *est un état spécial qui ne peut être constaté que par des phénomènes psychique*s »[1344]. D'autant que, selon lui, l'étude de cette condition ne peut faire l'impasse sur les altérations qu'elle produit sur les fonctions sensorielles (hallucinations) et sur la mémoire (amnésies partielles). Selon Gurney toujours, sur la base de leurs observations, les chercheurs sont donc contraints de faire l'hypothèse, à première vue paradoxale, d'une « action réflexe consciente » : « *le problème [théorique] central de l'hypnotisme réside dans la combinaison de ces deux adjectifs* ».[1345]

*

[1343] G. M. Beard (1882), *op. cit.*, G. S. Hall (1883), *art. cit.*, E. Gurney, (1884), *art. cit.*
[1344] E. Gurney, « The Problems of Hypnotism », *Mind*, vol. 9, n° 36, oct. 1884, p. 477-508
[1345] *Ibid.*, p. 481.

9.

Hans Kaan,

Sur les relations entre l'hypnotisme et la circulation sanguine cérébrale, J. F. Bergmann, Wiesbaden, 1885, 35 p.[1346]

Le Dr. Hans Kaan (1861 - ?) est un psychiatre autrichien qui, au moment de la rédaction de cette étude, était médecin-assistant auprès de Richard von Krafft-Ebing (1840-1902) à la maison de santé pour aliénés de Graz. Après ses années d'internat, il a poursuivi sa carrière médicale dans différentes cliniques privées de Vienne et il s'est notamment distingué par ses études sur les « névroses d'angoisse » (*neurasthenische Angstaffect*) dont il a contribué à formuler le diagnostic et pour lesquelles il a recherché des voies de guérison possibles[1347].

Dans cette étude de 1885, le jeune psychiatre autrichien présente les résultats de recherches expérimentales sur la condition hypnotique qu'il a entreprises indépendamment en écho aux récents travaux allemands initiés par Rudolf Heidenhain en 1880. On décèle également dans le texte de Kaan le retentissement international de la communication de Charcot à l'Académie des Sciences de Paris en 1882 dont on comprend, par la reprise de ses catégories par le médecin autrichien, qu'elle a largement contribué à la réhabilitation de l'étude scientifique des phénomènes hypnotique[1348].

Dans son introduction, Kaan formule la question dont il est parti : « *où pouvons-nous rechercher le fondement de tous ces phénomènes ?* ». Il s'est efforcé d'y répondre par une série

[1346] Houghton Library of Harvard University [KG 3083*]
[1347] H. Kaan, *Der neurasthenische Angstaffect* bei Zwangsvorstellungen und der primordiale Grübelzwang, Leipzig, Vienna, F. Deuticke, 1893. James cite l'ouvrage dans ses conférences de 1896, ML, p. 56, 460.
[1348] J. M. Charcot (1882), *art. cit.*, N. Edelman, (2003), *op. cit.*

d'expériences conduites à la lumière d'une des hypothèses qui avaient été considérées par certaines des précurseurs de ce champ d'étude, mais seulement de façon spéculative[1349]. D'après « l'hypothèse vasomotrice », l'une des causes possibles de la condition hypnotique serait une modification subite de l'afflux sanguin dans le cerveau : car si les centres cérébraux sont soudainement moins irrigués, cela peut provoquer une perturbation ou même une suspension momentanée des fonctions du cortex cérébral.

Du point de vue de la physiologie cérébrale, la prise en compte de cet aspect « vaso-moteur » vient naturellement à l'esprit des chercheurs puisque la circulation sanguine est à la fois une condition nécessaire et l'un des indicateurs somatiques parmi les plus évidents de l'activité cérébrale. Dans les *Principles of Psychology*, James rend bien compte de ce fait élémentaire : « *le cerveau*, dit-il, *est un organe excessivement vasculaire ; c'est une véritable éponge de sang* »[1350]. C'est pourquoi, une des premières explications spontanées de l'état hypnotique a été de le considérer comme une condition analogue à l'état d'inconscience temporaire causée par une compression des artères carotides qui prive le cerveau du débit sanguin nécessaire à son fonctionnement.

Rappelons qu'en 1885, l'état de la recherche scientifique sur les états hypnotiques était dans une phase exploratoire : dans la période du début des années 1880, différents auteurs ont tenté d'instituer des protocoles expérimentaux afin de comprendre les causes possibles de la condition hypnotique. Kaan se place explicitement dans la suite de ces travaux auxquels James s'est vivement intéressé : il cite Heidenhain [11], Schneider [8], Bäumler [6], Beard [2] et Stanley Hall [10b]. Du point de vue de James, cette étude s'inscrit donc très précisément dans sa recherche d'un « contexte » scientifique et médical capable d'expliquer les « phénomènes de transe ». La brochure du Dr. Kaan propose une contribution *expérimentale* à la physiologie des états de transe

« L'hypothèse de l'anémie réflexe partielle ».

D'après les recherches d'Heidenhain, une des causes physiologiques de l'hypnose pourrait être une modification de l'afflux sanguin dans le cerveau. Kaan a donc cherché à tester cette « hypothèse vasomotrice de l'hypnose » qui avait été envisagée par de nombreux auteurs mais qui n'avait pas encore fait l'objet d'une étude expérimentale :

« […] *La conjecture d'Heidenhain,* dit-il, *m'a conduit à une série de recherches sur l'influence de l'hypnotisme sur les conditions de la circulation sanguine*. […] ».

1349 Kaan cite J. Braid (1843), W. B. Carpenter (1877), R. Heidenhain (1880), K. Preyer (1881)
1350 PP, vol. 1, p. 97-99.

Selon le physiologiste allemand, les phénomènes hypnotiques consistent dans une inhibition des fonctions du cortex cérébral due à une augmentation de l'activité réflexe. Mais à quoi est due cette inhibition ? La première hypothèse qu'il lui soit venu à l'esprit est celle d'une « anémie soudaine du cerveau ». Mais il a été conduit à abandonner ce point de vue au cours de ses expériences. Selon lui, certains faits vont à l'encontre de cette idée : ainsi, la plupart des hypnotisés deviennent rouges plutôt que pâles dans la condition hypnotique. Ce qui indique peloter une hyperémie cérébrale qu'une anémie. Pour trancher la question, il conçoit une « expérience cruciale » : en faisant préalablement inhaler aux sujets de l'amyle nitrite (un agent bien connu pour induire une dilatation des vaisseaux sanguins), il se rend compte que l'hypnose peut encore être induite dans cet état « d'hyperémie artificielle ». La condition hypnotique est donc compatible avec une circulation sanguine cérébrale élevée[1351].

Le « médium » du Dr. Kaan.

Du point de vue de la cohérence de la liste des « livres très estimés », il est significatif que Kaan mentionne avoir *« utilisé un médium pour ces recherches »* ; lequel s'est avéré être le sujet privilégié des trois qu'il a observé. Dans ce contexte, Kaan utilise le terme de « médium » comme synonyme de « sujet magnétique » car, au début des années 1880, les phénomènes hypnotiques étaient encore perçus au travers de la terminologie mesmérique. Ce sujet, dit l'auteur, manifeste des phénomènes « magnétiques » typiques dont a prétention de posséder une faculté de « clairvoyance ». Kaan n'apporte aucun crédit à cette prétendue faculté. Bien plus, il prend le contre-pied de cette approche en adoptant un point de vue radicalement « physiologique ». L'affirmation de ce point de vue est une des raisons pour laquelle cette brochure a été assez largement discutée dans la littérature de l'époque[1352].

« Theresa Pl. » est une jeune femme de 21 ans qui a été internée à la suite d'une tentative de suicide et sur laquelle le Dr. Krafft-Ebing a permis au jeune psychiatre de procéder à des expérimentations hypnotiques. C'est, dit Kaan, une chrétienne évangélique, célibataire, qui est issue de parents supposés sains. Son enfance a toutefois été maladive, elle a toujours été très « émotive », ses menstruations sont pénibles et elle se plaint de « lourdeur de plomb dans ses membres ». Par ailleurs, elle a reçu une « instruction religieuse approfondie » à l'école. « Theresa » a été internée à la suite d'un « amour platonique déçu » qu'elle a très mal vécu. Depuis, son comportement se caractérise par des « plaintes neurasthéniques » incessantes : elle a perdu

1351 R. Heidenhain (1880), *op. cit.* p. 32-34.
1352 G. S. Hall, recension de: *Ueber Beziehungen zwischen Hypnotismus und cerebraler Blutfuhlung* by Hans Kaan ; *The American Journal of Psychology*, Vol. 2, No. 2 (Feb., 1889), p. 319. Voir aussi A. Gauld (1992), *op. cit.*

l'appétit, son sommeil est troublé et elle est tourmentée par des « mauvais esprits » dans ses rêves. À plusieurs reprises, Kaan a remarqué des « délires érotiques ». Selon lui, ces « excitations sexuelles » avec « hallucinations de l'odorat » indiquent une « hystérie réelle ». Un jour avant sa tentative de suicide, elle la lut dans un journal qu'un homme a été écrasé à Vienne par un train. Elle est alors entrée dans la conviction délirante que ce dernier ne pouvait être que son amant. C'est pourquoi, elle a « voulu le suivre dans l'au-delà ».

L'expérience du Dr. Kaan

Kaan mentionne qu'il a d'abord cherché à induire l'hypnotisme par la compression des globes oculaires et par la fixation du regard mais que, de cette façon, il n'arrive qu'à induire « l'état léthargique ». Après de nombreuses tentatives, il est toutefois parvenu à reproduire les trois états nerveux de la « névrose hypnotique » identifiés par de Charcot[1353]. Une fois ces différentes phases de la condition hypnotique constatées, Kaan propose d'étudier avec précision leurs relations avec la circulation sanguine cérébrale.

Au cours de ses expériences, il a cru pouvoir isoler un fait central : lorsqu'il applique une compresse chaude sur la tête du sujet lorsqu'il se trouve dans « l'état léthargique », ce dernier se réveille immédiatement. Tandis que lorsqu'il applique une compresse froide, cette dernière passe dans « l'état cataleptique ». Mais quand elle se trouve dans « l'état cataleptique », la compresse chaude est sans effet, tandis que la compresse froide produit un retour à « l'état léthargique ». Il a répété l'expérience soixante fois.

Le Dr. Kaan suggère que ces applications chaudes et froides doivent jouer de façon réflexe sur le système vaso-moteur : en faisant varier le calibre des vaisseaux sanguins, ces changements de température produisent d'abord une « anémie réflexe » (léthargie) suivie d'une « hyperémie » (catalepsie) dans les centres cérébraux. Kaan en déduit que les différentes phases de l'hypnotisme sont une conséquence de ces variations de la circulation sanguine cérébrale.[1354] D'après la classification à laquelle il aboutit, « l'état léthargique » correspond à une « paralysie corticale » par anémie ; « l'état cataleptique » correspond à une « paralysie cérébrale totale » par

[1353] J.-M. Charcot, (1882), *art. cit.*, A. Binet, C. Féré, (1887), *op. cit.* cf. Chapitre 3.

[1354] Pour étayer son hypothèse, Kaan a utilisé un « plethysmograghe » ; à savoir, un appareil capable de mesurer les variations de circulation sanguine dans le bras de la patiente. Selon son iventeur, le phjysiologiste italien A. Mossso, la circulation sanguine s'amnesuise à mesure que l'on constate de développement de l'activité intellectuelle. Il en déduit que ce volume de sang a été mobilisé par l'activité cérébrale. Dans l'expérience de Kaan, les tracés montrent une certaine augmentation du volume sanguin dans le bras durant l'état léthargique (anémie cérébrale), et une diminution dans l'état cataleptique (hyperémie)

hyperémie ; tandis que « l'état somnambulique » correspond à une « irritation corticale par hyperémie artérielle ».

*

10.

Rudolf **Heidenhain,** ***Sur ce qu'on appelle le magnétisme animal***, Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1880.

Ul. med. 439 1h

Der ſogenannte

thieriſche Magnetismus.

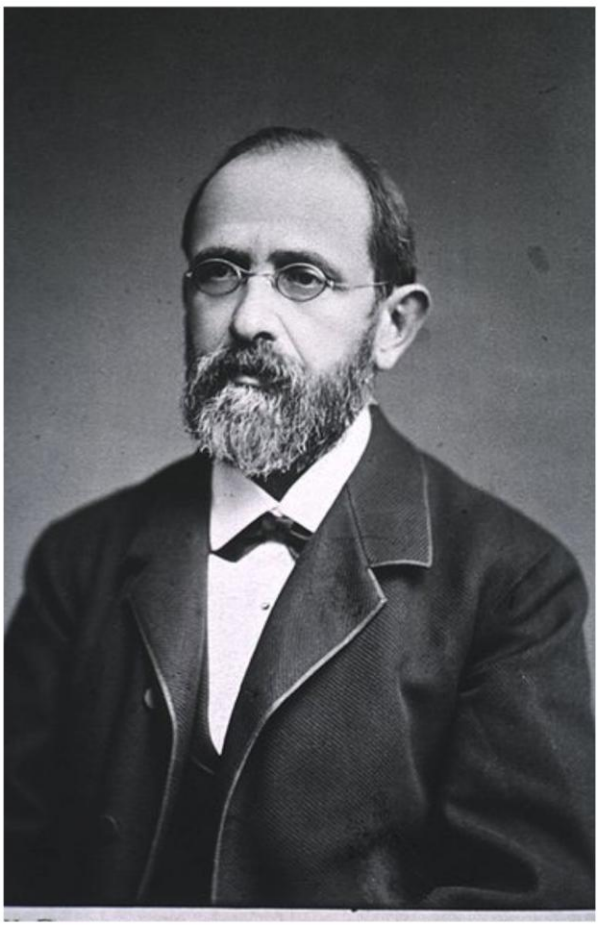
Phyſiologiſche Beobachtungen

von

Dr. Rudolf Heidenhain,
ord. Profeſſor der Phyſiologie und Direktor des phyſiologiſchen Inſtituts
zu Breslau.

(Ein in der allgemeinen Sitzung der ſchleſiſchen Geſellſchaft für vaterländiſche Kultur am 19. Januar 1880 gehaltener Vortrag.)

Leipzig,
Druck und Verlag von Breitkopf und Härtel.
1880.



11.

Emile **Boirac, *L'hypothèse du magnétisme animal,*** *d'après des recherches récentes,* Extrait de *La Nouvelle Revue*, Paris, 1er octobre 1895. 23 p. [1355]

Émile Boirac (1851-1917) est un philosophe français qui a rédigé des ouvrages estimés de pédagogie et d'épistémologie tout en contribuant régulièrement à la recherche psychologique par la rédaction régulière d'articles et de comptes rendus dans la *Revue philosophique*, notamment[1356]. Il a également occupé des fonctions institutionnelles importantes dont celles de recteur d'académie à Grenoble puis à Dijon. En 1906, il est élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Du point de vue doctrinal, Boirac est un adepte du « nouveau spiritualisme » dont l'originalité par rapport à son précédent cousinien est d'avoir intégré les normes de raisonnement de la science expérimentale. Il fut également l'ami et le correspondant d'Henri Bergson.

Boirac cultivait également des intérêts intellectuels originaux voire hétérodoxes puisqu'il a manifesté tout au long de sa vie une inclination envers certaines utopies humanistes, telles que la promotion d'une langue universelle[1357]. Dans cette ligne de pensée, il s'est également intéressé à la « recherche psychique ». Comme nombre de savants et de philosophes de son époque, il s'est passionné pour les problèmes limites de la psychologie sur la découverte possible de facultés encore inconnues. Dès 1876, il a consacré une analyse au phénomène du « déjà-vu »[1358]. Dans les années 1880, il s'est livré à des expériences d'hypnotisme. Puis, dans le sillage de son ami Charles Richet, il s'est directement impliqué dans ce qu'il a lui-même baptisé l'étude des phénomènes « parapsychiques » pour laquelle il a proposé un certain nombre de clarifications conceptuelles et méthodologiques[1359].

La brochure de Boirac qui semble avoir été « estimée » par James consiste justement dans la présentation d'une série d'expériences qui ont été déterminantes pour lui dans cet ordre de recherche puisqu'elles peuvent se lire comme le point de basculement entre son adoption des thèses reconnues de l'hypnotisme et son ouverture à la recherche « parapsychique » proprement dite. Il présente dans cette brochure les conclusions d'expériences qu'il a menées entre 1892 et 1895 et qui l'ont conduit à plaider publiquement en faveur d'une « *révision impartiale de l'hypothèse du*

1355 Houghton Library of Harvard University [***AC85 J2376 Zz895b**

1356 E. Boirac, *La dissertation philosophique*, Paris, Alcan, 1890, *L'idée de phénomène : étude analytique et critique*, Paris, Alcan, 1894

1357 Boirac s'est impliqué dans la promotion de l'espéranto. Il a préside le premier « Congrès universel », pour la promotion de cette langue en 1905.

1358 E. Boirac, « Correspondance », *Revue philosophique*, t. 1, 1876, p. 430-431.

1359 E. Boirac, *La psychologie inconnue*, Paris, Alcan, 1911, *L'avenir des sciences psychiques*, Paris, Alcan, 1917.

magnétisme animal »[1360]. Car Boirac a cru pouvoir observer, dans des conditions expérimentales qu'il juge rigoureuses, des phénomènes qui tendent à prouver l'existence, dans certaines situations hypnotiques, d'une « action physique de nature inconnue » entre deux individus. Autrement dit, selon lui, « l'hypnotisme n'explique pas tout » : il y a un résidu phénoménal dont il a pu faire directement l'expérience et dont il souhaite faire part à un large public en publiant dans une revue généraliste de l'époque, *La Nouvelle Revue.*

L'exemplaire original de la brochure d'Émile Boirac ayant appartenu à James a été conservé à la bibliothèque Houghton. Il s'agit d'un tiré à part de son article paru dans la *Nouvelle Revue*. Cette brochure n'a pas été annotée mais elle contient une dédicace autographe : « *A M. William James, hommages respectueux – Boirac* ». Ce détail nous informe sur le fait que les deux auteurs ont été en relation directe dans cette période. La *Correspondance* de James, bien qu'elle ne nous renseigne pas sur les circonstances exactes de la transmission de la brochure, comporte un certain nombre d'indications sur le contact personnel direct entre les deux auteurs. D'autre part, en 1895, alors que James était président en exercice de la *Society for Psychical Research,* la brochure de Boirac a fait l'objet d'une discussion contradictoire dans les colonnes de la revue interne de la *Society.*[1361]

Qu'en est-il de « l'hypothèse du magnétisme animal » en 1895 ? Dans le chapitre des *Principles of Psychology* qu'il a consacré à l'hypnotisme, James donne un bon résumé de l'état de la question en 1890. Prudemment, il commence par faire état de la grande indétermination qui, selon lui, entoure encore le sujet :

« […] *de la nature intime de la condition hypnotique,* dit-il, […] *on peut difficilement dire, qu'elle est comprise*. […] ».

1360 Du point de vue sa contribution aux « sciences parapsychiques » il s'agit là d'un article crucial puisqu'il le reprendra comme chapitre clef de son ouvrage de 1911. Cet ouvrage eut une certaine notoriété au début du siècle car il a été récompensé par le Prix Fanny Emden, un prix biennal fondé en 1911 et décerné par l'Académie des sciences pour récompenser « *le meilleur ouvrage sur l'hypnotisme, la suggestion et en général les actions physiologiques qui paraissent être exercées à distance sur l'organisme animal* ». Pour se rendre compte de la valeur accordée à ce texte à l'époque, on dispose du rapport d'Henri Bergson présenté à l'Académie des sciences morales et politiques, lors de la séance du 28 mars 1908. Bergson y résume la substance de la discussion et son enjeu : « […] *l'hypothèse qu'il s'agit de contrôler et qui devrait, en tout cas, servir d'idée directrice à nos recherches, est, d'après l'auteur, celle du magnétisme animal.* […] *On y trouve une tentative remarquable pour fournir le cadre général où une explication scientifique de ces faits pourrait prendre place* » […] « *l'ouvrage contient aussi un certain nombre de règles méthodologiques dont tireront profit ceux mêmes qui ne s'intéressent pas à la 'psychologie inconnue'*». « Rapport sur *La psychologie inconnue* d'E. Boirac », *Mélanges*, Paris, PUF, p. 760-762.

1361 W. Leaf, « L'hypothèse du magnétisme animal, par E. Boirac », PSPR, vol. 11, 1895, p. 599-600. Cette recension fit l'objet d'un « droit de réponse » accordée à Boirac auquel Leaf a lui aussi répondu dans la foulée. *Journal of the Society for Psychical Research*, vol. 7, 1895, p. 221-228.

Selon James, il y a trois opinions qui prévalent pour expliquer le phénomène de la mise en sommeil nerveux et qu'il présente selon leur ordre historique d'apparition :

(1) la théorie du magnétisme animal,

(2) la théorie de la névrose ; et,

(3) la théorie de la suggestion.

D'après la théorie du magnétisme animal, poursuit-il :

« […] *il y a un passage direct d'une force de l'opérateur à son sujet, et ce dernier devient comme une marionnette aux mains du premier. Cette théorie est de nos jours abandonnée pour rendre compte des phénomènes hypnotiques ordinaires ; elle est seulement soutenue par certaines personnes comme une explication de quelques effets qu'on rencontre seulement de manière exceptionnelle.* […] ».[1362]

« Réhabiliter la vieille hypothèse du magnétisme animal »

Boirac commence son texte par des précautions oratoires car il est bien conscient que le sujet qu'il aborde suscite une grande « défaveur » parmi le public savant ; du fait, notamment, de sa « trop grande ouverture à l'illusion et à la supercherie » :

« […] *Les faits que je vais raconter*, dit-il, *paraîtront si étranges à la plupart de mes lecteurs, il semble si difficile de les rattacher aux lois actuellement connues de la physique et de la physiologie que je ne me décide pas sans hésitation ni sans appréhension à les exposer au public.* […] »

Au cours des années 1880, comme la grande majorité de ses homologues, Boirac considère que la « théorie de la suggestion » popularisée par « l'école de Nancy » a « cause gagnée ». Mais la lecture en 1885 de la « note de Janet » sur « le sommeil provoqué à distance » l'a fortement interpellé. Il s'est alors demandé si l'hypothèse du magnétisme animal « sous une forme plus ou moins modifiée » n'aurait pas été en mesure de rendre compte du phénomène présenté par Janet lors des « fameuses expériences du Havre »[1363]. Cette idée qui n'a fait « qu'effleurer » son esprit a néanmoins nourri le « *vague soupçon qu'il y avait peut-être quelque chose au-delà de l'hypnose et la suggestion* ». C'est à la suite de sa lecture des expériences de Pierre Janet qu'il a commencé à expérimenter par lui-même afin de se former une opinion personnelle. Or, au cours de ces expérimentations, « *ce quelque chose a semblé se laisser entrevoir* »

1362 PP, vol. 2, p. 596

1363 Voir Chapitre 3.

La première série d'expérimentations qu'il présente dans sa brochure a été rendue possibles par la collaboration d'un sujet appelé « Robert C. », un ouvrier mécanicien de dix-neuf ans. Boirac a relaté qu'il a commencé par effectuer sur ce dernier des manipulations hypnotiques ordinaires. Mais il s'est rendu compte que lorsqu'il présente sa main au-dessus de celle du sujet (qu'il avait « préalablement mise en contracture ») ce dernier éprouve une « sensation de chaleur cuisante ». De plus, dès qu'il soulève sa main, celle du sujet monte en même temps, comme si, dit Boirac, elle était l'objet d'une « attraction ». Mais ceci, précise-t-il, ne prouve encore rien car le sujet avait les yeux ouverts au cours des expériences. Ce seul fait laisse présumer la possibilité d'une « auto-suggestion » de la part du sujet.

Pour tenter d'enquêter sur ce phénomène qu'il l'a laissé perplexe, il a continué à expérimenter au moyen du « procédé de l'expérimentateur Moutin » : on applique sur les omoplates du sujet des mains largement ouvertes avec les pouces qui se rejoignent sur la colonne vertébrale. Par ce procédé, dit-il, on arrive très souvent à « *attirer cette personne avec force, au point qu'elle en perd l'équilibre ou qu'elle marche à reculons* ». Par cette manipulation, Boirac obtient « à de nombreuses reprises » le phénomène d'attraction. Il précise qu'il avait pris soin d'éviter toute suggestion verbale préalable. On aurait donc affaire à une attraction sans suggestion verbale. Cependant, il concède qu'il a pu lui-même fournir tacitement une incitation à déplacement physique. Dans ce cas, le sujet aurait détecté « subconsciemment » les intentions de l'expérimentateur.

La seconde série d'expérimentations qu'il présente a été effectuée sur un second sujet : « Jean M. », un jeune domestique pyrénéen de quinze ans d'une « extrême sensibilité hypnotique ». Un jour, dit-il, il a observé un « fait étrange », « *tellement étrange*, ajoute-il, *que si quelqu'un me le racontait, je le taxerai de mensonge ou d'illusion* ». Compte tenu du fait que c'est là l'expérimentation-princeps de sa brochure, nous redonnons le récit des faits que Boirac dit avoir rédigé d'après ses notes prises sur le moment :

« […] *Un dimanche après-midi de Janvier 1893, rentrant chez moi vers trois heures, après une courte absence, j'appris que Jean, ayant achevé son service et se sentant fatigué, était allé se coucher. Sans entrer dans sa chambre, la porte était ouverte, je restai sur le palier à le regarder dormir. Il s'était étendu dans son lit, la tête dans l'angle opposé de la porte, les bras croisés sur la poitrine, les jambes posées l'une sur l'autre, les pieds pendant légèrement au bord du lit.*

J'avais assisté, la veille, à une discussion sur la réalité de l'action magnétique. J'eus l'idée de faire une expérience. Toujours debout sur le palier, à une distance d'environ trois mètres, j'étendis ma main droite dans la direction et à la hauteur de ses pieds. Après une ou deux minutes (probablement moins, quelques secondes), je levai lentement la main, et, à ma profonde stupéfaction, je vis les pieds du dormeur se lever d'un seul bloc et suivre en l'air le mouvement ascensionnel de ma main. Trois fois je recommençais l'expérience, trois fois le phénomène se reproduisit avec la régularité et la précision d'un phénomène physique.

Émerveillé, j'allai chercher Mme B…, en lui recommandant de faire le moins de bruit possible. Le dormeur n'avait pas bougé. De nouveau, à deux ou trois reprises, ses pieds parurent attirés et soulevés par ma main. « Essayez, me dit tout bas Mme B… d'agir par la pensée. » J'essayai, en effet ; mais mon action, je m'en rendis compte ensuite, pouvait aussi bien être attribuée au regard qu'à la pensée. Je fixai les yeux sur les pieds du dormeur et les levai lentement : chose incroyable ! les pieds suivirent les mouvements de mes yeux, montant, descendant, s'arrêtant avec eux. Mme B… me prit la main gauche et, de la main restée libre, fit comme j'avais fait moi-même : elle réussit comme moi, mais, dès qu'elle cessa de me toucher, elle n'exerça plus aucune action. Elle voulait continuer ces expériences, mais j'étais si troublé par ce que je venais de voir que je m'y refusai. Craignant surtout de fatiguer le sujet. En effet, Jean se réveilla environ une demi-heure après, et il se plaignit de vives douleurs dans les jambes, de mouvements convulsifs dans les genoux, que je calmai à grand'peine avec des frictions et des suggestions. […] ».

Devant un tel récit, Boirac concède que les lecteurs ne peuvent qu'exprimer le soupçon naturel d'une simulation dont il aurait été dupe et/ou complaisant : *« on préfère tout supposer,* dit-il, *plutôt que de croire à la réalité de ce phénomène* ». Mais, pour lui, cette voie ouverte l'a encouragé à instaurer d'autres expérimentations méthodiques. Ce dont témoigne la question qu'il se pose à ce moment donné :

« […] *Où donc trouver le fait qui pourrait enfin lever tous les doutes, le fait matériel, objectif, susceptible d'être reproduit à volonté, en dehors de toute simulation et de toute suggestion possible ? Ce fait, le hasard me l'avait déjà présenté.* […] »

Il a eu lieu au cours d'une troisième série d'expérimentation sur un troisième sujet : « Gustave P. », un ouvrier électricien de vingt ans. C'est, dit Boirac, un « rêveur » et un « esprit simple » qui est en bonne santé. Pendant l'hiver 1892-1893, il a eu l'occasion d'effectuer avec lui quelques expériences hypnotiques. Il l'a d'abord hypnotisé par la seule fixation du regard. Ce qui lui a permis de constater que ce sujet était « hypnotisable au plus haut degré ». Puis, il l'a « perdu de vue » pendant un an mais, au début de l'année 1894, il a été amené à le revoir. À partir de ce

moment, il a saisi l'occasion qu'il lui était offert pour procéder à des expérimentations régulières avec ce sujet sensible.

Au cours de ses manipulations, il a repéré un phénomène qui, selon lui, sort du cadre des phénomènes ordinaires de l'hypnotisme : lorsqu'il présente sa main droite vis-à-vis de son front, cela lui permet d'induire trois stades très nets du sommeil hypnotique. Il a pu constater l'existence d'une « singulière polarité » : tandis que sa main droite provoque les différents degrés du sommeil hypnotique, sa main gauche, quant à elle, provoque les différents degrés du réveil. D'après lui, on retrouve là le phénomène de l'efficacité des « passes » déjà observé par les « anciens magnétiseurs ».

C'est dans le cadre de ses expériences avec « Gustave P. » qu'un phénomène inattendu lui a fourni le « fait matériel » qu'il recherchait :

« […] *Un dimanche matin, il venait d'entrer dans mon cabinet et s'était assis à côté de ma table de travail, sur laquelle son coude gauche était appuyé. Tandis que j'achevai d'écrire une lettre, il causait avec une troisième personne, vers laquelle il était à demi tourné. J'avais posé ma plume, et mon bras étendu sur la table, les doigts allongés, se trouvait par hasard dans la direction de son coude. À ma grande surprise, je crus m'apercevoir que son bras lissait, comme attiré par ma main. Sans dire un mot, le sujet continuant à causer, et paraissant tout à fait étranger à ce qui se passait là, je soulevai légèrement mon bras, et le bras du sujet se souleva en même temps. Mais comme si l'attraction, en devant plus forte, avait éveillé la conscience, Gustave P… s'interrompit tout à coup, porta sa main droite à son coude gauche qu'il retira vivement en arrière et, se tournant vers moi : « Qu'est ce que vous me faites donc ? » s'écria-t-il.* […] »

Le principal enseignement que Boirac tire de ces différentes expériences est qu'il faut toujours commencer par s'efforcer de détourner l'attention du sujet pour se prémunir contre la simulation et/ou la suggestion. Or, même en prenant des précautions systématiques, il observe toujours le même phénomène : il y a, dit-il, « *attraction du membre visé qui semblait cesser d'appartenir au sujet pour tomber sous l'empire de ma volonté* ». Par cette attraction, il a pu induire des mouvements qui ont parfois pris la forme de « vives secousses ». Voilà, dit Boirac, le « fait » qui pourrait servir de « preuve » au « rayonnement nerveux de l'opérateur».

Toutefois, il se heurte toujours à une « immense difficulté » : comment supprimer rigoureusement toutes les possibilités de simulation et d'auto-suggestion ? Boirac présente une autre expérience. Pour se prémunir contre ces deux sources d'erreur, le meilleur moyen est d'occulter hermétiquement la vue du sujet avec un bandeau de sa fabrication « en drap noir et épais ». Encapuchonné de la sorte, il ne dit rien au sujet de ce qu'il va faire puis, « sans faire de

bruit », il présente sa main à huit ou dix centimètres de sa main gauche. Or, en « moins d'une demi-minute », celle-ci est comme attirée. Au cours de « dizaines de séances », il a, dit-il, toujours observé le même effet : avec les coudes, les genoux et les pieds. Selon lui, il y a donc bien une « *concordance entre la direction de sa main et le mouvement obtenu* », comme s'ils étaient rattachés à des « fils invisibles ».

Pour faire varier l'expérience, il tente à nouveau cette manipulation mais avec sa main gauche : mais au lieu d'observer une attraction, il constate des tremblements et des « picotements » ; au point que le sujet lui déclare : « *cessez, c'est trop énervant* » puis, « *j'ai l'impression que vous m'enfoncez mille aiguilles dans la peau* ». Boirac, encouragé par ces signaux, procède alors avec ses deux mains jointes. Il observe alors un « nouvel effet » : cette fois, c'est une « *action simultanément attractive et picotante* » que le sujet lui-même décrit comme un « gâchis ». Ceci, selon Boirac, signale un phénomène qui traduit l'annulation des deux effets contradictoires. Ce qui, « décidément », présent une forte analogie avec le phénomène de l'électricité.

Ses expérimentations avec « Gustave P. » l'avaient, dit-il, « *conduit à admettre comme une vérité d'observation l'existence du magnétisme animal* ». Mais, que conclure d'une série d'expériences conduite sur un seul sujet seulement ? Car ce cas n'autorise pas de généralisation. Au cours des mois suivants, il a souhaité vérifier le phénomène sur d'autres sujets. Malgré ses efforts répétés, il n'a d'abord rien obtenu de concluant puis, les effets se sont avérés plus satisfaisants en expérimentant sur des personnes dormant du sommeil naturel. En expérimentant sur des sujets endormis, il a obtenu des « frémissements » qui se sont parfois transformés en « mouvements brusques ». L'avantage, selon lui, de cette expérience simple est qu'elle très facile à reproduire. C'est une voie ouverte.

Au mois de Janvier 1895, il retrouve inopinément « Jean M ». Décidé à engager des expériences dans des conditions les plus rigoureuses possibles mais sans pouvoir revenir chercher son matériel chez lui, il se décide, dit-il, à mettre son veston sur la tête. Une nouvelle fois, Boirac constate que sa main droite produit une « violente attraction » du bras du sujet ; comme si, dit-il, un fil rattaché son bras à celui du sujet. En revanche, toutes ses expériences de « polarité » ont échoué.

Ces séries d'expériences corroboratives l'ont toutefois convaincu de l'existence, dans le somnambulisme, d'un phénomène « d'attraction » qui n'a pas encore reçu d'explication satisfaisante. D'après Boirac :

« […] *Il ne peut donc plus être douteux pour moi que le rayonnement magnétique ou nerveux existe aussi réellement que le rayonnement de la lumière ou de la chaleur, et je suis convaincu que quiconque expérimentera, dans les conditions où j'ai expérimenté moi-même, pourvu qu'il ait la patience de chercher des sujets suffisamment sensibles, le vérifiera comme moi.* […] »

À l'appui de cette assertion, il consacre plusieurs pages finales à la réitération des principes scientifique qu'il dit avoir adoptée en insistant sur l'ordre rigoureux dans lequel il a opéré. Pour conclure, il insiste sur le fait que « l'hypothèse du magnétisme animal » ne demande nullement de supprimer les explications reconnues de l'hypnotisme et de la suggestion. Il se peut qu'elle cohabite « à côté d'eux ». La tâche qui s'impose aux expérimentateurs serait de découvrir l'unité de nature de ces trois ordres de phénomènes :

« […] *En affirmant l'existence – nous ne demandons pas que l'on nous croie sur parole : ce que nous demandons au contraire, c'est que l'on veuille bien prendre la peine de vérifier l'hypothèse du magnétisme animal, comme on vérifie toute hypothèse scientifique, c'est-à-dire en la soumettant au contrôle de l'expérience* […] ».

*

12.

Dr. Sansom **Landmann**

La pluralité de personnalités intellectuelles dans un individu *: une étude psychologique*, *Stuttgart, Enke, 1894, pp. 186*

Le Dr. Sansom Landmann (1816-1899) est un médecin allemand de Fürth, en Bavière, qui s'est efforcé de réinterpréter les phénomènes de « dédoublement de la conscience » à la lumière des conceptions de la physiologie cérébrale de son temps ; en particulier celles du neuro-anatomiste viennois, Theodor Meynert (1833-1892). Une recension de Stanley Hall parue dans *l'American Journal of Psychology* en juin 1894, présente ce livre comme celui d'un

« […] *médecin qui, pendant 40 ans, a cherché une conception sur la nature des activités mentales et qui nous livre ici ses réflexions neuves, d'autant plus intéressantes qu'elles ont été longuement mûries. Selon lui, la théorie de Binet d'une activité* simultanée *de différentes sphères conscientes est radicalement fausse. La conscience est toujours une et indivisible, bien qu'elle se modifie fréquemment.* […] »[1364].

Cette brochure est citée dans la littérature psychologique de l'époque par de nombreux auteurs et elle a fait l'objet de plusieurs recensions aux Etats-Unis et Allemagne. Son originalité consiste à proposer une franche réfutation des recherches françaises sur le « somnambulisme provoqué » dont le principal résultat résidait dans le fait d'avoir « démontré », par le recours à l'investigation hypnotique, l'existence d'une « pluralité de personnalités psychologiques » chez certains sujets. Ces faits, comme on l'a vu, ont suscité une grande perplexité chez beaucoup de psychologues et des médecins, particulièrement en Allemagne[1365]. De fait, l'auteur y voit « *une attaque dangereuse contre l'unité de la conscience* »

Du point de vue des recherches de James sur la psychologie des « états seconds », ce livre présente l'intérêt de prendre le contre-pied de certains « faits expérimentaux » mis à jour par les études de Binet, Janet et Gurney dans les années 1880 : à savoir, ce que James tient pour "*l'avancée le plus importante de la psychologie moderne* »[1366]. D'un point de vue historique, ce livre s'inscrit dans le contexte du déclin de l'hypnotisme à la suite de la disparition de Charcot en 1893. D'une certaine

1364 *The American Journal of Psychology*, Vol. 6, No. 3 (Juin., 1894), pp. 470-471
1365 W. Wundt, *Hypnotisme et suggestion*, Paris, Alcan, 1893, cf. Chapitre 4.
1366 VRE, p. 199-200.

façon, l'ouvrage témoigne de ce que Freud a appelé, à son retour de Paris en 1886, « l'obsession physiologique » de la science allemande dont il cherche à se libérer[1367]. Par là, il désigne le bannissement de la psychologie des programmes de recherche de la « neurologie » et, tout particulièrement, des études sur les hystériques.

Le point de vue de la physiologie cérébrale

Dans son ouvrage, le Dr. Landmann s'efforce de réfuter les théories françaises tirées des expériences sur les « hallucinations négatives », sur les « calculs subconscients », sur les « anesthésies systématisées » et, *last but not least* celles réalisés au moyen de « l'écriture automatique » sur lesquelles sa critique se concentre. D'après le médecin allemand, les généralisations théoriques des chercheurs français concernant l'idée de « deux systèmes de conscience simultanés » sont radicalement dans l'erreur.

La critique de Landmann se fonde sur les données de l'anatomie et de la physiologie cérébrales. D'après « l'associationniste » de Meynert dont Landmann se revendique, la « conscience de Soi » est formée par la coopération des différents centres du cortex[1368]. Cependant, les différentes régions cérébrales, qui sont hiérarchisées, ne sont pas également puissantes et elles ne « fournissent pas toujours leur part ». L'ego ou la « conscience personnelle » est avant tout le produit d'une coordination qui peut être défaillante. Parfois, on a seulement une conscience rudimentaire d'origine « sub-corticale » qui forme un groupe mémoriel indépendant (*Merksysteme*) ; lequel est dissocié des autres systèmes et du niveau de coordination supérieur. Or, dans l'hypnotisme, comme dans le sommeil naturel et dans d'autres conditions morbides, le cortex est incapable de remplir toutes ses fonctions. Alors, l'Ego somnole et seuls les « centres sub-corticaux » sont actifs. Dans ce cas, l'homme n'a pas conscience de cette activité cérébrale et il n'en garde aucune mémoire. C'est tout ce qu'on est en droit de théoriser à propos des phénomènes pathologiques étudiés par les français.

Une recension critique de James

1367 S. Freud,cité par L. Chertok, R. De Saussure (1996), *op. cit.* Il formule cette critique à l'inetention de son supérieur T. Meynert.

1368 On trouve une présentation du « modèle de Meynert » dans PP, vol. 1, p. 25, 65-67, 72-78. D'après ce modèle, le cerveau est un organe sensori-moteur qui coordonne les deux actions fondamentales du système nerveux : la perception des sensations et les réactions motrices appropiées. Les zones cérébrales sensorielles correspondent à la « projection » de l'ensemble des points sensibles de l'organisme sur l'écorce cérébrale tandis que les zones motrices sont celles où sont enregistrés les mouvements de l'ogranisme. Entre ces deux aires de « projection », il y a un réseau de « fibres reliantes » chargé de les « *associer* ».

A l'automne 1896, James a rédigé pour la *Psychological Review* une recension de cet ouvrage qu'il examine aux côtés de la brochure de Schrenck-Notzing [7]. D'après James, malgré son ingéniosité théorique, le grand défaut de l'étude du Dr. Landmann est qu'elle ne propose pas de faits expérimentaux nouveaux. Voici sa critique :

« […] *Le Dr. Landmann*, dit James, *rend compte des faits* [*de dissociation de la personnalité*] *en assumant trois niveaux d'opérations cérébrales. Seulement un seul de ces niveaux est rattaché à la conscience de soi. Ce dernier niveau est la conscience de l'activité psychique en tant que telle. Il se rattache exclusivement à certains processus (non désignés par lui) dans le cortex. Il est le seul qui peut dire « je ». Le second niveau, quant à lui, est celui de l'idéation et de l'association sans la conscience de soi (*unselbstbewusste Vorstellung*) ; tandis que le troisième niveau appartient aux « centres sub-corticaux ». Ce dernier niveau est souvent mentionné comme « inconscient » par le Dr. L., même s'il mentionne plusieurs fois des* Vorstellungen [*représentations*] *et des* Gefühle [*sensations*] *qui se font dans les centres sub-corticaux.*

Des groupes entiers de cellules corticales peuvent fonctionner en activité isolée : les cellules sub-corticales peuvent alors agir d'elles-mêmes, et les cellules qui correspondent à la conscience de soi peuvent, soit coopérer, soit ne pas coopérer avec le reste. Mais la conscience de soi est : ou bien pleinement là où elle se trouve, ou alors pas là du tout.

Ainsi, [d'après l'auteur] les assertions courantes sur le fractionnement de la personnalité entre centres supérieurs et inférieurs etc., est absurde, [car] la « personnalité » et le « moi » sont des éléments indivisibles de la vie mentale. Le seul dédoublement possible du moi arrive quand il agit en alternance, d'abord avec un système d'idées puis avec un autre. Aussi, lorsqu'un Moi arrive à écrire de manière automatique tandis que l'autre Moi s'exprime en même temps par la parole, le dernier seulement consiste dans le moi réellement impliqué, puisque les performances automatiques sont le produit du travail de la partie du cortex qui n'a pas de conscience de soi : de l'inconscient des glandes basales.

Le Dr. L. applique ces principes dans un style intolérablement décousu avec une minutie ennuyeuse quant à l'élucidation des observations de Janet et Binet, tout en pensant (étrange à dire) que leurs phrases seulement descriptives concernant la « dissociation de la personnalité » etc., constituent une « théorie » irréconciliable avec la sienne. […] »[1369]

*

[1369] ECR, p. 527-529. Pour une discussion par James des raisons d'attribuer une « conscience » aux « centres nerveux inférieurs » antérieure à l'ouvrage de Landmann, PP, vol. 1, p. 65-67.

3. Correspondances savantes francophones

1. Présentation et analyse des lettres de Joseph Delbœuf à William James

Treize lettres inédites de Joseph Delbœuf (1882-1891)[1370]

,

Joseph Delbœuf est un savant et un philosophe aux multiples facettes. Lorsque James, son cadet de onze ans, fait sa connaissance en 1882, il a cinquante ans. C'est une figure internationalement reconnue et respectée qui a déjà derrière elle une importante carrière scientifique[1371]. Mathématicien et philosophe de formation, il consacre à partir des années 1870 une importante partie de ses recherches à la « psychologie scientifique ». À partir de 1876, il publie également un certain nombre d'études philosophiques dans la *Revue* de Ribot. Par cet intermédiaire, notamment, James a pris connaissance des travaux du savant belge. En 1879, il évoque les analyses « *brillantes et originales* » de « Mr. Delbœuf »[1372]. Pour James, l'intérêt de cet auteur, en plus d'être un allié objectif de la « cause », la promotion de la « psychologie », est d'être un savant qui n'a pas renoncé à la réflexion philosophique sur la validité des méthodes et sur les enjeux métaphysiques abordés par la « nouvelle science ».

Leur correspondance débute en 1881 à l'occasion de la publication par Delbœuf d'une critique d'un article de James sur « le sentiment de l'effort » dont il a lu la traduction française dans la *Critique philosophique* de Renouvier[1373]. Dans cette analyse où, de façon caractéristique, il

---

1370 Houghton Library of Harvard University, bMS Am 1092 (152-164)

1371 Les principales sources secondaires sur la vie et l'œuvre de J. Delbœuf sont : A. Gilkinet, « Notice sur Joseph Delbœuf », A*nnuaire de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 1905, p. 47-147. J. Liegeois, « Joseph Delbœuf, une vie de savant », *Revue de l'hypnotism* n°6, 1896, p. 161-172, n°7, 1897, p. 193-208. A. Forel, « Professor Delbœuf aus Lüttlich », *Zeitschrift für Hypnotismus*, Bd 5, 1897, p. 1-6. On dispose également de récentes études historiques qui analysent surtout sur la place de Delbœuf dans l'histoire de la psychologie, de l'hypnotisme et de l'onirologie, F. Duyckaerts, *Joseph Delbœuf, philosophe et hypnotiseur*, Paris, Synthélabo, 1992, J. Carroy et P.-H. Castel (eds), « Delbœuf et Bernheim entre hypnose et suggestion », *Corpus, revue de philosophie*, vol. 32, 1997. J. Carroy, *Nuits savantes, une histoire des rêves (1800-1945)*, Paris, Editions de l'EHESS, 2012, p. 183-209. Signalons également la bibliographie en ligne de S. Nicolas et D. J. Murray, https://sites.google.com/site/josephdelboeuf18311896/oeuvre-works

1372 W. James, « The Spatial Quale », *Journal of Speculative Philosophy*, vol. 13, p. 64-8. EPs, p. 77-80.

1373 W. James « The Feeling of Effort », *Anniversary Memoirs of the Boston Society of Natural History*, Boston, 1880. Traduit la même année en français par C. Renouvier, « Le sentiment de l'effort », *Critique*

conteste certains des arguments « obscurs sinon fautifs » avancés par James sur la « physiologie de la volition », Delbœuf présente toutefois dès la première page le jeune professeur assistant de physiologie à l'université de Harvard comme un « *écrivain dont divers articles de psychologie ont été universellement remarqués* »[1374]. Dans le dernier texte de ce jeune auteur, il y trouve, dit-il, beaucoup de choses intelligentes et ne cache pas son « enthousiasme » ; au point de le présenter à Ribot comme un « petit chef-d'œuvre »[1375]. Car dans son article, Delbœuf explique que la lecture du texte de James lui a fourni l'occasion de réfléchir au problème, central dans son œuvre philosophique, de la liberté dans son rapport au déterminisme :

« […] *je méditais depuis longtemps*, dit-il, *d'écrire quelques pages sur la liberté envisagée du point de vue de la mécanique. L'apparition de l'opuscule de M. James a été pour moi l'occasion de réaliser en partie ce projet*. […] »[1376]

Par la lecture de ces mots élogieux d'un aîné respecté insérés dans cette analyse critique détaillée qui fait connaître ses travaux aux lecteurs de la *Revue philosophique*, on peut aisément comprendre la satisfaction du jeune professeur américain. Quelques semaines plus tard, il écrit à son collègue W. M. Salter qui vient également de publier un comte rendu sur son article :

« […] *le grand Delbœuf m'a lui aussi honoré d'une recension dans la* Revue philosophique […], *il est plus polémique que vous mais, à vous deux, vous allez me rendre célèbre.* […] »[1377]

La première lettre du savant belge s'explique justement sur le fait que son article constitue un préliminaire à une série qu'il envisage d'écrire sur le problème de la liberté humaine dans une représentation scientifique du monde ; à savoir, l'un, sinon, le thème philosophique de prédilection de Delboeuf tout au long de sa vie et dont il n'aura de cesse de défendre la cause lors de plusieurs controverses à la fois scientifiques et politiques. Cette lettre marque le début d'une

---

philosophique, 9e année, 1880. (en 7 livraisons). Pour la rédaction de son article, Delbœuf a repris et même traduit certain passage de la version originale du texte de James.

[1374] J. Delbœuf, « Le sentiment de l'effort (A propos de l'ouvrage de W. James *The feeling of effort*, 1880) ». *Revue Philosophique*, vol. 12, novembre 1881, p. 513-527.

[1375] COWJ (5), p. 315.

[1376] J. Delbœuf, (1881), *art. cit.* p. 513. Les deux autres articles de cette série thématique sont publiés l'année suivante : J. Delbœuf, « Déterminisme et liberté » (I), *Revue Philosophique*, vol. 13, mai 1882, p. 453-480, (II). (II), p. 608-638, (III), vol. 14, p. 156-189.

[1377] COWJ (5), p. 193.

correspondance active entre les deux hommes pendant près de dix ans, dont seules les lettres de Delbœuf ont été conservées, mais qui témoignent d'une étroite amitié philosophique[1378].

L'un des intérêts de ces lettres est de lever le voile sur l'activité réflexive d'un écrivain prolifique et de prendre connaissance de ses centres d'intérêt d'une variété assez sidérante[1379]. Il faut dire que Delbœuf a publié peu de livres proprement dits. Tout au long de sa carrière de savant, il a privilégié la forme courte pour exprimer ses pensées ; en publiant très régulièrement et dans beaucoup de supports différents des articles, des comptes rendus d'ouvrages et des lettres ouvertes destinées à entrer publiquement en controverse. À cet égard, une lettre de G. Tarde à J. Liégeois suite à la disparition de leur ami commun, exprime le lien entre la personnalité originale et l'œuvre philosophique :

« […] *Vous me demandez ce que je pense de ses travaux philosophiques. Je les crois tous marqués au coin d'une verve créatrice géniale, d'une personnalité endiablée. Il n'a rien touché, dans son éparpillement continuel, sans le perforer. Son œuvre n'a été – mais c'est quelque chose – qu'une série de puits de mine, de sondages d'ingénieur, pratiqués çà et là dans tous les terrains philosophiques, depuis l'hypnotisme et les suggestions criminelles, jusqu'à la métagéométrie ; depuis la psychophysique jusqu'à la mécanique rationnelle, en passant par le darwinisme et les plus épineux problèmes de la biologie, sans compter les questions grammaticales et philologiques. Partout il a enfoncé et laissé son aiguillon.* […] »[1380]

En déclarant à James qu'il « philosophe » plus volontiers « la plume à la main », il affirme aussi que la forme de la correspondance sied à mieux son tempérament. D'après les quelques correspondances connues, on comprend que ses lettres sont destinées à des personnalités choisies telles que le juriste et sociologue Gabriel Tarde (1843-1904) ou l'entomologiste et psychiatre suisse August Forel (1848-1931)[1381]. C'est pourquoi ces lettres présentent l'intérêt d'être autant d'ouvertures sur une personnalité philosophique sur laquelle on dispose de peu de documentation.

[1378] Il n'existe pas de fonds d'archives Delbœuf. Dans son ouvrage, R. B. Perry remarque qu'il est « regrettable » que les lettres de James à son homologue n'aient pas été retrouvées. Pour signaler leur importance à ses yeux, il a propose un exposé de leur relation intellectuelle et il a publié quelques extraits des lettres de Delbœuf en appendice ; bien qu'elles aient été systématiquement expurgées de toute référence à l'hypnotisme. TCWJ, vol., 1 p. 687-693, vol. 2, p. 722-725.

[1379] Voir la bibliographie établie par A. Gilkinet (1905), *art. cit.*

[1380] J. Liégeois, (1896-1897), *art. cit.*, p. 204.

[1381] Un certain nombre de lettres de Delbeouf ont été publiées dans J. Carroy, P. H. Castel, (eds) (1997), *op. cit.* On trouve dans ce volume des extraits de lettres à G. Tarde, G. Croom Robertson, A. A. Liébeault, J. Liégeois. On apprend également qu'il a correspondu avec T. Ribot, C. Richet, H. Bernheim, H. Beaunis. Un certain nombre d'entre elles ont été publiées dans ses articles, ouvrages et lettre ouvertes. Voir aussi, A. Forel, *Briefe-Correspondance*, 1964, J. Liégeois, (1896-1897), *art. cit.*,

Cette relation intellectuelle amicale avec son jeune homologue américain est marquée par l'événement important qu'a été, aux yeux du savant belge, la visite que lui a rendu James, chez lui à Liège, durant l'automne 1882. Il semble avoir été particulièrement sensible à cette considération puisqu'il lui écrit qu'il « *n'oublier [a] jamais la figure sympathique qui est parti de si loin pour venir s'asseoir à notre table*. De fait, cette correspondance philosophique est aussi marquée par un ton personnel : « voilà mon âme à nue », déclare Delbœuf à James deux reprises. Car il est aussi question d'événements de famille douloureux. L'intérêt historique de cet aspect réside dans le fait qu'il éclaire tout un aspect méconnu quoique déterminant de la vie de ce savant ; à savoir, ses recherches sur l'hypnotisme dans la seconde partie de sa vie. Un thème sur lequel il a abondamment écrit et sur lequel il a été reconnu par les plus grandes autorités médicales de l'époque. Sa correspondance avec James permet d'approcher les raisons personnelles de sa « vocation magnétiseur » qu'il a en partie dissimulée à cause de son absence de diplôme médical.

Pour conclure cette présentation, cette traduction d'un portrait littéraire de Delbœuf par James, dans une lettre à son épouse écrite depuis Liège et datée du 20 novembre 1882 :

« […] *Delbœuf est le plus joviale et le plus intarissable des compagnons possibles. C'est un plaisir d'entendre parler la langue française comme il la parle, avec chaque mot à sa place comme une pièce dans une mosaïque et avec un trait d'esprit dans presque chaque phrase. Il ressemble à son portrait ; mais avec 10 ans de plus, les cheveux plus blancs & plus chauve & beaucoup moins dignifié. Ses mouvements sont excessivement maladroits et empotés et sa silhouette ressemble à l'un de ces gros garçons de 15 ans surdéveloppés et mal fagotés dont les vestes sont toujours trop courtes pour eux et leurs manteaux trop longs.*

Il m'a fait trotter çà et là dans la ville et presqu'en courant pendant exactement 3 heures hier matin, et ce matin pendant deux heures. Les deux fois sous la pluie. A mes allusions rusées au fait que je le fatiguais, il a répondu : « Oh, moi ! Je ne me fatigue jamais ! » Et à la sage parole de sa femme qu'il risquait de me fatiguer, il a dit : « Oh ! Je l'ai pas fait marcher du tout »

Il vient d'un milieu humble, il a dû prendre à charge son père malade à l'âge de 14 ans en donnant des leçons, et il en a donné depuis lors sur une variété inconcevable de sujets. Il est complètement non-systématique dans toutes ses manières, mais original et précis sur tout ce sur quoi il réfléchit. Mais on sent qu'il n'a pas pleinement croqué au fruit de l'arbre de la vie ; car il reste un garçon *sur bien des choses profondes.* […]

Je l'ai entendu hier donner un cours de latin à une classe de jeunes filles à l'école normale ; ce qui m'a semblé la chose la plus instructive du point de vue de l'éducation depuis que je suis en Europe. Sa vivacité d'esprit et son puissant bon sens, couplé à son extraordinaire clarté et son pouvoir de questionnement font de lui un

enseignant admirable et vraiment exceptionnel. Les filles suivaient chacun de ses mots comme si elles étaient au théâtre. […] »[1382]

<u>Lettre n°1</u> :

Liège, 5 mai 1882, 32 Boulevard Frère-Orban

Cher Monsieur,

C'est une bizarre histoire que celle de l'article de novembre dont vous attendez la suite. Comme le début vous l'indique, je prenais texte de votre opuscule pour traiter moi-même deux points ayant rapport au déterminisme, et sur lesquels vous n'aviez fait que glisser. Il s'agissait donc d'un travail assez étendu, dont l'article qui vous concerne, formait à peine le tiers. Mais voilà que par un malentendu – assez naturel – l'article paraît en petit texte, le texte des <u>Notes et document</u>[1383]*. Quand je reçus l'épreuve, mon étonnement fut extrême, j'en écrivis à M. Ribot – c'était trop tard. Alors il fut convenu que je reprendrais la question dans une dissertation ultérieure. C'est cette dissertation qui paraît maintenant, et qui se continue en juin et juillet. En attendant, je rarrangerai ce que j'avais déjà écrit comme suite à ce qui avait paru, et telle est l'origine de deux opuscules sur la liberté que vous avez reçus.*

Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, qu'il y a là un bel exemple des effets d'une circonstance fortuite, et qu'on pourrait l'opposer aux déterministes ? Car je répare, aussi bien que possible, une erreur de typographe.

Mais ce n'est pas tout. Dans un article primitif, je serrais de très près le passage de votre lecture que j'ai traduit en entier ; j'ai dû dans les nouveaux, ne plus m'en occuper et traiter la question d'un point de vue général. Je vous cite encore bien souvent, et j'ose espérer que vous serez satisfait dans la solution que je donne à votre demande si profonde : « Pourquoi l'ivrogne ne se croit pas libre quand il entre au cabaret ? »

Dans la lettre que vous m'écrivez, vous mettez encore sous une forme très-originale un argument contre le déterminisme. Vous le repoussez, dîtes-vous, parce qu'il rend irrationnel, tout jugement portant sur l'inconvenance de ce qui est. Je prendrai la permission de citer ce passage dans mon troisième article.

Vous m'accordez bien des éloges dans votre lettre, Monsieur. Quoique je ne veuille les accepter qu'en partie, et que je dois quand même vous en remercier, j'en suis presque fâché, parce qu'ils m'empêchent de vous dire combien vos écrits m'ont fait penser. Votre lecture sur le sentiment de l'effort m'avait jeté dans un vrai enthousiasme. À toutes les personnes que je rencontrais, je demandais : « Avez-vous lu l'opuscule de M. James ? Lisez cela ! » Jugez donc ! Du neuf sur cette vieille question, et du neuf d'un bout à l'autre. C'était à ne pas le croire.

[1382] COWJ (5), p. 301-303. Le 22 novembre, dans une lettre à son frère Henry James, il écrit : « […] *Delbœuf à Liège était un ange & de loin le meilleur* enseignant *que j'ai vu.* […] », COWJ (2), p. 337.
[1383] Nom de la rubrique finale de la *Revue philosophique*,

Je ne m'expliquerai pas dans cette lettre sur les quelques points controversables que vous me signalez, parce que je les rencontre dans mes articles. Je ne puis cependant pas admettre qu'une erreur nécessitée soit une erreur. Si elle avait été nécessitée, on serait en droit de soutenir qu'alors la terre était effectivement immobile. Car le changement dans la nécessité (l'enchaînement nécessaire) de la nature physique n'est pas plus inadmissible que le changement dans la nécessité intellectuelle. Si cette erreur était nécessitée, elle était la vérité. Mais, sans doute, je pourrais remplir des pages entières sur ce thème sans vous faire changer d'avis – quoique dans ma pensée, votre opinion sur ce point ne soit nullement nécessitée. Ma Logique Algorithmique[1384] *est explicite sur ce point.*

Inutile de vous dire combien je regrette que vous n'ayez pas donné suite à votre idée de vous arrêter à Liège, et je compte bien que, à la prochaine occasion, vous n'aurez plus de scrupule. Hélas ! Je voudrais bien visiter l'Amérique, et je sens bien que mon désir ne se réalisera jamais.

Je ne possède plus de photographies de ma personne. Mais, en attendant que j'en fasse refaire, je vous envoie une lithographie extrêmement ressemblante qui a été faite il y a bientôt 9 ans, quand j'en avais 41. Jusqu'il y a trois ans à peine, je n'avais pas changé physiquement. Alors j'ai eu la malencontreuse idée de me faire construire une maison suivant un plan à moi et très original. Ce que cela m'a donné de tourment, de déceptions, de colères, d'ennui et de chagrins, c'est inimaginable. Les ouvriers avaient l'art de s'ingénier à faire le contraire de ce qui était indiqué. Actuellement on est encore occupé à des réparations.

Pendant la construction, j'ai perdu la mère et la tante de ma femme qui vivaient en famille avec nous, et cela à la suite des plus pénibles et des plus longues maladies – paralysie et démence sénile – enfin ma femme a été atteinte d'un rhumatisme articulaire, de sorte qu'elle était clouée sur son lit au premier étage lorsque sa mère – qu'elle n'avait jamais quittée, se mourrait au second. Actuellement le même rhumatisme articulaire l'a ressaisie, et voilà quatre mois entiers qu'elle est condamnée à garder la chambre.

Tous ces événements douloureux coup sur coup m'ont fortement atteint ; je me sens accablé et fatigué, et vous vous en apercevrez bien sans doute en lisant mes prochains articles. Et puis, j'ai beaucoup de besogne – et je mène de front des études bien disparates.

Vous me demandez, Monsieur, ce que j'enseigne. Je ne sais si je dois vous le dire. Je suis professeur de philologie grecque et latine à l'université de Liège, et professeur de grammaire grecque à l'école normale des Humanités. J'ai une petite réputation comme philologue. Mais le monde ne sait pas que le philologue Delbœuf est le même personnage que le philosophe du même nom. Que voulez-vous ? C'est le destin.

Ma vocation c'était la physique et la philosophie. J'espérais une chaire de physique à l'université de Liège. Mais le titulaire, qui était jugé incapable d'enseigner quoiqu'il eût une grande science – son nom est connu des savants, c'est Gloesener – et qui avait été mon maître, tenait à rester dans sa chaire, et il y est resté jusqu'à l'âge de 82 ans. Cependant, j'avais besoin de vivre, j'étais sans fortune. Une chaire de philosophie devint, sur ces entrefaites,

---

[1384] J. Delbœuf, *Logique algorithmique. Essais sur un système de signes appliqués à la logique, avec une introduction où sont traitées les questions générales relatives à l'emploi des notations dans les sciences*, Liège, Desoer, 1876. Reproduit dans la *Revue philosophique*, oct., nov, déc., 1876.

vacante à l'université de Gand. J'avais tous les titres pour l'obtenir. J'étais docteur en sciences physiques et mathématiques, et Dr. en philosophie et lettres [j'avais publié des articles sur la moralité en littérature[1385] *et mes prolégomènes*[1386]*]. Ce fut un docteur en droit qui l'emporta. Je me plaignis. J'avais des appuis très puissants au parlement. Pour me dédommager on m'offrit une chaire de grec à l'école normale. J'acceptai. Depuis j'ai été appelé à Gand comme professeur de philosophie. Mais quand l'occasion s'est présentée de revenir à Liège, ma ville natale, comme professeur de philologie, - ce qui eut lieu après trois ans – je la saisis avec empressement.*

J'ai publié nombre de travaux philologiques et littéraires. Comme ils n'ont jamais, que je sache, traversé l'atlantique, si vous avez un collègue philologue, je vous prierai de lui demander de parcourir ceux que je vous envoie. Il y trouvera peut-être quelqu'idée originale. Pour le moment je publie une chrestomathie *fondée sur des principes nouveaux. Je vous en adresse la préface*[1387]*. Voilà en abrégé la biographie de votre correspondant, qui peut y ajouter pour conclure, qu'après avoir autrefois tout étudié, il n'a réussi qu'à être un bien grand ignorant qui ne sait rien comme il faut.*

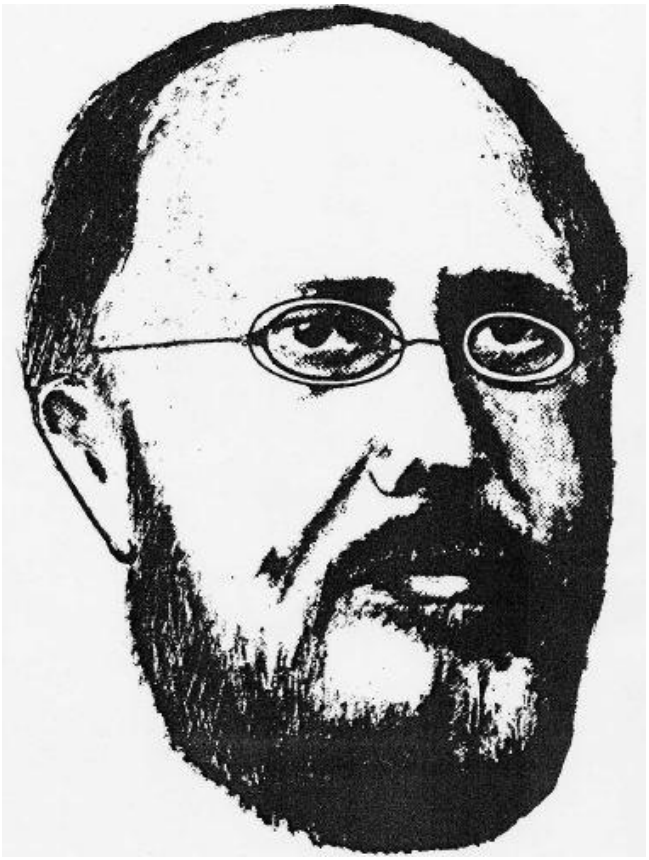
Agréez, cher monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

J. Delbœuf

1385 D'après la bibliographie établie par A. Gilkinet, (1905), *art. cit.*, p. 140., Delbœuf a publié « *De la moralité en littérature (quatre articles) dans l'*Athenaeum belge *(1879-1883)* ».

1386 J. Delbœuf, *Prolégomènes philosophiques de la géométrie et solution des postulats, suivis d'une dissertation sur les principes de la géométrie par Fréd. Ueberweg (traduction)*, Liège, Paris, Leipzig, 1860 ; J. Delbœuf, *Essai de logique scientifique : prolégomènes suivis d'une étude sur la question du mouvement considérés dans ses rapports avec le principe de contradiction*, 1865..

1387 J. Delbœuf, J., P. Iserentant, *Chrestomathie latine à l'usage des commençants*, Mons, Manceaux, 1883.



Portrait lithographique de J. Delbœuf à 41 ans (1872).

<u>Lettre n°2</u> :

Ramet (Val St Lambert), le 12 septembre 1882,

Cher Monsieur,

Je suis à la campagne dans les environs de Liège – Il suffit de m'écrire le jour de votre arrivée – Je me ferai un véritable plaisir de vous recevoir – J'irai à votre rencontre à Liège, et je vous attendrai à ma maison (Boulevard Frère-Orban, 32, à quelques minutes de la gare) à l'heure que vous m'indiquerez.

En attendant, recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués

J. Delbœuf.

<u>Lettre n°3</u> :

Liège, 1er nov. 1882

Cher Monsieur,

Je ne veux pas répondre longuement à votre excellente lettre – ayant l'espoir de vous voir bientôt – Je suis tout prêt à vous recevoir – Je vous prie d'accepter mon hospitalité et non celle d'un hôtel. Veuillez me prévenir plusieurs jours à l'avance de votre arrivée ; car, membre d'une commission d'enquête, je suis sujet à m'absenter pour plusieurs jours dans le pays – pendant les mois de novembre de décembre et de janvier.

Agréez, cher monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

J. Delbœuf

<u>Lettre n°4</u> :

Liège, le 19 décembre 1882

Cher ami,

Car c'est le nom que je veux désormais vous donner – Votre carte correspondance que j'attendais avec la plus vive impatience m'a été remise aujourd'hui à mon retour de mission (à Hury cette fois-ci – dans l'entre-temps j'ai été aussi à Namur) – C'est avec une joie relative que j'ai vu le prolongement de votre séjour en Europe, et j'espère que la maladie de votre père s'arrêtera, tout au moins – ou mieux encore disparaîtra.

Je vous adresse un exemplaire de ma chrestomathie – *et bientôt vous recevrez un tiré à part de mon discours sur les puces qui a eu beaucoup de succès. Les journaux politiques de la CAPITALE en ont parlé ! ils l'ont même analysé !! J'ai lu – assez rapidement – l'ouvrage de Müller, très intéressant, je le garde pour le cas où je parlerais à l'occasion du nouveau gros volume de Fechner. M. Ribot me demande d'en faire le compte rendu. S'il savait combien j'ai pris en haine la psychophysique depuis qu'elle fait commettre de si gros volumes ! Et puis Fechner, m'effraye. Il est si diffus, si obscur, si entortillé dans ses phrases ! Enfin, peut-être en passerais-je par là*[1388]*. – L'article de Fouillée m'a fait le plus vif plaisir*[1389]*. Jamais je n'ai lu – en fait de philosophie – rien de plus spirituel et de plus vif. J'ai ri comme un bossu quand il parle de la preuve de la liberté pour le hanneton de Töppfer. Mais, comme je le lui ai écrit, si j'ai ri, je ne suis pas pour cela désarmé.*

Le déterminisme est un système logique, irréfutable – seulement en contradiction avec le sens intime, le sens pratique et le sens commun. Aux déterministes à expliquer d'une manière <u>satisfaisante</u> l'illusion de la liberté, et la distinction que je fais en moi-même entre mes actes libres et mes actes non-libres.

[1388] A partir de 1873, suite à son affectation à l'université de Gand et son amitié avec le professeur de physiologie J. Plateau, Delbœuf a publié de nombreux articles de psychophysique sur les « mesures des sensations » dans la lignée de Fechner dont il discute les propositions mathématiques. Sur Fechner, et la critique de ses travaux de psychophysique, cf. S. Nicolas, « Delbœuf et la psychologie comme science naturelle », J. Carroy, P. H. Castel (eds), (1997), *op. cit.*, p. 29-70.

[1389] Alfred Fouillée (1838-1912), philosophe français. En 1872, il publie l'ouvrage *La liberté et le déterminisme*, Paris, Alcan. En 1882, il reprend et publie une nouvelle série d'articles à ce sujet dont le premier est : « Nouveaux expédients en faveur du libre arbitre : expédients logiques et mécaniques », *Revue philosophique*, t. 14, p. 585-614. Delbœuf discutera cette série d'articles tout au long de la décade.

Ma théorie est-elle bonne ? Ceci est une question complexe. Elle a un côté mécanique. C'est aux géomètres à la critiquer. M. Bertrand qui a si bien démoli Boussinesq saurait-il me démolir ? je ne le pense pas ; cependant cela est possible. Cependant, j'ai demandé à Folie[1390]*, le catholique, à Spring*[1391]*, le matérialiste, s'ils y voient un défaut, ils n'en voient pas. Si elle est mauvaise géométriquement, la cause de cette théorie est jugée, n'en parlons plus. Je serai le premier à en faire mon deuil.*

Vient maintenant la question de fait. Y a-t-il de la discontinuité dans le monde ? je soutiens que oui. M. Fouillée me soutient, lui, que la bille sur le billard est influencée dans son mouvement par <u>l'intention</u> du joueur qui se dispose à la frapper. Libre à lui de le dire, mais il ne le croit pas. Voici une pierre attachée par une corde et tournant d'un mouvement de fronde autour d'un clou. Je me tiens à portée avec des ciseaux tout prêts à couper la corde. Quand je la couperai, le mouvement circulaire sera remplacé par un mouvement rectiligne. Est-ce que le mouvement circulaire, sous l'influence de mon intention, s'apprêterait lui aussi à prendre la forme rectiligne ? C'est là un non sens mécanique. Spring à qui j'en parlais encore dimanche, pensait comme moi à cet égard. Me soutiendrait-on que c'est du schématisme ? On a tort. Parce s'il y a discontinuité dans le mouvement d'une fronde idéale, ce n'est pas l'altération de ce mouvement par une multitude de forces étrangères qui peut faire disparaître la discontinuité. Pas plus que le nombre infini de corps célestes n'empêche que la Terre tourne d'un mouvement rigoureusement elliptique en soi autour du soleil. Seulement, les arcs infinitésimaux de l'ellipse se promènent dans l'espace absolu et se disloquent en apparence. Une pierre tombe d'en haut sur la Terre (considéré comme immobile) suivant une verticale. Son mouvement, quand elle vient à frapper le sol, s'arrête comme mouvement visible. Croit-on que l'on peut dire que ce mouvement n'est pas arrêté, parce que dans l'espace absolu, la pierre entraînée par la Terre et par le système planétaire continue à se mouvoir ? Qu'on essaye de faire admettre cela à un physicien !

Le fait – de la discontinuité une fois établie, ma théorie sur la volonté libre, l'explique-t-elle ? Oui. Il est certain que par le retard ou le ralentissement dans l'action on peut introduire la discontinuité dans les mouvements sans toucher au principe de la conservation de l'énergie.

On peut l'expliquer aussi en abandonnant ce principe. On peut choisir.

Il y a peut-être d'autres explications possibles encore. Le choix sera plus grand.

Pour le moment, il n'y a choix qu'entre une théorie sur le temps, et le sacrifice du principe de la conservation de l'énergie.

Ici maintenant commencent les obscurités. Le temps admet-il l'indétermination ? Mais avant de toucher cette question, laissez-moi résumer. En autres énigmes (il n'y en a plus que <u>sept</u>) il y a celle du temps et celle du libre arbitre. Je réduis ces deux énigmes à une seule : le libre arbitre et le temps sont fonctions l'un de l'autre.

Cependant qu'est ce que le temps ? Je répondrais volontiers, c'est la forme même de l'exercice de la liberté. Je vous disais à Liège, que c'était chez moi une espèce de rêve, de l'Empédoclisme[1392]*. Écoutez néanmoins. Si toutes*

[1390] François Folie (1833-1905), astronome belge natif de Liège, ami de jeunesse de Delbœuf.
[1391] Walthère Spring (1848-1911), chimiste belge, professeur à l'université de Liège.
[1392]

les affinités étaient satisfaites, ainsi que toutes les répulsions, si en un mot, l'équilibre était réalisé, y aurait-il encore du temps ? Vous répondrez non avec moi, je le suppose du moins. Dans ce cas qu'est le temps sinon la forme abstraite de la satisfaction (en voie de se réaliser) de toutes les affinités, de tous les besoins des êtres. Le temps est donc plus ou moins rapide suivant la rapidité même de cette satisfaction. Le temps s'écoule entre deux termes inconcevables, le trouble absolu, l'équilibre absolu, mais sa marche n'a rien d'uniforme. À ce temps réel nous avons dans nos conceptions substitué un temps abstrait qui marche d'un pas uniforme, aux êtres réels, animés de besoins, nous substituons dans notre pensée des points matériels inertes, puis par une imagination instantanée, nous les mettons en mouvement dans un espace homogène. Qu'y a t-il d'étonnant que de voir de l'homogénéité et de l'uniformité rêvées par nous, ne sortent que de l'homogénéité et de l'uniformité ? Mais plaçons-nous dans la réalité vivante, et la ligne tracée par la pierre qui se précipite sur le sol, reflétera les mouvements de tout ce qui vit, de tout ce qui meurt, car l'aile du cousin qui voltige au-dessus de l'eau agite l'air et fait vibrer la pierre. Nos lois physiques ne sont que l'expression des lois qui règlent la satisfaction des affinités dans des conditions déterminées librement par nous (le vide etc.). Vous le voyez, je ne résous pas l'énigme, je l'agrandis plutôt, mais à l'origine de tout mouvement nouveau (même pensé) apparaît la liberté.

M. Ribot m'écrit que vous deviez aller à la Salpêtrière – Je suis bien heureux d'apprendre que la santé vous revient avec le sommeil. Mon sommeil continue à être inégal. J'ai fort bien dormi cette nuit. J'ai trop de besogne, et la tranquillité me serait nécessaire. Malheureusement les circonstances semblent se conjurer contre mon repos. Ribot m'écrit : « Vous seul pouvez faire l'article sur Fechner ». Je ne sais si c'est absolument vrai ; mais cela à l'air d'être vrai, en France du moins. Mais, à chaque instant j'ai des invitations aussi pressantes. Voilà que les libraires me demandent des livres populaires. Mes conférences sont demandées partout. C'est mon seul succès, et je l'enregistre avec plaisir – j'oublie mes puces. Un journal disait à propos de celles-ci : nous croyons que c'est le même qui a écrit les conférences. J'aime assez ce genre de remarques sur ma personne ; vous avez pu l'observer vous-même. Je m'amuse très objectivement de la surprise des gens. J'ai joui deux bonnes semaines, lorsque, à la suite de votre question : qu'enseignez-vous, Je vous ai répondu ce que vous savez. Je suivais ma réponse par la pensée, je voyageais sur le vaisseau qui l'emportait. Enfin elle arrivait à Boston – Vous ouvriez la lettre, puis voilà qu'aux seuls noms de grec et latin, vous laissez tomber les bras et restez plongé dans un abîme de réflexions. Je ne sais si la chose s'est passée ainsi ; mais je me suis plu à l'imaginer telle. Vous devez me trouver bien bavard pour un homme si occupé. C'est une de mes rares distractions, c'est de laisser dans une lettre, ma plume suivre le courant de ma pensée légèrement vagabonde.

Ma femme et mes enfants sont sensibles à votre souvenir. Nous n'oublierons jamais la figure sympathique qui est partie de si loin pour venir s'asseoir à notre table ; et nous nous plaisons à espérer le revoir un jour avec sa femme, un enfant peut-être. La même hospitalité, plus cordiale encore si possible, les attend. M. Frédéricq[1393] *m'a dit que vous lui aviez écrit. Vous voilà maintenant relié à Liège par de liens multiples.*

[1393] Léon Frédéricq (1851-1935), médecin et physiologiste belge, professeur à l'université de Liège.

Votre affectionné

J. Delbœuf

<u>Lettre n° 5</u> :

Liège 21 mai 1883,

Cher ami,

Vraiment, nous nous demandions si les flots de la mer ne vous avaient pas engloutis. Votre lettre vient nous tirer de peine. Vous dire combien nous l'avons reçue avec plaisir serait chose impossible – et aussi combien nous regrettons que l'Amérique soit si loin et si inabordable pour des Européens comme nous. Vous nous avez laissé – dans votre court séjour – des souvenirs ineffaçables, et nous sommes bien heureux d'avoir votre portrait et celui de votre femme et de votre petite avec sa moue délicieuse.

J'avais bien oublié que je vous avais remis un portrait de me femme ; mais elle s'en souvient très bien, vous lui avez même fait signer son nom derrière. Ce qui nous a fait remarquer que vous avez oublié de faire la même chose aux vôtres.

À votre prochaine lettre vous nous parlerez de l'impression qu'a faite sur votre femme la vue du petit panier que je vous ai remis pour elle. Je ne vous pardonne pas cet oubli. Tous les vrais grands hommes ont leur faiblesse. Napoléon tirait vanité de ses petits pieds, et Malebranche (je crois) de son adresse au jeu de quilles. Moi, je tire vanité de mes paniers. C'est peut-être le dernier que j'aurai fait. Un de mes amis m'a cassé mon principal outil – et je répugne plus à l'idée de refaire cet outil que de me remettre à ces petits travaux de chinois.

Vous n'auriez pas envie de professer la philosophie à Liège ? On a besoin d'un professeur de philosophie, et bientôt, il en faudra deux. Pécuniairement la position est assez bonne – et la ville en été est ravissante : vous n'avez rien vu par le brumeux novembre – et les liégeois sont affables. Voilà une perspective.

*Depuis quelques semaines je travaille mortellement. J'ai, je ne sais combien de travaux sur les bras. J'ai dû faire un petit compte rendu de l'ouvrage de M. Ribot sur les maladies de la volonté ; il paraîtra dans l'*Athenaeum *du 18 juin. Chose singulière, je fais beaucoup de comptes rendus, mais personne ne m'en fait pour mes ouvrages. On prétend que personne n'est compétent pour en rendre compte.*

Avez-vous lu le dernier livre de Fechner : Revision der Hauptpunkte des Psychoph. *? J'y suis maltraité, et je pourrais ajouter avec <u>mauvaise foi</u>. Pages 300-302 notamment ; il me reproche de lui prêter une phrase qu'il n'a jamais nulle part écrite, dit-il, et qui cependant est traduite mot-à-mot in* <u>Sachen</u>*, p. 1*[1394]*, conformément à l'indication donnée. Il est heureux pour lui que je le respecte et le vénère comme savant et comme vieillard, car je relèverai vertement ce procédé de polémique. – Je corrige les épreuves du 2*[d] *volume de ma*

[1394] G. T. Fechner, *Sachen der Psychophysik*. Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1877.

psychophysique[1395]*. Peut-être y joindrai-je une préface pour indiquer en peu de mots où en est la question. Pour moi, la psychophysique a donné tout ce qu'elle pouvait donner. Si vous avez l'occasion dans un article de défendre ma formule, puisque vous la croyez bonne, je vous en serai reconnaissant – Mes* Nains et géants *ont eu beaucoup de succès*[1396]*.* Le Kosmos *en fait un compte rendu. Votre journal américain a-t-il traduit l'opuscule ? Je n'en ai rien su. Si oui, envoyez-moi, je vous prie, un exemplaire. – Je travaille à une grammaire française – j'espère l'avoir terminée l'année prochaine. Un collègue collabore avec moi. J'ai déjà fait, pour ma part, le substantif et l'article*[1397]*.*

En même temps, je fais des expériences dans le laboratoire de physiologie avec le professeur de cette science, sur une propriété de la rétine que j'avais découverte. Il y a dans la rétine une zone particulière sensible aux contrastes de la lumière. Nous achevons la configuration de cette zone autour de la tache jaune (qui n'en fait pas partie). Cette découverte a eu une certaine importance pour l'idée que nous devons nous faire de l'œil humain en tant qu'instrument de conservation[1398]*. – Enfin, je travaille à un article sur la constitution de la matière, et particulièrement de la matière vivante*[1399]*. Là-dessus je pense au rebours de tout le monde. Mon ami Spring, qui ne voulait pas me suivre, a été entraîné vers le même côté à la suite de ses expériences. Il vient de la publier, et y dit quelques mots à mon adresse. C'est ce qui m'a engagé à publier mon* Empédocléisme[1400]*. De tout ceci il résulte clairement que la liberté est mise à l'arrière-plan. J'avais proposé à M. Ribot de reprendre mes articles ; mais il m'a engagé à attendre la fin du travail de Fouillée, ce qui est assez raisonnable ; et mon beau feu est pour le moment éteint – Si tout va bien, il se rallumera à la fin de l'année. J'oublie de vous dire que dans l'entretemps, je me suis remis au problème de la bissection de l'angle, et qu'une solution de moi, la plus générale que l'on connaisse, va paraître le 15 juin dans la* Mathesis*. Cette solution est cependant aujourd'hui vieille de 30 ans, car je l'avais trouvée en 1853.*

Voilà la longue liste de mes occupations et de mes travaux. Et je travaille surtout pour me distraire des obsessions inquiétantes qui m'approchent. Je suis véritablement soumis au supplice de l'estrapade. Je remonte pour redescendre. Ma femme va mieux, me semble-t-il : elle peut de nouveau un peu marcher – quelque deux cents mètres en plaine. Elle dort sans morphine ou à peu près. L'appétit est bon. Mais la moindre fatigue, la moindre émotion lui donnent de terribles palpitations. Enfin, voilà trois fois que le sang, refusant d'affluer au cerveau, elle est instantanément affublée d'hémiplégie. Cela ne dure pas, mais cela la secoue et la terrifie. J'essaie de stopper

---

1395 J. Delbœuf, *Etude psychophysique. Recherches théoriques et expérimentales sur la mesure des sensations et spécialement des sensations de lumière et de fatigue*, Bruxelles, F. Hayez, 1873 ; *Eléments de psychophysique générale et spéciale*, Paris, Baillière, 1883.

1396 J. Delbœuf, « Nains et géants », *Revue Scientifique*, vol. 31, n° 4, 27 janvier 1883, p. 97-104.

1397 J. Delbœuf, L. Roersch, *Eléments de grammaire française à l'usage de l'enseignement moyen*. Liège, Desoer, 1885.

1398 J. Delbœuf, « Un nouveau centre de vision dans l'œil humain », *Revue Scientifique*, vol. 32, n° 6, 11 août 1883, p. 167-170.

1399 Première mention d'une importante série de quatre articles publiés entre en 1884. J. Delbœuf, « La matière brute et la matière vivante » (I), *Revue Philosophique*, vol. 16, octobre, n° 10, p. 337-362., n° II, III, IV. *Revue Philosophique*, juillet-septembre-octobre 1884. Repris en un volume, Paris, Alcan, 1887

1400 Notion développée dans la série d'articles susmentionnée. Voir les commentaires de James à Renouvier à ce sujet. TCWJ, vol. 2, p. 691.

toutes mes appréhensions par des préoccupations d'étude. J'use un peu la machine, mais je n'y puis rien. Je ne saurais me faire à l'idée de ne plus avoir ma femme. Voilà 19 ans que je suis marié, et il n'y a jamais eu un quart d'heure de nuage entre nous – et cela parce qu'elle est la douceur et la chasteté en personne. Voilà ! Je vous parle d'elle et mes idées s'assombrissent. Devrais-je donc payer l'excès de mon bonheur passé ?

J'ai accepté en principe de me charger d'un cours de philosophie à donner aux élèves des sciences, c.à.d qui se préparent pour la médecine, ou aux doctorats en sciences naturelles et mathématiques. On me sollicite depuis un an pour cette affaire. Je ne me sens plus l'énergie nécessaire pour renouveler ma manière de penser ; car l'enseignement c'est le mouvement en avant. Cependant je n'ai pas voulu refuser parce que, à ce qu'il me semble, je me dois à l'université et à mon pays. J'étais, je crois, constitué pour vivre cent ans, ne connaissant ni la maladie, ni la fatigue – aujourd'hui je me sens brisé et je m'affaisse. Mon caractère serein et gai, a changé et je tourne volontiers au triste et au morose.

Vous ai-je dit que j'avais fait une conférence sur le mal de mer. Je vais faire connaître à mes auditeurs le peu de succès que vous avez eu dans votre longue traversée.

Vous me parlez de votre psychologie. Il ne faut pas traîner sur cette sorte d'ouvrages, sans quoi on doit les changer au moment où on les publie, si l'on veut tenir sa pensée au courant. À moins de ne dire que ce que l'on est certain de penser toujours. C'est un peu ce que je fais.

Dans votre prochaine lettre, dites-moi ce que vous pensez des articles de M. Fouillée. Après tout, puisque Madame James vous sert de secrétaire, il ne doit plus vous être si pénible d'entretenir une correspondance.

Présentez-lui, je vous prie, mes meilleures amitiés. Pourrons-nous vous voir encore dans 7 ans, Longum aevi Spatium ! Si je vis encore j'aurai bien près de la soixantaine ! Ma femme aura 43 ans. Que penserons-nous alors vous et moi ? Moi surtout qui n'aurais presque plus d'avenir ?

Votre affectionné.

J. Delbœuf.

Lettre n° 6 :

Ramet (par le Val St Lambert), le 31 août 1884.

Mon cher, très-cher ami,

Vous ne le croirez ou pas, vous ne pouvez le croire – depuis le 28 octobre de l'année dernière, il ne s'est passé un seul jour où je n'ai pensé à vous écrire, et, depuis, six semaines, le besoin de le faire est devenu une vraie obsession – néanmoins, j'ai toujours remis de jour en jour, d'heure en heure. Comment expliquer cette négligence, cette paresse, presque cette inconvenance ? Et pourtant c'est pour moi un véritable plaisir, un plaisir du cœur de m'entretenir avec vous, même pour ne rien vous dire.

J'ai reçu votre opuscule sur l'Emotion[1401]*. À la première lecture, j'ai été convaincu, complètement convaincu, bien que la thèse soit à première vue paradoxale. De plus, je me suis expliqué par là bien des choses. Ainsi il arrive souvent à ma femme d'avoir envie de pleurer, de pleurer même, sans motif, sachant qu'elle n'a aucun motif, fâchée contre elle-même de sa faiblesse, de son manque de caractère – chez moi, l'humeur est changeante comme chez d'autres, et cent fois j'ai recherché en vain la cause de ma tristesse ou de ma gaieté. Hier, j'ai relu votre opuscule ; j'ai été assailli par des objections qui s'étaient déjà présentées à moi la deuxième fois ; mais, cette fois-ci, elles m'ont paru plus sérieuses. Il est certain que je puis, dans une certaine mesure, changer mon humeur ou mes dispositions – A ce moment où je vous écris, si je me mets à penser à l'état politique de mon pays, livré au clergé, aux [?]rmottes et aux petits-frères, je suis capable de rester sombre des heures entières. Je puis aussi penser à des projets agréables, les caresser, et mon front se rassérénera. Enfin, on peut librement se donner des idées érotiques, par exemple, et employer des moyens pour les aviver. Bien souvent, en recherchant les causes d'une disposition triste ou gaie que je trouvais en moi, je découvrais qu'il avait suffi de la lecture de tel ou tel fait dans un journal, fait passé d'abord inaperçu pour ainsi dire, mais qui en soit, désagréable ou agréable, avait produit en moi son petit effet à mon insu, et changé mon humeur. Je sais bien que ce ne sont pas là des standard-emotions, et que vous faites la réserve exprès ; d'ailleurs à la fin de votre article vous examinez aussi ces émotions de source intellectuelle, en apparence. Je crois cependant que de même que l'enfant qui, ayant, dans le début crié parce qu'il souffrait, crie plus fort pour être mieux, de même notre humeur dépend, dans le principe, de l'état de l'organisme, et nous inspire des idées sombres, grises, ou claires, mais, plus tard, ces sortes d'idées, d'abord effets, peuvent devenir causes à leur tour et engendrer l'état corporel qui leur correspond naturellement. Mais vraiment, votre opuscule est attachant au possible, et plein d'aperçus neufs et ingénieux ;*

Vous avez vu que j'ai repris la question de la matière brute et la matière vivante. Deux articles sur ce sujet sont encore à paraître, dans les numéros de septembre et d'octobre[1402]*. Veuillez remarquer (3ème article), je vous pris, comment j'explique la différentiation des fonctions et la création des êtres polycellulaires, bien que tout animal vienne d'une cellule unique. Avez-vous lu dans le n° de juin l'article de M. Tarde sur le Darwinisme social ? Quelle chose charmante et originale et vraie en majeure partie ! Quelles trouvailles que la comparaison des vaisseaux et celle du monastère !*[1403]

Je vais publier en volume mes articles sur les rêves[1404]*. J'ai aussi, avec la collaboration d'un de mes collègues, composé une grammaire française, que nous allons imprimer ce mois-ci, et qui sera neuve sous bien des*

1401 W. James, « What is an Emotion ? », *Mind*, avril 1884, p. 188-205. EPs, p. 168-187.

1402 J. Delbœuf, « La matière brute et la matière vivante (II) », *Revue Philosophique*, vol. 18, juillet 1884, p. 24-56 ; (III), septembre 1884, p. 241-263 ; (IV), octobre 1884, p. 385-409.

1403 G. Tarde, « Darwinisme naturel et Darwinisme social », *Revue philosophique*, t. 17, p. 607-637. Suite à la lecture de cet article, Delbœuf a engagé une correspondance avec G. Tarde On trouvera deux de ces lettres dans J. Carroy, P. H. Castel (édit.), (1997), *op. cit*, p. 106-117.

1404 J. Delbœuf, *Le sommeil et les rêves considérés principalement dans leurs rapports avec les théories de la certitude et de la mémoire*, Paris, Alcan, 1885. Reproduction d'une série d'articles parus dans la *Revue Philosophique* (1879-1880). Nelle édit. Paris, Fayard, 1993.

rapports. – les deux tiers certainement nous en appartiennent en propre. Enfin, j'ai fait quelques petits travaux de psychophysique, que j'ai rédigés, mais non publiés, parce que je veux compléter mes expériences. Ils ont pour but de montrer que l'augmentation et la diminution de lumière, dans un premier temps, produisent sur l'œil et la vision des effets analogues. Assez intéressant.

J'ai donc assez produit cette année, bien que mon esprit ait été souvent mal disposé, et que j'ai souvent été envahi par une tristesse insondable. C'est vous dire que cette tristesse avait sa source dans l'état de santé de ma femme. Tantôt il y avait du mieux ; je me reprenais à avoir de l'espoir, puis le mieux faisait place au mal, et elle était tenue au lit pendant des semaines. Cependant, tout compensé, l'année a été bonne, et, d'après le médecin, il y a eu amélioration. Elle était assez mal à la fin du mois de juin, quand elle est venue à la campagne. Il y a eu des hauts et des bas pendant les six premières semaines. Mais depuis quinze jours il y a eu une amélioration constante et marquée dans son état, de sorte qu'elle et moi nous avons conçu l'espoir tout au moins d'une demi guérison. Seulement, elle continue à avoir besoin de chloral pour dormir – et cela depuis le mois de décembre.

Voilà, cher ami, un exemple sur lequel vous pourrez expérimenter votre théorie des émotions. Suivant le nombre de mètres qu'elle peut marcher sans avoir des palpitations, je suis heureux ou malheureux. L'autre jour, elle a pu marcher pendant 20 minutes, sans s'arrêter, et sur cet espace de temps elle avait parcouru 1100 mètres sur terrain plat. Et cet exploit, elle a pu le renouveler trois fois dans la journée du lendemain.

Ici, à la campagne, je passe mon temps à la promener, et pour le reste, à ne rien faire, ou, pour parler plus exactement, à faire des riens. Je mets mon cerveau au vert, je prends des bains de rivière quand le soleil luit (et nous avons eu beaucoup de soleil cette année), je parcours les bois avec ma femme montée sur son âne. – J'essaie autant que possible d'entrer en communication de pensée avec cet animal qui s'est pris d'une telle adoration pour moi qu'il met toujours – chose gênante – ses pieds sur la trace des miens. Mes enfants se portent bien. Ma fille aînée soigne en partie le ménage, vu l'incapacité de ma femme. Ma cadette entrée à l'École normale avec la 26e place, au bout de six mois a conquis la 4e et je crois qu'elle ira plus loin encore. Mon garçon me donne plus de souci. Il a le plus charmant caractère qu'on puisse rencontrer, doux, caressant, serviable, attentif pour sa mère et ses sœurs, mais il est mou et inattentif pour ses devoirs et ses leçons. Il recule d'année en année au lieu d'avancer. Il n'est pourtant ni inintelligent, ni privé de mémoire, ni chétif de santé. Je me résigne. Mes filles es me ressemblent, et le garçon ressemble à sa mère qui, depuis qu'elle est au monde, n'a jamais eu qu'une seule préoccupation, c'est de ne faire de la peine à aucune personne de son entourage, et qui y a réussi, sauf en ceci que son absolue abnégation est pour tous une cause de mécontentement, parce que tous ne demandent qu'à faire sa volonté.

Sur ce, mon cher ami, présentez nos plus vives amitiés à votre femme, embrassez vos enfants pour nous, n'imitez pas ma paresse et écrivez-nous comment va votre santé à vous et votre vue particulièrement.

Nous restons à Ramet jusqu'à la fin septembre ou même, si le temps est beau, jusqu'aux premiers jours d'octobre. Votre affectionné

J. Delbœuf.

<u>Lettre n°7</u> :

Ramet (Val St Lambert), 27 août 1885

Mon cher James,

C'est pour moi un véritable sujet de joie de recevoir une lettre de vous. De tous ceux avec qui je suis en correspondance, vous êtes l'un des rares que j'ai eu le bonheur de posséder chez moi. En ouvrant votre lettre, et en la voyant si longue et si bien écrite, j'ai tout de suite pensé à vos yeux, et je me suis dit qu'ils devaient, sinon être guéris, du moins s'être beaucoup améliorés. Et ma conjecture s'est trouvée vraie. Malheureusement, à côté de cette satisfaction, il y avait de graves motifs de douleur. Je ne parle pas de la maladie de votre femme : que sont les maux passés ? Mais de celle de votre belle-mère, et surtout de la mort de votre enfant – dont vous me faites un si ravissant portrait. Tant qu'on est heureux, on est disposé à l'égoïsme. Ignorant ce qu'est la peine, on ne comprend pas comment elle peut abattre les autres hommes ; on s'imagine volontiers qu'ils sont faibles ou qu'ils s'exagèrent leurs maux. La sympathie – le mot presque l'indique – provient principalement de la communauté de souffrance. En écoutant le récit de la mort de votre enfant, ma femme a été très émue, et moi, faisant un retour sur les miens, je me suis représenté ma désolation si j'en perdais un. Par bonheur, comme vous le dîtes, votre femme a supporté ce coup avec courage.

Vous me demandez, cher ami, comment il va chez moi. De quand est-elle, ma dernière lettre ? De janvier ? Eh bien depuis le 3 janvier que ma femme s'est mis au lit, jusqu'aux premiers jours de juin, elle a été constamment entre la vie et la mort, et les docteurs, pendant plus deux mois, ont conçu les plus vives inquiétudes. Palpitations, suffocations, cyanose – absence complète d'appétit, jaunisse, selles difficiles – plus de sommeil sans morphine et chloral. C'est à la fin de mai que l'on a commencé à diminuer le nombre de piqûres de morphine et la quantité injectée. Jusqu'à la fin de juin, il lui a fallu tous les soirs deux grammes de chloral pour goûter un sommeil relatif. Sa faiblesse était extrême ; elle ne pouvait pas descendre et n'a plus mangé à la table commune. Comment j'ai pu passer ce semestre, faire mes leçons, les préparer, et même éditer mon volume sur le Sommeil, je n'en sais rien. Mais il m'a joliment vieilli et de corps et d'esprit. Je n'ai plus d'idées – et certainement il fut un temps où j'en avais trop ; c'est à peine si je sais encore lire et suivre même un roman.

Un jour, c'était vers la fin de juin, je songeai à envoyer ma femme à la campagne. L'avis du médecin fut favorable ; ce n'était pas chose facile. Il fallait organiser un double ménage, et ma femme ne sait pas se passer de moi. Enfin le 26 juin, brusquement, je l'y emmène, car si je lui en avais parlé à l'avance, elle se serait tracassée et aurait calculé toutes les difficultés, et mit en avant mille objections et mille obstacles. Le voyage s'est bien passé. – Le samedi (le lendemain) elle montait sur son âne et reparcourait nos beaux bois si nombreux et nos frais vallons. Ce jour-là elle a mangé de bon appétit, ce qu'elle n'avait pas fait, et depuis lors, le mieux s'est accentué de jour en

jour, et actuellement elle n'a plus besoin pour dormir que d'¼ gramme de chloral, un rien, une idée plutôt qu'une réalité, et les forces reviennent sensiblement. Elle peut faire un kilomètre en plaine sans se reposer. Il est vrai que nous avons joui d'un temps exceptionnel – et malheureusement l'hiver apparu avec son humidité et sa froidure. Le corps est resté maigre, mais elle a repris sa douce et fraîche figure. Elle est encore disposée à la tristesse, elle qui était auparavant toujours gaie et résignée. Si jamais elle redevient encore gravement malade, je crois que ce sera fait de sa sérénité.

Je vous parle longuement de tout ceci, parce que je ne puis pas vous parler de mes travaux ; je n'en ai pas fait. J'ai eu toutes les peines du monde à faire mon cours libre de philosophie. J'ai traité de la vie et de la mort, et j'ai entamé l'examen du livre de Fouillée sur le déterminisme. Je le continuerai cette année-ci, si j'ai une certaine liberté d'esprit, et j'y trouverai, je l'espère, matière à deux articles sur cette éternelle question du libre arbitre en lequel j'ai une fois inébranlable et de plus en plus raisonnée. À ce propos, si vous avez conservé les lettres que je vous ai écrites dans le temps à ce sujet, je serais heureux de les ravoir pour y jeter un coup d'œil et y retrouver des souvenirs ; je vous les renverrais. Mon idée – depuis longtemps je l'ai – c'est que la liberté est l'origine du mouvement dans l'univers ; que sans elle, le mouvement est inexplicable ; de même que toute force est dans <u>l'origine</u> essentiellement <u>libre</u>, non plus dans le sens que j'ai donné jusqu'ici à ce mot, mais dans son sens psychologique. Libre non en ce sens qu'elle peut changer sa direction ou sa puissance, mais son intensité dans l'unité de temps, c à d qu'elle peut dispenser son effort sur un plus long intervalle de temps. Particularité étrange, je ne sais développer cette idée que la plume à la main. Elle est chez moi depuis longtemps à l'état de germe, mais de germe non évoluant. Le papier est la chaleur et l'humidité qui le feront s'épanouir.

J'ai, l'année dernière, avec mes élèves, relevé un assez bon nombre de sophismes de Fouillée ; je ne sais si je retrouverais les démonstrations et les réfutations : n'ayant jamais eu l'habitude d'écrire des notes et m'étant toujours fié à ma mémoire, autrefois bonne, aujourd'hui détestable.

Par parenthèse, avez-vous lu dans la Revue *des comptes rendus des ouvrages de Fisher (hypnotisme et âme des plantes) de votre Nägeli (théorie de l'évolution &.) par Léop. Hames ? Ce Hames est un des élèves de mes cours, et ces comptes rendus que la* Revue *accueille lui sont dus. Comment les avez-vous trouvés, surtout le dernier ? Fidèles n'est-ce pas ? Le compte rendu de <u>Ebbinghaus</u> (sur la mémoire, juin 1885) fait par <u>Schmidt</u>, a aussi pour auteur un de mes élèves, et il a été de même l'objet d'une leçon.*

Vous me parlez de condenser dans un grand ouvrage mes diverses idées. Vous avez raison, je devrais faire cela, et si vous étiez à mes côtés, je le ferais certainement. J'ai besoin qu'on me pousse qu'on me mette en train ; sinon, vu mon ennui actuel, je me pose un « à quoi bon ? » qui me paralyse. Et puis, le dirais-je, je cherche encore mon centre. Le centre, je l'entrevois dans la conception que je me fais de la force – conception spiritualiste avant tout – et dans ma conviction de l'insignifiance d'un matérialisme à la mode à rien expliquer même les phénomènes matériels, les phénomènes chimiques notamment, la cristallisation etc. et, j'ajouterais, même la pesanteur. De sorte

que le fond de ma philosophie est plus critique que positif ; je suis plus propre à démolir, ou à développer des doutes qu'à édifier. La foi me manque en mes propres théories métaphysiques – sauf en ce qui concerne le libre arbitre.

Pourrais-je grouper un semblant de système autour d'un si mince noyau. Je renonce à connaître Dieu ; je ne crois pas à l'immortalité de l'âme, et je crois en la justice suprême. J'ai pitié de toutes les souffrances, le mal m'apparaît comme une monstruosité ; j'évite de marcher sur une fourmi, et le spectacle d'un insecte mutilé me va au cœur. Voyez dans quel abîme de contradictions je suis plongé. Comme ils sont tranquilles les esprits qui voient dans les bêtes des machines et dans la vie future la réparation des iniquités d'ici bas ! Comme tout devient simple et clair pour eux ! Voyez-vous quelle quiétude pour moi qui adore ma femme, si je me disais qu'en quittant ce monde, elle échappe à ses maux, et que dans un monde meilleur, elle continue à vivre, à m'aimer et à m'attendre. Cette conception est enfantine, ridicule, absurde, mais qu'elle est consolante. Illusion sans doute ! Mais qu'importe qu'on se repaisse d'illusions si elles vous nourrissent et vous tiennent en paix et en joie ?

Or, quoi que vous disiez, la foi n'est pas affaire de tempérament, c'est en grande partie affaire d'éducation. Toute l'histoire le prouve. Seulement, certaines intelligences sont ainsi constituées que par nature, elles ne jurent pas in verba magistri. La mienne est de celles-là. Élevé dans un milieu religieux, je ne l'ai jamais été ; je n'ai jamais cru, et cela dès mon plus jeune âge. Ceci date de mon enfance ; je pouvais avoir 8 ou 9 ans, j'étais à l'école, et, pris d'un besoin pressant, j'avais lâché tout dans mon pantalon. J'étais si honteux de cet accident que je me mis à prier Dieu avec ardeur de faire disparaître cette saleté – cela devait lui être si facile à lui qui voit tout et qui peut tout. Ma prière ne fut pas exaucée, et depuis lors je lui en ai toujours voulu ; il n'était pas bon, comme on le disait ; il était cruel et inflexible. L'histoire est drôle, mais elle est vraie et logique.

Vous reparlerai-je de la vie et de la mort ? Quand un cristal défini en étendue se forme, il choisit les molécules dont il se composera et les groupes ; je dis il à savoir une première molécule directrice. Le semblable attire le semblable, et la tendance est satisfaite quand le cristal est achevé. C'est ainsi que l'aimant attire une certaine quantité de limaille. L'organisme, pour se former, attire aussi le semblable (ceci est du moins vrai des tissus) ; mais après ? Y a-t-il encore chez moi formation du semblable ? Je ne le pense pas. Mais vos considérations n'en restent pas moins intéressantes, et peut-être avez-vous raison. Le malheur c'est qu'on ne peut traiter un semblable sujet par correspondance.

Ce que vous me dîtes de ma chrestomathie me fait plaisir. Il me serait agréable, si une revue américaine voulait bien en dire quelques mots. Elle a eu du succès ici, mais trop peu. Une consécration venant de l'étranger serait bien venue. Le Belge a avant tout horreur de l'originalité. Il est imitateur et contrefacteur ; mais inventeur, non.

Félicitations pour votre promotion. Elle assure votre second voyage en Europe. Ma 2e fille Caroline, entrée en 2de à l'École normale a fini par conquérir la 3e place. Henriette nous aide dans le ménage. Charles est un peu paresseux et par là me cause du chagrin. Sur ce, mon cher James, tout notre cœur est avec vous autres, votre femme, vos enfants et tous ceux que vous aimez.

J. Delbœuf.

<u>Lettre n°8</u> :

Ramet (Val St Lambert), 2 novembre 1886

Mon cher ami,

Depuis quand date ma dernière lettre, je n'en sais rien - vous ai-je écrit la terrible catastrophe qui nous a frappés le 16 mai dernier, à savoir que ma femme a été atteinte de paralysie avec perte de la parole ? Elle est restée 18 jours – jusqu'au jour de l'Ascension - dans son lit, <u>ne pouvant pas remuer la jambe</u> et ne pouvant et ne faisant avec son bras droit que les mouvements les plus élémentaires – par exemple, porter la main à sa bouche en penchant la tête. Pas de sommeil et nuits délirantes malgré le chloral à forte dose (3 grammes), la morphine, l'uréthane, que sais-je ?

Le 18 après-midi, je l'ai hypnotisée pour la 1ère fois ; je lui annonce, par acquit de conscience, qu'elle remuera son bras sans difficulté. Réveillée, elle remuait son bras sans difficulté. Du moins, tant qu'on n'exigeait pas de lui des mouvements étendus et compliqués. Stupéfait du résultat, je la rendors de nouveau, et lui annonce qu'elle va se lever et marcher. Ma fille Caroline était auprès d'elle, et j'avais fait appeler notre servante Justine que vous avez connue. Réveillée, ma femme se lève immédiatement, et, repoussant toute aide, et se moquant de notre effroi, elle fait d'un pas ferme et automatique le tour de sa chambre.

Je communique immédiatement le fait à M. Beaunis[1405], parce que M. Masius[1406] est un sceptique à l'endroit de l'hypnotisme, et depuis lors j'ai traité la malade par l'hypnotisme. Elle ne prend plus une seule drogue, ni digitaline, ni chloral, ni purgatifs, ni <u>ergotine</u> (pour ses pertes), la simple parole suffit, même sans l'endormir absolument, pour calmer - palpitation, donner une selle, même arrêter les pertes. La parole est parfaitement revenue ; la mémoire aussi ; l'intelligence reste affaiblie en ce sens qu'elle ne sait pas concentrer son esprit plus de quelques minutes sur un sujet un peu difficile ; les mouvements du bras droit sont devenus aisés ; la marche est plus pénible, elle fauche, mais pas trop.

Le séjour à la campagne lui a fait grand bien, et le bon temps nous favorisant, nous y restons plus que d'ordinaire. Pour échapper à mes chagrins, je me suis réfugié plus que jamais dans le travail – La Revue philosophique *ne contient qu'une faible partir de mes productions. Par moments, je sens la fatigue mais j'aime mieux cette fatigue que le poids de mes soucis.*

1405 Delbœuf est entré en correspondance avec le physiologiste Henry Beaunis, de l'université de Nancy, au début de l'année 1886. C'est un interlocuteur important sur le sujet de l'hypnotisme (1887b). Par Beaunis, Delbœuf s'informe notamment de la « thérapeutique suggestive » que pratiquent les médecins de Nancy à la différence des médecins parisiens. Delbœuf effectuera « une visite à l'école de Nancy », au mois d'avril 1888. Cf. (1889a). cf. *infra*, « Documents sur la vocation de magnétiseur de Joseph Delbœuf ».

1406 Le Dr. Jean Baptiste Masius (1836-1912) est professeur de clinique à l'université de Liège et correspondant de l'Académie royale de Belgique. James a rencontré en 1882, ce « médecin scientifique très gentleman. […] » COWJ (6), p. 301.

Vous allez recevoir par le même courrier une photographie représentant l'âne et mon chien Mouffle. Vous reconnaîtrez les personnes sans doute : Henriette, Caroline et Charles. J'ai reçu de vous les Proceedings & merci. Il n'y a que vos deux rapports qui sont intéressants[1407]*. Quel vaste champ est ouvert aujourd'hui aux recherches psychologiques ! Mais je vois avec peine que quelques-uns se lancent à corps perdu dans le merveilleux et le miraculeux. M. Pierre Janet, entre autres, me paraît être dans cette voie*[1408]*. M. Ochorowicz prétend que chez certains sujets, on pourrait faire repousser, par suggestion, des bras et des jambes amputées !*

Ce n'est pas que l'hypnotisme n'ait l'air de faire des miracles en thérapeutique ; mais j'ai étudié de près la question et j'explique tout sans peine[1409]*.*

En mars paraîtra un long article de moi sur la prétendue veille somnambulique – qui pour moi, est bel et bien de l'hypnose[1410]*. Malheureusement je crains – vu le long retard (je relate des expériences faites en mars et en avril) – qu'on ne me coupe l'herbe sous le pied d'ici là.*

L'hypnotisme absorbe une grande partie de mes loisirs – l'autre partie est prise par la grammaire ; et pour le reste, rien. Je ne sors plus, je ne vais nulle part ; je vis au milieu de mes livres, près de ma pauvre femme, recevant de loin en loin une visite – et pourtant, calculant déjà le temps où vous pourrez revenir en Europe : dans quatre ans n'est-ce pas ? Ce sera un beau jour, à marquer d'une pierre blanche, celui où nous vous reverrons. Faites-moi savoir comment va votre santé – vos yeux, principalement – et votre femme et vos enfants ; est-ce que le pauvre petit mort sera bientôt remplacé ? Ah ! J'ai si souvent par la pensée, franchi la mer pour aller m'asseoir à votre foyer et causer avec vous !

Mes amitiés les plus cordiales pour vous et tous les vôtres – et de notre part à tous.

J. Delbœuf.

Lettre n°9 :

Liège, 5 mai 1887,

Mon cher ami,

J'ai reçu de vous deux articles – l'un sur l'espace et l'autre sur les habitudes[1411]*. Je n'ai plus besoin de vous dire avec quel plaisir je lis toutes vos productions. Celui sur l'habitude m'a tout particulièrement intéressé – surtout les considérations morales de la fin. Quel charmant moraliste vous faites ! Et combien vous êtes vrai, et*

1407 Il s'agit des deux « rapports » de James sur les phénomènes hypnotiques et médiumniques parus dans *Proceedings of the American Society for Psychical Research* (1885-1886), cf. Chapitre 2.
1408 Delbœuf fait ici référence aux premiers textes de P. Janet sur le « sommeil à distance ». Cf. chapitre 3.
1409 Sur cette question, voir *infra*, « Documents sur la vocation de « magnétiseurs » de Joseph Delbœuf ».
1410 J. Delbœuf, « De la prétendue veille somnambulique », *Revue philosophique,* t. 23, février, p. 113-142 ; mars, p. 262-285. Cf. chapitre 3.
1411 W. James, « The Perception of Space », *Mind*, vol. 12, p. 1-30, 183-211, 321-353, 516-548, ; « The Laws of Habit », *Popular Science Monthly*, 1887, vol. 30, p. 433-451.

combien enfin j'applique mal vos préceptes ! Car, moi, hélas ! Je ne sais plus faire attention, n'ayant de ma vie jamais été attentif et faisant toujours au moins deux choses à la fois. C'est ainsi, que tout en vous écrivant au courant de la plume, je pense avec intensité, je vous jure, tantôt à une chose, tantôt à une autre, je fais acte de remémoration ou d'invention ou de composition, tout à fait comme si mon cerveau était dédoublé ou détriplé. J'ai essayé déjà d'expliquer ce phénomène. Il y a évidemment pour moi des réflexes de pensée. Ainsi je sais ce que je veux vous écrire. Eh bien je puis maintenant penser à autre chose, et je le fais, sans quoi, pour cela ma pensée cesse de se développer et de commander à ma plume. C'est ainsi que j'applique les règles de grammaire et d'orthographe sans y prêter soin.

À propos dîtes moi donc si les boules de Robert Houdin n'avaient pas elles aussi l'habitude de sauter d'elles-mêmes en l'air et de retomber dans sa main ? Car telle doit être la conséquence des comparaisons et des analogies qu'au début de votre article, à la suite de Wundt et de Dumont, vous établissez entre la matière brute et la matière vivante ; pour moi, les canaux creusés par l'eau qui coule, les plis de l'habit, les clefs et les serrures ne me disent rien de bien clair, et partant ne m'expliquent pas les habitudes corporelles ou psychiques. Je sais bien que « science populaire » mais n'est-ce pas un peu trop populaire ?

Je vous envoie avec cette lettre un n° de la revue de l'hypnotisme[1412]*. – Malheureusement je n'ai pas le temps matériel d'écrire tout ce que j'aurai à dire, malgré un travail considérable, à cause précisément de la versatilité de mon esprit, qui, croissant avec l'âge, se fixe sur tout et ne se fixe sur rien. Je crains qu'un jour la machine ne craque – quand je dis « je crains » c'est une figure de langage – car la vie que je mène ne vaut pas la peine de vivre. Ma femme est toujours dans le même état. – C'est du reste le mieux que je puisse espérer : de sorte que vingt fois par jour, j'ai des émotions qui font battre mon cœur ; et maintenant il a « pris l'habitude » de battre même sans émotion. Après quoi, selon votre théorie les émotions viendront parce qu'il bat. Sentant comme le temps m'échappe, je veux mener à fin tous mes ouvrages commencés, et je vois bien qu'ils n'ont pas de fin. Alors en voyant ça, le cœur rebat, pouf, pouf, ce qu'il fait en ce moment.*

Je vois avec chagrin que vos yeux vous font toujours mal, puisque vous dictez vos lettres. Votre campagne, achetée à si bon compte, ne vous fortifie-t-elle pas la vue ?

Ma femme est à Ramet, voyage sur son âne, et elle a tantôt une, tantôt deux servantes avec elle, et tantôt moi ou ma fille Henriette. Dans un instant Henriette va aller la voir ; moi j'irai après demain, et de cette façon nous vivons autant en roulant qu'autrement.

Va prochainement paraître mon étude sur la Vie et la mort. Je n'ai rien reçu de M. Minot[1413]*, à qui, par votre intermédiaire, j'avais fait demander quelques indications sur ses travaux.*

[1412] Dans le numéro du mois de mai de cette revue, on trouve l'article de Delbœuf, « Sur un cas d'hypnotisation volontaire », *Revue de l'hypnotisme*, 1887, p. 339.
[1413] Charles S. Minot (1852-1914), biologiste américain. Professeur à Harvard.

Cette étude est une reproduction, mais avec des changements assez notables, de mes articles de la Revue philosophique. *J'appelle votre attention sur les § concernant l'identité et la génération, passage de l'être moléculaire à l'être bi ou pluricellulaire. Je suis en état aujourd'hui d'expliquer cela mieux encore que dans le livre.*

Je dois faire une nouvelle édition de ma chrestomathie latine ; j'y suis occupé. Ainsi qu'à notre grammaire française qui a énormément de débit, et qui a été appréciée très élogieusement même en France. C'est un succès.

Je voudrais rédiger pour l'Académie de Belgique mes idées sur la puissance médicale de l'hypnotisme et la source de cette puissance. Je m'y mettrai un de ces jours[1414].

Je suis allé voir dernièrement le Dr. Slade[1415]. *Ma présence n'a pas permis aux esprits de manifester quoi que ce soit. – et j'ai bien vu comment ils opéraient – Quel farceur ! Je vais rédiger mes impressions, mais pour quel recueil ? That is the question. Incroyable combien ce sujet est délicat à toucher ! – Ainsi que l'hypnotisme d'ailleurs ! L'hypnotisme est un immense fromage où chacun creuse son trou et veut vivre. Malheur à celui qui en avançant dans ce qu'il croit son domaine, pénètre en perçant la cloison, dans le domaine du voisin. Cris, bataille, sang, et parfois mort. Voilà déjà deux fois qu'il m'arrive d'entrer chez le voisin. Voilà Beaunis qui se fâche maintenant !*[1416] *Terrible, en vérité, terrible !*[1417]

Je compte déjà les années qui nous séparent de votre retour en Europe. J'espère bien vous revoir à Liège ou à Ramet. Il y aura bien du changement peut-être d'ici là. Ma fille Henriette va avoir 20 ans ; Caroline, 18. Charles n'apprend pas bien ; il est léger, paresseux, et oublie tout aussi vite qu'il a appris ; tout feu pour les nouveautés, mais feu de paille. De sorte que, de ce côté-là, non plus, je n'ai pas de satisfaction. Pour le reste très bon enfant.

Mille choses affectueuses de notre part à tous les vôtres.

J. Delbœuf.

Lettre n° 10 :

Londres, 21 avril 1889

Mon cher ami,

Je suis à Londres pour y voir ma fille cadette qui y a passé ces sept derniers mois – et pour la ramener à Liège. Je n'ai qu'un vague souvenir du livre et du nom de M. Starck. Je reçois un nombre incalculable de brochures

---

[1414] J. Delbœuf, « Sur l'origine des effets curatifs de l'hypnotisme » (4 juin 1887), *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 57e année, 3e série, 13, p. 773-812, cf. infra.

[1415] Sur le « Dr. Slade », célèbre médium, cf. chapitre 1.

[1416] H. Beaunis, « Correspondance (à propos des objections de M. Delbœuf) », *Revue philosophique*, avril 1887, p. 444-445. J. Delbœuf, « Correspondance » (Réponse à une correspondance de Beaunis) », *Revue Philosophique*, vol. 23, mai, n° 5, p. 549-551. Delbœuf fait aussi référence à une précédente controverse avec A. Binet. J. Delbœuf, « Les diverses écoles hypnotiques. Réponse à Alfred Binet », *Revue philosophique*, vol. 22, novembre 1886, p. 532-537. Voir Chapitre 3.

.

sur toute espèce de sujets, qui font mon tourment ; je tâcherai de retrouver celle de la personne à laquelle vous vous intéressez – et, si je le puis, je ferai ce que vous me demandez.

Mais, moi aussi, cher ami, je vous ai adressé des messages qui ne vous sont pas parvenus – et des brochures sur lesquelles je ne vois aucun mot dans votre carte. Vous ne savez donc pas que ma pauvre femme est morte le 27 août 1888. Je vous en ai écrit moi-même le jour de sa mort ou le lendemain. Je me suis bien dit que vous n'aviez pas reçu la lettre. Mais, vu la distance, on ne peut être sûr qu'il y a eu une erreur de la poste qu'après des semaines, et alors, il est si douloureux de revenir sur le triste passé.

Ma femme s'était pendant tout l'hiver portée aussi bien que le permettaient les traces de paralysie droite restées dans sa jambe et dans son bras – bon appétit, bon sommeil, sérénité, palpitations rares et de peu de durée, bonnes selles et naturelles. L'hypnotisme avait rétabli <u>toutes</u> ses fonctions à l'état normal et régulier. Il n'était plus nécessaire d'y avoir recours si ce n'est dans les grandes occasions et même un geste, un regard de moi ou de la servante Justine suffisait. Quand elle est morte, il y avait six mois qu'elle n'eût été hypnotisée. Elle était même allée au théâtre, et avait assisté à des dîners intimes. Le 4 avril nous sommes partis pour Ramet – non sans appréhensions. Notre bon âne était mort deux semaines auparavant. Nous en avions racheté à la hâte un autre, à son insu. Et nous craignions un peu qu'elle ne s'aperçût de la substitution et ne s'en désolât. Elle ne s'en est pas aperçue ou a fait semblant de ne pas s'en apercevoir – car elle avait toutes les délicatesses du cœur.

Le mois d'avril fut assez mauvais, mais nous fîmes néanmoins assez bien de promenades. Le 10 mai (un dimanche), il y avait chez nous grande société ; une vingtaine de personnes dont beaucoup de jeunes gens. Marie n'avait jamais été si bien que ce jour là. Elle était plein de gaieté, et – chose singulière – dès le début de la réunion, à 10 h. – elle se mêla à la bande, et nous partîmes pour les bois. Nous rentrâmes vers 2 heures, et en remontant l'escalier, elle fit un faux pas et tomba à la renverse les pieds en l'air, la tête en bas. Vous dire comment ce serait trop long. Elle perdit connaissance. Cependant elle se remit assez bien, et put même assister au dîner. Mais elle était comme engourdie. Et le 15 mai elle eut une nouvelle attaque de paralysie – en mon absence – qui lui enleva tout à fait l'usage de la parole, mais ni la mémoire ni l'intelligence, et qui alla en progressant de manière à lui enlever la marche. C'était le 16 mai deux ans auparavant qu'elle avait eu la première attaque, et elle se préoccupait de ce fatal anniversaire – Elle vécut dans cet état, toujours sereine et gaie – se portant admirablement bien pour tout le reste, et nous avions arrangé un fauteuil sur l'âne qui lui permettait de faire ses promenades dans les bois qu'elle aimait tant.

À la fin d'août mes deux filles et moi allâmes faire une petite excursion qui devait durer huit jours sur les bords de la Semois, une ravissante rivière de notre pays. Nous partîmes le lundi 20 pour revenir le lundi 27. Le samedi 25, il pleuvait et nous décidâmes de revenir, quitte à refaire plus tard la suite de l'excursion. De retour, nous trouvâmes ma femme qui nous attendait ce jour là (parce que j'avais toujours l'habitude de revenir près d'elle plus tôt que je ne m'y étais engagé). Elle était bien, comme toujours ; elle pleura en nous voyant. Le dimanche je me trouvais légèrement indisposé, il pleuvait, et je restai près d'elle toute la journée, lui disant toutes sortes de choses ; je

lui racontais notre excursion ; cela la faisait rire ; elle me dit (en balbutiant tout bas) qu'elle aimerait tant encore refaire pareil voyage avec moi ! Le lundi nous partîmes en promenade ; un ami malade était venu ce jour-là pour se faire hypnotiser – il est maintenant fou. C'est le peintre qui a fait les peintures de notre salle à manger) ; A près une heure de marche, elle demande à rentrer, selon son ordinaire. Et tout à coup, elle change ; je l'enlève de l'âne, je la dépose au pied d'un arbre la tête sur les genoux d'Henriette – moi, Caroline, Charles, Justine autour d'elle, et elle meurt sans reprendre connaissance – son éternel et ineffable sourire sur son adorable visage.

Depuis lors, je ne suis plus moi. Quoique, par un effort énorme de volonté, je m'ingénie à agir comme si rien n'était changé, je ne me retrouve plus moi-même. Je vis sans cesse avec elle ou plutôt avec son souvenir, et je la cherche partout, et je la mets partout autour de moi. Avec elle s'est évanouie ma jeunesse et mon avenir. Je rapporte tout à elle, et les occasions de joie, pour un autre, sont pour moi des causes de deuil. Je devais envoyer ma fille cadette en Angleterre – et j'ai accompli ma résolution, comme si Marie était encore vivante. Le 30 septembre, caroline est partie pour Londres. Je me disais que cette séparation me serait si dure que la joie de son retour effacerait mon désespoir ; il n'en a rien été. Je pense que Caroline, en rentrant, ne procurera aucune joie à la morte. L'aînée, Henriette vient d'être fiancée et le mariage a été fixé au 8 juin. Je ne pense qu'à la joie que Marie aurait d'un pareil événement et cette pensée m'accable. Et ainsi pour toutes choses. J'avais pris des engagements envers des Revues. J'ai tenu à les accomplir – et j'ai écrit dans la Revue scientifique *(avez-vous reçu mes articles sur le théorème de d'Alembert)*[1418] *– dans la* Revue de Belgique *(sur l'hypnotisme, ceci vous sera envoyé dans quelques jours)*[1419] *– j'ai travaillé au-delà des forces d'un homme, mais l'effort m'épuise, et il me semble sentir que mon intelligence s'éteint. J'essaie de goûter des plaisirs, je reçois et je suis reçu, je suis gai, en apparence, et au fond j'éprouve des remords – et rentré chez moi, ces remords éclatent.*

Voilà, cher ami, l'état de mon âme. J'ai promis à M. Ribot un article sur la liberté des hypnotisés – et sur les fondements de la géométrie. Je me demande si je ne déposerai pas bientôt la plume et la pensée pour toujours. On m'invite à Paris – comme vous aussi d'ailleurs – pour le 5 août[1420]*. Je ne me sens pas le courage ni d'accepter franchement ni de refuser. Ah ! Je suis bien changé ; et la moitié de moi-même, la meilleure, est couchée sous un tertre de bruyère et de fougères dans le cimetière de Ramet. Je vous enverrai dès mon retour le portrait de ma femme trois mois après mon mariage, quand elle allait avoir 18 ans. Le portrait est de décembre 1864 ; et elle est née le 17 janvier 1847. Cordialités à tous les vôtres. Comment vont vos yeux ?*

Votre affectionné,

J. Delbœuf.

1418 J. Delbœuf, « Un problème de logique à propos de la démonstration élémentaire du théorème de d'Alembert sur le nombre des racines d'une équation algébrique », *Revue Scientifique*, vol. 42, 29 décembre 1888, p. 823-825.

1419 J. Delbœuf, « Le magnétisme animal : A propos d'une visite à l'école de Nancy (I) », *Revue de Belgique*, vol. 60, p. 241-259, p. 387-408. Repris dans *Le magnétisme animal*, Paris, Alcan, 1889.

1420 Le « Congrès international de psychologie physiologique » auquel Delbœuf et James participeront, cf. Chapitre 4.

Viendrez-vous en France cette année-ci ? N'oubliez pas Liège, je vous prie.

Lettre n°11 :

Liège, le 19 novembre 1890

Mon cher ami,

Vous vous demandez sans doute si je suis mort. Je serais bien tenté de croire qu'il en est effectivement ainsi. Sur moi est tombé l'ennui et le dégoût de vivre. Je ne puis croire que la mort de ma femme soit la seule cause de cet état de marasme. Quand je vois des amis, ce qui est de plus en plus rare, je suis comme galvanisé et l'on me retrouve, et même je me retrouve à la surface sur un fond de tristesse qui persiste. Mais quand je suis seul, le découragement me gagne et j'arrête par un « à quoi bon ? » toute tentative sérieuse et suivie de travail.

J'ai sur le métier un tas d'articles commencés et interrompus – 1° Sur l'origine psychique possible des maladies[1421] *2° sur la géométrie non euclidienne*[1422] *3° sur la Vie et la mort*[1423] *4° Sur les fêtes de Montpellier.*[1424] *Et tous ces articles restent en plan ! Je me suis pourtant bien amusé à ces fêtes ou ma fille m'a accompagné – ainsi qu'un collègue et sa femme. Nous avons fait un beau voyage de 24 jours qui a consisté en une série de réceptions chez des amis improvisées, et vous savez comme l'hospitalité française est amicale et cordiale. J'étais revenu le cœur si plein de reconnaissance que je m'étais promis de faire la narration de mon voyage. Je crois cependant que je la mènerai à bonne fin. Je l'ai dit à tant de gens que tout le monde me talonne, et que je n'oserais plus me soustraire à mes engagements.*

M. Liégeois est venu passer 10 jours à Ramet. Après lui, M. Sabatier de Montpellier, puis d'autres étrangers encore sont venus à liège, que j'ai reçus chez moi. Cela m'a apporté de la distraction, mais en même temps le prétexte de ne pas continuer mes travaux. L'hypnotisme lui-même m'agace et je maudis ma réputation. Voilà où j'en suis et je suis à plaindre. Je vois cependant que l'état de mon pays dominé par un clergé tout puissant, fanatique et persécuteur n'est pas sans influer sur mon humeur, et peut-être qu'une révolution politique me rattacherait à la vie.

Vous savez sans doute qu'Henriette a un enfant, un petit garçon. Me voilà grand père ; on m'avait beaucoup parlé des joies de la seconde paternité ; je ne les ai pas ressenties. L'enfant est cependant charmant ; il va bien, ne pleure jamais et rit toujours. Il a maintenant 7 mois. Je me plais encore à faire mes leçons, mais je redoute

---

1421 Thème traité dans différents articles entre 1890 et 1896, cf. infra.

1422 Une série de quatre articles de Delbœuf sur « les ancienne et les nouvelles géométries » est parue en dans la *Revue philosophique* entre 1893 et 1895.

1423 J. Delbœuf, « Pourquoi mourons-nous ? », *Revue Philosophique*, t. 31, mars 1891, pp. 225-257 ; avril 1891, p. 408-427.

1424 J. Delbœuf, « Les fêtes de Montpellier », *Revue de Belgique*, vol. 23, t. 1, 1891, p. 27-50, p. 140-159, p. 262-285. Repris en volume en 1891. *Les fêtes de Montpellier. Promenade à travers les choses, les hommes et les idées.*

de commencer mes cours. Ainsi, je dois prochainement ouvrir un cours d'exercices philosophiques – c'est pour moi une espèce d'épouvantail.

Voilà, mon cher ami, mon âme à nu. Qu'en pensez-vous monsieur le psychologue ? Voilà un document humain – habes confitentem agrum. J'ai reçu vos deux volumes il y a bien trois semaines ; je n'ai pas voulu vous écrire avant de les avoir au moins parcourus ; et mes hôtes m'ont pris tout mon temps. Enfin, dès que j'ai eu un moment de liberté et de volonté je les ai ouverts et j'en ai lu de longs chapitres. Il est vrai qu'un certain nombre avait déjà paru notamment dans Mind. *Accordez-vous une grande valeur à M. Binet ? Il est agréable à lire, mais je ne puis pas lui reconnaître de la profondeur.*

Vous déclarez quelque part que le problème du libre arbitre est résoluble sur des fondements strictement psychologiques. Si elle est résoluble psychologiquement, comment pourrait-elle être soluble autrement – car je confonds ici – peut-être à tort selon vous logique et psychologie ? Quant à moi, my own belief, c'est que ce problème n'en est pas un, au point de vue psychologique : car nous affirmons notre volonté libre ; ce n'est pas par un raisonnement dont le point de départ est scientifique ou métaphysique (il n'y a point d'effet sans cause) que nous arriverons à nier (en paroles) notre libre arbitre. De plus, logiquement le déterminisme est insoutenable - car, pour le déterministe, la raison n'est pour rien dans la négation non plus que dans l'affirmation de la liberté : en d'autres termes, la négation et l'affirmation ont même valeur en tant que déterminées l'une et l'autre. Le déterministe qui croit avoir la raison de son côté, se fait là une illusion qui donne implicitement raison à son adversaire, puisqu'il ne connaît pas là qu'il y a une vérité et que la vérité et l'erreur ne sont pas à mettre sur la même ligne. Mais c'est pratiquement que la liberté est indémontrable en ce sens que je ne puis pas montrer une action libre, l'adversaire pouvant toujours prétendre qu'elle n'est pas libre. Le problème consiste donc essentiellement à montrer que le principe (il n'y a pas d'effet sans cause) est conciliable avec la liberté. Cette conciliation opérée, l'affirmation de la conscience individuelle et sociale, suffit pour résoudre le problème, et il n'est pas besoin d'autre chose.

Je voudrais dire que je reprendrais un jour à fond la question – que j'avais de parti pris, traitée incomplètement, me réservant de répondre aux objections que j'attendais et que je m'étais faites plus fortes qu'on me les a faites – mais je n'ose, étant donné l'état de mon esprit. Toutefois, je continue à avoir pour vous les sentiments les plus affectueux, et j'éprouve un vif plaisir en pensant à vous et en revoyant votre portrait. Tout à vous.

J. Delbœuf.

Comment va votre vue ?

Lettre n°12 :

Liège, le 12 décembre 1890,

Mon cher ami,

Je reçois votre lettre écrite du 1er. Il était 11 heures et j'allais me mettre au travail. J'avais fait mes leçons depuis 8 heures du matin. J'aurais d'assez bonnes nouvelles à vous donner, et votre lettre me trouve dans un assez bon moment. Seulement, ni Caroline ni moi ne comprenons la phrase de Sidgwick : Delbœuf man for my money. Lisons-nous bien ? Dans ce cas c'est un idiotisme dont le sens nous échappe [Donnez-nous en la clef prochainement]. Donc, voici les nouvelles

J'ai terminé et remis à l'imprimeur un long article sur mon voyage dans le midi de la France. On m'avait demandé cette relation pour remplir les pages d'une revue (la Revue de Belgique*) qui se meurt d'inanition. Rien ne m'ennuie comme ces fonctions de terre-neuve. Je me suis exécuté d'assez mauvaise grâce et avec mauvaise humeur. Je crois que vous sentirez cela à la lecture. Je n'étais pas en verve. Tous les jours je me levais avec un poids sur l'estomac, et puis je me disais, Allons ! Prouvons notre courage ! Écrivons encore deux ou trois pages ! – Je m'époumonais moi-même comme devaient faire les Centaures, et j'arrivais essoufflé au terme que j'avais assigné à ma course.*

Pendant que je travaillais à cette vilaine besogne, je m'engageais (c'était bien la troisième ou la quatrième fois) envers M. Ribot pour un article. Mais cette fois-ci je l'ai mené à bonne fin. C'est la suite de ma matière brute (réponse indirecte (ô très indirecte)). Aux questions que me fait M. Dauriac[1425]*, et surtout élucidation des points restés obscurs dans mon précédent travail. C'est un travail d'assez longue haleine, de près de 50 pages d'impression, avec des mathématiques amusantes et, en tout cas, curieuses, et où, j'ose le dire, je donne la raison scientifique de la mort*[1426]*. J'en suis très content. Je crois bien que vous le trouverez démonstratif, intéressant et très clair. Vous allez faire des suppositions sinistres sur mon état mental en m'entendant m'exprimer ainsi – arrêtez-les.*

D'ordinaire, je sais ce qui est laissé dans l'ombre ou dans l'indécis parmi les questions que je m'efforce de résoudre – ainsi en est-il du déterminisme ; mon intention était de compléter mon œuvre quand toutes les objections auraient paru. Je vous ai redemandé mes lettres, j'aurais dû faire la même chose avec M. Fouillée – Bref, je n'ai pas l'habitude de dire tout ce que je pourrais dire. Mais, cette fois-ci, j'ai dérogé à cette habitude et j'ai vidé mon sac. Mon manuscrit va être envoyé avant la fin de ce mois-ci à M. Ribot ; il paraîtra dans le n° de mars ou d'avril. Je suis tombé sur une curieuse application de ma loi mathématique sur la transformation des espèces. Supposez un sac rempli de boules noires et blanches en ombre égal. Supposez qu'on en fasse deux sacs égaux. Généralement parlant, les noirs et les blanches, ne seront plus en nombre égal dans ces deux demi-sacs. Supposez en troisième lieu que je double leur nombre, de manière à avoir cette fois-ci deux sacs aussi bien remplie que l'était le premier, mais de compositions différentes ; Supposons qu'on divise chacun de ceux-ci en deux, et qu'on complète de la même manière les 4 demi-sacs que nous avons. – je dis que si l'on prolonge cette opération à l'infini, il n'y

---

1425 Lionel Dauriac (1847-1923), philosophe français, « La doctrine biologique de M. Delbœuf », *Revue philosophique*, avril 1889.

1426 J. Delbœuf, « Pourquoi mourons-nous ? (I) », *Revue Philosophique*, vol. 31, mars 1891, p. 225-257 ; (II), avril 1891, p. 408-427

aura plus que des sacs composés ou de toutes blanches ou de toutes noires, quelque grand que soit le nombre de bipartitions, au bout duquel se présentera un sac de couleur uniforme.

Ainsi je suppose qu'il faille 1000 ou 1000 000 de bipartitions pour amener 1 sac tout noir ou tout blanc, si effrayant que soit le nombre de sacs bariolés obtenus de cette façon – cet unique sac fera boule de neige et au bout d'un nombre assignable de bipartitions, le nombre de sac uniforme l'emportera sur celui des bariolés, et après un nombre infini de bipartitions, le nombre de bariolés restants (car il en restera) sera nul par rapport à celui des uniformes. J'oublie de vous dire que mon travail a pour origine les études de Maupas (1888 et 1889) sur les infusoires ciliés. (je mets en marge un exemple de ce théorème sans la supposition que l'uniformité vienne pour un sac après deux bipartitions, c a d quand il y a quatre sacs.

En même temps, j'ai écrit quelques lignes à la Revue scientifique, *sur la psychologie des lézards*[1427]. *Une bluette. Pendant que je vous écris, ces lézards dont vous verrez l'histoire, se prélassent dans mon dos.*

*Enfin, je viens de terminer un article sur un passage d'Aristophane. Étant professeur de latin et de grec, je me crois tenu de me faire pardonner ma zoologico-philosophie par un peu de philologie. Il est vrai que j'ai publié une 2*de *édition tout à fait remaniée de ma chrestomathie et que je prépare la 3*e *édition de la première partie.*

Après ceci, je ne sais ce que je ferai. J'aurai bien envie d'écrire au Forum *de New York. Cette revue paie très bien, et, ma foi, si elle acceptait un article sur l'hypnotisme, j'aimerai tout autant lui envoyer qu'à M. Bérillon*[1428]. *Connaissez-vous cette publication ? Si oui, sondez-là, s.v.p, sur l'accueil qu'elle ferait à ma collaboration. J'y dirai du neuf, vous savez. À propos d'hypnotisme, je suis toujours harcelé par les malades et les médecins. Je continue à réussir, et je ne vois vraiment comment, car tout cela m'ennuie et m'écœure parfois. Je vous jure, - retenez mon axiome -, ce sera la vérité de demain – je vous jure qu'il n'y a pas d'hypnotisme. Toutes mes observations et expériences concourent maintenant vers cette conclusion*[1429]. *Combien de temps durera cette fièvre de production ? Je n'en sais rien. Il y a comme un génie qui me murmure à l'oreille à quoi bon ?*

Les spéculations ont-elles donc quelque valeur dans la vie ? Ce qui vaut n'est-ce pas la joie et le plaisir ? Je suis bien tenté de répondre oui quoique j'ai peu comme la joie et le plaisir, et que mes années de mariage, les plus douces de toutes, ont été empoisonnées par la maladie ou les maladies impitoyables de cet ange de douceur et de bonté et d'amour que fut ma femme. Mais considérant les autres hommes, je vois en somme que ceux qui ont mis leur bonheur dans l'insouciance, la gaîté et les plaisirs ont choisi la bonne voie. N'allez pas croire que je suis morose. Non ! je ne le suis que dans ma solitude, dans mon être intime, pour moi et moi seul. Du moment que je suis en société, je suis à peu près le même compagnon d'autrefois. Seulement, c'est une espèce de masque, et souvent je me prends à penser : quand donc pourrais-je me soustraire à la comédie que je joue ?

1427 J. Delbœuf, « La psychologie des lézards », *Revue Scientifique*, vol. 47, 14 février 1891, p. 210-212.
1428 E. Bérillon, (1859-1948), directeur de publication de la *Revue de l'hypnotisme*.
1429 J. Delbœuf, « Comme quoi il n'y a pas d'hypnotisme », *Revue de l'Hypnotisme*, vol. 8, novembre 1891, p. 129-135.

Mais enfin, je n'ai pas été trop malheureux pendant que je travaillais. La lutte contre les mots et les phrases qui ne s'adaptent pas à rendre ma pensée, m'excitait, m'intéressait, m'occupait et me distrayait. Ceci ne vaudra pas comme style ce que j'ai écrit autrefois – n'allez pas croire que je me figure avoir un style, mais j'ai toujours cherché une forme adéquate à ma pensée – pourtant j'espère avoir réussi à me faire comprendre sans trop d'efforts et à avoir mis de l'unité dans ma composition bien que j'y dise beaucoup de choses et que j'y remue beaucoup d'idées.

Que ferai-je après ceci ? Depuis longtemps j'ai différents articles commencés. Peut-être reprendrais-je mes études géométriques ; c'est ce qui me tente pour le moment. Malheureusement, mes idées je les ai depuis plus de vingt ans – et il me faudrait lire les travaux récents sur la question, sachant à l'avance qu'elles ne s'y trouveront pas, et que cette lecture ne m'aura servi qu'à pouvoir citer des noms et des titres d'ouvrages. Je ne crois pas à la géométrie non euclidienne, et je saurais dire pourquoi.

Je connais le sentiment qui vous fait dire, après avoir publié vos volumes : « maintenant je puis étudier la psychologie ! » Eh bien ! Dites-moi, n'est ce pas se poser, <u>après l'œuvre faite</u>, <u>l'A quoi bon ?</u> que je me pose avant ?

Sur ce, cher ami, félicitations pour votre quatrième, qui sera né peut-être quand cette lettre vous parviendra. Si c'est une fille appelez là Irène, c'est un nom charmant et doux à rêver. Si c'est un garçon, ma foi, je ne connais pas de nom de bon augure.

Nous nous portons bien – moi aussi. Caroline remplace ma chère femme dont m'image se grave de plus en plus dans mon pauvre cœur. Et quand je pense à elle, je suis pris de remords pour les moments où je n'y ai pas pensé. Ah ! L'homme n'est rien sans la femme, la femme est tout ici-bas – c'est ce que je démontre dans mon article – nous sommes ses humbles satellites[1430].

Mes respects à votre femme, et vous, croyez à ma vieille et sincère amitié.

J. Delbœuf.

<u>Lettre n°13</u> :

Liège, 11 juin 1891,

Mon cher James,

Je rentre à l'instant de Suisse et d'Allemagne, où j'ai fait un tour de 4 semaines. J'y ai vu beaucoup de choses, et peut-être en raconterai-je quelques unes – pas toutes, car ce que j'ai vu à Heidelberg, et la manière dont on faisait des expériences dans un grand laboratoire dépasse toute imagination. S'il y a beaucoup d'expériences semblables dans les livres allemands, ne parlons pas de la science allemande.

[1430] Telle est la conclusion de l'article intitulé « Pourquoi nous mourons ? » (II), *art. cit.*

Je suis vraiment désolé de tout le mal que je vous ai donné et vous donne encore avec mon malencontreux article. Je n'en ai pas parlé encore à la Revue philosophique *Pour le motif que je vous aie dit*[1431]*. Il était cependant fait (sauf bien entendu additions récentes, depuis plus de 3 ans – ma femme n'était pas encore morte – Et puis, triste, sombre, découragé, les yeux fixés sur la mort, je commençais, comme par une vieille habitude, cent articles, que je laissais inachevés. J'en ai encore plus de trois ou 4 rien que sur l'hypnotisme, qui sont là dormants dans un tiroir et sans conclusion. L'un sur le sens du temps chez les hypnotisés*[1432]*, l'autre sur l'origine psychique de la plupart des maladies & c. Le congrès de Paris et la polémique Ladame m'ont donné un coup d'éperon, et je me suis remis à terminer des œuvres commencées*[1433]*. Voyez les dates : un article sur l'étendue des effets curatifs de l'hypnotisme est de 87, bien qu'il porte la date 90*[1434]*. L'aveugle amélioré est venu à l'enterrement de ma pauvre et gentille Marie, et, en le voyant cherchant après moi dans la maison sombre, mes larmes ont redoublé et je pleure en vous écrivant ceci.*

Vous ne connaissez pas la suite de l'histoire de mes lézards. Je la raconterai probablement[1435]*. Le dimanche avant mon départ pour la Suisse, le français s'est échappé. Pendant 4 jours l'espagnol, courant sur moi, a continué à prendre sa nourriture ; mais, après que j'ai été parti, il n'a plus voulu manger. Ma fille aînée m'écrivait cela en suisse, et j'essayai de me procurer un autre lézard pour voir si l'espagnol accepterait ce nouveau compagnon ; or, pendant mon absence, on a retrouvé le français ; il avait été perdu pendant 31 jours – on l'a retrouvé vivant réduit à l'état de squelette. Et l'espagnol, en retrouvant son ami, s'est remis à manger. Curieux n'est-ce pas. Eh bien, moi j'ai perdu ma compagne, et, malgré l'amour et l'amabilité de mes enfants, il me semble par moments que tout s'affaisse sous moi. – Surtout si je suis seul. Mais même quand je ne suis pas seul, quand je suis avec ma fille cadette, qui m'a accompagné dans ce voyage – ci encore, je pense combien il m'eut été doux de faire jouir ma femme de tous les plaisirs qu'on nous procurait – et alors j'étais pour ainsi dire irrité de la substitution. Mais me voilà bien loin, de mon article.*

J'ai donc pensé que je devais à la fin combattre la thèse antipsychologique de Liégeois, que c'était pour moi un devoir, puisque, depuis longtemps, j'avais étudié la question, d'abord convaincu que Liégeois avait raison, puis me refusant encore une fois à jurer sur les paroles d'autrui, et arrivant à la conviction contraire[1436]*.*

1431 Certainement l'article publié, par l'entremise de James, dans la revue américaine *The Monist*, « On Criminal Suggestion », ne publie pas dans la *Revue philosophique* car contre J. Liégeois, soutien, voir fin de la lettre

1432 J. Delbœuf, « De l'appréciation du temps par les somnambules », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol.8, p. 414-421 ; *Revue de l'Hypnotisme*, vol. 9, septembre 1892, p. 87.

1433 Cf. *infra*.

1434 J. Delboeuf, avec J. Nuel et J. P. Leplat, (ophtalmologistes), « De l'étendue de l'action curative de l'hypnotisme ; l'hypnotisme appliqué aux altérations de l'organe visuel », *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 60e année, 3esérie, vol. 19, p. 361-389.

1435 J. Delbœuf, « La psychologie des lézards » (II). *Revue Scientifique*, vol. 48, n° 14, 3 octobre 1891, p. 437-439. (deux autres articles 1893, réunis en en volume 1895)

1436 … 1889, Delbœuf conteste publiquement une thèse soutenue par son ami liégeois (ouvrage pari 1888) d'après laquelle, crime suggéré – controverse publique voir aussi, J. Liégeois, « Une vie de savant : Delbœuf », *Revue de l'hypnotisme*, t. 11, janvier 1897, p. 199-206.

Qu'en pensez-vous donc ? Vous ne me dîtes rien ? Ne trouvez-vous pas mes articles démonstratifs, ou, tout du moins d'une logique serrée – Remarquez que jusqu'à présent, les faits me donnent raison, en ne se produisant pas ; ma phrase est absurde mais vous la comprenez.

Mais devrais-je aller donner un coup de pied à l'ami Liégeois. lorsque tout le monde, les ignorants surtout, se plaît à taper sur lui ? Et voilà que M. de Laviez me fait songer à l'Amérique. Ajoutez à cela que cet article est difficilement admissible dans une Académie, comme celle dont je fais partie – Ce n'est ni de la science (zoologie, physiologie, botanique, mathématiques) ni de la philosophie, ni de la littérature, ni de la médecine, et je ne saurais vraiment à quelle classe l'adresser. Le faire imprimer à mes frais, c'est ennuyeux. Je paie toujours et ne reçois jamais. Enfin le procès Bompard[1437] *tend à tomber dans l'oubli, et mon introduction, bientôt ne cadrera plus avec le sentiment du public. En attendant, la Belgique se prépare à se doter d'une loi absurde aux termes de laquelle je n'aurai pu faire aucune des expériences qui m'ont fait un nom. À ce propos est-ce à vous que je dois d'avoir été nommé correspondant de la Société médico-légale de New York et qu'est ce que cette société ?*

Tarde est bien malade ; il devait encore une fois venir à Liège et le voilà pris de bronchite. Je crains pour la délicate santé de cet ami si affectueux, si bon, si modeste. C'est la triste nouvelle que j'ai lue à mon retour dans une lettre de M. Tarde.

Mes fêtes de Montpellier ont eu assez de succès ; un journal clérical de Montpellier l'Eclair, en a publié de longs extraits, dans 6 ou 7 numéros successifs et ce n'est pas encore fini – C'est drôle. C'est M. de Laveleye qui m'avait demandé cette narration pour soutenir la Revue de Belgique*, qui pour la seconde ou troisième fois est menacée de mort, et j'ai écrit ces pages sans goût. Et voilà que tout le monde me dit que c'est amusant ; je crois que l'amusant consiste dans ma sincérité et ma naïveté. Beaucoup de montpelliérains s'en sont offensés. Il paraît que ces gens-là ne comprennent la plaisanterie que pour s'en sentir piqués.*

Mais je reviens à mes moutons ; puisque vous avez fait une dernière tentative près du Moniste, si l'on demande des suppressions, faites-les – mais tâchez de me faire renvoyer le manuscrit même après impression ; car je n'ai qu'un brouillon informe des deux derniers articles. Et encore une fois merci pour toutes les peines que je vous ai occasionnées[1438].

À vous de tout cœur,

J. Delbœuf

Ps : C'est dommage qu'il faille un mois pour obtenir une réponse. Ah ! Que vous êtes loin

Analyse de la vocation de « magnétiseur » de Joseph Delbœuf

[1437] Gabrielle Bompard, inculpée

[1438] J. Delbœuf, J. (1892). « On criminal suggestion », *The Monist*, vol. *2*, April, pp. 363-385.

Les treize lettres inédites de Joseph Delbœuf à William James, rédigées entre 1882 et 1891, rendent compte de l'implication très active du savant belge dans l'étude, la pratique et la défense de l'hypnotisme thérapeutique au cours des dix dernières années de sa vie[1439]. Ces lettres témoignent également du fait qu'il a été amené à expérimenter la technique de la suggestion dans le sommeil provoqué pour s'efforcer de soigner son épouse alors gravement malade. Ces circonstances de famille expliquent en partie sa détermination farouche à défendre publiquement devant les corps médicaux et politiques de son pays et les savants d'Europe la « cause » de ces pratiques de guérison initialement inventées puis cultivées et entretenues par les « magnétiseurs »[1440].

Malgré le long ostracisme médical officiel à l'égard de ses pratiques au cours du XIXe siècle, Delbœuf incarne la figure pas si rare du savant très bien informé de l'histoire raisonnée du « magnétisme animal »[1441]. Une fois les principaux phénomènes de l'hypnotisme publiquement établis et reconnus qu'il a pu constater directement en décembre 1885 à la Salpêtrière, il a d'emblée cherché à expérimenter et il a très vite développé, semble-t-il, un réel talent pour hypnotiser[1442]. Sur la base des nombreuses confessions personnelles qui émaillent ses textes sur le sujet, on comprend que ce savant de cinquante-cinq ans s'est alors découvert, en voulant se rendre compte « en profane » des effets curatifs du somnambulisme provoqué, une « influence » bienfaisante indéniable qu'il a su d'abord jauger puis comprendre et sophistiquer. D'après ses textes, on apprend que cette pratique de « guérisseur » qu'il a été amené à exercer de façon indépendante et relativement discrète lui a valu rapidement, en moins de deux années, une solide

1439 [Houghton Library, MS AM 1092 (152-164)]. cf. *supra.*

1440 Delbœuf a défendu ce qu'il appelle la « cause » du magnétisme dans trois ouvrages (1888a), (1889a), (1890a). Sa défense est double : d'une part, il plaide pour que l'établissement des *faits* de l'hypnotisme soit crédité aux « magnétiseurs itinérants » et non aux savants et médecins qui ont repris points par points leurs expériences. C'est pourquoi il refuse que les autorités publiques interdisent les représentations publiques d'hypnotisme et punissent ceux qui, à ses yeux, s'avèrent être des précurseurs. D'autre part, il plaide, contre la volonté du corps médical de s'attribuer, par voie législative, le monopole de ces pratiques.

1441 Sur son récit plusieurs fois raconté de son intérêt précoce pour le magnétisme depuis 1860, voir Delbœuf (1886 ; 1887d, 1888 ; 1889a. 1888a, 1889a, 1893b). L'ouvrage de J. Carroy (1991) *op. cit.,* , *passim* montre bien l'existence, tout au long du XIXe siècle, d'une transmission semi-clandestine des pratiques dites « magnétiques » chez les médecins (tels que les Drs. Liébeault et Gibert), chez les carabins (tels que C. Richet et A. Ruault) et chez d'autres praticiens non médecins plus marginaux.

1442 « […] *j'ai souvent hypnotisé du premier coup des personnes qui s'étaient montrées rétives.* […] », J. Delbœuf, *L'hypnotisme et la liberté des représentations publiques. Lettres à M. le Professeur Thiriar*, Liège, C. A. Desoer, (1888a), p. 9, 37. Dans *Le Magnétisme animal* (1889a), Delbœuf évoque à plusieurs reprises le fait qu'il réussit très souvent à hypnotiser des patients « *en un clin d'œil* », p. 263, note p. 310.

« *réputation de magnétiseur* »[1443] ; au point qu'au fil des mois et des années, bon nombres de médecins de son entourage l'ont régulièrement sollicité pour soigner des « cas réfractaires »[1444].

La terminologie spontanément employée par lui-même, les médecins ou les patients est bien celle de « magnétiseur ». À cet égard, une lettre datée de l'été 1889 d'un médecin chargé d'un service à l'hôpital de Liège illustre bien la façon dont on s'adresse à lui :

« […] *Monsieur Delbœuf, vous obligeriez une de nos meilleures familles du… celle de M… à…, si vous vouliez vous y rendre pour magnétiser sa dame, souffrant d'une maladie nerveuse depuis longtemps déjà. Si vous acceptez de rendre ce service, je vous prie d'informer M… du jour et de l'heure de votre arrivée… où la voiture viendra vous prendre. Recevez etc. Dr. X.* […] »[1445].

Lors d'une première controverse publique sur l'encadrement législatif des pratiques hypnotiques en Belgique pendant l'hiver 1888, Delbœuf affirme qu'entre les mois de février 1886 et 1888, il a hypnotisé plus d'une centaine de personnes de tous âges, de tous sexes et de tous milieux sociaux[1446]. À partir du mois de juin 1887, suite à une communication déterminante sur le sujet auprès de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique puis dans une série de textes postérieurs, il mentionne avoir soigné par la mise en sommeil et/ou la « simple parole » des maladies et des troubles parmi les plus variés tels qu'une entorse sévère[1447], une coupure profonde[1448], des crampes d'estomac[1449], une sciatique[1450], une blessure par armes à feu[1451], une névralgie faciale[1452], deux cas de cécité partielle[1453], des migraines violentes[1454], un accouchement douloureux[1455] et aussi des maladies mentales et nerveuses dont deux cas

---

1443 J. Delbœuf (1893b), « Quelques considérations sur la psychologie de l'hypnotisme », *Revue de l'hypnotisme*, janvier 1893, p. 208..

1444 J. Delbœuf (1888a), *op. cit.,* p. 11, 37,; (1889a), *op. cit.,* p. 346, 371, (1893a) p. 4, (1893b), p. 202, (1896), p. 228.

1445 J. Delbœuf (1890a), *Magnétiseurs et médecins,* Paris, Alcan, note p. 68

1446 J. Delbœuf, (1888a), *op. cit,* p. 100.

1447 J. Delbœuf, (1887d), « Des origines de l'effet curatif de l'hypnotisme », *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-arts de Belgique,* 57e année, 1887, 3e série, vol. 13, p. 773-812.

1448 J. Delboeuf, *Ibid.*, p. 785.

1449 J. Delboeuf, *Ibid.*, p. 786.

1450 J. Delbœuf, (1889a), *op. cit.,* p. 322.

1451 J. Delbœuf, *(*1887d), *art. cit.* p. 786-788 – résumé infra ; 1893, p. 36-37

1452 J. Delbœuf, (1893b), *art. cit.,* p. 205

1453J. Delbœuf, J. P. Nuel, J.-P., Leplat, (1890b), « De l'étendue de l'action curative de l'hypnotisme ; l'hypnotisme appliqué aux altérations de l'organe visuel », *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 60e année, 1890, 3esérie, vol. 19, p. 361-389.

1454 J. Delbœuf, (1888c) « Origine des effets curatifs instantanés de l'hypnotisme sur les maladies chroniques », *Revue de l'Hypnotisme*, vol. 3, septembre, p. 68-69.

1455 J. Delbœuf et F. Fraipont, (1891c), « Accouchement dans l'hypnotisme », *Revue de l'hypnotisme*, vol. 7, avril, 1891, p. 289-298.

d'obsessions monomaniaques[1456], un cas de « chorée »[1457] et un cas de « manie homicide »[1458]. Dans ses textes tardifs, il évoque également de nombreux récits de « guérisons subites de maladies invétérées »[1459].

Malgré ce que, dans ses lettres à James, il a appelé parfois un « *harcèlement de la part des malades et des médecins* » qui témoigne d'un véritable sacerdoce[1460], ses écrits sur le sujet montrent qu'il a pratiqué consciencieusement, avec l'assistance régulière de nombreux médecins de son entourage, et réfléchit en tant que savant impartial sur cette activité d'hypnotiste guérisseur jusqu'à la fin de sa vie. Mais comment en est-il venu à se glisser dans la peau d'un « magnétiseur » ? D'après la chronologie toujours très détaillée qu'il a donnée de ses différentes expérimentations hypnotiques au fil des ans, on peut faire l'hypothèse que l'événement fondamental qui l'a orienté vers la dimension thérapeutique de l'hypnotisme semble avoir été ses efforts spontanés, lors du printemps 1886, pour tenter d'obtenir une rémission de certains des graves symptômes dont souffrait son épouse.

Joseph Delbœuf a épousé Marie Ducros (1844-1888) en 1864. Ensemble, ils ont eu trois enfants. Lors des huit dernières années de sa vie, elle a souffert de troubles indéterminés. Sur la base des documents disponibles, dont les différents témoignages de Delbœuf dans ses lettres à James et certains de ses textes où l'identité de son épouse est dissimulée mais nettement identifiable, on ne peut pas établir une symptomatologie précise de sa ou de ses maladies[1461]. On

1456 J. Delbœuf (1889a), p. 308-311.
1457 J. Delbœuf, (1889a), rééd 1993, p. 262.
1458 J. Delbœuf (1893b), *art. cit.,* p, p. 205. Ce sont ces récits de cas qui inspireront Breuer et Freud dans la constitution de leur « cure cathartique » notamment, cf. *Etudes sur l'hystérie*, [1895], Paris, PUF, 2009, p. 27.
1459 J. Delbœuf, (1888c), *art. cit.,* p. 66-69, (1893b).
1460 [Houghton Library, MS AM 1092 (152-164)]. Lettre du 12 octobre 1890. D'après ce que cette lettre à James laisse paraître, cet accablement dans sa pratique d'hypnotiste est en partie lié à son deuil suite à la disparition de son épouse en août 1888. cf. *supra.*
1461 Dans ses lettres à James, Delbœuf donne plusieurs descriptions qui témoignent de l'évolution de l'état de santé de sa femme. En mai 1882, il évoque le fait qu'elle est « clouée au lit », à cause, dit-il, de « rhumatisme articulaire ». En mai 1883, il écrit : « […] *ma femme va mieux, me semble-t-il : elle peut de nouveau un peu marcher – quelques deux cent mètres en plaine. Elle dort sans morphine ou à peu près. L'appétit est assez bon. Mais la moindre fatigue, la moindre émotion lui donnent de terribles palpitations. Enfin, voilà trois fois que le sang, refusant d'affluer au cerveau, elle est instantanément frappée d'hémiplégie. Cela ne dure pas, mais cela la secoue et me terrifie* […] ». Le 31 août 1884, il évoque la « tristesse insondable » causée par « l'état de santé de sa femme » et écrit : « […] *tantôt il y avait du mieux ; je me reprenais à avoir de l'espoir, puis le mieux faisait place au mal, et elle était tenu au lit pendant des semaines. Cependant, tout compensé, l'année a été bonne, et, d'après le médecin, il y a eu amélioration* […] *de sorte qu'elle et moi avons conçu l'espoir tout au moins d'une demi-guérison.* […] ». Le 27 Août 1885. Il donne une longue description plus alarmante : « […] *Depuis le 3 janvier, que ma femme s'est mise au lit, jusqu'aux premiers jours de juin, elle a été constamment entre la vie et la mort, et les docteurs, pendant plus de deux mois, ont conçu les plus vives inquiétudes. Palpitations, suffocations, cyanose – absence complète d'appétit, jaunisse, selles difficiles – plus de sommeil sans morphine et chloral – C'est à la fin de mai que l'on a commencé à diminuer le nombre de piqûres de morphine et la quantité injectée. Jusqu'à la fin de juin, il lui a fallu tous les soirs deux grammes de chloral pour goûter un sommeil relatif. Sa faiblesse était extrême ; elle ne pouvait pas descendre et n'a plus mangé à la table communs* ». [Houghton Library, MS

sait toutefois qu'en 1886, depuis au moins cinq ans, c'est une grande malade qui souffre de paralysies chroniques suite à des crises de « rhumatisme articulaire ». Le plus souvent, elle doit garder le lit et ne se déplace qu'avec grande difficulté. Elle a une circulation sanguine imparfaite et souffre de refroidissements avec « cyanoses ». Dans les dernières années, Delbœuf évoque une « faiblesse extrême » accompagnée de paralysies et des crises d'hémiplégie « terrifiantes ». Il évoque enfin des « palpitations » et des « suffocations » avec « insomnies » avec agitation nocturne mêlée « d'hallucinations ». Il en résulte qu'elle doit prendre une médication narcotique et sédative très lourde.

Au printemps 1886, soit six mois après avoir débuté la pratique de l'hypnotisme à des fins de recherches en psychologie expérimentale, Delbœuf va tenter, sans expérience thérapeutique préalable mais acculé par une grave crise d'hémiplégie suivie de paralysie généralisée, d'interférer avec le mal dont souffre son épouse. Voici le récit qu'il donne de cet événement six mois plus tard à James, le 6 novembre 1886 ; lequel était déjà informé de l'état de Madame Delbœuf par chacune des lettres de son correspondant et par sa visite à leur domicile quatre ans plus tôt :

Mon cher ami,

[…] *vous ai-je écrit la terrible catastrophe qui nous a frappés le 16 mai dernier, à savoir que ma femme a été atteinte de paralysie avec perte de la parole ? Elle est restée 18 jours* […] *dans son lit, ne* pouvant pas remuer la jambe *et ne pouvant et ne faisant avec son bras droit que les mouvements les plus élémentaires – par exemple, porter la main à sa bouche en penchant la tête. Pas de sommeil et nuits délirantes malgré le chloral à forte dose (3 grammes), la morphine, l'uréthane, que sais-je ?*

Le 18 après midi, je l'ai hypnotisée pour la 1ère fois ; je lui annonce, par acquit de conscience, qu'elle remuera son bras sans difficulté. Réveillée, elle remuait son bras sans difficulté. Du moins, tant qu'on n'exigeait pas de lui des mouvements étendus et compliqués. Stupéfait du résultat, je la rendors de nouveau, et lui annonce qu'elle va se lever et marcher. Ma fille Caroline était auprès d'elle, et j'avais fait appeler notre servante Justine[1462] *que vous avez connue. Réveillée, ma femme se lève immédiatement, et, repoussant toute aide, et se moquant de notre effroi, elle fait d'un pas ferme et automatique le tour de sa chambre.*

AM 1092 (152-164)]. Dans sa conférence de juin 1887 à l'Académie royale de Belgique, Delbœuf décrit l'évolution de la maladie de son épouse de la façon suivante : « […] *une personne de ma famille dont, pendant six ans, à la suite d'un rhumatisme articulaire, toutes les fonctions ont eu besoin d'être régularisées ou stimulées par des agents thérapeutiques énergiques* […] », *art. cit.,* p. 788.

1462 Il s'agit du sujet appelé « J… » par Delbœuf dans ses textes et sur lequel il a réalisé ses premières tentatives de mise en sommeil hypnotique. cf. (1886a), (1886b), (1887a). C'est également « J…. » qui servira de sujet pour l'expérience des brûlures suggérées destinées à établir la vertu curative de l'hypnotisme. Cf. infra.

Je communique immédiatement le fait à M. Beaunis[1463]*, parce que M. Masius*[1464] *est un sceptique à l'endroit de l'hypnotisme, et depuis lors j'ai traité la malade par l'hypnotisme. Elle ne prend plus une seule drogue, ni digitaline, ni chloral, ni purgatifs, ni ergotine (pour ses pertes), la simple parole suffit, même sans l'endormir absolument, pour calmer - palpitation, donner une selle, même arrêter les pertes. La parole est parfaitement revenue ; la mémoire aussi ; l'intelligence reste affaiblie en ce sens qu'elle ne sait pas concentrer son esprit plus de quelques minutes sur un sujet un peu difficile ; les mouvements du bras droit sont devenus aisés ; la marche est plus pénible, elle fauche, mais pas trop.* […] »[1465]

Dans ce récit, Delbœuf fait part de sa sidération : lors d'une tentative expérimentale initialement destinée à induire un sommeil bienfaisant à son épouse, il a essayé « par acquit de conscience » de suggérer à la malade l'idée d'une suspension partielle de ses différentes paralysies. Or, il a obtenu en seulement quelques minutes, par une séquence de mises en sommeil répétées suivies de suggestions verbales de plus en plus ambitieuses, une rémission quasi-instantanée quoique limitée des sévères paralysies d'origine organique dont sa femme souffrait. Dans un récit postérieur du même événement devant ses pairs de l'Académie royale de Belgique, il dira :

« […] *qui n'a pas assisté à une semblable résurrection de membres, pour ainsi dire morts, ne peut se faire aucune idée de l'étonnement, mêlé de stupeur et presque d'effroi, qui a saisi les témoins de la scène*. […] »[1466].

Suite à cet événement, Delbœuf a procédé sur son épouse malade à une répétition régulière de ces suggestions dans le sommeil hypnotique ; un procédé amené à devenir sa technique de prédilection[1467]. Après quelques jours, elle a retrouvé ses fonctions intellectuelles

---

1463 Delbœuf est entré en correspondance avec le physiologiste Henry Beaunis, alors professeur à l'université de Nancy puis directeur du laboratoire de psychologie de la Sorbonne (1889-1894), au début de l'année 1886. C'est un interlocuteur important sur le sujet de l'hypnotisme avec lequel il s'accorde et polémique aussi parfois (1887b). Par Beaunis, Delbœuf s'informe notamment de la « thérapeutique suggestive » que pratiquent les médecins de Nancy à la différence des médecins parisiens. Delbœuf effectuera « une visite à l'école de Nancy », au mois d'avril 1888. Cf. (1889a). Sur la place du magnétisme animal dans l'œuvre de Beaunis, voir J. Carroy (1991), p. 61-63 et surtout (1993), p. 161-163

1464 Le Dr. Jean Baptiste Masius (1836-1912), nous dit Delbœuf dans « une visite à la Salpêtrière » (1886c), est professeur de clinique à l'université de Liège et correspondant de l'Académie royale de Belgique. Il a notamment accompagné Delbœuf à Paris en décembre 1885. Selon ce dernier, le scepticisme du Dr. Masius envers l'hypnotisme est du au fait qu'il n'a pas assisté à l'expérience déterminante de la brûlure par suggestion induite par Charcot sur une hystérique. cf. infra. Sur le scepticisme de Masius, (1886c) (1887d). James a fait sa connaissance chez les Delbœuf. COWJ (6).

1465 [Houghton Library, MS AM 1092 (152-164)], lettre du 6 novembre 1886.

1466 J. Delboeuf, (1887d), *art. cit.*, p. 789.

1467 Par la suite, les récits de cure de Delbœuf témoignent du fait qu'il a toujours utilisé cette méthode des suggestions successives. Voici le schéma qu'il en donne : « […] *chaque réussite agit comme une suggestion contre la crise à venir. A mesure que les réussites se répètent, elles se fortifient, leur action s'accumule, en quelque sorte. S'il m'est permis de représenter par des chiffres des phénomènes qui, jusqu'à présent, échappent à la mesure, la première réussite à une*

normales et elle n'a plus eu besoin de ne recourir à aucune des différentes drogues qui lui étaient prescrites[1468]. Au terme de quelques semaines, il a donc obtenu la suspension d'une bonne partie des symptômes morbides dont la perturbation du sommeil et la perte de l'appétit. Un an plus tard, dans sa communication à l'Académie royale de Belgique, il affirme, en préservant l'anonymat de la patiente et sans détailler les circonstances ni la durée exactes de la cure, que :

« […] *l'amélioration obtenue si instantanément s'est maintenue et a été en s'accentuant à la suite de suggestions successives, jusqu'à un certain point qui n'a pu être dépassé* […] »[1469].

D'un point de vue subjectif, cette expérience personnelle semble avoir été déterminante. Mais Delbœuf est avant tout un expérimentateur consciencieux qui s'est donné comme règle de publier méthodiquement l'état de ses recherches sur ce sujet controversé. Loin de se satisfaire d'une simple constatation factuelle, il a dès lors cherché à s'expliquer le mécanisme de cette cure partielle et de ses « *effets merveilleusement bienfaisants* ». C'est pourquoi, à partir de ce moment, il a cherché à expérimenter sur cette vertu curative de l'hypnotisme qui semble montrer une influence déterminante du moral sur le physique dans certaines maladies.

Dans ses écrits, il ne s'est pas d'emblée exposé, du fait de son absence de diplôme médical, à faire valoir la nature thérapeutique de sa pratique mais, derrière la modeste formule avec laquelle il décrit à James dans cette même lettre de novembre 1886 la nouvelle orientation de ses recherches personnelles : « *l'hypnotisme*, dit-il, *occupe à présent une grande partie de des loisirs* »[1470] ; on comprend qu'on a désormais affaire à une activité quasi quotidienne puisque, d'après la chronologie de ses expérimentations, on sait qu'il est très vite amené à assister d'autres malades[1471].

---

action égale à 1 ; la deuxième vaut 2 ; la troisième 1 + 2 = 3 ; la quatrième 1 + 2 + 3 = 6, etc., de sorte que, au bout de peu de temps, ces suggestions artificielles sont en état de vaincre des causes organiques très puissantes »., (1888c), p. 69.

1468 Un an plus tard, les traitements médicamenteux ont été « complètement abandonnés », (1887d), *art. cit.,* p. 789.

1469 *Ibid.,* p. 789

1470 [Houghton Library, MS AM 1092 (152-164)], lettre du 6 mai 1887.

1471 Suite à un concours de circonstances, il a été amené dès le mois de juin 1886 à prêter assistance à d'autres patients dont une jeune femme de son voisinage blessée par balle suite à un drame passionnel et dont la cure à l'aide de l'hypnotisme semble avoir largement contribué à sa « réputation ». Le 26 juin, il est appelé auprès d'une jeune paysanne de dix neuf ans qu'il dit avoir considérée comme un sujet d'expérience spontané. Dix jours plus tôt, un prétendant éconduit lui a tiré quatre coups de revolver à bout portant. Une balle a pénétré dans les tissus dorsaux et a provoqué une « blessure béante ». On croit son état « désespéré ». Delbœuf la voit pour la première fois alors qu'elle couchée, « grelottante et transpirante » et d'une extrême faiblesse. Les deux premiers jours, il lui suggère par étapes le repos et l'appétit. Les jours suivants, il l'hypnotise à nouveau et lui suggère l'insensibilité. Par le toucher et la pression, il s'efforce de faire disparaître les douleurs. Le 30 juin, elle peut marcher, manger et tricoter. Les forces lui reviennent

Un an plus tard, après avoir réussi un certain nombre de cures de différents troubles par la suggestion hypnotique, il présente devant la section des sciences de l'Académie royale de Belgique dont il est membre correspondant depuis 1877, les conclusions de ses expérimentations sur ce qu'il présente à James comme « *la puissance médicale de l'hypnotisme et la source de cette puissance* »[1472]. Le 4 juin 1887, il donne une communication qui fera date intitulée « sur l'origine des effets curatifs de l'hypnotisme ». Prenant la parole en tant que savant reconnu et apprécié sur ce qu'il appelle « *nouvelle branche de l'art médical peut-être promise à un grand avenir* », il y retrace la suite de ses raisonnements, les modalités de sa pratique et, surtout, une expérimentation princeps visant à démontrer scientifiquement le mode d'action de la suggestion hypnotique.

Devant ses pairs, il rappelle qu'il s'est intéressé depuis de nombreuses années aux faits du « magnétisme animal » et notamment à un cas de « stigmatisation » prétendument « miraculeux » qu'il a cherché à expliquer à cette lumière[1473]. Parmi les nombreux phénomènes qui font désormais l'objet de discussions passionnées chez les savants européens, Delbœuf isole une expérience récemment débattue qui lui paraît capitale : les protagonistes de « l'école de Nancy » ont très récemment amené à la publicité un cas d'induction artificielle de vésications chez un sujet. Par la simple parole, il a été possible d'occasionner une irritation locale de l'épiderme[1474]. Cette expérience a été discutée lors d'une séance de la *Société de psychologie physiologique* au mois de juin 1885.

---

progressivement et la première semaine de juillet, soit dix jours après sa première visite, la plaie est « complètement cicatrisée ». J. Delbœuf, (1887d), *art cit.* p. 787-788, (1893a), p. 35-37.

1472 L'expression se trouve dans une lettre à James du 5 mai 1887, où il fait part de ses intentions d'intervenir à l'Académie. [Houghton Library, MS AM 1092 (152-164)].

1473 Delbœuf insiste très souvent sur ce point. En 1860 il a publié de manière anonyme un texte sur un cas de prétendue stigmatisation miraculeuse qu'il a interprétée comme une manifestation de « l'autosuggestion ». Ce phénomène d'abord mis en lumière par les praticiens du magnétisme animal lui permettait de s'ériger contre l'interprétation cléricale en termes de « miracle » à laquelle un certain nombre de savants s'étaient jusqu'ici ralliés cf., « Louise Latteau », J. Delbœuf (1889a ; 1993), p. 387-401.

1474 Delbœuf considère l'expérience dit des « vésications » comme un « évènement considérable » dans l'histoire du magnétisme animal. Dans le courant de l'année 1885, il lit dans la presse la relation et les discussions suscitées par les expériences d'un pharmacien lorrain appelé le Dr. Focachon, lequel a réussi à induire une inflammation de l'épiderme en suggérant à un sujet l'application d'un vésicatoire qui n'était en fait que du papier gommé. Cette expérience est alors largement discutée dans la littérature hypnotique savante et notamment à Nancy où l'expérience a été répétée plusieurs fois sous le contrôle de Beaunis et Bernheim, Le 29 juin 1885, elle est présentée par Beaunis au public parisien lors d'une présentation à la *Société de psychologie physiologique.* Cf. H. Beaunis, *le somnambulisme provoqué*, 1886, p. 73-84. ; Delbœuf (1886c), « Une visite à la Salpêtrière », *art. cit.,* 1886, p. 17-19. Pierre Janet qui connaît bien la littérature historique du magnétisme animal évoque l'exposé et la démonstration de faits analogues chez le Dr. Charpignon, *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme*, Paris, Baillière, 1841, et dit avoir « répété par lui-même » ces expériences ». P. Janet (1889), p. 182, 204. Pour une reproduction et une discussion contemporaines de ces « faits », L. Chertok, *Le non-savoir des psys*, *L'hypnose entre la psychanalyse et la biologie.* Paris, Payot, 1979.

Depuis, elle a été corroborée et reprise suivant certaines variations par d'autres médecins. Lors de sa visite à Salpêtrière, Delbœuf a ainsi pu observer le Dr. Charcot faire naître une brûlure sur le bras d'une hystérique dans le sommeil nerveux en la persuadant que de la cire enflammée lui était tombée sur le poignet. Le lendemain, dit Delbœuf, la patiente avait souffert toute la nuit et sa plaie était couverte de « cloches enflammées »[1475]. Cette expérience, dit-il, l'a « plongé » dans ses réflexions. Il relate qu'il s'est alors demandé « *in petto* » si l'opposé était possible : selon le même procédé, serait-il possible de faire disparaître certaines douleurs au lieu de les susciter ?

Dès son retour à Liège au mois de janvier 1886, il a recommencé avec collègues de la faculté de médecine de la ville certaines des expériences observées à la clinique parisienne dont celles sur l'insensibilité hypnotique[1476]. Devant ces témoins, il transperce à plusieurs reprises la langue et les bras d'un de ses sujets avec de longues aiguilles. Or, dit-il, cette expérimentation réalisée par lui-même s'est présentée à lui dans un « trait de lumière » : ce phénomène d'insensibilité, pense-t-il, est précisément l'inverse de la brûlure par suggestion. D'après son raisonnement, si l'idée de souffrance peut produire et encourager le mal alors, inversement, l'absence de cette idée pourrait empêcher la propagation du mal. Il y voit une « nouvelle voie ouverte à la recherche ». À partir de ce moment, son principal objectif scientifique va consister à vérifier cette hypothèse.

Selon Delbœuf, la première question est de chercher à savoir si, dans les cas d'amélioration de la santé d'un patient suite à l'usage de la thérapeutique suggestive, c'est bien l'hypnotisme qui a été l'agent curatif. Pour pouvoir en juger de manière conforme, il faudrait reproduire une même série de manipulations sur deux sujets identiques atteints des mêmes troubles. Mais ces conditions, dit-il, sont irréalisables. Pour tenter de trancher la question, il conçoit alors une expérience ingénieuse**.** Le 7 septembre 1886, avec le consentement du sujet qu'il appelle « J… » qui n'est autre que sa servante, il occasionne deux brûlures symétriques sur la face postérieure de chacun de ses deux bras à l'aide d'une barre de fer chauffée au rouge. Se faisant, il lui suggère qu'elle n'éprouvera aucune douleur à la blessure sur le bras droit tandis que l'autre blessure est, dit-il, « abandonnée à la nature »[1477].

[1475] J. Delbœuf, 1887, *art cit,* p. 782, voir aussi la description plus complète, voire (1886c), *art. cit.*, p. 20-21.

[1476] Les collègues de Delbœuf présents lors de ces expériences avec lesquels il s'entretiendra régulièrement sur ces sujets lors des années à venir sont le Dr van Winiwarter, professeur de chirurgie à l'université de Liége, le Dr. Henrijean, assistant du Dr. von Winiwarter ; M. Léon Frédéricq, professeur de physiologie à l'université de Liège. Il cite aussi régulièrement des médecins de son entourage comme le Dr. de Rasquinet, dentiste, et le Dr Nuel, ophtalmologue et membre de l'Académie royale de Belgique.

[1477] J. Delbœuf (1887d), *art. cit.*, p 793-795. L'expérience est à nouveau résumée dans Delbœuf (1887e) « Expérience devant servir à l'explication de la vertu curative de l'hypnotisme », *Revue de l'Hypnotisme*, vol. 2, juillet 1887, p. 13-15.

Le lendemain, il défait les bandages et observe sur le bras droit une escarre nette, sans inflammation ni rougeur. Sur l'autre, par contre, il observe une plaie bien plus étendue que la surface de brûlure initiale avec une importante inflammation des tissus. Une conclusion s'impose alors à lui : c'est bien *l'idée de la douleur* qui a produit l'extension du mal. Deux jours plus tard, la blessure du bras droit n'a pas évolué tandis que la blessure du bras gauche fait encore souffrir le sujet. Il y voit l'occasion d'une contre-expérience : il suggère au sujet que la brûlure sur le bras gauche n'est plus active ; suite à quoi, dit-il, l'inflammation a disparu en deux jours. Cette double expérience qu'il juge « capitale » prouve que la suspension de l'idée de la douleur par la suggestion hypnotique arrête ou, du moins, contient la propagation du mal[1478]. Ceci, dira-t-il plus tard, constitue :

« […] *la seule expérience jusqu'à présent qui démontre péremptoirement la vertu curative de l'hypnotisme*. […] »[1479]

Cette expérience lui fournit un cadre général pour expliquer la « singulière puissance » de la suggestion hypnotique : l'idée de la douleur est une cause essentielle dans les altérations morbides de l'organisme parce que l'idée initiale entraîne des accidents consécutifs. Dès lors, si on l'atténue, on atténue l'un des facteurs du mal organique. Devant les académiciens, il se demande jusqu'où s'étend cette puissance ? Sans vouloir se prononcer, il les interpelle sur le fait que l'hypnotisme pourrait peut-être avoir une influence positive dans la guérison de très nombreuses maladies ; qu'elles soient d'origine nerveuse, organique ou même infectieuse ? Car, comme on l'a vu dans le cas de son épouse, l'hypnotisme a produit une amélioration d'un mal d'origine organique. Devant de tels résultats, il semble que s'ouvre alors un vaste champ d'application thérapeutique dont l'expérimentation collective devrait chercher à tracer les limites.

Cette proposition, en effet, va plus encore loin que ce qui avait jusqu'ici était reconnu et proposé par les théoriciens les plus avancés, aux premiers desquels Hippolyte Bernheim qui publie au même moment un ouvrage que Delbœuf dit avoir « dévoré » : *La suggestion et ses applications à la thérapeutique* (1888). Suite à sa première tentative sur son épouse, Delbœuf rapporte qu'il a engagé une correspondance « minutieuse » avec Henry Beaunis qui s'en est lui-même référé aux Drs. Liébeault et Bernheim. Depuis quelques années, ces derniers ont fait valoir auprès

[1478] J. Delbœuf, (1889a), p. 108. Pour corroborer cette expérience fondamentale qu'il va présenter dans sa communication devant l'Académie, il l'a reproduite quatre mois plus tard, au mois de janvier 1887, sous le contrôle de son collègue le Dr. von Winiwarter qui est professeur de clinique chirurgicale à l'université de Liège, et qui, dit Delbœuf, « lui prête l'autorité de sa science et de son nom ».

[1479] J. Delbœuf, (1888a), *op. cit.* p. 108. James expose et commente cette expérience qu'il juge lui aussi capitale dans son chapitre des *Principles of Psychology* consacré à l'hypnotisme, PP, vol. 2, p. 612.

de la communauté savante l'idée d'une application très vaste de la suggestion hypnotique à la thérapeutique. Toutefois, cette technique n'est surtout efficace selon eux que dans les « affections névropathiques ». Quand Delbœuf les interpelle sur le cas de sa femme, c'est un fait thérapeutique neuf qui ne rentre pas complètement dans le cadre des faits qu'ils ont établis et publiés. Ils lui répondent qu'ils ne connaissent pas d'exemples connus d'une action thérapeutique de la suggestion sur des paralysies d'origine organique mais que l'expérimentation doit rester ouverte.

Beaunis, toutefois, en accord avec les récents développements proposés par le Dr. Bernheim, propose une explication physiologique que Delbœuf dit approuver : la lésion cérébrale et/ou nerveuse initiale qui a causé la paralysie a détruit un certain nombre de fibres motrices. Cette destruction est sans remède et ne peut être guérie. Par contre, on peut concevoir que cette lésion a agit par influence sur des fibres nerveuses voisines dont l'action est dès lors empêchée sans qu'elles aient été détruites organiquement. On aurait alors une « paralysie fonctionnelle » des fibres innervatrices et des muscles associés. De là une guérison possible de ces fibres et tissus seulement atrophiés que l'hypnotisme a pu favoriser par le mode d'action qui lui est propre[1480].

Pour conclure son allocution à l'Académie royale de Belgique, Delbœuf propose une « synthèse spéculative » pour comprendre le mécanisme général de la thérapeutique suggestive : du point de vue de l'évolution naturelle de l'organisme humain, il postule que la « vie de relation » (c'est-à-dire, la sensorialité liée aux nécessités de la vie extérieure) a soustrait à l'attention humaine les phénomènes de la « vie végétative » (soit, l'ensemble des fonctions réflexes qui ne sont plus régies par la conscience volontaire). Or, l'hypnotisme, dit Delbœuf, parce qu'il soustrait momentanément l'attention du sujet au monde extérieur, lui permet de « dégager une force libre » qui « se porte tout entière sur le point menacé ». Pour Delbœuf, l'hypnotisé est soudainement « arraché au monde que lui révèlent ses sens » ; et toute sa puissance sensible et volontaire est dirigée sur un point unique, que son hypnotiseur lui désigne ou qu'il signale lui-même à son hypnotiseur. C'est pourquoi, dans le sommeil hypnotique, le malade « *reprend possession d'un pouvoir qu'il a cessé d'exercer, mais qu'il n'a pas abdiqué* »[1481].

Suite à cette communication audacieuse promise à un retentissement assez considérable, Delbœuf rapporte que beaucoup de savants sont demeurés sceptiques quoique réceptifs et

[1480] J. Delbœuf, (1887d), *art. cit.,* p. 790. Il déclare s'être surtout intéressé au dernier chapitre du récent ouvrage d'Hyppolyte Bernheim dans lequel il s'intéresse à la « dynamique fonctionnelle de certaines maladies » dont la compréhension devrait permettre un élargissement du cadre d'application de la thérapeutique suggestive. Il y cite la démonstration de Delbœuf à l'Académie royale de Belgique., Bernheim, 1888, *op. cit*., p. 569-575.

[1481] *Ibid*., p. 810-812. Voir aussi Delbœuf (1890b), p. 363-364, 388-389.

ouverts aux développements ultérieurs[1482]. Toutefois, ses propos directs sur l'absence d'expertise et le « dogmatisme » du corps médical vont l'engager dans les années à venir dans une série de polémiques à l'échelle nationale puis internationale. Dès les semaines suivant son intervention à l'Académie royale, il est pris à parti par la *Presse médicale belge* qui est le périodique le plus suivi de la profession. On lui reproche notamment, outre de s'aventurer dans le domaine thérapeutique sans posséder le diplôme de médecin, une formule à l'endroit de la communauté médicale :

« […] *Le jour est proche*, disait alors Delbœuf, *où nos fiers Sicambres seront forcés d'adorer ce que jusqu'à aujourd'hui ils ont brûlé.* […] »[1483]

Par cette sortie, l'élite médicale s'est sentie atteinte dans son intégrité à la fois scientifique et morale puisque, dans sa communication, Delbœuf leur dénie toute expertise en la matière et les soupçonne de chercher à régenter, par leur récent appel au législateur, les praticiens non diplômés du magnétisme qui sont, d'après lui, les véritables inventeurs et les possesseurs légitimes de ce faisceau de techniques thérapeutiques. En effet, au mois de septembre 1886, le Dr. Thiriair, un professeur de chirurgie et d'ophtalmologie à l'université de Bruxelles qui est aussi député, a appelé le parlement belge à légiférer sur les représentations publiques d'hypnotisme en insistant sur leur « dangerosité »[1484]. Dans ce même plaidoyer, il réclamait également le monopole médical de cette pratique pour éviter tout abus. Par sa formule, qui fait écho à ce débat parlementaire, Delbœuf souhaitait stigmatiser la prétention selon lui injustifiable des médecins qui pendant plus d'un siècle ont repoussé comme absurdes les faits du magnétisme et qui désormais veulent s'en réserver le monopole en écartant des concurrents qu'ils observent d'un « œil jaloux ».

Dans une première série de textes, Delbœuf s'oppose vivement à ce projet de loi et publie une série de huit lettres polémiques où il s'attaque aux préjugés médicaux historiques à l'endroit de l'hypnotisme et où il désamorce une par une les assertions selon lui gratuites et fallacieuses d'après lesquels l'hypnotisme serait une pratique dangereuse qui doit être réglementée[1485]. Avec l'appui des médecins et des savants de l'école de Nancy, il a cherché à établir l'innocuité foncière des pratiques hypnotiques[1486]. D'un point de vue juridique et politique, il défend, dit-il, la « cause de la liberté, de la science et de l'humanité ». De fait, la réglementation de ces pratiques ne garantit en rien la sécurité des patients et contrevient à la recherche pure : ce serait donc, selon Delbœuf, une mesure « inutile et anti-scientifique ». Dans ses textes, l'ironie mordante à l'égard

[1482] J. Delbœuf, (1889a), *op. cit.,* p. 340.
[1483] J. Delbœuf, (1887d), *art. cit.,* p. 775.
[1484] J. Delbœuf, (1888a), *op. cit. passim.*
[1485] J. Delbœuf, (1888a). *op. cit.*
[1486] Dans Delbœuf (1888a), on trouve une lettre de Dr. Bernheim et une autre du Dr. Liébeault, p. 69, 71.

du corps médical dont, dit-il, la « conversion date d'hier » et qui ne peut prétendre à aucune expertise « sans se ridiculiser », n'est pas sans alimenter la controverse[1487].

L'année suivante, la controverse contre la monopolisation médicale de l'hypnotisme va prendre un tour international. Lors du « Congrès d'hypnotisme expérimental et thérapeutique » qui s'est tenu à Paris au mois d'août 1889[1488], le Dr. Ladame, de Lausanne, reprend les arguments de Delbœuf pour les contredire lors d'une séance consacrée aux mesures de réglementation. Il y parle du savant belge comme de « *notre principal adversaire* ». Alors qu'il est absent de la séance en question, Delbœuf est attaqué publiquement et devient malgré lui l'avocat officiel de ceux que les médecins nomment couramment et avec mépris les « magnétiseurs bateleurs » et qui, selon eux, ont toujours paradé contre l'honorabilité de leur profession. Le Dr. Ladame insinue d'autre part que le savant belge dont il n'a lu que le récent livre sur *le magnétisme animal* (1889), dans lequel il évoque librement certains des cas qu'il a lui-même traités, s'expose à des condamnations pour exercice illégal de la médecine[1489].

Delbœuf écrit à James que l'attaque de du Dr. Ladame lors du Congrès lui a donné un « coup d'éperon »[1490]. Quelques mois plus tard, il publie un livre intitulé *Magnétiseurs et médecins* dans lequel il polémique d'une façon ferme et tranchante contre la position médicale officielle. Dans cet ouvrage, il s'emploie une nouvelle fois à ruiner par le raisonnement logique les assertions censées étayer un monopole médical de l'hypnotisme. Il prend aussi clairement la défense des « magnétiseurs-artistes » dont il établit le rôle selon lui indéniable de pionniers du point de vue de l'histoire des sciences. Enfin, il met le Dr. Ladame au pied du mur en démontrant, documents de presse et témoignages à l'appui, que ce dernier est justement redevable de tout ce qu'il sait (ou prétend savoir) sur le sujet de l'hypnotisme à l'un des magnétiseurs itinérants alors très connu qu'il a par ailleurs calomnié par la suite. Pour finir, il explicite sa pensée et parle de l'hypnotisme comme d'un « *art complètement étranger* » à la science

---

1487 J. Delbœuf (1888a), p. 44, 47. C'est cette première controverse qui l'incite à rendre une visite au printemps 1888 aux savants de l'école de Nancy qui l'ont soutenu publiquement.

1488 Il s'agit d'un Congrès qui a fait suite au « Congrès de psychologie physiologique » auquel James et Delbœuf ont activement participé. (cf. vol. 1, chapitre 3). James évoque ce second Congrès, présidé par le Dr. Dumontpallier, comme un « puissant dérivatif » au Congrès de psychologie physiologique, EPs, p. 245-246.

1489 P. Ladame, « La nécessité d'interdire les séances publiques d'hypnotisme : intervention des pouvoirs publics dans la règlementation de l'hypnotisme », E. Bérillon (dir.), *Premier Congrès international de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique*, Paris, Doin, 1890. Texte repris dans J. Delbœuf (1890a), *op. cit.*, p. 36-52.

1490 [Houghton Library, MS AM 1092 (152-164)]. Lettre du 15 juin 1891. Voir aussi les deux lettres de Delbœuf à G. Croom Robertson publiées et commentées par S. Shamdasani ; où Delbœuf évoque les lettres de soutien qu'il a reçues et qui lui sont « *sont extrêmement précieuses*. […] *entre autres une de M. James* » mais aussi du Dr. Liébeault qu'il cite intégralement. J. Carroy, P. H. Castel (édit.), « Delbœuf et Bernheim: entre hypnose et suggestion », *Corpus, revue de philosophie*, n°32, Paris, Fayard, 1997.

médicale[1491]. Pour Delbœuf, la capacité à guérir par les manipulations hypnotiques correspond à un « don spécial » qui n'a rien de consubstantiel avec l'exercice de la médecine. Il cherche enfin à rendre explicite la véritable source de l'ire médicale à son endroit et déclare : « *je suis un concurrent gênant,* […] *avouez-le* »[1492].

Ce combat intellectuel contre le monopole médical a été ré-initié en 1892. Cette même année, le projet de loi belge sur la réglementation médicale de l'hypnotisme a été voté, malgré certains amendements[1493]. En dépit de l'échec relatif de sa lutte contre la législation répressive et monopolistique de l'hypnotisme thérapeutique en Belgique, on comprend dans ses textes que son savoir est largement reconnu à une échelle tant locale qu'internationale et qu'il continue à pratiquer malgré le risque de se voir condamné. De plus, des médecins étrangers importants lui apportent un soutien public dans les revues spécialisées. L'un des plus importants d'entre eux, aux côtés des savants nancéens, est le Dr. August Forel (1848-1931) qui est alors professeur de psychiatrie à l'université de Zürich, chef de la clinique du Burghölzli et le fondateur du *Zeitschrift für Hypnotismus*. À partir de 1889, où ils se sont rencontrés lors du Congrès de Paris, le Dr. Forel affiche publiquement son soutien à Delbœuf devant la profession psychiatrique internationale et il l'invite à publier certaines de ses expériences parmi les plus audacieuses[1494].

De 1890 à 1896, date de sa disparition, Delbœuf semble affermi par la cohérence intellectuelle de ses positions sur ce qu'il décrit à James comme ses « *idées sur l'origine psychique possible des maladies* »[1495]. Il publie certains de ses récits de cas dont l'un des plus édifiants est une cure par la thérapeutique suggestive de deux cas de cécité partielle qu'il présente à nouveau à l'Académie royale de Belgique en 1890[1496]. Dans ses dernières publications, il ne recule devant aucune innovation dans le domaine de la thérapeutique suggestive[1497]. Au terme de sa carrière, pour la plupart des savants et des médecins de classe internationale, Delbœuf fait figure non

---

1491 J. Delbœuf, (1890a), p. 43

1492 *Ibid.*.

1493 J. Delbœuf, (18892a), *L'hypnotisme devant les chambres législatives belges*, Paris, Alcan. L'amendement consiste à faire passer un examen chaque année à tous les praticiens qui exercerait l'hypnotisme sans diplôme médical. Comme le dit Jules Liégeois dans sa recension de l'ouvrage, « *je doute que le savant professeur de Liège se prête docilement à cette comédie légale, et je crains de le voir, un jour ou l'autre, poursuivi pour avoir pratiqué l'art d'hypnotiser, c'est-à-dire un art où il est passé maître* », *Revue philosophique*, vol. 35, janvier 1893, p. 301-306.

1494 J. Delbœuf, (1890b), p. 363, J. Delbœuf, (1893a), « Deux cas de diagnostic chirurgical posé au moyen de l'hypnose », *Revue de l'Hypnotisme*, août 1893, vol. 10, p. 35. Voir A. Forel, *Briefe-Correspondance 1864-1927*, (edit. H. Walser, intro. M. Bleuler), Bern, Huber, 1968 et la notice nécrologique rédigée par A. Forel, « Professor Delbœuf aus Lüttlich », *Zeitschrift für Hypnotismus*, Bd 5, 1897, p. 1-6.

1495 Houghton Library, MS AM 1092 (152-164)], lettre du ? juin 1891.

1496 J. Delbœuf (1890b), avec Nuel, J. et Leplat, J.-P., « De l'étendue de l'action curative de l'hypnotisme ; l'hypnotisme appliqué aux altérations de l'organe visuel », *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 60e année, 3esérie, vol. 19, 1890, p. 361-389.

1497 J. Delbœuf, (1891c), *art cit.*; (1893a), « Deux cas de diagnostic chirurgical posé au moyen de l'hypnose », *Revue de l'Hypnotisme*, août, vol. 10, p. 35-41 ; (1896), « A propos d'une cure merveilleuse de sycosis », *Revue de l'Hypnotisme*, février, vol. 10, p. 225-233.

seulement de praticien reconnu qui a obtenu des résultats indéniables en matière de guérison de troubles variés mais aussi et surtout de psychologue sagace qui a su réfléchir aux différentes aux modalités de sa pratique de guérisseur. À sa mort en 1896, il est de fait devenu l'un des pionniers de ce que « du point de vue de l'exactitude scientifique » il a été l'un des premiers à appeler, pour décrire sa pratique, la « psychothérapie » ou, « mieux encore », la « psychodynamique »[1498].

Nous avons fait l'hypothèse qu'une expérience personnelle déterminante a orienté les recherches de Joseph Delbœuf et, par suite, l'ensemble de sa vie publique de savant. Pour conclure, il apparaît nécessaire de rappeler que l'histoire s'est mal terminée puisque Marie Delbœuf est morte deux ans après l'épisode de la rémission momentanée de ses symptômes par l'hypnotisme.

Dès lors, jusqu'à quel point peut-on dire que l'hypnotisme a pu soulager ou améliorer l'état de santé son épouse ? Dans ces circonstances relativement indéterminées, peut-on décemment parler de « cure » ? Une lettre à James permet de connaître l'avis final de Delbœuf sur cette question. Le 21 avril 1889, soit neuf mois après la disparition de son épouse au mois d'août 1888, il donne un long récit mélancolique à son ami américain de ses dernières semaines et évoque sa conclusion personnelle à l'égard à la thérapie hypnotique qu'il a effectuée :

« […] *Ma femme s'était pendant tout l'hiver et toute l'année précédente portée aussi bien que le permettaient les traces de paralysie droite restées dans sa jambe et dans son bras – bon appétit, bon sommeil, sérénité, palpitations rares et de peu de durée, bonnes selles et naturelles.*

L'hypnotisme avait rétabli toutes *les fonctions à l'état normal et régulier. Il n'était plus nécessaire d'y avoir recours si ce n'est dans les grandes occasions et même un geste, un regard de moi* […] *suffisait. Quand elle est morte, il y avait six mois qu'elle n'eut été hypnotisée* […] »[1499].

*

[1498] J. Delbœuf, (1893b), art. cit. p. 209.
[1499] [Houghton Library, MS AM 1092 (152-164)], Lettre du 21 avril 1889.

2. Correspondance de Théodule Ribot et William James (1882-1907)

1500

Ce dossier regroupe toutes les lettres conservées échangées entre Ribot (neuf lettres rédigées) et James (onze lettres). Sur ces vingt lettres, seulement sept d'entre elles ont été publiées dans la *Correspondance de William James* dont une seule de Ribot. Les lettres manuscrites de Ribot à James ont été déposées à la bibliothèque Houghton de Harvard. On y trouve aussi des copies des lettres manuscrites de James à Ribot retrouvées à l'université de Louvain dans les années 1930 et publiées en 1945 par un historien américain[1501].

L'intérêt de ce dossier réside donc dans la présentation des huit lettres inédites du psychologue français, dans la traduction des lettres du psychologue américain et dans la mise en dialogue de cette correspondance savante entre deux protagonistes essentiels de la « psychologie scientifique » à la fin du XIXe sicle.

Afin d'aborder cette correspondance, il apparaît important de présenter d'abord les documents qui témoignent des circonstances de leur rencontre intellectuelle. Au mois de mars 1876, James, qui est alors un jeune « professeur assistant de physiologie » à Harvard, salue publiquement dans le magazine new-yorkais *the Nation* l'événement qu'est à ses yeux la toute récente création de la *Revue Philosophique*. Dans sa recension, il débute par ces lignes :

« […] *Nous sommes très heureux de tendre une main de bienvenu à la nouvelle* Revue philosophique de la France et de l'étranger*, éditée par Th. Ribot et qui sera publiée mensuellement par Germain Baillière (New York : F. W. Christern). M. Ribot est un chercheur parmi les plus méticuleux et enthousiastes de la science de l'homme, et ses résumés des travaux des philosophes et des physiologistes allemands et anglais n'ont probablement pas joué une petite part dans la renaissance prometteuse des études psychologiques que nous observons actuellement en France.* […] »[1502]

1500 Houghton Library of Harvard University, b Ms Am 1092. 788-795.

1501 J. S. Bixler (ed.), (1945), « Letters from William James to Théodule Ribot », *Colby Library Quarterly*, n°10, March 1945, p. 153-161. Voir les précisons historiographiques sur les circonstances de découvertes et de publication de ces archives dans le Chapitre 3. NB : certaines des lettres échangées entre les deux auteurs sont manquantes, comme en attestent certaines indications de la correspondance. Conservées sous la cote: Houghton Library of Harvard University, b Ms Am 10921 (86).

1502 ECR, p. 319-320.

Au début de l'année 1880, on apprend que James lit le troisième livre de son homologue français sur *La psychologie allemande contemporaine* (Alcan, 1879) qui expose et met en scène les controverses allemandes pour les présenter aux lecteurs francophones. Par la suite, James recommandera cet ouvrage à ses étudiants en tant que « textbook » pour son cours de « psychologie physiologique »[1503]. Près de trois ans plus tard, lors d'un séjour annuel de recherche en Europe en 1882-1883, James prend contact avec Ribot et il lui rend visite à son bureau parisien. Il semble avoir pris cette initiative sur la recommandation informelle de Joseph Delbœuf avec lequel il vient d'entrer en relation intellectuelle et amicale quelques jours auparavant[1504]. De Liège, il se rend directement à Paris et sollicite aussitôt Ribot. On trouve un aperçu de cette rencontre dans un passage d'une lettre du 5 décembre 1882 dans laquelle James écrit à sa femme :

« […] *Ribot m'a reçu très cordialement mais ne m'a manifestement proposé aucun divertissement, car il dissimule son domicile & il reçoit uniquement au bureau de la* Revue philosophique *dont il est l'éditeur. C'est un insignifiant petit collègue, mais bon enfant de part en part, & il est probablement l'un des hommes les plus utiles à la philosophie ici en France. Il a parlé de manière plutôt pessimiste sur son pays.* […] »[1505]

Lors de ce séjour de quelques jours, les deux hommes se sont vus au moins à deux reprises et se sont entretenus de l'état international de la recherche de la « nouvelle psychologie ». On sait aussi que Ribot a proposé à James de visiter la Salpêtrière mais qu'il n'a pas pu honorer cette invitation du fait de circonstances de famille[1506]. Cette rencontre écourtée marque cependant le début de leur correspondance qui s'avère particulièrement active dans les années 1880. Or, ces années sont précisément celles de la reconnaissance institutionnelle de ce que James appelle la « cause » - la promotion intellectuelle et institutionnelle de la « psychologie physiologique » - pour laquelle ils ont tous deux été des protagonistes de premier plan dans leurs pays respectifs[1507].

Au cours des années 1880, la *Revue philosophique* s'avère avoir été une source déterminante de l'information scientifique de James dans ce moment clef de sa carrière : la rédaction des *Principles of Psychology* (1878-1890).

Ribot, comme la plupart des auteurs francophones, découvre le nom du psychologue américain dans les colonnes de la *Critique philosophique* de Renouvier à la fin des années 1870 puisqu'il est un lecteur de cette revue qui sera l'un des modèles auquel il tentera de substituer

1503 COWJ (5), p. 83, 86. 560.
1504 Voir « Lettres de Joseph Delbœuf à William James ».
1505 COWJ (5), p. 318-319.
1506 COWJ (5), p. 315, 562. Voir aussi lettre de Delbœuf du 19 décembre 1882.
1507 Voir Chapitre 3.

(avec succès) une autre revue nationale plus conforme à ses ambitions[1508]. On ne saurait d'autre part sous-estimer l'influence Delbœuf qui est un des contributeurs réguliers de la *Revue*[1509]. C'est semble-t-il le savant et philosophe belge qui a attiré l'attention de Ribot sur l'article de James intitulé « le sentiment de l'effort »[1510]. Cet article a inspiré à Delbœuf un article sur la « liberté et le déterminisme » qu'il publie dans la *Revue* de Ribot. D'après Delbœuf, Ribot aurait lui-même qualifié le texte de James de « petit chef d'œuvre »[1511]. À partir de cette rencontre, Ribot signale les écrits de James qu'il trouve le plus souvent « clairs, neufs, instructifs et suggestifs » (lettre n°2).

Du point de vue du psychologue français, James est un acteur et un soutien à la « cause » qu'il défend. Correspondre avec le psychologue américain et faire connaître ses travaux s'inscrit dans sa stratégie de mobilisation des références étrangères pour faire valoir la discipline qu'il promeut. – NB : Toutes les lettres de Ribot sont estampillées, « Revue philosophique de la France et de l'étranger, Direction »,

Lettre n°1 de Théodule Ribot[1512] **:**

Paris, le 23 décembre 1882

Cher Monsieur,

Je n'ai pu vous écrire plus tôt, ayant appris hier seulement votre adresse à Londres par M. Delbœuf. Je regrette bien vivement que le malheur de famille qui vous a rappelé à Londres, m'ait empêché de faire une connaissance plus ample avec vous. J'avais l'intention de vous consulter & de vous interroger sur un grand nombre de questions & le peu de temps que j'ai passé avec vous m'avait donné le désir de plus longs entretiens.

Espérons que ce n'est que partie remise.

J'ai reçu votre mémoire[1513] *: il sera mentionné dans la* Revue.

Votre tout dévoué

Th. Ribot

[1508] Dans une lettre à A. Espinas du 26 février 1880, Ribot écrit : « […] *A l'étranger, ignorance presque complète de Renouvier, sauf aux Etats-Unis, W. James qui est Renouviérien (dans ce pays c'est l'Hégelianisme qui domine)* […] », R. Lenoir (ed.), (1957-1975), *art. cit.*

[1509] Delbœuf est le second collaborateur le plus important de la *Revue philosophique* lors de ses dix premières années de parution (1876-1887). cf. L. Mucchielli, (1999), *art. cit.,* p. 275.

[1510] W. James « The Feeling of Effort », *Anniversary Memoirs of the Boston Society of Natural History*, Boston, 1880. Traduit en français par C. Renouvier, « Le sentiment de l'effort », *Critique philosophique*, 9e année, vol. 2, (en 7 livraisons). Voir la correspondance de James avec Delbœuf.

[1511] COWJ (5), p. 315.

[1512] Houghton Library of Harvard University, b Ms Am 1092. 788-795. Résumé dans COWJ (5), p. 562.

[1513] Impossible de déterminer de quel « mémoire » il s'agit. Peut-être l'article intitulé « Rationality, Activity and Faith », *Princeton Review*, juillet 1882, p. 58-86. Voir COWJ (5), p. 314.

Lettre n°2 de Théodule Ribot[1514] **:**

Paris, le 5 février 1884

Cher Monsieur,

Je vous remercie de m'avoir envoyé un exemplaire de votre article. Je l'avais déjà lu dans Mind, *dès son apparition*[1515]*. Je sais toujours d'avance que dans un article écrit par vous, je trouverai quelque chose de clair, de neuf, d'instructif et de suggestif. Hélas, je n'en peux dire autant des élucubrations de MM Montgomery*[1516]*, Ward*[1517]*, etc. etc.*

L'analyse de votre article a paru dans la Revue philosophique *du 1er février.*

Entre les diverses questions que vous avez traitées, celle qui m'a le plus intéressé de beaucoup est l'étude consacrée à la notion de relation. Elle est importante quant au sujet et neuve par la manière dont l'avez traitée. Je l'ai mise immédiatement à profit pour mon compte dans un article sur les « Maladies de la personnalité » que j'achève en ce moment, mais qui ne paraîtra pas avant 5 ou 6 mois.

Je voudrais pourtant bien voir exercer votre sagacité sur la question que vous laissez ouverte à la fin de votre article : « What sort of feeling each thought in the procession has of which procession it is » etc.. C'est là le grand point & si je voyais clair, ou à moitié clair seulement, sur cette question, je serais débarrassé de bien des difficultés factices.

Pensez-vous toujours à votre Traité de psychologie ? Quand il sera imprimé en épreuves ne pourriez-vous pas m'envoyer un chapitre que je ferais traduire et paraître dans la Revue *? On se plaint quelquefois de ce que je ne publie pas assez de traductions.*

J'ai beaucoup hésité avant de publier l'article : « les aberrations de l'instinct sexuel » qui a paru dans le numéro du 1er janvier. Il n'a produit aucun scandale. Il est vrai que les Français ne se piquent pas de pruderie[1518]*.*

Merci et croyez mi votre tout dévoué,

Th. Ribot

Lettre n°1 de William James[1519] :

Cambridge, le 26 février 1884

1514 COWJ (5), p. 486-487.

1515 W. James, « On Some Omissions of Introspective Psychology », *Mind,* vol. 9, n°33, janvier 1884, p. 1-26.

1516 Edmund D. Montgomery (1835-1911), philosophe et médecin écossais, contributeur régulier de *Mind.*

1517 James Ward (1843-1925), philosophe et psychologue britannique, professeur à l'université de Cambridge et correspondant de W. James, cf. J. Ward, « Psychological Principles », vol. 8, n°30, avril 1883, p. 153-169, octobre 1883, p. 465-485.

1518 Etude du Dr. E. Gley paru sous ce titre dans la *Revue philosophique*, t. 17, p. 66-92.

1519 COWJ (5), p. 493-494.

Mon cher Monsieur Ribot,

Il était aussi agréable qu'inattendu de recevoir votre lettre. Et de tels mots de louange venus d'un si bon juge sont très flatteurs. J'ai comme le sentiment cependant que vous ne rendez pas pleinement justice à Ward, dont le 2nd article me semble plein de considérations originales et importantes[1520]*. La manière dont vous tenez votre revue m'étonne de plus en plus. Apparemment, vous avez plus d'auteurs desquels tirer parti qu'ils en ont en Angleterre.*

En ce qui concerne ma Psychologie, de mauvais yeux, de mauvais nerfs et beaucoup d'autres travaux me maintiennent dans un surplace complet, à tel point que j'ai honte de jamais vous en avoir parlé. Elle avance quelque peu dans ma tête mais nulle part ailleurs. Je suis curieux de savoir ce que vous penserez d'une spéculation sur la physiologie des émotions que je signerai dans le Mind *d'avril*[1521].

Vous me demandez un chapitre à traduire. Je suis très obligé pour cet honneur. J'ai à présent un chapitre fini que je serais heureux de voir traduit et publié en avance du (seulement possible) livre. C'est sur la perception de l'espace *et il prendrait probablement 60-70 de vos pages, peut-être même un peu plus. Il est empirique de part en part, contient de nombreux nouveaux points, et ayant beaucoup travaillé dessus, il me semble la meilleure chose que j'ai écrite. Si vous pensez que la traduction d'un morceau aussi long est une entreprise possible, je serai heureux de vous envoyer le MS pour que vous vous fassiez un jugement définitif*[1522].

Je pense que je vous ai écrit l'été dernier pour vos Maladies de la volonté. *Je suis heureux que vous ayez commencé à appliquer votre méthode à l'ego et à la personnalité. Je n'ose cependant pas espérer que vous ne laissiez aucun mystère derrière vous sur ce qui constitue le plus impossible de tous les sujets.*

Toujours à vous,

Wm James

<u>Lettre n°2 de William James</u>[1523] :

Lac Otsego N.Y, le 29 juin 1884

Mon cher Monsieur Ribot,

J'ai reçu votre lettre il y a une paire de semaines et je suis très flatté par votre volonté de publier mes longues élucubrations sur l'espace. J'ai dû attendre plusieurs jours avant de les revoir, parce que j'étais à l'agonie pour liquider mes travaux à l'Université pour cette année (examens, réunions de la faculté etc.), et à me tenir prêt à partir pour la campagne, pour les vacances. Ce dernier exploit est désormais accompli ; mais quand, l'avant-veille, j'ai repris mon manuscrit pas encore fini pour voir s'il était dans un état qui siérait à l'honneur d'une traduction

---

1520 J. Ward, (1884), *art. cit.*
1521 W. James, « What is an Emotion ? », *Mind*, avril 1884, p. 188-205. EPs, p. 168-187.
1522 L'article en question paraîtra finalement près de 3 ans plus tard dans *Mind*. W. James, « The Perception of Space », *Mind*, vol. 12, p. 1-30, 183-211, 321-353, 516-548. Sur les raisons, voir « History », PP, Works, vol. 3 et les lettres de W. James à G. C. Robertson dans cette période.
1523 COWJ (5), p. 503-504.

française, j'ai eu peur de l'envoyer. *C'est-à-dire, j'ai craint de laisser partir la première partie jusqu'à ce que je sois sûr de pouvoir le terminer. Le nombre de pages manquantes n'est pas grand mais leur contenu est important, et je ne risquerai pas le début jusqu'à ce que la fin soit sûre. J'espère finir la chose cet automne ; et si cela tourne bien, je vous la transmettrai sans faute. L'appétit de vos concitoyens pour les productions étrangères est merveilleux et admirable.*

J'ai lu les deux articles de M. Binet avec intérêt et admiration, et j'ai vérifié le dédoublement *d'une illusion par le miroir sur un sujet hypnotique*[1524]. *J'espère que cette théorie va supporter tous les tests, car elle apporte une grande simplification à la physiologie de la perception. Je n'en ai pas pensé autant de son précédent article dans la* Revue[1525]. *Mais comme il écrit bien ! Est-ce un français ou un suisse ?*

Je me sens quelque peu déçu par la Psychology *de Sully !*[1526]*- un certain manque de couleurs, qui découle de son puissant désir d'être sécure, et non spéculatif. Je vous souhaite un joyeux voyage en Espagne. J'aurais pensé que le milieu de l'été était difficilement la meilleure saison pour profiter de ce pays sans ombre, sauf sur les principes prévus par Théophile Gauthier. Je suis dans une région plus fraîche. En espérant que vous reviendrez vaillant et régénéré, je suis toujours sincèrement votre,*

Wm James

Lettre n°3 de Théodule Ribot[1527] :

Paris, le 9 mars 1885

Cher Monsieur,

Je ne suis pas trop fâché du retard que subit votre travail sur l'espace, car voici ma situation : je suis inondé d'articles, j'en ai actuellement un nombre suffisant pour remplir 8 numéros et j'ai des promesses pour janvier 1886 ! Ajoutez que depuis un mois, je suis obligé de refuser rigoureusement tout le monde. J'ai dû ajourner jusqu'en décembre un article de M. Delbœuf.

Je suis à la fois content et inquiet de ce que vous m'écrivez au sujet de l'attention. Depuis environ deux mois je travaille ce sujet. Il est vrai que j'ai l'intention, suivant mon habitude, de traiter surtout sous sa forme pathologique, cet important sujet que j'ai effleuré dans « Les maladies de la Volonté ». Du reste, il est probable que vous aurez fait votre travail avant moi ; car je compte passer deux mois en Espagne et après je serai pris par d'autres distractions.

Je continue à fréquenter très assidûment la Salpêtrière où l'on se livre privatissime à des expériences curieuses. Je fais lire en ce moment à M. Binet votre livre Sur l'effort.

1524 A. Binet, « L'hallucination », *Revue philosophique*, t. 17, 1884, p. 377-412 ; 473-502. Cf. Chapitre 2.
1525 A. Binet, « Le raisonnement dans les perceptions », *Revue philosophique*, t. 15, avril 1883, p. 406-432.
1526 James Sully (1842-1923), philosophe psychologue britannique, contributeur de *Mind* et correspondant de James. Il publie cette même année *Outlines of psychology*, London, Longmans Green, 1884.
1527 Houghton Library of Harvard University, b Ms Am 1092. 788-795. Résumé dans COWJ (6) p. 562.

Voici une nouvelle digne d'être mentionnée. Nous allons probablement fonder à Paris une Société de psychologie physiologique. L'initiative de cette entreprise a été prise par MM. Charcot, Richet & moi. Le professeur Charcot serait président de la Société, qui se composerait principalement de névrologistes, aliénistes, naturalistes, avec quelques linguistes si c'est possible. Nous prendrons pour le modèle la Société de biologie. Toutes les questions métaphysiques seront exclues d'après les statuts. Mais tout ceci est encore à l'état embryonnaire ; il est très difficile de trouver à Paris un nombre suffisant de personnes compétentes. Les universitaires sont tous métaphysiciens et considèrent de haut la psychologie expérimentale, comme une recherche d'ordre inférieure. Si la Société se fonde, les Bulletins *(*Proceedings*) seront publiés dans la* Revue philosophique *qui en sera l'organe officiel*[1528].

M. Alcan me dit que la traduction de Sergi ne paraîtra guère avant octobre[1529].

Il ne me reste plus qu'à vous remercier de tout ce que vous avez bien voulu m'écrire au sujet des « Maladies de la personnalité ». Vous comprenez bien que je n'ai pas la naïveté de croire que j'ai fait quelque chose de définitif.

Votre tout dévoué

Th. Ribot.

Lettre n°3 de William James[1530] **:**

Cambridge, le 7 septembre 1885,

Mon cher Monsieur Ribot,

Je prends la liberté de vous recommander mon ami Mr. Benjamin I. Gilman, de New York, qui passera les quelques prochains mois à Paris pour poursuivre ses études psychologiques. Il sera excessivement reconnaissant envers vous si vous pouvez lui donner un peu d'informations et de conseils sur la façon dont il pourra mettre le mieux à profit les ressources psychologiques *à Paris. Je ne prendrai pas cette liberté si Mr. Gilman n'était pas un gentleman au caractère et aux réalisations supérieurs. Il a étudié avec moi – je ne dirai pas sous ma direction – pendant les deux dernières années.*

En espérant qu'il vous trouvera en bonne forme et pas trop accablé par vos labeurs, je suis toujours fidèlement votre,

Wm. James

1528 Cf. Chapitre 3

1529 Giuseppe Sergi (1841-1936), psychologue italien auteur d'une *Psychologie physiologique* traduite en français chez Alcan en 1888. Un sujet sur lequel ils se sont très certainement entretenus. Sur Sergi, voir R. Lenoir (ed.), (1957-1975), *art. cit.*

1530 J. S Bixler (eds.), (1945), *art. cit.,* p. 156-157. Résumé dans COWJ (6), p. 566

Lettre n°4 de William James[1531] **:**

Cambridge, le 28 octobre 1885

Cher Monsieur Ribot

Votre nomination me remplie de joie, d'abord pour la cause*, et ensuite parce que le Ministre a été assez intelligent pour vous choisir comme nouveau professeur*[1532]*. J'espère, cependant, que cela n'interférera pas avec vos devoirs éditoriaux à la* Revue*. Aucune place de professeur ne peut devenir aussi importante que cette place-là. Et il aurait été difficilement possible à un professeur de faire autant de bien à la philosophie en France que vous l'avez fait en fondant et en éditant cette revue.*

Je vous remercie pour ce que vous me dîtes de ma théorie des émotions. Je suis tout à fait *désolé que nous n'ayons pas encore votre livre sur l'attention*[1533]*. Cependant, peut-être est-il préférable qu'il soit ainsi retardé.*

Je vous prie, recevez mes cordiales félicitations et prières pour votre santé et la force pour faire votre double travail.

Votre toujours dévoué

Wm. James

Lettre n°4 de T. Ribot[1534] **:**

Paris, 3 janvier 1886

Cher Monsieur

Je pense que c'est à vous que je dois la notice bienveillante publiée dans Science *sur mon nouveau cours : je vous en remercie*[1535]*. Je vous ai envoyé ma leçon d'ouverture publiée dans la* Revue politique*. Je constate que ce cours a un véritable succès : j'ai trois fois plus de monde que je ne comptais & j'aperçois M. Gilman parmi mes auditeurs.*

Malheureusement, ce cours me fatigue beaucoup. Il me cause de l'insomnie & de la fièvre. Si cela continue, je serai obligé d'y renoncer. M. Delbœuf qui est venu à Paris tout récemment, a assisté à deux de mes leçons et me dit & m'a déclaré que ce métier de professeur (tel qu'on le pratique à Paris) lui paraît très fatigant.

Je vous envoie en terminant tous les meilleurs souhaits pour la nouvelle année.

Votre tout dévoué

Th. Ribot

1531 COWJ (6), p. 89.

1532 Il s'agit de la nomination de T. Ribot comme cours de psychologie à la Sorbonne. Contexte institutionnel. Le ministre en question est L. Liard. Voir chapitre 3 et lettre suivante.

1533 T. Ribot, *Psychologie de l'attention*, Paris, Alcan, 1889.

1534 Widener, Library of Harvard University. MH* Phil 5545.22.2. Résumé dans COWJ (6), 569

1535 *Science*, 6 nov. 1885, p. 398. La notice n'est pas de James

Lettre n°5 de T. Ribot[1536] **:**

Paris, le 10 mars 1888

Cher Monsieur,

J'étais destiné à ne pas rester longtemps comme chargé de cours à la Sorbonne, car me voilà Professeur au Collège de France. Il y a eu une rude bataille qui a duré 3 ½ mois, mais j'en suis sorti vainqueur. Le Collège de France est en dehors de l'Université et représente « la science hétérodoxe » : la chaire de psychologie que j'occupe vient d'être créée, en grande partie par l'initiative de Renan, Directeur du Collège de France, qui m'avait choisi depuis plusieurs années pour son candidat.

Pour être nommé Professeur au Collège de France, il faut être élu :

1° par l'Assemblée des Professeurs (j'ai eu les 2/3 des voix)

2° par l'Académie des Sciences morales. Celle-ci, composée de spiritualistes et de Cousiniens, m'a combattu avec fureur et m'a opposé Joly (auteur d'un livre sur l'instinct)[1537].

Dans le cas où ce désaccord se produit, c'est le Ministre qui décide. Il l'a fait en ma faveur, malgré des intrigues politiques très compliquées. J'ai été très vigoureusement soutenu par M. Renan et M. Liard, directeur de l'Enseignement supérieur. Je crois que, sans eux, j'aurais échoué.

Il reste à fonder un laboratoire ; mais l'absence de place au Collège de France et surtout le manque absolu d'argent retarderont certainement cette fondation.

Dans ma leçon d'ouverture qui est consacrée à la situation contemporaine de la psychologie, j'annonce la publication de votre futur traité[1538].

Votre tout dévoué

Th. Ribot

Lettre n°5 de William James[1539] **:**

Cambridge, 22 avril 1888

Cher Professeur Ribot,

J'aurais dû vous écrire bien avant pour vous féliciter cordialement de votre nomination : qui est un coup de chance, non seulement pour vous, mais pour la cause. *Les détails que vous me donnez sur la « politique » de*

1536 Houghton Library of Harvard University, b Ms Am 1092. 788-795. Résumé dans COWJ (6), p. 597)

1537 Henri Joly (1839-1925), philosophe et psychologue français.

1538 T. Ribot, « La psychologie contemporaine: Leçon d'ouverture du cours de Psychologie expérimentale et comparée du Collège de France » *Revue Scientifique*, n°15, 25e année, 14 avril 1888, p. 449-455. Dana sa leçon, Ribot brosse un tableau de ce qu'il appelle la « psychologie contemporaine ». Il y évoque surtout la vitalité internationale de ce champ d'étude en Angleterre, en Allemagne, en Italie et aux Etats-Unis. Il parle de James comme du premier homme de son pays à avoir représenté « les tendances psychologiques nouvelles » et commente : « *il serait prématuré de juger une œuvre qui n'est pas encore faite ; mais je puis bien affirmer d'avance qu'elle sera neuve, suggestive, originale, jusqu'à confiner au paradoxe* », p. 454.

1539 COWJ (6), p. 387.

l'élection étaient très intéressants. Les choses sont plus calmes ici quand il s'agit *d'une position scientifique. L'esprit de parti est moins puissant à ce niveau.*

J'espère que vous ne serez pas surmené par le travail avec ces nouveaux devoirs ajoutés à vos obligations éditoriales. Ne pouvez-vous pas abandonner un peu de vos anciennes activités ? La Revue *ne m'a jamais semblé aussi bonne qu'à présent. – tellement de matière empirique dedans. Et à quel point ce type de matière manque dans* Mind *! Certainement,* en ce moment*, la France fait plus pour la psychologie qu'aucun autre pays. L'école de Wundt ne découvre plus aucunes nouvelles matières, tels que l'ont fait les articles de Binet et de Pierre Janet.*

J'ai honte de vous avouer que je connais vos articles sur l'Attention seulement par le résumé d'un de mes étudiants. J'ai retardé leur lecture jusqu'à l'hiver prochain, lorsque je devrais revoir mon propre chapitre sur l'attention, écrit l'an passé.

En vous souhaitant les plus grands succès et bonheurs dans votre nouvelle position, je suis toujours fidèlement à vous,

Wm James.

Lettre n°6 de William James[1540] **:**

Cambridge, 13 mai 1888,

Cher Monsieur Ribot,

Je reçois ce matin la Revue scientifique *avec votre très intéressante leçon d'ouverture – une tâche délicate et difficile mais très joliment exécutée. Au sujet de votre mention flatteuse de mon humble nom, je suis bien sûr très fier. Ma Psychologie à laquelle vous offrez une publicité à l'avance, est encore à la traîne. C'est quelque chose d'écrire des chapitres mais une tout autre chose d'écrire un livre, sur un sujet dont les principes premiers sont pourtant aussi indéterminés.*

M*on esprit est plus que jamais dans le chaos ; que faire de l'écriture automatique, des personnalités multiples, du « sommeil à distance » et des « hallucinations véridiques » ? ! Je ne crois pas en l'existence des « idées » au sens lockien ; j'en suis venu à ne pas même croire aux « états de conscience » dans aucun sens ; depuis de nombreuses années, j'ai nourri une animosité à l'égard de « l'ego » ; je ne peux rien faire de « l'âme du monde » ; et pourtant l'expérience est cognitive – mais qui, quoi et où est le véhicule de la cognition, cela transcende mes pouvoirs !*

Une chose encore ! Les faits empiriques sans « métaphysique » donneront toujours fouillis et confusion. Je suis désolé de vous entendre encore dénigrer la métaphysique à ce point puisque, correctement compris, le mot signifie seulement la recherche de clarté *là où les gens du commun ne soupçonnent même pas qu'il puisse en manquer. Le positiviste ordinaire a seulement une métaphysique mauvaise et confuse qu'il refuse de critiquer et de discuter.*

[1540] COWJ (6), p. 409-410.

Stanley Hall a été fait président d'une nouvelle Université fondée avec un capital de plusieurs millions par un homme d'affaires nommé Clark, à Worcester près de Boston. M. Clark aurait été plus sage de donner son argent à des institutions préexistantes. Mais Hall et les associés essaieront de donner à la nouvelle institution un caractère spécial, et de ne pas dupliquer Harvard ou dans les autres universités de la Nouvelle Angleterre. Ce qu'elle sera, je ne le sais pas. J'ai peur que le laboratoire psychologique de l'université Johns Hopkins devienne paresseux après le départ de Hall, et que ce dernier n'ait pas le loisir de continuer la recherche expérimentale à Worcester.

Que vous puissiez profiter de vos responsabilités professorales, et exercer l'influence que vous méritez si richement, c'est le souhait ardent de votre très cordial,

Wm James

Lettre n°6 de T. Ribot[1541] **:**

Paris, le 19 juin 1888,

Cher Monsieur,

Je vous écris une lettre probablement inutile, mais je le fais à tout hasard. C'est pour vous signaler le livre de Lange sur les émotions, qui vient d'être traduit du danois en allemand, sous le titre, Ueber Gemüthbewegungen *: in 8° Leipzig. L'auteur, médecin à Copenhague, soutient exactement votre thèse : que les prétendus effets de l'émotion en sont la cause. J'ai lu son travail avec beaucoup d'intérêt & je l'ai analysé pour la «* Revue philosophique *». Il ne paraît pas connaître votre article What is an emotion ? Plus je vais et plus je vois que cette thèse est la vraie. Je l'ai soutenue récemment au Collège de France, ce qui a paru scandaliser plusieurs de mes auditeurs.*

*Je reçois le n° 3 de « l'*American Journal of Psychology *». Il y a un article « Study of Dreams » qui me paraît une pure mystification : je n'y comprends rien.*

Au reste, je trouve que ce journal prend des habitudes allemandes dans ce qu'elles ont de mauvais : un ton rogue, pédantesque, infaillible ; un goût particulier pour les savantes inutilités qui ne conduisent à rien ?

Votre tout dévoué.

Th. Ribot

Lettre n°7 de William James[1542] **:**

Tamworth Iron Works, N.H., le 5 juillet 1888,

Cher Monsieur Ribot,

[1541] Houghton Library of Harvard University, b Ms Am 1092. 788-795. Résumé dans COWJ (6), p. 604.
[1542] COWJ (6), p. 420-421.

Merci pour votre note obligeante du 19 juin qui m'a atteint hier à la campagne, les vacances ayant débutées. J'ai pris connaissance du brillant petit travail de Lange il y a quelques mois. J'ai d'abord pris conscience de son existence par une référence dans l'excellente psychologie de Höffding, après quoi par une brève notice dans Mind. *Votre notice, telle que je la prends, n'est pas encore parue. Je ne me souviens pas l'avoir vue dans la* Revue philosophique[1543]. *Ce que Lange écrit me donne une plus grande confiance que jamais dans la théorie, bien que je ne pense pas qu'il considère les objections aussi profondément que je le fais, et je confesse qu'il me semble exagérer le caractère « primaire » des manifestations vaso-motrices. Je ne vois aucune raison pourquoi nous ne pourrions pas assumer les effets* coordonnés *du système vaso-moteur et du système musculaire volontaire. Comme on peut difficilement en discuter sous presse, je vous dis un mot sur le sujet. Si la théorie de Lange (et la mienne) sont vraies, l'émotion du* désir sexuel *doit aussi venir de la sensation causée par certaines manifestations organiques. L'érection du pénis chez le mâle est la plus frappante d'entre elles ; et pourtant, on peut avoir cette dernière (comme dans le priapisme) sans aucune émotion de désir. – Je crois à présent que dans le désir sexuel il y a bien d'autres sensations (même d'autres que celles en relation avec le pénis) au dessus et autour de la simple sensation de son érection, et que ces autres sensations (de titillation etc.) sont totalement manquantes dans le priapisme douloureux ordinaire. Lorsqu'elles arrivent* en addition *de la sensation d'érection, nous avons le désir ; et leur stimulus « adéquat » est le contact avec l'autre sexe, ou son idée. Bien sûr, il y a des manifestations organiques du désir sexuel, à côté de celles-ci tout à fait locales.*

*J'apprécie plutôt ce que vous dîtes de l'*American Journal of Psychology. *Hall est un organisateur admirable de travaux – mais il manifeste une réaction excessive contre les tendances spéculatives à l'ancienne qui se sont avérées si stériles. Il n'écoutera rien d'autres que des détails physiologiques crus. Le temps de la spéculation et de la synthèse est encore très loin, pense-t-il. Cette attitude (similaire à celle de Magendie en physiologie) est bien sûre intenable. A-t-il jamais existé une science dans laquelle la spéculation et l'observation ne se sont pas tendues une main secourable ? Son* Journal, *bien sûr, comblera un besoin et il élargira graduellement sa portée. Se faisant, j'espère seulement qu'il ne va pas se tuer par le surmenage.*

Je m'adonne à la rusticité dans une petite ferme que j'ai achetée l'an passé pour une broutille – les fermiers de la Nouvelle-Angleterre émigrent tous à l'Ouest et vendent leurs biens – et j'espère finir ma « Psychologie » dans les prochains mois. Elle aura besoin de beaucoup de révisions avant de passer dans les presses. Elle a collé à mes doigts depuis si longtemps qu'elle me rend plutôt malade et j'en suis fatigué, et il me tarde de plonger dans quelque autre département d'étude.

Je vous ai écrit une lettre de congratulation pour votre professorat il y a un mois. Je suppose qu'elle vient d'arriver. Croyez moi, avec mes cordiales considérations, toujours sincèrement votre

Wm James

1543 T. Ribot, *Revue philosophique*, t. 24, octobre 1888, p. 405-407.

Lettre n°8 de William James[1544] **:**

Londres, 12 août 1889,

Mon cher Monsieur Ribot,

Sur le fil de mon départ pour l'Amérique, je ne peux m'empêcher de vous écrire un mot d'adieu, et vous dire combien je crois que ce Congrès a été un succès[1545]*. La chose essentielle, bien sûr, a été la sociabilité, l'opportunité de rencontrer autant d'hommes de première classe. Je suis seulement désolé que cela ait été trop court, et de n'avoir pu discuter avec aussi peu d'entre eux.*

Excepté M. Richet, les psychologues français avec lesquels j'ai eu le plus à faire ont été Marillier,[1546] *Gley*[1547] *et Pierre Janet. De chacun d'entre eux, on peut espérer de grandes choses. Je n'ai pas pu parler avec Binet, ni avec quelques autres que j'aurais été heureux de voir d'une manière plus intime. Peu importe ! Je rentre à la maison « installé » comme psychologue et je devrais finir mon inexorable livre sur le sujet avec infiniment plus d'intérêt et de zèle après m'être trouvé en présence d'un si grand nombre de personnes pour qui ce sujet est une réalité.*

Le grand dommage du Congrès était que vous n'étiez pas là !

Cordialement votre,

Wm James.

Lettre n°7 de T. Ribot[1548] **:**

Paris, 14 octobre 1890,

Cher Monsieur,

J'ai reçu hier les deux exemplaires de votre « Psychology ». Je l'attendais depuis assez longtemps pour n'avoir pas besoin de vous dire avec quel plaisir je l'ai eu entre les mains. Je vais en faire usage, dès ce jour, en vue de la préparation de mon cours ; je n'ai eu jusqu'ici que le temps de parcourir.

En ce qui concerne la question de l'attention, je vois décidément qu'il se forme deux tendances opposées que j'appellerai, l'une motrice, l'autre anti-motrice : je vous avoue que plus je vais plus je crois que l'élément moteur est le principal.

Je lirai avec attention ce que vous dîtes des idées abstraites. C'est le sujet que j'ai choisi pour mon cours de cette année. Il faut avouer que les représentants de la nouvelle psychologie (sauf Taine) s'en sont peu occupés &

1544 Houghton Library of Harvard University, b Ms Am 10921 (86). Publié dans J. S. Bixler (ed.), (1945), *art. cit.*, p. 160. Résumé dans COWJ (6), p. 615.
1545 Le premier « Congrès international de psychologie physiologique » de Paris (1889). Cf. Chapitre 4.
1546 Léon Marillier (1862-1901), philosophe et psychologue français. Voir. P. Le Maléfan, (2005), *art. cit.*
1547 E. Gley (1857-1930), physiologiste français, futur professeur au Collège de France (1908).
1548 Houghton Library of Harvard University, b Ms Am 1092. 788-795. Résumé dans COWJ (7), p. 576.

qu'il n'a guère été traité que du point de vue logique. J'ai institué à cet égard un questionnaire qui m'a donné quelques résultats.

Si je ne rends pas compte moi-même de votre ouvrage dans la Revue philosophique*, je le confierai à un autre qui en parlera avec l'étendue que mérite ce travail*[1549].

Recevez, cher Monsieur, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

Th. Ribot.

Lettre n°9 de William James[1550] **:**

Cambridge, 22 janvier 1892,

Cher Monsieur Ribot,

Merci pour votre lettre très prévenante du 10[1551]*. Je vous prie de ne pas tenir aucun compte de* mon *chagrin au sujet du retard de M. Marillier. Le pauvre collègue est sans doute surchargé (comme nous le sommes tous), et je suis seulement heureux d'avoir une si solide recension, comme il le fera probablement, à quelque* date *que ce soit.*

Vous parlez de Mind. *Je doute que son caractère en soit changé par la défection de Robertson*[1552]*. La* Revue philosophique *reste en tête ! La Nouvelle «* Philosophical Review *» Américaine a un bon éditeur et se développera, j'ai confiance, en un journal important. Il y a une grande fermentation qui commence dans ce pays dans la ligne de la philosophie et de l'éducation supérieure généralement, et il est difficile de dire là où cela s'arrêtera. – La chose étrange à voir est la cessation presque entière de l'étude psychologique en Angleterre.*

Avec mes meilleurs vœux de Nouvelle Année, je suis très sincèrement votre

Wm James

Vous allez d'ici là recevoir la version abrégée de ma Psychologie *que M. Boirac est, je crois, déjà en train de traduire pour le public français*[1553].

Lettre n°10 de William James[1554] **:**

1549 En guise de recension des *Principles of Psychology*, la *Revue philosophique* publiera un article en 3 livraisons par L. Marillier. « La psychologie de William James », *Revue philosophique*, t. 34, novembre1892, p. 449-470, Décembre, p. 603-627, t. 35, janvier 1893, p. 1-32, février, p. 145-183. Voir la lettre de James à Marillier, COWJ (7), p. 376-377.

1550 COWJ (7), p. 235-236.

1551 Lettre perdue.

1552 G. C. Robertson, l'éditeur de *Mind*, démissionne en octobre 1891 de son poste par suite d'une maladie. Il décède peu de temps après. L'édition de la revue est reprise sous la responsabilité de G. Stout (1860-1944).

1553 Emile Boirac (1851-1917) philosophe français. L'auteur renoncera finalement à traduire l'ouvrage pour des raisons indéterminées. La première traduction française est le fait E. Baudin et G. Bertier, *Précis de psychologie*, 1912, Paris, Marcel Rivière.

1554 J. S. Bixler, (ed.), (1945), *art. cit.*, p. 161. Résumé dans COWJ (9), p. 620.

Rome, 31 janvier 1901

Pardonnez la carte postale, qu'on m'impose par précaution médicale. Votre aimable lettre du 25 décembre[1555]*, qui m'a été transférée ici, m'a touchée par votre supposition d'après laquelle j'ai le droit d'attendre que vous m'offriez une copie de tout ce que vous publiez. Vous m'avez déjà envoyé bien plus que je ne puis vous retourner, et je me réjouis de voir les terrains de plus en plus vastes sur lesquels vous vous installez et que vous cultivez. Ce dernier volume attendra mon retour à la maison au mois de juillet à Cambridge*[1556]*. – J'ai eu une très mauvaise année avec une aorte du cœur et une neurasthénie aiguë. Les progrès sont excessivement lents, mais j'écris des conférences pour Édimbourg sur les « variétés de l'expérience religieuse », plutôt d'après votre méthode, utilisant des documents biographiques autant que possible. Merci et meilleurs vœux !*

Lettre n°8 de T. Ribot[1557] **:**

Paris, 21 juin 1902

Cher Monsieur & Collègue,

Je viens de recevoir votre volume et je vous en remercie vivement[1558]*. On n'a pas de mérite à vous lire, car on est toujours sûr d'avance d'être charmé, même quand on n'est pas de votre avis.*

Dans le cas actuel, la question m'intéresse tout particulièrement, car je me suis mis en tête d'écrire une « Logique des sentiments » : sujet bien difficile où probablement j'échouerai. Mais la croyance religieuse y joue un si grand rôle que j'attends de vous des lumières sur ce point.

Je vois en passant que vous vous êtes occupé de Marie Alacoque (peu étudiée par les psychologues) dont j'ai parlé aussi dans l'article sur « l'Imagination affective » que je viens de publier dans la « Revue philosophique *» et qui est un petit fragment de l'ouvrage projeté*[1559]*.*

Flournoy m'a écrit qu'il rendra compte de votre livre à nos lecteurs : il est en bonnes mains[1560]*.*

Je vous souhaite une bonne santé et vous prie de me croire votre tout dévoué

Th Ribot

Lettre n°11 de William James[1561] **:**

1555 Lettre perdue.
1556 T. Ribot, *Essai sur l'imagination créatrice*, Paris, Alcan, 1900.
1557 Houghton Library of Harvard University, b Ms Am 1092. 788-795. Résumé dans COWJ (10), p. 587
1558 W. James, *The Varieties of Religious Experience*, London, New York, Longmans Green & Co. 1902.
1559 T. Ribot, « L'imagination créatrice affective », *Revue Philosophique*, t. 51, 1902, p. 598-630. L'ouvrage final en question est *La logique des sentiments*, Paris, Alcan, 1905.
1560 T. Flournoy, « *Les variétés de l'expérience religieuse*, d'après W. James », *Revue philosophique*, t. 54, nov. 1902, p. 516-527.
1561 J. S Bixler (ed.), (1945), *art. cit.*, p. 161. Résumée dans COWJ (10), p. 627.

Cambridge, le 16 octobre 1904

Il me faut à nouveau vous remercier pour votre volume – La logique des sentiments*, qui vient juste d'arriver ! Sa publication est opportune pour nous, en conséquence de discussions déjà enragées sur la philosophie « humaniste » ou « pragmatiste ». Je compte le lire avec grand intérêt.*

Wm James

Lettre n°9 de T. Ribot[1562] **:**

Paris, le 19 mai 1907

Mon cher collègue,

Je viens de recevoir votre livre Pragmatism *et j'ai déjà commencé à le lire, certain qu'il m'intéressera : d'abord parce qu'il est de vous, ensuite parce que je suis un adhérent du « pragmatisme ».*

M. Lalande, professeur à la Sorbonne, qui connaît très bien cette question & sa copieuse littérature, en rendra compte dans la « Revue philosophique *»*[1563].

Pour ma part, j'ai renoncé à tout ouvrage. Je me contenterai désormais de quelques articles – toujours sur la psychologie du sentiment.

Mes meilleurs souhaits pour votre santé & croyez-moi votre tout dévoué

Th Ribot.

Traduction : W. James « *La revue philosophique de la France et de l'Étranger*, éditée par Théodule Ribot (1876). » [*The Nation*, 2 mars 1876][1564].

« Nous sommes très heureux de tendre une main de bienvenue à la nouvelle *Revue Philosophique de la France et de l'Etranger*, éditée par Th. Ribot et qui sera publiée mensuellement par Germain Baillière (New York : F. W. Christern). M. Ribot est un chercheur parmi les plus enthousiastes et laborieux de la science de l'homme. Ses abrégés des travaux des philosophes et physiologistes anglais et allemands n'ont probablement pas joué une petite part dans la renaissance prometteuse des études psychologiques que nous observons actuellement en France.

1562 Houghton Library of Harvard University, b Ms Am 1092. 788-795. Résumé dans COWJ (11), p. 611.
1563 A. Lalande, « Pragmatisme, humanisme, et vérité », *Revue Philosophique*, t. 65, janvier 1908, p. 1-26.
1564 ECR, p. 319-320.

Le programme de cette revue est assez catholique. Les kantiens et les héritiers de Cousin peuvent contribuer à ses colonnes de la même manière que les comtiens et les expérimentalistes. – à savoir, sous leur propre responsabilité individuelle et avec l'obligation de dire quelque chose de nouveau. Même pour les métaphysiciens, « des *faits* seront requis ». Il est plaisant de comparer cette humeur avec celle de certaines personnes en Angleterre et chez nous, qui, comme Ribot, sont des grands amis de l'évolution et des méthodes physiologiques mais dont la propre évolution depuis les hauteurs théologiques semble s'être arrêtée net à l'étape de la joie inarticulée de leur émancipation ; pour qui désormais tout écrit ne vaut que si ses pages sont mouchetées de mots comme « organisme », « cellule ganglionnaire », « ancêtres primates », « émotion viscérale » ; tandis que la vue dans un livre des termes « âme », « providence », « libre arbitre » leur fera monter l'écume aux lèvres.

Dans le premier numéro de la *Revue philosophique*, M. Taine et M. Janet[1565] se tiennent épaule contre épaule ; ce dernier discourt sur les causes finales, un sujet sur lequel, comme à son habitude, il se fait un apologue plus fluide qu'original. Le premier nous donne un journal divertissant de la façon dont son enfant a appris à parler et il trouve une corroboration de ses observations dans les théories de Max Müller. Cet enfant a créé plusieurs mots pour son propre usage. Le son *« Ham »* a été prononcé à ses quatorze mois :

« Pendant plusieurs semaines, je ne l'ai considéré que comme un gazouillement, à la fin, j'ai vu qu'il se produisait, sans jamais manquer, en face de la nourriture. Maintenant, l'enfant ne manque jamais de le faire quand elle a faim ou soif, […] Quand on l'écoute avec attention et qu'on essaye de le reproduire soi-même, on s'aperçoit que c'est le *geste vocal naturel* de quelqu'un qui happe quelque chose : il commence par une aspirée gutturale voisine de l'aboiement et finit par l'occlusion des lèvres exécutée comme si l'aliment était saisi et englouti […] et maintenant, à l'ordinaire, nous nous servons de ce mot comme elle. L'originalité, l'invention est si vive chez l'enfant que, s'il apprend de nous notre langue, nous apprenons de lui la sienne. »[1566]

La partie bibliographique de la revue est à la fois étendue et consciencieuse. La liste des articles dont on annonce la parution prochaine contient beaucoup d'éléments sur la récente psychologie allemande. Comme cette affaire importante est peu connue parmi nous, beaucoup de personnes peuvent être intéressées par ces introductions de seconde main faciles d'accès. En Allemagne, on entend souvent l'assertion confiante que la nouvelle science appelée « psycho-physique » : le résultat des expériences de laboratoires et la création de physiciens tels que Wundt,

[1565] Paul Janet (1823-1899)
[1566] H. Taine, « Note sur l'acquisition du langage chez les enfants et dans l'espèce humaine », p.12. [NdT]

Helmholtz et Fechner n'est qu'un brillant commentaire sur les conclusions déductives des philosophes idéalistes de ce pays. Non seulement l'intellect n'est pas construit sur les sensations, nous dit la nouvelle science, mais une pure sensation est une non-entité. Ce que nous appelons sensation est imbibé par l'intellect, et le résultat d'une inférence logique complexe. Nous ne nous portons pas garant de la vérité de cette interprétation de faits expérimentaux, mais nous croyons en avoir dit assez pour montrer aux étudiants de la philosophie, même parmi ceux du type le plus conservateur, qu'ils perdront probablement plus qu'ils n'épargneront en proposant une épaule froide aux méthodes physiologiques.

*

3. Huit lettres de Charles Richet à William James (1885-1907)[1567]

Paris, le 8 juillet 1885

Monsieur,

Une Société de Psychologie Physiologique vient de se fonder à Paris sous la présidence de M. Charcot et avec MM Janet et Ribot comme vice-présidents[1568]*. Connaissant et appréciant vos beaux travaux psychologiques, les Membres de la Société m'ont chargé de vous demander si vous consentiez à nous faire l'honneur d'être membre Correspondant de la Société.*

Nous vous serions très reconnaissants si vous vouliez bien accepte

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma haute considération,

Le secrétaire général,

Charles Richet *A Paris, 15 rue de l'université.*

Cher collègue et ami, [août 1889]

Je vous suis bien reconnaissant de votre très aimable – trop bienveillante même – lettre. Le jugement de quelques hommes est le plus agréable des récompenses, surtout quand on se trouve en parfaite sympathie de

[1567] Houghton Library of Harvard University Ms Am 1092 (796-806).
[1568] Sur les circonstances de la fondation de la *Société de psychologie physiologique*, voir Chapitre 3.

tendances et d'opinions littéraires, sociales et scientifiques. Le court espace de temps que nous avons passé ensemble m'a laissé un bien agréable souvenir. Je me rappelle surtout cette parole que [sic] vous êtes parti de France & que vous nous avez quitté notre Congrès plein d'ardeurs pour la science. Votre livre est donc, d'après ce que vous m'avez dit, un résultat *du Congrès !! Voilà qui est très flatteur pour nous.*

Ne craignez pas que mon goût pour la littérature m'écarte du laboratoire. Loin de là, je passe plus que jamais tout mon temps de la journée à observer des phénomènes physiologiques – Me permettez-vous la petite coquetterie innocente de vous envoyer par ce courrier quelques-uns de mes récents travaux. Je me suis surtout occupé de cette très intéressante question de l'équivalence de la surface du corps avec les échanges chimiques. Il y a un calcul bien intéressant à faire (même pour la psychologie). Soit P. le poids du cerveau, il est clair qu'une partie de ce cerveau que j'appelle K. Sert à l'intelligence. Eh bien ! Chez les gros & les petits chiens, dont l'intelligence est à peu près la même K ne doit pas varier. En pesant plusieurs douzaines de cerveaux de chiens de différentes tailles, j'ai pu ainsi déterminer (par un calcul trop loin à reproduire ici) le poids de K chez le chien. C'est 42 gr. environ.

Ce qui continue à me passionner, ce sont les études psychiques. Malheureusement, peu de résultats pour beaucoup d'efforts. Que de déceptions.[1569] *Je vous porte souvent envie ; car vous êtes dans le pays des médiums. Ici, au contraire, nous n'en avons pas ou presque pas de sorte que les études sont réduites à fort peu de choses. Le somnambulisme a donné, je crois, presque tout ce qu'il pouvait donner. – (c'est une illusion qu'on a toujours quand on a beaucoup étudié quelque chose) – Enfin, Myers aidant, je tâcherai de trouver quelque bon médium docile.*

L'adresse de M. Rabier est : directeur de l'enseignement secondaire, au ministère de l'instruction publique – Mais si cela vous est plus facile, envoyez-moi directement la lettre, je la lui ferai parvenir. C'est comme vous le savez un homme d'une remarquable intelligence.[1570]

Mais quel programme que votre programme de psychologie ! Cela ne laisse pas que d'être un peu effrayant, et je suis consterné d'être aussi ignorant sur tant de choses !

J'ai vaguement le projet d'aller en Amérique l'été prochain – serez-vous là ou en Europe ? – Croyez, dear William James, à mes meilleurs sentiments de sympathie.

Charles Richet.

Cher W. James, *(1890-1891 ?)*

Merci pour votre lettre. Je continue à lire de près votre belle psychologie, et je trouve que l'analyse en sera très difficile à faire. Il est probable que Binet nous donnera dans la Revue scientifique *quelque chose là-dessus. Et ce sera, je pense, très bien fait.*[1571]

[1569] 1887-1889 – expériences avec léonie (infructueuses). Cf. R. Plas – ce qu'il dit dans ses Mémoires.
[1570] James et Rabier au Conrgès ? La traduction française de textes de James, COWJ (5),
[1571] Pas de compte rendu par Binet – cf. Ribot, Marillier.

*Est-ce que vous faites aussi de la psychologie occulte ? Celle-là est bien intéressante, et elle conduira peut-être à considérer l'existence humaine à un point de vue tout différent de notre petite conception terrestre. Qu'en pensez-vous, et croyez-vous que notre ami Myers ait raison dans ses hautes visées vers un monde interposé au nôtre ? En tout cas, quelque soit la solution, nous n'y arriverons que par l'*expérience.

Votre bien affectueusement dévoué,

Charles Richet.

5 mars 1895

Cher collègue & ami,

[…] *Quant à Eusapia, vous me demander, par une carte postale, « convinced or not convinced » – Hélas, ce n'est pas si simple ! – Oui, je suis convaincu par le raisonnement : il est impossible que les choses soient autrement : mais le sentiment s'oppose à cela.*

Exemple : on suppose que les trois angles d'un triangle = 2 droits. Mon raisonnement est irréfutable ; mais mon sentiment ne me dit pas du tout que c'est vrai. Eh bien ! Pour Eusapia, c'est la même chose :

A : ce n'est pas une complicité qui peut produire les phénomènes

B : ce n'est pas une hallucination collective

Donc, c'est un fait réel.

Je lui tiens les deux mains *entre mes mains, et je sens une troisième main, vivante, chaude, articulée, qui me touche. Me voilà convaincu. Mais quelques heures après, je songe que cette troisième main est absurde, que je n'ai jamais rien vu de semblable, que c'est (en apparence au moins) contraire à toute la physique, à toute la chimie, à toute la physiologie, que j'étais dans l'obscurité profonde, que les prestidigitateurs sont très habiles ; etc. etc. alors je me mets à douter.*

Même au bout de dix expériences, toujours avec un résultat identique, je doute encore. Car j'ai peur d'être trompé. Et pourtant je ne vois pas comment j'ai pu l'être. De sorte que si je dis convinced*, ce n'est pas tout à fait exact ; et que si je dis* not convinced*, c'est moins exact encore.*

J'ai admiré et envié Lodge et Myers qui ont eu la force de faire taire leur sentiment, et d'admettre par déduction rationnelle la preuve comme formelle ; et par conséquent ils ont été tout de suite convaincus.

Est-ce que pour Mme Piper vous êtes complètement convaincu ? Oui, n'est ce pas ; et vous croyez qu'elle a des moyens de connaissance qui nous échappent. Lucidité *ou* clairvoyance.[1572]

Croyez-moi votre bien affectionné collègue, et, si vous le permettez, ami,

Charles Richet

[1572] Déclaration publique de James

Cher Collègue,

Tous mes remerciements pour l'envoi de votre beau et bon livre. En ce moment, je lis et je médite votre psychologie ; et j'y trouve quantité de choses intéressantes et de vues ingénieuses – j'étudie le dynamisme cérébral (vous trouverez mes expér. Dans les comptes rendus de l'ac des sciences, janvier, février, mars de cette année).[1573] *J'espère pouvoir aller à Toronto (Canada) en août de 1897. Est-ce que je vous y verrai ? Votre affectionné.*

Charles Richet.

15 janvier 1900

Cher James,

Est-ce que vous vous trouvez bien à Costebelle, et quand comptez-vous aller à Carqueiranne ? Vous savez que la maison est à votre disposition, et aussi à celle de Myers, bien entendu. Faîtes tout ce qu'il vous fera plaisir de faire, et ce que vous ferez sera bien. Si vous êtes quelque peu embarrassé, adressez-vous à mon excellent ami M. Gaidan – à Carqueiranne – ou à mon régisseur, M. Latey, à Carqueiranne, où même à, Mo, sieur Moutonnier, villa du val fleury à Hyères. Tous se mettront à aider votre installation. Quel regret pour moi de ne pas venir vous aider.

Dîtes à Myers de m'écrire pour me dire ses projets

Le médecin dont je vous ai parlé est M. Ch. Ségard, 10 Place Saget à Toulon – (Myers le connaît car il a assisté jadis à quelques expériences auxquelles Ségard était présent). – à Carqueiranne même ; il y a un très bon médecin, très honnête et excellent homme, le Dr. Saffre.

J'attends une lettre de madame James ou de vous avec impatience.

Votre bien dévoué

Charles Richet.

21 janvier 1901

Cher William James,

La mort de Fred. Myers me fait une très grande peine, et je ne puis vous dire à quel point ce départ fait un très grand vide dans mon cœur. J'avais en sa loyauté, en sa perspicacité, en sa haute et noble intelligence une absolue confiance, et il me semble que je perds un de mes meilleurs guides, un des hommes qui ont eu le plus d'influence sur ma pensée =.

Mais son œuvre certes ne périra pas, et il faut que tous, les uns & les autres, nous fassions effort pour continuer ses entreprises, et, selon ses intentions, approfondir les phénomènes de l'au-delà si ténébreux encore !

1573

Et vous, au milieu de ce grand deuil, que devenez-vous. Vous en avez été certes cruellement accablé. Donnez-moi de vos nouvelles. J'ai hâte d'avoir des nouvelles de vous.

Croyez-moi, cher James, votre bien affectionné,

Charles Richet

Mon cher ami,

Vous le permettez de vous appeler ainsi, suivant notre coutume française un peu familière, - merci de votre lettre. Elle m'a fait le plus grand plaisir. Vous pensez bien pourquoi. J'avais deviné qu'un fait analogue au récit imaginaire de Possession pouvait être vrai, et voici qu'il se justifie, puisque, c'est à peu près le même sujet qui s'est présenté. L'objection d'invraisemblance qu'on m'avait faite si souvent n'est donc pas sérieuse, et cela me donne bon courage pour aller plus loin que ne le prétend faire la science officielle.

Il y a devant nous un bien bel avenir, si nous avons le courage de jeter par-dessus bord tout le vieux bagage des théories d'autrefois qui nous encombrent. C'est pour vous dire que pour moi il y a dans le spiritisme bien des découvertes encore à faire. Non, il n'est pas possible que tout y soit faux ; il est nécessaire qu'une force quelconque inconnue de nous soit répandue dans la nature. Si nous ne pouvons pas la découvrir, au moins devons nous la soupçonner.

Laissez mois vous dire quel plaisir j'ai eu à vous connaître, et combien je garde un bon souvenir des trop courts moments que nous avons passé ensemble. Croyez-moi, mon cher ami, votre bien affectueusement dévoué,

Charles Richet.

Extraits des « Mémoires » de Charles Richet : « Myers »[1574]

« […] *je fis avec Myers plusieurs fois des voyages pour aller à l'étude des médiums célèbres. Je conduisis Léonie à Cambridge, et plus tard Eusapia. Puis Myers vint à l'île Ribaud.* […] *bien entendu, toutes ces expériences faites en commun avec Myers, redoublaient notre amitié ; notre confiance.* […]

« […] *La santé de Myers déclinait. Au commencement de l'hiver de 1898, il m'écrivit qu'il voulait aller à Hyères. Je lui proposais, d'aller chez moi, à Carqueiranne, en lui exprimant tout mon regret de pouvoir le recevoir moi-même. Alors, avec sa femme et ses enfants, il se rendit à Carqueiranne. Même, comme son ami William James, très malade aussi, voulait passer l'hiver en France, j'invitais aussi William James. Quel malheur pour moi de n'avoir pu être là, quand ces deux hommes, éminents et charmants, et si bons mais, se trouvaient chez moi !* […] *»*

1574 C. Richet, « Mémoires sur Moi et les autres » (1916), p. 156-159

« […] À quelque temps de là, Myers de plus en plus malade, alla à Rome, où il mourut. Sa mort fut un grand deuil pour la science métapsychique, car il exerçait par son autorité, son activité, sa fermeté, sa perspicacité, une influence puissante sur nous tous. On était content que quand Myers avait approuvé ; […] »

4. Extraits du *Journal* de Théodore Flournoy (1892-1896) [1575]

« Conversations avec M. James. Août 1892 ».

Dans son *Journal*, Flournoy a restitué un certain nombre des conversations qu'il a eu avec James au mois d'août 1892. C'est à cette occasion qu'ils ont noué une relation intellectuelle étroite. Lors de cette visite du psychologue américain, ils ont notamment engagé une « tournée alpestre » avec les frères Myers[1576].

L'intérêt de ces documents est de saisir sur le vif les impressions d'un auditeur attentif de James qui rend compte des sujets de conversation variés qu'ils ont abordés. Ces extraits sont les témoins de l'influence du philosophe américain sur son « excellent camarade » suisse concernant l'évolution de la psychologie scientifique et l'intérêt d'entreprendre une enquête sur le « supranormal ».

Ce que James dit de l'hypnotisme, de ses expériences et de ses usages en thérapeutique : deux cas pratiques

« M. James ne voit pas que l'hypnotisation ait aucun danger et n'hésiterait pas à l'employer sur ses enfants s'il y en avait la moindre occasion. Il fait toutefois les réserves suivantes :

1) une hypnotisation répétée peut créer une habitude – un peu comme la morphine, l'individu ne pouvant plus s'endormir sans cela, ou y trouvant un repos qu'il ne trouve pas autrement et qui fait qu'il s'en fait un besoin… Alors il faut interrompre.

[1575] [Bibliothèque de Genève, Papiers de la famille Flournoy, CH BGE, Ms. Fr. 7837/2/3]
[1576] COWJ (7), p. 314-315.

Il faut voir si les hypnotisations successives et répétées amènent un progrès proportionné de la guérison du mal que l'on combat. Si ce n'est pas le cas, il ne faut pas continuer pour ne pas créer une habitude.

2) il est possible mais non établi que l'hypnotisation réveille des dispositions fâcheuses chez les névropathes. Cette supposition lui est inspirée par un cas non expliqué dont il a été témoin. Il avait hypnotisé (une ou deux séances) un étudiant qui se plaignait d'obsessions érotiques et lui avait suggéré de n'avoir plus d'images obscènes, ni de priapisme le matin etc. Pendant cinq ou six jours ces obsessions disparurent en effet complètement ; mais un soir cet étudiant alla souper avec deux amis à Boston – et se réveilla le lendemain matin sans aucun souvenir de ce qui s'était passé depuis, fort étonné de se trouver là, avec ses bottes, dans un lit inconnu, à côté d'une affreuse femme, qu'il injuria et s'en alla dégoûté ; il constata aussi qu'il avait dans sa poche plus d'argent que la veille –

M. James ne croit pas que cet étudiant lui ait fait un conte, ni ait été le jouet d'une farce de ses amis ; il incline à penser qu'après le souper il est revenu (sans s'en apercevoir) à Cambridge chercher de l'argent, puis est revenu à Boston dans une maison de filles, - cela en état de complète inconscience. Une nouvelle hypnotisation ne lui a point rendu la mémoire de ces évènements. M. James se demande donc si l'hypnotisation a éveillé des accès de double conscience, d'automatisme ambulatoire – mais il lui est impossible de trancher la question.

Il hypnotise simplement par la parole (l'ordre monotone de dormir), aidé parfois de quelques passes. N'a pas de témoin et ne suggère pas au sujet de ne pas se laisser hypnotiser par quelqu'un d'autre. Ne réussit pas du tout toujours à produire quelque effet ; - et très rarement arrive aux états profonds ; il n'arrive qu'à l'impossibilité d'ouvrir les paupières et l'oubli au réveil.

Il estime qu'on peut combattre par l'hypnotisme tout instinct d'ivrognerie, fumerie, masturbation etc. – cependant ça ne réussit pas toujours – Il a hypnotisé tous les 3 ou 4 jours, pendant un mois avant les examens, un étudiant en droit qui n'avait pas la force de fixer son attention, en lui suggérant chaque fois le programme de travail qu'il devait effectuer (cet étudiant avait lui-même tracé un programme et l'avait remis à M. James) le résultat fut magnifique. L'étudiant effectuait chaque jour sa tâche avec la plus grande application et concentration d'attention, sans éprouver aucune fatigue. M. James s'attendait à une réaction dépressive énorme après ces semaines de travail excessif ; mais l'étudiant n'en eut aucune, et ses examens faits, n'eut aucune fatigue de ce coup de collier fournie grâce à la suggestion hypnotique. Le même étudiant avait la passion du jeu et pria M. James de la lui enlever par l'hypnotisme ; mais cela échoua complètement. Il a gardé la passion du jeu. »

Les phénomènes de la « guérison mentale » en Amérique

« *Mind Cure – Il y a en Amérique 2 sectes principales de femmes guérisseurs extrêmement [sérieuses*[1577]*] et partant de principes religieux. Leurs idées ne sont paraît-il guère claires, M. James a lu un opuscule de cette tendance, et dit que cela est inintelligible. Mais leur inspiration morale est fort élevée. Les unes partent de l'idée des*

[1577] Adjectif illisible..

miracles de J. C., et pensent que la force par laquelle il les faisait est toujours à la disposition des hommes. – les autres ont la théorie idéaliste qu'il suffit de croire et de se vouloir en bonne santé pour l'être, toute maladie provenant d'une idée ou volonté mauvaise. – les cures qu'elles font sont vraiment remarquables et semblent bien indiquer une action exercée sur le principe végétatif. La [psy U X y] d'un individu par la pensée consciente d'un autre.

M. James me cite le cas d'une dame, malade depuis 4 ans d'une fistule recto-vésicale (par accident à la suite de couche ; déchirure etc.) ; trois opérations n'ont rien fait, elle n'a jamais aucune selle naturelle, désordres nerveux considérables. Elle entreprend la mind-cure : la femme guérisseur s'assoit à côté d'elle, ne demande que la confiance de la malade mais ne lui imposant aucun travail psychique spécial ; elle-même pense à la malade et à sa guérison, sans pouvoir d'ailleurs rendre compte de ce qui se passe dans son esprit – Le lendemain, mieux sensible, une selle naturelle parfaite, qui depuis lors s'est régulièrement effectuée chaque jour ; et au bout de quelques semaines de traitement, la fistule manifeste une tendance à la cicatrisation, qui ne s'était jamais montrée depuis des années…

M. James estime que c'est dans cette direction, dans l'étude de ces phénomènes pathologiques et de l'action de l'esprit sur les phénomènes organiques qu'il faut chercher actuellement et qu'on peut espérer les perspectives les plus nouvelles en psychologie. »

Les idées religieuses de Myers : discussions et désaccords

« *Tour avec James et les 2 Myers, du vendredi 12 au dimanche 14 août 1892. - Aux dires de James, M. Myers lui a raconté qu'il a, depuis sa jeunesse, été tourmenté par l'idée de l'immortalité. De là sa vie à en rechercher les preuves empiriques, scientifiques, - avec un labeur admirable. Il travaille avec la plus grande activité, estimant que nous n'avons rien d'autre ni de mieux à faire ici-bas. Fils d'un révérend, il n'est pas resté dans les idées de son père, « il n'est en tout cas pas chrétien » dit James – et au cours d'une conversation sur la théologie, il exprime l'espoir de voir un jour disparaître cette prétendue science et regrette le temps qu'il a passé à apprendre l'histoire des juifs. J'ai demandé à James s'il savait quelque chose des idées religieuses de Myers ; il me répond que Myers ne lui en a jamais parlé et me donne les détails ci-dessus*[1578].

James l'admire beaucoup à cause de sa puissance de travail ; de sa mémoire prodigieuse et « anecdotique » (tout à fait propre à ce travail de collectionneur d'histoires d'apparitions etc. Il les retient toutes, chacune avec tous

[1578] Ce passage du *Journal* a été écrit par Flournoy peu de temps après avoir quitté James et les frères Myers le 15 août 1892 après une « tournée alpestre » en leur compagnie. Flournoy évoque cet épisode dans son texte sur Myers, T. Flournoy, (1903), art. cit., p. 273, note1. Voir COWJ (7), p. 312. D'après la *Correspondance*, on sait que James et Myers ont continué leurs pérégrinations et leurs discussions sur le sujet puisque dans une lettre du 18 août à son épouse, James évoque le fait que Myers lui a fait lire sa « courte mais éloquente » autobiographie [*Fragements of Inner Life*] dans laquelle il confesse toute l'histoire de sa « vie intérieure » et son adoption de « l'hypothèse spirite » sur la bases d'expériences personnelles privées. COWJ (7), p. 314-315. Sur les circonstances problématiques autour de ce manuscrit, voir Chap. 6 et 7.

ses détails, sans jamais les confondre) - de son énergique volonté, par laquelle il met à contribution tout le monde pour la poursuite de son but, la démonstration scientifique de la survivance ; - de la discipline qu'il s'est imposée : esprit plutôt aventureux, enclin aux hypothèses, facilement emporté par son imagination, il s'est astreint à suivre une méthode rigoureusement scientifique et positive ; il critique sévèrement tous les faits les plus favorables à sa théorie, il cherche et poursuit toutes les autres explications contraires à la sienne, - en sorte que s'il arrive aux résultats qu'il désire et espère, ce ne sera pas par un élan arbitraire d'imagination, mais à la suite d'une rigoureuse méthode scientifique. James admire beaucoup cette ardeur au travail, et cette discipline scientifique que cet esprit s'est imposé à lui-même, contre ses propres tendances naturelles.

Myers est évidemment convaincu, quant à lui, de la réalité des phénomènes télépathiques etc. mais il veut arriver à démontrer cela de façon à ce que ce ne soit plus une croyance individuelle mais que cela s'impose objectivement à tout le monde. Il ne s'agit naturellement pas d'une démonstration mathématique, mais une induction rendant l'hypothèse télépathique et spirite plus probable que les autres.

Cela me répugne de voir la question de l'immortalité traitée de cette façon, et quant à moi, il me semble que toute autre façon d'expliquer les faits sera toujours plus <u>probable</u> que cette intervention des trépassés etc. La <u>probabilité</u> est en effet toujours affaire d'appréciation personnelle, de tendance instinctive. James, lui, a sans avoir d'<u>opinion</u> faite comme Myers, croit que certaines catégories de faits, s'ils sont prouvés, ont bien cette puissance d'appuyer l'hypothèse des esprits en la rendant plus probable, plus simple que tout autre. Ce ne sont pas les matérialisations [auxquelles James ne croit pas après avoir pendant plusieurs années suivi de près toutes les séances de ce genre données à Boston par des individus forts habiles mais qui mais qui ont toujours finis (sauf un, qui tient encore) par succomber sous le ridicule en étant dévoilé] – ni même les hallucinations véridiques – ni aucuns faits de ce genre qui semblent à James pouvoir entraîner la conviction – mais plutôt l'évidence interne des messages ; supposez par exemple qu'un médium vienne révéler des choses que personne ne peut savoir, et qui n'étaient connues que d'un trépassé – ou que ces révélations portent absolument l'empreinte, le cachet, de la personnalité, du caractère, du tour d'esprit d'un trépassé que le médium n'a pas connu et sur qui il ne peut avoir aucun renseignement, - alors, poursuit James, il deviendra extrêmement probable que c'est bien ce trépassé qui agit par ce médium. Toute autre explication sera infiniment moins probable.

J'exprime à James mon étonnement qu'on puisse, comme Myers, chercher une solution au problème de l'immortalité dans tous ces faits, car s'ils sont authentiques ils ne prouvent pas l'immortalité dans le sens moral que notre âme donne à ce terme : une perpétuité illimitée de la conscience personnelle dans un état digne de vivre ; vu que 1) on ne sait pas si cette survivance n'est pas limitée dans le temps – 2) même ces révélations portant l'empreinte d'un certain individu déterminé, ne prouvent pas que l'individu existe encore. Il se pourrait qu'elle vienne non de lui mais de la conscience universelle, de Dieu dans le sens panthéiste du nom. – 3) cet état de la survivance à la recherche d'un médium ou d'une table pour se manifester, n'est pas assez enviable pour nous intéresser.

James, lui, n'a jamais été tourmenté comme Myers par l'idée d'immortalité, trouvant que les problèmes de cette vie sont assez vastes, importants et intéressants pour nous absorber sans que nous ayons à nous occuper de l'autre vie. Toutefois il admire Myers et le seconde. Et quand aux 3 points ci-dessus il me répond : 1°) ce serait déjà énorme de prouver que notre existence ne s'effondre pas à la mort, qu'il y a réellement une survivance – 2°) quand même il ne sera pas logiquement prouvé que des révélations portant la marque interne d'un certain individu viennent de cet individu, ce sera cependant toujours la supposition de beaucoup la plus probable, la plus naturelle, la plus conforme au sens commun et elle entraînera la conviction. 3°) on ne peut pas conclure de ces maigres communications avec nous à la vie réelle et totale des trépassés : ces révélations ne sont que des points de contact entre les deux mondes mais au-delà de ce point de contact s'étend une région inconnue comme un cercle au-delà de sa tangente.

Exemple de faits tels que Myers les cherche et tels que James y verrait une confirmation suffisante de cette survivance : un individu casse en deux un morceau de brique et en donne une moitié à sa femme, et cache l'autre en un endroit choisi par lui et ignoré de tous, et il promet de chercher, après sa mort, un moyen de faire connaître cette cachette à sa famille. Lui mort, la famille court de médium en médium, mais inutilement, - jusqu'à ce qu'enfin on en trouve un qui fait parler une table ; à la question, où as-tu caché le morceau, la table répond « sous le tomahak… » et sans attendre la fin, la veuve du défunt se précipite dans un cabinet de curiosité, où était entre autres un tomahak, on l'ôte, on prend une grosse coquille sur laquelle il reposait, et on y trouve (caché et fixé par du papier gommé, pour qu'il ne fit pas de bruit en remuant la coquille) le morceau de brique. Conclusion : le défunt seul a pu révéler cette cachette par la table.

J'objecte à James que plutôt que d'admettre cette explication ; je préférais encore supposer une impression inconsciente exercée sur le cerveau de sa femme par le défunt lorsque, de son vivant, il imaginait et choisissait cette cachette. »

Trois observations de psychologie subliminale par Myers, James et Flournoy

« *James me raconte une curieuse observation d'un de ses élèves sur la persistance latente des images consécutives rétiniennes. En se couchant, avant de s'endormir, il fixe sa lampe sur tout autre objet, puis éteint la lumière. Le lendemain matin, à l'instant où il ouvre les yeux dans la chambre faiblement éclairée par le jour, il revoit l'image consécutive de la dernière perception visuelle de la veille au soir : la lampe, son entourage, la tapisserie etc. ; et c'est bien une image consécutive rétinienne, car il y trouve des détails qui sont conformes à la réalité mais qu'il n'avait pas remarqués dans la perception originelle. – ça ne réussit pas toujours, il faut un certain degré convenable d'éclairage dans la chambre au réveil, pour ressusciter cette image consécutive qui a passé la nuit inaperçue ; - et ce n'est qu'un court instant, au tout premier instant d'ouverture des yeux, qu'elle est visible.*

Myers, raconte un cas curieux de « vision dans le cristal ». une dame voit un jour, dans un verre d'eau, une annonce mortuaire imprimée, parfaitement nette. ; il s'agissait d'une personne de sa connaissance, dont elle

ignorait la maladie. Très émue, pensant que c'est une vision télépathique, elle descend raconter la chose à M. Sidgwick, qui était dans cette maison. La description de cette annonce rappelle tout à fait le genre d'annonce de ce genre dans le Times*, on regarde le* Times *de la vielle et on y trouve exactement cette annonce qui avait passé inaperçue. La dame se souvient alors avoir tenu le journal devant ses yeux pour leur servir d'écran contre le feu, et elle reconnaît la page à quelques autres annonces qui l'avaient frappée. Il devient ainsi certain que l'annonce mortuaire a pu frapper ses yeux et se peindre sur sa rétine sans qu'elle l'ait remarquée, et cette image latente s'est tout à coup développée dans la conscience et à la faveur d'une […] rétinienne appropriée due à la contemplation du verre d'eau. Donc, rien de télépathique !!*

Le Dr. Myers me raconte cette anecdote en anglais. Le lendemain matin, James me la raconte en français et tout à coup fait le rapprochement entre ce cas et celui de son élève, qu'il m'avait raconté 2 ou 3 jours avant. Le rapprochement subit le frappe beaucoup, et il répète plusieurs fois : « c'est très intéressant, je n'avais pas encore pensé à cela, ce rapprochement me vient à l'instant même, c'est très intéressant » etc. – et il va vite le communiquer à Myers. – À ce propos Myers raconte que souvent une perception a lieu inconsciemment, puis revient en souvenir conscient. Par ex : vous cherchez un objet dans la chambre ou part terre – vous ne réussissez pas à le trouver. Tout à coup après avoir renoncé à votre recherche, il vous vient à l'esprit l'idée ou l'image qu'il est à un endroit déterminé, à côté de telle autre chose etc. ; vous allez voir et vous le trouvez ; - il y était déjà, lorsque vous avez fait vos recherches et passé devant sans le voir consciemment, mais sa perception s'est gravée dans votre mémoire et y reparaît à l'improviste. […]

À propos de causeries sur les images consécutives etc., Mr. Myers me fait écrire ce que j'ai éprouvé etc. – et je lui écris ½ page sur les hallucinations hypnagogiques que j'ai eues ; en 1875 d'une aponévrose, après ma 1 journée de dissection ; - en 1878, de préparations microscopiques (embolie graisseuse) ; - en 1879, l'échiquier, après une après-midi passée à jouer aux échecs à Leipzig - depuis encore, jeu d'alma etc. – 10 à 12 fois peut-être en tout. Toujours avec ces 3 caractères : 1) c'est l'image visuelle d'un objet dont je me suis beaucoup occupé dans la journée, après des mois de non occupation. 2°) ça vient le soir en hallucination hypnagogique – et quelques fois encore, dans la journée, pendant 2 ou 3 jours, à l' état d'image visuelle tranchant par la netteté sur mes images visuelles ordinaires si vagues – 3°) ce n'est pas un souvenir déterminé mais une image typique. – Enfin, l'hallucination hypnagogique n'a pas le caractère sensationnel qu'à l'image consécutive rétinienne ; celle-ci est extériorisée (si l'œil est fermé), et a le même coefficient sensationnel que la perception même, Pour ma conscience claire, il y a une ligne de démarcation nette entre (la perception externe, l'image consécutive) d'une part, - et d'autre part (l'hallucination hypnagogique, les images visuelles + /- nettes, les idées).

James estime que ces images que j'ai eues de l'Échiquier, de l'aponévrose, etc. sont tout à fait les Gedächstnisbilder de Fechner, étant comprises entre les images consécutives, et les images ordinaires de l'imagination. […] »

Portrait de James d'après ses habitudes

James a l'art de se méfier des habitudes prises, et l'irrégularité du mode de vivre qu'il présente dans les petites choses pourrait le faire paraître capricieux. Pour son régime, p ex.. chez lui, dit-il, il déjeune le matin avec des œufs etc. et de l'eau fraîche, parce que le thé, le café, le chocolat ont un effet excitant sur ses nerfs. En Suisse et en voyage, il boit du lait. Un matin, il lui prend fantaisie d'eau minérale et demande une bouteille de St Galmier, pour n'en boire qu'un verre ou un verre et demi. Un soir, il a envie de bière, un autre soir, il lui faut un verre de liqueur et il prend de la chartreuse par-dessus son souper. Tantôt il ne boit rien à midi, tantôt il prend de l'Asti etc. Il ne fume pas pendant deux jours, puis tout à coup, il apparaît au milieu de l'après-midi avec un gros cigare en bouche. [Le soir, il prend tantôt potage et viande, tantôt omelette à la confiture etc. la plus grande irrégularité préside à ses menus. Chez lui, il lui arrive de fumer un cigare au milieu de la matinée pour arriver à préparer sa leçon – surtout à la fin du semestre d'hiver, où il manque d'élasticité et d'entrain, le cigare lui donne l'excitation dont il a besoin].

Il s'est affranchi de toute espèce de petits préjugés qui empêtrent le commun des mortels. Il prévoit certaines choses, et pas d'autres, ou plutôt est d'un admirable opportuniste là où il est dans le doute : quand, à Glyon, il apprend que nous emmenons un porteur pour les sacs des MM Myers depuis [Jarnan], il s'écrie qu'il pense qu'un porteur aurait bien surgi sur place là où nous en aurions eu besoin (en fait, il n'y avait à la station Jarnan personne qui eut pu nous rendre ce service, et nous avons été bien inspirés d'en amener un de Glyon) – comme ses pieds le menacent de lui faire mal, il s'arrête plusieurs fois par jour pour élargir préventivement ses souliers à coups de canif faisant des fentes traversant le cuir.

« Réponses à un questionnaire sur les premières manifestations religieuses », « Enquête de Geisendorf », Genève, 1896.

Flournoy a consigné dans son *Journal* ses réponses à cette « enquête » de Théophile Geisendorf (1874-1953), théologien genevois alors étudiant. On sait peu de chose sur les circonstances de cette enquête. Compte tenu de sa date, il constitue de fait l'un des premiers documents de « psychologie religieuse « puisque cette discipline s'est édifiée à partir de la fin des années 1890 et dont Flournoy a été l'un des protagonistes.

Enquête préliminaire sur les premières manifestations religieuses

Formulaire n°1

Exp : Th. Geisendorf, rue de la plaine 3. Genève

Date : 26 juin 1896[1579]

1) Vers quel âge avez-vous éprouvé pour la première fois des manifestations religieuses ? (idées, sentiments, piété etc.) – Quand ont-elles été les plus intenses ?

« *Aussi haut que remontent mes souvenirs, j'y trouve déjà des impressions religieuses de diverse nature, aussi m'est-il impossible d'assigner la date de leur première apparition. – C'est dans le cours de ma 22ème année que ma vie religieuse a atteint son maximum et trouvé, à la suite d'une crise, son assiette en quelque sorte, ou son point d'équilibre autour duquel elle oscille depuis lors en ondulations irrégulières.* »

2) Vous rappelez-vous le milieu (pleine nature, temple, habitation etc., jour ou nuit) où ces manifestations se sont produites ou se reproduisent de préférence ?

« *Le milieu est indifférent, pourvu qu'il ne soit pas social, ou plus exactement que je n'y sente pas la présence de personnes de ma connaissance. La solitude ou l'isolement (qui peut d'ailleurs se réaliser au milieu d'une foule où je passe inaperçu) sont chez moi une condition essentielle pour la production des phénomènes religieux. Cette condition réalisée, je les ai éprouvés aussi bien dans ma chambre qu'en pleine nature, dans les églises qu'au théâtre, de nuit que de jour etc. Toutefois, les circonstances qui me semblent les plus favorables à leur production sont la solitude d'une forêt où bruisse le vent, - ou la tranquillité et l'obscurité d'une église dans un coin de laquelle je suis à l'abri des regards et des distractions de la foule et d'où j'entends dans le lointain le discours du prédicateur ou le chant de l'orgue. Pas de distraction visuelle, pas de préoccupations sociales, et une excitation auditive faible et continue, favorisent chez moi le recueillement* ».

3) Pourriez-vous décrire sous quelles formes ces manifestations se sont présentées ? Était-ce la crainte (de la mort, d'un jugement, des responsabilités) ? Ou la confiance (dans le pardon, l'amour divin, etc. – ou encore un élan indéterminé. Sous quelles formes se présentent-elles d'ordinaire ?

[1579] Théophile Geisendorf (1874-1953), théologien. La notice de la Bibliothèque de Genève le présente comme « Secrétaire général de l'Alliance universelle des Unions Chrétiennes de Jeunes gens (UCJG), fondateur des Maisons du soldat et des éditions Labor et Fides ».

« *J'ai éprouvé toutes ces formes d'expériences religieuses. Dans mon enfance, c'était plutôt les nuances de la crainte (de la mort, du jugement etc.) qui l'emportaient. A 21 et 22 ans, c'est le sentiment du pardon et de l'amour divins, et de la communion divine, qui s'est révélé à moi. En avançant en âge, c'est le besoin d'ordre, d'équilibre, d'harmonie, d'unité intérieure et de force, au milieu des complexes exigences de la vie morale, qui se fait sentir et devient le ressort de la vie religieuse.*

Je n'ai jamais eu d'hallucinations ni de rêves à contenu religieux (visions, voix, sensations de la présence surnaturelle localisée à droite ou à gauche etc.), bien que je l'eue parfois désiré quand j'étais jeune. C'est sous cette forme de sentiments intérieurs qu'ont eu lieu mes « expériences » religieuses. »

4) Avez-vous subi, avant ces premières manifestations, l'influence religieuse d'un parent, d'un ami, d'un prédicateur etc. ? Vos parents et grands parents avaient-ils éprouvé des manifestations religieuses et en étaient-ils coutumiers ?

« *Mes parents et grands parents étaient tous gens sérieusement religieux (deux familles de Réfugiés français) – de la religion intérieure et peu expansive des vieux huguenots et de l'Église nationale de Genève plutôt que de la piété exubérante du Réveil.*

Je n'ai pas conscience d'avoir subi l'influence spéciale d'aucune personne en particulier. Les questions indiscrètes et le pieux prosélytisme de certaines personnes m'ont toujours horripilé (et me donnent la sensation physique de la chair de poule) et n'allaient qu'à fin contraire.

J'ai l'impression que l'éducation, l'incitation, les circonstances extérieures (en un mot le milieu) ont été dans mon développement religieux un facteur infiniment plus faible que les tendances instinctives et les dispositions naturelles (hérédité). »

Envoyé à Geisendorf le 29 juin 1896.

4. VARIA : DOCUMENTS D'ARCHIVES

1. Réponses au « Questionnaire Pratt » sur la croyance religieuse (1904)[1580]

[1580] [Houghton Library of Harvard University] bMS AM 1092. Ce questionnaire a déjà été publié dans la première édition des *Letters of William James*, Boston, 1920, vol. II, p. 212-215. Il a été traduit partiellement

Un document d'archive nous a semblé pouvoir constituer une pièce intéressante pour permettre de circonscrire la nature de « l'inquiétude religieuse » de James. Il s'agit d'une série de réponses manuscrites à un « questionnaire sur la croyance religieuse » que le « professeur Pratt » lui a envoyé en 1904 et auquel il a répondu. Quelques précisions sur les circonstances et les attendus du questionnaire rendront ce document plus facilement lisible.

James B. Pratt (1875-1944) est un professeur de philosophie au Williams College (Massachusetts). C'est également un ancien étudiant de James qui s'est consacré, sous l'impulsion de ce dernier, à la « psychologie de la religion ». Le fruit de ses premiers travaux est un livre sur la « croyance religieuse » qu'il a rédigé sur la base de ce questionnaire préalablement distribué auprès d'un large public[1581]. Le présupposé méthodologique de Pratt réside dans le fait que, pour lui, l'intelligibilité de « l'expérience religieuse » gagne à être conçue comme une expérience ordinaire. Il souhaite examiner et favoriser les énoncés d'un « moi rationnel unifié » plutôt que de souscrire au « programme pathologique » de James[1582].

Une note d'intention précédait le questionnaire :

« *On réalise aujourd'hui plus que jamais que la religion, entendue comme l'un des éléments fondamentaux à la fois de la vie de la communauté et celle de l'individu, mérite une étude attentive et approfondie. Une telle étude n'a de valeur qu'à condition d'être basée sur l'expérience individuelle d'un grand nombre d'individus. Si une telle enquête attire votre sympathie et que vous désirez y apporter votre concours, veuillez répondre aux questions suivantes et renvoyer le questionnaire, aussi rapidement qu'il vous sera possible, à James B. Pratt, 20 Shepard Street, Cambridge Mass. Veuillez répondre aux questions de la façon la plus complète et la plus détaillée possible. Évitez les généralités philosophiques, mais exposez-nous votre expérience personnelle* ».

NB : Les réponses de James sont en italiques. Les trois points entre crochets signalent qu'il n'a pas donné de réponse.

I - Qu'est ce que la religion signifie pour vous personnellement ? Est-ce :

---

en dans l'édition française elle aussi partielle de ces *Letters* : *William James, Extraits de sa correspondance*, Paris, Payot, 1924, pp. 258-262. Nous avons jugé nécessaire d'apporter plusieurs modifications de traduction

[1581] James B. Pratt, *The Psychology of Religious Belief*, New York, Macmillan Co.,1907. Sur l'approche de Pratt, on pourra consulter A. Taves (1999), *op. cit.* p. 295-300.

[1582] VRE, chapitre 1.

(1) La croyance que quelque chose existe ?

Oui.

(2) Une expérience émotionnelle ?

Pas précisément de la sorte, mais pourtant, une réalité <u>sociale</u>.

(3) Une attitude générale de la volonté vis-à-vis de Dieu ou de la justice ?

Les deux sont impliqués.

(4) Ou quelque chose d'autre ?

[…]

(5) S'il y a plusieurs composantes, lesquelles sont les plus importantes ?

Le besoin social de soutien, de consolation etc., quand les choses tournent mal pour mes causes personnelles (ex : quand mes propres vérités sont déniées, contrariées, réfusées, niées), etc.

II – Qu'entendez-vous par Dieu ?

Une combinaison d'Idéalité et d'efficience (finale).

(1) Est-ce une personne ? – Si c'est le cas, qu'entendez-vous par là ?

Il doit avoir une faculté de connaître et de sentir d'une certaine façon

(2) Ou bien n'est-Il qu'une force ?

Il faut bien qu'il le soit.

(3) Ou bien est-il une attitude générale de l'univers à votre égard ?

Oui, mais d'une façon consciente. Pour moi, « Dieu », n'est pas la seule réalité spirituelle en laquelle croire. La religion signifie d'abord un univers de relations spirituelles environnant les relations terrestres, immédiates et pratiques. Elles ne sont pas seulement des relations de « valeurs », mais des forces actives (et des intermédiaires). Je suppose que la prémisse principale pour que je puisse accueillir le témoignage religieux des autres, c'est ma conviction que la conscience « normale » ou « saine » ne représente qu'une petite partie de l'expérience actuelle. Quoiqu'elle soit vraie, elle n'est pas vraie d'une manière exclusive, comme le prétend l'opinion scientifique philistine ordinaire. Les autres sortes de conscience témoignent d'un univers d'expérience beaucoup plus vaste, d'où notre croyance peut choisir et mettre l'accent sur certains éléments qui répondent le mieux à nos aspirations.

(4) Comment concevoir sa relation aux hommes, et à vous en particulier ?

Incertain

(5) Si votre position est incertaine sur ce sujet, dîtes ce qu'il en est ?

Peu clair

III – Pourquoi croyez-vous en Dieu ? Est-ce :

(1) Du fait de certains arguments ?

Non, certainement pas.

(2) Ou, parce que vous avez fait l'expérience de sa présence ?

Non, mais plutôt parce que j'ai besoin que cela « doive » être vrai, d'une façon nécessaire.

(3) Ou, une autorité directe, telle que celle de la Bible ou celle d'un individu prophétique ?

Seulement du fait de l'ensemble des personnes religieuses et des traditions religieuses ; auxquelles quelque chose en moi répond admirativement.

(4) Ou, pour une tout autre raison ?

Uniquement pour des raisons sociales.

Si plusieurs de ces raisons sont impliquées, veuillez les classer par ordre d'importance.

[…]

IV - Ou, plutôt qu'une *croyance* en Dieu, n'éprouvez-vous pas un besoin de *l'employer* à vos fins ?

Je ne vois pas trop comment ; et pourtant je crois.

(1) Acceptez-vous qu'il soit non pas tant un Être doué d'une existence réelle, mais plutôt un idéal par lequel on peut vivre ?

Ce serait plutôt un puissant allié de mes propres idéaux

(2) Si jamais vous étiez conduit à la ferme conviction qu'il n'y a pas de Dieu, est-ce qu'il y aurait une grande différence dans votre vie – en matière de bien-être, de morale, ou à tous autres égards ?

Difficile à dire. Il y aurait certainement une différence.

V – Est-ce que Dieu est vraiment réel pour vous, aussi réel qu'un ami ici-bas, même si différent ?

Vaguement (réel) ; non (pas comme un ami)

(1) Avez-vous déjà eu l'impression d'avoir éprouvé sa présence ? Dans ce cas, décrivez ce que signifie pour vous cette expérience.

Jamais

(2) Est-ce vague ou bien distinct ? Quelle impression physique ou mentale éprouvez-vous ?

[…]

(3) Si vous n'avez jamais eu une telle expérience, acceptez-vous le témoignage d'autres personnes qui disent avoir éprouvé la présence immédiate de Dieu ? Veuillez répondre à cette question avec une attention particulière, de la façon la plus détaillée possible.

Oui : Il y a sur ce point une telle masse de témoignages, si imposante, que je suis incapable de les nier. J'ai sans aucun doute en moi le germe de quelque chose d'analogue qui fait écho.

VI – Priez-vous, et si oui, pourquoi ? Est-ce une pure habitude, une coutume sociale, ou bien croyez-vous réellement que Dieu entend vos prières ?

Il m'est impossible de prier – je me sens ridicule et artificiel.

La prière pour vous est-elle individuelle ou partagée – c'est-à-dire, avez-vous parfois l'impression de recevoir quelque chose de Dieu en priant, comme de la force ou l'esprit divin ? Est-ce une réelle communion ?

[…]

VII – Que signifie pour vous la « spiritualité » ?

Une sensibilité aux idéaux, mais avec la liberté d'y adjoindre de l'imagination. Avec une certaine quantité d'inventivité en matière « d'autre monde ». Sans quoi, l'on a que la simple morale, ou le « goût ».

Décrivez une personne spirituelle typique.

Philip Brooks[1583].

VIII – Croyez-vous à l'immortalité personnelle ?

Jamais très profondément ; mais de plus en plus fortement à mesure que je vieillis.

Si oui, pourquoi ?

Parce que je commence tout juste à me sentir sur le point de vivre vraiment.

IX – Acceptez-vous l'*autorité* de la Bible en matière religieuse ? Votre vie religieuse et votre foi se basent-elle sur elle ? Si oui, dans quelle mesure la perte de votre foi en l'autorité de la Bible affecterait-elle votre croyance en Dieu et votre attitude à son égard ou à l'égard de vos semblables ?

Non, Non, Non. C'est un livre si humain que je ne vois pas comment l'idée de son origine divine peut survivre à sa lecture.

X – Qu'entendez-vous par l'« expérience religieuse » ?

Tout moment de la vie qui nous fait mieux sentir, qui nous rend plus « familier », avec la réalité des choses spirituelles.

*

[1583] [pasteur américain, personnalité morale révérée, connu pour son anti-esclavagisme, également ami de James, personnalité Boston, prêcheur et overseer Harvard (1835-1893), devient évêque du Massachussetts de l'église épiscopale américaine en 1891] *American National Biography*

2. Le « résidu inclassable » : traduction des arguments épistémologiques de James

« *The Hidden Self* » Works, *Essays in Psychology*, Harvard University Press, 1984
« *What Psychical Research has accomplished ?* », (*Forum*, Août) EPR - WB

« L'immense champ des nouvelles découvertes », me disait l'autre jour un de mes amis scientifiques, « se trouve toujours dans le Résiduel Inclassable ». Tout autour des faits ordonnés et accrédités de chaque science, flotte toujours une sorte de nuage de poussière d'observations exceptionnelles, de petites occurrences irrégulières que l'on rencontre rarement mais envers lesquelles il est toujours moins facile d'être attentif plutôt que de les ignorer purement et simplement. L'idéal de toute science demeure celui d'un système de vérité complet et clos. Le charme de la plupart des sciences, pour leurs disciples les plus passifs, consiste, en fait, dans leur capacité à revêtir cette forme idéale. Chacune de nos nombreuses – ologies *semble offrir un système de classification bien défini pour tous les phénomènes qu'elle propose de couvrir. Alors, aussi loin qu'il est possible de la fantaisie des hommes, une fois qu'un schème organisé et consistant de la sorte a été compris et assimilé, tout autre schéma différent devient inimaginable. Aucune alternative, qu'elle soit partielle ou totale, ne peut plus être conçue ni même envisager. Sur ce, les phénomènes inclassables à l'intérieur de ces systèmes deviennent des absurdités paradoxales et doivent être tenus pour faux. Quand, de plus, comme cela arrive si souvent, ces faits sont rapportés d'une façon encore vague ou*

indirecte, quand on les présente comme des prodiges ou des aberrations plutôt que comme des choses sérieuses du moment, on les néglige et on les nie avec la meilleure des consciences scientifiques. Seuls les génies nés se laissent soucier et fasciner par ces exceptions en suspens et ne trouvent pas la paix jusqu'à ce qu'elles finissent par prendre le pli. Vos Galilées, vos Galvanis, vos Fresnels, vos Purkinjes et vos Darwins se sont toujours vus troublés et confondus par des choses insignifiantes. N'importe quelle personne *innovera dans la science qu'il cultive dès lors qu'elle se soucie durablement des phénomènes irréguliers. Et quand une science est rénovée, ses nouvelles formules parlent plus souvent la voix des exceptions que de celle qui jusqu'alors avait été supposée donner les règles.*

Aucun autre résidu inclassable n'a jamais été traité avec autant de mépris scientifique que la masse de phénomènes généralement appelés mystiques. *La physiologie n'aura rien à faire avec eux. La psychologie orthodoxe leur tourne le dos. La médecine les congédie d'un coup de balai ; ou, au mieux, elle en envisage quelques-uns, dans une veine anecdotique, en les appelant « effets de l'imagination » ; une simple phrase de destitution dont la signification est tout sauf précise. De tout temps, cependant, ces phénomènes sont là, étalés à la vue de tous sur la surface de l'histoire. Peu importe l'endroit où vous ouvrez la page, vous trouvez des choses répertoriées sous le nom de divinations, inspirations, possessions démoniaques, apparitions, transes, extases, guérisons miraculeuses et diffusions de maladies, pouvoirs occultes possédés par des individus singuliers sur les choses et les personnes de leur entourage. Nous supposons que les médiums sont nés à Rochester, dans l'état de New York, et le magnétisme animal avec Mesmer ; mais regardez juste une fois derrière les pages de l'histoire officielle, dans les mémoires personnelles, les documents légaux, les récits populaires et les livres d'anecdotes, alors vous verrez qu'à toutes les époques on a rapporté ces faits aussi abondamment qu'aujourd'hui. Nous autres, l'élite bien élevée de l'université qui ne nous nourrissons exclusivement que de la culture cosmopolite mondaine, nous ne trébuchons que trop rarement sur quelque ancien journal, ou sur quelque vieux volume d'auteur indigène, dont les noms ne sont jamais entendus dans* nos *cercles, mais dont on pourrait compter les lecteurs en termes de quart de million. Cela nous fait toujours un choc de penser à cette masse d'êtres humains qui non seulement vivent en nous ignorant complètement, nous et nos dieux, mais qui lisent, écrivent et pensent sans même un regard pour nos canons, nos standards et nos autorités. Eh bien, un public pas moins important garde et se transmet de générations en générations les traditions et les pratiques de l'occulte ; mais la science académique se soucie aussi peu de ces croyances et de ces opinions que vous, noble abonné de ce* magazine*, ne vous souciez des lecteurs des journaux populaires et autres feuilletons à l'eau de rose. À aucun type d'esprit il n'appartient de discerner la totalité de la vérité. Quelque chose du meilleur de nous-même nous échappe toujours, non pas accidentellement mais systématiquement, parce que nous avons tous une tournure d'esprit irrémédiablement partiale* (twist).

L'esprit académico-scientifique et l'esprit mystico-féminin s'intimident l'un et l'autre en regard des faits de chacun, tout comme ils se fuient l'un et l'autre en termes d'esprit et de tempérament. Les faits sont là seulement pour ceux qui ont une affinité mentale avec eux. Une fois qu'ils sont établis et admis de façon indiscutable, les esprits académiques et critiques sont de loin les mieux profilés pour les interprétés et les critiqués – car,

certainement, le fait de passer du stade des spéculations mystiques à celui des spéculations scientifiques est comme passer de la démence à la santé mentale. Mais, d'un autre point de vue, s'il y a quelque chose que l'histoire humaine nous a démontré, c'est bien l'extrême lenteur avec laquelle l'esprit académique et critique ordinaire a pris connaissance de certains faits lorsqu'ils se présentent dans toute leur sauvagerie *; pour lesquelles il n'y a aucune case ou stalle prédéterminées ; ou bien, les faits qui menacent de faire éclater les systèmes acceptés. En psychologie, en physiologie, en médecine ; partout où un débat entre les Mystiques et les Scientifiques a été tranché une bonne fois pour toutes, ce sont les Mystiques qui se sont avérés avoir raison en ce qui concerne les* faits*, tandis que les Scientifiques ont eu le meilleur en respect de leurs théories.*

L'exemple le plus récent et le plus flagrant de cet état de fait est « le magnétisme animal », dont les faits ont été fermement rejetés comme un tissu de mensonges par la médecine scientifique académique du monde entier jusqu'à ce que la théorie non-mystique de la « suggestion hypnotique » soit proposée pour les expliquer. Ces faits furent alors reconnus comme si excessivement et dangereusement communs que l'on a dû faire passer des lois pénales spécifiques pour empêcher les personnes sans diplômes médicaux de participer à leur production. De la même façon, les stigmatisations, les invulnérabilités, les guérisons instantanées, les discours inspirés, les possessions, dont quantité de comptes rendus remplissaient les rayonnages de nos bibliothèques sous l'étiquetage de « superstitions », sont désormais publiés, observés et rapportés à nouveau frais, avec une avidité encore plus crédule, sous la toute nouvelle dénomination de « cas d'hystéro-épilepsie ».

Aussi répugnant que soi le style mystique de philosopher (tout particulièrement quand il se rue dans l'autosatisfaction) il n'y a pourtant pas de doutes qu'il engage un don pour rencontrer certains types d'expérience phénoménale. L'auteur qui écrit ces lignes a bien été forcé à l'admettre ces toutes dernières années. C'est pourquoi, il est à présent convaincu que celui qui prêtera attention aux faits qui sont chers aux mystiques, tout en les intégrant à une démarche proprement scientifique, sera dans la meilleure position possible pour aider la philosophie. C'est un signe de bon augure d'observer qu'aujourd'hui les esprits scientifiques de tous les pays semblent arriver à la même conclusion.

*

3. « James à propos de Wundt », traduction d'une lettre de James à Carl Stumpf, du 6 février 1887

« […] *Je peux bien comprendre pour quoi Wundt rend ses compatriotes impatients. Les étrangers peuvent se permettre d'être indifférents car il ne les* encombre *pas trop. Son but est de devenir une sorte de Napoléon du monde intellectuel. Malheureusement, il n'aura jamais un Waterloo car il est un Napoléon sans génie et sans idée centrale qui, si jamais elle subissait une défaite décisive, mettrait toute l'usine en ruine.*

Vous vous souvenez de ce que Victor Hugo disait de Napoléon dans les Misérables – *« Il gênait Dieu ! ». Eh bien, Wundt ne* gêne *que ses* confrères *; tandis qu'ils s'efforcent par leurs critiques de faire un hachis de certains de ses vues, il est déjà en train d'écrire un livre sur un tout autre sujet. Tranchez-le comme un ver et vous verrez chacun des tronçons gigoter : il n'y a pas de* nœud vital *dans sa medulla oblongata* [moelle épinière] *mentale. Vous ne pouvez donc pas le tuer d'un seul coup.*

On doit certainement admettre que, dans la mesure où il doit y avoir des professeurs en ce monde, Wundt en est un des représentants les plus dignes et ne sera jamais assez respecté en tant que type de cette espèce. Ce n'est pas un génie, c'est un professeur.- *un être dont l'impératif est de tout connaître et d'avoir une opinion sur tout dans ce qui est en lien avec son* compartiment.

Wundt a la faculté la plus prodigieuse de s'approprier et de préserver la connaissance et, en ce qui concerne les opinions, il prend son devoir au grand sérieux. Il se dit sur chaque sujet possible : « ici, je dois avoir une opinion. Voyons ! Que pourrait-elle bien être ? De combien d'opinions possibles disposons-nous ? 3 ? 4 ? Oui ! Seulement 4 ! Dois-je pour autant adopter l'un d'eux ? Cela semblera plus original de prendre une position de

surplomb, une sorte de Vermittelungsansicht [voie médiane], *entre toutes. Eh bien, c'est* cela *que je vais faire. Etc. etc.*

Il se constitue donc un assortiment complet de ses propres opinions ; et, comme sa mémoire est très bonne, il oublie rarement ce qu'ils sont. Cela n'est pas répréhensible, bien entendu. C'est même admirable du point de vue professoral. Mais, pour être franc, on s'en lasse à force. […] »

*

4. « Une visite dans le Boston de William James ». Extrait de Paul Bourget, *Outre-mer (notes sur l'Amérique*), 1895[1584].

« […] *Les curieux de nature humaine, et qui ont réfléchi aux lois de l'équilibre de nos facultés, ne s'étonneront pas que dans ce pays, sursaturé d'esprit pratique, il y ait une place pour d'autres plaisirs, que j'appellerai, faute d'un meilleur mot, les plaisirs de mysticisme. Nulle part plus qu'en Amérique les spirites, par exemple, ne trouvent un public pour les accueillir, nulle part les sciences occultes ne rencontrent d'adeptes plus disposés à s'initier dans leurs mystères. Un des professeurs les plus remarquables de Cambridge, et qui a voulu se rendre compte de ce goût du surnaturel parmi ses compatriotes, me disait : « Il y a ici, ce que vous ne pouvez pas soupçonner, ce que je ne soupçonnais pas autrefois, d'innombrables intelligences pour lesquelles la Science est aussi méprisable qu'elles sont méprisables pour la Science. Elles croient en des communications directes et personnelles avec le monde inconnu. La Science a pour principe qu'il existe une vérité unique, indépendante de l'individu, susceptible d'être communiquée à n'importe qui. Ces gens, au contraire, sont persuadés qu'il y a une révélation constante et proportionnée par une Providence aux besoins et aux mérites de chacun. Quand je les ai connus, élevé comme je l'avais été dans l'orthodoxie, je les ai crus fous… »*

— *« Et maintenant ? » lui demandai-je.*

— *« Maintenant, » dit-il, « je pense, comme Hamlet, qu'il y a beaucoup plus de choses dans le monde que n'en connaît notre philosophie… »*

[1584] P. Bourget, *Outre-mer (notes sur l'Amérique),* Paris, Lemerre, vol. 2, 1895, p. 175-185

*Et cet homme absolument supérieur finit par m'avouer qu'il croyait à des possibilités de communication entre les vivants et les morts. Un tel état d'esprit n'est pas une exception en Amérique. Un voyageur préoccupé de psychologie trouverait dans la fréquentation de ceux que l'on appelle ici des spiritualistes et qui, réellement, sont des spirites, le plus intéressant sujet d'étude. Voici, à défaut de cette analyse qui fournirait la matière d'un volume, le croquis d'une visite à une des femmes les plus célèbres aux Etats-Unis pour son don de double vue, et que son initiale désignera suffisamment. — Mrs P*** vit aux environs de Boston dans des conditions d'aisance qu'elle doit à son singulier pouvoir. Jusqu'à quel point ce pouvoir est-il imaginaire ? Jusqu'à quel point est-il réel ? Quel est le degré de sincérité, quelles sont les chances de charlatanisme de cette étrange créature ? C'est un problème que je ne résoudrai pas. Il suffit que beaucoup de visiteurs Américains croient en elle pour qu'une séance dans sa maison puisse être rangée parmi les documents recueillis au cours de cette enquête sur les façons de sentir de ce pays fécond en surprises.*

*Mon guide à cette maison devait être M. H***, un Australien particulièrement intéressé par cet ordre de questions, et qui, lui, croit absolument à la bonne foi de Mrs P***. Nous avions rendez-vous, par un froid matin d'hiver, à la porte d'une des gares de Boston.* […] *Nous descendons, M. H*** et moi, à une des stations dans la campagne. De petites collines tout en neige ferment l'horizon autour de la bicoque qui sert de gare. Un traîneau ouvert nous attend, attelé d'un cheval velu que conduit un vieil homme accompagné d'un grand chien. C'est le véhicule que la voyante — je ne sais de quel autre nom l'appeler — envoie à ses clients. Il n'y a là aucune mise en scène, rien qui sente le humbug et la réclame. C'est un métier pour elle que de donner ces séances, et elle l'exerce avec une simplicité bourgeoise où je retrouve cette absence d'étonnement qui demeure pour moi un des caractères les plus frappants de l'Américain. Quelle que soit la bizarrerie de son sort, il l'accepte, sans en paraître plus surpris que du vôtre. Nous voilà donc lancés sur ce traîneau, le long d'une première pente, puis d'une seconde. Nous glissons sur la neige entre les petites maisons de bois, à peine éveillées, pour arriver à une dernière, séparée de la rue par un chemin de bitume, noire crevasse creusée entre les blancheurs de la neige. Des traces de pas attestent que plus d'une personne a dû, ces jours-ci, frapper à la porte de cette sorcière moderne chez laquelle nous venons à notre tour. La séance est coûteuse cependant : dix dollars. Mais, de toutes les passions, celle qui discute le moins, c'est celle du surnaturel, quand elle vous possède, et il faut croire que cette passion-là est dans le sang de cette race, puisque nous sommes à deux pas de Salem, de cette petite ville de mer, théâtre, voici juste deux cents ans, d'un épouvantable procès de magie, où vingt personnes furent condamnées à mort.*

*Grâce à Dieu, les mœurs contemporaines sont plus douces, et le paisible intérieur de Mrs P*** ne risque pas d'être troublé par un inquisiteur pareil au terrible ministre protestant de 1692. Une petite fille nous reçoit, toute rieuse, qui nous introduit dans le salon en nous disant que sa mère a eu beaucoup de séances ces jours-ci, et qu'elle est bien fatiguée. L'ameublement de cette pièce ressemble à des centaines d'autres que j'ai pu voir déjà dans des maisons de cette classe. Sur le mur l'image d'un Christ chargé de sa croix, sur la table une Bible,*

*témoignent des sentiments religieux de la voyante, et des volumes de vers, la « Princesse » de Tennyson, le « Lay du dernier ménestrel » de Scott, la « Lallah Rookh » de Moore attestent le classicisme de son goût littéraire. Elle-même arrive. C'est une femme d'environ trente-cinq ans. Les traits de son visage sont comme élastiques, sans doute à cause d'une extraordinaire souplesse des muscles de la face. Son teint de blonde anémique, un teint exsangue, d'une pâleur épuisée, est animé par deux yeux clairs, si étrangement fixes, que d'en rencontrer le petit point central, brillant et sombre, vous inflige une gêne inexprimable. Elle est cependant bien simple et quand elle parle, c'est d'une voix douce et lassée. Elle nous raconte qu'elle ne peut plus suffire aux demandes, que ces crises la fatiguent trop, et aussi qu'elle a donné beaucoup de mauvaises séances, tant elle souffre de ses nerfs. Et, vraiment, à la voir entrer dans sa crise, dans sa trance, comme elle dit elle-même, il est aisé de comprendre ce qu'un organisme dépense de vitalité dans une secousse pareille. Les volets fermés, toute lumière éteinte, sauf une bougie sous la table, elle défait ses cheveux, met son buste à l'aise dans une camisole, et prend les mains d'un de nous. Quelques minutes de silence et d'attente, puis elle commence à gémir, gémir, à tordre ses doigts qui échappent à l'étreinte, et qui s'égarent dans ses cheveux. Des soupirs, de grands, de profonds soupirs qui semblent partir du plus intime de son être, une flexion de plus en plus marquée de sa tête qui tombe, des contorsions de tout son torse comme si elle se débattait contre un envahissement, — puis une rémission. Elle dort. Ses mains ouvertes s'étendent pour palper le visage, les épaules, les bras de la personne en face d'elle, et elle commence à parler d'une voix changée, avec un accent Irlandais. Son « moi » véritable a disparu, pour céder la place à un autre. Elle a cessé d'être la Mrs P*** établie près de Boston, dans la campagne, pour devenir un certain docteur Français, mort à Lyon, « Un étrange homme que ce docteur », me disait quelqu'un qui a suivi plusieurs séances de cette pythonisse Yankee, « vous le connaissez. Il vous connaît. Il est serviable au dernier degré, complaisant, toujours à votre disposition. C'est un parasite qui semble vouloir s'excuser de vivre aux dépens d'un autre, et un peu mystificateur avec cela… » Je n'ai jamais deviné si l'ami qui me parlait de la sorte était lui-même sérieux ou s'il plaisantait. J'imagine que l'Américain qui s'intéresse à ces phénomènes de double vue ne le sait pas lui-même. Ce qui l'attire dans des expériences semblables, c'est d'abord ce besoin d'excitation qui le poursuit à travers tous les assouvissements de la fortune, aussi intense qu'au premier jour. C'est ensuite un certain déséquilibre nerveux dont tant de personnes souffrent ici. C'est une réaction contre l'habituel excès de positivisme du monde ambiant. C'est enfin, c'est surtout l'immortel instinct du cœur de l'homme, plus vivant dans ces natures plus intactes, de percer l'obscur voile de mystère dont s'enveloppe la vie humaine. Par une compensation, où un philosophe reconnaîtrait la grande loi du balancement des organes, ce sens du mystère se fait plus aigu dans ce pays où tout est trop lucide, trop dessiné, trop voulu. C'est un trait frappant dans la psychologie des hommes d'action, que la présence chez eux d'une faculté superstitieuse, d'autant plus exaspérée qu'ils sont plus résolus et plus réfléchis. Napoléon en aura fourni un exemple très saisissant. Étant l'homme d'action qu'il est, et à un degré si intense, l'Américain ne pouvait manquer d'avoir, lui aussi, son coin d'illuminisme. Pourquoi n'avouerais-je pas qu'au cours de séances comme celle que nous donna Mrs P*** ce jour-*

là, — et encore un autre, — il est impossible de ne pas admettre que certains phénomènes de divination demeurent en effet inexplicables du point de vue purement naturel?

*Ce n'est pas au cours de ce journal de voyage qu'il convient de discuter un problème d'un ordre aussi complexe : est-il possible à une pensée de communiquer avec une autre pensée, sans l'intermédiaire d'un signe ? Mrs P*** me tenait les mains, et elle touchait en même temps une petite pendule de voyage. Cet objet m'a été légué par quelqu'un qu'elle ne pouvait pas avoir connu, — un peintre qui se tua dans des circonstances particulièrement tristes de folie momentanée. Comment arriva-t-elle à me dire et cette profession de l'ancien propriétaire de la pendule et sa folie, et le genre même de son suicide ? Y avait-il une communication entre mon esprit et son esprit à elle, dédoublé dans cette mystérieuse personnalité du docteur Lyonnais ? Mes mains, qu'elle tenait entre les siennes, lui révélaient-elles, par des frémissements perceptibles à l'hyperacuité de ses nerfs, mes impressions sous chacun de ses mots, et avait-elle conservé dans son sommeil un pouvoir de se laisser guider par ces petits jalons ? Ou bien, car il faut toujours réserver une place au scepticisme, était-elle une comédienne incomparable et qui devinait mes pensées au ton seul de mes questions et de mes réponses ?…. Mais non. Elle était sincère. Les physiologistes qui l'ont observée dans ses crises ont trop souvent reconnu le caractère magnétique de son sommeil à des indices mécaniques et qui ne trompent pas. Ce que je peux conclure des détails réellement extraordinaires qu'elle me donna à moi, un étranger de passage, sur un disparu dont je n'avais parlé à personne dans son entourage, c'est que l'esprit possède des procédés de connaître insoupçonnés de notre analyse.* […]

*À coup sûr, nulle part les recherches de la psychologie morbide ne sont poussées plus avant qu'ici, et à ce titre seul, cette visite à l'ermitage de Mrs P*** valait d'être racontée. Quand elle se réveilla de son sommeil, elle nous saisit, mon compagnon et moi, chacun par le bras, d'un geste tragique. Elle resta quelques secondes sans nous reconnaître. Puis une espèce de pâle sourire revint sur sa face lassée. La voyante céda la place à la bourgeoise de la New-England, qui nous offrit du thé, avec sa voix redevenue douce, et elle semblait avoir complètement oublié, — elle avait complètement oublié le fantastique docteur à l'accent Irlandais, rentré dans quelle contrée loin de la nôtre ? évanoui, mais où ? chimère de son imagination ? invention de sa ruse ? réalité supra-sensible ? qui saura le mot de cette énigme ?* […] »

Lettre de Paul Bourget à William James du 27 juillet 1894 :

« […] *merci de votre mot, mon cher William James, auquel je réponds tard et hâtivement* […] *si vous ne m'avez pas oublié, croyez que je pense souvent à vous et au paisible Cambridge. J'y ai remué, grâce à vous, quelques idées et la lecture que j'ai faite de toute la fin de votre livre de psychologie me reste comme un grand enseignement des* possibilités *de la science moderne de l'esprit.* […]

Tandis que vous psychisaitez [sic] *dans le voisinage de l'aimable professeur Norton, je peine sur mon Outre-Mer, vaste résumé de mes sensations d'Amérique. J'oserai vous demander de ne pas lire de livre en traduction.* […] *Je ne suis pas trop mécontent du livre, eu égard à la difficulté qu'il représentait, et j'espère n'avoir jamais violé la loi sacrée de la* privacy […] ». [1585]

*

5. La « bibliothèque philosophique de William James » conservée à Harvard

À la suite de la disparition d'Alice Gibbens James en 1923, la « bibliothèque philosophique de William James » a été léguée à l'université Harvard. L'intérêt qui s'attache à cette collection est qu'il s'agit d'une bibliothèque de travail comprenant plusieurs milliers de volumes qui portent sur des sujets philosophiques, scientifiques, médicaux et religieux imprimés en quatre langues (anglais, allemand, français, italien) et dont une grande partie a été annotée de la main du philosophe[1586]. Cette collection d'ouvrages, dont la grande majorité a été conservée dans les différentes bibliothèques de l'université, constitue donc une ressource documentaire susceptible de jouer un rôle important dans l'interprétation philosophique de l'œuvre de James puisqu'elle est étroitement reliée à son activité intellectuelle[1587]. Car elle offre l'opportunité de mettre en perspective la chronologie de ses lectures, de ses réflexions et de l'orientation de ses recherches.

Cependant, il n'existe aucun inventaire raisonné de la bibliothèque de James mais seulement une « liste » consultable à la bibliothèque Houghton et dont nous reproduisons ici une partie substantielle. L'intérêt d'un tel outil a bien été perçu par les responsables de l'édition des *Œuvres complètes* mais les conditions matérielles dans les années 1980 ne semblent pas avoir permis la réalisation de ce projet qui est évoqué dans une note :

1585 COWJ (7), p. 532-534.

1586 A. A. Roback (1941), *op. cit,* E. Taylor (1982, 1984), *op. cit.*.

1587 A ce jour, la « bibliothèque Houghton des livres rares et des manuscrits » conserve tout une partie des livres du philosophe (397 exactement ?). La « bibliothèque Francis A. Countway d'histoire de la médecine » possède quant à elle une petite centaine d'ouvrages. Mais la grande majorité des livres de James sont disséminés parmi les millions de volumes de la « bibliothèque Widener », soit la grande bibliothèque d'emprunt de l'université. Les archives James contiennent certains documents qui permettent d'envisager les raisons de cette dispersion

« […] *Il avait été envisagé, lors des étapes préliminaires de l'édition, qu'un compte-rendu complet de la bibliothèque et des annotations marginales qu'elle contient serait partie intégrante de l'édition critique. Le projet cependant a dû être abandonné et cette partie très importante des archives de James doit être laissée à l'attention de futurs éditeurs. Il y a plusieurs centaines d'ouvrages contenant beaucoup d'annotations. Ce sont probablement parmi les* Jamesiana *les moins connus et pourtant les plus prometteurs d'un point de vue philosophique qui demeurent encore inédits* ; […] »[1588].

D'autre part, les vicissitudes de la conservation de cette collection d'ouvrages engagent des problèmes critiques importants. Le premier d'entre eux tient à la dispersion d'un sous-ensemble assez singulier de cette bibliothèque de travail ; à savoir, une masse critique de près d'un millier de volumes qui a été qualifié par le légataire de « littérature irrégulière ». Or, cette dispersion tient précisément au fait que cette collection réunit des d'ouvrages qui portent sur des sujets qui ont été considérés comme « hétérodoxes » du point de vue universitaire. Près d'un siècle plus tard, cette masse d'ouvrages apparaît pourtant comme un témoin objectif de tout un pan de l'activité intellectuelle du philosophe.
Un document d'archive rend compte de ces enjeux : il s'agit de la lettre officielle de donation à la bibliothèque de l'université, rédigée par le fils du philosophe, Henry James Jr. :

« A M. Coolidge
Directeur de la bibliothèque de l'université

New York, le 24 Février 1923

Cher Monsieur Coolidge,

La bibliothèque de mon père, que j'hérite à présent de ma mère, contient une grande quantité d'ouvrages philosophiques et autres qui contiennent des marginalia. *Bien que peu d'entre ces volumes soient des éditions rares, les annotations qu'ils comportent confèrent à cette collection un intérêt manifeste, particulièrement lorsque les ouvrages sont regroupés. Dès lors, si l'université désire entreprendre de les conserver et si elle est prête à s'engager sur certaines conditions ; et notamment sur le fait que ces livres ne puissent être consultés que par des personnes qualifiées, capables de considération et de respect pour ces* marginalia*, alors nous les offrirons à l'université.*

Le professeur Perry et le docteur Rand ont déjà gracieusement consacré de leur temps à examiner la bibliothèque. Ils ont sélectionné entre 250 et 300 volumes qu'ils ont considérés comme étant dignes d'être conservés dans la réserve particulière de la collection de livres rares de l'université. Dès lors, si après que vous vous soyez

[1588] MEN, introduction.

informé par vous-même, vous désiriez accepter cette donation pour la bibliothèque, alors j'écrirai une lettre de donation plus formelle.

Dans celle-ci, je stipulerai :

(a) que ces livres ne soient pas accessibles aux étudiants en général, mais qu'ils devront être consultés tel que je l'ai indiqué plus haut,

(b) qu'avant même que cette donation prenne effet, une évaluation soit faite concernant les dépenses probables pour réparer les reliures, quand cela sera nécessaire ;

(c) qu'au moins quatre listes dactylographiées ou imprimées soient fournies, dont deux copies à mon usage : l'une devra être préservée au département de conservation de la bibliothèque et une autre dans la salle de lecture de la bibliothèque Widener.

Ce que j'ai à l'esprit, c'est que la bibliothèque de l'université ne soit pas tenue de conserver physiquement les livres en un seul groupe, mais que, dans l'hypothèse de leur dispersion, il existe une liste compréhensive de ces ouvrages qui soit facilement consultable. Je souhaiterais aussi poser la condition selon laquelle, durant les 25 prochaines années, aucune marginalia ne soit publiée sans l'accord du directeur du département de philosophie et de moi-même, ou bien, dans le cas de mon décès, de mon frère William.

La bibliothèque de mon père contient aussi 50 à 75 rayonnages de livres qu'il a collectés quand il a travaillé sur la psychologie anormale, les recherches psychiques, la « possession démoniaque » et les « variétés de l'expérience religieuse ». L'intérêt qui s'attache à cette collection n'est pas tant dû aux annotations marginales que ces livres contiennent mais surtout au fait qu'il les ait utilisés pour les travaux susmentionnés. Beaucoup d'entre ces ouvrages sont assignables à la vaste catégorie dite de « littérature excentrique » [crank literature]. À ce titre, ils présentent un caractère unique et éphémère et ne sont donc pas substituables. Cette collection sera elle aussi offerte à la bibliothèque comme don, à la seule condition qu'une liste de ces ouvrages soit établie de la même façon que pour le reste de la collection. […]. *- Henry James. »*[1589]

Cette lettre présente l'ensemble des enjeux qui s'attachent à la conservation de la bibliothèque de James. Du point de vue de notre hypothèse de lecture, il est significatif d'apprendre que les préposés officiels à la conservation des archives, le Professeur Perry, alors directeur du département de philosophie et Benjamin Rand, le directeur de la bibliothèque du département, ont sélectionnés les ouvrages qu'ils ont jugés « dignes » de figurer dans la réserve des livres rares. Pour la plupart, ce sont des ouvrages de philosophie qui sont souvent annotés et dont certains ont été dédicacés par des auteurs célèbres. En revanche, les ouvrages plus « techniques » ou « savants » ont été jugés secondaires et relégués à une procédure de conservation simple.

[1589] Houghton Library of Harvard University bMS am, 1092**. (4579).**

L'expression de « littérature irrégulière » est elle aussi significative, tout comme le fait qu'Henry James ait souligné à dessein le caractère « unique et éphémère » de cette collection. Près d'un siècle après leur donation comme collection à préserver, ces ouvrages offrent un contrepoint à l'image publique et discutée de la philosophie de James car ils témoignent de son intérêt manifeste pour ces « documents humains » qui rendent compte d'expériences psychologiques hors cadres. Conformément à l'une des clauses de la donation, une liste de ces ouvrages a dûment été établie.

Extraits de la « liste des livres et des brochures de la bibliothèque de William James » déposés à la bibliothèque de l'université Harvard par sa famille en 1923[1590].

Psychologie anormale et sujets affiliés

Maladies mentales

Reid, J., *Essays on Hypocondria, and others nervous af*fections. 2de edition, with considerable additions, London, Longmann, 1821.

Rush, B., *Medical inquiries and observations upon the diseases of mind*, 5th ed. Philadelphia, Grigg, 1835.

Prichard, J.C., *A treatise on insanity and other disorders affection of the mind*, Philadelphia, Girgg, 1837.

Esquirol, J. E., *Des maladies mentales, considérées sous les rapports médical, hygiéniques et médico-légal.* 2. vol.*,* Paris, Baillière, 1838.

Broussais F., *De l'irritation et de la folie*, 2e ed. Paris Baillière, 1839.

Ideler, K.W, *Biographien geisteskranker in ihrer psychologischen entwickelung*, Berlin, Schroeder, 1841.

Calmeil, L., De *la folie, considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire, depuis la renaissance des sciencesen Europe jusqu'au XIXe siècle,* 2. vol. Paris, Baillière, 1845.

Blumhardt, C., *Vertheidigunggeschricht gegen Herrn. Dr. de Valenti.* Reutligen, Kurtz, 1850.

Moreau, J. J., *La psychologie morbide*, Masson, 1859.

Winslow, F., *On obscure diseases of the brain and disorders of the mind.* Philadelphia, Blanchard, 1860.

1590 Hougthon, bMS am, 1092. **(4579)** *List of books and pamphlets [owned by William James].* TS. (carbon copy); [n.p.] 1923.130s.(130p.)

Krafft–Ebing, R. (von), *Die sinnedelerium*, 1864.

Lehrbuch der Psychiatrie, 1888.

Greisinger, W., *Die pathologie und therapie des psychischen krankheiten*, 2te, Stuttgartt, Krabbe, 1867.

Elam, C., *A physician's problems*. London, Macmillan, 1869.

Schroeder van der Kolk, J.L.C., *The pathology and therapeutics of mental diseases*, tr. from german by J.T. Rudall, London, Chruchill, 1870.

Storer, H.R, *The causation, course and treatment of reflex insanity I women*, Boston, Lee, 1871.

Krishaber, M., *De la névropathie cérébro-cardiaque*, Paris, Masson, 1873.

Bastian, H.C., *On paralysis from brain diseases in its common forms*, New York, Appleton, 1875.

Semal, F., *De la sensibilité générale et de ses altérations dans les affections mélancoliques*, Paris, Donnaud, 1875

Charcot, J.M., *Leçons sur les localisations dans les maladies du cerveau*. 1er fascicule, Paris, Delahaye, 1876.

Erb, W., *Die krankheiten der peripheren-cerebrospinalen nerven*, 2te aufl. Leipzig, Vogel, 1876.

Folsom, C. F., *Diseases of the mind. From the 8th annual report of the State Board of Health of Massachusetts*, Boston, Wright, 1877.

Pitres, A., *Recherches sur les lésions du centre ovale des hémisphères cérébraux*. Paris, Delehaye, 1877.

Boettger, H., *Die nahrungsverweigerung des irren*, Leipzig, Zangenberg, 1878.

Garnier, P.E., *Des idées de grandeur dans le délire de persécution*, Paris, Delahaye, 1878.

Maudsley, H., *The pathology of mind. Being the 3rd ed. of the second part of the Physiology and the Pathology of Mind, recast, enlarged, and rewritten*, New York, Appleton, 1880.

Wernicke, C., *Ueber den wissenschaftlichen standtpunkt in der psychiatrie*, Cassel, Fischer, 1880.

Meynert, T., *Psychiatrie*, Wien, 1884.

Hammond, W.A., *On certain conditions of nervous derangement*, New York, Putnam, 1881.

Mitchell, S.W., *Lectures on diseases of the nervous system, especially in women*, Philadelphia, Lea, 1881.

Ribot, T. *Les maladies de la mémoire* ; et *les maladies de la volonté*, 2 in 1, Paris, Baillière, 1881, 1883.

Pick, A., « Zur pathologie des gedächtnisses », Abdruck aus dem *Archives für Psychiatrie*, Bd. XVII, heft 1. Berlin, Hirschwald, 1884.

Carnochan, J. M., « Cerebral localization and its relation to insanity ». Reprint from the *Medico-legal Journal*, New York, Vail, 1884.

Clouston, T.S., *Clinical lectures on Mental Diseases*, Philadelphia, Lea, 1884.

Meynert, T., *Psychiatrie: klinik der erkrankungen des vorderhirns*. Erste hälfe, Wien, Braumüller, 1884.

Ireland, W.W., *The blot upon the brain*, New York, Putnam, 1886.

Nothnagel, H. – Naunyn, B., *Uber die localisation des gehirnkrankheiten*, Wiesbaden, Bergmann, 1887.

Pick, A., « Mittheilungen aus der psychiatrischen klinik in Prag ». Separatabdruck aus *Jahrbücher für psychiatrie*, VIII, Leipzig, Deuticke, 1887.

Krafft-Ebing, R. (von), *Lehrbuch der Psychiatrie*, 3rte, Stuttgart, Enke, 1888.

Möbius, P. J., *J-J Rouseau's krankheitgeschichte*, Leipzig, Vogel, 1889.

Noyes, W., « Clinical history and autopsy of a case of general paresis of nine years's duration ». Reprinted from the '*Journal of Nervous and Mental Disease'*, August 1889.

Pick, A., « Die diagnose des progressiven paralyse in ihrem prodromalstadium ». Sonderabdruck aus *Prager Med. Wochenschritt*, n° 41, 1889.

Lewis, W.B., *A text-book on mental dise*ase, Philadelphia, Blakiston, 1890.

Pick, A., « Ueber geisteskrankheit nach influenza ». Separatabdruck aus *Neurologisches centralblatt*, n°4, 1890, Leipzig, Veit 1890.

Cotard, J., *Etudes sur les maladies cérébrales et mentales*, Paris, Baillière, 1891.

Cowles, E., *Neurasthenia and its mental symptoms*, The Shattuck lectures, 1891, Boston, Clapp, 1891.

Delbrück, A., *Die pathologischen lüge und die psychisch abnormen schwindler*, Stuttgart, Enke, 1891.

Koch, J.L.A, *Die psychopatischen minderwertigkeiten*. I-III abteilung, Ravensburg, Maier, 1891-1893.

Putnam, J. J., « A group of cases of scleroses of he spinal cord associated with diffuse collateral degeneration ». Reprinted from the *Journal of Nervous and Mental Diseases*, Feb., 1891.

Baker, S., « The neuro-psychical element in conjugal aversion ». Reprinted from the *Journal of Nervous and Mental Disease*, sept. 1892.

Magnan V. – Sérieux, P,. *Le délire chronique à évolution systématique*, Paris, Masson, 1892.

Matthieu, A., *Neurasthénie*, Paris, Rueff, 1892.

Baker, S., « Ocular psychalgia ». Reprinted from *The American Journal of Insanity*, April, 1893.

Beaujeu, M., *Psychologie des premiers Césars*, Paris, Masson, 1893.

Magnan, V., *Leçons cliniques sur les maladies mentales*, 2e ed., Paris, Bureaux du progrès médical, 1893.

Recherches sur les centres nerveux ; alcoolisme, folie des héréditaires dégénérés, paralysie générale, médecine légale, Paris, Masson, 1893.

Friedmann, M., *Ueber der Wahn*, Wiesbaden, Bergmann, 1894.

Séglas, J., *Le délire des négations*, Paris, Masson, 1894.

Ziehen, T., *Psychiatrie : für ärzte und studirende bearbeitet*, Berlin, Wreden, 1894

Chaslin, P., *La confusion mentale primitive : stupidité, démence aigüe, stupeur primitive*, Paris, Asselin, 1895.

Hitzig, E., *Ueber den quärulantwahnsinn*. Leipzig, Vogel, 1895.

Marrel, P., *Les phobies : essai sur la psychologie pathologique de la peur*, Paris, Alcan, 1895.

Hallervorden, E., *Arbeit und wille: ein kapitet klinischer psychologie zur grundlegung der psychohygiene*, Würzburg, Studer, 1896-1897.

Kraepelin, E., *Psychiatrie : ein lehrbuch für studirende und ärtze*, 5te, Leipzig, 1896.

Meyer, A., « *Diagnosis of nervous disease* », Reprinted from *Medicine*, Aug. 1896, Detroit, Davis, 1896.

Van Giesson, I., « The toxic basis of neural diseases. Section I: remark on the relation of auto-intoxication to neural diseases ». *The State Hospital Bulletin*, vol. 1, n°4, 1896, Utica, NY, 1896

Wernicke, C., *Grundrisse des Psychiatrie, I. Psychophysiologie einleitung; II, Die paranoischen zustände*, Leipzig, Thieme, 1894-96.

Putnam , J.J, *Neurasthenia*. Extracted from a larger work pp 549-595, 1897.

Janet, P. *Névroses et idées fixes*, 2 vol., Alcan, 1898.

Meyer, A., « Critical review of the data and general methods and deductions of modern neurology. Parts 1 and 2 » . Reprinted from *The Journal of Comparative Neurology*, vol. VIII, N° 3-4, 1898.

Taylor, E.W, *Types of habit neuro-psychoses*. Read at the annual Meeting of the Mass. Medical Society, june 8, 1898.

Goodhart, S. P., « Psychopathology and Neurology ». Reprinted from *Deutsche zeitschrift für nervenhailkunde*, April 1899.

Sidis, B., *Psychopathological researches: studies in mental dissociation*, New York, Stechert, 1902.

Janet, P., *Les obsessions et la psychasthénie*, Paris, Alcan, 2 in 1, 1903 – 1905.

Sollier, P., *Les phénomènes d'autoscopie*, Paris, Alcan, 1903.

Janet, P., « The psychopathological crises ». Reprinted from *the Boston Medical and Surgical Journal*, vol. CLII, n°4, Jan. 1905, Boston, Old Corner Book Store, 1905.

« A propos du déjà-vu ». Extrait du *Journal de psychologie normale et pathologique'*, 2e années, n°4 Juillet-Août 1905, Paris, Alcan, 1905.

Lowenfeld, L., *Sexualleben und nervenleiden*, Wiesbaden, Bergmann, 1906.

Sidis, B., « Studies in psychopathology ». Reprinted from the *Boston Medical and Surgical Journal*, vol. CLVI, n° 11-15, March-April 1907, Boston, Heath, 1907

Putnam, J.J., « The Treatment of psychasthenia from the standpoint of social consciousness ». Extracted from *The American Journal of the Medical Sciences*, Jan. 1908.

Langdon, F.W., *Diagnosis of insanity. An address to the Mountgomery County Medical Sociey*, Dayton, Ohio, April 16 1909

Collins, J., « Letters to a neurologist ». Second series. Reprinted from *The Medical Record*. New York, Wood, 1910.

Beers, Clifford, *A Mind that found itself*, New York, Longmans, 1909.

Jung, C. G., *Zur psychologie und pathologie sogenannter occulter phänomene*, Leipzig, Mutze, 1902.

Aphasie

Wernicke, C., *Der aphasische symptomencomplex*, Breslau, Cohn, 1874.

Krussmaul, A., *Die störungen der sprache*, Leipzig, Vogel, 1877.

Pick, A., « Zur lehre von den sog. Hypocondrischen anfällen nebst bemerkungen zur pathologie des motorischen sprachvorstellungen ». Sonderabdruck aus *Prager Med. Wochenschrift*, n°13, 1889.

Wallascheck, R., « Uber die bedeutung der aphasie für dem musikalischen ausdruck ». Separat-aubdruck aus der *Vierteljahrschrift für muskwissenschaft*, VII. Jahrgang, heft 1, 1891, Leipzig, Breitkopf, 1891.

Séglas, J., *Des troubles du langage chez les aliénés*, Paris, Rueff, 1892.

Bastian, H.C., « The Lumleian lectures on some problems in connection with aphasia and other speech defects ». Reprinted from *The Lancet*, April, 3, 10, 34, and May, 1 1897, London, 1897.

Vailati, G., « Il linguaggio come ostacolo alla eliminazione di contrasti illusori ». Estratto da *Il Rinnovamento*, anno II, fasc. 5-6, Milano, 1908.
Crime

Noellner, F., *Criminal-psychologische denkwürdigkeiten*, Stuttgart, Cotta, 1858.

Macé, G., *Mon musée criminel*, Paris, Charpentier, 1890.

Wood, H.C., « The relation of neurotic insanity to crime ». Reprinted from *The International Medical Magazine*, July, 1892. Philadelphia, Lippincott, 1893.

Macdonald, A., *Abnormal Man ; being essays on education and crime and related subjects*, Washington, Government Printing Office, 1893.

« The Trial, execution, autopsy and mental status of Leon F. Czolgozs, alias Fred Nieman, the assassin of President McKinley ». Reprinted from *The Medical News*, Jan. 4, 1902, New York, Lea, 1902.

Arnold, G.F., *Psychology applied to legal evidence and other constructions of law*, Calcutta, Thacker, 1906.

Dégénérescence

Dallemagne, J., *Dégénérés et déséquilibrés*, Bruxelles, Lamertin, 1895.

Magnan, V. – Legrain, M., *Les dégénérés : état mental et syndromes épisodiques*, Paris, Rueff, 1895.

Nordau, M., *Degeneration*, tr. from the 2e ed., New York, Appleton, 1895.

Talbot, E.S., « Degenaracy and political assassination », Reprinted from *Medicine*, Dec. 1901, Detroit, Warren, 1901.

Rêves et sommeil

Hammond, W.A., *Sleep and its derangements*, Philadelphia, Lippincott, 1896.

Greenwood, F., *Imagination in dreams and their study*, London, Lane, 1896.

Crichton-Browne, Sir J., *On dreamy mental states*, Cavendish Lectures, London, Baillière, 1895.

Lang, A, *The book of dreams and ghosts*, London, Longmanns, 1897.

Sanctis, S. de, *I sogni: studi psicologici e clinici*, Torino, Bocca, 1899.

Freud, S., *Uber der Traüm*, Wiesbaden, Bergmann, 1901.

Bigelow, J., *The mystery of sleep*, 2d ed. rewritten and much enlarged, New York, Harper, 1903.

Maeder, A., « Intorno *all'ignoto: une voie nouvelle en psychologie, Freud et son école* »
Extracted from *Coenobium*, vol. 1, anno 3, 1909. pp 97-115.

Extase

Janet, P., « Une extatique ». Extrait *du Bulletin de l'Institut psychologique international*, Juillet-Août-septembre, 1901, Hôtel des sociétés savantes, Paris, 1901.

Achelis, T., *Die ekstase in ihrer kulturelen bedeutung*, Berlin, Räde, 1902.

Epilepsie

Schroeder van der Kolk, J.L.C., *On the minute stucture and functions of the spinal chord and medulla oblongata, and on the proximate cause and rational treatment of epilepsy*. Translated from the original, by W.D. Moore, London, New Sydenham Society, 1859/

Pick, A., *Epileptische geistesstörung. Separat-abdruck aus der Real-encyclopädie der gesammten heilkunde*. 2te, Wien, Urban, [1884 ?]

« Zur klinik der epilsptischen bewusstseinsstörungen, zugleich ein beitrag zue therapie des reflexepilepsie ». Sonderabdruck aus der *Zeitschrift für heilkunde*, bd. X. Prag, Haase, 1889.

Génie

Lombroso, C., *The man of genius*, London, Scott, 1891.

Nisbet, J. F., *The insanity of genius*, 3rd ed. London, Ward, 1893.

Mendel, E., *Genie und Entartung.* 2te aufl. Berlin, Coblentz, 1894.

Lombroso, C., *Entartung und genie*. Gesammelt und unter mitwirkung des verfassers deutsch herausgegeben von H. Kurelle, Leipzig, Wigand, 1894.

S., L., *Religious Genius*, London, Hodder, 1905.

Hallucinations

Brierre de Boismont, *Des Hallucinations*, 3e ed, entièrement refondue, Paris, Baillière, 1862.

Lane, E.B, « Hallucinations in the insane », Reprinted from the *Boston Medical Journal*, Sept. 10, 1891, Boston, Damrell, 1891.

Parish, E., *Uber die trugwahrnehmung: (hallucination und illusion). Schriften des Gesellschaft für psychologische forschung,* II, Leipzig, 1894.

Hypnotisme

Rossi-Pagnoni, F., Moroni, L., *Quelques essais de médiumnité hypnotique*. Traduit par M. Vigné, Paris, Librairie des sciences psychologiques, 1889.

Luys, J., *Leçons cliniques sur les principaux phénomènes de l'hypnotisme*, Paris, Carré, 1890.

Bernheim, H., *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, Paris, Doin, 1891.

Schmidkunz, H., « Der hypnotismus », *Hygiea,* pp 9-12, Stuttgart, Zimmer, 1891.

Howard, W.L., *Hypnotism as a therapeutic agent*. Baltimore, American job office, 1893.

Muller, R., *Des hypnotische hellseh-experiment*. II. Band : - *Das normale bewusstsein*, Leipzig, Strauch, 1898.

Imbert-Gourbeyre, A., *L'hypnotisme et la stigmatisation*, Paris, Bloud, 1899.

Bramwell, J.L., *Hypnotism : its history, practice and theory*, London, Richards, 1903.

Constans, A., *Relation sur une épidémie d'hystéro-démonopathie en 1861*, 2e ed. Paris, Delahaye, 1863.

Richer, P., *Etudes cliniques sur la grande hystérie, ou hystéro-épilepsie*. 3e ed. revue et considérablement augmentée, Paris, Delahaye, 1885.

Krieger, J.A., « Novel manifestations in hysteria », *St. Louis Courier of Medicine*, vol. II, n°4, April 1890, pp-226-231, St. Louis, Continental printings & Co., 1890

Janet, P., « L'anesthésie hystérique ». Extrait des *Archives de neurologie*, n° 69 et 70, paris, 1892 .

Breuer, J., Freud, S., *Studien über hysteria*, Leipzig, Deuticke, 1895.

Ingegnieros, J., *Le language musical et ses troubles hystériques*, Paris, Alcan, 1907.

Janet, P., *The major symptoms of hysteria : 15 lectures given in the Medical School of Harvard University*, New York, Macmillan, 1907.

Mélancolie

Krafft-Ebing, R (von), *Die Melancolie*, Erlangen, Enke, 1874.

Dumas, G., *Les états intellectuels dans la mélancolie*, Paris, Alcan, 1895.

Roubinovitch, J., Toulouse, E., *La mélancolie*, Paris, Masson, 1897.

Mesmérisme (ou Magnétisme animal)

Husson, H.M., *Report on the magnetical experiments made by the commission of the Royal Academy of Medicine of Paris*. Translated from the French and preceded by an introduction by C. P. St Sauveur, Boston, Hitchcock, 1836.

Newnham, W., *Human magnetism: its claims to dispassionate inquiry. Being an attempt to show the utility of its application for the relief of human suffering*, New York, Wiley, 1845.

Kluge, C.A.& F. *, Versuch einer darstellung einer des animalischen magnetismus als heilmittel*. 3e aufl. Berlin, Realschulbuchhandlung, 1818.

Legger, T., *Animal magnetism or psychodynamy*, New York, Appleton, 1846.

Gregory, W., *Letter to a candid inquirer on animal magnetism*, London, Taylor, 1851.

Mayo, H., *Popular superstitions and the truths contained therein, with an account of mesmerism*. From the 3rd London ed., Philadelphia, Lindsay, 1852.

Morin, A. S., *Du magnétisme et des sciences occultes*, Paris, Baillière, 1860.

Fahnestook, W.B., *Statuvolism, or artificial somnambulism ; hitherto called mesmerism, or animal magnetism,* Chicago, Religio-philosophical Publishing House, 1871.

Binet, A., Féré, C. *Le magnétisme animal*, Paris, Alcan, 1887.

Personnalité

Stevens, E.W., *The Wateska wonder; the case of Mary Lurancy Venuum ; and Mary Reynolds, a case of double consciousness*. By W.S. Plummer. Chicago, Religio-philosophical Publishing House, 1871.

Mitchell, S.W., *Mary Reynolds, a case of double consciousness*, Philadelphia, Dornan, 1889.

Dessoir, M., *Das Doppel-ich*, Leipzig, Günther, 1890.

Binet, A., *Les altérations de la personnalité*, Paris, Alcan, 1892.

Baker, S., « Etiological significance of heterogeneous personality ». Reprinted from the *Journal of Mental and Nervous Disease*, Sept. 1893.

Sidis, B., Goodhart, S.P.*, Multiple personality*, New York, Appleton, 1905.

Boutroux, E., « Le moi subliminal », Extrait du *Bulletin de l'institut général psychologique*, 8e année, N°2, 1908, Paris, au siège de la société.

Bruce, H.A. *The Riddle of personality*, New York, Moffat, 1908.

Possession (démonisme)

Kerner J., *Geschischten besessener neuerer zeit: beobachtungen aus dem gebiete kakodämonisch-magnetischer erscheinungen*, Karlsruhe, Braun, 1834 [2 exemplaires 1845]

Nachricht von dem vorkommen des besessenseyns eines dämonisch-magnetischen leidens und seiner schon im alterthum bekannten heilung durch magisch-magnetisches einwirken, Stuttgart, Cotta, 1836.

Nevius, J.L., *Demon Possession and allied themes*, 2d ed. Chicago, Revell, 1896.

Peebles, J.M., *The demonism of the ages, spirit obsessions so common in spiritism, oriental and occidental occultism*, Battle creek, Peebles Medical Institute, [cop. 1904.]

Recherche psychique

Denton, W and E., *Nature's secrets; or Psychometric researches*, London, Houlston, 1863.

American Society for Psychical Research, Proceedings, vol 1., n° 1-4, 1885-1889, Boston, Damrell, 1885-1889

Gurney, E., Myers, F.H.W., Podmore, F., *Phantasms of the living*, 2 vol., London, Thübner, 1886.

Cumberland, S., *A thought-reader's thought*, London, Low, 1888.

Du Prel, C., *Die monistische seelenlehre : ein betrag zur lösung des menschenrätsels*, Leipzig, Gunther, 1888.

Janet, P. *L'automatisme psychologique*, Paris, Alcan, 1889.

Savage, M.J., *Psychics : facts and theories*, Boston, Arena Publishing Co., 1893.

Dailey, A.H., *Mollie Fancher, the Brooklyn enigma*, Brooklyn, 1894.

Myers, F.W.H, « The Drift of Psychical research ». Reprinted from *The National Review*, oct. 1894.

Society for Psychical Research, Proceedings, vol. IX, part XXIX, Dec. 1895, London, Kegan Paul, 1895

Rochas, A. (de), *L'extériorisation de la sensiblité,* Paris, 2e ed., Chamuel, 1895.

L'extériorisation de la motricité, Paris, Chamuel, 1896.

Underwood, S.A., *Automatic writing, with other psychic experiences*, Chicago, 1896.

Mason, R.O., *Telepathy and the subliminal self: an account of recent investigations regarding hypnotism, automatisms, dreams, phantasms and related phenomena*, New York, Holt, 1897.

Podmore, F., *Studies in Psychical Research*, New York, Putnam, 1897.

Guicciardi, G., Ferrari, G.C., *Il lettore del pensiero "John Dalton"*, Reggio-Emilia, Calderini, 1898.

Society for Psychical Research, Proceedings, vol. XIII, part XXXIII, Feb. 1898, London, Kegan Paul, 1898

Gibier, P., *Psychism: analysis of things existing.* 3rd ed. New York, Bulletin Publishing Co., 1899.

Petrovo-Solovovo., « Observations et expériences avec le medium Sambor ». *Annales des sciences psychiques,* 9e année, n° 6, Nov-Dec. 1899, Paris, Alcan, 1899.

Spoer, A.G.F., *Essays in psychical research*, London, Redway, 1899.

Hodgson, R., « Report on six sittings with Mrs Thompson ». Reprinted from *the Proceedings of the Society for Psychical Research*, part XLIV, June, 1902.

Langley, S.P., « The fire walk ceremony in Tahiti ». From the *Smithonian Report for 1901*, pp. 539-544. Washington Gov't printing office, 1902.

Lodge, O., « Address by the President », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. XVII, part XLIII, March 1902, London, Johnson, 1902.

Savage, M.J., *Can telepathy be explained ? Results of Psychical Research*, New York, Putnam, 1902.

Maxwell, J., *Les phénomènes psychiques*, Paris, Alcan, 1903.

Society for Psychical Research, *Combined Index to Phantasms of the Living*, vol. 1-2.

The Proceedings of the Society for Psychical Research, vol. 1-15.

The Journal of the Society for Psychical Research, vol. 1-9.

The Proceedings of the American Society for Psychical Research, London, Johnson, 1904.

Bennett, E.T, *Automatic speaking and writing : a study*, London, Johnson, 1905.

Hyslop, J.H, *Science and a future life*, Boston, Turner, 1905.

Society for Psychical Research, *Journal,* n° CCXXXII, vol. XII, Oct.1906, London, the Society's Rooms, 1906.

Funk, I.K, *The Psychic Riddle*, New York, Funk, 1907.

Carrington, H., *The coming science*, Boston, Small, 1908.

Eusapia Palladino and her phenomena, New York, Dodge, 1909.

Flammarion, C., *Mysterious psychic forces*, Boston, Small, 1907.

James, W., « Report on Mrs Piper's Hodgson Control », *Reprinted from the PSPR*, vol. XXIII, part. LVIII, London, 1909.

Robbins, A.M., *Both sides of the veil*, Boston, Sherma, 1909.

Troland, T., *A technique for experimental study of telepathy and other alleged clairvoyant processes; a report of the work done in 1916-1917, at the Harvard Psychology Laboratory*, Albany, Brandow, 1917.

Spiritisme

Calmet, A., *Traité sur les apparitions des esprits, et sur les vampires, ou les revenants de Hongrie, de Moravie etc.* Nouvelle ed. revue corrigée et augmentée, 2. vol. Paris, Debure, 1751.

Lenglet-Dufresnoy, N., *Recueil de dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions et les songes*, 2 vol. Avignon, Leloup, 1751.

Physical theory of another life. By the author of *Natural history of enthusiasm*, 2ed. New York, Appleton, 1836.

Kerner, J., *Eine Erscheinung aus der nachbebiete der natur*. Stuttgart, Cotta, 1836.

Davis, A.J., *The principles of nature, her divine revelations, and a voice to mankind*, New York, Lyon, 1847.

Marsh, L., *The apocastastasis; or, progress backwards*, Burlington, Goodrich, 1854.

Mahan, A, *Modern mysteries explained and exposed*, Boston, Jewett, 1855.

Bertolacci, W.R., *Christian spiritualism*, London, Faithfull, 1864.

Lévi, E., *La science des esprits*, Paris, Baillière, 1865.

Dixon, W.H., *Spiritual wives*, London, Hurst, 1868.

Davis, A.J., *The present age and inner life: ancient and modern spirit mysteries classified and explained*, 3d ed. Boston, White, 1870.

Crookes, W., « Researches in the phenomena of spiritualism ». Reprinted from the *Quaterly Journal of Science*, 1871-1874, London, Burns, 1874.

London Dialectical Society. *Report on spiritualism and a selection from the correspondence*, London, Burns, 1874.

Olcott, H.S., *People from the otherworld*, Hartford, American Publishing Co., 1875.

Zöllner, J. K. F., *Die transcendentale physik und die sogenannte philosophie ; eine deutsch antwort auf eine « sogenannte wissenschaftliche frage »*, Leipzig, Staackman, 1879.

Truesdell, J. W., *The bottom facts concerning the science of spiritualism*, New York, Carleton, 1884

Butterworth, H.T., *Reminiscences and memories of H.T Butterworth, and Nancy Irvin Wales, his wife with some account of their golden wedding*, Nov. 3, 1860, Lebanon, Lebanon Gazette Printing Co., 1886.

Brackett, E.A., *Materialized apparitions: if not beings from another life, what are they ?,* Boston, Colby, 1886.

Maudsley, H., *Natural causes and supernatural seemings*, London, Kegan Paul, 1886.

Seybert Commission. *Preliminary report of the commission appointed by the University of Pennsylvania to investigate modern spiritualism, in accordance with the request of the late Henry Seybert*, Philadelphia, Lippincott, 1887.

Theobald, M., *Spirit workers in the home circle*, London, Unwin, 1887.

Pusch, L., *Spiritualistische philosophie ist erweiterter realismus*, Leipzig, Mute, 1887.

Aksakow, A. N., *Anismus und spiritismus*, 2 vol., Leipzig, Mute, 1890.

Bartlett, G. C., *The Salem seer: reminiscences of Charles H. Foster*, New York, US Book Co., 1891.

Revelations of a spirit-medium; or, Spiritualistic mysteries exposed. By A. Medium, St Paul, Farrington, 1891.

Weatherly, L. A., *The supernatural*, Bristol, Arrowsmith, 1891.

Daniels, C. L., *As it is to be*, Franklin Mass., C.L. Daniels, 1892.

Du Prel, C., *Das rätel des Menschen; einleitung in das stadium der geheimwissenschaft*, Leipzig, Reclam, 1892.

Kerner, J., *Die seherin von Prevorst*, 6te aufl. Stuttgart, Cotta, 1892.

Ermacora, G. B., *I fatti spiritici e le ipotesi affretatte*, Padova, Drucker, 1892.

Some account of the vampire of Onset, past and present, Boston, Woodberry, 1892.

Benedikt, M., *Second life; das seelen-binnen-leben des gesunden und kranken menschen. Separat-abdruck aus der Wiener-klinik*, Wien, Urban, 1894.

Du Prel, C., *Die entdeckung der seele durch die geheimwissenschaft*, Leipzig, Günther, 1894.

Lang, A., *Cock-lane and common sense*, London, Longmanns, 1894.

Moses, W. S., *Spirit teachings*, Memorial ed., London, London spiritualist Alliance, 1894.

Wilmot, T. S, *Twenty photographs of the risen dead*, Birmingham Midland Educational Co., Lts, 1894.

Knowles, E. R., *The supremacy of the spiritual*, Boston, Arena Publishing Co., 1895.

Hodgson, R., « Glimmerngs of a future life », *The Forum*, vol. WII, n°2, Apr. 1896, New York, Forum Publishing and Co.

Hubbard, H. S., *Beyond*, Boston, Arena Publishing Co., 1896.

Hurst, L., *Lulu Hurst, the Georgia wonder, writes her autobiography, and for the first time explains and demonstrates the great secret of her marvellous power*, Rome, Ga. Lulu Hurst Book Co., 1897

What say the scriptures about spiritualism ? Proofs that it is demonism, Allegheny, Watch tower tract and Bible society, 1897.

Writing, L., *After her death*, Boston, Roberts, 1897.

Falcomer, M. T., *Contributi di fatti per la soluzioni delproblema di psicologia: Pro e contra le spiritismo?*, Allessandria, La Provincia, 1898.

Gessman, G. W., *Katechismus der sympathielehre*, Berlin, Siegismund, 1896.

Hall, T. B., *The purity and destiny of modern spiritualism*, Boston, Cupples, 1899.

Savage, M. J., *Life beyond death*, New York, Putnam, 1899.

Weinel, H., *Die wirkungen des geistes und der geister im nachapostolischen zeitalterbis auf Irenäus*, Freiburg, Mohr, 1899.

Tuttle, H., *Mediumship and its laws : its condition and cultivation*, 3rd ed., Chicago, Progressive Thinker Publishing Co., 1900.

Harris, J., *Inferences from haunted houses and haunted men*, London, Wellby, 1901.

Podmore, F. *Modern spiritualism; a history and criticism*, 2 vol., London, Methuen, 1902.

Tuttle, H., *Arcana of spiritualism; a manual of spiritual science and philosophy*, Chicago, Francis, 1904.

Morelli, G., « La realtà dello spirito nell' esperienza religiosa: saggio critico a proposito dell' ultimo libre di William James », Milano, Presso la rivista *Luce e Ombra*, 1905.

Carrington, H., *The physical phenomena of spiritualism, fraudulent and genuine*, Boston, Tuner, 1907.

Chiappelli, A., *La soppravvivenza umana e la psichologia moderna, Dalla Nouva antologica*, 16 maggio 1907, Roma, 1907.

Morselli, E., *Psicologica e spiritismo*, 2 vol., Torino, Bocca, 1908.

Tindall, F., *Spiritual Chirstianity revealed by occultism*, London, Christian Occult Society.

Flournoy, T., *Esprits et mediums*, Genève, Kündig, 1911.

McKenzie, J. H., *Spirit intercourse : its theory and practice*, 5th ed., London, Simpkin, 1916.

Spiritisme (ouvrages écrits automatiquement)

Newbrough, J. B., *Oahpse : a new bible in the words of Jehovih and his angle ambassadors*, Boston, 1891.

Pettis, O. G., *Autobiography of Jesus of Nazareth; being his historical life given by himself though the inspiration of the scribe*, 1894.

Fitler C. H., *New thoughts on Shakespeare, Richelieu, Napoléon, Cleopatra, Dickens, Solomon, Kant, Goethe, Renan, Burns, Longfellow, Dante, Victor Hugo, Milton*. Philaldelphia, 1898.

Price, C. I., *The scribe of a soul*, Seattle, 1906.

Spivey, T. S., *Lavius Egyptus; or, the unveiling of the Pythagorean senate*, Cincinatti, Spivey, cop. 1903.

Signora X., *La vita di Gesu; opera medianica*, dettata da lui stesso alla signora X, 2da ed. Roma, Volpi, 1907.

Somnambulisme

Perry, L. (de), *Les somnambules extra-lucides*, Paris, Baillière, 1897.

Flournoy, T., *Des Indes à la planète Mars : essai sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*, Paris, Alcan, 1900.

Suggestion

Schmidkunz, H., *Psychologie der suggestion*, Stuttgart, Enke, 1892.

Schrenck-Notzing, A. (von), *Die suggestion-therapie bei krankhaften erscheinungen des geschlechtssinnes*, Stuttgart, 1892.

Binet, A., Henri, V., « De la suggestibilité naturelle chez les enfants ». Extracted from *Revue Philosophique*, t. 38, Oct. 1894.

Lipps, T., *Zur psychologie der suggestion*, Leipzig, Barth, 1897.

Krebs, S. L., *The law of suggestion : a compedium for the people*, 1st ed., Chicago, Science Press, 1906.

Keatinge, M. W., *Suggestion in education*, London, Black, 1907.

Suicide

Brierre de Boismont A., *Du suicide et de la folie suicide*, 2de ed. revue et aug. Paris, Baillière, 1865.

Stranan, S. A .K, *Suicide and insanity: a physiological and sociological study*, 2d ed.London, 1894
.

Sorcellerie

Bodin, J., *De la démonomanie des sorciers*, Paris, 1580.

Del Rio, M., *Disquisitionum magicarum libri sex. Nunc secundis curis auctior longe, additionibus multis passim insertis: correctior quoque mendis sublatis*, Venetis, Franciscis, 1606.

Bekker, B., *Die bezauberte welt : oder, Eine gründliche untersuchung des allgemeinen aberglauben betreffend die art und das vermögen, gewalt und wirckung des satans und der bösen geister über den menschen*. Aus dem holländischen nach der letzten von authore vermehrten ed. Amsterdam, von Dahlen, 1693.

Hutchinson, F., *An historical essay concerning witchcraft*, 2de ed. with considerable additins, London Knaplock, 1720.

Hauber, E. D., *Biblioteca, acta et scripta magica, Gründliche nachrichten und urtheile von sölchen büchern und handlungen welche die macht des teufels in leiblichen dingen betreffen*, 36 stücke in 6 bände, Lemgo, Meyer, 1738-45.

Baroni Calvacabo, C., *L'impotenza del demonio di transportare a talento paer l'aria da un luogo all'altro I corpi umani*, Roveroto, Marchesani, 1753.

Horst, G. C., *Zauber-bibliothek; oder, Von zauberei, theurgie une mantik, zauberern, hexen, und hexenprocessen, dämonen, gespenstern, geistererscheinungen*, I-VI, theil, 6 vol. Mainz, Kupferberg, 1821-1826.

Meinhold, W., *Maris Schweidler, die Bernsteinhexe*, Berlin, Duncker, 1843.

Salverte, E., *The philosophy of magic, prodigies and apparent miracles*. From the French with notes illustrative, explanatory, and critical by A. T. Thompson, 2 vol. London, Bentley, 1846.

Smedley, E., *The occult sciences: sketches of the traditions and superstitions of past times, and he marvels of the present days*, London, Griffin, 1855.

Calef, R., *Salem witchcraft; comprising more wonders of the invisible world*, by Cotton Mather, Salem, Mass., Ives, 1861.

Lévi, E., *Dogme et rituel de la haute magie*, 2de ed. très augmentée, 2. vol., Paris, Baillière, 1861.

Michelet, J., *La sorcière*, 4e ed., Bruxelles, Lacroix, 1863.

Beard, G.M. *The psychology of the Salem witchcraft excitement of 1692, and its practical application to our time*, New York, Putnam, 1882.

Putnam, A., *Witchcraft of New England explained by modern spiritualism*, Boston, Colby, 1888.

Baissac, J., *Les grands jours de la sorcellerie*, Paris, Klincksieck, 1890.

Bois, J., *Le satanisme et la magie*, Paris, Chailley, 1895.

Coste, A., *Les phénomènes occultes : état actuel de la question*, 2de ed. revue, augmentée et corrigée, Montpellier, Coulet, 1895.

Psychologie de la guerre

Hodson, W. S. R., *Twelve years of a soldier's life in India ; being extracts from the letters of the late Major W.S.R Hodson*. Edited by W.S.T Hodson, From the 3rd and enlarged English ed., Boston, Ticknor, 1860.

Proudhon, P. J., *La guerre et la paix*, 3e ed., 2 vol., Paris, Dentu, 1861.

Laurie, W. F. B., *Our Burmese wars and relations* with Burms ; being an abstract of military and political operations, 1824-26 and 1852-53, 2d ed., London, Allen, 1885.

Novicow, J., *La guerre et ses prétendus bienfaits*, Paris, Colin, 1894.

Hamon, A., *Psychologie du militaire professionnel*, Nouvelle édition augmentée d'une défense, Paris, Savine, 1895.

Letourneau, C., *La guerre dans les diverses races humaines*, Paris, Battaille, 1895.

Wormeley, K. P., *The cruel side of war with the Army of the Potomac*, Boston, Roberts, 1898.

Octon, P. V. (d'), *La gloire du sabre*, 6e ed., Paris, Société d'éditions littéraires, 1900 [dédicace].

Welsh, H., *The other man's country : an appeal to conscience*, Philadelphia, Lippincott, 1900.

Zanelli, S., *Uomini di Guerra de tempi nostri*: IV, Skobeleff, Saggio storico, Roma, Voghera, 1900.

Hobson, J. A., *The psychology of Jingoism*, London, Richards, 1901.

Campeano, M., *Essai de psychologie militaire, individuelle et collective*, Paris, Fanchon, 1902.

Richard, A. J. C., *L'armée et les forces morales*, Paris, Plon-Nourrit, 1902.

Lacombe, P., *La guerre et l'homme*, Paris, Société nouvelle de librairie & d'édition, 1903.

Lagorgette, J., *Le rôle de la guerre : étude de sociologie générale*, Paris, Giard, 1906.

Munson, J. W., *Reminiscences of a Mosby guerilla*, New York, Offat, 1906.

Steinmetz, S. R., *Die philosophie des krieges*, Leipzig, Barth, 1907.

Faguet, A., *Le pacifisme*, Paris, Société française d'imprimerie, 1908.

Sakurai, T., *Human bullets : a soldier's story of Port Arthur*, translated by M. Honds, Edited by A. M. Bacon, Boston, Mifflin, 1908.

Religion

Histoire des religions

Tertullianus, Q. S. F., *Tertullian: apologetic and practical treatises*, 2d ed. Translated by C. Dodgson, Oxford, Parker, 1854.

Haag, E., *Histoire des dogmes chrétiens*, 2de ed. revue et augmentée, Paris, Cherbuliez, 1862.

Vacherot, E., *La religion*, Paris, Chamerot, 1869.

Srauss, D. F., *Essais d'histoire religieuse et mélanges littéraires*. Traduit de l'allemand par C. Ritter, avec introduction par E. Renan, Paris, Levy, 1872.

Hausrath, A., *Neutestamentliche zeitgeschichte*, I. theil, 3e aufl. ; II. – IV, Munchen, Bassermann, 1879, 1875-77.

Jundt, A., *Les amis de dieu au XIVe*, Strasbourg, Fischbach, 1879.

Réville, A., *Prolégomènes à l'histoire des religions*, 2de ed., Paris, Fischbacher, 1881.

Tiele, C., *Histoire comparée des anciennes religions d'Egypte et des peuples sémitiques*, traduit du hollandais par G. Collins, Paris, Fischbacher, 1862.

Philippson, M., *La contre-révolution religieuse au XVIe siècle*, Bruxelles, Muquardt, 1884.

Houghton, W. R. (ed.), *Neely's history of the Parliament of Religions, and religious congresses at the World Columbian Exposition*, Chicago, Neely, 1894.

Jevons, F. B., *An introduction to the history of religion*, London, Methuen, 1896.

White, A. D., *A history of the warfare of science with theology in Christendom*, 2 vol. New York, Appleton, 1896.

Brinton, D. G., *Religions of primitive peoples*, New York, Putnam, 1897.

Lang, A., *Modern Mythology*, London, Longmans, 1897.

The Making of religion, London, Longmans, 1898.

Decharme, P*., La critique des traditions religieuses chez les grecs des origines au temps de Plutarque*, Paris, Picard, 1904.

France, A., *L'Eglise et la République*, Paris, Pelletan, 1904.

Karishka, P., *The twentieth century Christ*, Boston, 1906.

Sabatier, P., *A propos de la séparation des églises et de l'état*, 3e ed. revue et augmentée, Paris, Fischbacher, 1906.

Gardner, P., *The growth of Christianity*, London, Black, 1907.

Pfleiderer, O., *Religion and historic faiths*, Authorized ed. Translated from the German by D. A. Huebsch, New York, Huebsch, 1907.

Philosophie de la religion

Glanvill, J., *Essays on several important subjects, in philosophy and religion*, London, Printed by J. D. for John Baker, 1676.

Taylor, E., *Jacob Boehme's theosophick philosophy unfolded ; … and answer given to the remainder of the 177 questions propounded by the said Jacob Boehmen, which were left unanswered by him at the time of his death*, London, 1691.

Saisset, E., *Essai de philosophie religieuse*, Paris, Charpentier, 1859.

Mélanges d'histoire, de morale et de critique, Paris, Charpentier, 1859.

Scholten, J. H., *Manuel d'histoire comparée de la philosophie et de la religion*. Traduit du Hollandais par A. Réville, Paris, Treuttel, 1861.

Strauss, D. F*., The old faith and the new : confession*. Authorized translation from the 6th ed. by Mathilde Blind, American ed., New York, Holt, 1873.

Brinton, D. G., *The religious sentiment: its source and aim. A contribution to the science and philosophy of religion*, New York, Holt, 1876.

Fairbairn, A. M., *Studies in the philosophy of religion and history*, New York, Lowell, [preface, 1876].

Burlingame, E. L. (ed.), *Current discussion: a collection from the chief English essays on questions of the time*, vol. II: - Questions of belief, New York, Putnam, 1878.

Caird, J., *An introduction to the philosophy of religion*, New York, Macmillan, 1880.

Bell, A. J., *Whence comes man: from "nature" or from "God" ?,* London, Isbister, 1888.

Bender, W., *Das Wesen der religion und die gruntsetze des kirchenbildung*, 4te unveränderte aufl. Bonn, Cohen, 1888.

Oliphant, L., *Scientific Religion*, Edinburgh, Blackwood, 1888.

Gould, J. M. *The meaning and the method of life*, New York, Putnam, 1893.

Siebeck, H., *Lehrbuch des religionphilosophie*, Freiburg i. B., Mohr, 1893.

Koch, E., *Die psychologie in der religionwissenschaft*, Freiburg i.B., 1896.

Leuba, J. H., « Studies if the psychology of religious phenomena » ; Reprinted from the *American Journal of Psychology*, vol. VII, n°3, Worcester, Mass. 1896.

Silberstein, S. J., *The disclosures of the universal mysteries*, New York, Cowen, 1896.

Joly, H., *Psychologie des saints*, 2e ed. Paris, Lecoffre, 1897.

Leuba, J. H., « The psycho-physiology of the moral imperative », reprinted from the *American Journal of Psychology*, vol. 8, n°4, Worcester, Mass., 1897.

Lindsay, J., *Recent advances in the theistic philosophy of religion*, Edinburgh, Blackwood, 1897.

Sabatier, A*., Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire*, 2e ed., Paris, Fischbascher, 1897.

Starbuck, E. D., « Some aspects of religious growth », Reprinted from *the American Journal of Psychology*, vol. 9, n° 1, Worcester Mass., 1897.

« Psychology of religion: a study of conversion ». Reprinted from *the American Journal of Psychology*, vol. 8, n°2, Worcester Mass., 1897.

Weir, J., *The psychical correlation of religious emotion and sexual desire*, 2de ed., Louisville, Courier-Journal, 1897.

Woods, J. H., *The value of religious facts*, New York, Dutton, 1899.

Tausch, E., « A science of religion upon a purely psychological basis ». *Ohio University Bulletin*, n.s, Vol. 3, n°1, Athens, Ohio, 1900.

Eucken, R., *Der wahrheitsgehalt der religion*, Leipzig, Veit, 1901.

Hylan, J. P., *Public worship: a study in the psychology of religion*, Chicago, Open Court Pub. Co., 1901.

Höffding, H., *Religionphilosophie, Unter mitwirkung des verfassers aus dem dänischen übersetzt von F. Bendixen*, Leipzig, Reisland, 1901.

Simmel, G., « Beiträge zur erkenntnistheorie des religion », Sonderabdruck aus der *Zeitschrift für philosophie und philosophische kritik*, Leipzig, Haacke, 1902.

Cockerell, T. D. A., *An essay on religion. Synopsis of a lecture,* East Las Vegas, N.M, Daily Optic, 1902

Jabelon [pseudo.], *The real origin of religion*, London, Simpkin, 1902

Searching for truth, New York, Peter Eckler, 1902

Merriman, H. B., *Religio pictoris*, Boston, Houghton, 1899

Stettheimer, E., *Die urteilsfreiheit als grunlage des rechtfertigung des religiösen glaubens, mit besonderer berücksichtigung der lehre von James*, Wittenberg, Herrosé, 1903.

Weir, J. F., *Human destiny in the light of revelation*, Boston, Houghton, 1903.

Flournoy, T., *Le génie religieux*, Neufchâtel, Attinger, 1904.

Hand, J. E. (ed.), *Ideals of science and faith: essays by various authors*, New York, longmanns, 1904.

Lévy, L. G., *Une religion rationnelle et laïque : la religion du XXe siècle*, 2e ed. corrigée et augmentée, Dijon, Barbier-Marilier, 1904.

Boutroux, E., « La religion selon Spencer », Extrait du *Bulletin del'institut général psychologique*, 5e année, n°4, 1905, paris, au siège de la société, 1905.

Kalentbach, J., *Etude psychologique des plus anciens réveils religieux aux Etats-Unis*, Genève, Kundig, 1905.

Léo, A., *Etude psychologique sur la prière, d'après deux enquêtes américaines*, Cahors, Coueslant, 1905.

Ttroeltsch, E., *Psychologie und erkenntnistheorie in der religions-wissenschaft*, Tübingen, Mohr, 1905.

Graf, A., *Per una fede; seguito da Ciustificazionei e Commenti e da un saggio sul Santo di A. Fogazzaro*, Milano, Treves, 1906.

Mayer, E. W., *Das psychologosche wesen der religion une die religionen*, Strasbourg, Heitz, 1906.

Sharp, F. C., « A study of the influence of custom on the moral judgement », *Bulletin of the University of Wisconsin*, n° 236, Madison, Wis., 1908.

Pascal, B., *Pensées de Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets*. Ed. de Port-Royal complétée et augmentée d'après les manuscrits originaux. Avec une introduction et des notes par A. Cazier, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1907.

Tyler, W. F., *The dimensional idea, an aid to religion*, London, Fifield, 1907.

Kaplan, J. H., *Psychology of prophecy : s study of the prophetic minds as manifested by the ancient Hebrew prophets*, Philadelphia, Greenstone, 1908.

Gardner, P., *Modernity and the churches*, London, Williams, 1909.

Scudder, D., *The passion for reality*, New York, Revell, 1910.

Vrooman, H., *Religion rationalized*, Philadelphia, Nunc Licet Press, 1910.

Dieu

Caro, E., *L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, Paris, Hachette, 1864.

Lacour, J. B., *Dieu et la création*, Paris, Meyrueis, 1866.

Flammarion, C., *Dieu dans la nature*, Paris, Didier, 1867.

Kleutgen, J., *Institutiones theologicaae in usum scholarum. Volumen premum paeter introducionem continens partem primam, qua est: De ipso Deo*, Ratisbonne, Putset, 1881.

Savage, M. J., *Belief in God: an examination of some fundamental theistic problem. To which is added an address on the intellectual basis of faith*, 2d ed., Boston, Ellis, 1881.

Fénélon, F., *De l'existence de Dieu*, nouvelle ed. revue d'après les meilleurs textes, Paris, Garbier, 1885.

Fiske, J., *The idea of God as affected by modern knowledge*, Boston, Houghton, 1895.

Petavel-Oliff, E., *Le plan de Dieu dans l'évolution; étude sur l'évolutionnisme Chrétien*, Lausanne, Payot, 1902.

La mort

Bourdeau, L., *Le problème de la mort*, 2de ed. revue et augmentée, Paris, Alcan, 1896.

Wilson, J. K., *Death : the meaning and result*, Lily Dale, N. Y., Sunflower Pub. Co., 1901.

Aurel, J. T., *La vita e la morte*, 2do migliaio, Roma, Forzani, 1904.

Religions non-chrétiennes

Religions orientales

Koeppen, C. F., *Die Religion des Buddha*, 2 vol., Berlin, Schneider, 1857-1859.

Saint-Hilaire, J. B., *Le Bouddha et sa religion*, Paris, Didier, 1862.

Sinnett, A. P., *Esoteric Buddhis*m, 5th ed., annotated and enlarged by the author, London, Chapman, 1885.

Sprenger, A., *Das leben und die lehre des Mohammad*, 2te ausgabe, 3 vol., Berlin, Nicolai, 1869.

Petit, L., *Les confréries musulmanes*, Paris, Bloud, 1899.

Muir, Sir W., *The old and new testament, Tourât, Zubür, and Gospels. Moslems invited to read them*, London, Religious Tract Society, 1890.

Bey, M. L M., « War Mohammad epileptiker? », Beillage zur *Allgemeine Zeitung*, n°193, 25 August, München, 1902.

Murdoch, J., *Theosophy unveiled*, Madras, Tract Depot, 1885.

Blavatsky, H. P., *The key to theosophy*, London, Theosophical Pub. Society, 1889.

Niemand, J., *Letters that have helped me*, New York, The Path, 1891.

Clark, S. C., *Short lessons in theosophy*, Boston, Lee, 1892.

Besant, A., *The seven principles of man*, London, Theo. Pub. Soc. 1901.

M.C., *Light on the path*, Boston, Theosophical Book Co., 1890.

Besant, A., *Thought power: its control and culture*, London, Theosophical Pub. Society, 1901

Leadbeater, C. W., *Invisible helpers*, London, Théosophical Pub. Society.

Besant, A., *A study in consciousness*, London, Theo. Pub. Soc., 1904.

Miscellaneous Pamphlets and cuttings about theosophy [Box]

Vivekanda, Swami., *The Vedanta philosophy: an address before the Graduate Philosophical Society of Harvard University*, March 25, 1896 [University Press].

Noble, M. E., *Kali the mother*. By sister Nivedita, of the order of Ramakrishna London, Sonnenschein, 1900.

Abhedananda, Swami., *Vedânta philosophy: three lectures on reincarnation*, New York, Vedanta Society, 1899.

Xena [pseudo.], *The threefold path to peace*, New York, Grafton, 1904.

Ramanathan, P., *The spirit of the east contrasted with the spirit of the west*, New York, 1896.

Ramacharaka, Yogi., *Hatha Yoga; or, The yogi philosophy of physical well-being*, Chicago, Yogi Publication Society, 1905.

A series of lessons in raja yoga, Chicago, Yogi Publication Society, 1906.

The inner teachings of the philosophies and religions in India, first lesson, Chicago, 1908.

Brown, J. P., *The derviches; or oriental spiritualism*, London, Trübner, 1868.

Asmus, P., *Die indogermanische religion in den hauptpunkten ihrer entwicklung*. I- band: - *Indogermanische naturreligion*, Halle, Pfeffer, 1875.

Amryc, C., *Pantheism, the light and hope of modern reason*, 1898.

Burton, J. W., *Our Indian work in Fiji*, Methodist Mission Press, Suva, Fiji, 1909.

Lowell, P., *Occult Japan, the way of the gods. An esoteric study of Japanese personality and possession*, Boston, Houghton, 1895.

Nitobé, I., *Bushido, the soul of Japan, An exposition of Japanese thought*, Philadelphia, Leeds, 1900.

Sugiura, S., *Hindu logic as preserved in China and Japan*, Phila., University of Pennsylvania, 1900.

Mac Cauley, C., « The present religious condition of Japan », *American Journal of Theology*, vol. VI, n°2, April 1902.

Motora, Y., *An essay on eastern philosophy*, Leipzig, Voigtländer, 1905.

Judaisme

Toy, C. H., *Judaism and Christianity*, Boston, Little, 1891.

Silberstein, S., *The Jewish problem and theology in general*, New York, 1904.

Gohier, U., *La terreur juive ; le socialisme juif*, Nouvelle éd., très augmentée, Paris, chez l'auteur, 1906.

Indiens d'Amérique

Brinton, D. G., *The myths of the new world: a treatise on the symbolism and mythology of the red race of America*, New York, Leypoldt, 1868.

Fletcher, A. C., « The sacred pole of the Omaha tribe », from the *Proceedings of The American Association for the Advancement of Science*, vol. XLIV, 1896, Salem, Aylward, 1895.

« The emblematic use of the tree in the Dakotan group », From the *Proceedings of The American Association for the Advancement of Science*, vol. XLV, 1896, Salem, Aylward, 1896.

The import of the totem : *a study from the Omaha tribe*, Salem, Salem Press, 1897.

Religions chrétiennes

Mormons

Caswell, H., *The prophet of the XIXe century; or the rise, progress and present state of the Mormons, the latter-day saints*, London, Rivington, 1843.

Hyde, J., *Mormonism: its leaders and designs*, New York, Fetridge, 1857.

Dickinson, E. E., *New light on Mormonism*, New York, Funk, 1885.

Spaulding, S., *The "Manuscript found": manuscript story, printed from a verbatim copy, made from the original, now in the possession of Pres. John H. Fairchild, of Oberlin College*, Ohio, Salt Lake City, Desert News Co., 1886.

Cannon, G. Q., *The life of Joseph Smith, the prophet*, Salt Lake City, Juvenile Instructor Office, 1888.

Reynolds, G., *The story of the book of Mormon*, Salt Lake City, Parry, 1888.

Bancroft, H. H., *The history of Utah*, San Francisco, History Co., 1890.

Pratt, O., *A series of pamphlets on the doctrines of the gospel*, Salt lake City, Cannon, 1891.

Book of Mormon. – An account written by the hand of Mormon, upon plates taken from the plates of Nephi, translated by Joseph Smith 3rd electrotype ed., Salt Lake City, Cannon, 1891.

Dougall, L., *The Mormon prophet*, New York, Appleton, 1899

Smith, J., *History of the Church of Jesus Christ of latter-day saints. Period I. History of Joseph Smith, the prophet*, by himself, Salt lake City, Desert News, 1902.

Evans, J. H., *One hundred years of Mormonism*, Salt Lake City, Desert News, 1905.

Quakers

Fothergill, J., *An account of the life and travels in the works of the ministry of John Fothergill*, 2d ed., London, Hinde, 1773.

Sewel, W., *The history of the rise, intense, progress of the Christian people called Quakers*, 3rd ed., London, Philips, 1795.

Clarkson, T., *Memoirs of the private and public life of William Penn*, 2 vol., Philadelphia, Peirce, 1814.

Evans, C., *Friends in the seventeenth century*, Phila., Friends's Book store, 1875.

Stephen, C. E., *Quaker strongholds*, 3d ed., London, Hicks, 1891.

Shakers

A summary view of the Millenium Church or United State Society of believers, commonly called shakers, Albany, Packard, 1823.

Evans, F. W., *Shakers: compendium of the origin, history, principles, rules and regulations, government and doctrines of the United society of Believers in Christ's second appearing*, New York, Appleton, 1859.

Théologie

Schleiermacher, F., *Die christichle glaube nach den grundsätzen der evangelistischen kirsche*, 2 vol. in 1, Reutlingen, Mäcken, 1828.

Daon, M., *Conduite des confesseurs dans le tribunal de la pénitence*, Nouvelle ed., revue, corrigée et augmentée, Lyon, Perisse, 1829.

Gaume, J., abbé, *Manuel des confesseurs*, 6e ed. Paris, Gaume, 1845.

Martineau, J., *Endeavours after the Christian life*, Boston, Munroe, 1848.

Gaume, J., abbé, *Manuel des confesseurs*, 7e ed., Liège, Lardinois, 1851.

Newman, F. W., *The soul, its sorrows and its aspirations*, 3d ed., London, Chapman, 1852.

Mozley, J. B., *A treatise on the Augustinian doctrine of predestination*, London, Murray, 1855.

Simon, J., *La religion naturelle*, 3e ed., Paris, Hachette, 1857.

Newman, F. W., *Phases of faith*, 5th ed., London, Chapman, 1858.

Hennell, S. S., *Thoughts in aid of faith*, London, Manwaring, 1860.

Reuss, E., *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*, 2e ed., revue et augmentée, 2 vol., Strasbourg, Treuttel, 1860.

Exercices spirituels pour les dix jours de la solitude, Nouvelle ed. par un père de la compagnie de Jésus, Paris, Douniol, 1861.

Kuenen, A., *Histoire critique des livres de l'ancien testament*, trad. Par M. A. Pierson, 2 vol. Paris, Léby, 1866-79.

Préssensé, E. (de), *Jésus-Chirst : son temps, sa vie, son œuvre*, Paris, Meyrueis, 1866.

Reuter, J., *Neoconfessarius practice instructus, sive methodus rite obeundi munus confessarii, ingratiam eorum, qui ad curem animarum adspirant proposita*, Edito nova e emandata, Ratisbonne, Manz, 1870

Réville, A., *L'enseignement de Jésus-Christ comparé à celui de ses disciples*, Paris, Cherbuliez, 1870

Ritschl, A., *Die christliche lehre von der rechtfertigung und versöhnung*, 3 vol., Bonn, Marcus, 1870-74

Davies, J. L., *Theology and morality*, London, King, 1873.

Upham, T.C, *Principles of the interior or hidden life*, London, Daldy, 1874.

Réville, J., *La doctrine du logos dans le 4e évangile et dans les oeuvres de Philon*, Paris, Fischenbascher, 1881.

Molinos, M., *Golden thought from the spiritual guide*, New York, Scribner, 1883.

Taxil, L., *Les livres secrets des confesseurs, dévoilés aux pères de famille*, Paris, Librairie anti-cléricale, 1884.

Marshall, W., *Sanctification : or the highway of holiness. An abridgement of the "gospel mystery of sanctification"*, New ed., London, Nisbet, 1887.

Everett, C. C., *The gospel of Paul*, Boston, Houghton, 1893.

Allen, J. H., *Positive religion*, Boston, Roberts, 1894.

Liddon, H. P., *Some elements of religion*, 10th and cheaper ed., London, Longmanns, 1894.

Grant, M., *Positive theology, as proved by the eternal principles of pure reason, facts of science, metaphysics, common sense and the Bible*, 3rd ed., Boston, Publised by the author, 1895

Foreknowledge: is God's prescience eternal and universal ?, Boston, Published by the author, 1896.

Myers, J. H., *Philosophy of faith*, Syracuse, University Press, 1896.

The soteriology of Jesus, Philadelphia, Dunlap, 1896.

Grant, M., *"the son of God": is the sonship of Christ eternal ? Was He a living son before he was begotten?*, Boston, Sherman, 1899.

Eternal principles, supported by pure reason, metaphysics, facts of science, common sense, and the Bible, Boston, Wolfenstetter, 1900.

Frémont, Abbé, *Que l'orgueil de l'esprit est le grand écueil de la foi*, Paris, Bloud, 1900.

Loisy, A. *Autour d'un petit livre*, Paris, Picard, 1903.

Supplique d'un groupe de catholiques français au Pape Pie X, Paris, Nourry, 1906.

The Words of Christ, as recorded in the new testament, New York, Dutton, 1906.

Waylen, H., *Mountain pathways: a study in the ethics of the Sermon on the mount*, London, Sherratt, 1909.

Expériences religieuses

Schmidt, J., *Geschischte des geistigen leben in deutschland, von Leibniz's bis auf Lessing's tod*, 2 vol. Leipzig, Grunow, 1862-64.

Bion, J., *Relation des tourments qu'on fait souffrir aux protestants qui sont sur les galères de France*, Paris, 2de ed, préface de O. Douen. Grassard, 1861.

Park, M.,*Remarkable visions and death bed experience of Ada A. Park*, Pulasky, New York, Muzzy, 1882.

Boehme, J., *The works of Jacob Boehme*, vol. 1, "the epistles", Glasgow, Bryce, 1886.

Foster, R. S., *Philosophy of Christian experience*, 3rd series, New York, Hunt, 1890.

Benoît, D., *Du caractère Huguenot et des transformations de la piété protestante*, Paris, Fischbacher, 1892.

Daniels, A. H., « The new life : a study in regeneration ». Reprinted from *The American Journal of Psychology*, vol 6, N°1, Worcester, Blanchard, 1893.

Muir, Sir W., *Sweet first-fruits: a tale of the 19th century*, London, Religious Tract Society, 1893.

Stead, W. T., *If Christ came to Chicago*, Chicago, Laird, 1894.

Thompson, J. B., *The other paraclete*, Board of publication of the Reformed Church in America, 1897.

Lee, G. S., *The shadow Christ; an introduction to Christ himself*, New York, Century Co., 1898.

Slocum, P. B., *Witnessing: a concise account of marvellous event with its happy results*, Brattleboro, Hidreth, 1899.

Elliott, G., « The conversion of Saint Paul », From *Methodist Review*, May-June, 1900.

Collins, F. P., *My religious experience*, Kansas City, Tiernan-Havens, 1901.

Juliana, Anchoret, *Revelations of divine love, Recorded by Julian, anchoress at Norwich, A.D. 1373.* A version from the MS. In the British Museum edited by Grace Warrack, London, Metheun, 1901

Leuba, J. H., *Religion: its impulses and its ends*, Extracted from a larger work, pp 751-773, 1901.

Roads to Rome: being personal records of some of the most recent converts to the Catholic faith, London, Longmanns, 1901.

Savage, M. J., « Glad to be alive », *Messiah pulpit*, vol. VII, n° 9, Dec. 5, 1902, Boston, Ellis, 1902

Voysey, C., *Religion for all mankind*, London, Longmanns, 1903.

Stead, W. T., *The revival in the West*, London, Review of Reviews Pub. Office, 1904.

The Revival in the West and the new national free church, Extracted from the *Review of the Reviews,* Jan. 2, 1905, pp 83-91.

Gilman, B., *The open secret of Nazareth: ten letters written by Bartimaeus, whose eyes were opened, to Thomas, a seeker after truth*, New York, Crowell, 1906.

Kriebel, O. S., *Conversion and religious experience*, Pennsburg, Pa., 1907.

Porret, J. A., *Au sujet de la conversion: remarques sur la théorie émise par William James*, Genève, Robert, 1907.

Street, A. E., « Pentecostal experience », *Intercessory Missionary*, vol. I, n° 3, June, 1907, Fort Wayne, Ind, 1907.

Persona [pseudo.], *A new gospel*, New York, Privately printed, 1908.

Begbie, H., *Twice-born men* : a clinic in regeneration, New York, Revell, 1909.

Biographies religieuses

Alacoque, Marie-Marguerite, Bougaud, E., Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie, et des origines de la dévotion au cœur de Jésus, 9e ed., Paris, Poussiègle, 1894.

Gertrude, Saint, Révélations de Sainte-Gertrude, traduites sur la nouvelle ed. latine, vol. 2 only, Paris, Oudin, 1898.

John of the Cross, Saint., Vie et œuvre spirituelles de l'admirable docteur mystique. Le bienheureux père Saint Jean de la Croix, traduction nouvelle faite sur l'édition de Séville de 1702, 3e ed., 4 vol. Paris, Oudin, 1894.

Missaglia, A., Summula doctrinae divi Thomas Aquinatis, Altera editio, 3 vol., Romae, Lefebvre, 1900.

Rodriguez, A., Pratique de la perfection chrétienne, trad. de l'espagnol par M. L'abbé Regnier-Desmarais, 4 vol., Paris, Oudin, 1896.

Thomas d'Aquinas, Saint., Sancti Thomas Aquinatas doctoris angelici quaestiones disputatae accedit liber de ente et essentia, Parisiis, in librariis consociatiuonis Sancti paulis, [18--]

Thomas a Vallgornera. Mystica theologia Divi Thomae, utriusque theologiae scholasticae e mysticae prinicpis. Edito nova, 2 vol. Augustae Taurinorum, Typographia pontifical a archiepiscopalis, 1890-1891.

Xavier, Fransisco de. – Bartoli, D. Vita di S. Fransisco Saverio, della compagni di Gesu, apostolo del Indie, 2 vol., Torino, Marietti, 1869.

Alphonse, Saint. – Berthe, R. P., Saint Alphonse de Liguori, 1696-1787, 3e ed., 2 vol., Paris, Retaux, 1900.

Anderson, William and Louisa. - Marwick, W., William and Louisa Anderson, a record of their life and work in Jamaica and old Calabar, Edinburgh, Elliot, 1897.

Anselm, Saint. Abp of Canterbury. - Rémisat, C. (de), Saint Anselme de Cantorbéry, tableau de la vie monastique, 2 ed. Paris, Didier, 1868.

Antonius de Padua, Saint - Chérancé L. (de), Saint Antoine de Padoue, 13e mille, Paris, Poussiègle, 1895.

Atkinson, Edward Lincoln. – Slattery, C. L., Edward Lincoln Atkinson, New York, Longmanns, 1904.

Aubry, Nicola. – Müller, M. – Triumph of the blessed sacrament ; or, the history of Nicola Aubry, Baltimore, Kreuzer, 1872.

Augustinus, Aurelius, Saint, bp. Of Hippo. - Gourdon, L., Essai sur la conversion de Saint-Augustin, Cahors, Coueslant, 1900

Baker, Rachel. – Devotional somnium ; or, a collection of prayers and exhortations utteered by Miss Rachel Baker, an account of her life by several medical gentlemen, New York, Van Winkle, 1815.

Basel, Nicolaus von. – Schmidt, K. – Nicolaus von Basel : leben und ausgewählte schriften, Wien, Braumüller, 1866.

Baxter, Richard. – Bacon, L. – Selected practical writings of Richard Baxter, with a life of the author, 2 vol., New Haven, Durrie, 1831.

Berkeley, bp. of Cloyne. – Papini, G. – Giorgio Berkeley, Estratto da Il Rinnovamento, Milano, 1908.

Bernard, Saint, abbé. - Vacandard, E., Vie de Saint Bernard, Abbé de Clairvaux, 2e ed., 2 vol., Paris, Lecoffre, 1897.

Blumhart, Johann Christoph. – Zündel, F., Pfarrer Johann Christoph Blumhart: ein lebensbild, 5te aufl., Zürich, Höhr, 1887.

Böhme, Jakob. - La Motte Fouqué, (baron de), Jakob Boehme : ein biographische denkstein, Greiz, Henning, 1831.

Bonaventura, Saint, Cardinal, bp. Of Albano. - Chérancé, L. (de), Saint Bonaventure, 1221-1274, Paris, Poussiègle, 1899.

Boston, Thomas, Memoirs of the life, time, and writings of the reverend and learned Thomas Boston, written by himself, New ed., Edinburgh, Oliphant, 1899.

Buvée, Barbe. - Garnier. S., Barbe Buvée, en religion, Sœur Sainte Colombe et la prétendue possession des Ursulines d'Auxonne, Paris, Alcan, 1895.

Calvin, Jean.- Lefranc, A. , La jeunesse de Calvin, Paris, Fischbacher, 1888.

Chalmers, James. – Lovett, R., James Chalmers : his autobiography and letters, Oxford, religious Tract Society, 1902.

Channing, William Ellery – Memoir of William Ellery Channing with extracts from his correspondence and manuscripts, in 3 vol., 2d ed., Vol. 1 only, Boston, Crosby, 1848.

Chrysostomus, Johannes, Saint – Neander, A., The life of St Chrysostom, tr. from the German by J. C. Stapleton, London, Seeley, 1845.

Dominic, Saint – Guiraud, J., Saint Dominique, 2e ed., Paris, Lecoffre, 1899.

Dryden, Daisy – Dryden S. H., Daisy Driden; a memoir, 3e ed., Boston, Colonial Press, 1909.

Ebner, Margaretha – Strauch, P., Margaretha Ebner und Heinrich von Nördlingen, Ein Betrag zur geschischte des deutschen mystic, Fraiburg i.B., Mohr, 1882.

Erskine, Thomas – Letters of Thomas Erskine of Linlathen, 1800-1840, Edited by W. Hanne, New York, Putnam, 1877.

Finney, Charles G. – Memoirs of Rev. Carles G. Finney, written by himself, New York, Barnes, 1876.

Foster, John – Ryland, J. E.,(ed.), The life and correspondence of John Foster, 2 vol. in 1, New York, Wiley, 1846.

Fox, Georges – A journal or historical account of the life, travels, sufferings, Christian experience, and labour of love in the works of the ministry, of George Fox, Philadelphia, Friends' Book Store.

Franciscus, Assisius, Saint – Bonaventura, Saint., Vita di S. Francesco d'Assisi, versione rafontata col testo volgare della biblioteca angelica per cura di L. Amoni, Roma, Tipografia Vaticana, 1888

Bournet, A., St François d'Assise : étude sociale et médicale, Lyon, Storck, 1893.

Cotelle, T., Saint François d'Assise : étude médicale, Paris, Poussiègle, 1895.

Lo specchio di perfezione, Scritto da frate Leone, Edito da P. Sabatier, Assisi, Tipografia Metastasio, 1899.

Speculum perfectionis seu S. Francisci Assisiensis; legenda antiquissima, auctore frate Leone, Nunc primum editit Paul Sabatier, Paris, Fischbacher, 1896.

La vie et la légende de Monsieur Saint François, Nouvelle ed., publiée par A. Calitzin, Paris, Duniol, 1865.

Sabatier, P., « De l'authenticité de la légende de Saint François dite des Trois Compagnons », Extrait de la revue historique, tome LXXV, année 1901, Paris, Alcan, 1901.

François de Sales, Saint., Traité de l'amour de Dieu, Ed. revue et publiée par M. Bouix, Poitiers, Oudin, 1882.

Strowski, F., Saint François de Sales : introduction à l'histoire du sentiment religieux en France au 17e siècle, Paris, Plon, 1898.

Gough, John B., Autobiography and personal recollections of John B. Gough, Springfield, Bille, Nichols & Co., 1896.

Grattry, Auguste, Souvenirs de ma jeunesse, Oeuvres posthumes, Paris, Téqui, 1897.

Grellet, Stephen – Testimony of Burlington monthly meeting, held 1st mo. 10th, 1856, concerning our beloved friend Stephen Grellet, deceased, 1856.

Haslam, W. – "Yet not I" or, More years of my ministry, 36th M., London, Jarrold, 1894.

Hopper, Isaac T. – Child, L. M., Isaac T. Hooper: a true life, 10th M., Boston, Jewett, 1853.

His, Pastor – Taylor, Mrs H., Pastor His of North China, one of China Christians, Philadelphia, China Inland Mission, 1903.

Irving, Edward – Oliphant, M. O. W., The life of Edward Irving, minister of the National Scotch Church, London. New York, Harper, 1862.

Jones, Amanda T., A psychic autobiography, New York, Creaves 1910.

Köllner, Wihlelm, Histoire de la vie et de la conversion de Guillaume Kollner, écrite par lui-même, traduite de l'Allemand, Genève, Beroud, 1823.

Lagneau, Jules, Union pour l'action morale, Paris, 1894.

Langmann, Adelheid – Strauch, P. (ed.), Die offenbarungen der AdelheidLangmann, klosterfrau zu Engelthal, Strassburg, Trübner, 1878.

Law, William – Overton, J. H., William Law, conjuror and mystic: a sketch of his life, character and opinions, London, Longmanns, 1881.

Leonard, Clara Temple – Clara Temple Leonard: a memoir of her life by her daughter, Springfield, Loring-Axtell, 1908.

Louis IX , king of France - Joinville, Jean, (sire de), Saint-Louis, King of France, translated by James Hutton, London, Sampson Low, 1868.

Loyola, Ignacio de, Saint, Lettres de Saint Ignace de loyola, fondateur de la compagnie de Jésus, traduites en français par M. Bouix, Paris, Lecoffre, 1870.

Malzac, M., Loyola, essai de psychologie religieuse, Paris, Noblet, 1898.

Luther, Martin – Boehmer, H., Luther im lichte des neuren forschung, 2te, völlig umgearbeitete aufl., Leipzig, Teubner, 1910.

Milsand, J., Luther et le self-arbitre, Paris, Fischbacher, 1884.

McAuley, Jerry – Morrow, A. C., Transformed: the life of Jerry McAuley, Nyack etc., Christian Alliance Pub. Co., [189-?]

McCheyne, Robert Murray – Boner, A. A., Memoirs and remains of the Rev. Robert Murray McCheyne, New ed., Edinburgh, Oliphant, 1892.

Martyn, Heny – Smith, G., Henry Martin, saint and scholar, New York, Revell, [189-?]

Mershwin, Rulman – Jundt, A., Rulman Mershwin et l'ami de Dieu de l'Oberland, Paris, Fischbacher, 1890.

Mickiewicz, Adam - Lutoslawski, W., Un grand initiateur : Adam Mickiewicz, Genève, Georg, 1902.

Moody, Dwight Lyman – Moody, P. D. and Fitt, A. P., The shorter life of D. L. Moody, 2 vol., Chicago, Bible Institute Colportage Assn., 1900.

Niklaus von Flüe – Büsinger, J., Bruder Klaus und sein zeitalter; oder, die lebens- und zeit geschischte des seligen Niklaus von Flüe aus Unterwalden, Luzern, Anich, 1827.

Oberlin, John Frederic, Memoirs of John Frederic Oberlin, pastor of Waldbach, in the Ban de la Roche, from the 3rd London ed., Cambridge Mass., Hilliard, 1832.

Pascal, Blaise – Boutroux, E., Pascal, 3e ed., Paris, Hachette, 1903.

Paton, John Gibson – Paron, James (ed.), John G. Paton missionary to the Hebrides, An autobiography, 4th ed., 2 vol., London, Hodder, 1889-90.

Perty, Maximilain – Erinnerungen aus dem leben eines natur- und seelen–forschers, Leipzig, Winter, 1879.

Pietro de Arbues, Saint – Cozza, G., Della vita miracoli a culto del martire S. Pietro de Arbues, Roma, Salviucci, 1867.

Peter of Alcantara, Saint – Guérin, Abbé, Vie de Saint Pierre d'Alcantara, suivi d'une neuvaine de méditations sur les vertus de ce saint, Paris, Société de saint Augustin, 1894.

Pinel, Philippe - J. M. B. Philippe Pinel of France, 1898.

Quinet, Edgar - Chassin, C. L., Edgar Quinet : sa vie et son œuvre, Paris, Pagnerre, 1859.

Royall, Anne – Porter, S. H., The life and times of Anne Royall, Cedar Rapids, Torch Pres, 1909

Saint Martin, Louis Claude de - Matter, J. Saint Martin, le philosophe inconnu : sa vie et ses écrits, 2e ed., Paris, Didier, 1862.

Salvador, Joseph – Salvador, G., J. Salvador: sa vie, ses oeuvres et ses critiques, Paris, Lévy, 1881.

Sciamanna, Ezio – Tamburini, A. (ed.), Prof. Ezio Sciamanna, Roma, Tipografia operaia romana cooperative, 1905.

Shields, Charles Woodruff – Potter, H. C., A sermon memorial of the Rev. Charles Woodruff Shields, 1905.

Rankin, H. W., The philosophy of Charles Woodruff Shields: an estimate, 1905

Smith, Hannah Whitall – The unselfishness of God, and how I discovered it, a spiritual autobiography, New York, Revell, 1903

Spener, Philippe Jacob – Rathgeber, J., Spener et le réveil religieux de son époque, 1635 – 1705, Paris, Société des traits religieux, 1868.

Stirner, Max - Mackay, J.H., Max Stirner, sein leben und sein werk, Berlin, Schuster, 1898.

Strauss, David Friedrich – Zeller, E., Strauss und Renan, an essay, tr. from the German, London, Trübner, 1866.

Suso, Henry - The life of blessed Henry Suso, by himself, translated from the original German by T. F. Knox, London, Burns, 1865.

Teresa, Saint – Oeuvres de Sainte Thérèse, traduites d'après les manuscrits originaux par M. Bouix, 13E ed., vol. 1 : Vie de Sainte Thérèse écrite par elle-même, Paris, Lecoffre, 1884

Uchimura, Kanzo, The diairy of a Japanese convert, New York, Revell, 1895.

Vincent Ferrier, Saint – Rousset M. J., Les traités de la vie et de la perfection spirituelle et Saint Vincent Ferrier et du B. Albert le Grand, 2 vol. Paris, Lethielleux, 1899.

Vinet, Alexandre – Pressensé, E. (de), Un grand individualiste Chrétien, Alexandre Vinet. Extracted from the Revue Nationale, tome II, 10e livraison, Paris, Bourdier, 1861.

Wesley, John – Tyerman, L., The life and times of the Rev. John Wesley, founder of the Methodists, vol 1, London, Hodder, 1870.

Whitman, Walt - Papini G., Walt Whitman. Dalla Nuova Antologia, 16 Giugno, 1908, Roma, 1908.

Whittemore, Thomas – The early days of Thomas Whittemore, an autobiography, extending from 1800 to 1825, Boston, Usher, 1859.

Wilkinson, Jemima – Hudson, D. – History of Jemima Wilkinson, a preacheress of the 18th century, Geneva, New York, Hull, 1821.

Williams, John - Prout, E., Memoirs of the life of Rev. John Williams, missionary to Polynesia, London, Snow, 1843.

Woolman, John – A journal of the life, gospel labours, and Christian experiences of that faithful minister of Jesus Christ, John Woolman, New York, Collins, 1845.

Xavier, Francisco de – Cros, J. M., Saint François Xavier : sa vie et ses lettres, 2 vol., Toulouse, Privat, 1900.

Zell, Matthew – Lehr, E., Matthieu Zell, le premier pasteur évangélique de Strasbourg, et sa femme Catherine Schutz, Etude biographique et historique, Paris, Meyrueis, 1861.

Zizendorf, Nicolaus Ludwig, graf von – Bovet, F., Le comte de Zizendorf, 2 vol. in 1, Paris, Grassart, 1860.

Varnhagen von Ense, K. A., Biographische denkmale, 5te theil : - Graf Ludwig von Zizendorf, 3te vermehrte auf., Leipzig, Brockhaus, 1873

Guérisons miraculeuses

Bourne, A., Wonderful works of god: a narrative of the wonderful facts in the case of Ansel Bourne, written under his direction, Fall River, Robertson, 1877.

Boissarie, P. G., Lourdes depuis 1858 jusqu'à nos jours, Paris, Sanard, 1894.

Durand, J. P., Le merveilleux scientifique, Paris, Alcan, 1894.

Estrade, J. B., Les apparitions de Lourdes : souvenirs intimes d'un témoin, Tours, Mame, 1899.

Jacoby, W. S., God's wonder working power. Young man struck deaf and dumb for denying the existence of his maker, Extracted from the Ram's Horn, June 18, 1904, Chicago, Chapman, 1904.

Storer, M. L., The story of a miracle at Lourdes, August, 1907, New York, Catholic World Press, 1908.

Mysticisme

Gorres, J., *Die christliche mystic*, 4 vol., Regensburg, Manz, 1836-42.

Perty, M., *Die mystischen erscheinungen des menschlichen nature*, Leipzig, Winter, 1861.

Rousselot, P., *Les mystiques espagnols*, 2de ed. Paris, Didier, 1869.

Du Prel, C., *The philosophy of mysticism*, 1889.

Specht, G., *Die mystic in irrsinn*, 1891.

Gebhart, E., *L'Italie mystique*, 3 ed. Paris, Hachette, 1899.

Lejeune, P., *Introduction à la vie mystique*, Paris, 1899.

Delacroix, H., *Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne au XIVe siècle*, Alcan, 1900.

Latta, R., *The old mysticism and the new pluralism*, Glasgow, 1902.

Leclère, A., *Le mysticisme catholique et l'âme de Dante*, Paris, 1906.

Poulain, A., *Des grâces d'oraison*, Paris, 1906.

Roure, L., « Le mysticisme et ses explications pathologiques », Extracted from *Études*, 20 Juillet 1906.

« Autour du mysticisme catholique », *Études*, 5 Août 1906.

Elkinton, J., *The light of mysticism : and address before the Divinity Club of Harvard University*, Philadelphia, 1907.

Leroy, E. B., *Interprétation psychologiques de visions intellectuelles chez les mystiques chrétiens*, Paris, Leroux, 1907.

Delacroix, H., *Etudes d'histoire de la psychologie du mysticisme : les grands mystiques chrétiens*, Paris, Alcan, 1908.

Costa Guimaraes F, da., *Contribution à la pathologie des mystiques*, Paris, Lib. med. Et sc. 1908.

Hügel, Freiherrn, *The mystical element of religions, as studied in Saint Catherine de Genoa*, 1908.

Démence religieuse

Dupain J. M., *Etude clinique sur le délire religieux*, Paris, 1888.

Perrier, L., *Les obsessions de la vie religieuse*, Montpellier, 1905.

Moses, J., *Psychopathological aspects of religious*, Worcester, Clark U. Press, 1906

Guérison par l'esprit (« nouvelle pensée" et "science chrétienne")

Taylor, E. W., The mental element in the treatment of disease, Boston, 1891.

Whipple, L. E., The metaphysics of mental healing, New York, 1893.

Thrine, R. W., In tune with the infinite, New York, 1896.

Fletcher, H., Menticulture, Chicago, 1898.

Dresser H. W. [five titles]

Rayon, M., The mystic self: uncommon sense versus common sense, Chicago, 1900.

Sprague F. H., the dream of self-consciousness, New York, 1901.

Wilson, F. B., Man limitless, New York, 1905.

Barnes, W. A., Personal influence (practical psychology): an aid to health, success and happiness, Boston, 1906.

Troward, T., The Edinburgh lectures on mental science, 3ed, London, 1908.

Miscellaneous pamphlets on New Thought, etc.

6. BIBLIOGRAPHIES

Bibliographie chronologique des écrits de James relatifs à sa « prospection systématique des 'états seconds' ».

La vision chronologique des écrits d'un auteur est un outil déterminant pour comprendre l'évolution de sa pensée. A cette fin, une bibliographie « annotée et commentée » de l'ensemble des écrits publiés par William James a été établie et publiée par R. B. Perry dès 1920[1591], puis complétée et publiée à nouveau par John J. McDermott en 1967[1592]. Cette bibliographie, qui compte 335 entrées (ouvrages, articles, comptes rendus, notices, circulaires, lettres publiques etc.) a encore était complétée au cours des recherches conduites par les éditeurs des *Oeuvres complètes* (Harvard University Press, 1983-1990) mais elle n'a pas été publié en une seule livraison.

Les 61 entrées sélectionnées ici correspondent aux titres et aux références des écrits publiés de James à partir desquels nous avons reconstruit ce que nous proposons d'appeler sa « prospection systématique des 'états seconds' »[1593]. Cet outil bibliographique permet de :

1. Donner une visibilité à l'hypothèse de lecture de la thèse en montrant l'inscription de ce programme de recherche dans l'œuvre publiée de James.

[1591] R. B. Perry, *An Annotated Bibliography of the Writings of William James*, New York, Londmans, 1920.
[1592] John J. McDermott (edit.) *The Writings of William James: A Comprehensive Edition,* [New York Random House, 1967] - University of Chicago Press, 1977. p. 811-857. [47 p.].
[1593] Livres [3], articles scientifiques [12], recensions d'ouvrages [17], notices, lettres, déclarations et allocutions publiques [12] et notes de travail publiées [2])

2. Remédier en partie au défaut de chronologie des *Œuvres complètes* où les divisions éditoriales ont été organisées par thèmes et dont on peut parfois questionner l'arbitrage[1594].

3. Marquer l'importance des écrits interstitiels (notices, lettres et surtout les recensions d'ouvrages) qui sont souvent négligés dans l'appréciation de l'œuvre[1595].

NB : Pour une meilleure lisibilité, nous avons traduit en français le titre des écrits de James. Sont également mentionnés et traduits les titres des périodiques dans lesquels les articles et les recensions d'ouvrages ont été initialement publiés. La référence des textes dans l'édition des *Oeuvres complètes* est indiquée entre crochets selon la convention relative aux abréviations indiquée au début de la thèse. Les titres des livres sont saisis en gras, comme ceux des articles, tandis que les titres des recensions d'ouvrages sont saisis dans une police plus réduite. Enfin, les commentaires jugés utiles à la lisibilité de cette bibliographie sélective ont été saisis dans une autre police et mis entre crochets.

*

1868 Compte rendu: « A. A. Liébeault, *Du sommeil et des états analogues* (1866) », *The Nation*, (1er juillet 1868). [ECR, 240-246].

1869 Compte rendu : « E. Sargent. *Planchette or the Despair of Science*, Boston, Roberts Brothers, 1869 », *Boston Daily Advertiser*, (mars 1869), (non signé). [EPR, 1-4].

1872 Compte rendu **:** « Hyppolite Taine, *De l'intelligence* (1870) », *The Nation*, vol. 15, (Août 1872) [ECR, 256-262].

1874 Compte rendu: « William Benjamin Carpenter, *Principles of Mental Physiology*, 1874 », *North American Review* n°119, (Juillet 1874). [ECR, 269-275].

1594 Par exemple, du point de vue de James, il n'y a pas de rupture entre les *Essais de psychologie* (vol. 11 et 13) et les *Essais de recherches psychiques* (vol. 14) : la plupart des textes se répondent et sont clairement en continuité. D'après Ignas Srupkelis, l'éditeur scientifique, compte tenu du fait qu'en 1972, lors de l'impulsion de l'édition des *Œuvres complètes*, la bibliographie des écrits de James était loin d'être définitivement établie, les éditeurs ont opté pour un ordonnancement thématique, en commençant par les ouvrages les plus connus pour être en mesure d'inclure les nouvelles entrées authentifiées dans les derniers ouvrages. ECR, p. xxi.

1595 A cet égard, signalons l'importance du volume 15 des *Oeuvres complètes*. [ECR]

Compte rendu: « B. P. Blood, *The Anesthesic Revelation* », *Atlantic Monthly* 34, (novembre 1874). [ECR, 285-288].

1875 « The Importance to Philosophy of the Appointment of Professors Wundt and Hitzig at Zürich », *The Nation*, (Juin 1875), [ECR, 14].

Compte rendu : « P. Guthrie, Taoit, B. Stewart, *The Unseen Universe* », *The Nation*, 1875, p. 366-367. [ECR, 290-293]

Compte rendu: « W. Wundt, *Grundzuge der Physiologische Psychologie*, Leipzig, Engelmann, (1874) », *North American Review*, n°121, (juillet 1875), p. 195-201, [ECR, 296-303].

1876 Compte-rendu : « *La Revue philosophique de la France et de l'étranger*, Théodule Ribot (édit.) », *The Nation*, (mars 1876), p. 147. [ECR 319].

« L'enseignemement de la philosophie dans nos universités », *The Nation* (septembre 1876), p. 178-179. [EPh, 3-6].

1877 Compte-rendu : « *The Mind and Brain*, D. Ferrier, H. Maudsley, J. Luys), *The Nation*, p. 355-356, 1877 [ECR…]

[NB : Entre 1877 et 1885, il n'y aucun écrit publié par James qui tienne au programme de recherche sur les « états seconds ». Ce fait témoigne d'une phase de réflexion et donne toute son importance à la « liste des livres très estimés » dans la mesure où 9 des 17 publications qui y sont mentionnées ont été rédigées dans cette période.]

1884 « Introduction », *The Literary Remains of the Late Henry James Sr*., Boston, New York, Houghton Mifflin, (1884). [ERM, 3-63].

1885 « Circulaire n°1 : sur l'organisation de la 'Société Américaine de Recherche Psychique' », *Proceedings of the American Society for Psychical Research*, n°1, (juillet 1885), p. 2-4. [EPR, 5-8].

« Circulaire n°2 : demande d'informations », *Proceedings of the American Society for Psychical Research*, n°1, (juillet 1885), p. 5-6. [EPR, 8-9].

« Circulaire de demande d'informations sur les phénomènes médiumniques », *Boston Daily Advertiser*, (9 avril 1885) et *Banner of Light*, (18 avril 1885). [EPR, 9-10].

1886 « Rapport du comité sur l'hypnotisme », *Proceedings of the American Society for Psychical Research* n°1, (juillet 1886), p. 95-102. [EPs, 190-197].

« Rapport du comité sur les phénomènes médiumniques », *Proceedings of the American Society for Psychical Research*, (juillet 1886), p. 102-106. [EPR, 14-18].

« Notes sur les écholalies de Mme Piper », *Proceedings of the American Society for Psychical Research*, vol. 4, seconde série, (mai 1910), p. 380. [EPR, 19]. [Il s'agit de notes de travail privées de James rédigées au printemps 1885 et publiées 24 ans plus tard par James Hyslop à l'appui de ses « expérimentations médiumniques ». Ces notes se rapportent explicitement aux deux « rapports » mentionnés précédemment]

1887 Compte rendu : « E. Gurney, F. Myers, F. Podmore, *Phantasms of the Living*, London, Trübner, 1886 », *Science*, (7 janvier 1887), p. 18-20. [EPR 24-28].

« Le temps de réaction dans la transe hypnotique », *Proceedings of the American Society for Psychical Research*, vol. 1 (décembre 1887), p. 246-248. [EPs, 200-203].

1888 Compte-rendu: « Edmund Gurney, *Tertium Quid* », *The Nation*, (avril 1888), p… [ECR, 412-413].

« Edmund Gurney's Death », *The Nation*, (Juillet 1888), p… [ECR, 26]

1889 « Note sur l'écriture automatique », *Proceedings of the American Society for Psychical Research*, vol. 1 (mars 1889), p. 548-564. [EPR, 37-55].

« Congrès International de psychologie expérimental de Paris - Instructions aux personnes qui prennent part au recensement des hallucinations », [document initialement non publié car destiné à une circulation interne], [EPR, 56-59].

« Rapport sur le Congrès international de psychologie physiologique de Paris », *Mind*, n°14, (Octobre 1889), p. 614-615. [EPs, 243-246].

1890 « Lettre à l'éditeur de la revue pour rendre publique le recensement sur les hallucinations », *American Journal of Psychology*, vol. 3 (avril 1890), p. 292. [EPR, 59-60, 434]

« Le mot d'hallucination », *Religio-Philosophical Journal*, Chicago, (14 juin 1890). [EPR 59-60].

« Le Moi caché », *Scribner's Magazine*, n°7, (mars 1890), p. 361-373. [EPs, 247-268]

« La psychologie à l'université Harvard », *American Journal of Psychology*, vol. 3 (avril 1890), [ECR, 31]

The Principles of Psychology, vol. I – II, New York, Henry Holt, 1890.
[Les chapitres qui sont tout particulièrement reliés au programme de recherche sont les suivant : I « le champ de la psychologie », II « les fonctions du cerveau », III « Sur les conditions générales de l'activité cérébrale », VII « Les méthodes et les pièges de la psychologie », IX « Le courant de pensée », X « la conscience de soi », XIX « La perception des choses », XXI « la perception de la réalité », XXVII « L'hypnotisme »].

« Un compte-rendu d'observations sur certains phénomènes de transe », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 6, (décembre 1890), p. 651-659. [EPR 79-88].

« Notes sur Ansel Bourne », [Note de travail privée datant du printemps 1891 et publiée dans l'article de R. Hodgson, « Un cas de double conscience », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 7 (juillet 1891), p. 221-257. NB : l'appendice de l'article contient notamment les procès-verbaux des séances d'hypnotisme réalisées par James sur ce patient]. [EPs, 269].

1892 « Un plaidoyer pour la psychologie comme 'science naturelle' », *Philosophical Review*, vol. 1, (mars 1892), p. 146-153. [EPs, 270-277]

« Ce que les recherches psychiques ont accompli », *Forum*, n°13, (Août 1892), p. 727-742. Article repris dans ***La Vonté de croire*** (1897), [EPR, 89-110 WB]

Compte rendu : « Hans Schmidkunz, *Psychologie der Suggestion* (1892) », *Psychological Review*, (mai 1892), p. 306-309, [ECR, 419-422].

« Lettre à l'éditeur de *Mind* au sujet du compte rendu de James Ward sur le *Précis de psychologie* », *Mind*, 1893, p. 144 [EPR, 11-112 (avec réponse de Ward)]

1893 Compte rendu : « F. Myers, *Science and the Future Life* (1893) », *The Nation* n°57, (7 septembre 1893). [EPR, 107-110].

1894 « Le professeur Wundt et les sensations d'innervation », *Psychological Review*, vol. 1, (janvier 1894), p. 70-73. [EPs, 295-298]

Compte rendu : « Théodore Flournoy, *Des phénomènes de synopsie* (1894) », *Philosophical Review* n°3 (janvier 1894), p. 88-92. [ECR, 463-466].

Compte rendu : « Hyppolite Bernheim, 'On the Psychical Nature of Hysterical Unilateral Amblyopia and Sensitivo-sensorial Hemianesthesia', *Brain*, (1893) », *Psychological Review* vol. 1, (janvier 1894), p. 93-94. [ECR, 467-468].

Compte rendu : « Pierre Janet, *l'Etat Mental des Hystériques* et 'L'amnésie continue' (1894) », *Psychological Review* vol. 1, (mars 1894), p. 195-199. [ECR 470-473].

Compte rendu : « Joseph Breuer et Sigmund Freud, 'Ueber den psychischen Mechanismus hystericher Phänomene' (1894) », *Psychological Review* vol. 1, (mars 1894), p.199. [ECR 474].

Compte rendu, « Leander E. Whipple, *The Philosophy of mental healing* », *Psychological Review*, vol. 1, (mars 1894), p. 199-200. [ECR 475].

« La loi sur l'encadrement de la pratique médicale », *Boston Evening Transcript*, (24 mars 1894), p. 13 ; et *Banner of Light*. [ECR, 145-148].

« La loi d'encadrement de la pratique médicale », *Boston Evening Transcript*, (4 avril 1894), p. 6. [ECR, 149].

Compte rendu : « Pierre Janet, 'Histoire d'une idée fixe', *Revue philosophique*, (1891) », *Psychological Review* n°1, (mai 1894), p. 315-316. [ECR, 486].

Compte rendu : « R. Osgood, Mason, « Duplex Personality » *Journal of Nervous and Mental Diseases*, *Psychological Review*, (mai 1894), [ECR, 487].

1895 Compte rendu : « F. Podmore, *Apparitions and Thought-Transference* (1895) », *Psychological Review* n°2, (janvier 1895), p. 67-69. [et dans *The Nation*]. [EPR, 107-110].

« La vie vaut-elle d'être vécue ? », *International Journal of Ethics*, vol. 6, 1895, p. 1-24. [WB]

« La télépathie », (notice dans la) *Johnson's Universal Cycloepedia*, New York, A. J. Johnson, vol. 8, p. 45-47. [EPR, 119-126].

« Personne et personnalité », (notice dans la) *Johnson's Universal Cyclopedia*, New York, A. J. Johnson, 1895, vol. 6, p. 538-540. [EPs, 315-321].

Compte rendu : « John L. Nevius, *Demon-Possession and Allied Themes* (1895) », *The Nation* (61), (22 août 1895), p. 139 ; *Psychological Review* vol. 2, (septembre 1895), p. 529-531. [ECR, 514-517].

« La psychologie expérimentale en Amérique », *Science*, (8 novembre 1895), p. 626. [ECR, 150].

1896 « Allocution présidentielle devant la 'Société de Recherche Psychique'», *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 12, 1896, p. 2-10. [repris dans], *Science*, n. s. 3, 1896, p. 881-888. [EPR, 127-137]

« La recherché psychique », *Psychological Review* vol. 3, (novembre 1896), p. 649-652. [EPR 138-142]

Compte rendu: « A. H. Pierce, 'Unconscious cerebration or Sublilminal Self' et la 'réponse » de F. Pomore; A. v. Schrenck-Notzing, *Ueber Spaltung des Persönlichkeiten* (1896) ; S. Landmann, *Die Mehrheit Geistiger in Persönlichkeit*, Stuttgart, 1896) », *Psycholocical Review* vol. 3, (novembre 1896), p. 682-684. [ECR, 527-529].

« Un cas d'automatisme psychique », *Proceedings of the British Society for Psychical Research*, vol. 12 (Décembre 1896), p. 277-297. [EPR, 143-166]

1897 ***La volonté de croire et autres essais de philosophie populaire***, NewYork, London, Bombay, Longmans Green & Co., 1897. [WB] [préface, chap1…]

« Sur la possession démonique », *Journal of Nervous and Mental Disease* n°24, (mai 1897), p. 279-282. [Compte rendu anonyme d'une allocution de James auprès de la 'New York Neurological Society', le 2 février 1897]. [ECR, 51-54].

« L'esprit démoniaque », *Light*, (1 mai 1897), p. 211. [Lettre de James en réponse à un éditorial du journal *Light* (journal spirite) incriminant sa prétendue « partialité scientiste »], [ECR, 54-56].

1898 « Adresse sur la loi d'encadrement de la pratique médicale », *Boston Evening Transcript*, (2 mars 1898) ; et *Banner of Light*, (12 mars 1898), [ECR, 56-62]

« La conscience sous protoxyde d'azote », *Psychological Review* vol. 5, (mars 1898), p. 194-196, [EPs, 322-324]

« Lettre sur Mme Piper, le médium », *Science*, (6 mai 1898), p. 640-641. [EPR, 184-186].

Compte rendu: « R. Hodgson. Rapport supplémentaire de Hodgson sur les transes de Mme Piper, *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 13, p. 284–582», *Psychological Review* vol. 5, (juillet 1898), p. 420-424. [EPR, 187-191].

Sur l'immortalité humaine, deux objections supposées contre la doctrine, Boston-New York, Houghton Mifflin, 1898. [2de édition, 1899, avec préface]. [ERM]

« Préface » au livre de Boris Sidis, *The Psychology of Suggestion*, New York, Appleton, 1898. [EPs, 325-327].

1901 « La contribution de Frédéric W. H. Myers à la psychologie », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 17, (mai 1901), p. 13-23; et *Popular Science Monthly* n° 59, (août 1901), p. 380-389. [EPR, 192-202]

1902 ***Les variétés de l'expérience religieuse, une étude dans la nature humaine,*** Longmans Green & Co., New York - London, 1902.

[La composition du livre reproduit les 20 « conférences Gifford » données à l'université d'Edimbourg. Celles où il développe explicitement ses idées relatives au « programme de recherche » sont : I « La religion et la neurologie », III « La réalité de l'invisible », IV « La religion des bien portants », VI et VII « L'âme malade », VIII « Le Moi divisé et son unification », IX et X « la

conversion », XVI et XVII « Le mysticisme », XIX « Autres caractéristiques », XX « conclusions », « Postscript »]. [VRE]

1903 Compte rendu: « Frédéric Myers, *Human Personality and its Survival of Bodily Death*, London, Bombay, 1902 », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 18, (juin 1903), p. 22-33. [EPR, 203-215]

1904 « Un cas de dessinateur automatique », *Popular Science Monthly* n°64, (janvier 1904), p. 195-201. [EPR, 220-228]

« Lettre à J. G. Piddington sur Mme Thompson en transe », *Proceedings of the British Society for Psychical Research* vol. 18, (janvier 1904), p. 106-107. [EPR, 219]

1906 « The Ivens Case » [2 lettres de défense médico-légale d'un assassin présumé irresponsable par James, 1ère lettre citée par J. S. Christison, *The Tragedy of Chicago : A Study in Hypnotism* ; 2de dans le *Chicago Daily Mail*, 19 juin 1906, [ECR, 186-187]

1907 « Les énergies humaines », *Philosophical Review* n°16, -janvier 1907), p. 1-20, repris dans *Science* n°25, p. 321-322. [EPh]

Le pragmatisme. Uu nouveau nom pour d'anciennes manières de penser. New York, London, Bombay, Longùans Green and Co. 1907. [P]

1908 « Pluralisme et religion », *The Hibbert Journal*, vol. 6, p. 721-728 [PU]

Un univers pluraliste. ***Conférences Hibbert sur la situation présente de la philosophie***, New York, London, Longùmans Green and Co.

1909 « Rapport sur le 'contrôle Hodgson' de Madame Piper », *Proceedings of the British Society for Psychical Research* vol. 23, (juin 1909), p. 2-121. [EPR, 253-360]

Notes pour la « Société psychopathologique américaine » [manuscrit retrouvé par Boris Sidis et transmis à Henry James Jr. après le décès de James]. [MEN]

« Confessions d'un 'chercheur psychique' », *American Magazine* n°68, (Octobre 1909), p. 580-589. [EPR, 361-375].

1910 « Une suggestion sur le mysticisme », *Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods* n°7, p. 85-92. [EPh, 157-165].

*

Archives consultées

Les « William James Papers » sont organisés en quatre séries :

I. bMS Am 1092.9: Correspondence
II. bMS Am 1092.9: Compositions
III. bMS Am 1092.10: Papers concerning William James
IV. bMS Am 1092.11: Letters from Alice Howe (Gibbens) James

Houghton Library of Harvard University

Notes manuscrites de James

- Notes on the Lowell Lectures on « Abnormal Mental States » (1896), 108p, [bMS Am 1092.9 (4402-4405)]
- Notes on « Sleep and Trance », 23p, [bMS Am 1092.9 (4417)],
- « Notes on Henri Bergson », [bMS Am 1092.9 (4496)] 4446?
- « Answers to J. B. Pratt's questionnaire on religion » (1904), 1p, [bMS Am 1092.9, (4474)]
- « Notes on Psychical Research », 11p, [bMS Am 1092.9 (4534)]
- « Alternate Opening for the Gifford Lectures », [bMS Am 1092.9 (4481)
- « *Automatic writing by Mr. Arnold.* 31 oct. 1889 », [bMS Am 1092.9 (4528)]

Documents d'archives sur les travaux, les réflexions et les enseignements de William James :

- « List of courses taught by William James », 9p, by R. B. Perry, [bMS Am 1092.9 (4575-4576)]
- « List of books selected from the library of William James and presented to Harvard college library by his family », (1923), 130p. [bMS Am 1092.9 (4579)]
- « Valuable and much prized by W.J is », by Alice Gibbens James, [bMS Am 1092.9 (4581)]

- Notes, Ralph Barton Perry Papers, including correspondence, Harvard Archives, Pusey Library.
- Mémoire inédit sur « Alice Howe (Gibbens) James (1849-1922) », (68p), par Henry James Jr. [MS Am 1095.3]
- Lettre manuscrite de James John Garth Wilkinson, « The Welsh Fasting Girl » (bMS Am (1092.9 (4595)]

Correspondance passive de William James : lettres inédites de correspondants américains et étrangers

- 29 lettres d'Henri Bergson à William James, [bMS Am 1092.9 (17-45)]
- 1 lettre d'Alfred Binet à William James, [MS Am 1092 (38)]
- 13 lettres de Joseph Delboeuf à William James (1882-1891), [MS Am 1092 (152-154)]
- 52 lettres de Théodore Flournoy à William James (1890-1910), [MS am 1092 (201-252)]
- 21 lettres d'Edmund Gurney à William James (1882-1888), [MS Am 1092 (303-323)]
- 16 lettres de Granville Stanley Hall à William James, [bMS Am 1092.9 (165-180)]
- 18 lettres de Frederic W. H. Myers à William James, [bMS Am 1092.9 (408-425)]
- 8 lettres de Théodule Ribot à William James (1882-1907), [MS Am 1092 (788-795)]
- 5 lettres de Charles Richet à William James (1885-1907) [MS Am 1092 (769-784)]

Correspondance de la famille James

- 2 lettres d'Henri Bergson à Alice Gibbens James, [bMS Am 1092.9 (4293-4294)]
- Lettres de Henry James Jr. à Abraham Roback, 26 juin 1923, 9 mars 1932, (bMS Am 1095.2 (66)], 21 octobre 1942 [MS Am 2518 [517])
- Lettres de Ralph Barton Perry à Henry James Jr, 8 février 1928, 21 février 1936, 4 janvier 1939

Bibliothèque de Genève

- Papiers de la famille Flournoy, CH BGE Ms fr. 7835-7843

Bibliothèque de l'Académie Nationale de Médecine

- [Archives Charles Richet, Bibilothèque de l'Académie de médecine],
  « Mémoires sur moi et les autres » (vers 1916), Manuscrit dactylographié. « Mes années d'étudiant (1868-1877) », [I, 1, A, n°4, 174 p], « Mes années d'agrégé », [I, 1, A, n°5, 91 p], « Mes années de professeur ». [1, I, n°6, 153 p].

Universität Leipzig

- 5 lettres de Théodule Ribot à Wilhelm Wundt (1874-1879) - Der Wundt Briefwechsel, Wilhelm-Wundt-Naclasses des Universität Leipzig [764, 765, 808, 894, 895].

LIVRES RARES

F. A. Countway Library of the History of Medicine, Harvard Medical School

***American Antiquarian Society*, Worcester (Mass.).**

British National Library

Bayerische staatsbibliothek

Bibliothèque de la Salpêtrière (fonds Charcot)

Bibliographie sur William James et la philosophie américaine

ALLEN, Gay Wilson, (1967), *William James : A Biography*, New York, Viking Press.

ANDERSON, William, J. (1982), « The Worst Kind of Melancholy. William James in 1869 », *Harvard Library Bulletin*, vol. 3, n°4, p. 369-386.

BARZUN, Jacques, (1983), *A Stroll with William James*, New York, Harper & Row, 1983.

BIXLER, Julius Seeley, (1926), *Religion in the Philosophy of William James*, Boston.

BJORK, Daniel W., (1983), *The Compromised Scientist, William James and the Development of American Psychology*, New York, Columbia University Press, 1983.

- (1988*), William James: The Center of his Vision*, New York, Columbia University Press, 1988.

BORDOGNA, Francesca, (2008), *William James on the Boundaries*, Chicago, University of Chicago Press.

CARRETTE, Jeremy (dir.), (2005), *William James and theVarieties of Religious Experience. A Centenary Celebration,* London, Routledge.

CHAUVIRÉ, Chirstiane, DEBRU, Claude, GIREL, Mathias (dir.), (2008), *William James : Psychologie et cognition*, Paris, Petra.

CLIFFORD, William, K. (1877), *Lectures and Essays*, London, Macmillan.

COOPER, Wesley, (2003), *The Unity of James's Thought*, Nashville TN, Vanderbilt University Press.

CROCE, Paul, (1995), *Science and Religion in the Era of William James*, Chapel Hill, University of North Carolina press

DELEDALLE, Gérard, (1998), *La philosophie américaine*, 3e ed., Paris, Bruxelles, de Boeck univ.,

- (1995), *La philosophie peut-elle être américaine ?*, Paris, Jacques Granger.

DONNELLY, Margaret (dir.), (1992), *Reinterpreting the Legacy of William James*, Washington D. C., American Psychological Association.

DURON, Jacques, (1950) *La pensée de George Santayana – Santayana en Amérique*, Paris, Nivet.

EVANS, Rand B. (1990), « William James, "The Principles of Psychology", and experimental psychology », *American Journal of Psychology*, vol. 103, n°4, p. 433-447.

FEINSTEIN, Howard, (1993), *Becoming William James,* Ithaca NY, Cornell University Press.

FORD, Marcus, « William James's Psychical Research and its Philosophical Implications », *Transactions of the Charles Sanders Perice Society*, vol. 34, n°3, 1998, p. 605-626.

GIREL, Mathias, (2010), « William James, The Empiricist Stance (review) », ***Transactions of the Charles S. Peirce Society: A Quarterly Journal in American Philosophy,*** Volume 46, Number 3, Summer 2010, pp. 503-508

- (2003), « The Metaphysics and Logic of Psychology : Peirce's Reading of James's *Principles* », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 34, 2, 2003, pp. 163-203.

GOODMAN, Russel B., (2002), *Witgenstein and William James*, Cambridge, Cambridge University Press

GOLEMAN, Daniel, (1985), « William James: Stature Raised in New Appraisal », *New York Times*, 1st Oct.

GUNTHER, Susan E. (2009), *Alice Howe Gibbens James*, Lincoln and London, University of Nebraska Press.

HENLEY, Tracy B. et JOHNSON, Michael J. (edit.), (1990), *Reflections on the Principles of Psychology, William James A Century After*, Hillsdale N.J., Earlbaum Associates.

HOLLINGER, David, (2004), « 'Damned for God's Glory': William James and the Scientific Vindication of Protestant Culture », in PROUDFOOT, W. (ed.), p. 9-30.

JOHNSON, Michael G., HENLEY, Tracy B. (1990), *Reflections on The Principles of Psychology : William James After a Century*, Hillsdale, N.J., L. Erlbaum Associates,

KUKLICK, Bruce, (1977), *The Rise of American Philosophy, Cambridge, Massachussetts (1860-1930),* New Heaven, Yale University Press

- (1985), *Churchmen and Philosophers: Jonathan Edwards to John Dewey*, New Heaven, Yale University Press.
- (2001), A History of Philosophy in America, 1720-2000, New York, Oxford University Press.

LAMBERTH, David, (1999), *William James and the Metaphysics of Experience*, Cambridge, Cambridge University Press.

LAPOUJADE, David, (1997), *William James, empirisme et pragmatisme*, Paris, PUF.

- (2008), *Fictions du pragmatisme*, Paris, Minuit.

LAUGIER, Sandra, (1999), Recommencer la philosophie. La philosophie américaine aujourd'hui, Paris, PUF.

LEARY, David E., (2009), « Between Peirce (1878) and James (1898) : G. Stanley Hall, the Origins of Pragmatism, and the History of Psychology, *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 45, p. 5-20.

LEVINSON, Henry Samuel, (1981), *The Religious Investigations of William James*, Chapell Hill, University of Carolina Press

MACDERMOTT, John, (1976), *The Culture of Experience : Philosophical Essays in the American Grain*, New York, New York University Press.

- (2004), « Afterword », COWJ (12), p. 577-579.

MADELRIEUX, Stéphane, « La nostalgie d'une autre Amérique », *Critique*, n°707, p.325-340.

- (2008), *William James et l'attitude empiriste*, Paris, PUF, 2008.
- (2011), (dir.), *William James et Henri Bergson*, Paris, PUF.

MARCUSE, Ludwig, (1967), *La philosophie américaine* [1959], traduit de l'allemand par D. Bholer, Paris, Gallimard.

MARGOLIS, Joseph, (2002), *Reinventing Pragmatism, American Philosophy at the End of the XXth Century*, Ithaca and London, Cornell University Press.

MATTHIESSEN, F. O., (1947), *The James Family, Including Selections From the Writings of Henry James Senior, William, Henry & Alice James*, New York, A. A. Knopf.

MENAND, Louis, (2001), *The Metaphysical Club*, *A Story of Ideas in America*. New York, Farrar, Strauss & Giroux.

MEULDERS, Michel, (2010), *William James, penseur libre*, Paris, Hermann

MYERS, Gerald E., (1986), *William James : His Life and Thought*, New Heaven, Yale University Press.

OEHLER, Klaus, (1981), « Notes on the Reception of Pragmatism in Germany (1899-1952) *Transactions of the Charles S. Pëirce Society*, vol. 17, p. 25-35.

PROUDFOOT, Wayne, (ed.) (2004), *William James and the Science of Religions. Reexpericening the Varieties of Religious Experience*, New York, London, Columbia University Press.

PUTNAM, Ruth Anna (dir.) (1997), *The Cambridge Companion to William James*, Cambridge, Cambridge University Press.

RECK, Andrew, (1968), *James et l'attitude pragmatiste*, Paris, Seghers.

REED Edward S. (1997), *From Soul to Mind: The Emergence of Psychology form Erasmus Darwin to William James*, New Haven, Yale University Press.

RICHARDSON, Richard, (2007), *William James in the Maelstrom of American Modernism*, Boston, New York, Houghton Mifflin, 2007.

ROBACK, Abraham, Aron, (1942), *William James, His Marginalia, Personality and Contribution*, Cambridge Mass., SCI-ART Publishers, Harvard Square.

SANTAYANA, George, (1896), *The Sense of Beauty*, News York, Scribner's Sons.

- (1911), *The Genteel Tradition in American Philosophy*, [1998], *with Nine Others Essays*, Lincoln, London, University of Nebraska Press
- (1944), *Persons and Places, The Background of My Life*, New York, Scribner's Sons.

SCHNEIDER, Herbert, Wallace, (1954), *Histoire de la philosophie américaine*, Paris, Gallimard,

SEIGFREID, Charlene Haddoc, (1990), *William James's Radical Reconstruction of Philosophy*, Albany NY, State University of New York Press, 1990.

SHOOK, John, R., (1998), *Pragmatism : An Annotated Bibliogaphy (1898-1940)*, Amsterdam, Rodopi.

SIMON, Linda, (1999), *Genuine Reality: A Life of William James*, Chicago, University of Chicago Press.

SKRUPSKELIS, Ignas, (2007), « The Ashes of Unsucly: Reflections after Editing William James », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 43, n°2, p. 250-275.

TAYLOR, Eugene, (1982), (ed.) *William James on Exceptional Mental States, The 1896 Lowell Lectures Reconstructed*, New York, Scribner's, 1982.

- (1982), « William James on Psychopathology: The 1896 Lowell lectures on 'Exceptional Mental States' », *Harvard Library Bulletin*, 1982, p. 458-479.
- (1999), *William James on Consciousness beyond the Margin*, New Jersey, Princeton University Press,

WAHL, Jean, (1920), *Les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, [1920], rééd. Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2005.

- (1922), *Vers le concret*, , rééd., Paris, Vrin, 2004, préface de M. Girel.

WEST, Cornell, (1989), *The American Evasion of Philosophy: A Genealogy of Pragmatism*, Madison, University of Wisconsin Press.

Bibliographie des sources primaires : ouvrages et articles cités ou consultés.

AZAM, Eugène, (1887), *Hypnotisme, double conscience et altération de la personnalité*, Paris, Baillière.

BABINSKI, Joseph, (1889), *Grand et petit hypnotisme*, Paris, Le progès médical, 1889.

- (1909), *Démembrement de l'hystérie traditionnelle : pithiatisme*, Paris, Imprimerie de la semaine médicale, 1909.

BAILLY, Jean-Sylvain, (1784a), *Rapport des commissaires chargés par le Roi de l'examen du magnétisme animal*, Paris, Moutard.

- (1784b), *Rapport secret présenté au ministre et signé par la Commission précédente*, Paris.

BAKER, Smith, « Etiological Significance of Heterogeneous Personality », *Journal of Nervous and Mental Disease*, 1893, p. 664-674.

BARRETT, William Fletcher, (1881), « Mind-Reading or Muscle Reading », *Nature*, vol. 24, (July 7th), p. 212.

- (1882-1883a), avec GURNEY, E., MYERS, F., « First Report on Thought-Reading », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 1, p. 13–34.
- (1882-1883b), « On Some Phenomena Associated with Abnormal Conditions of the Mind », *Proceedings of the Society for Psychical Research* vol. 1, 1882, p. 238-244.

BEARD, George Miller, (1869), « Neurasthenia or nervous exhaustion », *Boston Medical and Surgical Journal*, vol. 80, p. 217-221.

- (1871), *Stimulants and Narcotics*, *Medically, Philosophically and Morally Considered*, New York, G. P. Putnam and Sons.
- (1874), « Mind Reading », *Archives of Electrology and Neurology*, vol. 1, New York, Clacher, 1874, p. 279-283.
- (1875a), « The Nature and the Phenomena of Trance », *Archives of Electrology and Neurology*, vol. 1, May-June, New York, Clacher, p. 78-121
- (1875b), « The Involuntary Life », *Archives of Electrology and Neurology*, Vol. 2. November, New York.
- (1877a), « The Scientific Basis of Delusions; A New Theory of Trance and its Bearings in Human Testimony », *Journal of Nervous and Mental Disease*, vol. 4, n°1, Chicago, p. 1-47.
- (1877b), « Physiology of Mind-Reading », *Popular Science Monthly*, vol. 10, p. 459-473.
- (1878), « The Scientific Study of Human Testimony », *Popular Science Monthly*, vol. 13, (Mai, Juin, Juilllet) p. 53-64, 173-183, 328-338.
- (1879a), « The Psychology of Spiritism », *North American Review,* vol. 128, 1879, p. 65-80.
- (1879b), « Experiments with Living Human Beings », *Popular Science Monthly*, vol. 14, p. 612-621, 752-757.
- (1881), *Trance and Trancoïdal States in Lower Animals*, New Yorl, L. W Hyde..
- (1881b), « A Terminology of Trance », *Medical Record*, (New York), p. 584-585.
- (1882), *The Study of Trance, Muscle-Reading, and Allied Phenomena in Europe and America, and a Defense of Dr. Charcot*, New York.
- (1882), « Current Delusions Relating to Hypnotism (Artificial Trance) », *Alienists and Neurologists*, (Saint-Louis), p. 178-190

BEAUNIS, Henry, (1885), « L'expérimentation en psychologie par le somnambulisme provoqué », *Revue philosophique*, t. 20, p. 1-36, 113-135.

- (1885-6), « Un fait de suggestion mentale », *Bulletin de la Société de psychologie physiologique*, repris dans la *Revue philosophique*, t. 21, p. 204.
- « Suggestion à 173 jours », *Bulletin de la Société de psychologie physiologique*
- (1886), *Le somnambulisme provoqué. Etudes physiologiques et psychologiques,* Paris, Baillière,

BEERS, Clifford, (1908), *A Mind that found Itself*, New York, Longmans.

BENEDIKT, Moritz, (1894), *Hypnotismus und Suggestion, Eine klinisch-psychologische Studie*, Leipzig, Wien, Breitenstein.

BERGSON, Henri, (1886), « De la simulation inconsciente dans l'état d'hypnotisme », *Revue philosophique*, t. 22, p. 525-531.

- (1889), *Les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, nouvelle édition 2007.
- (1896), *Matière et mémoire*, Paris, PUF nouvelle édition 2008.
- (1916), « Conférence de Madrid du 6 mai 1916 sur 'la Personnalité' », *Mélanges*, Paris, PUF, 1972, p. 1215-1228.
- (1919), *L'énergie spirituelle*, Paris, PUF, nouvelle édition, 2009.
- (1934), *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, nouvelle édition, 2008.
- (2002), *Correspondances*, Paris, PUF

BÉRILLON, Edgar, (éd.), (1889), *Premier congrès international de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique : tenu à l'Hôtel-Dieu de Paris, du 8 au 12 août 1889*, Paris, Doin.

- (1906), *L'œuvre psychologique du Dr. Liébeault*, Paris, Bureau de la *Revue de l'hypnotisme*.

BERNARD-LEROY, Eugène, (1907), « Interprétation psychologique des visions intellectuelles chez les mystiques chrétiens », *Revue de l'histoire des religions*, Paris, Leroux.

BERNHEIM, Hyppolite, (1884a), *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille*, Paris, Doin.

- (1884b), *De la suggestion dans l'état hypnotique : réponse à Mr. Paul Janet*, (extrait de la *Revue médicale de l'Est*), Paris, Doin.
- (1885), « L'hypnotisme chez les hystériques (réponse à A. Binet et Ch. Féré) », *Revue philosophique*, t. 19, p. 311-316.
- (1886), *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique*, Paris, Albin Michel.
- (1886b), « De l'amaurose hystérique et de l'amaurose suggestive », *Revue de l'hypnotisme*, vol. 1, p. 68-71.
- (1888), *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique*, 2de éd., Paris, Doin.
- (1889), « Des hallucinations négatives suggérées. Réponse à M. le Professeur Delboeuf », *Revue de l'hypnotisme*, vol. 3, p. 225-229.
- (1891), *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, Paris, Doin, 1891.

BERTRAND, Alexandre, (1823), *Traité du somnambulisme*, Pais, Dentu.

BINET, Alfred, (1884), « L'hallucination. I. Recherches théoriques », « L'hallucination. II. Recherches expérimentales », *Revue philosophique*, t. 17, p. 377-412, 473-502.

- (1886), *La psychologie du raisonnement, recherches expérimentales par l'hypnotisme*, Paris, Alcan.
- (1887), avec FÉRÉ, Charles, *Le magnétisme animal*, Paris, Alcan.
- (1892), *Les altérations de la personnalité*, Paris, Alcan, 1892.

- (1890), *On Double Consciousness*, Chicago, Open Court.
- (1890b), « Pierre Janet, *L'automatisme psychologique* », *Revue philosophique*, t. 24, p. 186-200.
- (1894), « La psychologie de la prestidigitation », *Revue des deux Mondes*, t. 25, p. 903-922.
- (1895), « Contribution à l'étude de la soi-disant télépathie », *Annales des sciences psychiques*, vol. 5, p. 93–99.
- (2011), *Correspondance d'Alfred Binet, Volume 2 – L'émergence de la psychologie scientifique (1884-1911)*, (éd. A. Klein), Nancy, Presses Universitaires de Nancy,

BLOOD, Benjamin Paul, (1874), *The Anesthesic Revelation and the Gist of Philosophy*, Amsterdam NY,

BOIRAC, Émile, (1912), *La psychologie inconnue*, Paris, Alcan.

BOIS, Jules, (1902), *Le monde invisible*, Paris, Flammarion.

- (1907), *Le miracle moderne*, Paris, Librairie Paul Ollendorf.

BOTTEY, Fernand, (1884), *Le « magnetisme animal ». Etude critique et expérimentale sur l'hypnotisme*, Paris, Plon.

BOURNE, Ansel, [au sujet de], (1877), *A Narrative of the Wonderful Works of God*, Fall River, Mass.

BOURNEVILLE, D-M et RÉGNARD, Paul., (1876-1880), *Iconographie photographique de la Salpêtrière*, Paris, le Progrès médical, 3 vol.

BOURRU, Henri, et BUROT, P. (1888), *Les variations de la personnalité*, Paris, Baillière.

BOUTROUX, Émile, (1905), « Le moi subliminal », *Bulletin de l'institut général psychologique*

BRAID, James, (1843), *Neurypnology or the Rationale of Sleep Considered in Relation with Animal Magnetism*, London, J. Churchill.

- (1850), *Observations on Trance, or Human Hibernation*, London, J. Churchill.
- (1852), *Magic, Witchcraft, Animal Magnetism, Hypnotism and Electro-biology; Being a Digest of the Latest Views of the Author on These Subjects*, London, J. Churchill.

BRAMWELL, John Milne, (1896a), « James Braid: His Works and Writings », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, [publié aussi dans *Brain*], vol.12, p. 127-166.

- (1896b), « Personally Observed Hypnotic Phenomena », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 12, p. 176-203.
- (1896c), « What is Hypnotism ? », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, p. 204
- (1903), *Hypnotism: Its History, Practice and Theory*, New York, Julian Press, [1956]

BRIERRE de BOISMONT, Alexandre, (1832), *Des Hallucinations*, *histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, des rêves, du magnétisme et du somnambulisme*, Paris, Baillière.

CARPENTER, William Benjamin, (1852), article « Sleep », in Robert Bentley TODD's *Cyclopedia of Anatomy and Physiology*, vol. 4, London, Longman Brown Green and Longmans, p. 677-697.

- (1853), « Mesmerism, electro biology », *Quarterly Review*, 93, October, p. 501-557.
- (1871), « Lettre du 24 décembre 1869 », adressée au comité de la *London Dialectical Society*, p. 266-267
- (1871), « Spiritualism and Its Recent Converts », *Quarterly Review*, 131, p. 301-353.
- (1874), *Principles of Mental Physiology, with Their Applications to the Training and Discipline of the Mind, and the Study of Its Morbid Conditions*, New York, Appleton.
- (1877), *Mesmerism, Spiritualism &c. historically and scientifically considered*, London, Longman's Green and Co., 1877.
- (1888), *Nature and Man. Essays scientific and philosophical*, London, Kegan Paul, Trench & Co.

CATTELL, James McKeen, (1898), « Mrs Piper, the Medium », *Science*, vol. 7, n°172, p. 640-642.

CHABANEIX, Paul, (1897), *Le subconscient chez les artistes, les savants et les écrivains*, Paris, Baillière.

CHARCOT, Jean -Martin, (1875-1887), *Leçons sur les maladies du système nerveux*, éditées par J.-M. BOURNEVILLE, vol. 1-3, Paris, Bureau du Progès médical, Delahaye & Lecrosnier.

- (1878a), « Catalepsie et somnambulisme hystériques provoqués », in *Œuvres complètes*, vol. 9, Paris, Bureau du progès médical, Delahaye & Lecrosnier, 1890, p. 253-254.
- (1878b), « Phénomènes divers de l'hystéro-épilepsie : catalepsie provoquée artificiellement », *Œuvres complètes*, vol. 9, p. 278-288.
- (1878c), « Études physiologiques sur l'hypnotisme chez les hystériques », *Œuvres complètes* t. vol. 9, (1878-1882)
- (1882), « Sur les divers états nerveux déterminés par l'hypnotisation chez les hystériques », *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, XCIV, p. 403-405.
- (1883), « Études physiologiques de l'hystérie », *Œuvres complètes* t. vol. 9, p. 213-219
- (1893), « La foi qui guérit », *Archives de neurologie*, t. 25, 1893, p. 72-87.

CHARCOT, J-M et RICHER, Paul, (1887), *Les démoniaques dans l'art*, Bureau du Progrès médical, Delahaye & Lecrosnier ; rééd., Paris, Macula, 1984.

CHEVREUL, Michel-Eugène, (1833), « Lettre à M. Ampère sur une classe particulière de mouvements musculaires », Revue des deux Mondes, tome 2, 1832, p.249-257.

- (1854), *De la baguette divinatoire, du pendule dit explorateur et des tables tournantes du point de vue de l'histoire, de la critique et de la méthode expérimentale*, Paris, Mallet-Bachelier.

CLAPARÈDE, Edouard, (1921-1923), « Théodore Flournoy. Sa vie et son œuvre », *Archives de psychologie*, t. 18, p. 1-125.

- (1908), « Le contrôle des médiums », *Archives de psychologie,* t. 9, p. 370-385.

CLISSOLD, Augustus, (1870), *The Prophetic Spirit and its Relations to Wisdom and Madness*, London, Longmans.

COE, Jonathan, (1900), *The Spiritual life. Studies in the Science of Religion,* New York, Eaton and Mains.

CONSTANS, Augustin, (1863), *Relation sur une épidémie d'hystéro-démonopathie en 1861*, Paris, Delahaye.

CRICHTON-BROWNE, James, (1895), *Dreamy Mental States,* Being the Cavendish Lectures delivered before the West London Medico-Chirurgical Society, London, Paris, Baillière, Tindall & Cox.

CROOKES, William, (1871), *Psychic Force and Modern Spiritualism: A Reply to the "Quarterly Review" and Other Critics*, London, Longman, Green.

- (1874), *Researches in the Phenomena of Spiritualism*, London, J. Burns.

CROOM ROBERTSON, George, (1876), « Prefatory Words », *Mind*, vol. 1, p. 1-3.

- (1888), « Edmund Gurney », *Oxford National Biography*

CROTHERS, Thomas Davidson, (1911), *Inebriety. A Clinical Treatise of the Etiology, Symptomatology, Neurosis, Psychosis and Treatment, and the Medico-Legal* Relations, Cincinnati, Ohio, Harvey Publishing Company.

DAILEY, Abraham, (1894), *Mollie Fancher, the Brooklyn Enigma*, Brooklyn, N.Y., Press of Eagle Printing Dept.

DELBOEUF, Joseph, (1873), « La mesure des sensations », *Revue Scientifique de la France et de l'Etranger*, vol. 5, 2e série, 3e année, n° 3, 19 juillet, p. 66-68.

- (1876), *La psychologie comme science naturelle. Son présent et son avenir*. Paris, G. Baillière.
- (1885a), *Le sommeil et les rêves*, Paris, Alcan, rééd., Paris, Fayard, « Corpus des œuvres de philosophie en langue française », 1993.
- (1885b), « Une hallucination à l'état normal et conscient », *Revue philosophique*, t. 20, novembre, p. 513-514.
- (1885c), « Sur les suggestions à date fixe », *Revue philosophique*, t. 20, novembre p. 514-515.
- (1886a), « La mémoire chez les hypnotisés », *Revue Philosophique,* t. 21, février, p. 441–472.
- (1886b), « De l'influence de l'éducation et de l'imitation dans le somnambulisme provoqué », *Revue philosophique*, t. 22, août, p. 146-170.
- (1886c), *Une visite à la Salpêtrière*, Extrait de la *Revue de Belgique*, Bruxelles, Murquardt, p. 121-147, 258-275.

- (1886d), « Les diverses écoles hypnotiques. Réponse à Alfred Binet », *Revue philosophique*, t. 22, novembre p. 532-537.
- (1886e), « Les suggestions à échéance », *Revue de l'Hypnotisme*, décembre, p. 166-170.
- (1887a), « De la prétendue veille somnambulique », *Revue philosophique,* t. 23, février, p. 113-142 ; mars, p. 262-285
- (1887b), « Correspondance (Réponse à une correspondance de Beaunis) », *Revue Philosophique*, t. 23, mai, n° 5, p. 549-551.
- (1887c), « Sur un cas d'hypnotisation volontaire », *Revue de l'hypnotisme*, p. 339.
- (1887d), « De l'origine des effets curatifs de l'hypnotisme » (séance du 4 juin), *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique,* 57e année, 3e série, 13, p. 773-812.
- (1887e), « Expérience devant servir à l'explication de la vertu curative de l'hypnotisme », *Revue de l'Hypnotisme*, vol. 2, juillet, p. 13-15.
- (1888a), *L'hypnotisme et la liberté des représentations publiques. Lettres à M. le Professeur Thiriar*, Liège, C. A. Desoer.
- (1888b), « De l'analogie entre l'état hypnotique et l'état normal », *Revue de l'Hypnotisme*, vol. 2, avril, p. 289-292.
- (1888c), « Origine des effets curatifs instantanés de l'hypnotisme sur les maladies chroniques », *Revue de l'Hypnotisme*, vol. 3, septembre, p. 66-69.
- (1889a), *Le magnétisme animal. A propos d'une visite à l'école de Nancy,* Paris, Alcan. ; rééd., Paris, Fayard, 1993, *op. cit.*, p. 252-385
- (1889b), « Sur l'explication fournie par le Dr. Bernheim des hallucinations négatives suggérées », *Revue de l'hypnotisme*, janvier, p. 202-205
- (1890a), *Magnétiseurs et médecins*, Paris, Alcan.
- (1890b), avec NUEL, J. et LEPLAT, J.-P., « De l'étendue de l'action curative de l'hypnotisme ; l'hypnotisme appliqué aux altérations de l'organe visuel », *Bulletins de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 60e année, 3esérie, vol. 19, p. 361-389.
- (1891a), « Comme quoi il n'y pas d'hypnotisme », *Revue de l'hypnotisme*, vol. 6, novembre p. 129-135.
- (1891b), « Lettre de Mr. Delboeuf au sujet de l'affaire des guérisseurs de Braine-le-Château », *Revue de l'hypnotisme*, vol. 7, p. 284-286.

- (1891c), avec FRAIPONT, F., « Accouchement dans l'hypnotisme », *Revue de l'Hypnotisme*, vol. 7, avril, p. 289-298.
- (1892a), *L'hypnotisme devant les chambres législatibes belges*, Paris, Alcan.
- (1892b), « De l'appréciation du temps chez les somnambules », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol.8, p. 414-421.
- (1893a), « Deux cas de diagnostic chirurgical posé au moyen de l'hypnose », *Revue de l'Hypnotisme*, vol. 10, p. 35-41.
- (1893b), « Quelques considérations sur la psychologie de l'hypnotisme (un cas de manie homicide guéri par suggestion) », *Revue de l'hypnotisme* vol. 7, janvier, p. 200-210. ; rééd., Paris, Fayard, 1993, *op. cit.*, p. 405-422.
- (1896), « A propos d'une cure merveilleuse de sycosis », *Revue de l'Hypnotisme*, février, vol. 10, p. 225-233.

DEONNA, Waldemar, (1932), *De la planète Mars en Terre Sainte*, Paris, De Boccard.

DERCUM, Francis -Xavier, (1885), « Artificial production of convulsive seizures », *Journal of Nervous and Mental Disease*, Chicago.

DESPINE, Prosper, (1880), *Etude scientifique sur le somnambulisme, sur les phénomènes qu'il présente et sur l'action thérapeutique dans certaines maladies nerveuses ; du rôle important qu'il joue dans l'épilepsie, dans l'hystérie et dans les névroses dites extraordinaires*, Paris, Savy.

DESSOIR, Max, (1888), *Bibliographie des modernen hypnotismus,* Berlin, Carl Duncker.

- (1890), *Das Doppel-Ich*, Leipzig, Günther.

DINGWALL, Eric, J., (1968), *Abnormal Hypnotic Phenomena : a Survey of Nineteenth Century Cases,* 4. Vols., London, Churchill.

DURAND (DE GROS), Joseph-Pierre, (1894), *Le merveilleux scientifique*, Paris, Alcan.

ELLIOTSON, John, (1840), « Instances of Double Consciousness Independent of Mesmerism », *Zoist*, vol. 4, p. 157-187.

ELLIS, Havelock, (1898), « Mescal : a New Artificial Paradise », *Contemporary Review,* 73, January, p. 130-141.

- (1919), « Psycho-Analysis and its Relation to Sex », in *The Philosophy of Conflict and other Essays in War Time*, London, 1919.

FARADAY, Michael, (1853), « Table Turning. Letter to the Editor », *The Times*, London, june 30th.

FECHNER, Gustav Theodor, (1879), *Tagesansicht gegenüber Nachtansicht*, Leipzig, Breitkop und Härtel .

- (1904), *The Little Book of life after Death*, with an Introduction of William James, (trad. Mary Wadsworth), Boston, Little, Brown.

FIGUIER, Louis, (1860), *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, Paris, Hachette.

FLOURNOY, Théodore, (1890), *Métaphysique et psychologie*, Genève, Kundig, rééd. Paris, L'Harmattan, 2005.

- (1891), « Un psychologue américain », *Journal de Genève*, 19 janvier.
- (1892), « Lettre à Monsieur le Prof. G. Stanley Hall, Editeur de l'*American Journal of Psychology* », *American Journal of Psychology*, vol. 3, p. 497-498.
- (1896), *Notice sur le Laboratoire de psychologie de l'Université de Genève*, Genève.
- (1897), « Lettre de M. le Professeur Théodore Flournoy au directeur », *Annales des sciences psychiques*, vol. 7, p. 255.
- (1898), « Quelques faits d'imagination subliminale chez les médiums », in C. Stumpf, T. Lipps, A v. Schrenckk-Notzing (ed.), *Dritter Internationaler Kongress für Psychologie in München*, Mînchen, J. F. Lehmann, 1897, p. 419-420.
- (1899a), « Genèse de quelques prétendus messages spirites », *Revue philosophique*, t.47, p. 144.
- (1900), *Des Indes à la planète Mars,* Genève, Paris, Kundig ; rééd. Paris, Seuil, 1983.
- (1900b), « Observations psychologiques sur le spiritisme », *Quatrième Congrès international de psychologie*, Paris, Alcan, p. 102-112.
- (1902a), « Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie », *Archives de psychologie*, vol. 1, p. 101-255.
- (1902b), « Les principes de la psychologie religieuse », *Archives de psychologie*, vol. 1, p. 33-57.
- (1902c), « *Les variétés de l'expérience religieuse*, d'après W. James », *Revue philosophique*, t. 54, nov. 1902, p. 516-527.
- (1903a), « F. W. H. Myers et son œuvre posthume », *Archives de psychologie*, vol. 2, p. 269-296.
- (1903), « Observations de psychologie religieuse », *Archives de psychologie*, vol. 2, p. 327-366
- (1903b), « Dr Sigmund Freud. *Die Traumdeutung* », *Archives de psychologie*, vol. 2, p. 72-74
- (1904a), *Le génie religieux*, St-Blaise, Neuchâtel.
- (1904b), « Note sur un songe prophétique réalisé », *Archives de psychologie*, vol. 4, p. 58-72.
- (1905a), « Introduction » à l'article de Miss Miller sur « Quelques faits d'imagination créatrice subconsciente », *Archives de psychologie*, vol. 5, p. 36.

- (1905b), préface à MAGNIN, Emile, *L'art et hypnose,* Genève, Paris, Atar, Alcan.
- (1911), *Esprits et Médiums, Mélanges de métapsychique et de psychologie*, Genève, Paris, Kundig.
- (1915), « Une mystique moderne », *Archives de Psychologie*, vol. 15, p. 1-224.

FOREL, August, (1888), *Der Hypnotismus : Seine Bedeutung und seine Handhabung*, Stuttgart, Enke.

- (1897), « Professor Delbœuf aus Lüttlich », *Zeitschrift für Hypnotismus*, Bd 5, 1897, p. 1-6
- (1968), *Briefe-Correspondance (1864-1927*), H. Walser (ed), Bern, Hans Huber.

FOUILLÉE, Alfred (1891), « Le physique et le mental. A propos de l'hypnotisme », *Revue des deux mondes*, t. 105, p. 429-462.

FREUD, Sigmund, (1886), « Mon voyage à Paris et à Berlin », *Cahiers Confrontation*, 9, 1983.

- (1888a), « Hystérie » [in *Dictionnaire Villaret*], tr. fr., *Cahiers Confrontation*, 7, 1982., p. 153-169.
- (1888b), « Hypnotisme et suggestion », *L'écrit du temps*, n°6, 1984.
- (1889a), « Compte rendu du Livre de August Forel, *L'hypnotisme et sa signification* », tr. fr., *L'écrit du temps*, 3, 1983., p. 203-218.
- (1890), « Traitement psychique (traitement d'âme) », tr. fr., *Résultats, idées, problèmes*, I, Paris, PUF, 1984, p. 1-23.
- (1891), « Hypnose » (1891), *L'écrit du temps*, 6, 1984, p. 101-109.
- (1892a), « De l'hypnose et de la suggestion », *L'écrit du temps*, 3, 1983, p. 219-230.
- (1892b), « Un cas de guérison hypnotique avec des remarques sur l'apparition de symptômes hystériques par la 'contre-volonté' », *Résultats, idées, problèmes*, vol. I, Paris, PUF, 1984, p. 31-44.
- (1892c), « Préface à la traduction des Leçons du mardi de Charcot » (1892) et « Notes à la traduction des Leçons du mardi de Charcot », *L'écrit du temps*, 7, 1984.
- (1893a), « Le mécanisme psychique des manifestations hystériques », *Esquisses psychanalytiques*, 19, 1993.
- (1893b), « Charcot », *Résultats, idées, problèmes*, vol. I, Paris, PUF, 1984
- (1894), « Les psychonévroses de défense », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, *Œuvres complètes*, III, Paris, PUF, 1989.
- (1896a), « Sur l'étiologie de l'hystérie », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, *Œuvres complètes*, III, Paris, PUF, 1989.
- (1896b), « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973

- (1898), « La sexualité dans l'étiologie des névroses », *Résultats, idées, problèmes,* vol. I, Paris, PUF, 1984
- (1899), « Une prémonition onirique accomplie » *Résultats, idées, problèmes*, vol. I, Paris, PUF, 1984.
- (1899)*, L'interprétation du rêve*, N[elle] trad., *Œuvres complètes*, Paris, PUF, 2004.
- (1904), « De la psychothérapie », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953.
- (1905a), « Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora) », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.
- (1905b), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.
- (1906-1914), *Sigmund Freud - Carl Gustav Jung*, *Correspondance* 1906-1909, t. 1, Paris, Gallimard, 1975, t. 2, 1909-1914,
- (1908), « Le créateur littéraire et la fantaisie », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.
- (1909), *Sur la psychanalyse. Cinq conférences (1909-1910),* Paris, Gallimard, 1991, + Hall (1910), « De la psychanalyse sauvage », *Œuvres complètes*, X, Paris, PUF, 1993.
- (1912), « A Note on the Unconscious in the Psycho-Analysis », *Proceedings of The Society for Psychical Research*, vol. 26, p. 312-318.
- (1914), *Sur l'histoire du mouvement psychanalytique*, Paris, Gallimard, 1991.
- (1915), « Métapsychologie », *Œuvres complètes*, XIII, Paris, PUF, 1988.
- (1919), « L'inquiétante étrangeté », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.
- (1920a), « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.
- (1920b), « Sur la préhistoire de la technique analytique », *Résultats, idées, problèmes*, I, Paris, PUF, 1984. p. 255-258.
- (1921a), « Psychanalyse et télépathie », *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985.
- (1921b), « Psychanalyse et occultisme », publication des Laboratoires Lederlé, Oullins, 1984.
- (1921c), « Rêve et télépathie », *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, Presses Universitaires de France, 1985.
- (1921d), « psychologie des foules et analyse du moi », *Œuvres complètes*, XVI, Paris, Presses Universitaires de France, 1991.
- (1921e), « Préface à J. J. Putnam, Addresses on Psycho-Analysis », *Œuvres complètes*, XVI, Paris, PUF, 1991.

- (1922), « Sur un cas de névrose diabolique », *L'inquiétante étrangeté et autres essais, Paris*, Gallimard, 1985.
- (1924), « Sigmund Freud présenté par lui-même », *Œuvres complètes*, XVII, Paris, PUF, 1992.
- (2006), *Lettres à Wilhelm Fliess (1887-1904)*. Paris, PUF.

FREUD, Sigmund et BREUER, Joseph, (1895), *Etudes sur l'hystérie*, Paris, PUF,

GIBERT, Joseph, (1892), « De la suggestion dans le sommeil chloroformique », *La normandie médicale*, vol. 7, 1er décembre, p. 473-476 ; réédité par CARROY, J. in FÉDIDA. P. et VILLAR, P. (dir.), *Le cas en controverse*, Paris, PUF, 1999.

- (1893), « Des causes morales de l'hystérie », *La normandie médicale*, vol. 8, 15 février, p. 62-66. Ibid. p.

GILKINET, Alfred, (1905), « Notice sur Joseph Delboeuf », *Annuaire de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, p. 47-147.

GOODFRICH-FREER, Anna (« Miss X. »), (1889), « Recent Experiments in Crystal-Gazing », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 5, p. 505-519.

GRÜTZNER, Paul, (1898), « Zum Andenken an Rudolf Heidenhain », *Pflüger Archives*, Bd. 72, S. 221, p. 221-266

GURNEY, Edmund, (1884a), « The Stages of Hypnotism », *Mind, vol.* 9, n°33, p. 10-121. – Repris dans *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 2, p. 61-72.

- (1884b), « An Account of Some Experiments in Mesmerism », *Proceedings of the Society for Psychical Research* , vol. 2, p. 201-206
- (1884c), « The Problems of Hypnotism », *Mind*, vol. 9, n°36, p. 477-508; *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 2, p. 265-292.
- (1884d), « Mr. Richet Experiments in Thought-Transference », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 2, p. 239-256.
- (1885), « Hallucinations », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 3, p. 151-189.
- (1886-1887a), « Peculiarities of certain Post-Hypnotic States », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 4, p. 268-323.
- (1886-1887b), « Stages of Hypnotic Memory », *Proceedings of the Society for Psychical Research,* vol. 4, p. 515-531.
- (1887-1888c), « A. Binet and Ch. Féré, *Le Magnétisme Animal* », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 5, p. 540-555
- (1887), « Further Problems of Hypnotism », *Mind*, vol. 47, p. 212-332 (?), repirs dans *Proceedings of the Society for Psychical Research* vol. 4, p. 268-323.

- (1888a), « Recent Experiments in Hypnotism », *Proceedings of the Society for Psychical Research,* vol. 5, p. 3-17.
- (1888b), « Hypnotism and Telepathy », *Proceedings of the Society for Psychical Research*

GURNEY, Edmund, MYERS, Frederic, PODMORE, Frank. (1886), *Phantasms of the Living*, 2 vol., London, Trübner.

HACK-TUKE, Daniel, (1872), *Illustrations of the Influence of Mind upon the Body in Health and Disease designated to elucidate the Action of Imagination*, London, J. & A. Churchill.

- (1880), « *Hypnosis Redivivus* », *the British Journal of Psychiatry*, 1881, 26 (116), p. 531-551.

HAHN, P., (1883), « Les phénomènes hystériques et les révélations de Sainte-Thérése », *La revue des questions scientifique,* t. 13*,* Bruxelles.

HALL, Frederick, (1909), « An Ether 'Vision' », Open Court n° 643, décembre, p. 734.

HALL, Granville Stanley, (1876), « College Instruction in Philosophy », *The Nation*, 23, p. 180.

- (1879), « Philosophy in the United States », *Mind*, vol. 4, n°13, p. 89-105.
- (1880), « Spiritualism in Germany », *The Nation* , Feb. 12, p. 113-114.
- (1880b), « Studies on Hypnotism », *The Nation*, April 29, p. 323-324.
- (1881a), « Recent Research on Hypnotism », *Mind*, vol. 6, n°21, p. 98-104.
- (1881b), *Aspects of German Culture*, Boston, James R. Osgood.
- (1883), « Reaction-Time and Attention in the Hypnotic State », *Mind,* vol. 8, n°30, p. 170-182.
- (1885), « The New Psychology », *Andover Review*, vol. 3, p. 120-135 et 239-248.
- (1887), Compte rendu: « *Proceedings of the Society for Psychical Research* (from july 1882 to May 1887); et Gurney, Myers, Podmore, *Phantasms of the Living*, 1886 », *American Journal of Psychology,* vol. 1, n°1, p. 128-146.
- (1890), « A Sketch of the History of Reflex Action », *American Journal of Psychology*, vol. 3, p. 71-86.
- (1891), Compte rendu: « William James, *The Principles of Psychology*, 1890 », *American Journal of Psychology*, n°3, 1891, p. 585-591.
- (1895), « Psychical Research », *American Journal of Psychology*, vol. 7, n°1, p. 135-142.
- (1908), « Spooks and Telepathy », *Appleton's Magazine* n°12, p. 677-683.
- (1910), Introduction, TANNER, Amy, *Studies in Spiritism*, New York, London, Appleton and Co.
- (1912), *Founders of Modern Psychology*, New York, Appleton and Co.
- (1918), « A Medium in a Bud », *American Journal of Psychology* , vol. 29, n°2, p. 144-158.

- (1921), « In memory of Wilhelm Wundt », *Psychological Review*, vol. 3, p. 153-188.
- (1923), *Life and Confessions of a Psychologist*, New York, Appleton and Co.

HAMMOND, William Alexander, (1873), *Sleep and It Derangements,* Philadelphia, J.B. Lippincott.

- (1876), *Spiritualism and Allied Causes of Nervous Derangement*, New York, G. P. Putnam's Sons.
- (1879), *Fasting Girls, Their Physiology and Pathology*, New York, G. P. Putnam's Sons.

HANSEN F. C. C. et LEHMANN, Alfred (1895), « Über unwillkürlisches Flüstern : Eine kritischen und experimentelle Untersuchung der sogenannten Gedanken-Übertragung», *Philosophische Studien*, Bd 11, p. 471-530.

HEIDENHAIN, Rudolph, (1880a), *Der sogennante tierische magnetismus, Physiologische Beobachtungen*, erste Auflage, Leipzig, Breitkopf und Härtel.

- (1880b), *Hypnotism or Animal Magnetism*, with a Preface by G. J. Romanes and a Description of New Results by Professor Heidenhain and Dr. Grützner, London, Kegan Paul Trench & Co.,

HENRY, Victor, (1901), *Le langage martien, étude analytique de la genèse d'une langue*, Paris, Maisonneuve.

HERZEN, Alexandre, (1886), « Les trois phases du retour à la conscience après la syncope », *Revue philosophique*, t. 21, p. 671-672.

HILL-TOUT, M., (1896), « Some psychical phenomena bearing upon the question of spirit-controls », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 9, p. 309-316.

HODGSON, Richard, (1885), « Account of Personal Investigations in India, and Discussion of the Authorship of the 'Koot Hommi' Letters », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 3, p. 207-380

- (1887), « The Possibilities of Mal-Observation and Lapse of Memory from a Practical point of View », *Proceedings of the Society for Psychical Research* vol. 3, p. 381-495.
- (1888), « On Some Objections to the Theory of Telepathy », *Proceedings of the American Society for Psychical Research*, vol. 1, (1885-1889), p. 528-546.
- (1891), « A Case of Double Consciousness », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 7, p. 221-257.
- (1892), « An Record of Observations of the Phenomena of Trance », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 8, 1892, p. 1-167.
- (1898), « A Further Record of Observations of Certain Phenomena of Trance », *Proceedings of the Society for Psychical Research* vol. 13, p. 284–582.

HODGE, J. C. (1890), « A Sketch of the History of Reflex Action », American Journal of Psychology, vol; 3, 149-167, 343-363.

JACKSON, John, Hughlings, (1884), « The Croonian Lectures on Evolution and Dissolution of the Nervous System », The British Medical Journal vol. 1, n°1213, 29th March, p. 591-593.

JANET, Jules (1888), « L'hystérie et l'hypnotisme d'après la théorie de la double personnalité », Revue scientifique, t. 15, 19 mai, p. 616-623.

JANET, Paul, (1884), « Les suggestions hypnotiques », Revue politique et littéraire, p. 100-104, 129-132, 178-185, 198-203.

« La création d'une chaire de psychologie expérimentale au Collège de France », Revue des deux mondes, t. 86, p. 518-549.

JANET, Pierre, (1885-1886a), « Note sur quelques phénomènes de somnambulisme (séance d'octobre 1885) », *Bulletin de la société de psychologie physiolpgique*, vol. 1, p. 24-32 ; *Revue Philosophique*, vol. 21, n°1, p. 190-198.

- (1886a), « Les phases intermédiaires de l'hypnotisme », *Revue Scientifique*, 3e série, vol. 23, n°19, 8 mai 1886, p. 577- 587.
- (1886), « Alfred Binet, *La psychologie du raisonnement, recherche expérimentales par l'hypnotisme*, Paris, Alcan, 1886 », Compte-rendu par Pierre Janet, *Revue Philosophique*, vol. 22, n°2, p. 188-193.
- (1886b), « Deuxième note sur le sommeil provoqué à distance et la suggestion mentale pendant l'état somnambulique (séance du 31 mai 1886) », *Bulletin de la société de psychologie physiologique*, vol. 2, p. 70-80, *Revue Philosophique*, t.. 22, n°2, p. 212-223.
- (1886d), « Les actes inconscients et le dédoublement de la personnalité pendant le somnambulisme provoqué », *Revue Philosophique*, vol. 22, p. 577-592.
- (1887), « L'anesthésie systématisée et la dissociation des phénomènes psychologiques », *Ibid.*, vol. 23, n° 1, p. 449-472.
- (1888a), « Baréty, A. *Le magnétisme animal étudié sous le nom de force neurique rayonnante et circulante dans ses propriétés physiques, physiologiques et thérapeutiques*. Paris, O. Douin et J. Lechevalier », Compte-rendu par Pierre Janet, *Revue Philosophique*, vol. 25, p. 91-95.
- (1888b), « Les actes inconscients et la mémoire pendant le somnambulisme », *Revue Philosophique*, vol. 25, n°1, p. 238-279.
- (1889a), *L'automatisme psychologique*, Paris, Alcan ; rééd. Odile Jacob, Paris, 1998.
- (1889b), « Coste, *L'inconscient. Etude sur l'hypnositsme*, Paris, Baillière, 1889 », Compte-rendu par Pierre Janet, *Revue Philosophique* vol. 27, p. 511-513.

- (1891), « Étude sur un cas d'aboulie et d'idées fixes », *Revue Philosophique*, vol. 31, p. 258-287, p.382-407.
- (1892a), « Étude sur quelques cas d'amnésie antérograde dans la maladie de la désagrégation psychologique », *International Congress of Experimental Psychology*. Second Session, London Williams & Norgate, p. 26-30.
- (1892b), « Discussion d'une communication de F. W. H. Myers. Sensory Automatism and Induced Hallucinations », *International Congress of Experimental Psychology*. London, Williams & Norgate, 1892, 1p. 162-164.
- (1892c), « Le spiritisme contemporain », *Revue Philosophique*, t. 33, n°1, p. 413-442.
- (1893a), *L'État mental des hystériques,* vol. I. *Les stigmates mentaux,* vol. 2, Paris, Rueff et Cie, (préface de J.–M. Charcot).
- (1893b), « Quelques définitions récentes de l'hystérie », *Archives de Neurologie*, vol. 25, juin, p. 417-438, vol. 26, juillet, p. 1-29.
- (1894a), *L'État mental des hystériques II. Les accidents mentaux*, Paris, Rueff et Cie.
- (1894b), « Histoire d'une idée fixe », *Revue Philosophique*, vol. 37, p. 121-168.
- (1895a), « J. M. Charcot et son œuvre psychologique », *Revue Philosophique,* vol. 39, p. 569-604.
- (1895b), « Rapport sur *Le merveilleux scientifique* de M. Durand (de Gros) », *Annales Médico-Psychologiques*, 8e série, 53e année, p. 447-455.
- (1898), *Névroses et idées fixes,* vol.1, Paris, Alcan.
- (1901a), « Objet de l'Institut Psychologique », *Bulletin de l'Institut Psychique International*, vol. 1, p. 85-96
- (1901b), « Objet de l'Institut Psychologique. Société de Psychologie. Première séance à l'Hôtel des Sociétés Savantes le 29 mars 1901. Allocution de M. Pierre Janet », *Bulletin de l'Institut Psychique International*, vol. 1, p. 133-139.
- (1901c), « *Une extatique* », *Bulletin de l'institut général psychologique*, vol. 1, p. 209-240.
- (1901d), « *Un cas du phénomène des apports* », *Bulletin de l'Institut psychologique international*, vol 1, p. 329-335.
- (1904), « Préface », GRASSET, J. *Spiritisme devant la science*, Paris, Masson,
- (1907a), *The Major Symptoms of Hysteria*, Londres et New York, Mac Millan.
- (1907b), « Letter of Dr Pierre Janet », *Journal of the American Society for Psychical Research*, vol. 1, Nº 2, p. 73-93.
- (1919), *Les médications psychologiques,* 3 vol., Paris, Alcan,

- (1923), « A propos de la métapsychique », *Revue philosophique*, vol. 96, p. 5-32.
- (1926), *De l'Angoisse à l'extase*, 2 vol., Paris, Alcan, 1926.
- (1930), « Pierre Janet. Autobiographie psychologique », *Etudes philosophiques*, n°2, Paris, avril-juin 1946, p. 81-87. tr. « Autobiography of Pierre Janet », in MURCHISON, Carl, (edit.), *History of Psychology in Autobiography*, Worcester MA, Clark University Press, vol. 1, p. 123-133.

JASTROW, Joseph, (1887a), « Some Miscalled Cases of Thought-Transference », *Science*, 4 février 1887, p. 115-116
- (1887b), « Thought-Transference », *Scienc*e, 18 mars 1887, p. 233-235.
- (1900), *Facts and Fable in Psychology,* London, Mac Millan & Co.
- (1906), *The Subconscious*, Boston, New York, Houghton Mifflin and Co., 1906.

JUNG, Carl Gustav, (1902), *Zur psychologie und pathologie sogenannte occulter Phänomene*, Mütze, Leipzig, 1902.
- (1966), *« Ma vie », Souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Gallimard

KRAFFT-EBING (von), (1888), Richard, *Eine experimentelle Studie auf dem Gebiete des Hypnotismus*, Stuttgart, Enke.

LANG, Andrew, (1898), *The Making of Religion*, London, Longmans, 1898

LAURENT, Louis, (1892), *Des états seconds, variations pathologiques du champ de la conscience*, Paris, Doin.

LAYCOCK, Thomas, (1840), *A Treatise of the Nervous Diseases of Women : Comprising an Inuqiry into the Nature, Causes and Treatment of Spinal and Hysterical Disorders*, London.
- (1845), « On the Reflex Function of the Brain », *British and Foreign Medical Review*, 19, p. 298.
- (1876), « Reflex automatic and Unconscious Cerebration : a History and Criticism », *The Journal of Mental Science*, n°21, p. 483..

LIÉBEAULT, Ambroise, Auguste (1866), *Du sommeil et des états analogues, considérés surtout du point de vue de l'action du moral sur le physique*, Paris, Alcan (rééd.) 1889
- (1887), « Confessions d'un médecin hypnotiseur », *Revue de l'hypnotisme*, vol. 1, p. 105-110.

LIÉGEOIS, Jules, (1889), *De la suggestion et du somnambulisme dans leurs rapports avec la jurisprudence et la médecine légale*, Paris, Doin.

(1897), « Une vie de savant : Delbeouf », *Revue de l'hypnotisme*, n°6, p. 161-172, n°7, p. 193-208.

LEMAÎTRE, Auguste, (1897a), « Contribution à l'étude des phénomènes psychiques », *Annales des sciences psychiques*, vol. 7, Mars-Avril, p 65-88.

- (1897b), « Réponse de M. Auguste Lemaître », *Annales des sciences psychiques*, vol. 7, août, p. 181-185.
- (1903), « Jenny-Azaela. Histoire d'une somnambule genevoise au siècle dernier d'après des documents inédits (avec un portrait) », *Archives de psychologie,* vol. 2, p. 105-132.
- (1907), « *Un Nouveau Cycle somnambulique de Mlle Smith, ses peintures religieuses* », *Archives de Psychologie*, vol. 7, p. 63-83.

LONDON DIALECTICAL SOCIETY, (1871), ***Report on Spiritualism of the Committee of the London Dialectical Society, Together with Evidence Oral and Written, and a Selection from the Correspondence,*** London, Longmans, Green, Reader & Dyer.

LOYD-TUCKEY, Charles, 1872), *Psycho-Therapeutics*, *Treatment by Hypnotism and Suggestion*, London

MAEDER, Alphonse, (1907), « Essais d'interprétation de quelques rêves », *Archives de psychologie*, n°4, p. 354-375.
- (1911-1912), « Sur le mouvement psychanalytique. Un point de vue nouveau en psychologie », *L'année psychologique*, vol. 18, p. 389-418.

MAGNIN, Emile, (1905), *L'art et hypnose,* Genève, Paris, Atar, Alcan, 1905. Préface de T. Flournoy.

MARILLIER, Léon, (1887), « La suggestion mentale et les actions à distance », *Revue philosophique*, t. 23, p. 400-422.
- (1889), « La congrès de psychologie physiologique de 1889 », *Revue philosophique*, t. 28, p. 539-546.
- (1892-1893), « La psychologie de William James », *Revue philosophique*, vol. 34, p. 449-470, 603-627, t. 35, p. 1-32, 145-183.

MASON, Roger Osgood (1897), *Telepathy and the Subliminal Self. An Accoundt of Rcent investigations regarding Hypnotism, Automatism, Dreams, Phantams and related Phenomena,* New York, Henry Holt.

MAUDSLEY, Henry, (1867), *The Physiology and Pathology of Mind*, London, Macmillan.
- (1886), *Natural Causes and Supernatural Seemings*,London, Kegan paul, Trench & Co.

MAURY, Alfred, (1861), *Le sommeil et les rêves*, Paris, Didier.

McKENDRICK, John Gray, (1881), « Animal Magnetism », *Encyclopedia Britannica*, 9th edition.

MESMER, Franz, Anton, (1971), *Le magnétisme animal*, œuvres publiées par R. Amadou, Pais, Payot.

MILES, W. R., MILES, C. C. (1929), « Eight letters from G. Stanley Hall to H. P. Bowditch with Introduction and Notes », *American Journal of Psychology*, Vol. 41, p. 326-336

MITCHELL, John Kearsley, (1859), « Animal Magnetism of Vital Induction », in *Five Essays*, Philadelphia, J. P. Lippincott.

MITCHELL, Silas Weir, (1877), *Fat and Blood*, *an Essay on the Treatment of Certain Forms of Neurasthenia and Hysteria*. Philadelphia, J. P. Lippincott.

- (1881), *Lectures on Diseases of the Nervous System, especially in Women*, Philadelphia, Henry C. Lea's Son.
- (1888), « Mary Reynolds, A Case of Double Consciousness », *Transactions of the College of Physicians of Philadelphia*.
- (1896), « Remarks on the Effects of Anhelonium Lewinii (the Mescal Button) », *The British Medical Journal*, n° 1875, p. 1625-1629.

MÖBIUS, Paul Julius, (1881), « Ueber den Hypnotismus », *Schmidt's Jahrbücher der in-und ausländichen gesamten medizin*, n°190, p. 73-93.

MOLL, Albert, *Der Hypnotismus*, (1890), Berlin, Fischer, 1890; tr. ang. *Hypnotism*, New York, Scribners, 1893.

MOREAU de TOURS, Jacques Joseph, (1845), *Du hachisch et de l'aliénation mentale*, Paris, Fortin, Rééd., Genève, Keyersling, 1975.

MORSELLI, Enrico, (1886), *Il magnetismo animale*, La fascinazione e gli stati ipnotici, Torino, Roux e Favale.

MURISIER, Ernest. (1901), *Les maladies du sentiment religieux*, Paris, Neufchatel, Alcan.

MYERS, Arthur, Thomas (1889-1890), « International Congress of Experimental Psychology», *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 6, p. 171-182.

- (1893-1894), « Mind-Cure, Faith-Cure, and the Miracles of Lourdes », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 9, p. 160-210.

MYERS, Frederic, (1884), « On some Explanation of so-called telepathic Phenomena », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 2, p. 217-237.

- (1885a), « Automatic Writing or the Rationale of Planchette », *Contemporary Review*, p. 233-249.
- (1885b), « De certaines formes d'hallucinations », *Bulletin de la Société de psychologie physiologique*, t. 1, p. 51-52. Repris dans la *Revue philosophique*, 1886
- (1886), « Automatic Writing », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 3, p. 1-63.
- (1886-1887), « Human Personality in the Light of Hypnotic Suggestion », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 4, p. 127-188.
- (1886-1887b), « On Telepathic Hypnotism, and its relation to other forms of Hypnotic Suggestion », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 4, p. 127-188.

- (1886-1887c), « Automatic Writing III », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 4, p. 209-261.
- (1886-1887d), « Multiplex Personality », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 4, p. 496-514
- (1886-1887e), « Note on Certain Reported Cases of Hypnotic Hyperaesthesia », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 4, p. 532-539.
- (1887), « On a Case of Alleged Hypnotic Hyperacuity of Vision », *Mind*, vol. 12, n°45, p. 154-156.
- (1888-1889a), « The Work of Edmund Gurney », *Proceedings of the Society for Psychical Research* vol. 5, p. 359-373.
- (1888-1889b), « French Experiments on the Strata of Personality », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 5, p. 374-398
- (1888-1889c), « Automatic Writing IV: The Daemons of Socrates », *Proceedings of the Society for Psychical Research,* vol. 5, p. 522-544.
- (1889-1890a), « Professor Pierre Janet's *Automatisme Psychologique* », *Proceedings of the Society for Psychical Research,* vol. 6, p. 186-199.
- (1889-1890b), « Alfred Binet on the Consciousness of Hysterical Subjects », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, Vol. 6, p. 200-206
- (1889-1890c), « Dr. Jules Janet on Hysteria and Double Personality », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, Vol. 6, p. 216-221.
- (1889- 1890d), « Introduction to A Record of Observations of Certain Phenomena of Trance », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, Vol. 6,p. 436-442.
- (1891-1892a), « Professor William James's *The Principles of Psychology* », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 7, p. 111-133.
- (1891-1892b), « The Subliminal Consciousness : Chap. I. General Characteristics of Subliminal Messages », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 7, p. 298-327
- (1891-1892c), « The Subliminal Consciousness : Chap. II. The Mechanism of Suggestion», *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 7, p. 328-351.
- (1892a), « The Subliminal Consciousnessm: Chap. III. The Mechanism of Genius », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 8, p. 333-361.
- (1892b), « The Subliminal Consciousness: Chap. IV. Hypermnesic Dreams », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 8, p. 362-404.
- (1892c), « The Subliminal Consciousness: Chap. V. Sensory Automatism and Induced Hallucinations », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 8, p. 436-535.
- (1892d), « *Les Altérations de la personnalité* by Alfred Binet », *Mind*, vol. 1, n°3, p. 417-421.
- (1893), *Fragments of Inner Life* [1893], London, The Society for Psychical Research.

- (1893-1894a), « The Subliminal Consciousness: Chap. VI. The Mechanism of Hysteria », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 9, p. 3-26.
- (1893-1894b), « The Subliminal Consciousness: Chap. VII. Motor Automatism », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 9, p. 26-128.
- (1895a), « The Subliminal Self: Chapter VIII. The Relation of Supernormal Phenomena to Time – Retrocognition », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol 11, p. 334-408.
- (1895b), « The Subliminal Self: Chapter IX. The Relation of Supernormal Phenomena to Time – Precognition, *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 11, p 334 – 5??
- « Pseudo-Possession », *Proceedings of the Society for Psychical Research,* vol. 15, p. 384-415.
- (1901), « In Memory of Henry Sidgwick », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 15, p. 452-464.
- (1901), « On the Trance Phenomena of Mrs Thompson », in P. Janet (édit.), *Quatrième Congrès international de psychologie*, Paris, Alcan, 1901, p. 113-121.
- (1903), *The Human Personality and its Survival of bodily Death*, 2 vol., London, Bombay, Longmans, Green and Co.

NEVIUS, John Livingston, (1893), *Demon Possession and Allied Themes: Being and Inductive Study of Phenomenal of Our Own Time*, Chicago, F. H. Revel

OCHOROWICZ, Julian, (1887), *La suggestion mentale*, Paris, Doin.

PEIRCE, Charles Sanders, (1891), « *The Principles of Psychology*, by William James », *The Nation*, n°53, p. 32-33.

PERRIER, Alfred, (1849), « De la médecine d'imagination », *Journal du maghétisme*, t. 8, p. 481-509, 523-533, 537-552.

- (1850), « De la médecine magnétique », *Journal du magnétisme*, t. 9, p. 1-14, 29-42, 57-67.
- (1854), « Recherches médico-magnétiques », *Journal du magnétisme*, t. 13, p. 65-80, 97-112.

PITRES, Albert, (1891), *Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme*, 2 vol., Paris, Doin.

PIÉRON, Henri, (1954), « Histoire succincte des Congrès internationaux de Psychologie », *L'année psychologique*, vol. 54, n°2, p. 397-405.

PLUMMER, William S., (1860), « Mary Reynolds », *Harper's Magazine*, n°20, p. 807-812.

PODMORE, Frank, (1892), *Apparitions and thought transference; An Examination of the Evidence of Telepathy*, London, Walter Scott Ltd.

- (1897), *Studies in Psychical Research*, London, New York, G. P. Putnam's sons.
- (1902), *Modern Spiritualism. A History and a Criticism.* 2 vol., London, Methuen.
- (1908), *The Naturalisation of the Supernatural*, London, New York, G. P. Putnam's sons.

- (1909), *Mesmerism and Christian Science; A Short Story of Mental Healing*, Philadelphia, G. W. Jacobs & Co. Publishers.

PREYER, Wilhelm, (1878), Die Kataplexie und der thierische Hypnotismus, Jena, G. Fisher.

- (1881), *Die Entdeckung des Hypnotismus*, Berlin, Paetel.
- (1886a), « Telepathie und Geisterseherei in England», *Deutsche Rundschau*, janv. p. 30-51
- (1886b), *Die Erklärung des Gedankenlesens*, Leipzig, Grieben.

PRINCE, Morton, (1890), « Some of the Revelations of Hypnotism: Post-hypnotic Suggestion, Automatic Writing, and Double Personality », *Boston Medical and Surgical Journal*, 122, 1890, p. 463-467.

- (1906), *The Dissociation of a Personality*, Boston, London, Longmans.

PUTNAM, James Jackson (1909), « Personal Impressions on Freud and His Works, with Special References to His Lectures at Clark University », *Journal of Abnormal Psychology*, vol. 4, p. 293-310; 372-379.

PUYSÉGUR, Armand-Marie, Chastanet de, (1999), PETER, Jean Pierre (ed.), *Un Somnambulisme désordonné ?* [1811-1812], Paris, Empécheurs de penser en rond.

RÉJA, M., (1901), « L'art malade : dessins de fous », *Revue universelle*, Paris, t. 1, vol. 2, p. 913-915, 940-944.

- (1907), *L'art chez les fous, le dessin, la prose, la poésie* ; rééd, Paris, l'Harmattan, 2000.

RIBOT, Théodule, (1870), *La psychologie anglaise contemporaine*, Paris, Baillière.

- (1876), « Introduction », *Revue philosophique*, vol. 1, p. 1-4.
- (1877), « Philosophy in France », *Mind*, vol. 2, p. 366-382.
- (1879), *La psychologie allemande contemporaine*, Paris, Alcan.
- (1881), *Les maladies de la mémoire*, Paris, Baillière.
- (1883), *Les maladies de la volonté*, Paris, Baillière.
- (1885a), *Les maladies de la personnalité*, Paris, Alcan.
- (1885b), « Leçon d'ouverture du cours de la Sorbonne: La psychologie nouvelle », *Revue Politique et Littéraire*, vol. 36, p. 780-787.
- (1888), « La psychologie contemporaine: Leçon d'ouverture du cours de Psychologie expérimentale et comparée du Collège de France » *Revue Scientifique*, n°15, 14 avril, p. 449-455.
- (1896), *La psychologie des sentiments,* Paris, Alcan.
- (1900), *Essai sur l'imagination créatrice,* Paris, Alcan, 1900.
- (1957-1975), « Lettres de Théodule Ribot à Alfred Espinas (1866-1893) », éditées par Raymond Lenoir, *Revue Philosophique*, (1957), 147, p. 1-14 ; (1962), *Revue Philosophique,* 152,

p. 337-340 ; (1964) (II). *Revue Philosophique*, 154, p. 79-84 ; (1970), (III et IV), *Revue Philosophique*, 160, p. 165-173 et p. 339-348 ; (1975) (V). *Revue Philosophique*, 165, p. 157-172.

RICHER, Paul, (1881), *Etudes cliniques sur l'hystéro-épilepsie ou grande hystérie*, Paris, Delahaye et Lecronier.

RICHET, Charles, (1875), « Du somnambulisme provoqué », *Journal de l'anatomie et de la physiologie*, vol. 11, p. 348-378.

- (1878), « Sur la méthode de la psychologie physiologique », *Revue philosophique*, 1878, p. 29-33.
- (1880), « Du somnambulisme provoqué », *Revue Philosophique*, vol. 10, p. 337-374 et p. 462-484.
- (1883), « La personnalité et la mémoire dans le somnambulisme », *Revue Philosophique* vol. 15, p. 225-242.
- (1884a), *L'homme et l'intelligence*, Paris, Alcan.
- (1884b), « Note on Mental Suggestion », *Brain*, t. 25, p. 83-85.
- (1884c), « A propos de la suggestion mentale », *Bulletin de la société de biologie*, mai, p. 365-367.
- (1884d), « La suggestion mentale et le calcul des probabilités », *Revue philosophique*, vol. 18, décembre, p. 609-674.
- (1885a) « Des rapports de l'hallucination à l'état mental », *Bulletin de la Société de psychologie physiologique* n°1, Paris, p. 21-23
- (1885b), « Un fait de somnambulisme à distance », *Revue philosophique*, février 1886, p. 199- 200.
- (1886a) « Les mouvements inconscients », in *Hommage à Chevreul à l'occasion de son centenaire*, Paris, Alcan, p. 79-94.
- (1886b), « Causerie bibliographique », *Revue scientifique*, t. 12, novembre 1886, p. 630-632 ; décembre, p. 756-760.
- (1887a), « Sommeil à distance », *Journal of the Society for Psychical Research*, vol. 3, p. 150-152.
- (1887b), « Les mouvements inconscients », *Revue de l'hypnotisme*, p. 170-176 ; 209-213.
- (1888a), « Les réflexes psychiques », *Revue philosophique*, t. 25, n°1, p. 225-237 ; n°2, p. 387-422, 1888,
- (1888b), « Relations de diverses expériences sur la transmission mentale, la lucidité et autres phénomènes non explicables par les données scientifiques actuelles », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 5, p. 18-186.

- (1889), « Further Experiments in Hypnotic Lucidity or Clairvoyance », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 6, p. 66-83.
- (1892), *Dans cent ans*, Paris, Ollendorff.
- (1901-1903), « In memoriam F. W. H. Myers », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 17 , p. 24-28.
- (1923), *Traité de métapsychique*, Paris, Alcan.
- (1923), « Réponse à M. Pierre Janet. A propos de la métapsychique », *Revue philosophique*, p. 462-471.
- (1933), *Souvenirs d'un physiologiste*, Joigny, J. Peyronnet.

ROCHAS (de), Albert, (1887), *Les forces non définies. Recherches historiques et expérimentales*, Paris, Masson, 1887.
- (1892), *Etats profonds de l'hypnose*, Paris, Chamuel.

ROMANES, George, *Mental Evolution of Man*
- (1880a), « Hypnotism », *Nature,* 18, p. 492-494
- (1880b), Preface, Rudolf Heidenhain, *On Hypnotism*, London, Kegan & Paul.

ROYCE, Josiah, (1888), « Hallucination of Memory and 'Telepathy' », *Mind*, vol. 13, n°50, Avril, p. 244-248.
- (1889), « Report of the Committee on Phantasms and Presentiments », *Proceedings of the American Society for Psychical Research* vol. 1, p. 350-428.?

RUAULT, Albert, (1886), « Du mécanisme de la suggestion mentale », *Revue philosophique*, t. 22, p. 679-691.

SAGE, M. (1902), *Madame Piper et la société anglaise de recherches psychiques*, Paris, Leymarie.

SARGENT, Epes, (1869), *Planchette Or the Despair of Science*, Boston, Otis Clapp.
- (1881), *The Scientific Basis of Spritualism*, Boston.

SAUVAIRE, C., (1887), « Observations d'hyperesthésie des sens dans l'état hypnotique », *Revue philosophique*, janv.-juin, p. 333-335.

SAVAGE, Minot Judson, (1902), *Can Telepathy be explained? Results of Psychical Research*,

SCHNEIDER, Georg Heinrich, (1880), *Die Thieirische Wille*, Leipzig, Vogel, 1880

SCHRENCK-NOTZING (von), Albert, (1892), Die *suggestions-Therapie bei krankhaften Erscheinungen des Die Suggestions-Therapie bei krankhaften Erscheinungen des Geschlechtssinnes*, Stuttgart, Enke.
- (1896), *Über Spaltung des Personlichkeit*, Vienna, 1896.
- (1923), *Materialisationphänomene,* München, Reinhardt.
- (1925 ?), *Les phénomènes physiques de la médiumnité,* Paris, Payot, ? 1925

SEIPPEL, Paul, (1920), « Théodore Flournoy », *Journal de Genève*, 7 novembre 1920.

SEYBERT COMMISSION, (1887), *Preliminary Report of the Seybert Commission appointed by the University of Pennsylvania to Investigate Modern Spiritualism*, Philadelphia, J. B. Lippincott,.

SIDGWICK, Eleonora, (1901), « Spiritualism », *Encyclopedia Britannica* », 9th edition,

- (1905-1907), « Richard Hodgson : In Memoriam », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 19, p. 356-372.
- (1906), *Henry Sidgwick, A Memoir*, London, Macmillan and Co.

SIDIS, Boris, (1898), *The Psychology of Suggestion*, New York, Appleton, 1898.,

STEWART, Balfour, (1885), « Presidential Address », *Proceedings of the Society for Psychical Research*, vol. 3, p. 64-68.

TAGUET, M., (1884), « Hypnotisme avec hyperesthésie de l'ouïe et de l'odorat », *Annales médico-psychologiques*, N°11, (compte rendu de la séance du 24 décembre 1883), p. 325-342.

TANNER, Amy, *Studies in Spiritism*, New York, Appleton, 1910.

TISSIÉ, Philippe, (1890), *Les rêves, physiologie et psychologie*, Paris, Alcan, 1890.

THOMAS, N. W., « *Zur psychologie und Pathologie sogenannter occulter Phänomene* , von Dr. Med. C. G. Jung », *Proceedings of Society for Psychical Research*, vol. 12, 1903, p. 425-426.

TOURETTE (de la), Gilles, (1890), *L'hypnotisme et ses états analogues au point de vue medico-légal*, Paris, Plon, 1889.

ULRICI, Hermann, (1879), « Der sogenannte Spiritismus, eine wissenschaftliche Frage », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, n°74, p. 239-271.

VASCHIDE, Nicolas, (1908), *Les hallucinations télépathiques*, Paris, Bloud.

- (1909), *Psychlogie de la main*, Paris, Marcel Rivière.

WALLACE, Alfred Russell, (1883), *Psycho-physiological Sciences and their Assaillants, Being a Response to the attacks of Prof. W. B. Carpenter of England and others*, Boston, Colby & Rich publishers.

WARLOMONT, Evariste, (1875), *Louise Latteau, Rapport médical sur la stigmatisée du Bois d'Haine, Rapport fait à l'Académie Royale de Médecine de Belgique*, Bruxelles, Muquardt, Paris, Baillière.

WEINHOLD, Adolf, (1879), *Hypnotische Versuche*, Chemnitz, Bülz.

WILKINSON, James John Garth, (1849), *Emmanuel Swedenborg : a biography*, Boston, Otis Clapp.

- (1851), *The Human Body and Its Connection to Man*, London, Chapmann and Hall.
- (1855), *Unlicensed Medicine* With A Plan For Extending Homœopathy , London, Theobald.
- (1857a), *Improvisations from the Spirit*, London, W. White.
- (1857b), *The Homeopathic Principle applied to Insanity. A proposal to treat Lunacy by Spiritualism*, Boston, Otis Clapp.

- (1864), *On the Cure, Arrest and Isolation of Smallpox by a New Method*, London.
- (1870), *A Free State and a Free Medicine*, London, F. Pitman.
- (1870b), *The Forcible Introspection of Woman foir the Army and Navy by the Oligarchy,* London, F. Pitman.

WUNDT, Wilhelm, (1874), *Grundzunge der physiologischen psychologie,* Leipzig, Engelmann.

- (1877), « Philosophy in Germany, *Mind*, vol. 2, n°8, p. 493-518.
- (1879), *Der Spiritismus, eine sogenannte wissenschaftliche Frage*, Leipzig, Engelmann, repris dans *Essays*, Leipzig, Engelmann, 1885.
- (1892), *Hypnotisme et suggestion*, tr. fr., Paris, Alcan, 1893
- (2009), *De la psychologie à l'ethnopsychologie, Ce que j'ai vécu, ce que j'ai appris*, tr fr. M. Géraud, Paris, L'Harmattan.

ZÖLLNER, Johann Karl Friedrich, *Wissenschaftliche Abhandlugen*, 3 vols., Leipzig, Commission Verlag von L. Staackmann, 1879. trad. angl. (partielle) par C. C. Massey, *Transcendental Physics*, London, 1881.

Bibliographies des sources secondaires

ALHSTROM, Sidney E., (1972), *A Religious History of the American People*, London, New Haven, Yale University Press.

AMADOU, Robert, (1957), *Les grands médiums*, Paris, Denoël.

AMINOFF, Michael J., (2011), *Brown-Séquard : An Improbable Genius who transformed Medicine*, Oxford, Oxford University Press.

ANDERSSON, Ola, (1997), *Freud avant Freud, la préhistoire de la psychanalyse*, Plessy-Robinson, Synthélabo, « les Empêcheurs de penser en rond ».

ANDRIEU, Bernard, (2008), *Album Liébeault*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.

ARTIERES, P. (1998), *Clinique de l'écriture. Une histoire du regard médical sur l'écriture*, Paris, les Empêcheurs de penser en rond.

AZOUVI, François, (2006), « Présentation », Charles de Villers, *Le magnétiseur amoureux*, Paris, Vrin.

- (2007), *La gloire de Bergson*, Paris, Gallimard.

BACOPOULOS-VIAU, Alexandra, (2012), « Automatism, Surrealism and the making of French psychopathology : the case of Pierre Janet », *History of Psychiatry*, n°23, p. 259-276.

BALLET, Gilbert, (1899), *Swedenborg. Histoire d'un visionnaire au XVIIe siècle,* Paris, Masson.

BARRUCAND, Dominique, (1967), *Histoire de l'hypnose en France.* Paris, PUF, « Bibliothèque de psychiatrie ».

BARRAS, Vincent et VIDAL, Fernando, (1996), « La Suisse romande à la 'découverte de l'Inconscient' », *Revue médicale de la Suisse romande* n°116, p. 909-915.

BARROW, Logie, (1986), *Independents Spirits : Spiritualism and English Plebeians, 1850-1910*, New York, Routledge.

- (1988), « An Imponderable Liberator : Dr. J. J. Garth Wilkinson », in COOTER, R. (edit.), *Studies in the History Alternative Medicine*, London, Macmillan, New York, St.Martins.
- (1991), « Why were most Medical Heretics at their most Confident around the 1840s? (The other side of mid-Victorian medicine) », in FRENCH, R, WEAR, A. (dir.*), British Medicine in the Age of Reform*, London, Routledge.
- (2004), « J. J. Garth Wilkinson (1812-1899) », *Oxford National Biography*, Oxford University Press.

BARUK, Henri, (1977), « Occultisme et maladies mentales », *Annales médico-psychologiques* (séance du 28 février), p. 444-448.

BASTIDE, Roger, (1972), *Le rêve, la transe, la folie*, Paris, Flammarion.

BOWMAN, Megan, P. (2011), « Making French Socialism Religious, Henry James Sr., J. J. Garth Wilkinson and the transatlantic Fourierist Network », Conférence donnée à la 125e réunion annuelle de *l'American Historical Association*, (A paraître ; transmis par l'auteur).

BENSAUDE-VINCENT, Bernadette et BLONDEL, Christine (dir.), (2002), *Des savants face à l'occulte 1870-1940*, Paris, La Découverte.

BELOFF, John, (1993), *Parapsychology : a Concise History*, London,Athlone.

BERTON, Mireille, (2008), « Alfred Binet, entre illusionnisme, spiritisme et cinéma des origines », *Recherches & Educations*, n°1, p. 199-2004

- (2012), « Georges Méliès, la magie et les fantômes : le spectateur sidéré », in S. Sauget (ed.), *Les âmes errantes*, Paris, Créaphis, p. 131-141

BIENVENU, Alexandre, (2002), « Helmholtz, critique de la géométrie kantienne », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, P.U.F, n°35, p. 379-398.

BLUSTEIN, Ellen, B., (1991), *Preserve your Love for Science : Life of William A. Hammond, American neurologist*. New York, Cambridge University Press.

BONTOUX, Daniel, COUTURIER, Daniel, MENKES, Charles-Joël, (2013), « Thérapies complémentaires et leur place parmi les ressources de soin », Rapport de l'Académie de médecine, (5 mars 2013), au nom d'un groupe de travail de la commision XV.

BORCH-JACOBSEN, Mikkel, (1985), *Souvenirs d'Anna O., une mystification centenaire*, Paris, Aubier.

BORING, Edwin G., (1950), *The History of Experimental Psychology*, (2nd ed.), New York, Appleton.

- (1965), « On the Subjectivity of Important Dates : Leipzig 1879 », *Journal of the History of Behavioral Sciences*, 1, p. 5-9.

BOUGNOUX, Daniel (dir.), (1991), *La suggestion : hypnose, influence, transe* (Colloque de Cerisy), Paris, les Empêcheurs de penser en rond.

BRADY BROWER, M. (2010), *Unruly Spirits. The Science of Psychic Phenomena in Modern France*, Urbana, Chicago, University of Illinois Press.

BRAUDE, Ann, (1989), *Radical Spirits, Spiritualism and Women's Rights in Nineteenth Century America*, Boston, Beacon Press.

BRAUNSTEIN, Jean-François et PEWZNER, Evelyne, (2010), *Histoire de la psychologie*, Paris, Armand Colin, 3e ed.

BRÉMOND, Henri, (1920), *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, Paris, Bloud & Gay.

BRÈS, Yvon, (2010), *L'inconscient*, Paris, Ellipses.

BRETON, André, (1928), « Le cinquantenaire de l'hystérie : 1878-1928 », *Révolution surréaliste*, n°2, 15 mars 1928.

- (1933), « Le message automatique », *Le Minotaure* n° 3-4, Paris, Skira, 1933-1934,

BRINGMAN, W. G., TWENEY, R. D., (1980), (ed.). *Wundt Studies: A Centennial Collection.* Toronto, C.J. Hogrefe, 1980

BROCH, Henri, (1989), *Le paranormal, ses documents, ses hommes et ses méthodes,* Paris, Seuil.

BROOKS, John, III., (1998), *The Eclectic Legacy : Academic Philosophy and the Human Sciences in Nineteenth Century France*, Newark, University of Delaware.

BROWN, Edward, M., (1983), « Neurology and Spiritualism in the 1870s », *Bulletin of the History of Medicine*, vol. 57, n°4, p. 563-577.

BRUMBERG, Joan J., (1988), *Fasting Girls, the History of Anorexia Nervosa as a Modern Disease*, Cambridge Mass., Harvard University Press.

BURNHAM, John, C. (2006), « The "New Freud Studies": A Historiographical Shift », *The Journal of the Historical Society*, VI, 2, 2006, p. 213-233.

BURR, Anna R., (1930), *Weir Mitchell, his Life and Letters*, New York.

BUSER, Pierre, (1998), *Cerveau de soi, cerveau de l'autre*, Paris, Odile Jacob

- (2005), *L'inconscient aux mille visages*, Paris, Odile Jacob.

BYNUM, William. F., PORTER, Roy, (edits.) (1987), *Medical Fringe and Medical Orthodoxy*, London, Croom Helm.

BYNUM, William. F., PORTER, Roy, SHEPERD, Michael (edits.), (1988), *The Anatomy of Madness, Essays in the history of Psychiatry*, 3 Vol, London, Routledge.

CANGUILHEM, Georges, (1955), *La formation du concept de réflexe au XVIIe et XVIIIe siècle*, Paris, Vrin

- (1968), « Qu'est-ce que la psychologie ? », in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin.

CARBONEL, Frédéric, (2007), « Un jalon pour l'émergence de la psychologie scientifique : Pierre Janet et les médecins aliénistes du Havre (22 févier 1883-Août 1889) », *Bulletin de Liaison du Centre Havrais de Recherche Historique,* n°79, p. 10-17

CARLSTON, E. T., (1984), « The History of Multiple Personality in the United States : Mary Reynolds and her subsequent Reputation », *Bulletin of the History of Medicine*, 58, p. 72-82.

CARRINGTON, Hereward, (1930), *The Story of Psychic Science*, Kessinger Pub. [2002]

CARROY, Jacqueline, (1976), « La fondation de la *Revue philosophique* », *Revue philosophique*, t 4, oct.-déc., p. 401-413.

- (1981), *Le mal de Morzine, de la possession à l'hystérie (1857-1877)*, Paris, Solin.
- (1991a), *Hypnotisme, suggestion et psychologie. L'invention des sujets*, Paris, PUF.
- (1991b), « 'Mon interprète auprès des lecteurs germaniques'. Freud et l'histoire française de l'hypnose », *Psychanalyse à l'université,* t. 16, n° 62, p.97-113.
- (1993a), *Les personnalités doubles et multiples, entre science et fiction*, Paris, PUF.
- (1993b), « Peut-on faire l'histoire de l'hypnose ? », *Revue internationale de psychanalyse*, n°6, p. 213-230.
- (1994), « Jackson et la psychopathologie. Evolution et évolutionnisme », *Les évolutions. Phylogenèse de l'individuation*, FÉDIDA, P. et WIDLÖCHER, D. (dir.), Paris, PUF, p.151-172.
- (1997), « L'effet Delbœuf, ou les jeux et les mots de l'hypnotisme », *Corpus,* 32, p.89-117.
- (1998), « le Dr. Gibet ou le « Breuer » de Pierre Janet », in FÉDIDA, Pierre. et VILLAR, François, *Le cas en controverse*, Paris, PUF, p. 213-230.
- (1999), « Théodule Ribot et la naissance d'une psychologie scientifique », in BOURGEOIS, M.-L., (dir.), *L'anhédonie. Le non-plaisir et la psychopathologie,* Paris, Masson, 1999, p.149-156
- (2001), « L'apparition d'une double personnalité en France - Entre médecine et philosophie », EHRENBERG, A. LOVELL, A (dir.), *La maladie mentale en mutation. Psychiatrie et société,* Paris, O. Jacob, p.43-73.
- (2002), « Une somnambule dans l'affaire Dreyfus : "la Vérité en marche et la vérité dans le puits" », BENSAUDE-VINCENT, B. et BLONDEL, C. (dir.), *Des savants face à l'occulte 1870- 1940,* Paris, La Découverte, p. 125-141.
- (2004), « Playing with Signatures : The Young Charles Richet », in MICALE, M. (edit.), *The Mind of Modernism.Medicine, Psychology and the Cultural Arts in Europe and America, 1880-1940*, Stanford, Stanford University Press, p. 217-249

- (2004), « Premières enquêtes psychologiques françaises. L'introspection, l'individu, le nombre », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n°22, p. 59-75.
- (2012), *Nuits savantes. Une histoire des rêves*, Paris, Editions de l'EHESS.
- (2013), « 'Rêve de la nuit du 14 au 15 août, la veille de mon anniversaire et de la fête de Marie', transcription d'une manuscrit de Jean-Baptiste Botul (1896-1947) », Appendice aux *Nuits savantes* (2012)

Avec PLAS, Régine, (1993), « La méthode pathologique et les origines de la psychologie française au XIXe siècle », *Revue internationale de psychopathologie*, n°12, p. 602-610.

- (1995), « Dreyfus et la somnambule », *Critique*, janvier-février, vol. 572/573, p. 36-59.
- (1996), « The Origins of French Experimental Psychology : Experiment and Experimentalism », *History of Human Sciences*, vol. 9, p. 73-84.
- (2000a), « How Pierre Janet used Pathological Psychology to save the Philosophical Self?», *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 36, n°3, p. 231-239.
- (2000b), « La genèse de la notion dissociation chez Pierre Janet et ses enjeux », *L'évolution psychiatrique*, vol. 65, p. 9-18.

CARROY, J., EDELMAN, N., OHAYON, A., RICHARD, N. (dir.), (2005), *Les femmes dans les sciences de l'homme (XIXe-XXe siècles). Inspiratrices, collaboratrices ou créatrices ?,* Paris, Séli Arslan.

Avec OHAYON, Annick et PLAS, Régine, (2006), *Histoire de la psychologie en France XIXe et XXe siècles*, Paris, La Découverte.

Avec RICHARD, Nathalie, (2007), (dir.) ; *Alfred Maury, érudit et rêveur, Les sciences de l'homme au milieu du XIXe siècle*, Rennes, PUR.

Avec SCHIMDGEN, Henning, (2006), « Psychologies expérimentales : Leipzig, Paris, Würzburg », *Mil neuf cent, Revue d'histoire intellectuelle*, n°24, p. 171-204.

CASSOU-NOGUES, Pierre, (2007), *Les démons de Gödel, Logique et* folie, Paris, Editions du Seuil.

CASTEL, Pierre-Henri, (1998)*, La querelle de l'hystérie Psychopathologique*, Paris, PUF.

- (2004), « La *Traumadeutung* offrait-elle, en 1900, une solution aux problèmes de la psychopathologie », in WORMS, Frédéric (dir.), *Le moment 1900 en philosophie*, Lille,
- (2011), *Âmes scrupuleuses, vie d'angoisee, tristes obsédés*. Paris, Ithaque.
- (2012), *La fin des coupables*, suivi de *Le cas Paramord*, Paris, Ithaque.

CASTELLAN, Yvonne, (1985), *La parapsychologie*, Paris, PUF.

CHAUVIRÉ, Christiane (1989), *Ludwig Wittgenstein*, Paris, Seuil.

- (2008), (dir). avec DEBRU, Claude, GIREL, Mathias, *William James, psychologie et cognition*, Paris, Pétra.

CHÉROUX, Clément, FISCHER , Andreas, APRAXINE, Pierre, CANGUILHEM, Denis, SCHMIT, Sophie, (2004), *Le Troisième Œil. La photographie et l'occulte,* Paris, Gallimard.

CHERTOK, Léon, (1969), *L'hypnose*, Paris, Payot.

- (1977), « L'inconscient en France avant Freud », *Annales médico-psychologiques*, vol. 2, n°3, p. 401-413.
- (1979), *Le non-savoir des psy. L'hypnose entre la psychanalyse et la biologie.* Paris, Payot.
- (1990), *Mémoires d'un hérétique*, Paris, La Découverte.
- (1996), *Naissance du psychanalyste*, (avec Raymond de SAUSSURE), Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

CIFALI, Mireille, (1982), « Entre Genève et Paris, Vienne », *Le bloc-Notes de la psychanalyse* n°2, Genève, p. 91-130.

- (1983a), « Théodore Flournoy, la découverte de l'Inconscient », *Le bloc-Notes de la psychanalyse* n°3, p. 111-131.
- (1983b), « Les chiffres de l'intime », Postface n°2 à la réédition *Des Indes à la planète Mars*, Paris, Le Seuil.
- (1984), « Le fameux couteau de Lichtenberg », *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n° 4, p. 171-188.
- (1985), « Une glossolale et ses savants : Elise Muller alias Hélène Smith », in AUROUX, Sylvain (dir), *La linguistique fantastique*, Paris, Denoël, p. 236-244.
- (1988), « La fabrique du martien : genèse d'une langue imaginaire », *Langages*, vol. 23, n°91, p. 39-60.
- (1995), « Les débuts de la psychanalyse en Suisse », *Nervure*, *Journal de Psychiatrie*, n° 8, p. 10-17.

CLARKE, E. et JACYNA L.S., (1987), *Nineteenth-century origins of neuroscientific concepts*, Berkeley, University of California Press.

CLARAC, François, TERNAUX, Jean-Pierre, *Petite encyclopédie des neurosciences*, de boeck, …

COON, Deborah J., (1992), « Testing the Limits of Sense and Sciences. American Experimental psychologists Combat Spiritualism », *American Psychologist*, vol. 47. n° 2, p. 143-151.

COOTER, Roger, (1985), « The History of Mesmerism in Britain: Poverty and Promise », in SCHOTT, Heinz (dir.), *Franz Anton Mesmer und die Geschichte des Mesmerismus*, Stuttgart, Franz Steiner.

- (1988), (édit.), *Studies in the History Alternative Medicine*, London, Macmillan; New York, St.Martins.

COX, Robert S., (2003a), *Body and Soul: A Sympathetic History of American Spiritualism*, Charlotte, University of Virginia Press, 2003.

- (2003b), « Vox Populi : Spiritualims and George Washingtons' Postmortem Career», *Early American Studies*, vol. 1, n°1, p. 230-272.

CRABTREE, Adam, (1988), *Animal Magnetism, early Hypnotism and Psychical Research. An annotated Bibliography,* New York, Kraus, 1988.

- (1993), *From Mesmer to Freud*, New Heaven, Yale University Press.

CUCHET, Guillaume, (2012), *Les Voix d'Outre-Tombe. Tables tournantes, spiritisme et société*, Paris, Seuil.

DANA, Charles Loomis, (1923), « Dr. George M. Beard », *Archives of Neurology and Psychiatry,* vol. X, Octobre, p. 427-435.

DANZIGER, Kurt, (1990), *Constructing the Subject. Historical Origins of Psychological Research*, Cambridge-New-York, Cambridge University Press.

DARNTON, Robert, (1984), La fin des Lumières. Le mesmérisme et la révolution, Paris, Perrin.

DAVID-MENARD, Monique, (1992), « L'hypnose revisitée. A propos du livre de François Roustang : *Influence.* », *Psychanalyse à l'université* n° 65, p. 151-158.

- (1995), « L'hypnose : théorie et pratique », *Critique* n°577-578, p. 507-512.

DEHAENE, Stanislas, (2007), Vers une science de la vie mentale, leçons inaugurales du Collège de France, Paris, Fayard.

DELACROIX, Henri, (1905), « Le Moi subliminal », *Revue de métaphysique et de morale*, 1905

- (1924), « Maine de Biran et l'école medico-psychologique », *Bulletin de la société française de philosophie*, 1924.

DELAY, Jean, (1951) ; « Le jacksonisme de Ribot », *L'encéphale*, n°3, p. 185-216.

DELORME, Shannon, « Physiology or Psychic Powers ? William Carpenter and the Debate over Spiritualism in Victorian Britain, *Studies in The History and the Philosophy of Science*, vol. 48, 2014, p. 57-66.

DEVEREUX, Georges, (1977), *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Gallimard.

DIDI-HUBERMAN, Georges, (1982), *L'invention de l'hystérie*, *Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière,* Paris, Macula.

DINGWALL, Eric John, (1968), *Abnormal Hypnotic Phenomena, A Survey if Nineteen Century Cases,* 4 vols., New York, Barnes & Noble.

DOYLE, Arthur, Conan, (1926), *The History of Spiritualism*, 2 vols, London, George H. Doran.

DUGAS, Louis, (1924), *Le philosophe Théodule Ribot*, Paris, Payot.

DUYCKAERTS, François, (1992), *Joseph Delbœuf, philosophe et hypnotiseur*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

EARNEST, Ernest, (1950), *Silas Weir Mitchell, Novelist and Physicians*, Philaldelphia, University of Penssylvania Press.

EIDENBENZ, Céline, (2011), « L'hypnose au Parthénon. Les photographies de Magdeliene G. par Fred Boissonas », *Etudes photographiques*, n°28, p. 200-225

EDELMAN, Nicole, (1995), *Voyantes, guérisseuses et visionnaires et France, 1794-1915*, Paris, Albin Michel.

- (2003), *Les métamorphoses de l'hystérique. Du début du XIX*e *siècle à la Grande guerre,* Paris, La Découverte.
- (2006), *Histoire de la voyance et du paranormal*, Paris, Seuil, 2006.
- (2009), (dir.), « Savoirs occultés : du magnétisme à l'hypnose », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°38.

ELLENBERGER, Henri, (1986), *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard [1970].

- (1995), *Médecines de l'âme. Essais d'histoire de la folie et des guérisons psychiques,* Paris, Fayard.

FAUVEL, Aude, (2013), « Cerveaux fous et sexes faibles (Grande-Bretagne, 1860-1890) », *Clio*, vol. 37, p. 41-64.

FAVRET-SAADA, Jeanne, (1977), *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard.

- (1981), *Corps pour corps : enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard.
- (2009), *Désorceler*, Paris, L'Olivier.

FEARING, Franklin, (1930), *Reflex Action*, A *Study on the History of Physiological Psychology*, [1970], Cambridge Mass., MIT Press.

FEUERHAHN, Wolf, (2007), « Une science des qualités humaines. Max Weber et les débats sur la fonction de la psychologie sur les sciences de l'homme », Thèse présentée devant l'université de Rennes 1.

- (2011), « Les "sociétés animales", un défi à l'ordre savant », *Romantisme,* n°154, p. 35-51

FLOURNOY, Olivier, (1986), *Théodore et Léopold, de Théodore Flournoy à la psychanalyse*, Neufchâtel, La Baconnière.

FOREST, Dominique, (2005), *Histoire des aphasies*, Paris, PUF.

FOUCAULT, Michel, (1994), « La psychologie de 1850 à 1950 », *Dits et écrits*, vol. 1, Paris, Gallimard, « Quarto », p. 148-164.

« La recherche scientifique et la psychologie », *Ibid.*, p. 165-186.

« Philosophie et psychologie », *Ibid.*, p. 466-476.

« Les déviations religieuses et le savoir médical », *Ibid.*, p. 652-663.

FULLER, Robert C., (1982), *Mesmerism and the American Cure of Souls (1830-1865)*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

GAUCHET, Marcel et SWAIN, Gladys, (1997), *Le vrai Charcot, les chemins imprévus de l'inconscient*, Paris Calmann-Levy.

- (1991), *L'inconscient cérébral*, Paris, Seuil, Coll. « Bibliothèque du XXIe siècle ».

GAULD, Allan, (1968), *The Founders of Psychical Research.* New York, Schocken.

- (1992), *A History of Hypnotism,* Cambridge, Cambridge University Press.
- (1996), « Notes on the Career of the Somnambule Léonie », *Journal of the Society for Psychical Research*, vol. 61, n° 844, p. 141-151.
- (2004), « Edmund Gurney (1847-1888) », *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford University Press.

GOLDSTEIN, Jane., (2011), *Hysteria Complicated by Ecstasy*, Princeton NJ, Princeton University Press.

GORDON, Rae Beth, (2001), *Why the French love Jerry Lewis*, Stanford, Stanford University Press.

GOSLING, F. G. (1987), *Before Freud, Neurasthenia and the American Medical Community (1870-1910)*, Chicago, University of Illinois Press.

GRAY, Frank, (1998), « Smith the Showman : the early Yeas of George Albert Smith », *Film History*, vol. 10, N°1, p. 8-20.

GUARNIERI, C. J. (1991), *The Utopian Alternative: Fourierism in Nineteenth Century America*, Ithaca, Cornell University Press.

GUILLEMAIN, Hervé, (2006), *Diriger les consciences, guérir les âmes. Une histoire comparée des pratiques thérapeutiques et religieuses, (1830-1839)*, Paris, La Découverte.

- (2010), *La méthode Coué. Histoire d'une pratique de guérison au XXe siècle*, Paris, le Seuil.
- (2011), « Un carnaval thérapeutique dans les années 1890. La cure d'Achille, le sujet possédé de Pierre Janet », *Piper*, Août 2011.

GUILLIN, Vincent, « Théodule Ribot's Ambiguous Positivism : Philosophical And epistemological Strategies in the Fouding of French Scientific Psychology », *Journal of the History of Behavioral Sciences*, vol. 40, n°2, 2004, p. 165-181.

GYIMESI, Julia, (2010), « The Problem of Demarcation: Psychoanalysis and the Occult », *American Imago*, vol. 66, n°4, p. 457-470.

HADAMARD, Jacques, (1993), *La psychologie de l'invention dans le domaine mathématique*, [1945], suivi de Henri Poincaré, « L'invention mathématique » (1908), Paris, Jacques Gabay.

HACKING, Ian, (1988), « Telepathy: Origins of Randomization in experimental Design », *Isis*, 79, p. 427-451.

- (1991), « Double Consciousness in Britain », *Dissociation*, vol. IV, N°3, September 1991, p. 134-146.
- (1995), *Rewriting the Soul*, *Multiple Personality and the Science of Memory*, Princeton, Princeton University press; tr. fr. *L'âme réécrite*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1999.
- (2002), *Mad Travelers*, *Reflections on the Reality of Transient mental Illnesses*, Harvard University Press,

HALE, Nathan G., (1971a), *Freud and the Americans*: *The Beginnings of Psychoanalysis in the United States, 1876-1917*, New York, Oxford Unoiversity Press, Tr. Fr. , *Freud et les américains*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1995.

- (1971b), (ed.) *James Jackson Putnam and Psychoanalysis*, *letters with Freud, James, Prince, Jones*, Cambridge Mass., Harvard University Press, 1971.

HALL, Trevor, (1962), *The Spiritualists, The Story of Florence Cook and William Crookes*, New York, Helix Press.

- (1964), *The Strange Case of Edmund Gurney*, London, G. Duckworth & Co.

HARPER, Robert S., (1950), « The First Psychological Laboratory », *Isis*, vol. 41, n°2, p. 158-161.

HARRINGTON, Ann, (1988), « Hysteria, hypnosis and the lure of the invisible; the Rise of neo-mesmerism in the fin-de-siècle French Psychiatry », in BYNUM, W. F. et PORTER, R. (edit.), *The Anatomy of Madness: Essays in History of Psychiatry,* London, Routledge, p. 226-246.

- (1999)*, Medicine, Mind and the Double Brain*, Princeton NJ, Princeton University Press.

HARRIS, Jose, (1993), *Private Lives, Public Spirits, Britain 1870-1914*, London, 1993.

HEIDELBERGER, Michaël, (2004), *Nature from Within: Gustave Theodor Fechner and His Psychophysicial World-View*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.

HEUSCH (de), Luc. (1971), *Pourquoi l'épouser ? Et autres essais*, Paris, Gallimard.

HIRSCHMÜLLER, Albrecht. (1991), *Joseph Breuer*, Paris, PUF.

HOUDIN, Robert, (2006), *Comment on devient sorcier ? Confessions d'un magicien.* [1871], Paris, Omnibus.

JAMES, Tony, (1997), *Vies secondes*, Paris, Gallimard,

JEANNEROD, Marc, *Le cerveau-machine, physiologie de la volonté*, Paris, Odile Jacob,

JUNG, Carl G., *« Ma vie », souvenirs, rêves et pensées*, [1961], tr. fr. Paris, Gallimard, 1966.

JÜNGER, Ernst, (1975), *Approches, drogues et ivresse*, [1970], Paris, Gallimard.

KENNY, Michael G., (1986), *The Passion of Ansel Bourne, Multiple Personality in American Culture*, Smithsonian Institution Press, Washington DC, London.

KLEIN, Alexandre, (2010), « Nouveau regard sur l'école de Nancy à partir d'archives inédites », *Le Pays Lorrain*, vpl. 91, p. 337-348.

KÖHNKE, Klaus, (1993), *Entstehung und Aufstieg des Neukantianismus, Die Deutsche Universitätphilosophie zwischen Idealismus und Positivismus*, Frankfurt, Surhkamp.

KUSCH, Martin, (1995), « Recluse, Interlocutor, Interrogator. Natural and Social order in the Turn-of-the-Century Psychological Research Schools », *Isis*, vol. 86, p. 419-439.

LACHAPELLE, Sofie, (2011), *Investigating the Supernatural. From Spiritism to occultism to Psychical Research and Metapsychics in France, 1853-1931*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.

LAMOND, Peter, (2004), « Spiritualism and a mid-Victorian crisis of evidence », *Historical Journal*, vol. 47 (4), p. 897-920.

LAPASSADE, Georges, (1987), *Les états modifiés de conscience*, Paris, PUF.

Le BRUN, Annie, (1983), « L'alphabet de la belle Hélène. Quels sont les liens entre simulation et crétaion ? », *Le Nouvel Observateur*, 30 décembre, p. 59

Le MALÉFAN, Pascal, (1999), *Folie et spiritisme*, *histoire du discours psychopathologique sue le spiritisme et ses avatars,* Paris, L'Harmattan.

- (2008), « Les hallucinations télépathiques dans la psychologie française naissante : étude d'un inconscient oublié », *Bulletin de psychologie* n°495.

LEIRIS, Michel, (1980), *La possession et ses aspects théâtraux chez les éthiopiens de Gondar, suivi de* rééd., Paris, Le Sycomore.

LELOUP, Jean-Michel, (1978), *Pierre Janet et 'l'hypnose à distance'. Etude critique des expériences avec Madame Léonie B.*, Thèse de médecine, Université François Rabelais, Tours.

LEVI-STRAUSS, Claude, (1958), *Antrhopologie structurale*, Paris, Plon.

LUCKHURST, Roger, (2001), *The Invention of Telepathy*, Oxford, Oxford University Press.

MAÎTRE, Jacques, (2000), *Anorexies religieuses et anorexie mentale*, *Essai de psychanalyse socio-historique, de Marie de l'incarnation à Simone Weil*, Paris, Cerf.

MARINELLI, Lydia et MAYER, Andreas, (2006), « Forgetting Freud ? For a New Historiography of Psychoanalysis », *Science in context*, vol. 19, n°1, p. 1-13.

- (2010), *Rêver avec Freud*, Paris, Aubier.

MARMIN, Nicolas, (2001), « Métapsychique et psychologie en France (1880-1940) *», Revue d'histoire des sciences humaines*, n°4, p. 145-171.

MARTIN, Oivier, (1990), *La mesure de l'esprit*, Paris, L'Harmattan.

MARTINO (de), Ernesto, (1999), *Le monde magique* [1948], Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond ».

MAUSKOPF, S. H., McVAUGH, M. R., (1980), *The Elusive Science. Origins of Experimental Psychical Research*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press.

MAYER, Andreas, (2001), « Introspective Hypnotism and Freud's Self Analysis: Procedures of Self-Observation in Clinical Practice », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n°5, p. 171-196.

- (2006), Lost Objects. From the Laboratories of Hypnosis to the Psychoanalytical Setting, *Science in Context*, vol. 19, n°1, p. 37-65.
- (2013), *Sites of the Unconscious: hypnosis and the emergence of the psychoanalytical setting*, Chicago, The University of Chicago Press, 2013.

MENGAL, Paul, (1988), « Pour une histoire de la psychologie », *Revue de synthèse*, 4e série, n°3-4, juillet-décembre, p. 485-497.

MÉHEUST, Bertrand, (1999), *Somnambulisme et médiumnité*, 2 vol., Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

- (2003), *Un voyant prodigieux, Alexis Didier*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

MELCHIOR, Thierry, (1998), *Créer le réel, hypnose et thérapie*, Paris, Seuil.

METRAUX, Alfred, (1958), *Le vaudou haïtien*, Paris, Gallimard,

MICALE, Mark S., (1985), « The Salpêtrière in the Age of Charcot ; An Institutionnal Perspective in the Late Nineteenth Century *Journal of Comtempoorary History*, vol. 20, p. 703-731

- (1993), (edit.), *Beyond the Unconscious. Essays of Henri Ellenberger in History of Psychiatry*, Princeton NJ, Princeton University Press.
- (1995), *Approaching Hysteria. Diseases and its Interpretations*, Princeton, Princeton University Press.

MILLER, Perry, (1950), *Transcendentalists. An Anthology*, Cambridge, Harvard University Press.

MINKOWSKI, Eugène, (1939), « Pierre Janet. Essai sur l'homme et sur l'œuvre », *Centenaire de Théodule Ribot. Jubilé de la psychologie scientifique française*, Agen, Imprimerie moderne, p. 199-230.

MOREAU, Christian, (1976), *Freud et l'occultisme*, Toulouse, Privat.

MUCHIELLI, Laurent (1998), « Aux origines de la psychologie universitaire en France (1870-1900) : enjeux intellectuels, contexte politique, réseaux et stratégies d'alliance autour de la revue philosophique de Théodule Ribot », *Annals of Science*, vol. 55, p. 263-289,

NACCACHE, Lionel, (2006), *Le nouvel inconscient*, Paris, Odile Jacob.

NATHAN, Tobie et STENGERS, Isabelle, (1995), *Médecins et sorciers*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond.

NICOLAS, Serge, avec, MURRAY, David, J. (2000a), « Le fondateur de la psychologie « scientifique » en France : Théodule Ribot (1839-1916) », *Psychologie et histoire*, vol. 1, p. 1-42.

- (2000b), « L'école de la Salpêtrière en 1885 », *Psychologie et Histoire*, vol. 1, p. 165-207.
- (2002), *Histoire de la psychologie française. Naissance d'une nouvelle science*. Paris, L'Harmattan.
- (2005), « Wundt et la fondation et 1879 de son laboratoire. Histoire documentaire de la création et du développement de l'Institut de psychologie expérimentale de Leipzig », *L'Année psychologique*, vol. 5, n°1, p. 133-170.

NOAKES, Richard., (2008), « The Historiography of Psychical Research: Lessons from Histories of the Sciences », *Journal of the Society for Psychical Research*, vol. 72, n°. 2, p. 65-85

OHAYOn, Annick, (1996), *L'impossible rencontre. Psychologie et psychanalyse en France (1919-1969)*, Paris, la Découverte.

OPPENHEIM, Janet, (1985), *The Other World, Spiritualism and Psychical Research in England,* Cambridge, Cambridge University Press.

- (1995), « A Mother's Role, a Daughter's Duty: Lady Blanche Balfour, Eleanor Sidgwick, and Feminist Perspectives », *Journal of British Studies*, vol. 34, n°2, p. 196-232.

PARKER, Gain Thain, (1973), *Mind Cure in New England*, University Press of New England, Hanover, New Hampshire.

PAROT, Françoise, (1994), « Le bannissement des esprits : naissance d'une frontière institutionnelle entre spiritisme et psychologie », *Revue de synthèse*, p. 417-443.

PERNOT, Camille (1963), « Spiritualisme et spiritisme chez Bergson », *Revue de l'enseignement philosophique*, 14e année, n°3, p. 1-23.

PERRIN, Michel, (2002), *Le chamanisme*, Paris, PUF

PETER, Jean-Pierre, (1999), (ed.), *Un somnambule désordonné ? Journal du traitement magnétique du jeune Hébert, par Amand Marc Jacques de Chastenet Marquis de Puységur*, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond ».

- (2009a), (avec N. Edelman et L. Montiel), *Histoire sommaire de la maladie et du somnambulisme de Lady Lincoln*, Paris, Tallandier.
- (2009b), « De Mesmer à Puységur. Magnétisme animal et transe somnambulique, à l'origine des thérapies psychiques », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°38, p. 19-40.

PIERSSENS, Michel, (1993), « Le merveilleux psychique au XIXème siècle », *L'Ethnologie française*, t. 3, n°3, p. 351-366.

PFISTER, Oskar, (1921), « Théodore Fournoy », *Zeitschrift für Psychoanalyse*, p. 101-104.

PLAS, Régine, (2000) *Naissance d'une science humaine : la Psychologie. Les psychologues et le merveilleux psychique*, Rennes, PUR.

- (2012a), « Fréderic W. H. Myers entre fantômes de vivants et esprits des morts », in SAUGET, Sthéphanie (dir.), *Les âmes errantes, Fantômes et revenants*, Paris, Créaphis Editions, p. 101-116.
- (2012b), « Psychology and Psychical Research in France around the end of the 19th Century », *History of the Human Science,* n°25, p. 91-107.
- (2014), « Un moment spencérien aux origines de la psychologie « scientifique » française ? *L'hérédité psychologique* de Théodule Ribot », *Arts et savoirs* n°4.

POMA, Roberto, (2008), *Magie et guérison,* Paris, Orizons.

PORTER, Roy, (1985), « The Patient's View: Doing History of Medicine from Below », *Theory and Society*, vol. 14, n°2, p. 175-198.

PREVOST, Claude, (1973), *Janet, Freud et la psychologie clinique*, Paris, Payot.

PRINZHORN, Hans, (1922), *Expressions de la folie*, tr. fr., Paris, Gallimard, 1984.

RAUSKY, Franklin, (1977), *Mesmer ou la révolution thérapeutique*, Paris, Payot.

RIEBER, Robert W., ROBINSON, David K., (dir.), (2001), *Wilhelm Wundt in History: The Making of a Scientific Psychology*, New York, Kluwer Academy/Plenum, 2011.

RICOU, Philippe, LEROUX-HUGON, Véronique, POIRIER, Jacques, (1993), *La bibliothèque de Charcot à la Salpêtrière*, Paris, Pradel.

ROCHEDIEU, Edmond, (1920), « Théodore Flournoy, un savant croyant : étude de psychologie religieuse », *Revue de théologie et de philosophie*, vol. 33, n°137, p. 187-201.

ROMANO, Claude, (2004), « Le phénomène de l'hypnose », *Critique*, décembre, n°691, p. 965-978.

ROSE, Anne, C. (1981), *Transcendentalism as a Social Movement (1830-1850)*, New Heaven, Yale University Press.

ROSENBERG, Charles E., (1962), « The Place of George Miller Beard in XIXth Century Psychiatry », *Bulletin of the History of Medicine*, vol. 36, n°3, p. 245-259.

ROSENZWEIG, Saul, (1992), *The Historical Expedition to America (1909), Freud, Jung and Hall the King-Maker*, Rana House, Saint Louis.

ROSS, Dorothy, (1972), *Granville Stanley Hall, the Psychologist as a Prophet*, Chicago, University of Chicago Press.

ROUGET, Gilbert, (1980), *La musique et la transe. Esquisse d'une théorie générale des relations de la musique et de la possession*, Paris, Gallimard.

ROUSTANG, François, (1976), *Un destin si funeste*, Paris, Minuit, 1976.

- (1980), *Elle ne le lâche plus*…, Paris, Minuit.
- (1983), « Un discours naturel », *Critique* n° 430, mars 1983, p. 201-214.
- (1991), *Influence*, Paris, Minuit.
- (1994), *Qu'est ce que l'hypnose ?*, Paris, Minuit.
- (2005), Introduction à la réédition de Hegel, *Le magnétisme animal,* « introduction à l'hypnose », Paris, PUF, « Quadrige ».
- (2009), « Pourquoi notre culture se méfie-t-elle de l'hypnose ? », in *Feuilles oubliées, feuilles retrouvées*, Paris, Payot.

SAUGET, Stéphanie, (2012), (edit.), *Les âmes errantes, Fantômes et revenants*, Paris, Creaphis Editions.

SCHULTZ, Barton, (2004), *Henry Sidgwick, Eye of the Universe*, Cambridge, University Press of Cambridge.

SCHULTZ, J. H., (2008), *Le training autogène*, Paris, PUF, [1958].

SHAMDASANI, Sonu, (1993), « Automatic Writing and the Discovery of the Unconscious», *Spring* n°54, p. 101-131.

- (1994), Préface à la traduction anglaise, *From India to planet Mars A Case of Multiple Personality with Imaginary Languages*, New Jersey, Princeton University Press, 1994.
- (1996), « De Genève à Zürich : Jung et la Suisse Romande », Revue médicale de la Suisse Romande, vol. 11-, n°11, p. 917-922.
- (2001), « 'Un magnétiseur à l'ancienne' ? Note sur Théodore Flournoy et l'hypnose ». ***Ethnopsy : Les mondes contemporains de la guérison*****, vol. 3, p. 113 - 122**
- (2003), Jung and the Making of Modern Psychology. The Dream of a Science, Cambridge, Cambridge University Press.
- (2001), « 'The Magical Method that Works in the Dark', C. G. Jung, Hypnotism and Suggestion », Journal of Jungian Practice and Theory, vol. p. 5-18.
- *(2006), avec BORCH-JACOBSEN, Mikkel, Le Dossier Freud : Enquête sur l'histoire de la psychanalyse*, Paris, les Empêcheurs de penser en rond.

SHORTER, Edward, (1992), *From Paralysis to Fatigue, a History of Psychosomatic Illnesses in the Modern Era*, New York, Free Press.

SHORTT, S. E. D., (1984), « Physicians and Psychics: The Anglo-American Medical response to Spiritualism (1870-1890) », *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, vol. 39, p. 339-355.

SMITH, Roger, (1992), *Inhibition; History and Meaning in the Sciences of Mind and Brain*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press.

- (2013), *Between Mind and Nature. A History of Psychology*, London, Reaktion Books.

SOMMER, Andreas, (2012a), « Normalizing the Supernormal: The Formation of the 'Gesselschaft für Psychologische Forschung' (Society for Psychical Research) »*, Journal of the History of Behavioral Sciences*, vol. 49, n°1, p. 1-26

- (2012b), « Psychical Research and the Origins of American Psychology: Hugo Munsterberg, William James and Eusapia Palladino », *History of the Human Sciences*, vol. 25, p. 23-24.

STAROBINSKI, Jean, (1970), *La Relation critique*, Paris, Gallimard,

STREITEL, Corine, (2004), *A Science for the Soul : Occultism and the Genesis of the German Modern*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.

SUTTON, Emma K., (2012), « Interpreting 'Mind-Cure': William James and the (chief task.. of the science of human nature'», *Journal of the History of Behavioral Sciences*, vol. 48 (2), p. 115-133.

STAROBINSKY, Jean, (1968), « Freud, Myers, Breton », *L'Arc* n°34, repris dans *La relation critique*, Paris, Gallimard,

STAUBERMANN, Karl B., (2001), « Tying the knot: skill, judgment and authority in the 1870s Leipzig spiritistic Experiments », *British Journal of the History of Science*, vol. 34, p. 67-79.

STENGERS, Isabelle, *Le cœur et la raison, l'hypnose de Lavoisier à Lacan*, Paris, Payot,

- (1991), (dir.), *Importance de l'hypnose*, hommage à Léon Chertok, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.
- (2002), *L'hypnose entre magie et science*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

STOCZKOWSKI, Wiktor, (1999), *Des hommes, des dieux et des extraterrestres. Ethnologie d'une croyance moderne*, Paris, Flammarion

TAVES, Ann, (1999), *Fits, Trance, Visions*, Princeton NJ, Princeton University Press.

TAYLOR, Eugene, (1984), *William James on Exceptional Mental States*, Scribner's sons,

- (1996), *William James, On Consciousness beyond the Margins*, Princeton NJ, Princeton University Press.

THÉVOZ, Michel, (1975), *L'art brut*, Skira..

- (1990), *Art Brut, psychose et médiumnité*, Paris, La Différence.

TROCHU, Thibaud, (2008a), « L'Amérique de Pierre Janet : William James & Co », *Annales médico-psychologiques*, vol. 166, issue 3, Avril, p. 199-205.

- (2008b), « Investigations into the William, James Collection at Harvard: an Interview with Eugene Taylor », *William James Studies* vol. 03, University of Illinois Press.
- (2013), « Bergson et Freud : les 'recherches psychiques' et 'l'exploration de l'Inconscient'», in SITBON, Brigitte (ed.), *Bergson et Freud*, Paris, PUF.

WARREN, Austin, (1934), *Henry James the Elder*, New York, Macmillan Company.

WHYTE, Lancelot, (1960), *The Unconscious before Freud*, New York, Basic Books.

VIDAL, Fernando, (1987), « Flournoy et Freud : vous posez mal le problème ! », *Gazette de Lausane*, 21 avril, p. 2

WILKINSON, Clement J., (1911), *James John Garth Wilkinson: A Memoir of His Life*, London, Kegan Paul, 1911.

WINDHOLZ, George, (1996), « Hypnosis and inhibition as viewed by Heidenhain and Pavlov», Integrative Physiological and Behavioral Science n°31, p. 155-162.

WINTER, Alison, (1998), *Mesmerized, Powers of Mind in Victorian Britain,* The University of Chicago Press.

WOLFFRAM, Heather, (2009), *The Stepchildren of Science, Psychical Research and Parapsychology in Germany (1870-1939)*, The Wellcome Series in the History of Medicine.

WOODWORD, William R., MITCHELL, G. Ash, (eds.). (1982), *The Problematic Science*: *Psychology in Nineteenth-Century Thought*, New York, Praeger.

WOZNIAK, Robert, (1984), *A Century of Serial Publications in Psychology, 1850-1950: An international bibliography,* Millwood, NY: Kraus.

YAGUELLO, Marina, (1984), *Les fous du langage. Des langues imaginaires et de leurs inventeurs*, Paris, Seuil

ZWEIG, Stefan, (1931), *La guérison par l'esprit*, *F. A. Mesmer, Miss Baker Eddy, Sigmund Freud*, tr. fr., 1982, Paris, Livre de poche.